Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

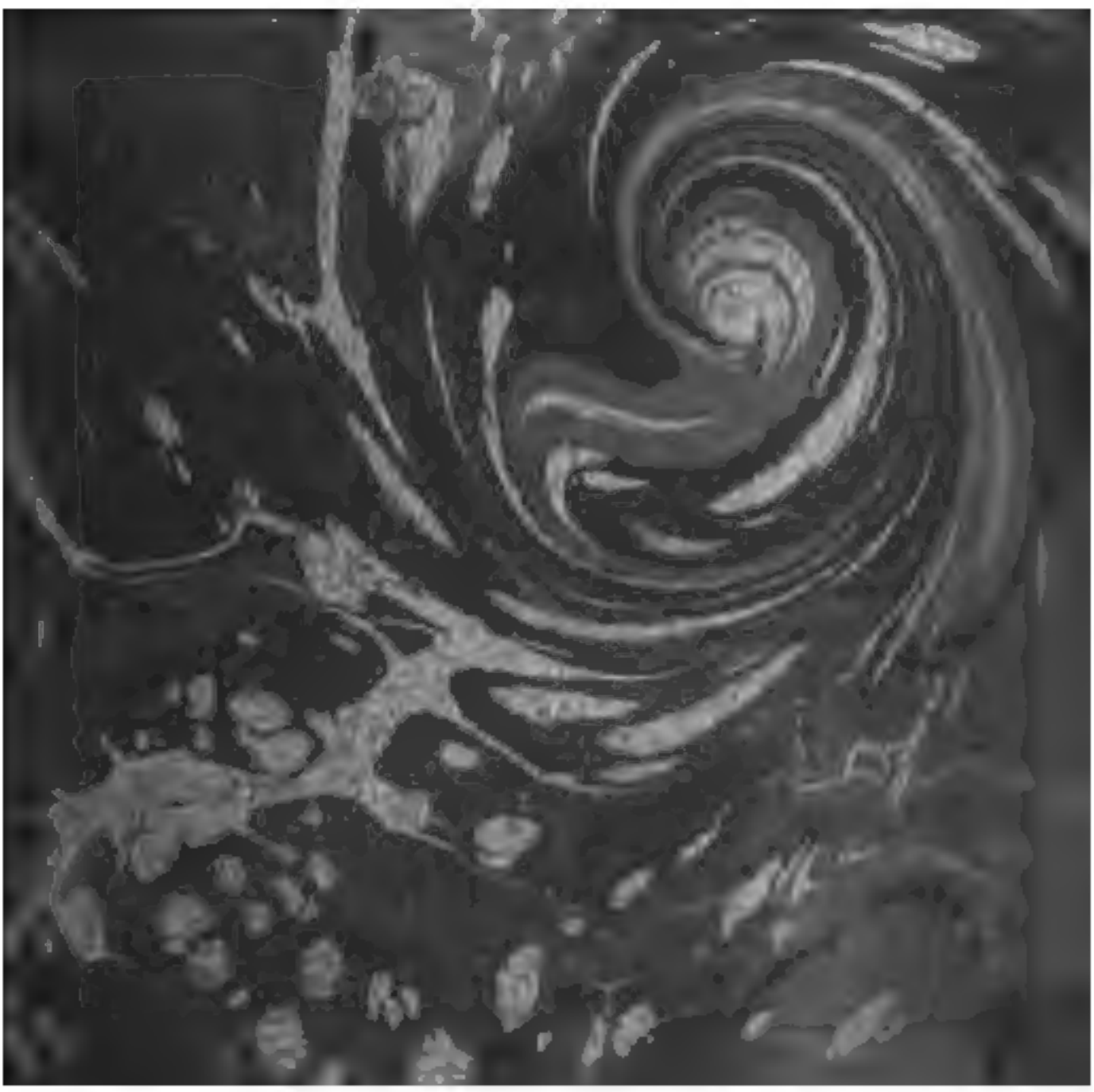
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

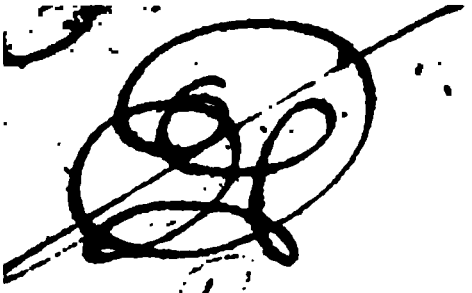
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/





Lacroix (J. Fr. de)

Anecdota.

ANECDOTES
ARABES
ET MUSULMANES,

Depuis l'An de J. C. 614,

Époque de l'établiſſement du Mahométiſme en Arabie, par le faux Prophète Mahomet;

Juſqu'à l'extinction totale du Califat,
en 1538.

A PARIS,
Chez Vincent, Imprimeur-Libraire,
rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

M DCC LXXII.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

246. g. 36.

naiſſance du monde, ont donné des loix aux différentes contrées de l'Aſie, & dont les puiſſances réunies ont formé le vaſte empire des Muſulmans. Après l'extinction & ſur les débris du Califat, d'autres puiſſances ſe formerent à leur tour : on en verra l'hiſtoire dans ce même volume, & dans le ſuivant qui contiendra les Sophis ou Shahs de Perſe, les Ottomans & les Mogols.

ANECDOTES
ARABES
ET MUSULMANES.

INTRODUCTION.

DE tous les peuples du monde, il n'en eſt point, ſi l'on excepte la nation Juive, dont l'antiquité ſoit plus certaine que celle des Arabes. Iſſus de *Cathan*, ou *Jectan*, fils du patriarche Héber, & frere de Phaleg, ils s'établirent, ſous ſa conduite, après la confuſion des langues, dans cette partie de l'Aſie qu'ils appellerent *Arabie*, du nom d'*Yarab*, fils aîné de leur chef. Ils formoient déja un peuple nombreux, lorſqu'Iſmaël, fils d'Abraham, chaſſé de la maiſon pa-

ternelle avec Agar ſa mere, vint chercher un aſyle dans le pays qu'ils habitoient. Cet infortuné proſcrit s'arrêta dans l'Hégiaz, qui s'étend le long du golfe Arabique, entre l'Arabie-Pétrée, & l'Yémen ou Arabie-Heureuſe. Il fixa ſon ſéjour dans le lieu même où l'ange découvrit à ſa mere cette ſource bienfaiſante qui lui ſauva la vie. Pour laiſſer à la poſtérité une preuve ſenſible de ſa reconnoiſſance, il bâtit en cet endroit un temple au Dieu véritable; & ce pieux édifice, appellé *la Caaba*, ou maiſon quarrée, à cauſe de ſa forme, devint bientôt célèbre par toute l'Arabie.

Iſmaël fit alliance avec les filles du pays, & devint pere de douze fils qui furent les tiges d'une immenſe poſtérité. Elle ſe diviſa, dans la ſuite, en un grand nombre de familles ou tribus, qui ſe confondirent, ſous le nom de *Moſtarabes*, avec les anciens habitans. La tribu des Coraïſcites, qui deſcendoit de *Cédar*, l'aîné des fils d'Iſmaël, étant en poſſeſſion de la Caaba, bâtit une ville autour de ce temple; & cette cité, connue ſous le nom de la *Mecque*, devint bientôt conſidérable par le concours des étrangers que la dévotion y attiroit. La ſurintendance du temple paſſa de mâle en mâle

ANECDOTES ARABES ET MUSULMANES,

Depuis Mahomet, premier Calife, juſqu'à l'extinction du Califat.

INTRODUCTION.

DE tous les peuples du monde, il n'en eſt point, ſi l'on excepte la nation Juive, dont l'antiquité ſoit plus certaine que celle des Arabes. Iſſus de *Cathan*, ou *Jectan*, fils du patriarche Héber, & frere de Phaleg, ils s'établirent, ſous ſa conduite, après la confuſion des langues, dans cette partie de l'Aſie qu'ils appellerent *Arabie*, du nom d'*Yarab*, fils aîné de leur chef. Ils formoient déja un peuple nombreux, lorſqu'Iſmaël,

fils d'Abraham, chaſſé de la maiſon paternelle avec Agar ſa mere, vint chercher un aſyle dans le pays qu'ils habitoient. Cet infortuné proſcrit s'arrêta dans l'Hégiaz, qui s'étend le long du golfe Arabique, entre l'Arabie-Pétrée, & l'Yémen ou Arabie-Heureuſe. Il fixa ſon ſéjour dans le lieu même où l'ange découvrit à ſa mere cette ſource bienfaiſante qui lui ſauva la vie. Pour laiſſer à la poſtérité une preuve ſenſible de ſa reconnoiſſance, il bâtit en cet endroit un temple au Dieu véritable; & ce pieux édifice, appellé *la Caaba*, ou maiſon quarrée, à cauſe de ſa forme, devint bientôt célèbre par toute l'Arabie.

Iſmaël fit alliance avec les filles du pays, & devint pere de douze fils qui furent les tiges d'une immenſe poſtérité. Elle ſe diviſa, dans la ſuite, en un grand nombre de familles ou tribus, qui ſe confondirent, ſous le nom de *Moſtarabes*, avec les anciens habitans. La tribu des Coraiſcites, qui deſcendoit de *Cédar*, l'aîné des fils d'Iſmaël, étant en poſſeſſion de la Caaba, bâtit une ville autour de ce temple; & cette cité, connue ſous le nom de la *Mecque*, devint bientôt conſidérable par le concours des étrangers que la dévotion y attiroit. La ſurintendance du temple paſſa de mâle en mâle

dans la branche aînée des enfans de Cédar, qui, ſous le titre de princes, formoient le conſeil qui régloit toutes les affaires publiques.

Située dans un terrein pauvre & ſtérile, la Mecque ſe ſoutenoit, par la ſageſſe de ce ſénat & par la valeur de ſes citoyens, contre la jalouſie des tribus voiſines, qui ſouvent lui déclaroient la guerre. La célébrité de ſon pélerinage, & le commerce que ſe port de Gidda, ſur le golfe Arabique, facilitoit avec l'Egypte & l'Ethiopie, étoient pour elle une ſource féconde de richeſſes. Haſchem, prince de la Mecque, & biſaïeul de Mahomet, ouvrit encore une autre voie pour enrichir ſa patrie. Il établit des caravanes qui alloient, dans des ſaiſons réglées, chercher les marchandiſes de l'Arabie méridionale & de la Syrie. Il les conduiſoit lui-même; & le ſoin d'eſcorter les caravanes, & de les défendre contre les rapines des Arabes du déſert, devint alors la fonction la plus importante du premier citoyen de la Mecque.

Ces Arabes du déſert, nommés *Bedouins* dans nos auteurs, demeuroient ſous des tentes. Ils vivoient du lait de leurs brebis; un arc, des flèches, une peau pour ſe couvrir, telles étoient leurs richeſſes. Ils ne ſéjournoient dans une con-

trée, qu'autant qu'elle fourniſſoit à leurs troupeaux un pâturage néceſſaire. Quand un pays étoit épuiſé, la nation décampoit ſous les ordres du plus ancien de la premiere tribu, & cherchoit un terrein plus favorable. C'étoit durant ces tranſmigrations qu'il étoit dangereux de voyager; &, ſi l'on n'étoit en état de repouſſer la force par la force, les négocians & les pélerins ſe voyoient dépouillés de tout, & ſouvent même de la vie, par ces brigands vagabonds. Mais, quand ils avoient trouvé des plaines agréables, des campagnes ombragées, des ruiſſeaux limpides, des bois & des fontaines, ils abandonnoient tout-à-coup le pillage, pour ſe livrer à cette douce & voluptueuſe inaction, ſi délicieuſe pour un peuple dont le climat eſt brûlant; & ſi quelques troupes s'écartoient du gros de la nation, c'étoient des miſérables, qui, n'ayant rien en propre, cherchoient à s'enrichir aux dépens des infortunés voyageurs; & toujours ils étoient déſavoués, ſouvent même punis par leurs compatriotes.

Toute l'Arabie avoit oublié le Créateur, pour ſacrifier à de vains ſimulacres, dans le tems même qu'Iſmaël vint y rétablir la religion primitive, qui ne ſe conſerva pas long-tems dans ſa pureté. Toujours errans dans des plaines immenſes,

toujours obligés de fixer les yeux vers le ciel, pour reconnoître & diriger leur route, les Arabes firent des aſtres l'objet de leur culte; ils leur dreſſerent des ſtatues & des autels. La Caaba, où, durant pluſieurs ſiécles, le Dieu d'Abraham & d'Iſmaël avoit été ſeul adoré, s'étoit enfin peuplée d'idoles; & la nation entiere, ſéduite par une aveugle ignorance, avoit donné dans tous les écarts du plus monſtrueux paganiſme.

Telles étoient les mœurs & la religion de l'Arabie, lorſque *Mohammed*, que nous appellons *Mahomet*, naquit à la Mecque, l'an de l'ère chrétienne 570. Si nous en croyons les hiſtoriens Muſulmans, *Abdollah*, ſon pere, fils d'*Abdolmotalleb*, chef des Coraïſcites, & prince de la Caaba, l'emportoit en beauté ſur tous ſes concitoyens; & l'on dit que les filles des Arabes employerent, pour obtenir ſes faveurs, ces amoureuſes inſtances que l'épouſe de Putiphar mit vainement en uſage pour tenter le chaſte Joſeph. Elles ne furent pas plus heureuſes que la femme du miniſtre Egyptien; & leur douleur fut à ſon comble, lorſqu'elles virent *Aména*, la plus belle d'entr'elles, fixer le choix d'Abdollah.

Mahomet, fruit de cet hymen, perdit ſon pere deux mois après ſa naiſſance. Aména, reſtée veuve, n'avoit

pour élever ſon fils que cinq chameaux & une eſclave Ethyopienne. Cette extrême indigence, & la douleur d'avoir perdu un époux qu'elle chériſſoit, lui donnerent bientôt la mort; & Mahomet n'avoit pas encore huit ans, lorſqu'il vit deſcendre cette tendre mere au tombeau. Le jeune orphelin trouva un aſyle dans la maiſon d'Abdolmotalleb, ſon aïeul, qui le recommanda en mourant à ſon fils *Abutaleb*, frere utérin d'Abdollah. Cet Arabe eut pour ſon pupille toute l'affection d'un pere; &, comme il apperçut en lui les diſpoſitions les plus heureuſes, l'amour du travail, une conception vive, une intelligence profonde, cet eſprit qui d'un coup d'œil enviſage un objet ſous toutes ſes faces, il l'aſſocia dans ſon commerce, & ſe déchargea ſur lui d'une partie de ſes grandes occupations. Ils firent enſemble un voyage en Syrie, pour y vendre & acheter des marchandiſes. Arrivés à Boſtra, ville de la Syrie Damaſcène, ils deſcendirent dans un monaſtere où demeuroit un moine Neſtorien, appellé par les Arabes *Bohaïra*, & par les Chrétiens *Sergius*, proſcrit de Conſtantinople à cauſe de ſes erreurs. Ce religieux les reçut avec les plus grands honneurs, & leur donna un feſtin magnifique. Il fut frappé de l'eſprit prématuré du jeune Ma-

homet, qui n'avoit encore que treize ans ; il lui parla du Chriſtianiſme ; il lui perſuada que la religion de la Mecque étoit abſurde & ridicule ; il l'éleva juſqu'à la connoiſſance d'un Dieu unique & véritable, qui s'étoit expliqué par la bouche des prophètes, pour enſeigner aux hommes le culte qui lui eſt dû ; enfin il lui lut quelques endroits de l'Ecriture ſainte, qui confirmerent ſa doctrine. Ces ſemences germerent dans l'eſprit de Mahomet ; il conçut dès-lors un ſouverain mépris pour l'idolâtrie de ſes compatriotes, & ce pieux dédain s'accrut avec l'âge. De retour dans ſa patrie, il ſe diſtingua de tous ſes concitoyens par l'extérieur de ſa piété, & par ſon zèle pour la pureté du culte ; & les Coraïſcites, ſinceres admirateurs de ſes grandes qualités, lui donnerent d'une voix unanime le ſurnom de *Fidèle*.

Tout en lui ſervoit à lui concilier les cœurs ; ſes manieres inſpiroient à la fois le reſpect & la confiance. Juſte dans ſes expreſſions, judicieux dans ſes réponſes, ſincere dans ſes paroles & dans ſes actions, doux, affable, prévenant, populaire, déſintéreſſé, libéral, plein de charité pour les pauvres, de clémence pour ſes ennemis, de zèle pour ſes amis, de condeſcendance pour ſes inférieurs ; ſobre, d'une humeur toujours égale, intrépide au mi-

lieu des plus grands dangers, profond, impénétrable, habile à connoître les hommes & à les mouvoir, on croira ſans peine, avec les hiſtoriens Muſulmans, qu'il ſurpaſſoit en eſprit & en ſageſſe tous les Arabes ſes contemporains. Sa taille étoit médiocre, mais plus grande que petite; ſa tête étoit un peu groſſe, ſon teint baſané, mais relevé par la vivacité du coloris: il avoit la barbe longue, les yeux grands, noirs & pleins de feu; les traits réguliers, la phyſionomie douce & majeſtueuſe. Dégagée dans ſes mouvemens, ſa démarche, ſelon l'expreſſion des Arabes, reſſembloit au cours d'un ruiſſeau qui coule ſur un terrein libre & facile. De tous les vices, Mahomet ne conſerva que celui du pays, l'incontinence, preſqu'inévitable dans une contrée où le ſoleil, donnant aux humeurs une fermentation vive, une circulation rapide, paroît devoir néceſſairement enflammer le tempérament, & le porter à la jouiſſance des femmes.

A l'âge de vingt ans, Mahomet fit ſes premieres armes ſous les ordres d'Abutaleb, ſon oncle, dans une guerre des Coraïſcites contre deux tribus voiſines; & ſon intrépide bravoure lui mérita les éloges & l'eſtime de tous les témoins de ſes exploits. Cinq ans après, l'amour de l'indépendance, & l'eſpérance d'une meilleure

fortune, le firent paſſer au ſervice d'une riche veuve, nommée *Cadige*. Elle le chargea de la direction de ſon commerce, & de la conduite de ſes caravanes. Il fit pour elle un nouveau voyage en Syrie. Il y vit une ſeconde fois le moine Sergius, qui vivoit encore, & pour lequel il avoit conçu la plus grande vénération. Mahomet lui communiqua le projet qu'il avoit formé de changer la religion & les mœurs des Arabes, d'après les principes qu'il lui avoit donnés dans ſon premier ſéjour à Boſtra. Il lui prouva la facilité de ce grand deſſein; de ſorte que Sergius, charmé de ſon zèle, & plein d'admiration pour un plan auſſi hardi, combina avec lui les moyens de le faire réuſſir. Ils formerent un corps de doctrine & de légiſlation conforme au génie du peuple qu'il falloit perſuader, & fondé ſur des principes reçus; ils adapterent quelques cérémonies payennes à des vérités ſimples, tirées du chriſtianiſme & du judaïſme; &, par cet étrange aſſemblage, ils prétendirent intéreſſer à la fois & les payens Arabes, & les Chrétiens hérétiques, & les Juifs ſuperſtitieux, en un mot, toutes les ſectes religieuſes qui peuploient les ſables & les déſerts de l'Arabie.

Plus réſolu que jamais de ſe livrer tout

entier à cette grande entrepriſe, Mahomet revint à la Meçque, où Cadige, pour récompenſer ſes ſervices, lui propoſa ſa main. C'étoit un coup de fortune pour le jeune commis : auſſi ne balança-t-il point un inſtant. Abutaleb, ſon oncle, informé du conſentement mutuel des deux parties, vint célébrer la cérémonie des nôces de ſon neveu, qu'il maria avec Cadige, en prononçant cette formule, en préſence de tous les chefs de ſa tribu : » Louange ſoit à Dieu, qui nous a fait » naître de la race d'Abraham, & de la » ſemence d'Iſmaël ; qui nous a donné en » héritage, le pays du territoire ſacré, qui » nous a conſtitués les gardiens de la mai- » ſon du pélerinage & qui nous a établis » juges ſur les hommes ! Mahomet, mon » neveu, lui qui l'emporte ſur tous les Co- » raïſcites en beauté, en vertu, en intel- » ligence, en gloire, & en ſubtilité d'eſ- » prit, quoique deſtitué des biens de la » fortune, qui ne ſont qu'une ombre paſ- » ſagere, & un dépôt qu'il faudra rendre » tôt ou tard ; Mahomet étant amoureux » de Cadige, & Cadige réciproquement » amoureuſe de lui, quelle que ſoit la dot » que vous exigiez de lui pour la conclu- » ſion de leur mariage, je déclare que je » m'en charge. » En effet, il lui donna

cinq onces peſant d'or, & quelques chameaux. Cadige avoit quarante ans : Mahomet, qui n'en avoit que vingt-ſix, en eut quatre fils qui moururent dans l'enfance, & quatre filles qui épouſerent dans la ſuite les principaux chefs de la ſecte Mahométane. Le nom d'*Al-Caſſem*, qu'il avoit donné à l'aîné de ſes fils, lui fit prendre, ſuivant l'uſage des Arabes, le ſurnom d'*Abul-Caſſem*, qui veut dire, pere de Caſſem.

A l'abri de l'indigence, Mahomet ne ſongea plus qu'à l'exécution de ſes vaſtes projets. Son mariage le mit en état de ſe livrer aux douceurs de la vie contemplative. Tous les ans, pendant un mois, fuyant la compagnie des hommes, il ſe retiroit dans une caverne du mont Héra, à une lieue de la Mecque. Là, durant quinze ans, il médita ſur toutes les parties de ſon plan : il prévit tous les obſtacles ; mais en même tems il apperçut les moyens d'en triompher. Il crut ne pouvoir mieux réuſſir, qu'en ſe donnant pour un homme inſpiré, avec lequel la divinité entretenoit un commerce intime. Il feignit des extaſes & des convulſions ; ce qui a fait imaginer qu'il étoit attaqué d'une épilepſie. Cadige, ſon épouſe, en fut d'abord alarmée. Mahomet lui perſuada que ces accès, qui l'effrayoient,

& Dérar parurent. A leur aſpect, Pierre veut prendre la fuite. Dérar, que le deſir de recouvrer ſa ſœur anime, le joint & l'arrête. « Je vous rends Caulah, lui dit » le capitaine Chrétien, c'eſt un préſent » que je fais à votre valeur; c'eſt le gage » de l'amitié que je veux contracter avec » vous. — Seigneur, lui répondit Dérar, » je vous rends graces d'un ſi beau préſent, » & je l'accepte avec reconnoiſſance. Mais, » pour vous prouver combien j'y ſuis ſen- » ſible, je ne puis vous offrir que la pointe » de cette lance, que je vous prie d'ac- » cepter. » En même tems il lui paſſe ſa lance au travers du corps, délivre toutes les priſonnieres, & revient chargé de riches dépouilles.

Caled, ayant reçu les renforts qu'il attendoit, reprend de nouveau le ſiége de Damas. Une nouvelle armée, ſous les ordres d'un capitaine Romain, appellé Verdan, vient au ſecours de cette ville. Le général Arabe prend auſſi-tôt la réſolution de l'attaquer, perſuadé qu'une victoire lui ouvrira les portes de la place. Il vole à ſa rencontre. Dérar eſt chargé de l'aller reconnoître. Trente cavaliers l'apperçoivent, & tombent ſur lui pour l'arrêter. L'intrépide Muſulman réſiſte avec un courage héroïque, en démonte dix-ſept qu'il immole, & met les autres en fuite.

Le combat ſuit de près cette eſcarmouche, & les drapeaux de l'Iſlamiſme ſont encore triomphans.

Cette défaite conſterna la ville de Damas; ſes infortunés citoyens, privés de toutes leurs reſſources, ne voyoient d'autre parti que de ſe rendre. Mais Thomas, gendre de l'empereur, qui s'étoit enfermé dans la place, les retenoit encore dans le devoir par des motifs de religion & d'honneur. Il fit ſur les ennemis une furieuſe ſortie, dans laquelle il eut un œil crevé d'un coup de flèche tirée par une femme dont il venoit de tuer le mari. Deux autres ſorties coûterent du ſang aux Muſulmans; mais la moitié de la garniſon & des habitans y laiſſa la vie: il fallut ſe rendre. Tandis que l'on capituloit, un prêtre, nommé Joſias, vint trouver Caled, & lui offrit d'introduire les Arabes dans la ville. Caled lui donna cent hommes qui eurent ordre de rompre les portes, dès qu'ils ſeroient entrés. Ils obéirent; &, en un inſtant, cette cité fameuſe fut remplie de meurtres & de carnage; & ce ne fut qu'après les plus inſtantes prieres, que le général Muſulman permit aux habitans de ſortir, ſous trois jours, avec leurs effets, & chacun une arme, lance, arc ou épée. Ces malheureux proſcrits ſe retirerent dans les montagnes, ſous la conduite

de Thomas. Mais bientôt ils devinrent les triſtes victimes d'une aventure que l'amour avoit fait naître durant le ſiége.

Un citoyen de Damas avoit été fait priſonnier par une patrouille ennemie. On le conduiſit à Caled : « Qui es-tu ? demanda » le général Arabe. — Je ſuis, répondit-il, » un homme de qualité ; mon nom eſt Jo- » nas. J'ai fiancé une jeune fille que j'aime » avec paſſion, & dont je ſuis aimé. Mais, » ſur le point de la célébration du maria- » ge, ſes parens me l'ont refuſée, diſant » qu'ils avoient changé de deſſein. Nous » ſommes convenus ſecrettement de ſortir » de la ville. J'allois tout diſpoſer pour » notre évaſion, lorſque vous m'avez ar- » rêté. Otez-moi la vie, ou ma douleur » me l'ôtera bientôt. — Oui, tu mourras, » réprit Caled, ſi tu refuſes de te faire Mu- » ſulman ; mais, ſi tu embraſſes la vraie re- » ligion, rien ne manquera à ton bonheur. » Je te rendrai ton épouſe dès que la ville » ſera priſe. » Aveuglé par ſa paſſion, Jonas prit ſans balancer le dernier parti ; &, plus ardent à la conquête de la place que tous les Muſulmans, il les ſervit avec chaleur. Dès que la capitulation fut arrêtée, il chercha ſa maîtreſſe ; &, l'ayant trouvée dans un monaſtere où elle s'étoit conſacrée à Dieu pour le reſte de ſes jours, il lui raconta ſon aventure, & voulut l'en-

[615.]

Les Coraïſcites, voyant Mahomet déclamer ouvertement contre leur idolâtrie, cherchent les moyens de réprimer la hardieſſe de ce novateur. Les principaux d'entr'eux vont trouver Abutaleb, qui tenoit alors le premier rang dans la ville, & lui déclarent, avec les plus grandes menaces, le deſſein de toute la tribu. Abutaleb, craignant pour les jours de ſon neveu, l'avertit de la diſpoſition de ſes compatriotes, & lui conſeille de reſpecter des erreurs qu'il ſeroit dangereux de détruire. » Mon oncle, lui dit le prophète, avec » l'aide du Très-Haut, qu'ai-je à redou» ter ? Non, quand ils poſeroient le ſo» leil à ma droite & la lune à ma gau» che, je n'abandonnerois point la miſ» ſion dont le Tout-Puiſſant m'a chargé. »

[616.]

Alarmés des progrès rapides de la nouvelle doctrine, les habitans de la Mecque entreprennent de ſe défaire de Mahomet. Omar, le plus redoutable d'entr'eux, eſt chargé de l'aſſaſſiner. Omar prend ſon arc & ſon épée : il part ; dans ſa route, il rencontre un des plus ardens diſciples de Mahomet ; il l'attaque. Le Muſulman, trop foible contre un ſi terrible adverſaire, lui

dit, pour s'en débarraſſer : « Omar, pour-
» quoi viens-tu m'attaquer ? Que ne vas-
» tu plutôt décharger ta colere ſur Amé-
» na, ta ſœur, & ſur ſon mari *Saïd*, qui
» tous deux profeſſent comme moi la re-
» ligion du prophète ? » A cette nouvelle, Omar devient furieux ; il ſe précipite plein de rage au logis de ſa ſœur ; il la trouve méditant avec ſon époux ſur un rouleau de parchemin, qui contenoit quelques maximes extraites de l'Alcoran. Il ſe jette ſur Saïd, il le renverſe par terre ; &, lui tenant le pied ſur la gorge, il eſt prêt à lui enfoncer ſon épée dans le corps. Envain Aména veut délivrer ſon époux : Omar lui donne un ſoufflet ſi violent, qu'il la bleſſe au viſage : « Barbare, s'é-
» crie-t-elle, oſes-tu bien me frapper ainſi,
» parce que, dédaignant tes vaines idoles,
» je profeſſe l'unité de Dieu ? ... Oui,
» je ſerai Muſulmane, en dépit de toi. Je
» brave ton aveugle fureur : acheve, don-
» ne-moi la mort ; mais, en m'arrachant
» la vie, apprends qu'il n'y a point d'au-
» tre Dieu que le Dieu que je ſers, &
» que Mahomet eſt ſon apôtre. » Ce diſcours pénétre l'ame d'Omar ; honteux de ſa brutalité, il laiſſe ſon beau-frere, & reſte quelque tems dans une méditation profonde. Enfin, prenant la parole : « O
» mes amis ! leur dit-il, votre conſtance

[635.]

Le gouverneur de Tripoli marioit ſa fille dans un monaſtère voiſin de cette ville. L'aſſemblée, richement parée, étoit nombreuſe. Un vénérable hermite diſtribuoit aux fidèles le pain de la parole. La jeune épouſe, environnée d'une garde redoutable, brilloit au milieu de l'auditoire. Les Muſulmans en ſont inſtruits. Abu-Obéïda détache une poignée de gens ſous la conduite d'Abdalla, brave officier, pour attaquer les Chrétiens. Prêts de tomber ſur eux, Abdalla, qui voit leur prodigieuſe multitude, ſans conſidérer ſa propre foibleſſe, dit à ſa petite troupe : « Mes » amis, l'apôtre de Dieu a déclaré que le » paradis eſt ſous l'ombre de nos épées ; » nous allons gagner un riche butin, ou » un heureux martyre. » En achevant ces mots, il s'élance, le cimeterre à la main, à travers cette aſſemblée : il en fait une horrible boucherie. Les Chrétiens, croyant avoir ſur les bras tous les Muſulmans de Damas, fuient de toutes parts avec des hurlemens effroyables ; mais bientôt ils ſe reconnoiſſent, & font volte-face : ils chargent les Arabes. Abdalla & ſes guerriers, malgré leur courage, ſe voient enveloppés par une multitude immenſe ; « & cette » troupe d'élus, dit un auteur Arabe, ne

cevoir celui qui le touche, & que les flambeaux ne donnent aucune lumiere. « C'eſt » eſt aſſez, Mahomet, s'écrient les Ara» bes effrayés, appelle maintenant la lune.» Auſſi-tôt le prophète leva ſa main vers le ciel, & d'une voix miraculeuſe : « Vaſte » corps, s'écria-t-il, immenſe créature : » toi qui, toujours obéiſſante à ton Dieu, » eſt mue & emportée par les révolutions » des Manſions établies par le décret éter» nel du Tout-Puiſſant : fors, en vertu du » pouvoir qui m'a été donné ſur toi, & » viens exécuter les merveilles que le Très» Haut m'a permis d'opérer : je ſuis Ma» homet, l'apôtre de Dieu. »

A ces mots, la lune quitte le ciel, deſcend ſur le ſommet de la Caaba, fait les ſept circuits à l'entour de ce temple, ſe proſterne devant le portique, s'approche du prophète, le ſalue humblement, & prononce cette profeſſion de foi : « Que » la paix ſoit avec toi, digne ami du Très» Haut ! Je proteſte qu'il n'y a point d'au» tre Dieu que Dieu, & que tu es Maho» met, l'apôtre de Dieu. » Enſuite, elle entre dans la manche droite du prophète, & ſort par ſa manche gauche ; puis elle rentre par la gauche, & reſſort par la droite ; enfin, s'inſinuant ſubtilement par le collet de ſa robe, elle deſcend tout du long juſqu'à la frange d'en-bas, d'où elle

ſort au grand étonnement des ſpectateurs ; car Dieu, pour ce deſſein, avoit rapetiſſé la lune. Auſſi-tôt que cette planette fut ſortie par la frange du bas de la robe de Mahomet, elle ſe fendit en deux parties égales : l'une s'élança vers l'orient, & l'autre vers l'occident ; après quoi, ſe réuniſſant, la lune redevint un corps rond & brillant, & reprit ſa courſe ordinaire. En remontant au ciel, elle dit d'un ton plus effrayant encore que la premiere fois : » Que la paix ſoit avec toi, digne apôtre » de Dieu ! commande-moi ce qu'il te » plaira, j'exécuterai tes ordres avec une » obéiſſance aveugle durant tout le reſte » de cette nuit. » Un prodige ſi peu concevable remplit d'admiration tous ceux qui en furent témoins Habib, & plus de quatre cens Coraïſcites, autrefois ennemis déclarés du prophète, ſe proſternerent à l'inſtant à ſes pieds, reconnurent ſon apoſtolat, & profeſſerent l'unité de Dieu. Le ſeul Abu-Giéhel & ſes partiſans reſterent dans l'incrédulité, & voulurent faire paſſer ces merveilles pour des preſtiges.

[620.]

Mahomet perd, preſqu'en même tems, Abutaleb, ſon oncle, dont la grande autorité l'avoit garanti juſqu'alors des mauvais deſſeins de ſes concitoyens, & Ca-

dige, ſon épouſe. Il les pleura ſincérement ; &, après quelques mois de deuil, il ſe remaria avec Sawda, veuve de l'un de ſes proſélytes.

[621.]

(*) Mahomet, méditant & priant au pied d'une colline, s'endort. Tout-à-coup l'ange Gabriel ſe préſente à ſes yeux, & l'éveille. Le teint de cet eſprit céleſte étoit plus blanc que la neige ; ſes blonds cheveux, artiſtement treſſés, flottoient en boucles ſur ſes épaules lumineuſes ; ſon front majeſtueux & ſerein portoit l'empreinte du doigt de l'Eternel. Ses vêtemens étoit tout tiſſus de perles & de fils d'or très-pur ; ſes dents reſſembloient à des pierres précieuſes, & ſes jambes étoient teintes d'un jaune de ſaphir. Il avoit cinq cents paires d'aîles ; & d'une aîle à l'autre, il y avoit la diſtance de cinq cents années de chemin. Il portoit autour de lui ſoixante & dix mille caſſolettes remplies de muſc & de ſafran ; &, ſur ſa tête, on voyoit une lame, où ces mots étoient écrits en caracteres lumineux : « Il n'y a point d'au-

(*) Il n'eſt pas beſoin d'avertir le lecteur que toute cette narration eſt le fruit de l'imagination orientale. L'auteur y fait un grand uſage de l'Apocalypſe.

» ſouverain Juge, décide notre différend. »

Cette lettre fut rejettée avec mépris : on en vint pluſieurs fois aux mains ſous les remparts de la place. Dans une de ces rencontres, Caled, combattant contre un cavalier Grec, voit ſon épée, l'unique arme qu'il portoit, voler en éclat. Il ſe jette auſſi-tôt ſur ſon adverſaire, le ſaiſit au milieu du corps, & le ſerre avec tant de force, qu'il lui rompt les côtes & le laiſſe ſans vie. Un de ſes couſins, appellé Icrinça, marche ſur ſes traces, & ſignale une bravoure d'autant plus redoutable, que la religion l'enflammoit. Il ſoupiroit depuis long-tems après la félicité céleſte promiſe par Mahomet à ceux qui périroient les armes à la main pour la propagation de l'Alcoran. Au milieu du combat, il s'écrie : » Je crois déja voir ces belles filles aux » yeux noirs, qui doivent être les épou- » ſes des prédeſtinés. O Mahomet ! je les » apperçois dans les cieux : elles me re- » gardent. Qu'elles ſont charmantes ! O » mes freres ! ſi vous pouviez les diſtin- » guer dans ce nuage éclatant, vous mour- » riez d'amour pour elles. Voyez-vous celle » qui eſt à leur tête, & qui tient à la » main un mouchoir de ſoie verte, & une » coupe d'hyacinthe ? Elle applaudit à ma » valeur ; elle m'invite à l'aller trouver. » En finiſſant ces mots, il ſe précipite dans

un bataillon Chrétien ; il frappe, il écarte, il renverſe, il immole : on s'empreſſe d'éviter ſon bras formidable. Le gouverneur d'Emeſſe le remarque ; il court à lui, ils combattent : la victoire chancelle & ſe déclare enfin pour le capitaine Chrétien, qui, d'un coup de lance, envoie le pieux Icrinca dans les bras de ces beautés céleſtes dont la jouiſſance étoit l'unique objet de ſes vœux.

Emeſſe ſe ſoumit, après qu'un ſtratagême inouï eut rendu les Arabes maîtres d'Areſtan, place voiſine, qui la ſoutenoit contre ces redoutables conquérans ; Abu-Obéïda, ayant inutilement ſommé le gouverneur d'Areſtan de lui ouvrir ſes portes, lui demanda la permiſſion de laiſſer dans ſa ville quelques gros bagages qui retardoient ſa marche. Le capitaine Grec y conſentit ſans beaucoup de peine ; & le général Muſulman, ayant fait enfermer vingt de ſes plus braves officiers dans autant de caiſſes qui furent portées dans le château, ſe mit en mouvement comme pour aller ailleurs : il laiſſa Caled en embuſcade, près de la ville, avec quelques troupes. Dès que les ennemis eurent décampé, les habitans, ravis de joie, allerent en foule à la grande égliſe, pour rendre à Dieu des actions de graces. Les Muſulmans enfermés, les entendant chanter, ſortent de leurs caiſſes, ſe ſaiſiſſent de la

femme du gouverneur, qui étoit demeurée dans le château, la forcent de leur donner les clefs de la place, courent à l'égliſe, maſſacrent cette multitude d'habitans, & viennent ouvrir les portes à Caled.

Pendant qu'une nouvelle armée, envoyée par Omar, venoit groſſir les troupes d'Abu-Obéïda, ce capitaine amuſoit les Chrétiens par des conférences. Caled fut un des négociateurs. Accompagné de cent Saraſins, il va trouver Manuel, général de l'Empire, qui, le voyant s'aſſeoir avec ſes compagnons ſur la terre nue, au lieu de monter ſur les ſiéges magnifiques qu'il leur avoit préparés, leur en demanda la raiſon: « Dieu, répondit Caled, a donné » la terre aux Muſulmans pour leur ſervir » de ſiége; & c'en eſt un plus riche que les » plus ſuperbes tapis des Chrétiens. » Dans le cours de la conférence, Manuel & Caled s'échaufferent; & l'ambaſſadeur Arabe s'emporta juſqu'à dire qu'un jour il verroit Manuel conduit à Omar, la corde au cou, pour avoir la tête tranchée. « Tu ne » me parles ſans doute avec tant d'inſo» lence, lui répliqua le capitaine Grec, » que par confiance dans le droit des gens, » qui met à couvert les ambaſſadeurs; mais » je te châtierai dans la perſonne de trois » priſonniers, tes amis, auxquels je vais ſur » le champ faire couper la tête. — Prends

» bien garde à ce que tu vas faire, reprit » Caled en fureur ; je jure, par le nom de » Dieu, par Mahomet & par le ſaint tem- » ple de la Mecque, que, ſi tu les fais mou- » rir, je te tuerai tout-à-l'heure de ma » propre main ; & que les Muſulmans qui » ſont ici, tueront chacun leur homme, » quoi qu'il en puiſſe arriver. » En même tems, il ſe lève, & tire ſon épée ; tous les Saraſins en font autant : Manuel, effrayé, n'oſe éprouver ſi Caled tiendra parole ; il s'adoucit, & le reſte de la conférence ſe paſſe paiſiblement.

Les troupes Impériales & Muſulmanes combattent, durant pluſieurs jours, dans les plaines d'Yarmouc. Abu-Sofian, un des principaux capitaines Arabes, chargé d'exhorter les ſoldats de ſon parti, leur dit pour toute harangue : « Muſulmans, ſongez que le » paradis eſt devant vous, le diable & le feu » de l'enfer derriere. » Ces paroles les enflamment ; par-tout, les Romains ſont vaincus : mais ce triomphe coûta cher aux Saraſins ; car les archers Chrétiens tiroient ſi promptement & ſi juſte, que, ſans compter les morts & les bleſſés, plus de ſept cents ennemis perdirent un œil ou les deux yeux, ce qui fit ſurnommer cette terrible bataille, la journée de l'aveuglement. La victoire fut dûe principalement à la valeur des femmes Muſulmanes, qui rallierent trois fois

les fuyards, & les forcerent de retourner au combat. Caulah, cette digne ſœur de l'intrépide Dérar, étoit à leur tête. Elle fut bleſſée & renverſée par terre. Oſéïra, autre héroïne, la vengea en faiſant ſauter, d'un coup de ſabre, la tête à celui qui l'avoit terraſſée. Elle vint enſuite lui demander comment elle ſe portoit : « Fort » bien, répondit Caulah; car je vais mou» rir. » Cependant elle ne mourut pas; & cette généreuſe femme paſſa la nuit ſuivante à viſiter & à panſer les bleſſés.

Omar choiſit un brave Muſulman, nommé Saïd-Ebn-Amir, pour commander huit mille hommes qu'il fait marcher en Syrie. En lui donnant un drapeau de ſoie rouge, il lui dit qu'il l'honoroit de cet emploi, dans l'eſpérance qu'il s'en acquiteroit dignement. « Prenez bien garde ſur-tout, ajoûta» t-il, de vous laiſſer aller aux appétits dé» réglés de la nature. Comportez-vous tou» jours en véritable diſciple du prophète : » pratiquez ſa doctrine, imitez ſes vertus; » & l'Eternel, qui verra vos actions, vous » couvrira de gloire dans ce monde & » dans l'autre. » Saïd ſe proſterna devant le Calife; &, pour lui témoigner ſa vive reconnoiſſance : « Seigneur, lui dit-il, » vous venez de me donner un excellent » avis; permettez-moi de reconnoître vos » bontés par un conſeil qui peut vous être

» utile. — Parlez, répondit Omar. — Je vous » avertis, Seigneur, reprit Saïd, de crain- » dre Dieu plus que les hommes, & non » les hommes plus que Dieu ; d'aimer tous » les Muſulmans comme vous-même & » comme votre propre famille, tant ceux » qui ſont éloignés, que ceux qui ſont » près de vous ; de ne rien faire, de ne » rien commander que de juſte, & de dé- » fendre tout ce qui ne l'eſt pas. » Durant ce diſcours, Omar tint les yeux fixés vers la terre, ayant le front appuyé ſur ſon bâton. Enſuite, levant la tête, il laiſſa couler des larmes ; &, pouſſant un profond ſoupir : » O Saïd ! s'écria-t-il, jamais ces maximes » ne s'effaceront de mon eſprit : je bénis » ton zèle ; puiſſent mes ſucceſſeurs trouver » quelquefois des ſujets qui leur rappellent » ainſi leurs devoirs ! »

[637.]

Abu-Obéïda forme le ſiége de Jéruſalem. Après quelques attaques, le patriarche de cette ville conſent à capituler, pourvu que ce ſoit avec le Calife en perſonne. Omar, à cette nouvelle, ſe met en marche dans un équipage dont l'auſtere ſimplicité ſeroit aujourd'hui un objet d'admiration dans le chef d'un ordre religieux. Rien de plus modeſte que l'extérieur de ce

ſoit les Muſulmans, & même les idolâtres, le prophète, pour ſe juſtifier, fit deſcendre du ciel un verſet de l'Alcoran, où Dieu parle de la ſorte : « Or, après que » Zaïd eut exécuté à l'égard de ſa femme » ce qu'il avoit réſolu, nous l'avons unie » à toi pour être ton épouſe, afin que, » par cet exemple, il n'y eût plus déſor- » mais de ſcrupule parmi les fidèles, à ſe » marier avec les femmes répudiées de » leurs fils adoptifs. Il faut que le com- » mandement de Dieu ſoit exécuté. Le » prophète n'a commis aucun faute en » faiſant ce que Dieu lui a ordonné : il » n'a fait que ſuivre l'exemple des autres » prophètes qui l'ont précédé.... Qu'il » n'y ait plus déſormais de fils adoptifs, » qui ne portent le nom de leurs peres » naturels. Pour mon bien aimé Maho- » met, il ne ſera plus dans la ſuite le » pere d'aucun d'entre vous ; mais il ſera » ſeulement appellé l'apôtre de Dieu & » le ſceau des prophètes. »

[628.]

Mahomet invite à l'Iſlamiſme l'empereur Héraclius, Chofroës, roi de Perſe, le roi d'Ethyopie, & Macaucas qui s'étoit rendu maître de l'Egypte. Ce dernier reçoit ſa lettre avec reſpect, & lui envoie des préſens, parmi leſquels étoit

Ce malheureux ſaiſit l'inſtant où le prince alloit, après la priere, ſe promener hors de la ville ſelon ſa coutume. Il monte ſur un arbre; il s'y tient caché juſqu'au moment où il voit Omar ſe coucher par terre, fort près de lui, pour dormir. Ravi d'une ſi belle occaſion, il deſcend, il s'approche le poignard à la main; mais, ſur le point de conſommer ſon crime, une frayeur ſoudaine le ſaiſit; il tremble à la vue d'un monarque, dont le nom ſeul allarmoit l'Aſie; il ſe jette à ſes pieds, il lui avoue le deſſein du jeune empereur; & le Calife, loin de perdre la vie, acquiert encore la gloire de pardonner à ſon meurtrier.

Dans un combat qui ſe livre en Syrie, un ſoldat Muſulman, appellé *Damès*, eſt fait priſonnier, & conduit dans la tente du général Romain, où on le charge de chaînes. La foule, qui alloit & revenoit comme des vagues, renverſe cette tente. Trois domeſtiques qui la gardoient, craignant la colere de leur maître, & n'ayant perſonne pour les aider, diſent à Damès que, s'il veut leur prêter du ſecours, ils le délieront, à condition qu'il reprendra volontairement ſes fers, juſqu'au retour du général, qui récompenſera de la liberté cet important ſervice. Le priſonnier y conſent; mais, à peine eſt-il

vengeance de leur citoyen fugitif. Une de leurs plus riches caravanes, eſcortée par dix-neuf cents hommes ſous les ordres d'Abu-Sofian, capitaine habile, revenoit de Syrie ; Mahomet l'apprend : il ſe met auſſi-tôt à la tête de trois cents guerriers intrépides, qu'il enflamme par ſes paroles ; il part, & rencontre ſes ennemis dans une vallée, nommée Bédre. Il s'y retranche devant un ruiſſeau, dont, par le conſeil d'un de ſes capitaines, il fait un réſervoir pour rafraîchir ſes troupes au milieu du combat ; puis il range ſa petite armée en bataille, & ſe place à l'arriere-garde, afin d'agir ſuivant les circonſtances. On étoit en préſence, lorſque trois Coraïſcites vinrent défier au combat trois ſectateurs de Mahomet. Une foule de braves ambitionnent cet honneur ; le légiſlateur Arabe choiſit Obaïda, Hamza, ſon oncle, & Ali, ſon couſin ; ils ſe précipitent ſur les ennemis, dont la défaite eſt le ſignal de la bataille. « Courage, enfans, » dit l'apôtre à ſes ſoldats ; vous combat- » tez pour l'Eternel : le paradis eſt pour » ceux qui périront dans cette journée. » Le jour vous eſt favorable : ſerrez vos » rangs, & repouſſez les infidèles à coups » de flèches. » Ils font des prodiges. Dans la chaleur de l'action, Mahomet, par l'ordre de l'ange Gabriel qui conduiſoit trois

mille anges à ſon ſecours, jette une poignée de ſable contre les Coraïſcites, en diſant : « Que leurs faces ſoient confondues ! » A l'inſtant les infidèles prennent la fuite ; ſoixante & dix reſtent ſans vie dans la plaine, près de deux cents ſont fait priſonniers ; & cette éclatante victoire, qui procura aux vainqueurs un butin immenſe, ne leur coûta que quatorze guerriers. Mahomet régla la diſtribution des dépouilles ; &, comme on étoit ſur le point d'en venir aux mains, un chapitre de l'Alcoran deſcendit du ciel pour calmer la ſédition. Le partage du butin y eſt ſagement arrêté. La cinquieme partie doit appartenir à Dieu & à ſon apôtre ; une autre doit être donnée à ſes parens, aux orphelins, aux pauvres & aux voyageurs ; & les trois autres doivent être diſtribuées également entre les capitaines & les ſoldats victorieux.

[625.]

Pour ſe venger de leur défaite, les Coraïſcites levent une armée de trois mille hommes de pied & de deux cents chevaux, & Abu-Sofian ſe met à leur tête. Ce général, accompagné de Hendah, ſa femme, & de quinze autres dames des premieres familles de la Mecque, qui toutes portoient des tambours ſelon l'uſage des

Arabes, s'avance vers Médine, & ſe cantonne ſur la montagne d'Ohod, qui n'en eſt éloignée que de quatre milles. Mahomet veut le chaſſer de ce poſte. Suivi de mille ſoldats, & ſans cavalerie, il va l'attaquer. Il a d'abord l'avantage; mais enfin, accablé par le nombre, après avoir reçu pluſieurs bleſſures, il eſt contraint de ſe retirer avec perte, laiſſant ſur le champ de bataille plus de ſoixante & dix morts, au nombre deſquels on remarquoit Hamza, ſon oncle. Les ennemis ſignalerent leur animoſité, par les outrages dont ils chargerent les cadavres des vaincus. Hendah éventra celui de Hamza, & mangea ſon foie, & les femmes qui la ſuivoient, ſe diſputerent le barbare plaiſir de l'imiter. Elles couperent aux morts le nez & les oreilles, & s'en firent des ceintures, des colliers & des bracelets: dignes bijoux de ces ames féroces! Cette défaite du légiſlateur Arabe, la ſeule qu'il ait jamais eſſuyée, excita les murmures de la plûpart de ſes diſciples; mais, pour leur impoſer ſilence, Mahomet leur dit qu'ils devoient attribuer ce malheur à leurs péchés; que tout ce qui étoit arrivé dans cette triſte circonſtance, avoit été réglé d'une maniere inévitable dans les décrets immuables de l'Eternel; & que ceux qui

dans l'inſtant prononcer ſa ſentence. Il revient auſſi-tôt le ſabre à la main, & abbat d'un ſeul coup la tête du Muſulman rebelle. « Voilà, dit-il, ce que méritent » ceux qui ne veulent pas ſe ſoumettre » aux déciſions de leurs juges. » Cette action lui mérita les éloges du légiſlateur.

Par la force de ſes armes toujours victorieuſes, Mahomet avoit ſoumis à ſon empire preſque toute l'Arabie. Pour en achever la conquête, il n'avoit plus qu'à ſubjuguer l'Yémen & la Mecque. La fortune le ſeconda dans cette grande entrepriſe.

L'Yémen, habité par la puiſſante tribu des Homérites, étoit tributaire de la Perſe, & gouverné, au nom de Choſroës, par un vice-roi, appellé Badhan. Le monarque Perſan, ayant reçu la lettre de Mahomet qui l'engageoit à embraſſer la nouvelle religion, la mit en piéces, chaſſa l'ambaſſadeur du prophète, & chargea Badhan de ſe ſaiſir de l'impoſteur, & de lui envoyer ſa tête. Mahomet, inſtruit des tempêtes qui ébranloient la Perſe, & de l'extrémité à laquelle les Romains avoient réduit Choſroës, écouta froidement le rapport de ſon envoyé, & ſe contenta de dire : « Dieu mettra ton royaume en piéces. » Il venoit d'apprendre la mort fu-

ſeſte de ce prince, encore ignorée en Arabie, lorſqu'il reçut un courrier de Badhan, qui ſe contenta de dire au conquérant Arabe, qu'il avoit ordre de l'envoyer à la cour de Perſe. Mahomet différa ſa réponſe au lendemain matin, & alors il dit au député : « Il m'a été révélé cette » nuit que Choſroës à été tué par ſon » fils Siroës, allez-en inſtruire votre maî» tre. » Le courrier étant de retour, Badhan reçut une lettre de Siroës qui lui apprenoit la mort de ſon pere, & lui défendoit d'inquiéter Mahomet. Badhan & les Perſans de ſa ſuite, ne doutant plus que le légiſlateur Arabe ne fût en correſpondance avec le ciel, l'envoyerent aſſurer de leur obéiſſance, & ſe firent Muſulmans.

Cette ſoumiſſion ayant mis le comble aux vœux de Mahomet, il tourna toutes ſes vues du côté de la Mecque. Huit années d'une guerre toujours malheureuſe, qui n'avoit été interrompue que par des armiſtices fort courts, & pour l'ordinaire violés auſſi-tôt que conclus, avoient notablement affoibli la puiſſance des Coraïſcites. Ce n'étoit plus ce peuple formidable, dont les armées avoient plus d'une fois fait trembler Mahomet dans Médine même. Réduit à la ſeule poſſeſſion de la Mecque, il ſe ſoutenoit encore par la négo-

ciation plutôt que par la force. Un ſeul mot du prophète le mettoit au nombre de ſes eſclaves. Mahomet le prononce, & ſes guerriers volent ſous ſes ordres aux remparts de la Mecque. Envain les Coraïſcites voulurent ſe défendre ; leur foible réſiſtance ne ſervit qu'à augmenter la fureur des Muſulmans, ſans reculer la priſe de la ville, qui fut emportée l'épée à la main. Le conquérant y entra en vainqueur : il y fut reconnu ſouverain ſpirituel & temporel ; il fit abbatre les idoles de la Caaba, autour de laquelle il fit les ſept circuits, ſuivant les rits qu'il preſcrit dans l'Alcoran pour le pélerinage.

[632.]

En moins d'onze ans, Mahomet avoit vu ſa puiſſance s'élever ſur les ruines d'une infinité de nations qui l'environnoient. Redouté de l'empire qu'il avoit fait trembler ; craint en Perſe, où ſon nom contribuoit aux grandes révolutions qui agitoient alors ce vaſte royaume ; adoré de ſes diſciples comme une divinité tutélaire ; par la ſeule force de ſon génie, il s'étoit formé une domination à laquelle aucun ambitieux n'auroit jamais oſé prétendre. Dans ce haut point de grandeur, il apprend que deux ſéditieux veulent, à ſon exemple, jetter les fondemens d'un

état à l'extrémité de l'Arabie. Il fait marcher contr'eux ſes plus habiles généraux, & la défaite des rebelles ajoûte à la gloire de ſon règne.

Il n'en jouit pas long-tems. Le poiſon que lui avoit donné la jeune Zaïnab, avoit allumé dans ſon ſang une flamme corroſive, qui le conſuma dans la ſoixante-troiſieme année de ſa vie.

Quelques jours avant ſa mort, il ſe fit tranſporter à la moſquée; là, ſe proſternant humblement contre terre, en préſence de tout le peuple, il célébra les louanges de Dieu, & lui demanda pardon de tous ſes péchés; puis il monta en chaire, & dit aux aſſiſtans: « Mes freres, mon » heure approche, je vais m'en aller vers » celui qui m'a envoyé. Si j'ai jamais fait » donner le fouet à quelqu'un ſur ſon dos, » voici le mien, qu'il me rende le mal » que je lui ai fait; ſi j'ai bleſſé la répu- » tation de quelqu'un, qu'il traite la mienne » de la même maniere; ſi j'ai pris de quel- » qu'un de l'argent injuſtement, me voici » prêt à lui faire reſtitution: que perſonne » ne craigne d'exiger ce qui lui eſt dû: » votre ſincérité, votre franchiſe, eſt un » devoir que je vous preſcris en ce jour.» Lorſqu'il ſe retiroit, un homme lui demanda trois drachmes qu'il lui devoit. Mahomet les paya ſur le champ, en di-

au Calife une ſomme immenſe. Un tel accroiſſement de richeſſes, entre les mains d'une nation auſſi économe & auſſi ennemie du luxe que les Saraſins, les mit en état d'étendre leurs triomphes. Ils ne connoiſſoient point encore les dépenſes de plaiſir. Point d'ornemens dans leur habillement, dans leurs meubles, dans leur armure. Logés dans des cabannes, ils ne ſe piquoient de magnificence que dans leurs moſquées. Leurs alimens étoient ſans apprêt, tels qu'on les reçoit des mains de la nature : c'étoient du lait, du riz, des fruits. Ils laiſſoient le vin, ſource de diſcordes & de débauches, aux peuples ſubjugués ; perſuadés que cette liqueur dangereuſe, en énervant leur courage, affermiroit leur ſervitude.

Amrou eſtimoit les ſciences & les ſçavans. Il prit du goût pour un homme de lettres nommé Jean ; c'étoit un prêtre Jacobite, interdit pour ſes erreurs dans un concile. Le général Muſulman aimoit à l'entendre diſcourir de philoſophie, choſe nouvelle pour les Saraſins. Jean voulut profiter de ſon crédit pour ſauver la fameuſe bibliothéque d'Alexandrie, qui devoit ſa fondation aux Ptolomées, & qui montoit à plus de ſix cents mille volumes : il en demanda la conſervation à ſon

bienfaiteur. « Je ne puis diſpoſer de rien, » lui dit Amrou, ſans en avoir obtenu la » permiſſion de l'empereur des Fidèles. » Il écrivit en conſéquence au Calife, qui lui fit cette réponſe : « Si les livres dont » tu me parles ne contiennent que ce qui » eſt dans le livre de Dieu, ils ſont inu- » tiles ; fais-les brûler : s'ils ne s'accordent » pas avec lui, ils ſont pernicieux ; fais- » les brûler. » Amrou, quoiqu'à regret, obéit ſcrupuleuſement à l'ordre du Calife ; il fit diſtribuer cette ineſtimable collection dans les bains d'Alexandrie ; &, ſi l'on en croit Abulfarage, dont le récit ne paroît pas trop vraiſemblable, il y eut aſſez de livres pour les chauffer pendant ſix mois.

[641.]

Un roi Arabe, appellé Giabalah, qui s'étoit ſoutenu juſqu'alors contre tous les efforts des Muſulmans, craignant enfin de ſuccomber, vient trouver le Calife, & ſe ſoumet à ſon empire, en profeſſant la religion de Mahomet. Omar, charmé d'un proſélyte de ce mérite, le conduit en pélerinage à la Mecque. Tandis que le nouveau Mahométan faiſoit, avec dévotion, les ſept circuits, un homme de baſſe condition le prend par la manche, & le

enterré que dans le lieu même où ſa
niere heure arrive. On creuſa do
terre dans la maiſon d'Aiſchah, l'é
chérie du légiſlateur, & ſous le lit n
où il avoit rendu le dernier ſoupir;
fut-là qu'on lui dreſſa un tombeau.
en ce même endroit qu'il repoſe er
aujourd'hui, ſans coffre de fer ſuſp
en l'air par la force des piérres d'ai
comme l'ont ridiculement débité
ques auteurs Chrétiens, dont la fa
trouvé crédit dans le vulgaire de
rope.

ABUBÈCRE.

[632.]

L'ALCORAN ne permettoit que quatre femmes à la fois; mais par une prérogative ſpéciale, Mahomet en avoit eu un bien plus grand nombre : onze, ſuivant quelques auteurs, & vingt-une, ſelon d'autres. Néanmoins il ne laiſſoit aucun enfant mâle; & la ſucceſſion ſembloit regarder Ali, ſon couſin-germain & ſon gendre, qu'il avoit même déſigné, par ſon teſtament, comme le plus digne de régner après lui. Mais Abubècre, beau-pere de Mahomet, & qui étoit l'un des premiers de ceux qui avoient cru en lui, réunit les ſuffrages en ſa faveur. C'étoit le plus conſidéré des Arabes, & c'étoit à ſon zèle que le prophète devoit le principal ſuccès de ſa prédication. D'ailleurs, Omar & Othman, les plus puiſſans de la nation, l'appuyoient de tout leur crédit, aimant mieux voir dans cette place, à laquelle ils aſpiroient eux-mêmes, un vieillard de ſoixante ans, qu'un jeune homme tel qu'Ali, qui, ſelon le cours de la nature, devoit les en exclure

aux Muſulmans les regrets les plus vifs. Il fut la gloire de ſa nation & le modèle de ſa ſecte. La Syrie, la Méſopotamie, la Perſe preſqu'entiere juſqu'à l'Oxus, l'Egypte & la Lybie, juſqu'aux confins de la Tripolitaine, tant de pays ſubjugués ſuffiroient pour illuſtrer la vie de pluſieurs conquérans. Il ſe rendit maître de trente-ſix mille villes, places ou châteaux; il détruiſit quatre mille temples de Chrétiens, de Mages, d'Idolâtres; il fit bâtir quatorze cents moſquées. Il environna de murailles, & embellit la ville de Cufa, qui devint dans la ſuite la demeure des Califes; il jetta les fondemens de celle de Baſra, à l'embouchure du Tigre; & cette cité, qui devint bientôt célèbre, fut bâtie en trois ans. Il eſt le premier des princes Saraſins qui établit des regiſtres où l'on écrivoit les noms de tous ceux qui ſervoient à la guerre, ou qui recevoient des appointemens du public, & qui défendit qu'une femme, qui auroit eu un enfant, fut vendue pour eſclave. La ſageſſe de ſon gouvernement rendit ſes conquêtes ſolides & durables. « Le bâton d'Omar, » dit Alvakedi, inſpiroit plus d'épouvante » que l'épée de ſes ſucceſſeurs. » Ce prodigieux accroiſſement de puiſſance n'apporta jamais aucun changement dans ſes

Le premier acte qu'Abubècre fit de son autorité, fut de connoître ses forces. Il fit le dénombrement de ses sujets, & trouva cent vingt-quatre mille Musulmans en état de porter les armes. Avec de pareilles ressources, il osa former le hardi projet d'étendre sa puissance hors de l'Arabie, & de subjuguer, s'il étoit possible, l'empire Romain & le royaume de Perse. Ce plan étoit celui de Mahomet. Il n'eut pas de peine à le faire goûter à son conseil. Par son ordre, toute l'Arabie prend les armes. Les plus habiles capitaines Musulmans se rendent dans le palais du prince. De tous côtés on voit arriver à Médine des troupes pleines d'ardeur. Une armée prend la route de l'Irac Arabique. Caled, le plus habile & le plus intrépide général de son siécle, est chargé de cette conquête. En vain le roi de Perse, souverain de la province attaquée, fait mille efforts pour la soustraire à l'esclavage : dix fois ses troupes sont vaincues, massacrées par une poignée d'Arabes ; &, en moins de deux mois, l'Irac devient un domaine du souverain de Médine.

[633.]

Animé par cet heureux succès, le Calife ordonne à ses généraux de marcher en Syrie. Caled, couvert des lauriers qu'il

venoit de moiſſonner dans l'Irac, eſt mis à leur tête. Avant leur départ, Abubècre leur tient ce diſcours : « Fidèles ſerviteurs » de Dieu & de ſon prophète, gardez-» vous de traiter durement vos troupes : » vos ſoldats ſont mes enfans. Conſultez » vos officiers dans toutes les occaſions » importantes. Faites juſtice : les injuſtes » ne proſpéreront pas. Lorſque vous ren-» contrerez vos ennemis, combattez vail-» lamment, & mourez plutôt que de » tourner le dos. Si vous remportez la vic-» toire, ne tuez ni les vieillards, ni les » enfans, ni les femmes. Ne détruiſez point » les palmiers, ne brûlez point les bleds ; » ne coupez point les arbres, ne faites point » de mal au bétail, à l'exception de ce » qu'il faudra pour la nourriture de vos » troupes. Gardez religieuſement les pa-» roles que vous aurez données à vos en-» nemis. Vous trouverez ſur votre route des » hommes qui vivent en retraite, & qui » ſe ſont conſacrés au ſervice de Dieu ; » épargnez-les, eux & leurs monaſteres ; » mais pour ces membres de la ſynagogue » de ſatan, que vous reconnoîtrez à leur » tonſure, fendez-leur la tête, & ne leur » faites point de quartier, à moins qu'ils » n'embraſſent l'Iſlamiſme, ou qu'ils ne » conſentent à payer tribut. » Cette pré-dilection pour les moines étoit ſans doute

mier qui arrivera dans le pays en aura le gouvernement. Ils y pénetrent enſemble, & accablent de concert le roi Iſdegerd, qui régnoit alors ſur l'empire de Coſroës. Ce prince fut maſſacré dans ſa fuite; & ſon dernier ſoupir fut le dernier inſtant de la monarchie Perſanne.

[654.]

Othman étoit pieux, naturellement bon & vertueux; il s'appliquoit à remplir avec ſcrupule toutes les pratiques dévotes preſcrites dans l'Alcoran. Mais il y a bien loin d'un prince religieux à un prince habile; & la dévotion, lorſqu'elle n'eſt point éclairée, eſt même une excluſion à toute eſpece de mérite, puiſqu'elle décèle une ame commune: Othman en eſt la preuve. Tandis que ſes généraux reculoient les bornes de ſon empire, il ſe laiſſoit aller à une honteuſe molleſſe & à tous les excès du gouvernement deſpotique. Au lieu d'imiter la noble ſimplicité, les mœurs frugales de ſes prédéceſſeurs, il continuoit à dépoſſéder des gouverneurs de province établis par Omar, par Abubècre & par Mahomet même, pour placer ſes flatteurs, à qui il prodiguoit des tréſors, fruits des conquêtes, que ni lui ni eux n'avoient faites.

En falloit-il davantage pour exciter les murmures d'une nation, où, malgré le

cés de ſe réfugier ſous leurs murs. Pendant la nuit, Romain, ce perfide gouverneur que l'on avoit dépoſé, fait un trou aux murailles de ſa maiſon qui touchoit aux remparts, vient trouver Caled, lui demande cent hommes, ſous la conduite d'Abdarrahman, & introduit les Mahométans dans la ville. Elle fut emportée dans l'inſtant : Abdarrahman immola de ſa main le gouverneur ; ſes ſoldats, partagés en quatre bandes, s'emparerent des quatre principaux quartiers de la place, & ne ceſſerent de maſſacrer les vaincus, que quand Caled leur eut crié, que le prophète avoit coutume de dire : « S'il arrive que quelqu'un » ſoit tué après avoir crié quartier, j'en » ſuis innocent. »

[634.]

Le capitaine Muſulman marche contre Damas, capitale de la Syrie. A cette nouvelle, l'empereur Héraclius, allarmé pour cette ville, envoie une armée pour la défendre. Dérar, officier intrépide, & d'une force de corps prodigieuſe, va, par l'ordre de Caled, au-devant des troupes Romaines. Avec une poignée de ſoldats, Dérar attaque l'ennemi infiniment ſupérieur en nombre. Après avoir fait mille prodiges de valeur, on l'arrête priſonnier. Les Muſulmans reculent : les Romains les preſſent

gardoient comme dépoſitaire des ſentimens du prophète, & qui l'appelloient la mere des Croyans. Elle voulut mettre ſur le trône un jeune homme appellé Télha, qui avoit ſçu lui plaire; elle corrompit le ſecrétaire d'Othman, appellé Mervan, le même qui fut enſuite Calife; &, de concert, ils fabriquerent des lettres revêtues du ſceau de Mahomet, & adreſſées aux gouverneurs dépouillés; elles portoient, en ſubſtance, que, loin d'obéir aux prétendues lettres de dépoſition, le Calife leur ordonnoit de ſe ſaiſir de ceux qui voudroient leur ſuccéder; de leur faire couper les pieds & les mains, & de les faire empaler. On fit enſorte que ces faux ordres fuſſent ſurpris par ceux qui paroiſſoient devoir en être les victimes. La main du ſecrétaire & le ſceau qu'il y avoit appoſé, ne leur permettant pas de douter de la vérité de ces lettres, ils retournent furieux à Médine, ſoulevent le peuple une ſeçonde fois, pénetrent dans la maiſon du Calife; &, après l'avoir aſſiégé durant pluſieurs jours, ils le percent de coups, ſans vouloir l'entendre. Son corps demeura trois jours ſans ſépulture dans le lieu même où les ſéditieux l'avoient frappé; puis il fut enfoui, ſans qu'on daignât lui rendre les moindres honneurs. Othman avoit régné près de douze ans, & en avoit quatre-vingt-deux quand il fit cette fin déplorable.

ALI.

[655.]

A LA mort d'Othman, tous les yeux ſe tournerent vers Ali. Son grand courage, une connoiſſance parfaite de l'Alcoran, une vieilleſſe exempte de foibleſſe & d'infirmités, l'étroite parenté qui le lioit au prophète, le rendoient vénérable à tous les Muſulmans. Ses amis publioient qu'il auroit dû ſuccéder immédiatement au fondateur de l'empire; mais l'âge avoit modéré l'ambition d'Ali. Il craignoit la ſouveraine puiſſance, depuis que la ſédition commençoit à l'ébranler; &, lorſqu'on le preſſa d'accepter le ſceptre: « Non, ré» pondit-il, j'aime mieux ſervir un autre, » en qualité de viſir ou de premier miniſ» tre, que de me charger du ſoin péni» ble & dangereux de commander les Fi» dèles. » Enfin il ſe rendit aux vœux unanimes des Médinois. Vêtu d'une légere veſte de coton, ſoutenu par une ceinture, ayant un gros turban ſur la tête, & tenant ſes mules d'une main, & de l'autre un arc au lieu de canne, il vint dans la moſquée pour y recevoir le ſerment de ſes nouveaux ſujets. *Télha* lui-même &

» tes les loix du Muſulmaniſme, en mettant » le ſceptre entre les mains de votre fils ? » Non-content d'avoir dépouillé de l'au- » torité ſuprême Ali, votre parent & » le compagnon de l'apôtre de Dieu, vous » enlevez encore à ſa poſtérité les droits » qu'elle a au trône ſacré du prophète. » Vous avez traité les Muſulmans comme » Pharaon traita les enfans d'Iſraël : ô » mon neveu ! vous êtes le tyran de vo- » tre patrie...» Moavie écoutoit tout cela ſans rien dire, lorſqu'un de ſes courtiſans, perdant patience, dit à l'indiſcrete Arvah : » Taiſez-vous, ma bonne dame ; vous » parlez comme une folle. — Que dis- » tu, fils de proſtituée, reprit Arvah avec » fureur ? vil eſclave d'un tyran, oſes-tu » bien outrager ma vieilleſſe ? » Moavie l'appaiſa, & lui dit : « Que Dieu par- » donne le paſſé ! Que ſouhaitez-vous de » moi, ma tante ? — Deux mille piéces d'or, » répondit-elle, afin d'acheter un fonds » de terre pour les pauvres de notre fa- » mille ; deux autres mille piéces d'or pour » marier nos parens indigens ; & deux » autres mille pour moi-même, afin d'a- » voir de quoi me ſoulager dans mes » preſſans beſoins. » Cette ſomme lui fut auſſi-tôt comptée par l'ordre du Calife.

elle la fit même porter à Damas, où Moavie, gouverneur de Syrie, & chef de la maiſon d'Ommiah, embraſſa ouvertement le parti de la rebellion, dans l'eſpérance de monter lui-même ſur le trône, s'il en pouvoit précipiter le légitime poſſeſſeur.

A cette nouvelle, le Caliſe écrit à Moavie pour l'obliger à ſe ſoumettre au ſucceſſeur du prophète. Pour toute réponſe, le gouverneur de Syrie lui envoie une lettre cachetée, dont le deſſus portoit ſimplement ces mots : « Moavie à Ali. » Le prince, ayant ouvert cette lettre, n'y trouve que du papier blanc, & connoît dès-lors juſqu'où le rebelle porte le mépris de ſon autorité. Il demande enſuite au courrier des nouvelles de la province ; & cet homme répond qu'il y a ſoixante mille guerriers ſous les armes, pour venger la mort d'Othman. Ali ſe prépare à la guerre ; il écrit dans toutes les provinces pour aſſembler des troupes ; il ſe diſpoſe à conjurer l'orage, & à faire retomber ſur la tête du coupable les foudres dont il prétend l'écraſer.

Cependant Aïſcha ſongeoit à s'emparer de l'Arabie. Elle leve à la hâte une armée qui croit marcher à la victoire ſous les auſpices de la mere des Fidèles. Elle ordonne à tous les gouverneurs de reconnoître la voix de Mahomet. Quelques-uns,

» en pareil cas, vous priver du meilleur » de vos amis, que de voir cent mille » épées tirées contre vous. Je ne crains » pour vous qu'Hoſſein, fils d'Ali; Ab- » dallah, fils d'Amer; & Abdallah, fils » de Zobéir. Hoſſein a les Irakiens dans » ſes intérêts; ils ne ceſſeront de l'enga- » ger à ſe mettre en campagne. Souve- » nez-vous qu'il eſt votre parent, & homme » de grand mérite. S'il tombe jamais en- » tre vos mains, ne manquez pas de le » renvoyer libre. Efforcez-vous de le flé- » chir par vos bienfaits, & n'employez » jamais contre lui les voies de la rigueur. » Abdallah, fils d'Amer, eſt un dévôt: » s'il n'eſt point ſoutenu, il n'oſera remuer. » Mais Abdallah, fils de Zobéir, vous at- » taquera avec la force d'un lion, & la » fineſſe d'un renard. Si jamais vous vous » rendez maître de ſa perſonne, ne lui » faites aucun quartier. Si cependant il » vous offre la paix, acceptez-la, & mé- » nagez, autant qu'il vous ſera poſſible, » le ſang de vos ſujets. »

Quelques jours après, Moavie mourut à l'âge de ſoixante & quinze ans, ſelon l'opinion commune. Lorſqu'il eut rendu l'ame, un de ſes miniſtres alla à la moſ- quée, & monta dans la chaire, tenant dans ſes mains le drap mortuaire du mo- narque défunt. Il fit l'éloge du prince;

» m'ont manqué de fidélité. Ai-je donc » paru dominé par l'avarice, ou m'a-t-on » vu trahir les loix de l'équité ? » Tout le monde fut touché de ce diſcours ; &, malgré les intrigues du gouverneur, Cuſa ſe déclara pour le prince. Neuf mille citoyens de cette ville allerent auſſi-tôt le trouver ; Ali les reçut avec la plus grande conſidération : il alla au-devant d'eux ; &, quand ils ſe furent raſſemblés : « Braves Cuſiens, » leur dit-il, vous vous êtes toujours diſ- » tingués par votre valeur. Vous avez » vaincu les rois de Perſe, diſſipé leurs » armées, ſubjugué leurs états. Vous avez » protégé ceux d'entre vous qui étoient » foibles, & vous avez aſſiſté vos voiſins. » Je vous ai invités à venir ici pour être » témoins entre nous & nos freres de » Baſrah. S'ils rentrent dans leur devoir, » c'eſt tout ce que nous deſirons. S'ils per- » ſiſtent dans leur révolte, nous tâcherons » de les ramener avec douceur, à moins » qu'ils ne viennent nous attaquer. Enfin, » nous n'oublierons rien de tout ce qui « pourra contribuer à un accommodement, » que nous préférerons toujours aux mal- » heurs de la guerre. »

Le cruel reſſentiment d'Aïſcha fait rompre toutes les voies de la médiation, & les deux partis engagent la bataille. Depuis long-tems on n'en avoit point vu de plus

doutables. Il offrit à Aïscha un bracelet estimé cent mille piéces d'or; & la veuve du prophète l'accepta : c'étoit un des moindres présens qu'il avoit coutume de faire. Il fut le premier Calife qui introduisit la maksourah dans la mosquée, c'est-à-dire un lieu séparé & élevé, où le monarque, qui étoit tout-à-la-fois le grand-pontife de la religion & le souverain de l'état, commençoit & entonnoit la priere solemnelle, qui est comme l'office public des Musulmans. C'est dans ce lieu-là même qu'il prononçoit au peuple le khotbah, qui est une espece de sermon. Avant Moavie, on le faisoit toujours après les prieres; mais ce prince le fit précéder, de peur d'oublier ce qu'il avoit préparé. Il fut aussi le premier monarque Musulman, qui obligea ses sujets de jurer fidélité à son fils; le premier qui établit des chevaux de poste sur les routes; le premier qui se tint assis en parlant au peuple dans la mosquée, à cause de l'extrême grosseur de son ventre. Il avoit pour devise : « Ma force est en Dieu seul : chaque œuvre a sa récompense. »

mains coupées ; & l'épouſe de Mahomet fut obligée de reſter ſur un monceau de morts & de mourans juſqu'à la fin du combat. Télha, ſon favori, fut bleſſé mortellement en écartant les ennemis qui vouloient la ſaiſir. Un moment avant d'expirer, il apperçut un des ſoldats d'Ali, & lui demanda s'il n'appartenoit pas au commandant des Fidèles. Cet homme ayant répondu qu'oui : « Eh bien, lui dit Télha, » donnez-moi votre main, afin que j'y » mette la mienne, & que je renouvelle, » par cette action, le ſerment de fidélité » que j'ai déja prêté à Ali. » En finiſſant ces mots, il ceſſa de vivre. Le Calife, ayant appris ſa mort ; s'écria : « Le Seigneur n'a » pas voulu l'appeller au ciel, qu'il n'eût » effacé ſa trahiſon par cette derniere pro» teſtation de fidélité. »

Après la plus vigoureuſe réſiſtance, l'armée d'Aïſcha fut taillée en piéces : elle-même tomba au pouvoir du Calife, qui la reſpecta comme la veuve de ſon maître ; mais qui la condamna à l'obſcurité qui convenoit à toutes les Muſulmanes. Elle paſſa le reſte de ſa vie, ſervie & enfermée comme le devoit être la femme de Mahomet. Cette victoire, qui ne coûtoit pas mille hommes au Calife, le rendit maître de l'Yrac, de l'Egypte, de l'Arabie, de la Perſe & du Koraſſan. Mais il avoit encore

» & innocent. Adieu. Obligez abſolument
» Hoſſein, fils d'Ali, Abdallah, fils d'A-
» mer, & Abdallah, fils de Zobéir, de
» me rendre la ſoumiſſion aveugle qu'ils
» doivent au chef des vrais Muſulmans. »

Ces ordres rigoureux ſont pour les Alides un ſignal de révolte. Malgré la vigilance de Valed, Hoſſein & les deux Abdallah, ſuivis de leurs principaux partiſans, cherchent un aſyle à la Mecque, où leurs clameurs allument dans les eſprits la fureur de la guerre. Hoſſein voyoit dans ſa faction les deux puiſſantes villes de Médine & de la Mecque. Une foule de Muſulmans intrépides, & la plûpart des Coraïſcites brûloient de combattre pour le faire monter ſur un trône qu'ils regardoient comme le patrimoine de ſes peres. Les deux Abdallah eux-mêmes, qui cherchoient plutôt à travailler pour leur propre grandeur, que pour celle du petit-fils de Mahomet, n'oſoient cependant agir que pour lui, du moins à l'extérieur. Ainſi tout concouroit à rendre formidable le rival du Calife, lorſque ce prince ſe vit encore flatté de l'eſpérance d'entrer dans Cufa, qui avoit été la réſidence de ſon pere & de ſon frere.

Les Cufiens avoient toujours déteſté Moavie, qu'ils traitoient de tyran & d'uſurpateur. Quand ils apprirent la mort de

On entama de nouvelles conférences qui n'eurent pas plus de succès que les premieres. Dans l'eſpace de cent dix jours, il y eut plus de quatre-vingt-dix eſcarmouches: Moavie y perdit quarante-ſix mille hommes, & Ali vingt-cinq mille, parmi leſquels on comptoit vingt-cinq guerriers honorés du titre de Sahaba, c'eſt-à-dire compagnons du prophète. Le Calife avoit recommandé à ſes gens de ne point charger les premiers, de ne tuer aucun de ceux qui fuiroient, de ne point faire de butin, & de traiter les femmes avec reſpect.

Ce fut par un ſentiment de cette noble modération, qui diſtinguoit la juſtice de ſa cauſe, qu'Ali fit porter à ſon rival un cartel de défi, conçu en ces termes: « Fils » d'Abu-Sofian, juſqu'à quand feras-tu ré» pandre le ſang des fidèles? Avance, & « vuidons notre querelle par un combat » ſingulier; je te ſomme de l'accepter: » celui de nous deux qui tuera l'autre, de» meurera maître du trône. » Malgré la vieilleſſe du Calife, ſa rare valeur étoit redoutée: Moavie n'oſa ſe meſurer avec lui; & comme Amrou lui repréſentoit que la propoſition d'Ali étoit raiſonnable, & qu'il ne pouvoit l'éluder ſans ſe déshonorer: « Vous êtes donc certain, lui répon» dit-il, de devenir Calife à ma place? »

faire échouer. Remarquant avec ſurpriſe qu'une union ferme & ſecrette lioit les conjurés aux mêmes intérêts, & que ce ſentiment avoit tant de force dans le cœur des partiſans d'Hoſſein, que ni l'eſpoir des récompenſes, ni la crainte des ſupplices ne pourroient les engager à dévoiler le plan de la conjuration; il crut que la trahiſon ſeule & l'artifice le conduiroient à cette connoiſſance qu'il lui importoit ſi fort d'acquérir. Il donne trois mille piéces d'or à l'un de ſes domeſtiques, & le charge d'aller trouver le député d'Hoſſein, ſous prétexte de ſe déclarer en faveur de ce prince. Moſlem s'étoit logé dans la maiſon d'un conjuré; tous les jours il y recevoit les ſuffrages d'une foule d'habitans. Le domeſtique du gouverneur s'y rend avec les autres; dit qu'il eſt Syrien, & qu'il vient prêter ſerment au petit-fils du prophète. On le croit; on l'inſcrit ſur la liſte des conjurés; &, pour opérer une conviction plus parfaite de ſa prétendue ſincérité, l'adroit valet donne une partie de ſes trois mille piéces d'or afin d'acheter des armes; & remet cette ſomme entre les mains d'un homme que Moſlem avoit chargé de recevoir tout l'argent que les partiſans fourniroient pour cet objet. Il demeura quelques jours avec eux, juſqu'à ce qu'il eût pris une connoiſſance ſuffi-

ſoldats d'Ali choiſirent, ſans la participation de ce prince, Abu-Muſſa, gouverneur de Cufa, homme ſimple, mais bien intentionné. Ali, qui fut d'abord mécontent de ce choix, promit enſuite de s'en rapporter à ſa déciſion. Après cette convention, il ſe retira à Cufa, & Moavie à Damas, laiſſant tous deux la conduite de leurs armées aux généraux de leurs partis.

[658]

Les deux arbitres, accompagnés de pluſieurs Sahaba, ou compagnons du prophète, commencent leurs conférences. Amrou, qui connoiſſoit le génie de ſon collégue, vint à bout, par ſes manieres inſinuantes & polies, de gagner ſon eſprit au point de lui perſuader que, pour amener les choſes à un accommodement, il étoit abſolument néceſſaire de dépoſer Ali & Moavie, & d'élire un autre Caliſe qui fût au gré de tout le monde. Cet important article ayant été arrêté, on éleva un tribunal entre les deux armées, ſur lequel chacun des arbitres devoit publier ſa déciſion. Abu-Muſſa vouloit qu'Amrou y monta le premier; mais ce capitaine allégua tant de raiſons pour prouver qu'il devoit lui céder le pas, qu'il l'engagea enfin à l'accepter.

Abu-Muſſa étant donc monté le premier

» elle devroit me cauſer la mort. » Ces paroles, & l'air déconcerté qui régnoit dans la maiſon, inſpirent des ſoupçons au gouverneur : il ſe retire. Quand il fut parti, Charic & Hani demandent de concert à Moſlem pourquoi il n'a pas maſſacré Obéïdalla comme ils en étoient convenus : « Hélas ! leur répondit-il, que » voulez-vous que je vous diſe ? J'ai lu » dans l'Alcoran : la foi condamne le meur- » tre. Un fidèle ne doit pas tuer un homme » au dépourvu. Cette vérité, enſeignée » par le prophète, a déſarmé mon bras. »

Hani eſt arrêté par ordre du gouverneur, qui lui demande ce qu'eſt devenu Moſlem. « Je ne connois pas cet homme, » répond Hani. » Obéïdalla fait auſſi-tôt paroître ce domeſtique qui s'étoit fait inſcrire au nombre des conjurés ; & Hani, convaincu, ſe contente de dire, pour ſe juſtifier, que Moſlem étoit venu chez lui ſans y avoir été invité. A ces mots, le gouverneur furieux lui décharge un ſi grand coup de ſa maſſe d'armes ſur le viſage, qu'il le bleſſe. Hani ſe ſaiſit de ſon épée pour tuer le gouverneur : on l'arrête, on le conduit en priſon. Les Arabes de ſa tribu, craignant pour ſes jours, s'aſſemblent en tumulte, environnent le palais d'Obéïdalla, & menaçent d'y mettre le feu,

& que ce traité, contre lequel ils ſe déclaroient avec tant de hauteur, étoit leur propre ouvrage. Rien ne perſuada ces mutins, qui s'emparerent d'une ville de l'Arabie, appellée Naharvan, & qui mirent à leur tête un homme déterminé, nommé Abdalla. Leur nombre s'accrut bientôt au point d'inquiéter le Calife, qui les avoit d'abord négligés; ils comptoient déja plus de vingt-cinq mille hommes ſous leurs drapeaux, lorſque ce prince, apprenant les cruautés qu'ils exerçoient contre ceux qui ne penſoient pas comme eux, réſolut enfin d'exterminer une ſecte, qui ne tendoit à rien moins qu'à renverſer les fondemens du Muſulmaniſme. Il marche contre eux, à la tête d'une armée qu'il avoit deſtinée pour combattre Moavie. Arrivé près de Naharvan, il place l'Alcoran au bout d'une pique, à la vue de la ville, & publie qu'il fera grace à tous les ſoldats qui ſe rendront ſous cette enſeigne; & qu'au contraire, ceux qui perſiſteront dans la révolte, ſeront paſſés au fil de l'épée. Dans ces tems de troubles & de ferveur, l'Alcoran, comme on l'a déja vu, étoit plus reſpecté que les Califes. Neuf mille ſéditieux quittent les armes, & viennent ſe proſterner aux pieds du prince, à la vue du livre qu'ils regardoient comme le ſigne & le témoignage de leur

Moſlem lui demande un peu d'eau, lui dit ſon nom ; &, par l'eſpoir d'une grande récompenſe, l'engage à lui donner une retraite. L'infortuné n'imaginoit pas que cette maiſon lui ſeroit funeſte. Le fils de ſa vieille hôteſſe arrive ; voyant que ſa mere alloit & venoit, & ſe donnoit beaucoup de mouvement, il veut en ſçavoir la raiſon. Cette bonne femme, cédant à ſes importunités, lui demande le ſecret, & lui apprend le nom de celui qu'elle a caché, & les eſpérances dont il l'a flattée. Le jeune homme, qui n'ignoroit pas qu'Obéïdalla avoit promis une grande récompenſe à quiconque décéleroit Moſlem, court auſſi-tôt chez le gouverneur pour lui découvrir l'aſile de ſon ennemi. Obéïdalla fait partir ſur le champ quatre-vingts cavaliers qui environnent Moſlem. Ce vaillant homme ſurpris, mais non pas découragé, met l'épée à la main, & ſe défend avec tant de valeur, qu'il repouſſe trois fois les aſſaillans. Mais enfin, accablé par le nombre, couvert de bleſſures, il eſt arrêté & conduit à la ville. Dans ſa route, il ſe mit à pleurer. Un des cavaliers lui en fit des reproches. « Hélas ! ce n'eſt pas » pour moi, c'eſt pour le malheureux » Hoſſein, c'eſt pour ſa famille infortu- » née que je verſe des larmes. Ils viennent » maintenant à Cufa. Que le Tout-Puiſ-

falloit en dépouiller ce prince, & l'uſurpateur étoit trop foible. Au défaut de la force il employe la ruſe. L'Egypte étoit alors gouvernée par un homme ſage, appellé Saad, qui ménageoit les partiſans d'Othman, dont la faction étoit puiſſante. Cette condeſcendance, qui n'avoit pour objet que la tranquillité publique, fournit à Moavie l'occaſion de rendre cet habile miniſtre ſuſpect à ſon maître, en ſemant par-tout le bruit que Saad étoit de ſes amis, & que toutes ſes démarches tendoient à le rendre poſſeſſeur du pays qu'il gouvernoit. Ali, trompé comme les autres, rappelle le gouverneur, & nomme en ſa place Mahomet, fils du Caliſe Abubècre. Mahomet avoit du courage; plus d'une fois il s'étoit ſignalé dans les batailles, mais il ne poſſédoit pas le grand art de manier les eſprits. Loin de ſuivre les maximes de ſon prédéceſſeur, il crut rendre à ſon maître un ſignalé ſervice, en perſécutant les partiſans d'Othman, en les expatriant comme des rebelles; mais, au lieu d'éteindre les diſſentions publiques, il ne fit qu'attiſer partout le feu de la diſcorde civile. Les Othmanides prirent les armes; &, ſoutenus d'Amrou, ils en vinrent aux mains avec Mahomet, qu'ils firent priſonnier; victime de ſon incapacité, cet infortuné gouverneur

» gouverner les peuples ſelon la juſtice, » & pour me conformer à la déciſion du » livre de Dieu. » A ces mots, Obéïdalla, plein de colere, le condamne à perdre la tête, ce qui fut exécuté ſur l'endroit le plus élevé du château. Hani eut le même ſort; & le gouverneur fit porter au Caliſe les têtes de ces deux perſonnages, dont la mort anéantiſſoit les eſpérances d'Hoſſein.

Cependant ce prince, ſuivi de toute ſa famille, s'avançoit vers Cufa, malgré l'avis de tous ſes amis, à la tête de cent cinquante hommes, ſeules forces qu'il avoit pu raſſembler, & qu'il croyoit ſuffiſantes dans une ville ſoumiſe. Mais Obéïdalla venoit de renverſer ſon parti; & cet infortuné Muſulman, au lieu d'un peuple plein de zèle qu'il ſe figuroit devoir accourir au-devant de ſon maître légitime, rencontre un corps de mille cavaliers, chargés de le combattre. Cette troupe étoit conduite par Harro, Cufien affectionné ſecrettement pour les intérêts d'Hoſſein. Le petit-fils de Mahomet côtoyoit les rives de l'Euphrate : ſes gens ayant été puiſer de l'eau dans ce fleuve, pour eux & pour leur chevaux, il leur ordonna d'en faire part à ſes ennemis. Il vouloit les gagner par cette démarche honnête. Il s'aboucha même avec

leur chef; il lui repréſenta la juſtice de ſes prétentions: &, pour l'ébranler plus efficacement, il lui montra une liſte de cent quarante mille perſonnes prêtes à ſuivre ſes ordres. « Je n'ai point de part à » tout cela, lui répondit Harro : mais » j'ai reçu ordre, dès que je vous aurois » joint, de vous mener droit à Cufa, » en préſence d'Obéïdalla, fils de Ziad. » Hoſſein repliqua qu'il mourroit plutôt que d'y conſentir. En même tems il voulut s'éloigner; mais Harro l'enveloppa, & lui ferma tous les paſſages. Cette conduite pénétra de douleur le malheureux prince : il exhala ſa colere par cette imprécation commune aux Arabes : « Puiſſe » ta mere ſe voir privée de toi ! — Si » quelqu'autre que vous, répond Harro, » m'avoit parlé de la ſorte, je ſçaurois » bien l'en punir. Quant à votre mere, je » ne dois la nommer qu'avec les plus gran- » des marques de reſpect. » Puis, prenant un ton plus doux, il conſeilla à Hoſſein d'attaquer ſes ennemis : au lieu que, s'il oſoit les attendre, il périroit infailliblement. « Mon ami ! reprit le prince, je » ne crains pas la mort. »

Hoſſein continua ſa route, toujours accompagné de Harro & de ſes mille cavaliers qui l'obſervoient de toutes parts. Ils arriverent enfin dans une vaſte plaine, ap-

pellée Kerbela, voiſine de Cufa. Dans ce lieu, le prince s'arrêta pour laiſſer prendre quelque repos à ſa ſuite, & pour ſe délaſſer lui-même de ſes fatigues. Durant ſon ſommeil, il vit un cavalier qui lui diſoit ces mots : « Les hommes voya-» gent de nuit, & les deſtinées s'avancent » auſſi vers eux pendant la nuit. » Ce ſonge l'éveilla tout-à-coup : il le prit pour un préſage de ſa mort prochaine ; &, dans un pieux enthouſiaſme, il s'écria : « Nous ap-« partenons à Dieu, & nous retournerons « à lui. »

Tandis que le petit-fils de Mahomet voyoit groſſir l'orage qui devoit fondre ſur ſa triſte famille, Obéïdalla faiſoit marcher quatre mille hommes afin d'effectuer ſes craintes. Amer, qui les conduiſoit, refuſa d'abord cette commiſſion, & demanda du tems pour ſe déterminer. il conſulta ſes amis, qui tous s'efforcerent de l'en détourner. Son neveu même lui dit : » Gardez-vous bien de marcher contre » Hoſſein : ce ſeroit vous révolter contre » le Seigneur. Il vaudroit mieux pour vous » perdre l'empire de l'univers, que de pa-» roître devant Dieu chargé du ſang de » ce prince. » Amer fut touché de ces remontrances, mais les menaces du gouverneur triompherent de ſes ſcrupules ; il ſe

jours tranquille : « Pourquoi ces vaines » lamentations, lui dit-il ? O ma ſœur ! » que Dieu vous faſſe miſéricorde ! & » gardez le ſilence. » — Hélas ! reprit » Zéïnab, faut-il que je voie la déſolation » de ma famille ? Faut-il que j'aie vécu » juſqu'à ce jour ? Fatime ma mere, Ali » mon pere, & Haſſan mon frere, ſont » morts ! Grand Dieu ! que d'afflictions » n'ai-je pas eſſuyées ! & ce n'eſt point » encore le terme de mes maux. » Prononçant ces dernieres paroles, la voix lui manque ; elle tombe en défaillance. Hoſſein rappelle ſes ſens avec un peu d'eau froide ; &, la voyant un peu remiſe : « Pour- » quoi, ma bien aimée, lui dit-il, pour- » quoi vous laiſſer maîtriſer par Satan ? » Mettez votre confiance en Dieu, & n'at- » tendez que de lui votre conſolation. Les » habitans de la terre mourront ; & ceux du » ciel ne ſubſiſteront pas toujours. Tout ce » qui exiſte périra : l'immuable exiſtence » n'appartient qu'au Créateur : c'eſt ce » Dieu de bonté qui rétablira tout, pour » rappeller tout à lui ſeul. Mon pere va- » loit mieux que moi ; ma mere valoit » mieux que moi ; mon frere valoit mieux » que moi ; mais nous avons, eux & moi » & tous les Muſulmans, un beau mo- » dèle dans la perſonne de l'apôtre de

» Dieu. » Ce diſcours appaiſa la vive douleur de Zéïnad, que le prince conduiſit dans ſa tente.

Hoſſein étant revenu vers ſes gens : « Mes » freres, leur dit-il, les ennemis n'en veu» lent qu'à moi ; » & il les pria de pourvoir à leur ſûreté, & de ſe retirer, s'ils pouvoient, chacun chez eux. « Non, ré» pondit Abbas ſon frere, au nom de tous » les autres, nous n'en ferons rien : à Dieu » ne plaiſe, que nous ayons jamais le mal» heur de vous ſurvivre. » Enſuite il fit attacher fortement les tentes les unes aux autres, afin qu'elles formaſſent une eſpece de haie, pour ſervir de retranchement à ſon petit camp. Il fit auſſi creuſer, pendant la nuit, un large foſſé qu'il remplit le matin de matieres enflammées, de ſorte qu'il ſembloit être défendu par un rempart de feu, que les chevaux refuſerent d'approcher. On paſſa tout le reſte de la nuit en prieres ; &, lorſque l'aurore eut rappellé le jour, on ſe mit de part & d'autre en devoir de combattre.

Avant la bataille, Hoſſein entra dans une tente, où, s'étant frotté d'huile, il ſe parfuma copieuſement avec du muſc. La plûpart de ſes compagnons l'imiterent. Un d'entr'eux ayant demandé ce que cela vouloit dire : « Ah ! répondit ſon cama» rade, nous allons bientôt poſſéder les

tis ſe firent des défis mutuels ; où les guerriers d'Hoſſein remporterent toujours l'avantage. Enfin on en vint aux mains. Moſlem, fils d'Auſſagiah, fut le premier des partiſans d'Ali, qui reçut la mort. Hoſſein, le voyant bleſſé, courut à lui ; le pleura, & recueillit ſes derniers ſoupirs. Hobéïb, ami de ce guerrier, ſe trouvoit auprès de Moſlem lorſqu'il expiroit. Il lui repréſenta qu'il étoit ſur le point d'entrer en paradis : « Si je n'étois pas ſûr de vous » ſuivre au plutôt, ajoûta-t-il, je me char» gerois avec plaiſir d'exécuter vos der» nieres volontés. » Moſlem lui répondit, d'une voix mourante, en lui montrant Hoſſein : « Ma derniere volonté eſt que » vous mourriez pour cet homme. » On ne pouvoit attaquer le camp du prince que par ſon front, qui préſentoit une entrée fort étroite. Amer voulut y faire mettre le feu ; mais Hoſſein & ſes ſoldats écarterent les ennemis. Ils s'en vengerent par une grêle de flèches qui bleſſa tellement les chevaux, que tous les cavaliers furent démontés, & réduits à combattre à pied. L'acharnement fut terrible juſqu'à l'heure de midi, moment que les ſectateurs de Mahomet ont coutume de conſacrer à la priere. Hoſſein fit demander une ſuſpenſion d'armes pour s'acquitter de ce pieux devoir. Elle lui fut accordée.

Après

Après ce court instant donné à la religion, la bataille recommence avec plus de fureur. Malgré la plus vigoureuse résistance, tous les soldats d'Hossein sont taillés en piéces ; ce prince, presque seul, survit à tous les siens : environné d'ennemis, aucun d'eux cependant n'ose le frapper ; le respect retient leurs bras : à la fin, un Syrien, plus hardi que les autres, lui décharge son épée sur la tête. Le casque du prince en est ensanglanté. Il essuie lui-même son sang, & se bande la tête avec son turban ; puis, épuisé de lassitude, il va s'asseoir à la porte de sa tente, & prend sur ses genoux un de ses neveux. Cet enfant l'embrassoit ; il est tué entre les bras de son oncle : « Mon enfant, lui » dit Hossein, ta récompense est auprès » de Dieu : tu vas trouver tes pieux an- » cêtres. » Ensuite, remplissant sa main du sang de cette innocente victime, il le jette contre le ciel, en disant : « O mon » Dieu ! si vous nous refusez votre se- » cours, accordez-le du moins à ceux qui » sont meilleurs que nous, & punissez les » méchans ! » En finissant cette priere, il se jette, tête baissée, au travers des ennemis, frappant à droite & à gauche ; &, de quelque côté qu'il porte ses coups, on voit les guerriers d'Yézid fuir devant lui, comme de timides agneaux devant

percevoit ſon petit-fils, couroit à lui, le plaçoit à ſes côtés dans ſa chaire ; & que, faiſant enſuite une courte apologie en faveur de ſon innocence & de la foibleſſe de ſon âge, il reprenoit l'inſtruction qu'il donnoit aux fidèles. Ces traditions avoient acquis à Haſſan les reſpects de ſes compatriotes : tous les ſuffrages furent pour lui ; & d'une voix unanime on le proclama Calife dans Cufa.

Le nouveau ſouverain avoit hérité de la juſtice & de l'humanité de ſon pere, plutôt que de ſon courage ; & les premieres actions de ſon règne annoncerent un gouvernement doux, pacifique & plein de bienfaiſance. Au ſortir de la moſquée, où les Arabes venoient de lui prêter ſerment, une pauvre femme s'approcha de lui, & lui préſenta une botte d'herbes fines : « Etes-vous » libre, lui demanda le Calife. — Non, ré» pondit-elle ; mais, Seigneur, quoiqu'eſ» clave, ne réjettez pas l'offrande de votre » ſervante. » Haſſan, admirant ſon zèle, lui donna ſur le champ la liberté, & dit à ceux qui l'accompagnoient : « Dieu nous » apprend dans le livre du prophète, qu'il » faut rendre à ceux qui nous font des pré» ſens, quelque choſe qui vaille mieuxque » ce qu'ils nous donnent. »

Quelques jours après, dans un grand *repas qu'il donnoit à ſes* principaux offi-

» entre le péché d'infidélité envers Dieu, » & ma mort, que feriez-vous ? — Je » choiſirois plutôt de vous livrer à la mort, » que d'abandonner ma foi. — O mon » pere ! vous pouvez connoître, par cette » marque, que l'amour que vous avez pour » moi n'eſt qu'une tendreſſe naturelle, » & que celui que vous portez à Dieu » eſt un véritable amour. »

Un Cufien, nommé Haula, fut chargé de préſenter au gouverneur de Cufa la tête d'Hoſſein. Cet homme ſe rendit auſſi-tôt à la ville ; mais, ayant trouvé le château fermé, parce qu'il étoit nuit, il s'en alla dans ſa maiſon avec la tête du prince ; & s'étant couché à côté de ſa femme, il lui dit qu'il lui apportoit la plus grande rareté du monde. Cette femme, ayant appris ce dont il s'agiſſoit, fut ſaiſie d'horreur : » Monſtre, lui dit-elle, les autres hommes » font à leurs épouſes des préſens qui » les flattent, & toi, tu oſes m'apporter » la tête du petit-fils de l'apôtre ! Je le » jure par le grand Dieu ! je ne veux plus » déſormais ni coucher ni vivre avec » toi. » A l'inſtant elle ſaute hors du lit, & prend la fuite. Haula appelle une autre de ſes femmes. Elle fut également frappée ; & ſon imagination, remplie d'idées funèbres, la priva du ſommeil, & lui fit croire qu'elle voyoit ſortir une vive

narque de Damas promettoit à ſes nombreux bataillons les délices du paradis s'ils triomphoient des prétendus aſſaſſins d'Othman.

A peine Haſſan eut-il pris la conduite de ſon armée, que la rebellion d'une partie de ſes ſoldats mit le comble à l'averſion qu'il éprouvoit pour le trône. Un Muſulman avoit été maſſacré dans une diſpute particuliere. Ses amis & ſes parens voulurent le venger. Bientôt cette querelle devint générale, & tout le camp fut en feu. Au bruit de ce déſordre, le Calife veut interpoſer ſon autorité : il prie, il menace, tout eſt inutile ; & l'inſolence, excitée par la fureur, va ſi loin que, ſans reſpect pour ſa dignité, pour ſa naiſſance, on le renverſe de ſon tribunal, on le foule aux pieds, on le bleſſe. Il ſe réfugie dans un château voiſin ; le neveu du gouverneur de ce château propoſe à ſon oncle de l'arrêter priſonnier, & de l'envoyer à Moavie. Mais le gouverneur rejette avec horreur ce lâche conſeil, & dit à ſon indigne neveu : « Miſérable, oſes-tu » bien m'exciter à trahir ſi baſſement le » petit-fils de l'apôtre de Dieu ? »

Tant de diſgraces accumulées acheverent d'épuiſer la conſtance chancelante d'Haſſan ; fatigué de s'aſſeoir ſur un trône expoſé à tant d'orages, las de gouverner un peuple mutin & rebelle, il ne ſongea plus qu'à ſe dépouiller d'une dignité ſi étrangere à ſes mœurs, Contre le gré de

comme les ames généreuſes doivent traiter les infortunés. Il les renvoya tous à Médine, après les avoir comblés de préſens & d'honneurs; &, lorſqu'il les congédia, il dit à Ali, l'aîné des fils de ſon rival: « Que Dieu maudiſſe Obéïdalla! » Si votre pere étoit tombé entre mes » mains, je lui aurois accordé toutes les » conditions qu'il auroit ſouhaitées, & » j'aurois fait tout mon poſſible pour lui » ſauver la vie, même aux dépens de » celle de mes propres enfans: mais Dieu » en a décidé de la maniere que vous » avez vu. Ecrivez moi de tems en tems, » & ſoyez aſſuré que je ferai pour vous » tout ce que vous deſirerez. » Il leur prodigua tous les ſecours capables d'adoucir leur malheur; &, pour aſſurer leur retraite, il leur donna une eſcorte. L'officier qui la commandoit, traita ces infortunés avec tant de reſpect & d'égards, que Zéïnab & Fatime, pénétrées de reconnoiſſance, voulurent lui faire préſent des bijoux qui leur étoient reſtés du pillage. Le capitaine Syrien les refuſa modeſtement, & accompagna ſon refus de cette généreuſe réponſe: « Si j'avois agi par » des vues temporelles, une choſe de bien » moindre valeur que vos bijoux, auroit » été pour moi une récompenſe ſuffiſante.

» Mais mon unique objet a été de plaire » à Dieu, & de reſpecter la proximité » du ſang qui eſt entre vous & ſon pro- » phète. » Les Perſans, & tous ceux qui ſuivent la ſecte d'Ali, comptent Hoſſein & Ali, ſon fils aîné, pour troiſieme & quatrieme Califes légitimes, depuis Mahomet.

[681.]

La mort d'Hoſſein n'éteignit point les révoltes. Auſſi-tôt que ſa déplorable famille fut de retour à Médine, le peuple, rempli de la mémoire de cet infortuné prince, crut devoir ſecouer le joug des Califes Ommiades; & la religion, qui étoit toujours le motif de ces guerres, les y portoit. Des ambaſſadeurs, qu'ils avoient envoyés à Damas, mécontens d'Yézid, qui cependant les avoit bien reçus, publierent, à leur retour, qu'ils venoient d'auprès d'un prince dont la conduite ſcandaleuſe déshonoroit le Muſulmaniſme; qu'il buvoit du vin, & s'enyvroit ſouvent; qu'il ne penſoit qu'à ſes baladins, à ſes chanteuſes, à ſes chiens, & qu'il paſſoit toutes les ſoirées à s'entretenir avec des gens mépriſables & des muſiciens. C'en étoit trop pour animer une ville ſcrupuleuſe à l'excès, & qui ne s'étoit ſoumiſe

qu'à regret à la puiſſance des Ommiades. Un ſeul obſtacle les arrêtoit ; ils ne pouvoient mettre à leur tête ni Ali, ni Amrou, qui n'étoient encore que des enfans. Il falloit oppoſer du courage & de l'expérience à un prince trop bien affermi ſur le trône de Mahomet. Après une mûre délibération, ils choiſirent Abdallah, fils de Zobéir, de la famille d'Ali, perſonnage auſſi prudent que brave, & dont les partiſans nombreux formoient déja une faction redoutable. Tous les citoyens ſe tranſporterent à la moſquée ; & le premier d'entr'eux s'écria : « Je dépoſe Yézid » du Califat, comme j'ôte ce turban de » deſſus ma tête. — Je dépoſe Yézid du » Califat, dit le ſecond, comme j'ôte ce » ſoulier de mon pied. » Tous les Médinois ayant ſuivi cet exemple, en un inſtant la terre fut couverte de turbans & de ſouliers. Ils chaſſerent tout ce qui tenoit dans la ville pour la famille des Ommiades, & prirent des meſures ſages pour que toutes les villes de l'Arabie ſe déclaraſſent en faveur du nouveau monarque qu'ils venoient de proclamer.

[682.]

Ce ne fut qu'avec la derniere ſurpriſe qu'Yézid apprit, à Damas, que ſa clémence pour la famille d'Ali avoit encouragé les

rebelles. Il envoye auſſi-tôt une armée nombreuſe en Arabie, qui, ſous la conduite d'un capitaine habile, nommé Meſſlem, marche droit à Médine. Cette cité ſéditieuſe ferme ſes portes aux troupes du Calife, & ſe diſpoſe à ſupporter toutes les rigueurs de la guerre, plutôt que de reconnoître pour maître le fils de Moavie. Meſſem la preſſe, durant trois jours, de ſe rendre. Ces ſommations ſont rejettées avec dédain; & le général Syrien commence les travaux du ſiége. Il fut long & meurtrier, ſans qu'Abdallah, qui ſongeoit à conquérir le reſte de l'Arabie, ſe mît en devoir de ſecourir la ville qui l'avoit élu. Après trois mois de réſiſtance, Médine fut priſe & ſaccagée, ſans reſpect pour l'honneur qu'elle avoit de renfermer dans ſon ſein le ſépulcre du prophète. Le ſoldat vainqueur n'épargna que la famille d'Ali, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu du Calife.

[683.]

Tandis que la victoire ſuivoit les drapeaux d'Yézid en Arabie; tandis que ſon général aſſiégeoit le Calife Arabe dans la Mecque, & menaçoit ſon nouveau rival d'une chute prochaine, ce prince deſcendit au tombeau à l'âge de trente-neuf ans. Monarque mépriſable, qui ne ſe ſoutint

sur le trône, que par le zèle des Syriens pour sa maison. Il aimoit la poëfie ; il cultivoit lui-même cet art, dans lequel sa mere l'avoit formé, & ses vers furent applaudis par ses contemporains : mais son principal talent étoit de faire une partie de débauche. Son impiété, son avidité, ses désordres, & sur-tout la mort d'Hossein, l'ont fait détester par la moitié des Musulmans, qui ne prononcent encore aujourd'hui son nom qu'avec cette imprécation : Que Dieu le maudisse ! Il avoit pour devise : « L'Eternel est notre seigneur. » Son règne, qui ne fut que de trois ans & demi, fut signalé par la conquête de quelques provinces, débris de l'empire des Perses.

MOAVIE II.

[683.]

A PEINE Yézid fut-il mort, que Moavie, ſon fils, fut proclamé Calife à Damas. Ce prince, avant de monter ſur le trône de Mahomet, conſulta ſon précepteur, pour ſçavoir s'il accepteroit le ſceptre. « Si vous vous ſentez aſſez de force » pour rendre exactement la juſtice à vos » ſujets, lui répondit cet homme, & pour » remplir tous les devoirs de cette dignité » ſuprême, acceptez-la; mais, ſi vous » vous croyez trop foible pour un fardeau » ſi peſant, gardez-vous de vous en char- » ger. » Moavie voulut eſſayer ſes forces; mais il fut bientôt fatigué d'une grandeur importune; &, ſix ſemaines après ſon introniſation, il réſolut de s'en dépouiller. Il aimoit la retraite; &, le jour où, pour la premiere fois, il l'avoit quittée pour ceindre le diadême, il avoit fait graver ſur ſon ſceau cette deviſe qui manifeſtoit ſes ſentimens: « Le monde n'eſt que tromperie. » Il venoit d'en éprouver la vérité; il aſſembla donc les grands & le peuple, & leur

tint ce diſcours: « Moavie I, mon ayeul, » arracha le ſceptre de Syrie au gendre » du prophète, Calife légitime, plus grand, » plus noble, plus vertueux que Moavie, » qui ne fut qu'un uſurpateur. Yézid, mon » pere, a cauſé la mort d'Hoſſein, petit- » fils du prophète, qu'il eût dû révérer & » ſervir. Je ne veux pas retenir davantage » une autorité ſi injuſte; je vais pleurer » dans le ſilence, & demander au pro- » phète qu'il pardonne à ma maiſon tous » les crimes commis contre la ſienne. » Les Syriens, furieux de l'abdication de leur prince, s'en vengerent, dit-on, ſur le précepteur de ce monarque, qu'ils accuſerent de lui avoir inſpiré des ſentimens ſi modérés. Cet homme fut enterré vif par le peuple. Mais Moavie perſiſta dans la réſolution qu'il avoit priſe. En vain toute la Syrie le preſſa de la changer; jamais on ne put l'engager à remplir aucunes fonctions ni du ſacerdoce ni de l'empire. Il ſe renferma dans une chambre, dont il ne ſortit point juſqu'à ſa mort, qui ſuivit d'aſſez près ſon abdication, & qui fut cauſée par la peſte, ſelon quelques-uns; &, ſelon d'autres, par le poiſon. La mort d'Yézid, & la retraite de ſon ſucceſſeur, avoient rendu redoutable le parti d'Abdallah. Un grand nombre de provinces le

reconnoiſſoient pour ſouverain; il avoit à ſes ordres des armées aguerries, des capitaines intrépides; & les plus fortes places de l'empire lui étoient dévouées. On crut qu'il ſeroit dangereux de lui réſiſter. D'ailleurs, les principaux Syriens ſentoient tout l'avantage qu'il y auroit à réunir pour jamais les forces de la puiſſance Muſulmane. Ainſi, les différentes factions concouroient à l'élection du prince Arabe, lorſque, par une conduite trop cruelle, il aliéna tous les eſprits, & rendit implacable cette diviſion qui déchiroit déja l'empire de Mahomet, & qui ne s'éteignit que dans des flots de ſang. On apprit en Syrie qu'Abdallah avoit fait égorger tout ce qui reſtoit à la Mecque de la maiſon d'Ommiah, & des ſerviteurs qu'elle y avoit en grand nombre; & que les cruautés que le Caliſe exerçoit n'avoient ni motifs ni meſures. Les Syriens renoncerent auſſi-tôt au projet de placer ce barbare ſur le trône. Mervan, de la race d'Ommiah, qui le premier avoit propoſé de ſe ſoumettre à Abdallah, fut élu Caliſe à Damas, à la place de Moavie II, à condition qu'il épouſeroit la veuve d'Yézid, & qu'il remettroit la ſouveraine autorité à Caled, fils de ce prince, encore trop jeune pour en porter le poids. Mais cette élection

rante-ſept citoyens des plus diſtingués de cette ville, & qui ſçavoient tout l'Alcoran par cœur, furent conduits au ſupplice. Ziad lui demandant un jour s'il ne craignoit pas, dans un ſi grand nombre de malheureux, d'avoir fait périr quelqu'innocent ? « Mon général, lui répondit-il, » ſi je m'étois cru, j'en aurois fait mourir » deux fois autant. » La cavalerie de Samra ſortant un jour de la ville, pour attaquer une troupe de brigands qui infeſtoient les forêts voiſines, un payſan ſe trouva ſur le chemin de ces ſoldats, & fut percé d'un coup de lance. Samra, qui venoit après, trouva cet infortuné nageant dans ſon ſang ; il demanda quel étoit l'auteur de ce meurtre : « Ce ſont » vos cavaliers, répondit quelqu'un. — » Cela étant, repliqua-t-il froidement, il » n'y a point de mal : quand ma cavalerie » marche, chacun doit prendre garde à ſoi. »

[667.]

Dans le ſecond ſéjour que Ziad fit à Cufa, ce miniſtre demanda quel étoit l'homme le plus dévot de la ville. On lui nomma un certain Abulmogaïra. Le gouverneur l'envoie chercher, & lui dit, que, s'il veut ſe tenir renfermé dans ſa maiſon, ſans en ſortir, il lui donnera tout ce qu'il lui demandera. « Renfermé, s'écrie le

ABDALLAH, *Calife en Arabie*; ET MERVAN I, *en Syrie.*

[685.]

QUOIQUE les Syriens euſſent proclamé Mervan, Abdallah cependant avoit encore en Syrie une faction puiſſante, dont un homme de grande diſtinction & d'une rare valeur, appellé Déhac, étoit le chef. Le ſouverain de Damas voulut eſſayer de le gagner; mais ſes efforts furent inutiles : on en vint aux mains, & Déhac périt dans le combat avec la plus grande partie de ſes troupes. Mervan, dans cette occaſion, fit éclater une rare modération. Voyant les ennemis en déroute, il défendit à ſes ſoldats de les pourſuivre, & fit ſonner la retraite. Quand on lui apporta la tête de Déhac, il verſa des larmes; &, réfléchiſſant ſur ſon grand âge : « Hélas! s'écria-t-il, falloit-il donc » qu'un vieillard comme moi, dont les » forces ſont épuiſées, & qui eſt ſur le » bord du tombeau, donnât une bataille » qui a coûté la vie à tant de braves Mu- » ſulmans? »

Cette

Cette victoire affermit l'autorité du Calife Syrien ; & ſa ſenſibilité & ſa clémence, qui contraſtoient avec la barbarie de ſon rival, lui acquirent une foule de ſujets : mais il ne jouit pas long-tems de cet avantage. Il avoit juré de laiſſer le trône à Caled, fils d'Yézid : au mépris de ſon ſerment, il y fit aſſeoir Abdalmélec, ſon fils. Caled, irrité de cette injuſtice, vint trouver le prince, & l'accabla de reproches. Mervan le fit chaſſer de ſa préſence ; & le jeune prince alla ſe plaindre à ſa mere, qui réſolut de venger ſon fils. Tandis que Mervan dormoit, elle ſe rendit auprès de ſon lit, lui mit ſur le viſage un oreiller de plumes, & ſe tint aſſiſe deſſus, juſqu'à ce qu'il fût expiré : enſuite elle dit au peuple qu'une mort ſubite avoit enlevé le Calife. Ce monarque avoit, ſelon l'opinion commune, ſoixante-& onze ans lorſqu'il mourut. Son fils lui ſuccéda ſans contradiction, & fut reconnu pour ſouverain, par la Syrie & par l'Egypte.

ABDALLAH, *Calife en Arabie*;
ET
ABDALMÉLEC, *en Syrie.*

[685.]

LORSQU'ON vint annoncer à Abdalmélec la nouvelle de ſon exaltation, il étoit aſſis ſur le ſeuil de ſa porte tenant en main l'Alcoran, ſur lequel il méditoit. Quand les députés l'eurent ſalué, il ferma le livre, & lui dit: « Il faut » maintenant que je te quitte. »

Le premier uſage que le nouveau monarque fit de ſa puiſſance, fut d'ordonner que le pélerinage que les Syriens avoient fait juſqu'alors à la Mecque, ſe feroit déſormais à Jéruſalem. Abdalmélec ne vouloit point que les états de ſon ennemi fuſſent enrichis des ſommes immenſes que ſes ſujets portoient chaque année à la Mecque. Ainſi, dans ces tems d'enthouſiaſme & de ferveur, la religion cédoit déja aux raiſons d'intérêt.

[686.]

L'empire de Mahomet paroiſſoit être partagé entre les Ommiades & les Alides

Toutefois, les enfans d'Ali vivoient à Médine dans une obſcure tranquillité; tandis qu'Abdallah, leur parent éloigné, uſurpoit un trône qu'il avoit paru d'abord ne défendre que pour eux. Mahomet & ſes freres, petits-fils d'Hoſſein, car l'hiſtoire ne dit plus rien de ſes fils, deſcendoient en ligne directe du fondateur de la loi Muſulmane, par Fatime, ſa fille unique, épouſe d'Ali. Des droits ſi certains au Califat inquiéterent Abdallah, quoique celui qui pouvoit les faire valoir parût n'y pas ſonger. Le Calife Arabe prétendit exiger du jeune Mahomet un ſerment de fidélité, que le deſcendant du prophète étoit trop fier pour prêter à perſonne. Abdallah, irrité de ce refus, fit au même inſtant empriſonner tous les Alides, ne leur donnant que peu de jours, ou pour ſe ſoumettre à ſa puiſſance, ou pour ſe réſoudre à périr dans les ſupplices. Mais le Ciel trompa ſa barbare réſolution, & penſa faire retomber ſur ſa tête le glaive dont il menaçoit cet illuſtre famille.

Quelque tems après la mort d'Hoſſein, les Cufiens, honteux d'avoir abandonné ce prince, s'étoient révoltés contre Obéidalla, leur gouverneur, dont la cruauté n'avoit point de bornes. Ils l'avoient forcé à prendre la fuite, déguiſé en femme; &,

mettant à leur tête un homme brave & intrépide, appellé Moctar, zélé partiſan des Alides, ils ne ceſſerent de lui faire la guerre, juſqu'à ce qu'ils euſſent aſſouvi leur haine dans ſon ſang. Cette victoire des Cufiens affermit & augmenta l'autorité de leur chef, qui compta bientôt ſous ſa domination toutes les villes de l'Irac-Arabique, & qui ſe vit en état de faire tête à la fois au monarque Syrien & au ſouverain de la Mecque. Il alloit marcher contre les troupes d'Abdalmélec, lorſqu'il reçut, de la part des Alides, une lettre où leur triſte ſituation étoit détaillée en termes énergiques. Auſſi-tôt Moctar aſſemble les Cufiens, leur apprend le malheureux ſort qui menace la famille du prophète : « Ces infortunés, leur dit-il, ſont » enfermés comme des brebis qui n'at» tendent que le moment d'être conduites » à la mort. Mais je les aſſiſterai puiſ» ſamment, & je leur enverrai divers » corps de troupes, qui, ſemblables aux » flots de la mer, ſe pouſſeront les uns les » autres pour engloutir le tyran. »

Six compagnies de cent guerriers déterminés s'avancent ſucceſſivement vers la Mecque, lorſqu'Abdallah faiſoit tout diſpoſer pour le ſupplice des Alides ; elles forcent la priſon ; elles délivrent les infortunés qui la rempliſſent, & ſe ſaiſiſſent

du Calife qu'elles veulent faire mourir. Mahomet arrête leur vengeance ; & cette grande affaire qui paroiſſoit ne devoir finir que par l'effuſion du ſang Muſulman, le prince outragé la termine en pardonnant au fils de Zobéir. Mais le monarque n'imita pas cette douceur à l'égard de Moctar ; &, réſolu de punir ce général de ſon trop grand zèle pour la maiſon d'Ali, il fit marcher contre lui une armée nombreuſe, ſous les ordres de Moſſab, ſon frere. Moctar étoit un des plus grands capitaines de ſon ſiécle. Il avoit battu tous les généraux d'Yézid, de Mervan & d'Abdalmélec : il ſe flatta que la victoire ſuivroit encore ſes drapeaux dans cette circonſtance ; &, plein d'un courage héroïque, il alla lui-même préſenter la bataille à ceux qui avoient deſſein de le prévenir. Elle fut opiniâtre, ſanglante, & telle qu'on peut ſe la figurer entre des guerriers que le fanatiſme de la religion anime. Mais enfin la fortune, qui s'étoit ſi conſtamment attachée à Moctar, abandonna ce grand homme. Malgré des prodiges inouis de valeur, il fut défait, & tué ſur un monceau d'ennemis qu'il avoit immolés. Il avoit été reconnu Calife par la plus grande partie de l'Irac ; &, durant ſon élévation, il avoit fait trancher la tête à près de cinquante mille ennemis de la fa-

à bout ; & les deux princes s'accommoderent à l'amiable.

Ce n'étoit qu'une reconciliation feinte, du moins de la part du Calife. Diſputer le trône à ſon ſouverain, eſt un crime qui ne ſe pardonne guères. Trois ou quatre jours après la concluſion du traité, Abdalmélec envoya prier Amrou de le venir trouver. Amrou étoit alors avec ſa femme & deux ou trois de ſes amis, qui lui conſeillerent de ne pas s'aller mettre à la diſcrétion d'un prince dont il connoiſſoit la haine implacable. Il mépriſa cet avis ; & réſolut de riſquer l'aventure. En ſortant de ſa maiſon, il fit un faux pas : ſa femme en tira un mauvais préſage, & s'efforça de nouveau de l'arrêter ; mais inutilement. Il mit ſon épée à ſon côté, & prit avec lui cent hommes pour l'accompagner. Quand il fut arrivé chez le Calife, on le laiſſa entrer ; mais on ferma la porte à ſes gens. Le prince reçut ſon couſin avec toutes les marques équivoques de la politeſſe ; il le fit mettre à ſon côté, ſur le lit de repos où il étoit aſſis lui-même ; mais enfin, après une longue converſation, il ordonne à un eſclave de déſarmer Amrou. Ce Muſulman veut s'y oppoſer : « Eh ! quoi, » mon couſin, lui dit le Calife, pré» tendez-vous être aſſis à côté de votre » ſouverain avec votre épée ? » Amrou

rend donc ſon arme ; & alors Abdalmélec lui déclare que, lorſqu'il s'étoit révolté contre lui, il avoit fait ſerment de le mettre dans les fers ſi jamais il tomboit en ſon pouvoir. En même tems il tire de deſſous ſon oreiller des fers, qu'on lui met, par ſon ordre, aux pieds & aux mains. Enſuite il le pouſſe avec tant de violence contre le lit de repos, qu'il en a deux dents caſſées. Abdalmélec les ramaſſe ; &, les tenant entre ſes doigts : » Mon couſin, lui dit-il, voilà deux de » vos dents : après cela jamais vous ne » vous racommoderez avec moi. Je vais » donc vous faire trancher la tête. » Il parloit encore lorſque les crieurs publics annoncerent la priere du ſoir. Abdalmélec ſe tranſporte à la moſquée, & charge un de ſes freres d'exécuter Amrou. Mais ce prince, touché de compaſſion pour l'affreux deſtin de ſon parent, laiſſe tomber le glaive, lorſqu'il eſt ſur le point de frapper Amrou, & ſe retire en déteſtant la barbarie du Calife.

Le monarque reſta peu de tems à la moſquée ; &, lorſqu'il reprenoit le chemin de ſon palais, le peuple ne voyant pas Amrou avec lui, ſelon la coutume, en inſtruiſit un frere de ce Muſulman, nommé Yahia. Celui-ci, ſe doutant bien du triſte ſort qui menaçoit ſon frere, ſe

joint à quelques-uns de ſes amis, &
de mille eſclaves, vole au palais d
life, enfonce les portes, tue les ga
& menace Abdalmélec d'une mort
chaine. Ce prince immoloit alors le
heureux Amrou à ſa vengeance. Sur
ſon retour de voir encore ſon enne
vant, il ſe fit apporter une lance, d
le frappa. Le coup gliſſa, parce qu
rou s'étoit couvert d'une côte de m
Le Calife s'en apperçut, & dit av
ris mocqueur : « Oh ! oh ! mon co
» vous êtes venu bien préparé. » Al
demanda ſon épée, & ayant fait
cher Amrou ſur le dos, il lui don
mort. Mais à peine l'eut-il frappé,
tremblement ſoudain s'empara de to
membres : on fut obligé de l'emport
de le mettre ſur ſon lit de repos.

Cependant Yahia combattoit ave
cès pour délivrer Amrou : il étoit
point d'entrer dans la chambre du C
malgré la vive réſiſtance de ceux
défendoient, lorſqu'il vit tomber à ſes
la tête de ſon malheureux frere. Pour a
ſer la fureur de ſes ſoldats, on leur je
l'argent en abondance, & en même te
l'arrête priſonnier ; il n'évite la mort
par les ſollicitations preſſantes de to
Ommiades, qui forcerent le Calife
pardonner ſon zèle. Quand les eſcl

qu'il commandoit, virent la priſe de leur maître & la tête d'Amrou, ils ceſſerent de combattre, pour ramaſſer l'argent qu'on leur prodiguoit. Mais ils ne jouirent pas long-tems de ces richeſſes; car Abdalmélec, qui étoit extrêmement avare, leur ordonna, ſous peine de la vie, de les reporter dans le tréſor public. Enſuite ce prince envoya demander à la femme d'Amrou les articles de l'accord qu'il avoit fait avec ſon mari, & qu'il avoit ſignés: » Ils ſont renfermés dans le tombeau » d'Amrou, répondit cette femme, afin » qu'ils lui ſervent pour plaider ſa cauſe » devant Dieu, contre Abdalmélec. »

[690.]

Abdallah faiſoit d'inutiles efforts contre les généraux d'Abdalmélec, pour ſoutenir en Arabie ſon trône chancelant. Moſſab ſeul, ſon frere, réſiſtoit encore, par ſon grand courage, aux troupes du Calife Syrien, & la chute de ce capitaine devoit entraîner celle du monarque Arabe. Abdalmélec, qui avoit déja gagné par ſes émiſſaires les principaux habitans de l'Irac, réſolut d'achever l'ouvrage de ſa grandeur, en abbatant ſon rival. Il ſe mit à la tête d'une armée rédoutable, & marcha lui-même contre Moſſab. Les deux partis ſe rencontrerent dans une vaſte plaine, nom-

mée Masken ; &, dès le lendemain, ils ſe livrerent bataille. Elle ne fut ni longue ni cruelle. Les Irakiens, & la plûpart des ſoldats de Moſſab, l'abandonnerent au premier choc, pour ſe ranger ſous les drapeaux Syriens ; & ce capitaine, déſeſpéré de cette lâche déſertion, chercha la mort dans un gros d'ennemis. Cette victoire ouvrit au Calife les portes de Cufa. Il y entra en conquérant débonnaire, & ſignala ſon triomphe par de grandes largeſſes qu'il fit au peuple. Il donna enſuite un feſtin magnifique, où tout le monde étoit bien reçu. On vit au nombre des convives un noble Cufien, vieillard que ſon grand âge & ſa prudence rendoient vénérable. Le prince le fit aſſeoir auprès de lui après le repas, & le pria de l'inſtruire des antiquités du château dans lequel ils ſe trouvoient actuellement. Hareth, c'étoit le nom du vieillard, commençoit toutes ſes narrations par ces mots : « Ceci étoit, » cela étoit, cet homme étoit. ». Cette maniere de s'exprimer, nouvelle pour Abdalmélec, fit faire à ce prince de triſtes réflexions ; il garda long-tems le ſilence, & ne l'interrompit que pour s'écrier : » Hélas ! tout ce qui eſt nouveau tombe » en décadence. Les hommes ſont aujour- » hui, pour n'être plus demain. O mor- » tels inſenſés ! donnez-vous du plaiſir ou

» de la peine, c'eſt la même choſe : ce » qui eſt paſſé ne reviendra plus, & ce » qui eſt préſent s'évanouit comme l'om- » bre. » Tandis qu'Abdalmélec s'occupoit de ces affligeantes penſées, on vint lui apporter la tête de Moſſab. Hareth, à cette vue, reſte immobile. Le Calife lui demande la cauſe de ſa ſurpriſe : « Sei- » gneur, lui répond le vieillard, ce qui » me frappe en ce moment, c'eſt que j'ai » vu préſenter, dans ce même château, » la tête d'Hoſſein à Obéïdalla, celle d'O- » béïdalla à Moctar, celle de Moctar à » Moſſab, & voilà celle de Moſſab qu'on » vous préſente maintenant ! » Abdalmé- lec fut troublé de ce diſcours : il crut voir dans ces viciſcitudes d'évènemens un funeſte préſage ; &, pour le detourner, il fit à l'heure même abbatre le château.

[691.]

La défaite de Moſſab n'intimida point Abdallah ; il ne comptoit plus que Mé- dine & la Mecque ſous ſon obéiſſance ; mais la grandeur de ſon courage lui te- noit lieu de forces. Il voulut inſpirer ſa valeur à ſon peuple. Il le fit aſſembler, & lui tint ce diſcours : « Il eſt venu de l'Irac » une nouvelle qui nous cauſe en même » tems de la triſteſſe & de la joie. C'eſt » la mort de Moſſab, à qui Dieu faſſe

dans leur induſtrie les moyens de ſubſiſter. Ils paſſerent un jour devant le gouverneur de la ville, qui, ravi de la beauté de cette jeune épouſe, l'enleva de force d'entre les bras de ſon mari, qu'il menaça de mettre en priſon, s'il oſoit réclamer contre cette violence. Cet infortuné, qui comptoit pour rien la perte de la vie, en comparaiſon de celle de ſa femme, va ſur le champ ſe préſenter à Moavie, ſe jette à ſes pieds, & lui récite quelques vers, dans leſquels il exprimoit ſa ſituation préſente. Moavie, comme tous les Arabes, étoit ſenſible aux charmes de la poëſie; &, touché d'ailleurs de l'injuſtice criante faite à cet homme, il envoie auſſitôt un courrier au gouverneur, avec ordre de reſtituer dans le moment à ſon époux la femme qu'il avoit enlevée. Le gouverneur, que ſa paſſion tranſportoit, répond au courrier, que, ſi le Calife veut lui permettre de vivre l'eſpace d'une année avec une perſonne ſi aimable, il conſent d'avoir la tête tranchée au bout de ce terme. Moavie voulut être obéi; & l'imprudent miniſtre relâcha malgré lui ſa captive. Le monarque fut curieux de voir une femme qui allumoit de ſi vives paſſions. Il fut ſurpris de l'éclat de ſes charmes; mais il admira bien davantage ſon eſprit & l'élégance de ſes expreſſions. Dans la

» cès ; &, s'il m'abandonne, je ne m'en » affligerai pas d'une maniere indigne de » mon rang. Voilà tout ce que j'avois à » vous dire. Souvenez-vous que c'eſt la » cauſe de Dieu, & non la puiſſance » d'Abdallah que vous allez défendre. Je » lui demande pardon & pour vous & » pour moi. »

[692.]

Tandis que le fils de Zobéir excitoit ſes ſujets à ſoutenir ſes droits, ſon rival ſongeoit à lui ravir le jour & les foibles reſtes de ſes états. Un guerrier intrépide, appellé Hégiage, nom fameux chez les Muſulmans, vint trouver ce prince & lui dit : « Commandant des Fidèles, j'ai eu » cette nuit un ſonge, dans lequel il me » ſembloit que je ſaiſiſſois Abdallah, & » que je lui tranchois la tête. Confiez-moi » la conduite de cette guerre, & vous » aurez lieu d'être ſatisfait de mes ſer- » vices. » Abdalmélec fut charmé de ce diſcours ; &, comblant d'éloges le zèle de ce capitaine, il le fit marcher, à la tête d'une grande armée, contre la Mecque, où le prince Arabe s'étoit fortifié.

Le général Syrien paroît devant cette ville ; &, ſans reſpect pour la Caaba, il fait jouer ſes machines de guerre durant huit mois avec un fracas horrible,

Il ſurvient des éclairs & des tonneres épouvantables. Les Syriens, ſaiſis d'effroi, s'imaginent que le ciel veut venger l'injure faite au temple du Dieu véritable. Hégiage les raſſure; &, ſaiſiſſant une des pierres que lançoient ſes balliſtes, il la jette avec une fronde contre la place aſſiégée. Ses guerriers ſuivent ſon exemple. Mais, le lendemain, un nouvel orage, qui leur tue douze officiers, les plonge dans de nouvelles terreurs : « Mes amis, ceſſez » de craindre, leur dit Hégiage. Je ſuis » d'une province où ces tempêtes ſont or- » dinaires. Ne ſongez qu'à la victoire que » vous allez remporter. Les aſſiégés ſouf- » frent bien plus que nous. » Le jour ſuivant, il y eut encore un autre orage, & la foudre écraſa quelques guerriers du parti d'Abdallah. Toute l'armée Syrienne fut témoin de leur mort. Hégiage, en habile capitaine, profita de cet évènement pour encourager de nouveau ſes troupes : « Vous » voyez, leur dit-il, que le ciel n'épar- » gne pas plus vos ennemis que vous. La » différence qu'il y a entre vous & eux, » c'eſt que vous obéiſſez à Dieu, & qu'ils » ſe révoltent contre ſa loi ſainte. » Ainſi l'on continua les travaux du ſiége.

Cependant tous les amis d'Abdallah l'abandonnoient. Dix mille habitans de la Mecque, & deux de ſes fils, allerent en

un

un même jour ſe rendre au capitaine d'Abdalmélec. Il ne lui reſtoit plus qu'un petit nombre de gens fidèles, avec leſquels il ne pouvoit tenir long-tems. Dans cette extrémité, cet infortuné prince alla trouver ſa mere, fille d'Abubècre, premier Calife. Elle avoit alors plus de quatre-vingt-dix ans, & c'étoit une femme d'un courage extraordinaire. « Tout le » monde m'abandonne, lui dit-il; mes » parens, mes enfans même me délaiſſent. » Je me trouve ſeul au milieu d'une mul» titude d'ennemis. Si je me rends, j'ob» tiendrai de mon rival tout ce que je » puis ſouhaiter en ce monde. O ma mere! » que me conſeillez-vous de faire? — » je vous conſeille de mériter en mourant » la couronne du martyre, répondit cette » héroïne. Vous ne pouvez plus reſter » long-tems ſur la terre : ſacrifiez au Très» Haut les reſtes de vos jours. — O ma » mere! c'eſt ce que j'ai toujours deſiré. » Ainſi regardez-moi dès aujourd'hui » comme un homme mort. » En prononçant ces mots, il ſe jette à ſon cou, & l'embraſſe tendrement. « O ma mere! lui » dit-il encore, je crains moins de mou» rir que d'être expoſé, après ma mort, » aux inſultes de mes ennemis. — Mon fils, » répond cette femme courageuſe, une bre» bis tuée ſent-elle quand on l'écorche? »

Elle l'exhorte de nouveau à s'armer d'un généreuſe réſolution, à périr en digne Muſulman; &, pour l'animer davantage elle lui donne un breuvage de muſc. Abdallah quitte ſon palais, court aux ennemis, les attaque ſeul, en immole un grand nombre, & les oblige trois fois de reculer. Sa valeur les étonne: ils n'oſent l'approcher, & lui jettent de loin des pierres qui le font tomber couvert de bleſſures. Alors il ſe précipitent ſur lui, & lui coupent la tête. Ainſi périt Abdallah à l'âge de ſoixante & douze ans. Son grand courage & ſes talens militaires le firent eſtimer de ſes ennemis même, & ſa grande piété le rendit vénérable à tous les Muſulmans. Il étoit ſi recueilli quand il faiſoit ſes oraiſons, que tous les objets extérieurs ne pouvoient diſtraire la profonde contemplation de ſon ame anéantie devant la Majeſté Divine. On dit qu'un jour tandis qu'il méditoit, un pigeon vint ſe repoſer ſur ſa tête, & qu'il y reſta long tems ſans que le prince s'en apperçut. Mais il terniſſoit l'éclat de ces belles qualités par une avarice ſordide, qui rendit ſon nom ſynonime avec celui de ce vice honteux. C'eſt peut-être ſur ce défaut qu'eſt fondée l'exagération d'Abulféda, qui dit que ce calife porta durant quarante ans les mêmes habits, ſans les quitter. La famille d

Zobéir, pere de ce prince, paſſoit, parmi les Arabes, pour être ſujette à la folie : ſi cette opinion étoit vraie à l'égard des patens d'Abdallah, au moins elle ceſſoit de l'être à l'égard de ce monarque, qui ſe diſtingua toujours par une rare ſageſſe & par une profonde prudence ; &, ſi l'on pouvoit à ce ſujet lui faire quelques reproches, on ne blâmeroit guères que ce zèle indiſcret qui l'arma contre la maiſon d'Ommiah, lorſque cette puiſſante famille alloit le reconnoître pour ſon ſouverain.

[693.]

La mort d'Abdallah rendit ſon heureux rival maître de toutes les provinces de l'empire Muſulman ; & tous ceux qui n'avoient qu'une même croyance, furent enfin ſoumis, après tant de diviſions ſanglantes, à un même ſceptre. Pour récompenſer la valeur fortunée d'Hégiage, Abdalmélec lui donne le gouvernement des nouvelles conquêtes. Ce général ſe tranſporte à Médine, dont il traite les habitans avec une verge de fer. Il les faiſoit conduire à ſon tribunal ſans aucun ſujet, & les faiſoit expirer dans les ſupplices malgré leur innocence. Ces infortunés ſe croyoient heureux, lorſque leur barbare gouverneur ſe contentoit de les faire marquer à la main & au cou avec un fer chaud.

[694.]

Hégiage ſe rend à Cufa à la t
cinq mille cavaliers ; le peuple, c
de voir un homme ſi redoutable,
en foule ſur ſon paſſage. « Dans pe
» me connoîtrez, » diſoit-il d'un t
rible, en traverſant les flots de la
tude. Il va droit à la moſquée ; &, d
de la tribune, il tient aux citoy
diſcours effrayant : « Peuple de Cu
» viens prendre poſſeſſion de la pui
» que Dieu m'a donnée ſur vous.
» l'exerce impitoyablement, ne
» pas qu'après ma mort vous ſerez plu
» reux. Car, ſi vous ne changez de
» duite, le Tout-Puiſſant, dans ſa
» colere, vous donnera peut-être ur
» gouverneur qui ſévira contre vous
» maniere plus rigoureuſe encore. V
» vous que le prince ſoit doux &
» déré ? ſoyez vous-mêmes doux,
» dérés, juſtes & dociles. Les bo
» mauvais traitemens qu'il exerce
» vous, n'ont pour principe que vo
» nes ou mauvaiſes qualités. On pe
» tement comparer le prince à la glac
» miroir. Tout ce que vous voyez
» cette glace, n'eſt qu'un renvoi de
» jets que vous lui préſentez. »

Le lendemain de ſon arrivée, o

lui dire qu'il s'étoit élevé une vive diſpute dans une rue de la ville. Il y court; on le voit : tout ſe calme. On le ſuit à la moſquée; & là, après avoir gardé durant quelque tems un ſilence farouche, il l'interrompt par ces mots : « Irakiens, il me » ſemble que je vois déja vos têtes toutes » prêtes à être coupées & ramaſſées, & » vos turbans & vos barbes déja remplis » de votre ſang. »

Hégiage étoit un de ces miniſtres inhumains, qui regardent le reſte des mortels comme nés pour l'eſclavage & pour ramper ſervilement devant un maître. Il croyoit que vingt millions d'hommes étoient faits pour ſoutenir le deſpotiſme d'un ſeul; comme ſi le prince n'avoit pas reçu ſa puiſſance uniquement pour le bonheur du peuple. Bien loin de croire l'autorité arbitraire contraire à la nature & à ces principes de liberté gravés dans le cœur de tous les hommes, il prétendoit que l'obéiſſance que l'on doit au prince, étoit plus indiſpenſable que celle que l'on doit à Dieu. Enfin, pour excuſer ces maximes & la ſévérité de ſon gouvernement, il diſoit que l'adminiſtration rigoureuſe & même cruelle d'un monarque, étoit préférable au gouvernement foible & puſillanime, parce que la premiere ne fait tort qu'à quelques particuliers, au lieu que le

ſecond bleſſe & offenſe tout le p
en général.

[695.]

La cruauté d'Hégiage excite des r
tes. Il les réprime ſans les éteindre
deux Muſulmans, appellés l'un Sale
l'autre Chébib, couvrant leurs déma
du voile de la religion, profitent d
diſpoſition des peuples pour abbatr
miniſtre ſanguinaire. La victoire rend
bord leur parti formidable. Avec des
ces très-inférieures, ils triomphent
armée nombreuſe. Ils s'emparent de C
& preſque tout l'Irac ſe déclare en
faveur. Hégiage voit la grandeur du
ril, & fait de puiſſans efforts pour le
jurer. La fortune ſeconde enfin ſon
rage. Saleh eſt tué dans un combat.
bib veut envain rappeller le bonheur
ſes drapeaux; il ne ſurvit à ſon coll
que pour voir la triſte chûte de ſa c
puiſſance. Il eſt défait, & pourſuivi
qu'au fond de la Perſe, où il ſe noy
traverſant un fleuve. Avant d'être f
qué par les eaux, il revint une pren
fois ſur la ſurface du fleuve, & s'é
» Lorſque Dieu détermine une choſe,
» arrive infailliblement. » Il parut un
conde fois, & dit encore : « Tel eſt le

» cret du Dieu Tout-Puiſſant. » Les ondes lui couperent la parole, & ſes ſectateurs, témoins de ſa mort, dirent en gémiſſant : « Hélas ! le commandant des » Fidèles eſt noyé ! » Après qu'on eut pêché ſon corps avec un filet, on lui coupa la tête, que l'on envoya ſur le champ à Hégiage. On ouvrit ſon corps, & l'on trouva que ſon cœur étoit d'une ſolidité ſurprenante, & dur comme une pierre.

[696.]

Juſqu'alors les Arabes & tous les Muſulmans s'étoient ſervis de la monnoie des Grecs. Abdalmélec en frappe le premier à ſon coin, & laiſſe à ſes ſucceſſeurs ce droit de ſouveraineté. Quand ce prince écrivoit à l'empereur de Conſtantinople, il commençoit toujours ſes lettres par cette formule : « Il n'y a point d'autre Dieu » que Dieu ; Mahomet eſt l'apôtre de » Dieu. » Le monarque Chrétien, offenſé, fit dire au ſouverain de Damas que, s'il ne changeoit ces mots, il feroit mettre ſur ſes monnoies des légendes où Mahomet ſeroit déſigné ſous des titres qui déplairoient à ſes ſectateurs. Le Calife défend auſſi-tôt le cours des monnoies grèques dans ſes états. Il fait frapper des drachmes dont l'inſcription Arabe étoit : « Dieu eſt

» éternel. » Les Muſulmans ſuperſtitieu
plaignirent d'abord qu'on expoſât le ſa
nom de Dieu à être touché par des ma
profanes ou impures, mais ils com
rent dans la ſuite qu'il étoit de la digi
d'un empire comme le leur, d'avoir
monnoies particulieres. Abdalmélec v
lut payer, en eſpeces nouvelles, un tri
auquel il s'étoit ſoumis; mais l'emper
ne voulut point le recevoir, & ce re
fut le prétexte d'une guerre ſanglante,
ſe termina par la conquête de toute l'
ménie, de l'Afrique & de Carthage.
trice, qui régnoit alors à Conſtantinop
ſe repentit bien d'avoir été ſi difficile

[699.]

Moyſe, fils du Caliſe, fait mourir
crettement dans la priſon un des amis
docteur Aboulaina, perſonnage célè
par la juſteſſe de ſes bons mots. Quelqu
lui demande ce qu'eſt devenu ſon ar
» Moyſe l'a frappé, répond-il, & il
» mort; » alluſion fine à l'hiſtoire du lé
lateur des Hébreux, quand il tua l'Eg
tien qui maltraitoit ſes freres. Le pri
apprend le mot hardi du docteur; il
fait venir, & lui fait de terribles menac
ſi déſormais il ne retient ſa langue lic
cieuſe. Mais Aboulaina, ſans ſe laiſſer

timider, lui réplique par cet autre trait qui ſuit dans la même hiſtoire : « Vou-
» driez-vous me tuer aujourd'hui, comme
» vous tuâtes hier cet autre homme ? »
Moyſe trouva cette citation ſi heureuſe, qu'il modéra ſa colere, & réſolut de fermer plutôt la bouche de ce docteur par des préſens que par des menaces.

Aboulaina étoit très-pauvre ; &, pour acquérir des richeſſes, il faiſoit tous les jours la cour au viſir d'Abdalmélec : mais ce miniſtre n'étoit point libéral. La fille du docteur, auſſi aimable que ſpirituelle, fatiguée de voir ramper inutilement ſon pere, lui dit : « Vous allez ſans ceſſe chez
» le viſir ; ne lui parlez-vous pas de vos
» beſoins ? — Sans doute ; mais il feint
» de ne me point entendre. — Ne voit-
» il pas votre extrême indigence ? —
» Hélas ! comment la verroit-il ? Il ne
» daigne pas ſeulement m'honorer d'un
» regard. — Mon pere, reprit alors la
» jeune fille, ne ſervez point ces idoles
» qui n'entendent point, qui ne voient
» point, qui n'accordent rien aux prieres
» des mortels. »

[701.]

Hégiage haïſſoit Abdéraman, de la famille d'Ali : il voulut s'en défaire. Il l'envoie, avec des forces très-peu con-

ſidérables, contre Zentil, roi des Turcs; avec ordre de porter la guerre dans le cœur des états de ce prince. Abdéraman, ſans remarquer ſa foibleſſe, & ne conſultant que ſon courage, ſe diſpoſe à faire triompher l'étendard de Mahomet, chez un peuple qui juſqu'à ce jour avoit écarté les fers que leur préſentoient les guerriers Muſulmans. Il part; mais, dans ſa route, il apprend que le deſſein du miniſtre eſt de le faire périr avec ſes troupes. Abdéraman rend publique cette perfide intention: les ſoldats furieux jurent la perte du cruel Hégiage, & promettent à leur chef une aveugle obéiſſance s'il oſe ſe venger. Abdéraman, au lieu de combattre Zentil, fait avec ce monarque un traité d'alliance qui lui procure un renfort conſidérable de troupes; il revient dans l'Irac, & vole à la rencontre d'Hégiage qui s'étoit préparé à le bien recevoir. La victoire couronne dans quatre batailles les drapeaux du deſcendant d'Ali, dont l'armée s'étoit augmentée juſqu'à plus de cent mille hommes: mais enfin la fortune l'abandonne. Hégiage le fait pourſuivre juſques dans le pays de Zentil; il eſt arrêté: le monarque Turc le délivre. Le miniſtre d'Abdalmélec l'intimide; Zentil ſe diſpoſe à livrer ſon ami à ſon perſécuteur. Abdéraman en eſt inſtruit; &, aimant mieux périr volontai-

rement que de ſe voir à la merci d'un ennemi cruel, il ſe précipite lui-même du ſommet d'une maiſon fort élevée. Tous ceux de ſon parti, qui tomberent entre les mains d'Hégiage, furent impitoyablement mis à mort. Deux ſeulement échapperent à l'exceſſive ſévérité de ce miniſtre; & ce fait eſt d'autant plus digne de la curioſité du lecteur, qu'Hégiage ſe faiſoit gloire de ne pardonner à perſonne.

Parmi les priſonniers faits dans la derniere bataille gagnée contre Abdéraman, on remarquoit un officier qui s'étoit ſignalé par mille actions de bravoure. Comme on le conduiſoit au ſupplice, il s'écria qu'il avoit une juſtice à demander à Hégiage. Le gouverneur, ſurpris, demande à cet homme ce qu'il ſouhaite. « Je veux » vous apprendre, dit le priſonnier, que » notre général s'étant un jour emporté » de paroles contre vous, je lui déclarai » qu'il avoit tort. — Avez-vous quelque » témoin de ce que vous dites? reprend » le miniſtre. — Oui, Seigneur, répond » l'officier; » & il lui montre un de ſes camarades deſtiné comme lui à la mort. Hégiage, ayant appris la vérité du fait, dit au témoin: « Et toi, pourquoi ne fis» tu pas comme ton camarade? — Tu » étois mon ennemi, lui répond fièrement » cet homme intrépide. » Le miniſtre leur

donne à tous deux la vie ; à l'un, pour reconnoître l'obligation qu'il lui avoit ; à l'autre, parce qu'il avoit avoué la vérité avec tant de courage & de ſincérité.

Ce n'eſt pas le ſeul trait de clémence que l'hiſtoire nous a conſervé d'Hégiage. Un jour qu'il ſe promenoit à la campagne, il rencontra un Arabe du déſert, qui ne le connoiſſoit point, & il lui demanda quel homme étoit cet Hégiage dont on parloit tant. « C'eſt un monſtre qui » s'abreuve de ſang, répondit l'Arabe. » — Ne me connois-tu point, reprit le » miniſtre. — Non, dit le Bedouin. — Hé » bien ! apprends que je ſuis cet Hégiage, » dont tu parles ſi bien. »

L'Arabe étoit perdu : une ſaillie d'eſprit lui ſauva la vie. « Et vous, dit-il, » ſans s'étonner, au terrible gouverneur, » ſçavez-vous qui je ſuis ? — Non. — » Je ſuis de la famille de Zobéir, dont » tous les deſcendans deviennent fous trois » jours de l'année, & ce jour-ci eſt l'un » des trois. » Hégiage ſe mit à rire, & récompenſa d'une ſomme conſidérable la préſence d'eſprit de cet homme.

Une autre fois, étant à la chaſſe, il perdit de vue ſes gens, & ſe trouva fort altéré dans un lieu écarté, où un Arabe faiſoit paître ſes chameaux. Auſſi-tôt qu'il parut, les animaux s'effaroucherent. Leur

maître eut bien de la peine à les retenir; &, tout en colere, il s'écria : « Que vient » faire ici cet homme avec ſes beaux ha- » bits ? que Dieu le maudiſſe ! » Hégiage feignit de ne le point entendre ; &, prenant un air poli, il ſalua cet incivil en lui ſouhaitant la paix. « Allez, lui répon- » dit l'Arabe, je ne vous ſouhaite ni paix » ni bénédiction de la part de Dieu. » Le miniſtre, loin de répondre à cette injure, affecta la modération la plus héroïque ; &, redoublant ſes manieres honnêtes, il pria fort humblement cet homme difficile de lui donner un peu d'eau pour ſe déſaltérer. « Si vous voulez boire, répondit » l'Arabe, prenez la peine de vous baiſſer, » & d'en puiſer vous-même ; car je ne ſuis » ni votre camarade ni votre ſerviteur. » Hégiage obéit ; &, après avoir bu, il remercia l'Arabe, & lui fit cette queſtion : » Quel eſt, à votre avis, le plus grand » & le plus excellent de tous les hommes ? » — C'eſt le prophète envoyé de Dieu, » répondit-il. — Et que dites-vous d'A- » li ? — On ne ſçauroit exprimer la gran- » deur de ſes vertus. — Que penſez-vous » du Calife Abdalmélec ? — C'eſt un » mauvais prince ; c'eſt un tyran. — Pour- » quoi ? — Parce qu'il nous a donné pour » gouverneur le plus méchant homme qui » ſoit ſous le ciel. » Hégiage, voyant que

l'Arabe parloit de lui, gardoit le ſilence; lorſqu'il arriva qu'un oiſeau, volant au-deſſus de leurs têtes, fit un cri. Dès que l'Arabe l'eut entendu, il fixa ſes yeux ſur le miniſtre, & lui demanda qui il étoit. Hégiage lui ayant demandé pourquoi il lui faiſoit cette queſtion : « C'eſt, dit l'A-» rabe, parce que cet oiſeau qui vient de » paſſer, m'a dit qu'il y avoit près d'ici » une troupe de gens, & que vous pour-» riez bien en être le chef. » Il parloit encore, lorſque les gens du gouverneur parurent, & ſe ſaiſirent de l'Arabe par ordre de leur maître. Le lendemain, Hégiage fit appeller l'Arabe, & lui dit de s'aſſeoir à ſa table. Cet homme, avant de commencer à manger, fit ſa bénédiction ordinaire, & dit : « Dieu veuille que la fin » de ce repas ſoit auſſi heureuſe que le » commencement ! » Après qu'on eut deſſervi, le miniſtre lui demanda s'il ſe ſouvenoit des diſcours qu'ils avoient tenus enſemble le jour précédent. « Dieu vous » faſſe proſpérer en toutes choſes ! lui ré-» pondit l'Arabe ; mais, quand au ſecret » d'hier, gardez-vous bien de le divulguer » aujourd'hui. — J'y conſens, reprit Hé-» giage ; mais il faut que vous choiſiſſiez, » ou de me reconnoître pour maître, & » alors je vous retiendrai à mon ſervice ; » ou d'être envoyé au Calife Abdalmélec

» auquel je ferai ſçavoir tout ce que vous » avez dit de lui. — Seigneur, repartit l'A- » rabe, il y a, ce me ſemble, un troiſieme » parti que vous pourriez prendre, & qui » me paroît beaucoup plus ſage. — Quel » eſt-il ? — C'eſt de me renvoyer chez » moi, & de nous éviter ſi bien l'un & » l'autre, que nous ne nous rencontrions » plus qu'au jour du jugement. » Hégiage, tout farouche qu'il étoit, prit plaiſir à entendre parler cet homme avec tant d'eſprit, lui fit donner mille drachmes d'argent, & le renvoya chez lui comme il le deſiroit.

Comeïl, fils du célèbre Ziad, étoit un de ces beaux eſprits qui cenſurent tout. La cruauté du gouverneur de Cufa n'avoit point échappé à ſa critique. Hégiage le ſçut. Par ſon ordre on l'arrêta ; &, quand on l'eut conduit devant ſon tribunal, il lui reprocha que, dans tel jardin, devant telles & telles perſonnes qu'il lui nomma, il avoit lancé pluſieurs imprécations contre lui, en diſant : « Que le Seigneur » noirciſſe ſa face ! c'eſt-à-dire qu'il ſoit » chargé de honte & de confuſion ; qu'il » ait le cou coupé, & que ſon ſang ſoit » répandu. — Je conviens, Seigneur, » que j'ai dit tout cela, répondit Comeïl, » mais j'étois ſous une treille ; je regar-

» dois des grappes de raiſins qui n'éto
» pas encore mûres, & je ſouha
» qu'elles devinſſent bientôt noires,
» qu'on les coupât, & qu'on en fi
» vin. » Cette juſtification ingénieuſe
tellement à Hégiage, qu'il renvoya
meïl en ſa maiſon, & qu'il le rétablit
ſes bonnes graces.

[703.]

Abdalmélec veut faire enlever de
dine le bâton & la chaire de Mahon
pour les placer avec honneur dans la
quée de Damas. Un Médinois l'en
tourne par ce diſcours : « Comman
» des Fidèles, renoncez à ce projet té
» raire : Moavie l'a tenté avant vous ; n
» dès que ce prince audacieux eut re
» la chaire du prophète, le ſoleil s'écli
» Rappellez-vous ces paroles de l'apô
» que la tradition nous a tranſmiſes :
» *conque jurera faux ſur ma chaire,*
» *l'enfer pour ſa demeure.* Voudriez-
» donc, Seigneur, ôter aux Médinois
» chaire divine, qui ſert à terminer
» différends ? » Sur cette repréſentati
le monarque renonça pour toujours
deſſein.

[704.]

Abdalaziz, frere du Caliſe, gou

noit depuis long-tems l'Egypte avec une puiſſance abſolue. Pour en impoſer davantage à ſes ſujets par la pompe du luxe, que les ames vulgaires croient compatible avec la véritable majeſté, il fit élever un trône de criſtal, qui lui coûta plus d'un million de dinars. Il aimoit l'agriculture; & c'étoit pour la favoriſer, qu'il fit élever une colomne pour meſurer l'accroiſſement du Nil, dont les variations ſont le principe de l'abondance ou de la miſère de l'Egypte. Il protégea les Chrétiens, qui cependant le font mourir d'une maniere aſſez cruelle & miraculeuſe, ſans doute parce qu'il fut le premier qui rendit les moines tributaires, en les obligeant de payer annuellement une piéce d'or par tête. Ils diſent qu'Abdalaziz étant entré dans un monaſtere, y vit une image de la vierge qui tenoit Jeſus-Chriſt dans ſes bras. Il l'arracha, cracha deſſus, & la foula aux pieds. Mais, la nuit ſuivante, le Sauveur du Monde lui apparut en ſonge: il étoit environné d'une légion d'anges, auxquels il ordonnoit de tuer cet impié. Abdalaziz crut ſentir dans le moment qu'on le perçoit d'un coup de lance. Ce ſonge l'effraya tellement, qu'il ſe réveilla tout-à-coup, & rendit les derniers ſoupirs dans cette même nuit.

[705.]

Abdalmélec eſt attaqué d'hydropiſi dans la ſoixante-deuxieme année de ſon âge. Les médecins lui déclarent que, s'il boit, il ſe donnera la mort. Mais la ſoif qui le dévoroit, devient ſi violente, qu'il ne peut la ſupporter plus long-tems. Il prie Valid, ſon fils aîné, de lui donner un peu d'eau. Le prince, qui vouloit prolonger les jours de ſon pere, refuſe d'obéir. Le Calife fait les mêmes inſtances à Fatime, ſa fille; Valid la retient: Abdalmélec le menace de le déshériter, s'il l'arrête davantage. Fatime obéit enfin, & le monarque expire quelques inſtans après. Sa mort arriva au mois Schaval, le dixieme de l'année Arabique; mais il avoit toujours craint celui de Ramadan, qui eſt le neuvieme. Il diſoit ordinairement qu'il ceſſeroit de vivre dans ce mois, parce que c'étoit celui où il étoit né, où il avoit été ſevré, où il avoit appris l'Alcoran par cœur, & où il avoit été proclamé Calife. Ce prince ayant ſongé une nuit qu'il uriſnoit dans la partie la plus ſacrée du temple de la Mecque, & ce ſonge lui étant arrivé quatre fois conſécutivement, il en fut allarmé. Un habile interprète calma ſes craintes, en lui prédiſant que cette vi-

ſion annonçoit que quatre de ſes enfans jouiroient de la ſouveraine puiſſance après lui, ce qui ſe vérifia dans la ſuite. Son avarice ſordide lui fit donner le ſurnom de Sueur de la pierre. Mais ce vice ne l'empêcha pas de faire briller la plûpart des vertus qui décorent un monarque ; ſageſſe, courage, pénétration, prudence : ſeulement l'avarice les rendit moins actives, en préoccupant toujours le cœur du prince. Il avoit l'haleine ſi puante, qu'elle faiſoit mourir les mouches qui s'arrêtoient ſur ſes lèvres ; auſſi l'appella-t-on, par ironie, le Pere des Mouches. L'inſcription de ſon ſceau étoit : « Je crois en Dieu, » notre Sauveur. »

VALID I.

[706.]

APRÈS avoir célébré les funérailles d ſon pere, Valid fut proclamé Ca life, & placé ſur le trône de Mahome aux acclamations de tout le peuple. C prince, à peine revêtu de la ſouverain autorité, commença par ſignaler ſon goû pour la magnificence. Il fit ajoûter d nouveaux bâtimens au temple de Jéruſa lem; &, pour imiter Abdalmélec, il or donna à ſes ſujets d'y aller en pélerinage Il rebâtit le temple de Médine, où Ma homet & les premiers Califes étoient en terrés; &, pour lui donner plus d'étendue il fit abbatre les maiſons des femmes d prophète. Cette entrepriſe choqua les ha bitans de Médine, qui reprocherent ou vertement au prince qu'il ôtoit aux Muſul mans le plus beau monument que l'apô tre de Dieu leur eût laiſſé de ſa modeſtie, lorſqu'ils conſidéroient la baſſeſſe & la petiteſſe des maiſons où il avoit logé ſes épouſes. Valid fit auſſi jetter à Damas les fondemens de la plus belle moſquée que l'on eût encore vue. Il y joignit la ſu perbe égliſe de S. Jean-Baptiſte, que les

empereurs Grecs avoient ornée & enrichie pendant pluſieurs ſiécles. Il vouloit d'abord l'acheter des Chrétiens. Il leur offrit quarante mille piéces d'or pour élever une baſilique dans un autre endroit; mais ils refuſerent de la céder, produiſant l'acte de la capitulation par lequel on leur en avoit aſſuré pour toujours la poſſeſſion. Valid, qui ne connoiſſoit d'autre acte que celui de ſon autorité, les voyant ſi difficiles, enleva le temple, & ne les dédommagea point. Ce magnifique bâtiment occupa douze mille ouvriers durant près de quinze années, & coûta quatre cents bourſes de quatorze mille dinars chacune. La magnificence intérieure répondoit à celle du dehors. Six cents lampes, ſuſpendues par des chaînes d'or, jettoient un éclat ſi vif, que ſouvent les Muſulmans s'occupoient à contempler ces chefs-d'œuvres de l'art, plutôt que de rendre à la ſouveraine Majeſté le culte qui les amenoit dans le temple. Auſſi les retira-t-on dans la ſuite, pour y ſubſtituer des lampes de fer; c'eſt ſur cette moſquée que l'on vit pour la premiere fois ces tours, que les Arabes appellent Menarats, & les Turcs Minarets, du haut deſquelles les crieurs publics annoncent le tems des prieres.

[712.]

L'incontinence de Rodrigue, roi d'Eſpagne, & le reſſentiment du comte Julien, ſoumettent aux Muſulmans le royaume le plus floriſſant qui fût alors dans toute la Chrétienté. Rodrigue devenu éperdument amoureux de la jeune Cava, fille du comte, oſa lui faire violence. Le fougueux Julien punit ſa patrie des fautes de ſon maître; il appella les Muſulmans d'Afrique dans la partie d'Eſpagne qu'il gouvernoit. Muſa, qui commandoit pour le Calife dans ces contrées, envoie des troupes au comte. En moins de trois ans, les diſciples de Mahomet défont l'armée de Rodrigue, lui ôtent la vie, & font de ſes vaſtes états une des provinces de l'empire de Valid. Dans la ſuite, les conquérans, révoltés contre leurs chefs, formerent autant de ſouverainetés en Eſpagne, qu'il y avoit de gouverneurs. Les Chrétiens profiterent de ces diviſions pour ſe rétablir dans leur ancienne patrie. Ils n'en avoient pas été entiérement chaſſés; les montagnes des Aſturies leur avoient donné des aſiles: ils en ſortirent peu-à-peu, & combattirent contre les infidèles, durant plus de ſept cents ans, avec une fortune inégale & des ſuccès aſſez lents. Mais en-

fin ils détruiſirent en Eſpagne l'empire de Mahomet ; & cette gloire fut réſervée aux rois Catholiques Ferdinand V & Iſabelle (*).

[713.]

La belle moſquée de Damas avançoit ; pour la rendre vénérable, Valid entreprend d'y placer la chaire & le bâton de Mahomet, projet que Moavie & Abdalmélec avoient inutilement formé. Mais les Médinois dirent à ſes commiſſaires : » Recommandez à votre maître de crain» dre Dieu, & de ne pas s'expoſer à la » colere du Ciel. » Cette remonſtrance ſatisfit le Calife ; il ſe déſiſta de ſon deſſein.

[714.]

Le fameux Hégiage tombe dangereuſement malade. Près de mourir, il conſulte ſon aſtrologue pour ſçavoir s'il ne trouvoit point dans ſes éphémérides que quelque grand capitaine dût bientôt finir ſes jours. L'aſtrologue, après une ſérieuſe obſervation, répond qu'un grand ſeigneur, nommé Colaïb, étoit menacé de mourir

(*) Comme l'hiſtoire des Arabes établis en Eſpagne, & celle des Califes Ommiades qui les gouvernerent, appartient aux Anecdotes de ce royaume, nous y renvoyons le lecteur.

bientôt. « Voilà juſtement, s'écrie Hé-
» giage, le nom que ma mere me don-
» noit dans mon enfance. — C'eſt donc
» vous qui devez mourir, reprend bruſ-
» quement l'imprudent aſtrologue. » Le mi-
niſtre, offenſé de ce diſcours, lui répondit auſſi-tôt : « Mon ami, vous êtes trop ha-
» bile pour ne point vous récompenſer :
» je ne veux pas que vous me quittiez ;
» &, comme je vais bientôt aller en l'au-
» tre monde, je vous prie de me devan-
» cer de quelques inſtans pour y prépa-
» rer ma place. » Dans le moment, on le ſaiſit ; & l'indiſcret paya de ſa tête ſa ré-voltante prédiction. Hégiage ne lui ſur-vécut pas plus de trois jours ; il étoit dans ſa cinquante-cinquieme année, & il avoit commandé dans l'Itac environ vingt ans, avec tant de rigueur, qu'il avoit fait pé-rir plus de cent vingt mille hommes dans les ſupplices, & qu'il y avoit encore, lorſ-qu'il mourut, dans les priſons publiques, cinquante mille hommes, & trente mille femmes. Il naquit fermé par en bas, de ſorte qu'il fallut l'ouvrir avec des inſtru-mens de chirurgie. Il étoit ſi magnifique dans ſes feſtins, qu'il y avoit quelquefois juſqu'à mille tables dreſſées ; & il portoit la libéralité au point de donner ſouvent à ſes amis plus d'un million de piéces d'ar-gent. Sa barbarie le fit déteſter de tout le

monde ; on le regardoit comme un monſtre, né pour la deſtruction de l'eſpece humaine. Un jour il ſe recommanda aux prieres d'un religieux Muſulman. Le ſolitaire dit auſſi-tôt : « Mon Dieu ! enlevez » Hégiage pour ſon bonheur, & ſur-tout » pour le nôtre. »

[715.]

Les armes de Valid avoient ſubjugué l'Eſpagne, la Sardaigne, les iſles de Minorque ; elles avoient pénétré dans la Gaule Narbonnoiſe, & menacé le reſte de l'Europe du joug impoſé à l'Afrique & à la plus grande partie de l'Orient. Tous les royaumes des Indes étoient tributaires ; il ne manquoit plus que la conquête de Conſtantinople, dont la priſe entraînoit celle des débris de ce fameux empire, pour rendre Valid maître de toute l'Aſie. Ce prince en forme le projet ; mais, ſur le point de partir pour cette expédition, la mort le prévient, & le fait deſcendre au tombeau à l'âge de quarante-trois ans. Monarque ordinaire, il ne ſe tira de la foule des ſouverains, que par ſon goût pour la magnificence. Il parloit peu, & toujours mal. Il ſe livroit quelquefois à de ſi grands emportemens, que rien ne pouvoit calmer ſes fureurs : c'étoit un feu momentané, mais il cauſoit les plus funeſ-

au ſuccesseur. On ne doit pas oub
dire, à l'honneur de Valid, qu'il
premier des ſucceſſeurs de Mahomet
fonda un hôpital pour les malades
une caravanſera, ou hôtellerie, po
voyageurs & les étrangers. Cet éta
ment marque dans ce prince un
amour pour l'humanité, vertu aſſe
chez les deſpotes. Il fut auſſi le pr
des Califes qui ordonna de dreſſer
les actes publics en arabe, & no
grec, comme c'étoit la coutume
la proclamation. La deviſe de ſon
étoit conçue en ces termes: « Vali
» mourras, & tu rendras compte d
» actions. » Ce devroit être celle d
les rois.

SOLIMAN.

[716.]

LE premier uſage que Soliman fit de ſa puiſſance, fut de réprimer tous les déſordres qui régnoient dans l'empire, de rétablir la juſtice, d'encourager le commerce & les arts, objets que ſon prédéceſſeur avoit négligés. Ce ſoin, le plus digne d'un monarque, fit concevoir les plus riantes eſpérances; mais, ce qui mit le comble à l'allégreſſe publique, fut la liberté qu'il rendit à plus de deux millions d'infortunés, que la tyrannie des princes précédens, & les vexations des gouverneurs faiſoient languir dans les cachots: il n'y eut d'exceptés dans cette amniſtie, que ceux que des crimes capitaux rendoient indignes d'aucune grace.

[717.]

Le Calife embraſſe le projet de ſon prédéceſſeur, & veut ajoûter Conſtantinople aux cités de ſon empire. Par ſon ordre, Moſléma, ſon frere, ſe met à la tête des troupes Muſulmanes, & marche contre

cette capitale, qu'il aſſiége par terre & p
mer durant treize mois. L'empereur Gre
ménacé depuis long-tems, avoit tout di
poſé pour une vigoureuſe réſiſtance. D'
bord, les ſuccès furent variés; mais le f
grégeois, qui brûloit par-tout, que l'e
même ne faiſoit qu'exciter davantage
donna enfin aux Chrétiens une ſupériori
conſtante. Toute la flotte Mahométane f
dévorée par ces flammes inextinguible
Elles s'attachoient ſur les habits des ſo
dats; elles ſe communiquoient aux tente
aux étendards, elles conſumoient le f
même, & tout le camp de Moſléma p
roiſſoit n'être qu'un vaſte incendie, d'a
tant plus funeſte, que tous les ſecours h
mains ne pouvoient l'arrêter. L'opiniât
courage des Muſulmans les ſoutint lon
tems contre ces obſtacles; mais enfi
vaincus par les maladies plutôt que p
le fer & les flammes des Grecs, ils reg
gnerent leur patrie après avoir perdu pl
de cent-vingt mille hommes dans cet
fatale expédition. Les habitans de Con
tantinople eurent auſſi beaucoup à ſou
frir : la famine & la peſte en moiſſon
nerent plus de ſoixante mille, ſans compte
ceux qui périrent dans les différens com
bats qui ſe donnerent ſous les murs de l
place.

[718.]

Soliman continuoit à faire régner avec lui la juſtice & la clémence, lorſqu'une maladie, cauſée ſans doute par une indigeſtion, l'avertit que ſa derniere heure approchoit. Avant de mourir, il fit appeller Raja, ſon Viſir, & lui fit écrire un acte, par lequel il nommoit Omar, ſon couſin-germain, fils d'Abdalaziz, pour ſon ſucceſſeur, à condition néanmoins qu'après ſa mort, Yézid, ſon frere, ſuccéderoit à Omar. Quand cet écrit fut dreſſé, Soliman fit aſſembler les plus grands ſeigneurs de ſa cour, & leur commanda de jurer, entre les mains de Raja, qu'ils reconnoîtroient pour Calife, après ſa mort, celui qu'il avoit déſigné dans ſon teſtament. Ils obéirent. Omar, qui étoit avec eux, jura comme eux, ſans ſçavoir qu'il juroit pour lui-même. Il rencontra, peu de tems après, Raja, & le preſſa de lui apprendre le nom du futur monarque. « Vous n'avez rien à » riſquer avec moi, lui dit-il; la ſucceſſion » ne me regarde point, & je me ferai un » plaiſir de me réjouir avec vous du bon » choix du Calife. » Le diſcret Viſir fut inſenſible à ſes inſtances; &, quand le prince eut rendu l'eſprit, il fit aſſembler de nouveau tous les grands, & leur fit réitérer le ſerment qu'ils avoient fait de recon-

noître pour ſouverain celui
avoit nommé. Après cette
d'autant plus importante qu'el
tous les mécontentemens, il
pier, & proclama Calife,
l'élection fut auſſi-tôt ratifié
frage unanime de tous les M

Soliman avoit trente-neuf
cinq ans lorſqu'il mourut. S
trop court pour le bonheur
Sa douceur & ſon humanité
rer des peuples, qui lui d
ſurnom rare & glorieux de
bonté. Il aimoit beaucoup le
en changeoit ſouvent, croya
plaiſirs par la mutation des
amours. On dit que ſon eſto
ſi vîte, qu'il mangeoit cent li
des par jour. On rapporte
après avoir dévoré trois agr
ſon déjeûné, il ne laiſſa pas
public, & de manger com
encore rien pris. L'inſcriptior
étoit: « Je crois en Dieu, no
Omar, ſon ſucceſſeur, pont
lement à ſes funérailles, ce
une eſpece d'introniſation.

OMAR II.

[719.]

DEPUIS Moavie I, on maudiſſoit, à la fin des prieres, dans toutes les moſquées de l'empire, Ali & toute ſa famille. Omar ſupprima cet uſage : « Muſulmans, dit-il au peuple, je ne veux de mal » à perſonne ; les méchans ſeuls doivent » me redouter. Ainſi laiſſons repoſer les » cendres des morts, & reſpectons des in- » nocens qui ne doivent pas répondre des » fautes de leurs peres. » Cette modération, quelque louable qu'elle fût, déplut cependant à pluſieurs fanatiques, qui s'écrierent, en ſortant de la moſquée : « On néglige » la loi ! On néglige la loi ! » Le monarque mépriſa ces vaines clameurs, & continua de prodiguer à la maiſon d'Ali des preuves de l'affection la plus tendre. Un jour qu'il donnoit une audience publique, un Juif, qu'il avoit inſtruit du rolle qu'il devoit jouer, vint ſe proſterner aux pieds de ſon trône, & lui dit : « Seigneur, » je brûle d'amour pour votre fille ; daignez approuver ma flamme en me donnant ſa main. — Cela n'eſt pas poſſible, répondit le prince, car vous êtes

» d'une autre religion que moi. — Mais, » ſeigneur, reprit l'Hébreux, Mahomet, » votre grand prophète, n'a-t-il pas donné » Fatime, ſa fille unique, à Ali? — Il y » a bien de la différence, répartit Omar; » Ali étoit du nombre des Fidèles, & a été » le commandeur des Croyans. Si ce que » vous dites eſt vrai, interrompit le Juif, » pourquoi donc, ſeigneur, le maudiſſez-» vous publiquement dans vos moſquées? » Omar, ſe tournant alors vers les principaux courtiſans qui étoient avec lui, leur dit: » Répondez vous-mêmes à ce Juif; » &, comme il les trouva fort embarraſſés, il déclara que, déſormais, au lieu de la malédiction fulminée contre les Alides, on prononceroit ce verſet de l'Alcoran: « Sei-» gneur, pardonnez-nous nos fautes, & » pardonnez auſſi à nos freres qui ſont » profeſſion de la même foi que nous. »

Le jour de ſa proclamation, Omar, après avoir harangué pour la premiere fois le peuple, donna aux pauvres les ſuperbes vêtemens qu'il portoit. On vint lui préſenter les plus beaux chevaux des écuries de ſon prédéceſſeur: il les refuſa; &, montant ſur celui dont il avoit coutume de ſe ſervir comme particulier, il s'en retourna dans ſa maiſon, ne voulant pas incommoder la famille de Soliman, qui logeoit dans le palais. En vain on voulut l'engager à

s'y

s'y rendre : il fallut que les parens & les domeſtiques du monarque, honteux d'être moins modeſtes que le nouveau ſouverain, allaſſent joindre leurs prieres à celles des grands de l'empire, pour forcer l'humble Calife à prendre poſſeſſion d'un bien dont ſa dignité ſuprême le rendoit maître.

[720.]

Un ſéditieux, appellé Suzib, ſe révolte contre le Calife, ſous divers prétextes de religion, & ſe fait un parti redoutable. Omar, qui n'aimoit point la guerre, & qui craignoit ſur-tout de répandre le ſang Muſulman, écrit au rebelle : « Mon frere ! ſi vous » ne voulez que la réforme de la religion » & de l'état, dont les intérêts ſont inſé- « parables, venez me trouver, nous pren- » drons enſemble les moyens les plus pro- » pres à parvenir à votre but. » Suzib, ayant reçu la lettre du prince, la baiſa reſpectueuſement, & chargea deux de ſes ſectateurs de porter au commandant des Fidèles une requête conçue en ces termes : » Vénérable vicaire du prophète, nous ſe- » rions indignes de jamais jouir du bon- » heur promis aux vrais Muſulmans, ſi nous » oſions former quelques plaintes contre » votre ſublime perſonne. Vous êtes le » plus juſte, le plus équitable de tous les » monarques ; vous rappellez dans ce ſié-

« cle pervers les heureuſes vertus de l'âge
» de l'apôtre, & l'Iſlamiſme vous doit au-
» jourd'hui tout ſon éclat. Mais, ſeigneur,
» une ſeule choſe nous met les armes à la
» main, non point contre vous : notre
» vénération pour vous eſt trop profonde
» & trop ſincere ; mais contre ces eſprits
» remuans qui veulent changer vos diſpo-
« ſitions à l'égard de la maiſon d'Ali. Vous
» ſçavez, glorieux prince, que votre fa-
» mille l'a dépouillée du Califat ; & vous
» avez vous-même reconnu la légitimité
» de ſes droits à la ſouveraine puiſſance.
» Nous ne vous ſupplions point de lui
» rendre un trône que vous rempliſſez ſi
» bien : ſeulement, puiſque vous avez con-
» damné la conduite de vos prédéceſſeurs
» à ſon égard, en proſcrivant la malédic-
» tion qu'ils avoient ordonnée, nous vous
» conjurons, au nom de la juſtice que
» vous devez à tout le monde, de per-
» mettre qu'on maudiſſe maintenant, par
» repréſailles, tous les Califes de la famille
« d'Ommiah. »

Cette exhorbitante propoſition étonna le Calife ; mais, gardant ſa modération ordinaire : « Mes amis, répondit-il aux députés, » ce que vous me demandez regarde l'autre » monde ; & je croirois faire un grand » péché, ſi je vous l'accordois. Jamais le » Tout-Puiſſant n'a commandé de maudire

» perſonne ; Pharaon lui-même, qui s'étoit » arrogé, avec tant d'impudence, les hon» neurs divins, n'a pourtant pas été formel» lement maudit. Ainſi, puiſque vous re» connoiſſez que je ſuis juſte & équitable, » pouvez-vous exiger de moi que je mau» diſſe les Ommiades, qui ſont mes parens, » qui font réguliérement la priere, qui « obſervent les jeûnes, les préceptes, & » toutes les pratiques preſcrites aux Mu» ſulmans ? » Les députés, n'ayant rien à répliquer, lui expoſerent un autre de leurs griefs. « Mais, ſeigneur, lui dirent-ils, un » bon prince comme vous, doit-il laiſſer » ſa couronne à un ſucceſſeur perdu de » débauches & impie ? —— C'eſt le ſoin » de la providence, répondit Omar ; ce » ſeroit uſurper ſes droits que de prévenir » ce qu'elle a déterminé dans ſes décrets » éternels. ---- Ah ! ſeigneur, reprirent » auſſi-tôt les députés, nous connoiſſons » Yézid, fils d'Abdalmélec. Nous ſçavons » que votre prédéceſſeur lui a deſtiné le » ſceptre après vous, & nous n'ignorons » point qu'il a toutes les mauvaiſes qua» lités qu'un prince vicieux peut avoir. » A ces mots, Omar ne put retenir ſes larmes ; il leur demanda trois jours pour ſonger à la réponſe qu'il devoit leur faire ; mais les Ommiades, ayant été inſtruits de tout ce qui s'étoit paſſé dans cette confé-

rence, craignirent que le Calife ne
réſolution de changer l'ordre de la ſu
ſion, & peut-être même de faire pa
Califat dans une autre famille. Ils ré
rent de lui donner la mort pour pré
ce deſſein. Ils gagnerent un de ſes
ves, qui lui ſervit des fruits empoiſo
Le poiſon n'opéra point ſur le cham
prince languit durant pluſieurs jours
quoique les douleurs qu'il ſouffroit, fu
très-vives, jamais il ne fit entendre
ſeule plainte. Ses amis lui conſeillere
prendre quelques remèdes pour ſa g
ſon : « Je ſuis tellement réſigné à l
» lonté de Dieu, leur répondit-il, j
» ſi fortement perſuadé de l'opinio
» terme fatal & inévitable de la vi
» hommes, que, ſi, pour échapper
» mort, il falloit ſeulement me frott
» bout de l'oreille avec de l'huile, j
» fuſerois de le faire. » Moſléma vi
voir, & le trouva couché ſur un l
feuilles de palmier, ayant quelques
pour couſſin, & un habillement con
pour couverture. Ses lèvres paroiſſ
flétries & livides, & il n'avoit qu'une
miſe ſale. Moſléma ne put s'empêch
blâmer Fatime, ſa ſœur, femme d'O
de ce qu'elle ſouffroit que le commar
des Fidèles fut vu de quelqu'un dar
état ſi mal-propre & ſi vil. Elle ſe juſ

en assurant que le Calife n'avoit point de chemise pour en changer. Mosléma versa des larmes, & rendit graces à Dieu d'avoir inspiré à un si grand prince des sentimens d'une si profonde humilité.

Omar mourut dans sa trente-septieme année, & fut inhumé dans le territoire d'Emesse. Ses vertus l'avoient fait monter sur le trône, & ses vertus l'en firent descendre. Il fut l'ornement d'un siécle corrompu, & l'exemple des rois équitables. Il étoit pieux par caractere; &, dès son enfance, il avoit tourné toutes ses pensées vers le ciel. L'inscription de son sceau étoit: » Omar, fils d'Abdalaziz, croit en Dieu. » Après sa mort, quelques Arabes enfoncerent les portes de la maison où il se retiroit souvent. Ils croyoient y découvrir quelque trésor; mais ils n'y trouverent qu'une veste grossiere, qu'il portoit quelquefois lorsqu'il alloit à cheval, & une corde suspendue, sur laquelle il se balançoit de tems en tems pour se récréer, quand ses esprits étoient épuisés par ses longues & ferventes prieres.

Majushun, l'un des plus illustres docteurs Mahométans, pour faire connoître tout le mérite d'Omar, s'exprime de la sorte. « Un » jour je sentis tout-à-coup mes sens défail- » lis: je tombai; on me crut mort. Un ange, » semblable à celui que vit le prophète,

» porta mon ame juſqu'au ſeptieme ciel ;
» où l'apôtre de Dieu habite. Une bouche
» mortelle ne ſçauroit exprimer toutes les
» merveilles qui s'offrirent alors à mes yeux.
» Je vis tous les habitans du fortuné ſéjour.
» Mahomet étoit à leur tête. Abubècre &
» Omar étoient à ſes côtés, & le prophète
» tenoit dans ſon ſein Omar, fils d'Abda-
» laziz. Surpris de voir ce Calife plus hono-
» rablement placé que les deux autres, j'en
» demandai la raiſon. Une voix me ré-
» pondit auſſi-tôt : Abubècre & Omar ont
» exercé la juſtice & pratiqué les bonnes
» œuvres dans les premiers tems, & dans
» la ferveur du Muſulmaniſme ; mais le
» fils d'Abdalaziz les a ſurpaſſés, en ce qu'il
» a poſſédé toutes les vertus dans un tems
» d'injuſtice & de corruption. »

YÉZID II.

[721.]

YÉZID avoit à peine pris le ſceptre, qu'il révoqua tous les gouverneurs que ſon prédéceſſeur avoit mis à la tête des provinces, ce qui cauſa bien des révoltes. Le plus formidable des ſéditieux étoit Yézid, fils de Mohalleb. Il s'empara de Cufa, étendit ſa domination dans la plus grande partie de l'Irac, & ſe vit en peu de mois en état d'oppoſer plus de trois cents mille hommes aux efforts du nouveau Calife. Ce prince chargea Moſléma, ſon frere, de combattre le rebelle. Trois batailles ſanglantes terraſſerent la rebellion. Yézid fut tué; & ſa tête, portée au Calife, fut le trophée de la victoire.

Tandis que les troupes de ce prince triomphoient en Arabie, il ſe déshonoroit à Damas par un trait d'extravagance, qui fut bien funeſte aux animaux de ſon empire. Il publia un édit qui enjoignoit à ſes ſujets, ſous peine de la vie, de tuer les chiens, les pigeons, les coqs blancs, & toutes les autres bêtes de cette couleur. On ignore le motif de cette ſinguliere proſcription. Enſuite il aſſouvit ſur les Chrétiens ſon humeur ſanguinaire. Il fit abbatre toutes

leurs images ; il défendit qu'un Chrétien fut admis en témoignage contre un Muſulman, & ſtatua que le témoignage d'un Muſulman prévaudroit ſur celui de trois Chrétiens.

[723.]

Sous le Califat de Soliman, Yézid avoit acheté, pour quatre mille dinars, une belle chanteuſe, nommée Hababa, dont il étoit paſſionnément épris. Mais Soliman, regardant cette paſſion comme une tache pour ſon frere, l'obligea de la renvoyer ; & elle fut achetée par un Egyptien. Saada, femme d'Yézid, voulant gagner les bonnes graces de ſon époux, lui demanda un jour, après qu'il fut parvenu au trône, s'il avoit quelque choſe déſormais à déſirer dans le monde ? Le prince répondit par un profond ſoupir. Saada le preſſa de s'expliquer : « Hélas ! dit Yézid, pour être » heureux, il ne me manque plus que l'adorable Hababa. » La complaiſante épouſe du monarque trouva moyen de faire venir l'aimable objet de la tendreſſe de ſon époux ; elle la lui mit entre les bras, & ſon zèle fut récompenſé d'une confiance ſans bornes. Un jour le Calife, ſe trouvant dans la Paleſtine, voulut donner un ſuperbe repas à ſa maîtreſſe dans un palais délicieuſement ſitué ſur les bords du Jourdain. On ſervit au deſſert les plus excellens fruits du pays. Le vin, que l'on n'avoit

point épargné, malgré la défenſe de l'Alcoran, avoit animé les deux amans. Ils badinoient l'un & l'autre en ſe jettant des fruits. Yézid prit un grain de raiſin & le fit tomber dans le ſein de ſa maîtreſſe. Hababa le prit, & le porta à ſa bouche pour le manger; mais ce grain, qui étoit fort gros, paſſant de travers dans ſa gorge, la ſerra ſi fort, qu'elle perdit la reſpiration, & fut étouffée ſur le champ. Yézid fut ſi touché de cet accident funeſte, qu'il tomba dans la plus profonde triſteſſe. Son déſeſpoir alla ſi loin, que, pendant une ſemaine entiere, il ne voulut point permettre qu'on l'inhumât; & ce ne fut que ſur les inſtances réitérées de ſes domeſtiques, qui ne pouvoient plus ſupporter l'infection de ce cadavre, qu'il conſentit à la célébration de ſes funérailles. Mais le ſépulcre ne fut pas capable de guérir ſa phrénéſie; il la fit exhumer pour la voir encore. Enfin, n'ayant pu modérer l'excès de ſon affliction, il ne ſurvécut que quinze jours à ſa chere Hababa, dans le tombeau de laquelle il voulut être enterré. Prince indolent quand il s'agiſſoit des affaires de l'empire, mais plein d'ardeur pour ſes plaiſirs, il dépenſa des ſommes immenſes pour ſatisfaire ſes paſſions dont il étoit l'eſclave. Il en fut la victime; & ſa mort malheureuſe ne fit répandre aucune larme dans toute l'étendue de ſes états.

HÉSHAM.

[726.]

DEPUIS la proclamation de Hésham, qu'Yézid, ſon frere, avoit déclaré ſon ſucceſſeur, juſqu'à la mort de ce prince, l'hiſtoire Muſulmane ne nous offre que des guerres, contre l'empereur de Conſtantinople, ou contre le Kan des Turcs ou Huns, qui habitoient au-delà des portes Caſpiennes. Preſque toujours la victoire ſuivit les drapeaux de Mahomet. La bravoure de Moſléma & de Soliman, fils du Calife, l'avoit fixée ſur leurs pas.

[732.]

Il s'éleve en Syrie un impoſteur, qui ſe donne pour Moyſe reſſuſcité d'entre les morts. Il ſéduit un grand nombre de Juifs; il leur promet de les rétablir dans la terre promiſe; &, par ſon éloquence, il captive ſi bien leurs coeurs, que tous à l'envi lui prodiguent leurs fortunes. Mais, quand le fourbe eût ramaſſé de grandes ſommes d'argent, il diſparut. Il alloit ſortir des terres de la domination Muſulmane, lorſqu'on l'arrêta; il fut conduit devant le Calife, qui le dépouilla de ſes tréſors, & le remit entre les

mains de ceux qu'il avoit ſéduits, pour le punir comme ils le jugeroient à propos.

[736.]

Le jeune Soliman, fils du Calife, porte la guerre juſques dans le ſein de l'empire de Conſtantinople. L'empereur fait marcher contre lui une armée nombreuſe. Le prince Arabe la taille en piéces, & fait une foule de priſonniers, parmi leſquels ſe trouvoit un Pergamien, qui prétendoit être Tibere, fils de l'empereur Juſtinien. Hésham, pour faire honneur à ſon fils, & pour donner de la crainte à la cour de Conſtantinople, traite ce prétendu prince avec les plus grandes marques de diſtinction. Il l'envoie à Jéruſalem & dans les principales villes de Syrie, avec une ſuite magnifique, & eſcorté d'un gros corps de troupes. Mais, quelque plaiſir que cette comédie pût faire aux ſujets du Calife, on ne voit pas qu'elle ait produit aucun avantage. L'empereur Grec continua de réſiſter aux Muſulmans, mais toujours avec peu de ſuccès.

[738.]

La mort de Moſléma met en deuil tout l'empire Muſulman. Ce prince, fils d'Abdalmélec, & frere du Calife actuel, étoit le plus grand capitaine de ſon ſiécle. Il avoit triomphé en plus de ſix cents ba-

tailles. Il avoit pris plus de trois cents villes ou châteaux fortifiés. Il avoit dompté ſix chefs de rebelles, & c'étoit à lui que la famille d'Ommiah devoit ſon affermiſſement ſur le trône. Il ne laiſſoit que Soliman, ſon neveu, qui pût ſuccéder à ſa rare valeur.

[739.]

La famille d'Hoſſein vivoit dans l'obſcurité ; elle paroiſſoit ne plus ſonger à l'ancien patrimoine de ſes peres, lorſque Zéïd, ſon chef, que les partiſans ſecrets de la maiſon d'Ali regardoient comme le légitime Calife, eſſaya de rétablir ſes droits. Il s'étoit fait un grand parti dans l'Irac ; depuis long-tems il avoit combiné tous les moyens de remonter ſur un trône, d'où ſes ancêtres avoient été ſi triſtement précipités. Il ſe met à la tête de quatorze mille hommes dévoués à ſes intérêts ; marche à Cufa, qui ſe déclare d'abord en ſa faveur, & menace l'empire d'une révolution terrible. Mais le gouverneur de Baſrah étoit trop habile pour laiſſer prendre une conſiſtance ſolide à l'autorité du rebelle. Joſeph, c'étoit le nom de ce miniſtre, prit un corps de troupes, dont le nombre égaloit celui des ſéditieux, & feignit de marcher à leur rencontre pour décider la querelle dans une ſeule bataille. Lorſqu'il

fut en préſence, il s'arrêta tout-à-coup, & ſe tint renfermé dans ſon camp. La nuit ſuivante, il décampa, & ſe retira vers les vaſtes ſolitudes qui ſont entre Baſrah & Cufa. Zéïd, qui regardoit cette démarche comme une fuite, le pourſuivit; c'étoit ce que deſiroit Joſeph, dont le but étoit d'engager les rebelles dans un pays où bientôt ils manqueroient de tout. Zéïd ne reconnut ſon imprudence que lorſqu'il n'étoit plus tems de la réparer. Il falloit combattre pour ſe tirer de ce mauvais pas; mais le gouverneur de Baſrah, qui l'enveloppoit de toutes parts, s'obſtinoit à reſter ſous ſes retranchemens, que les révoltés ne pouvoient attaquer. La famine devint affreuſe dans le camp des partiſans de Zéïd. Après un blocus de quinze jours, ils ſe virent contraints de ſe dévorer les uns les autres : la plûpart déſertoient, & le bon accueil que leur faiſoit Joſeph, augmentoit de jour en jour le nombre de ceux que l'extrême néceſſité rendoient infidèles. Enfin Zéïd ſe vit réduit à quatorze hommes, avec leſquels il oſa tenter de ſe faire jour au travers des bataillons ennemis. Son déſeſpoir anima ſa valeur; ſuivi de ſes braves compagnons, il combattit durant deux heures, & tua de ſa main juſqu'à trente Muſulmans. Reſté ſeul, couvert de bleſſures, épuiſé de fatigues, il réſiſtoit encore,

lorſqu'un Syrien le frappa par derriere & le fit tomber. On lui donna la mort; & l'on coupa ſa tête, que Joſeph fit auſſi-tôt porter au Calife. Ce prince la fit placer ſur l'une des portes de Damas, & commanda qu'on réduisît en cendres le cadavre du rebelle, après l'avoir ſuſpendu durant un mois à un gibet.

[740.]

Un des premiers officiers de Hésham fut accuſé de boire du vin, d'avoir des chanteuſes, & de jouer du luth. Le prince le fit comparoître devant ſon tribunal avec l'inſtrument qu'il aimoit avec tant de paſſion, & commanda à ſes domeſtiques de donner à ce miſérable de ſon tambour par les oreilles. On obéit; & le coupable ſe mit à pleurer. Un de ſes amis, le voyant répandre des larmes, s'approcha de lui, & lui dit: « Pourquoi vous déshonorer en » ſupportant avec ſi peu de courage la » peine que l'on vous inflige? — Je ne me » plains pas, répondit l'officier, du traite- » ment que j'eſſuie; mais je pleure parce » que l'on traite avec tant de mépris mon » luth de tambour. »

[742.]

Hésham meurt d'une eſquinancie, à l'âge de cinquante-ſix ans, après avoir nommé

pour ſon ſucceſſeur Valid, fils d'Yézid II, ſon frere. Quoique ce prince eut gouverné ſans premier miniſtre, ſon avarice exceſſive le rendit le fléau de ſes ſujets, qu'il accabla d'impôts durant un règne de plus de dix-neuf ans. Jamais il ne confioit à perſonne les clefs de ſon tréſor. Il ſe renfermoit ſouvent dans une chambre pour avoir le ſingulier plaiſir de calculer ſes richeſſes. Pour lui faire la cour, il ſuffiſoit de lui montrer de l'or ou de l'argent; & au ſon de ces métaux, que les préjugés de tous les ſiécles ont rendus précieux, il prodiguoit les graces. Il avoit pluſieurs garderobes remplies d'habits, ce qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoit eu; mais il les avoit ſi bien fermées, que Valid, ſon ſucceſſeur, ne trouva pas un drap pour l'enſevelir, & qu'il fallut qu'un de ſes affranchis en fournît un. On trouva, après ſa mort, ſept cents coffres, ſcellés de ſon ſceau, comblés de linge & de vêtemens de toute eſpece; on y remarquoit, entr'autres, mille hauts-de-chauſſes, & dix mille chemiſes. Cependant ce prince paroiſſoit preſque toujours avec des habits déchirés; &, ſans l'appareil extérieur qui l'accompagnoit par-tout, on l'eût pris pour le plus miſérable des Muſulmans. Il ne fut prodigue que pour un ſeul objet: quand il s'agiſſoit d'acheter des chevaux, il n'épar-

gnoit aucune dépenſe : il les aimoit paſſionnément ; &, quoiqu'il n'allât pas ſouvent à cheval, il en nourriſſoit plus de quatre mille dans ſes écuries, uniquement pour le plaiſir de les voir. L'inſcription de ſon ſceau faiſoit alluſion à ſon goût : elle étoit conçue en ces termes : « Un jugement » ſage reſſemble à un cheval bien nourri. » Nous n'entreprendrons point de prouver la juſteſſe de cette reſſemblance : elle ne pouvoit exiſter que dans l'imagination d'un prince auſſi bizarre que Hésham. Scrupuleux plutôt que dévôt, il ſacrifioit l'eſprit de ſa religion aux pratiques extérieures. Il vouloit ſur-tout qu'on obſervât dans les moſquées un ſilence rigoureux, qui ne fût interrompu ni par le bruit de ceux qui arrivoient trop tard à la priere, ni par le bourdonnement de ceux qui préféroient le plaiſir de cauſer à l'oreille, à la vénération profonde qu'ils devoient à l'Etre ſuprême. Il puniſſoit ſévérement ceux de ſa maiſon qui négligeoient d'aſſiſter aux offices journaliers de la moſquée. Un jour, un de ſes fils s'étant excuſé de ne s'être pas trouvé au temple pour la priere, parce qu'il n'avoit pas eu ſon équipage, le Calife lui défendit d'y venir autrement qu'à pied pendant une année entiere.

VALID II.

[742.]

VALID étoit âgé de quarante ans lorsqu'il monta sur le trône. Héshaam, son oncle, l'avoit toujours traité avec les plus grandes marques de distinction; mais Valid, s'étant abandonné à l'ivrognerie & aux plus horribles débauches, encourut la disgrace du Calife, qui voulut employer l'autorité pour lui faire changer de conduite. Valid quitta la cour, & choisit la ville d'Azrah pour retraite. La solitude lui donna lieu de réfléchir sur ses déréglemens; il résolut de mener une vie moins scandaleuse, & en effet il parut converti. Héshaam, qui l'aimoit tendrement, en fut si satisfait, qu'à l'exclusion de ses propres enfans, il lui transmit le sceptre.

Après sa proclamation, Valid, pour gagner l'affection de ses sujets, leur prodigua les trésors immenses de son prédécesseur. Il fit distribuer des habits & des provisions à tous les impotens & à tous les aveugles de Damas, & fit présent aux dames de cette capitale de quantité de parfums & de riches parures. Il suffisoit de se présenter

peuples, il n'eut point repris, en ceig
le diadême, les vices honteux qui av
déshonoré ſa jeuneſſe!

En prenant la couronne, Valid ſ
tout permis. A peine oſe-t-on croir
ce que les hiſtoriens racontent des d
dres auxquels il ſe livra publiqueme
étoit ſans ceſſe environné de jeunes
tins, avec leſquels il oſoit paroître
les rues, couronné de fleurs, & mar
au bruit des inſtrumens, dont le ſon
roit la molleſſe. Si quelque Muſulma
rencontroit ſur leurs pas, elle deven
victime de leur brutale impudence. Un
l'indigne Calife ayant apperçu une
fille d'une éclatante beauté, il courut à
la ſaiſit, & la viola devant tout le m
Enſuite il lui fit mettre un voile, & l
ger de réciter les prieres dans la moſ

partie de plaiſir. Il ne ſe baignoit jamais que dans des cuves remplies de vin & de lait; & les plus habiles muſiciens chantoient alors les couplets les plus obſcènes. Il ordonna qu'on lui fît un ſépulcre de fer, qu'il avoit deſſein de placer dans la Caaba. Un dévot Muſulman, touché des déportemens du prince, s'aviſa de lui préſenter dans l'Alcoran la condamnation de ſa conduite. Valid, irrité, ſaiſit ce livre vénérable, le mit en piéces, & le foula aux pieds. Il porta l'impiété plus loin encore, en faiſant, dans la moſquée de Damas, profeſſion publique de Zendiciſme, ſecte qui revient à-peu-près à celle de nos Déiſtes modernes.

Tant d'excès révolterent tellement les Syriens, qu'ils réſolurent de dépoſer un monarque ſi peu digne de repréſenter la perſonne du prophète. Dans ce deſſein, ils proclamerent Calife Yézid, fils de Valid I, ſon couſin-germain. La révolution fut prompte. Dès qu'Yézid ſe vit ſur le trône, il aſſembla des troupes, & marcha contre Valid, qui ſe divertiſſoit alors dans le territoire de Bohéira, à quelques lieues de Damas. Il l'aſſiégea dans ſon palais; &, lorſque ſes ſoldats parurent aux portes, le prince dépoſſédé leur reprocha vivement leur ingratitude. « Perfides, leur dit-il, j'ai di-» minué les impôts; j'ai ſecouru vos pau-» vres; je vous ai comblés de faveurs;

[redacted] de ſon pere, & dix des plus
ayant forcé la porte de ſon palais
chef donna la mort à Valid, qui
gut ſans réſiſter. On lui coupa la t
une main, que l'on porta en triomp
les rues de Damas, & que l'on attac
ſuite à l'une des portes de cette ca
Telle fut la fin du prince le plus cor
que l'on eût encore vu chez les
mans. Il étoit bon poëte, mais il
goit ſa verve que ſur des ſujets conſo
ſon goût licencieux. Il étoit très-éloq
talent ſtérile, & quelquefois dan
dans un mauvais prince. Il portoit la
mandiſe juſqu'à vouloir goûter de t
mets que l'on ſervoit ſur ſa table,
vent au nombre de ſix mille. Il fit
ſur ſon ſceau cette inſcription : «C
» lid! crains la mort!» Jamais mo
ne vécut d'une maniere moins conf
cette deviſe.

YÉZID III.

[743.]

YÉZID étoit un prince juste & vertueux. A peine se vit-il assis sur la chaire de Mahomet, qu'il songea à régler les finances de l'état, que son prédécesseur avoit dissipées par ses folles largesses. Les réformes qu'il fit, & la diminution de la paye des troupes, lui méritèrent le surnom d'Al-Nakes, qui veut dire, celui qui retranche. Il eût fait le bonheur de l'empire Musulman, si son règne eût été plus long & moins orageux. La nouvelle de la mort de Valid causa de grands mouvemens dans les provinces, où l'on éprouvoit les effets de sa prodigalité, sans connoître ses vices. Les Emesséniens, d'un côté, se révoltèrent, sous prétexte de venger le Calife assassiné, & défirent une armée nombreuse que le nouveau prince avoit fait marcher pour éteindre la rebellion. De l'autre, Mervan, de la famille de Valid, feignant de prendre la défense des enfans de ce monarque, assembla des forces pour détrôner l'usurpateur. Mais Yézid trouva

défaut, Abdalaziz, fils d'Hégiage.
diſpoſoit à dompter les habitans d'E
que des ſuccès rapides avoient rend
midables, lorſque la peſte, qui rég
Damas, l'enleva après ſix mois de
Il avoit pris pour inſcription cette d
» O Yézid! perſévere en ce qui eſt d
Ce n'étoit point chez ce prince un
xime ſtérile.

IBRAHIM.

[743.]

IBRAHIM ne fit que ſe montrer ſur le trône. Mervan, depuis ſa premiere révolte, cherchoit à s'emparer de la couronne, ſous prétexte de la rendre aux enfans de Valid. En effet, il les fit proclamer Califes; mais, comme ces princes étoient entre les mains de leurs ennemis, cette dignité leur coûta la vie, qu'ils perdirent par l'ordre de leur rival. En mourant, ils tranſporterent leur droit à Mervan, leur vengeur, qui ſçut bien les faire valoir. A la tête des Emeſſéniens, qui s'étoient déclarés en ſa faveur, il s'avança vers Damas. Soliman, général d'Ibrahim, vint à ſa rencontre: il y eut une bataille ſanglante entre les deux armées. La victoire ſe rangea ſous les drapeaux de Mervan; & la défaite de Soliman ouvrit au vainqueur les portes de Damas. Il y fut reconnu Calife par les principaux Syriens, & par Ibrahim lui-même, qui abandonna ſans peine un ſceptre qu'il ne pouvoit défendre.

MERVAN II.

[744.]

LA valeur de Mervan lui avoit mérité le ſingulier ſurnom d'Ane de Méſopotamie, qualification honorable dans un pays où cet animal utile, eſtimé pour ſa vigueur infatiguable, n'éprouve point l'humiliation qu'on lui prodigue parmi nous. Cette vertu guerriere, qui avoit diſtingué le nouveau Calife avant ſa proclamation, lui fut ſur-tout néceſſaire, lorſqu'il fut monté ſur un trône que les révoltes & les guerres civiles ne ceſſerent d'ébranler, qu'après en avoir précipité le prince qui l'occupoit. Les premiers rebelles qu'il eut à combattre, furent ceux même qui l'avoient élevé ſur la chaire du prophète. Ces Emeſſéniens, à la tête deſquels il avoit vaincu les troupes d'Ibrahim, mécontens peut-être de la reconnoiſſance d'un prince dont la grandeur ſembloit être leur ouvrage, lui déclarerent la guerre dès qu'il eut pris le ſceptre. Au nombre de ſoixante mille hommes, ils ſe retirent dans leur ville, & perſécutent les amis de Mervan. Ils ſe donnent des chefs; ils font des courſes ſur les terres ſoumiſes au Calife; ils

menacent de lui donner un ſucceſſeur. Mervan, qui d'abord avoit diſſimulé, ſe détermine enfin à réprimer ces excès. Il marche contre Emeſſe, l'aſſiége, & preſſe les habitans de lui apprendre le motif qui leur a mis les armes à la main. « Nous » ſommes toujours prêts à vous obéir, » ſeigneur, répondirent les ſéditieux : » d'autres motifs que celui de nous ſouſ- » traire à votre puiſſance nous ont ar- » més ; &, ſi vous daignez entrer dans no- » tre ville, nous vous les apprendrons. » Mervan, qui ne ſe défioit de rien, entre avec trois cents hommes dans la ville. Mais à peine a-t-on fermé les portes, qu'il ſe voit inveſti avec ſa petite troupe. Le combat eſt terrible. Il ſe défend durant deux heures avec le plus intrépide courage. Ses guerriers, excités par ſon exemple, font mille prodiges de valeur. Enfin ils ſuccombent ſous le nombre qui les accable. La plûpart ſont taillés en piéces ; ſix ſeulement, dont les armes étoient à l'épreuve, font au Calife un rempart de leurs corps & de leurs boucliers ; ils ſe défendent en retraite, & ſe font ouvrir, l'épée à la main, la même porte par laquelle ils étoient entrés. Ce perfide triomphe enfla ſinguliérement les Emeſſéniens. Ils oſerent tenir la campagne, devant l'armée du prince, & lui préſenter la bataille. Mais ils payerent cher leur aveugle témérité,

noit depuis long-tems l'Egypte avec une puiſſance abſolue. Pour en impoſer davantage à ſes ſujets par la pompe du luxe, que les ames vulgaires croient compatible avec la véritable majeſté, il fit élever un trône de criſtal, qui lui coûta plus d'un million de dinars. Il aimoit l'agriculture; & c'étoit pour la favoriſer, qu'il fit élever une colomne pour meſurer l'accroiſſement du Nil, dont les variations ſont le principe de l'abondance ou de la miſére de l'Egypte. Il protégea les Chrétiens, qui cependant le font mourir d'une maniére aſſez cruelle & miraculeuſe, ſans doute parce qu'il fut le premier qui rendit les moines tributaires, en les obligeant de payer annuellement une piéce d'or par tête. Ils diſent qu'Abdalaziz étant entré dans un monaſtere, y vit une image de la vierge qui tenoit Jeſus-Chriſt dans ſes bras. Il l'arracha, cracha deſſus, & la foula aux pieds. Mais, la nuit ſuivante, le Sauveur du Monde lui apparut en ſonge: il étoit environné d'une légion d'anges, auxquels il ordonnoit de tuer cet impié. Abdalaziz crut ſentir dans le moment qu'on le perçoit d'un coup de lance. Ce ſonge l'effraya tellement, qu'il ſe réveilla tout-à-coup, & rendit les derniers ſoupirs dans cette même nuit.

mille Baſriens prennent les armes. Bientôt quatre-vingt mille Syriens les joignent, pour partager leur fortune, & ſervir le même maître. Avec ces troupes, qui groſſiſſoient tous les jours, Soliman fait des conquêtes; Emeſſe, qui ne pouvoit pardonner à Mervan les maux dont il l'avoit accablée l'année précédente, ſe déclare en ſa faveur. Tout annonce une nouvelle révolution. Mervan ſe hâte de la prévenir. Cent cinquante mille hommes marchent, ſous ſes ordres, à la rencontre des rebelles. Se voir & s'attaquer ne ſont qu'une même choſe. La bataille eſt opiniâtre. Elle dure, avec le plus cruel acharnement, depuis le lever de l'aurore juſques bien avant dans la nuit. Les ténèbres ſeules arrêtent les guerriers, que l'animoſité de leurs chefs ſembloit avoir tranſportés des mêmes ſentimens. Pendant trois jours conſécutifs, cette ſanglante mêlée recommence toujours avec plus de fureur. Enfin Soliman, qui avoit perdu la moitié de ſes troupes, ſe voit contraint de céder encore une fois à la ſupériorité, ou, ſi l'on veut, à la fortune de ſon rival. Emeſſe lui ouvre un aſile. Il y entre accompagné ſeulement de deux hommes: toute ſa grande armée s'étoit diſſipée comme l'ombre. Là, neuf cents Emeſſéniens, touchés de ſon infortune, s'engagent, par ſerment, à ſoutenir ſes intérêts juſqu'à la mort. Avec cette

petite troupe, Soliman ſe met en embuſcade dans les défilés de Telmaïr, non loin d'Emeſſe, dans le deſſein d'y ſurprendre le Calife. Mervan & ſes ſoldats, qui croyoient l'ennemi renfermé dans la ville, marchoient avec cette négligence qu'inſpire une profonde ſécurité, fondée ſur une victoire complette. Tout-à-coup ils ſe voyent attaqués avec fureur, ſans pouvoir ſe défendre. La plûpart périſſent, avant qu'on ſoit en état de repouſſer les aſſaillans. Mervan, qui apprend ce carnage, accourt de l'arriere-garde avec des troupes fraîches & bien armées. La fortune change. Soliman eſt accablé à ſon tour. Il ſurvit ſeul à tous ſes zélateurs; & ſon épée lui ouvre le chemin d'Emeſſe. Mervan l'y pourſuit de ſi près, qu'il n'a que le tems de remettre à Saïd, ſon frere, le commandement de la ville, pour ſe réfugier dans une cité plus éloignée. Saïd ranime le zèle des citoyens que la préſence du Calife intimide. Ils ferment leurs portes au prince, qui les aſſiége pour la ſeconde fois. Pendant les ſept mois que dura cette expédition, Mervan battit la place avec plus de quatre-vingt balliſtes, qui lançoient des pierres énormes. On en compta quatre cents mille qui tombèrent ſur les maiſons avec un fracas horrible. Il n'y avoit plus pour les citoyens de ſûreté dans leur propre patrie. Pour éviter la

mort qui les pourſuivoit par-tout, le plus grand nombre alloit ſe cacher dans les ſouterrains, où la famine & les maladies venoient les moiſſonner. Il ne reſtoit plus de ſoldats pour défendre les remparts. Saïd força les femmes à partager les pénibles fonctions de la guerre : ces infortunées, élevées, nourries dans la molleſſe, ſuccomboient à ces fatigues ; & leur triſte fin mettoit le comble à la douleur qui dévoroit les reſtes des habitans d'Emeſſe. Enfin, n'écoutant plus que leur déſeſpoir, & fermant l'oreille aux pathétiques exhortations de Saïd, ils réſolurent de ſe rendre, eſpérant de mériter leur pardon en livrant leur gouverneur. Ils l'arrêterent dans ſon palais, le chargerent de chaînes, & le conduiſirent à Mervan, auquel ils le préſenterent, en rejettant ſur lui la longueur de leur réſiſtance. Mervan, qui ne pouvoit plus les punir, leur pardonna leur nouvelle révolte. Seulement il extorqua d'un riche Juif une ſomme de quatre cents mille piéces d'or. C'étoit le ſeul des citoyens d'Emeſſe, qui eût ménagé ſa fortune dans cette funeſte cataſtrophe.

[746.]

Tandis que Mervan diſputoit ſa couronne à la rebellion, il ſe formoit dans les différentes provinces de ſon empire, un

orage qui devoit l'accabler. Depuis le règne d'Omar II, la famille d'Abbas, iſſuë, comme celle d'Ali, d'Abdolmotalleb, aïeul de Mahomet, voyoit ſe tourner vers elle les yeux de tous les Muſulmans. On ſe diſoit l'un à l'autre qu'elle étoit bien plus digne du trône de Mahomet, que les Ommiades qui le ſouilloient depuis long-tems par leurs crimes. Après tant de viciſſitudes qui avoient opéré cette mutation fréquente de ſouverains, les cœurs des Saraſins s'étoient détachés de la maiſon régnante, & avoient trouvé, pour ainſi dire, dans les Abbaſſides de quoi fixer leur affection. Les richeſſes immenſes, la multitude, la puiſſance de ces illuſtres particuliers qui comptoient des villes au nombre de leurs poſſeſſions, la piété, le zèle qu'ils montroient en toutes rencontres, les égards qu'ils prodiguoient à tous les Muſulmans, tout, en un mot, parloit en leur faveur. Ceux même que la religion avoit armés pour la cauſe des Alides, rebutés par les diſgraces multipliées de cette noble famille, s'étoient déclarés pour les enfans d'Abbas; enfin les deux tiers de l'empire Saraſin les reconnoiſſoient déja tacitement pour leurs maîtres, & n'attendoient plus qu'une circonſtance favorable pour manifeſter leurs ſentimens ſecrets.

Le premier des Abbaſſides qui parut

avec distinction, & qui fut, en quelque sorte, décoré d'une ombre de souveraineté, fut Mahomet. Tous ses parens, tous les partisans de sa maison lui conférerent le titre de chef de sa famille. C'étoit un vieillard vénérable, pere de douze enfans qu'il montroit aux peuples comme l'espérance & la gloire future du Musulmanisme. Quand le bruit de sa nouvelle dignité se fut répandu, tous ceux qui s'étoient dévoués aux intérêts de la race d'Abbas, lui envoyerent des députés, pour lui jurer une aveugle obéissance. Les peuples du Koraſſan sur-tout signalerent leur zèle. Soliman, fils de Kothaïr, chef de leur députation, lui fit, de la part de ses compatriotes, de magnifiques présens, & déposa à ses pieds la somme de quatre cents mille drachmes, pour l'aider, disoit-il, à soutenir l'éclat de son rang. Mahomet, affectant ce ton prophétique qui avoit toujours si bien réussi auprès des Musulmans, les remercia, dit-on, par ce discours : » Fidèles disciples du prophète, vous res-» pectez en moi le sang de cet homme » divin. Dieu seul peut récompenser di-» gnement cette religieuse affection ; le » Tout-Puissant bénira votre zèle. Persé-» vérez dans ces sentimens magnanimes. » Le tems va venir où le Ciel vengera sur » la maison d'Ommiah, tout le sang » qu'elle a versé pour cimenter sa tyran-

fin ils détruiſirent en Eſpagne l'empire de Mahomet ; & cette gloire fut réſervée aux rois Catholiques Ferdinand V & Iſabelle (*).

[713.]

La belle moſquée de Damas avançoit ; pour la rendre vénérable, Valid entreprend d'y placer la chaire & le bâton de Mahomet, projet que Moavie & Abdalmélec avoient inutilement formé. Mais les Médinois dirent à ſes commiſſaires : » Recommandez à votre maître de crain» dre Dieu, & de ne pas s'expoſer à la » colere du Ciel. » Cette remonſtrance ſatisfit le Calife ; il ſe déſiſta de ſon deſſein.

[714.]

Le fameux Hégiage tombe dangereuſement malade. Près de mourir, il conſulte ſon aſtrologue pour ſçavoir s'il ne trouvoit point dans ſes éphémérides que quelque grand capitaine dût bientôt finir ſes jours. L'aſtrologue, après une ſérieuſe obſervation, répond qu'un grand ſeigneur, nommé Colaïb, étoit menacé de mourir

(*) Comme l'hiſtoire des Arabes établis en Eſpagne, & celle des Califes Ommiades qui les gouvernerent, appartient aux Anecdotes de ce royaume, nous y renvoyons le lecteur.

l'expoſition des brillantes qualités de Moſlem ; & les députés, ſatisfaits, témoignerent leur approbation, en offrant à leur ſouverain de riches préſens, vingt mille piéces d'or & deux cents mille drachmes en eſpeces.

Abu-Moſlem ne tarda point à répondre à la haute opinion que ſon maître avoit donnée de lui. A peine fut-il arrivé dans le Koraſſan, qu'il leva quelques troupes, & réſolut d'attaquer celui qui commandoit dans le pays au nom de Mervan. Ses forces étoient bien inférieures à celles du Calife ; mais ſon grand courage valoit ſeul une armée redoutable. Il combattit ; il triompha : cette victoire fut le prélude de la grandeur prochaine des Abbaſſides.

Ibrahim n'apprend qu'avec les tranſports de joie les plus vifs, le ſuccès de ſes armes. Pour les animer, il envoie à ſon général deux drapeaux, qu'il appelle l'un la nuée, & l'autre l'ombre. Abu-Moſlem les reçoit avec toutes les marques de la plus profonde vénération. Il les fait porter à la tête de ſon armée : « Mes freres, dit-il à » ſes ſoldats, les noms que portent ces » ſacrés étendards ſont un préſage heu- » reux de la fortune qui doit couronner » notre valeur, & de l'élévation du prince » que vous ſervez avec moi. Car de même » que les nuées ne ceſſeront jamais de four-

» nir à la terre une ombre ſalutaire, afin
» le monde ne ſera plus à l'avenir ſan
» avoir des Califes de la maiſon d'Abbas.
Enſuite il parcourt toutes les villes d
Koraſſan, proclamant par-tout ſon maît
légitime empereur des Fidèles, forçant l
Officiers de Mervan à reconnoître Ibr
him, ou à évacuer les places qu'ils gou
vernoient au nom de leur prince.

[747.]

Il y avoit à Baſſora un pieux docteu
nommé Malek-ben-Dinar, dont la vi
exemplaire & la mâle éloquence étoien
admirées de tous les Muſulmans. Sur l
bruit de ſa dévotion, un homme vint, d
extrémités de l'empire, pour le ſupplier d
prier pour ſa femme, qui, diſent les léger
des Mahométanes, étoit groſſe depuis qu
tre ans. Malek ſe mit d'abord en colè
contre cet homme, & lui dit d'un to
bruſque: « Suis-je prophète, pour fai
» des miracles? » Cependant il ſe mit e
oraiſon, & s'écria, les mains élevées ve
le ciel: « O mon Dieu! ſi cette femm
» eſt groſſe d'une fille, faites, s'il vous plaî
» qu'elle accouche d'un garçon. » Tou
ceux qui l'accompagnoient prierent ave
lui; & le pieux Muſulman n'abaiſſa ſe
mains, que quand il eut appris que l'homme
pour lequel il avoit intercédé, étoit pe

d'un fils, que ſon épouſe avoit mis au monde tout chevelu & avec toutes ſes dents, comme s'il eût déja été à l'âge de quatre ans.

[748.]

La puiſſance d'Ibrahim s'étendoit de jour en jour, & prenoit cette conſiſtance ſolide que les ſuccès commencent & que le tems affermit, lorſqu'un caprice de la fortune penſa ruiner ſon parti pour jamais. Accompagné de ſes freres Abul-Abbas & Abu-Jaafar, de ſon fils, de ſon oncle, & des premiers d'entre ſes parens, il entreprit le pélerinage de la Mecque. Il marchoit avec une pompe digne de ſon rang; trente chameaux richement caparaſſonés, de brillans équipages, une ſuite nombreuſe, tout annonçoit la grandeur du pélerin. Mervan eſt inſtruit de ce voyage religieux, & forme le deſſein d'en profiter pour ſaiſir ſon rival. Par ſon ordre, le gouverneur de Damas envoie un gros détachement de cavalerie qui ſe met en embuſcade, & qui ſurprend le prince Abbaſſide. On le charge de chaînes; on le conduit dans la capitale de Syrie; on le jette dans un noir cachot, où bientôt le poiſon termine ſes jours.

Tous les parens d'Ibrahim avoient pris la fuite, & s'étoient réfugiés à Cufa, qui

s'étoit engagée dans le parti du nouveau Calife. Après la mort de ce prince, Abul-Abbas, ſon frere, s'y tint caché, juſqu'à ce que l'arrivée des troupes que commandoit Abu-Moſlem, pût le mettre en état de faire valoir ſes droits à la ſucceſſion de ſon aîné. Cette armée vint ſous les auſpices de ſon général. Quand elle fut dans les plaines de Cufa, tous les officiers, à l'exemple de leur chef, prirent des habits noirs; &, l'épée au côté, entrerent à cheval dans la ville, pour prêter à leur nouveau ſouverain le ſerment de fidélité. Abul-Abbas les reçut en pere, & ſes manieres affables lui gagnerent tous les cœurs.

[749.]

Mervan fait d'inutiles efforts pour arrêter les progrès de ſon rival. Deux de ſes généraux ſont vaincus; & leur défaite range ſous l'obéiſſance d'Abul-Abbas tous les peuples qui chanceloient encore entre le parti de ce dernier & celui du prince Ommiade. Mervan, conſterné ſans être abbatu, croit enfin rappeller la fortune ſous ſes drapeaux en marchant lui-même à la tête de ſes guerriers. Il joint les ennemis; il ſe prépare à les attaquer: &, voulant animer ſes troupes en préludant avec ſuccès, il prend un corps de cavalerie, & ſe précipite ſur

les premiers rangs de l'armée Abbaſſide. La victoire couronne ſon audace; mais la fortune ne ſeconde ſa valeur que pour le tromper bientôt de la maniere la plus cruelle. Il revenoit couvert de lauriers, avec les dignes compagnons de ſon triomphe. Un beſoin naturel l'oblige de mettre pied à terre; ſon cheval s'effraye & prend la fuite: envain on veut l'arrêter; l'animal fougueux échappe, & court avec la rapidité de l'éclair, vers le gros de l'armée. Les troupes du Calife voyant arriver le courier ſans ſon maître, s'imaginent que le prince a perdu la vie dans cette eſcarmouche. Cette opinion s'accrédite; la terreur s'empare de tous les eſprits; les rangs ſe confondent; chacun ſe diſperſe; Mervan, au lieu de trouver ſes ſoldats ſous les armes, voit ſon camp abandonné. Il vole après les fuyards; il les prie, il les conjure de s'arrêter; il ſe nomme; on le prend pour un fantôme: & ſon apparition ſoudaine précipite les pas de ces guerriers puſillanimes. Déſeſperé, il fuit avec eux, & ſe préſente aux portes de Damas, la capitale de ſon empire. Les habitans de cette ville, qui le haiſſoient, refuſent de le recevoir; & ce malheureux prince, pourſuivi de de toutes parts, trouve enfin, après bien des traverſes, une retraite dans l'Egypte, qui lui obéiſſoit encore. Il y ſurvécut à

après avoir vu les remparts s'écrou
vant lui, il ſe retrancha dans la moſq
la place ; il y ſoutint les plus vives a
durant ſix jours, n'ayant que deux
hommes avec lui ; & il ne ceſſa de co
tre, qu'en ceſſant de vivre. Un coup de
qui lui perça le cœur, termina ſes j
ſes diſgraces.

Mervan étoit dans ſa ſoixante-neu
année, ſuivant la plus commune op
Prinçe ſage, la maniere dont il ſe ſou
un trône ébranlé de toutes parts pr
grandeur de ſa prudence ; habile da
de gouverner, il ſçut contenir dans l
nes du devoir l'eſprit des Muſulmans
plus que jamais à la ſédition. S'il a
être la victime de la viciſſitude des
humaines, c'eſt le crime de la fortune
poſtérité doit lui ſçavoir gré d'avoir
long-tems contre ſes caprices. La de
ſon ſceau peut être conſidérée com

yeux. On dit que Mervan étoit le plus grand mangeur de ſon ſiécle. Il aimoit ſur-tout avec paſſion les rognons de mouton. Voyoit-il un de ces animaux à la broche? il s'enveloppoit la main avec un coin de ſa chemiſe, arrachoit ce mets qu'il trouvoit délicieux, le dévoroit avec avidité, puis changeoit de chemiſe. Il en laiſſa dix mille qu'il avoit ſalies de cette maniere.

Les Chrétiens Arabes regardent ce monarque comme un de leurs plus cruels perſécuteurs, ſur-tout durant ſon ſéjour en Egypte. Si leur imputation eſt vraie, apparemment que l'adverſité avoit aigri le caractere de ce Caliſe. Ils diſent que, s'étant ſaiſi d'un monaſtere de filles, il fit toutes les religieuſes priſonnieres. Une de ces pieuſes veſtales frappa le prince; ſes attraits allumerent dans ſon cœur le feu d'une paſſion qui ſemble commander aux rois avec plus d'empire qu'aux autres hommes; il voulut lui ravir un bien qu'elle avoit conſacré à l'Eternel. Cette ſainte fille, pour ſe garantir de la violence dont elle étoit menacée, eut recours à un innocent ſtratagême. Elle offrit au monarque de lui donner un onguent qui rendoit invulnérable la partie qui en étoit frottée, & le pria d'en faire l'eſſai ſur elle-même. Le Caliſe y conſentit. Il lui en frotta le cou; &, levant ſon cimeterre, il lui trancha la tête, lui donnant ainſi, ſans y penſer, la couronne du martyre.

ABUL-ABBAS, *premier Calife Abbaſſide.*

[750.]

LA tête de Mervan, qu'on vint préſenter à Abul-Abbas, fut, pour ce prince, une preuve certaine de ſon élévation. Quand on la dépoſa à ſes pieds, il ſe proſterna humblement devant Dieu, lui rendit de ſolemnelles actions de graces d'avoir anéanti ſon redoutable compétiteur, & fit diſtribuer dix milles piéces d'or aux pauvres. Après ces actes de religion, le Calife diſtribua les gouvernemens de ſon vaſte empire à ſes parens & à ſes partiſans les plus chéris. Abdallah, oncle du prince, eut celui de Syrie; &, dans l'entrée publique qu'il fit à Damas, il exerça des cruauté inouies ſur ceux de la maiſon des Ommiades. Il fit ſouffrir aux uns les tortures les plus barbares; il fit brûler les autres. A Ruſafa, il fit donner cent vingt coups de bâton ſur le dos nud, à Héſham, fils d'Abdalmélec; & la peau de cet infortuné, dont tout le crime étoit d'être le fils d'un monarque, fut arrachée & brûlée en ſa préſence par ordre du gouverneur: « J'ai voulu te rendre, lui diſoit-il, les ſoi-

» xante coups que ton pere à fait donner » au mien ſans qu'il fût coupable d'au- » cun crime. » Triſtes repréſailles, dont il eût été beau de ne point faire uſage : mais le véritable héroïſme n'étoit pas la vertu générale des Muſulmans de ce ſiécle ; une fureur barbare, une aveugle vengeance animoient toutes leurs actions.

[751.]

Quelques Arabes veulent venger la mort de Mervan, ſous la conduite d'un homme intrépide, appellé Burica, qu'ils proclament ſouverain. Mais leur zèle infructueux ſe borne au ravage de quelques villes, & ne ſert qu'à la deſtruction totale de la maiſon d'Ommiah, dont on immole par-tout les membres qui ne peuvent échapper à la vigilance des miniſtres du monarque Abbaſſide. Burica fut vaincu dans ſix batailles conſécutives, & paya de ſa tête ſon imprudente révolte.

[753.]

Abul-Abbas avoit un grand fond de piété : tous les objets nourriſſoient en lui ce ſentiment religieux. Un jour qu'il ſe regardoit dans un miroir, ſe voyant dans la fleur de la jeuneſſe, il fit à Dieu cette priere : « Je ne dirai pas, Seigneur, » comme Soliman qui m'a précédé ſur

ndre : il fallut que les parens & les eſtiques du monarque, honteux d'être s modeſtes que le nouveau ſouverain, ſent joindre leurs prieres à celles des ds de l'empire, pour forcer l'humble ſe à prendre poſſeſſion d'un bien dont ignité ſuprême le rendoit maître.

[720.]

n ſéditieux, appellé Suzib, ſe révolte re le Calife, ſous divers prétextes de ion, & ſe fait un parti redoutable. ar, qui n'aimoit point la guerre, & qui gnoit ſur-tout de répandre le ſang Muſul- , écrit au rebelle : « Mon frere ! ſi vous voulez que la réforme de la religion de l'état, dont les intérêts ſont inſé- rables, venez me trouver, nous pren- ons enſemble les moyens les plus pro- es à parvenir à votre but. » Suzib, nt reçu la lettre du prince, la baiſa reſ- tueuſement, & chargea deux de ſes ſec- urs de porter au commandant des Fi- es une requête conçue en ces termes : énérable vicaire du prophète, nous ſe- ions indignes de jamais jouir du bon- eur promis aux vrais Muſulmans, ſi nous ſions former *quelques* plaintes contre *votre ſublime perſonne.* Vous êtes le lus *juſte, le plus équitable* de tous les onarques ; *vous rappellez* dans ce ſié-

méritent des éloges. Il diſtingua les Alides de tous ſes autres ſujets; il les tira de la foule, & leur donna le rang de princes, avec toutes les prérogatives dont jouiſſoient ceux de ſa famille. Son extraordinaire libéralité ſurpaſſe tout ce que l'on a dit de ces prédéceſſeurs. Entre mille exemples que l'on en rapporte, un ſeul trait peut faire connoître que cette bienfaiſante qualité n'étoit pas chez lui une vertu de caprice. Il apprit qu'Abdallah, petit-fils du fameux Hoſſein, vivoit dans l'indigence; il le fit venir dans ſon palais; lui donna deux millions de drachmes pour monter ſa maiſon, & lui aſſigna tous les ans la même ſomme pour vivre d'une maniere conforme à ſa naiſſance. L'inſcription de ſon ſceau marquoit la vivacité de ſa foi: « Dieu eſt la con-» fiance d'Abul-Abbas, qui croit en lui. »

ABU-JAAFAR-ALMANSOR.

[754.]

AVANT que de mourir, Abul-Abbas avoit dépoſé ſon teſtament entre les mains d'Iſa, ſon oncle, avec ordre de l'ouvrir, & de faire proclamer celui qu'il auroit déſigné pour ſon ſucceſſeur, auſſi-tôt après ſa mort. Ce prince étoit Abu-Jaafar-Almanſor, ſon frere, qu'il avoit toujours ſinguliérement aimé. Almanſor conduiſoit alors à la Mecque une caravanne de pélerins. Il apprend l'heureuſe nouvelle qui le plaçoit ſur le trône; il charge Abu-Moſlem de le précéder à Cufa, pour y veiller à ſes intérêts. Ce grand capitaine trouve toute la ville en rumeur. Iſa, neveu d'Almanſor, eſſayoit de corrompre les habitans, & s'efforçoit de monter ſur la chaire du prophète au lieu de ſon oncle. Abu-Moſlem diſſipe ſa faction, & force le rebelle à aller ſe jetter aux pieds du prince légitime pour obtenir ſa grace. Almanſor, après s'être acquitté de ſon pélerinage, joint ſon général, qui lui fait prêter dans toutes les villes le ſerment d'obéiſſance, & qui le conduit à Anbar,

rence, craignirent que le Calife ne prît la réſolution de changer l'ordre de la ſucceſſion, & peut-être même de faire paſſer le Califat dans une autre famille. Ils réſolurent de lui donner la mort pour prévenir ce deſſein. Ils gagnerent un de ſes eſclaves, qui lui ſervit des fruits empoiſonnés. Le poiſon n'opéra point ſur le champ : le prince languit durant pluſieurs jours ; &, quoique les douleurs qu'il ſouffroit, fuſſent très-vives, jamais il ne fit entendre une ſeule plainte. Ses amis lui conſeillerent de prendre quelques remèdes pour ſa guériſon : « Je ſuis tellement réſigné à la vo-» lonté de Dieu, leur répondit-il, je ſuis » ſi fortement perſuadé de l'opinion du » terme fatal & inévitable de la vie des » hommes, que, ſi, pour échapper à la » mort, il falloit ſeulement me frotter le » bout de l'oreille avec de l'huile, je re-» fuſerois de le faire. » Moſléma vint le voir, & le trouva couché ſur un lit de feuilles de palmier, ayant quelques peaux pour couſſin, & un habillement commun pour couverture. Ses lèvres paroiſſoient flétries & livides, & il n'avoit qu'une chemiſe ſale. Moſléma ne put s'empêcher de blâmer Fatime, ſa ſœur, femme d'Omar, de ce qu'elle ſouffroit que le commandant des Fidèles fut vu de quelqu'un dans un état ſi mal-propre & ſi vil. Elle ſe juſtifia,

en assurant que le Calife n'avoit point de chemise pour en changer. Mosléma versa des larmes, & rendit graces à Dieu d'avoir inspiré à un si grand prince des sentimens d'une si profonde humilité.

Omar mourut dans sa trente-septieme année, & fut inhumé dans le territoire d'Emesse. Ses vertus l'avoient fait monter sur le trône, & ses vertus l'en firent descendre. Il fut l'ornement d'un siécle corrompu; & l'exemple des rois équitables. Il étoit pieux par caractere; &, dès son enfance, il avoit tourné toutes ses pensées vers le ciel. L'inscription de son sceau étoit: » Omar, fils d'Abdalaziz, croit en Dieu. » Après sa mort, quelques Arabes enfoncerent les portes de la maison où il se retiroit souvent. Ils croyoient y découvrir quelque trésor; mais ils n'y trouverent qu'une veste grossiere, qu'il portoit quelquefois lorsqu'il alloit à cheval, & une corde suspendue, sur laquelle il se balançoit de tems en tems pour se récréer, quand ses esprits étoient épuisés par ses longues & ferventes prieres.

Majushun, l'un des plus illustres docteurs Mahométans, pour faire connoître tout le mérite d'Omar, s'exprime de la sorte. « Un » jour je sentis tout-à-coup mes sens défail- » lis: je tombai; on me crut mort. Un ange, » semblable à celui que vit le prophète,

troupes, le chemin du Koraſſan, au lieu de marcher en Egypte, comme le portoient les ordres du monarque.

Almanſor, trop foible pour réduire par la force un miniſtre qu'il avoit, en quelque ſorte, excité lui-même à la révolte, mais charmé d'avoir une raiſon ſpécieuſe d'oublier ſes exploits & les preuves de ſon zèle, crut qu'il falloit encore employer l'artifice, afin de le faire tomber ſans éclat entre ſes mains. Une députation honorable fut chargée d'aller raſſurer Abu-Moſlem, de lui témoigner la ſatisfaction du Calife, & de l'inviter à ſe rendre à la cour, pour y recevoir les récompenſes dûes à ſes glorieuſes actions. Abu-Moſlem, malgré les conſeils de ſes amis, qui le détournoient d'un voyage qui pouvoit lui devenir funeſte, ſe laiſſa ſéduire, & vint trouver Almanſor. Ce prince le reçut avec les plus grandes marques de diſtinction; & lui dit, d'un ton obligeant, de regarder ſon palais comme le ſien propre, & d'aller ſe repoſer des fatigues de ſon voyage. Ces trompeuſes paroles cachoient la perfidie la plus horrible. Abu-Moſlem, charmé de cet accueil, fut le premier, le lendemain, à ſe trouver au lever du Calife, pour lui faire la cour. Après les ſalutations mutuelles, Almanſor le prit par la main, & le conduiſit dans ſon cabinet,

où, ſeul avec lui, il s'entretint d'abord ſur la ſituation des affaires dans le Koraſſan & dans tous les pays du gouvernement d'Abu-Moſlem. Puis, changeant tout-à-coup de ton & de propos : « Vous êtes » un traître, un perfide, un rebelle, lui » dit-il : vous avez toujours prétendu aller » de pair avec vos maîtres ; & même, » en dernier lieu, n'avez-vous pas voulu » me faire la loi, en rejettant avec inſulte » mon commiſſaire ? Quel reſpect m'a-» vez-vous jamais témoigné ? Vous rap-» pellez-vous le voyage de la Mecque ? » Avez-vous oublié cette lettre où vous » avez affecté de mettre votre nom avant » celui de votre ſouverain ? Mais tous » ces forfaits ſeroient excuſables, ſi votre » ambition n'y eût pas mis le comble. » Vous vous êtes vanté d'avoir mis les » Abbaſſides ſur le trône ; &, voulant ac-» quérir la gloire de faire ou de défaire » à votre gré les ſucceſſeurs du prophète, » après avoir ſervi ma famille, vous avez » pris les moyens de la détruire pour éle-» ver celle des Alides. » Abu-Moſlem, frappé comme d'un coup de foudre, reſta d'abord interdit. Envain il vouloit parler ; le courroux du Calife, peint dans ſes regards, la crainte qui l'avoit ſaiſi, tout étouffoit ſa voix. Il ſe jette aux pieds du monarque ; il embraſſe ſes genoux ; &,

rompant enfin le ſilence en pouſſant de triſtes ſanglots, il entreprend de ſe juſtifier & de toucher ſa clémence. « Que » Dieu me faſſe périr, dit Almanſor, ſi » dans le moment vous ne recevez le ſa» laire de vos crimes. » Auſſi-tôt il frappe des mains, & lui tourne le dos. A ce ſignal, quatre aſſaſſins, cachés derriere un rideau, ſe jettent ſur Abu-Moſlem. « Commandant » des Fidèles, s'écrie cet infortuné géné» ral, ſauvez-moi des mains de vos en» nemis ! » — Mon plus cruel ennemi c'eſt » toi-même, lui répond Almanſor. » Leçon terrible pour ces miniſtres qui ſacrifient les droits les plus ſacrés à l'ambition, au deſpotiſme de leurs maîtres. En vain ils en eſperent quelque retour : les rois n'aiment point à élever ceux qui les ont élevés eux-mêmes. Abu-Moſlem avoit immolé plus de ſix cents mille victimes à la grandeur des Abbaſſides, ſans compter tous les malheureux qu'il avoit fait périr dans les combats qu'il avoit livrés. Ce miniſtre étoit l'homme le plus voluptueux & le plus gourmand de ſon ſiécle. Il conſommoit par jour trois mille gâteaux ou tartres, mille moutons, ſans compter les bœufs & la volaille. Il avoit mille cuiſiniers ; il falloit douze cents bêtes de charge pour porter ſa batterie de cuiſine. Que de vexations, que de rapines pour fournir à

trer ; on leur donnoit les choſes dont
avoient beſoin par les fenêtres d
priſon ; &, quand une d'elles étoit a
à l'honneur de ſa couche, on la co
ſoit ſur une monture qu'on tuoit au
après ; &, dès le lendemain, on
brûler la ſelle ſur laquelle elle avo
aſſiſe, afin que perſonne ne s'en ſervî
la ſuite.

[757.]

Abdalrahman, fils de Moavie,
fils de Hesham, & arriere-petit-fils
dalmélec, voyant la ruine entiere
maiſon d'Ommiah en Aſie, paſſe
pagne, où l'on reconnoiſſoit enco
Ommiades ; & les Arabes le procl
légitime Calife d'Occident. Il y rég
rant trente-deux ans avec une in
qui lui mérita le ſurnom de Juſte
nomination rare parmi les ſouverain

ſante qui enſeignoit la métempſycoſe, ſe révoltent dans la ville d'Hashémie, où le Calife faiſoit ſa réſidence. Ils avoient été les premiers à ſe déclarer en faveur des Abbaſſides, pour leſquels ils témoignoient une vénération ſacrilége. Un jour, s'étant aſſemblés en grand nombre, ils firent autour du palais d'Almanſor les circuits ſacrés & les mêmes cérémonies que les Muſulmans ont coutume de pratiquer à la Mecque. Ils prétendoient par-là l'invoquer comme un Dieu, & lui décerner les honneurs qui ne ſont dûs qu'à l'Être ſuprême. Le prince, indigné d'une impiété ſi déclarée, fit arrêter une centaine des principaux. Les autres, irrités de cette ſévérité, réſolurent entr'eux que, puiſqu'Almanſor refuſoit d'être reconnu pour Dieu, il falloit le tuer, & choiſir un autre prince qui fût moins difficile. Pour exécuter ce deſſein, ils prirent un cercueil vuide, & allerent à la priſon, ſous prétexte d'y enlever un mort. Par ce ſtratagême, ils délivrerent leurs camarades, & retournerent tous enſemble au palais du monarque pour le poignarder. Almanſor étoit brave. Se voyant ſurpris, & n'ayant que peu de gens avec lui, il monte ſur une mule; il court au-devant des mutins, dans la réſolution de vendre chérement ſa vie. Les rebelles l'environnent; il alloit

prince en ſi grand danger, ſort dé
traite avec quelques valets, tom
les factieux, & les charge avec tant
gueur, qu'il en tue ſix mille, met l
en fuite, & arrache le monarque
mort qui paroiſſoit inévitable. Cet
nérosité de Maan étoit ſi peu com
qu'elle a paſſé en proverbe parmi le
bes. Elle lui valut les bonnes gra
Calife, qui, pour premiere mar
faveur, le pria de lui raconter ſes av
depuis la chute de la maiſon d'Or

» Prince, répondit Maan, m
» depuis l'élévation de votre famil
» celle d'un fugitif, qui, voyant ſa
» levé ſur ſa tête le glaive de la ve
» ce, s'enferme dans l'obſcurité po
» ter ſes coups. Je reſtai long-tems
» dans la maiſon d'un de mes amis
» rah. Mais, ne me croyant point

» mine ſaiſit la bride de mon chameau, &
» me demanda ſi je n'étois pas celui que
» le Calife faiſoit chercher par-tout, &
» dont la découverte devoit faire la for-
» tune de celui qui le dénonceroit ? —
» Non, répondis-je. — Quoi ! vous n'ê-
» tes pas Maan ? — Je fus déconcerté. Je
» pris un de mes joyaux ; &, le lui pré-
» ſentant : recevez, lui dis-je, cette foible
» récompenſe du ſervice que vous me ren-
» drez en favoriſant ma fuite par votre
» ſilence : ſi les tems deviennent plus heu-
» reux pour moi, ma fortune ſera la vôtre.
» Cet homme, conſidérant le prix de ce
» joyau, me dit : J'ai une demande à vous
» faire ; je vous prie de me répondre avec
» ſincérité. Ne vous eſt-il jamais arrivé
» de donner en une ſeule fois tout votre
» bien ? car je ſçais que vous paſſez pour un
» homme très-libéral. — Non. — N'en avez-
» vous jamais donné la moitié ? — Non.
» Enfin deſcendant, par degrés, au tiers,
» au quart, & juſqu'à la dixieme partie,
» la honte me fit dire que je pourrois bien
» en avoir donné la dixieme. Hé bien,
» reprit-il, afin que vous ſçachiez qu'il y
» a des perſonnes encore plus libérales que
» vous, moi, qui ne ſuis qu'un ſimple fan-
» taſſin, & qui ne tire que deux écus par
» mois de ſolde, je vous donne ce joyau,
» dont le prix paſſe plus de mille piéces

» d'or. En achevant ces mots, il me jette
» le joyau, & diſparoît. Surpris de cet
» acte héroïque, je vole après lui, & le
» ſupplie de revenir ſur ſes pas. Non, m'é-
» criai-je, j'aime mille fois mieux être
» découvert & perdre la tête, que d'être
» vaincu par un procédé ſi généreux. Ame
» magnanime, ou je vais vous ſuivre, ou
» vous recevrez le tribut de ma reconnoiſ-
» ſance. A ces paroles, il revient à moi,
» ſe jette à mon cou, & me dit : Vous
» voudriez donc me faire paſſer pour un
» voleur de grands chemins ? Non, je
» ne recevrai point votre préſent, car je
» ne pourrois pas en toute ma vie vous
» rendre la pareille. Après cela, nous nous
» ſéparâmes. » Almanſor fut ſi charmé de ce récit, qu'il fit chercher dans toute l'étendue de l'empire ce ſoldat généreux, pour couronner ſa vertu. Mais toutes les perquiſitions furent inutiles ; & cette action ſublime fut publiée dans toutes les provinces Muſulmanes, ſans que celui qui l'avoit faite daignât ſe montrer.

[760.]

La famille d'Ali, quoique riche & puiſſante, vivoit, comme on l'a déja dit pluſieurs fois, dans une paiſible obſcurité. Almanſor ne pouvoit la ſouffrir ; il croyoit ſans ceſſe voir en elle une ſource de rivaux

ıbles de diſputer le trône à ſa mai-
; & le reſpect des Muſulmans, qui
ıpêchoit de ſe livrer avec ſécurité aux
reſſions de ſa haine, étoit encore un
veau motif pour lui de chercher à per-
ces illuſtres & malheureux princes. On
lui apprendre que le peuple du Ko-
ın prônoit avec complaiſance le mé-
de Mahomet & d'Ibrahim, fils d'Ab-
ah, & petit-fils de Haſſan; il s'ima-
: auſſi-tôt qu'ils ont formé le deſ-
de lui arracher la couronne. Il les
chercher; lui-même ſe met en devoir
lécouvrir leur retraite; &, traînant à
ıite Abdallah, pere des deux princes,
rend dans l'Irac, où il le fait charger
:haînes & renfermer dans une obſ-
: priſon. Douze fils de Haſſan tom-
t entre ſes mains; il les fait fouetter
: la derniere barbarie; &, par ſon or-
, on les jette dans un cachot ſi étroit,
ls ne pouvoient s'aſſeoir; & le peu
r qu'on leur laiſſa fut bientôt empoi-
ıé par les exhalaiſons des excrémens
:es infortunés, dont la mort vint ter-
er la miſere.

Mahomet & Ibrahim, obligés de ſe
:ndre, par cette guerre ouverte que
déclaroit le Calife, chercherent dans
parti un moyen de ne point périr,
moins ſans vengeance. Mahomet vole

VALID II.

[742.]

VALID étoit âgé de quarante ans lorsqu'il monta sur le trône. Hésham, son oncle, l'avoit toujours traité avec les plus grandes marques de distinction; mais Valid, s'étant abandonné à l'ivrognerie & aux plus horribles débauches, encourut la disgrace du Calife, qui voulut employer l'autorité pour lui faire changer de conduite. Valid quitta la cour, & choisit la ville d'Azrah pour retraite. La solitude lui donna lieu de réfléchir sur ses déréglemens; il résolut de mener une vie moins scandaleuse, & en effet il parut converti. Hésham, qui l'aimoit tendrement, en fut si satisfait, qu'à l'exclusion de ses propres enfans, il lui transmit le sceptre.

Après sa proclamation, Valid, pour gagner l'affection de ses sujets, leur prodigua les trésors immenses de son prédécesseur. Il fit distribuer des habits & des provisions à tous les impotens & à tous les aveugles de Damas, & fit présent aux dames de cette capitale de quantité de parfums & de riches parures. Il suffisoit de se présenter

eut le ſort de Mahomet; & les têtes des deux freres furent portées à Almanſor, comme des monumens qui aſſuroient ſa puiſſance.

[761.]

Les révoltes étoient éteintes, & l'empire jouiſſoit d'une paix profonde. Almanſor devient fondateur d'une ville célèbre, qui fut le centre & la capitale du Muſulmaniſme, juſqu'à l'extinction du Califat. Au confluent de l'Euphrate & du Tigre, s'étendoit une plaine agréable, que ſa ſituation, au milieu d'une contrée qui comprenoit les territoires de Baſrah, de Cufa, & de pluſieurs autres cités indiſciplinables, rendoit importante. Un roi de Perſe avoit autrefois donné cette délicieuſe campagne à l'une de ſes femmes; & la princeſſe y avoit fait élever une eſpece de temple en l'honneur de Bag, idole qu'elle révéroit. Ce monument étoit devenu la retraite d'un dévot hermite, dont la réputation attiroit dans ſon oratoire une foule de Muſulmans, qui, touchés de ſes vertus, ſe recommandoient à ſes prieres. Tandis qu'Almanſor paſſoit dans ce pays pour aller chercher les Alides qu'il craignoit, un de ſes officiers, qui avoit entendu parler du ſolitaire, s'écarta de la ſuite du prince, pour voir ce vénérable anacho-

rète. Il y fit quelque ſéjour; &, dans une converſation qu'il eut avec le moine, il lui dit que ſon maître avoit formé le projet de bâtir une ville qui devînt la capitale de l'empire; mais qu'il ne ſçavoit encore dans quelle partie de ſes états il en jetteroit les fondemens. « Si l'on en croit » la tradition du pays, lui répondit l'her- » mite, un prince, qui s'appellera Mo- » clas, doit élever dans cette contrée une » cité qui deviendra fameuſe. Il n'eſt pas » probable que ce tems ſoit encore arrivé, » puiſque votre maître ne porte point ce » nom. » Quand l'officier d'Almanſor eut rejoint ce prince, il lui raconta tout ce qu'il avoit vu chez le ſolitaire; il lui rapporta ſur-tout ce qu'il lui avoit dit touchant la fondation d'une ville célèbre. Au nom de Moclas, le Calife, plein de joie, ſe proſterne en terre, & remercie le ciel de lui avoir fait connoître l'endroit où il devoit bâtir la future métropole de ſes vaſtes états. Les courtiſans, étonnés, prient le monarque de leur expliquer ce myſtere : « Dans ma jeuneſſe, leur répon- » dit-il, mes freres & moi nous avions » beſoin d'argent. Je dérobai ſecrettement » un bracelet à ma nourrice, qui, s'étant » apperçu de mon larcin, m'appella Mo- » clas, nom d'un brigand fameux alors » dans le Koraſſan. Or vous voyez bien,

» par ce qu'a dit l'hermite, que ce Moclas » ne peut être que moi, & que Dieu m'a » deſtiné à l'exécution du grand deſſein que » j'ai formé depuis ſi long-tems. » Auſſitôt il aſſembla les plus habiles ouvriers de ſon empire, au nombre de deux cents mille ; il ramaſſa tous les matériaux les plus précieux ; il prodigua les tréſors, &, en moins de quatre ans, il vit s'élever une ville capable de le diſputer en magnificence à Conſtantinople même ; il l'appella Médinat-Al-Salam, ſéjour de paix, alluſion heureuſe au calme profond qui régnoit alors dans toutes les provinces ; mais le nom vulgaire de Bagdad, qui veut dire don ou préſent fait au dieu Bag, à prévalu.

[763.]

Les circonſtances avoient forcé le Caliſe à déclarer pour ſon ſucceſſeur, au préjudice de ſon propre fils, Iſa, ce même neveu, qui d'abord s'étoit révolté contre lui, & qui enſuite avoit fait triompher ſes enſeignes. Le monarque, chagrin de ce choix que ſon cœur démentoit, emploie l'artifice pour fruſtrer de ſes droits le futur ſouverain. Iſa étoit tourmenté de migraines, & ſujet à des vertiges. Almanſor corrompt le médecin du prince à force de préſens ; & le perfide Eſculape donne

à ſon maître un violent narcotique, qui produiſit l'effet qu'il s'en étoit promis. Durant trois jours, Iſa éternua avec tant d'efforts, qu'il parut avoir perdu la tête, & être déſormais incapable de tenir les rênes de l'état. Auſſi-tôt le Calife aſſembla les grands & les généraux de l'empire, qui, voyant la ſituation déplorable où le prince ſembloit être, convinrent unanimement d'appeller Mahadi, fils d'Almanſor, à la ſucceſſion, après la mort de ſon pere. La maladie d'Iſa ſe diſſipa bientôt après; & le Calife, pour le dédommager, lui donna de grands tréſors, & lui promit qu'il ſuccéderoit à ſon fils, ſi ce jeune prince mouroit ſans enfans.

[764.]

Almanſor, pour aſſurer la grandeur de ſon fils, voulut encore ſe défaire d'un rival dangereux : c'étoit Abdallah, ſon oncle, qui, après ſa défaite par Abu-Moſlem, s'étoit retiré à Baſrah, où il vivoit dans l'obſcurité. Le monarque le preſſa de venir à la cour, en lui jurant qu'il ne lui feroit aucun mal, & qu'au contraire il le traiteroit comme le demandoit ſa naiſſance. Séduit par ces trompeuſes promeſſes, Abdallah abandonne ſon aſile, & ſe rend auprès de ſon neveu, qui le comble de careſſes & de reſpects. Mais le

perfide lui donna pour logement un ſuperbe palais qu'il avoit fait bâtir exprès, & dont les fondemens étoient de ſel. Il y fit répandre une grande quantité d'eau; le ſel fondit, l'édifice croula, & le malheureux prince, victime de ſa crédulité, périt écraſé ſous les ruines.

[768.]

De fréquentes indigeſtions, un dégoût général, tourmentoient le Calife. Ce prince fit venir à ſa cour un médecin Chrétien, perſonnage habile, qui vint à bout de lui rendre la ſanté. Le monarque reconnoiſſant le combla de faveurs, & l'attacha à ſon ſervice d'une maniere particuliere. Le jour de ſa convaleſcence, il lui fit donner un habit magnifique, & lui aſſigna un des plus beaux appartemens du palais. Apprenant un jour qu'il n'avoit pour toute épouſe qu'une vieille femme fort infirme, incapable, par conſéquent, de le rendre pere, il fit conduire dans la chambre du médecin trois jeunes Grèques dont les charmes naiſſans l'auroient diſputé aux attraits des Graces. Chacune portoit dans une corbeille la ſomme de mille piéces d'or, que le Calife leur avoit donnée, comme pour leur ſervir de dot auprès de leur nouvel époux. Le médecin étoit abſent. A ſon retour, il fut bien étonné de voir dans

ſon appartement un don ſi tentateur. Le premier mouvement fut peut-être pour ces aimables filles ; mais, rappellant auſſi-tôt l'amour auſtere de ſes devoirs : « Allez, mes » enfans, dit le bon médecin, je vous » donne l'or que vous m'apportez ; qu'il » vous ſerve à trouver des époux qui vau- » dront mieux que moi. » Almanſor n'apprit qu'avec ſurpriſe une conduite ſi peu conforme aux principes du Muſulmaniſme. Il en demanda la raiſon : « Seigneur, ré- » pondit le pieux Eſculape, je ſuis Chré- » tien, & ma religion me défend la plu- » ralité des femmes. » Ce déſintéreſſement héroïque augmenta l'eſtime du prince, qui s'attacha de plus en plus à un homme ſi conſtant dans la pratique des vertus.

Quelque tems après, le médecin tomba malade, & ſupplia le Calife de lui donner la permiſſion de retourner chez lui, pour voir ſon fils & ſa famille, & pour être enterré avec ſes freres, s'il plaiſoit à Dieu de terminer ſes jours. Almanſor, en bon Muſulman, ſaiſit cette occaſion de lui prêcher l'Iſlamiſme, & de l'exhorter à mériter la béatitude promiſe aux vrais Croyans. « Je vous rends graces, Seigneur, » répondit le médecin ; je ſuis réſolu » d'aller trouver mes ayeux, ſoit dans » le paradis, ſoit dans l'enfer. » Cette réponſe fit rire le monarque, qui, faiſant difficulté

cin; il eſt encore plus habile que
oi. » Le Calife ſe rendit enfin; il lui
réſent de dix mille piéces d'or, &
onna un eunuque pour le ſervir ſur la
:, & le conduire dans ſa patrie.
e nouveau médecin s'inſinua bientôt
l'eſprit du monarque, & devint, en
de tems, tout-puiſſant auprès de lui.
reux s'il eût bien employé ſa fortune!
, moins modeſte, moins déſintéreſſé
ſon maître, il abuſa de ſon crédit;
:vint fier & inſolent, comme tous
niniſtres en faveur; & ſon arrogance
: ſur-tout ſentir aux évêques & aux
opolitains de ſa religion, dont il pré-
oit tirer de groſſes ſommes. Une fois
accompagnoit le Calife à Niſibe, il
la hardieſſe d'écrire au métropolitain
ette ville, qu'il eût à lui envoyer la
leure partie des vaſes ſacrés de ſon

» dre malade ou ſain comme il me » plaît ? » Le prélat trouva moyen de montrer au prince cette inſultante épître ; Almanſor, juſtement irrité, dépouilla l'arrogant Eſculape de toutes les marques de ſa faveur, & le renvoya, après l'avoir fait bien & dûement fouetter.

[771.]

Le deſpotiſme d'Almanſor ſe fit ſurtout ſentir aux Chrétiens qui vivoient dans ſes états. Il les abîma de tributs, que ſes miniſtres levoient avec la plus exceſſive rigueur. Non-content de les épuiſer par ces vexations, il voulut encore leur imprimer une note flétriſſante, qui les fît diſtinguer de tous ſes autres ſujets. Par ſon ordre, on les marqua ſur le front, ſur le cou, ſur les bras, ſur la poitrine & ſur les épaules ; & c'eſt de-là vraiſemblablement qu'eſt venue la coutume qu'ont encore aujourd'hui les pélerins qui vont à Jéruſalem, de porter, pour la plûpart, ſur les bras & ſur les autres parties du corps certaines marques peintes, qui leur ſervent comme de ſauve-garde.

[774.]

Le Calife, quoique languiſſant, entreprend le pélerinage de la Mecque. Dans les adieux qu'il fit à ſon fils, il lui dit ;

: ſuis né dans le mois de Doulhégiah ;
e douzieme de l'année Arabique) j'ai été
oclamé Calife dans ce même mois, &
ıi dans l'eſprit que je mourrai dans ce
ois ; c'eſt pourquoi je me mets en che-
in pour accomplir mon dernier péleri-
ıge, afin que Dieu me faſſe miſéri-
ɔrde. »

:e preſſentiment ſe vérifia bientôt. A
ıe Almanſor avoit-il fait deux journées
:hemin, que, forcé par ſa foibleſſe de
·éter dans une hôtellerie, il remarqua
es murailles quatre vers Perſans, dont
ms étoit : « Les états & les richeſſes de
· monde ne nous ſont pas donnés,
ais ſeulement prêtés. Malheur à vous,
ortels, qui mettez votre confiance dans
s biens périſſables, & qui appuyez
ɔtre orgueil ſur des fondemens ſi rui-
ɛux ! Combien n'aurez-vous point à
ugir, quand il faudra rendre compte à
:lui dont vous les avez reçus ! » Cette
ence attriſta le monarque, qui ne ſe
'oit point ſans reproches à cet égard. La
exion augmenta ſes maux ; une inflam-
ion générale les rendit incurables. Il
it que ſa fin approchoit ; &, voulant ter-
ıer ſa carriere en grand roi, il envoya
rcher Mahadi, qu'il avoit déclaré ſon
ceſſeur, & lui donna ces dernieres inſ-
ſtions : « Je vais mourir, mon cher fils,

» & le tombeau qui s'ouvre devant moi,
» rappelle avec une terrible ſincérité à
» votre pere les abus du pouvoir ſouve-
» rain. J'ai fait quelquefois de bonnes ac-
» tions : imitez-les. Quelquefois auſſi je
» ſuis tombé dans de grandes fautes : pro-
» fitez de mes égaremens pour rectifier
» votre conduite. Vous allez commander
» aux diſciples du prophète : s'ils ſont vos
» ſujets, ſongez que leur ſoumiſſion eſt
» volontaire, & que vous n'êtes leur ſou-
» verain que parce qu'ils vous ont choiſi.
» Traitez vos parens, en public, avec les
» plus grands égards, parce qu'il en rejail-
» lira ſur vous-même de l'honneur & de la
» gloire : mais, où je vous connois mal,
» où je crois que vous n'en ferez rien. Aug-
» mentez le nombre de vos affranchis ; trai-
» tez-les avec douceur : leur zèle peut vous
» être d'un grand ſecours dans quelque re-
» vers de fortune ; mais je crois encore que
» vous n'en ferez rien. Ne faites point bâ-
» tir au-delà des remparts de Bagdad ; cet
» accroiſſement affoibliroit votre capitale :
» mais je crois pourtant que vous le ferez.
» Prenez-garde que vos femmes ne ſe mê-
» lent jamais des affaires d'état ; & ne leur
» donnez point d'influence ſur vos con-
» ſeils : mais je ſçais bien toutefois que
» vous le ferez. Voilà, mon cher fils, mes
» derniers ordres, ou, ſi vous voulez, mes

rniers avis. Que le Tout-Puiſſant vous
niſſe, & qu'il rende votre règne proſ-
re ! » Mahadi, Almanſor lui-même,
ous les courtiſans fondoient en larmes.
; embraſſa pour la plûpart, ou leur ten-
a main ; &, en leur donnant les mar-
de la plus flatteuſe bienveillance, il
ra dans ſa ſoixante-huitieme année,
s un règne de vingt-deux ans. On tranſ-
a ſon corps à la Mecque, où l'on creuſa
foſſes, afin qu'on ignorât le lieu de
pulture.
lmanſor étoit d'une taille avantageuſe,
;re de viſage & brun. Comme le grand
bre des Arabes, il avoit la barbe claire
ıuſſe, & il employoit pour la peindre,
que ſes cheveux, pour deux mille
hmes de muſc par mois. Doux, affa-
dans l'intérieur de ſon palais, au mi-
de ſes domeſtiques, il ſouffroit avec
plaiſance les plaiſanteries même des
ns ; mais, quand il paroiſſoit en public,
tu de ſes habits royaux, ſa majeſtueuſe
ité inſpiroit le plus profond reſpect à
ceux qui l'appercevoient. Habile dans
de conduire les hommes, ſon commerce
ıble, ſes manieres inſinuantes lui ga-
ient tous les cœurs qu'il vouloit capti-
Mais toutes ſes belles qualités recé-
nt de grands vices. Plein de droitur
'équité, il ſacrifioit tout à la juſtice,

pourvu cependant que ſon intérêt fût d'accord avec elle ; car alors il devenoit ſombre, cruel, vindicatif. Une foule d'infortunés furent les victimes de ſes barbares ſoupçons ; &, dans les accès de ſon humeur farouche, il précipitoit les uns dans de noirs cachots, ſéjour d'horreur & de mort : il faiſoit expirer les autres dans les plus affreux ſupplices. Son avarice ſur-tout fut le fléau de ſon empire & de ſa maiſon. Il obligeoit ſes domeſtiques de fournir à leurs dépens tous les uſtenſiles dont ils avoient beſoin ; il ne payoit ſes cuiſiniers qu'en leur donnant les têtes & les pieds de tous les animaux qu'on ſervoit ſur ſa table. Il fit lever ſur les habitans de Cufa une obole par tête, pour creuſer le foſſé de leur ville ; ce qui lui fit donner le nom ridicule de Pere des oboles. De toutes les provinces Muſulmanes, l'Egypte fut celle où l'inhumaine cupidité du Calife fit les plus grands ravages. Par ſon ordre, les collecteurs royaux impoſerent des taxes ſi fortes, & les exigerent avec tant de rigueur, qu'on ſe vit contraint, dans le pays le plus fertile de l'univers, de dévorer les chiens, les animaux les plus immondes, de brouter l'herbe pour ſoutenir ſes jours. Auſſi, malgré les exceſſives dépenſes faites pour la conſtruction de Bagdad, & la réparation d'une infinité

de places, laiſſa-t-il, en mourant, dans le tréſor public, ſix cents millions de drachmes, & vingt-quatre millions de piéces d'or. L'hiſtoire n'a conſervé de ce prince qu'un ſeul trait de libéralité, pour montrer, ſans doute, que, dans le vice même comme dans la vertu, le cœur humain n'eſt pas toujours conſtant. Avant de monter ſur le trône, Almanſor avoit contracté une amitié très-étroite avec Azar-Bahéli, perſonnage de grand mérite, & que les théologiens Muſulmans comptent au nombre de leurs plus illuſtres docteurs. Ce ſçavant, depuis la proclamation de ſon ami, ſe voyoit négligé: le prince ne l'appelloit plus, comme auparavant, dans ſes converſations particulieres: on eût dit qu'Almanſor l'avoit oublié en ceignant le diadême. Il voulut connoître la cauſe de ce refroidiſſement, & vint un jour ſe préſenter à l'audience publique du monarque. « Que voulez-vous, lui dit le » Calife en l'appercevant? — Seigneur, ré- » pond Azar, je viens, comme ami, me » réjouir avec vous de votre élévation. » Almanſor lui fit donner une bourſe de mille piéces d'or, & lui dit, en le congédiant: » Je vous ſuis obligé; mais ne prenez plus » cette peine. » Le docteur, peu content du ſuccès de cette tentative, qui ne lui avoit procuré que de l'argent qu'il ne deſiroit

point, au lieu d'un ami qu'il cherchoit, revint l'année ſuivante, pour eſſayer s'il ne ſeroit pas plus heureux. « Que voulez-vous » encore, lui dit le prince d'un ton irrité ? » — Commandant des Fidèles, répondit » Azar, j'ai appris que vous étiez indiſ- » poſé, & je ſuis venu, comme un de » vos plus attachés ſerviteurs, pour ap- » prendre des nouvelles de votre ſanté. » — Vous êtes trop bon, reprit bruſque- » ment Almanſor ; faites-vous donner une » ſomme pareille à la premiere, & ne » vous aviſez plus de me rompre la tête. » La véritable amitié eſt toujours courageuſe, & la crainte ne ſçauroit refroidir ſa généreuſe activité. Malgré les menaces, ou, ſi l'on veut, malgré les prieres déſobligeantes du Calife, Azar oſa paroître une troiſieme fois à ſes yeux. Le monarque, à ſon aſpect, lui dit, plein de colere ; « Ne » ceſſerez-vous donc jamais de m'impor- » tuner ? — Ah ! ſeigneur, reprit le ſça- » vant, pénétré de douleur, ce n'eſt pas » ainſi que vous me traitiez autrefois ; » vous me combliez de careſſes ; votre » cœur s'épanchoit dans le mien ; nos » joies, nos douleurs nous étoient mutuel- » les : aurois-je ceſſé de mériter votre » eſtime ? Du moins daignez m'apprendre » ce qui peut avoir produit envers moi un » pareil changement ; c'eſt ce qui m'amene

» en ce jour à vos pieds. » A ce discours touchant, Almanſor répondit en despote, & vérifia cette maxime : que la douce & tendre amitié, ce plaisir des grandes ames, est une de ces sensations délicieuses que l'on éprouve rarement sur le trône. « Les » tems sont changés, dit-il ; je pouvois, » simple particulier, former avec mon sem- » blable une liaison capable de m'hono- » rer ; mais, aujourd'hui que je suis vo- » tre maître, convient-il au monarque de » confondre son cœur avec celui du su- » jet ? Vous m'étiez cher ; j'aimois à vous » le dire, avant que la couronne ornât » mon front : en la prenant, Almanſor a » tout-à-fait oublié ses premieres affections. » Ainsi retirez-vous, & ne vous avisez » jamais de reparoître devant moi. » Pour cette fois il ne lui donna rien, & Azar cessa de se montrer.

MAHADI.

[775.]

L'EMPIRE Saraſin avoit le défaut de tous les gouvernemens électifs : le changement de maître cauſoit toujours quelque révolution ſanglante ; &, quelqu'unanime que fût une proclamation, les mécontens trouvoient toujours dans l'eſprit remuant des Arabes un moyen de former des révoltes. Tandis que l'on intrôniſoit Mahadi à Bagdad, & que toutes les provinces, à l'exemple de la capitale, s'empreſſoient de le reconnoître, Iſa, ce neveu d'Almanſor, que ce prince avoit dépouillé de ſes droits avec tant de perfidie, voulut les réclamer. Il engagea les Cufiens, parmi leſquels il demeuroit depuis longtems, à ſe déclarer en ſa faveur : il prit le titre de Calife, & ſe mit en devoir de ſe ſoutenir les armes à la main. Mahadi, informé des deſſeins de ſon parent, réſolut de les prévenir par un accord à l'amiable. Il ſçut l'attirer à ſa cour ; &, par l'offre de dix millions de dinars, ſomme prodigieuſe, il l'engagea non-ſeulement à le reconnoître, mais encore à ſe déſiſter

de ſes droits en faveur des enfans du nouveau monarque.

[776.]

Un célèbre docteur Muſulman, nommé Abu-Haniſa, chef de la premiere des quatre principales ſectes des Sonnites, ou ſectateurs de la tradition, meurt dans les priſons de Bagdad, où Almanſor l'avoit fait jetter pour avoir refuſé la charge de Cadi, ou juge ſouverain de l'empire. « Cette dignité n'eſt pas faite pour moi, diſoit-il; » car, ſi je diſois la vérité, quelle foule » d'ennemis s'armeroit contre moi! &, ſi » j'oſois mentir, de quels ſupplices le » Tout-Puiſſant ne puniroit-il pas ma ſa» crilége audace? » Envain on employa les menaces & les mauvais traitemens pour lui faire changer de ſyſtême : Il aima mieux, dit l'auteur de ſa vie, être puni des hommes que de Dieu; &, préférant ſa priſon, dans laquelle il ſe conſola de ſa diſgrace en liſant ſept mille fois l'Alcoran, à des emplois qui euſſent engagé ſa conſcience, il mourut, comblé du mérite de ſon refus. On rapporte d'Abu-Haniſa un trait capable de faire honneur au Chrétien le plus magnanime. Un jour, un inſolent lui donna un ſoufflet; le docteur, ſans ſe mettre en colere, ſans ſortir de cette noble modé-

ration qui ſied ſi bien à la véritable philoſophie, ſe contenta de lui dire pour toute vengeance : « Mon ami, je pourrois » vous rendre injure pour injure ; mais Dieu » m'en préſerve ! Je pourrois m'aller plaindre au Caliſe ; mais ne craignez rien. Je » pourrois, dans mes prieres, ſupplier l'Eternel de punir cet outrage ; mais je m'en » garderai bien. Enfin, au jour du jugement, je pourrois en demander la vengeance au ſouverain juge ; mais, bien » loin de le faire, ſi ce jour terrible arrivoit » en ce moment, & que mon interceſſion » pût avoir lieu, je ne voudrois entrer en » paradis qu'avec vous. » La doctrine d'Hanifa eſt aujourd'hui dominante parmi les Turcs & les Tartares.

[777.]

Une des femmes bien-aimées de Mahadi, nommé Kizaran, attaquée depuis long-tems d'une maladie inconnue, charge une de ſes ſervantes d'aller trouver un certain Iſa, qui, par l'inſpection des urines, découvroit les cauſes de tous les maux qui tourmentent notre foible nature. La ſervante obéit ; &, pour n'être point trompée, elle dit au médecin, que l'urine qu'elle lui préſentoit venoit d'une pauvre femme qui avoit grand beſoin de ſon ſecours. » D'une pauvre femme ! reprit auſſi-tôt

» Iſa ; non, non, c'eſt celle d'une grande » princeſſe qui eſt enceinte d'un roi. » La ſervante rapporta cette réponſe à ſa maîtreſſe, qui d'abord fit préſent à l'Eſculape de trois cents piéces d'or & de deux habits magnifiques, avec promeſſe de le faire entrer dans la maiſon du Calife, ſi la derniere partie de ſa réponſe ſe vériſioit. Cette aventure ſurprit ſinguliérement Iſa, qui dit publiquement qu'il falloit qu'il eût parlé par quelqu'inſpiration, ayant avancé au hazard ce qui lui étoit venu dans l'eſprit, ſans avoir la moindre connoiſſance de ce qui regardoit la perſonne qui avoit envoyé la ſervante. Cependant Kizaran accoucha d'un prince qui fut appellé Muſa. La princeſſe, prévenue de plus en plus en faveur de ſon médecin, dont la prédiction s'étoit exactement accomplie, parla de ſon habileté à ſon époux. Le Calife en fut ſi ſatisfait, qu'il fit venir Iſa dans ſon palais, lui donna le titre de ſon premier médecin, & le combla de graces.

[779.]

Un impoſteur, nommé Hakem, ancien greffier d'Abu-Moſlem, s'étoit fait dans l'obſcurité, depuis la mort de ce général, un parti redoutable dans le Koraſſan. Il s'étoit érigé en prophète. Il por-

toit toujours un voile d'étoffe d'or, pour dérober la difformité de ſon viſage, couvert de cicatrices qu'il avoit reçues à la guerre ; profitant de ce ſtratagême même, qui auroit dû décéler ſes artifices, il eut l'adreſſe de faire croire à ſes proſélytes qu'il n'employoit ce voile que pour tempérer l'éclat des rayons qui ſortiroient de ſa face, s'il n'avoit ſoin de la couvrir. Quelques tours ſurprenans, que lui fourniſſoit la connoiſſance de la phyſique, donnoient du crédit à ſes menſonges ; & le peuple, toujours crédule parce qu'il eſt ignorant, crioit au miracle, quand le fourbe le ſéduiſoit par ſes preſtiges. Une fois il fit ſortir du fond d'un puits des corps lumineux, ſemblables à la lune : tous ſes ſectateurs, éblouis par ce phénomène, l'appellent auſſi-tôt le Faiſeur de lunes. Il prétendoit que, depuis Adam juſqu'à lui, Dieu s'étoit manifeſté aux hommes ſous la figure des prophètes. En conſéquence de ce principe qu'il ſçut accréditer, il ſe fit décerner les honneurs divins, parce que la divinité réſidoit en lui. La faction devint bientôt aſſez puiſſante pour propager ſa doctrine l'épée à la main. Il conquit des places fortes ; il ſe fit un petit état qui le reconnoiſſoit pour dieu & pour roi. Mahadi, à la nouvelle des progrès de l'impoſteur, fit marcher, pour le détruire, une

armée nombreuſe, avec ordre de maſſacrer impitoyablement tous les rebelles. Hakem, trop foible pour réſiſter en pleine campagne, ſe réfugia dans un château qu'il avoit pourvu de tout ce qui étoit néceſſaire pour un long ſiége; & ſes apôtres allerent dans tous les pays voiſins annoncer que le divin prophète reſſuſcitoit les morts & prédiſoit l'avenir, afin de lui faire de nouveaux proſélytes. Mais la valeur du maître & le zèle des diſciples ne furent pas heureux; accablé de tous côtés par les troupes du Calife, Hakem, ne voyant plus d'autre reſſource que la mort pour échapper à la vengeance de Mahadi, diſtribua des liqueurs empoiſonnées à tous ceux qui étoient avec lui, brûla leurs corps, leurs habits, les proviſions; &, pour qu'on ne trouvât pas ſon cadavre, il ſe jetta lui-même dans les flammes, ou, ſelon quelques auteurs, dans une cuve pleine d'eau-forte, qui le dévora tout entier à l'exception de ſes cheveux. Une ſeule de ſes concubines, qui avoit ſoupçonné ſon cruel deſſein, s'étoit dérobée à la mort. Après cette ſcène déplorable & barbare, elle ouvrit les portes de la place aux aſſiégeans, & leur raconta par quel évènement ils en devenoient maîtres. Hakem avoit fait croire à ſes ſectateurs, que, s'il mouroit jamais, ſon ame

passeroit dans le corps d'un vieillard à cheveux gris, monté sur une bête de couleur grise, & qu'au bout d'un certain nombre d'années, il reviendroit les trouver pour les rendre maîtres de l'univers. Cette opinion, quelque absurde qu'elle fût, trouva une foule de partisans qui perpétuerent l'imposture durant plusieurs siécles : Hakem étoit attendu par eux, comme le Messie l'est encore par les Juifs. Ces extravagans, pour se distinguer des autres Musulmans, ne marchoient jamais qu'avec des robes blanches, par opposition aux Califes Abbassides, leurs persécuteurs, dont les habits & les étendards étoient noirs.

[780.]

De graves historiens remarquent qu'en cette année, dans le dernier mois du calendrier Arabique, le soleil, un peu après son lever, perdit, sans s'éclipser totalement & subitement, sa lumiere, quoiqu'il ne se fût élevé ni brouillard, ni poussiere. Cette obscurité affreuse dura jusqu'à midi, & jetta, comme on peut croire, la terreur dans tous les pays où ce phénomène fut apperçu. Les mêmes écrivains observent qu'on n'avoit jamais entendu parler jusqu'alors d'un semblable prodige. Il peut piquer la curiosité de ces sçavans dont les regards sublimes vont contempler au plus

plus haut des cieux ces corps bienfaiſans qui nous adminiſtrent la lumiere & la vie.

[781.]

La guerre s'allume entre l'empire de Conſtantinople & celui de Mahomet. Mahadi charge Haroun-Al-Rashid, ſon fils, jeune prince de grande eſpérance, d'aller ſoutenir contre les Chrétiens l'honneur des armes Muſulmanes. Irène, princeſſe d'un génie vaſte, ſiégeoit alors ſur le trône des Céſars. Réſolue de venger les affronts que, depuis deux ſiécles, avoit eſſuyés l'empire, elle leva une armée de trois cents mille hommes. Le projet étoit beau; mais le génie des Muſulmans triompha encore, en cette rencontre, de la fortune des Romains. Haroun, toujours accompagné de la victoire, alla porter la terreur de ſon nom juſqu'aux portes de la capitale. Il ſuffiſoit qu'il ſe montrât, pour diſſiper ces bataillons immenſes qu'on avoit prétendu oppoſer à ſon courage. Irène, reſſerrée dans ſon palais, à la veille de perdre des états qu'elle avoit voulu aggrandir, ne vit d'autre moyen de les ſouſtraire au joug de Mahomet, qu'en demandant la paix à ſes diſciples. Les Muſulmans, qui commençoient à manquer de proviſions, ne ſe rendirent

nia ; & jura même, par la tête & par les jours du Calife, qu'il l'avoit fait mourir : mais on produiſit auſſi-tôt l'Alide, & Jacob, confus, déconcerté, n'eut rien à dire pour ſa juſtification. Mahadi, plein de colere, le fit mettre en priſon, où il reſta juſqu'à la ſixieme année du règne de Haroun-Al-Rashid qui lui rendit la liberté. Déſabuſé alors ſur la vanité des grandeurs, il alla ſe confiner à la Mecque*, où il vécut juſqu'à ſa mort dans l'exercice des vertus les plus auſteres du Muſulmaniſme.

[783.]

Dans une partie de chaſſe, Mahadi s'égare ; &, preſſé de la faim & de la ſoif, il cherche dans la cabane d'un Arabe de quoi ſe rafraîchir. Cet homme lui préſente du pain bis & un pot de lait. Le Calife lui demande s'il n'a rien autre choſe à lui donner, & l'Arabe va lui chercher une cruche de vin. Le monarque en boit un coup, & dit à ſon hôte : « Me connoiſ-» ſez-vous ? — Non, répond l'Arabe. » — Je ſuis un des principaux ſeigneurs » de la cour du Calife. » Il boit un ſecond coup, & fait la même queſtion. « Vous » venez de me le dire, reprend l'Arabe. » — Non ; je ſuis encore plus grand que » je ne vous l'ai dit. » Il avale un troiſieme coup, & demande encore à l'Arabe

s'il le connoiſſoit ? « Je m'en tiens à ce » que vous m'avez appris. — Eh bien ! » je ſuis le Calife, devant lequel tout le » monde ſe proſterne. » A ces mots l'Arabe prend ſa cruche & l'emporte. Mahadi, ſurpris de cette action, lui demande pourquoi il enleve ſon vin ? « Mais, ſeigneur, répond l'Arabe, ſi vous venez » à boire un quatrieme coup, vous me » direz que vous êtes le prophète ; je crains » même fort que vous ne vouliez me faire » croire que vous êtes le Dieu Tout-Puiſſant, ſi vous en buvez un cinquieme. » Cette plaiſanterie fit rire le Calife, qui, ayant été rejoint par ſes officiers, récompenſa ſon hôte en lui donnant un habit magnifique & une bourſe remplie de piéces d'or. L'Arabe, tranſporté de joie de ſa bonne fortune, dit alors au monarque : » Seigneur, je vous croirai toujours, quand » même vous augmenteriez vos qualités » quatre & cinq fois davantage. »

[784.]

Le Calife régle l'ordre de la ſucceſſion entre ſes enfans. Il déclare Muſa-Al-Hadi, ſon fils-aîné, héritier préſomptif de la couronne ; &, après lui, Haroun-Al-Rashid, qu'il chériſſoit à cauſe de ſa bravoure. Enſuite, à l'exemple de ſon pere, il entreprend le pélerinage de la Mecque ; mais

avec beaucoup plus de faſte que de dévotion, car il dépenſa dans ſon voyage environ ſix millions d'écus d'or. Il fit charger ſur des chameaux une ſi prodigieuſe quantité de neige, qu'il en eut aſſez, & pour ſe rafraîchir avec toute ſa ſuite au milieu des ſables brûlans de l'Arabie, & pour conſerver dans toute leur fraîcheur naturelle les fruits délicieux qu'il portoit avec lui, & pour boire à la glace durant tout le tems qu'il ſéjourna à la Mecque, dont la plûpart des habitans n'avoient jamais vu de neige. Il fit aggrandir le portique de la Caaba, ce qui ne fut point approuvé par les plus ſuperſtitieux ſectateurs de la loi Muſulmane. Lorſqu'il faiſoit les ſept circuits, un homme vint lui préſenter une pantoufle qu'il diſoit avoir appartenue au prophète. Il la reçut avec reſpect, fit donner dix mille drachmes à celui qui la lui avoit offerte; &, ſe tournant vers ſes confidens: « Mahomet, » leur dit-il, n'a jamais vu cette pan» toufle; mais, ſi je l'avois refuſée, le peu» ple auroit cru qu'elle étoit réellement » du prophète, & que je l'aurois mépri» ſée. » Il avoit amené avec lui un perſonnage qui paſſoit pour un grand ſaint, & que l'on appelloit Almanſor. Un jour qu'il faiſoit dans le temple de grandes largeſſes au peuple, il dit à ce dévot Muſulman:

» Et vous, ne me demandez-vous rien ? » — Dans la maiſon de Dieu, répondit » Almanſor, je rougirois de demander au- » tre choſe que Dieu même. » Ce pieux ſentiment pénétra tellement le Calife, qu'étant ſurpris, à ſon retour, par un violent orage, il ſe proſterna contre terre, & s'écria : « Seigneur ! ſi c'eſt moi que vous » demandez, me voici prêt à ſubir les châ- » timens que je mérite ; mais je vous ſup- » plie de ne pas regarder vos fidèles » comme vos ennemis, à cauſe de moi. » Enſuite il fit donner à Almanſor dix mille piéces d'or, pour le récompenſer de lui avoir appris à ne point confondre les choſes de la terre avec celles du ciel.

[785.]

Haſana, l'une des femmes du Calife, jalouſe de ce que ce prince lui préféroit une concubine, donne à la maîtreſſe favorite une poire empoiſonnée. Le monarque, ſurpris de la beauté de ce fruit, le prend & le mange. Un inſtant après, de cruelles douleurs l'avertiſſent que ſa mort eſt prochaine ; il expire au milieu des plus affreuſes convulſions, à l'âge de quarante-trois ans. On l'enterra au pied d'un noyer, à l'ombre duquel il avoit coutume de s'aſſeoir. Quelques hiſtoriens racontent diffé-

troupes, le chemin du Koraſſan, au lieu de marcher en Egypte, comme le portoient les ordres du monarque.

Almanſor, trop foible pour réduire par la force un miniſtre qu'il avoit, en quelque ſorte, excité lui-même à la révolte, mais charmé d'avoir une raiſon ſpécieuſe d'oublier ſes exploits & les preuves de ſon zèle, crut qu'il falloit encore employer l'artifice, afin de le faire tomber ſans éclat entre ſes mains. Une députation honorable fut chargée d'aller raſſurer Abu-Moſlem, de lui témoigner la ſatisfaction du Calife, & de l'inviter à ſe rendre à la cour, pour y recevoir les récompenſes dûes à ſes glorieuſes actions. Abu-Moſlem, malgré les conſeils de ſes amis, qui le détournoient d'un voyage qui pouvoit lui devenir funeſte, ſe laiſſa ſéduire, & vint trouver Almanſor. Ce prince le reçut avec les plus grandes marques de diſtinction; & lui dit, d'un ton obligeant, de regarder ſon palais comme le ſien propre, & d'aller ſe repoſer des fatigues de ſon voyage. Ces trompeuſes paroles cachoient la perfidie la plus horrible. Abu-Moſlem, charmé de cet accueil, fut le premier, le lendemain, à ſe trouver au lever du Calife, pour lui faire la cour. Après les ſalutations mutuelles, Almanſor le prit par la main, & le conduiſit dans ſon cabinet,

nocens qui étoient les victimes des ſoupçons d'Almanſor. Il changeoit ſouvent les gouverneurs des provinces & ſes miniſtres, pour empêcher qu'ils ne priſſent trop d'autorité, & qu'ils ne ſe rendiſſent indépendans. Il expédioit lui-même la plûpart des affaires d'état avec une application & une promptitude rares dans ceux qui commandent. Il tenoit fréquemment ſon lit de juſtice, afin de punir & de réparer les vexations & les violences des grands. Il ſe faiſoit alors aſſiſter par les plus graves perſonnages & par les plus habiles juriconſultes du Muſulmaniſme, afin que leur préſence fût comme un frein ſalutaire qui le retînt dans les déciſions qui auroient pu être contraires aux loix. Dans une de ces circonſtances, voulant réprimander un de ſes officiers dont on venoit de ſe plaindre: « Juſqu'à quand, » lui dit-il, tomberez-vous dans des fau» tes? --- Seigneur, répondit ſagement » l'officier, tant que Dieu vous conſer» vera la vie pour notre bonheur, ce ſera » à nous à faire des fautes, à vous à » nous les pardonner. » Sa piété lui inſpiroit, dans la moſquée, une modeſtie, une affabilité preſqu'inconcevables dans un deſpote. Un jour, qu'il étoit ſur le point de commencer la priere publique,

un homme de la lie du peuple lui dit : » Seigneur, je voudrois bien faire ma » priere avec vous, mais je n'ai pas en- » core fait mon ablution. » Mahadi s'arrêta, & demeura debout au milieu du temple, juſqu'à ce que cet homme ſe fût purifié, comme le preſcrit l'Alcoran. L'inſcription de ſon ſceau étoit : « Mon » pouvoir vient de Dieu. » Maxime très-vraie, & qui l'eût été davantage encore, s'il eût ajoûté : « Pour le bonheur des » hommes. »

MUSA-AL-HADI.

[785.]

MAHADI, mécontent de Muſa-Al-Hadi, avoit voulu, avant ſa mort, le dépouiller du diadême, pour en ceindre la tête de Haroun, ſon ſecond fils; mais Haroun, par une généroſité peu commune, ſur-tout entre des freres, avoit refuſé de ſe prêter aux deſirs de ſon pere, & défendu les droits de Muſa, ſon aîné. Après la célébration des obsèques du Calife défunt, auxquelles il avoit préſidé, il ſoutint ſon action magnanime, en faiſant proclamer Muſa dans toutes les provinces de l'empire. Mais, tandis qu'il faiſoit couronner ſon frere à Bagdad, la ville de Cufa, ſous la conduite d'Hoſſein, fils d'Ali, & petit-fils de Haſſan, ſe révoltoit contre le nouveau ſouverain. Hoſſein, chef des Alides, avoit gagné, par ſes vertus, les cœurs de tous les Muſulmans parmi leſquels il vivoit. On parloit avec emphaſe de ſa valeur héroïque; on prônoit ſur-tout ſon exceſſive libéralité. Un jour le Calife lui ayant donné quarante mille piéces d'or, il les diſtribua entre les habitans de Bagdad & de Cufa. Ce bien-

fait, d'autant plus admirable qu'il n'avoit réſervé pour lui qu'une ſeule robe fourrée, ſous laquelle il ne portoit point de chemiſe, avoit mis le comble à la vénération publique. On ſe diſoit en ſecret qu'un prince ſi généreux étoit digne du trône auquel ſa naiſſance lui donnoit droit de prétendre; on ſe paſſionnoit pour lui; on ſouhaitoit qu'il ſe déclarât contre les Abbaſſides. L'ambition d'Hoſſein ne put réſiſter à l'appas tentateur qui avoit ſi triſtement ſéduit ſes ancêtres. Il voyoit un parti puiſſant ſe porter ouvertement pour ſes intérêts: devoit-il ſe refuſer à la fortune qui ſembloit venir d'elle-même lui préſenter ſes faveurs? Le changement de monarque lui parut une circonſtance heureuſe; il permit qu'on le proclamât Calife: &, pour augmenter les troupes que les Cufiens avoient miſes ſur pied, il fit publier un édit par lequel il promettoit la liberté à tous les eſclaves qui quitteroient leurs maîtres pour ſuivre ſes drapeaux. En peu de tems, il eut une armée nombreuſe, avec laquelle il ſe flatta de venger le ſang de ſes aïeux, & d'arracher aux uſurpateurs une couronne qui avoit appartenu à ſes peres. Médine ſuivit l'exemple de Cufa, & reconnut Hoſſein pour ſouverain. Ce prince voulut engager la Mecque dans ſon parti; mais cette ville, peuplée d'Abbaſſides, lui fit acheter ſa ſou-

miſſion: il l'emporta l'épée à la main, & fit maſſacrer tous ceux de la famille régnante qui étoient venus viſiter la Caaba. Toute l'Arabie alloit ſubir le joug du deſcendant de Mahomet, lorſque Muſa, par l'avis d'Haroun, ſon frere, fit marcher contre le rebelle une armée bien diſciplinée, mais très-inférieure à celle d'Hoſſein. Cependant, malgré leur extrême diſproportion, les troupes Abbaſſides triompherent. Une ſeule bataille, dans laquelle Hoſſein fut tué des premiers, diſſipa la rebellion; & la victoire fut très-funeſte à la maiſon d'Ali, dont les principaux chefs furent mis à mort, & qui fut dépouillée de toutes les penſions & de tous les priviléges dont les Califes précédens l'avoient honorée.

[786.]

Muſa, ſe voyant affermi ſur la chaire de Mahomet, forme le deſſein de régner par lui-même, & d'écarter tous les favoris. Sa mere, à laquelle il avoit laiſſé une autorité ſans bornes, eſt la premiere qu'il veut dépouiller de ſon crédit. Cette princeſſe le preſſoit très-inſtamment un jour de lui accorder une grace pour un de ſes officiers qui l'avoit bien ſervie. Le Calife la lui refuſa. Elle ſentit vivement cet outrage; &, dans l'excès de ſa douleur, elle

point, elle lui préſenta quelques fruits qu'elle avoit apportés. Muſa, qui n'avoit aucune défiance, & qui, pour ſéduire ſa mere, avoit réſolu de l'accabler de careſſes, juſqu'à l'inſtant où Hartanna devoit lui donner la mort, prit une belle poire, & la mangea. Mais elle étoit remplie d'un poiſon ſi ſubtil, qu'il mourut auſſi-tôt en touſſant & en éternuant. La princeſſe, charmée de ſa vengeance, fit venir dans l'inſtant ce même Hartana chargé de ſon aſſaſſinat, & lui commanda de publier la fin ſoudaine du Calife, & de la notifier à Haroun-Al-Rashid, ſon ſucceſſeur. Muſa-Al-Hadi avoit vingt-quatre ans. C'étoit un prince d'une taille avantageuſe, bien fait, robuſte, excellent cavalier; mais, mauvais fils, mauvais frere, mauvais roi, que ne devoit-on pas craindre de ſon humeur barbare & jalouſe, s'il eût régné plus long-tems? Il avoit cependant des qualités: quelques hiſtoriens le repréſentent comme vaillant, magnanime & libéral même quelquefois. Un jour il récita des vers de ſa compoſition à un poëte célèbre qui les approuva. Le Calife, charmé de ce jugement, lui dit d'en faire autant ſur le même ſujet. Le citoyen du parnaſſe obéit, & ne reçut que dix drachmes. Mais enſuite il compoſa

poſa un nouveau poëme, & le préſenta au monarque, qui en fut ſi ſatisfait, qu'il lui dit : « Choiſiſſez pour récompenſe, » ou trente mille drachmes comptant, ou » cent mille, après avoir paſſé par toutes » les longueurs & les formalités des finan- » ces. — Trente mille comptant, ſeigneur, » repartit le poëte, & cent mille avec le » tems. » Cette ſaillie fut ſi bien reçue du Calife, qu'il lui fit donner auſſi-tôt la ſomme entiere de cent-trente mille drachmes. L'inſcription de ſon ſceau portoit : « Dieu » eſt le Sauveur de Muſa. »

HAROUN-AL-RASHID.

[786.]

TANDIS qu'Haroun reçoit la nouvelle de la mort de ſon frere, un de ſes amis vient le féliciter ſur la naiſſance d'un fils qui lui ſuccéda dans la ſuite ; de ſorte que cette journée fut mémorable par la chûte d'un monarque, par l'élévation d'un autre, & par la naiſſance d'un troiſieme. Le même bonheur accompagne le nouveau ſouverain juſques dans les moindres choſes. Mahadi, ſon pere, lui avoit donné, comme un gage de la couronne qu'il lui avoit promiſe, une belle bague qu'il portoit à ſon doigt. Muſa, jaloux de ce préſent ; voulut l'avoir dès qu'il fut monté ſur le trône ; il envoya un eunuque pour demander au prince ce bijoux précieux. Une prétention ſi injuſte mit Haroun en fureur ; en préſence du député, il prit la bague & la jetta dans le Tigre, où elle demeura juſqu'à ce qu'il eût été proclamé. Alors il la fit chercher ; &, pour diriger les plongeurs, il jetta une bague de plomb dans le même endroit du fleuve où étoit tombée la premiere. Elle fut trouvée ſans peine, & ce ſuccès fut regardé comme

un préſage de celui qui devoit couronner toutes les actions de ce prince (*).

[787.]

Haroun épouſe ſolemnellement Zobéïda, fille d'un prince de ſa maiſon. Cette princeſſe avoit cent eſclaves, qui toutes ſçavoient l'Alcoran par cœur, & qui chaque jour en récitoient la dixieme partie : « De ſorte qu'on entendoit perpé-» tuellement dans ſon palais, diſent les hiſ-» toriens Arabes, un pieux bourdonnement, » ſemblable au bruit religieux que font les » anges devant le trône de l'Eternel. » Peu de tems après ſon mariage, Zobéïda fit le voyage de la Mecque ; & cette dévote caravane fut ſignalée par des aumônes égales au rang ſuprême de la pélerine.

[788.]

Le Calife, pour ne point tomber dans les fautes auxquelles les ſouverains ſont ſi ſouvent expoſés, prend avec lui un célèbre docteur, appellé Aſmai, dont il recevoit depuis long-tems les leçons. Aſmai poſſédoit dans un haut degré le talent de la

(*) Ce trait n'eſt point unique dans l'hiſtoire. Le fameux Saladin perdit de même un rubis d'un prix ineſtimable, qui fut retrouvé auſſi heureuſement que celui d'Haroun.

» en ce monde, une religion auguſte au
» maintien de frivoles grandeurs. Heu-
» reux le mortel qui a choiſi le Tout-Puiſ-
» ſant pour maître, & qui n'employe les
» biens préſens que pour acquérir ceux
» qu'il eſpere dans un meilleur ſéjour ! »
La maxime favorite d'Adhem montroit toute la profondeur de ſon abnégation. » Oui, diſoit-il ſans ceſſe, j'aime mieux
» aller en enfer en accompliſſant la vo-
» lonté de Dieu, qu'en paradis en vio-
» lant ſes ſuprêmes ordonnances. » Avec de pareils ſentimens, s'il eût vécu dans le Chriſtianiſme, on l'eût ſans doute mis au nombre de ces ſaintes ames qui ne ſoupiroient que pour le ciel.

[790.]

Haroun devient amoureux d'une concubine de ſon frere Ibrahim. Afin de poſſéder cette belle eſclave, il lui offre trente mille dinars; mais le prince avoit juré de ne jamais la donner, ni la vendre. Cependant, comme le Calife le preſſoit vivement, il conſulte Abou-Joſeph, juriſconſulte induſtrieux, & lui demande un moyen de ſatisfaire le monarque ſans violer ſon ſerment. « Seigneur, lui répond
» le docteur, donnez à moitié, & vendez
» à moitié votre eſclave au Calife; vous
» ne l'aurez pas préciſément vendue ni

nnée. » Ibrahim, charmé de cette
ſe, qu'un docteur ſeul pouvoit ima-
r, envoie auſſi-tôt ſa concubine à ſon
, qui toutefois lui envoie la ſomme
re qu'il lui avoit d'abord propoſée;
prince en fit préſent à Joſeph, pour
mpenſer ſon habileté. Haroun vou-
jouir, dès la nuit même, de la char-
e maîtreſſe qu'il venoit d'acquérir;
la loi s'oppoſoit à ſes deſirs; car,
le droit Muſulman, un frere ne peut
coucher avec la concubine de ſon
, ſi auparavant elle n'a paſſé entre
nains d'un autre. Il fallut recourir une
nde fois à Joſeph; & l'on vit encore
bien un docteur eſt quelquefois utile.
habile juriſte conſeille au Calife de
épouſer cette femme à un de ſes eſ-
s, à condition qu'il la répudiera ſur
amp, pour la faire paſſer entre ſes bras.
oyen facile eſt approuvé. Le mariage
ſlébre; mais l'eſclave, épris des at-
de ſa nouvelle épouſe, ne veut plus
ndre parler de divorce. Le Calife lui
dix mille dinars; la poſſeſſion d'un
plus précieux le rend inſenſible à ces
ffes. Nouvel embarras. La paſſion d'Ha-
s'enflammoit à proportion des obſta-
, mais il n'oſoit tranſgreſſer les loix pour
ntenter. Abou-Joſeph eut alors beſoin
toutes les ſubtilités de ſa juriſpru-

dence; il falloit en même tems calmer la conſcience, & favoriſer l'amour de ſon maître. Il en vint à bout, en perſuadant au Calife de donner cet eſclave, dont il étoit toujours le maître, à la femme qu'il avoit épouſée; car, par ce moyen, le lien du mariage ſeroit rompu, puiſque, ſelon la loi Muſulmane, une femme ne peut pas être mariée à ſon propre eſclave. Cette nouvelle ruſe eſt applaudie: le trop peu complaiſant eſclave eſt forcé d'abandonner ſon épouſe; & les dix mille dinars, qui devoient être le prix de ſa facilité, deviennent la récompenſe du grand ſçavoir d'Abou-Joſeph. Ce n'eſt pas tout. Haroun ayant donné cent mille dinars à ſa maîtreſſe, cette femme, remplie de reconnoiſſance pour le docteur, lui fit préſent de dix mille autres dinars, de ſorte que, pour cette conſultation, Abou-Joſeph reçut en une ſeule nuit cinquante mille piéces d'or. Le Calife, pour lui montrer encore combien il étoit ſatisfait de ſa ſcience profonde, le nomma, peu de tems après cette aventure, grand juſticier de Bagdad; & ce fut lui qui le premier porta le titre de Cadi-Al-Codha, c'eſt-à-dire Juge des Juges, dignité qui revient à celle de chancelier parmi nous. Ce fut auſſi lui qui fit prendre aux docteurs de la loi un habit diſtinctif, qui fût comme

une marque, &, pour ainſi dire, comme l'enſeigne du ſçavoir qu'on doit leur ſuppoſer. Malgré ſa grande fortune, Abou-Joſeph ne s'en fit jamais accroire. Ayant un jour avoué ſon ignorance ſur une queſtion de droit, quelqu'un lui reprocha de recevoir de fort groſſes penſions du tréſor royal, ſans pourtant éclaircir toutes les difficultés. Il ſe contenta de répondre : « Mon » ami, je reçois du tréſor à proportion de » ce que je ſçais ; mais ſi je recevois à pro- » portion de ce que j'ignore, toutes les » richeſſes du Califat ne ſuffiroient pas pour » me payer. »

[791.]

Une des femmes du monarque étend, en bâillant, les bras avec tant de force, que l'un des deux devient roide tout-à-coup, & demeure étendu ſans qu'elle puiſſe le retirer à elle. Les plus célèbres médecins de la cour y font appliquer des lénitifs de toute eſpece, pour rendre aux nerfs leur premiere fléxibilité. Leurs ſoins ſont inutiles ; & la princeſſe alloit reſter perclue pour le reſte de ſes jours, lorſqu'un Chrétien, dont le profond ſçavoir n'étoit pas encore connu, ſe préſente au Calife, & lui répond de la guériſon de ſon épouſe. On ſe moqua d'abord de ſon aſſurance ; mais, comme l'art des plus habiles étoit en

défaut, on réſolut d'éprouver le ſecret du nouvel Eſculape. Gabriel (c'étoit le nom du médecin Chrétien) pria le Calife de dire à la princeſſe de ſe trouver en public à ſon lever. La princeſſe obéit; &, lorſqu'elle s'approchoit d'Haroun pour le ſaluer, Gabriel ſe jette auſſi-tôt ſur elle, & ſe met en devoir de la déshabiller, pour découvrir à tous les regards les appas ſecrets que recéloit ſa robe. On le laiſſoit faire; & la pudeur allarmée de la princeſſe n'avoit pas aſſez de force pour ſe défendre. La robe alloit être enlevée; l'impudence de cette action redouble l'émotion de l'épouſe du Calife: enfin, dans le trouble & dans la ſurpriſe où elle ſe trouve, elle fait un ſi violent effort, qu'elle retient avec le bras qu'on vouloit lui guérir, l'habillement qui alloit lui échapper. A cette vue, Gabriel s'écria dans l'inſtant: « Elle eſt guérie: Seigneur, » elle eſt guérie! » En effet, on lui fit remuer pluſieurs fois le bras en tous ſens, & la cure ſe trouva parfaite. Haroun en fut ſi charmé, qu'il fit donner ſur le champ cinq cents mille piéces d'argent à Gabriel; & le nomma ſon premier médecin. Enſuite il lui demanda la cauſe de cet accident. » Seigneur, répondit le médecin, quand » vous goûtâtes avec la princeſſe les » plaiſirs de l'amour, une humeur déliée,

» miſe en mouvement par la chaleur de » l'action, ſe répandit par-tout le corps, » & ſe coagula bientôt après dans les nerfs » par la ceſſation du mouvement ; d'a- » près ce raiſonnement, j'ai employé l'ar- » tifice que vous avez vu, pour dilater la » chaleur, afin de diſſoudre l'humeur figée, » & de rendre au bras affecté ſa premiere » agilité. »

[792.]

Un poëte célèbre, appellé Dhohak, vient à la cour du Calife, qui l'admet à tous ſes plaiſirs. Un jour que le prince avoit devant lui un baſſin plein de roſes fraîchement cueillies, il pria le poëte de lui faire ſur le champ quelques vers qui exprimaſſent naïvement la qualité de ces fleurs par une comparaiſon ingénieuſe. Dhohak fit auſſi-tôt un diſtique arabe dont le ſens étoit : « La couleur de ces roſes, filles » chéries du printems, eſt ſemblable à cet » aimable coloris dont la pudeur embel- » lit les joues de la bergere que ſon amant » veut embraſſer. » Une des maîtreſſes d'Haroun, qui excelloit dans la muſique & dans la poëſie, ayant entendu ces vers : » On peut dire mieux encore, s'écria-t- » elle. » Le monarque, curieux de l'entendre, la preſſe d'entrer en lice avec un homme ſi célèbre ; & la maîtreſſe du

prince dit : « La couleur de ces roſes, ten-
» dres enfans des zéphyrs, reſſemble à celle
» de mes joues quand Haroun me prend
» par la main pour me conduire ſur le
» trône des amours. » Pour la récompen-
ſer de ce charmant diſtique, le Calife vou-
lut dans le moment éprouver ſi la vérité
étoit conforme à la poëſie.

[793.]

Le monarque, faiſant, durant la nuit, la ronde dans ſon palais, trouve une des filles de Zobéïda, ſon épouſe, qui s'étoit endormie ſous un boſquet. Haroun l'aimoit depuis long-tems, mais jamais elle n'avoit voulu couronner ſes feux. Il crut l'occaſion favorable, pour obtenir de cette jeune beauté ce que juſqu'alors elle lui avoit ſi conſtamment refuſé. Il l'approche ; elle s'éveille, ſurpriſe de ſe voir entre les bras du Calife. Le prince la ſerroit tendrement. Il la conjure de répondre à ſa tendreſſe. Ses geſtes, ſon attitude voluptueuſe, tout décèle la paſſion qui l'enflamme ; ſa main amoureuſe triomphe de la réſiſtance, & découvre déja une foule de tréſors dont il veut cueillir les prémices. La ſervante de Zobéïda alloit ſuccomber ; mais elle rappelle un reſte de conſtance, & ſupplie ce deſpote d'attendre juſqu'à l'arrivée du jour. Haroun conſent à ce délai ; dès

le lever de l'aurore, il envoie à la belle eſclave un meſſager qui la ſomme de tenir ſa promeſſe. Mais elle lui répond par ce vers arabe, qui depuis à paſſé en proverbe : « Les paroles de la nuit ne ſe donnent que pour attendre le jour. » Haroun, étonné de cette réponſe, commande auſſi-tôt d'amener en ſa préſence tous les poëtes qui demeuroient dans ſon palais, & leur ordonne de faire quelques ſtances où ce vers fût compris. Tous obéirent ; & le ſeul Abou-Navas, l'un des plus grands poëtes qui ayent illuſtré l'Arabie, réuſſit au gré du Calife. Il enchâſſa le vers de l'eſclave avec tant d'adreſſe dans les ſiens, qu'il ſembloit décrire naïvement le combat livré entre le monarque & cette fille. Mais cette merveilleuſe habileté penſa lui coûter la vie ; car le deſpote, ayant fait des préſens aux autres poëtes, lui dit qu'il méritoit la mort, pour avoir oſé porter un œil téméraire ſur ſes plaiſirs. Abou-Navas proteſta qu'il n'étoit point ſorti dans ce tems-là de ſon appartement, produiſit des témoins qui conſtatoient la vérité de ſa juſtification, appaiſa le prince, & reçut une récompenſe proportionnée au rare mérite de ſa poëſie.

[794.]

Le Muſulmaniſme perd un grand doc-

teur. Il s'appelloit Abu-Abdallah-Malec, & c'eſt le pere de la ſeconde ſecte prétendue orthodoxe qui a tant de zèle pour les traditions de Mahomet, & dont les principes ſont ſuivis principalement en Barbarie & dans pluſieurs autres contrées de l'Afrique. On rapporte que ce ſçavant, qui parvint à un âge très-avancé, reſta trois ans entiers dans le ſein de ſa mere : phénomène inoui, & trop contraire aux loix de la nature pour être adopté légérement. Un de ſes amis, l'étant allé voir dans ſa derniere maladie, le trouva tout en pleurs. Il le pria de lui dire la raiſon de cette triſteſſe ſi ſurprenante dans un homme qui avoit toujours bien vécu. « Hélas ! répondit-il, qui » doit plus que moi répandre des larmes ? » Plût-à-Dieu que, pour l'expiation de » mon orgueil, j'euſſe reçu autant de » coups de bâton que j'ai décidé de queſ» tions ! j'aurois moins de compte à ren» dre à l'Eternel. Plût-à-Dieu que je n'euſſe » jamais rien décidé de moi-même ! » Sentiment bien digne d'un ſçavant modeſte, & qui devroit être celui de tous ceux que la ſupériorité de leurs lumieres tire de la foule des hommes ! Un jour on lui propoſa quarante huit queſtions très-difficiles ; il y en eut trente-deux ſur leſquelles il confeſſa ſon ignorance : aveu auſſi rare qu'il eſt honorable à celui qui a le courage de

le faire. Malec étoit pourtant puérilement rigide dans ce qui touchoit aux pratiques religieuſes.

Une fois on lui demanda s'il étoit permis de manger du pourceau de mer : « Non, » répondit-il ; car, bien que ce ſoit un » poiſſon, le nom qu'il porte le faiſant re- » garder comme un pourceau, les vrais » Muſulmans doivent le déteſter autant » que celui que l'Alcoran a prohibé. » Haroun regretta beaucoup ce docteur, pour lequel il avoit toujours eu une haute eſtime.

Ce prince l'ayant un jour prié de venir au palais pour inſtruire ſes fils : « Sei- » gneur, répondit Malec, la ſcience ne » fait la cour à perſonne ; on doit la lui » faire. — Vous avez raiſon, repartit le » Calife ; mes enfans ſe trouveront dans » le lieu où les autres jeunes-gens vont » recevoir vos leçons. » Il tint parole ; & les jeunes princes furent conduits régulièrement à la moſquée où Malec débitoit ſa doctrine. Ce ſçavant méritoit bien cet égard, s'il eſt vrai, comme il le diſoit lui-même, que tous les maîtres ſous leſquels il avoit étudié dans ſa jeuneſſe, vinrent avant ſa mort s'inſtruire à ſon école, & ſe crurent honorés du titre de ſes diſciples.

[795.]

Sous le règne de ſon prédéceſſeur, Haroun, accablé de diſgraces, avoit fait vœu d'aller à pied en pélerinage à la Mecque, ſi la fortune lui devenoit plus favorable. Après ſon élévation au Califat, pluſieurs de ſes courtiſans lui repréſenterent qu'il n'étoit point de ſa dignité de s'acquitter de ce pieux devoir comme le dernier de ſes ſujets, & qu'il devoit au contraire, pour ſoutenir la majeſté de ſon rang, étaler, dans ce religieux voyage, la pompe & le faſte de ſes prédéceſſeurs. Un prince moins dévot qu'Haroun ſe fût rendu ſans peine à l'avis des courtiſans; mais le Calife ne voulut rien faire ſans conſulter les docteurs de ſa religion. Il les aſſembla dans ſa capitale, & la concluſion unanime fut qu'il devoit s'acquitter de ſon vœu préciſément comme il l'avoit ſpécifié. Haroun partit donc pour la Mecque, à pied; exemple unique dans l'hiſtoire Saraſine: mais, dans toute ſa route, il trouva les chemins couverts de tapis & de diverſes étoffes précieuſes.

[796.]

Le Calife eſt attaqué d'apoplexie. Ses fils

fils assemblent les plus habiles médecins de Bagdad, pour donner de prompts remèdes à leur pere. La saignée n'avoit point encore tout le crédit qu'elle a parmi nous; & les médecins Arabes, bien différens des nôtres, craignoient, en tirant du sang, d'en appauvrir la masse, & d'attaquer le principe de la vie animale. Cependant le fameux Gabriel, malgré l'avis de ses confreres, osa conseiller ce moyen de soulager promptement le Calife. Amin, qu'il avoit choisi pour successeur, s'y opposa vivement: mais Al-Mamoun, son frere, soutint avec tant de chaleur l'opinion de Gabriel, qu'on fut obligé de s'y rendre. Haroun fut saigné, & recouvra la santé. Al-Mamoun lui conta ce qui s'étoit passé, & son zèle lui valut la prédilection de son pere; le courage de Gabriel ne demeura point non plus sans récompense: le Calife lui assigna pour toujours une pension de cent mille drachmes.

[797.]

Haroun admet à sa cour le célèbre Bahalul, que l'enjouement de son esprit faisoit appeller le fou, & que sa dévotion a fait mettre au nombre des saints du Musulmanisme. Un jour le Calife lui ordonna de faire une liste de tous les extravagans de la ville de Bagdad: « Seigneur, répondit-il, c'est un

» trop long ouvrage ; mais, ſi vous voulez le » catalogue des gens raiſonnables & ſages, » je l'aurai fait en un inſtant.» Un bel eſprit vint lui dire que le monarque l'avoit créé intendant des ours, des loups, des renards & des ſinges de l'empire : « Oh ! oh ! repli- » qua-t-il, vous voilà donc devenus mes » ſujets, meſſieurs les courtiſans ? » Etant une autre fois entré dans la ſalle où le Calife donnoit audience, & voyant ſon trône vuide, il alla s'y aſſeoir. Les gardes, l'ayant apperçu, le chaſſerent à coups de cannes, & lui reprocherent ſon impudence. Bahalul feignit de répandre des larmes ; & Haroun, qui parut dans ce moment, lui demandant la cauſe de ſes pleurs : « Hélas ! » Seigneur, répondit-il, ce n'eſt point » parce qu'on m'a frappé que vous me » voyez gémir ; la compaſſion que j'ai pour » vous eſt le ſeul objet de mes larmes ; car » ſi, pour avoir touché un foible inſtant » votre trône, on me maltraite de la ſorte, » à quoi ne devez-vous pas vous attendre, » vous qui vous y placez tous les jours ? » Quelque tems après, Haroun lui dit : « Ba- » halul, pourquoi ne te maries-tu pas » comme les autres hommes ? L'hymen a » tant de douceurs ! Une tendre épouſe par- » tageroit tes plaiſirs & tes peines, & tu » vivrois avec elle dans une délicieuſe ſo- » ciété. Je veux te donner une femme qui

» ſera jeune, bien faite, & qui t'apportera
» du bien. » Ebranlé par les raiſons & par l'autorité du monarque, Bahalul conſentit enfin au mariage. Après la célébration des nôces, il entra dans le lit nuptial, & ſe mit auprès de ſa chere moitié. Mais à peine l'eut-il touchée, qu'il crut entendre dans le ſein de ſon épouſe un bruit confus qui l'effraya. Il ſe précipite au bas du lit, & prend la fuite hors de la ville. Le Calife, inſtruit de cette diſparition ſoudaine, le fait chercher. On le trouve : on l'arrête. On le conduit devant le monarque, qui l'accable de reproches, & lui demande où eſt le mot pour rire dans cette conduite ?
» O empereur des Fidèles ! répondit-il,
» vous m'aviez promis une félicité par-
» faite, & je n'ai entrevu que de vives an-
» goiſſes dans cet hymen que vous offriez
» à mes yeux ſous des traits ſi ſéduiſans.
» A peine ai-je pris ma place dans le lit
» nuptial, que j'ai entendu dans le ventre
» de mon épouſe un bruit affreux : ici l'on
» demandoit un habit, une chemiſe, un
» bonnet, des ſouliers; là, du pain, du
» riz, de la viande; les uns rioient, les
» autres s'entre-battoient. Effrayé, hors de
» moi, je diſparus, craignant de devenir
» plus fou que je ne ſuis, & déſeſpérant
» d'être jamais heureux avec une femme

» qui me rendroit pere d'une nombreuſe » famille. »

[798.]

Le nom de Charlemagne & le bruit de ſes exploits pénétrent juſqu'à Bagdad. Haroun, rempli d'eſtime pour ce prince, veut rendre hommage à ſon mérite; il lui envoie une ſuperbe ambaſſade, avec de riches préſens. Le monarque François répond à la haute opinion que la renommée avoit donnée de lui: il reçoit les députés Muſulmans entre Verceil & Yvrée; il les comble de toutes les marques de la plus flatteuſe diſtinction; &, après avoir conclu un traité par lequel il contractoit une liaiſon étroite avec Haroun, de qui il recevoit & à qui il donnoit le nom de frere, il les congédie en les chargeant de dons magnifiques pour leur maître. Depuis cette époque, la réputation des François devint reſpectable parmi les Muſulmans.

[799.]

Mangheh, célèbre médecin de la cour du Calife, ſe promenant un jour dans une des grandes villes de l'empire, entendit un charlatan qui débitoit des remèdes contre une multitude de maladies. Surpris de l'audace de cet impoſteur, il vint auſſi-tôt

en parler au monarque, & lui dit : « Je ne » croyois pas, Seigneur, qu'il fût permis dans » vos états de tuer les gens impunément. » Haroun à l'inſtant fait chercher l'empirique, qu'on ne put jamais trouver ; &, de peur que dans la ſuite la vie de ſes ſujets ne fût expoſée à l'effronterie & à l'ignorance de tels médecins, il les chaſſa tous, par un édit ſolemnel, de l'étendue de ſon empire, & ordonna qu'à l'avenir on n'exerceroit la médecine qu'avec un privilége authentique, donné par le ſouverain.

[800.]

Il y avoit dans la capitale un fou qui, dans les accès de ſon extravagance, prétendoit être le Dieu tout-puiſſant. Haroun, à qui l'on en parla, voulant découvrir, par ſa converſation, ſi ce n'étoit pas un impoſteur, le fit venir, & lui dit : « On » me préſenta, il y a quelques jours, un » homme qui faiſoit l'inſenſé, & qui vou- » loit paſſer pour un prophète envoyé de » Dieu. Je le fis mettre en priſon ; on lui » fit ſon procès, & on lui coupa la tête. » Le fou, l'ayant écouté attentivement, lui répondit : « Vous avez agi comme le de- » voit un de mes fidèles ſerviteurs. Je » n'avois point donné le don de prophétie » à ce miſérable ; & j'ai permis qu'il reçût » la peine que méritoit ſon audace. » Le

Calife, à ces mots, ſe mit à rire, & renvoya le prétendu dieu, qu'il eut ſoin de faire renfermer, en lui aſſignant un petit revenu pour ſubſiſter.

[801.]

On lit dans l'Alcoran que Pharaon diſoit à ſon peuple : « Je ſuis plus grand & plus » puiſſant que tous vos dieux : c'eſt moi » qui ſuis votre Dieu & votre maître. » Haroun eſt ſi frappé de ce paſſage, que, dans le mouvement d'une ſainte fureur, il s'écrie, en préſence de toute ſa cour : « Je » ſçaurai punir l'orgueil de ce prince im» pie, en donnant le gouvernement de ſon » royaume au dernier de mes eſclaves. » Il choiſit effectivement pour cette dignité Hozaïd, Ethyopien de nation, & d'un eſprit très-groſſier. Les Egyptiens ſe plaignant un jour à ce miniſtre de ce que le Nil, par ſon débordement, avoit emporté tout le coton qu'ils avoient ſemé ſur ſes bords, il crut les conſoler en leur diſant naïvement : « Pourquoi n'y ſemiez-vous » pas de la laine ? »

[802.]

Le Calife partage ſes vaſtes états entre ſes trois fils, Amin, Mamoun & Kaſem, qui devoient ſe ſuccéder ſur le trône, ſuivant ſa diſpoſition teſtamentaire. Amin eut la Syrie, l'Irac, les trois Arabies, la

opotamie, l'Aſſyrie, la Médie, la Pa-
ne, l'Egypte, & tout ce que les Mu-
ians avoient conquis en Afrique, de-
les frontieres d'Ethyopie & d'Egypte,
u'au détroit de Gibraltar, avec la di-
é de Calife. Mamoun eut la Perſe, le
man, les Indes, le Koraſſan, le Ta-
tan, le Cableſtan & le Zableſtan, avec
aſte province de Mawarenhar. L'Ar-
ie, la Natolie, la Géorgie, la Circaſ-
& tout ce que l'empire poſſédoit aux
rons du Pont-Euxin, reconnurent Ka-
pour maître. Après cette diſpoſition,
t l'objet étoit de prévenir tout ſujet
uerre civile entre les freres, Haroun
n ſecond pélerinage à la Mecque, mais
: plus de pompe que le précédent. Il
dans ce voyage toute la magnificence
monarque opulent; il ſignala par des
eſſes tous les lieux de ſon paſſage; &,
ique cette partie de dévotion lui coûtât
ſommes immenſes, elle n'épuiſa point
réſors; elle ne l'obligea point de fouler
peuples.
armi les doctes & pieux perſonnages
accompagnoient le ſouverain dans
: ſainte caravane, on remarquoit un
eux contemplatif, appellé Kéthir,
t toutes les maximes étoient regardées
me des oracles. Chemin faiſant, le
ſe le pria de lui dire quelque parole

édifiante. « Heureux mille fois celui qui » eſt modeſte ſur le trône, répondit le » docteur, bienfaiſant dans l'opulence, » juſte dans ſon gouvernement, conſtant » dans les diſgraces ! l'Eternel écrira ſon » nom ſur le livre de ſes élus. » Haroun fut ſi touché de ces paroles, qu'il répandit des larmes. Une autre fois, lui ayant demandé ce qu'il falloit faire pour mériter le ciel : « Quitter le monde, répondit » Kéthir, renoncer abſolument à ſes vai» nes frivolités. --- Mais ce ſacrifice pa» roît ſi difficile ! le monde a tant d'at» traits ! --- Si vous aviez beſoin d'un verre » d'eau, & qu'il vous fallût donner la » moitié du monde pour l'obtenir, l'a» cheteriez-vous à ce prix ? --- Sans doute. » --- Et ſi vous étiez dans quelque fouil» lure défendue par la loi, donneriez» vous l'autre moitié du monde pour vous » en nettoyer ? --- Aſſurement. --- Vous » voyez donc, ſeigneur, combien ce » monde ſi eſtimé eſt peu de choſe, puiſ» que, pour un verre d'eau, pour une lé» gere faute, vous n'héſiteriez point à le » donner. Or, eſt-il ſi difficile de renon» cer entiérement à la poſſeſſion d'un » bien qui a ſi peu de valeur ? »

[803.]

La maiſon des Barmécides, une des

plus illuſtres de l'empire, & qui étoit alors en faveur, avoit donné à l'état une foule de grands hommes. C'étoit dans ſon ſein que Mahadi avoit choiſi un gouverneur pour Haroun, ſon fils bien-aimé; & le jeune prince avoit contracté l'habitude de regarder cette famille comme la ſienne. Il l'aſſocia, pour ainſi dire, à ſa fortune; & Giafar, fils de ſon gouverneur, devint ſon favori, ſon viſir, & ſon plus cher confident. Il avoit une ſœur qu'il aimoit avec paſſion : afin de voir plus ſouvent enſemble ces deux perſonnes qu'il chériſſoit le plus au monde, il la donna pour épouſe à Giafar; mais, par un de ces caprices qui caractériſent les deſpotes, il défendit à l'époux d'uſer avec ſa moitié des droits du mariage & de la toucher, lui permettant ſeulement de la regarder tant qu'il lui plairoit. Abbaſſa (ainſi s'appelloit la princeſſe) étoit jeune & belle. Elle fit naître dans le cœur de Giafar une paſſion dont la contrainte augmenta l'activité, & qu'elle partagea avec autant de vivacité. Un jour qu'ils ſe trouvoient ſeuls, ils oublierent les menaces du Calife : leur amour triompha de la crainte; & les momens furent ſi bien employés, que, neuf mois après, Abbaſſa mit au monde deux enfans qui furent cachés à la Mecque, pour éviter le courroux

de leur oncle. Mais Haroun en fut bientôt inſtruit ; il réſolut de punir d'une maniere terrible l'infraction de ſes ordres. A cet amour tendre qu'il éprouvoit pour ſa ſœur & ſon beau-frere, ſuccéda tout-à-coup la haine la plus implacable. Il eſt vrai que Giafar lui avoit donné, depuis long-tems, bien des prétextes de rompre avec lui. Mais quel eſt l'ami dont on n'ait point à ſe plaindre ? il faudroit ceſſer d'être homme, pour contracter une amitié ſans nuages. Giafar avoit favoriſé l'évaſion d'un Alide que le Calife vouloit faire arrêter : c'étoit tout au plus une généroſité indiſcrette. Il avoit fait bâtir une maiſon qui lui avoit coûté vingt mille piéces d'or : étoit-il étonnant que, dans un ſi haut degré de fortune, il pût faire une ſemblable dépenſe ? Haroun feignit de la regarder comme une preuve de péculat. Le véritable crime de Giafar, celui dont on ne parloit pas, étoit d'avoir oſé jouir des appas d'une ſœur de la poſſeſſion de laquelle le monarque étoit jaloux. Il craignit qu'un favori, capable de lui déplaire en un point ſi délicat, ne portât la hardieſſe plus loin, & n'abuſât des ſecrets qu'il lui avoit confiés. Il ordonna qu'on l'arrêtât, lui, ſon pere, ſes freres, tous ſes parens, & qu'on leur tranchât la tête. Cet arrêt lui coûta quelques larmes, lorſqu'on fut

ſur le point de l'exécuter ; mais les anciennes habitudes, qui ſe réveilloient tout-à-coup, ne purent vaincre la jalouſie allarmée. La mere de Giafar, qui avoit nourri le Calife, vint ſe jetter à ſes pieds, pour obtenir au moins la grace de ſon époux, qui avoit été pendant dix-ſept ans conſeiller du monarque : Haroun fut inflexible, & perſiſta dans le deſſein d'abbaiſſer cette famille jadis ſi favoriſée, mais devenue l'objet de ſa haine. Giafar reçut la mort à l'âge de trente-ſept ans. Son corps fut coupé en piéces : on en expoſa les triſtes parties au-deſſus des portes de Bagdad, & l'on mit ſa tête ſur le pont du Tigre, auprès de cette capitale. Le jour même qu'il fut exécuté, le Calife lui fit plus de careſſes qu'à l'ordinaire. Il l'embraſſa pluſieurs fois tendrement dans ſon cabinet ; mais à peine l'eut-il quitté, qu'il commanda à l'un de ſes officiers, nommé Jaſſer, de lui apporter la tête de Giafar. L'officier, étant entré tout-à-coup dans l'appartement de ce favori, lui notifia l'ordre de ſon maître. « Peut-être, ré-» pondit tranquillement Giafar, Haroun » vous a-t-il donné cet ordre dans la cha-» leur du vin ; retournez ſur vos pas, & » dites-lui que vous avez obéi. S'il s'en » repent, je ſerai encore en vie ; ſinon, » ma tête eſt toujours prête. » Jaſſer n'é-

tant pas ſatisfait de cet expédient, Giafar l'accompagna juſqu'à l'entrée de l'appartement du Calife, & lui dit : « Entrez, » & dites au commandant des Fidèles » que vous lui apportez ma tête, que vous » avez laiſſée dehors. » Jaſſer entre, & dit au monarque qu'il venoit lui annoncer la mort d'un ſujet qui lui avoit déplu, & dont la tête étoit à la porte : « Ap» portez-la vîte devant moi, s'écrie dans » le moment Haroun. » A ces mots, l'officier ſort, immole le favori, & vient jetter ſa tête aux pieds du Calife. A peine l'a-t-il apperçue, qu'il commande à l'exécuteur d'appeller pluſieurs perſonnes qu'il lui nomme. Jaſſer obéit ; ces officiers arrivent avec lui. « Tranchez-moi la tête à » cet homme, leur dit auſſi-tôt le deſpote, » car je ne puis ſouffrir en ma préſence le » meurtrier de Giafar. » Ce digne miniſtre méritoit par ſes vertus les regrets de celui même qui avoit ordonné ſa mort. Il ne fit uſage de ſa grandeur que pour répandre des bienfaits. On raconte ſur-tout de ſa généroſité un trait au-deſſus de tout éloge. Un homme vint un jour lui préſenter une eſclave jeune & jolie, dont les graces lui plurent tellement, qu'il lui en donna quarante mille piéces d'or, & les lui paya d'avance. Cette fille, toute éplorée, dit à celui qui la vendoit : « Miſérable ! as-

» tu oublié le ſerment que tu m'as fait de
» ne jamais me vendre ? » Giafar, ayant
entendu ces plaintes, dit au vendeur :
» Atteſtez ſeulement que cette fille eſt li-
» bre & que vous l'avez épouſée, & je
» vous laiſſe l'argent que vous avez reçu. »

Les biens de cet infortuné ſeigneur, & ceux de tous les Barmécides, furent confiſqués dans toutes les provinces de l'empire, par l'ordre exprès du prince, qui mit le comble à ces exécutions barbares, en faiſant jetter ſa ſœur Abbaſſa & ſes deux enfans dans un puits que l'on combla enſuite. Enfin, pour qu'il ne reſtât pas le moindre veſtige de cette illuſtre maiſon, le Calife défendit, ſous peine de la vie, de jamais parler des Barmécides. Mais ce nouvel acte de tyrannie ne ſervit qu'à donner plus de luſtre à la magnanime liberté d'un vieillard Muſulman, créature de la famille perſécutée. Il vint à Bagdad, & ſe plaça ſur une motte de terre, qui lui ſervoit de tribune, vis-à-vis d'une de leurs maiſons, qui étoit abandonnée. De-là, il entretenoit tous les paſſans des plus belles actions de ces ſeigneurs, qu'il détailloit avec complaiſance. Haroun, inſtruit de la hardieſſe de cet homme, le fait arrêter, & le condamne à la mort. Mondir (ainſi ſe nommoit ce généreux vieillard) entend avec joie ſon arrêt, & de-

entendre au Calife qu'il étoit plus disposé à rompre le traité conclu, qu'à continuer de vivre paisiblement dans cet esclavage. Haroun pénétra sans peine son intention; &, pour lui montrer qu'il se rioit de ses efforts, il saisit son cimeterre, & coupa toutes ces épées par le milieu, avec autant de facilité qu'il auroit fait des raves, dit un historien Persan, sans qu'il parût la moindre brèche à la lame du cimeterre. Ce prodige de vigueur étonna Nicéphore; mais il n'en poursuivit pas moins l'exécution de ses projets. Une bataille lui fit perdre quarante mille hommes & quelques villes, sans le rendre plus sage. Il fallut que le Calife se mît à la tête d'une armée de cent trente-cinq mille hommes, sans compter une foule de volontaires, & marchât pour la seconde fois contre Héraclée, le boulevard de l'empire. Cette ville fameuse fut emportée l'épée à la main. Seize mille citoyens, qui échapperent au fer du vainqueur, devinrent les victimes de l'imprudence de leur prince, & pleurerent, dans un pénible esclavage, les malheurs de la guerre. Après la conquête d'Héraclée, les troupes Musulmanes, augmentées jusqu'au nombre de trois cents mille hommes, se répandirent comme un torrent dans toutes les provinces Romaines, renverserent les plus fortes

fortes villes, & porterent la terreur & le pillage juſqu'aux portes de Conſtantinople. Nicéphore épuiſé ſe ſoumet enfin à toutes les conditions qu'il plaît au Calife de lui preſcrire. Haroun double le tribut; &, juſqu'à la mort de ce prince, Nicéphore, inſtruit enfin par ſon expérience, fut très-fidèle à remplir ſes promeſſes.

[805.]

Lorſque le Calife retournoit dans ſes états, une pauvre femme vint ſe jetter à ſes pieds, pour ſe plaindre de quelques ſoldats qui avoient pillé ſa maiſon. « N'as-» tu pas lu dans l'Alcoran, lui dit Ha-» roun, que, quand les princes paſſent en » armes par un lieu, ils le détruiſent ? » — Commandant des Fidèles, répon-» dit cette femme, j'ai lu auſſi dans le » même livre, que les maiſons de ces prin-» ces ſeront déſolées, à cauſe des injuſ-» tices qu'ils ont commiſes. » Cette repartie hardie & pleine de force fut ſi bien reçue du monarque, qu'il fit réparer le dommage, & donner à cette femme une ſomme conſidérable.

[806.]

Un poëte avoit fait quelques vers injurieux contre Zobéida, mere d'Amin, héritier de l'empire. Ce jeune prince de-

mande à ſon pere la liberté de punir un pareil outrage. « Mon fils, lui répond le » monarque, je vous conſeille de pardon- » ner au coupable ; car la clémence doit » être la premiere vertu des rois. Cepen- » dant, ſi vous ne pouvez vaincre votre » juſte colere, pour vous venger, dites » autant de mal de la mere de cet homme, » qu'il en a dit de la vôtre. »

[807.]

Tandis que la valeur d'Al-Rashid rendoit la puiſſance Saraſine redoutable aux ennemis du Muſulmaniſme, un rebelle s'élevoit dans le Koraſſan, & ſecrettement amaſſoit des forces capables de lutter contre celles du plus formidable potentat de l'univers. Trois armées envoyées ſucceſſivement contre Rafé, (ainſi ſe nommoit le ſéditieux,) ne ſervirent qu'à donner, par leur défaite, plus de crédit à ſon parti. Les peuples venoient en foule ſe ranger ſous ſes drapeaux. Il aſſiégeoit, il emportoit des villes ; il ſubjuguoit des provinces ; il étendoit déja loin du Koraſſan ſa criminelle domination, lorſqu'enfin le Calife chargea ſon fils Al-Mamoun de marcher contre cet audacieux. Il le ſuivit bientôt lui-même avec des troupes nombreuſes. Mais une maladie l'obligea de s'arrêter au milieu de ſa route, & le mit

aux bords du tombeau. Le fameux Gabriel employa toutes les reſſources de ſon art pour l'arracher aux bras de la mort; & il en ſeroit venu à bout, ſans un ſonge ſiniſtre qui vint troubler pour toujours l'imagination du monarque. Dans le tranſport que lui avoit cauſé la fiévre, il crut voir, étendue ſur ſa tête, une main qui tenoit une poignée de terre rouge; en même tems une voix cria: « Voici la terre » qui doit ſervir de ſépulture à Haroun! » Le prince, effrayé, demanda quel étoit le nom du lieu où il ſeroit inhumé: « C'eſt » à Tus, répondit la voix. » Cette viſion frappa tellement le deſpote, que, revenu à lui, il la raconta à ſon médecin. Gabriel s'efforça de calmer ſes terreurs; &, pour bannir ces vains phantômes d'une imagination troublée, il lui conſeilla de ſe livrer aux plaiſirs, & aux ſoins de ſon expédition contre Rafé. Le Calife le crut: ſa marche fut une chaîne de fêtes; & durant quelque tems la diverſion fut heureuſe.

[808.]

Une nouvelle attaque oblige Haroun de s'arrêter à Tus, cette ville que la voix avoit déſignée comme le lieu de ſa ſépulture. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il fit appeller ſon médecin, & lui dit: « Te

MUSA-AL-HADI.

[785.]

MAHADI, mécontent de Muſa-Al-Hadi, avoit voulu, avant ſa mort, le dépouiller du diadême, pour en ceindre la tête de Haroun, ſon ſecond fils; mais Haroun, par une généroſité peu commune, ſur-tout entre des freres, avoit refuſé de ſe prêter aux deſirs de ſon pere, & défendu les droits de Muſa, ſon aîné. Après la célébration des obsèques du Calife défunt, auxquelles il avoit préſidé, il ſoutint ſon action magnanime, en faiſant proclamer Muſa dans toutes les provinces de l'empire. Mais, tandis qu'il faiſoit couronner ſon frere à Bagdad, la ville de Cufa, ſous la conduite d'Hoſſein, fils d'Ali, & petit-fils de Haſſan, ſe révoltoit contre le nouveau ſouverain. Hoſſein, chef des Alides, avoit gagné, par ſes vertus, les cœurs de tous les Muſulmans parmi leſquels il vivoit. On parloit avec emphaſe de ſa valeur héroïque; on prônoit ſur-tout ſon exceſſive libéralité. Un jour le Calife lui ayant donné quarante mille piéces d'or, il les diſtribua entre les habitans de Bagdad & de Cufa. Ce bien-

& qu'il en ſentoit le prix. Un jour, on le trouva verſant des larmes ſur une élégie qui lui rappelloit ſa derniere heure. Une autrefois, voulant ſe faire expliquer un livre très-ſçavant par celui qui en étoit l'auteur, il commanda qu'on fermât les portes de ſon appartement. « Non, ſeigneur, lui dit l'écrivain, avec cette modeſte hardieſſe qu'inſpiroient ſes bontés, » la ſcience n'eſt bonne aux grands, qu'au» tant qu'elle eſt communiquée aux pe» tits. » Son ſceau portoit pour deviſe : » Ma grandeur & ma puiſſance viennent » de Dieu ; » ſentiment dont ſa conduite prouvoit la ſincérité. Il conſacroit chaque jour un tems conſidérable à la priere, excepté quand il étoit malade ; & en y vaquant il faiſoit cent inclinations. Il fit, pendant ſon califat, huit ou neuf fois le pélerinage de la Mecque ; &, lorſqu'il ne pouvoit point s'acquitter lui-même de ce devoir, il fourniſſoit à trois cents perſonnes tout ce qui leur étoit néceſſaire pour le remplir en ſon nom. Enfin, il diſtribuoit tous les jours mille drachmes aux pauvres, afin que leur miſere ne fût point une tache pour ſon règne.

MAHOMET-MUSA-AMIN.

[809.]

A PEINE ce prince eut-il ſuccédé à ſon pere, qu'il réſolut de dépouiller du droit au trône après lui, ſon frere Al-Mamoun, pour en revêtir ſon fils. Cependant jamais prince n'avoit été appellé à la couronne d'une maniere plus authentique; l'acte, qui le rendoit habile à poſſéder le ſceptre après ſon frere, avoit été affiché aux portes ſacrées de la Caaba, & à l'entrée de toutes les moſquées de l'empire. Mais des prétentions ſi ſolides ne furent pas capables d'arrêter le nouveau monarque. Il fit enlever du palais impérial tous les effets qui devoient être le partage d'Al-Mamoun, & il ordonna aux troupes du Koraſſan, dont ſon frere avoit reçu le gouvernement perpétuel, de ſe rendre incontinent à Bagdad. Ce procédé jetta Mamoun dans une furieuſe colere. Il voulut retenir Fadel, fils de Rabi, général de ces troupes; mais Fadel refuſa de l'entendre, & s'empreſſa d'obéir au Calife, qui, préférant l'ivrognerie & le jeu à l'adminiſtration de ſes vaſtes états, récompenſa ſa prompte ſoumiſſion de la

charge de premier Viſir, & ne retint pour lui que le ſeul nom de ſouverain.

Ce miniſtre étoit habile ; mais, craignant le reſſentiment de Mamoun, ſi jamais ce prince ceignoit le diadême, il confirma ſon maître dans le projet de le lui arracher. Il lui fit entendre que Mamoun avoit gagné l'affection des peuples du Koraſſan, par le bon ordre & par la police qu'il avoit établis ; que ſon application à rendre la juſtice lui avoit tellement captivé tous les cœurs, que toutes les forces de la province étoient à ſes ordres. « Pour vous, ſeigneur, ajoûta-t-il, » vous n'avez pas le bonheur de votre » frere. On eſt mécontent de votre con» duite : on n'eſt point affectionné pour » vos intérêts ; on diroit que les Muſul» mans ne vous obéiſſent que par con» trainte : tel eſt l'effet des artifices de » Mamoun. Croyez-moi, défaites-vous d'un » rival ; &, quoique votre fils ſoit encore » enfant, déclarez-le votre ſucceſſeur, au » préjudice d'un prince ambitieux, qui ne » vous voit ſur le trône qu'avec tout le » déſeſpoir qu'inſpire la plus baſſe jalouſie. » Pour ſon malheur, le Calife ſuivit de point en point les conſeils de Fadel. Il fit ſupprimer le nom de ſon frere dans les prieres publiques du vendredi, & dans les

diſcours que l'Iman faiſoit au peuple. Enſuite il fit proclamer héritier préſomptif du califat ſon fils Muſa, qui n'étoit encore âgé que de cinq ans, & lui donna le ſurnom d'Al-Natik-Belhak, qui ſignifie celui qui raiſonne ou qui parle ſelon Dieu & la vérité. Mais pluſieurs ſe moquerent de cette proclamation; &, pour la tourner en ridicule, ils appellerent le jeune prince Natha-Billah, c'eſt-à-dire, celui qui, par la grace de Dieu, commence à parler. Enfin, Amin dépouilla encore ſon autre frere de tous les gouvernemens que ſon pere lui avoit donnés; & il appella Mamoun à la cour, ſous prétexte qu'il avoit beſoin de ſes lumieres dans ſes conſeils, mais en effet pour l'empoiſonner, ou pour le faire aſſaſſiner.

Juſques-là Mamoun avoit ſoutenu l'autorité de ſon frere. Il lui avoit fait prêter le ſerment de fidélité par les peuples des provinces qu'il gouvernoit; il avoit mis à la raiſon quelques ſéditieux qui refuſoient de le reconnoître; mais enfin, pouſſé à bout par les outrages réitérés du Calife, il réſolut de prévenir ſes perfides deſſeins. Au lieu de ſe rendre à Bagdad, comme Amin le lui commandoit, il ôta toute communication entre cette capitale & le Koraſſan, & lui fit ſçavoir

que, ſon pere Haroun ayant confié à ſa prudence l'adminiſtration de cette vaſte province, il ſeroit reſponſable de tous les déſordres qui pourroient y arriver, s'il s'en abſentoit. Il fit battre de la monnoie, & ne voulut pas que l'on mît le nom d'Amin ſur aucune des piéces d'or ou d'argent qui ſe frapperent dans ſes états. Enfin, il trouva moyen d'engager Rafé, ce rebelle qui avoit pris les armes ſous le Calife precédent, à ſe joindre à lui avec ſes troupes : exemple qui fut bientôt ſuivi par Harthema, capitaine habile; de ſorte qu'il ſe vit maître abſolu de tout le Koraſſan, où il agit en ſouverain, officiant dans la moſquée en qualité d'Iman, & faiſant des diſcours au peuple.

[810.]

Amin, voyant qu'il avoit échoué dans le projet de faire périr ſon frere, & qu'il étoit ſur ſes gardes, lui déclare la guerre, & envoye Ali, à la tête d'une armée de ſoixante mille hommes, pour ſoumettre le Koraſſan, & lui amener Mamoun chargé de chaînes d'or. Mais ce prince étoit prêt à le bien recevoir. A l'approche d'Ali, Taher, l'un des plus grands capitaines de ſon ſiécle, choiſit quatre mille hommes, & marche à la rencontre des ennemis. Le général d'Amin, voyant ſi peu de trou-

pes, ſe flatte d'une victoire aiſée; &, ſe livrant à la ſécurité la plus préſomptueuſe, il affecte de ſe promener ſeul à l'entrée de ſon camp. Un des ſoldats de Taher l'apperçoit, court à lui, l'attaque, lui tranche la tête, qu'il apporte à ſon général. Taher à l'inſtant fond ſur les retranchemens ennemis. C'eſt moins un combat qu'un horrible carnage; tout fuit, tout ſe diſperſe, ou devient la victime des vainqueurs. Mamoun, inſtruit de ce triomphe par un courrier qui fit en quatre jours un chemin de près de quatre cents lieues, prend auſſi-tôt le titre de Caliſe, fait ſupprimer à ſon tour le nom d'Amin dans les prieres, & ſe diſpoſe à porter la guerre dans le cœur de l'empire Muſulman. Dans ce deſſein, il partage ſes forces en deux corps, l'un ſous la conduite de Taher, & l'autre ſous les auſpices d'Harthéma, & leur ordonne de pénétrer par différentes routes juſqu'à Bagdad, pour y aſſiéger ſon frere. Ces deux généraux obéiſſent. Trois armées, de vingt mille hommes chacune, ne s'oppoſent à leur marche que pour la rendre, par leur défaite, plus formidable: les villes ſe ſoumettent; tous les peuples proclament Al-Mamoun ſouverain commandant des Fidèles; la puiſſance d'Amin eſt menacée d'une chûte prochaine,

[811.]

Cependant ce prince ſe livroit à la plus coupable indolence. Un courrier vint lui annoncer la triſte nouvelle des progrès rapides de ſon rival, le funeſte ſort de ſes armées, la conquête d'un grand nombre de provinces qui avoient ceſſé de le reconnoître. Il s'occupoit alors à la pêche : « Ne troublez point mon divertiſ-» ment, lui dit-il ; car Kuthar, mon af-» franchi, a déja pris deux gros poiſſons, » & moi je n'ai encore rien attrappé. » Une ſi honteuſe négligence révolta les habitans de Bagdad. Excités par Haſan, fils de ce préſomptueux général qui le premier avoit été vaincu par Taher, ils dépoſerent le Calife, pour ſe ſoumettre à Mamoun. Mais, s'étant bientôt repentis de cet emportement, ils chaſſerent Haſan, tirerent de priſon le monarque, & le rétablirent ſur le trône. Cette diſgrace ne fut pas capable de l'inſtruire. Haſan, que l'on avoit arrêté dans ſa fuite, lui fut amené chargé de chaînes. Loin de le punir comme le méritoit ſa perfidie, il lui fournit de l'argent, des chevaux, des armes, & toutes ſortes de munitions de guerre, & lui donna le commandement de ſes troupes. Mais, auſſi-tôt que le traître eut paſſé le Tigre, il prit la fuite une ſe-

conde fois. On le pourſuivit ; on l'atteignit ; & l'on porta ſa tête au Calife, qui la vit avec indifférence.

[812.]

L'Egypte, la Syrie, preſque tout l'empire ſe déclare en faveur d'Al-Mamoun. Les autres contrées ou étoient ſoumiſes, ou attendoient la priſe de Bagdad pour ſe déterminer. Taher & Harthéma l'aſſiégeoient avec vigueur. Mais les habitans, encouragés par la préſence d'Amin qui étoit reſté dans la capitale, diſputoient la victoire avec une bravoure héroïque. Le ſiége dura près d'un an. La ville fut preſque renverſée par les machines des ennemis. Enfin, les habitans & les ſoldats, épuiſés, réduits à un très-petit nombre, n'ayant plus de remparts, ſe virent contraints de ſe rendre. Ils dépoſerent une ſeconde fois Amin, qui ſe retira dans la fortereſſe, où Taher vint l'aſſiéger. Tandis que ceux qui lui étoient reſtés fidèles s'efforçoient de le défendre, il rêva qu'il étoit aſſis ſur une muraille fort élevée & très-épaiſſe, dont Taher ſappoit les fondemens. Comme les Arabes ſont naturellement ſuperſtitieux, ce ſonge fit tant d'impreſſion ſur Amin, qu'il réſolut de ne ſe jamais mettre au pouvoir de Taher. Le lendemain, il trouva une tigne dans ſes

habits ; il s'écria malgré lui : « Dieu me » préſerve de quelque grand malheur ! » La nuit qui précéda la reddition de la fortereſſe, il fit venir une de ſes muſiciennes, pour le diſtraire par quelqu'une de ſes chanſons. Après, s'être réjouie en buvant quelques verres de vin, elle chanta des vers tirés d'une élégie fort touchante. Le Calife, verſant des larmes, regarda cette poëſie comme un préſage ſiniſtre, & dit en ſoupirant : « Hélas ! quand le » deſtin ne ſeconde point nos deſſeins, » toutes les précautions deviennent inu- » tiles. » Un inſtant après, on entendit une voix ſur la rive voiſine du Tigre, qui dit clairement & diſtinctement : « Le » ſujet de votre délibération eſt déter- » miné ; » & ces paroles, ayant été répétées, jetterent Amin dans une ſi grande terreur, qu'il tomba de ſon ſiége. Enfin, troublé par tant d'évènemens qui lui paroiſſoient des prodiges, & réduit à la néceſſité de ſe remettre entre les mains d'un des généraux de ſon frere, il choiſit Harthéma, qu'il jugeoit plus humain que Taher. Harthéma vint le recevoir dans une chaloupe, pour le conduire dans ſa tente. Mais Taher, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, & croyant que la gloire qu'il avoit acquiſe ne ſeroit point complette, s'il ne ſe rendoit lui-même maître de la perſonne

du Calife, envoya quelques compagnies de ſes gens, ſur de petites chaloupes, afin de l'arrêter. Ils lancerent des pierres & du naphte, & coulerent bientôt le bâtiment à fond. On eut bien de la peine à ſauver Harthéma, qu'on tira de la riviere par les cheveux. Amin, qui étoit bon nageur, prit terre non loin de Baſra, n'ayant qu'un vieux manteau déchiré ſur les épaules, ſes caleçons & un turban ſur ſa tête. Comme on le pourſuivoit, il fut arrêté dans ce lieu par les ſoldats de Taher, qui le maſſacrerent, & lui couperent la tête. Leur général l'envoya ſur le champ à ſon maître, avec le ſceau de l'empire, le ſceptre & la robe impériale. Quand le courrier lui préſenta ces précieux monumens de ſa grandeur, Al-Mamoun ſe proſterna le viſage contre terre, rendit graces à Dieu de ces ſuccès fortunés, & fit préſent d'un million de drachmes à l'heureux meſſager.

Amin n'avoit pas encore trente ans lorſqu'il reçut la mort. Il avoit le viſage beau, les yeux petits, les cheveux épais; il étoit grand, replet, fort robuſte, & bien fait; mais c'étoient-là toutes ſes qualités. Imprudent, ſanguinaire, entiérement adonné à ces voluptés honteuſes qui déshonorent l'homme, & ſur-tout l'homme couronné, il fut lui-même l'artiſan de ſes

diſgraces. Un trait qui prouve bien encore ſon extrême négligence, c'eſt qu'il s'amuſoit à jouer aux échecs avec Kuthar, ſon affranchi, ſans s'embarraſſer du danger qui le menaçoit, dans le tems que l'armée de Mamoun attaquoit ſi vigoureuſement Bagdad, que cette ville étoit ſur le point d'être emportée. L'inſcription de ſon ſceau étoit : « Mahomet ſe confie en Dieu ; » deviſe qui exprimoit aſſez ſon indolence. A ſon avènement à la couronne, il fit acheter un grand nombre d'eunuques, qu'on amena de toutes les provinces de l'empire à Bagdad, ainſi que les plus habiles joueurs tant aux échecs, qu'aux autres jeux alors en uſage parmi les Arabes. Cette foule d'eſclaves l'accompagnoit nuit & jour. Il leur donnoit ſon tems, ainſi qu'à ſes femmes, dont il étoit éperdument amoureux. Ils étoient le canal des graces ; il leur prodiguoit ſes bijoux & ſes tréſors. Enfin, pour mieux ſe jouer des richeſſes, il fit bâtir à grands frais des vaiſſeaux ſur le Tigre, dont les uns repréſentoient des lions, des éléphans, des tigres ; les autres, des vautours, des ſerpens, des chevaux, & il les faiſoit combattre les uns contre les autres.

AL-MAMOUN.

[813.]

EN montant ſur le trône, Al-Mamoun choiſit pour viſir Fadel, fils de Sahal, qui depuis long-tems poſſédoit ſa confiance. L'autorité ſans bornes qu'il lui confere, irrite pluſieurs peuples, & ſurtout les Cufiens, qui, ſous la conduite de Mahomet, de la maiſon d'Ali, levent l'étendard de la révolte. Un officier d'Harthéma, mécontent de ce général, ſe joint aux rebelles, reconnoît Mahomet pour légitime ſucceſſeur du prophète, remporte de grands avantages, & fait trembler le Calife dans Bagdad même. Mais la fortune l'abandonne bientôt. Défait dans une bataille, il prend la fuite. On le pourſuit: on l'arrête, ainſi que Mahomet; & leur mort met fin à la rebellion. Le monarque y avoit été ſenſible. Ce fut pour Harthéma un prétexte d'accuſer Fadel, qu'il haïſſoit, de tromper ſon ſouverain, en lui cachant le véritable état des affaires. Mais il éprouva combien il eſt quelquefois dangereux de vouloir perdre un favori. Fadel, inſtruit du mauvais ſervice que lui avoit rendu Harthéma, l'accuſa lui-même d'avoir

excité ſourdement la révolte ; la
ve qu'il en donnoit, c'eſt que la plû-
de ſes ſoldats & des officiers s'é-
ıt rangés du côté des rebelles. Il n'en
t pas davantage, pour allumer dans
ɛur de Mamoun la plus violente co-
Il fit arrêter Harthéma ; &, ſans
oir l'entendre, on lui donna la baſton-
:, & on le jetta dans une priſon, où
iniſtre le fit bientôt aſſaſſiner. C'eſt
que le monarque commençoit ſon
e par la plus noire ingratitude.

[814.]

lamoun perd ſon précepteur, le fameux
l-Haſſan, que pluſieurs déciſions cé-
ɛs, qu'il donna contre le luxe, en
ur des loix ſomptuaires, firent ſur-
ımer Koſſa. Le Calife Haroun-Al-
ıid, rencontrant un jour ce ſçavant,
lemanda, d'une maniere très-civile,
ment il ſe portoit ? « Seigneur, ré-
ɔndit-il, en courtiſan délié : quand je
aurois jamais recueilli d'autre fruit de
es études que la ſeule grace que vous
e faites de penſer à moi, je me croi-
is très-heureux de m'être livré aux
iences. » Une autre fois, s'étant pré-
é à la porte de l'appartement de Ma-
ın, pour lui donner leçon à l'ordinaire,
ɛune prince, qui étoit à table avec ſes

ire. Malec étoit pourtant puérilement
le dans ce qui touchoit aux pratiques
ieuſes.
ne fois on lui demanda s'il étoit per-
le manger du pourceau de mer : « Non,
ondit-il ; car, bien que ce ſoit un
iſſon, le nom qu'il porte le faiſant re-
rder comme un pourceau, les vrais
uſulmans doivent le déteſter autant
e celui que l'Alcoran a prohibé. » Ha-
regretta beaucoup ce docteur, pour
el il avoit toujours eu une haute eſ-
.
e prince l'ayant un jour prié de ve-
au palais pour inſtruire ſes fils : « Sei-
neur, répondit Malec, la ſcience ne
it la cour à perſonne ; on doit la lui
ire. — Vous avez raiſon, repartit le
alife ; mes enfans ſe trouveront dans
lieu où les autres jeunes-gens vont
ecevoir vos leçons. » Il tint parole ;
les jeunes princes furent conduits ré-
érement à la moſquée où Malec débi-
ſa doctrine. Ce ſçavant méritoit bien
égard, s'il eſt vrai, comme il le
it lui-même, que tous les maîtres
leſquels il avoit étudié dans ſa jeu-
e, vinrent avant ſa mort s'inſtruire à
école, & ſe crurent honorés du titre
ſes diſciples.

ſons d'Abbas & d'Ali, il ordonne à ſes troupes de quitter les habits noirs, livrée des Abbaſſides, & d'en prendre de verds, dont la couleur étoit celle de la famille de Mahomet. En même tems, il écrit à tous les gouverneurs des provinces, pour leur notifier qu'il n'avoit trouvé perſonne, ni dans la famille d'Abbas, ni dans celle d'Ali, plus digne, par ſa piété, par ſa ſageſſe & par ſes lumieres, que le jeune & vertueux Ali, du trône du grand prophète.

[817.]

La démarche du Calife conſterna les Abbaſſides, dont le nombre montoit à plus de trente mille, & mit tout l'empire en mouvement. On refuſoit ouvertement d'obéir aux ordres du monarque. On parla de révolte; & les principaux chefs de la famille régnante tinrent une aſſemblée, dans laquelle ils réſolurent de dépoſer Al. Mamoun, & de proclamer Ibrahim, fils de Mahadi, ſon oncle, empereur des Croyans. Ils gagnerent les troupes qui tenoient leurs quartiers dans les environs de Bagdad; elles reconnurent Ibrahim. Cufa, cette cité remuante, qui ſi ſouvent s'étoit déclarée en faveur des Alides perſécutés & malheureux, embraſſa cette fois le parti qui leur étoit contraire. Ibrahim s'y rendit; il y ceignit le diadême, & fit, après ſon inſ-

s assemblent les plus habiles médecins de
gdad, pour donner de prompts remè-
s à leur pere. La saignée n'avoit point
core tout le crédit qu'elle a parmi nous;
les médecins Arabes, bien différens des
tres, craignoient, en tirant du sang,
en appauvrir la masse, & d'attaquer le
incipe de la vie animale. Cependant le
meux Gabriel, malgré l'avis de ses con-
eres, osa conseiller ce moyen de soula-
r promptement le Calife. Amin, qu'il
voit choisi pour successeur, s'y opposa vi-
ement: mais Al-Mamoun, son frere, sou-
nt avec tant de chaleur l'opinion de Ga-
riel, qu'on fut obligé de s'y rendre. Ha-
oun fut saigné, & recouvra la santé. Al-
Mamoun lui conta ce qui s'étoit passé, &
on zèle lui valut la prédilection de son
ere; le courage de Gabriel ne demeura
oint non plus sans récompense: le Calife
ui assigna pour toujours une pension de
cent mille drachmes.

[797.]

Haroun admet à sa cour le célèbre Baha-
lul, que l'enjouement de son esprit faisoit ap-
peller le fou, & que sa dévotion a fait met-
tre au nombre des saints du Musulmanisme.
Un jour le Calife lui ordonna de faire une
liste de tous les extravagans de la ville de
Bagdad: « Seigneur, répondit-il, c'est un

ſujets de reprendre le noir comme auparavant. Cette ordonnance rétablit auſſi-tôt le calme. Ibrahim eſt dépoſé par ceux mêmes qui l'avoient placé ſur le trône, & obligé de demeurer long-tems caché pour ſe ſouſtraire à leur fureur.

[819.]

Al-Safei, chef de la troiſieme ſecte prétendue orthodoxe des Sonnites, meurt en Egypte. Quand ſa mere le portoit encore dans ſon ſein, elle ſongea qu'une étoile tomboit d'entre ſes bras, pour répandre au loin ſa lumiere. Elle alla conſulter les interprètes, qui lui dirent qu'elle donneroit le jour à un fils, dont le profond ſçavoir ſeroit le flambeau des nations Muſulmanes. Que cette prédiction ait été faite pour donner du luſtre à ce fameux docteur, il eſt certain qu'il la vérifia. A l'âge de deux ans, on le porta à la Mecque, où il fut élevé ſous les meilleurs maîtres, qu'il ſurpaſſa bientôt. Il s'acquit de bonne heure une grande réputation, à laquelle cependant il fut toujours ſupérieur. Ebn-Hanbal, ſon contemporain, diſoit: « Safei eſt pour les hommes ce que le ſoleil eſt pour l'univers. » Toutefois ce docteur avoit d'abord eu ſi mauvaiſe opinion de Safei, qu'il défendit à ſes diſciples de l'aller entendre; mais, quelque tems après, un d'eux rencontra ſon

maître, ſuivant à pied Safei, qui étoit monté ſur une mule. Frappé d'étonnement, il lui demanda pourquoi il leur avoit défendu d'écouter un homme qu'il ſuivoit lui-même avec tant d'humilité? « Taiſez-vous, lui » répondit Hanbal, ſi vous ſuivez ſeulement ſa mule, vous en tirerez du profit. » Safei partageoit toutes les nuits en trois parties, deſtinées l'une à l'étude, l'autre à la priere, & la troiſieme au ſommeil. Jamais il ne jura par le nom de Dieu, ſoit pour confirmer une vérité, ſoit pour atteſter un fauſſeté. On le prioit un jour de dire ſon ſentiment. Il garda quelque tems le ſilence; &, comme on lui en demandoit la raiſon: « J'examine, répondit-il, s'il » vaut mieux parler que de me taire. » Il diſoit que, pendant ſeize ans, il ne s'étoit jamais levé de table entiérement raſſaſié, parce qu'il croyoit que c'étoit un obſtacle à l'étude & à la priere. Il répétoit ſouvent à ſes diſciples cette maxime, que l'on croiroit priſe dans les livres ſaints: « Quiconque » prétend aimer le monde & ſon Créateur » en même tems, eſt un menteur. » C'eſt lui qui le premier, parmi les Muſulmans, réduiſit la juriſprudence en ſyſtême. Il compoſa un grand nombre d'ouvrages ſur cette ſcience ſi utile aux hommes; & ſes déciſions ſont encore reſpectées aujourd'hui, comme elles l'étoient dans ſon ſiécle.

[820.]

Un jeune Grec, que les Arabes avoient fait priſonnier, ſuivit un jour l'officier dont il étoit l'eſclave, juſques dans l'appartement du Calife. La ſalle, quoique ſpatieuſe, étoit remplie de mathématiciens, qui ſe marteloient le cerveau pour trouver la ſolution d'un problême difficile, propoſé par le monarque. Le Grec, en voyant leur embarras, ne put s'empêcher de rire. Mamoun s'en apperçut, l'interrogea, &, reconnoiſſant en lui de grandes lumieres, le pria d'éclairer ſes docteurs. Le jeune philoſophe le fit avec un ſuccès qui mérita l'approbation de toute l'aſſemblée. Le Calife, enchanté du ſçavoir de cet eſclave, lui demanda s'il y avoit à Conſtantinople d'autres mathématiciens auſſi habiles que lui: » Oui, Seigneur, répondit-il, j'ai une foule » de ſupérieurs en ce genre. Mais celui qui » l'emporte ſur tous les autres eſt Léon, » mon maître, dont le profond ſçavoir, ce- » pendant, n'eſt point favoriſé de la for- » tune. » Le prince, qui aimoit les ſciences, & qui vouloit les faire fleurir de plus en plus dans ſes états, deſira paſſionnément d'attirer un ſi fameux mathématicien à ſa cour. Il donna la liberté au Grec, & le chargea pour Léon d'une lettre, par laquelle il l'invitoit à ſe rendre auprès de lui,

en parler au monarque, & lui dit : « Je ne » croyois pas, Seigneur, qu'il fût permis dans » vos états de tuer les gens impunément. » Haroun à l'inſtant fait chercher l'empirique, qu'on ne put jamais trouver ; &, de peur que dans la ſuite la vie de ſes ſujets ne fût expoſée à l'effronterie & à l'ignorance de tels médecins, il les chaſſa tous, par un édit ſolemnel, de l'étendue de ſon empire, & ordonna qu'à l'avenir on n'exerceroit la médecine qu'avec un privilége authentique, donné par le ſouverain.

[800.]

Il y avoit dans la capitale un fou qui, dans les accès de ſon extravagance, prétendoit être le Dieu tout-puiſſant. Haroun, à qui l'on en parla, voulant découvrir, par ſa converſation, ſi ce n'étoit pas un impoſteur, le fit venir, & lui dit : « On » me préſenta, il y a quelques jours, un » homme qui faiſoit l'inſenſé, & qui vou- » loit paſſer pour un prophète envoyé de » Dieu. Je le fis mettre en priſon ; on lui » fit ſon procès, & on lui coupa la tête. » Le fou, l'ayant écouté attentivement, lui répondit : « Vous avez agi comme le de- » voit un de mes fidèles ſerviteurs. Je » n'avois point donné le don de prophétie » à ce miſérable ; & j'ai permis qu'il reçût » la peine que méritoit ſon audace. » Le

de deux grands monarques, l'un pour conſerver, l'autre pour obtenir un philoſophe digne de leur vénération mutuelle, eſt le triomphe des ſciences & du véritable mérite.

[821.]

Epris des charmes de Touran-Dokht, fille de Haſſan, gouverneur de l'Irak-Babylonienne, Al-Mamoun l'épouſe ſolemnellement. Rien n'égale la magnificence que le beau-pere du Calife étala dans cette circonſtance. Ce ſeigneur donna à tous les courtiſans des bourſes de muſc, des œufs d'ambre gris, & des eſclaves de l'un & de l'autre ſexe. Lorſque le monarque alla prendre la princeſſe pour la conduire au palais impérial, Haſſan fit couvrir le chemin par où il paſſa, de nattes d'or & d'argent. Touran-Dokht étoit aſſiſe ſur un trône d'or; mille perles, groſſe comme un œuf de pigeon, chargeoient ſa tête, & ſembloient la rendre rayonnante. Toute la cour & toutes les troupes de la garde du Calife furent défrayées par Haſſan, pendant tout le tems qu'il ſéjourna dans la capitale de ſon gouvernement.

Les attraits de Touran-Dokht étoient la moindre partie de ſon mérite : elle les relevoit par un eſprit enjoué, capable de

diſtraire ſon auguſte époux après les pénibles ſoins du gouvernement. Auſſi ce prince l'aima-t-il toujours avec excès. Un jour qu'il vouloit lui donner des preuves de ſa tendreſſe, la princeſſe, qui avoit pour-lors quelqu'empêchement légitime, lui dit: » Arrêtez, Seigneur; car il eſt écrit dans » le livre du prophète : ne faites point » l'œuvre (*a*) de Dieu avec précipitation. » Ce paſſage cité à propos réprima la convoitiſe trop ardente du monarque.

Le pere de Touran-Dokht étant mort, Mamoun défendit qu'on lui en donnât la nouvelle, de peur de l'attriſter. Mais la princeſſe étant entrée dans l'appartement de ſon époux, & s'appercevant que le Calife ne s'étoit point levé pour la recevoir, elle s'écria ſur le champ : « Ah! mon » pere! — Qui vous a dit qu'il étoit mort, » demanda Mamoun effrayé? — Je m'en » ſuis doutée, répondit-elle, par la ma» niere dont vous m'avez reçue. »

[822.]

Afin de récompenſer les grands ſervices de Taher, le Calife confere à ce général,

(*) C'eſt ainſi que les Muſulmans appellent le mariage & ſes fonctions.

pour lui & pour ſa poſtérité, le gouvernement du Koraſſan avec un pouvoir preſque ſans bornes. Mais cet homme fameux ne jouit pas long-tems de la grandeur à laquelle ſon mérite l'avoit élevé. Il mourut fort âgé dans ſa capitale, regretté des peuples dont il étoit devenu le ſouverain. Il étoit libéral, prudent, courageux & brave; & poſſédoit toutes les qualités dont l'heureux aſſemblage forme les héros. Un jour il fit préſent de trois cents mille dinars à un poëte Arabe, pour une petite piéce de vers, dans laquelle l'enfant des Muſes Saraſines célébroit quelques-uns de ſes exploits : « Je vous aurois donné davantage, » lui dit-il, ſi votre poëme eût été plus » long. » Mais ce n'eſt peut-être pas là le plus beau trait de ſa vie.

[823.]

Trois Arabes étoient unis par les liens d'une amitié ſi étroite, qu'ils paroiſſoient n'avoir qu'une ſeule ame. C'étoient, dit l'auteur du Nighiariſtan, qui rapporte cette anecdote, c'étoient de ces amis qui ſont bons dans tous les tems; car dans la proſpérité l'on jouit agréablement de leur compagnie, & l'on en tire du ſecours & de la conſolation dans l'adverſité : ils font honneur à la religion, & aſſaiſonnent en même tems tous les plaiſirs de la vie. L'un

plus illuſtres de l'empire, & qui étoit alors en faveur, avoit donné à l'état une famille de grands hommes. C'étoit dans ſon ſein que Mahadi avoit choiſi un gouverneur pour Haroun, ſon fils bien-aimé; & le jeune prince avoit contracté l'habitude de regarder cette famille comme la ſienne. Il l'aſſocia, pour ainſi dire, à ſa fortune; & Giafar, fils de ſon gouverneur, devint ſon favori, ſon viſir, & ſon plus cher confident. Il avoit une ſœur qu'il aimoit avec paſſion: afin de voir plus ſouvent enſemble ces deux perſonnes qu'il chériſſoit le plus au monde, il la donna pour épouſe à Giafar; mais, par un de ces caprices qui caractériſent les deſpotes, il défendit à l'époux d'uſer avec ſa moitié des droits du mariage & de la toucher, lui permettant ſeulement de la regarder tant qu'il lui plairoit. Abbaſſa (ainſi s'appelloit la princeſſe) étoit jeune & belle. Elle fit naître dans le cœur de Giafar une paſſion dont la contrainte augmenta l'activité, & qu'elle partagea avec autant de vivacité. Un jour qu'ils ſe trouvoient ſeuls, ils oublierent les menaces du Calife: leur amour triompha de la crainte; & les momens furent ſi bien employés, que, neuf mois après, Abbaſſa mit au monde deux enfans qui furent cachés à la Mecque, pour éviter le courroux

ıts. » Trouveroit-on beaucoup d'a-
le cette eſpece ? Et cependant com-
feroient-ils néceſſaires aujourd'hui !

[825.]

rahim, ce prince que les rebelles
ent proclamé Calife, ſe tenoit caché
is près de ſept ans, pour éviter le
ntiment d'Al-Mamoun. Cette priſon,
que volontaire, lui déplut enfin; &,
ant tenter la fortune, il ſe déguiſa en
ne, & s'achemina de nuit vers les
es de Bagdad. Mais ſon deſtin ne
ıt pas plus favorable que dans le court
valle de ſa grandeur. Arrêté, inter-
par une ſentinelle, & n'ayant pas
ié une réponſe ſatisfaiſante, on le
luit au palais du Calife, où, juſqu'au
r du monarque, il reſte ſous bonne &
garde. Al-Mamoun n'abuſa point de
bonheur. Content de voir ſon ennemi
d'état de lui nuire, & le croyant aſ-
ɔuni par les triſtes ſuites de ſa rebel-
, non-ſeulement il lui pardonna, mais
dmit encore dans ſes plaiſirs, & lui fit
ent de dix mille piéces d'or.

[826.]

'eſt au règne de Mamoun qu'il faut rap-
er l'origine de ces alliances contrac-
pour un tems, ſi communes mainte-

» votre ſçavoir, répliquerent les docteurs ; » &, puiſque vous excellez, dites-vous, » dans la divination, voyons ce que vous » ſçavez faire. » Alkindus accepte le défi. Le plus habile des docteurs eſt choiſi pour lutter contre ce redoutable adverſaire. L'un & l'autre décrivent un cercle, au milieu duquel ils ſe placent ; & le Muſulman écrit deux mots ſur un papier qu'il ferme, & qu'il préſente au Calife, afin que Jacob devinât ce qu'il contenoit. L'épreuve étoit difficile ; l'hébreux paya d'audace. Il prend ſes livres & ſes inſtrumens de mathématiques, calcule, combine ; &, après quelques inſtans de méditation, il dit hardiment au docteur : « Des deux » mots que vous avez écrits ſur le papier, » le premier ſignifie une plante, & le ſe- » cond un animal. » Al-Mamoun ouvre auſſi-tôt le papier, & y voit ces mots : » Aſſa Mouſſa, la verge de Moyſe. » Plein d'admiration pour Jacob, il lui prouva ſur le champ ſon eſtime ; & le ſoin que prit le monarque de publier ſa victoire, fut pour les docteurs une nouvelle mortification, qui mit le comble à leur haine. Afin de ſe défaire d'un rival ſi terrible, ils ſuſciterent un de leurs diſciples pour le poignarder. Le diſciple, armé d'un couteau, vint trouver Jacob, ſous prétexte d'apprendre, ſous lui, les ſciences qu'il cultivoit

cultivoit avec tant de ſuccès. Alkindus étoit inſtruit des mauvais deſſeins de ce Muſulman. « Mon ami, lui dit-il d'un » ton ferme, en l'appercevant, vous êtes » entré ici dans l'intention de me tuer ; » mais quittez promptement cette réſolu- » tion avec le couteau que vous portez ; » & je vous recevrai dans mon école. » Cet homme, frappé du dernier étonnement, jetta ſon couteau, lui demanda pardon, & devint un de ſes plus zélés diſciples.

[832.]

La guerre s'allume entre l'empire Grec & celui de Mahomet. Théophile, on ne ſçait pour quelle raiſon, avoit fait paſſer au fil de l'épée près de ſeize cents citoyens d'une ville qui vivoit ſous la protection des Califes. A la nouvelle de cet attentat, Al-Mamoun, plein de fureur, ſe met à la tête de ſes troupes, entre ſur les terres des Chrétiens, renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, prend plus de trente villes ou forteresſes, emporte la riche cité de Lulua, défait l'empereur, & l'oblige de ſe ſoumettre de nouveau au tribut impoſé à ſes prédéceſſeurs.

[833.]

Le Calife revenoit triomphant dans ſes

» ſu oublié le ſerment que tu m'as fait de
» ne jamais me vendre ? » Giafar, ayant
entendu ces plaintes, dit au vendeur :
» Atteſtez ſeulement que cette fille eſt li-
» bre & que vous l'avez épouſée, & je
» vous laiſſe l'argent que vous avez reçu. »

Les biens de cet infortuné ſeigneur, & ceux de tous les Barmécides, furent confiſqués dans toutes les provinces de l'empire, par l'ordre exprès du prince, qui mit le comble à ces exécutions barbares, en faiſant jetter ſa ſœur Abbaſſa & ſes deux enfans dans un puits que l'on combla enſuite. Enfin, pour qu'il ne reſtât pas le moindre veſtige de cette illuſtre maiſon, le Calife défendit, ſous peine de la vie, de jamais parler des Barmécides. Mais ce nouvel acte de tyrannie ne ſervit qu'à donner plus de luſtre à la magnanime liberté d'un vieillard Muſulman, créature de la famille perſécutée. Il vint à Bagdad, & ſe plaça ſur une motte de terre, qui lui ſervoit de tribune, vis-à-vis d'une de leurs maiſons, qui étoit abandonnée. De-là, il entretenoit tous les paſſans des plus belles actions de ces ſeigneurs, qu'il détailloit avec complaiſance. Haroun, inſtruit de la hardieſſe de cet homme, le fait arrêter, & le condamne à la mort. Mondir (ainſi ſe nommoit ce généreux vieillard) entend avec joie ſon arrêt, & de-

& ſur-tout quel deſpote à jamais ignoré le joug des paſſions ? Il diſoit ſouvent : » Si les hommes ſçavoient quel fonds de » clémence je poſſede, les plus coupables » s'empreſſeroient continuellement autour » de moi ! » Il combla de faveurs les deſcendans d'Ali, & leur rendit les biens dont ſes prédéceſſeurs les avoient dépouillés. C'eſt lui qui fut véritablement le pere des ſciences parmi les Saraſins. Il ſuffiſoit qu'on fût inſtruit dans quelque art, & qu'on s'y diſtinguât, pour tenir un rang honorable à ſa cour, pour participer à ſes bienfaits. Il épuiſa ſes tréſors, pour attirer à Bagdad tous les ſçavans perſonnages dont le mérite illuſtroit ſon empire ou les états voiſins ; &, curieux de s'inſtruire ſous de ſi grands maîtres, il leur donnoit tout le tems que lui laiſſoient les affaires. Quel bonheur pour l'eſprit humain, ſi un tel prince eût ſiégé ſur le trône de Mahomet, lorſque pour la premiere fois les Saraſins prirent Alexandrie, & brûlerent la fameuſe bibliothéque de cette métropole ! La deviſe d'Al-Mamoun étoit : « Demandez à Dieu, & il vous donnera. »

MOTASEM-BILLAH.

[834.]

AL-MAMOUN, avant ſa mort, avoit déclaré pour ſon ſucceſſeur Motaſem, ſon frere, au préjudice d'Al-Abbas, ſon fils, & de ſon autre frere Kaſem, qui, ſuivant l'ordre de l'hérédité établi par Haroun-Al-Rashid, devoit monter ſur le trône après lui. On murmura d'abord contre cette eſpece de déſobéiſſance aux volontés paternelles; mais la ſoumiſſion volontaire des deux princes étouffa toute ſemence de diſcorde, & leur exemple fut bientôt ſuivi par tous les officiers de l'armée, & par toutes les perſonnes de la cour, qui, d'une voix unanime, proclamerent Motaſem.

[835.]

A peine le nouveau monarque étoit-il aſſis ſur la chaire de Mahomet, qu'on vint lui annoncer qu'une troupe de rebelles commettoit depuis long-tems d'horribles ravages dans la Perſe & dans l'Irac-Perſienne. Elle avoit pour chef un impoſteur, appellé Babec, qui prenoit le titre de Pro-

, ſe déchaînoit contre la conſtitution
& eccléſiaſtique du Muſulmaniſme,
nnoit au culte nouveau qu'il annon-
e nom de religion de joie & de plai-
es maximes voluptueuſes lui firent
ultitude de proſélytes. Il les débi-
abord dans le ſecret ; mais bientôt,
yant aſſez fort pour les prêcher l'é-
la main, il amaſſa trois cents mille
es, à la tête deſquels il eſſaya de
ger ſa doctrine, en ruinant les vil-
n déſolant les provinces. Motaſem
rcher contre lui des troupes moins
reuſes que les ſiennes, mais plus aguer-
Babec oſa voler à leur rencontre.
nte mille fanatiques, qu'il avoit ſé-
, furent les victimes de ſa témérité
un premier combat. Une ſeconde
e lui enleva plus de cent mille hom-
enfin une troiſieme acheva d'épui-
forces, & l'obligea de chercher un
lans les monts Gordiens, avec les
de ſa puiſſance.

[836.]

Caliſe, ſuivant le projet de ſon frere,
pport aux matieres de religion, per-
avec fureur tous ceux qui nient la
on de l'Alcoran. Hanbal, chef de
trieme ſecte des Sonnites, ayant re-
e ſe ſoumettre à l'édit, fut fouetté,

ords du tombeau. Le fameux Ga-
employa toutes les reſſources de ſon
our l'arracher aux bras de la mort ;
en ſeroit venu à bout, ſans un ſonge
e qui vint troubler pour toujours
;mation du monarque. Dans le tranſ-
que lui avoit cauſé la fièvre, il crut
étendue ſur ſa tête, une main qui
: une poignée de terre rouge ; en
: tems une voix cria : « Voici la terre
doit ſervir de ſépulture à Haroun ! »
ince, effrayé, demanda quel étoit le
du lieu où il ſeroit inhumé : « C'eſt
us, répondit la voix. » Cette viſion
a tellement le deſpote, que, revenu
, il la raconta à ſon médecin. Ga-
s'efforça de calmer ſes terreurs ; &,
bannir ces vains phantômes d'une
nation troublée, il lui conſeilla de
rer aux plaiſirs, & aux ſoins de ſon
lition contre Rafé. Le Calife ſe
ſa marche fut une chaîne de fêtes ;
rant quelque tems la diverſion fut
uſe.

[808.]

ne nouvelle attaque oblige Haroun
rrêter à Tus, cette ville que la voix
déſignée comme le lieu de ſa ſépul-
Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il fit
ler ſon médecin, & lui dit : « Te

grandes marques de reſpects à ſe remettre entre ſes mains. Il le traita en grand roi, juſqu'au moment où la table étant ſervie, Sahel ſe mit à ſon côté. Babec ſurpris, lui demanda comment il oſoit prendre la liberté de ſe placer à ſa table, ſans y être invité? « Il eſt vrai, grand roi, que j'ai » fait une faute, repartit Sahel, car qui » ſuis-je, pour mériter d'être à la table de » Votre Majeſté? » &, faiſant venir ſur le champ un forgeron, il lui dit, par une ironie ſanglante: « Etendez vos jambes, grand » roi, afin que cet homme vous mette les » fers aux pieds. » Sahel l'envoya enſuite au général du Calife, quoiqu'il offrît une ſomme conſidérable pour ſa rançon, après avoir fait violer en ſa préſence ſa mere, ſa ſœur & ſa femme, comme cet impoſteur le pratiquoit à l'égard de ſes priſonniers. On le conduiſit au Calife; &, par l'ordre de ce prince, on lui coupa les bras & les jambes; on lui ouvrit le ventre; & enſuite on lui trancha la tête. Cet homme avoit réſiſté, durant près de vingt ans à toute la puiſſance des Califes. Dans le tems de ſa domination, il avoit cruellement maſſacré deux cents cinquante mille perſonnes, parce qu'il ne reſpectoit ni âge, ni ſexe, ni condition. Un de ceux dont il ſe ſervoit pour ces barbares exécutions, ayant été fait priſonnier, avoua

& qu'il en ſentoit le prix. Un jour, on le trouva verſant des larmes ſur une élégie qui lui rappelloit ſa derniere heure. Une autrefois, voulant ſe faire expliquer un livre très-ſçavant par celui qui en étoit l'auteur, il commanda qu'on fermât les portes de ſon appartement. « Non, ſeigneur, lui dit l'écrivain, avec cette modeſte hardieſſe qu'inſpiroient ſes bontés, » la ſcience n'eſt bonne aux grands, qu'autant qu'elle eſt communiquée aux petits. » Son ſceau portoit pour deviſe : » Ma grandeur & ma puiſſance viennent » de Dieu ; » ſentiment dont ſa conduite prouvoit la ſincérité. Il conſacroit chaque jour un tems conſidérable à la priere, excepté quand il étoit malade ; & en y vaquant il faiſoit cent inclinations. Il fit, pendant ſon califat, huit ou neuf fois le pélerinage de la Mecque ; &, lorſqu'il ne pouvoit point s'acquitter lui-même de ce devoir, il fourniſſoit à trois cents perſonnes tout ce qui leur étoit néceſſaire pour le remplir en ſon nom. Enfin, il diſtribuoit tous les jours mille drachmes aux pauvres, afin que leur miſere ne fût point une tache pour ſon règne.

paroit de Malatia, en Cappadoce, & de pluſieurs autres villes, dont il traitoit les habitans avec la plus affreuſe barbarie, immolant les uns, faiſant arracher aux autres le nez, les yeux, les oreilles & la langue. Enfin le Caliſe le joignit, avec une armée plus formidable encore qu'aucune de celles que ſes prédéceſſeurs avoient miſes en campagne contre les Chrétiens. Il la partage en pluſieurs corps, qui pénetrent dans l'empire Grec, par différens côtés, & qui ruinent un grand nombre de fortereſſes & de villes, avant qu'il paroiſſe perſonne pour leur diſputer le terrain. Ancyre fut réduite en cendres; & Théophile n'apprit ces triſtes repréſailles, que lorſqu'il n'étoit plus tems de s'y oppoſer. Mais ce n'étoit encore que le prélude de la vengeance que Motaſem méditoit. L'empereur avoit détruit Zabatra, patrie de ce prince. Le Caliſe fit graver ſur les boucliers de tous ſes ſoldats le nom d'Amorium, ville de Phrygie, où le monarque Chrétien étoit né, dans le deſſein de la renverſer de fond en comble. Théophile, inſtruit de ce projet, voulut le prévenir. Il accourt avec ſes troupes vers Dorylée, à trois lieues d'Amorium. Ses officiers lui conſeillent d'éviter une action générale avec les Arabes, dont les forces étoient plus redoutables que celles des

ſiens, il lui fait donner quatre mille pièces d'or.

[840.]

Salmavia, médecin de Motaſem, tombe dangereuſement malade. Le Caliſe, apprenant qu'il eſt à l'extrémité, vient le voir tout en pleurs, & lui demande qui prendra ſoin de ſa ſanté s'il vient à mourir. » L'intriguant Yahya, répondit l'Eſcu» lape moribond; mais, ſeigneur, gar» dez-vous bien de ſes remèdes compo» ſés. » Salmavia étant mort, Motaſem fut ſi affligé de l'irréparable perte qu'il faiſoit, qu'il s'écria douloureuſement: » Ah! je le ſuivrai bientôt, car c'eſt à ſon » habileté que je ſuis redevable de ma » conſervation & de ma vie. » Il refuſa de prendre aucune nourriture le jour que ce médecin mourut; &, faiſant apporter une bière dans ſon appartement, il lui fit des funérailles avec des cierges allumés & des parfums, à la maniere des Chrétiens.

[841.]

Ce n'étoit pas ſans raiſon que Motaſem pleuroit ſon médecin. Salmavia, qui connoiſſoit parfaitement ſon tempérament, le faiſoit ſaigner deux fois par an, & lui

donnoit quelques remèdes fort doux, à la faveur desquels il jouissoit d'une santé ferme & solide. Yahya, qui lui succéda, suivit une méthode opposée : la constitution du monarque s'altéra, & ce changement de régime le mit, en moins de vingt mois, au tombeau. On remarque qu'il étoit âgé de quarante-huit ans lorsqu'il mourut; qu'il étoit pere de huit fils & de huit filles; qu'il étoit le huitieme Calife de la maison des Abbassides; qu'il étoit né le huitieme jour du huitième mois de l'année Arabique; qu'il régna huit ans, huit mois & huit jours; qu'il avoit donné huit batailles; qu'il avoit huit mille esclaves, & qu'il laissa huit millions d'or dans ses coffres. Les fréquentes séditions du peuple de Bagdad l'obligerent à fixer son séjour à Samarra, dont il étoit le fondateur. Il avoit dans les écuries de cette ville cent trente mille chevaux pies. Un jour il lui prit fantaisie de faire pendre au cou de chacun un sac plein de terre, & la leur fit porter à une place de la ville qu'il avoit marquée. Toute cette terre, ainsi amassée, forma une terrasse assez élevée, sur laquelle il fit bâtir un grand sallon, d'où il pouvoit découvrir tout ce qui se passoit dans la ville; & c'est cette terrasse qui fit appeller Colline des sacs, le magnifique palais de Samarra.

que, ſon pere Haroun ayant confié à ſa prudence l'adminiſtration de cette vaſte province, il ſeroit reſponſable de tous les déſordres qui pourroient y arriver, s'il s'en abſentoit. Il fit battre de la monnoie, & ne voulut pas que l'on mît le nom d'Amin ſur aucune des piéces d'or ou d'argent qui ſe frapperent dans ſes états. Enfin, il trouva moyen d'engager Rafé, ce rebelle qui avoit pris les armes ſous le Calife precédent, à ſe joindre à lui avec ſes troupes : exemple qui fut bientôt ſuivi par Harthema, capitaine habile; de ſorte qu'il ſe vit maître abſolu de tout le Koraſſan, où il agit en ſouverain, officiant dans la moſquée en qualité d'Iman, & faiſant des diſcours au peuple.

[810.]

Amin, voyant qu'il avoit échoué dans le projet de faire périr ſon frere, & qu'il étoit ſur ſes gardes, lui déclare la guerre, & envoye Ali, à la tête d'une armée de ſoixante mille hommes, pour ſoumettre le Koraſſan, & lui amener Mamoun chargé de chaînes d'or. Mais ce prince étoit prêt à le bien recevoir. A l'approche d'Ali, Taher, l'un des plus grands capitaines de ſon ſiécle, choiſit quatre mille hommes, & marche à la rencontre des ennemis. Le général d'Amin, voyant ſi peu de trou-

ques, dont l'insolence, croissant de jour en jour par la protection du souverain, alla jusqu'à tyranniser le souverain même, & à renverser sa puissance. Il aimoit le faste. Il multiplia prodigieusement le nombre des valets de sa cour, pour lesquels il fit faire cinquante mille petits paniers, dont ils se servoient quelquefois pour porter leurs provisions. Mais toutes ces profusions n'épuiserent point ses peuples: les revenus immenses des Califes ne pouvoient tarir qu'entre les mains d'un monarque excessivement prodigue, & ce n'étoit pas le défaut de Motasem; puis qu'outre les huit millions d'or dont on a parlé, on en trouva quatre-vingt mille d'argent dans ses trésors lorsqu'il mourut.

[811.]

ndant ce prince ſe livroit à la plus
e indolence. Un courrier vint lui
:r la triſte nouvelle des progrès
de ſon rival, le funeſte ſort de
:es, la conquête d'un grand nom-
provinces qui avoient ceſſé de
noître. Il s'occupoit alors à la
« Ne troublez point mon divertiſ-
lui dit-il; car Kuthar, mon af-
ii, a déja pris deux gros poiſſons,
)i je n'ai encore rien attrappé. »
ponteuſe négligence révolta les ha-
e Bagdad. Excités par Haſan, fils
réſomptueux général qui le pre-
oit été vaincu par Taher, ils dé-
: le Calife, pour ſe ſoumettre à
n. Mais, s'étant bientôt repentis de
)ortement, ils chaſſerent Haſan,
de priſon le monarque, & le ré-
: ſur le trône. Cette diſgrace ne
:apable de l'inſtruire. Haſan, que
)it arrêté dans ſa fuite, lui fut
:hargé de chaînes. Loin de le pu-
me le méritoit ſa perfidie, il lui
de l'argent, des chevaux, des ar-
: toutes ſortes de munitions de
& lui donna le commandement
upes. Mais, auſſi-tôt que le traître
é le Tigre, il prit la fuite une ſe-

paſſa point ſix mille. Les autres, dont la multitude étoit immenſe, aimerent mieux languir dans les fers, que de trahir leur conſcience, en ſouſcrivant à une opinion qui les révoltoit.

[845.]

Vathek-Billah perſécute avec la derniere cruauté tous ceux qui défendent l'éternité de l'Alcoran, & qui ne veulent pas croire que l'on ne verra point Dieu des yeux du corps dans le ciel. Toutes les provinces de l'empire ſont remplies d'échafauds, les priſons ſont comblées; on compte plus de quatre millions de Muſulmans immolés ou chargés de fers pour cette cauſe. Tant de rigueur pour une queſtion chimérique, qu'il eût mieux valu laiſſer dans le ſilence où elle reſtoit depuis Mahomet, excite les murmures. On cabale. Ahmed, célèbre docteur de la ſecte oppoſée au Calife, & que l'on appelloit le conſervateur des traditions prophétiques, anime ſes diſciples à conſpirer contre un prince devenu le bourreau, le fléau de ſes peuples. Il gagne un grand nombre des principaux ſeigneurs de Bagdad, & la plûpart des docteurs qui ſe trouvoient dans cette ville au nombre de trois mille; & ces proſélites forment la

habits ; il s'écria malgré lui : « Dieu me » préſerve de quelque grand malheur ! » La nuit qui précéda la reddition de la fortereſſe, il fit venir une de ſes muſiciennes, pour le diſtraire par quelqu'une de ſes chanſons. Après, s'être réjouie en buvant quelques verres de vin, elle chanta des vers tirés d'une élégie fort touchante. Le Calife, verſant des larmes, regarda cette poëſie comme un préſage ſiniſtre, & dit en ſoupirant : « Hélas ! quand le » deſtin ne ſeconde point nos deſſeins, » toutes les précautions deviennent inu- » tiles. » Un inſtant après, on entendit une voix ſur la rive voiſine du Tigre, qui dit clairement & diſtinctement : « Le » ſujet de votre délibération eſt déter- » miné ; » & ces paroles, ayant été répétées, jetterent Amin dans une ſi grande terreur, qu'il tomba de ſon ſiége. Enfin, troublé par tant d'évènemens qui lui paroiſſoient des prodiges, & réduit à la néceſſité de ſe remettre entre les mains d'un des généraux de ſon frere, il choiſit Harthéma, qu'il jugeoit plus humain que Taher. Harthéma vint le recevoir dans une chaloupe, pour le conduire dans ſa tente. Mais Taher, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, & croyant que la gloire qu'il avoit acquiſe ne ſeroit point complette, s'il ne ſe rendoit lui-même maître de la perſonne

s'expoſe. Le Calife ne veut rien entendre ; il le menace, & l'Eſculape intimidé l'aſſure que s'il veut prendre ſeulement trois onces de chair de lion, préparée dans du vinaigre rouge, il ſera ſatisfait au-delà de ſes deſirs. Le voluptueux Vathek fait uſage de cette étrange recette ; mais bientôt l'hydropiſie renaît avec plus de malignité. Envain on a recours à toutes les reſſources de l'art : la maladie devient mortelle, & ce prince expire victime de ſon infâme débauche, à l'âge de trente-quatre ans. Quelques inſtans avant que de rendre l'ame, il ſe proſterna le viſage contre terre, & s'écria : « Roi céleſte, dont » le règne ne finira jamais, ayez pitié » d'un pauvre prince, dont le règne eſt » paſſager & de courte durée ! » Malgré ſes vices, Vathek avoit quelques vertus. Il étoit généreux, vaillant, grand admirateur de la poëſie Arabe, récompenſant avec une libéralité vraiment royale tous ceux qui y excelloient. Il étoit très-charitable ; &, ſous ſon règne, on ne vit point de ces êtres inutiles, dont l'unique occupation eſt de ſéduire les citoyens, en affectant une indigence trompeuſe ou des infirmités factices. Il fut auſſi le protecteur des ſciences, qu'il cultivoit lui-même avec ſuccès. Il excelloit ſur-tout dans l'aſtrolo-

voir excité ſourdement la révolte ; la preuve qu'il en donnoit, c'eſt que la plûpart de ſes ſoldats & des officiers s'étoient rangés du côté des rebelles. Il n'en fallût pas davantage, pour allumer dans le cœur de Mamoun la plus violente colere. Il fit arrêter Harthéma ; &, ſans vouloir l'entendre, on lui donna la baſtonnade, & on le jetta dans une priſon, où le miniſtre le fit bientôt aſſaſſiner. C'eſt ainſi que le monarque commençoit ſon règne par la plus noire ingratitude.

[814.]

Mamoun perd ſon précepteur, le fameux Abul-Haſſan, que pluſieurs déciſions célèbres, qu'il donna contre le luxe, en faveur des loix ſomptuaires, firent ſurnommer Koſſa. Le Calife Haroun-Al-Rashid, rencontrant un jour ce ſçavant, lui demanda, d'une maniere très-civile, comment il ſe portoit ? « Seigneur, ré-» pondit-il, en courtiſan délié : quand je » n'aurois jamais recueilli d'autre fruit de » mes études que la ſeule grace que vous » me faites de penſer à moi, je me croi-» rois très-heureux de m'être livré aux » ſciences. » Une autre fois, s'étant préſenté à la porte de l'appartement de Mamoun, pour lui donner leçon à l'ordinaire, le jeune prince, qui étoit à table avec ſes

MOTAVAKKEL-AL-ALLAH.

[847.]

VATHEK laiſſoit un fils, mais ce prince étoit trop jeune pour officier dans la moſquée, & pour gouverner par lui-même, ce qui engagea Vaſif, chef de la milice Turque, dont le crédit étoit puiſſant, à concourir avec les autres grands pour élever ſur le trône Motavakkel-Al-Allah, frere du Calife défunt. Envain Mahomet, viſir de Vathek, voulut s'oppoſer à cette élection, & ſoutenir les droits du fils de ſon maître; le choix de Vaſif fut ratifié par la ſoumiſſion de toutes les provinces de l'empire.

[848.]

Le premier uſage que le nouveau ſouverain fit de ſa puiſſance, fut de ſe venger des mauvais ſervices que lui avoit rendus Mahomet, & ſous le règne, & après la mort de ſon frere. Il le fit arrêter; &, par ſon ordre, on lui donna ſur le ventre & ſur le dos cent coups de bâton. Enſuite on le jetta dans un cachot, où, durant pluſieurs jours & pluſieurs nuits, un homme fut chargé de l'empêcher de

dormir. On lui permit enfin de prendre quelque repos ; Mahomet dormit durant vingt-quatre heures, & ne ſe réveilla que pour être précipité dans un fourneau de fer, garni intérieurement de pointes qu'on avoit fait rougir. Supplice horrible, mais que les vices de ce miniſtre ſemblent excuſer. Il étoit hautain, plein d'un ſot orgueil, ſans honneur, impitoyable : il joignoit à la plus ſordide avarice une ambition ſans bornes. Jamais il n'avoit rendu ſervice à perſonne ; & ſa maxime favorite étoit que la pitié eſt une foibleſſe, & la libéralité une ſottiſe.

[849.]

Les Chrétiens & les Juifs, répandus dans l'empire, jouiſſoient depuis long-tems d'un calme aſſez profond ; &, quoiqu'ils fuſſent obligés de payer régulièrement le tribut, leur ſervitude étoit aſſez douce, lorſqu'un démon, ennemi de leur bonheur, inſpire au Calife le deſſein d'appeſantir leur joug. Il leur ordonne de porter, outre les marques diſtinctives impoſées par ſes prédéceſſeurs, une large ceinture de cuir, ſemblable à celle qu'on mettoit aux eſclaves ; d'avoir ſur leurs portes des figures peintes de diables, de pourceaux & de ſinges ; & il leur défend de ſe ſervir d'étriers de fer, & d'aller à cheval, ou

leur permettant de monter, dans leurs voyages, que des ânes ou des mules. Cette loi eſt encore en vigueur parmi les Turcs.

Dans le même tems, un fameux impoſteur, nommé Mahmoud, prétendit qu'il étoit Moyſe reſſuſcité, & joua ſi bien ſon perſonnage, qu'il ſe fit un grand nombre de partiſans. On l'arrêta; & tous ſes proſélytes l'accompagnerent lorſqu'il fut conduit devant le Calife. Ce prince, ayant écouté les extravagances qu'il débitoit, le condamna à recevoir dix ſoufflets de chacun de ſes ſectateurs; enſuite il lui fit donner la baſtonnade ſur la plante des pieds juſqu'à ce qu'il expirât. Tous ſes diſciples furent mis en priſon, d'où ils ne ſortirent qu'après avoir recouvré leur bon ſens.

[850.]

Motavakkel partage le droit de la ſucceſſion au Califat entre ſes trois fils, Montaſer, Motaz & Moaviad, ſuivant l'ordre de leur naiſſance. Il leur donne à chacun deux étendards, un noir & un blanc; le premier deſtiné à les faire reconnoître pour héritiers préſomptifs de la couronne; & le ſecond, à marquer la qualité de lieutenans de leur pere, qui leur aſſigna, en trois portions égales, le gouvernement de l'empire.

de reprendre le noir comme aupa-
t. Cette ordonnance rétablit auſſi-tôt
lme. Ibrahim eſt dépoſé par ceux
s qui l'avoient placé ſur le trône, &
: de demeurer long-tems caché pour
ſtraire à leur fureur.

[819.]

Safei, chef de la troiſieme ſecte pré-
e orthodoxe des Sonnites, meurt en
e. Quand ſa mere le portoit encore
on ſein, elle ſongea qu'une étoile tom-
'entre ſes bras, pour répandre au loin ſa
re. Elle alla conſulter les interprètes;
i dirent qu'elle donneroit le jour à
:, dont le profond ſçavoir ſeroit le
eau des nations Muſulmanes. Que
prédiction ait été faite pour donner
re à ce fameux docteur, il eſt certain
a vérifia. A l'âge de deux ans, on le
à la Mecque, où il fut élevé ſous les
:urs maîtres, qu'il ſurpaſſa bientôt.
:quit de bonne heure une grande ré-
on, à laquelle cependant il fut tou-
ſupérieur. Ebn-Hanbal, ſon contem-
:, diſoit: «Safei eſt pour les hom-
e que le ſoleil eſt pour l'univers.»
»is ce docteur avoit d'abord eu ſi
= opinion de Safei, qu'il défendit
=iples de l'aller entendre; mais,
ems après, un d'eux rencontra ſon

[853.]

Un chrétien Arabe, appellé Honaïn, devient, par ſon habileté dans la médecine, le favori du Calife. Honaïn, après s'être formé ſous les plus célèbres maîtres dans ſa patrie, avoit ſéjourné long-tems parmi les Grecs, où il avoit acquis les plus rares connoiſſances. Revenu dans ſon pays, il avoit ſurpaſſé tous ſes compatriotes, qui le regardoient comme le prodige de ſon ſiécle. La renommée le fit connoître à Motavakkel. Ce monarque voulut le voir; &, l'ayant mandé à ſa cour, il fut ſi ſatisfait de ſa converſation, qu'il réſolut de ſe l'attacher par ſes bienfaits. Cependant, comme il étoit chrétien, & qu'il avoit demeuré bien du tems à Conſtantinople, le Calife, ſoupçonnant qu'il pourroit entreprendre quelque choſe en faveur de l'empereur, craignoit de ſe fier à lui. Il crut qu'il étoit prudent de l'éprouver avant qtie de lui donner ſa confiance. Il le fit donc revêtir d'une robe magnifique; &, après lui avoir aſſigné une penſion de cinquante mille drachmes par an, il exigea, pour premier ſervice, qu'il lui préparât un poiſon ſubtil, pour faire périr un de ſes ennemis ſi ſecrettement, qu'on

ne pût le ſoupçonner d'avoir part à ſa mort. Honaïn refuſe de ſe prêter à ce crime. « Seigneur, lui dit-il avec une » noble hardieſſe, je ne ſçais préparer que » des remèdes utiles au genre humain. » Le monarque, n'ayant pu, ni par promeſſes ni par menaces, le faire condeſcendre à ſes deſirs, l'envoye en priſon. Il y reſte durant un an, expoſé à toutes les rigueurs qu'entraîne après ſoi la diſgrace du ſouverain. Enfin, après ce terme, le Calife le fait amener devant lui, & le menace de le faire mourir ſur le champ s'il refuſe davantage de lui obéir. Honaïn demeure inébranlable. « Homme généreux, » lui dit alors le deſpote, prends courage, » ta rare vertu me charme; je m'aban» donne à toi pour toujours. Mais, dis» moi, qui a pu t'inſpirer tant de conſtan» ce, à la vue des ſupplices dont je te » menaçois? — Deux choſes, Seigneur, » répondit le vertueux médecin : ma re» ligion & ma profeſſion. La premiere » m'ordonne de faire du bien à mes en» nemis, & de ne point faire de mal à » mes amis. La ſeconde n'a été établie que » pour l'avantage du genre humain; &, » en y entrant, j'ai juré ſolemnellement » de n'avoir jamais part à aucune prépa» ration nuiſible ou mortelle. » Cette réponſe mit le comble à l'admiration du

Calife, qui lui fit préſent d'une riche garde-robe & d'une ſomme conſidérable; de ſorte que, durant quelque tems, il parut être le premier homme de la cour. Mais un Chrétien, jaloux de ſa fortune, l'accuſa de profanation & d'infidélité auprès du monarque, & anima tellement le clergé contre lui, qu'il fut excommunié. Cette diſgrace fut ſi ſenſible à Honaïn, qu'il mourut ſubitement la nuit ſuivante; & l'on crut généralement qu'il avoit abrégé ſes jours par le poiſon.

La ſupercherie d'un prêtre induſtrieux excite dans l'empire Grec une violente perſécution contre les images. Par le moyen d'un tuyau de plomb, il faiſoit croire au peuple qu'il ſortoit du lait du ſein d'une figure de la ſainte vierge. On couroit en foule à cette image miraculeuſe; & la piété publique enrichiſſoit l'impoſteur ſacré. La fraude fut découverte; & l'empereur en fut ſi fort irrité, qu'il fit décapiter le prêtre, & défendit à tous ſes ſujets d'adorer les images: ce qui lui paroiſſoit une véritable idolâtrie. Cet édit alluma le zèle des Chrétiens Arabes, & des évêques qui vivoient ſous l'empire du Calife. Quelques Muſulmans mêmes entreprirent de prouver, au mépris des principes de leur religion, que le culte

de deux grands monarques, l'un pour conſerver, l'autre pour obtenir un philoſophe digne de leur vénération mutuelle, eſt le triomphe des ſciences & du véritable mérite.

[821.]

Epris des charmes de Touran-Dokht, fille de Haſſan, gouverneur de l'Irak-Babylonienne, Al-Mamoun l'épouſe ſolemnellement. Rien n'égale la magnificence que le beau-pere du Calife étala dans cette circonſtance. Ce ſeigneur donna à tous les courtiſans des bourſes de muſc, des œufs d'ambre gris, & des eſclaves de l'un & de l'autre ſexe. Lorſque le monarque alla prendre la princeſſe pour la conduire au palais impérial, Haſſan fit couvrir le chemin par où il paſſa, de nattes d'or & d'argent. Touran-Dokht étoit aſſiſe ſur un trône d'or; mille perles, groſſe comme un œuf de pigeon, chargeoient ſa tête, & ſembloient la rendre rayonnante. Toute la cour & toutes les troupes de la garde du Calife furent défrayées par Haſſan, pendant tout le tems qu'il ſéjourna dans la capitale de ſon gouvernement.

Les attraits de Touran-Dokht étoient la moindre partie de ſon mérite : elle les relevoit par un eſprit enjoué, capable de

bruit épouvantable, qui ruinerent quantité de villes & de bourgs, & enſevelirent ſous les décombres des maiſons quarante-cinq mille quatre-vingt-ſeize perſonnes, dont la plus grande partie périt à Damegan, capitale de la province. La Syrie, la Perſe, le Koraſſan, l'Arabie-heureuſe, & preſque toutes les contrées de l'empire Saraſin furent affligées du même fléau. Le mont-Pelé, près de Laodicée, s'écroula dans la mer; & ſa chûte fit périr la plûpart des habitans de cette ville. A Bagdad, le palais impérial fut ébranlé viſiblement. A Antioche, quinze cents maiſons, & plus de quatre-vingt-dix tours qui défendoient les murailles de la ville, furent renverſées, ce qui, joint aux bruits extraordinaires qu'on entendit ſous les ruines, remplit les habitans d'une ſi grande terreur, qu'ils ſe ſauverent dans les campagnes voiſines. A la Mecque, les ſources ſe deſſécherent à un tel point, que l'eau s'y vendit cent drachmes la bouteille. Une riviere qui étoit environ à deux lieues du mont Pelé, diſparut ſans que depuis on en ait pu retrouver aucune trace. Dans le Khairvan, la Cyrénaïque des anciens, la terre s'ouvrit & engloutit une foule de peuple. Dans l'Yémen, un grand champ labouré fut tranſporté de deſſus une colline à un autre endroit aſſez éloigné, ſans qu'il y manquât

pour lui & pour ſa poſtérité, le gouvernement du Koraſſan avec un pouvoir preſque ſans bornes. Mais cet homme fameux ne jouit pas long-tems de la grandeur à laquelle ſon mérite l'avoit élevé. Il mourut fort âgé dans ſa capitale, regretté des peuples dont il étoit devenu le ſouverain. Il étoit libéral, prudent, courageux & brave; & poſſédoit toutes les qualités dont l'heureux aſſemblage forme les héros. Un jour il fit préſent de trois cents mille dinars à un poëte Arabe, pour une petite piéce de vers, dans laquelle l'enfant des Muſes Saraſiennes célébroit quelques-uns de ſes exploits: « Je vous aurois donné davantage, » lui dit-il, ſi votre poëme eût été plus » long. » Mais ce n'eſt peut-être pas là le plus beau trait de ſa vie.

[823.]

Trois Arabes étoient unis par les liens d'une amitié ſi étroite, qu'ils paroiſſoient n'avoir qu'une ſeule ame. C'étoient, dit l'auteur du Nighiariſtan, qui rapporte cette anecdote, c'étoient de ces amis qui ſont bons dans tous les tems; car dans la proſpérité l'on jouit agréablement de leur compagnie, & l'on en tire du ſecours & de la conſolation dans l'adverſité: ils font honneur à la religion, & aſſaiſonnent en même tems tous les plaiſirs de la vie. L'un

ble. On aſſure que l'on conſerva long-tems de ces pierres au Caire, & à Beths en Géorgie. Enfin, deux perſonnes ayant été frappées de la foudre en même tems, elles demeurerent noires tout le reſte de leur vie, ſans avoir reçu aucun autre dommage.

[860.]

Le monarque Sarafin ayant ouï-dire qu'il y avoit à Bafrah une épée fameuſe, envoye ordre au gouverneur de cette ville de l'acheter à quelque prix que ce ſoit. Comme elle étoit déja vendue, pour l'avoir, le Calife donna dix mille piéces d'or. Un jour, la tenant entre ſes mains, il dit à Fatah, ſon viſir : « Je voudrois bien » trouver parmi mes eſclaves Turcs un » vaillant homme, à qui je puſſe confier » cette épée pour la conſervation de ma » perſonne. » En ce moment, Bager, général des Turcs au ſervice du Calife, entroit dans l'appartement de ce prince. » Seigneur, voici Bager, lui répondit » Fatah, le plus brave de tous vos Turcs, » & le ſeul digne de recevoir un préſent » ſi glorieux. » Le monarque la lui donne avec de gros apointemens; mais cet infâme favori ne la tira du fourreau que pour en tuer ſon ſouverain, ſon bienfaiteur.

» murs. » Trouveroit-on beaucoup d'amis de cette eſpece ? Et cependant combien ſeroient-ils néceſſaires aujourd'hui !

[825.]

Ibrahim, ce prince que les rebelles avoient proclamé Calife, ſe tenoit caché depuis près de ſept ans, pour éviter le reſſentiment d'Al-Mamoun. Cette priſon, quoique volontaire, lui déplut enfin ; &, voulant tenter la fortune, il ſe déguiſa en femme, & s'achemina de nuit vers les portes de Bagdad. Mais ſon deſtin ne lui fut pas plus favorable que dans le court intervalle de ſa grandeur. Arrêté, interrogé par une ſentinelle, & n'ayant pas donné une réponſe ſatisfaiſante, on le conduit au palais du Calife, où, juſqu'au lever du monarque, il reſte ſous bonne & ſûre garde. Al-Mamoun n'abuſa point de ſon bonheur. Content de voir ſon ennemi hors d'état de lui nuire, & le croyant aſſez puni par les triſtes ſuites de ſa rebellion, non-ſeulement il lui pardonna, mais il l'admit encore dans ſes plaiſirs, & lui fit préſent de dix mille piéces d'or.

[826.]

C'eſt au règne de Mamoun qu'il faut rapporter l'origine de ces alliances contractées pour un tems, ſi communes mainte-

les grands de la cour cherchoient à ſe défaire d'un prince qui ſe jouoit ainſi de leur vie. Il mit le comble à ce reſſentiment, par la maniere injuſte dont il traita Vaſif, ce capitaine Turc, auquel il devoit ſurtout ſon élévation. Sans aucune raiſon, ſans pallier ſa conduite d'aucun prétexte, il le dépouilla de quelques domaines qu'il poſſédoit dans l'Irac-Perſienne, pour les donner à Fatah, ſon confident & ſon miniſtre. Vaſif ne put dévorer cette injuſtice. Bager, & tous les officiers Turcs que le Calife avoit traités avec mépris, l'exciterent à la vengeance. Ces hommes, alors tout-puiſſans dans l'empire, complotterent la perte du ſouverain. La conjuration étoit formée; il ne lui manquoit plus qu'un chef pour lequel on pût agir. Motavakkel le leur fit bientôt trouver en la perſonne de Montaſer ſon fils.

Ce jeune prince étoit, comme les autres Muſulmans, le jouet des brutales fantaiſies de ſon pere. Il lui donnoit ſouvent des noms injurieux. Quelquefois il le faiſoit boire avec excès, pour le rendre mépriſable; &, quand le vin avoit troublé la raiſon de l'héritier de l'empire, il le ſoufflettoit d'une maniere cruelle. Souvent auſſi il lui faiſoit endurer des ſupplices plus rigoureux, pour des choſes qui avoient à peine l'apparence d'un crime.

phète, ſe déchaînoit contre la conſtitution civile & eccléſiaſtique du Muſulmaniſme, & donnoit au culte nouveau qu'il annonçoit, le nom de religion de joie & de plaiſir. Ses maximes voluptueuſes lui firent une multitude de proſélytes. Il les débitoit d'abord dans le ſecret ; mais bientôt, ſe voyant aſſez fort pour les prêcher l'épée à la main, il amaſſa trois cents mille hommes, à la tête deſquels il eſſaya de propager ſa doctrine, en ruinant les villes, en déſolant les provinces. Motaſem fit marcher contre lui des troupes moins nombreuſes que les ſiennes, mais plus aguerries. Babec oſa voler à leur rencontre. Soixante mille fanatiques, qu'il avoit ſéduits, furent les victimes de ſa témérité dans un premier combat. Une ſeconde bataille lui enleva plus de cent mille hommes ; enfin une troiſieme acheva d'épuiſer ſes forces, & l'obligea de chercher un aſile dans les monts Gordiens, avec les débris de ſa puiſſance.

[836.]

Le Calife, ſuivant le projet de ſon frere, par rapport aux matieres de religion, perſécute avec fureur tous ceux qui nient la création de l'Alcoran. Hanbal, chef de la quatrieme ſecte des Sonnites, ayant refuſé de ſe ſoumettre à l'édit, fut fouetté,

» oh ! ce n'eſt plus la journée des lions, » des ſerpens, ni des ſcorpions, c'eſt celle » des épées. » Le monarque, à ce mot d'épée, s'écria : « Que veux-tu dire ? » & , ſe retournant, il ſe ſent arrêter par Bager. Les courtiſans fuient : Fatah ſeul & le bouffon du prince reſtent dans la ſalle. Fatah, voyant qu'on terraſſoit ſon maître, s'écrie : « Que faites-vous ? c'eſt le com- » mandant des fidèles ! » — Tiens-toi » tranquille, ennemi, » lui répond Bager ; & auſſi-tôt un de ſes ſoldats frappe le Calife, & lui abbat le derriere des épaules. Motavakkel fait des efforts ; il ſe relève, ſe met en défenſe contre l'aſſaſſin, & lui dit : « Arrête, Dieu te coupe la main ! » Fatah ſe diſpoſe à ſeconder le monarque : & criant de toute ſa force : « Au meutre ! Au » meutre ! . . . O Motavakkel, je ne veux » pas vous ſurvivre, » il ſaiſit une épée. Mais les conjurés lui donnent la mort, & vont enſuite maſſacrer le Calife, qui vouloit en vain repouſſer les meurtriers. Le bouffon s'étoit caché à la vue de ce carnage : quand il vit que ſon maître étoit mort, il ſe montra en criant : « O Motavakkel, je ſuis char- » mé de vous ſurvivre ! » Cette ſaillie lui valut la vie ; les conjurés l'épargnerent, en lui demandant le ſecret pour prix de ce bienfait. Enſuite ils allerent trouver Montaſer qu'ils proclamerent Calife.

grandes marques de reſpects à ſe remettre entre ſes mains. Il le traita en grand roi, juſqu'au moment où la table étant ſervie, Sahel ſe mit à ſon côté. Babec ſurpris, lui demanda comment il oſoit prendre la liberté de ſe placer à ſa table, ſans y être invité? « Il eſt vrai, grand roi, que j'ai » fait une faute, repartit Sahel, car qui » ſuis-je, pour mériter d'être à la table de » Votre Majeſté? » &, faiſant venir ſur le champ un forgeron, il lui dit, par une ironie ſanglante: « Etendez vos jambes, grand » roi, afin que cet homme vous mette les » fers aux pieds. » Sahel l'envoya enſuite au général du Calife, quoiqu'il offrît une ſomme conſidérable pour ſa rançon, après avoir fait violer en ſa préſence ſa mere, ſa ſœur & ſa femme, comme cet impoſteur le pratiquoit à l'égard de ſes priſonniers. On le conduiſit au Calife; &, par l'ordre de ce prince, on lui coupa les bras & les jambes; on lui ouvrit le ventre, & enſuite on lui trancha la tête. Cet homme avoit réſiſté, durant près de vingt ans à toute la puiſſance des Califes. Dans le tems de ſa domination, il avoit cruellement maſſacré deux cents cinquante mille perſonnes, parce qu'il ne reſpectoit ni âge, ni ſexe, ni condition. Un de ceux dont il ſe ſervoit pour ces barbares exécutions, ayant été fait priſonnier, avoua

MONTASER-BILLAH.

[861.]

AUSSI-TÔT après la mort de ſon pere, Montaſer aſſemble les grands de l'empire; &, par ſon ordre, on fait la lecture d'une déclaration qui contenoit en ſubſtance, qu'il n'avoit aucune part au meurtre du Calife, & qu'on devoit l'imputer à Fatah, ſon favori, qu'il avoit fait maſſacrer ſur l'heure, pour punir un crime auſſi déteſtable. On parut ſe contenter de cet aveu; & Montaſer-Billah fut proclamé commandant des Fidèles.

Quelques jours après ſon avènement à la couronne, le monarque, viſitant un de ſes palais, fut frappé de la beauté d'une tapiſſerie ſur laquelle on voyoit un homme à cheval, dont la tête étoit couronnée d'un diadême. Une inſcription perſane indiquoit le nom & l'hiſtoire de ce perſonnage. Montaſer fit appeller ſon interprète. En vain cet homme voulut ſe diſpenſer de l'expliquer: il fallut obéir. « Seigneur, dit-il, » cette tapiſſerie, qui vient des rois de » Perſe que vos prédéceſſeurs ont vaincus, » repréſente l'un de ces monarques. L'inſ-

noit quelques remèdes fort doux ; à avoir desquels il jouissoit d'une santé ne & solide. Yahya, qui lui succéda, it une méthode opposée : la constitu- du monarque s'altéra, & ce change- t de régime le mit, en moins de vingt s, au tombeau. On remarque qu'il étoit de quarante-huit ans lorsqu'il mourut ; l étoit pere de huit fils & de huit fil- ; qu'il étoit le huitieme Calife de la son des Abbassides ; qu'il étoit né le ième jour du huitieme mois de l'an- Arabique ; qu'il régna huit ans, huit s & huit jours ; qu'il avoit donné batailles ; qu'il avoit huit mille escla- ; & qu'il laissa huit millions d'or dans coffres. Les fréquentes séditions du ple de Bagdad l'obligerent à fixer séjour à Samarra, dont il étoit le fon- ur. Il avoit dans les écuries de cette cent trente mille chevaux pies. Un r il lui prit fantaisie de faire pendre cun de chacun un sac plein de terre, lui leur fit porter à une place de la ville l avoit marquée. Toute cette terre, i amassée, forma une terrasse assez rée, sur laquelle il fit bâtir un grand on, d'où il pouvoit découvrir tout ce se passoit dans la ville ; & c'est cette asse qui fit appeller Colline des sacs, magnifique palais de Samarra.

s'y rendirent ſans conducteur. Séduit par cette induction, le Cadi croit le crime avéré. Il appelle les bourreaux, & condamne le criminel à périr ſous les coups de fouets. Mais l'Arabe, qui ne manquoit pas d'eſprit, s'aviſe d'une ruſe plaiſante pour éviter la mort. Il demande une derniere audience : on la lui accorde ; &, ſe jettant aux pieds du juge : « Seigneur, lui » dit-il, quand vous m'aurez fait écorcher » avec vos fouets, vous n'aurez puni qu'un » coupable ; mais vous couvrirez toute la » nation d'un opprobre éternel. Car on dira » par-tout que, quand le témoignage des » hommes nous manque, nous avons re» cours à celui des ânes. » Cette ſaillie fut ſi bien reçue, que toute l'aſſemblée, d'une voix unanime, opina qu'il fût renvoyé abſous.

[862.]

Bager, Vaſif, & les autres officiers Turcs qui avoient trempé dans l'aſſaſſinat de Motavakkel, tiennent conſeil entr'eux ; &, pour ſe dérober au juſte châtiment que méritoit leur attentat, ils obligent le nouveau Calife d'exclure ſes freres Motaz & Moaviad de la ſucceſſion au Califat, perſuadés que ces princes vengeroient la mort de leur pere, ſi jamais ils montoient ſur le trône. Mais les freres du

es, dont l'inſolence, croiſſant de jour
jour par la protection du ſouverain,
a juſqu'à tyranniſer le ſouverain même,
à renverſer ſa puiſſance. Il aimoit le
le. Il multiplia prodigieuſement le nom-
e des valets de ſa cour, pour leſquels il
faire cinquante mille petits paniers,
nt ils ſe ſervoient quelquefois pour por-
leurs proviſions. Mais toutes ces pro-
ions n'épuiſerent point ſes peuples: les
venus immenſes des Califes ne pouvoient
ir qu'entre les mains d'un monarque
ceſſivement prodigue, & ce n'étoit pas
défaut de Motaſem; puis qu'outre les
it millions d'or dont on a parlé, on
trouva quatre-vingt mille d'argent dans
tréſors lorſqu'il mourut.

veut trouver dans les bras de la molleſſe un calme qui le fuit : une ſombre mélancolie le dévore ; & la fiévre, qui la ſuit bientôt, le conſume en peu de jours, à l'âge de vingt-cinq ans, ſix mois après la mort de ſon pere. Quelques momens avant qu'il expirât, ſon médecin voulut lui donner l'eſpérance d'une prompte guériſon : « Non, non, répondit-il, ceſſez » de me tromper ; j'ai vu durant mon » ſommeil un perſonnage dont la prédic- » tion s'accomplira. » Ce perſonnage étoit ſon pere, dont le ſpectre ſembloit perpétuellement le pourſuivre.

Montaſer étoit d'une taille médiocre ; il avoit de grands yeux noirs, le nez aquilin, le port majeſtueux, la barbe fournie. Naturellement brave, prudent & juſte, il eût honoré le trône, ſi, pour y monter, il n'eût pas commis le plus grand de tous les crimes. Il avoit du goût pour la poéſie ; & ſes vers furent admirés dans un ſiécle où les lettres Saraſines, protégées par les ſouverains, étoient parvenues à leur dernier période. Il aimoit un peu trop l'argent ; mais cette paſſion, ſi capable d'étouffer les vertus bienfaiſantes, n'altéra point en lui ſa généroſité. Il en donna des preuves dès les premiers jours de ſon règne. Un officier, qu'il avoit chargé d'aller régler les affaires de l'E-

ſa point ſix mille. Les autres, dont la multitude étoit immenſe, aimerent mieux languir dans les fers, que de trahir leur conſcience, en ſouſcrivant à une opinion qui les révoltoit.

[845.]

Vathek-Billah perſécute avec la derniere cruauté tous ceux qui défendent l'éternité de l'Alcoran, & qui ne veulent pas croire que l'on ne verra point Dieu des yeux du corps dans le ciel. Toutes les provinces de l'empire ſont remplies d'échafauds, les priſons ſont comblées; on compte plus de quatre millions de Muſulmans immolés ou chargés de fers pour cette cauſe. Tant de rigueur pour une queſtion chimérique, qu'il eût mieux valu laiſſer dans le ſilence où elle reſtoit depuis Mahomet, excite les murmures. On cabale. Ahmed, célèbre docteur de la ſecte oppoſée au Calife, & que l'on appelloit le conſervateur des traditions prophétiques, anime ſes diſciples à conſpirer contre un prince devenu le bourreau, le fléau de ſes peuples. Il gagne un grand nombre des principaux ſeigneurs de Bagdad, & la plûpart des docteurs qui ſe trouvoient dans cette ville au nombre de trois mille; & ces proſélites forment la

lui demanda la cauſe de ſon émotion, & s'il connoiſſoit la voix de la perſonne qui chantoit? L'officier lui avoua naturellement qu'il la prenoit pour celle de l'eſclave dont il lui avoit parlé. « L'aimez-» vous encore? — Seigneur, je dois reſ-» pecter votre goût: ma paſſion eſt plus » vive que jamais; mais je dois l'étouffer » pour ne point allarmer la vôtre. — Mon » ami, je le jure par le grand prophète, » cette belle eſclave n'a été achetée que » pour vous ſeul; &, depuis qu'elle eſt » arrivée dans mon palais, je n'ai jetté » qu'un ſeul regard ſur elle. Prenez-la, » c'eſt le prix que je dois à votre obéiſ-» ſance. » En finiſſant ces mots, il commanda qu'on la remît entre les mains de l'officier, parée de tous les joyaux qu'il lui avoit donnés, pour relever la grandeur d'un tel préſent. L'inſcription du ſceau de Montaſer portoit: « Celui qui » s'efforce de bannir la crainte, s'y livre. » Cette deviſe marquoit bien l'état de ſon ame.

poſe. Le Caliſe ne veut rien enten-
; il le menace, & l'Eſculape intimidé
ſure que s'il veut prendre ſeulement
is onces de chair de lion, préparée dans
vinaigre rouge, il ſera ſatisfait au-delà
ſes deſirs. Le voluptueux Vathek fait
ge de cette étrange recette; mais bien-
l'hydropiſie renaît avec plus de mali-
té. Envain on a recours à toutes les
ſources de l'art: la maladie devient
rtelle, & ce prince expire victime de
infâme débauche, à l'âge de trente-
ıtre ans. Quelques inſtans avant que de
ıdre l'ame, il ſe proſterna le viſage con-
terre, & s'écria: « Roi céleſte, dont
e règne ne finira jamais, ayez pitié
l'un pauvre prince, dont le règne eſt
paſſager & de courte durée! » Malgré
vices, Vathek avoit quelques vertus. Il
ıit généreux, vaillant, grand admira-
ır de la poëſie Arabe, récompenſant
ec une libéralité vraiment royale tous
ux qui y excelloient. Il étoit très-cha-
able; &, ſous ſon règne, on ne vit point
ces êtres inutiles, dont l'unique occu-
tion eſt de ſéduire les citoyens, en af-
ctant une indigence trompeuſe ou des
firmités factices. Il fut auſſi le protecteur
s ſciences, qu'il cultivoit lui-même avec
ccès. Il excelloit ſur-tout dans l'aſtrolo-

Turc, grand-viſir, & ſe repoſe ſur ce miniſtre des ſoins du gouvernement. Atamesh, ébloui par ſa fortune, veut aſſervir ſes collégues à ſes caprices. Tous les officiers Turcs, choqués de ſes manieres hautaines, conjurent la perte de cet inſolent favori. La milice Turque, excitée par Vaſif & Boga ſes chefs, que le viſir avoit exclus du miniſtère, ſe révolte. Atamesh ſe montre pour appaiſer la ſédition; on le maſſacre: on ſe jette ſur ſon palais, on en briſe les portes, on en pille les richeſſes immenſes. Le peuple s'unit aux ſoldats; le déſordre eſt général. On renverſe, on détruit les édifices, on brûle un des ponts du Tigre, on ſaccage les maiſons des plus riches citoyens, ſans ſçavoir pourquoi, juſqu'à ce que, fatigués de butin & de carnage, les mutins s'arrêtent d'eux-mêmes pour déplorer les triſtes ſuites de leur aveugle fureur.

[865.]

Les Turcs ſe diviſent en deux factions redoutables. Bager, ayant eu quelque différend avec Vaſif, s'adreſſe au monarque pour en avoir juſtice. Mais ce prince, loin de l'entendre, favoriſe ouvertement ſon rival. Bager, irrité de cette préférence, aſſemble ſes amis, dans le deſſein d'aſſaſſiner Vaſif, & de dépoſer Moſtain. La conjura-

MOTAVAKKEL-AL-ALLAH.

[847.]

VATHEK laiſſoit un fils, mais ce prince étoit trop jeune pour officier dans la moſquée, & pour gouverner par lui-même, ce qui engagea Vaſif, chef de la milice Turque, dont le crédit étoit puiſſant, à concourir avec les autres grands pour élever ſur le trône Motavakkel-Al-Allah, frere du Calife défunt. Envain Mahomet, viſir de Vathek, voulut s'oppoſer à cette élection, & ſoutenir les droits du fils de ſon maître; le choix de Vaſif fut ratifié par la ſoumiſſion de toutes les provinces de l'empire.

[848.]

Le premier uſage que le nouveau ſouverain fit de ſa puiſſance, fut de ſe venger des mauvais ſervices que lui avoit rendus Mahomet, & ſous le règne, & après la mort de ſon frere. Il le fit arrêter; &, par ſon ordre, on lui donna ſur le ventre & ſur le dos cent coups de bâton. Enſuite on le jetta dans un cachot, où, durant pluſieurs jours & pluſieurs nuits, un homme fut chargé de l'empêcher de

taſer, qu'ils tirent de la priſon où l'avoit jetté Moſtain. Ce prince ſe voit à peine ſur le trône, qu'il ordonne le ſiége de Bagdad. Le Calife dépoſſédé ſe défend avec courage; mais, trahi par le gouverneur de la place, il conſent d'abdiquer le Califat, ſi l'on veut lui conſerver la vie. On ſouſcrit à cette condition; & Motaz eſt reconnu dans tout l'empire ſouverain commandant des Fidèles. Il traita d'abord ſon rival avec quelques égards; mais bientôt, par un ordre ſecret, un de ſes miniſtres lui fit trancher la tête, qui lui fut envoyée comme un agréable préſent. Lorſque Motaz la reçut, ce prince jouoit aux échecs, & ne voulut la regarder qu'après avoir fini ſa partie. Alors il la contempla avec un plaiſir barbare, puis ordonna qu'on l'enſevelît avec honneur. Moſtain avoit régné près de quatre ans. Prince foible, timide, ſans caractere, né pour être gouverné, l'aveugle confiance qu'il donnoit à ceux qui l'approchoient, fut la cauſe de ſes diſgraces.

leur permettant de monter, dans leurs voyages, que des ânes ou des mules. Cette loi eſt encore en vigueur parmi les Turcs.

Dans le même tems, un fameux impoſteur, nommé Mahmoud, prétendit qu'il étoit Moyſe reſſuſcité, & joua ſi bien ſon perſonnage, qu'il ſe fit un grand nombre de partiſans. On l'arrêta; & tous ſes proſélytes l'accompagnerent lorſqu'il fut conduit devant le Calife. Ce prince, ayant écouté les extravagances qu'il débitoit, le condamna à recevoir dix ſoufflets de chacun de ſes ſectateurs; enſuite il lui fit donner la baſtonnade ſur la plante des pieds juſqu'à ce qu'il expirât. Tous ſes diſciples furent mis en priſon, d'où ils ne ſortirent qu'après avoir recouvré leur bon ſens.

[850.]

Motavakkel partage le droit de la ſucceſſion au Califat entre ſes trois fils, Montaſer, Motaz & Moaviad, ſuivant l'ordre de leur naiſſance. Il leur donne à chacun deux étendards, un noir & un blanc; le premier deſtiné à les faire reconnoître pour héritiers préſomptifs de la couronne; & le ſecond, à marquer la qualité de lieutenans de leur pere, qui leur aſſigna, en trois portions égales, le gouvernement de l'empire.

vantage, le Calife leur confere les premiers emplois de l'empire, quoiqu'en montant ſur le trône il eût formé le beau projet d'anéantir ces troupes ſéditieuſes qui faiſoient la loi à leurs maîtres.

[867.]

Les bienfaits du Calife n'avoient point étouffé la diſcorde. Plus il combloit de graces ces ſoldats audacieux, plus ils devenoient entreprenans. On avoit retardé leur paye de quelques mois ; auſſi-tôt ils s'aſſemblent tumultuairement, & demandent à grands cris le ſalaire de leurs travaux. Vaſif, leur général, qui converſoit alors avec le monarque, court à ces mutins, & leur reproche leur rebellion. Mais, loin de les ramener à leur devoir, les plus coupables ſe précipitent ſur cet homme qui tant de fois les avoit conduits aux combats, & lui donnent la mort.

[868.]

Boga le Turc, que l'on appelloit l'Ancien, pour le diſtinguer d'un autre officier de même nom, qui étoit plus jeune, mécontent du Calife, quitte bruſquement la cour. A peine fut-il parti, que les gardes de Motaz pillerent la maiſon de ce général. A cette nouvelle, Boga furieux marche vers Samarra, où réſidoit le monar-

que, ſous prétexte de châtier les ſéditieux, mais en effet pour ſe venger du Calife. Motaz ordonne aux ſoldats qui lui étoient fidèles d'aller à la rencontre d'un ſujet perfide, qui en vouloit à ſes jours. Les deux partis ſe rencontrent. On s'attaque, on ſe bat avec fureur; la fortune chancelle long-tems, & ſe déclare enfin pour le deſpote. Boga eſt fait priſonnier, & ſa tête eſt envoyée à Motaz. Ce prince, perſiſtant dans le deſſein ſecret d'affoiblir les Turcs, fait encore périr Boga le Jeune, & une foule d'officiers qui paroiſſoient avoir trempé dans la rebellion de leur chef.

[869.]

Les Turcs, s'appercevant que le Calife vouloit les détruire, prennent la réſolution de le prévenir. Ils choiſiſſent pour chef Saleh, fils de Vaſif qu'ils avoient maſſacré, & dont ils regrettoient la perte; ils courent au palais du viſir, le mettent au pillage, & viennent en foule inveſtir Motaz, en lui demandant inſolemment leur paye. Ce prince n'avoit rien dans ſes tréſors. Il s'adreſſe à Cabihah, ſa mere, qui, ſous le règne de Motavakkel, ſon époux, avoit amaſſé des richeſſes immenſes. Il en fut cruellement refuſé: les ſéditieux, qui avoient demandé cinquante mille piéces

d'or, voyant que le Calife ne ſe diſpoſoit point à les ſatisfaire, n'écoutent plus que leur brutale fureur. Ils enfoncent le palais, ſaiſiſſent l'infortuné monarque, l'expoſent, après l'avoir cruellement battu, aux ardeurs brûlantes du ſoleil, & l'obligent, par ce traitement indigne, à ſigner lui-même ſa dépoſition en faveur de Mahomet-Abu-Abdallah, fils du Calife Vathek, qui prit enſuite le nom de Mohtadi. Ils ne ſe bornerent pas à ces excès barbares. Après l'avoir dépouillé de la ſouveraine puiſſance, ils empêcherent que, pendant trois jours entiers, on ne lui donnât aucune nourriture; ils le précipiterent dans un noir cachot, dont l'air empoiſonné le fit mourir, & l'enterrerent auprès de Montaſer à Samarra. Motaz paſſoit pour le plus bel homme de l'empire; mais il n'avoit ſur ſes ſujets que ce foible avantage. Prince voluptueux, l'amour des plaiſirs lui fit plus d'une fois oublier ce qu'il devoit à ſon rang & aux affaires.

MOHTADI-BILLAH.

[869.]

MOHTADI-BILLAH étoit digne du trône. Il aimoit la juſtice ; il la rendoit lui-même tous les jours à ſes ſujets. Le premier acte qu'il fit de ſon autorité, fut de réformer les mœurs. Il examina la conduite des juges & tous les comptes publics ; & il prit deux jours de la ſemaine, le lundi & le jeudi, pour écouter les plaintes, & pour redreſſer les griefs. Il défendit l'uſage du vin & des jeux, ſi expreſſément interdits par le prophète, dont il étoit le vicaire ; &, pour donner lui-même l'exemple de l'auſtérité Muſulmane, il bannit de ſa cour tous les muſiciens, tous les baladins, tous les bouffons, les lions, les chiens, & tous ces vains objets de luxe dans leſquels les rois font ſouvent conſiſter leur grandeur, & pour leſquels ſes prédéceſſeurs avoient épuiſé les finances. Enfin, pour mériter de plus en plus la reconnoiſſance de la patrie, il ſupprima la moitié des tributs ſous leſquels les peuples gémiſſoient depuis tant d'années. Heureux l'empire de Mahomet,

ſi un prince ſi capable d'en conduire les rènes, eût ſiégé plus long-tems ſur la chaire de ce légiſlateur!

Après la mort tragique de Motaz, on accorda la vie à Cabihah, ſa mere, à condition qu'elle découvriroit ſes tréſors, & qu'elle les remettroit au nouveau ſouverain. Saleh, fils de Vaſif, qui avoit été l'amant de cette princeſſe, mais qui depuis les diſgraces de ſa maiſon l'avoit abandonnée, alla lui-même la contraindre de déceler les précieux objets de ſon avarice. On trouva en argent monnoyé un million & trois cents mille dinars, un boiſſeau d'émeraudes, un autre de perles, & un demi-boiſſeau de rubis, couleur de feu. A l'aſpect de ces prodigieuſes richeſſes, Saleh ſe rappella le refus inhumain qu'elle avoit fait à ſon fils, & s'écria: „ Que Dieu maudiſſe cette femme qui „ porte le nom de laide (*), quoiqu'elle „ ſoit très-belle; car, quoiqu'elle poſ„ ſédât tant de biens, elle a mieux „ aimé laiſſer dépoſer & maſſacrer ſon „ fils, que de donner cinquante mille di„ nars qui pouvoient contenter la milice

(*) Cabihah ſignifie laide. Motavakkel donnoit ce nom à cette épouſe bien aimée, pour plaiſanter.

Turque ! » A ces juſtes reproches, Cabihah répondit : « Que Dieu maudiſſe le » fils de Vaſif ! il a rompu mon voile ; il » a joui de moi ; il a tué mon fils ; il m'a » chaſſée de mon pays, & m'a quittée en» fin pour courir après une femme publi» que. »

[870.]

Mohtadi choiſit pour viſir ce même Saleh qui l'avoit placé ſur le trône. Cette élection irrite la jalouſie de Muſa, fils de Boga, qui étoit alors à la tête des troupes. Ce capitaine ſe croyoit plus digne des faveurs du Caliſe qu'un homme qu'il avoit toujours regardé comme un rival. Sous prétexte de venger la mort de Motaz, il s'avance, à la tête de ſes ſoldats, juſqu'à Samarra. Saleh, à cette nouvelle, trop foible pour réſiſter, prend la fuite ; mais Muſa le découvre, & lui donne la mort. Puis il fait porter ſa tête par toutes les rues de la ville, en criant : » Voici la tête d'un traître qui a trempé » ſes mains dans le ſang de ſon prince. » Le Caliſe, outré de cette inſolence, ſe diſpoſe auſſi-tôt à la réprimer. Sa ſévérité aigrit les mutins. Bankial & Muſa, leurs généraux, ſe liguent pour perdre un prince qui oſoit employer la rigueur à leur égard.

La conſpiration ſe découvre. Bankial, qui devoit y jouer le principal rôle, eſt arrêté. Toute la milice Turque s'aſſemble à l'inſtant en tumulte, inveſtit le palais impérial, & demande à grands cris l'élargiſſement de ſon capitaine. Mohtadi, loin d'être intimidé par ces clameurs ſéditieuſes, fait décapiter dans le moment le rebelle qui en étoit l'objet, & jette ſa tête au milieu de cette ſoldateſque imprudente. Les Turcs, au comble de la fureur, veulent enfoncer les portes du palais; la nombreuſe garde du ſouverain le défend avec courage. Le combat eſt terrible; &, de part & d'autre, quatre mille hommes demeurent ſur la place. Enfin les Turcs, retournant à la charge au nombre de dix mille, triomphent & pourſuivent le Calife dans une maiſon voiſine, où les plus barbares lui crachent au viſage, & le chargent de coups pour le contraindre d'abdiquer la couronne; mais, plus ferme que ſon prédéceſſeur, il brave leur rage inhumaine, & refuſe conſtamment de ſe prêter à ſa dépoſition. Il avoit reçu deux bleſſures dans le combat. Il n'avoit plus qu'un ſouffle de vie. Un des parens de Bankial, qui depuis long-tems lui ſerroit les parties naturelles pour le forcer de ſe rendre à leur injuſte demande, lui

arracha le jour d'un coup de poignard ; &, pour qu'il ne manquât rien à cet acte de férocité, il avala un trait de ſon ſang. Ce prince n'avoit que trente-huit ans lorſqu'il termina ſi triſtement ſa carriere. Sobre, dévôt, grand juſticier, doux, donnant lui-même l'exemple des vertus dont il prêchoit la pratique, il eût ſans doute rappellé l'âge d'or du Muſulmaniſme, s'il eût paru dans un ſiécle plus heureux. L'inſcription de ſon ſceau étoit pour lui une régle de conduite. « C'eſt s'égarer que de » violer la juſtice. »

MOTAMED-BILLAH.

[870.]

APRÈS avoir immolé leur ſouverain à leur coupable fureur, les rebelles éleverent ſur le trône, Motamed, fils de Motavakkel, qui, malgré ſa haute naiſſance, vivoit dans une tranquille obſcurité. Ce prince n'avoit pour tout mérite que ce diſcernement qui fait connoître les hommes, qualité ſouvent préférable, dans ceux qui gouvernent, à ces vertus trop éclatantes qui les portent à concentrer, pour ainſi dire, en eux ſeuls tous les détails de l'adminiſtration publique. Motamed-Billah ſentoit ce qui lui manquoit pour bien régir ſes vaſtes états par lui-même. Il partagea l'autorité ſuprême avec Monaffa, ſon frere, qui, ſous le titre de viſir, devint en effet le véritable Calife: Motamed ne s'en réſerva que le nom & l'éclat extérieur.

[871.]

Mohammed-Abulcaſſem, ſurnommé Mahadi, douzieme & dernier Iman, ou chef ſouverain de la maiſon d'Ali, naît à

Samarra. Motamed l'apprend, & veut lui ôter la vie. Mais la mere du jeune prince l'enferme dans une grotte, & le ſouſtrait à la barbarie du Calife.

Comme les Perſes & une grande partie des Muſulmans ont eu pour cet Iman & pour ſes prédéceſſeurs une vénération profonde, & que d'ailleurs leur hiſtoire offre des traits curieux, le lecteur nous permettra d'en tracer ici une légere eſquiſe.

Ali, Haſſan & Hoſſein, ſuffiſamment connus par ce que l'on en a déja dit dans cet ouvrage, ſont mis à la tête de ces ſouverains ſpirituels que l'on regardoit comme les ſeuls légitimes ſucceſſeurs de Mahomet. Leurs ſectateurs faiſoient conſiſter le principal point de leur religion dans la ſoumiſſion que l'on devoit avoir pour tout ce qui ſortoit de leur bouche; pluſieurs mêmes regardoient toutes les pratiques Muſulmanes, telles que les cinq prieres par jour, l'aumône, le pélerinage, comme des allégories de l'obéiſſance qui leur étoit dûe.

Après le triſte ſort d'Hoſſein à la journée de Kerbela, Ali, ſon fils aîné, fut déclaré Iman, ſous le titre de Zinalabedin, c'eſt-à-dire l'ornement des ſerviteurs de Dieu, par les partiſans de ſa maiſon. Son équité ſa douceur le faiſoient ado-

rer de tous les Muſulmans. Un de ſes oncles voulut lui diſputer ſa dignité. Ali ſe contenta de lui répondre : « Mon oncle, » craignez le ſeigneur, & ceſſez de vous » rendre blâmable en ſoutenant un droit » injuſte. » Cette rare modération fut ſans effet ; & l'oncle, perſiſtant dans ſon opiniâtreté, voulut que la pierre noire de la Caaba décidât la querelle. Cette pierre noire qui eſt attachée à l'une des murailles du temple de la Mecque, eſt ſinguliérement reſpectée de tous les diſciples du prophète, qui lui attribuent des qualités merveilleuſes. Auſſi tous ceux qui vont viſiter la Mecque, ont-ils ſoin de la baiſer pluſieurs fois durant leur pélerinage, afin d'obtenir le pardon de leurs péchés, & de mériter les grandes indulgences qui y ſont attachées. Les deux rivaux allerent donc ſe proſterner devant la pierre ; &, lorſque le fils d'Hoſſein eut fait ſa priere, elle prononça, dit-on, ces mots qui affirmoient ſon droit : « Ali, Haſſan, Hoſ» ſein & Ali, fils d'Hoſſein ; premier, ſe» cond, troiſieme & quatrieme Iman. » Ce miracle fit ceſſer la conteſtation.

Ali mourut dans un âge avancé, laiſſant une poſtérité nombreuſe. Mohammed I, ſon fils aîné, que ſon vaſte ſçavoir fit ſurnommer Baker, hérita de ſa dignité & de ſes vertus. On rapporte de lui une déci-

ſion remarquable. On lui demandoit ſon ſentiment ſur le décret de Dieu & ſur la liberté de l'homme : « Le décret de Dieu, » répondit-il, ne nous contraint pas ; mais » il ne nous permet pas auſſi toutes choſes. Dieu veut quelque choſe en nous » & quelque choſe de nous. Ce qu'il veut » en nous eſt caché ; & ce qu'il veut de » nous, nous eſt révélé dans ſa parole. » Mais notre aveuglement eſt tel, que nous » diſputons ſans ceſſe ſur ce qu'il veut en » nous, tandis que nous négligeons ce qu'il » demande de nous. O mon Dieu ! ſi je » vous obéis, la gloire vous en eſt due ; » & ſi je ne vous obéis pas, il eſt juſte » de me punir ; car aucun mortel ne peut » ni s'attribuer le bien qu'il fait, ni s'excuſer du mal qu'il commet. »

Mohammed eut pour ſucceſſeur Giafar le Juſte, ſon fils aîné, prince d'une telle autorité pour ſa doctrine, que l'on tenoit pour authentique ce qu'il diſoit aux Muſulmans : « Interrogez-moi ſouvent, diſoit-» il, tandis que je ſuis avec vous ; car il ne » viendra perſonne après moi qui puiſſe » vous inſtruire comme moi. » On lui demandoit un jour s'il n'y avoit point eu d'autre Adam en ce monde, avant celui dont parle Moyſe. « Il y en a eu trois, répon-» dit-il, & il y en aura encore dix-ſept » dans autant de grandes révolutions d'an-

» nées. — Mais, quand ce monde finira, » Dieu créera-t-il d'autres hommes ? — » Voulez-vous que le royaume de Dieu » demeure vuide & ſa puiſſance oiſive ? » N'eſt-il pas créateur de toute éternité ? » Une autre fois, on liſoit en ſa préſence un verſet de l'Alcoran où il eſt dit que Dieu a acheté nos ames & nos biens au prix du paradis ; il s'écria : « O vous tous » qui êtes fidèles ! puiſque le prix de vo- » tre achat eſt le paradis, gardez-vous » bien de vous vendre pour toute autre » choſe. » Cet Iman avoit ſept fils. Iſmaël, l'aîné, fut déclaré pour ſon ſucceſſeur ; mais, étant mort avant ſon pere, Giafar choiſit Mouſſa, le ſecond de ſes enfans. Toutefois, malgré cette eſpece de proclamation, les enfans d'Iſmaël eurent une foule de ſectateurs qui prétendoient, avec quelque raiſon, que l'Imamat leur appartenoit. Cette faction s'étendit avec le tems, juſqu'à ce que, dégénérant en rebellion manifeſte, elle forma une dynaſtie ou principauté, ſous le nom d'Iſmaëliens, dont Haſſan-Sabah fut le fondateur en Aſie. Les Califes Fatimites d'Egypte, dont il ſera bientôt parlé, furent auſſi regardés par les Muſulmans orthodoxes, comme deſcendans de cet Iſmaël ; & c'eſt pour cette raiſon qu'on leur donne comme

aux premiers, le nom d'Iſmaëliens d'Afrique.

Après la mort de Giafar, Mouſſa remplit ſa place, & choiſit Médine pour le lieu de ſa réſidence. Mais la jalouſie d'Haroun-Al-Rashid ne l'y laiſſa pas longtems. Ce Calife, craignant qu'il ne donnât quelques prétextes aux factieux d'Arabie, le fit arrêter, & le mit entre les mains de quelques officiers fidèles, qui devoient le repréſenter, ſous peine de la vie. Peu content de cette précaution, il le fit bientôt après empoiſonner par ſon viſir. Dans toutes ces diſgraces, Mouſſa ſe montra digne de ſon rang & de ſa naiſſance; & la douceur qu'il témoigna toujours à ſes plus cruels ennemis, & la patience avec laquelle il ſupporta leurs traitemens barbares, lui méritèrent le ſurnom de Débonnaire & de Courageux.

Ali-Riza, ſon fils & ſon ſucceſſeur, fut plus heureux. Le Calife Al-Mamoun, comme on l'a vu, le déclara héritier préſomptif de l'empire. Mais il mourut peu de tems après ce choix honorable; le monarque lui fit faire de magnifiques funérailles, & ſon tombeau fut regardé comme le lieu le plus ſaint de la Perſe. On y alloit en pélerinage; & ce pieux voyage étoit eſtimé comme équivalent à quatre-vingt carava-

nes faites à la Mecque par dévotion, au-delà de celle dont l'obligation eſt preſcrite par la loi.

Mohammed II fut Iman après ſon pere Ali, & fut auſſi chéri d'Al-Mamoun, que l'avoit été ce prince. Le deſpote lui donna ſa fille en mariage, mais il ne jouit pas long-tems de cette faveur. La mort l'enleva à l'âge de vingt-cinq ans; & les regrets de tous ſes ſectateurs furent le plus bel ornement des ſuperbes obsèques que lui fit ſon beau-pere.

Il eut pour ſucceſſeur Ali, ſurnommé l'Innocent, qui, pour ne donner aucun ſoupçon au Calife Motavakkel prévenu contre les Alides, s'appliqua uniquement à la priere & à l'étude.

Haſſan, ſon fils, fut moins paiſible. Ses vertus guerrieres donnerent une vive jalouſie à Motamed, qui le fit empoiſonner à l'âge de vingt-huit ans. Il ne laiſſoit qu'un fils, appellé Mohammed-Abul-Caſſem, & ſurnommé Mahadi ou directeur des Fidèles par excellence. Les Muſulmans ſuperſtitieux, & particuliérement les Perſes, rapportent de lui mille choſes merveilleuſes. Il naquit, diſent-ils, le nombril coupé; & ſur ſa main droite étoit écrit: » La vérité s'eſt manifeſtée, & ſon éclat » a diſſipé les ténèbres du menſonge. » Il reçut, avec le premier ſoupir, la ſageſſe

la plus profonde, & le don de prophétie. Perſécuté dès ſa naiſſance, ſa mere ſe réfugia dans une ſombre caverne, où il demeura juſqu'à la fin de ſa vie qui fut aſſez longue. Il ne ſe laiſſa voir qu'à un très-petit nombre de croyans; il ne ſe communiquoit aux autres que par le moyen d'un meſſager, après la mort duquel il diſparut. Mais il doit revenir à la fin du monde, & ſe joindre à Jeſus-Chriſt pour combattre l'Antéchriſt, & ne faire du Chriſtianiſme & du Muſulmaniſme qu'une même religion. Alors il portera par-tout la lumiere; il manifeſtera aux nations tous les myſteres de l'écriture, & il remplira l'univers de juſtice & de ſainteté. Ces pieuſes extravagances ſont auſſi propres que les faits mêmes, à peindre le génie d'un peuple dont on veut écrire l'hiſtoire; & les paſſer ſous ſilence, eſt, dans un hiſtorien, une omiſſion digne de blâme.

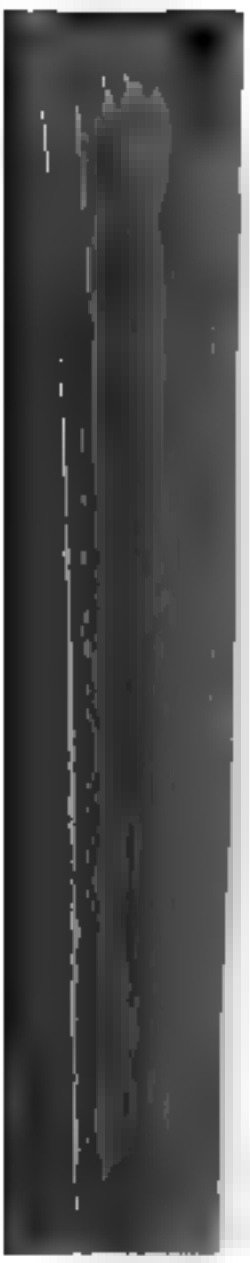
[874.]

Sous le règne précédent, un impoſteur, appellé Ali, qui ſe diſoit fauſſement de la famille du prophète, s'étoit mis à la tête d'une troupe de brigands, raſſemblés des pays que nous nommons Zanguebar; &, ſous le titre de prince des Zinges, il s'étoit rendu maître des places fortes de l'Irac & de l'Arabie. La fortune qui ſuivoit

voit ſes drapeaux, & la barbarie dont il uſoit dans ſes victoires, rendirent en peu de tems ſa puiſſance formidable. Déja même il menaçoit les Califes juſques dans leur capitale. Monaffec, qui règnoit ſous le nom de ſon frere, crut qu'il étoit tems enfin d'agir contre ce rebelle. Mais Ali, dont l'armée montoit à plus de quatre-vingt mille hommes, craignoit peu ſes efforts. Vingt-deux batailles conſécutives furent pour ſes guerriers vingt-deux triomphes, qui lui ouvrirent les portes de Baſra, & d'une infinité d'autres villes auſſi importantes, & qui forcerent le Calife à conclure une eſpece de trève.

[876.]

Jacob, fils de Léit, qui, de chaudronnier & de chef de voleurs, étoit devenu un conquérant rédoutable, avoit enlevé le Khoraſſan ſur les enfans du célèbre Thaher, le premier qui fonda ſa puiſſance ſur les débris du Califat; & cette principauté, qui ſubſiſtoit depuis cinquante-ſix ans, avoit fait place à celle des Soffarides. Jacob, encouragé par le ſuccès, voulut pouſſer plus loin ſes victoires. Adoré des ſoldats qui marchoient ſous ſes drapeaux, il ne croyoit rien d'impoſſible à leur bravoure. Il n'enviſage rien moins que la conquête de Bagdad. Il marche



avoit dupes. Voyant rappel
tune, il raſſemble de nouveaux
& s'avance une ſeconde fois
métropole de l'empire Saraſin.
former le ſiége, lorſqu'une vio
que lui arrache le jour, & fai
ſes ambitieux projets.

On comptoit déja dans l'em
puiſſances indépendantes du Cali
dans l'Irac, avoit pour chef &
dateur Ali, dont les rapides ſu
miſſoient l'autorité ; l'autre, dar
raſſan, reconnoiſſoit pour princ
frere de Jacob & ſon ſucceſſeu
forme une troiſieme en Egypte
conduite d'Ahmed, fils de Tolu

obéiſſance. Pour récompenſer tant de ſervices, Motamed déclare ſon frere, & Motadhed ſon neveu, héritiers préſomptifs de la couronne, au défaut de Giafar, ſon propre fils.

[882.]

Depuis quatorze ans, Ali luttoit contre toutes les forces de l'empire. Monaffec entreprend enfin de détruire un ennemi dont la vaſte ambition menaçoit de tout envahir. Accompagné de Motadhed, ſon fils, & de Giafar, fils du Calife, il marche avec plus de deux cents mille hommes contre les remparts de Mabiya, dont le rebelle avoit fait ſa capitale, & qui le reconnoiſſoit pour fondateur. Trois fois cette ville fut emportée l'épée à la main, & livrée à toutes les horreurs de la guerre. Trois fois Ali fut vaincu; toutes ſes troupes, qui montoient à plus de trois cents mille guerriers, furent maſſacrées ou diſſipées; & lui-même devint bientôt le priſonnier d'un prince dont il avoit voulu briſer le ſceptre. Sa tête fut portée au haut d'une lance dans la plûpart des contrées dont il avoit ſi long-tems troublé la paix, & expoſée enſuite ſur l'une des principales portes de Bagdad.

[883.]

Ahmed, fils de Tolun, qui s'étoit rendu ſouverain de l'Egypte, & qui avoit fait maudire le Calife dans les prieres publiques, meurt dans ſes états, avec la gloire d'avoir été le prince le plus libéral & le plus magnifique de ſon ſiécle. Ses revenus montoient à plus de trois cents millions de dinars ; mais il faiſoit un noble uſage de ces immenſes richeſſes. Tous les mois, il diſtribuoit en aumônes trois cents mille piéces d'or ; il en donnoit mille aux eccléſiaſtiques dont les mœurs étoient irréprochables ; &, durant ſon règne, il envoya à Bagdad deux millions deux cents mille dinars, pour être diſtribués aux pauvres, aux infirmes, & à tous ceux qui ſe diſtinguoient dans les ſciences. Cependant il laiſſa dans ſes coffres dix millions peſans d'or ; ſomme prodigieuſe, ſi l'on conſidere les dépenſes ſurprenantes qu'il avoit faites pendant ſa vie. Il dépenſoit par mois trois cents mille dinars pour ſa cuiſine ; il avoit ſept mille eſclaves, autant de chevaux ; huit mille mulets, & autant de chameaux, & trois cents chevaux de bataille : tout cela lui appartenoit en particulier, & n'avoit rien de commun avec ce qui regardoit le public.

Il laiſſa trente-trois enfans mâles, dont l'aîné, nommé Kamaraviah, fut ſon ſucceſſeur. Avant de rendre l'ame, il leva les mains & les yeux vers le ciel, & s'écria : « O mon Dieu ! pardonnez à votre » ſerviteur, qui eſt chargé d'un poids de » péchés qui ſurpaſſe ſes conceptions, & » jettez ſur lui, dans ce dernier moment, » un regard de miſéricorde. »

[885.]

Abu-Maaſcar, que nous appellons Albumaſar, le prince des aſtronomes de ſon ſiécle, termine à Bagdad ſa carriere ſçavante, à l'âge de plus de cent ans. Al-Mamoun, pour éprouver ſon ſçavoir, fit cacher un de ſes courtiſans dans une chambre, & le fit aſſeoir ſur un mortier d'or, poſé dans un baſſin plein de ſang ; puis il lui demanda où cet homme pouvoit être ? Albumaſar, ayant fait ſes obſervations aſtronomiques, répondit. « Seigneur, je le » vois placé ſur une montagne d'or, au » milieu d'une mer de ſang. » Une dame de la cour, ayant perdu ſon cachet, vint conſulter ce docteur célèbre, qui, l'ayant regardée, lui dit que le ſceau de Dieu avoit pris le ſien ; & il arriva qu'après l'avoir long-tems cherché, elle le trouva dans ſon Alcoran, que les Muſulmans appellent le ſceau de Dieu. Dans un de ſes

traités aſtronomiques, ce ſçavant ſo
que le monde a été créé lorſque l
planettes ſe trouvoient placées au p
point du ſigne du bélier, & qu'il
lorſque ces mêmes planettes ſe reno
ront enſemble au dernier point du
des poiſſons, en leur exaltation, o
du dragon. Il expoſe auſſi, dans ce
ouvrage, les époques des empires
religions, avec le terme de leur
Suivant ſon ſyſtême, la religion
tienne, par exemple, ne devoit
qu'un millier & demi d'années lun
c'eſt-à-dire mille cinq cents ans. S
compte du premier moment de l'i
tion du Chriſtianiſme, il eſt clai
cette prédiction eſt fauſſe; mais,
date de l'inſtant où l'auteur l'a fa
voir nos mœurs, à voir l'eſprit d'
dulité qui règne parmi nous, n'aur
pas lieu de craindre qu'elle ne ſe v
bientôt, ſi ſon divin fondateur n
aſſuré qu'elle ſeroit immortelle comm
même?

[890.]

Une nouvelle ſecte ſort tout-à
des ténèbres, où, durant près de cen
elle s'étoit fortifiée, & s'empare
Chaldée, de l'Arabie, de la Syrie
de la Méſopotamie, qu'elle remplit d

nage, n'épargnant aucun Muſulman, dont elle ſe déclaroit l'implacable ennemie. Elle avoit pour auteur un homme d'une naiſſance ignoble, appellé Carmata, dont elle prit le nom. Cet impoſteur, voulant marcher ſur les traces du faux prophète, & fonder, comme ce légiſlateur, un puiſſant empire, affectoit de mener une vie auſtere; &, faiſant l'inſpiré, il publia que Dieu lui avoit ordonné de faire cinquante prieres par jour. Il eut même l'impudence d'ajoûter que le Chriſt lui avoit apparu ſous une forme humaine, & lui avoit dit: » O mon bien aimé! tu es l'invitation, » tu es la démonſtration : tu es le cha» meau ; tu es la bête ; tu es Jean, fils de » Zacharie ; tu es le Saint-Eſprit. » Il preſcrivit une nouvelle eſpèce de jeûne ; il permit l'uſage du vin, & condamna pluſieurs pratiques preſcrites dans l'Alcoran ; enfin, pour mieux ſe conformer au fondateur du Muſulmaniſme, il exigea de ſes proſélites l'obéiſſance la plus prompte & la plus aveugle. Malgré l'abſurdité de ſes dogmes, il ſe fit une foule de diſciples, parmi leſquels il choiſit douze apôtres, qu'il chargea de gouverner les nouveaux fidèles, & de propager ſa doctrine. Enfin, pour ſatisfaire l'ambition qui l'avoit rendu prophète, il prit le titre de prince,

& obligea ſes ſectateurs à lui payer un dinar par tête. Le peuple couroit en foule ſe proſterner aux pieds de ce ſéducteur ; &, comme tout ce qui eſt nouveau ſéduit toujours, ſur-tout dans un pays où la ſuperſtition eſt extrême, on le regardoit comme un ange deſcendu du ciel, & l'on s'empreſſoit de faire tous les jours les cinquante prieres qu'il preſcrivoit. Mais le gouverneur de la province qui étoit le théatre de ce fanatiſme, s'appercevant que ces oraiſons, trop multipliées, faiſoient négliger la culture des terres, fit arrêter le prétendu prophète, & jura de lui ôter le jour, comme à un vil impoſteur. Une jeune fille, qui ſervoit ce miniſtre, ayant entendu le ſerment, eut compaſſion du malheureux qui en étoit l'objet ; &, tandis que ſon maître dormoit, elle alla prendre la clef de la priſon ſous le chevet de ſon lit, délivra Carmata, & vint remettre la clef où elle l'avoit priſe. Le lendemain matin, le gouverneur envoie chercher le priſonnier pour lui donner la mort. Quelle eſt ſa ſurpriſe, lorſqu'on lui rapporte qu'il a diſparu ! Le bruit s'en répand auſſi-tôt ; l'impoſture s'accrédite, & l'on publie que le Tout-Puiſſant a retiré ſon ange du milieu des hommes, qui n'en étoient pas dignes.

[891.]

Monaffec meurt à Samarra de la lèpre, qui lui avoit dévoré toutes les chairs. » Non, diſoit-il, au milieu des ſouffrances qui le conſumoient, de tant de milliers d'hommes auxquels je commande, » il n'en eſt pas un ſeul qui éprouve les » maux que j'endure. » Prince ſage, habile politique, général heureux, excellent ſouverain, ami fidèle, il rétablit dans leur vigueur primitive les loix de l'empire, que les diſſenſions publiques avoient énervées; il déconcerta l'audace des mutins, & ſçut, par des voies ſecrettes, faire échouer les projets des puiſſances rivales; il triompha preſque toujours des ennemis qu'il combattit; il emporta les regrets des peuples; & les larmes qui coulerent ſur ſa tombe, firent aſſez ſon panégyrique. Il avoit ſans ceſſe à la bouche ces belles paroles: » Tous mes amis ſont mes freres; leurs » intérêts ſont les miens: que ne puis-je » les appeller comme mon cœur le deſire? » Motaded lui ſuccéda dans ſes dignités, & ce jeune prince, digne héritier de ſon pere, n'employa ſa puiſſance que pour éloigner du trône Giafar, ſon couſin-germain, qui en paroiſſoit incapable, & contraindre le Calife ſon oncle, qu'il gouvernoit, à le déclarer ſon ſucceſſeur immédiat.

[892.]

Motamed s'étant abandonné à la bonne chere dans une partie de débauche, une indigeſtion l'emporte à l'âge de cinquante ans. L'empire ne perdit qu'un fantôme de ſouverain. Indolent & voluptueux, il ſacrifioit tout à ſes plaiſirs; le jeu, le vin, les entretiens agréables, la muſique & les lettres partagerent tous les inſtans d'un règne de vingt-trois ans. Il ſe laiſſa dominer par ſon frere & par ſon neveu au point qu'il ne put, malgré les plus vives inſtances, en obtenir trois cents piéces d'or qu'il leur demandoit. L'inſcription de ſon ſceau portoit: « Heureux celui qui s'inſtruit par » l'exemple d'autrui! »

MOTADED-BILLAH.

[893.]

LE jour même de la mort de Motamed, ſon neveu Motaded-Billah fut proclamé Calife, ſous les plus heureux auſpices. La paix & l'abondance règnoient dans tout l'empire; les puiſſances rivales n'oſoient troubler ce calme profond; & les Muſulmans ſe promettoient de goûter encore les douceurs des premiers âges. Le nouveau ſouverain ne démentit point leur attente; & ſon adminiſtration ſage rendit au Califat cette antique majeſté qui le faiſoit reſpecter des nations.

[894.]

Motaded ſçavoit combien la licence des troupes avoit produit de déſordres, ſous le règne de ſes prédéceſſeurs. Afin de les prévenir déſormais, il veille avec le plus grand ſoin au maintien de la diſcipline militaire; & un exemple de ſévérité, qu'il donne en même tems, annonce aux ſoldats tout ce qu'ils ont à redouter d'un monarque aſſez magnanime pour ne point les craindre. Un guerrier avoit cueilli

par force quelques grapes de raiſin dans la vigne d'un particulier. Cet homme vient s'en plaindre au Calife, qui commande auſſi-tôt que l'on amène en ſa préſence le ſoldat & ſon capitaine ; & il les condamne à la mort. Quelques-uns de ſes conſeillers, ſurpris de cette rigueur, lui demandent avec reſpect, quelle faute avoit pu commettre le capitaine ? « Il devoit » veiller ſur ſon ſoldat, répondit-il ; d'ail» leurs, je l'ai vu tuer un homme injuſte» ment ſous le règne de mon oncle ; & je » fis vœu alors de punir ce crime, ſi jamais » le califat tomboit entre mes mains, & » qu'il fût trouvé coupable de quelque » nouveau délit. » Il n'en fallut pas davantage pour jetter la terreur parmi les troupes ; elles ſe renfermerent dans de juſtes bornes, & ne ſongerent plus qu'à bien défendre la patrie qui les avoit armées.

[895.]

Un Turc veut forcer une fille dans la ville de Bagdad ; cette infortunée réclame le ſecours de ſes voiſins contre cette violence. Le Scheic Caïat vole à ſes cris, & ſupplie le Turc de s'abſtenir d'une action ſi barbare. Ce brutal ne lui répond que par des injures. Le Scheic, ne ſçachant quel parti prendre pour prévenir le

déſordre, monte ſur la grande tour de la moſquée, & de-là convoque le peuple à la priere, quoique ce ne fût pas le tems preſcrit par la loi. On accourt. Il inſtruit ſes concitoyens de l'attentat du Turc; la jeune fille eſt délivrée des mains inſolentes de ce barbare. Le Calife apprend l'action du Scheic; &, ignorant le motif qui l'avoit produite, il le fait venir, & le réprimande avec ſévérité d'avoir annoncé la priere à contre-tems. Pour ſe juſtifier, le Scheic expoſe la raiſon de ſa conduite. Motaded, rempli d'admiration, le comble d'éloges, & pour récompenſer ſon zèle, il lui ordonne d'en uſer de même toutes les fois qu'il verroit commettre quelque violence ou quelque injuſtice, afin que, par ce moyen, les coupables fuſſent auſſi-tôt punis comme ils le méritoient. Dès ce moment l'autorité du Scheic Caïat devint ſi grande, qu'il n'y avoit perſonne dans Bagdad qui oſât mépriſer ſes conſeils, de peur qu'il ne convoquât le peuple, & qu'il n'expoſât leurs crimes au grand jour.

[896.]

Toutes les portes du palais & des appartemens étant fermées, un phantôme ſe préſente tout-à-coup aux yeux du Calife, & remplit ſon ame de terreur. Il prenoit

différentes figures. Tantôt ſous l'habit d'un marchand, tantôt ſous celui d'un ſoldat, quelquefois affublé en derviche, ſon viſage changeoit à chaque inſtant de couleur : éclatant & ténébreux tour à tour, il paroiſſoit pendant un moment auſſi lumineux qu'une face angélique ; & le moment d'après il ſe couvroit de la livide pâleur de la mort. Le bruit de cette apparition, s'étant répandu dans Bagdad, donna lieu à diverſes conjectures. Les uns crurent que c'étoit un diable que la juſtice divine envoyoit pour tourmenter ce prince ; les autres, que c'étoit un de ces eſprits follets que les Arabes appellent Ginnes, qui tiennent de la nature des eſprits & des hommes. Il y en eut qui s'imaginerent que c'étoit un ange que Dieu envoyoit au monarque, pour le faire renoncer à ſes mauvaiſes habitudes & pour le convertir. Mais les plus ſenſés ſoupçonnerent quelque domeſtique adroit d'être l'auteur de cette ſupercherie, pour faire réuſſir quelque deſſein ſecret. Peut-être ne faut-il chercher la cauſe de cette viſion que dans l'imagination foible du Calife. Il en eut pluſieurs de cette eſpèce avant & après ſon élévation ſur le trône. Lorſqu'il n'étoit encore que ſimple particulier, il crut voir en ſonge un homme qui, ayant plongé ſa main dans le Tigre, l'en retira tout auſſi-

tôt, ce qui fit demeurer le fleuve à ſec, comme s'il en eût tenu toute l'eau dans ſa main ; &, l'ayant ouverte un inſtant après, le fleuve reprit ſon cours ordinaire : « Sçais-» tu qui je ſuis ? lui demanda ce perſonnage. » — Non, répondit le prince. — Je ſuis » Ali, & je viens te prier de bien traiter » ma famille, lorſque tu ſeras aſſis ſur la » chaire du prophète. » Motaded en fit ſerment, & tint ſa promeſſe ; car, durant tout ſon règne, les Alides eurent beaucoup de part à ſes graces. Le prévôt de Bagdad ayant un jour arrêté entre les mains d'un marchand la ſomme de trente mille dinars, que Mahomet, prince du Tabeſtan, de la race d'Ali, avoit coutume d'envoyer, tous les ans, aux chefs des Alides, qui faiſoient leur demeure dans cette ville, ceux-ci en porterent leurs plaintes au Calife, qui leur fit rendre cet argent. Mais, comme cette action paroiſſoit étrange aux Sonnites ou Muſulmans orthodoxes, qui regardoient les Alides comme des hérétiques, un nouveau ſonge juſtifia Motaded. « Je croyois, leur dit-il, paſſer ſur » un pont, lorſque tout-à-coup j'apperçus » un homme d'une taille extraordinaire, » qui ſembloit vouloir m'arrêter. Je me » préparois à me défendre, lorſque je le » vis venir à moi avec un air de bonté, » & me préſenter une bêche qu'il tenoit

» à la main, en m'ordonnant de bêcher
» la terre. J'obéis ; &, après avoir donné
» quelques coups de bêche, il me dit
» qu'il étoit Ali, & que j'aurois autant
» de fils qui règneroient après moi, que
» j'avois donné de coups de bêche. Il
» m'enjoignit enſuite de bien traiter ſa fa-
» mille, & particuliérement ceux de ſes
» deſcendans qui vivoient ſous ma domi-
» nation. C'eſt donc en conſéquence de
» la promeſſe que je lui fis, & pour ad-
» miniſtrer la juſtice avec impartialité, que
» je me ſuis cru obligé de reſtituer à ceux
» de ſa famille les trente mille dinars qui
» leur appartiennent naturellement. »

[897.]

On voit en Egypte un phénomène ſingulier, ou plutôt un aſſemblage de phénomènes extraordinaires. Le jour de l'Aſcenſion, qui fut cette année le vingt-huit du premier Rabi, ou troiſieme mois de l'année Arabique, qui répondoit au quinze ou ſeize du mois de Mai, il s'éleva vers le ſoir un grand vent, qui dura juſqu'à minuit. L'air demeura fort clair juſqu'à cette heure ; mais tout d'un coup il s'obſcurcit à un tel point, qu'on ne pouvoit diſtinguer les objets, même avec des flambeaux. A cette obſcurité profonde, ſuccede une terrible tempête, qui renverſe

verſe une multitude prodigieuſe de maiſons, & répand par-tout un affreux ravage. Pendant l'orage, il tomba une quantité ſurprenante d'une eſpèce de ſable rouge, qui ſurprit & effraya ceux qui en furent couverts; & tout l'hémiſphère paroiſſoit rempli de colomnes de feu. Cela continua juſqu'au matin, que le vent ſe calma un peu. Le ciel parut alors d'un rouge très-foncé, & cette couleur ſe communiqua à la terre, aux montagnes, aux arbres, aux hommes, & à tous les objets viſibles, pendant l'eſpace de deux heures, le vent étant toujours très-frais. Au bout de ce tems-là, le rouge ſe changea en jaune, qui continua juſqu'à midi; & à cette couleur ſuccéda une nuée noire & épaiſſe, qui demeura juſques vers le milieu du jour ſuivant, de ſorte que le ciel fut obſcurci & le ſoleil caché pendant un jour & demi.

[898.]

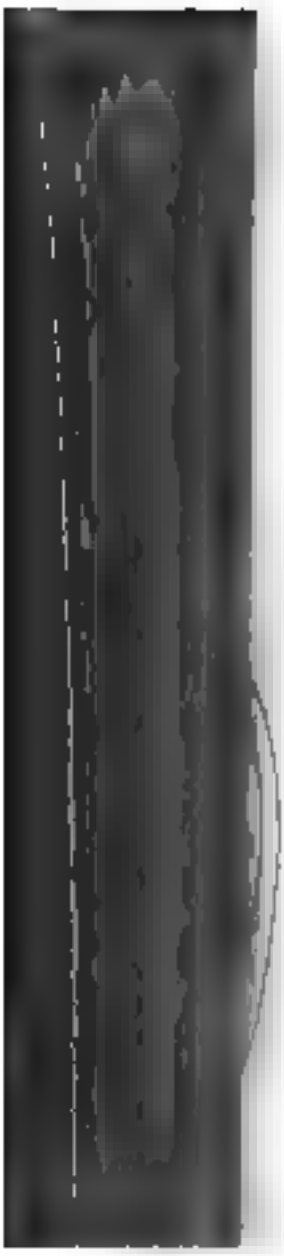
Un marchand, qui avoit prêté une aſſez groſſe ſomme à l'un des principaux ſeigneurs de la cour du Calife, après avoir fait inutilement ſes pourſuites pour en être payé, & comptant ſon argent perdu, forme la réſolution de ne plus s'en inquiéter, & de quitter la cour pour faire un voyage. Un de ſes amis, à qui il communique ce

deſſein, lui conſeille de s'adreſſer au Scheic Caïat pour ſe faire payer. Ils vont le trouver; & le Scheic, inſtruit de l'affaire, n'eut pas plutôt parlé au ſeigneur avec ce ton d'autorité qu'il ſçavoit prendre, que le marchand reçut la ſomme qu'il avoit prêtée.

[899.]

Les Carmates, ſous la conduite d'Abu-Saïd, leur chef, envahiſſoient de jour en jour les provinces de l'empire, & menaçoient celles qui obéiſſoient encore au Calife. Motaded, effrayé à l'approche d'un ennemi ſi redoutable & ſi fortuné, aſſemble une armée conſidérable pour arrêter ſes progrès, & lui donne pour général Abul-Abbas, capitaine expérimenté. On en vient pluſieurs fois aux mains. La victoire, conſtamment attachée aux drapeaux d'Abu-Saïd, couronne ſes guerriers dans ſix batailles conſécutives. La derniere eſt funeſte à Abul-Abbas: ce capitaine eſt fait priſonnier avec huit cents de ſes ſoldats, qui ſont maſſacrés en ſa préſence. Il attendoit le même ſort, lorſque le vainqueur entre dans ſa tente, & lui dit: «Je » te rends la vie & la liberté, à con» dition que tu donneras au Calife, de ma » part, cette utile leçon: je ſuis un ha» bitant du déſert, accoutumé à me con-

» tenter de peu de choſes. Je ne vous ai » enlevé ni villes, ni bourgades. Toutes » les troupes que vous avez armées juſ» qu'ici contre moi, ont été défaites. » Mes ſoldats ſont laborieux & robuſtes; » les vôtres ſont délicats & énervés par » les délices. Je ſuis fort, vous êtes foi» ble : commandant des Fidèles, ne luttez » point, brebis timide, contre des lions af» famés. » Le Calife, étonné de la fierté de ce diſcours, & touché des conſeils d'Abul-Abbas, ceſſa durant quelque tems les hoſtilités ; mais, les Carmates étendant ſans ceſſe leur domination, il recommença bientôt la guerre. Ayant appris qu'un de leurs corps s'étoit poſté aux environs de Cufa, il envoie un détachement pour les reconnoître. Celui qui commandoit le détachement ſurprend les ennemis, fait priſonnier le capitaine qui les conduiſoit, & l'amène auſſi-tôt à Bagdad. Dès que le Carmate fut en préſence de Motaded, ce prince lui demanda s'ils croyoient que l'eſprit de Dieu réſidoit en eux, ou non ? « Suppoſé que l'eſprit de » Dieu réſide en nous, répondit le barbare, » quel mal cela vous fait-il ? ou, ſi l'eſprit » du diable a choiſi ſa demeure en nous, » quel avantage vous en revient-il ? Mê» lez-vous de vos affaires, ſans vous em» baraſſer de celles des autres. — Mais,



» offert par quelqu'un des comp
» l'apôtre de Dieu ? Abubècre n
» élu d'un conſentement unanim
» ſucceſſeur ? Après ſa mort,
» placerent Omar ſur le trône, ſa
» bècre fît la moindre mentio
» dans ſon teſtament. Omar, en
» nomma ſix perſonnes pour éli
» veau Calife, ſans mettre Al
» nombre. Quel droit avez-vou
» Califat, puiſque votre aïeul
» en a été exclu par les compa
» prophète ? » Motaded ne put
cet inſolent diſcours ſans ſe livre
violens accès de fureur. Il fit ſa
ſincere Carmate, & commanda
teur de lui caſſer les os, de lui
mains & les pieds, & enfin la
fut expoſée ſur l'une des portes d

» dez-vous? reprit le Calife. — Aucune; » car pourquoi craindrois-je de confier » mon argent à un prince à qui Dieu a » confié le gouvernement de ſes terres & » de ſes ſerviteurs, & qui s'en montre ſi » digne par la ſageſſe de ſon adminiſtra- » tion? » Motaded fut ſi touché de ce trait de généroſité, qu'il ne put retenir ſes larmes. « Mon ami, lui dit-il, je ne prendrai » rien; mais, ſi dans la ſuite vous vous » trouviez dans le beſoin, ſongez que tous » les revenus de l'empire ſont à vous. »

[901.]

Motaded choiſit pour ſon ſucceſſeur Moctafi, ſon fils aîné, & meurt peu de tems après, à l'âge de quarante-huit ans. Prince digne du trône qu'il avoit occupé avec gloire durant près de dix années, mais d'un caractere inconſéquent. Plein d'eſprit & de pénétration, habile dans le grand art de manier les affaires, fertile en expédiens, ami de la juſtice, protecteur des lettres, d'une bravoure ſage & prudente, il oublioit quelquefois l'heureuſe pratique de ces vertus royales, pour tomber dans les défauts oppoſés. On rapporte un trait bien frappant de ſa douceur & de ſa modération envers ſes domeſtiques. Un eſclave, qui chaſſoit les mouches qui incommodoient le monarque, fit tomber le

bonnet de ce prince d'un coup du bâton, auquel étoit attachée la frange. Le viſir, qui étoit alors avec le Caliſe, tomba preſque évanoui à la vue de cette mal-adreſſe; mais Motaded, ſans s'émouvoir, dit tranquillement : « Cet eſclave eſt bien peu at» tentif. » Le viſir, étonné, ſe jette à ſes pieds, & lui dit : « Quoi ! ſeigneur ! eſt» il poſſible qu'un grand prince, comme » vous, porte la modération ſi loin ? — » Eh quoi ! reprit le Caliſe, devois-je » punir une faute involontaire ? » Mais, dans d'autres circonſtances, ce prince n'étoit plus le même. Il pouſſoit quelquefois la ſévérité juſqu'à la barbarie : cruel par intervalles, il aimoit à répandre le ſang, & puniſſoit de mort les fautes les plus légères. Auſſi dit-on que, dans ces accès, quand quelqu'un de ſes domeſtiques encouroit ſa diſgrace, il le faiſoit brûler tout vif. Le peuple fut heureux ſous ſon règne. Il le déchargea d'une grande partie des impoſitions publiques, & le garantit des déprédations de ceux qui gouvernoient pour lui. Il avoit pris cette deviſe pour l'inſcription de ſon ſceau : « La néceſſité » exclut tout choix & toute liberté. »

MOCTAFI-BILLAH.

[902.]

MOCTAFI n'étoit point à Bagdad, lorſque ſon pere expira. A peine eut-il appris la nouvelle qui le plaçoit ſur le trône, qu'il ſe fit proclamer par les troupes qu'il commandoit alors contre les Carmates, & ſe hâta de ſe rendre dans la capitale. Il y fut reçu avec une pompe digne de ſon rang; & tous les grands de l'état, les députés du peuple, & les ambaſſadeurs des princes qui vouloient bien prendre le titre de vaſſaux de l'empire, vinrent lui prêter ſerment de fidélité.

[903.]

Les Carmates occupoient depuis bien des années toutes les forces de la monarchie. Sous les auſpices d'Houſſain, ils commettoient les plus horribles ravages. Le Calife veut les réprimer. Pluſieurs fois ſes généraux avoient été vaincus. Il crut que ſes guerriers ſeroient plus fortunés s'il combattoit lui-même à leur tête. Cent mille hommes s'avancent ſous ſes ordres juſqu'à Moſul. Cinquante mille Carmates,

qui campoient près de cette ville, prennent la fuite au bruit de ſa marche. On les pourſuit, on les atteint; on les taille en piéces, lorſqu'ils étoient près de traverſer l'Euphrate. Hoſſein lui-même eſt arrêté avec plus de ſix mille ſoldats, & amené au Calife. Ce prince, content d'avoir rappellé la victoire ſous ſes étendarts, retourne en triomphe à Bagdad, où il fait maſſacrer ſes priſonniers, en repréſailles du traitement que les Barbares avoient fait à ſes ſujets, & laiſſe à ſes généraux la conduite d'une guerre qu'il avoit ſi heureuſement commencée. Mais, contre ſon attente, les ſuccès furent partagés. Tantôt vaincues, tantôt victorieuſes, ſes armées ne purent anéantir un peuple opiniâtre, qui ne connoiſſoit ni le danger, ni la mort, & qui ſembloit tirer des forces de ſes défaites mêmes.

[905.]

Depuis long-tems, l'Egypte & la Syrie reconnoiſſoient un autre ſouverain que le Calife. Ce prince entreprend de réunir à ſes domaines ces deux vaſtes provinces, qui avoient été l'apanage de ſes peres. Haroun, petit-fils d'Ahmed, fondateur de cette monarchie nouvelle, avoit eu de longues guerres à ſoutenir; la fleur de ſes guerriers avoit été moiſſonnée dans les

combats livrés pour ſoutenir ſon ſceptre chancelant. Il avoit triomphé de ſes rivaux; les ſéditieux, cachés dans les ténèbres, n'oſoient plus en ſortir pour troubler un calme qui étoit le fruit de ſes victoires; mais ſa puiſſance, ébranlée par ce grand effort, n'avoit plus beſoin que d'une foible ſecouſſe pour être renverſée. La circonſtance étoit favorable. Moctafi, en prince habile, la ſaiſit; &, ſans conſidérer que ce nouvel ennemi, dont ſon pere avoit épouſé la ſœur, étoit l'allié de ſa maiſon, il lui déclare la guerre. Elle commence avec fureur. Tout céde aux premiers efforts des troupes Muſulmanes; les Egyptiens, trop foibles, ſe confinent dans leurs places fortes. On les y aſſiége; les remparts s'écroulent; Damas, Emeſſe, les plus célèbres cités ſe ſoumettent au Calife. En vain Haroun épuiſe toutes les reſſources. Un de ſes oncles l'aſſaſſine pour régner en ſa place: mais l'uſurpateur ſe rend odieux; & les Egyptiens, pour prévenir ſa tyrannie, appellent eux-mêmes à leur ſecours, Mahomet, général de Moctafi. Ce capitaine accourt; & l'Egypte devient un des fiefs du Califat.

[907.]

Le Calife étoit attaqué d'une eſpèce de mélancolie dont on n'avoit pu déçou-

vrir la cauſe. Les remèdes avoient augmenté la maladie. Enfin, après quelques années de langueur, il termina ſes jours & ſon règne, à l'âge de trente-deux ans. Dévot, généreux, il avoit toutes les vertus que ces qualités inſpirent. Plein d'horreur pour l'effuſion du ſang humain, il puniſſoit pourtant, avec une juſte ſévérité, tous les crimes qui entraînoient néceſſairement avec eux la perturbation publique; ceux qui n'attaquoient que ſa perſonne étoient toujours pardonnés. Il avoit hérité de ſon pere une tendre affection pour les Alides, qu'il ne ſe contenta pas de protéger ouvertement, mais qu'il combla de faveurs. Il laiſſa d'immenſes richeſſes, & une belle armée ſur pied, ſans avoir pu cependant réunir à l'empire toutes les provinces que ſes prédéceſſeurs s'étoient laiſſé ravir.

MOCTADER-BILLAH,

ET

MAHADI, *premier Prince Fathimite.*

[908.]

MOCTADER-BILLAH, frere du Calife défunt, étoit ſon plus proche héritier ; &, quoique ce prince n'eût encore que treize ans, il fut proclamé d'un conſentement unanime. Mais bientôt les grands de l'empire, mécontens de ce choix, réſolurent de placer ſur le trône un prince qui pût conduire par lui-même les rênes de l'état. Ils jetterent les yeux ſur Abdallah, fils de Motaz, auquel ils donnerent le nom de Mortadi-Billah. C'étoit un prince eſtimé pour ſes ſentences, ſon caractere égal & tranquille, ſon amour pour les choſes divines, & la beauté de ſon eſprit. Il refuſa d'abord le diadême ; mais, entraîné par ſes amis, il ſe laiſſa couronner. A peine eut-il le tems de ſe croire ſouverain. Sa grandeur s'évanouit comme un ſonge ; &, au bout de vingt-quatre heures, délaiſſé de tous ſes partiſans, il ſe vit contraint d'abandonner le ſceptre, & de chercher un aſyle dans les déſerts.

Il n'y fut pas caché long-tems; on ſe ſaiſit bientôt de ſa perſonne, & on le conduiſit aux pieds de Moctader, qui le fit étrangler.

[909.]

Un ambitieux, qui prétendoit deſcendre d'Iſmaël, fils aîné de l'Iman Giafar, mais que pluſieurs diſoient n'être qu'un miſérable ſerrurier de Syrie, & petit-fils d'un Juif, entreprend de ſe faire un état, & fonde la célèbre dynaſtie des Califes Fathimites. D'abord il débita mille impoſtures; l'auſtérité qu'il affectoit inſpira de la vénération pour lui. Une prophétie de Mahomet portoit: « Qu'au bout » de trois cents ans, le ſoleil ſe leveroit du » côté du couchant. » Il ſçut adroitement ſe l'appliquer, & les peuples ſe laiſſerent ſéduire. Quand il ſe vit à la tête d'un grand nombre de proſélytes, il prit le nom de Mahadi, qui ſignifie directeur des Fidèles, & commença à publier ſon droit, les armes à la main, dans le Khaïrvan, où commandoit, ſous la protection des Califes, la famille des Aglabites. Un capitaine fameux, irrité contre les ſouverains de cette province, vint ſe joindre à lui avec ſes troupes. Abdallah, (c'étoit le nom de ce guerrier,) lui prêta ſerment de fidélité, & lui promit de com-

battre juſqu'à la mort pour augmenter ſa puiſſance. Les manieres nobles de Mahadi, les égards avec leſquels il en fut reçu, captiverent ſon cœur. Ayant raſſemblé ſes ſoldats, & calculé ſes forces, il crut pouvoir ſans peine anéantir une principauté qui ſubſiſtoit depuis cent douze ans avec une autorité précaire, & dont il connoiſſoit la foibleſſe. L'évènement vérifia ſes conjectures. En moins d'un an, Ziadah-Allah, dernier prince Aglabite, fut vaincu dans trois batailles, & dépouillé de ſes états. La conquête du Khaïrvan fut ſuivie de celle d'une grande partie de l'Afrique; & Mahadi y fut reconnu pour ſouverain ſpirituel & temporel, ſous le nom de Calife, deſcendant de Fathume & d'Ali, gendre de Mahomet.

[912.]

Mahadi, encouragé par les ſuccès rapides de ſon général, envoie trois armées en Egypte, pour ſoumettre ce vaſte état à ſa puiſſance. Mais trois fois elles ſont vaincues par les troupes de Moctader. Sans être intimidé par ces diſgraces, il lève de nouveaux guerriers, au nombre de cent mille hommes, & met à leur tête un général habile, appellé Habbaſah. Ce capitaine vole à la rencontre des vainqueurs, & leur livre bataille. La mêlée eſt ſan-

étrangers l'opulence merveilleuſe des Califes. On tendit au-dedans & au-dehors du palais douze mille piéces de ſoie, cinq cents de brocard, avec douze mille cinq cents tapis d'un ouvrage exquis & d'un prix ineſtimable. Au milieu de la ſalle d'audience, on fit paroître un arbre d'or maſſif, qui avoit dix-huit branches principales, ſur leſquelles un grand nombre d'oiſeaux d'or & d'argent voltigeoient, & paroiſſoient chanter harmonieuſement. Les ſoldats de la garde du Calife furent rangés en ordre de bataille, au nombre de cent ſoixante mille hommes, & on leur paya leur ſolde dans des bourſes d'or. Enfin, quarante mille eunuques blancs, & trente mille eunuques noirs, avec ſept cents huiſſiers, étoient placés ſur les avenues & aux portes du palais, pour recevoir les députés Chrétiens. Le ſoir, on leur donna une fête ſur le Tigre. Le fleuve étoit couvert d'un nombre infini de bâtimens peints & dorés, dont tous les agrès étoient figurés avec de petites lanternes. Enſuite on les introduiſit dans la ſalle du feſtin, dont la magnificence ſurpaſſoit encore ce qu'on avoit vu; & le repas, qui dura juſqu'au lendemain, coûta un million & demi de dinars. Il n'en coûta que cent vingt mille pour le rachat des Muſulmans captifs. Que d'heureux on eût fait, ſi l'on eût répandu

répandu ces richeſſes ſi follement prodiguées, ſur les pauvres habitans des campagnes !

[919.]

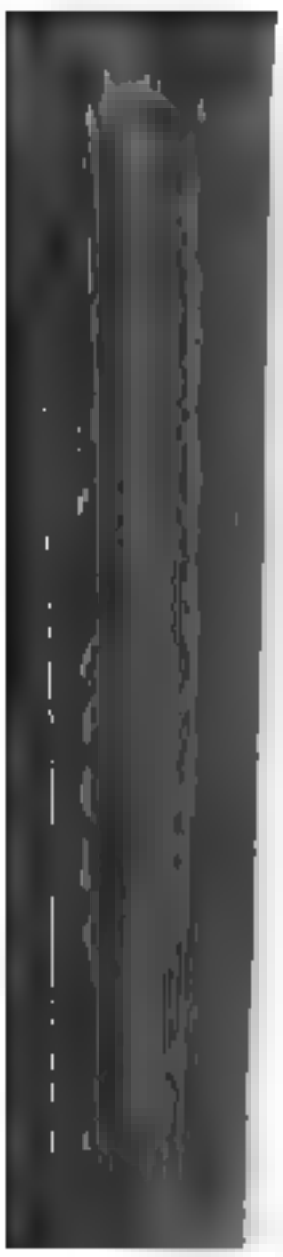
Mahadi tente une ſeconde fois la conquête de l'Egypte. Abulcaſſem, fils de ce prince, entre dans cette contrée fameuſe à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes. Il y trouve l'eunuque Munès qui marche à ſa rencontre. Se voir & s'attaquer ne ſont qu'une même choſe. La victoire ſe déclare pour le général Abbaſſide. Le prince Magrébien prend la fuite & ſe cantonne dans Alexandrie, qu'il abandonne peu de tems après, pour éluder la pourſuite du vainqueur juſqu'à ce qu'il ait reçu des renforts. Mahadi, inſtruit du danger de ſon fils, envoie de nouvelles troupes à ſon ſecours. Elles ne ſont pas plus heureuſes que les premieres. Une ſeconde défaite chaſſe Abulcaſſem de l'Egypte, & l'oblige à chercher une retraite dans les états de ſon pere, après avoir perdu les deux tiers de ſes ſoldats, tout ſon bagage, & le butin immenſe qu'il avoit fait.

[921.]

Un célèbre docteur, nommé Hallage, floriſſoit à Bagdad, & s'étoit fait un nom

immortel & bien des jaloux. Les uns le regardoient comme une eſpece de Dieu, les autres comme un impoſteur. Il faiſoit paroître aux regards de la multitude des fruits d'hiver en été, & des fruits d'été en hiver. En étendant ſes mains en l'air, il en faiſoit tomber des drachmes d'argent, qu'il appelloit les drachmes de la Toute-Puiſſance, & dont l'inſcription étoit : « Il n'y a qu'un ſeul Dieu. » Il ſçavoit tout ce qui ſe paſſoit dans le plus ſecret des maiſons, & pénétroit même les penſées les plus cachées. Il jeûnoit ſouvent pendant pluſieurs jours ; &, lorſqu'il rompoit ſon abſtinence, ce n'étoit qu'avec trois bouchées de pain & un peu d'eau. Etant venu du Khoraſſan dans l'Irac, il paſſa de-là à la Mecque, où il demeura pendant un an dans une caverne. On le vit ſur une montagne, ſe tenir debout & nuds pieds au haut d'une colomne, & s'y livrer à toutes ſortes de macérations ; enfin il vint s'établir à Bagdad, où le nombre de ſes ſectateurs s'étant conſidérablement accru, le viſir Ahmed le fit venir chez lui pour l'examiner. Quand il parut devant ce miniſtre, il ne prétendit ni au don de prophétie, ni au pouvoir de faire des miracles, ni à l'habitation de la divinité en ſa perſonne ; diſant qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire en lui, & qu'il ſer-

voit Dieu comme les autres hommes. Le viſir, content de cette réponſe, alloit le renvoyer, lorſqu'on produiſit un de ſes ouvrages dans lequel il enſeignoit : « Que, » ſi un Muſulman ne pouvoit pas faire le » pélerinage de la Mecque, il devoit choi- » ſir un lieu dans ſa maiſon pour y prati- » quer ſeul & ſans témoins toutes les cé- » rémonies preſcrites ; qu'enſuite, il fal- » loit qu'il aſſemblât trente orphelins, aux- » quels il donneroit à manger, les habil- » leroit, & leur feroit une aumône de » ſept drachmes par tête ; & qu'en accom- » pliſſant toutes ces choſes, il acquerroit » autant de mérite que s'il avoit viſité la » ſacrée Caaba. » Le viſir, étonné d'une doctrine qui détruiſoit ſi ouvertement les préceptes de l'apôtre du Muſulmaniſme, fait aſſembler les docteurs de la loi, qui, après avoir mûrement examiné ſes principes hété- rodoxes, le condamnent à la mort. Hallage entendit ſon arrêt en héros. Il ſe contenta de dire à ſes juges : « Vous condamnez un » innocent ; prenez garde que le ciel ne » prenne ſoin de me venger un jour. » Le Calife confirma la ſentence, & le docteur fut conduit au ſupplice. Il reçut d'abord mille coups de fouet ſans jetter un ſeul ſoupir ; enſuite on lui coupa une main, & puis un pied ; après cela, l'autre main & l'autre pied, & enfin la tête ; on



que tous les rivaux chercheien
dre. Un jour, il s'aviſa de dire
tr'eux : « Croyez en moi, Ab
» je vous donnerai une plante
» (eſpece de ſafran bâtard,) c
» mence ſera de cuivre, & ſe
» en autant de grains d'or. » -
» en moi, vous-même, répon
» cre, & je vous enverrai u
» couché ſur le dos, dont les
» cheront au ciel ; &, lorſque
» le faire diſparoître, je le ca
» votre œil. » Cette replique
Hallage, parce quelle lui fit co
ce docteur prenoit toutes ſes
merveilles pour des preſtiges ; &
qu'en penſoient les plus ſages M

Razi, le plus célèbre médec

miere jeuneſſe, il s'étoit appliqué à la muſique. Dégoûté bientôt de cet art frivole, & voulant être utile aux hommes, il s'enfonça dans l'étude des ouvrages qui enſeignoient le grand art de connoître les ſimples, & d'en tirer des liqueurs ſalutaires capables de prolonger nos jours. Ses longues méditations produiſirent une foule de chefs-d'œuvre : on vit ſortir preſqu'à la fois de ſon muſéum de ſçavans traités ſur la philoſophie hermétique, dans leſquels il prouvoit d'une maniere évidente la poſſibilité de la tranſmutation des métaux par la ſimplicité du grand œuvre ; ſur l'aſtrologie judiciaire, qui paroiſſoit, ſous ſa plume, un art d'une utilité juſqu'alors inconnue ; ſur la botanique, où la nombreuſe famille des végétaux étoit diſtribuée par claſſes, ſelon l'analogie de leurs qualités reſpectives & leur degré de vertu ; ſur l'anatomie, où toute l'harmonie du corps humain étoit développée avec des traits lumineux propres à diriger les artiſtes dans ce labyrinthe, où juſqu'alors ils n'avoient fait qu'errer. En un mot, il n'omit aucune partie eſſentielle de ſa profeſſion ; mais tant de productions, enfantées ſouvent dans le ſilence de la nuit, lui firent perdre la vue. Un oculiſte entreprit de le guérir. Razi lui demanda combien l'œil avoit de tuniques : l'Eſculape ne

put répondre. « Mon ami, lui dit alors » le médecin, réſervez votre zèle pour » quelqu'autre. Je ne ſouhaite pas, autant » que vous le croiriez, de recouvrer la » vue; j'ai déja aſſez vu le monde pour » en être dégoûté & pour le haïr. » Il étoit libéral, bienfaiſant, affable à tout le monde. Les pauvres ſur-tout trouvoient en lui un pere. Il leur donnoit des avis comme médecin, & leur diſtribuoit ce qu'il gagnoit avec les riches, & les penſions que lui faiſoit Moctader. Toutefois, malgré ſon mérite éminent, Razi eut des rivaux, qui, ne pouvant l'atteindre, cherchoient au moins à ridiculiſer ſon ſçavoir. Ils lui reprochoient de n'être ni bon médecin, parce qu'il n'avoit pu conſerver ſa vue, ni bon aſtrologue, parce qu'il n'avoit pas prévu divers accidens fâcheux qui lui étoient arrivés, ni bon chymiſte, parce qu'il étoit indigent. Mais l'eſtime publique dédommageoit bien ce grand homme des vains ſarcaſmes de ſes envieux.

[927.]

Le Calife ordonne à Sénan, ſon premier médecin, d'examiner tous ceux de ſa profeſſion qui exerçoient à Bagdad, pour connoître leur capacité, & pour ſçavoir s'ils ne trompoient pas ſes ſujets. Tous les

médecins comparoiſſent devant Sénan. Il ſe préſente, dans la foule, un homme d'un maintien grave & très-bien mis. Sénan le reçoit avec les égards qu'il paroît mériter, le prie de lui donner quelque preuve de ſon habileté dans la médecine, & de lui dire ſous quel docteur il en a étudié les principes. A cette queſtion, l'Eſculape tire de ſa manche un papier dans lequel il y avoit un certain nombre de dinars, & lui avoue ingénuement qu'il n'entendoit rien à la médecine; qu'il ne ſçavoit ni lire ni écrire, mais que, comme il s'étoit entretenu avec ſa famille en l'exerçant, il le ſupplioit de ne pas le ruiner en découvrant la vérité au commandant des Fidèles. Sénan, qui ne put s'empêcher de rire, lui promit de ne pas le déceler, pourvu qu'il lui jurât de ne jamais traiter de malade dont le mal lui ſeroit inconnu, & de ne preſcrire de ſaignées ni aucun autre remède ſemblable, que dans les cas où il ſeroit bien aſſuré de leur néceſſité. Le docteur n'eut pas de peine à s'y engager, en lui diſant qu'il ne preſcrivoit jamais à ſes victimes que de l'oxymel & un julep. Le lendemain parut un jeune médecin très-élégant. « Quel a été votre » maître, lui demanda Sénan? — Mon » pere. — Qui eſt votre pere? — Le doc- » teur que vous avez vu hier. — Ordon-

» nez-vous comme lui ? — Toujours. —
» Ayez donc ſoin de ſuivre auſſi la même
» méthode ; perfectionnez-vous dans votre
» profeſſion, afin qu'il ait un fils qui lui
» reſſemble. »

[929.]

L'eunuque Munès, mécontent de Moctader, entre tout-à-coup avec douze cavaliers dans le palais impérial, le pille, & emmene chez lui le Calife, ſa mere, ſa tante, ſes enfans, ſes femmes & ſes concubines. Le lendemain, les ſoldats que l'eunuque avoit gagnés, proclament Calife Mahomet, ſurnommé Caher, frere de Moctader. La mere de ce prince perdit ſix cents mille dinars dans le pillage du palais. Après que Moctader eut abdiqué le Califat, on écrivit dans toutes les provinces pour informer les peuples du changement de ſouverain, & l'on ſe flatta de voir les choſes établies ſur un fondement ſolide. Mais à peine le nouveau monarque avoit-il régné trois jours, que les ſoldats s'aſſemblerent tumultuairement, demanderent inſolemment leur paye, & rétablirent Moctader ſur le trône. Auſſi-tôt ce prince fit venir ſon frere, lui pardonna ce qui s'étoit paſſé, & lui témoigna qu'il s'intéreſſoit pour lui.

[930.]

Le rétabliſſement du ſouverain légitime fut pour Munès un ſignal de diſgrace. Il prit la fuite afin de ſe ſouſtraire à la fureur de ſes ennemis, & ſe retira, ſuivi des troupes qui lui étoient reſtées fidèles, à Moſul, où régnoient trois freres, fils de Hamadan, croyant trouver une retraite ſûre chez ces princes qui lui devoient leur grandeur. Mais les Hamadanides, bien-loin de partager ſon infortune, prirent le parti de ſes rivaux, & ſe mirent en campagne pour le chaſſer de deſſus leurs terres. Daoud, cadet des princes de cette maiſon, ne pouvant approuver l'action de ſes freres, refuſa de les ſuivre; &, ces ingrats lui en ayant demandé la raiſon, il leur dit qu'ayant toujours vécu ſous la protection de Munès, il appréhendoit de recevoir quelque coup de flèche, s'il combattoit contre lui : « Car, ajoûtoit-» il, ſi j'étois bleſſé à mort, j'aurois un » extrême regret de voir mes derniers inſ-» tans chargés du reproche & de l'infa-» mie que porte avec ſoi l'ingratitude. » Ses freres, ne ſe payant point de cette raiſon, l'obligerent abſolument de les accompagner. Ils marcherent tous trois, à la tête de trente mille hommes, contre l'eunuque qui n'avoit qu'une poignée de

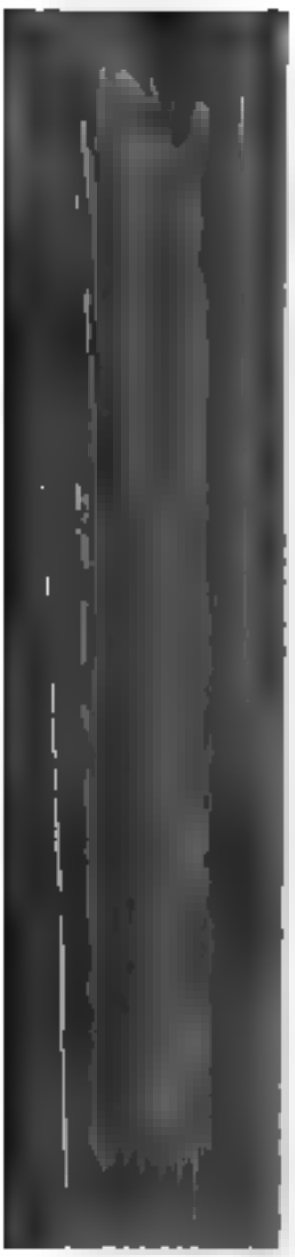
gens. Mais ce petit nombre combattit avec tant de valeur, que les immenſes bataillons de Hamadan furent taillés en piéces. Daoud fut tué du coup de flèche qu'il avoit redouté, & ſes freres furent chaſſés de Moſul, où le victorieux Munès s'établit.

[932.]

Depuis que Caher avoit été proclamé ſouverain, le monarque, ſon frere, avoit conçu contre lui une haine d'autant plus redoutable, qu'il avoit ſoin de la cacher ſous l'extérieur de la plus tendre amitié. Mais Caher, qui ſçavoit auſſi diſſimuler, étoit trop habile pour prendre le change; &, ſe ménageant une reſſource contre les emportemens du Calife, dans la protection de Munès, il entretenoit avec ce général un commerce ſecret, dont l'objet étoit la chûte de Moctader. Ce prince précipita lui-même la fatale révolution. Soupçonnant les liaiſons de ſon frere, il le fait arrêter, dans le deſſein de lui ôter le jour. Munès, qui ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour ſe venger, ſaiſit celui-ci, & vient avec une armée nombreuſe camper aux portes de Bagdad. Les favoris du Calife, ſe voyant ſur le point d'être étroitement reſſerrés avec leur maître, conſeillent au monarque de ſortir de la ville en habit de cérémonie, précédé des

docteurs de la loi & de toutes les perſonnes de marques, avec l'Alcoran ouvert à la main, & de ſe préſenter ainſi aux rebelles; s'imaginant qu'à ce ſpectacle auguſte, ils ſeroient frappés du plus profond reſpect, & rentreroient auſſi-tôt dans le devoir. Ce moyen lui parut une preuve de foibleſſe: il aima mieux combattre. Il ſe tint d'abord ſur une hauteur avec ceux qui l'accompagnoient, & ſembla vouloir attendre qu'on l'attaquât; mais, ayant enfin donné le ſignal de la mêlée, on en vint aux mains. A peine l'action fut-elle engagée, que l'élite de ſes troupes prit la fuite; lui-même voulut rentrer dans la ville avec les fuyards, mais il fut enveloppé par un corps de Magrébiens, dont un, après l'avoir chargé d'injures, le perça de ſon épée, & les autres l'acheverent. Ils lui couperent enſuite la tête, qu'ils porterent ſur une perche à leur général qui ne s'étoit point trouvé au combat. On dit que quand Munès l'apperçut, il ne put retenir ſes larmes. Il entra ſur le champ dans Bagdad, mit une garde au palais impérial pour empêcher qu'il ne fût pillé, & défendit à ſes gens de faire la moindre violence aux perſonnes de la famille du Calife défunt, ni à ſes domeſtiques.

Pieux, charitable envers les pauvres,

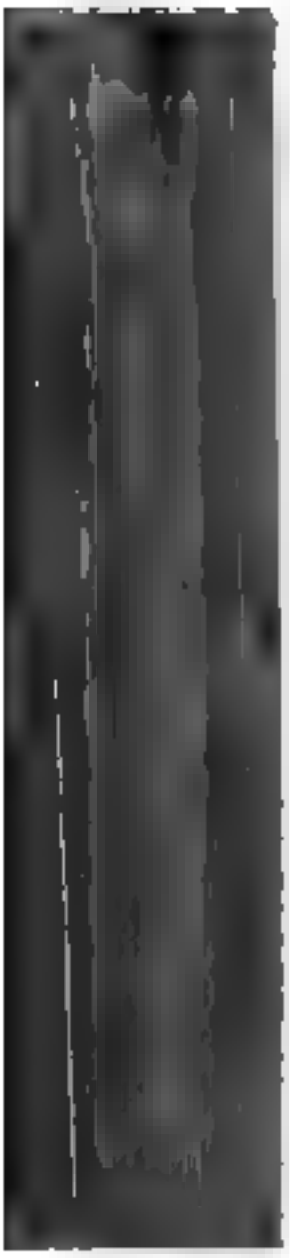


foible, il ſe laiſſa toujours gou
ſes miniſtres & par ſes femmes
rites eurent tant d'autorité, q
une, au grand ſcandale des I
préſider dans le Divan, & re
tice aux peuples. Il eſt vrai qu
doit à fond tout le code Sa
étoit conſultée par les plus ha
tes; mais c'étoit une innova
nelle, & peut-être la cauſe d
de Munès. Il nomma douze
qu'on n'avoit point encore vu
n'y eut pas un ſeul Muſulma
pélerinage de la Mecque duran
de ſon règne, parce que les C
toient emparé de cette ville,
enlevé la pierre noire, objet u
vénération des Muſulmans.

CAHER-BILLAH.

[932.]

APRÈS la mort de Moctader, Munès proposa aux grands de la cour d'élever au Califat Abul-Abbas, fils de ce prince, qui avoit été son élève. Mais on représenta que ce dernier monarque avoit été gouverné absolument par sa mere, par sa tante & par ses eunuques; que les choses se trouveroient encore sur le même pied sous une minorité; qu'ayant besoin d'un prince en état de conduire & de gouverner par lui-même ses sujets, il falloit jetter les yeux sur Caher, comme celui de tous les princes Abbassides, qui étoit le plus propre à porter la couronne. Munès témoigna d'abord beaucoup de répugnance pour l'élévation de Caher, dont il connoissoit bien l'humeur cruelle & avare; mais enfin il se laissa persuader, & fut le premier à prêter serment au nouveau souverain. Caher ne tarda point à dévoiler son caractere féroce, & à justifier les craintes de Munès. A peine eut-il ceint le diadême, qu'il fit arrêter &



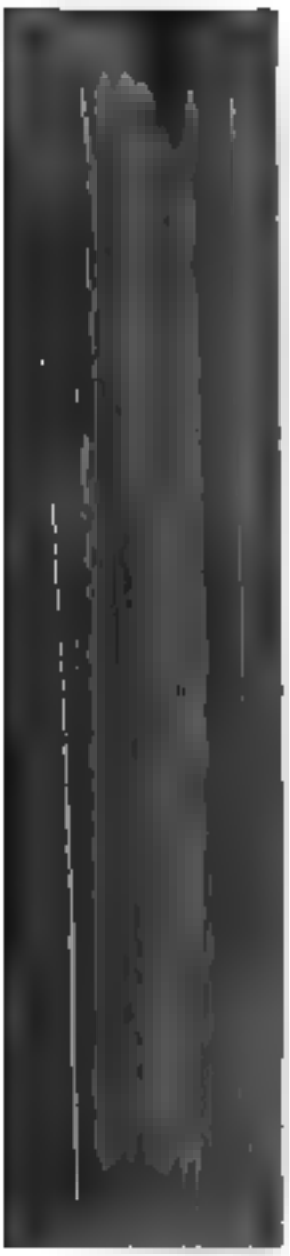
dropique, ne fut pas à l'abri d
manité. Il la fit appliquer à l
pour l'obliger à donner le reſte
gent & de ſes pierreries, quo
déja remis entre ſes mains ſes
meubles les plus précieux, &
piéces d'or. Elle perſiſta dans
tion qu'elle avoit faite, ſous ſer
ne lui reſtoit plus rien de quelc
mais deux perſonnes dépoſoient
ce qui mit le barbare Calife da
fureur, qu'il ordonna de la dépo
nue, & de la pendre par le
tête en bas, de façon que ſe
couloit le long du corps. On
qu'il expoſa non-ſeulement à
tout le monde les parties que
oblige de cacher, mais qu'il l
même. Mais, au milieu de ces s

[933.]

Après un règne de plus de vingt-quatre ans, Mahadi meurt dans ſa capitale, appellée de ſon nom Mahadia, & qu'il avoit fondée. Prince habile, qui ſçut défendre & aggrandir l'empire qu'il avoit établi; mais qui ſouilla ſon trône par le meurtre des généraux qui les premiers avoient combattu pour lui. Caïem-Bemrillah, ſon fils, fut proclamé le jour même de ſes obsèques; & ce nouveau monarque, craignant que le décès de ſon pere ne cauſât quelque déſordre en Sicile & en Italie, dont la conquête n'étoit point achevée, en cacha la nouvelle pendant une année entiere.

[934.]

La férocité de Caher excite les murmures de tous les grands. Indignés de leur choix, ils forment le projet de lui arracher le ſceptre & de détruire leur ouvrage. La conjuration alloit éclater; Munès en étoit l'ame, lorſqu'un des complices, touché du ſort de Caher, ſe gliſſe dans le palais déguiſé en femme, &, lâche déſerteur de ſon parti, vient inſtruire le deſpote de tout ce que l'on tramoit contre ſa perſonne. Le Calife, averti ſi



a-tour, cet homme qui avoit
de révolutions, & qui ſi long-
paru être le diſpenſateur du C
rir ſur un échafaud, au milie
dad, autrefois le théâtre de ſa
reçut la mort avec cette intré
avoit toujours montrée dans le
& tout le peuple, touché de ſa
mité, ſe rappellant ſes bienf
des larmes abondantes. On dit
pitaine étoit d'une taille extra
& qu'il avoit la tête ſi groſſe,
velle ſeule qui en fut tirée
livres. Ses complices eurent le
mais leur ſupplice ne ſe paſſa
tumulte. Les domeſtiques de
prirent les armes, déclarant
détrôner le tyran, & placer l
ſur la tête d'Abu-Ahmed, fil
Moctafi. Caher trouva moyen

malheureux prince étoit en cet état, le Calife fit appeller Abu-Yaia, homme de robe fort riche, & lui dit qu'il avoit beſoin de deux cents mille dinars. Yaia répondit qu'il ne lui étoit pas poſſible de fournir une auſſi groſſe ſomme : « Bon! » reprit Caher; cependant Ahmed qui » eſt dans la chambre voiſine, m'a aſ» ſuré que vous pouviez le faire, & il » eſt d'avis que vous le faſſiez. » Abu-Yaia entra dans la chambre pour parler à Ahmed; mais qu'elle fut ſa ſurpriſe quand il le vit cloué à la muraille ? Ce ſpectacle lui cauſa tant de frayeur, qu'il accorda tout, & même au-delà de ce que le Calife demandoit.

Moclaz, perſonnage fameux, que le Calife avoit déclaré ſon viſir, mais qui avoit encouru la diſgrace de ce prince, avoit eu part à la conjuration. Plus heureux que ſes complices, il avoit pris la fuite, & s'étoit mis à l'abri du courroux d'un monarque qui ne ſçavoit point pardonner. Cependant, comme il avoit tout à craindre, il entreprit de ſe faire un parti pour venger la mort de tant de victimes. Il s'adreſſa à Sima, général des milices Turcs, qu'il alloit trouver tantôt déguiſé en femme, tantôt en gueux ordinaire, tantôt en aveugle mendiant. Il lui

RADI-BILLAH, ET CAIEM-BEMRILLAH, *second prince Fathimite.*

[934.]

APRÈS la dépoſition de Caher, les rebelles tirerent de priſon Abul-Abbas-Ahmed, ſon neveu, & le placerent ſur le trône de Moctader ſon pere, en lui donnant le nom de Radi-Billah. Moclaz, principal auteur de cette révolution, fut déclaré Viſir, dignité ſuprême dont il partagea l'autorité avec Sima.

Ce nouveau miniſtre, à peine inſtallé dans ſa charge, fit arrêter un inſigne impoſteur appellé Salmagani, dont la pernicieuſe doctrine troubloit la tranquillité de Bagdad. Ce fourbe enſeignoit que la divinité réſidoit dans toutes les créatures, & particuliérement dans les hommes, autant que leur nature différente le comportoit; que les ames paſſoient d'un corps dans un autre pendant une ſuite de ſiécles indéterminée; qu'Ali étoit le plus excellent des mortels, & même qu'il étoit Dieu. Ces erreurs furent d'abord prêchées

dans les ténèbres ; mais, quand Salmagani ſe vit une foule de diſciples, il oſa paroître au grand jour, & publier qu'il étoit Dieu. Tout le peuple le ſuivoit ; il ſe rendoit redoutable par les violences qu'il exerçoit envers les incrédules. Moclaz, inſtruit de ce déſordre commis en quelque ſorte ſous ſes yeux, voulut l'étouffer dès ſa naiſſance. Salmagani fut conduit en ſa préſence avec deux de ſes proſélytes, auxquels il ordonna de donner des coups de poing à leur maître. L'un obéit, quoiqu'avec répugnance ; mais l'autre, loin de le frapper, lui prit la main, la baiſa, & ſe proſternant à ſes pieds : « Mon appui, » mon Seigneur & mon Dieu ! s'écria-» t-il. » Salmagani ſoutint que jamais il ne s'étoit arrogé les honneurs divins, & parut blâmer l'extravagance de ſon diſciple. Mais le viſir, peu content de ce déſaveu, fit aſſembler les docteurs, qui, après un ſérieux examen, dans lequel l'impoſteur ſe contredit pluſieurs fois, le jugerent digne de mort. Alors le viſir le fit conduire au ſupplice. On le crucifia avec ſon adorateur ; & leurs corps furent réduits en cendres, afin d'inſpirer plus d'horreur au peuple pour leurs impiétés.

[935.]

L'empire de Mahomet, cette vaſte mo-

narchie, ouvrage de la valeur la plus intrépide, déclinoit de jour en jour par la foibleſſe des ſouverains. Dépouillés par une foule d'uſurpateurs, les ſucceſſeurs du prophète ne poſſédoient plus que Bagdad, & quelques provinces voiſines menacées ſans ceſſe, & qui n'attendoient qu'un ambitieux pour ſe ſoumettre à ſa puiſſance. Les villes de Vaſet, de Baſra & de Cufa, avec le reſte de l'Irac-Arabique, obéiſſoient à Ebn-Rayek. La Perſe proprement dite étoit ſoumiſe à Amadaldoula, prince & chef de la dynaſtie des Bovides. Une partie du canton appellé Al-Jébal, & le reſte de l'Irac-Perſienne qui eſt la partie montagneuſe de la Perſe, & le pays des anciens Parthes reconnoiſſoient pour maître Rucnoddaula, frere d'Amadaldoula. L'autre partie de la Perſe étoit entre les mains de Vaſmakin, prince de la dynaſtie des Dilémites. Moſul & les grandes cités qui l'environnent avoient pour ſouverains les ſultans Hamadanites. L'Egypte & la Syrie n'étoient plus ſoumiſes aux Califes, mais à Mohammed, fils de Tagai, ſurnommé Al-Akhſid, que ces monarques en avoient fait autrefois ſimple gouverneur. L'Afrique avoit été ſubjuguée par les Fathimites. Caïem-Bemrillah en étoit pour-lors ſouverain; & ſes ſucceſſeurs fonderent peu

de tems après en Egypte un nouveau Califat, qui ſoutint durant quelque tems la réputation & l'honneur du nom Saraſin. L'Eſpagne, ou du moins la partie de cette vaſte contrée ſoumiſe aux Mahométans, étoit gouvernée par Abdalrahman, ſous le titre d'empereur des Fidèles, qualification uſurpée encore aux Califes d'Aſie. Les provinces Muſulmanes en Sicile étoient dominées par l'Emir Salem, au nom de Caïem, dont il étoit le lieutenant. Les cantons conquis dans l'iſle de Crète, ſuivoient la loi d'un ſouverain qui s'y étoit établi vers l'an 812 de Jeſus-Chriſt. Le Khoraſſan & la Tranſoxane étoient ſous la domination d'Al-Naſer, de la dynaſtie des Samanides. Le Tabreſtan, le Giorgian & le Mazanderan avoient des rois de la premiere dynaſtie des Djilémites. Le Kerman étoit occupé par Abu-Ali-Mohammed, fils d'Eli-Al-Sammani. Enfin l'Yamana, le Bahrein & le canton de Haïr en Arabie, étoient envahis par Abu-Thaher, prince des Carmates. Il eſt vrai que dans tous ces grands états on révéra d'abord le nom du Calife, qui étoit gravé ſur les monnoies, & publié dans toutes les moſquées. Mais peu-à-peu les princes particuliers de ces provinces abolirent même juſqu'à ces foibles marques d'un reſpect ſtérile, & ne laiſſerent ſubſiſter

qu'une légère ombre de cette dignité autrefois ſi redoutable au genre humain.

Pour relever cette puiſſance affoiblie, il eût fallu un prince dont l'ame vigoureuſe eût imprimé à ſon peuple cette ardeur martiale qui caractériſoit les premiers Muſulmans, & donné aux affaires un branle analogue à la ſupériorité de ſon génie. Mais Radi-Billah, bien loin de ſoutenir les débris de ſa grandeur, travailla lui-même à les renverſer pour toujours. Preſſé de tous côtés par les uſurpateurs, il crut rétablir l'ancienne ſplendeur du Califat, en nommant un miniſtre qui concentrât en ſa perſonne toute l'autorité ſpirituelle & temporelle du ſouverain, ſous le nom d'Emir-Al-Omra, c'eſt-à-dire commandant des commandans. Il croyoit ſe donner un adjoint: il ſe donna un maître; &, dès ce moment, le Califat ne fut plus qu'un vain titre, dont l'Emir-Al-Omra poſſédoit la réalité. Le choix même qu'il fit pour remplir cette importante charge, fut une faute irréparable. Il prétendoit ſe garantir de l'ambition des princes qui démembroient ſes états; &, le plus ambitieux d'entr'eux, Ebn-Rayek, qui s'étoit emparé de Vaſet & de pluſieurs autres places, fut celui qu'il déclara ſouverain ſous ſon nom. Ce miniſtre eut l'adminiſtration de toutes les affaires militaires, & le maniement des

finances d'une maniere plus abſolue que le monarque même qui l'avoit créé. Ils officioit même pour le Calife dans la grande moſquée de Bagdad, & ſon nom étoit nommé dans le ſervice divin par-tout l'empire. En un mot, Radi fut entiérement gouverné par Rayek & par ſon ſecrétaire, enſorte qu'il ne pouvoit pas diſpoſer d'un ſeul dinar ſans leur permiſſion.

[936.]

La premiere démarche de l'Emir-Al-Omra, fut l'opprobre de l'empire. Il fit avec Abu-Thaher, prince des Carmates, un traité de paix par lequel le Calife s'obligeoit de payer chaque année à ce conquérant un tribut de cent vingt mille dinars; de ſon côté, Abu-Thaher s'engageoit à laiſſer paſſer en toute ſûreté les caravanes qui iroient à la Mecque.

[937.]

Moclaz n'avoit vu qu'avec déſeſpoir la faute de ſon maître, en créant un Emir-Al-Omra. Fatigué de vivre dans la dépendance de ce miniſtre impérieux, il entreprit de le dépoſſéder de ſa charge, & de la faire donner par le Calife à Iahkem le Turc, autrefois eſclave de Mardavige, roi de Dilem, qu'il avoit tué de ſa propre main pour envahir ſes états. En

conſéquence, il écrit à cet uſurpateur une lettre par laquelle il l'exhorte à s'avancer promptement vers Bagdad, afin de délivrer le Calife de la tyrannie de Rayek, & pour occuper ſa place. La lettre eſt interceptée. Rayek fait ſçavoir au monarque la trahiſon du viſir, qui avoit écrit à ſon inſçu & contre ſes ordres à l'ennemi de l'empire. Moclaz nie d'abord le fait ; mais, convaincu par ſa propre lettre, on le conduit en priſon ; on lui fait ſon procès, & on le condamne à perdre la main droite. A la lecture de cette ſentence, l'infortuné viſir ſe récria ſur ce que l'on alloit couper la main à un homme qui avoit inventé les plus beaux caracteres qu'on eût vus juſqu'alors, & qui avoit copié pluſieurs exemplaires de l'Alcoran, qui paſſoient pour des chefs-d'œuvre d'écriture. Mais, comme il ne ſe contentoit pas de ſe plaindre, & qu'il invectivoit encore vivement ſes juges, Rayek & le Calife même, on lui coupa non-ſeulement la main droite, mais encore la langue ; puis on le confina dans une des caves du palais impérial, où, n'ayant perſonne pour le ſervir, il puiſoit de l'eau lui-même, en tirant la corde de la main gauche, & l'arrêtant enſuite avec ſes dents pour la reprendre, juſqu'à ce que le ſceau fût à ſa portée. Enfin il termina ſes

jours dans cet affreux ſépulcre, & fut enterré trois fois ; la premiere dans la maiſon où il mourut, la ſeconde dans la maiſon d'Abul-Haſan, ſon fils, & la troiſieme dans la ſienne même.

La mort de Moclaz fit renaître une eſpece de calme, mais ne mit pas Rayek entiérement en ſûreté. Iahkem, réſolu de ne point perdre l'occaſion que lui offroit la trahiſon du viſir, marcha vers Bagdad, défit les troupes du Calife, commandées par l'Emir, & ſe rendit maître de cette capitale. Rayek fut obligé de prendre la fuite, & d'abandonner la charge d'Emir-Al-Omra, dont le vainqueur s'empara auſſi-tôt. Radi ne gagna rien à ce changement, & continua de vivre eſclave de ſon miniſtre.

[938.]

Les Siciliens, irrités de la cruauté de l'Emir Salem, aſſemblent une armée nombreuſe, & livrent bataille aux troupes Africaines, commandées par l'Emir en perſonne. Mais, après avoir combattus en héros, & diſputé long-tems la victoire, il ſont vaincus, & pourſuivis juſqu'aux portes de Palerme, où les vainqueurs entrent avec eux, & font le ſiége de la citadelle. Caïem-Bemrillah, inſtruit de cette révolte, envoye un général appellé Ca-

lil, avec une puiſſante flotte & des troupes pour l'étouffer. Calil, en arrivant, renverſe Palerme, & ſe préſente devant Gergenti, qui, depuis bien des années, diſputoit au Calife Fathimite la gloire de ſa conquête. Les citoyens de cette ville redoublent leurs efforts. Animés à la vue du péril, ils combattent comme des lions. Plus d'une fois ils taillerent en piéces les guerriers Muſulmans : & ce ne fut qu'après quatre ans de la défenſe la plus intrépide, qu'ils ſe rangerent au nombre des ſujets de Caiem.

[940.]

Radi-Billah meurt d'hydropiſie à Bagdad, à l'âge de trente ans. Prince libéral, affable, généreux, très-verſé dans la littérature Arabe, éloquent, bon poëte, ami des ſçavans, il fut le dernier Calife qui fit des vers, ou du moins qui en fit que l'on jugea dignes de trouver place dans les Annales Muſulmanes. Il fut auſſi le dernier des ſucceſſeurs de Mahomet qui ait officié conſtamment dans la moſquée, commandé les armées, diſpoſé des fonds de l'état, en un mot qui ait encore eu quelque autorité réelle ſur les Arabes. Ceux qui régnerent après lui, n'eurent pendant bien des années qu'un phantôme de ſouveraineté, dont les tartares les dépouillerent auſſi enfin.

MOTTAKI-BILLAH.

[940.]

LE trône étoit vacant ; Iahkem ordonne au viſir d'aſſembler les Alides, les juges, les Abbaſſides, & tous les principaux officiers de l'état, pour procéder à l'élection d'un nouveau ſouverain. Le miniſtre obéit à l'ordre ſuprême de l'Emir, & tous les électeurs dépoſent le ſceptre entre les mains d'Ibrahim-Abul-Ishak, fils de Moctader, dont Iahkem ratifie l'élection en lui donnant le nom de Mottaki-Billah. Le nouveau Calife, eſclave comme ſon prédéceſſeur, ratifie à ſon tour la dignité du Turc qui avoit approuvé ſa proclamation.

[941.]

L'Emir-Al-Omra faiſoit la guerre à l'un de ſes rivaux. Après l'avoir vaincu, il prit la route de Bagdad, ſe divertiſſant, ſur ſa route, à chaſſer dans les forêts qu'il rencontroit. Arrivé près d'une riviere qui arroſoit un pays habité par une riche & nombreuſe tribu de Curdes, il ſe mit à la tête de ſes gens, dans le deſſein de le piller. Il ſurprit les Curdes, les diſſipa,

coup de fabre au front de c
fut un motif de triomphe pou
A peine en eut-il reçu la nouv
ſe croyant déformais hors de ſi
s'empara du palais de l'Emir ,
les richeſſes qui y étoient accu
couvra les meubles de la coure
kem avoit enlevés : mais il fut
pouillé de tous ces effets précieu
voiſin ſe rendit à Bagdad , &
mide Caliſe à lui donner cinq
dinars pour payer les troupe
quelles il faiſoit des courſes ju
tes de cette capitale.

[942.]

Le célèbre Aſchari , chef
Muſulmane qui porte ſon nom
Bagdad. Il fut inhumé ſecret
ſes diſciples, de peur que les d

voir pour auteur. Mais un jour il propoſa à Jobbaï, ſon maître, une queſtion qui lui fit naître l'envie d'être lui-même docteur & d'avoir des diſciples. Il s'agiſſoit de déterminer le ſort ſpirituel de trois freres, dont l'un vit dans l'obéiſſance dûe à Dieu, l'autre dans la rebellion à ſes commandemens, & le troiſieme meurt en bas âge. » Le premier, répondit Jobbaï, ſera recompenſé dans le ciel; le ſecond puni dans » l'enfer, & le troiſieme ne ſera ni recompenſé ni puni. » Mais, objecta Aſchari, le troiſieme ne pourroit-il pas dire: « Seigneur! ſi vous m'aviez laiſſé vivre plus » long-tems, j'aurois pu entrer, avec mon » frere, dans votre auguſte ſéjour, & j'aurois été plus heureux. » Jobbaï repartit que Dieu répondroit: « Je ſçavois que, » ſi ta vie eût été plus longue, tu aurois » été méchant, & par conſéquent digne » de l'enfer. » En ce cas, inſiſta Aſchari, le ſecond dira: « Seigneur! pourquoi ne » m'avez-vous pas enlevé dans mon enfance, comme mon frere? je n'aurois » pas mérité d'être puni pour mes péchés, » ni précipité dans les flammes éternelles. » Jobbaï ſe trouvant trop preſſé par ſon diſciple, lui dit: « Votre raiſonnement eſt une tentation du démon. » Aſchari ſe contenta de répliquer: « La diſpute eſt finie. » L'avantage qu'eut Aſchari

dans cette circonſtance, fit que l'opinion des Motazalites parut inſoutenable ; & l'on ſuivit en foule le nouveau maître. Le concours de ſes diſciples irrita tellement ſes rivaux, qu'ils allerent juſqu'à dire qu'il étoit non-ſeulement permis, mais que ce ſeroit une action méritoire de le tuer.

[943.]

Depuis la mort d'Iahkem, une foule d'ambitieux prétendoient au titre d'Emir-Al-Omra ; & le Calife, incertain, héſitoit ſur le choix de ſon maître. Les milices Turques voulurent qu'il proclamât un de leurs capitaines ; &, comme le monarque tergiverſoit, elles oſerent même, après avoir pillé la capitale, inveſtir le palais. Mottaki, ne ſçachant quel parti prendre dans cet affreux tumulte, abandonne Bagdad, & ſe retire à Moſul, pour implorer la protection des princes de la maiſon de Hamadan qui y régnoient. Naſſer-Aldoula, chef des Hamadanites, le reçut avec les plus grands honneurs. Il ſortit à ſa rencontre, mit pied à terre, ſe proſterna devant lui, lui tint l'étrier juſqu'à ſon palais, & lui céda la moitié de la ville pour y faire ſa réſidence. Le Calife, plein de reconnoiſſance, nomma ce prince Emir-Al-Omra ; & Naſſer ſe mit auſſi-tôt à la tête de ſes troupes, marcha vers Bagdad, ramena

amena le calme dans cette ville, y rétablit le ſouverain : mais, pour prix de ce ſervice, il épuiſa les coffres de ce prince, & retourna, chargé de toutes les richeſſes du califat, dans ſa principauté, s'inquiétant peu du vain titre qu'il venoit de recevoir.

[944.]

La retraite de Naſſer redoubla l'audace des Turcs ; Mottaki, pour les gagner enfin, déclare Emir, Tozun, leur général. Mais, bientôt fatigué de la tyrannie de ce miniſtre, il entreprend de le dépouiller de ſa dignité. Tozun, indigné de la hardieſſe de ſon maître, le chaſſe de la capitale, & l'oblige à chercher un aſile auprès d'Al-Akhſid, prince d'Egypte. Mottaki en fut reçu avec des démonſtrations qui n'étoient rien moins que ſincères. S'appercevant qu'il étoit incommodé, il écrivit à Tozun pour lui faire des ouvertures d'accommodement, en lui marquant que s'il les agréoit, il reprendroit auſſi-tôt le chemin de Bagdad. L'Emir, charmé de voir le monarque ſe livrer de lui-même entre ſes mains, répond qu'il conſent à tout, qu'il ne deſire que la paix, qu'il eſt prêt à s'engager par ſerment à remplir toutes les conditions qu'il voudra preſcrire ; & que, quand il voudra revenir dans ſon palais, il le recevra à la tête des troupes & des citoyens de la

capitale, avec tous les honneurs dûs à ſon rang ſuprême. Séduit par ces trompeuſes promeſſes, Mottaki retourne à Bagdad. Tozun, accompagné de ſes principaux officiers, vient à ſa rencontre, ſe proſterne en l'appercevant, lui tient l'étrier, & le conduit dans une tente ſuperbement parée, où il le traite lui & ſa famille avec toutes les marques du plus profond reſpect: mais ces vains dehors cachoient la perfidie la plus noire. A peine ſe vit-il maître de la perſonne de cet infortuné prince que, s'imaginant avoir accompli ſes promeſſes, il fit venir au camp Abul-Caſſem-Abdallah, fils de Moctafi, & le fit déclarer Calife en préſence même de Mottaki, ſous le nom de Moſtacfi-Billah. Le monarque dépoſé eut bientôt après les yeux crevés, & il vécut privé de la couronne & de la lumiere vingt-cinq ans, n'ayant qu'une modique penſion pour ſoutenir ſes triſtes jours. Il n'avoit guère que le ſimple titre de Calife, le privilége de voir ſon nom ſur la monnoie, & la liberté d'officier en qualité d'Iman dans la moſquée.

MOSTACFI-BILLAH.

[944.]

A SON avènement à la couronne, Moſtacfi confirme ſon bienfaiteur dans la charge d'Emir ; mais ce deſpote meurt peu de tems après, & laiſſe ſa dignité ſuprême entre les mains de Zaïrac, autre Turc, homme plus violent & plus impérieux encore, qui oblige les troupes à lui prêter ſerment de fidélité comme au Calife. Bientôt ſon gouvernement tyrannique déplaît au peuple de Bagdad, qui, pour s'affranchir de la ſervitude, appelle à ſon ſecours Moëz-Aldoula, prince de la maiſon des Bovides. Auſſi-tôt ce nouvel ambitieux marche vers la capitale : les Turcs prennent la fuite à ſon approche. Le Calife lui-même ſe cache ; mais, raſſuré par la clémence qu'affectoit le Bovide, il ſe préſente devant lui revêtu de ſes habits royaux, & Moëz-Aldoula le reconnoît pour ſon maître. Moſtacfi, que cette ſoumiſſion ineſpérée met au comble de la joie, prodigue à ſon prétendu protecteur les qualifications les plus honorables. Il le déclare

ſon Emir, il l'appelle le ſoutien & l'épée de l'état, la colomne de la religion; &, peu ſatisfait de ces démonſtrations de reconnoiſſance, il fait graver ſon nom & celui des autres princes Bovides ſes freres, ſur la monnoie à côté du ſien, & ordonne que déſormais on les inſerrera dans les prieres publiques. Enfin il lui confie la garde des dehors de ſon palais, comme pour lui faire entendre qu'il ſe livroit entiérement à lui. Moëz-Aldoula, pour payer de retour, aſſigne au monarque une penſion de cinq mille drachmes par jour, & le calme ſemble enfin rétabli dans les états du Calife de Bagdad. A peine en goûtoit-on les douceurs, que la diſcorde ſeme ſon funeſte poiſon ſur les deux princes qui vouloient uſer chacun d'un pouvoir abſolu, & qui ſe croyoient indépendans l'un de l'autre. Moſtacfi, irrité de s'être donné un maître plutôt qu'un miniſtre, conçoit, ſans conſulter ſa foibleſſe, le hardi projet de renverſer l'uſurpateur, dont les ſoldats rempliſſoient ſa capitale. Moëz-Aldoula eſt inſtruit de ce deſſein, & forme la réſolution de le prévenir. Le Calife alloit donner audience à des ambaſſadeurs; il ſe tranſporte au palais, entre dans la ſalle, ſe proſterne, ſelon l'uſage, devant le monarque, & va s'aſ-

ſeoir auprès de lui. Un inſtant après, deux de ſes officiers s'approchent du trône : Moſtacfi leur tend les mains pour les leur préſenter à baiſer : ces perfides le ſaiſiſſent chacun par un bras, le précipitent du haut de ſon trône, le garottent avec ſon propre turban, & l'emmenent dans le palais de l'Emir, où on le charge de chaînes. Enſuite on lui crève les yeux, & on le confine dans une priſon, où il ſurvécut encore près de cinq ans à ſa diſgrace. Ainſi l'on voyoit alors à Bagdad trois Califes dépoſés, privés tous trois de la vue, & réduits tous trois aux mêmes extrémités.

MOTI-LILLAH, ET MANSOR-BILLAH, *troiſieme prince Fathimite.*

[944.]

MOEZ-ALDOULA aimoit les Alides, qu'il regardoit comme les ſeul héritiers légitimes du prophète; &, ſans doute, Abul-Haſſan, chef de cette maiſon illuſtre, eût été nommé Calife, ſi le viſir de l'Emir ne lui eût repréſenté qu'un tel choix bouleverſeroit l'état, & pourroit ruiner ſa puiſſance. Frappé des raiſons de ſon miniſtre, il jette les yeux ſur Abul-Caſſem, fils de Moctader, le déclare commandant des Fidèles, & lui donne le nom de Moti, par dériſion ſans doute, puiſqu'il ſignifie redouté, & que jamais prince ne le fut moins. Il le dépouilla même des apparences de l'autorité ſuprême; il ne lui permit pas ſeulement d'avoir un viſir ni aucun autre miniſtre. Il ne lui accorda qu'un ſecrétaire, dont le ſoin étoit de tenir compte de ſes revenus & de la dépenſe de ſa maiſon.

[945.]

Abu-Yézid, qui, de la condition la plus baſſe, s'étoit élevé juſqu'à la dignité de chancelier de Caïem-Bemrillah, peu content de l'autorité ſans borne dont il jouiſſoit dans l'empire Fathimite, & dévoré d'une ambition criminelle, oſe attenter contre la puiſſance de ſon maître, forme un parti redoutable, prend les armes, lui déclare la guerre, diſſipe ſes armées dans pluſieurs batailles, s'empare d'un grand nombre de places, & aſſiége ſon ſouverain dans Mahadia, ſa capitale. Caïem s'y défendit avec un courage digne de ſon rang, durant ſept mois; mais, ſe ſentant près de mourir, il déclara ſon fils aîné, Iſmaël-Al-Manſor, pour ſon ſucceſſeur, & le chargea du ſoin de le venger. Il expira bientôt; & ſon fils, dérobant la connoiſſance de ſa mort aux rebelles, ſe hâta de raſſembler des forces capables de les réprimer. La fortune ſeconde les armes de ce monarque; deux victoires complettes accablent tellement Yézid, qu'il eſt contraint de ſe renfermer à ſon tour dans les villes qu'il avoit uſurpées. Manſor les enleve les unes après les autres, & l'inveſtit dans Catama, la derniere qui lui reſtât. Yézid ſoutint durant pluſieurs mois toutes les attaques avec

la bravoure la plus intrépide ; enfin, obligé de ſe rendre, il voulut au moins ſe dérober, par la fuite, au ſupplice qu'il méritoit. Mais un détachement des troupes Fathimites le pourſuivit de ſi près, qu'il fut arrêté, chargé de fers, & jetté dans une priſon où il mourut bientôt de ſes bleſſures. Manſor le fit écorcher, & fit remplir ſa peau de foin ; afin qu'en expoſant aux regards des peuples ce ſpectacle hideux, les rebelles craigniſſent un pareil ſort. Enſuite il dépêcha des courriers dans toutes les provinces de ſon obéiſſance, pour notifier l'heureux ſuccès de ſes armes, le décès de ſon pere, & ſon avènement au trône.

[950.]

Un prédicateur Muſulman, déclamant dans la moſquée contre l'uſage du benge, plante dont la principale qualité eſt d'enyvrer & d'endormir, s'emporte avec tant de violence dans ſon diſcours, qu'un papier, où il conſervoit de cette drogue prohibée dont il ſe ſervoit ſouvent, tombe de ſon ſein au milieu de ſon auditoire. Le prédicateur, ſans perdre contenance, s'écrie auſſi-tôt : « Le voilà cet ennemi, » ce démon dont je vous parle ; la force » de mes paroles l'a mis en fuite : prenez » garde qu'en me quittant il ne ſe jette

» ſur quelqu'un de vous, & ne le poſſède.» Perſonne n'oſa y toucher ; &, après la prédication, le zélé Sophi ramaſſa ſon benge : on voit de pareils traits dans toutes les religions.

[952.]

Manſor meurt à Mahadia à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné ſept avec gloire. Il augmenta les conquêtes de ſes prédéceſſeurs ; la Sicile fut entiérement ſubjuguée par ſes armes, & l'Italie rendue tributaire. Tous les hiſtoriens s'accordent à louer ſa grandeur d'ame, & l'heureux talent qu'il poſſédoit d'exprimer ſes penſées avec toutes les graces de l'éloquence. Auſſi, quand il prêchoit dans la moſquée, ne préparoit-il jamais ſes diſcours, & cependant il enchantoit & pénétroit tous ſes auditeurs.

MOEZ-LEDINILLAH,
premier Calife Fathimite d'Egypte,

ET

MOTI-LILLAH, *Calife de Bagdad.*

[955.]

APRÈS les obsèques de Manſor, Moëz-Ledinillah, ſon fils, fut proclamé dans la capitale; &, le premier de ſa race, prit le titre d'Emir-Al-Moumenin, qui n'étoit réſervé qu'aux Califes de Bagdad. A peine ſe vit-il affermi ſur le trône, qu'un ennemi redoutable, jaloux de ſa puiſſance, lui déclara la guerre. Abdalrahman, Calife d'Andalouſie, fit attaquer les vaiſſeaux Fathimites qui négocioient ſur les mers, & força Moëz à équipper une flotte nombreuſe pour uſer de repréſailles. Il y eut pluſieurs combats entre les deux eſcadres, tous au déſavantage du prince Eſpagnol, qui fut contraint de demander la paix.

[959.]

Moëz faiſant un jour la revue de ſes troupes en préſence d'un envoyé d'Abdalrahman, cet ambaſſadeur, qui avoit ordre de ſon maître de mortifier le mo-

narque Fathimite, lui demanda de quelle race il étoit, & de quelle branche des Alides il tiroit ſon origine : « Voici ma » généalogie, répondit le Calife, en ti- » rant ſon épée du fourreau ; » puis jettant l'or à pleines mains à ſes ſoldats : « Voici » ma race, ajoûta-t-il. »

[961.]

Moti-Lillah, par l'ordre de ſon miniſtre qui avoit beſoin d'argent, rend vénales toutes les charges de l'empire, & ſur-tout celles de la magiſtrature, qui juſqu'alors n'avoient été accordées qu'au mérite. La dignité de Cadi de Bagdad, entr'autres, fut achetée pour la ſomme annuelle de deux cents mille drachmes, payables entre les mains de l'Emir-Al-Omra. C'étoit une innovation ſcandaleuſe, qui ſappoit les fondemens de l'état ; mais elle fut bientôt imitée par tous les princes Muſulmans, plus curieux de remplir leurs tréſors, que de la félicité de leurs peuples.

[962.]

Moëz-Aldoula donne une preuve authentique de ſon attachement pour les Alides, en faiſant graver ſur la porte des moſquées de Bagdad cette formule de malédiction contre les Ommiades : « Dieu

inſcription, & mettre en ſa
violente ſatyre : « Dieu maudi
» tyranniſent les véritables Cal

[966.]

Une violente dyſſenterie
puis long-tems l'Emir Al-Omra
meurt après vingt-deux ans d'
tion, & laiſſe ſa puiſſante di
les mains d'Azaldoula, ſon fi
traite pas mieux le Calife, &
traint d'approuver ſon uſurpati
de Moëz-Aldoula fut édifiante
de la compoſition la plus
frappa la poitrine, exagéra la
ſes fautes, &, afin de les expi
la plus grande partie de ſes ri
cheſſes pour être répandue
des indigens qu'il avoit faits,
liberté à ſes eſclaves. C'eſt lui

rier Sonnite, & l'autre pour le courrier Schite, circonſtance qui prouve juſqu'à quel point l'eſprit de parti régnoit à Bagdad.

[968.]

Depuis long-tems les princes Fathimites projettoient la conquête de l'Egypte ; mais la néceſſité d'affermir leur trône, de ſoumettre les rebelles de Sicile, & de réprimer les ambitieux voiſins qui oſoient lutter contre leur puiſſance, avoit juſqu'alors occupé toutes leurs forces. Moëz, voyant ſon empire ſolidement établi, redouté de ſes voiſins, aimé de ſes ſujets, entreprend d'exécuter enfin ce grand deſſein formé par ſes ancêtres. Il envoie en Egypte une armée nombreuſe ſous les ordres de Giauhar, Grec de nation, & affranchi de ſon pere, qui, pour récompenſer ſon mérite, l'avoit élevé juſqu'aux premieres charges de la milice. Les circonſtances étoient favorables. En proie aux diſſentions civiles, les Egyptiens s'épuiſoient eux-mêmes, & préparoient en quelque ſorte les ſuccès du prince Fathimite. A peine Giauhar ſe fut-il préſenté, que les villes les plus fortes ſe ſoumirent aux loix de ſon maître. Il s'empara de l'ancienne Babylone, que l'on appelloit Meſr, & jetta en ce lieu les fondemens de la ville que l'on nomme maintenant le

Grand-Caire, & qui devint bientôt le ſiége de l'empire Fathimite. Alexandrie, Damas, toutes les places qui voulurent réſiſter, furent emportées l'épée à la main, & traitées avec la derniere rigueur. Les enfans d'Al-Akhſid, ſouverains de ces vaſtes pays, ramaſſerent quelques troupes pour les défendre: leur défaite fut l'ouvrage d'un inſtant, & l'Egypte, la Syrie, toutes les provinces qui en dépendoient, reconnurent pour ſouverain, en moins de ſix mois, Moëz-Ledinillah.

[969.]

Les Grecs, étant entrés en Méſopotamie, ravagerent tout le pays juſqu'aux frontieres du territoire de Bagdad; & les peuples effrayés ſe réfugierent dans cette capitale. L'Emir Al-Omra feignant d'être touché des cris de ces malheureux, vint chez le Calife, & lui demanda une ſomme conſidérable, afin de lever des troupes pour réſiſter à l'ennemi. Le monarque lui répondit qu'étant dépouillé de ſon autorité & de ſes revenus, il manquoit preſque lui-même du néceſſaire, & qu'il n'avoit point d'argent à donner. L'Emir, irrité d'un refus ſi formel, le menace; le pauvre Calife effrayé, fait vendre les meubles de ſon palais, qui ne lui produiſent cependant que la ſomme modique de quarante mille drachmes, qu'il

remet auſſi-tôt à ſon miniſtre. Ce tyran la diſtribua ſur le champ à quelques favoris, ce qui fit dire : « L'Émir a mis le Calife à » l'amende, au profit de ſes mignons. »

[970.]

Paiſible poſſeſſeur de l'Egypte, où ſon autorité étoit abſolument reconnue, Moëz quitte l'Afrique, où lui & ſes prédéceſſeurs avoient déja régné l'eſpace de ſoixante-cinq ans, pour fixer ſon ſéjour dans la magnifique cité du Caire, élevée par ſes ordres. Il avoit fait fondre tout ſon or & ſon argent en lingots ou maſſes de la groſſeur d'une meule de moulin, qu'il fit tranſporter ſur des chameaux. Il emporta de plus les corps de ſes ancêtres, auprès deſquels il vouloit être inhumé dans ſa nouvelle capitale. Les principaux ſeigneurs de l'Egypte vinrent au-devant de lui, & le reçurent avec toutes les marques de la ſoumiſſion la plus parfaite & du reſpect le plus profond. La premiere démarche du monarque Fathimite après ſon entrée au Caire, fut de ſupprimer dans les prieres publiques le nom du Calife Moti, pour y faire publier le ſien, ce qui fut reçu non-ſeulement en Egypte, mais encore dans la Syrie, dans l'Arabie, & même juſques dans la ville de Médine. La Mecque ſeule refuſa de le reconnoître. Ainſi l'on vit alors, pour la

premiere fois, un ſchiſme formel dans le Muſulmaniſme. Moëz, pour mieux établir parmi les peuples ce qu'il prétendoit qu'on crût ſur l'origine de ſa famille & ſur ſon droit au Califat, ordonna que l'on ajoutât à la publication de la priere ſolemnelle, les paroles ſuivantes : « Vive Ali, dont tou-» tes les actions ont été louables ! » & qu'on la commençât par cette formule : » Au nom du Dieu des Miſéricordes ! » qui ſe trouve à la tête de tous les chapitres de l'Alcoran, ſi l'on en excepte le neuvieme, & qui eſt, pour les Muſulmans, ce que le ſigne de la croix eſt pour nous.

[973.]

Moti, attaqué depuis bien des années d'une paralyſie qui lui avoit ôté preſqu'entiérement l'uſage de la parole & celui de ſes membres, renonce, par l'ordre de ſon Emir, au Califat, qu'il dépoſe entre les mains de Tay-Lillah, ſon fils, après l'avoir poſſédé vingt-neuf ans. Deux mois après cette abdication, il termina ſes jours avec la réputation d'un prince doux, affable, modéré dans la diſpute, pacifique, honnête, droit, charitable, exact à remplir tous les devoirs de la religion dont il étoit le pontife.

[975.]

Le conquérant de la Syrie & de l'Egypte, après

après avoir triomphé d'abord des Eſpagnols, des Grecs, des Siciliens, des Italiens, puis des Carmates & de tous les potentats Saraſins qui l'avoient attaqué, termine ſa glorieuſe carriere dans ſa capitale, devenue par ſes ſoins l'une des plus belles cités du monde, à l'âge de quarante-ſix ans, dont il avoit paſſé plus de la moitié ſur le trône. Monarque vertueux & ſçavant, digne des beaux ſiécles du Muſulmaniſme; généreux, libéral par goût, juſte, équitable par devoir, pieux, dévot par principe de raiſon, il aima ſur-tout ſes ſujets, il leur témoigna ſans ceſſe la tendreſſe la plus vive, il les gouverna toujours avec la douceur & la modération d'un pere. Peut-être pourroit-on reprocher à ce prince d'avoir trop aimé l'aſtrologie judiciaire, puiſqu'il n'entreprenoit rien ſans avoir conſulté ceux qui ſe vantoient d'être habiles dans cet art ſéducteur; mais c'étoit la manie de ſon ſiécle & de ſon pays.

AZIZ-BILLAH, *en Egypte*, ET TAY-LILLAH, *à Bagdad.*

[975.]

APRÈS la cérémonie des obsèques de Moëz, Aziz-Billah, son fils, âgé de vingt-un ans, fut placé sur le trône par son oncle, son grand oncle, & l'oncle de son grand pere; & le nom de ce prince fut proclamé dans les prieres publiques, même à la Mecque. Ce nouveau monarque donna la conduite des affaires au célèbre Giauhar, qui avoit été le premier miniſtre de ſon pere, & fit prendre à tous ſes ſujets la couleur blanche, au lieu de la noire qu'avoient toujours priſe les Califes Abbaſſides. C'étoit appuyer le ſchiſme ſur un nouveau fondement, lui donner pour ainſi dire une enſeigne, & rendre les deux partis irréconciliables.

[976.]

Abul-Fathi, viſir de l'Emir-Al-Omra, s'étoit rendu redoutable à ſon maître par ſes intrigues ſecrettes. Ce prince en eſt inſtruit, & veut l'en punir. Le viſir don-

noit à ſes amis un ſuperbe feſtin durant la nuit. Les tables étoient chargées de vaiſſelle d'or & d'argent, remplie des mets les plus exquis ; on buvoit dans des criſtaux précieux les liqueurs les plus rares. Une muſique délicieuſe excitoit les convives aux douces voluptés. Au milieu de la joie, le bourreau ſe montre avec quelques gardes, ſaiſit l'opulent miniſtre, & lui creve un œil avec un fer rouge. Abul-Fathi ſupporte cette diſgrace avec conſtance, & ſe remet à table avec les compagnons de ſes plaiſirs, comme s'il eût été le ſpectateur, & non l'objet du ſupplice qu'il venoit de ſubir.

[978.]

Al-Aftekin, que les milices Turques avoient mis à leur tête, chaſſé de Bagdad par la faction de l'Emir-Al-Omra, ſe joint avec ſes troupes, aux Carmates, ſe répand dans la Syrie, enleve les plus fortes places, & vient aſſiéger Damas, qui obéiſſoit à Aziz. Ce Calife, accompagné de Giauhar, marche à ſa rencontre avec une armée formidable, lui livre bataille, & le met en fuite, après avoir maſſacré toutes ſes troupes. Al-Aftekin échappe au carnage ; le vainqueur promet cent mille dinars à quiconque lui livrera ce général en vie. Un ami du fugitif, compagnon de

L'Emir ſe ſervoit de ce perſonnage pour ſémer la diviſion entre les puiſſances rivales de l'empire ; & ce bas artifice réuſſiſſoit preſque toujours par l'habileté d'Al-Ahdah.

[983.]

L'empereur Baſile avoit écrit à Adadoddaula, pour terminer quelques différends ſurvenus entre les deux nations. L'Emir répond au nom du Calife, & charge le Cadi Abubècre-Mohammed, que l'on nommoit le fils du Jardinier, parce que ſon pere avoit exercé cette profeſſion, d'aller trouver le monarque Chrétien à Conſtantinople. L'ambaſſadeur Muſulman, ayant été admis à l'audience, eut ordre de ſe proſterner devant l'empereur. Il le refuſa ; & cette fierté Saraſine piqua les courtiſans, qui voulurent, à quelque prix que ce fût, l'obliger à s'humilier devant leur prince. Le lendemain, ils le firent entrer par une porte où il ne pouvoit paſſer ſans ſe courber, ou plutôt ſans ſe traîner preſque par terre. Le Cadi, qui ſentit le deſſein de la cour, paſſa à reculon, & ſe retourna enſuite tout droit du côté de Baſile. Cette ambaſſade fut la derniere action de l'Emirat d'Adadoddaula, qui ceſſa de vivre peu de tems après, emportant dans le tombeau la gloire d'avoir

tienne, de la ſecte des Melchites ou Orthodoxes ; &, en ſa conſidération, nomme les deux freres de cette princeſſe, l'un patriarche de Jéruſalem, & l'autre patriarche du Caire. Il leur donne un grand pouvoir ſur ſon eſprit ; mais ces deux prélats n'en font uſage que pour le bonheur de leurs ouailles, & la propagation de leur religion, qui fit, ſous ce règne, de grands progrès en Egypte.

[981.]

Un fameux criminel, appellé Omran, ayant quitté furtivement ſa patrie pour ſe ſouſtraire à la rigueur de la juſtice, chercha une retraite dans les marécages formés par les débordemens du Tigre. Il y demeura quelques années, vivant de ſa pêche & des oiſeaux aquatiques qu'il prenoit. Des voleurs & d'autres ſcélérats ſe joignirent à lui ; il les inſtruiſit à la pêche & aux exercices des armes, dans le deſſein d'abord de ſoutenir & de défendre leurs jours. Mais, ſe voyant bientôt à la tête d'un corps nombreux & intrépide, il oſa conſulter l'ambition qui dévoroit ſon cœur, & former le hardi projet de ſe rendre ſouverain. Tout lui parut poſſible dans la confuſion où étoient alors les régions Muſulmanes ; & d'autres avoient réuſſi avec des compagnons moins déter-

épargné le prince lui-même. Les deux officiers lui en porterent leurs plaintes, & lui demanderent avec inſtance le châtiment du téméraire. Le monarque, après avoir lu les vers, leur dit : « Comme j'ai » part avec vous à l'injure, je deſire que » vous preniez part avec moi au mérite » du pardon que je lui accorde. »

[991.]

Scherfaldoulat meurt, & Baha-Aldoula, ſon frere, s'empare de ſon trône, au mépris des droits du fils de cet Emir, qu'il immole à ſon ambition. Auſſi altéré d'argent que d'honneurs, il entreprend de dépouiller le Calife de ſes richeſſes ; &, pour cet effet, il lui envoye demander par un officier la permiſſion de lui rendre viſite dans ſon palais. Tay-Lillah, qui n'avoit aucun mauvais ſoupçon, fait préparer une fête magnifique pour le recevoir avec plus d'honneur. Au jour marqué, l'Emir ſe rend auprès du monarque, qu'il trouve aſſis ſur ſa chaire impériale ; il ſe proſterne, & s'aſſied enſuite ſur le ſiége qu'on lui avoit préparé. En même tems, il entre dans la ſalle une grande foule de gens, dont le flux & reflux cauſe un grand tumulte. Pendant cette eſpece de trouble, un officier Dilémite, qui avoit ſuivi l'Emir, s'approche du commandant des Fidèles,

avoient coutume de recevoir leur ſubſiſtances des moſquées ; &, quoiqu'il employât des ſommes immenſes pour ces grands objets, elles ne l'obligerent point de fouler ſes peuples.

[982.]

Deux hommes également ſinguliers, quoique dans des arts différens, meurent à Bagdad, preſqu'en même-tems. L'un, qui s'appelloit Thabet, excelloit dans la médecine, & ſur-tout dans la partie de cet art utile, qui apprend à connoître les maladies par le ſimple tact du pouls, ou par la ſeule inſpection du malade. Etant un jour dans le palais de l'Emir, un aſtrologue & un poëte vinrent le conſulter. Après leur avoir tâté le pouls, il dit au premier. « Vous avez mangé du veau ac-» commodé avec du lait aigre, & vous » en avez trop mangé. » Au ſecond il répondit : « Vous avez mangé onze grena-» des en une ſeule fois, & voilà la cauſe » de votre mal. » Ils en convinrent ; il leur indiqua des remèdes ; ils recouvrerent la ſanté. L'autre, qui ſe nommoit Al-Ahdah, étoit le plus habile fauſſaire qui eut peut être exiſté. Il poſſédoit le dangereux talent de contrefaire les écritures, au point que ceux-mêmes dont il imitoit le caractere, y étoient trompés.

» du côté de l'eau, la crainte me ſaiſit à » la vue de cet homme; mais il me raſ- » ſura en me diſant : Je ſuis Ali, je » viens pour vous annoncer que vous ré- » gnerez bientôt, & que vous ſiégerez » long-tems ſur la chaire du prophète : » ſouvenez-vous alors de prendre ſoin de » ma poſtérité. » A peine finiſſoit-il ces mots, que les députés de l'Emir vinrent lui annoncer ſon élévation. Le prince, qui l'avoit ſi bien reçu dans ſon palais, n'apprit cette nouvelle qu'avec les tranſports de cette joie pure qu'inſpire la ſincère amitié. Il donna à Cader un magnifique équipage pour le conduire juſqu'à Bagdad; &, pour qu'il ne manquât rien à ſes procédés généreux, il voulut l'accompagner en perſonne avec toutes ſes troupes juſqu'aux frontieres de ſes états. Baha-Aldoula l'y vint recevoir avec tous les grands de la cour, & lui prêta publiquement le ſerment de fidélité. Enſuite le Calife fit ſon entrée dans la capitale, où il ordonna toutes choſes avec beaucoup plus d'autorité que n'avoient fait depuis long-tems ſes prédéceſſeurs. L'Emir qui avoit dépoſé Tay-Lillah, parce qu'il en prenoit trop, trouva la ſienne beaucoup affoiblie ſous le long règne de ce prince qu'il avoit élevé lui-même; & les diſcor-

des de ſes enfans, qui ſe diſputerent vivement ſon héritage après ſa mort, rendirent enfin au califat la plus grande partie de ſa puiſſance.

[996.]

Aziz-Billah meurt dans le tems qu'il projettoit une grande expédition contre les Grecs, qui avoient ſouvent troublé la tranquillité de ſes états. Prince digne du trône par ſes qualités vraiment royales, bon & ſage par caractere, il regardoit ſon peuple comme la plus chere portion de ſa famille; & il le gouverna toujours avec cette douceur, cette équité, cette modération qui font couler les larmes ſur les tombeaux des bons rois, & qui ſont le plus bel éloge des ſouverains. On pourroit peut-être lui reprocher d'avoir donné trop d'empire au Chrétien Iſa, qui fut ſon ſecrétaire d'état, & au Juif Manaſſé, qui rempliſſoit la charge de tréſorier de Syrie. Ces deux miniſtres, abuſant de leur fortune, protégeoient ceux de leur religion, qui, fiers d'un tel appui, inſultoient les Muſulmans, & pouſſoient même l'excès juſqu'à s'attrouper pour les maltraiter. Le Calife n'étoit pas inſtruit de ces déſordres: les citoyens de Meſr eurent recours à un innocent ſtratagême

un chef qui ne relevoit que de lui ; & pour que ce titre ne fût pas un vain nom, il décore ce chef de la charge de ſecond Iman, & de premier Cadi de la province de Bagdad. Jamais les princes de la maiſon d'Abbas n'avoient tant fait pour les Alides.

[1006.]

Un rebelle, qui ſe diſoit deſcendant de Hésham, fils d'Abdalmélec, un des Califes Ommiades, prend les armes en Egypte, & prétend détrôner Hakem, qu'il traite d'uſurpateur. Comme il diſtribuoit auparavant de l'eau dans des bouteilles, on l'appelloit le Pere de la Bouteille. Il commença par s'ériger en réformateur, à l'exemple de tous les ſéditieux qui l'avoient précédé. Il prêchoit dans les rues, ſur les grands chemins, dans tous les lieux publics, exhortant ſes auditeurs à renoncer à leurs péchés & à vivre ſaintement. Par cette dévotion apparente, il ſe fit une multitude de ſectateurs, avec leſquels il eſſaya de dogmatiſer, le cimeterre à la main, comme avoit fait le grand apôtre, dont il voulut être le vicaire. La fortune ſeconda ſon audace. Il s'empara de la ville de Barka, défit un des généraux du Calife Fathimite, & ſe rendit maître de toute la Haute-Egypte. Tant de ſuccès rapides

pides le rendirent redoutable. Hakem, alarmé pour ſa couronne, crut devoir employer contre lui toutes les forces de l'empire. Pluſieurs armées marcherent contre les rebelles, qui ſe défendirent avec une valeur héroïque, & qui ne céderent qu'au grand nombre. Leur derniere défaite fut ſi complette, qu'il n'en reſta pas deux cents; & le Pere de la Bouteille lui-même fut fait priſonnier. On le conduiſit au monarque, qui le fit mettre pieds & poings liés ſur un chameau, avec un ſinge derriere lui, qui, lui frappant continuellement la tête, lui donna la mort. Son cadavre fut mis en piéces, & l'on en expoſa les membres dans les divers quartiers de Meſr.

[1010.]

Hakem fait maudire les Califes qui avoient précédé Ali, & ſur-tout les monarques Abbaſſides. Cader-Billah, pour lui répondre, publie un manifeſte, ſigné des chefs de la famille du prophète, d'un grand nombre de Cadis, & de divers ſçavans du plus grand mérite. « Voici ce » que penſent & aſſurent ceux qui ont » ſouſcrit ici, diſoit le ſouverain de Bag- » dad; ils ſont dignes de foi en tout ce » qu'ils avancent. Ils affirment que Moëz, » fils d'Iſmaël, tiroit ſon origine de Di-

» ſan, fils de Saïd, pere & fondateur
» d'une ſecte impie. Ils affirment auſſi
» qu'Almanſor, qui prétend régner main-
» tenant en Egypte, ſous le nom de Ha-
» kem, eſt un homme de néant, ſorti de
» la baſſeſſe, & venu comme un cham-
» pignon, ſur lequel puiſſent tomber tou-
» tes les plaies & malédictions de Dieu!
» & que, comme il eſt petit-fils de Moëz,
» il eſt iſſu des mêmes ancêtres, qui
» étoient l'écume du genre humain, l'op-
» probre du Muſulmaniſme, les peſtes de
» la ſociété, des infames, des impoſteurs,
» entiérement indignes de l'illuſtre famille
» dont ils prétendent tirer leur origine.
» Dieu veuille damner éternellement ces
» réprouvés & ces rebelles, & puiſſent-
» ils être à jamais maudits de ceux qui
» aiment la vérité & la vertu! »

[1011.]

Le Néron de l'Egypte, Hakem donne dans toutes les cruelles extravagances que peut inſpirer le deſpotiſme. Mortel ennemi des femmes, il en fait périr un grand nombre, & défend aux autres de jamais quitter leurs maiſons, ſous quelque prétexte que ce ſoit, & même de monter ſur les terraſſes pour y prendre le frais ſuivant la coutume de l'Orient. Il prohiba, ſous des peines très-ſévères, toutes

les chauſſures à leur uſage ; & les ouvriers qui oſoient enfreindre cet édit, étoient punis de mort. Il falloit préſenter à ces infortunées recluſes ce qui leur étoit néceſſaire, avec des eſpeces de pelles à manches longs, pendant que leurs portes étoient entr'ouvertes, & qu'elles ſe tenoient derriere, ſans ſe faire voir, même à leurs époux. Les maris murmurerent d'un pareil acte de tyrannie, ſur-tout à cauſe de la néceſſité où ils ſe voyoient réduits d'aller eux-mêmes aux marchés, faire les proviſions de la famille ; le deſpote appaiſa leurs clameurs, en rendant un nouvel arrêt qui ordonnoit de laiſſer les boutiques ouvertes & très-éclairées pendant la nuit, & qui permettoit de débiter déſormais par les rues toutes les denrées néceſſaires au ſoutien de la vie.

[1015.]

Un impoſteur, ſuſcité ſans doute par le tyran Fathimite, prend la qualité de prophète, & ſe fait connoître ſous le nom de Darari. Il enſeignoit que Hakem étoit Dieu, que ſa main puiſſante avoit créé l'univers, & qu'on devoit l'adorer. Le monarque, bien loin de s'oppoſer à cette extravagante doctrine, s'efforça de l'appuyer, en ſe rendant tous les matins, avant le jour, ſur une montagne, où il

diſoit avoir des entretiens familiers avec l'Être ſuprême. Le fourbe qui s'annonçoit comme ſon apôtre, ayant fait une liſte de ſeize mille adorateurs, qui déja le reconnoiſſoient pour leur divinité, vint la lui préſenter; le Calife le combla de careſſes, & lui aſſigna pour prix de ſon zèle, le premier rang à ſa cour. Mais un jour qu'il étoit aſſis dans le char du monarque, un Turc lui donna la mort, ce qui cauſa le plus grand trouble au Caire. La populace pilla, durant trois jours, la maiſon de Darari, & mit en piéces pluſieurs de ſes proſélytes. Comme les portes de la ville demeurerent fermées pendant le tumulte, l'aſſaſſin ne put échapper; il fut pris, mis en priſon, & exécuté pour le crime qu'il avoit commis. Le ſupplice de cet homme inſpira une nouvelle audace aux ſectateurs de Darari; un de ſes diſciples, nommé Hamza, oſa propager ſes ſentimens abominables; &, prenant le titre de directeur des Fidèles, il outra encore la doctrine impie de ſon maître, en permettant le mariage entre les freres & les ſœurs, les peres & leurs filles, les meres & leurs enfans. Il envoya des prédicateurs à Meſr & dans tout ſon territoire, auſſi-bien qu'en divers cantons de Syrie, où leur morale douce & commode fit de rapides progrès. Hakem, inſtruit de ces

ſuccès, manda ſon précurſeur; &, voyant que le nombre de ſes adorateurs ſe multiplioit tous les jours, il ceſſa de remplir toutes les fonctions publiques, de faire la priere, de prêcher le vendredi, d'obſerver les jeûnes & les fêtes preſcrites dans l'Alcoran; il abolit le pélerinage de la Mecque, & fit lui-même celui du temple de Thaalab, dans l'Arabie-Heureuſe. Enfin il ceſſa d'envoyer, tous les ans, à la Caaba, une riche piéce de damas, comme ſes prédéceſſeurs. Ces innovations furent un terrible ſcandale pour tous les ſages Muſulmans de ſa domination, qui craignirent que l'Iſlamiſme ne ceſſât bientôt d'être la religion de l'empire Fathimite.

[1018.]

Les Egyptiens gémiſſoient ſous le joug de la plus dure & de la plus cruelle tyrannie. Pluſieurs écrivirent au deſpote des lettres anonymes, remplies de plaintes amères & de terribles imprécations. D'autres allerent juſqu'à mettre ſur un grand chemin une figure de femme, ayant une ceinture & des ſouliers, & tenant un papier cacheté à la main. Hakem, ayant paſſé peu après dans cet endroit, prit ce papier & le lut; mais il fut ſi irrité de ce qu'il contenoit, qu'il commanda qu'on réduiſit la ville de Meſr en cendres, & qu'on maſſacrât

tous les habitans de cette malheureuſe cité. Les citoyens, inſtruits de ces ordres barbares, ſe mirent en défenſe, & repouſſerent les ſatellites du tyran. Hakem, irrité à proportion de la réſiſtance, ordonna de mettre le feu à quelques quartiers de la ville. Il ne fut que trop bien obéi; &, pendant l'incendie qui dura trois jours, il mit toutes les maiſons au pillage. Cependant il feignoit d'ignorer la cauſe & l'auteur de cette calamité; il affectoit une compaſſion inſultante. Enfin une foule d'habitans ſe réfugia dans la principale moſquée, tenant l'Alcoran à la main, & implorant le ſecours du ciel; & ces infortunés envoyerent au barbare Calife une requête conçue en ces termes: « Nous ſommes tous vos eſ-» claves: notre ville eſt à vous: nos » femmes, nos enfans ſont votre famille. » Nous ne nous ſentons coupables d'au-» cun crime qui puiſſe mériter le châtiment » que nous ſubiſſons en ce jour. Voulez-» vous que nous abandonnions notre pa-» trie? nous ſommes prêts à le faire. Hélas! » ſeigneur, ſi nos malheurs vous ſont incon-» nus, ſi vous en ignorez l'auteur, permet-« tez-nous du moins de chaſſer ceux qui » en ſont les inſtrumens.» Hakem répondit qu'il n'avoit ni commandé ni permis ces déſordres; &, toutefois, il ordonna ſecrettement aux dignes miniſtres de ſes fureurs

d'étendre de plus en plus l'incendie, & d'immoler tous ceux qui tomberoient entre leurs mains. Le quart de la ville étoit déja dévoré par les flammes ; les citoyens déſeſpérés, ruinés par le pillage, formerent la réſolution de ſe réfugier au Caire. Le Caliſe, ſurpris de ce deſſein, fit ceſſer alors le ravage, & arrêta l'inſolence des incendiaires. Ces monſtres avoient non-ſeulement pillé & maſſacré une multitude incroyable de Juifs, de Chrétiens & de Muſulmans de tout âge & de tout ſexe ; ils avoient encore enlevé quantité de femmes, & forcé leurs maris à les racheter par de groſſes ſommes : quelques-uns ſe donnerent la mort pour éviter la violence de ces bêtes féroces. Pendant cette triſte cataſtrophe, les Duraſiens & la plus grande partie de la populace s'écrioient, en voyant Hakem qui alloit par les rues monté ſur un âne : « O toi, qui es notre » Dieu, toi qui es l'auteur de la vie & de » la mort, répands ſur nous la roſée de tes » regards ! » Un peuple capable de porter à ce point la folie, méritoit preſque qu'on le traitât d'une maniere ſi barbare.

[1020.]

Le Caliſe Fathimite ayant eu avec ſa ſœur un différend très-vif, cette princeſſe offenſée des termes outrageans qu'il avoit

employés à ſon égard, forme le deſſein de venger ſon orgueil humilié. Elle engage Ebn-Davas, par l'eſpoir des premieres dignités de l'empire, à poignarder le monarque. L'ambitieux Muſulman, qui avoit auſſi à ſe plaindre du deſpote, charmé de faire ſa fortune en ſatisfaiſant ſa haine, entre ſans peine dans le reſſentiment de la ſœur du prince; &, ſuivi de deux domeſtiques, auxquels la princeſſe donne deux mille dinars pour animer leur courage, il ſe met en embuſcade ſur la montagne où Hakem ſe rendoit ordinairement pour jouir, diſoit-il, de la familiarité du Ciel. A peine fut-il apperçu, que les aſſaſſins ſe jetterent ſur lui; &, d'un coup de poignard, terminerent ſes jours & ſes crimes. Ainſi finit ce tyran dans la vingt-cinquieme année de ſon règne. Prince impie, léger, inconſtant, emporté, cruel, capricieux: il ne poſſédoit pas même l'ombre des vertus. Tous les traits de ſon viſage, tous ſes geſtes, toutes ſes attitudes, annonçoient les vices honteux qui défiguroient ſon ame. Soupçonneux à l'excès, parce qu'il n'ignoroit pas qu'il étoit déteſté, il ſe promenoit ſouvent la nuit, déguiſé, pour découvrir ce qu'on penſoit de lui. Il employoit auſſi de vieilles femmes qui lui ſervoient d'eſpionnes, & qui alloient de maiſons en maiſons afin de pénétrer dans le ſecret des familles, &

rapporter au Calife les diſpoſitions de ſes ſujets à ſon égard. Il perſécuta cruellement les Chrétiens & les Juifs, & fut durant ce tems le plus zélé protecteur du Muſulmaniſme ; il les obligea de porter des marques diſtinctives ; il fit démolir la fameuſe baſilique de la réſurrection à Jéruſalem, & plus de trente mille autres égliſes en Syrie & en Egypte, & confiſqua tous les vaſes ſacrés, les riches ornemens & les biens qui leur appartenoient ; enfin, il contraignit le plus grand nombre à ſe faire Mahométans ; puis, changeant tout-à-coup de conduite, il déchargea ſa fureur ſur les Muſulmans, permit aux Chrétiens de rebâtir leurs temples, leur reſtitua les richeſſes dont il les avoit dépouillés & tous les priviléges dont ils avoient jouis : enfin il leur rendit le libre exercice de leur religion, & ne ſévit point contre ceux qui quitterent l'Iſlamiſme pour l'embraſſer. Ce fut par une ſuite de cette même inconſéquence, qu'après avoir fait maudire ſolemnellement les Abbaſſides, il révoqua ſon édit, & combla de faveurs les princes de cette famille, qui vivoient dans ſes états.

DHAHER-LEEZAZ-DINILLAH, *en Egypte,*

ET

CADER-BILLAH, *à Bagdad.*

[1021.]

LEs aſſaſſins de Hakem, après avoir commis leur crime, avoient rapporté ſecrettement le cadavre du monarque à la princeſſe ſa ſœur, qui le fit inhumer dans ſa maiſon ; & cacha quelque tems ſa mort. Mais à la fin, le peuple commençant à s'émouvoir, elle aſſembla les grands & les principaux de la cour, leur apprit que ce prince ne vivoit plus, & fit proclamer Abul-Haſſan-Ali, fils du monarque défunt, ſous le nom de Dhaher-Leezaz-Dinillah. Comme le nouveau ſouverain étoit trop jeune, la princeſſe prit en main la régence de l'empire, qu'elle remplit durant quatre ans avec une ſageſſe capable de faire oublier les excès de ſon frere. Le premier uſage qu'elle fit de ſa puiſſance, fut d'ordonner le ſupplice d'Ebn-Davas & de ſes deux domeſtiques, qui apprirent alors, mais trop tard, que les traîtres ne trouvent ordinairement le ſalaire de leurs forfaits que ſur un échafaud.

[1026.]

Un poëte Perſan, nommé Ferduſſi, ayant quitté pour quelque mécontentement la cour du ſultan Mahmoud, en l'honneur duquel il avoit compoſé un poëme de ſoixante mille vers, qui lui avoit été payé ſoixante mille piéces d'argent, ſe retire à Bagdad, & ſe met ſous la protection du Calife. Mahmoud, l'ayant appris, écrit auſſi-tôt au prince Abbaſſide, & le prie de lui renvoyer Ferduſſi, le menaçant, en cas de refus, de lui déclarer la guerre. Cader, dont la modération étoit la principale vertu, ſe contenta de répondre au Sultan par ces paroles tirées du chapitre cent cinq de l'Alcoran : « Ne ſçavez-vous pas » comment Dieu a traité les gens de l'é- » léphant? » Ce chapitre eſt intitulé l'Éléphant, & il y eſt parlé de la miraculeuſe défaite d'un roi d'Éthiopie, qui étoit entré dans l'Arabie avec de puiſſantes troupes & un grand nombre d'éléphans, pour détruire la ville & le temple de la Mecque. Il crut trouver dans ce paſſage une alluſion délicate, capable de déſarmer le courroux du ſultan, qui, s'étant emparé des Indes, poſſédoit une multitude d'éléphans; il ne ſe trompa point.

[1028.]

Le célèbre Abou-Rihan ſe fait, par ſes profondes recherches ſur la géométrie, ſur l'aſtronomie & ſur la médecine, un nom immortel, & ſurpaſſe dans ces ſciences tous ceux qui avoient illuſtré le Muſulmaniſme avant lui. Il excelloit ſur-tout dans l'aſtrologie judiciaire; & toujours, dit-on, l'évènement vérifioit ſes prédictions. Le ſultan Mahmoud l'ayant fait venir à ſa cour pour éprouver ſon ſçavoir, lui donna audience au milieu d'un ſallon qui étoit ouvert de quatre côtés, & lui demanda s'il pourroit bien deviner par quel endroit il ſortiroit de ce lieu? Abou-Rihan prit du papier & de l'encre, & écrivit ſur un billet, qu'il cacha ſous le couſſin du Sultan, ce qu'il en penſoit. Alors le monarque ordonna d'abattre une partie de la muraille du ſallon, par laquelle il ſortit; & l'on trouva préciſément dans la ſcédule de l'aſtrologue, que le ſultan devoit ſortir de ce ſallon par une brèche. Auſſi-tôt Mahmoud commanda qu'on le jettât par la fenêtre comme magicien; mais il avoit fait préparer ſous la fenêtre du ſallon un apentis, par le moyen duquel Abou-Rihan gliſſa juſqu'en bas ſans ſe faire aucun mal; puis, l'ayant fait remonter, il lui dit: « Je ſuis » aſſuré que vous n'aviez pas prévu aujourd'hui cet accident? » L'aſtrologue en-

voya chercher dans le moment ſes éphémérides, & l'on trouva, dans la direction qu'il avoit dreſſée de ce jour-là, que cette aventure même y étoit pronoſtiquée.

Ce docteur étant venu à Bagdad pour converſer avec les ſçavans perſonnages qui peuploient, ſous la protection de Cader, les célèbres académies de cette capitale, apperçut un payſan qui contemploit avec ſurpriſe une carte aſtronomique, ſur laquelle on voyoit les douze ſignes du zodiaque. Abou-Rihan lui demande ſous lequel de ces ſignes il eſt né. « Sous le bouc, » répond le ruſtique. — Mais reprend le » philoſophe, il n'y a pas de telle conſtel- » lation dans le ciel. — Je n'en ſçais rien, » réplique l'Arabe ; on m'a dit autrefois » que j'étois né ſous le chevreau ; &, » comme je ſuis très-vieux, je m'imagine » que ce chevreau eſt maintenant un vieux » bouc. »

[1030.]

Cader-Billah avoit déclaré ſon fils Abu-Joafar-Abdallah, pour ſon ſucceſſeur, ſous le nom de Cayem-Bemrillah. Il confirme de nouveau cette élection, & termine une carriere de quatre-vingt-ſept ans, dont il avoit régné quarante. C'étoit un prince juſte, droit, religieux, charitable, que ſa douceur & ſa bienfaiſance firent adorer de

toit ſouvent en habit d'homm
mun, les tombeaux des prétend
ſulmans, le firent reſpecter par
audacieuſes qui ne reſpectoie
piété les pénétroit de la vé
plus profonde ; &, quand la
animoit les uns contre les autre
qu'il ſe montrât pour calmer a
aveugle fureur, & les ramene
Après ſes obsèques, ſon fils fu
& confirma tous les officiers
adminiſtré l'empire ſous le r
pere.

[1035.]

Après avoir gouverné ſages
quinze ans, la Syrie & l'Egyp
meurt au Caire, regretté de ſes
plus ſemblable à ſon aïeul qu'à

MOSTANSER-BILLAH, *en Egypte*, ET CAYEM-BEMRILLAH, *à Bagdad.*

[1036.]

LE monarque Fathimite ne laiſſoit qu'un fils, à peine âgé de neuf ans, mais dont les diſpoſitions précoces ſtattoient les Egyptiens des plus douces eſpérances. Les miniſtres de l'empire firent proclamer ce jeune prince ſous le nom de Moſtanſer-Billah, le montrerent aux troupes & aux peuples, & s'appliquerent à développer les heureuſes qualités qu'il avoit reçues de la nature. On lui donna les maîtres les plus habiles, & principalement ceux dont l'objet eſt de former les mœurs. Le jeune ſouverain profita de leurs leçons ; & l'on remarque qu'avant l'âge de douze ans, il étoit déja Muſulman exemplaire, & poëte excellent.

[1037.]

Le fameux Ebn-Sina, que nous appellons Avicenne, termine ſes jours, après avoir été regardé comme le prodige de ſon ſiécle. A dix ans, il ſçavoit l'Alcoran

par cœur ; il avoit lu & commenté Euclide & l'Almageſte de Ptolémée, & ſe diſtinguoit déja dans toutes les parties de la littérature. Il ſe livra dès-lors à l'étude de la médecine ; & les progrès qu'il fit dans cet art furent ſi rapides, qu'à ſeize ans, il avoit déja fait un grand nombre de cures merveilleuſes. Quand ſa réputation ſe fut établie, il ſe renferma durant dix-huit mois, conſacrant tout ce tems à la méditation & à la lecture. Quand il trouvoit quelques queſtions difficiles qu'il ne pouvoit réſoudre dans l'inſtant, il ſe tranſportoit à la moſquée, & ne ceſſoit de prier Dieu qu'il ne fût éclairci ſur ce qu'il deſiroit ſçavoir. Il liſoit & écrivoit principalement la nuit, à la lueur d'une lampe ; &, quand il ſe ſentoit épuiſé, il avaloit un verre de vin, dont la chaleur douce & cordiale ranimoit ſes forces abattues. Il trouva en ſonge la ſolution de pluſieurs problèmes qui l'avoient arrêté étant éveillé. Après avoir parcouru pour ainſi dire toute la domination des ſciences, durant ce court intervalle ; après avoir approfondi tous les ſecrets de la médecine, de la chymie ; ſondé la nature, interrogé tous les êtres ; après avoir enfin étudié tour-à-tour la logique, les mathématiques, la haute géométrie, la théologie, la poëſie & l'hiſtoire, on le vit donner au public,

avant

avant l'âge de dix-neuf ans, des Traités ſur toutes ces matieres ; & la ſolidité de ces ouvrages, lus encore aujourd'hui avec admiration, ne fut pas ce qui cauſa la moindre ſurpriſe. Son nom devint bientôt célèbre dans tout l'empire Saraſin. Le prince de Hamadan, pour l'attacher à ſa cour, le déclara ſon viſir ; & ſans doute Avicenne eût réuſſi dans ce poſte auſſi-bien que dans ſon Muſéum, ſi les ſoldats, craignant ſa ſévérité, n'euſſent pillé ſon palais, & forcé leur ſouverain à le dépouiller d'une dignité qu'il eût trop bien remplie. On voulut la lui rendre quelque tems après ; on fit même violence à ſa modeſtie ; &, pour ſe ſouſtraire aux inſtances preſſantes des Hamadanites, il ſe vit contraint de prendre la fuite. De viſir, il devint apothicaire, chymiſte & médecin. Le ſultan Mahmoud le fit venir dans ſes états ; mais, ſe voyant en but à la jalouſie des ſçavans du pays, il prit encore la fuite. Cette évaſion mit le ſultan en fureur ; &, comme ce monarque étoit alors le plus puiſſant prince de l'Orient, il fit crayonner un portrait d'Avicenne, qu'on diſtribua dans toutes les cours, avec ordre de lui renvoyer le fugitif. Avicenne échappa aux pourſuites de Mahmoud, & ſe rendit dans le Géorgian, où, ſous un nom ſuppoſé, il exerça la médecine avec un ſuccès mi-

raculeux. Kabus, qui régnoit dans ce pays, ayant ouï parler de ſon habileté, le manda pour viſiter ſon neveu, attaqué d'une maladie qu'aucun médecin n'avoit pu connoître. Avicenne n'eut pas plutôt tâté le pouls du malade, & examiné ſon urine, qu'il jugea que ſa maladie étoit cauſée par une violente paſſion pour quelque perſonne, dont il avoit fait un myſtere au roi ſon oncle. Pour s'en éclaircir davantage, pendant qu'il étudioit le pouls de ſon malade, il fit venir le concierge du palais, & le pria de lui nommer tous les quartiers & tous les appartemens de cette belle maiſon. Le concierge ſatisfit à ſa demande, & le médecin s'apperçut, quand il nomma un certain appartement, d'une plus grande émotion dans le jeune prince. Alors il s'informa des perſonnes qui occupoient cet appartement, & au nom d'une d'entr'elles, le pouls du malade battit avec tant de violence, qu'Avicenne ne douta plus que la paſſion qu'il avoit pour cette perſonne ne l'eût réduit dans l'état où il ſe trouvoit; & il déclara dans le moment que l'unique moyen de le guérir étoit de lui donner la perſonne qu'il aimoit. Kabus, inſtruit de cette découverte, eut la curioſité de voir le médecin de ſon neveu; &, comme il avoit reçu un de ces portraits que le ſultan avoit fait courir, il

le reconnut auſſi-tôt pour l'immortel Ebn-Sina ; il le combla de careſſes & de préſens, & ſe garda bien de le renvoyer à Mahmoud. Durant un ſéjour qu'il fit à Iſpahan, les ſçavans qui compoſoient l'académie de Schiraz lui envoyerent des objections contre un de ſes ouvrages ſur la logique & la métaphyſique, le priant d'y répondre. Le député paſſa une grande partie de la nuit avec Avicenne, & ne ſe retira que vers le lever de l'aurore. Avicenne, au lieu de ſe mettre au lit, travailla ſur le champ à la réfutation exigée, avec tant d'application, qu'il l'acheva en moins de trois heures, & la remit au porteur des objections. Les docteurs de Schiraz en furent ſi ſatisfaits ; ſa promptitude merveilleuſe, & la ſublimité de ſon génie les étonnerent de telle ſorte, que la plûpart n'oſoient le regarder comme un homme, & ſoutenoient que c'étoit une intelligence céleſte, revêtu du voile de l'humanité. Mais la vie voluptueuſe de ce ſçavant démontroit bien le contraire. Aveuglément livré aux femmes & au vin, l'exceſſive débauche dans laquelle il vécut, conſuma des forces déja altérées par l'étude. Un jour qu'il fut attaqué d'une violente colique, il ſe fit donner, pour s'en délivrer plus promptement, huit lavemens qui lui cauſerent une ulcération dans les

inteſtins, ſuivie d'une excoriation & d'une attaque d'épilepſie. Ce mal, qui eſt aſſez ſouvent une ſuite de la colique, l'affoiblit à un tel point qu'il fut quelque tems ſans pouvoir ſe lever. Enfin, une langueur mortelle s'étant emparé de tous ſes membres, il expira, victime de ſes excès, mais comblé d'une gloire immortelle. Un poëte ſatyrique fit graver ſur ſa tombe cette épitaphe : «Ici repoſe un philoſophe qui a enſei-» gné la ſageſſe ſans la pratiquer lui-même, » & qui a cultivé la médecine ſans ſon-» ger à conſerver ſes jours. »

[1041.]

Abu-Thaher, célèbre aſtronome, ſe trouvant dans Tabriz, que nous appellons vulgairement Tauris, & qui reconnoiſſoit pour fondatrice Zobéïdah, femme d'Haroun-Al-Raſchid, dreſſe l'horoſcope de cette ville, & prédit que, le vendredi, quatrieme jour du ſecond mois Arabique, appellé Safar, entre l'heure de vêpres & celle du coucher, un tremblement de terre la renverſera de fond en comble. Ce funeſte accident arriva préciſément comme l'avoit annoncé l'aſtrologue ; & les habitans de Tabriz furent enſevelis ſous ſes ruines au nombre de plus de quarante mille. Deux ans après, on voulut relever cette cité malheureuſe. Thaher fut prié de déſigner

lui-même le tems le plus propre pour entreprendre ce grand ouvrage ſous de plus heureux auſpices. Il choiſit l'aſcendant du ſcorpion pour en jetter les fondemens, & dit alors aux citoyens : « Je vous réponds » du tremblement de terre, mais non pas » de l'inondation. » En effet, l'auteur du Nighiariſtan, ouvrage d'une aſſez grande autorité, compoſé plus de quatre ſiécles après ce triſte évènement, remarque que la ville de Tabriz n'avoit éprouvé juſqu'à ſon tems aucun tremblement de terre conſidérable. Si tout cela eſt vrai, il falloit, ou que cet aſtrologue fut très-heureux dans ſes conjectures, ou ſon art n'étoit pas abſolument une chimère.

[1058.]

Abul-Hareth, plus connu ſous le nom de Baſaſiri, qui d'eſclave étoit devenu général des Turcs ſes compatriotes, ayant eu de grands différends avec le viſir de Cayem, eſt obligé de quitter Bagdad, & de ſe mettre avec ſes troupes ſous la protection de Moſtanſer. Le prince Fathimite, charmé d'avoir une occaſion de nourrir la diſcorde dans les états de ſon rival, prodigue au rebelle l'argent & des guerriers. Baſaſiri fait des conquêtes : l'Irac-Arabique ſe ſoumet à ſes loix ; il fait des courſes juſqu'aux portes de la capitale :

le monarque Abbaſſide implore l'aſſiſtance de Togrul-Bek, chef des Selgiucides. Ce prince accourt, défend le Calife, pour l'aſſervir à ſon tour, & réprime les hoſtilités de Baſaſiri, qu'il circonſcrit dans les domaines qu'il avoit uſurpés. Mais, ayant été obligé d'aller faire la guerre à l'un de ſes freres qui vouloit s'emparer de ſes états, le général Turc profita de ſon abſence pour ſe rendre maître de Bagdad & de la perſonne de Cayem. Baſaſiri entra dans cette cité célèbre avec l'appareil formidable d'un conquérant vindicatif. A la tête des troupes marchoient les enſeignes Egyptiennes, ſur leſquelles on liſoit ces mots: « Moſtanſer-Billah eſt l'unique em» pereur des Fidèles. » C'étoit annoncer à Cayem le triomphe de ſon plus cruel ennemi, & la chûte de ſa puiſſance. En effet, Baſaſiri fit proclamer le monarque Fathimite dans toutes les moſquées de l'empire Abbaſſide; & Cayem, dépoſé ſolemnellement, fut jetté dans les fers. Le viſir de ce prince, ce miniſtre qui avoit porté par ſa fermeté le capitaine Turc à la révolte, fut arrêté, chargé de chaînes, & promené, monté ſur un chameau, par toutes les rues de la ville, vêtu d'un habit de laine, un grand bonnet rouge ſur la tête, & un collier de cuir au col, pendant qu'un homme le fouettoit tout le long du chemin. Ce n'é-

toit-là que le prélude de ſon ſupplice. Après l'avoir donné de la ſorte en ſpectacle, le barbare le fit coudre dans une peau de bœuf fraîche, avec les cornes ſur ſa tête ; puis on le ſuſpendit à des crochets, & l'on continua de le frapper juſqu'à ce qu'il expirât.

[1060.]

La domination de Baſaſiri fut de courte durée. Tandis que Cayem languiſſoit dans un cachot, Togrul-Bek, ſon Emir-Al-Omra, triomphoit de ſon frere, & rétabliſſoit ſa puiſſance. Le bruit des ſuccès de ce miniſtre pénètre juſqu'aux oreilles de l'auguſte priſonnier ; il trouve un ſujet fidèle qui oſe ſe charger de remettre au prince Selgiucide une lettre conçue en ces termes : « Cherchez un Muſulman qui me » délivre ; car je ſuis entre les mains du » plus cruel ennemi de la religion que » nous profeſſons. » Le ſultan Selgiucide ſe contenta de répondre par ce verſet de l'Alcoran : « Je viens à eux, je les chaſ» ſerai, & ils n'en auront que la honte. » Il part auſſi-tôt, & prend la route de Bagdad ; à ſon approche, Baſafiri ſe retire ; Cayem recouvre ſa liberté ; ſon Emir le comble de préſens, le conduit dans la capitale, tenant la bride de ſon cheval, & le venge de l'uſurpateur, contre lequel il fait

marcher ſes troupes. Les deux armées ſe rencontrerent ; la bataille fut ſanglante, & finit par la mort de Baſafiri, qui fut tué dans la chaleur du combat.

[1063.]

Togrul-Bek, malgré ſes grands ſervices, ne peut obtenir en mariage la fille de Cayem. Le fier Calife, croyant être encore ce qu'avoient été ſes prédéceſſeurs, refuſa conſtamment de ſe prêter à ſes vives inſtances. Le prince Selgiucide, las de prier inutilement, comme miniſtre, voulut enfin agir en ſouverain. Par l'avis de ſon viſir, il défendit aux officiers du monarque Abbaſſide de lever aucuns deniers publics ; ce qui mit le Calife dans une telle indigence, qu'il conſentit enfin à donner la belle Séida, ſa fille, à l'Emir-Al-Omra. La princeſſe partit pour ſe rendre à Tauris, auprès de ſon époux, & le ſultan fit pour la recevoir des préparatifs dignes d'elle & de lui. Mais la ſurveille de ſes nôces, une perte de ſang le mit au tombeau, à l'âge d'environ ſoixante-dix ans, & Séida revint auprès de ſon pere. Alp-Arſlan, neveu de Togrul-Bek lui ſuccéda dans la dignité d'Emir, & fut confirmé par le Calife.

[1066.]

Le Nil n'ayant point eu ſes débordemens ordinaires, l'Egypte eſt affligée d'une fa-

mine ſi affreuſe, que trois boiſſeaux de farine ſe vendoient quatre-vingt dinars. Un chien en coûtoit cinq, un chat trois. Les ordures les plus fétides, les animaux les plus immondes, devenoient des mets pour les gens mêmes les plus délicats. Ce terrible fléau n'épargna perſonne. Le viſir vit périr de misère ſes nombreux domeſtiques; il ne lui en reſtoit plus qu'un ſeul, qui pouvoit à peine traîner ſes membres languiſſans. Un jour qu'il s'en fit accompagner pour ſe rendre au palais du Calife, il lui laiſſa ſon cheval, avec ordre de l'attendre à la porte; mais trois indigens enleverent l'animal & ſon gardien, & les dévorerent; le miniſtre ſe plaignit de cette inſolence; les trois coupables furent arrêtés, & condamnés à expier leur crime ſur un gibet. On les ſuſpendit hors de la ville, & le lendemain on ne trouva que leurs os; les triſtes habitans des environs en avoient dévoré les chairs; car, dans cette déplorable calamité, on avoit converti en alimens les cadavres mêmes des hommes, des femmes & des enfans; on en faiſoit bouillir, & l'on en vendoit publiquement. Le Calife épuiſa ſes reſſources, pour diminuer les rigueurs de cette déſeſpérante déſolation; il ſacrifia dix mille deux cents chevaux qu'il nourriſſoit dans ſes écuries; il vendit toute ſa vaiſſelle, ſes joyaux, ſes meubles

de prix, ſes riches gardes-robes ; il prodigua tous les tréſors amaſſés par ſes prédéceſſeurs, & ceux que Baſaſiri lui avoit envoyés après le pillage de Bagdad : jamais on n'avoit mieux employé les richeſſes. Afin de prévenir toute mutinerie parmi les troupes, on leur diſtribua, au lieu d'argent & de vivres, quatre-vingt mille veſtes de prix, vingt mille cottes de mailles, & vingt mille épées richement garnies, & même tous les magnifiques meubles du ſérail. Pluſieurs Noirs des gardes du monarque tuerent ſecrettement des femmes, dont ils dévoroient la chair ; ils furent découverts par une de ces victimes de leur voracité. C'étoit une femme fort replette ; pendant qu'ils avaloient une de ſes feſſes qu'ils lui avoient coupée, elle s'échappa de leurs mains, & ſe réfugia chez le viſir. Ce miniſtre fit arrêter les coupables, & les condamna au dernier ſupplice. La peſte, ſuite ordinaire de la famine, vint mettre le comble aux déſaſtres de l'Egypte, & moiſſonna la plus grande partie de ſes infortunés habitans.

Bagdad & ſon territoire ne furent point exempts non plus de calamités. Les pluies furent ſi grandes dans la Chaldée, ou Irac-Arabique, qu'elles firent groſſir & déborder extraordinairement le Tigre, de ſorte que l'on voyoit les animaux ſauvages & domeſtiques, emportés pêle-mêle par le

courant des eaux. Le Calife lui-même, étant assis sur son trône, en fut tellement environné, qu'il fallut qu'un esclave hardi & vigoureux le prît sur ses épaules pour le sauver.

[1074.]

Après avoir siégé sur la chaire du prophète quarante-quatre ans & neuf mois, Cayem termine sa carriere dans sa soixante-seizieme année. Prince digne de son rang, digne de régner par lui-même; sa douceur, sa bonté donnoient du prix à toutes ses actions; sa piété les sanctifioit; son équité, sa bonne foi les rendoient aimables; ce fut un malheur pour l'empire de Mahomet, qu'il n'eût que le nom de souverain, sans en avoir la réalité. Ses conseils & sa profonde capacité dans les affaires dirigerent toujours les démarches de ses Emirs : c'est à sa prudence que les Selgiucides doivent une partie de leurs succès. Il supportoit avec la patience d'un sujet fidèle leur odieux despotisme, & se consoloit, dans le sein des belles-lettres & surtout de la poësie qu'il chérissoit, de la tyrannie de ses ministres.

MOCTADI-BEMRILLAH, *à Bagdad*, ET MOSTANSER-BILLAH, *en Egypte.*

[1074.]

CAYEM, ſentant approcher le terme de ſes jours, avoit aſſemblé les principaux ſeigneurs, le grand Cadi ou chancelier, & ſon viſir, pour leur notifier le choix qu'il faiſoit de ſon petit-fils Abul-Kaſſem-Abdallah, fils de Mahomet, pour lui ſuccéder. Après que le monarque eut rendu l'eſprit, le nouveau ſouverain prit le nom de Moctadi-Bemrillah, ſe fit prêter ſerment par tous les grands de l'empire, & fut reconnu en Syrie, en Arabie, en Paleſtine & dans l'Irac. Jamais prince ne fut plus reſpecté par les Emirs-Al-Omra. Malec-Scha, qu'il revêtit de cette dignité, s'empreſſa dans toutes les occaſions de lui prouver ſa dépendance; & ce ſultan, contre l'uſage de ſes prédéceſſeurs, ne ſe crut à la tête des Selgiucides & de l'empire, que pour en faire aimer ou redouter le chef unique & véritable.

[1075.]

Moctadi aimoit & cultivoit les ſcienees, comme ſon aïeul. Malec-Scha, qu'un même goût caractériſoit, agiſſoit de concert avec

le Calife, pour fixer les ſçavans dans leurs états. Les deux princes raſſemblerent les plus habiles aſtronomes, & leurs bienfaits produiſirent la fameuſe réforme du Calendrier Perſan. Après de mûres obſervations, on fixa le premier jour de l'année ſolaire au premier degré du bélier. Ce jour ſe trouvoit pour-lors, par la négligence des aſtronomes, ou, pour mieux dire, par la ſucceſſion des années, reculé juſqu'au quinzieme degré des poiſſons; de ſorte qu'ils furent obligés de ſupprimer quinze jours entiers, de la même maniere qu'on a été dans la néceſſité d'en retrancher dix, dans la réforme du Calendrier Julien, l'an de J. C. 1582, pour ramener l'équinoxe du Printems à ce premier degré du bélier.

[1087.]

Le monarque Abbaſſide épouſe la fille de Malec-Scha, princeſſe douée d'une très-grande beauté. Les fêtes qui ſe donnerent à Bagdad, lorſqu'elle y fit ſon entrée, ſurpaſſerent tout ce qu'on avoit vu juſqu'alors dans le Muſulmaniſme. Toutes les rues de la ville furent éclairées de flambeaux de cire & de fanaux. Au deſſert du feſtin, on employa quatre-vingt mille livres de ſucre, & tout le reſte des profuſions répondit à celle-ci. Cependant la princeſſe ne vécut pas long-tems en bonne intelligence avec ſon époux. Deux ans après ſon mariage,

elle voulut retourner auprès de ſon pere ; & le Calife, fatigué de ſon humeur acariâtre, la renvoya ſans regret.

[1088.]

Le fils du viſir de Moſtanſer avoit été fait gouverneur d'Alexandrie. Ce jeune homme, ſéduit par les conſeils de quelques officiers ſéditieux, ſe révolte contre le Calife ſon bienfaiteur, & ſubſtitue ſon nom à celui de ſon ſouverain dans les prieres publiques. Le viſir ſe met à la tête des troupes Fathimites, pour aller punir ſon fils rebelle. Il l'aſſiége durant deux mois dans Alexandrie, & l'oblige enfin de ſe remettre à ſa diſcrétion. La ville ne ſe préſerva du pillage qu'en donnant cent vingt mille dinars. Le jeune audacieux, auteur de la rebellion, fut jetté dans les fers. Mais, peu capable de fléchir ſous la main qui le châtioit, il conçut, dans l'obſcurité de ſon cachot, le noir deſſein de poignarder ſon pere. Ce miniſtre en fut inſtruit ; &, comme un autre *Brutus*, oubliant alors qu'il étoit pere, pour ne ſonger qu'à ſa qualité de citoyen, il ordonna la mort de ce fils incorrigible.

[1094.]

Au ſortir d'un feſtin, où cependant on n'avoit fait aucun excès, Moctadi étant entré dans ſon cabinet avec une de ſes femmes pour expédier quelques affaires, il lui demanda tout-à-coup : « Que veulent ces

» gens qui s'introduiſent ici ſans ſe faire » annoncer ? » La princeſſe, étonnée, ſe tourne du côté où le Caliſe croyoit voir du monde, & n'appercevant rien, elle jetta les yeux ſur ce prince, qu'elle vit ſubitement chanceler, perdre connoiſſance & tomber mort à ſes pieds. Monarque eſtimable, il aimoit la juſtice ; il corrigea pendant ſon règne une infinité d'abus que l'anarchie avoit introduits, & rendit aux loix leur premiere vigueur. On dit qu'il étoit très-verſé dans tous les rits & dans toutes les pratiques du Mahométiſme, qu'il avoit de la piété, qu'il chériſſoit les gens de bien, qu'il étoit brave, affable, charitable & bon poëte.

Onze mois après, mourut au Caire Moſtanſer-Billah, après un règne d'environ ſoixante ans. Il ſe laiſſa gouverner par ſes viſirs, qui heureuſement n'employerent leur puiſſance que pour le bonheur des peuples. Comme ce prince avoit du goût pour la poëſie, il paſſoit apparemment ſon tems à lire ou à compoſer ; mais étoit-ce pour cela qu'il avoit été placé ſur le trône ? On a conſervé des vers qu'il adreſſa à ſon viſir, au ſujet de la punition de quelques ſéditieux, auxquels il jugea à propos de pardonner contre l'avis de ce miniſtre. Si toutes ſes poëſies avoient eu de pareils objets, au moins on le placeroit au nombre des princes clémens, & alors il eût figuré parmi le peu de deſpotes qui ont ſçu pardonner.

MOSTADER-BILLAH, *à Bagdad*, ET MOSTALI-BILLAH, *en Egypte.*

[1094.]

AUSSI-TÔT que la nouvelle de la mort de Moctadi ſe fût répandue, Abul-Abbas-Ahmed, ſon fils, fut proclamé dans Bagdad, & placé ſur le trône de Mahomet, avec l'approbation de Barkiarok, fils de Malec, qui ſe fit déclarer Emir-Al-Omra, prit le titre de ſultan des Selgiucides, & ſe rendit maître, comme ſes prédéceſſeurs, non-ſeulement de la perſonne du Calife, mais du Califat même.

Tandis qu'on donnoit paiſiblement un chef à la ſouveraineté de Bagdad, l'intrigue & la politique faiſoient agir leurs reſſorts en Egypte, pour aſſurer la couronne Fathimite au plus jeune des fils de Moſtanſer. Ce monarque, avant ſon décès, avoit eu deſſein de déclarer Nézar, ſon fils aîné, pour ſon ſucceſſeur. Mais le viſir Afdal, qui régnoit ſous le nom du Calife, fit échouer ce projet par haine pour le jeune prince qui l'avoit inſulté. Un jour qu'il parut devant lui ſans deſcendre de cheval,

cheval, Nézar qui ſe crut outragé par cet oubli de l'étiquette, lui cria d'un ton de mépris : « A bas, Arménien ! » Le tout-puiſſant miniſtre obéit ; mais il promit dès ce moment de ſe venger, & tint parole. Il vint à bout d'engager tous les officiers de l'armée, les docteurs de la loi, & ceux qui occupoient les premieres places de l'état, à reconnoître pour ſouverain Abul-Caſſem-Ahmed : il aſſura publiquement qu'avant d'expirer, Moſtanſer avoit deſtiné le ſceptre à ce prince ; il produiſit des témoins qui atteſterent la même choſe : Nézar, qui déja agiſſoit en maître, fut contraint de céder, & de proclamer avec les autres ſon jeune frere, qui prit le nom de Moſtali-Billah. Sa ſoumiſſion étoit ſimulée ; au premier inſtant, il ſe réfugia à Alexandrie, prit les armes, gagna les habitans, & prétendit recouvrer l'héritage qu'on lui raviſſoit. Afdal alla l'aſſiéger dans ſon aſile, le fit priſonnier, & lui pardonna. Une nouvelle rebellion, auſſi malheureuſe que la premiere, étouffa dans le miniſtre les ſentimens de miſéricorde. Il le fit précipiter dans un noir cachot, affreux ſépulcre dans lequel on le laiſſa mourir de faim.

[1095.]

Les aſtrologues de Bagdad annoncent

au Calife une inondation, qui, par ſon étendue & ſes effets, approcheroit fort du déluge arrivé du tems de Noé. Cette prédiction jette les habitans de la capitale & la cour même dans les plus vives allarmes. Moſtader appelle auſſi-tôt Ebn-Ayſun, le plus habile aſtronome de ſon ſiécle, & le prie de vérifier cette redoutable menace. Après avoir fait ſes calculs & opéré ſes combinaiſons, Ayſun répondit: » Seigneur, au tems de Noé, les ſept pla-» nettes ſe ſont rencontrées dans le ſigne » des poiſſons; mais cette année il ne s'en » trouvera que ſix, parce que ſaturne eſt » dans une autre partie du ciel. Si cette » derniere planette s'étoit trouvée dans le » même ſigne avec les ſix autres, la pro-» ximité de ces corps céleſtes auroit né-» ceſſairement produit un déluge univerſel. » Ainſi la prédiction eſt fauſſe. Cependant » il y aura certainement une terrible inon-» dation, qui enſevelira ſous les eaux » quelque ville ou contrée conſidérable, » où il y aura une grande multitude de » peuple de différens pays raſſemblée. » Comme il y avoit à Bagdad un prodigieux concours de marchands & d'autres perſonnes qui venoient des régions même les plus reculées de l'Orient, cette prédiction effraya tellement les habitans de cette capitale qui étoit fort peuplée, qu'ils éleverent des

digues dans les endroits les plus exposés au débordement des eaux, & prirent toutes les précautions nécessaires pour leur sûreté. La prédiction s'accomplit à l'égard de la caravane de la Mecque, qui étoit campée dans la vallée d'Al-Manakeb. La plûpart de ceux qui la composoient furent emportés & noyés par un torrent, avec leurs bêtes de somme, leurs bagages & tout ce qu'ils avoient avec eux; il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui se sauvèrent sur les montagnes voisines. Il est bon de rapporter de pareilles histoires, pour montrer quel fond on doit faire sur le grand art de l'astrologie judiciaire.

Une inondation que les astrologues n'avoient point prédite, & qu'il importoit cependant aux Musulmans de prévoir, fut celle des Chrétiens qui enlevèrent Jérusalem au monarque Egyptien qui venoit d'en faire la conquête sur les Seljucides; on ne sçauroit décrire les excès des vainqueurs. Pendant une semaine entière, ils ne cessèrent de massacrer les Musulmans, sans être retenus par la sainteté du lieu. En un seul jour, ils en immolèrent plus de soixante-dix mille dans une vaste mosquée. Ils chassèrent tous les Juifs dans leur temple, & les y brûlèrent. Parmi le

ſor, que portoit ce jeune prince, en celui d'Amer-Béahkam-Allah.

[1107.]

Les Chrétiens d'Egypte ſe ſervoient, ſurtout dans les affaires eccléſiaſtiques, de l'ère des martyrs, appellée auſſi l'ère de Dioclétien, qui commençoit l'an 284 de Jeſus-Chriſt; & pour le civil, ils ſe ſervoient de l'hégire, ainſi que les Mahométans. Mais, comme les derniers comptoient par années lunaires, & les autres par années ſolaires, il ſe trouva à la longue une grande différence entre le calcul que l'on appelloit Coptique, parce que les Chrétiens Egyptiens, ou Coptes, le ſuivoient, & celui des diſciples de Mahomet. Après la révolution de trente-trois ans, les Muſulmans ajoutoient un an, pour ſuppléer aux jours que chacune de leurs années lunaires avoit de moins que celles qui ſont réglées ſur le cours du ſoleil. Le tribut que les Arabes appelloient Kharaï, & que les Mahométans levoient ſur les Chrétiens Coptes, ſe payoit ſelon l'ordre des mois qui formoient l'année Egyptienne ou ſolaire, qui, pour cette raiſon, ſe nommoit l'année Karaïenne. La politique n'y trouvoit point ſon compte. Le viſir Afdal donne un édit pour l'abolir; enjoint aux Chrétiens de payer les impoſitions ſuivant

l'ordre des années Arabiques, &, par ce moyen, augmente d'un trentieme les revenus de ſon maître.

[1116.]

Un aſtrologue, appellé Rezkallah, s'érige en devin en Egypte. Une femme, trompée par le bruit que faiſoit l'impoſteur, vient à lui, & le ſupplie de tirer ſon horoſcope. Rezkallah dreſſe auſſi-tôt ſa figure; mais il réfuſe de parler, juſqu'à ce qu'on ait payé ſon ſçavoir. La dame lui donne une petite piéce d'argent; & l'aſtrologue, mécontent d'avoir reçu ſi peu: « Madame, lui dit-il, » les aſtres m'apprennent qu'il y a dans » vos coffres une grande diſette d'argent. » — Jamais ils n'ont dit ſi vrai, répond la » conſultante. — Mais, ajoute l'oracle, » n'auriez-vous point perdu quelque choſe? » — Vous l'avez dit: ce que je viens de » vous donner. » L'Egypte étoit alors remplie de pareils empiriques.

[1118.]

Moſtader-Billah meurt à Bagdad, à l'âge de quarante-deux ans, & dans la vingt-cinquieme année de ſon régne. Il avoit toutes les qualités néceſſaires à un ſubalterne: doux, libéral, éloquent; il aimoit la juſtice;

il protégeoit les gens de lettres. C'eût été un bon miniſtre ſous un monarque en état d'agir par lui-même. Son fils Abu-Manſor ſuccéda à ſes titres & à ſon eſclavage; mais ſa proclamation ne fut pas paiſible. Haſſan, ſon frere, prit les armes, s'empara de Vaſet, ſe décora du nom de Calife, en exerça la puiſſance. Les troupes d'Abu-Manſor marcherent contre le rebelle; le vainquirent; le firent priſonnier, & le conduiſirent, chargé de chaînes, au monarque qui lui pardonna, & prit le nom de Moſtarshed-Billah.

[1121.]

Le viſir Afdal eſt aſſaſſiné par deux Bathaniens (*), envoyés, dit-on, par le Calife Amer. Ce prince voyoit depuis long-tems avec jalouſie l'exceſſive autorité de ce miniſtre. Il ne porta point la vengeance au-delà du trépas; il lui fit faire de magnifiques obsèques auxquelles il aſſiſta lui-même. Seulement il s'empara de tout l'argent du viſir, qui montoit à quatre cents mille dinars, de ſa riche gar-

(*) Les Bathaniens, ou Iſmaéliens de Perſe, fonderent leur puiſſance ſous la conduite de Haſſan-Sabath, l'an 1090 de J. C. On verra leur hiſtoire dans le volume ſuivant.

derobe, de ſes meubles, de ſes pierreries, & de tout ce qu'il poſſédoit.

[1129.]

Le monarque Fathimite éprouva bientôt le ſort de ſon miniſtre. Dix Bathaniens, armés par les amis d'Afdal, le poignardent au retour d'une promenade, pour venger la mort du digne viſir. Amer ne fut ni plaint, ni regretté de ſes ſujets. Il étoit ſçavant, il écrivoit bien; mais ces qualités ſtériles, & quelquefois dangereuſes dans un deſpote, ne peuvent éclipſer la cruauté, la diſſimulation, l'orgueil, les débauches, l'amour des voluptés brutales, & ſur-tout l'ingratitude qu'on lui reproche.

[1132.]

Le triomphe de Moſtarshed avoit ſinguliérement animé ſa valeur. Zenghi, depuis ſa défaite, n'oſoit agir. Le Calife lui envoye un ambaſſadeur pour le ſommer de le reconnoître. Le député, par des manieres hautaines, réveille le courroux du fier Atabek; il eſt arrêté & mis en priſon. A cette nouvelle, le ſouverain de Bagdad entre en fureur. Réſolu de venger l'inſulte faite à ſon repréſentant, il ſe met à la tête de trente mille hommes, & vole aux portes de Moſul pour y aſſiéger Zenghi. Ce dernier, trop foible pour réſiſter au monarque en plaine campagne, n'oublie rien du moins pour ſe défendre dans ſes murs. Mais, malgré ſes efforts, il alloit être la victime d'une conjuration faite pour introduire le Calife dans la place, ſi ſon heureux deſtin ne la lui eût fait découvrir. Les complices expierent leur perfidie ſur un échafaud; & Moſtarshed, trompé dans ſes eſpérances, fut obligé de lever le ſiége après trois mois de travaux. A peine fut-il rentré dans Bagdad, qu'une députation honorable vint, de la part du prince ennemi, lui demander humblement la paix. Il l'accorda ſans peine; & ce traité mit le comble à la gloire de ſon règne.

[1133.]

Le monarque Abbaſſide avoit déclaré ıltan, & Emir-Al-Omra, Maſoud, prince :lgiucide. Mais, quelques mécontente- ens l'ayant indiſpoſé contre ce miniſtre, avoit fait ſupprimer ſon nom dans les ieres publiques, & l'avoit dépouillé de us les titres dont il l'avoit revêtu. Ma- ud apprend cet outrage. Plein de colere, part avec de nombreux bataillons, & ent camper dans le territoire de Bagdad. oſtarshed, accompagné de toute ſa cour ſuivi de troupes immenſes, vole à ſa ncontre. S'appercevoir & s'attaquer ne nt qu'une même choſe. Au milieu du mbat, une partie des troupes du Calife ſſe ſous les drapeaux du Sultan: la vic- ire, qui commençoit à ſe déclarer pour , l'abandonne auſſi-tôt. Il eſt fait pri- nnier; ceux qui le défendent encore ſont ſſipés: Bagdad ouvre ſes portes à Ma- ud. Le Calife y fut conduit par ſon vain- eur, qui l'obligea de ſigner un traité r lequel il promettoit de payer annuel- nent au Sultan quatre cents mille di- rs, & de demeurer à Bagdad avec ſa garde ıle, ſans jamais lever d'autres troupes. ıtifier de pareilles conditions, c'étoit ra- ier ſon eſclavage. Mais la force l'ordon-

rebelle. Après deux mois de réſiſtance, le Calife, abandonné de tout le monde, prend la fuite. Maſoud entre dans la ville, aſſemble les juges, les docteurs de la loi, & les plus habiles juriſtes Muſulmans, & leur remet un écrit de la propre main de Rashed, conçu en ces termes : « Si j'aſ-» ſemble jamais des troupes, ſi je ſors de » Bagdad, & ſi j'attente aux jours de » ceux qui ſont au ſervice du ſultan Ma-» ſoud, je me dépoſe moi-même. » *L'aſ-*ſemblée le déclara donc dépoſé, & l'on ſupprima ſon nom dans les moſquées de Bagdad, & dans celles des provinces dépendantes de cette capitale.

MOCTAFI-

MOCTAFI-BEAMRILLAH, *à Bagdad*;
ET
HAFEDH-LEDIMILLAH, *en Egypte.*

[1135.]

AVANT même la détrôniſation de Rashed, le ſultan Maſoud avoit choiſi ſon ſucceſſeur : c'étoit Mohammed, fils de Moſtader, oncle du Calife dépoſé, que ſon viſir lui avoit repréſenté comme un prince rempli de prudence, de bonté, de vertus, digne enfin du trône de Mahomet. Une nouvelle aſſemblée des docteurs le proclama : le ſultan, toute la cour, tous les ordres de l'état lui jurerent obéiſſance; & le nouveau monarque prit le nom de Moctafi-Béamrillah. Comme ce prince étoit entiérement redevable de ſon élévation au deſpote Selgiucide, il ne ſongea point à faire uſage de ſon autorité tant que ce ſultan vécut; mais, après ſa mort, il rentra dans tous les droits de la ſouveraineté, & régna abſolument tout le reſte de ſa vie.

[1137.]

Barham, viſir d'Egypte, profeſſoit la

religion Chrétienne, & favoriſoit tous ceux qui, comme lui, adoroient le même Dieu, adoptoient les mêmes principes. Il les élevoit aux charges de l'état, il les combloit de graces; il ſuffiſoit de ſuivre les étendards de Jeſus-Chriſt, pour être protégé. Pluſieurs Muſulmans ſe faiſoient baptiſer pour parvenir à la faveur du miniſtre; mais le grand nombre murmuroit; &, quoique l'adminiſtration du viſir fût irréprochable, les dévots étoient vivement allarmés de voir gouverner l'empire de Mahomet par les plus mortels ennemis de ſon culte. On ſe laſſa bientôt de murmurer; & les mécontens, excités par l'ambitieux Redwan, qui s'étoit déclaré leur chef, prirent les armes, & vinrent, armés de piques au bout deſquelles ils avoient attaché l'Alcoran, inveſtir le palais impérial. Barham, qui avoit toute l'armée à ſes ordres, auroit pu facilement diſſiper ces mutins; mais, craignant d'augmenter le déſordre par l'effuſion de tant de ſang Muſulman dans la capitale, il aima mieux tranſporter plus loin le théâtre de la guerre, & ſe retira avec l'élite de ſes troupes Arméniennes dans la Haute-Egypte, où Yaſal, ſon frere, étoit gouverneur de la proviñce & de la ville de Kur, laiſſant à ſon rival, auquel il ne ſe ſentoit plus en état de réſiſter, la liberté de pouſſer ſes

perfides projets. Mais le barbare l'avoit prévenu par ſes artifices : il avoit tellement aigri les Mahométans de Kur, qu'ils avoient maſſacré le malheureux Yaſal ; &, après avoir chargé d'outrage ſon triſte cadavre, ils l'avoient laiſſé ſans ſépulture, ſur un fumier. Quand Barham parut, ils fermerent leurs portes. Leur réſolution intimida les guerriers de l'infortuné viſir ; ils l'abandonnerent. Le miniſtre, reſté ſeul, crut dès ce moment ſes affaires déſeſpérées. Il ſe retira dans un monaſtere, & ſe plongea dans la ſolitude. Redwan, qui avoit forcé le Calife à le déclarer viſir, le pourſuivit avec la rapidité de la foudre, &, peu de tems après, le fit priſonnier. Mais, ayant appris qu'il avoit embraſſé la vie monaſtique, il le relâcha & lui laiſſa la vie, par reſpect pour les préceptes du prophète, qui ordonnoit d'épargner les moines. Cette indulgence n'empêcha pas néanmoins Redwan d'aſſouvir ſa haine implacable contre les Chrétiens, principalement au Caire. Il y entra avec ſon armée, ruina la plus grande partie de cette ville, & abandonna au pillage les égliſes, les monaſteres habités par les diſciples de Jeſus-Chriſt. Ce ne furent encore que les premiers coups de ſon reſſentiment. Comme il s'étoit rendu ſi puiſſant, que tout le monde, juſ-

qu'au Calife, trembloit à ſes regards, il exclut, de ſa propre autorité, tous les Chrétiens des conſeils & des charges civiles & militaires, leur enjoignit de porter des ceintures particulieres, pour les diſtinguer ignominieuſement; les accabla, ainſi que les Juifs, de tailles exorbitantes; &, pour en faciliter le payement, les diviſa en quatre claſſes. En un mot, il porta ſi loin le deſpotiſme, que le Calife ſon maître, ſoit par une baſſe adulation, ſoit par une ironie piquante, lui conféra le titre de Roi d'Egypte; qualification inconnue juſqu'alors dans l'empire Fathimite, & que ce monſtre pourtant croyoit mériter.

[1141.]

Fiers de la protection du nouveau viſir, les Mahométans triomphoient à leur tour, & ſe vengeoient avec uſure des injures & des affronts qu'ils prétendoient avoir reçus des Chrétiens, ſous ſon prédéceſſeur. Ils devinrent ſi inſolens, par l'appui qu'ils trouvoient auprès de Redwan, que les Chrétiens, ne pouvant plus ſupporter leur implacable perſécution, formerent peu-à-peu un parti puiſſant contre le viſir, qui fut enfin obligé de ſe réfugier dans la Syrie. Il y raſſembla un corps de troupes, & défit ſes ennemis dans une premiere bataille; mais, dans une ſeconde, il fut en-

tiérement vaincu, & forcé, pour ſe dérober à leur fureur, de chercher un aſile dans le palais du Caliſe, qui lui accorda ſa protection. Cependant, pour ne pas s'expoſer au reſſentiment des Chrétiens, à cauſe des égliſes que Redwan avoit ruinées, & des évêques & des moines qu'il avoit fait maſſacrer, il jugea à propos de dépouiller ce miniſtre impérieux de toutes ſes charges, & rendit aux Coptes leurs anciennes libertés, leurs revenus & leurs priviléges.

[1146.]

Le ſéditieux Redwan ſe fatigua bientôt de ſa retraite; &, déſeſpéré de n'avoir plus de part aux affaires, quoique le Caliſe le traitât avec toute l'honnêteté poſſible, il chercha les moyens de s'échapper du palais. Il y réuſſit, en faiſant un trou à la muraille; &, s'étant rendu à Meſr, les Noirs & ſes anciens partiſans ſe déclarerent en ſa faveur. Mais la diviſion ſe mit bientôt parmi les ſéditieux: Redwan voulut l'appaiſer; &, lorſqu'il parloit, un des Noirs lui fendit la tête d'un coup de cimeterre, ce qui épargna au monarque Fathimite la peine d'envoyer des troupes pour les faire rentrer dans le devoir.

[1149.]

Après la mort de cet ambitieux, Hafedh gouverna ſans miniſtre. Seulement, il fit ſolliciter Barham de quitter ſon monaſtere, & de revenir à la cour reprendre la charge que Redwan lui avoit enlevée. Le vertueux Barham conſentit à venir au palais, pour aſſiſter le Caliſe de ſes conſeils, mais ſans vouloir accepter le viſiriat. Le prince Fathimite ne fit rien de mémorable juſqu'à ſa mort, qui termina ſa carriere à l'âge de ſoixante-dix-ſept ans, dont il en avoit régné vingt. Monarque ordinaire; foible dans la vertu, inconſéquent dans le vice, peu capable de tenir le ſceptre; s'il parut avoir une ombre d'autorité, il la dût aux diviſions de ſes miniſtres, qui plongeoient ſes états dans une eſpece d'anarchie.

DHAFER-BEAMRILLAH, *en Egypte.*

[1150.]

HAFEDH laiſſoit un fils, appellé Abu-Manſour-Iſmaël, qui commençoit alors ſa dix-ſeptieme année. Ce jeune prince monta ſans contradiction ſur le trône Fathimite, prit le titre de Dhafer-Béamrillah, & déclara viſir, ou plutôt ſouverain ſous ſon nom, Naimoddin, l'un des plus grands favoris de ſon pere. Mais Ali, fils de Sélar, un des premiers ſeigneurs de la cour, qui étoit Emir d'Alexandrie & de ſon territoire, aſſembla, dans les provinces occidentales de l'empire, un corps de troupes, qu'il renforça des garniſons voiſines, & forma une armée puiſſante, à la tête de laquelle il s'avança vers le Caire. Rien ne s'oppoſe à ſon approche; les portes de la capitale tombent à l'aſpect de ſes guerriers: Naimoddin prend la fuite; & l'heureux Ali met le comble au triomphe de ſon ambition, en forçant ſon ſouverain de le déclarer ſon collégue.

FAYEZ-BENASRILLAH, *en Egypte*, ET MOCTAFI-BEAMRILLAH, *à Bagdad.*

[1155.]

LE lendemain de l'aſſaſſinat de Dhafer, Al-Abbas ſe rendit au palais, où tout étoit dans le trouble, parce que le Calife ne paroiſſoit point. Il feignit d'être allarmé lui-même, & s'empreſſa de le chercher de toutes parts. Après d'inutiles perquiſitions, le perfide viſir, pour mieux cacher ſon crime, prit l'extérieur d'un homme pénétré de douleur & d'indignation, & condamna les deux freres du monarque défunt & leur couſin-germain à périr ſur un échafaud, comme coupables du meurtre de leur ſouverain. Enſuite il tira du ſérail & d'entre les mains des femmes, le fils de Dhafer, qui n'avoit pas cinq ans; le fit proclamer Calife, ſous le nom de Fayez-Benaſrillah, & contraignit tous les grands à lui prêter le ſerment de fidélité. Cette conduite n'empêcha pas que le jeune prince ne fût tellement ſaiſi à la vue des corps de ſes oncles & de tous

voir long-tems, ſans un vif intérêt, le fils de ſon viſir. Bientôt cette inclination devint une paſſion auſſi violente que déteſtable. Il oſa faire au jeune homme les propoſitions les plus monſtrueuſes. Les refus, loin de rallentir ſes infâmes pourſuites, ne firent qu'allumer davantage les flammes abominables qui dévoroient ſon cœur. Il lui propoſa de tuer ſon pere, avec promeſſe de le déclarer viſir à ſa place, & de le combler de toutes les faveurs capables de ſéduire un ſujet. Al-Abbas fut inſtruit, par ſon fils, des inſtances du Calife, des conſeils qu'il lui donnoit, du prix qu'il attachoit à leur exécution. Tous deux en eurent horreur; tous deux convinrent d'immoler un prince dont les vices déshonoroient le ſceptre du grand prophète. Ils inviterent Dhafer, avec deux de ſes favoris, à une fête ſecrette; &, profitant de l'occaſion, ils les maſſacrerent tous trois, & jetterent leurs corps dans un puits. Mort déplorable, mais que l'on pourroit excuſer, ſi les attentats & les déſordres des ſouverains étoient des titres ſuffiſans pour armer leurs ſujets, au mépris de l'obéiſſance qu'ils leur ont jurée!

ces, raſſemble ſes guerriers, & ſe met en devoir d'arrêter le viſir & ſon fils. Ils le préviennent par la fuite, & ſe réfugient dans les pays que les Croiſés avoient conquis depuis quelques années. La ſœur de Dhafer s'adreſſe à eux; &, à force de préſens & de promeſſes, elles les engage à s'aſſurer des deux traîtres. Les Croiſés font auſſi-tôt marcher quelques détachemens qui les rencontrent & attaquent leur eſcorte. Le combat eſt ſanglant. Les deux aſſaſſins & les compagnons de leur fortune ſe défendent en déſeſpérés. Al-Abbas perd la vie : ſon fils eſt chargé de fers; & les Francs le font conduire au Caire, après s'être emparé des richeſſes immenſes que ces fugitifs avoient emportées avec eux. Le malheureux Naſr fut livré à l'implacable reſſentiment de la princeſſe dont il avoit excité la juſte vengeance. Elle lui écraſa, dit-on, & lui mit en piéces la main droite, tandis que les autres dames de la cour lui arrachoient, avec des tenailles rouges, la chair de deſſus les os. On ajoute même qu'elles en mangerent. Il reſpiroit encore, malgré ces affreux tourmens, lorſqu'on l'attacha à un gibet, au milieu de la capitale; &, quand il eut ceſſé de vivre, on réduiſit ſon cadavre en cendres.

[1157.]

Après cette terrible exécution, Fayez conféra la dignité de viſir au général de l'empire. Un des premiers ſoins de ce nouveau miniſtre fut de faire chercher le corps de Dhafer ; & il le découvrit par le moyen d'un des domeſtiques d'Al-Abbas, qui lui indiqua le puits où il avoit été jetté avec les corps de ſes deux favoris. Il fit inhumer celui du malheureux prince avec toute la magnificence convenable à un ſi grand monarque ; & le zèle du viſir pour la mémoire de ce deſpote lui concilia les cœurs de tous les Egyptiens.

[1158.]

Moctafi-Béamrillah meurt à Bagdad, à l'âge de ſoixante-ſix ans, dont il en avoit régné vingt-quatre. Comme il devoit ſon élévation au crédit de Maſoud, il ne prit aucune part au gouvernement tant que ce Sultan vécut ; mais, après ſa mort, il recouvra ſon autorité, & n'en laiſſa aucune à Malec Shah II, ſucceſſeur du prince Selgiucide, & demeura ſeul maître dans ſes états, qui comprenoient l'Arabie & l'Irak Babylonienne. Peu de tems avant ſa mort, ce prince avoit dé-

MOSTANJED-BILLAH, *à Bagdad*; ET ADED-LEDINILLAH, *en Egypte.*

[1160.]

LE ſucceſſeur d'Al-Abbas dans le viſiriat avoit, comme preſque tous ceux qui l'avoient précédé, porté le deſpotiſme à ſon comble, ſous le nom du ſouverain. Revêtu du titre faſtueux de Seigneur des Seigneurs, il aſſerviſſoit les grands de l'empire, il tyranniſoit les peuples, il multiplioit les impôts & les charges des ſujets; en un mot, il n'oublioit rien pour ſe rendre exécrable. La mort de Fayez lui donna lieu d'affermir encore ſon odieuſe puiſſance, en le laiſſant maître du choix du ſouverain. La ſucceſſion au trône ne pouvoit regarder que des princes collatéraux : pluſieurs avoient droit d'y prétendre; le viſir élut Abdallah, fils de l'Emir Yuſep, (Joſeph) qui deſcendoit du Calife Hafedh, & le fit proclamer ſous le nom d'Aded-Ledinillah.

Le tout-puiſſant miniſtre devoit, ce ſemble, ſe promettre des jours heureux & floriſſans ſous le règne d'un monarque qu'il

l'il avoit élevé lui-même. Ses eſpéran-
es furent triſtement déçues. Un jour qu'il
ntroit dans le palais, quelques ſcélérats,
poſtés, dit-on, par la tante du nou-
eau Calife, le poignarderent. Il ne fut
as tué ſur la place; on le tranſporta chez
ui, d'où il envoya un de ſes favoris au
alife, pour lui reprocher ſa mort. Aded
: juſtifia par les plus grands ſermens; &,
our prouver qu'il n'avoit aucune part à
et attentat, il livra ſa tante au viſir,
ui lui fit auſſi-tôt trancher la tête en ſa
réſence. Content de cette vengeance,
: miniſtre expira, après avoir eu le cré-
it de faire déclarer ſon fils héritier de
a dignité. Les hiſtoriens conviennent
u'il poſſédoit dans un degré ſupérieur
art de la guerre; qu'il étoit habile poli-
ique; qu'il entendoit le détail difficile
lu gouvernement; qu'il joignoit à la
lus ſéduiſante éloquence un talent dé-
idé pour la poëſie: mais ſon orgueil,
on avarice, ſes cruelles exactions éclip-
oient tellement l'éclat de ſes bonnes qua-
ités, qu'il étoit univerſellement déteſté,
& que ſa mort fut regardée comme un
vénement heureux pour l'Egypte.

[1162.]

Son fils, nommé Zaric, prit le titre
le Roi juſte, & le démentit dès le com-

mencement de ſon miniſtere. Un officier d'un grand mérite, appellé Shawer, fut inſulté par Haſan, neveu du nouveau viſir. Shawer ſe plaignit, ſans être écouté. Haſan même, fier du crédit dont il jouiſſoit auprès de ſon oncle, ajouta l'outrage à l'inſulte; &, pour faire connoître au complaignant juſqu'où alloit le mépris qu'il lui portoit, il lui envoya une boëte qui renfermoit un de ces fouets dont on ſe ſervoit pour châtier les eſclaves. Shawer alors ſortit du Caire, & ſe retira avec ſes amis & ceux qui lui étoient attachés dans les déſerts voiſins d'Alexandrie. Là, tous les Muſulmans qui avoient quelques ſujets de mécontentemens contre le miniſtre actuel, ou que l'amour de la nouveauté tranſportoit, vinrent ſe joindre à lui; & bientôt il ſe vit à la tête d'une armée de dix mille chevaux, avec laquelle il entra ſur les terres du viſir, les mit au pillage ſans oppoſition; puis, s'avançant vers le Caire, il menaça cette capitale & la cour de porter dans leur ſein l'incendie, le carnage & la mort.

A l'approche de ce terrible ennemi, Zaric, ſaiſi d'effroi, loin de prendre les meſures néceſſaires pour lui réſiſter, ne penſa qu'à ſe réfugier avec ſa famille & ſes richeſſes dans quelque place ſûre,

Sa fuite fut auſſi ſecrette que honteuſe. Il jetta ſes pierreries, qui étoient d'un prix ineſtimable, & qui égaloient preſque le revenu annuel de l'Egypte, dans une bourſe, & mille dinars dans une autre, les mit ſous la ſelle de ſon cheval, & diſparut à toute bride dans le déſert, ſans oſer ſe fier à perſonne pour l'accompagner ou lui donner connoiſſance de ſon évaſion.

Cependant le Calife & ſa cour, également allarmés des progrès de Shawer, & de la puſillanimité du miniſtre, étoient dans la derniere conſternation. Afin de prévenir de plus fâcheuſes ſuites de la part de ce capitaine, Aded eut recours à un expédient efficace qui l'appaiſa : ce fut d'élever ce guerrier à la dignité de viſir, en la place du fugitif Zaric. Ce malheureux miniſtre venoit de tomber entre les mains d'un détachement des troupes de Shawer; ils le pillerent, le dépouillerent, & le laiſſerent tout nud dans le déſert, où il reſta juſqu'à ce qu'il fût preſque mort de faim & de froid. A la fin néanmoins, ayant été reconnu, Jacob, l'Emir des Arabes, le fit conduire dans ſa tente, & l'envoya, ſous bonne eſcorte, au Caire.

Quelle dut être ſa ſurpriſe & ſa con-

ſuſion, en trouvant un aſyle dans un ſéjour où il ne devoit trouver que des fers ! Shawer, qu'il avoit ſi indignement offenſé, le reçut en ami, lui prodigua les marques de la plus généreuſe pitié, & des appartemens dans ſon palais, où il le fit traiter avec toute l'honnêteté poſſible. Une bienfaiſance ſi peu méritée n'empêcha point cet hôte ingrat de tramer la plus noire trahiſon contre ſon bienfaiteur, & de tâcher d'exciter les Emirs d'Egypte à la révolte ; tandis que le trop humain Shawer, bien loin de ſoupçonner ſa perfidie, le traitoit plutôt en frere qu'en priſonnier coupable, l'admettoit à ſa table, & ne faiſoit pas difficulté de le conſulter ſur les affaires d'état les plus importantes. A la fin, cet homme dangereux ayant tenté de ſe ſauver, Tay, fils du viſir, en eut bientôt connoiſſance, conçut des ſoupçons ; &, s'en étant éclairci, il découvrit tant de trames criminelles, que, dans un tranſport de colere, il courut à l'appartement du traître, & lui trancha la tête d'un coup de ſabre. Enſuite il révéla le crime & l'ingratitude de Zaric à toute la cour. Shawer eut encore la généroſité de le pleurer & de blâmer la trop prompte indignation de ſon fils.

[1163.]

A peine le viſir étoit-il délivré de cet ennemi ſecret, qu'un nouveau rival, nommé Dargan, prit ouvertement les armes pour le dépouiller de ſa dignité. La fortune ſeconda l'audace du rebelle; Shawer fut vaincu dans une bataille, & contraint de ſe ſauver en Syrie, après avoir vu périr Tay, ſon fils, à ſes côtés. L'infortuné miniſtre implora la protection de Noraddin, l'Émir Atabech de Damas; il promit de lui donner annuellement le tiers des revenus de l'Egypte, s'il vouloit l'aſſiſter de toutes ſes forces, & le rétablir dans le viſiriat, dont Dargan venoit de s'emparer; &, comme il connoiſſoit la haine implacable de Noraddin contre les Chrétiens, il lui peignit l'Egypte en proie aux nombreux bataillons des Croiſés, qui, fiers de leurs ſuccès, menaçoient de leur joug tous les états des princes Muſulmans. Le monarque, ſéduit par ces raiſons, promit tout au fugitif Shawer; &, par ſon ordre, Aſadoddin, ſurnommé Shairamb, entra en Egypte avec une armée nombreuſe, deſtinée à chaſſer les Chrétiens, & à dépoſſéder Dargan.

Cet uſurpateur s'étoit affermi dans ſa dignité. Toutes les charges de l'empire

étoient au pouvoir de ſes freres, de ſes parens & de ſes créatures ; tout trembloit devant lui. Mais, pour rendre ſon autorité durable, il avoit fait une faute qui entraîna ſa ruine, & qui cauſa bientôt la chûte de l'empire Fathimite. Tous les officiers, tous les gens de guerre, tous les Emirs attachés aux intérêts de Shawer avoient été immolés à l'ambition de ſon rival ; attentat funeſte, qui dépouilloit l'Egypte des ſeuls citoyens qui pouvoient la défendre, & qui offroit, pour ainſi dire, la conquête de cette riche contrée à la premiere puiſſance qui voudroit l'entreprendre. Dargan fut vaincu, & Shawer rétabli ; mais, dès qu'il ſe vit en poſſeſſion de ſa premiere autorité, au lieu de remplir les engagemens qu'il avoit pris avec Noraddin, au lieu de lui rembourſer les frais de l'expédition, il fut aſſez peu politique & aſſez ingrat pour refuſer de payer la moindre partie de la ſomme ſtipulée, & pour contracter avec les Chrétiens croiſés une alliance qui ne pouvoit que déplaire au ſouverain de Damas.

Aded voyoit avec une ſorte d'indifférence toutes ces grandes révolutions qui agitoient ſon empire ; il lui importoit peu qui régnât ſous ſon nom. Quel que fût le viſir que lui donnât le ſort, il en étoit l'eſclave ; & c'eût été fait de lui, s'il eût

osé tenter de briser ses fers. Un trait prouvera combien sa dépendance étoit servile. Zaga, empereur d'Abissinie, avoit usurpé le trône ; l'Abuna, ou métropolitain de ce vaste état, ne cessoit de lui reprocher son injustice. Le zèle du prélat devint odieux, & le monarque résolut de le déposséder de son siége. Un ambassadeur vint de sa part solliciter le Calife & son visir d'obliger Marc, patriarche d'Alexandrie, de qui dépendoit l'église d'Abissinie, à lui envoyer un nouvel Abuna, au lieu de celui qui occupoit cette dignité, dont il le jugeoit indigne. Marc refusa généreusement de se prêter à cette iniquité ; & cette affaire causa une contestation fort vive entre le Calife & son visir. Le despote prétendoit, avec raison, qu'on ne pouvoit, sans violer les loix les plus sacrées, contraindre un patriarche d'agir contre les canons de son église ; & le ministre soutenoit que c'étoient-là des scrupules auxquels on ne devoit pas avoir égard quand il s'agissoit d'obliger un souverain puissant, & qu'il falloit ordonner au patriarche de céder à ses instances. Le Calife répliqua que, loin de l'y contraindre, il lui défendoit de se rendre. Le visir menaça, le monarque se tut ; & Marc fut jetté dans une prison, jusqu'à la mort du ministre.

[1167.]

Shawer ratifie les traités faits avec les Francs, & ſe ligue avec eux contre Noraddin, pour l'attaquer dans ſes propres états, pendant qu'il y étoit occupé à calmer quelques révoltes. Le viſir regardoit cette démarche comme le ſeul moyen d'empêcher ce conquérant d'envoyer davantage ſes troupes en Egypte. A cette nouvelle, Aſadoddin, général du monarque Syrien, fier des avantages qu'il avoit remportés, rentre dans les domaines Fathimites, prend quelques villes ; mais, attaqué tout-à-la-fois par le miniſtre du Calife & par les Chrétiens, il ſe voit aſſiégé dans ſon propre camp. Noraddin l'apprend, traite avec les Croiſés, & délivre ſon général, qui, plein de vengeance, ne ſonge qu'à punir l'ingratitude & la perfidie de Shawer. Une victoire complette le conduit aux portes d'Alexandrie, qui lui ſont ouvertes. Il confie cette place importante au fameux Saladin, ſon neveu, pour voler à d'autres triomphes, & pour accabler d'un même coup, s'il étoit poſſible, les Egyptiens & les Francs.

Ces derniers s'étoient rendus maîtres de Belbéis ou Péluſe, dont ils avoient maſſacré ou chargé de fers la plûpart des habitans. Encouragés par ce ſuccès, ils

aſſiégeoient le Caire, où Shawer & le Calife s'étoient renfermés, réſolus de s'y défendre juſqu'au dernier ſoupir. Malgré la plus héroïque réſiſtance, cette capitale alloit ſuccomber ſous les efforts des Croiſés, ſi Aded n'eût imploré le ſecours de Noraddin. La priere du monarque Fathimite fourniſſoit au ſouverain de Damas la plus belle occaſion de conquérir l'Egypte, & d'en chaſſer les Chrétiens. Une armée de quatre-vingt mille chevaux vint renforcer celle d'Aſadoddin, & marcha vers la place aſſiégée, ſous les auſpices de ce capitaine. A ſon approche, les Croiſés diſparoiſſent ; & le général Syrien eſt reçu dans le Caire comme un libérateur. Le Calife l'invite à ſe rendre au palais, où il le reçoit avec les plus grandes marques de diſtinction & de reconnoiſſance. Il lui donne le titre & le pouvoir de Sultan ; le comble de dons magnifiques, & prodigue à Saladin qui l'avoit ſuivi dans cette expédition, & à tous les officiers Syriens, toutes les richeſſes accumulées dans ſes tréſors. Shawer lui-même, à qui ſa conſcience reprochoit la violation de tous ſes engagemens, le diſputoit à ſon maître en attentions & en égards. Il invite Aſadoddin, ſon neveu, & les autres chefs de l'armée à un feſtin ſplendide qu'il avoit préparé, diſoit-il, pour ſes protecteurs &

ſes vengeurs. Mais ces dehors trompeurs cachoient le perfide deſſein de les faire périr. Le général en fut inſtruit, & fit arrêter le traître, que, par ſon ordre, Saladin jetta dans un cachot. A cette nouvelle, Aded envoya un de ſes miniſtres au capitaine Syrien, non-ſeulement pour lui proteſter qu'il n'avoit aucune part au complot de Shawer, mais auſſi pour lui demander la tête de cet indigne viſir. On la lui coupa ſur le champ, & on l'envoya ſur la pointe d'une lance au Calife. Pour reconnoître ce ſervice, le ſouverain Fathimite honora Aſadoddin de la robe de viſir, & des autres marques de cette dignité, & lui donna le titre de Roi victorieux. Ce général prit auſſi-tôt poſſeſſion du palais de ſon prédéceſſeur, & fit ſon entrée ſolemnelle dans la capitale, avec un cortège convenable ; ce qui n'empêcha pas que la populace & les ſoldats ne ſe ſoulevaſſent contre lui, & ne l'attaquaſſent avec beaucoup de furie, lorſqu'il traverſoit la ville ; de ſorte que, pour prévenir leurs inſultes, il ne trouva pas de meilleur expédient que de leur crier : « Le » Calife vous abandonne les immenſes ri» cheſſes que Shawer a amaſſées durant » ſon miniſtere. » On s'empreſſa de courir au palais de ce miniſtre ; on le pilla ; on le dépouilla de tout ce qui étoit de

quelque valeur, & le nouveau viſir fut reçu avec de grandes acclamations, & les démonſtrations de la joie la plus vive & la plus ſincère. Les poëtes & les orateurs célébrerent à l'envi ſon élévation à la dignité ſuprême ; mais il n'en jouit pas long-tems, puiſqu'il mourut d'un excès de débauche, deux mois & cinq jours après.

[1169.]

Saladin étoit le plus jeune des Emirs qui aſpiroient à la dignité de viſir ; mais ſes brillantes qualités, ſes vertus, ſon courage & ſa prudence dont il avoit donné mille preuves éclatantes, lui aſſuroient la ſupériorité ſur tous ſes compétiteurs. Auſſi le Calife, ſoit par eſtime pour ſon rare mérite, ſoit par crainte de ſon reſſentiment, lui conféra-t-il la place de ſon oncle ; & ce choix fut généralement approuvé, à l'exception de quelques Emirs que le nouveau miniſtre gagna bientôt, en leur diſtribuant les tréſors de ſon prédéceſſeur, & la plus grande partie des richeſſes du monarque qui venoit de le proclamer Roi & Défenſeur de l'empire de Mahomet. Le premier uſage que Saladin fit de ſa puiſſance, fut de la rendre abſolue, ſans paroître néanmoins agir autrement que comme général de No-

MOSTADI-BEAMRILLAH.

[1170.]

LE jour même de la mort de Moſtanged, Abu-Mohamed-Haſſan, ſon fils, fut proclamé par tous les domeſtiques de ſon pere; &, le lendemain, les principaux ſeigneurs de la cour & les députés du peuple lui prêterent le ſerment de fidélité. Il prit alors le nom de Moſtadi-Béamrillah, & confirma dans leurs charges ce même Kimar & ce même viſir qui avoient ſacrifié l'auteur de ſes jours. Ces deux miniſtres étoient trop puiſſans pour être dépoſſédés & punis ſans danger. Le nouveau ſouverain attendit du tems & de ſa politique le ſoin de châtier leur horrible attentat.

[1171.]

Noraddin étoit Sonnite, c'eſt-à-dire, de la ſecte oppoſée à celle qui reconnoiſſoit les deſcendans d'Ali & les Califes Fathimites pour ſeuls & véritables Imans de la religion de Mahomet, & qui traitoit d'hérétiques les Ommiades & les Abbaſſides. Afin de complaire au monarque

amis, l'enleverent par force, & l'enfermèrent dans un bain, où cet infortuné monarque expira, après avoir gouverné, ſans miniſtre, l'eſpace de onze ans. Prince digne des plus grands éloges, & d'un meilleur ſort, par ſon amour pour la juſtice. Ayant fait mettre en priſon un calomniateur, un des grands de ſa cour lui offrit deux mille dinars pour la délivrance du coupable: « Je vous en donnerai dix mille, » lui répondit l'équitable Calife, ſi vous » pouvez découvrir un autre homme qui » ait toutes les mauvaiſes qualités de celui » pour lequel vous intercédez; car je » deſire extrêmement purger mes états de » cette peſte. »

ſa dépoſition, Aded vit en ſonge un ſcorpion, qui, ſortant d'une moſquée qu'il avoit fait bâtir, & qui portoit ſon nom, vint à lui & le piqua. Cette viſion nocturne jetta dans ſon ame une telle terreur, qu'il ſe réveilla tout tremblant, & fit aſſembler tous ceux qui paſſoient pour habiles dans l'art d'interpréter les ſonges. Ils convinrent unaniment qu'il ſortiroit de cette moſquée quelqu'un qui lui feroit du mal. Le Calife, encore plus effrayé de l'explication que du ſonge même, ordonne de lui amener celui qui préſidoit dans le temple. On conduit à ſes pieds un religieux nommé Nagmeddin; le monarque l'interroge : le Soſi répond avec préciſion & ſimplicité; & ſes paroles naïves diſſipent les ſoupçons & les craintes du deſpote. Il le crut trop foible & trop ſincère pour être capable de jamais lui nuire; il le combla de préſens, le renvoya & ſe recommanda à ſes prieres. Cependant, lorſque Saladin entreprit d'anéantir le règne des Fathimites, & que, pour colorer ſa démarche des dehors de la juſtice, il eut convoqué dans ſon palais tous les docteurs & tous les Imans de la capitale, ce même Nagmeddin fut le premier qui oſa dire : « Que » les deſcendans d'Ali étoient indignes du » califat, par les excès dont ils avoient dés-

» honoré

» honoré cette dignité ſuprême, & qu'on » devoit les mettre au nombre des infidèles.» Cet avis fut généralement approuvé, & l'on regarda cet événement comme l'accompliſſement du ſonge du ſcorpion.

Après la mort d'Aded, que le Sultan fit inhumer en grande pompe, la famille de cet infortuné monarque fut enfermée dans un endroit écarté du palais, ſous une forte garde; & tous ſes eſclaves furent donnés, vendus, ou mis en liberté. Saladin s'empara de tous ſes tréſors & des richeſſes immenſes que deux ſiécles de faſte avoient accumulées dans les appartemens des Califes. Sans parler d'une infinité de riches tapis, d'habillemens magnifiques, de vaſes de porcelaine & de cryſtal de grand prix, de joyaux & de perles d'une valeur ineſtimable, on remarquoit une émeraude qui avoit une palme & demie de long; un rubis qui peſoit dix-ſept drachmes arabiques, & qu'on appelloit, à cauſe de ſon extrême volume, la montagne de rubis, & une perle de la groſſeur d'un œuf de pigeon. Il y avoit encore dans le palais un tambour bien ſingulier, qui guériſſoit de la colique ceux qui le frappoient, & qui fut briſé par des gens qui n'en connoiſſoient pas l'admirable vertu. Enfin la bibliothèque ſeule ſuffiſoit pour donner une juſte

idée de l'opulence des princes Fathimites. Elle étoit compoſée de cent mille gros volumes, ouvrages des ſeuls auteurs Muſulmans, & que l'on communiquoit aux ſçavans curieux de les conſulter.

Auſſi-tôt qu'on eut appris à Bagdad la nouvelle de l'abolition du califat en Egypte, & que l'on y avoit prié dans toutes les provinces pour Moſtadi, on fit des réjouiſſances publiques pendant pluſieurs jours dans cette capitale. Le monarque Abbaſſide, plein de reconnoiſſance, envoya à Noraddin & à Saladin des veſtes d'étoffes précieuſes, & de riches préſens. Par ſon ordre, on diſtribua la moitié de ſes tréſors à tous les Sofis, qui les premiers avoient opiné & agi en ſa faveur; & l'on porta au Caire les étendards noirs, dont les Abbaſſides ſe ſervoient. Une choſe bien digne de remarque, c'eſt que cette grande révolution s'opéra ſans la moindre effuſion de ſang, quoique les Egyptiens fuſſent attachés aux Alides depuis tant d'années. Afin de rendre cette innovation durable, Saladin dépoſſéda tous les Cadis qui faiſoient profeſſion de la ſecte d'Ali, & les remplaça par ceux qui ſuivoient les principes contraires. Il révoqua auſſi tous les gouverneurs qui étoient Shiites, & donna leurs poſtes aux Emirs qui penſoient comme lui.

[1173.]

Mohammed, fameux poëte Perſan, meurt à Samarcande, à l'âge de quatre-vingts ans. Né avec un eſprit vif & enjoué, il ſe fit rechercher dès ſa plus tendre jeuneſſe par les plus belles ſociétés ; & il n'y avoit point de Muſulmans riches qui ne l'admiſſent dans leurs parties de débauches qu'il animoit en les partageant, & qu'il égayoit par ſes plaiſanteries. Il s'aviſa d'aimer une jeune fille qui étoit inacceſſible, & que d'auſtères parens prenoient ſoin d'éloigner de tous les piéges ſéducteurs de l'amour. Le deſir de dévoiler ſes feux à cette belle captive rendit le poëte ingénieux : il ſe mit à faire des aiguilles ; il les alla débiter à l'idole de ſon cœur ; & l'heureux ſuccès de ce ſtratagême lui fit donner le ſurnom de Souzeni, c'eſt-à-dire faiſeur d'aiguilles, qu'il ſe fit gloire de porter dans la ſuite. Il eſt des hommes qui, dans les plaiſirs même les plus piquans & les plus variés, éprouvent une ſorte de ſatiété qui les en éloigne enfin. Souzeni fut de ce nombre. Il abandonna tout-à-coup les vains amuſemens qui l'avoient tant occupé, pour ſe livrer aux pénibles exercices de la pénitence, ſous la conduite de quelques docteurs célèbres. Il commença cette nouvelle carriere par le pélerinage de la Mec-

que ; puis, ſe confinant dans une ſolitude, il immortaliſa ſes auſtérités par un ouvrage fameux, compoſé de huit mille vers, dans leſquels ſa verve féconde répand ce qu'il y a de plus pathétique & de plus touchant pour déplorer les égaremens de ſa jeuneſſe. On en peut juger par cette priere qu'il adreſſe au Très-Haut. « Seigneur, j'offre à ta majeſté ſouveraine » quatre choſes qui ne ſe trouvent point » dans tes tréſors : le néant, l'indigence, » le péché & le regret. »

Cet enfant des Muſes Muſulmanes avoit le talent ſingulier de faire des reparties ſoudaines, que ſes contemporains eſtimoient beaucoup, mais dont peut-être nous ne ferions point le même cas. Il tenoit une coupe remplie d'une liqueur toute bouillante. « Le hamin (*) qu'on te » fera bientôt avaler dans l'enfer, lui dit » un mauvais poëte, ſera bien plus chaud » encore. — Je le crois, répondit Souzeni ; mais alors il me ſuffira de lire un » ſeul de tes vers, pour le rendre plus » froid que la glace. » Un de ſes rivaux, très-diſgracié de la nature, avec lequel il venoit d'avoir une conteſtation fort vive, ayant remarqué le coloris enflammé de ſon

(*) Boiſſon des damnés, ſuivant les rêveries de l'Alcoran.

viſage, & regardant cette rougeur comme un préjugé favorable à l'opinion qu'il avoit ſoutenue, le preſſa de lui en dire la raiſon: » Je crains, dit Mohammed, que Dieu, » pour me punir de mes crimes, ne me » faſſe auſſi laid que vous. » Un autre verſificateur, dont le nez étoit fort long, ſe plaignit un jour de ce qu'il l'avoit déſigné, dans un de ſes ouvrages, par une épithète fort injurieuſe. « Au reſte, ajouta-t-il, je » ne ſuis point vindicatif, & je ſçais ſup- » porter les outrages ſans reſſentiment. » — On le voit bien, repartit Souzeni, » puiſque depuis quarante ans vous ſup- » portez, ſans murmure, un nez auſſi long » & auſſi incommode que le vôtre. » Ce poëte tiroit ſon origine d'un des premiers compagnons de Mahomet.

[1178.]

Des deux ſcélérats qui avoient arraché le jour à Moſtanged, Moſtadi n'avoit pu ſacrifier à la mémoire de ce prince que le ſeul viſir : Kimar, loin de redouter le courroux du monarque, bravoit de jour en jour ſa puiſſance, en augmentant celle qu'il avoit uſurpée. Aimé des troupes de l'empire qu'il commandoit en chef, il auroit à la fin aſſervi de nouveau le califat, ſi le nouveau viſir, miniſtre habile, n'eût réſiſté, avec le plus intrépide courage, aux

des meilleurs princes qui aient jamais illuſtré le trône. Plein de généroſité & de clémence, il pardonnoit toutes les fois que la juſtice n'enchaînoit point la miſéricorde. Perſuadé de l'excellence de la religion dont il étoit le pontife, ſa piété fervente étoit la plus belle preuve de la conviction de ſon cœur. Ami des lettres, il les protégea ; & les arts & les ſciences, amis de la paix, abandonnerent les contrées où régnoit la guerre, pour trouver dans Bagdad une tranquille retraite. On a remarqué que ce prince a été le ſeul Calife qui ait porté le nom de Haſſan, après le fils aîné d'Ali, & que ce ſecond Haſſan imita parfaitement les vertus du premier. Ce ſeul trait ſuffit pour faire ſon éloge.

NASER-LÉDINILLAH.

[1180.]

DÈS qu'on eut publié le décès du monarque, Dhahiroddin, ſon viſir, travailla avec tant de diligence & d'adreſſe, qu'il engagea les grands de la cour & les principaux de Bagdad à prêter ſerment de fidélité à Naſer-Lédinillah, fils de ce prince. Mais à peine ce nouveau ſouverain fut-il aſſis ſur la chaire de Mahomet, que ce même viſir qui l'y avoit placé devint la victime de ſon zèle. Naſer donna la charge de maître du palais & de juge de l'empire à Maidoddin, qui, s'arrogeant l'autorité ſuprême, fit arrêter Dhahiroddin qu'il haïſſoit, l'obligea de ſe dépouiller de tout ſon bien en ſa faveur, & lui donna la mort. On jetta ſon corps dans la rue, & ce cadavre livide devint le jouet de la populace de Bagdad; elle attacha une corde aux parties naturelles, & le traîna de la ſorte par les places publiques; puis, lui mettant dans une des mains une vieille cuiller pleine d'ordure, au lieu de plume : « Signez, ſeigneur & maître, » lui diſoit-elle, ſignez la patente dont

» nous avons beſoin. » Enfin Naſer vint à bout d'arracher d'entre les ſerres de ces bêtes féroces, ces triſtes reſtes d'un miniſtre vertueux, habile & fidèle, & les fit inhumer avec une pompe égale à la vivacité de ſa douleur.

[1181.]

Le Calife envoye à Saladin la patente d'inveſtiture, le titre de Sultan, & toutes les autres marques de la dignité royale, avec le pouvoir d'Emir Al-Omra. Le prince Egyptien, par reconnoiſſance, continue d'humilier les Shiites, & menace de traiter comme criminels de lèze-majeſté ceux qui oſeront, dans la ſuite, écrire ou parler en faveur de la faction Fathimite.

[1182.]

Quelle que fût la ſévérité de Saladin, elle ne put étouffer, dans le cœur de la plûpart des Egyptiens, les ſentimens de reſpect & de tendreſſe qu'ils éprouvoient pour la famille de leur dernier Calife. Le mauvais ſuccès d'une conjuration formée pour la rétablir, mais qui avoit été découverte la veille de ſon exécution, & dont les principaux complices avoient été, les uns crucifiés & les autres bannis, ne fut pas capable de rallentir leur zèle. Sous la conduite du gouverneur de la Haute-Egypte, ils pri-

rent les armes en grand nombre, firent quelques conquêtes ; mais le ſultan vint aiſément à bout de les diſſiper. Quelque tems après, un nouvel aventurier, nommé Abdalkuah, qui ſe donnoit pour David, fils d'Aded, eſſaya, ſous ce nom reſpectable, d'opérer une révolution. Il prit le titre de Caliſe, & auſſi-tôt plus de cent mille Egyptiens ſe rangerent ſous ſes enſeignes ; mais il fut ſurpris par les troupes de Saladin, avant d'avoir eu le tems de fortifier ſa puiſſance, & tué dans le premier choc : tous ceux qui avoient voulu partager ſa fortune, ou furent tués dans le combat, ou périrent dans les ſupplices, après la bataille, au nombre de quatre-vingt mille.

[1207.]

Naſer fait un acte de bienfaiſance. Il ſupprime, dans tous ſes états, tous les impôts qu'on levoit ordinairement ſur les marchandiſes qui ſe débitoient en détail, & ne permet d'exiger d'autres droits que ceux de la douane, ſur celles qui ſe vendoient en gros.

[1217.]

Mohammed, ſultan du Kharizme, s'étant rendu maître de Gazna, trouva dans les archives de Schahabeddin, ſultan de la

dynaſtie des Gaurides, des patentes adreſſées à ce prince, par leſquelles Naſer, après l'avoir décoré des titres les plus pompeux, l'exhortoit à faire vivement la guerre à Mohammed, & à ſes ſujets qui étoient ennemis déclarés du califat. Le ſultan, plein de colere, réſolut auſſi-tôt de dépoſer le ſouverain de Bagdad. Il aſſembla tous les Imans & les principaux docteurs de ſes états, & tous déclarerent unanimement que la dignité de vicaire du prophète appartenoit de plein droit aux deſcendans de Hoſſein, ſecond fils d'Ali; que les Abbaſſides s'en étoient rendus indignes, & par leur uſurpation, & par les crimes dont ils s'étoient rendus coupables; qu'enfin il falloit ſe ſouſtraire à leur obéiſſance, & reconnoître un autre pontife. Ainſi l'on dépoſa ſolemnellement Naſer, & l'on proclama en ſa place Alaoddin, ſurnommé Al-Malec-Al-Termedi. Non-content d'avoir formé ce grand ſchiſme parmi les Mahométans, Mohammed marcha, avec une armée de trois cents mille hommes, vers Bagdad, pour ſe rendre maître de cette capitale & de la perſonne du Calife. A peine Naſer eut-il appris cette fâcheuſe nouvelle, qu'il ſe hâta d'appaiſer le ſultan, & de s'humilier devant lui pour arrêter ſon courroux. Ses avances furent inutiles. Son ambaſſadeur,

chaſſé ignominieuſement, vint lui annoncer qu'il n'avoit plus de reſſources que dans un généreux déſeſpoir. Alors il s'empreſſa de mettre Bagdad en état de défenſe, & fit tous les préparatifs néceſſaires pour ſoutenir un ſiége, n'ayant point d'armée en état de réſiſter à celle de Mohammed, qui commençoit à le ſerrer de près. Mais, heureuſement pour lui, les neiges tomberent en ſi grande abondance au commencement de l'automne, contre l'ordinaire, que les détroits & les défilés des montagnes de Hamadan en furent remplis. Les paſſages s'étant entiérement bouchés, les troupes Kharizmiennes ne purent avancer ni reculer; la plus grande partie périt miſérablement; & le ſultan lui-même, qui ſe trouva en grand danger, fut obligé de regagner preſque ſeul ſes états, & de laiſſer preſque tous ſes équipages au milieu des neiges. Cette diſgrace ne le fit cependant point changer de deſſein; au contraire, il ſe promit bien de reprendre ſon expédition, dans une ſaiſon plus favorable. Mais l'irruption que les Mogols firent, ſous la conduite de Gengis-Khan, dans ſes états, l'obligerent enfin de renoncer à ſes projets de vengeance.

[1225.]

Le Calife expire à l'âge de ſoixante &

» voulez que je règne. » Il en étoit digne; mais malheureuſement il ne fit que paroître. Il mourut neuf mois après ſon intrônisation, ayant mérité, durant ce court intervalle, l'amour de ſes peuples par ſa douceur & par ſa modération, & le titre glorieux de Pere de la Juſtice, pour ſon auſtère équité. A ſon avénement à la couronne, il fit reſtituer à pluſieurs de ſes ſujets les biens dont ils avoient été dépouillés par force; il les déchargea auſſi d'un nouveau tribut que le dernier ſouverain leur avoit impoſé, & fit conſtruire à grands frais un pont ſur le Tigre, à Bagdad.

MOSTANSER-BILLAH.

[1227.]

ABU-JAAFAR-AL-MANSOUR eſt inſtallé ſur le trône de ſon pere, & prend le nom de Moſtanſer-Billah. Auſſi-tôt qu'il eut reçu l'hommage de ſes ſujets, il monta à cheval & parut en public; ce qu'il continua de faire durant un tems aſſez conſidérable, pour gagner l'affection de ſes peuples. Ce monarque fit connoître, dès le premier inſtant qu'il eut reçu le diadême, qu'il étoit & qu'il ſeroit toujours ſouverainement libéral. Le lendemain de ſon intrôniſation, il fit jetter les fondemens du fameux collège qu'il nomma comme lui; monument unique dans tout le Muſulmaniſme, tant pour l'étendue, la beauté & la richeſſe de l'édifice, que pour le nombre des écoliers qui y étoient inſtruits, & les revenus immenſes que l'auguſte fondateur y avoit attachés. Il y établit quatre profeſſeurs, un pour chaque ſecte orthodoxe, & qui étoient chargés de former chacun ſoixante-quinze diſciples dans les principes qu'ils admettoient. On comptoit en tout dans cette ſuperbe maiſon trois cents

étudians qui, tous les mois, recevoient du Calife une forte penſion, apparemment pour leurs menus plaiſirs, puiſque le monarque ſe chargeoit du ſoin de pourvoir à leur ſubſiſtance & à la conſervation de leur ſanté. Enfin, pour animer les études par ſa préſence, le prince ſe réſerva un appartement qui joignoit les écoles; & tous les jours il y venoit préſider au conſeils des régens, & entendre par des jalouſies les diſputes des docteurs & de leurs diſciples.

[1230.]

Un jour Moſtanſer, ſe promenant ſur la plus haute galerie de ſon palais, apperçut ſur les terraſſes de la plûpart des maiſons de la capitale, une infinité d'habits de diverſes ſortes. Il en demanda la raiſon à ſon viſir qui l'accompagnoit: « Sei» gneur, lui répondit le miniſtre, ce ſont » les habits des habitans de Bagdad; ils » les ont lavés, & les font ſécher au ſoleil, » pour ſolemniſer avec plus de décence » la fête qui approche. » Ces paroles toucherent l'ame généreuſe du Calife. » Hélas! s'écria-t-il, il y a déja trois ans » que je règne, & j'ignorois que mes » ſujets fuſſent ſi pauvres! » Auſſi-tôt on fondit, par ſon ordre, des balles d'or, que lui & les ſiens tiroient, de la galerie du

palais, ſur toutes les terraſſes de la ville, où l'on voyoit des habits expoſés.

[1236.]

Le Calife, ſuivi d'un de ſes amis, va viſiter ſon tréſor. Il trouve une citerne remplie d'or & d'argent, & dit en l'apercevant : « Que ne puis-je vivre aſſez » long-tems pour faire de ces monceaux » de richeſſes un uſage digne de moi ! » A ces mots, l'ami du prince ſe met à rire ; & , le monarque lui en ayant demandé la raiſon : « Seigneur, lui répondit-il, je me » rappelle qu'accompagnant un jour Na- » ſer, votre aïeul, en ce même lieu, il » s'en falloit deux braſſes que cette ci- » terne ne fût remplie. Ah ! s'écria Na- » ſer, je ſuis trop vieux pour la voir ja- » mais à ſon comble ! Voilà ce qui a fait » naître en moi le ris qui m'eſt échappé. » Votre aïeul ne ſongeoit qu'à remplir » cette citerne, & vous, ſeigneur, vous » ne ſongez qu'à la vuider. » Auſſi dit-on qu'en moins de vingt années, Moſtanſer diſtribua à ſon peuple les fruits d'une avarice de cinq cents ans. C'étoit, en quelque ſorte, une reſtitution qu'il faiſoit au nom de ſes prédéceſſeurs.

[1238.]

Les Tartares, qui ravageoient depuis plu-

ſieurs années les pays Muſulmans, ſe répandent dans l'Irak, & portent la mort & la déſolation juſqu'aux portes de Bagdad. Mais ces nouveaux conquérans furent mal accueillis par les troupes du Calife, qui les mirent en déroute, & en firent un grand carnage. Moſtanſer, craignant qu'ils ne revinſſent, fit planter un grand nombre de machines ſur les murailles de la capitale; précaution qui ne fut pas inutile, puiſque, deux ou trois mois après, les Mogols la menacerent avec plus de ſuccès. Il ſe contenterent cette fois d'avoir fait un riche butin; mais un furieux débordement du Tigre acheva ce qu'ils avoient commencé, & ces fléaux accumulés ſemblerent préſager à l'infortunée Bagdad les maux qui devoient ſuivre le règne du meilleur des princes.

[1242.]

Moſtanſer-Billah meurt avec la réputation d'avoir été l'un des plus grands monarques de ſon ſiécle. On ne voit pas ſous ſon règne de ces révolutions étonnantes, de ces cataſtrophes terribles qui illuſtrent la plûpart des princes; mais on y remarque une bienfaiſance ſans bornes, & cette vertu peut ſeule immortaliſer les rois. Moſtanſer en relevoit l'éclat par un zèle ardent pour la juſtice, par l'amour

du bon ordre, & par cette affabilité paternelle qui caractériſe les véritables ſouverains. Ami des ſciences, ſon palais étoit celui de tous ceux qui les cultivoient; mais plus ami des miſérables, c'étoit pour eux ſur-tout qu'il ouvroit ſes tréſors. Souvent il faiſoit dreſſer dans les principaux quartiers de la capitale un grand nombre de tables ſomptueuſement ſervies : tout le peuple, & particuliérement les pauvres, y étoient traités; &, durant le feſtin, le prince parcouroit les rangs des convives, exhortoit les uns à boire, les autres à manger; par-tout c'étoit un bon pere qui excitoit ſes enfans à la joie.

MOSTASEM-BILLAH.

[1243.]

RAREMENT un grand monarque eſt effacé par ſon ſucceſſeur ; & ſouvent un trône illuſtré par d'éclatantes vertus, eſt l'écueil du prince vicieux ou incapable qui oſe y monter. Ce fut préciſément ce qu'on vit arriver à la mort de Moſtanſer. Le ſceptre de Mahomet, que ce prince avoit honoré, paſſa dans des mains indolentes ; & Moſtaſem-Billah, ſon fils, hérita de ſa puiſſance & de ſes titres, ſans hériter de ſes vertus royales. Il fut le plus riche, le plus puiſſant, le plus reſpecté, & tout-à-la fois le plus infortuné ſouverain de ſa race, & le plus digne de l'être. Il annonça, dès l'inſtant même de ſa proclamation, le faſte puérile qui devoit caractériſer ſon règne, & que les eſprits ſuperficiels prennent quelquefois pour la véritable magnificence. Pour aller à la moſquée rendre graces à Dieu de ſon exaltation ſur la chaire de ſon prophète, il ne voulut marcher que ſur des tapis d'or ; il ne voulut point deſcendre de cheval en entrant dans le temple ; enfin il ſe voila

le viſage, afin de ne point ſouiller ſes traits auguſtes, en les proſtituant, diſoit-il, aux regards avides d'une vile populace.

[1247.]

Plus le fier deſpote affectoit de hauteur à l'égard de ſes ſujets, plus la fortune paroiſſoit prendre à tâche de l'avilir aux yeux des princes voiſins. Une ambaſſade ſolemnelle, que le faſtueux Calife ſe vit contraint d'envoyer à Cayûk-Khan, empereur des Mogols, fut pour ſon orgueil une ſource d'humiliation. L'ambaſſadeur venoit féliciter le prince de ſon avénement au trône de ſes peres : à peine Cayûk daigna-t-il l'entendre ; à peine permit-il qu'on le laiſſât loger dans ſon palais : il traita le monarque, que repréſentoit ce miniſtre, avec le dernier mépris ; &, quoique Moſtaſem fût révéré de tous les Muſulmans, comme le ſouverain pontife & le guide ſpirituel de tous ceux qui profeſſoient la religion de Mahomet, il oſa lui donner des avis, & le menacer de ſa colere, s'il négligeoit de les ſuivre.

[1252.]

Cette mortification ne fut pas la ſeule qu'éprouva le monarque Abbaſſide ; mais rien ne pouvoit toucher ſon ame indifférente. Entiérement livré aux courtiſanes

de ſon ſérail, il leur abandonnoit le timon de l'état, pour ſe plonger à loiſir dans le ſein de la molleſſe. Auſſi voyoit-on ſe former de jour en jour cette horrible tempête qui devoit enfin renverſer les débris du califat, dont la foible puiſſance, mépriſée au dehors, étoit encore ébranlée par les ſéditions domeſtiques.

Les Sonnites & les Shiites, ou ſectateurs d'Ali, ne pouvoient ſe ſouffrir, comme on l'a déja remarqué. Abubècre, fils aîné du Calife, protégeoit les premiers; & Morayadoddin, viſir de ce prince, avoit avec les ſeconds les liaiſons les plus étroites. Les Shiites, fiers de la protection du premier miniſtre, & forts de la foibleſſe du monarque, inſultoient avec la plus extrême arrogance tous ceux qui ne penſoient point comme eux. Abubècre, fatigué de leur audace, voulut enfin la réprimer. Il arma tous ſes partiſans, & fit arrêter les principaux chefs de la ſecte d'Ali, que, par ſon ordre, on jetta dans les priſons publiques. Le viſir, à cette nouvelle, devint furieux; il outragea le prince, & forma dès ce moment le cruel deſſein de faire périr tous les Abbaſſides, pour venger ceux qu'il regardoit comme les victimes de leur deſpotiſme odieux: projet funeſte, qu'il exécuta peu de tems après l'avoir conçu!

[1252.]

Un mathématicien, nommé Naſroddin, engage Holagu-Khan, frere de l'empereur des Mogols, à faire la conquête de Bagdad. Ce ſçavant avoit quitté la cour de Moſtaſem, pour quelque mécontentement qu'il avoit reçu, & s'étoit mis au ſervice du prince Tartare, qui employoit utilement ſes talens, pour accélérer les ſuccès de ſes armes. Le plan du mathématicien, qui offroit une exécution facile, fut agréé ſur le champ; mais, comme le capitaine Tartare avoit alors d'autres projets en tête, il réſolut de cacher ce nouveau deſſein, afin de rencontrer moins de réſiſtance. Cependant les miniſtres du Calife la ſoupçonnerent, & exciterent ce deſpote à prévenir Holagu, ſoit en marchant le premier contre lui, ſoit en gagnant ſon amitié, & en ſe rendant ſon vaſſal. Mais le monarque, endormi dans les bras de la plus baſſe volupté, ſe contenta de répondre : « Bagdad me ſuffit : les Tartares ne » m'envieront point cette ville & ſon ter- » ritoire, ſi je leur abandonne toutes les » autres provinces; & ſûrement ils ne m'y » attaqueront pas, parce que c'eſt le lieu » de ma réſidence. » Telles furent, dit Abulfarage, les chimériques idées qui précipiterent Moſtaſem dans un abyme d'in-

fortunes ſi cruelles, qu'il n'auroit jamais pu les imaginer même en ſonge.

[1257.]

Holagu ſe prépare enfin à la conquête de Bagdad. Il venoit de détruire ce peuple brigand & féroce, connu dans l'hiſtoire ſous le nom d'Aſſaſſins. Tandis que ſes troupes étoient encore occupées à réduire les châteaux de cette nation cruelle, il avoit envoyé un ambaſſadeur au Caliſe, pour lui demander du ſecours; & Moſtaſem, qui ne s'appercevoit point du piége que le ruſé Tartare vouloit lui tendre, penchoit aſſez à le ſatisfaire. Mais ſes plus fidèles miniſtres, qui découvroient clairement les pernicieux deſſeins d'Holagu, n'avoient jamais voulu y conſentir. Ils avoient repréſenté au monarque Abbaſſide, que le prince Mogol n'avoit aucunement beſoin de ſon aſſiſtance, & qu'il vouloit ſeulement dépouiller Bagdad des troupes capables de la défendre, afin de s'en rendre plus aiſément le maître. Le refus du Caliſe fut pour Holagu un prétexte ſpécieux dont il ſe ſervit pour autoriſer la guerre qu'il alloit lui déclarer. Après l'entiere ruine des Aſſaſſins, il lui reprocha, par la bouche d'un ambaſſadeur, de n'avoir point contribué à extirper un peuple devenu l'ennemi commun & la peſte

du genre humain ; il lui peignit l'horreur que lui inſpiroient ſes débauches, & finit par lui annoncer qu'il ceſſeroit plutôt de vivre, que de voir plus long-tems déshonorer la puiſſance du vicaire de l'apôtre, par les plus coupables excès.

Le viſir Mowayadoddin, qui, depuis la diſgrace des Shiites, cherchoit l'occaſion de les faire triompher par la perte de ſon maître & de toute ſa famille, réſolut de ſeconder le projet du Tartare. Ce perfide miniſtre conſeilla à Moſtaſem de licentier ſes troupes, comme inutiles dans un tems ſur-tout où tous les rois & tous les ſouverains qui faiſoient profeſſion de l'Iſlamiſme le craignoient & le reſpectoient. « En » vain, ſeigneur, ajouta-t-il, veut-on vous » faire appréhender les mauvais deſſeins » des Tartares : ces mauvais deſſeins ſont » imaginaires, & n'exiſtent que dans l'eſ- » prit des ennemis de votre repos. Les » Tartares tourneront leurs armes vers le » Nord, plutôt que vers le Midi. La con- » quête de Bagdad leur ſeroit plus nuiſi- » ble qu'utile ; & le premier ſoin d'Ho- » lagu doit être d'arrondir ſes domaines, » en dépouillant les puiſſances qu'il lui » reſte encore à ſubjuguer. Ainſi je crois » & que le plan d'économie que doit ſe » former tout bon gouvernement, & que » la tranquillité du monarque & de l'état,

» qui doit être l'unique objet de nos vœux, » exigent que vous donniez congé à la plus » grande partie de ces ſoldats dont le » nombre exceſſif épuiſe vos tréſors, & » peut donner de l'ombrage au chef des » Mogols. » Le Calife, qui aimoit l'argent, entendit avec plaiſir un avis qui flattoit ſa paſſion; au lieu d'augmenter les troupes qu'il avoit ſur pied, & qui montoient à ſoixante-dix mille hommes, il ordonna de les réformer; &, ſans ſonger davantage aux moyens de ſe défendre, il rentra dans ſon ſérail, pour s'y livrer de nouveau à la joie & aux plaiſirs.

[1258.]

Cependant Holagu, inſtruit par le traître, s'avançoit vers Bagdad. A ſon approche, une conſternation ſoudaine s'empara de tous les cœurs. Les grands de la cour allerent en foule trouver le Calife, & lui repréſenterent vivement qu'il étoit tems qu'il abandonnât ſes débauches, pour penſer ſérieuſement à ſes affaires. Mais le viſir empêcha que ces ſages remontrances ne fiſſent leur effet. « Vous n'avez rien » à craindre, ſeigneur, dit-il à l'indolent monarque; &, quand même les » Mogols ſeroient entrés dans la ville, » les femmes & les enfans ſeuls ſeroient » en état de les aſſommer tous à coups

» de pierres de deſſus les terraſſes de leurs » maiſons. » C'eſt ainſi que ce miniſtre mettoit le comble à ſa trahiſon, en ſe jouant de la ſotte préſomption de ſon maître. Il parla plus clairement aux principaux ſeigneurs de Bagdad, qui vinrent le conſulter ſur ce qu'il y avoit à faire dans une conjoncture auſſi critique. « Voulez-» vous détourner Holagu, leur répondit-» il ? Portez-lui tous vos tréſors, tous » vos joyaux, vos habits ſomptueux, vos » eſclaves, vos mulets, vos chameaux, » en un mot, tous vos biens & vos perſon-» nes ; c'eſt à ce prix ſeul qu'il épargnera » Bagdad. » On reconnut alors la perfidie du miniſtre ; & l'on ne douta plus qu'il n'eût obtenu de bonnes conditions pour lui-même, en livrant ſon ſouverain & ſes concitoyens aux Tartares.

Le Calife lui-même fut enfin détrompé ; &, pour réparer, s'il étoit poſſible, les ſuites de ſa trop crédule confiance, il chargea le général de ſes troupes d'aſſembler toutes les forces qu'il pourroit, & d'obſerver les mouvemens des Mogols. Pendant que les choſes étoient dans cette ſituation, Aybec, un des Emirs de Moſtaſem, tomba entre les mains d'Holagu, qui lui accorda la vie, à condition qu'il lui donneroit un expoſé fidèle de l'état des affaires dans Bagdad. Aybec, ayant conduit l'armée Mo-

les pieds pour le faire dormir. Un jour cet eſclave, s'étant endormi dans cette noble fonction, fut reveillé par un coup de pied que ſon maître lui donna. L'eſclave, pour s'excuſer, & pour éviter quelque traitement plus ſévère, lui raconta un ſonge qu'il avoit eu. « Je rêvois, dit-il, que la » maiſon des Abbaſſides étoit tombée, & » que j'étois choiſi pour commander dans » Bagdad à la place du Calife. » Ebn-Amram, (ainſi ſe nommoit l'eſclave,) l'eſprit toujours occupé de ſa viſion, chercha les moyens de la réaliſer. Il quitta furtivement ſon maître, & chercha un aſile à Bagdad. Voyant que cette capitale, étroitement ſerrée par le Mogol, tomberoit infailliblement au pouvoir de ce prince, il voulut mériter ſa faveur par un grand ſervice. Il lui découvrit pluſieurs endroits où l'on avoit caché des proviſions; ce qui rendit le courage aux troupes, & fit pouſſer le ſiége avec une nouvelle vigueur. Pour le récompenſer de ce ſervice, Holagu le déclara gouverneur de Bagdad, & l'inſtalla quand cette capitale fut priſe.

Le Calife cependant n'en continuoit pas moins de ſe livrer à la débauche; il étoit ſans ceſſe environné de femmes ſans mœurs, ou de jeunes diſſolus, qui, au milieu des plus honteux excès, animoient ſes plaiſirs, ou lui en offroient les dégoûtantes

tantes peintures. Le peuple même ſembloit avoir partagé la funeſte indolence de ſon ſouverain ; &, pour exprimer l'état où ſe trouvoit Bagdad & la coupable ſécurité dans laquelle vivoient ſes habitans, les Perſans diſent, « que le four s'y chauffoit » ſoir & matin à l'ordinaire. »

Enfin l'inſtant fatal arriva. Holagu, maître des principaux ouvrages qui défendoient la place, diſpoſa tout pour l'emporter l'épée à la main. Il en inſtruiſit les citoyens de cette capitale, en leur faiſant jetter par ſes archers un billet Arabe, qui portoit : « Que les grands, les deſcendans » d'Ali, les ſçavans, & enfin tous ceux » que l'on trouveroit ſans armes quand il » entreroit dans la ville, ſeroient épar- » gnés avec leurs familles & leurs biens. » Bagdad fut priſe le lendemain ſans réſiſtance. Moſtaſem, abandonné de tout le monde, ſe vit réduit à la triſte néceſſité de demander à Holagu la permiſſion de ſe rendre auprès de lui. Pour toute réponſe, on l'arrêta priſonnier, avec toute ſa famille, & on le conduiſit, chargé de chaînes, à l'empereur des Mogols ; tandis que Bagdad, devenue la proie d'un vainqueur avide & irrité, voyoit maſſacrer ſes citoyens, ravager ſes richeſſes immenſes, & renverſer ſes ſuperbes édifices. Le pillage dura ſept jours, après leſquels Ho-

lagu ſe fit amener le Calife, ſes fils, leurs femmes, qui étoient au nombre de ſept cents, avec trois cents eunuques chargés de les ſervir. Moſtaſem & ſes fils furent liés dans un ſac de cuir, & traînés par les rues de cette même ville où, durant ſeize années, il avoit étalé le faſte le plus inſolent. Prince ſans génie & ſans conduite, il croyoit cacher ſa foibleſſe ſous les dehors trompeurs d'une vaine magnificence. A peine les plus grands princes Muſulmans avoient-ils accès auprès de lui. Il avoit fait ſervir de ſeuil à la porte de ſon palais, un morceau de la fameuſe pierre noire du temple de la Mecque. Au plus haut de cette porte, étoit ſuſpendue, juſqu'à la portée d'un homme, une piéce de velours noir; & les plus grands ſeigneurs, pour faire leur cour au deſpote, s'arrêtoient avant d'entrer, afin de rendre à ces deux objets des honneurs preſque divins : ils ſe frottoient les yeux & le front ſur la pierre & ſur l'étoffe, & les baiſoient avec une humilité profonde. Lorſque Moſtaſem ſortoit de ſon palais, il portoit ordinairement un maſque ou un voile ſur ſon viſage, pour s'attirer un plus grand reſpect des peuples, qu'il n'eſtimoit pas dignes de le regarder, & dont la foule étoit néanmoins ſi grande, que les rues & les places étoient trop étroites, & qu'on louoit fort

chérement les fenêtres & les balcons des maiſons qui étoient ſur le chemin par où il devoit paſſer. Moſtaſem-Billah fut le dernier ſouverain reconnu pour vicaire de Mahomet par tous les diſciples de ce légiſlateur : avec lui expira le califat, qui avoit commencé en la perſonne d'Abubècre, & qui avoit été dans la maiſon des Abbaſſides environ cinq cents vingt-trois ans. Il eſt vrai qu'il s'éleva, trois ans après, en Egypte, une ſeconde dynaſtie de Califes de la famille d'Abbas ; mais, outre que l'autorité de ces nouveaux princes ſe bornoit aux affaires ſpirituelles, cette autorité même n'étoit avouée que par un petit nombre de Muſulmans, ſujets des ſultans d'Egypte ; d'ailleurs leur hiſtoire eſt ſi obſcure, qu'à peine pourroit-on trouver la ſucceſſion de ces pontifes. Ainſi, ſans nous arrêter à des diſcuſſions étrangeres à cet ouvrage, nous nous contenterons de rapporter, ſous leurs dates, les traits les plus curieux qui concernent ceux de ces princes qui ſont les plus connus, juſqu'à l'extinction de leur puiſſance.

[1260.]

Quelques Arabes ayant amené au Caire un perſonnage nommé Ahmed, qui ſe diſoit fils du Calife Dhaher-Billah, & qui étoit

échappé au ſaccage de Bagdad, Bibars, quatrieme ſultan de la premiere dynaſtie des Mamélus en Egypte, aſſembla ſolemnellement tous les pontifes & tous les docteurs du Mahométiſme, tant de la Syrie que de l'Egypte, pour délibérer ſur l'état & ſur la perſonne de cet Ahmed. Cet homme étoit fort brun de viſage, & ne paroiſſoit point être du ſang des Abbaſſides. Cependant, après avoir entendu pluſieurs témoins, après avoir mûrement examiné les mémoires de l'illuſtre maiſon que le Sultan vouloit relever, on décida qu'Ahmed étoit, par ſa naiſſance & par la mort de Moſtaſem, le légitime & véritable Calife des Muſulmans; &, ſur cette concluſion, Bibars le fit proclamer ſous le nom de Moſtanſer-Billah. Il fut le premier à lui rendre hommage, & dépenſa plus d'un million de piéces d'or pour lui donner un train convenable à ſa dignité; ce qui le fit appeller ironiquement par le peuple, le Calife d'or.

Non-content des honneurs qu'il lui faiſoit rendre par ſes ſujets, le Sultan, pour mettre le comble à ſon ouvrage, voulut encore le rétablir ſur le trône de ſes ancêtres, & le faire rentrer dans Bagdad. Afin d'exécuter cette grande entrepriſe, il lui donna des troupes avec un de ſes généraux. Mais, lorſqu'il approchoit de

l'ancienne capitale du califat, les Tartares parurent, l'envelopperent avec ſon armée, & lui donnerent la mort, ſix mois après ſon inſtallation ſur la chaire de Mahomet.

[1261.]

Le monarque Egyptien n'apprit qu'avec la plus vive douleur le triſte ſort de Moſtanſer ; mais, réſolu de ſoutenir ſon projet, il lui donna pour ſucceſſeur un prince de ſa race, qu'il fit appeller Hakem-Béamrillah. Il lui aſſigna un magnifique palais au Caire, & les revenus de quelques villes pour ſon entretien. Hakem jouit du ſouverain pontificat plus de quarante ans, & laiſſa, en mourant, ſon autorité ſpirituelle à Moſtacfi-Billah, ſon fils.

[1303.]

Moſtacfi-Billah eut mille diſgraces à eſſuyer de la part du Sultan Al-Malec-Al-Naſſer, qui ne l'aimoit pas. Ce monarque s'étoit oppoſé d'abord à l'élection de ce Calife, & ne s'étoit rendu enſuite qu'à l'autorité des docteurs Muſulmans, qu'il reſpectoit. Mais, quand Moſtacfi décéda, en 1344, il ne voulut point permettre que Hakem-Billah, ſon fils, lui ſuccédât, & fit proclamer Vathek, malgré les vives repréſentations de ſon conſeil. Ce ſchiſme dura

faiteur, & y termina ſa carriere en 1538; laiſſant deux enfans qui, ſans jouir du titre & de l'autorité de Calife, tiroient penſion du tréſor royal.

Ainſi diſparurent tour à tour & par les mêmes cauſes ces trois puiſſantes maiſons qui régnerent ſucceſſivement ſur le vaſte empire de Mahomet. La foibleſſe des peuples avoit fait leur grandeur ; l'indolence & les vices des princes hâterent leur ruine. Semblables à ces pompeux édifices que le tems renverſe, & dont il ne laiſſe pas même appercevoir le moindre veſtige, depuis l'époque de leur chûte, on ne voit pas un ſeul Muſulman qui ait pu prouver qu'il tiroit ſon origine de ces illuſtres familles ; & l'hiſtoire ſemble ne parler d'un certain Al-Malek-Al-Dhafer, qui régnoit dans l'Yémen, que pour nous apprendre qu'il fut le dernier de la noble race des Ommiades, & qu'il fut dépouillé par Soliman, vers le commencement du ſiécle dernier.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

ABBAS, fils d'Al-Mamoun, meurt dans les ſupplices, page 411

Abbaſſa, ſœur d'Haroun, aimée de ce Calife, 361. Ses malheurs, *ibid.* 362, 365

Abbaſſides, (les) deſcendans d'abbas, de la famille de Mahomet. Leurs richeſſes & leur crédit, 270. Se vengent des Ommiades, 280. Se révoltent contre Mamoun, Calife Abbaſſide, 387

Abdalaziz, gouverneur d'Egypte, 224, 225. Ce que les Chrétiens racontent de ſa mort, *ibid.*

Abdalla, chef de révoltés, 113, 114

Abdallah, couſin de Mahomet, 84. Son attachement à ſa religion, 85

Abdallah envahit la Perſe, 96, 97, 98

Abdallah, fils de Zobéir, fait éclater ſes projets ambitieux, 157. Elu Calife par les habitans de Médine, 185. Aſſiégé dans la Mecque, 186. Se fait déteſter des Syriens par ſes cruautés, 190. Se maintient en Arabie, 191, 192. Perſécute les Alides, 195. Court riſque de la vie, 197. Réunit ſous ſon autorité tous les Arabes, 198. Preſſé par les Syriens, 203. Vaincu 204. Son courage, 205. Exhorte ſes ſujets à lui demeurer fideles, 205, 206. Il en eſt abandonné, 208,

Sa réſignation, 209. Sa valeur; ſa mort; ſa piété, 209
Abdallah, fils d'Amer, feint de ſe déclarer pour Hoſſein contre Yézid, 157
Abdallah, prince Abbaſſide, ſe venge cruellement de la maiſon d'Ommiah, 280. Se fait proclamer Calife, 285. Vaincu ſans reſſource, 286. Quitte ſa retraite, 302; & meurt victime des fauſſes promeſſes de ſon neveu, 303
Abdallah, fils de Motar. *Voyez* Mortadi-Billah.
Abdallah, général de Mahadi, 492-493
Abdallah, fils d'Yuſep. *Voyez* Aded-Ledinillah.
Abdalkuah, impoſteur puni, 651
Abdalmélec, fils de Mervan I, nommé Calife en Syrie, 193, 194. Sa jalouſie, étant enfant, contre Amrou ſon couſin, 198. Ses démêlés avec ce prince, 199. Fauſſe amitié qu'il lui témoigne, 200. Il le maltraite & donne ordre de le faire mourir, 201. Lui donne lui-même la mort, 202. Son avarice, 203. Défait les Arabes à Masken, 204. Triſtes réflexions de ce Calife, *ibid.* 205. Fait marcher des troupes contre ſon rival, 207. Réunit ſous ſes loix tout l'empire Muſulman, 211. Fait frapper le premier de la monnoie à ſon coin, 215. Déclare la guerre à l'empereur Grec, 216. Renonce au deſſein de faire enlever de Médine le bâton & la chaire de Mahomet, 224. Meurt d'hydropiſie, 226. Vices, vertus, ſurnom, deviſe de ce monarque, 227
Abdalrahman, fondateur de la puiſſance des Ommiades en Eſpagne, 392
Abdalrahman, calife d'Eſpagne, fait la guerre à celui d'Egypte, 518
Abdarrahman, fils du Calife Abubècre, 55, 56. — Autre de ce nom, aſſaſſin du Calife Ali, 118, 119

Abdéraman, prince de la famille d'Ali, exposé à la mort, 217. S'y soustrait par sa valeur & ses victoires, 218. Persécuté, trahi, se précipite du haut d'une maison, *ibid.* 219

Abdiah-Ben-Salom, rabbin qui instruit Mahomet, 12

Abdollah, pere de Mahomet, 5. Aimé des filles Arabes, *ibid.* Sa mort, *ibid.*

Abdollah, officier de Mahomet, 42

Abdolmotaleb, aïeul de Mahomet, 5. Lui donne un asyle, & pourvoit à son éducation, 6

Abolition du califat en Egypte, 642; à Bagdad, 675

Aboulaina, docteur Arabe, célèbre par la justesse de ses bons mots, 216, 217

Abou-Joseph, jurisconsulte subtile & complaisant, 342, 343, 344. Sa modestie, 345

Abou-Navas, poëte ingénieux, 349

Abou-Rihan, fameux astrologue, 572

Abu-Abdallah-Malec, chef d'une secte Mahométane, 350. Sa modestie, *ibid.* Estimé du Calife Haroun, 351

Abu-Ahmed, fils du Calife Moctafi, meurt dans les supplices, 512, 513

Abu-Ali-Al-Manſor. Voyez *Amer-Béahkam-Allah*.

Abu-Ali-Al-Manſor. Voyez *Hakem-Bemrillah*.

Abubècre, second Calife, rédige l'Alcoran, 13. L'un des premiers prosélytes de Mahomet, 15. Calme les contestations excitées à la mort du prophète, 49. Elu pour son successeur, 51, 52. Met en campagne plusieurs armées, 53. Ordres qu'il donne aux troupes, 54. Se rend maître de la Syrie, 55, 56, 57. Sa mort, 63. Son portrait, *ibid.* Sentences & paroles mémorables de ce prince, 64

Abubècre-Mohammed, fier ambaſſadeur, 551
Abubècre, fils de Moſtaſem, réprime l'audace des Sonnites, 664
Abu-Giehel ajourne le faux prophète, 20. Son incrédulité, 23
Abu-Haniſa, docteur Muſulman, réfuſe la charge de Cadi, 315. Sa modération, 316
Abu-Hanud, viſir ambitieux, réprimé, 602
Abu-Jaafar-Almanſor, prince Abbaſſide, 275. Redevable du califat à la fidélité d'Abu-Moſlem, 284. Triomphe, par la valeur de ce capitaine, de tous ſes ennemis, 286. Récompenſe ſes ſervices de la plus noire ingratitude, 287, 288. Perfidie dont il uſe pour ſe rendre maître de ſa perſonne, 289. Reproche qu'il lui fait, 290. Le fait mettre à mort, 291. Danger qu'il court, 293. Comment ſauvé, 294. Perſécute la famille d'Ali, 296, 297. Fonde la ville de Bagdad, 299, 300, 301. Ruſe qu'il emploie pour écarter ſon neveu du trône, 301, 302. Autre artifice pour faire périr Abdallah, ſon oncle, 303. Sa reconnoiſſance pour ſon médecin, *ibid.* 304, 305. Punit l'inſolence d'un autre médecin, 306. Maltraite les Chrétiens, *ibid.* Preſſentiment qu'il a de ſa mort prochaine, 307. Ses dernieres inſtructions à ſon fils, 308. Sa mort & ſes belles qualités, 309. Son avarice, 310. Comment il reçut, étant Calife, un ancien ami, 311, 312, 313
Abu-Jaafar-Abdallah. Voyez *Cayem-Bemrillah.*
Abu-Jaafar-Al-Manſour. Voyez *Moſtaſer-Billah.*
Abu-Manſor. Voyez *Moſtarshed-Billah.*
Abu-Manſour-Bérar, prince rebelle, eſt défait, 597
Abu-Manſour-Iſmaël. Voyez *Dhafer-Béamrillah.*
Abu-Mohammed-Haſſan. Voyez *Moſtadi-Béamrillah.*

Abu-Moſlem, grand capitaine, quoique jeune, 272. Ses victoires, 273. Honneurs qu'il reçoit, *ibid.* Releve le parti des Abbaſſides, 276. Affermit Almanſor ſur le trône, 284 ; & le fait triompher de ſes ennemis, 286. Ingratitude du Calife à ſon égard, 287, 288. Il meurt victime de la jalouſie & de la haine de ſon ſouverain, 289, 290, 291. Sa gourmandiſe, ſa magnificence, & ſon exceſſive jalouſie, 291, 292.
Abu-Muſſa, gouverneur de Cufa, homme ſimple, 111, 112.
Abuna : ce que c'eſt, 631.
Abu-Obéida, général d'Omar, 65. Attaque la ville de Tripoli, 66. S'en rend maître, 67 ; & des principales villes de Paleſtine & de Syrie, 68. Forme le ſiége d'Emeſſe, *ibid.* & la prend, 71. Aſſiége Jéruſalem, 75. Sa ſévérité, 83.
Abu-Safar-Al-Manſor. Voyez *Rashed-Billah*.
Abu-Said, chef des Carmates, 482.
Abu-Sofian, capitaine Arabe, battu par Mahomet, 35. Le bat à ſon tour, 36. Encourage les Muſulmans, 73.
Abutaleb, oncle de Mahomet, lui tient lieu de pere, 6. Marie ſon neveu avec Cadige, 10. Conſeils qu'il lui donne, 17.
Abu-Thaher. Voyez *Thaher*.
Abu-Yaia, contraint par la frayeur de donner de l'argent, 513.
Abu-Yézid, chancelier de Caïem, ſe révolte, 535. Sa fuite & ſa mort, 536.
Abul-Abbas, prince Abbaſſide, prédiction à ſon ſujet, 272. Reconnu chef de ſa maiſon, 276. Parvient, le premier de ſa famille, au califat, 280. Sa piété, 281. Sa mort, 282. Sa libéralité, ſa deviſe, 283.
Abul-Abbas, général de Motaded, fait priſonnier, 482.

Ali, couſin de Mahomet, l'un de ſes premiers proſélytes, 15. Son zèle pour la nouvelle doctrine, 16. Déſigné pour ſucceſſeur de Mahomet, 51. Fruſtré du califat, 52. Il en eſt exclus de nouveau, 96. Y parvient à la fin, 101. Mépriſé par Moavie, 103. Obligé de marcher contre Aiſchah, veuve de Mahomet, 104. Fait déclarer les Cufiens en ſa faveur, 105. Livre la bataille, 106; & la gagne, 107. Veut ramener Moavie à ſon parti, 108. Lui envoie un cartel de défi, 109. Forcé de traiter avec les Syriens, 110. Trompé par Amrou, 111, 112. Uſage qu'il fait de l'Alcoran pour ſoumettre des rebelles, 113. Faute qu'il commet après ſa victoire, 114. Trompé de nouveau, 115. Eſt aſſaſſiné, 118, 119. Son éloge, *ibid.* Ses ſectateurs le croyent encore vivant, *ibid.* Son portrait, 120. Ses manieres, *ibid.* Sa poſtérité, 121.

Ali', fils aîné d'Hoſſein, comment traité par Yézid, 181, 183. Regardé par les Perſans comme quatrieme Calife, 184, 459

Ali l'Innocent, dixieme Iman, 463

Ali, impoſteur, gagne vingt-deux batailles, 465. Sa puiſſance, 466. Sa mort, 467

Ali, chef des Alides, ſous Al-Mamoun, eſt choiſi par ce prince pour ſon ſucceſſeur au califat, 386. Sa mort, 388

Ali, général du Calife Amin, puni de ſa préſomption, 377, 378

Ali, fils de Sélar, s'empare du viſiriat en Egypte, 615. Depoſé, 616

Alides; (les) poſtérité d'Ali, 121. Se révoltent contre Yézid, 157. Empriſonnés par ordre du Calife Abdallah, 195. Sont délivrés au moment d'être mis à mort. 196, 197. Leurs partiſans rebutés par leurs diſgraces multipliées, 270. Favoriſés par Al-Mamoun, 386

Ali-Riza, huitieme Iman, 462
Alkindus; fameux devin, 399. Preuves qu'il donne de ſa ſcience, 400, 401
Alluſion fine & ingénieuſe, 216. Autre, 571
Al-Malek-Al-Dhafer, dernier prince Ommiade, 682
Al Mamoun. Voyez *Mamoun*.
Almanſor, Calife Abbaſſide. (*Voyez Abu-Jaafar*.)
Alp-Arſlan, Sultan des Selgiucides, ſuccede à la charge d'Emir du Calife, 584
Al-Safei. Voyez *Safei*.
Ambaſſadeur Mahométan à la cour de l'empereur Baſile, 552
Ambaſſadeurs traités magnifiquement, 495, 496
Aména, mere de Mahomet, 5. Sa mort, 6
Aména, ſœur d'Omar, fidèle au Muſulmaniſme, 18. Comment elle gagne ſon frere, 18, 19
Amer, capitaine Arabe, envoyé contre Hoſſein, 169. Attaque ce prince, 175. Lui accorde une ſuſpenſion d'armes, 176. Recommence le combat, 177
Amer-Béahkam-Allah, Calife en Egypte, 597. Fait aſſaſſiner ſon viſir, 600. Eſt aſſaſſiné lui-même, 601
Amin, fils du Calife Haroun, déſigné Calife, 359. Son avénement au trône de Mahomet, 374. Veut dépouiller ſon frere de ſes droits au califat, *ibid.* 375; & le faire mourir, 376. Lui déclare la guerre, 377. Ses armées ſont défaites & ſes états conquis, 378. Son indolence, 379. Sa dépoſition, 380. Sa mort, 382. Son portrait, ſa deviſe, 383
Amitié; ſentiment rare chez les ſouverains, 313. Bel effet de cette vertu, 346
Amorium, ville de Phrygie, 409. Aſſiégée & priſe, 410, 411

'Amra, brave Arabe, ſe tue de déſeſpoir, 106
Amrou, capitaine Muſulman, 83. Conſere avec l'empereur Conſtantin, 84. Se diſpoſe à conquérir l'Egypte, 86. Eſt fait priſonnier, 87; & relâché, 88. Ami des ſçavans, 89. Fait brûler à regret la bibliothéque d'Alexandrie, 90. Dépouillé du gouvernement de l'Egypte, 96. Sa magnanimité, 97. Reprend Alexandrie, *ibid.* Nommé arbitre contre Alie & Moavie, 111. Favoriſe ce dernier, 112. Récompenſé, 115. Danger qu'il court, 117. Sa mort, 128
'Amrou, petit-fils d'Ali, fait éclater, encore enfant, ſa haine contre les ennemis de ſa maiſon, 182
'Amrou, couſin du Calife Abdalmélec, comment élevé, 198. Se révolte contre le Calife, 199. Se livre lui-même, 200. Mis aux fers, 201. Triſte ſort de ce prince, 202
Amrou, frere de Jacob, & ſon ſucceſſeur dans le Khoraſſan, 466
'Anaſ, vieillard diſcret, 149
André, eunuque, 138. Vengeance cruelle qu'il tire d'un affront, 159
'Ane de Méſopotamie; ſurnom honorable, 264
Anſars; ce que c'eſt, 33
Anti-Calife, 680
Antioche menacée par les Muſulmans, 80. Sa priſe, 82, 83
'Appareil formidable, 143
Apparition effrayante, 477, 478, 479
Arabes; (les) peuple de l'Aſie: leur antiquité, 1. Leurs mœurs, 3 & 4. Leur religion, 4 & 5. Leurs conquêtes, 42, 43, 53, 55, 66, 67, 68, 71, 75, 80, 82, 83, 84, & 87. Leur ſimplicité, 89. Se révoltent, 991
'Arabie; (l') origine de ce nom, 1

Areſtan, ville de Syrie, priſe par ſtratagême, 71, 72
Arjuan, eunuque, régent de l'empire, 559
Aſadoddin, général de Noraddin, vole au ſecours du Calife d'Egypte, 629. Aſſiégé dans ſon camp, 632. Chaſſe les Croiſés de devant le Caire, 633. Son élévation au viſiriat, 634. Sa mort, 635
Aſcenſion de Mahomet; fable fameuſe, 32, 33
Aſchari, docteur célèbre & chef de ſecte, 526, 527, 528
Aſmaï, docteur Arabe, maître du Calife Haroun, 339, 340
Aſſaſſin ne peut achever ſon crime, 81
Aſſaſſinat d'Omar, 92; --- d'Othman, 100; --- d'Ali, 118, 119; --- de Valid II, 260; --- de Motavakkel, 435; --- de Mohtadi, 455, 456; --- de Hakem, 568; --- du viſir Afdal & du Calife Amer, 600, 601; --- de Moſtashed, 606; --- de Dhaher, 617
Atabeks; leurs commencemens, 603
Atamesh, grand viſir de Moſtain, maſſacré, 445
Aventure d'un citoyen de Damas, 61, 62. --- D'un priſonnier Muſulman, 87, 88. --- D'un roi Arabe, 90, 91. --- Malheureuſe d'un étranger, 131. --- D'un ambaſſadeur, 139. --- D'un Cufien, 179. --- D'Amrou, 198. Autre, d'un Arabe, 220, 221. --- De la maîtreſſe d'un Calife, 248, 249. --- D'un Arabe appellé Maan, 294, 295, 296. --- D'un docteur Mahométan, 311, 312, 313. --- D'un médecin, 316, 317. --- Plaiſante d'un Calife & d'un payſan Arabe, 324, 325. --- D'une femme d'Haroun, 346. Autre, 348. --- D'un Bouffon, 355. --- Intéreſſante de Giafar & d'Abbaſſa, 361, 362, 363. --- D'une dame Abbaſſide, 408. Autre d'un of-

ficier, 441, 442. Autre, 503. --- D'un aſtrologue, 572, 599
Avicenne; ſcavant Arabe, 575. Ses vaſtes connoiſſances, 576, 577. Ses aventures, *ibid.* 578, 579. Sa mort, 580
Aumône faite à un Caliſe, 515
Ayſun, célèbre aſtrologue, 594, 595
Azaldoula ſuccede à la charge d'Emir, 540. Met le Caliſe à l'amende, 542. Punit ſon viſir, 547
Azar-Bahéli, docteur Arabe, ami d'Almanſor, 311. Ce qui lui arrive avec ce Caliſe, *ibid.* 312, 313
Aziz-Billah, proclamé Caliſe, 546. Clémence & généroſité de ce prince, 548. Épouſe une femme Chrétienne, *ibid.* 549, 553, 554. Sa mort & ſon éloge, 557

BABEC, impoſteur fameux, 404, 405. Sa fuite, 406. Sa priſe & ſa mort, 407
Badandun, fleuve, 402
Bagdad, origine & fondation de cette ville, 299, 300, 301. Aſſiégée, 378. Priſe, 380, 605, 607, 670, 671, 672
Bager, officier Turc, obtient la faveur de Motavakkel, 431. Conjure contre lui, 433, 434, 435. Précaution qu'il prend pour éviter la punition de ſon crime, 439. Fait proclamer le petit-fils de Moſtaſem, 444. Ses différends avec Vaſif, 445. Sa mort, 446
Bague de grand prix jettée dans la mer & repêchée, 338, 339
Baha-Aldoula, Emir, détrône le Caliſe, 554, 555; & en proclame un autre, *ibid.* 556
Bahalul; dévot Mahométan & bouffon du Caliſe Haroun, 353. Ses plaiſanteries, 354, 355
Bajazet; empereur des Turcs, 681

Bankial, capitaine Turc, ſe révolte contre le Calife Mohtadi, 454
Barham, viſir vertueux, 603. Chrétien, 609, 610. Forcé par les mécontens de prendre la fuite, *ibid.* Se fait moine, 611 ; eſt rappellé à la cour, 614
Barka, ville d'Egypte, 560
Barkiaroc, ſultan des Selgiucides, & Emir à Bagdad, 592
Barmécides, (les) maiſon illuſtre parmi les Mahométans, 360. Ils ſont proſcrits par Haroun, 362, 365. Combien regrettés, 366
Baſrah; ville d'Arabie, 104. Sûreté rétablie dans cette ville, 131, 132
Baſſaſiri, général de la milice Turque, ſe révolte, 581. S'empare de Bagdad, 582. Chaſſé de cette ville, 583. Sa mort, 584
Bataille de Bedre, 35. --- D'Ohod, 37. --- D'Yarmouc, 73. --- De Naharvan, 113, 114. --- De Kerbela, 170, 175, 177. --- De Masken, 203, 204. --- De Dorilée, 409, 410. --- De Bagdad, 671
Bathaniens; ſecte d'aſſaſſins, 600
Bâton d'Omar, 93
Baux matrimoniaux, 398
Bédouins, Arabes vagabonds, 3 & 4
Bèdre, vallée fameuſe par la premiere victoire de Mahomet, 35
Bibars, ſultan des Mamelus, rétablit le califat en Egypte, 678
Bible des Mahométans, 13
Bibliothéque fameuſe d'Alexandrie, 89. Livrée aux flammes, 90
Boga, officier Turc, lié d'intérêt avec Vaſif & Bager, 444. Fait révolter les troupes contre le viſir, 445. Enleve le Calife, 446. Sa mort & celle de ſon fils, 450

Bohaïra, nom que les Arabes donnent au moine Sergius, 6
Bons mots, 216, 217, 220, 223, 325, 354, 435, 543, 644, 645
Borac, jument miraculeuſe : ſa deſcription, 25, 26
Boſtra, ville de Syrie, aſſiégée, 55. Priſe, 56
Bouffonnerie ſinguliere, 354, 355, 435
Bouteille; (pere de la) ſurnom d'un impoſteur, 560. Son ſupplice, 561
Burica, général & ſouverain malheureux, 281

Caaba, (la) temple du vrai Dieu : par qui bâtie, 2
Cabihah, mere du Calife Motar, prodigieuſement riche, 453
Cadavres d'hommes, de femmes & d'enfans mangés dans une famine, 585
Cader-Billah proclamé Calife, 555. Songe de ce prince, *ibid.* Comment vérifié, 556. Protège ouvertement la maiſon d'Ali, 559, 560. Répond aux injures du Calife d'Egypte, 561, 562. Sa réponſe au ſultan Mahmoud, 571. Sa mort, 573. Son portrait, 574
Cadige, riche veuve, au ſervice de laquelle ſe met Mahomet, 9. Lui donne ſa main, 10. Ses allarmes au ſujet des extaſes de ſon mari, 11. Le reconnoît pour prophète, 15
Caher, frere de Moctader, proclamé Calife, 504. Dépoſé, *ibid.* Sa politique, 506. Son avènement au califat, 509. Ses cruautés, ſon avarice, ſon ingratitude, 510. Souleve tous les eſprits par ſa férocité, 511. Découvre une conſpiration, & fait périr les chefs ſur un échafaud, 512. Il eſt dépoſé, 514; & réduit à demander l'aumône, *ibid.* 515
Caïem-*Bemrillah*, proclamé Calife, 511, 516. Réduit des Siciliens rebelles, 523, 524. Sa mort, 531

Caïem-Bemrillah, nommé Calife, 573. Implore la protection des Selgiucides, 583. Eſt dépoſé & jetté dans un cachot, *ibid.* 583. Par qui délivré, *ibid.* Refuſe ſa fille en mariage à ſon libérateur, 584. Comment il eſt forcé de la donner, *ibid.* Danger qu'il court, 587. Sa mort & ſon éloge, *ibid.* 588

Caïem-Béamrillah, Calife ſous les Mamelus, 678. Abdique, 679

Caire, (le) par qui fondé, 541, 542. Siége de l'empire Fathimite, 543

Caiuk-Khan, empereur des Mogols, humilie l'ambaſſadeur d'un Calife, 663

Caled, capitaine Arabe, bat les Romains, 42, 43, & les Perſans, 53. Fait la conquête de la Syrie, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62. Deſtitué du généralat, 65. Sa magnanimité, 67. Sa force prodigieuſe, 70. Son orgueil, 72, 73

Caled, fils d'Yézid, fruſtré du califat, 193. Sa mere étouffe le Calife, *ibid.*

Calendrier Perſan; par qui réformé, 589

Califat, (le) puiſſance des ſucceſſeurs de Mahomet, fondé par ce faux prophète, 34, 36, 42, 44, 46. Rendu héréditaire, 48. Son extinction en Egypte par Saladin, 642, & à Bagdad par les Mogols, 674, 675. Eſt rétabli en Egypte, 679. Son extinction totale, 680

Calil, général de Caïem-Bemrillah, prend Palerme & Gergenti, villes de Sicile, 524

Capitulation fameuſe, 77, 78, 79

Caprice extraordinaire, 361

Caravanes; leur établiſſement, 3

Carégites, Muſulmans ſéditieux, 128

Carmata, fameux impoſteur, 471. Comment ſauvé, 472

Carmates; vainqueurs des troupes du Calife, 482, 487

Cathan ou *Jectan*, fils du patriarche Héber, 1
Caulah, femme guerriere, 58, 74
Cava, fille du comte Julien, violée par le roi Rodrigue, 230
Cayem-Bemrillah. Voyez *Caïem*.
Cédar, fils d'Iſmaël, 2. Prérogative des aînés de ſa poſtérité, 2 & 3
Centiloquium, ouvrage du Calife Ali, 120
Céſarée, ville de Syrie, attaquée par les Saraſins, 83. Sa priſe, 84
Chabib, aſſaſſin d'Ali, 118
Charic, un des premiers citoyens de Cufa, 162. Donne le ſignal de la mort d'Obéïdalla, *ibid.* 163
Charlatans chaſſés des états du Calife Haroun, 357
Charlemagne reçoit une ambaſſade du Calife Haroun, 356
Chébib, capitaine Arabe, ſe révolte contre Hégiage, 114. Circonſtance de ſa mort, *ibid.* 115
Chemiſe d'Othman, ſignal de révolte, 102
Choſroës, roi de Perſe, invité par Mahomet à recevoir l'Alcoran, 39
Chypre; conquête de cette iſle, 97
Colaib; ſurnom d'Hégiage, 231
Comeïl, fils de Ziad, ſe juſtifie avec eſprit, 223, 224
Comparaiſon ingénieuſe, 347, 348
Conſtantin, empereur, veut faire périr le Calife Omar, 80. Confere avec un capitaine Saraſin, 83. Abandonne Céſarée, 84
Conſtantinople, capitale de l'empire Grec, menacée par le Calife Valid, 233. Aſſiégée ſous Soliman ſon ſucceſſeur, 235, 236. Comment délivrée, *ibid.*
Coraïſcites, (les) une des principales tribus des Arabes. Leur origine, 2. Se déclarent contre Mahomet, 17; & veulent le faire aſſaſſiner,

ibid. Lui demandent un miracle qu'ils traitent de preſtige, 20, 21, 22, 23. Le perſécutent & le contraignent à s'enfuir de la Mecque, 33. Battus par Mahomet, 35
Coureurs, (fameux) 540, 541
Croiſés. (les) (Voyez *Francs.* (les)
Cufa, ville d'Arabie, 104; devient le ſiége de l'empire Muſulman, 108
Cufiens; ſe déclarent pour Ali, 105. Donnent du ſecours à Moavie, 128. Leur inſolence réprimée par Ziad, 133. Se déclarent pour les Alides, 157. Les abandonnent, 163. Reprennent les armes en leur faveur, & les délivrent, 196, 197, 332. Se déclarent contre les Alides, 387
Curdes, (les) ſurpris & battus, 525, 526

Damas, capitale de la Syrie, aſſiégée, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62
Damès, Arabe d'une force prodigieuſe, s'échappe du camp des Romains, 81, 82
Daoud, prince Hamadanide, forcé de marcher contre ſon bienfaiteur, 505. Sa mort, 506
Darari, fameux impoſteur, 563. Sa mort & les progrès de ſa doctrine, 564
Dargan, uſurpateur du viſiriat en Egypte, 629. Dépoſſédé, 630
Déhac, chef de faction, tué dans un combat, 192
Démembrement de l'empire de Mahomet, 517, 518, 519
Dérar, officier Muſulman, ſe ſignale à la conquête de la Syrie, 56, 57, 58, 59
Déſeſpoir extraordinaire, 249
Deviſes des principaux Califes. De Moavie I, 155. --- D'Yézid I, 187. --- D'Abdalmélec, 227. --- De Valid I, 234. De Soliman, 238. --- D'Omar II, 245. --- De Hésham, 256,

— De Valid II, 260, — D'Yézid III, 261. — De Mervan II, 278. — D'Abul-Abbas, 283. — De Mahadi, 330. — De Muſa-Al-Hadi, 337. — D'Haroun-Al-Raſchild, 373. — D'Amin, 383. — D'Al-Mamoun, 403. — De Motaſem, 414. — De Motavakkel, 436. — De Montaſer, 443. — De Mohtadi, 456. — De Motamed, 474. — De Motader, 486

Dhaſer-Béamri'lah, Calife en Egypte, eſclave de ſes miniſtres, 615. Paſſion criminelle de ce prince, & ſa mort, 617

Dhaher-Billah, Calife à Bagdad, 655. Sa mort, 656

Dhaher-Léézaz-Dinillah, Calife d'Egypte, 570. Sa mort & ſon éloge, 574

Dhahiroddin, viſir de Moſtadi, mis à mort, 649

Dhohac, poëte célèbre, 347

Diſpute de deux docteurs Mahométans, 527

Diſtiques arabes, fort ingénieux, 347, 348

Dogme fondamental de la religion Mahométane, 13

Dorylée, (bataille de) 409, 410

Ebn-Amram, d'eſclave eſt fait gouverneur de Bagdad, 672

Ebn-Ayſun. Voyez *Ayſun*.

Ebn-Davah, aſſaſſin du Calife Hakem, 568. Puni de mort, 570

Ebn-Sina. Voyez *Avicenne*.

Eclipſe de ſoleil, 144

Egypte (l') enlevée aux Califes, rentre ſous leur domination, 488, 489. Affligée de la famine, 584, 585; & de la peſte, 586

Emeſſe, ville de Syrie, aſſiégée par les Mahométans, 68. Se ſoumet, 71. Aſſiégée par Mer-

van II, 265. Comment traitée, 266. Aſſiégée de nouveau, 268; eſt enfin réduite, 269
Emeſſéniens, habitans d'Emeſſe, ſe révoltent, 261, 263. Abandonnent lâchement Mervan II, qu'ils avoient placé ſur le trône, 264. Perfidie inſigne de ces rebelles, 265. Comment punis, 266. Se révoltent de nouveau, 267. Leur opiniâtreté, 268. Leur déſeſpoir, 269
Emir-Al-Omra, charge importante; par qui créée, 520
Epée fameuſe, 431
Epitaphe ſinguliere, 580
Epoque de la puiſſance de Mahomet, 34. --- De la réputation des François parmi les Muſulmans, 356
Evènemens extraordinaires, 428, 429, 430, 431
Examen plaiſant d'un docteur en médecine, 503, 504
Excès des Chrétiens à la priſe de Jéruſalem, 595, 596

FABLES, regardées comme miracles par les Mahométans, 20, 24, 274, 275
Fadel parvient au viſiriat ſous le Caliſe Amin, 374, 375. Excite ce prince contre ſon frere Mamoun, *ibid.*
Fadel, viſir de Mamoun, 384. Engage ce Caliſe à favoriſer les Alides, 586. Son ambition punie, 388
Famine affreuſe, & ſes triſtes effets, 584, 585, 586
Famille des Alides, 21
Fanatiſme d'un Muſulman, 70, 71. --- Autre puni, 135
Fantaiſies ſingulieres, 413, 432
Fatah, viſir de Motavakkel, 431. Fidèle à ſon maître, 435

Meſr, pourquoi, *ibid.* 566. Eſt aſſaſſiné, 568.
Ses vices & ſes caprices, *ibid.* 569
Hakem-Bèamrillah, Calife ſous les Mamelus, 677
Hakem-Billah, Calife ſous les Mamelus, 677, 680
Hallage, fameux dévot Muſulman, 497. Sa doctrine, 498. Son ſupplice, *ibid.* 499
Hamin; ce que c'eſt, 166, 644
Hamra, oncle de Mahomet, 35. Tué dans une bataille & éventré, 37
Hanbal, docteur Muſulman, rend juſtice au mérite d'un autre docteur, 389, 390. Comment traité, 405, 406. Sa mort, 428
Hani, chet de conjurés, 162. Eſt arrêté, 163; & mis à mort, 167
Harangue ſinguliere, 73
Hardieſſe heureuſe, 366. Autre, 369
Hareth, vieillard vénérable, 204. Ce qu'il dit au Calife Abdalmélec, *ibid.* 205
Haroun-Al-Rashid, fils du Calife Mahadi, porte la guerre ſous les murs de Conſtantinople, 321; & rend les Grecs tributaires, 322. Refuſe la couronne au préjudice de ſon frere, 331. Son avènement au califat, 338. Bonheur qui l'accompagne, *ibid.* Epouſe ſolemnellement une de ſes femmes, 339. Sa docilité, 340. Honneurs qu'il rend à un dévot Muſulman, 341, 342. Sa paſſion pour une femme de ſon frere, & les moyens qu'il emploie pour ſe ſatisfaire, *ibid.* 343, 344. Récompenſe un habile médecin, 346; & une de ſes maîtreſſes, 348; & un poëte, 349. Ses regrets de la mort d'un docteur, 351. Fait le pélerinage de la Mecque à pied, 352, Guérit d'une attaque d'apoplexie, comment, 353. Son bouffon, 354, 355, Envoie une ambaſſade à Charlemagne, 356, Chaſſe les empiriques

Gergenti, ville de Sicile, priſe par Calil, 524
Giabalah, roi Arabe, embraſſe le Muſulmaniſme, 90. Comment il s'en dégoute, 91
Giafar, général de Mahomet, tué, 42
Giafar, viſir & favori d'Haroun, 361. Sa paſſion malheureuſe pour ſon épouſe, *ibid.* Eſt arrêté & mis à mort, 362, 363, 364. Généroſité de ce ſeigneur, *ibid.* 365
Giafar le juſte, ſixieme Iman, 460, 461
Giauhar, général du Caliſe Moëz-Lédinillah, fait la conquête de l'Egypte & de la Syrie, 541, 542. Fait viſir d'Aziz-Billah, 546. Défait un prince Turc, 547
Goût ſingulier d'un Caliſe, 279
Guériſon ſinguliere, 345

HABABA, belle Chanteuſe, maîtreſſe d'Yézid II, 248. Accident funeſte qui lui fait perdre la vie, 249
Habbaſah, général de Mahadi, emporte Alexandrie, 494. Appaiſe une révolte en Sicile, *ibid.*
Habib, prince Arabe, demande un miracle à Mahomet, 20. Reconnoît ſa miſſion, 23
Hafedh-Ledinillah, Caliſe en Egypte, 602. Dépoſe ſon viſir, 603. Eſt maîtriſé par un autre, 611, 612. Sa mort, 614
Hakem, impoſteur fameux, 317. Veut ſe faire paſſer pour un Dieu, 318. Accrédite cette extravagance par ſon genre de mort, 319. Attendu par ſes ſectateurs comme le Meſſie par les Juifs, 320
Hakem-Bemrillah, Caliſe, 559. Fait mourir un impoſteur, 561. Fait maudire les Caliſes Abbaſſides, *ibid.* Ses extravagances & ſa haine contre les femmes, 362, 363. Favoriſe deux impoſteurs, 564, 565. Fait brûler la ville de

Haſſan, fils d'Ali, gagne les Cufiens, 104, 105. Ses eſpiègleries étant enfant, 122, 123. Proclamé Calife, *ibid.* Sa bonté, ſa patience, 123, 124. Se dégoute de la ſouveraine puiſſance, 125. Abdique, 126, 127. Sa mort, dont Moavie eſt fauſſement accuſé, 140, 141, 142. Comment traité par ce prince, 154

Haſſan, gouverneur de l'Irak-Babylonienne, 393. Sa magnificence, *ibid.* Sa mort, 394

Haſſan-Sahah, fondateur des Iſmaëliens, 461

Haſſan, onzieme Iman, 463

Haſſan, frere du Caliſe Moſtarshed, ſe révolte & obtient ſon pardon, 600

Haula, chargé de porter la tête d'Hoſſein au Caliſe Yézid, 179. Ce qui lui arrive avec deux de ſes femmes, *ibid.* 180

Héber, patriarche, 1

Héger, fanatique Muſulman, 135. Puni de mort, 136, 137

Hégiage, guerrier intrépide, fait le ſiége de la Mecque, 207. Raſſure ſes ſoldats effrayés, 208. Conquit toute l'Arabie, & en eſt fait gouverneur, 211. Sa ſévérité, *ibid.* 212, 213. Révoltes qu'excite ſa cruauté, 214. Veut faire périr Abdéraman, 217, 218. Traits de clémence de ce miniſtre, 219, 220, 221, 222, 223. Il tombe malade, 231. Fait mourir l'aſtrologue qui lui prédit ſa mort, 232; & le ſuit trois jours après, *ibid.* Nombre d'hommes qu'il fit mourir, *ibid.* Sa magnificence, *ibid.*

Hégiaz; (l') vaſte contrée de l'Aſie, 2

Hégire, ou fuite de Mahomet, époque fameuſe, 34

Henda, femme guerriere, 36. Sa barbarie, 37

Héra, montagne de l'Arabie, où Mahomet ſe retire, 11

Héraclius, empereur Romain, invité par Mahomet

mêt à embraſſer ſa religion, 39. Envoie une armée au ſecours de Damas, 56. Sa timidité, 84, 85.

Herbelot; (d') réfutation d'un fait rapporté par cet écrivain, 140, 141.

Hermite Mahométan, prédit la fondation de Bagdad, 299, 300.

Hésham, frere & ſucceſſeur du Calife Yézid II, 250. Fait la guerre aux Turcs & aux Grecs, *ibid.* 251. Sa mort, 254. Son avarice ſordide, 255. Sa deviſe & ſon portrait, 256.

Hobéib, partiſan d'Hoſſein, 176.

Holagu-Khan, empereur des Mogols, forme le projet de conquérir Bagdad, 665, 666. Marche vers cette capitale, 667, 668. L'aſſiége, 669, 670, 671, 672. La prend, 673. Fait mourir le Calife & abolit le califat, 674, 675.

Honain, célèbre médecin : ſa fortune, 425. Sa généreuſe probité, 426. Sa mort, 427.

Hoſſein, fils d'Ali; comment traité par Moavie, 154. Soulevemens pour & contre ce prince, 156, 157, 158, 159. Voit évanouir ſes eſpérances, 167. Marche vers Cufa, *ibid.* Arrive dans la plaine de Kerbela, 170. Son déſeſpoir, *ibid.* Sa réſignation, 172. Se prépare au combat, 173. Sa piété, 174. Sa conſtance, 175. Sa valeur, 176, 177. Sa mort, 178. Son éloge, *ibid.*

Hoſſein, petit-fils de Haſſan, leve l'étendard de la révolte, 331. Sa libéralité, *ibid.* 332. Ses ſuccès, *ibid.* Sa mort, 335.

Hoſſein, chef des Carmates, 487. Vaincu, 488.

Hour, jeunes filles que Mahomet promet à ſes ſectateurs dans ſon paradis, 174.

Iahkem, uſurpateur, 521. S'empare de Bagdad, & de la charge d'Emir Al-Omra, 523. Fait élire un Calife, 525. Sa mort, 526
Ibrahim, fils de Mahomet, 40
Ibrahim parvient au califat, & en eſt dépoſſédé preſqu'auſſitôt, 263
Ibrahim, chef des Abbaſſides, 272. Ses ſuccès, 273. Sa puiſſance & ſa mort, 275
Ibrahim, petit-fils de Haſſan, perſécuté par Almanſor, 297. Prend les armes & le titre de monarque, 298. Sa mort, *ibid.* 299
Ibrahim, frere du Calife Haroun, 342
Ibrahim, oncle du Calife Almamoun, proclamé Calife par des rebelles, 389. Comment traité par ſon neveu, 397
Ibrahim-Abul-Ishac. Voyez *Mottaki-Billah.*
Icrinca, (liſez *Icrima*,) fanatique Muſulman, 70, 71
Images : (ſaintes) leur culte prouvé par des Mahométans, 427, 428
Imans, ou chefs de la maiſon d'Ali, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464
Impoſteur qui ſe fait paſſer pour Moyſe, 250. Autre, *ibid.* Autre, 317, 318. Autre, 404. Autres, 423, 465, 471, 516, 517, 560, 561, 563, 564
Imprécation commune aux Arabes, 168
Indignation généreuſe d'une femme Arabe, 179
Incendie affreux, 566, 567
Indulgence ſinguliere, 40
Innovations, 508, 539, 564, 565, 642
Inondation prédite, 594, 595. Autre qui ne l'eſt pas, *ibid.* 596
Iréne, impératrice de Conſtantinople, déclare la guerre aux Mahométans, 321. Demande la paix, *ibid.* & ſe ſoumet à payer un tribut au vainqueur, 322

Iſa, neveu d'Almanſor, remporte pluſieurs victoires, 298. Par quel artifice il eſt éloigné du trône, 301, 302. Se fait proclamer Calife, 314. Se déſiſte de ſes prétentions, *ibid.* 315
Iſa, médecin, à qui redevable de ſa fortune, 316, 317
Iſa, Chrétien, ſecrétaire d'un Calife, 557. Abuſe de ſon crédit & eſt diſgracié, *ibid.* 558
Iſdegerd, roi de Perſe, maſſacré, 98
Iſmaël, chaſſé par ſon pere Abraham, 2. Bâtit la Caaba, *ibid.* Sa poſtérité, *ibid.*
Iſmaël, fils de Giafar le Juſte; ſa poſtérité, ſes ſectateurs, 461
Iſmaël-Al-Manſor. Voyez *Manſor-Billah*.
Iſmaéliens, nom d'une dynaſtie en Aſie, 461

Jacob, favori du Calife Mahadi, 322. Action héroïque fatale à ce miniſtre, 323. Sa diſgrace, 324
Jacob-Ben-Iſhak-Alkendi. Voyez *Alkindus*.
Jacob, fils de Léit: ſa fortune & ſa mort, 465, 466
Jalouſie invétérée, 198, 199, 200, 201
Jaſſer, officier du Calife Haroun, puni de mort; pourquoi? 364
Jean, Chrétien lettré, aimé d'Amrou, 89, 90
Jectan. Voyez *Cathan*.
Jéruſalem priſe & pillée par les Chrétiens, 595, 596
Jeſus-Chriſt; ce qu'en racontoit Mahomet, 12
Jeux de hazard défendus par Mahomet, 38
Jobbaï, docteur Mahométan, 527, 528
Jonas, Chrétien apoſtat pour l'amour de ſa maîtreſſe, 61. Qui lui préfere la mort, 62
Joppé, ville de Paleſtine, priſe par les Saraſins, 84
Joſeph, gouverneur de Baſrah, capitaine habile, 253

Joſeph, fils du Calife Moctafi, déſigné ſon ſucceſſeur, 622. Danger qu'il court. *ibid.* Voyez *Moſtanjed-Billah.*
Joſias, prêtre Chrétien, livre aux Mahométans la ville de Damas, 60
Jugement équitable, 43
Juif, puni de ſon avarice, 269
Juifs vaincus & traités rigoureuſement par Mahomet, 40
Julien (le comte) appelle les Muſulmans en Eſpagne; pourquoi? 230
Juriſprudence commode, 343

KARAI; ce que c'eſt; année Karaïenne, 598
Kerbela, plaine aux environs de Cufa, fameuſe par la bataille où Hoſſein perdit la vie, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178
Kéthir, fameux contemplatif Mahométan, 359. Sa morale, 360
Kettab, pere du Calife Omar, 92
Khotbah; ce que c'eſt, 155
Kimar, préfet du palais à Bagdad, fait mourir le Calife, 637. Son orgueil, 645. Sa diſgrace, 646. Sa mort, 647
Kizaran, l'une des femmes de Mahadi, fait conſulter un médecin, 316; & le comble de faveurs; pourquoi? 317
Koſſa, ſurnom d'Abul-Haſſan, 385
Kuthar affranchi du Calife Amin, 379

LÉON, ſçavant mathématicien Grec: le Calife Almamoun & l'empereur Théophile ſe diſputent l'honneur de l'avoir à leur cour, 391, 392

Lettre du Calife Omar à l'empereur Conſtantin, 84, 85. --- De Moavie à Ali, 103. --- D'Yézid au gouverneur de Médine, 156
Lulua, riche ville, priſe par les Arabes, 401
Lune, (la) obéit à Mahomet, deſcend du ciel, entre dans ſa manche, &c. 21, 22, 23
Lunes, (le faiſeur de) 318

MAAN, un des chefs des Ommiades, ſauve la vie au Calife Almanſor, ſon ennemi, 294. Ses aventures, *ibid.* 295 & 296
Mahadi, fils d'Almanſor, déſigné Calife, 302. reçoit les dernieres inſtructions de ſon pere, 307, 308, 309. Son intronisation, 314. Choix qu'il fait d'un premier médecin, 317. Envoie ſon fils faire la guerre aux Grecs, 321. Eprouve la fidélité de ſon viſir, 322, 323. Le diſgracie, 324. Ce qui lui arrive dans une partie de chaſſe, *ibid.* 325. Il régle l'ordre de ſa ſucceſſion, *ibid.* Fait le pélerinage de la Mecque; avec quel faſte, *ibid.* 326. Sa piété, 327. Sa mort racontée diverſement, *ibid.* 328. Son amour pour la poëſie & pour la juſtice, *ibid.* 329. Sa deviſe, 330
Mahadi, fondateur de la Dynaſtie, des Fathimites, 492-93. Attaque l'Egypte, 494, 497. Sa mort, 511
Mahmoud, impoſteur; comment puni, 423
Mahmoud, ſultan des Indes & de la Perſe, fait demander un poëte au Calife de Bagdad, 571. Eprouve un fameux aſtrologue, 572. Fait venir Avicenne à ſa cour, 577
Mahomet ou *Mohammed*, légiſlateur des Arabes; ſa naiſſance, 5. Ses diſpoſitions, 6. Premier voyage qu'il fait en Syrie, *ibid.* Inſtruit par le moine Sergius, 7. Son zèle pour la pureté du culte, *ibid.* Son portrait, *ibid.* & 8. Ses

premieres armes, 8. Se met au ſervice d'une riche veuve, 9. Son ſecond voyage en Syrie & les nouvelles inſtructions qu'il y reçoit de Sergius, *ibid.* Epouſe ſa maîtreſſe Cadige, 10. Surnom qu'il prend, 11. Ses enfans, *ibid.* Sa retraite, ſes méditations, ſes extaſes, *ibid.* Sa doctrine, 12 & 13. Son Alcoran, *ibid.* Se déclare prophète, 15. Ses premiers proſélytes, *ibid.* Convertit ſa famille, 16. Déclare Ali ſon lieutenant, *ibid.* Sa fermeté contre les menaces des Coraïſcites, 17. Cité au tribunal d'un prince puiſſant, 20. Comment & par quels prodiges il confond ſes accuſateurs, 21, 22. Perd ſon oncle & ſa femme, & ſe remarie, 23, 24. Hiſtoire d'un prétendu voyage qu'il fait au plus haut des cieux, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32. Perſécuté par les habitans de la Mecque, 33. Choiſit la ville d'Yatreb pour aſyle, *ibid.* 34. Enleve une riche caravanne des Mecquois, 35, 36. Battu à ſon tour, 37. Défend le vin & les jeux de hazard, 38. Mariage ſcandaleux du prophète, *ibid.* 39. Il ajoute la fornication à l'adultere, 40. Empoiſonné ; par qui? 41. Fait la guerre aux Romains, *ibid.* 42. Jugement qu'il prononce, 43. Entreprend la conquête de l'Yémen, 44. Sa réponſe à l'ambaſſadeur du roi de Perſe, 45. Conquit la Mecque, 46. Sa mort, 47, 48. Ses derniers diſcours, *ibid.* Conteſtation ſur ſon ſucceſſeur & ſur le lieu où l'on devoit l'enterrer, 48, 49. Son tombeau ſe voit à Médine, 50. Fable à ce ſujet, *ibid.* Sa tendreſſe pour Ali, 119

Mahomet, petit fils d'Hoſſein, refuſe de prêter ſerment au Caliſe Abdallah, 195. Eſt mis en priſon & menacé de mort, *ibid.* Comment délivré, 196. Sa généroſité, 197, 459.

Mahomet, de la maiſon d'Ali, ſe révolte contre Mamoun, 384. Sa mort, *ibid.*
Mahomet, chef de la maiſon d'Abbas, 271. Affecte le ton prophétique, *ibid.* 272. Sa mort, *ibid.*
Mahomet, petit fils de Haſſan, perſécuté par le Caliſe Almanſor, 297. Prend les armes pour ſe défendre, *ibid.* 298, & périt dans un combat, *ibid.*
Mahomet-Muſa-Amin, Caliſe. (Voyez *Amin.*
Mahomet, viſir de Vathek, expire dans les ſupplices; pourquoi? 421, 422
Mahomet-Abu-Abdallah, nom du Caliſe Mohtadi, 451
Majushun, docteur Mahométan, panégiriſte du Caliſe Omar II, 245, 246
Maiddodin s'empare du viſiriat à Bagdad, 649
Makſourah, ce que c'eſt, 155
Malatia, ville de Cappadoce, 409
Malec, partiſan d'Ali, mis à mort, 52
Malek-Al-Aſchraf, ſultan des Mamelus, 680
Malek-Ben-Dinar, docteur Arabe, 274. Miracle qu'on lui attribue, *ibid.* 275
Malek-Schah, ſultan des Selgiucides, attire les ſçavans à Bagdad, 588, 589. Donne ſa fille en mariage au Caliſe, *ibid.*
Mamoun ou *Almamoun*, fils d'Haroun, eſt appellé le ſecond à la ſucceſſion de ce Caliſe, 359. Comment traité par ſon frere Amin, 374. Lui réſiſte, 376. Prend le titre de Caliſe, 378. Fait aſſiéger ſon frere dans Bagdad, 380. Reçoit la nouvelle de ſa mort, 382. Son avènement au trône, 384. Son eſtime pour ſon précepteur, 386. Favoriſe les Alides, *ibid.* 387. Se défait de ſon viſir, 388. Son amour pour les ſciences, 391; & ſes efforts pour attirer à ſa cour un ſçavant étranger, 392. Epouſe ſolemnellement Touran Dockt,

393. Son amour pour cette princeſſe 394. Récompenſe les ſervices d'un général d'armée, *ibid.* 395. Traite généreuſement un ennemi, 397. Perſécute ceux des Mahométans qui ne penſent pas comme lui ſur l'Alcoran, 398, 399. Son eſtime pour le fameux Alkindus, 400. Ses conquêtes ſur les Chrétiens, 401. Sa mort cauſée par un excès de dattes, 402. Son éloge & ſa deviſe, 403

Manaſſé, Juif, tréſorier d'un Calife, 557. Abuſe de ſon crédit, *ibid.*

Mangheh, célèbre médecin, 356, 357

Manſor-Billah, Calife, 534, 535. Sa mort & ſon éloge, 537

Manuel, général Romain, confere avec Caled, 72, 73

Marc, patriarche d'Alexandrie, victime de ſa courageuſe réſiſtance aux ordres d'un miniſtre injuſte, 631

Mariages ſinguliers, 397, 398

Marie, eſclave, puis femme de Mahomet, 40

Masken, (bataille de) 203, 204

Maſoud, ſultan des Selgiucides, prend Bagdad & donne des loix, 605. Dépoſe le ſucceſſeur de ce prince, 607, 608

Mathématicien Grec, eſtimé du Calife Almamoun, 391

Maximes remarquables, 76, 77, 120, 121, 127, 460, 461

Mecque, (la) ville de l'Arabie; ſa fondation, 2. Sa ſituation, 3. Sa priſe, 45, 46. Eſt aſſiégée par les troupes d'Yézid, 186; & par celles d'Abdalmélec, 207. Circonſtance de ce ſiége, 208. Emportée d'aſſaut par Hoſſein, deſcendant d'Ali, 333. Refuſe de reconnoître le Calife d'Egypte, 543

Médecin Chrétien, aimé d'Almanſor, 303. Sa

continence & ſon déſintéreſſement, 304. Obtient avec peine la permiſſion de retourner dans ſa patrie, 305. Autre arrogant, *ibid.* Comment puni, 306. Autre, comblé de graces; pourquoi, 316, 317. Autre, très-ſçavant, 346. Autre, généreux, 426. Autre, qui ne ſçait ni lire ni écrire, 503, 504. Autres, très-habiles, 551, 578, 579.

Médinat-Al-Salam, nom donné à la ville de Bagdad, 301

Médine, ville d'Arabie, la même qu'Yatreb; origine de ſon nom, 34. Ceſſe d'être la capitale de l'empire Muſulman, 108. Séjour des Alides ou partiſans d'Ali, 144. Ses habitans ſecouent le joug des Ommiades, 184, 185. Elle eſt aſſiégée & priſe par les troupes d'Yézid, 186. Temple de cette ville rebâtie par le Calife Valid, 228. Se déclare pour Hoſſein, chef des Alides, 332

Meſlem, général d'Yézid, aſſiége & prend Médine, 186

Mervan I, élu Calife en Syrie, 190, 192. Mort violente de ce prince, 193

Mervan II, ſe révolte contre Yézid III, 261, & contre Ibrahim, 263. Se fait reconnoître Calife, *ibid.* Surnom de ce prince, 264. Marche contre Emeſſe, 265. Défait les rebelles & les punit, 266. Les défait de nouveau, 267. Les pourſuit, 268. Leur pardonne, 269. Ses efforts pour ruiner le parti des Abbaſſides, 276. Accident qui lui arrache la victoire des mains, 277. Sa fuite, ſa mort, ſa deviſe, 278. Goût ſingulier de ce prince, & ſon portrait, 279

Meſr, ville d'Egypte, incendiée, 565, 566, 567

Milice Turque. (Voyez *Turcs.*)
Miracle fameux ſelon les Mahométans, 20, 21, 22, 23. Autre, 274, 275. Autre, 459
Minarets; ce que c'eſt, 229
Moaviad, fils du Calife Montaſer, mis à mort par ſon frere Motaz, 448
Moavie I, général d'Othman, s'empare de l'iſle de Chypre, 97. Se révolte contre le Calife Ali, 103. Se fait déclarer Calife, 108, 111, 112. Ruſe qu'il emploie, 114, 115. Eſt aſſaſſiné, 117. Comment guéri, *ibid.* Diſpute le trône à Haſſan, 125, & l'engage à le lui céder, 126. Eſt reconnu ſeul Calife, 128. Sa politique, 129, 130. Fait mourir un fanatique, 136, 137. Mot remarquable à ce ſujet, *ibid.* Sa fierté envers deux ambaſſadeurs, 138. Les chaſſe de ſa préſence 139. Sa mémoire juſtifiée au ſujet de la mort d'Haſſan, 140, 141. Tentative infructueuſe de ce Calife contre la maiſon d'Ali, 144. Ruſe dont il ſe ſert pour brouiller deux amis, 145. Reconnoît ſon tort & le répare, 146. Belle action de ce prince, 147, 148. Rend le Califat héréditaire, *ibid.* Fait grace à un voleur, 149, 150. Son reſpect pour ſa tante & ſa patience, 151. Sa derniere maladie, 152. Sa mort, 153. Sa douceur, ſa clémence, ſa généroſité, 154. Etabliſſemens faits par ce monarque, 155. Sa deviſe, *ibid.*
Moavie II, fils d'Yézid, proclamé Calife, 188. Abdique preſqu'auſſi-tôt, *ibid.* 189. Sa mort, *ibid.*
Moclas, nom d'un fameux brigand; à qui donné, 300
Moclaz, viſir de Caher, conſpire contre ce prince, 513, & le détrône, 514. Eſt déclaré

viſir, 516. Fait mourir un impoſteur, 517. Conſpire contre le Calife, 521. Eſt mis à mort, 522
Moctadi-Bemrillah, Calife à Bagdad, ſe fait reſpecter, 588. Aime les ſciences & protège les ſçavans, *ibid.* 589. Epouſe la fille de ſon Emir, *ibid.* Mort ſubite de ce prince, 590, 591
Moctader-Billah, proclamé Calife, 491. Son faſte, 495, 496. Fait mourir un impoſteur, 499. Eſt forcé d'abdiquer, 500. Rétabli, *ibid.* Sa mort, 507. Son portrait, 508
Moctar, chef des Cufiens, conquit l'Iraque-Arabique, 196. Sa valeur & ſa mort, 197
Moctafi, déſigné Calife, 485. Son avènement, 487. Fait la guerre aux Carmates, 488. Reprend l'Egypte & la Syrie, 489. Sa maladie, *ibid.* Sa mort & ſon éloge, 490
Moctafi-Béamrillah, Calife à Bagdad, 609. Sa mort, 621, 623
Moez-Al-Doula, prince Bovide, s'empare de Bagdad, 531. Eſt fait Emir-Al-Omra, *ibid.* 532. Dépoſe le Calife, 533. En nomme un autre, 534. Son attachement pour les Alides, 539. Sa mort, 540
Moez-Lédinillah, Calife, 538. Entreprend la conquête de l'Egypte, 541. Soumet cette contrée & la Syrie, 542. Etablit ſa réſidence au Caire, 543. Ses victoires, 544, 545. Sa mort & ſon éloge, *ibid.*
Mogols, (les) s'avancent vers Bagdad, 666, 667, 668. L'aſſiégent, 669, 670, 671, 672. La prennent, 673, 674; & détruiſent le Califat, 675
Mohtadi-Billah, Calife, 451. Ses belles qualités, 452. Eſt maſſacré par les chefs de la milice Turque, 455, 456. Sa deviſe, *ibid.*

Mohammed. Voyez *Mahomet*, prophète des Arabes.
Mohammed I, cinquieme Iman, 459. (Voyez *Mahomet*, petit fils d'Hoſſein.
Mohammed II. neuvieme Iman, 463
Mohammed III, douzieme Iman, 457, 463. Fables à ſon ſujet, 464
Mohammed, fameux poëte Perſan, fertile en reparties, 643, 644
Mohammed, fils de Moſtader-Billah. (Voyez *Moctafi-Béamrillah.*)
Mohammed, ſultan du Khariſme, fait dépoſer le Calife & aſſiége Bagdad, 652, 653
Monaffec, viſir & frere du Calife Motamed, règne ſous ſon nom, 457. Réprime l'inſolence de la milice Turque, 466. Marche contre Ali & le défait, 467. Sa mort & ſon éloge, 473
Monnoie arabe; frappée par Abdalmélec, 215
Montaſer, fils de Motavakkel, conſpire contre lui, 433. Maltraité par ce prince, 434. Proclamé Calife, 435. Se frappe l'imagination, 437. En proie aux remords, 440. Meurt de mélancolie, 441. Son portrait, *ibid.* Sa généroſité, 442. Sa deviſe, 443
Morale, digne du chriſtianiſme, 91
Mortadi-Billah, ſouverain de vingt-quatre heures, 491
Moſeïlama, partiſan d'Ali, mis à mort, 52
Moſlem, envoyé d'Hoſſein à Cufa, 158, 159. Diſpoſe les Cufiens à la révolte, 161. Manque de courage au moment de l'exécution, 162. Par quel motif, 163. Prend ouvertement les armes, 164. Abandonné des ſiens, prend la fuite, *ibid.* Trahi, ſe défend avec courage, 165. Conduit priſonnier à Cufa, 166. A la tête tranchée, 167

Moſlem, autre partiſan d'Hoſſein, meurt au ſervice de ce prince, 176
Moſléma, frere du Calife Soliman, aſſiege Conſtantinople, 235, 236. Il va voir le Calife Omar II au lit de la mort, 244. Larmes qu'il répand, 245. Combat & défait un chef de révoltés, 247. Ses victoires, 250, 251, 252. Sa mort, *ibid.*
Moſquée conſtruite à Jéruſalem, 80. Autre à Alexandrie, 97; --- à Damas, 228
Moſſab, frere & général d'Abdallah, défait Moctar, 197. Réſiſte aux troupes du Calife Syrien, 203. Abandonné de ſes ſoldats, cherche la mort au milieu des ennemis, 204
Moſtacfi-Billah, Calife ſous les Mamelus, 679
Moſtacfi-Billah, Calife, 530. Sa timidité, 531. Forme un hardi projet, dont il eſt la victime, 532, 533
Moſtader-Billah, Calife à Bagdad, 592. Conſulte un aſtrologue, 594. Sa mort, 599
Moſtadi-Béamrillah, Calife à Bagdad, 638. Eſt reconnu Calife en Egypte, 639. Sa mort, 647. Son éloge, 648
Moſtain-Billah, proclamé Caliſe, 444. Imprudence qu'il commet, 446. Dépoſé & mis à mort, 447
Moſtain-Billah, fait Calife par les Mamelus, 680
Moſtali-Billah, Calife en Egypte, 592. Sa mort, 596
Moſtanjed-Billah, Calife à Bagdad, 623, 624. Sa mort & ſon éloge, 627
Moſtanſer-Billah, Caliſe d'Egypte, 575. Son éducation, *ibid.* Appuie un rebelle, 581. Proclamé Calife à Bagdad, 582. S'épuiſe pour nourrir ſes ſujets, 585. Sa mort, 591
Moſtanſer-Billah, Calife à Bagdad, 657. Pro-

tecteur des lettres, *ibid.* 658. Sa bienfaiſance; *ibid.* 659. Sa mort, 660

Moſtanſer-Billah, établi Caliſe en Egypte par les Mamelus, 678. Tué par les Tartares, 679

Moſtaſem-Billah, Caliſe à Bagdad, 662. Son orgueil puéril, *ibid.* 663. Humilié, *ibid.* Sa molleſſe, 664. Eſt trahi par ſon viſir, 667, 668, 669. Son indifférence, 670, 671. Eſt fait priſonnier des Mogols, 673. Sa mort, 674, 675

Moſtarabes, deſcendans d'Iſmaël, 2

Moſtarshed-Billah, proclamé Caliſe, 600. Défait le célèbre Zenghi, 603. Aſſiege envain Moſul, 604. Eſt fait priſonnier par le ſultan Maſoud, 605. Sa mort tragique, 606

Motaded, viſir de Motamed & ſon neveu, 473. proclamé Caliſe, 475. Sa ſévérité, *ibid.* 476. Pourſuivi par un phantôme, 477, 478, 479. Protège les Alides, *ibid.* Punit cruellement un inſolent diſcours, 484. Sa bonté, 485. Sa douceur & ſa modération, *ibid.* 486. Sa mort, 485. Son portrait & ſa deviſe, 486

Motamed, proclamé Caliſe, 457. Sa mort & ſa deviſe. 474

Motaſem-Billah, proclamé Caliſe, 404. Continue la perſécution commencée par Mamoun, 405. Punit un impoſteur, 407. Fait la guerre à l'empereur Théophile, 408. Délivre une dame Abbaſſide, 411. Découvre une conjuration, *ibid.* Son humanité, *ibid.* Ses regrets de la mort de ſon médecin, 412. Sa mort, 413. Son portrait & ſa deviſe, 414. Son faſte, 415

Motavakkel-Al-Allah, proclamé Caliſe, 421. Maltraite les Chrétiens & les Juifs, 422. Partage ſa ſucceſſion, 423. Perſécute les Ali-

des, 424. Eprouve ſon médecin, 425, 426. Plaiſirs barbares & cruautés de ce prince, 432. Aliene tous les eſprits de ſes ſujets, 433. Maltraite ſon fils, *ibid.* 434. Eſt maſſacré, 435. Son portrait, ſa deviſe, 436

Motavakkel-Billah, dernier Calife, 681. Sa mort, 682

Motaz, proclamé Calife par une troupe de ſéditieux, 444. Tiré de priſon & mis ſur le trône, 446, 447. Fait mourir ſon frere, 448. Veut affoiblir les Turcs, 450. Les révolte & meurt victime de leur reſſentiment, 451

Motazalites, ſectaires Mahométans, 526

Moti-Lillah, Calife peu redouté, 534. rend vénales toutes les charges de l'empire, 539. Eſt mis à l'amende, 542, 543. Sa mort & ſon éloge, 544

Mottaki-Billah, proclamé Calife, 525. Eſt mis à contribution, 326. Forcé par la milice Turque de ſortir de ſa capitale, 528. Nomme un Emir-Al-Omra, *ibid.* Donne cette charge au général des Turcs, 529. Sa dépoſition, 530

Mouſſa, ſeptieme Iman, 461, 462

Mowayadoddin, viſir de Moſtaſem, médite la ruine de ſon ſouverain, 664; & l'exécute par pluſieurs trahiſons, 667, 668

Moyſe, fils du Calife Abdalmélec, appaiſé par une ſaillie ingénieuſe, 216, 217

Munès, eunuque & favori du Calife Moctader, grand capitaine, 495. Défend & conſerve l'Egypte, 497. Enleve le Calife & le dépoſe, 504. Prend la fuite, 505. S'établit à Moſul, 506. Défait l'armée du Calife, & donne des larmes à ſa mort, 507. Veut éloigner Caher du Califat, 509. Conſpire contre ce prince, 511. Périt ſur un échafaud, 512

Muſa, fils d'Amin, déclaré Calife, 376
Muſa, officier Turc, maſſacre le grand viſir Saleh, 454
Muſa-Al-Hadi, déclaré préſomptif héritier de Mahadi, 325. Son avènement au Califat, 331. Triomphe des Alides, 333. Veut régner par lui-même, *ibid.* 334. Réſolution barbare de ce prince, 335. Eſt empoiſonné par ſa mere, 336

Nagmeddin, religieux Muſulman, traitre à ſon ſouverain, 640
Nahavan, (bataille de) 113, 114
Naimeddin, viſir d'Egypte, chaſſé, 615
Naïvetés ſingulieres, 358, 573
Naſir-Lédinillah, Calife à Bagdad, 649. Supprime les impôts, 651. Eſt dépoſé 652. Se prépare à défendre Bagdad, 653. Sa mort, 654
Naſr, jeune homme vertueux, ſe refuſe à la paſſion du Calife Dhafer, 616, 617. Son pere & lui maſſacrent ce monarque, *ibid.* Il expire dans les ſupplices, 420
Naſroddin, mathématicien, excite les Mogols à la priſe de Bagdad, 664
Naſſer Aldoula, prince de Hamadan, eſt fait Emir-Al-Omra, 528. Peu de cas qu'il fait de cette charge, 529
Natha-Billah, Surnom de Muſa, fils d'Amin, 376
Nezar, fils de Moſtaſer, privé du Califat, par qui, & pourquoi, 592, 593
Nicéphore, empereur de Conſtantinole, rendu tributaire des Muſulmans, 367, 368, 369
Nil, (le) fleuve d'Egypte, manque à ſe déborder, 584
Noman, gouverneur de Cufa, 159. Dépouillé de ſon gouvernement, 160

Noraddin,

Noraddin, Atabeck de Damas envoie du ſecours au Calife d'Egypte, 629. Il lui fait la guerre, 632. Le ſecoure contre les Croiſés, 633. S'empare de ſes états, & détruit le Califat en Egypte, 640, 641.

Obeïda, brave de l'armée de Mahomet, 35.
Obeïdallah, fils du fameux Ziad, lui ſuccède dans ſes dignités, 143. Nommé gouverneur de Cufa, 160. Sa pénétration & ſa politique, *ibid.* 161. Danger qu'il court, 162, 163. Son adreſſe à ramener les Cufiens dans le parti du Calife, 164, 165. Fait mourir les chefs des conjurés, 166, 167. Envoie des troupes contre Hoſſein, 168, 169. Rigueur dont il uſe envers ce prince, 170. Eſt maudit par Yézid, 181, 183. Chaſſé par les Cufiens, 195. Sa mort, 196
Obſcurité ſoudaine & ſinguliere, 320
Obſervation frappante, 205
Ohod, montagne d'Arabie où Mahomet eſt vaincu, 37
Omar, dévot Muſulman, 82
Omar I, chargé d'aſſaſſiner Mahomet, 17. Maltraite ſa propre ſœur, 18. Rougit de ſa brutalité, *ibid.* Profeſſe le Muſulmaniſme, 19. Juge redoutable, 43, 44. S'oppoſe aux dernieres volontés du prophète, 48. Appuie l'élection d'Abubècre, 51. Déſigné par Abubècre pour ſon ſucceſſeur, 63. Son élévation au Califat, 65. Sages conſeils qu'il donne & qu'il reçoit, 74, 75. Sa dévotion & ſa modeſtie, *ibid.* 76. Son auſtérité, 77. Capitulation qu'il accorde aux habitans de Jéruſalem, 78, 79. Son entrée dans cette ville, *ibid.* Sa piété, 80. Pardonne à ſon aſſaſſin, 81. Ecrit à l'empereur,

84, 85. Son déſintéreſſement, 86. Veut appaiſer un roi Arabe, 91. Meurt aſſaſſiné, 92. Ses conquêtes, 93. Sageſſe de ſon gouvernement, *ibid.* Son portrait, 94. Son éloge, 95

Omar II, déſigné Caliſe par Soliman ſon couſin, 237. Reconnu comme tel 238. Supprime un uſage indécent, 239. Ruſe dont il ſe ſert pour faire approuver cette ſuppreſſion, 240. Sa modeſtie, *ibid.* Son humeur pacifique, 241. Sa modération, 242. Sa patience dans les douleurs qui terminerent ſa vie, 244. Sa mort, ſes vertus, ſa deviſe, 245

Oméirah, officier Mahométan, 57, 62

Ommiades, (les) deſcendans d'Ommiah, 103, 128, 270. Perſécutés, 280. Maudits, 539, 540

Ommiah, (maiſon d') 103. Premier Caliſe de cette maiſon, 128. Diſcrédit dans lequel elle tombe, 270. Ses malheurs. 280

Omran, de criminel devient ſouverain, 549, 550

Origine des Arabes, 1. --- De l'animoſité qui règne entre les Turcs & les Perſans, 52

Othman, troiſieme Caliſe depuis Mahomet, 96. Répare une imprudence, 97. Il en commet pluſieurs autres, 98. Excite un mécontentement général, 99. Eſt maſſacré, 100

Palais d'une ſinguliere ſtructure, 303

Palerme, ville de Sicile, renverſée, 524

Paleſtine, (la) conquiſe par les Mahométans, 84

Paradis, (le) ce que c'eſt, ſelon les Mahométans, 31, 32

Paroles dernieres de Mahomet, 47, 48; — mé-

morables, d'Abubècre, 64; --- de Haſſan, 123, 124, 127; --- de Moavie, 137, 152, 153; --- de Samra, 144; --- de Thomas Wolſey, *ibid.* --- d'un vieillard, 204, 205; --- d'un médecin, 304; --- d'un vieillard, 366; --- d'une pauvre femme, 369; --- d'un médecin, 426; --- d'un viſir, 473.

Patriarche d'Alexandrie député par les Saraſins, 88

Paul, général Romain, fait priſonnier par les Mahométans, 57

Pélerinage remarquable, 352

Perfidie inſigne, 265, 289, 303, 379

Perſans, (les) vaincus par les Arabes, 53, 97, 98

Perſe; (la) par qui conquiſe, 97, 98

Perſécution terrible au ſujet de l'Alcoran, 398, 399

Peſte en Egypte, 586

Phantôme effrayant, 477, 478, 479

Phénomenes, 318, 320, 480

Pierre, général Romain, attaque & bat les Arabes, 57, 58. Sa mort, 59

Pierre miſtérieuſe, 80

Pierre noire de la Caaba, priſe pour arbitre d'une querelle, 459. Elle eſt enlevée, 508

Plaideur opiniâtre, puni de mort, 45

Plaiſanterie d'un Arabe, 325. Autre, 353, 354, 355

Poëtes récompenſés libéralement, 336, 337, 349, 395

Police ſévere. 131, 132

Précepteur enterré vif; pourquoi? 149

Prédeſtination, un des principaux dogmes du Muſulmaniſme, 37, 38

Prédicateur Muſulman qui ne perd point contenance, 536, 537

Prédictions d'aſtrologues, 251, 252; --- d'un médecin, 412, 470, 480, 572, 573, 580, 594, 595, 599
Préſence d'eſprit, 220; --- d'un ſophi, 536, 537
Preſſentiment funeſte, 498, 505
Preſtiges d'un impoſteur, 318, 498
Prodiges, 21, 22, 23. Autre, 320. Autres, 424, 430, 431, 439
Profeſſion de ſoi Muſulmane, 13
Proſcription ſinguliere, 247
Proverbes Arabes, 349, 366

Questions ſingulieres, 527

Radi-Billah, proclamé Calife, 516. Se donne un maître en voulant ſe procurer un appui, 520. Sa mort, 524. Le dernier Calife qui fit des vers, *ibid.*
Raſe, fameux rebelle, 370
Raillerie amere, 201, 202, 513
Raja, viſir de Soliman, miniſtre diſcret, 237, 238
Rashed-Billah, proclamé Calife, 607. Dépoſé, 608
Ratek, viſir de Moctader, vaincu, 495
Ravandiens, ſectaires Mahométans, veulent maſacrer le Calife Almanſor, 293. Comment traités, 294
Rayek, premier Emir-Al-Omra, 520. Sa grande autorité, 521. Sa premiere démarche, *ibid.* Fait arrêter & punir le viſir Moclaz, 522, 523. Abandonne Bagdad & ſa charge, *ibid.*
Razi, fameux médecin & grand chymiſte, 500, 501. Eſtimé généralement, 502
Recette étrange, 419

Redvan, chef de mécontens, chaſſe le viſir d'Egypte, 610, & perſécute les Chrétiens, 611. Qualifié roi d'Egypte, 612. Eſt chaſſé, *ibid.* Sa mort, 613
Réforme du Calendrier Perſan & du Calendrier Julien, 589
Refus magnanime, 315
Regeb, ſeptieme mois Arabique, 33
Religieuſe aimée d'un Calife, 279. Comment elle ſe ſouſtrait à ſa brutalité, *ibid.*
Remarques ſingulieres, 413
Réponſe fiere, 539
Repréſailles cruelles, 409, 410
Révolution ſurprenante, 642
Reſkallah, aſtrologue & devin 509
Rodrigue, roi d'Eſpagne, perd ſes états par ſon incontinence, 230. Eſt tué par les Mahométans, *ibid.*
Romains vaincus par les Arabes, 42, 43, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62
Ruſe louable du Calife Omar II, 240. Autre, d'Almanſor, 302

SAAD, gouverneur de l'Egypte, dépoſſédé, 115
Saada, femme complaiſante, 248
Safei, chef de la ſecte des ſonnites, 389. Ses travaux & ſon mérite, 390
Sahaba, titre d'honneur, 309
Sahel, officier Arménien, ſe rend maître de la perſonne de Babec, 406, 407
Saïd, beau-frere d'Omar, maltraité par lui, 18
Saïd-Ebn-Amir, brave Muſulman, 74. Donne un ſage conſeil au Calife Omar, 75
Saïd, général d'Othman, envahit la Perſe, 97, 98

Saïd, frere de Soliman, général du Calife Ibrahim, défend Emeſſe avec courage, 268. Trahi par les habitans, 269
Saignée; (la) ce qu'en penſoient les Arabes, 353
Saillies, 216, 217, 220, 223, 224, 337, 435, 439, 644, 645
Saladin, gouverneur d'Alexandrie, 632. Eſt fait viſir du Calife Aded, 635. Se rend abſolu, 636. Abolit le Caliſat en Egypte, 639, & la ſecte des Shiites ou des partiſans d'Ali, 642, 650
Saleh, capitaine Arabe, veut ſecouer le joug d'Hegiage, 214. Eſt tué dans un combat, *ibid.*
Saleh, fils de Vaſif, maudit la mere du Calife, 453. Eſt fait grand viſir, 454. Sa mort, 455
Salmagani, célèbre impoſteur, 516. Puni de mort, 517
Salmavia, médecin de Motaſem; comment regretté, 412
Samarra, ville; par qui bâtie, 413
Samra, miniſtre cruel, 133, 134. Dépouillé de ſa charge, 144. Comment il exhale ſa fureur, *ibid.*
Sam-Samodd-ula, revêtu & dépouillé de la charge d'Emir, 553
Sapor, prince d'Arménie, 137
Saraſins; leurs conquêtes, 42, 43, 53, 55, 66, 67, 68, 71, 75. 80, 82, 83, 84, 87. Simplicité de leurs mœurs, 89
Sawda, ſeconde femme de Mahomet, 24
Sçavans attirés & protégés à Bagdad, 588, 589
Sceau de Dieu: ce que c'eſt, 469
Scheic-Caïat, prêtre Mahométan, délivre une

fille des mains d'un ſoldat brutal, 476, 477. Oblige un ſeigneur à payer une dette, 482
Scherſaldoulat, uſurpe la charge d'Emir, 553. Sa mort, 554
Schiſme dans le Muſulmaniſme, 344, 546
Seffein, lieu de l'Arabie, 108, 112
Seïda, belle princeſſe, 584
Sélim I, empereur des Turcs, fait priſonnier le dernier Calife d'Egypte, 681
Senan, premier médecin du Calife Moctader, 502. Comment il examine un de ſes confreres, 503, 504
Sergius, moine Neſtorien, inſtruit Mahomet, 7, 9. Attiré à la Mecque par ſon diſciple, 12
Sergius, ambaſſadeur, 137. Eſt fait eunuque, 239
Shawer, officier du Calife Aded, forme un parti puiſſant contre le viſir, 626. S'en rend maître & le traite avec généroſité, 627, 628. Sa diſgrace & ſa fuite, 629. Attire Noradin en Egypte, *ibid.* Refuſe de rembourſer ce prince des frais de la guerre, 630. Se ligue avec les Francs, 632. Sa mort, 634
Siége de la Mecque, 45, 46; --- de Boſtra, 55, 56; --- de Damas, *ibid.* 57, 58, 59, 60, 61; --- de Médine, 186; --- de Conſtantinople, 236; --- d'Emeſſe, 265; --- de Bagdad, 380; --- de Zabatra, 408; --- d'Amorium, 410; --- de Gergenti, 524; --- d'Alexandrie, 590; --- de Bagdad, 669, 670, 671, 672
Sima, général des milices Turques, depoſe le Caliſe Caher, 514. Son crédit, 516
Sobriquets communs chez les Arabes, 143
Soliman, Caliſe, s'occupe du bonheur de ſes peuples, 235. Envoie aſſiéger Conſtantinople, *ibid.* 236. Sa derniere maladie, & ſes diſpo-

ſitions touchant ſon ſucceſſeur, 237. Son portrait & ſa deviſe, 238
Soliman, fils du Caliſe Hésham, fait la guerre aux Grecs, 250, 251
Soliman, général du Caliſe Ibrahim, vaincu à Damas, 263. Ranime ſon parti, 266. Fait des conquêtes, 267. Eſt vaincu & mis en fuite, *ibid.* 268
Soliman, fils de Nothaïr, député par ſa nation à Mahomet, chef de la maiſon d'Abbas, 271, 272
Songes ſinguliers, 225, 226, 371, 380, 389, 440, 555, 672
Souzéni, ſurnom de Mohammed, poëte Perſan, 643
Stratagêmes, 43, 71, 72, 111, 112, 161, 253, 279, 293, 477, 557, 558, 643, 646, 647
Subtilités d'un juriſconſulte, 343, 344
Succeſſion des Imans, ou chef de la maiſon d'Ali, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 462, 463, 464
Surnoms des Caliſes, depuis Motaſem, 414
Syrie, (la) attaquée & conquiſe par les Mahométans, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 84, 542

Taher, général de Mamoun, 377. Aſſiége Bagdad, 378; & s'en rend maître, 380. Fait tuer le Caliſe Amin, 382. Comment récompenſé, 395. Sa mort & ſa libéralité, *ibid.*
Tauris, ville; par qui fondée, 580. Sa ruine & ſon rétabliſſement, *ibid.* 581
Tay, fils de Shawer, découvre & punit les trames de Zaric, 628. Sa mort, 629
Tay-Lillah, nommé Caliſe, 544, 546. Flatte ſon Emir & le comble d'honneurs, 548. Son eſclavage, 554. Sa dépoſition, 555

Telha, favori d'Aiſcha, 100. Seconde les deſſeins de cette femme ambitieuſe, 102. Son repentir & ſa mort, 107
Teſtament du Calife Haroun, 358, 359
Thabet, grand médécin, 551
Thaher, aſtrologue célèbre, 580, 581
Théophile, empereur de Conſtantinople, conſerve un ſçavant à ſa cour, 392. Rendu tributaire du Calife Almamoun, 401. Veut ſecouer le joug, 408. Vaincu, demande la paix, 410, 411
Thomas, défend la ville de Damas, 60
Tibériade, ville de Paleſtine, priſe par les Saraſins, 84
Togrul-Bek, ſultan des Selgiucides, marche au ſecours du Calife de Bagdad, & le délivre, 583. Son mariage & ſa mort, 584
Touran-Dokht, épouſe du Calife Al-Mamoun, 393. Auſſi ſpirituelle que belle, 394
Tozun, général de la milice Turque, Eſt fait Emir-Al-Omra, 529. Son audace, *ibid.* Trahit & dépoſe le Calife, 530. Sa mort, 531
Trait de brutalité & de fantaiſie, 17, 18, 19; --- de courage & d'intrépidité, 58; --- de cruauté, 62; --- de magnanimité, 65, 67; --- de fanatiſme, 70, 71; --- de bonté, 76, 77; --- de force, 70, 82; --- de préſence d'eſprit, 87, 88, 536, 537; --- de cruauté, 133, 134; --- de fanatiſme, 135, 136; --- de hardieſſe, 180, 181, 366; --- de généroſité, 183, 294; --- de jalouſie & de haine, 198, 199, 200, 201; --- de fierté, 219; --- de clémence, 220, 222, 223, 397, 482; --- de déſeſpoir & d'amour, 249; --- de déſeſpoir & de valeur, 253; --- d'imbécillité,

Yahia, frere d'Amrou, veut arracher ce prince des mains d'Abdalmélec, 201, 202. Arrêté priſonnier, obtient ſa grace, *ibid.*
Yahia, viſir du Calife Muſa-Al-Hadi, condamné à mort, 335
Yahia, médecin de Motaſem, le conduit au tombeau, 413
Yarab, pere des Arabes, 1
Yarmouck, (bataille de) 73, 74
Yazal, gouverneur de Kur, 610. Maſſacré, 611
Yatreb, ville de l'Arabie où Mahomet ſe retire, 33, 34. Appellée *Médine*; pourquoi? *ibid.*
Yémen, (l') l'Arabie-Heureuſe conquis par Mahomet, 44, 45, 46
Yézid I, aſſocié par ſon pere au Califat, 148, 149. Seul Calife, 156. Perſécute la maiſon d'Ali, 157. Donne le gouvernement de Cufa au fameux Obéïdallah, 160. Comment il reçoit la tête d'Hoſſein, 180. Sa compaſſion pour les ſœurs de ce prince, 181, & pour ſes enfans, 182, 183. Sa conduite ſcandaleuſe, 184. Dépoſé du Califat par le peuple de Médine, 185. Sa mort, 186. Son portrait & ſa deviſe, 187
Yézid II, proſcrit les chiens, les pigeons, les coqs, &c. 247. Perſécute les Chrétiens, 248. Sa paſſion pour une belle chanteuſe, *ibid.* Son déſeſpoir & ſa mort, 249
Yézid III, proclamé Calife, 259. Prince juſte & vertueux, 261. Sa mort, ſa deviſe, 262
Yézid, chef de révoltés, tué dans un combat, 247

Zabatra, patrie du Calife Al-Mamoun; ſon triſte ſort, 408, 409
Zaga, empereur d'Abiſſinie, uſurpateur, 631.

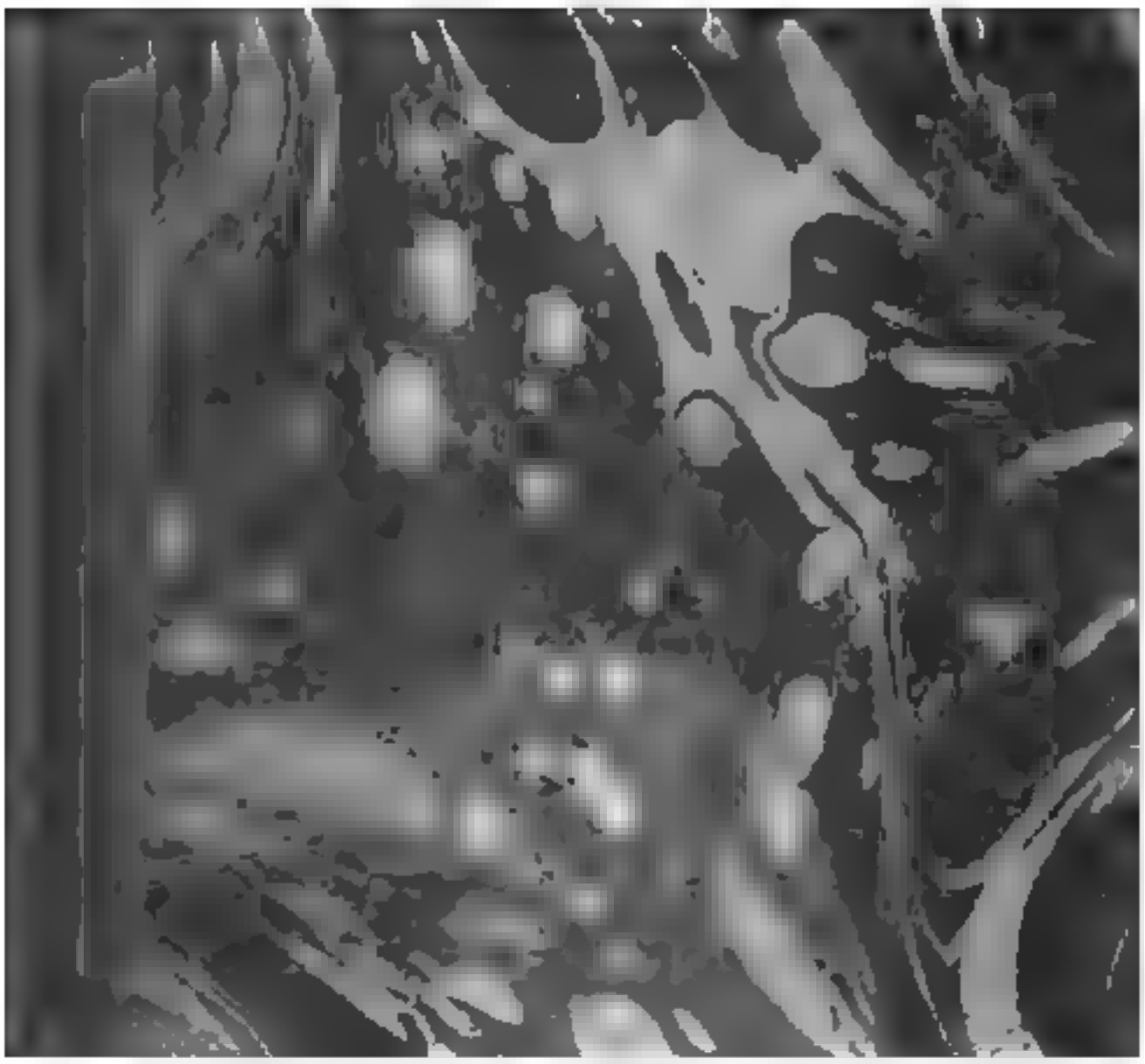
Zaïd, affranchi de Mahomet, mari complaiſant, 38, 39. Eſt tué dans un combat, 42
Zainab, fille Arabe, empoiſonne Mahomet, 41
Zairac, miniſtre impérieux & cruel, 532
Zaric, viſir du Calife Aded, 625, 626. S'enfuit du Caire, *ibid.* Eſt arrêté, 627. Comment traité par ſon ennemi, 628. Sa mort, *ibid.*
Zéïd, chef des Alides, léve l'étendard de la révolte, 252. Tombe dans un piége, 253. Son déſeſpoir, *ibid.* Sa mort, 254
Zéïnab, ſœur d'Hoſſein; comment traitée par Yézid, 181, 183
Zendiciſme, ſecte Mahométane, 259
Zenghi, fameux capitaine, vaincu par le Calife Moſtarshed, 603. Demande la paix, 604
Zentil, roi des Turcs, ſe laiſſe intimider, 218
Ziad, fils d'Abu-Sofian, Arabe du premier mérite, 129. Gagné par Moavie, 130. Police rigoureuſe qu'il exerce à Baſrah, 131. La terreur des ſcélérats, 132, 133. Jaloux de ſon autorité, *ibid.* Comment il traite deux fanatiques, 134, 155, 136, 137. Il eſt attaqué de la peſte, 142. Sa mort, 143
Ziadah-Allah, dernier prince Aglabite, 493
Zinges, (prince des) 464
Zobéïda, épouſe du Calife Haroun, 339
Zobéir, ennemi d'Ali, 102. Eſt tué, 106

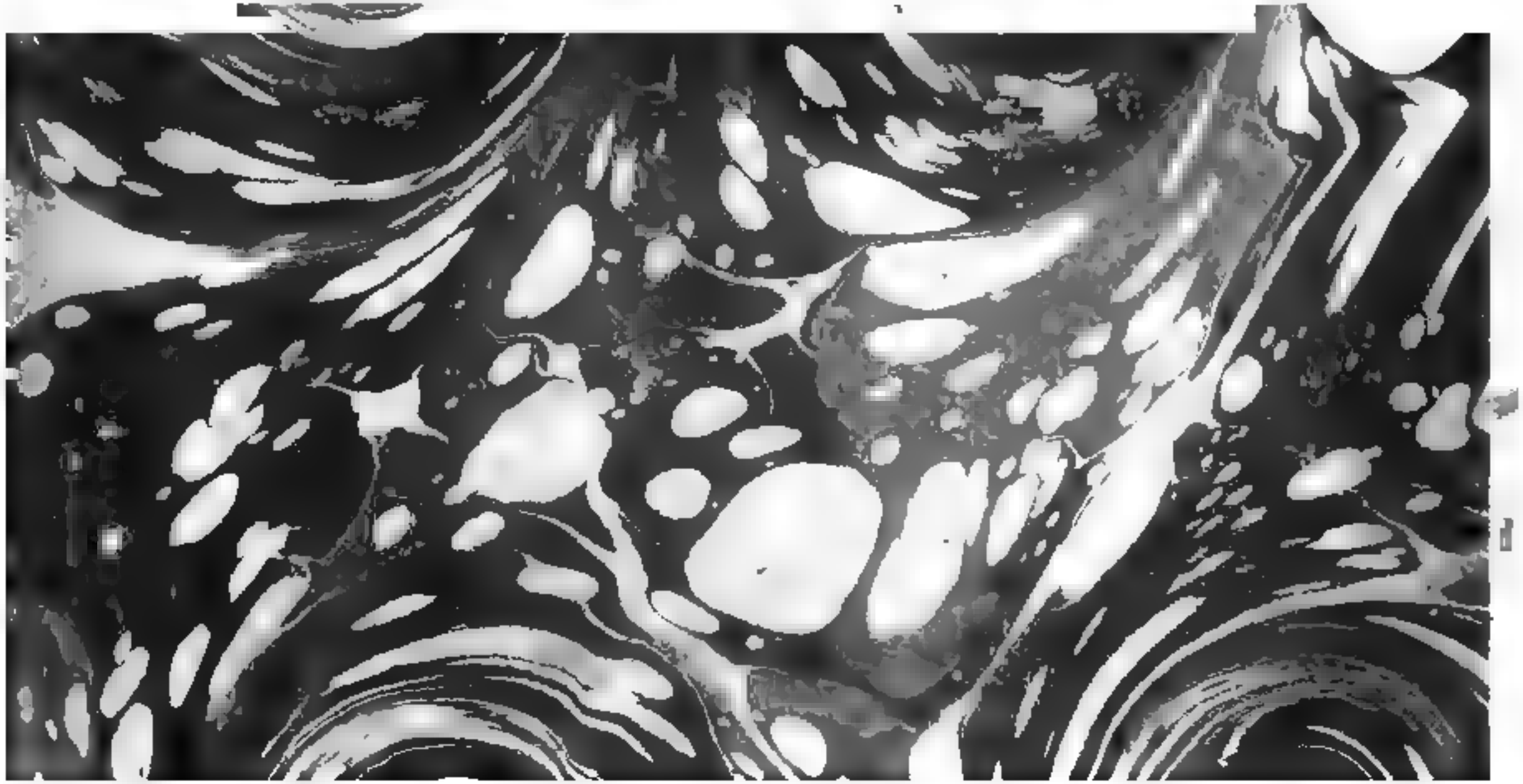
Fin de la Table des Matieres.

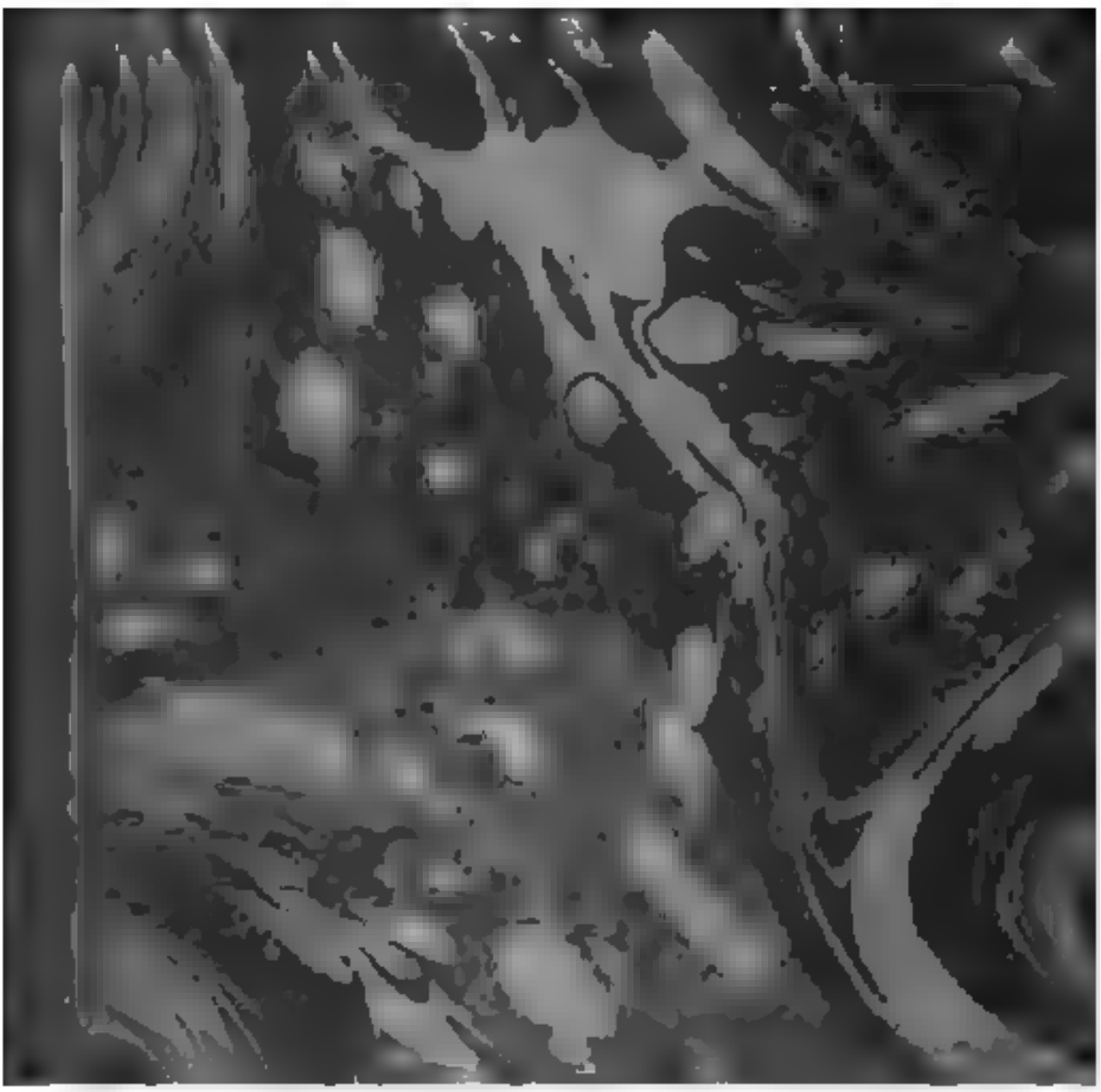
J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le préſent volume des *Anecdotes Arabes & Muſulmanes*; & je penſe qu'on peut en permettre l'impreſſion. Fait à Paris, ce 31 Août 1772.

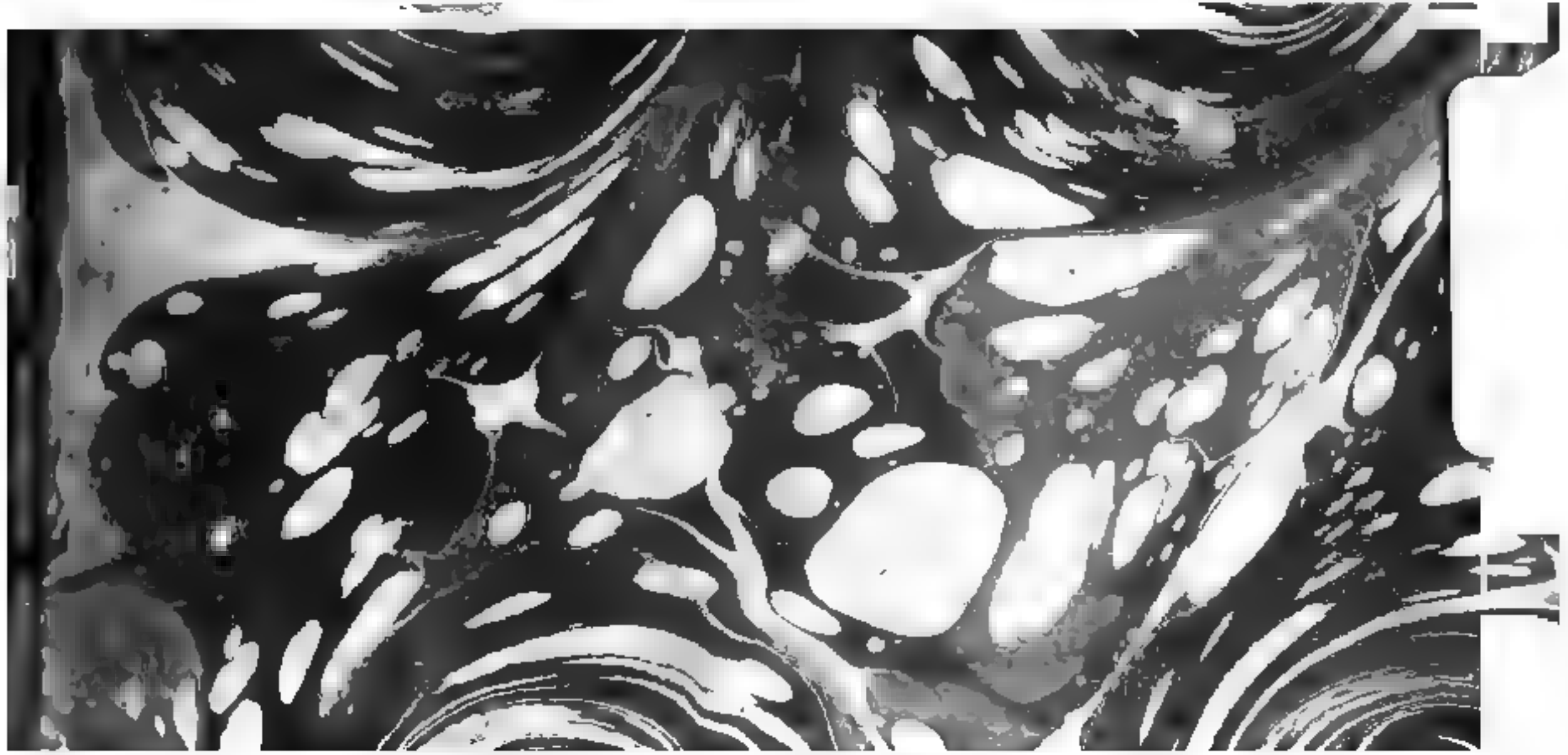
Signé LAGRANGE DE CHÉCIEUX.

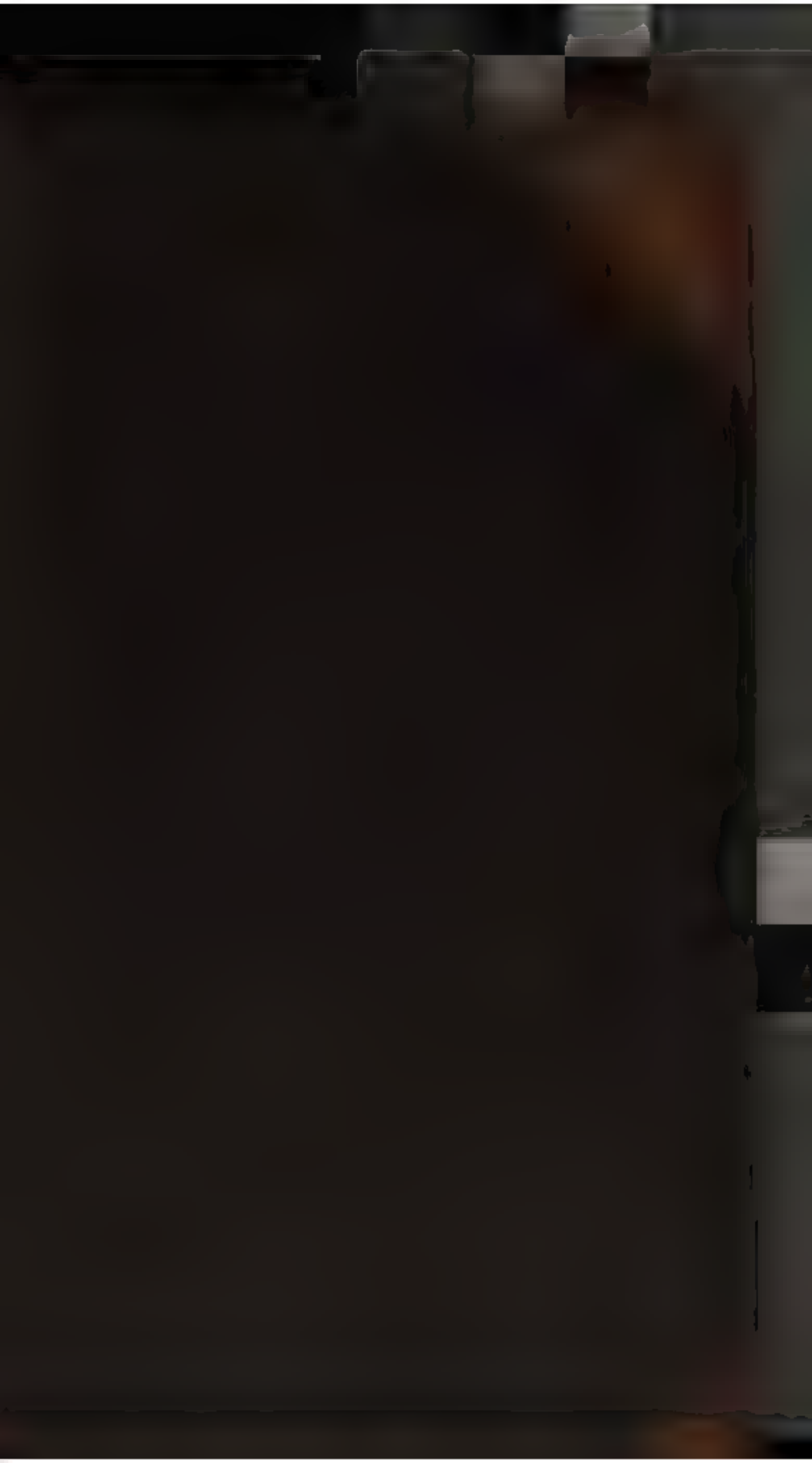
Le Privilège ſe trouve au commencement des Anecdotes Angloiſes.











HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE
POLOGNE,
TOME TROISIEME.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE
POLOGNE,

Par Mr. le Chevalier DE SOLIGNAC, Secrétaire du Cabinet & des Commandemens du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM;
Chez *HENRI DU SAUZET*,
M. DCC. LI.

246. g. 40.

TABLE

DES SOMMAIRES

DU TOME TROISIE'ME.

LIVRE NEUVIE'ME.

Depuis 1306. *juſqu'à* 1333.

TOutes les Provinces ſe ſoumettent à Uladiſlas, hors celles de Poſnanie & de Kaliſch. pag. 1. *La Poméranie lui rend hommage. Nouvelle Police qu'il y établit.* 2. *Revolte du Chancelier Swiancza.* 3. *Il veut livrer la Province aux Marquis de Brandebourg.* Ibid. *Elle eſt ſubjuguée par les armes de ces Princes.* 4 *Ils aſſiégent Dantzig.* Ibid. *Remontrances du Gouverneur de la ville à Uladiſlas.* 5. *Il conſeille d'implorer le ſecours des Teutoniques.* 6. *Articles dont on convient avec eux.* 7. *Ils font lever le ſiége de Dantzig.* Ibid. *S'emparent du gouvernement de cette ville.* 8. *Obligent la Garniſon Polonoiſe de ſouſcrire à un traité odieux.* Ibid. *Entrevûe du Grand-Maître avec Uladiſlas.* 9. *Diſcours de ce Prince aux Chevaliers.* Ibid. *Réponſe du Grand-Mai-*

Maître. 12. *Condeſcendance inutile d'Uladiſlas.* Ibid. *Expédition des Chevaliers dans la Poméranie.* 14. *Ils ſurprennent la ville de Dirſchaw.* Ibid. *Entreprennent le ſiége de Schwetza.* 15. *Affreux moyens qu'ils employent pour s'en rendre maîtres.* 16. *Reddition de la Place.* 19. *La grande Pologne ſe ſoumet à Uladiſlas.* 20. *Adreſſe des Chevaliers pour ſe conſerver la Poméranie.* Ibid. *Ils prétendent juſtifier leur perfidie.* 21. *Font des propoſitions qui ſont rejettées.* 22. *Achetent des Marquis de Brandebourg une partie de la Poméranie.* 23. *Le Pape envoye deux Nonces pour informer contre eux.* 25. *Détail de leurs crimes.* 26. *Les Polonois ſoulevés veulent changer de maître.* 29. *Uladiſlas les fait rentrer dans leur devoir.* Ibid *Ses négociations auprès du Pape contre les Chevaliers.* 31. *Il demande en même temps le titre de Roi.* 32. *Injuſtes prétentions du Roi de Boheme.* Ibid. *Le Pape n'oſe ſe déclarer pour Uladiſlas.* 33. *Famine ſurvenue en Pologne.* 34. *Des Commiſſaires Apoſtoliques pourſuivent juridiquement les Chevaliers.* 35. *Les condamnent à reſtituer la Poméranie.* 36. *Caractère de Jean, Roi de Boheme.* 37. *Il ſe rend maître de la Siléſie.* 38. *Expédition d'Uladiſlas dans la Marche Brandebourgeoiſe.* 40. *Dans le Palatinat de Culm.* 42. *Le Roi de Boheme ſe joint aux Chevaliers, qui ſe rendent maîtres de Dobrzin.* 44. *Leur vend la Poméranie, comme ſi elle lui appartenoit.* 45. *Leur céde le Diſtrict de Dobrzin.* 46. *Progrès des armes des Chevaliers.* Ibid. *Uladiſlas pénétre dans la Pruſſe, & y fait d'horribles dégâts.* 47. *Les Chevaliers lui demandent une tréve.* 48. *Ils l'obtiennent & conviennent d'un Congrès.* Ibid. *Caſimir, fils d'Uladiſlas, devient amoureux en Hongrie d'une fille d'honneur de la Reine.* 49. *Funeſtes ſuites de ſa violente paſſion.* 50. *Le Roi de Hon-*

Hongrie, Charles Robert, entreprend de faire la guerre au Woiewode de Valaquie. 51. *Malheureux ſuccès de cette expédition.* 52. *Défauts & vertus de Caſimir.* 53. *Uladiſlas le fait ſouverain de la grande Pologne.* 54. *Soulevement de Samotuly, Palatin de cette Province.* Ibid. *Les Chevaliers y entrent à main-armée pour le ſoutenir.* 55. *Prétendent s'emparer de toute la Pologne.* 56. *Uladiſlas cherche à regagner l'amitié de Samotuly.* 57. *L'engage à ſe repentir de ſa perfidie.* 58. *Le Palatin trahit les Chevaliers.* 59. *Bataille de Plowxe.* Ibid. *Harangue d'Uladiſlas à ſes troupes.* 60. *Détail de la Bataille.* 61. *Entiere défaite des Chevaliers.* 63. *Diverſion du Roi de Bohême en leur faveur.* 64. *Uladiſlas lui fait lever le ſiége de Poſnanie.* 65. *Les Chevaliers rentrent dans la Pologne.* 66. *Conviennent d'une nouvelle tréve. Heureux ſuccès des Polonois dans la Siléſie.* Ibid. *Mort d'Uladiſlas. Inſtructions qu'il donne à ſon fils.* 67. *Eloge d'Uladiſlas,* 68.

LIVRE DIXIEME.

Depuis 1333. *juſqu'à* 1382.

QUalités héroïques du Roi Caſimir. 70. *Il prolonge la tréve qu'Uladiſlas avoit faite avec les Chevaliers.* Ibid. *Les déſordres qui s'étoient répandus dans l'Etat l'y obligent.* Ibid. *Il les punit ſévérement.* 72. *Il fait la paix avec les Chevaliers par la médiation des Rois de Hongrie & de Boheme.* 73. *Il abandonne tous ſes droits ſur la Poméranie.* 75. *Les Chevaliers demandent que le Sénat ratifie cette ceſſion.* 76. *Les Grands refuſent d'y ſouſcrire.* Ibid. *Sages motifs de leur refus.* 77. *Ils implorent le crédit du Pape contre les Chevaliers.* Ibid. *Sentence des Nonces envoyez par le Pape.* 78. *Les Chevaliers ont recours à l'Empereur, qui leur défend d'avoir égard au jugement des Nonces.* 79. *Caſimir ſe choiſit pour Succeſſeur ſon neveu, Louis de Hongrie.* 80. *Veut le faire agréer à ſes ſujets.* Ibid. *Raiſons qu'il allégue pour le leur faire accepter.* 81. *Conditions qu'il met à ce choix.* 82. *Mort de la Reine Anne ſon épouſe.* 83. *Il prétend s'emparer de la Ruſſie.* 85. *En joint la plus grande partie à ſes Etats.* 86. *Epouſe en ſecondes nôces la fille du Landgrave de Heſſe.* 87. *S'en ſepare preſque auſſi-tôt.* Ibid. *Affreux déréglement de ce Prince.* Ibid. *Louis eſt fait Roi de Hongrie.* 88. *Caſimir veut conclure avec les Chevaliers la paix déja projettée.* 90. *Il trouve le ſecret d'y faire conſentir tous les Ordres de l'Etat.* Ibid. *Rompt ſes anciens traités avec les Princes de Siléſie, & leur enléve Frauenſtadt.* 92. *Attaqué par les Tartares,*

res, il les force de retourner ſur leurs pas. 93. *Fait lever au Roi de Boheme le ſiége de Cracovie.* 94. *Le défait dans ſa retraite.* 95. *Se propoſe de reformer les mœurs de la nation.* 96. *Néceſſité de cette réforme.* Ibid. *Il abroge d'anciennes loix, & en fait de nouvelles.* 97. *Sa tendreſſe pour les Pauvres.* 98. *Son amour pour les beaux Arts.* 99. *Il les attire dans le Royaume.* 100. *Fait élever grand nombre de forteresſes.* 101. *Fonde des Colléges, des Hôpitaux, des villes mêmes.* Ibid. *Expédition de Louis de Hongrie dans le Royaume de Naples.* 102. *Caſimir en conçoit de la jalouſie.* Ibid. *Il fait une invaſion en Ruſſie.* 103. *Débauches de ce Prince.* 106. *Son incontinence.* Ibid. *Il punit de mort un Prêtre qui veut le corriger.* 107. *Irruption des Lithuaniens dans le Royaume.* 108. *On y voit paroître la ſecte des Flagellans.* 109. *Les Polonois cherchent à empiéter ſur l'autorité de leurs Rois.* 110. *Caſimir la ſoutient avec hauteur.* 111. *Louis de Hongrie y déroge.* 112. *Il accorde à la nation divers priviléges.* Ibid. *Caſimir épouſe une troiſiéme femme.* 114. *Défaite entiere des Polonois par les Valaques.* 115. *Nôces de l'Empereur Charles IV. célébrées à Cracovie.* 118. *Somptuoſité de Caſimir.* Ibid. *Ses conquêtes dans la Lithuanie.* 119. *Sa mort.* 120. *Son caractère.* Ibid. *Fin du Regne des Piaſt.* 121. *Les Polonois déférent pour la premiere fois la couronne à un Prince étranger.* Ibid. *Inconveniens qui en reſultent.* 122. *Ils invitent Louis de Hongrie à venir prendre poſſeſſion du Royaume.* 123. *Repugnance affectée de Louis.* Ibid. *Il fait caſſer le teſtament du feu Roi.* 125. *Aliéne les biens de la Couronne.* Ibid. *Fait déclarer illégitimes les filles de Caſimir.* 126. *Il ne peut ſe faire au génie de la nation.* 127. *Il retourne en Hongrie, & laiſſe la conduite de l'Etat à la Reine Eliſabeth ſa mere.* Ibid. *Mauvaiſe*

adminiſtration de cette Princeſſe. 128. *Louis renonce à tous ſes droits ſur la Siléſie.* 129. *Impoſe aux Polonois des taxes, dont il avoit promis de les décharger.* 130. *Les force à nommer une de ſes filles pour lui ſucceder.* 131. *Leur accorde de nouveaux priviléges.* Ibid. *Etabliſſement de la République.* 132. *Invaſion des Lithuaniens dans le Royaume.* 133. *Indolence de la Reine Eliſabeth.* Ibid. *Sédition arrivée à Cracovie contre les Hongrois.* 134. *La crainte oblige Eliſabeth de s'enfuir en Hongrie.* Ibid. *Retour de Louis dans le Royaume.* 135. *Il fait la guerre aux Lithuaniens.* Ibid. *S'attribue les conquêtes qu'il fait dans leur pays.* Ibid. *La confuſion ſe met dans l'Etat.* 136. *On y refuſe le Duc d'Oppelen pour Gouverneur.* 137. *Louis y nomme pour Regens trois Seigneurs de la nation.* 139 *Fait approuver par leur moyen le choix de Sigiſmond ſon Gendre, pour lui ſuccéder.* 140. *Mort de Louis.* 141. *Portrait de ce Prince.* Ibid.

LIVRE

LIVRE ONZIEME.

Depuis 1400. *juſqu'à* 1434.

LEs Polonois refuſent le thrône à Sigiſmond. 143. *Ils le déférent à Hedwige, fille cadette de Louis.* 145. *Sigiſmond eſt contraint de retourner en Hongrie.* Ibid. *Guerre dans l'Etat.* 146. *Eliſabeth conſent au choix d'Hedwige, & différe de l'envoyer en Pologne.* Ibid. *Rebutés de ſes délais, les Polonois éliſent pour Roi le Duc de Mazovie.* 147. *Jean de Tenczyn empêche l'Archevêque de Gneſne de le proclamer.* 148. *Les Polonois redemandent la Princeſſe Hedwige.* 149. *Eliſabeth fait ſemblant de ſe rendre à leurs deſirs.* 150. *Elle conſent à un réglement de ſucceſſion réciproque entre ſes deux petites-filles.* Ibid. *Le Duc de Mazovie veut les armes à la main ſe rendre maître du Royaume.* 151. *Il indique une Diette à Siradie, pour s'y faire couronner.* 152. *Il y eſt proclamé par l'Archevêque de Gneſne.* 153. *La guerre s'allume de nouveau dans l'Etat.* Ibid. *Les Ducs de Glogaw y font une irruption.* Ibid. *Sigiſmond y pénétre à la tête d'une armée de Hongrois.* Ibid. *Jagellon, Duc de Lithuanie, y porte le ravage.* 154. *Les Polonois preſſent le départ d'Hedwige.* Ibid. *Remontrances du Palatin de Kaliſch à Eliſabeth.* 155. *Conduite & pernicieux deſſeins de cette Princeſſe.* 156. *Elle renvoye Sigiſmond en Pologne, pour y gouverner en attendant l'arrivée d'Hedwige.* 157. *Les Polonois obligent ce Prince de retourner ſur ſes pas.* 158. *Arrivée d'Hedwige dans le Royaume.* 159.

Son caractère. Ibid. *Jagellon la demande en mariage. Offres avantageuſes qu'il fait à l'Etat.* Ibid. *Troubles ſurvenus en Hongrie.* 160. *Hedwige refuſe Jagellon.* 161. *Prétend avoir pour époux le Duc d'Autriche qu'elle aime.* 162. *On l'empêche de voir ce Prince.* 163. *Départ de ce Duc, & arrivée de Jagellon, qui épouſe Hedwige.* Ibid. *Baptême de Jagellon. Union de la Lithuanie avec la Pologne.* Ibid. *Converſion des Lithuaniens à la foi.* 164. *Jagellon leur donne un de ſes freres pour Gouverneur.* 166. *Hedwige eſt accuſée d'infidélité envers ſon époux. Punition du calomniateur.* Ibid. & 167. *Troubles cauſés en Lithuanie par Vitolde.* Ibid. *Il eſt ſoutenu par les Chevaliers Teutoniques.* 168. *Motifs qui leur font prendre les armes.* Ibid. *Jagellon leur fait la guerre avec ſuccès.* 169. *Nouveaux efforts des Chevaliers.* 170. *Ils deſont les troupes de la Couronne.* Ibid. *Vitolde entreprend le ſiege de Vilna.* 171. *Fait trancher la tête à un des freres de Jagellon.* Ibid. *Courageuſe réſiſtance du Gouverneur de Vilna.* 172. *Les Chevaliers en abandonnent le ſiége. Nouvel acte de cruauté de Vitolde.* Ibid. *Seconde tentative des Chevaliers ſur Vilna.* 173. *Jagellon céde la Lithuanie à Vitolde, comme un fief dépendant de l'Etat.* 174. *Cet accord irrite les freres de Jagellon.* 175. *Les Chevaliers rentrent en campagne.* 176. *Vitolde fait échoüer tous leurs deſſeins.* Ibid. *Ses conquêtes pour agrandir ſes Etats* 177. *Jagellon attaque en vain le Duc d'Oppelen, qui a recours aux Teutoniques.* Ibid. *Croiſade contre le Sultan Bajazet.* 179. *Siége de Nicopolis par Sigiſmond, devenu Roi de Hongrie.* Ibid *Bataille funeſte aux Croiſés.* Ibid. *Mort de la Reine Anne, femme de Sigiſmond. Les Hongrois veulent ſe ſoumettre à Hedwige.* 180. *Jagellon ſe prépare à ſoutenir les droits de la Reine*

ſon

ſon épouſe. 181. *Sigiſmond s'oppoſe à ſes armes.* Ibid. *L'engage lui & Hedwige à ſe déſiſter de leur projet.* 182. *Il eſt arrêté & mis en priſon par ſes ſujets mêmes.* Ibid. *Vitolde ſe propoſe de faire la guerre à Tamerlan.* 183. *Il paſſe le Tanaïs, & défait une armée de Tartares.* 185. *Nouvelle expédition de Vitolde contre ces peuples.* Ibid. *Leur grand nombre épouvante ſes troupes.* 186. *Elles refuſent de combattre.* Ibid. *Vitolde les ramene par ſes diſcours.* Ibid. *Deſcription de la Bataille.* 187. *Les Scythes remportent la victoire, & ſçavent en profiter. Pénétrent dans la Ruſſie, qu'ils déſolent entierement.* 188. *Mort de la Reine Hedwige.* Ibid. *Jagellon croit n'avoir plus de droit à la Couronne, & veut y renoncer.* 189. *Les Polonois s'y oppoſent.* Ibid.

LIVRE

déclarent la guerre. Ibid. *Il feint de demander la paix.* 245. *Il reprend les armes.* Ibid. *Adroite politique de Jagellon.* 246. *Il contraint Suidrigellon d'abandonner la Litbuanie.* 247. *Elle ſe donne à Simon Starodubski* Ibid. *Conventions de ce Prince avec Jagellon.* Ibid. *Suidrigellon eſt défait en pluſieurs combats.* 248. *Starodubski reſte maître de la Litbuanie.* Ibid. *Différends de Jagellon avec la République pour la ſucceſſion au thrône.* Ibid. *Empertement mal-ſéant des Polonois contre Jagellon.* 249. *Ce Prince leur accorde les priviléges qu'ils demandent.* 250 *Ils nomment Uladiſlas, ſon fils-aîné, pour lui ſuccéder* Ibid *Tréve de douze ans avec les Teutoniques.* Ibid. *Mort de Jagellon.* 251. *Caractère de ce Prince.* Ibid.

HISTOIRE
DE
POLOGNE.

LIVRE NEUVIEME.

Depuis 1306 *juſqu'à* 1333.

LA mort de Wenceslas III. fut comme un nouveau ſignal de révolte dans toute la Pologne. La Poméranie juſqu'alors intimidée par les garniſons qui occupoient toutes les places, ne balança plus de ſe donner à Uladislas. Il n'y eut (*b*) que les peuples de Poſnanie & de Kaliſch, qui ne pouvant oublier la tyrannie de ce Prince, refuſerent de l'avoir pour Souverain. Ils ſe livrerent à Henri, Duc de Glogaw, fils d'une ſœur de Przemyſlas, leur dernier maître.

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 915.

(*b*) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 277. HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 270. PASTOR. AB KIRTENB. *Fer. Pol. Lib. II. Cap. XVIII. pag.* 123.

ULADISLAS LOKETEK. 1306.

tre. Henri pouvoit être appuyé par (a) Albert, Duc de Brunſwig, dont il avoit épouſé une fille, nommée Mathilde; mais il n'eut beſoin d'aucun ſecours étranger pour ſe ſoutenir dans ſes nouvelles provinces. Sa prudence lui ſuffit contre les efforts que fit Uladiſlas, pour les lui enlever.

Le nouveau Duc tourna toutes ſes vûes vers la Poméranie, qu'il ſçavoit expoſée à la jalouſie des Marquis de Brandebourg, & des Chevaliers Teutoniques. Il s'y (b) tranſporta, & il y fut reçu avec des applaudiſſemens d'autant plus flatteurs qu'ils étoient ſincères. Il voyoit renaître la confiance dans des ſujets qui avoient oſé le méconnoître, quand il avoit eu le malheur de ne plus mériter leur affection. Les loix qu'il leur donna furent comme autant de preuves de l'heureux changement de ſon caractère. Il établit pour Gouverneurs dans cette province (c) les deux fils du Duc Zemomiſl ſon couſin; mais il voulut que la ville de Dantzig eût un Commandant particulier. Il la confia à un Gentilhomme, nommé Bugoſſ, homme de guerre & d'Etat, & qu'il connoiſſoit auſſi propre à la défendre, qu'à la policer.

Ses ſages diſpoſitions furent regardées comme autant de chefs-d'œuvre de politique. Elles auroient eu le ſuccès qu'il en eſpéroit, ſi tout ce que

(a) DLUGOSS. *pag.* 915. HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 271. *Chron. Princip. Pol. pag.* 58.
(b) DLUGOSS. *ibid* CROMER. *pag.* 278. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. Lib. III. pag.* 177.
(c) DLUGOSS. *ubi ſuprà.*
(d) STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. Lib. VI. Cap. XXVI. pag.*

ULADISLAS LOKETEK. 1307.

il ne conſidéra point que s'il eſt grand à un Prince offenſé de pardonner, il eſt rare que ceux qui l'ont offenſé lui tiennent compte du pardon qu'il leur accorde.

Le Chancelier à peine échappé des horreurs d'une mort qu'il avoit dû croire inévitable, reprit ſes premiers deſſeins; mais il les conduiſit avec plus d'adreſſe. Il trouva les Marquis de Brandebourg plus portés que jamais à les ſuivre. Il ſe hâta de les leur faire exécuter. La Poméranie commençoit ſeulement à ſe mettre à l'abri de l'invaſion, dont elle étoit menacée. Inondée tout à coup d'une foule de ſoldats étrangers, elle fut bientôt ſubjuguée. Les troupes deſtinées à la défendre, ſe trouverent ſurpriſes dans la confuſion des mouvemens qu'elles faiſoient pour la ſecourir. Les places, dont on abbatoit les fortifications pour en faire des nouvelles, ſe rendirent à diſcrétion; & celles dont les ouvrages ſubſiſtoient encore, n'oſérent réſiſter à un ennemi, qui la flamme à la main menaçoit de brûler tout ce qui balançoit à ſe ſoumettre.

Il n'y avoit que la ville de Dantzig capable d'arrêter de ſi grands progrès. Les Marquis de Brandebourg ſentoient la difficulté de la réduire; mais il leur importoit de s'en emparer. Cette ville pouvoit leur garantir leurs autres conquêtes. Au haſard d'y conſumer toutes leurs forces, ils (*a*) réſolurent de l'aſſiéger. Les (*b*) habitans étoient preſque tous Allemands de naiſſance. Aſſaillis par des hommes de leur nation, ils

(*a*) DLUGOSS. *ibid.*
(*b*) CROMER. *pag.* 278. *in fine.*

rirent qu'à regret obligés de ſe défen- ULADIS-
iſſ les craignoit. Il fut bientôt con- LAS LO-
les laiſſer inutiles. Ils ne cherchoient KIETEK.
ir ſes deſſeins, lors même qu'ils mar- 1307.
le plus d'empreſſement d'obéir à ſes or-
a garniſon occupée à les obſerver n'é-
toujours en état de veiller ſur les ma-
s des aſſiégeans, qui dans la crainte de
dre ſur eux toutes les forces du Royau-
ruſquoient leurs attaques, & n'en fai-
reſque point ſans ſuccès. Cependant U-
raſſûré ſur la bonté de la place ne ſe
t point à la ſecourir, & il regardoit
comme un coup d'Etat, que ſes enne-
fuſſent attachés à une entrepriſe, où il
toit pas qu'ils n'euſſent le malheur d'é-

noroit ce qui ſe paſſoit dans la ville. Ro-
trouvant le moyen d'en ſortir, alla lui
ter l'extrémité où elle étoit réduite. Il
que tout autre député n'oſant offenſer
iſtres du Prince, n'altérât des vérités dé-
es. Il réſolut de les porter lui même
e Cour, où malgré les bonnes intentions
tre, il étoit auſſi rare qu'on eût la force
er ce qui pouvoit déplaire, que le cou-
l'annoncer. Plus occupé des intérêts de
n que des ſiens propres, il apprit à Ula-
e la garniſon de Dantzig depuis long-
gins nombreuſe qu'elle n'auroit dû l'être.

ULADISLAS LOKETEK. 1307.

clara que les proviſions de bouche & de guerre pourroient à peine durer encore quelques jours. Il parla des citoyens difficiles à contenir, & il fit ſentir qu'ils ſeroient peut-être moins portés à changer de maître, s'ils avoient plus de ſujet d'être contens du gouvernement.

Sa hardieſſe convenoit à ſa probité. L'une & l'autre donnerent du poids à ſes remontrances. Uladiſlas, qui n'avoit plus à cœur que ſon devoir & ſa gloire, voulut d'abord marcher contre les Brandebourgeois. Il eut ſur le champ exécuté ce deſſein, ſi Boguſſ ne lui eût fait appercevoir, que la ville ſeroit plutôt renduë qu'il n'auroit aſſemblé des troupes pour la ſauver. Ce (a) Commandant fut d'avis qu'on eût recours aux Chevaliers Teutoniques, qui dès leur établiſſement dans le Royaume, s'étoient engagés à le ſervir, & à qui il importoit même de le défendre. Il dit qu'ils étoient voiſins de la place inveſtie, & qu'ils pouvoient en éloigner l'ennemi d'autant plus aiſément, qu'ils formoient tout enſemble une armée toujours prête à agir; & depuis quelque temps preſque auſſi redoutable par ſa réputation, que par ſa force même.

Ce conſeil étoit donné de bonne foi; mais il n'en étoit point de plus dangereux à ſuivre. L'ambition des Chevaliers étoit extrême. Ils ramenoient tout à leurs intérêts, & il étoit à craindre que la reconnoiſſance & la fidélité qu'ils devoient à la Pologne, ne fuſſent point à l'épreu-

ve

(a) *Ibid.*

(b) DLUGOSS. prétend que le Grand-maître d'alors étoit Henri de Ploczski. Il ſe trompe; c'étoit Sigfrid de Feuchtwangen, douzieme Grand-maître de l'Ordre, élû en 1307.

ALEX.

bandonner leur entrepriſe, & de ſe réfugier dans les places qu'ils avoient conquiſes aux environs.

1308. La ville n'eut pas plutôt rouvert ſes portes, que (a) les Chevaliers y aborderent de toutes parts. Ils la diſoient menacée d'un nouveau ſiége, & ils prétendoient qu'après les engagemens qu'ils avoient pris pour la défendre, il étoit de leur devoir de ne rien négliger pour la conſerver. Leur nombre croiſſoit tous les jours, & pour (b) avoir de nouveaux ſujets de l'augmenter, ils ne ceſſoient de redoubler les craintes. Ils ſe ſentirent à peine les plus forts, qu'ils s'emparerent de tous les poſtes de la ville, arrêterent (c) le Commandant, le mirent aux fers, & obligerent tous les ſoldats Polonois à poſer les armes. Ils les accuſoient eux & tous leurs Officiers de trahiſon, & ils ſe diſoient les ſeuls incapables de manquer aux habitans, à qui ils ne demandoient que leur confiance pour prix de l'affection qu'ils leur portoient.

Il (d) fallut que Boguſſ pour ravoir ſa liberté, ſouſcrivit à un Acte, où il conſentoit de leur abandonner la place ſous le bon plaiſir d'Uladiſlas; de leur côté, ils promettoient de la rendre à ce Prince dès qu'il voudroit y rentrer, à condition toutefois que ſans égard au premier traité, on leur rembourſeroit toutes les avances déja faites pour la ſecourir & toutes celles qu'ils fe-

(a) *Id pag.* 924, 925.
(b) CROMER. *pag* 279. NEUGEBAVER *Hiſtor. Pol. p.* 179.
(c) DLUGOSS. *pag.* 925. HARTKNOCH. *de rep. Pol. pag.* 360. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol pag.* 105. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1121.

ULADIS-LAS LOKETEK. 1309.

„ une province de ſes Etats ? Ce Prince, ajoûta-
„ t-il, vous permit de vous étendre dans les con-
„ trées de la Pruſſe. Il ne les poſſédoit plus à
„ la vérité ; mais elles lui appartenoient encore.
„ Il pouvoit les ſubjuguer par ſes armes ; du
„ moins auroit-il dû les reſerver à la valeur de
„ ſes deſcendans ; & il aima mieux les livrer à
„ vos conquêtes. Aujourd'hui maîtres de ce
„ pays, vous n'avez point encore rendu celui
„ qu'on n'avoit fait, pour ainſi dire, que vous
„ prêter dans votre infortune ; vous (a) nous
„ avez même enlevé par de lâches trahiſons des
„ terres que vous n'oſiez, ni ne pouviez nous
„ arracher à force ouverte. Nous connoiſſons
„ l'inſatiable avidité qui vous domine, & juſ-
„ qu'aux reſſorts qu'elle employe pour nous aſ-
„ ſervir. Sous l'humble dehors d'un reſpect af-
„ fecté, vous cachez le joug que votre orgueil
„ nous prépare, & en nous forçant à nous ré-
„ mettre nous-mêmes ſous votre empire, vous
„ voudriez encore paroître étonnés de nous y
„ voir aſſujettis."

Il continua, & après avoir fait un détail de leurs deſſeins, de leurs complots, de leurs manœuvres, il leur dit avec une eſpèce d'indignation :

(a) Ils s'étoient emparés du Diſtrict de Michalow, au département de Culm. Ce pays leur avoit été engagé par Leſzko, Duc de Cujavie, à qui ils avoient prêté 300. marcs d'argent, dont ce Prince avoit beſoin pour ſe racheter des mains de Wenceſlas, Roi de Boheme, qui l'avoit fait priſonnier en Hongrie. Il étoit porté par le contract, que ſi Leſzko dans l'eſpace de trois ans ne rendoit point la ſomme avancée, la terre de Michalow avec toutes ſes dépendances appartiendroit irrevocablement aux Chevaliers. Leſzko n'eut garde de manquer à ſes engagemens. Il offrit l'argent

ULADIS-LAS LOKETEK. 1309.

tout, qui plein de droiture & d'équité, ſe trouvoit plus offenſé des lâches ſentimens des Chevaliers, que de leurs rapines mêmes. Le Grand-Maître prit la parole & il ne démentit ni cette douceur artificieuſe, ni ce déſintéreſſement ſimulé qui ſervoit à couvrir les ſourdes démarches de ſon Ordre. Il prétendit (*a*) que ce n'étoit que pour les intérêts même de la Pologne, qu'il avoit obligé Boguſſ de ſortir de Dantzig. Il dit, que les querelles qui s'élevoient tous les jours entre les Polonois & ſes freres, expoſoient cette ville à bien des dangers ; qu'il falloit néceſſairement que l'une des deux garniſons l'abandonnât à l'autre, & qu'il étoit plus convenable, que les Chevaliers ſe trouvant les plus forts, & ſe montrant les plus zélés à la defendre, fuſſent les ſeuls chargés de la garder. „ Après tout, „ ajoûta-t-il, cette place ne nous appartenant „ point, nous ſommes prêts à la remettre aux „ conditions portées dans nos traités."

Celui que Boguſſ avoit fait avec eux, leur étoit ſans contredit le plus favorable. Ils parurent tous réſolus à s'y tenir, & le Duc (*b*) voulut bien en ratifier les articles. Mais les indemnités ſtipulées par cette convention, une fois accordées, le Grand-Maître (*c*) les porta ſi haut, qu'il étoit difficile de les rembourſer, & même honteux d'y ſatisfaire. En vain Uladiſlas demanda

(*a*) DLUGOSS *ibid.* NEUGEBAVER. *ubi ſuprà.*

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 928.

(*c*) Il demanda 100000. marcs en gros de Bohême. On ne ſçauroit aujourd'hui évaluer cette ſomme au juſte. Mais elle étoit exceſſive, ſur-tout, pour ces temps là. DLUGOSS. *ibid.* On ſçait ſeulement que le gros de Boheme, valoit alors quatre gros de Pologne. CROMER. *pag.* 281. STAN. SARNIC.

VLADISLAS LOKIETEK. 1310.

n'eût cru leur entrepriſe encore plus aiſée, qu'au temps où ils concertoient les moyens d'y réuſſir.

Ce nouveau chef n'eut pas plutôt appris que les troupes Polonoiſes étoient ſur le point d'entrer dans la grande Pologne, qu'il fit marcher les ſiennes vers (a) Dirſchaw. Juſques (b) alors il avoit vécu dans une étroite liaiſon avec les deux Gouverneurs de la Province, les fils de Zémomiſl. Ces Princes ſortant de la ville allerent à ſa rencontre, & le prierent pour la gloire de ſon Ordre, & pour ſon propre honneur de balancer l'avantage qu'il ſe promettoit d'une uſurpation injuſte, avec la honte qu'il alloit s'attirer par ſon ingratitude envers les Polonois. Leurs reproches les plus vifs n'étoient que des plaintes reſpectueuſes, qui paroiſſoient même plus capables de réchauffer, que d'éteindre les ſentimens que le Grand-Maître leur avoit toujours temoignés. Ils en furent reçus avec d'auſſi grandes marques de déférence & de bonté, que ſi touché de leurs demandes, il n'eût pû ſe défendre de les leur accorder. Il les retint à dîner avec toute leur ſuite; mais dans le temps que par de tendres épanchemens de cœur, il les laiſſoit dans une incertitude flatteuſe du parti qu'il prendroit à leur égard, il faiſoit attaquer la ville, & elle ſe trouva preſque aux abois quand les Princes voulurent y rentrer pour la défendre.

Etonnés de cette trahiſon, ils ne garderent plus

(a) Les Polonois appellent cette ville Tſczow. DLUGOSS. *pag.* 930. CROMER. *pag.* 281. SARNIC. *pag.* 1122.

(b) DLUGOSS *ibid.* CROMER. *loc. cit. & pag.* 282. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. Lib. III. pag.* 180.

VLADISLAS LOKETEK. 1310.

Princes. Il (a) fit élever près des remparts deux Gibets, & leur fit dire qu'il les leur deſtinoit, & à chacun de ceux qui ſervoient ſous leurs ordres, s'ils n'envoyoient au plutôt des ôtages pour demander compoſition. De pareilles menaces ne pouvoient être regardées que comme un effet d'impuiſſance ou de lâcheté. Le Grand-Maître s'en douta, & pour en impoſer davantage aux aſſiégés, il ne ſe paſſa plus de jour où il ne fit pendre ſous leurs yeux quelques payſans des campagnes voiſines.

Cet excès de cruauté fut, ſans doute, approuvé dans ſon armée. S'il faut en croire (b) aux Auteurs Polonois, le Commandeur de Gniew, nommé (c) Ziffrid de Weiſſenfelt, montoit tous les matins à cheval, & ſortant du camp avec autant de cordes qu'il en avoit pû ramaſſer dans les tentes, il juroit de ne point manger, qu'il ne les eût toutes employées à faire étrangler les Poméraniens qu'il trouveroit ſur ſa route.

Les champs furent bientôt déſerts; mais la ſécurité régnoit toujours dans la ville. On (d) n'y craignoit point les Chevaliers, qui repouſſés des murs auſſi ſouvent qu'ils avoient eſſayé de les franchir, ou de les abbattre, déſeſpererent enfin du ſuccès de leur expédition. Ils étoient prêts à l'abandonner. Leur Grand-Maître ſoutint leurs eſpérances. Indifférent ſur les moyens de réuſſir, auſſi peu ſenſible à l'infâmie, qu'à la

(a) *Id. pag.* 931. NEUGEBAVER. *Hiſtor. Polon. Lib. III. pag.* 181.

(b) DLUGOSS *p.* 932. CROMER *p.* 282. SARNIC *p.* 1122.

(c) JOAN LEON. *Hiſtor. Pruſſ. pag.* 128 Pluſieurs Auteurs Allemands rapportent ce trait d'Hiſtoire, & de la même

ULADISLAS LOKETEK. 1310.

plus qu'à en abattre les Ponts-levis, pour pénétrer dans la place, lorſque les Gouverneurs parurent & ſuppliérent qu'il leur fut permis d'envoyer demander du ſecours à Uladiſlas. Ce n'étoit pas, diſoient-ils, qu'ils euſſent lieu d'en attendre; mais ils ne pouvoient rien conclure ſans informer le Prince de leur état; & pour la ſûreté même de la capitulation qu'ils devoient faire, il importoit aux Chevaliers, qu'elle fût autoriſée par le Souverain.

On convint d'une trêve d'un mois. Uladiſlas fut informé des circonſtances du ſiége. Occupé dans la grande Pologne, il fut contraint d'abandonner Schwetza à ſon malheureux ſort. Il laiſſa à la prudence des deux Princes à modérer les conditions auſquelles on voudroit les ſoumettre. Elles (*a*) furent moins dures, ou moins injuſtes qu'ils ne l'avoient crû. Ils ſauverent les habitans du pillage. Ils obtinrent la vie & la liberté pour leur garniſon. Le terme expiré, ils rendirent la ville, & ſe preſſant de ramaſſer le reſte de leurs troupes, ils ſortirent de la Province, où il ne leur étoit plus poſſible de ſe ſoutenir.

La perte de ce pays n'étoit point ſans reſſources. Le Duc de Pologne ſe propoſant de le

(*a*) *Id. ibid.*

(*b*) *Id. pag.* 934. CROMER. *pag.* 283.

(*c*) *Id. ibid.* OKOLSKI. *orb Polon. Tom. I. pag.* 48. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. p.* 106.

(*d*) CROMER. *pag.* 284. DLUGOSS. *pag.* 936. OKOLSKI. *orb. Polon. Tom. II. pag.* 250. NEUGEBAWER. *p.* 182. HERBURT. DE FULSTIN. *Lib. IX. Cap. VI. pag.* 93.

(*e*) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſia. pag.* 271. Boleſlas, étoit fils de Henri V. Duc de Breſlaw & de Lignitz. Il vouloit tirer vengeance des mauvais traitemens faits à ſon pere par Conrad, Duc de Glogaw, pere du Prince

ULADISLAS LOKETEK. 1310. de ſes malheurs, & il (a) mourut peu de temps après, laiſſant quatre fils dont aucun n'oſa jamais aſpirer à la poſſeſſion de la grande Pologne.

Uladiſlas ſeul pouvoit y prétendre. Ses vertus déja reconnuës dans toute la province y avoient fait naître un regret extrême de ne s'être pas plutôt ſoumis à ſes loix. On indiqua une (b) Diette à Gneſne, où les fils de Henri ayant été formellement exclus de la ſucceſſion de leur pere, les Députés de Poſnanie & de Kaliſch ſe preſſerent de reconnoître Uladiſlas pour leur Souverain.

1311. Rien n'importoit tant que cette réunion de deux Palatinats conſidérables, ſi long-temps deſirée dans l'Etat. La joie qu'elle y cauſa ne fut troublée que par la perte de la Poméranie, où les Chevaliers Teutoniques s'étendoient impunément. Plus politiques que valeureux, mais plus faux encore que politiques, ils eurent recours à leur ſoupleſſe ordinaire pour s'affermir dans un pays, où ils prévoyoient que leurs armes ne ſuffiroient pas pour les ſoutenir. Ils commençoient à craindre Uladiſlas, qu'ils voyoient plus en état que jamais de les faire répentir de leur perfidie. Ils (c) le prierent de leur accorder une ſeconde entrevûë. Ils eſpéroient de le ſéduire juſqu'à lui perſuader qu'il trouveroit de l'avantage à leur céder par un traité ce qu'il

(a) *Chronic. Princip. Pol. p.* 58.

(b) DLUGOSS *pag.* 934. Cromer prétend, que cette Diette fut tenuë avant la mort de Henri, & que ce Prince y fut dépoſé. Ce ſentiment eſt peu probable, & l'on ne ſçait pourquoi CROMER s'eſt écarté en cela de DLUGOSS, qu'il

l'il voudroit peut-être eſſayer de leur enlever ULADIS-
force ouverte. LAS LO-
KIETEK.
1311.

La conférence (d) fut indiquée à Brzeſczie ns le Palatinat de Cujavie. Le Grand-Maî- e y prévint par un ſincère aveu de ſes injuſ- ces tous les reproches qu'elles méritoient. Il it, (e) qu'il n'étoit beſoin pour le confondre ue de la préſence du Prince qu'il avoit offen- . Il le ſupplia de ne pas lui rappeller de nou- eau, les bienfaits que ſon Ordre avoit reçus e la Pologne. Il aſſûra qu'ils étoient plus pré- ns à ſon eſprit qu'on n'avoit lieu de le croi- . Ni lui, ni ſes freres n'en avoient perdu le ouvenir, & tous enſemble, ils déploroient eur conduite, quoiqu'il leur fût aiſé de la juſti- ier. Il inſinua qu'ils n'avoient cherché à s'a- randir, que pour le maintien de leur Ordre ncore à peine établi, que pour la gloire de la eligion qu'ils devoient étendre, que pour le bien même du Royaume, qu'ils ſeroient déſor- mais plus en état de ſervir. Il s'efforça de faire excuſer ſon ingratitude, peut-être auſſi de la faire approuver, en la repréſentant comme l'ouvra- ge de ſa piété, & par un contraſte étonnant, comme un effet de ſa reconnoiſſance. Il vou- loit bien cependant en eſſuyer toute la honte aux yeux de ceux qui n'en pénétroient pas les motifs. „ Mais après tout, continua-t-il, a-

vons-

qu'il fuit aſſez fidellement dans tout le reſte. CROMER. pag. 283.

(c) DLUGOSS. pag. 937. CROMER. pag. 284. NEUGEBAUER. pag. 182.

(d) DLUGOSS. pag. 938.

(e) Id. ibid.

ULADIS. LAS LOKIET. 1311.

de l'en ſuppoſer le maître, pour pouvoir lui acheter dans les formes, lors même qu'il tenoit qu'à eux de s'en emparer. Il prit le parti de céder avec avantage des biens qu'il riſquoit de perdre ſans fruit. On lui en offrit 100 marcs en gros de Brandebourg. Il (a) les reçut, & le (b) contract de vente fut dreſſé & ſigné de part & d'autre auſſi ſérieuſement que l'acte le mieux fondé & le plus authentique. Déja (c) l'Empereur l'avoit (d) approuvé par des lettres patentes, & on les y rappelloit expreſſément comme ſi ce Prince avoit pû l'autoriſer au déſavantage d'un Souverain plus indépendant alors dans ſes Etats, que l'Empereur ne l'étoit dans les ſiens propres.

Uladiſlas reconnut aiſément que les Chevaliers toujours (e) attentifs à ſe couvrir des dehors d'une grande probité, n'avoient cherché qu'à ſauver la honte de leur invaſion par le marché qu'ils venoient de conclure; mais il auroit dû s'appercevoir auſſi, qu'ils prétendoient faire craindre à la Pologne les forces réunies du Brandebourg & de l'Empire engagés dans la

(a) HARTKNOCH, *de rep. Polon. Lib. I. Cap. VII. pag.* 164. PASTOR. AB HIRTENB. *Hiſt. Polon. Lib. II. Cap. XVIII. pag.* 107. HERBURT DE FULSTIN. *Lib. IX. Cap. VI. pag.* 91.

(b) On le trouve tout au long dans DLUGOSS, *pag.* 940. 941. Il eſt motivé aſſez ſingulierement. Waldemar aſſure ne s'y être déterminé que pour récompenſer les grands & loüables ſervices que les Chevaliers avoient déja rendus & qu'ils rendoient encore tous les jours à la religion. Ces Chevaliers y ſont repréſentés comme autant de ſaints perſonnages, qui n'avoient à cœur que d'étendre la foi, & qui cherchant à la ſceller par leur ſang, vivoient dans le deſir & dans une continuelle attente du martyre.

(c) C'étoit Henri, Comte de Luxembourg, qui avoit ſuc-

eur garantir leur nouvel établiſſe- ULADIS-
u'ils vouloient ſe faire un prétexte LAS LO-
int rendre qu'on ne leur reſtituât les KETEK.
u'il leur en avoit couté pour l'ac- 1311.

f) ſans doute à la priere d'Uladiſlas
Pape Clément V. leur envoya dans
mps Jean, Archevêque de Bremen,
e Milan, Chanoine de Ravenne. Je
mpêcher de rapporter ſommairement
: lequel le Souverain Pontife charge
égats de ſe tranſporter en Pruſſe &
e pour informer des crimes, dont
utonique étoit accuſé.
icipaux étoient (*b*) les mauvais trai-
s à pluſieurs Evêques, que les Che-
ient outragés, frappés, empriſon-
s même de leurs Siéges. Ils (*i*) a-
uit l'Archevêché de Riga à la moi-
Suffragans, & tellement rabaiſſé le
c la dignité de ceux qu'ils laiſſoient
core, qu'il valoit preſque autant qu'ils
entierement ſupprimés. Ils (*k*) s'é-
toient

lbert d'Autriche en 1308.
les termes mêmes du Contract: *Inſuper profi-*
moſcimus nos . . . . . à Sereniſſimo noſtro Domi-
ri gratia, Romanorum rege . . . . ſuper hujuſce-
contractu confirmationis literas impetraſſe. DLU-
941.
SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1122.
DR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. Lib. II. Cap. XVIII.*

ER. *pag.* 285. DLUGOSS. *pag.* 945.
g. 946.

toient arrogé le droit de chaſſer les Chanoines de la pluſpart des Egliſes pour mettre à leur place des Chevaliers, parmi leſquels ils choiſiſſoient enſuite les Evêques. Aſſûrés de l'obéiſſance de ces Prélats, ils ne doutoient point que pour l'honneur de leur Ordre chacun d'eux ne méconnût hardiment toute autre Juriſdiction que celle de leur Grand-Maître, & ils (a) commençoient par leur enlever leurs fiefs & leurs terres avec une partie de leurs droits & de leurs immunités.

Dévoüés par leur état à faire la guerre aux infidelles, ils les incitoient au contraire, ils les aidoient à la faire aux Chrétiens. Ils (b) leur fourniſſoient des chevaux, des armes, des munitions & des vivres. Ils leur permettoient de réculer les bornes de leur pays. Ils les forçoient même d'acheter des terres qu'ils ne ſe ſoucioient plus de conſerver, ou qu'ils comptoient leur ravir après les avoir cédées; mais les Prêtres & les fidelles qui s'y trouvoient établis, expioient bientôt par la mort, ou par l'eſclavage, les maux que ces maîtres impitoyables avoient faits aux Payens, pour les contraindre à ſe libérer de leur tyrannie.

On a de la peine à concevoir que des Religieux, qui à peine fondés devoient être encore dans la premiere ferveur de leur inſtitut, & à qui leur naiſſance devoit du moins inſpirer des ſentimens conformes à leurs devoirs, fuſſent capables d'auſſi grands excès, que ceux dont le Pape

(a) *Id. pag.* 947.
(b) *Ibid.*
(c) *Id. pag* 948.

accuſe. Peut-être leurs ennemis avoient- ULADIS. LAS LO-KETEK. 1311.
é le portrait qu'ils en avoient fait au Saint
ut-être auſſi y avoit-il dans leur corps un
minant qui terniſſoit les vertus, dont
nſtitutions ordonnoient la pratique. De
part que vint leur corruption, elle four-
tous les jours de nouveaux ſcandales.
ent V. leur reproche encore (c) d'avoir
le la Semigalle, tous les Eccléſiaſtiques
préchoient la foi, & par je ne ſçais
olitique, d'avoir (d) mieux aimé dé-
ne ville entiere, que de lui permettre
r ſes erreurs. En général, il les accuſe
: fait une étude d'étouffer dans tous les
: leur voiſinage les premieres ſemences
ligion, ſoit (e) en inquiétant ſourde-
s miniſtres, ſoit en les perſécutant ou-
nt par des Emiſſaires, qui avoient or-
les mettre à mort, ſi les outrages les
ıels ne ſuffiſoient pas pour réprimer leur

ɔurs prêts à verſer le ſang de leurs a-
:mes, dès qu'ils ne pouvoient les faire
ir à leurs projets, ils (f) avoient fait tran-
tête à une foule de nobles au milieu
ſtin, où ils ne les avoient invités que
ıſer plus ſûrement de la ſécurité qu'ils leur
inſpirée. Plus (g) de dix mille habitans de
;, eſtimés rebelles parce qu'ils déſiroient
res, venoient tout récemment d'être é-
gor-

l.
pag. 947. in fine.
pag. 948.
pag. 949.

ULADISLAS LOKIETEK. 1311. gorgés de leurs mains, & ni les femmes, ni les enfans n'avoient été épargnés dans cet horrible massacre.

Ils (a) avoient défendu la sortie de leurs Etats à quiconque de leurs sujets voudroit porter aux pieds du Saint-Pere, ou ses propres plaintes, ou celles des malheureux opprimés. Ils avoient fermé tous les chemins, & donné ordre de faire main basse sur ceux de ces voyageurs qui auroient eu l'adresse de s'y ouvrir un passage. Plusieurs (b) personnes de distinction avoient eu le malheur de ne pouvoir échapper à la vigilance des gardes, & leurs cadavres répandus dans les campagnes y servoient, si j'ose ainsi parler, comme de nouvelles barrières plus sûres que celles qu'ils n'avoient pas craint de franchir.

Tels étoient les attentats qui avoient enfin obligé le Pape de s'armer de toutes ses foudres pour en arrêter le cours : foibles ressources contre des hommes, qui assûrés par leur orgueil voyoient cet orage d'un œil tranquille, & qui le craignoient moins que les armes, dont Uladislas les ménaçoit depuis quelque temps.

1312. Ce Prince s'occupoit à lever des troupes. Il espéroit les mener bientôt en Prusse, lorsqu'il (c) se vit contraint de s'en servir contre ses propres sujets, que les Chevaliers par leurs intrigues avoient sans doute soulevés, pour le détourner du dessein qu'il avoit de reprendre la Poméranie. Les taxes imposées à l'Etat pour les frais de la guerre,

(a) *Ibid.*
(b) *Id. pag.* 948. *in fine.*
(c) *Id. pag.* 951. CROMER. *pag.* 285. STAN. SARNIC. *Annal. Polon. Lib. VI. Cap. XXVI. pag.* 1122.

urent le prétexte de la ſédition. Elle ULADIS-
u point qu'on réſolut de ſe donner un LAS LO-
tre ; on jetta les yeux ſur (*d*) Boleſlas, KIETEK.
ppelen, qui frappé de l'éclat du trône, 1312.
ta point s'il auroit la force de s'y ſou-
vint à la tête d'une puiſſante armée.
le reçut, mais le château refuſa de ſe

niſon en étoit aſſez forte. Elle pou-
une défenſe opiniâtre donner le temps
as de raſſembler tous les corps qui a-
dre de le joindre. Content de ceux qu'il
a ramaſſés, ce Prince n'écouta que leur
ſon courage. Il y avoit long-temps
uccès à la guerre ne dépendoient plus
bre de ſes ſoldats. Génie actif & pé-
ferme & déciſif, auſſi habile à prépa-
caſions qu'à les ſaiſir, il réſolut ſur le
'aſſiéger la capitale.
occupoit déja toutes les avenuës, lorſ-
s touché des malheurs de ſes ſujets,
é de leur révolte, il eſſaya de ramener
ns par ſes repréſentations, & d'intimi-
c par ſes menaces. Il leur (*e*) envoya
utés, qui s'apperçurent bientôt que Bo-
toit qu'un inſtrument ſans force entre des
i n'oſoient plus s'en ſervir. La terreur
anduë dans la ville. Boleſlas ſe plaignoit
eux qui l'avoient trompé ; & ceux-ci,
hon-

NELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſiæ. pag.*
OR. AB HIRTENB. *Flor Pol. p.* 106. HERBURT.
IN. *Lib. IX. Cap. VII. p.* 93. *vers.* NEUGEBA-
Pol. Lib. III. p. 183.
GOSS. *ubi ſupra.*

ULADISLAS LOKETEK. 1312. honteux du choix qu'ils avoient fait de Boleſlas, lui reprochoient inſolemment ſon peu de courage.

Le (a) Duc d'Oppelen offrit de remener ſes troupes dans ſes Etats. Il s'eſtima heureux d'abandonner des ſujets, qu'il voyoit prêts à l'abandonner lui-même ; plus heureux encore de n'avoir rien à démêler avec un Prince, qu'il ne lui étoit pas aiſé de vaincre, & qu'il n'eût jamais pû dompter, même après l'avoir vaincu. Quelques chefs de ſon parti le ſuivirent. Ils (b) trouverent à ſa Cour la punition de leur révolte. Accablés par les Siléſiens & par le Duc lui-même, de toute la honte qu'ils méritoient, ils furent contraints de ſe retirer à Prague, où ils eurent à eſſuyer encore plus d'outrages & de mépris.

1313. Tout fut bientôt tranquille dans Cracovie, ſur-tout (c) après qu'Uladiſlas y eut fait mettre à mort pluſieurs des Conjurés, qu'il eût, ſans doute, épargnés, s'il n'eût crû qu'il étoit auſſi honteux de leur pardonner, que dangereux de les laiſſer vivre.

Il ne lui reſtoit qu'à tourner ſes armes contre les Chevaliers. Une diſette générale l'en empêcha. Déja (d) depuis deux ans les terres affoiblies, ou corrompuës par de fréquentes inondations, avoient ceſſé de produire. Ni la Boheme, ni l'Allemagne n'offroient de reſſource

(a) *Id. pag.* 952.
(b) *Id. pag.* 953.
(c) *Id. pag.* 952.
(d) *Id. pag.* 936. 958. CROMER. *pag.* 284. NEUGEBAUER. *Hiſt. Pol. Lib. III. pag.* 183.
(e) DLUGOSS. *pag.* 953. CROMER. *pag.* 285. ALB. KRANTZ.

ı; elles le reſſentoient elles-mêmes. ULADIS-
; publics ſur le point d'être épuiſés LAS LO-
t du bled qu'avec une extrême œ- KETEK.
c à un prix exceſſif. Bientôt on al- 1313.
uit à ne ſe nourrir que de glands &

plus poſſible à Uladiſlas de mener
n Poméranie. Il en abandonna le
ı toujours irrité contre les Cheva-
liques, il voulut du moins engager
ı ſoumettre à leur devoir. Les (*e*)
enoient d'être abolis dans un Con-
Vienne en Dauphiné, & leur Grand-
t été brûlé à Paris à l'inſtigation du
gliſe. Le temps paroiſſoit propre à
d'un Ordre fondé à-peu-près ſur
régles, & du moins ſemblable par
ui le portoit à tout envahir. La
fut entamée avec quelque eſpéran-
s. Elle languit bien-tôt après, ſoit
urs de la Cour de Rome, ſoit (*f*)
ce du Siége, qui dura plus de deux
mort de Clément V.

II. ayant (*g*) été mis à ſa place, le 1316.
Pologne lui envoya Gerard, Evé-
iſlaw. Il eſpéroit toujours que le
ge forceroit les Chevaliers à lui re-
oméranie, & il demandoit en mê-
me-

n. *Lib. IX. Cap. III. p.* 230. *& id. Wandal.*
LVII. p. 175.
ıs. *pag.* 956.
ı60.
)59. CROMER. *pag.* 286. *in fine.* NEUGEBA-
Lib. III. pag. 184. STAN. LUBIENSKI. *Oper.*
48.

ULADISKAS LOKETEK. 1316. me-temps qu'il lui fût permis de reprendre la qualité de Roi. Ce n'eſt pas (*a*) que pour recouvrer ce titre auguſte, il crût avoir beſoin des ſuffrages des Cardinaux. Il ne leur cédoit la gloire de le lui donner, que pour ne pas le devoir au Chef de l'Empire, qui en auroit pris ſujet de faire valoir plus que jamais ſes prétentions de ſupériorité ſur le Royaume.

1317. Les deſſeins d'Uladiſlas ne purent échapper aux Chevaliers. Ils ſe preſſerent d'y mettre obſtacle. D'abord (*b*) ils impoſerent toutes ſortes de charges ſur la Province qu'ils riſquoient de perdre. Leur intention étoit de l'épuiſer avant que d'être forcés de la rendre; & ils vouloient du moins eſſayer de ſe la conſerver, en répandant à la Cour du Pape une partie des ſommes que leurs violentes exactions devoient leur procurer. Ce moyen étoit auſſi honteux pour eux qu'il l'auroit été pour ceux qu'ils ſe propoſoient de corrompre. Ils le ſuivirent pourtant, & de crainte qu'il n'eût point le ſuccès qu'ils oſoient en attendre, ils en imaginerent un nouveau.

Jean (*c*), fils de l'Empereur Henri VII. régnoit alors en Boheme. Ils lui perſuaderent (*d*) d'aſpirer au thrône d'Uladiſlas, & de ne pas ſouffrir que ce Prince s'y affermît par le titre qu'il ſolli-

(*a*) ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. VIII. Cap. II. pag.* 279. CHRIST. HARTKNOCH. *de rep. Pol. Lib. I. Cap. II. pag.* 71. 72.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 962.

(*c*) CROMER. *pag.* 277. 287.

(*d*) DLUGOSS. *ubi ſuprà.*

(*e*) *Id. p.* 966. *in init.*

(*f*) On peut le voir tout au long dans DLUGOSS. *pag.* 966. 967. 968.

auprès du Saint-Pere. Ils fondoient ULADIS-
lu Roi Jean ſur ſon mariage avec E- LAS LO-
lle de Wenceſlas II. qui avoit regné KETEK.
nps en Pologne. 1317.

its ne pouvoient prévaloir ſur ceux 1318.
; mais ils en impoſerent au Pape,
gnorant point que le Roi de France,
: Bel, avoit promis Blanche ſa nié-
e Charles de Valois, à Charles, fils
Boheme, n'oſa ſe déclarer ouverte-
Uladiſlas.

ntenta de lui adreſſer un (*f*) Bref, 1319.
cuſant de n'avoir rien prononcé ſur
:, il lui donnoit pourtant à entendre,
oit prendre de lui-même le titre de
expliqua plus clairement dans l'affai-
evaliers Teutoniques. Il envoya (*g*)
t à l'Archevêque (*h*) de Gneſne,
: (*i*) de Poſnanie, & à (*k*) l'Abbé de
par lequel il leur ordonnoit d'excom-
ut l'Ordre des Chevaliers, & d'im-
ne contre eux la puiſſance laïque, ſi
:mieres ſommations, ils ne rendoient
nie aux Polonois.

is Commiſſaires montroient déja une
npatience d'exercer ſur ces ennemis
de-

r. 966. Voyez ce reſcript en entier dans DLU-
'8.
: alors Januſſ, de la maiſon de Sulima. *Id.*

pelloit Domarat, & il étoit de la maiſon de
d. pag. 675. OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. I. pag.* 267.
bbé s'appelloit Nicolas. L'Abbaye de Mogil-
rdre de ſaint Benoît, & ſituée dans le Diocè-
DLUGOSS. *pag.* 974.

ULADISLAS LOKIETEK. 1320.

de l'Etat l'autorité que le Pape leur avoit confiée. Uladiſlas contint quelque temps leur zéle. Il voulut auparavant ſe faire couronner.

Les circonſtances, peu propres à cette cérémonie, ne permirent pas de reſſentir la joie, qu'elle devoit naturellement exciter dans la nation. La famine étoit augmentée, & tout ſentiment éteint dans les cœurs, hors le déſir de vivre. Ce déſir devenoit même plus vif à meſure que le danger étoit plus preſſant. Pour ſurcroît de maux, la faim croiſſoit avec le beſoin & l'on éprouvoit tous les jours que ce qui pouvoit auparavant la ſatisfaire n'étoit plus capable de l'appaiſer. S'il faut en croire les Hiſtoriens, les (*a*) peres tuoient leurs enfans pour les manger, & les enfans affamés égorgeoient leurs peres mêmes On voyoit des hommes pâles & défaits, chercher leurs alimens dans l'infection des tombeaux, & ſe diſputer juſques ſous les Gibets, les reſtes affreux des malfaiteurs, devenus une reſſource à leur miſère. Ce fut dans l'horreur de ces calamités, qu'Uladiſlas (*b*) ſe fit ſacrer à Cracovie, où depuis l'uſage a prévalu de couronner les Rois, malgré les Proteſtations de l'Archevêque de Gneſne.

Les premiers ſoins du nouveau Roi furent de travailler efficacement à la ſûreté des villes & des campagnes, où pluſieurs de ſes ſujets ayant épuiſé tous les moyens de ſubſiſter, réveilloient d'anciennes querelles, ou pour chaſſer du

(*a*) *Id. pag.* 970. CROMER. *pag.* 286. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 107. *Stan. Sarnic. Annal. Pol. pag.* 1123. SIGISM. ROSITZII. *Chron. & numer. Epiſcop. Wratiſlenſ. Tom. I. ſcript. rer. Sileſiac. pag.* 69. HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 273.

ys, comme autant de bouches inutiles, de leurs voisins qu'ils n'aimoient point, ur assouvir tout à la fois sur eux leur faim r haine, en les massacrant dans le dessein n nourrir. Il eût été, sans doute, aussi ident, qu'inhumain de châtier avec trop st des désordres devenus si communs, & n'eût pas même eû le temps de punir les tres. La plupart des coupables (c) trop ssés à dévorer leur proye, mouroient presnsi-tôt qu'ils s'en étoient rassasiés. Il falm imposer au crime & l'épargner en mêemps. C'est ce que fit Uladislas. Il sçut adroitement d'une rigueur sans dureté, & bonté sans foiblesse, & il arrêta le brige de ses peuples, en attendant que la terurnît à leurs besoins, ou qu'il pût y pourpar les subsistances, qu'il tâchoit à force ent de leur procurer des contrées les plus pées.

ULADISLAS LOKETEK. 1320.

'étoit beaucoup qu'il pût faire espérer à la n des jours calmes & sereins; mais ces jours ux n'étoient pas venus encore, lorsqu'imnt de fléchir sous l'autorité du Pape les aliers ses ennemis, il donna (d) ordre aux missaires Apostoliques d'ériger leur Tribu- & de les sommer d'y comparoître. Il nomni-même des Procureurs pour les y pourn en son nom.

La

CROMER. *pag.* 287. DLUGOSS *pag.* 971. ALEX. GUAGNIN. *Pol. Tom. I. p.* 99. NEUGEBAVER. *pag* 185.

DLUGOSS. *pag.* 970. HERBURT. DE FULSTIN. *Lib. Sæc. VIII. pag.* 94.

DLUGOSS. *pag.* 973.

VLADISLAS LOKIETEK. 1320.

La citation ayant été faite, le Grand-Maître n'y répondit qu'en déclinant la Juridiction à laquelle on vouloit le soumettre. Il (a) choisit de ses pleins pouvoirs, un Prêtre nommé Ziffrid de Papow, & l'envoyant à Brzesc où les Juges étoient assemblés, il leur fit signifier un acte par lequel il protestoit de nullité de procédures déja faites, & de tout jugement qui seroit rendu en conséquence dans les différends de son Ordre avec les Polonois. Cet acte examiné fut trouvé frivole & mis au néant: on intima de nouveau les Chevaliers pour défendre leur cause, & l'on continua de l'instruire avec une attention extrême sur les formalités, afin de ne pas infirmer l'Arrêt qu'on vouloit donner, de maniere que le Grand-Maître n'eût point de prétexte d'en appeller.

1321. Le jour vint enfin, où après tous les délais judiciaires accordés, & toutes les sommations faites & affichées successivement aux portes de l'Eglise de Thorn; l'Ordre Teutonique fut solemnellement condamné à restituer la Poméranie à Uladislas, & à lui payer pour les dépens 150000. marcs en gros de Bohême, & pour les dommages & intérêts 30000. marcs en monnoye de Pologne. Cependant comme on ne pouvoit forcer les Chevaliers d'acquiescer à la sentence, les Juges prononcerent (c) un Décret par lequel ils les excommunioient, & mettoient en interdit tous les lieux

(a) *Id. pag.* 974. CROMER. *pag.* 287.
(b) *Id. pag.* 288. DLUGOSS. *pag.* 977, 979. NEUGEBAUER. *Hist. Pol. pag.* 185.
(c) DLUGOSS. *pag.* 980. CROMER. *ubi supra.*
(d) DLUGOSS. *ibid.*

ir dépendance, juſqu'à ce qu'ils euſſent ſouſ- ULADIS-
leur condamnation. LAS LO-
fut (d) en vain que l'Ordre employa ſon KETEK.
t & le crédit de pluſieurs Princes pour en- 1325.
le Saint-Siége à caſſer ce Décret. Les
ommiſſaires le firent exécuter à la rigueur. Tout
xercice de Religion ceſſa dans la Pruſſe. Les
euples en gémirent, tandis que les Chevaliers
e ſe récrioient que contre le jugement qui dé-
ouvroit leurs injuſtices, & qu'ils oſoient appel-
r le fruit d'une infâme ſubornation.

Il ne reſtoit contre eux d'autre reſſource que les armes; mais la nation à peine délivrée de ſes malheurs, n'étoit pas encore en état de leur faire la guerre. Des troubles ſurvenus en Siléſie l'empêchoient même de rien entreprendre, qu'elle n'eût connu quels en étoient les motifs, & quelle en pouvoit être l'iſſuë. Cette Province intéreſſoit les Polonois comme une ancienne portion du Royaume, & ils n'avoient pas perdu de vuë les droits qu'ils avoient ſur les Princes qui la gouvernoient.

Le Roi de Boheme n'avoit pû parvenir par 1322.
ſes intrigues auprès du Pape à ſe faire adjuger la couronne de Pologne; mais il avoit toujours le même déſir d'étendre ſon pouvoir. Il forma (e) le deſſein de s'emparer de la Siléſie. La force ouverte lui parut inutile pour réuſſir. Il ſentoit ſes talens. Souple (f) avec adreſſe, mais avec dignité,

(d) *Id. pag.* 981. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1124. CHRISTOPH. HARTKNOCH. *de Rep. Polon. Lib. I. Cap. III. pag.* 112. 113. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. Lib. III. pag.* 185.
(f) DLUGOSS. *ubi ſuprà.* CROMER. *pag.* 289. HENNELIS AB HENNENFELD. *Annal. Sileſia. pag.* 275.

VLADISLAS LOKIETEK. 1322.

té, il ſçavoit ſe ſoumettre les cœurs, juſqu'à forcer ſes ennemis à ſe prêter à ſes entrepriſes, lors même qu'ils étoient le plus réſolus à les faire échoüer. Habile à démêler les conjonctures les plus délicates, il manquoit rarement de les ſaiſir, & ſouvent il les faiſoit naître. Il devinoit, il pénétroit les paſſions même les plus cachées; & à force de les flatter, il les manioit à ſon gré. Il eût peut-être été regardé comme un des plus grands politiques de ſon ſiécle, s'il n'eût toujours uſé de déguiſemens & de feintes, où il n'auroit dû employer que des ſentimens & de la raiſon.

La (*a*) Siléſie n'avoit alors que des Princes inquiets & volages, qui ne pouvoient ſupporter la puiſſance des Polonois. Diviſés entre eux par leur ambition & leur perfidie, ils vivoient dans une plus grande déſunion avec leurs ſujets, qu'ils écraſoient par leurs violences, & dont ils ſe faiſoient mépriſer par la groſſiereté de leurs mœurs. Quelques-uns (*b*) d'entre eux s'étoient déja ſoumis

(*a*) DLUGOSS *ibid.*

(*b*) CROMER. *ubi ſuprà.* HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. I. Cap. III. pag.* 113. *Vid. Tom. I. ſcript. rer. Sileſiac. pag.* 277. *& Diploma CVII. pag.* 881. HENELII AB HENNENFELD. *ubi ſuprà.* NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol pag.* 186. STAN. LUBIENSKI. *Oper. poſth. Lib. IV. pag.* 168.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 981. Je trouve dans les Ecrivains de Siléſie, *Tom. I. Diplom. LXXI. pag.* 847. un hommage rendu par le Duc de Munſterberg au Roi Jean. Cet acte eſt de l'an 1336 Il eſt ſuivi d'un acte de vente de la ville de Franckenſtein, paſſé l'année d'après. Ces dates ne s'accordent point avec celles des Auteurs Polonois, & feroient douter de l'exactitude de ces Hiſtoriens; mais le premier acte eſt un hommage de tout le Duché de Munſterberg, qui ne fut fait que long-temps après la vente des terres que le Roi de Boheme y avoit déja acquiſes; & le ſecond peut n'avoir été dreſſé qu'en 1337, ou parce que l'argent promis

mis à la Boheme ſous le régne de Wenceſlas II. Tels étoient les Ducs d'Oppelen & de Ratibor. ULADIS-LAS LOKIETEK. 1322.

Le Roi Jean voulant acquérir le reſte de cet Etat, s'adreſſa (c) au Duc de Munſterberg, qui lui vendit une partie de ſes Domaines, & permit à ſon fils de lui céder la ville de Franckenſtein. Przemyſlas, (d) Duc de Glogaw, fut bientôt inquiété par ce voiſin redoutable, qui ne pouvant l'attirer dans ſes piéges, prit le parti de le faire empoiſonner. Les (e) freres de ce Duc plus traitables, & qui avoient peut-être contribué à ſa mort, furent à peine en poſſeſſion de ſes terres, qu'ils en prêterent hommage au Roi Jean.

Des ſuccès ſi heureux engagerent ce Prince à pouſſer plus loin ſes projets. Le Duc (f) de Breſlaw ne pût échapper à ſes ruſes Ebloüi par ſes dons, ſéduit par ſes promeſſes, il n'héſita plus de ſe déclarer ſon vaſſal. Cet exemple fit impreſſion. Les (g) Ducs de (h) Teſchen, de (i) Sagan, d'Oſſwiecim (k), de (l) Zator, d'Ol-

mis pour la ville de Franckenſtein ne fut livré qu'alors, ou pour ajoûter de nouvelles conventions à celles qui avoient d'abord été acceptées de part & d'autre.

(d) CROMER. *pag.* 289. NEUGEBAVER. *pag.* 186.

(e) *Scriptor. rer. Sileſiac. Tom. I. pag.* 276. *Vid. Diplom. XCVI. pag.* 871.

(f) DLUGOSS. *pag.* 982. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1124. CROMER. *pag* 290. HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 276. *Vid. Diplom. CXXVI. pag.* 893.

(g) CROMER. *pag* 290, 291. SARNIC. *pag.* 1125. DLUGOSS. *pag.* 991, 992.

(h) *Vid. Diplom. XXVII. & XXVIII. pag.* 804. *& CVIII. CIX. CX. CXI. pag.* 883, 884.

(i) *Diplom. LXVIII. pag.* 845.

(k) *Diplom. XXXIII. pag.* 807.

(l) *Diplom. XXXVI. pag.* 810.

ULADISLAS LOKETEK. 1322. d'Olisse (*a*), & de (*b*) Lignitz plierent sous le joug. Dès ce moment (*c*) la Silésie déja parvenuë à avoir ses maîtres particuliers, acheva de briser tous les liens qui la tenoient encore attachée à la Pologne, sans qu'il restât à la nation aucune espérance de reprendre un jour sa supériorité sur cette Province, & d'en tirer les secours, qu'elle avoit lieu d'en attendre dans ses besoins.

1325. Ce fut peut-être ce qui hâta le dessein qu'Uladislas avoit conçu depuis long-temps de recouvrer la Poméranie. Dans la crainte que le Marquis de Brandebourg ne vint au secours des Chevaliers, il (*d*) commença par ravager les terres de ce Prince. Il menoit des troupes propres à ce dessein: c'étoient des Russes, des Valaques, des Lithuaniens, tous gens incapables de livrer une bataille, mais âpres au butin; & d'autant plus dan-

(*a*) *Diplom. L. pag.* 832.

(*b*) *Diplom. CXXX. CXXXI. pag.* 898 899. PAUL. STRANK. *Reipub. Bohem. Cap. VIII. pag.* 352. Il n'y eut que le Duc de Schweidnitz, qui toujours attaché à la Pologne, refusa de reconnoître toute autre supériorité que celle d'Uladislas. CROMER. *pag.* 291. NEUGEBAUER. *Hist. Pol. pag.* 187. DLUGOSS. *pag.* 993.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 983. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesia. pag.* 277. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Polon. Lib. II. pag.* 108. CHRIST. HARTKNOCH. *de Rep. Polon. Lib. I. Cap. III. pag.* 112.

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 989, 990. CROMER. *pag.* 292. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. Lib. VI. Cap. XXVI. pag.* 1126. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. I. pag.* 99.

(*e*) Presque tous les Historiens Polonois rapportent une action héroïque d'une Religieuse Prussienne, qui étant à la discrétion d'un de ces barbares, préféra la mort à l'opprobre qu'elle étoit prête à subir. Elle lui dit qu'elle avoit un sécret à lui donner, s'il vouloit bien ne lui point faire insulte. Ce secret étoit de le rendre invulnérable. Pour preu-

ve

ux qu'aguerris par leur ſeule férocité, ils
it pas aſſez d'expérience pour ſe mé-
leurs ſuccès avant que d'entreprendre,
ur rien craindre après avoir entrepris. Ils
rent toute la Marche Brandebourgeoiſe,
firent plus de 6000. eſclaves, ſans qu'au-
ſoldat du pays oſât paroître devant eux.
t ſe reſſentoit de leurs affreuſes brutalités,
gliſes, les Monaſtères, les Prêtres, les (e)
ieuſes mêmes. Uladiſlas n'avoit pû répri-
leur licence, & il avoit eu le courage de
ndamner, quelque déſir qu'il eût de (f)
er la mort du Roi Przemyſlas, que les
uis de Brandebourg avoient fait aſſaſ-
, de tirer raiſon de leur excurſion dans
méranie, & de les faire repentir du droit
s'étoient arrogé de vendre tout ce qu'ils
oient injuſtement envahi. Il ne vouloit que

ULADIS-
LAS LO-
LETEK.
1325.

les

ce qu'elle avançoit, elle lui propoſa d'en faire l'é-
e ſur elle-même. Le ſoldat la crût, & d'un coup de
lui ayant tranché la tête, il mit cette chaſte fille à l'a-
u danger qu'elle vouloit éviter. DLUGOSS. *pag.* 993.
ISL. SARNIC. *ubi ſuprà.* CROMER *pag.* 292. HER-
. DE FULSTIN. *Lib. IX. IX. Cap IX. pag.* 95. NEU-
VER. *Hiſt. Polon. Lib. IIX. pag.* 289. Ce trait qui ne
aroît pas original, peut avoir été copié ſur un trait
lable & plus ancien. Je ne voudrois pourtant pas le
ner ici en doute. Si la pudeur ne l'a point imaginé
se rencontre, elle peut l'avoir imité. Le courage eſt
us les ſiécles & de tous les états. Jamblique fait men-
d'une Pythagoricienne, appellée Timicha, qui ſe cou-
langue avec les dents à la queſtion, pour ne pas ré-
le ſecret de ſa ſecte. On vit depuis, mais par d'au-
motifs, une pareille fermeté dans une Courtiſanne,
parle Tertullien, & dans un Martyr que ſaint Jérô-
ite avec éloge. JAMBLICH. *in Pythagor.* TERTUL. *ſcor-
artyr.* HIERONYM. *in vit. Paul. Heremi.*

(e) DLUGOSS *pag.* 989.

ULADISLAS LOKETEK. 1328.

les mettre hors d'état de ſoutenir les Chevaliers; auxquels il étoit enfin réſolu de faire la guerre.

Il employa contre ceux-ci les (a) Lithuaniens, qui l'avoient déja ſervi dans la Pruſſe, & qui lui étoient dévoüés depuis que (b) Caſimir, le ſeul fils qu'il avoit eu de ſa femme Hedwige, avoit épouſé la fille du Duc (c) Gedimin, leur Souverain. Il prit auſſi des (d) Hongrois à ſa ſolde. Ils lui furent offerts par leur Roi Charles Robert, de la maiſon de France, qui (e) avoit épouſé depuis peu ſa fille Eliſabeth. Son armée étoit d'autant plus redoutable qu'il avoit eu l'art de lui inſpirer toute la haine qui l'animoit contre les Chevaliers.

Il la mena dans le Palatinat de Culm, qu'il parcourut la flamme à la main juſqu'à la riviere d'Oſſa. Il attendoit partout l'ennemi, qui (f) n'oſa jamais paroître. Souvent il fut tenté de l'attaquer dans ſes forts; mais (g) ſes troupes n'en-

(a) CROMER. *pag.* 293. STANISL. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1126.

(b) DLUGOSS. *pag.* 988. CROMER. *pag.* 292. *Anonym. Archidiac. Gneznenſ. Chron. Cracov. in ſcriptor. Sileſiac. Tom. II. pag.* 96. STANISL. SARNIC. *pag.* 1128. NEUGEBAVER. *Lib. III. pag.* 188.

(c) Ce Prince avoit été grand Ecuyer du Duc de Lithuanie Vithen, qu'il avoit tué pour ſe rendre maître de ſes Etats. Dlugoſſ, Cromer & quelques Hiſtoriens n'ont eu garde d'avoüer ce crime. Au contraire, ils font Cédimin fils de Vithen. Cela vient de ce que ces Auteurs vivoient dans la Cour des Rois deſcendans de ce Prince. Gédimin fut un des héros de ſon temps. Il étoit craint & reſpecté de tous ſes voiſins & des Tartares mêmes. Il fut preſque toujours heureux dans ſes guerres. L'alliance qu'il fit avec Uladiſlas prépara les voyes à l'union qui ſe fit dans la ſuite de la Lithuanie avec la Pologne au temps de Jagellon. Il fut tué d'un coup de mouſquet ou de canon, au ſiége qu'il faiſoit

ient point la manœuvre des ſiéges : & ULADIS-
roient même ſçû conſerver les places LAS LO-
zard leur eût fait conquérir. Uladiſlas KETEK.
1328.
que ce qu'il ne pouvoit inſulter, &
ina le pays, qu'après l'avoir ravagé au
les champs même devenus incultes ne
fournir de long-temps à la ſubſiſtan-
eillards & des femmes, les ſeuls témoins
ſoit dans cette contrée, des affreux déſ-
ſes troupes y avoient commis.
vages étoient trop grands pour des ſu- 1329.
n'étoient point coupables des injuſtices de
tres, & ils n'étoient pas aſſez pour des
ſuperbes, qu'il n'étoit pas aiſé d'humi-
ſcrupuleux dans le choix des reſſour-
Chevaliers ne déſeſpérerent point de ſur-
eurs malheurs. Ils (*b*) eurent recours au
Boheme, à qui ils offrirent le thrône
s, comme s'ils avoient été les arbitres
de

elona dans la Samogitie. Ni lui, ni les Lithua-
connoiſſoient encore les armes à feu nouvelle-
ntées. Il étoit idolâtre, & ſon corps fut brûle à
des Payens, mais d'une façon qui n'étoit pro-
toute, qu'aux habitans de la Lithuanie. On le
cheval de bataille avec un homme vivant, c'étoit
s Gendarmes, qu'il avoit le plus aimé On a-
même bucher, deux éperviers, deux chiens de
deux pieds d'ours, qui furent tous conſumés
avre. ALEXAN. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. I. pag.*
g. STAN. SARNIC *pag.* 1127. *& ſeqq.* CHRIST.
EN. *de rep. Pol. Lib. I. Cap. IX. pag.* 190.
OSS. *pag.* 994. *Anonym. Archidiac. Gneznenſ.*
rer. pag. 96.
OSS. *pag.* 975. CROMER. *pag.* 287.
OSS. *pag.* 994.
MER. *pag.* 293.
OSS. *ibid.*

ULADISLAS LOKETEK. 1329.

de la deſtinée d'un Prince, devant lequel ils n'avoient oſé ſe montrer peu de temps auparavant. Il n'appartenoit qu'à eux ſeuls d'éxagérer leur pouvoir dans l'excès même de leur foibleſſe. Leur témérité fut heureuſe; le Roi Jean n'attendoit qu'une occaſion de juſtifier le titre de Roi de Pologne, qu'il (*a*) uſurpoit depuis long-temps.

Il ne tarda pas d'arriver en Pruſſe à la tête de pluſieurs corps de Bohemes & d'Allemands. L'avis des Chevaliers fut qu'on entreroit d'abord en Pologne, & que l'on fondroit inopinément ſur le diſtrict de (*b*) Dobrzin, qu'Uladiſlas (*c*) venoit tout nouvellement de joindre à ſes autres Provinces par la ceſſion que lui en avoit fait un de ſes couſins. Il ne fallut pas bien du temps pour lui enlever ce nouveau domaine; mais il importoit de s'y établir. On (*d*) entreprit le ſiége de la capitale, qui ſe défendit quelque tems avec courage, mais qui fut enfin contrainte de ſubir le joug des Chevaliers. Maîtres de cette place, ils (*e*) marcherent vers la ville d'Uladiſlaw, qu'ils ſurprirent & mirent en cendres ſans épargner même les Egliſes, qu'ils auroient dû reſpecter. Durant ce temps le Roi de Boheme s'avançoit vers la Mazovie, qu'il eût dévaſtée ſans dou-

(*a*) *Id. pag.* 996.

(*b*) *Id. pag.* 995. Ce diſtrict eſt entre la Cujavie, la Pruſſe & le Palatinat de Ploczko. Il eſt diviſé en trois Châtellenies, celle de Dobrzin, celle de Ripin, & celle de Slonsk. La ville, ou le bourg de Dobrzin, eſt ſituée ſur un rocher près de la Viſtule, entre Ploczko & Uladiſlaw. ANDR. CELLAR. *regni Polon. Deſcript.* 603, 604. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. II. pag.* 39.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 987. CROMER. *pag.* 291.

e, ſi le (*f*) Souverain & le peuple de ce ULADIS-
hé, inſtruits de ſes deſſeins, n'euſſent pris LAS LO-
urti de ſe rendre, & de (*g*) lui faire homma- KETEK.
le tous leurs biens. 1329.

eur ſoumiſſion fut regardée comme un heu-
t préſage. Elle fit même illuſion aux Cheva-
s qui ne doutant plus du ſuccès de leur entre-
ſe, & voulant profiter du temps, où le Roi
n avoit encore beſoin de leurs armes, ſe preſ-
nt d'en obtenir ce qu'ils craignoient qu'il ne
refuſât, lorſqu'une fois établi dans le Royau-
, il pourroit ſe paſſer de leur ſecours. Il (*b*)
rierent de leur vendre la Poméranie. Ils a-
üoient de bonne foi que les Marquis de Bran-
bourg n'avoient pû leur donner aucun droit
cette Province; & plus imprudens, ou plus
ugles, ils croyoient l'acquérir plus juſtement
s mains d'un Prince, qui ne l'avoit même pas
nquiſe, & qui n'avoit d'autre titre pour la leur
der, que l'eſpérance d'en être le maître dans
temps, où par la vente qu'il en auroit dé-
faite, il ne lui ſeroit plus permis d'en diſ-
ſer.

Deux motifs engagerent le Roi de Boheme à
ur accorder ce qu'ils déſiroient: l'amour du
in, & le déſir de ſe venger du Roi de Polo-
gne;

(*d*) *Id. pag.* 293.
(*e*) *Id. pag.* 294. DLUGOSS. *pag.* 995.
(*f*) *Id. pag.* 996. CROMER. *pag.* 294. STANIS. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1129.
(*g*) *Acceſſion. ad Hiſt. Ducum Piaſtcor. ad calcem. Tom. II. ript. rer. Sileſiac. pag.* 5.
(*b*) STAN. SARNIC. *ibid.* CROMER. *ubi ſuprà.* PASTOR. HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 108. NEUGEBAVER. *Hiſt. l. Lib. III. pag.* 190.

ULADISLAS LOKETEK. 1329.

gne, s'il ne pouvoit réuſſir à lui faire la loi. (a) L'Acte de donation fut fait au nom du Roi Jean & d'Eliſabeth ſon épouſe, comme ſubſtituée aux droits de Wenceſlas II. L'un & l'autre y conviennent d'avoir donné la Poméranie à Vernher de Orſzela, Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, & à tous ſes Freres en général, & de l'avoir cédée purement & ſimplement comme une aumône faite aux Chevaliers, & ſans autre deſſein que d'avoir part à leurs bonnes œuvres, & d'obtenir par leurs prieres les graces & les ſecours du ciel.

Cette (b) donation fut bientôt ſuivie de celle de Dobrzin: donation auſſi peu gratuite que la premiere; Ce pays fut acheté par les Chevaliers 4800. gros de Prague, à condition qu'ils n'en payeroient aucune Dixme, & que le Roi de Boheme ne feroit ſa paix avec les Polonois qu'après qu'Uladiſlas, qu'ils appelloient par dériſion, Roi de Cracovie, auroit renoncé pour lui & pour les ſiens à tous ſes droits ſur cette portion du Royaume.

1330. De nouveaux intérêts, des ſentimens même de reconnoiſſance engageoient les Chevaliers à ſe remettre en campagne. Renforcés (c) par les Livoniens, ils prirent les forts de (d) Nakiel, de (e) Viſzegrad, de Raciaſz, & de (f) Gniewkow. Ces exploits augmenterent leur inſolence. Elle de-

(a) On le trouve tout au long dans DLUGOSS. *pag.* 996 & *ſeqq.*

(b) CROMER. *pag.* 294. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1129.

(c) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 999.

(d) ANDR. CELLAR. *Pol. Deſcript. pag.* 500.

eſpèce de fureur. Ils n'épargnoient ni ſexe, ni caractère, ni condition. at, ils brûloient les autels, après les du ſang des Prêtres qui vouloient ; ils tuoient les enfans dans le ſein es. La pudeur ne trouvoit point d'a- leurs brutalités, il n'en étoit point avarice ; & ils égorgeoient indiffé- s vierges qu'ils avoient ſoüillées, & ux qu'ils avoient dépoüillés de leurs

ULADIS- LAS LO- KETEK. 1330.

ſouffroit impatiemment leurs déſor- ndoit des renforts du Roi de Hon- b) Guillaume, Duc d'Autriche, lui s ne furent pas plutôt arrivés, qu'il s la Pruſſe. Il (*i*) permit, il ordon- ſes troupes, de ne mettre aucun frein ce, & de n'écouter ni remords, ni : pouvoit manquer d'être obéï dans re, où les plus lâches ſe picquoient 'exemple. Tout fut bientôt dévaſté ords de la Drwencza, au-delà de la- perçut les Chevaliers qui étoient ac- défenſe de leur Province. Tous leurs empêcherent pas de traverſer le fleu- chaſſer devant lui. Les Chevaliers endre des villes. Ils ne ſçavoient point batailles. N'oſant riſquer une action, ils

598.
ss. *pag.* 1000.

1001. CROMER. *pag.* 295.

ULADISLAS LOKETEK. 1330.

ils (*a*) se retirerent dans leurs places, tandis qu'Uladiſlas, maître de la campagne, acheva de dévaſter leur pays, & n'abandonna ſes conquêtes que pour conſerver ſon butin.

Il n'étoit pas encore hors du Palatinat de Culm, qu'il reçut des Députés du Grand-Maître de l'Ordre, qui n'oſant lui demander la paix, l'envoyoit ſupplier de lui accorder du moins une trêve. Il offroit de rendre ſur le champ le diſtrict de Dobrzin, & de remettre à un Congrès la diſcuſſion de ſes droits ſur la Poméranie, & l'entiere déciſion de tous les différends qui l'empêchoient de vivre en paix avec la Pologne.

Uladiſlas ne cherchoit qu'à terminer une guerre, où pour défendre ſes ſujets, il alloit être contraint de les épuiſer par de nouvelles taxes. Il accepta les propoſitions des Députés. La (*b*) trêve fut déclarée, Dobrzin rendu, & le Congrès même indiqué. Le Roi de Hongrie devoit y ſoutenir les intérêts d'Uladiſlas, & le Roi de Boheme ceux des Chevaliers Teutoniques. Les Polonois n'ignoroient point la partialité du Roi Jean; mais la médiation de Charles Robert étoit également ſuſpecte aux Chevaliers, contre leſquels il avoit fourni des troupes. Après tout, il y avoit lieu de préſumer que les querelles que ces Princes n'avoient pû décider par leurs armes, ils eſſayeroient de les finir par leurs négociations. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'ils étoient convenus de ſe liguer l'un avec l'autre contre celui

(*a*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 1002. *in init.* STAN. SARNIC. *pag.* 1126. NEUGEBAVER. *Hiſt. Polon. Lib. III. pag.* 190.

(*b*) *Id. pag.* 191. DLUGOSS. *ubi ſuprà.* HERBURT DE FULSTIN. *Lib. IX. Cap. X. pag.* 96. *vers.*

les deux partis qui par entêtement, ou par ULADIS-
e, refuſeroit de s'en tenir à leur jugement. LAS LO-
malheurs arrivés preſqu'en même temps KETEK.
1339
i de Hongrie, firent échoüer ce projet.
ir, fils d'Uladiſlas, étoit alors auprès de
ince. Né avec un cœur extrêmement ten-
il (c) devint amoureux d'une fille d'hon-
de la Reine Eliſabeth ſa ſœur, & fut fort
é de la trouver à l'épreuve de ſes recher-
Plein de ſa paſſion, il n'écouta que l'ar-
d'une jeuneſſe effrenée & ſans expérience.
agina que la violence auroit plus de ſuccès
perſuaſion; & la (d) Reine, à ce qu'on
ouchée de ſon déſeſpoir, approuva, favo-
même l'emportement, qui le fit triompher
vertu qu'il n'avoit pû ſéduire.
tte fille appellée Claire, étoit (e) de la mai-
le Zaach. Renduë à elle-même, elle ſentit
malheur, & oſa l'avoüer au Baron Félician
ere, qui ſur le champ réſolut de la ven-
Soit que l'horreur qu'elle avoit marquée
l'entrepriſe de Caſimir eût fait preſſentir à
rince de funeſtes ſuites de ſa brutalité; ſoit
déja auparavant, il eût eu ordre de retour-
uprès du Roi ſon pere, il ne parut plus
ſon crime, & ſon abſence ne fit qu'irriter
tage la colère de Félician.
ansporté d'une fureur, dont il n'étoit pas
ître, ce malheureux pere conçut un deſſein
ble, & il eut la hardieſſe de l'exécuter. C'é-
toit

(c) DLUGOSS. *pag.* 1004.
(d) *Id. pag.* 1005.
(e) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. centur. IV. pag.* 214.

VLADISLAS LOKETEK. 1330.

toit un autre Brutus, qui pour l'action infâme d'un nouveau Tarquin vouloit changer le gouvernement de l'Etat, & exterminer tous ceux qui avoient droit d'y éxercer l'autorité ſouveraine. Il épia le moment qu'il crut le plus favorable. Le Roi étant à table, & n'ayant auprès de lui que peu de gens pour le ſervir, Félician (*a*) lui porta précipitamment un coup de poignard, que le Prince ſans être prévenu, évita par haſard ou par adreſſe. Frappée du cri perçant que jetta ſon époux, & plus encore de l'empreſſement du meurtrier à ſe précipiter ſur elle, la Reine eut encore le temps de ſe défendre avec ſes mains, qui furent cruellement bleſſées. Cependant Félician s'élançoit ſur les fils du Roi, André & Loüis, lorſque les domeſtiques, revenus de leur ſurpriſe, tomberent ſur lui le ſabre à la main, le mirent à mort & le hacherent en piéces.

Preſqu'auſſi-tôt toute la maiſon du Roi ayant pris les armes, on courut à l'hôtel de l'aſſaſſin. On attacha ſon fils à la queuë d'un cheval, & on le traîna vivant dans les ruës. On (*b*) n'épargna point l'infortunée Claire. On lui coupa le nés, les lévres, tous les doigts des mains, & en cet état on la donna en ſpectacle à toute la ville, indignée d'un traitement ſi affreux. Charles n'avoit aucune part à ces mouvemens tumultueux, qui tenoient plus de la rage que du zéle; mais il parut les approuver par les peines qu'il

(*a*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 1003. STAN. SARNIC. *Annal Pol. Lib. VI. pag.* 1130. CROMER. *pag.* 295.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 1004.

gea dans la ſuite à tous les parens, à ULADIS-
liés, à tous les amis mêmes de Féli- LAS LO-
il condamna, innocens ou coupables, KEIEK.
l'exil, les autres à une mort honteuſe. 1330.
bientôt cherement tous ces injuſtes
xcité (c) par le Woiewode de Tranſyl-
ui étoit lui-même pouſſé par quelques
e l'Etat, il réſolut de faire la guerre à
Woiewode de Valaquie. Rien ne l'en-
insulter ce Prince, qui aimoit d'ail-
aix, & qui (d) ſur le champ lui en-
Députés pour lui offrir 7000. marcs
, toute ſa Souveraineté à foi & hom-
ſon fils même pour caution de ſes en-
s, s'il vouloit bien renoncer à une atta-
itime, & plus périlleuſe qu'il ne pen-
la difficulté qu'il auroit de pénétrer dans
bordé de montagnes preſque inacceſſi-

ſoumiſſion alloit preſque juſqu'à la ſer-
Charles la reçut pourtant avec dureté,
ntit en cette occaſion par des menaces
ridicules cet air de grandeur qui lui
opre, & qui marquoit autant l'élévation
périe, que celle de ſon rang. Il ſe mit
auſſi-tôt à la tête de ſon armée, qu'il
ſans précaution dans les montagnes,
lui avoit parlé. Il n'y trouva que des
cultes, où il marchoit au haſard, &
ne ſortoit que pour traverſer des marais
pro-

ag. 1005.
p. 1004. PETR. DE REWA, rer. Hungar. Scriptor.
1.

ULADISLAS LOKETEK. 1330.

profonds, au-delà desquels s'offroient encore des bois épais, où l'on n'appercevoit aucune route. Ses provisions furent bientôt sur le point d'être épuisées. Il sentit alors l'extréme danger où il étoit. Sa seule ressource fut de demander la paix au Woiewode, à condition qu'il lui fourniroit des gens pour le reconduire dans les plaines de Hongrie par les chemins les plus courts.

Bazarad moins hautain que Charles ne l'avoit été, mais plus fourbe, parut ne souhaiter que sa retraite. Il lui donna des guides sur la foi desquels les Hongrois se mirent en marche, sans se douter du piége qu'on leur préparoit. Impatiens de retourner chez eux, ils suivoient leur route avec joie, quand tout-à-coup dans un long défilé entre des rochers & un torrent, ils se virent investis & comme assiégés de tout côté par les Valaques. Leur premier dessein fut de combattre; mais ils s'apperçurent bientôt, qu'ils ne pouvoient éviter de périr. Les flêches, les pierres, des rocs entiers tomboient à tout moment sur ces malheureux, qui pressés, entassés les uns sur les autres, ne pouvoient faire usage de leurs armes, ni n'avoient le temps de s'en servir.

Le plus grand nombre fut tué. Tous les autres furent enchaînés, & réduits pour le reste de leurs jours à un honteux esclavage. On les employa d'abord à chercher leur Roi parmi les morts, ou à le démêler parmi eux; mais Charles, couvert (*a*) de quelques haillons, pris à la hâte, avoit trouvé le moyen d'échapper & se fai-

(*a*) DLUGOSS. *pag. ubi supra*. CROMER. *pag.* 296.
(*b*) DLUGOSS. *pag.* 1008.

n aſyle contre ſes ennemis des rochers ULADIS-
ui avoient été l'occaſion de ſa défaite. LAS LO-
: à s'ouvrir un paſſage juſqu'aux fron- KIEK.
ſes Etats, où ſe reprochant ſa téméri- 330.
n imprudence, & mêlant ſes larmes
les de ſes ſujets, il leur fit bientôt ou-
malheurs & les conſola de leurs pertes.
ppé ſérieuſement à les réparer, il perdit 1331.
ſes anciens engagemens avec la Pologne.
evaliers le redoutoient, ils craignoient
e Roi de Boheme. Ils furent ravis que
rès n'eût point lieu; & malgré l'épuiſe-
ù ils étoient encore, ils ſe préparerent à
velle guerre contre Uladiſlas.

') Monarque étoit déja ſur le retour de
c Caſimir ſon fils montroit une extrême
le ſe ſignaler à la tête de ſes armées. Il
, que (c) Caſimir avoit des penchants
eut jamais la force de vaincre, ni la di-
1 de cacher. Il étoit voluptueux ſans dé-
& ſans délicateſſe, & preſque toujours
ſionné par débauche, que par ſentiment;
des vices, que des ſiécles corrompus vou-
ne faire paſſer que pour une foibleſſe,
oit d'excellentes qualités. Il avoit de l'é-
n dans le génie, du courage & de la for-
; l'eſprit, des vuës, de l'adreſſe, de la
tion, un naturel doux & traitable. Sa
nomie étoit ouverte; & quoiqu'on y dé-
un air de fineſſe & de diſcernement, elle
oit la confiance ſans prévenir contre ſa
ſincé-

pag. 1060. 1088. 1109, 1110. CROMER. *Lib. XII.*
. 328.

ULADISLAS LOKETEK. 1331.

sincérité. Il aimoit la gloire, & à un peu de présomption près, qu'il tenoit de sa grande jeunesse & qui étoit peut-être moins un défaut qu'un heureux préjugé, il donnoit lieu d'espérer que plus grand que sa naissance & que sa fortune même, il ne devroit un jour à l'une & à l'autre que les occasions de faire éclater ses talens.

Son pere en connoissoit le prix. Il lui confia volontiers le soin de le venger des Chevaliers Teutoniques. Voulant même le former à la conduite des peuples, pendant qu'il pouvoit encore l'instruire à les gouverner, il (*a*) l'établit Souverain de la grande Pologne.

Samotuly en étoit Palatin depuis qu'elle avoit été réunie à la couronne. Il ne pût supporter qu'on lui ôtât le pouvoir qu'il y exerçoit. Il n'avoit pas oublié qu'il avoit contribué à la soumettre, & il se crut encore assez fort pour l'arracher des mains qui venoient s'en saisir. Son désespoir le porta à une trahison honteuse. Il eut recours aux Chevaliers à qui il offrit ses services, & l'appui de sa maison, qui par son crédit dans la province pouvoit la faire soulever en leur faveur. Il ne demandoit que de la confiance & des troupes. Le Grand-Maître étoit alors (*b*) Ludolphe, Duc de Brunswig. Son Prédécesseur Vernher de Orszela (*c*) avoit été assassiné l'année auparavant dans sa maison même, par

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 1008. CROMER. *p.* 296. HERBURT. DE FULSTIN. *Lib. IX. Cap. XI. pag.* 97. NEUGEBAVER. *Hist. Pol pag.* 191.

(*b*) DLUGOSS. *p.* 1007. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. II. pag* 125.

(*c*) *Id. pag.* 124. DLUGOSS. *ibid.*

Chevalier, nommé Jean de Bunsdorff. Uladiſlas ſe preſſa de mettre ſon armée en état. Il en (*d*) donna le commandement à deux Maréchaux de l'Ordre, qui devoient ſuivre exactement les vuës & les conſeils du Pa- ULADISLAS LOKETEK. 1331.

paſſerent la Viſtule à Thorn, & prenant chemins détournés qu'ils traverſoient rapidement & ſans bruit : ils fondirent tout d'un coup dans la grande Pologne, où perſonne ne s'étoit douté qu'ils euſſent deſſein de pénétrer. Ils mirent d'abord en cendres la ville de (*e*) Gnieſne. Ils marcherent de-là vers (*f*) Pyzdry. Le Roi y étoit, & il eut à peine le temps d'en ſortir. Il n'avoit avec lui aucunes troupes pour ſa défenſe.

Les (*g*) nouvelles de l'évaſion de ce Prince, qu'ils avoient réſolu d'enlever, les Teutoniques ſe répandirent des deux côtés de la Warta, où ils firent des déſordres, que les droits même de guerre ne pouvoient autoriſer. Leurs (*h*) hoſtilités ordinaires étoient des aſſaſſinats, des pillages, des crimes, des horreurs qui n'offenſoient pas moins la nature, dont ils mépriſoient les loix, que la religion qu'ils devoient du moins garder par politique. N'eſpérant point ſe maintenir dans ce pays, ils cherchoient uniquement à le détruire. Leur audace augmenta par la facilité qu'ils eurent à le dévaſter.

Reve-

(*d*) *Id. pag.* 1010.
(*e*) ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. II. pag.* 31.
(*f*) *Id. ibid* ANDR. CELLAR. *Polon. Deſcript. pag.* 224.
(*g*) CROMER. *pag.* 297. DLUGOSS *pag.* 1011.
(*h*) *Id. pag.* 1017. CROMER. *pag.* 300.

Revenus (*a*) à Thorn, ils formerent le projet d'envahir toute la Pologne. Ils engagerent des troupes en Allemagne. Ils en firent venir de Livonie, ils en leverent parmi leurs ſujets. Jamais ils n'avoient eu une armée ſi nombreuſe. Ils (*b*) entrerent d'abord dans la Cujavie, où ils ne firent aucun dégât. Ils la réſervoient pour en tirer des ſubſiſtances, & ils ſe propoſoient d'en faire la conquête à leur retour. Ils tomberent de-là ſur Lencici, qu'ils forcerent à ſe rendre, & dont ils brûlerent le château. Cette place emportée, nulle autre de la province ne ſe crût en état de tenir; les Chevaliers n'eurent beſoin, pour s'en rendre maîtres, que du temps qu'il leur falloit pour les inveſtir. Ils les traiterent néanmoins auſſi cruellement, que s'il leur en avoit coûté pour les réduire, ou qu'ils euſſent voulu les punir de n'avoir pas eu le courage de leur réſiſter.

Ils n'abandonnerent ce Palatinat que pour porter les mêmes ravages dans celui de Kaliſch. Gneſne fut pris & ſon Egliſe pillée. Ils pénétrerent enſuite dans la Siradie, où (*c*) quelques nobles qui s'étoient armés, moins pour défendre leurs biens, que pour conſerver, ou pour venger l'honneur de leurs femmes, retarderent quelque temps leurs progrès. Uladiſlas (*d*) tout vieux & infirme qu'il étoit, venoit à eux pour les ſoutenir.

Il n'eut pas plutôt reconnu la ſituation & les for-

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 1011.
(*b*) *Id pag.* 1012. CROMER. *pag.* 297. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. Lib. III. pag.* 192.
(*c*) CROMER. *pag.* 298. DLUGOSS. *pag.* 1013.
(*d*) *Id. pag.* 1014.

evaliers, qu'il (e) ne jugea point à venir à une action déciſive. A com- es avec les leurs, il avoit peu d'hom- ut avoir beaucoup moins de ſol- luiſit à les combattre en détail par utiles. Les Polonois ſe ſurpaſſoient ns ces rencontres ; mais leurs ſuc- point de ſuites, & ne ſervoient urs eſpérances, ſans abattre le cou- nnemis. ULADIS- LAS I. O- KESEK. 1331.

rrible d'entre eux étoit Samotuly, ins malignement concertés, mais uits avec adreſſe, étoient plus per- at, que tous les bras qu'il avoit : perdre. Uladiſlas ſe propoſa de

Il (f) lui envoya des Emiſſaires ſenter le tort qu'il faiſoit à ſa na- ille, à ſa propre gloire. Il lui fit ayant toujours été l'ornement & patrie, il lui convenoit de la li- valiers, qui les premiers le feroient leur avoir ſoumiſe : ne fût-ce que qu'ils auroient de n'en devoir la ſa trahiſon. Il lui promettoit d'ou- crimes, ſur-tout, s'il vouloit bien pardon par quelque action d'éclat; parti, qu'il avoit le malheur de mme un gage aſſûré qu'il l'aban- etour.

Le

e HIRTENB. *Flor. Polon. Lib. II. pag* 109. *pag.* 1015. CROMER. *ubi ſuprà.* HER- N. *Lib. IX. Cap. XI. pag.* 98. STAN SAR- *Lib. VI. Cap. XXVI. pag.* 1130.

ULADIS-LAS LO-KETEK. 1331.

Le Palatin, preſſé de remords, ſentoit depuis long-temps toute la honte de ſa perfidie. Il voulut avoir une entrevuë avec Uladiſlas, & il ſe la ménagea ſous prétexte d'aller reconnoître la poſition de ſon armée. Interdit à la vuë du Monarque, ſes larmes furent quelque temps les ſeuls interprétes du regret qu'il avoit de l'avoir offenſé. Sa confuſion, ſes ſentimens toucherent le Prince, qui ne tarda pas de lui donner des marques de confiance auſſi peu équivoques, que la douleur dont il le voyoit pénétré.

Samotuly (*a*) lui repréſenta les Teutoniques beaucoup moins redoutables qu'ils ne le paroiſſoient. Il dit, que leur nombre qui les faiſoit reſpecter, mais qui ne cauſoit parmi eux que de l'embarras & du déſordre, étoit préciſément ce qui devoit le moins les faire appréhender. Ce n'étoient, ajoûta-t-il, que des troupes mercenaires, qui ne prenant aucun intérêt à la gloire des Chevaliers, n'avoient ni valeur, ni expérience, & étoient plus propres à affamer un pays qu'à le ſubjuguer. Leurs Généraux ne devoient leur emploi qu'à la faveur. Elevés dans les intrigues de leur Ordre, ils n'avoient aucun talent pour la guerre. Plus capables de craindre que de prévoir les événemens, rarement ils ſçavoient profiter des occaſions même les plus favorables. Le Palatin ſoutenoit que les Polonois pouvoient les vaincre. Il exhortoit Uladiſlas à ne pas différer de les attaquer. Il s'offroit de les combattre; mais il

(*a*) DLUGOSS. *ubi ſuprà.*

(*b*) *Id. pag.* 1016. CROMER. *pag.* 299. STAN. SARNIC. *pag.* 1131. NEUGEBAVER. *pag.* 193.

lus naturel qu'il laiſſât au Roi, ou au Caſimir, l'honneur de ce triomphe. ULADISLAS LOKIETEK. 1331.
nvint que dès la nuit ſuivante on mar-
ux ennemis. Samotuly dreſſa lui-même
e bataille, & retourna vers les Teuto-
réſolu de favoriſer l'entrepriſe par tou-
nœuvres qui pourroient en procurer le

rapport qu'il fit aux deux Généraux
t qu'à leur donner une extrême aſſû-
l'entendre, il n'étoit plus beſoin dans
ni de foſſés, ni de retranchemens, ni
n, ni de vigilance. Il avoit vû cette
e les Polonois eſtimoient la reſſource
trie; elle lui avoit paru ſi foible, qu'il
oit pas capable de diſputer à une ſeule
ruſſienne le peu de terrein qu'elle oc-
es Chevaliers, naturellement préſomp-
eurent point de peine d'ajoûter foi au
l'un homme qui entendoit la guerre, &
e ſoupçonnoient point la fidélité.
étoient alors campés à Plonzcze, près
ziow. Tout repoſoit dans leur armée,
ardes même étoient peut-être endor-
ſque le lendemain à la pointe du jour
ois arriverent près de leur camp. Un
lard épais le leur cachoit encore. Il é-
able à leurs approches; mais il ne l'é-
à leur attaque. Ils attendirent qu'il fut

ce temps Uladiſlas voulut animer ſes
trou-

3055. *ubi ſupra.*

ULADISLAS IOKETEK. 1231.

troupes. Il ſentoit l'importance de l'action où il alloit s'engager. Tout étoit extrême pour lui & pour ſes peuples dans ce qu'elle lui offroit à craindre, ou à eſpérer. Il (*a*) rappella à ſes ſoldats les anciennes victoires de la nation, la néceſſité où ils étoient d'en ſoutenir la gloire. Il n'oublia rien pour exciter en eux cet amour de la patrie, que l'inſtinct fait naître, que l'intérêt ſoutient, que la religion même autoriſe. Il leur repréſenta, qu'ils alloient combattre pour leur Roi, pour leurs femmes, pour leurs enfans, pour eux-mêmes.

„ Pluſieurs de vos concitoyens, leur dit-il, „ ſont eſclaves dans ce camp que nous allons „ forcer. Vous pourriez entendre d'ici leurs voix „ plaintives. Concevez du moins par les maux „ qu'ils endurent quel ſeroit leur empreſſement „ à vous en délivrer, s'ils vous ſçavoient dans „ le même état, & que libres comme vous, il „ ne tînt qu'à leur valeur de rompre vos chaînes. Mais à quels ennemis avons-nous à faire? à des ingrats qui ſe ſervent de nos propres bienfaits pour nous écraſer: à des brigands qui nourris dans le ſang & le meurtre, „ ne ſçavent que déſoler nos provinces pour les „ conquérir, & voudroient ne nous y laiſſer „ pour tous biens que l'air qu'on y reſpire: à „ des impies qui brûlent nos temples, dépoüillent nos autels, ſe joüent de tous les anathêmes de l'Egliſe: à un ramas confus de gens de „ dif-

(*a*) *Id. pag.* 1017. CROMER. *pag.* 299, 300. STANISL. SARNIC. *pag.* 1131. PASTOR. AB HIRTENB. *pag.* 110, 111, 112.

fférentes nations qui n'aiment que la licen- ULADIS-
, & que rien ne touche moins que l'hon- LAS LO-
neur. De tels hommes ſont-ils ſi fort à crain- KETEK.
dre? Ne doutez point que le ciel ne demande 1331.
leur perte. La religion éplorée joint ſes inté-
rêts à nos armes. Vengeons ſes injures & les
nôtres. Ses vœux ſont les préſages de nos
ſuccès."

Il eut à peine achevé ſon diſcours, qu'il dé-
ouvrit le camp des ennemis, & qu'il y apper-
it des mouvemens, comme ſi l'on y avoit été
erti de ſa marche. Le (*b*) henniſſement des
evaux de ſon armée l'avoit décelé, & quel-
es Teutoniques effrayés couroient confuſé-
ent aux armes. Uladiſlas ſe preſſant d'avan-
r les ſurprit dans les premiers momens de leur
ſordre, & les pouſſa avec une impétuoſité
u'ils ne purent ſoutenir.

Les Généraux du fond de leurs tentes virent ce
remier choc, & n'en furent point allarmés. Ils
rurent que de nouvelles troupes, qui couroient
r les Polonois, les mettroient bientôt en dé-
oute. Ils ſe repoſerent ſur elles du ſoin de ré-
blir le combat, & leur abandonnerent tout
onneur d'une victoire, qu'ils eſtimoient trop
ſée pour daigner y prendre part; mais ni ces
oupes, ni d'autres qui arrivoient ſucceſſivement
e purent rallentir le feu de l'attaque. Témoins
e leur défaite, pluſieurs Chevaliers accouru-
ent pour les rallier. Elles furent encore diſſi-
ées.

Le

(*b*) CROMER. *pag.* 299. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 8. *verſ.*

ULADISLAS LOKETEK. 1331.

teurs, elle n'alla tout au plus qu'à 500. hommes.

Quelque empreſſement que Caſimir eût marqué de ſe ſignaler dans cette journée, il ne put avoir la gloire d'en partager les périls. Le Roi n'avoit oſé l'expoſer, & le réſervoit pour raſſûrer ſes peuples & les défendre, au cas que la perte de la bataille eût mis la nation en danger.

Ce qu'il avoit craint pour ſon Royaume, les Chevaliers le craignoient alors pour leurs Etats. Dès le jour même du combat, ils (*a*) dépêcherent des courriers au Roi de Boheme, pour le prier de ne les point abandonner dans leur malheur. Ce (*b*) Prince plus jaloux de la gloire des Polonois que touché du déſaſtre des Teutoniques, conçut d'abord le deſſein d'une diverſion, qui empêchant les uns de profiter de leurs avantages; maintiendroit les autres dans leurs poſſeſſions, & pourroit même ſervir à venger la honte de leur défaite. Il entra précipitamment dans la grande Pologne, & pénétrant juſqu'à la ville de Poſnanie, il entreprit ſérieuſement de l'aſſiéger.

Cette attaque imprévuë fit échoüer les projets d'Uladiſlas. Il étoit à la pourſuite des Chevaliers qu'il vouloit achever de détruire. Il eſpéroit leur enlever toutes leurs conquêtes. Il prétendoit même les chaſſer de leurs propres Etats, & les réduire à ſe chercher de nouveau quelque aſyle chez des Souverains, s'ils en trouvoient encore d'aſſez imprudens pour les recueillir, ou d'aſ-

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 1022.

(*b*) PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Polon. Lib. II. Cap. XVIII. pag.* 114. 115.

d'aſſez préſomptueux pour ne pas les craindre. Rien ne fut comparable à ſon déſeſpoir, quand il ſe vit contraint de retourner ſur ſes pas & d'abandonner des ennemis, qui ne pouvoient plus réſiſter à ſes armes. Le ſoldat Polonois fumant de leur ſang, n'en étoit que plus animé à le répandre. Acharné ſur les débris de leur armée, il ne leur laiſſoit ni le temps de ſe rallier pour ſe défendre, ni les moyens même d'éviter la mort en la fuyant. ULADISLAS LOKETEK. 1331.

Plus heureux qu'ils ne l'eſpéroient, les Teutoniques ſe raſſemblerent, retournerent dans leur pays, conſerverent tous leurs domaines, & furent bientôt en état d'inſulter encore Uladiſlas.

Ce Prince marchoit vers la grande Pologne, & ſa colère étoit d'autant plus vive qu'il déſeſpéroit d'y trouver le Roi Jean, qui l'y rappelloit malgré lui. Il eut beau ſe hâter. Les Bohemes appréhendoient un vainqueur jaloux de ſa gloire, & plus jaloux encore du plaiſir d'aſſouvir ſur eux ſa haine & ſa fureur. Ils (c) le ſçurent à peine à quelques journées de Poſnanie, que leur objet étant rempli, ils leverent le ſiége de cette place, & reprirent le chemin de Breſlaw. Il n'étoit pas poſſible de les ſuivre. L'armée Polonoiſe étoit fatiguée & moins nombreuſe qu'il ne le falloit pour une expédition en Siléſie. Uladiſlas remit ſa vengeance à des temps plus heureux, & lorſqu'il n'auroit plus ſur les bras les Chevaliers, dont il craignoit les reſſources.

Ils méditoient déja les moyens de réparer leurs pertes.

(c) *Ibid.* CROMER. *ubi ſuprà.*

ULADIS-LAS LOKIETEK. 1333.

„ la pitié leur avoit ouvert, & qu'ils n'ont pas „ craint de profaner par la plus noire ingratitude. Ces ſentimens d'Uladiſlas étoient juſtes, & ils ne bleſſoient point ceux que la Religion lui inſpiroit en ces momens.

Ce (*a*) Prince après la mort de Leſzko le Noir ſon frere, avoit diſputé le thrône à Henri, Duc de Breſlaw. Il l'obtint d'abord par ſon courage, il le perdit preſque auſſi-tôt par la lâcheté de ſes partiſans. Przemyſlas, Duc de Poſnanie, y parvint malgré lui par ſes intrigues. Wenceſlas, Roi de Boheme, à la tête de ſes troupes voulut l'enlever à Przemyſlas. Aucun de ces rivaux ne l'étonna. Il combatit l'un & mit ſon armée en déroute; il réduiſit l'autre à n'oſer paroître devant lui. Forcé par les Tartares d'interrompre le cours de ſes victoires, il céda à la fortune de Przemyſlas, dont il reconnut le mérite, mais dont il n'imita point les vertus. Succeſſeur de ce Monarque, il ſe montra plûtôt le tyran que le pere de ſes ſujets; on eut horreur de ſes vices; il fut dépoſé. Wenceſlas mis à ſa place, le dépoüilla de tous ſes appanages. Plus grand que ſes malheurs, Uladiſlas apprit à rougir de ſes déſordres, reprit le Diadême, ſe l'aſſûra par ſa valeur, & l'honora par ſon mérite. Inſtruit de ſes devoirs & ferme dans ſes deſſeins, il n'eut plus d'autres vûës que l'aggrandiſſement de ſes Etats, & la félicité de ſes peuples.

Il ſe (*b*) diſtingua, ſur-tout, par un grand fonds de clémence & d'humanité. Il ſe plaiſoit

à

(*a*) STANISL. LUBIENSKI *Oper. poſthum. de reb. Sileſiæ. Lib. IV. p.* 167. 168.

écompenſer le mérite; & il pardonnoit aiſé- ULADIS-
nt les défauts. Il excuſoit juſqu'à ces imper- LAS LO-
ions qui viennent d'un manque de politeſſe, KETEK.
choquent les bienſéances, & que les Princes 1393.
portent moins volontiers que des vices plus
rqués. Les moindres vertus rachetoient au-
ès de lui tout ce qui ne marquoit ni paſſion,
malice. Familier, acceſſible, il recevoit avec
nté les remontrances de ſes ſujets, & il n'eſ-
oit pas indigne de lui de leur expoſer quel-
efois les motifs de ſa conduite. Des dehors ſi
ibles n'étoient pourtant pas le fruit d'une vai-
oſtentation, ni d'une adroite politique. Il ne
voit point amuſer par de vaines eſpérances
ux qui réclamoient ſes faveurs, & il eût cru
ſulter à leurs beſoins par des promeſſes équi-
ques, ſouvent moins déſirables qu'un refus
ompt & abſolu.

Telles furent les principales vertus d'Uladiſlas:
rtus mille fois plus eſtimables que tous ſes grands
ploits, & d'autant plus ſûres qu'il ne les de-
oit qu'à l'adverſité, maîtreſſe habile, qui épu-
les paſſions, qui régle les deſirs, & qui fait
le ſeule plus de grands hommes, que la valeur
t la proſpérité ne peuvent faire de héros.

(b) DLUGOSS. *pag.* 1027 STANISL. SARNIC. *pag.* 1139. BIBURT. DE FULSTIN. *pag.* 190. NEUGEBAVER. *Hiſt. Lib. III. pag.* 197.

LIVRE

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1334.

ge de ſes ſujets, ennemis domeſtiques, plus funeſtes à l'Etat par leurs déréglemens, que les Teutoniques ne l'avoient été par tout l'effort de leurs armes. Il héſita cependant ſur les moyens qu'il devoit employer pour les réduire. Il n'ignoroit pas que dans un commencement de régne, il étoit auſſi dangereux de montrer une trop ſcrupuleuſe ſévérité, qu'une trop grande clémence. Il ſentoit qu'en voulant être éxactement juſte, il riſquoit de paſſer pour cruel, & que s'il n'étoit qu'indulgent, il ſeroit accuſé d'impuiſſance ou de crainte. Dans ces perpléxités, il n'écouta que la juſtice & ſon devoir. N'oſant haſarder la compaſſion & la douceur, où il falloit une rigueur inflexible, il (*a*) punit indifféremment, mais ſans colère & ſans paſſion, tous les coupables, & ils les punit preſque tous par les ſupplices les plus affreux.

Ce coup d'autorité fit trembler toute la nation. Les

(*a*) *Id. pag.* 1031.

(*b*) *Id. pag.* 1032.

(*c*) CROMER. *Lib. XII. pag.* 306. NEUGEBAVER. *Hiſt. Polon. Lib. III. pag.* 198. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 101. *virs.* PETR. DE REWA, *rer. Hungar. Centur IV. pag.* 22.

(*d*) Le traité de paix, qu'on peut voir en entier dans DLUGOSS. *pag.* 1033. *& ſeqq.* porte expreſſément que Caſimir autant pour le bien de la paix que pour ſe rendre le ciel propice, & pour contribuer au repos de l'ame de ſes prédéceſſeurs, céde & abandonne la Province de Poméranie, comme une aumône perpétuelle, *in perpetuam eleemoſynam*, à l'Ordre Teutonique, &c. Ces paroles marquent bien naturellement que les Chevaliers n'y avoient aucun droit; mais elles font voir auſſi qu'il regnoit alors un eſprit de dévotion bien ſingulier, & que les Grands, qui devoient le plus reſpecter la Religion, ne craignoient point de l'avilir, en la faiſant ſervir de prétexte & de voile à leur politique. Au reſte, les Hiſtoriens de Boheme ont pretendu, que dans ce même Congrès la paix fut faite entre Caſimir & le Roi Jean, & ils en rapportent ces conditions. Premié-

les méchans qui prétendoient donner de la ter- CASIMIR
reur, en furent saisis eux-mêmes. Et que peut III.
être multitude, quelque effrénée qu'elle soit, surnom-
quand elle commence à craindre? Le vice fut me LE
contraint de se cacher, & rendit du moins un GRAND.
hommage à la justice du Prince en la respectant, 1334.
& à la probité en cherchant au plûtôt à se cou-
vrir de ses apparences.

Les sanglantes éxécutions qui se faisoient dans 1335
la Capitale & dans les Provinces, continuoient
encore, lorsqu'on (*b*) apprit que la paix venoit
d'être concluë par la médiation du Roi de Hon-
grie, qui dans un Congrès tenu à Vissegrad, u-
ne des villes de son Royaume, étoit (*c*) con-
venu avec le Roi de Boheme, que les Cheva-
liers rendroient à Casimir le Palatinat de Cuja-
vie, & le District de Dobrzin, en lui payant
10000. florins pour les dommages causés à la
Pologne, & que d'un autre côté Casimir (*d*) re-
non-

mièrement, que Casimir renonceroit pour lui & pour ses successeurs à tous ses droits sur la Silesie. Secondement, que le Roi de Boheme ne prendroit plus le titre de Roi de Pologne, & troisiémement, qu'il n'exigeroit plus aucun tribut des Polonois. La contradiction qu'on remarque dans ces Historiens a donné lieu à CROMER de s'inscrire en faux contre tout ce qu'ils avancent. En effet DUBRAVIUS rapporte cette paix au régne d'Uladislas Lokietek, à qui il prétend que le Roi de Hongrie voulut bien avancer 500. livres d'or, pour les donner au Roi de Boheme. ÆNEAS SYLVIUS la met au temps de Casimir, & soutient que ce Prince fut contraint de payer au Roi de Boheme 20000. livres d'argent. BARTIUS dit au contraire, que ce fut le Roi Jean qui paya 20000. marcs d'argent au Roi de Pologne pour l'engager à renoncer à toutes ses prétentions sur la Silésie, & il ajoûte ce qu'aucun Historien n'avoit dit avant lui, que ces deux Rois & celui de Hongrie se liguerent alors contre l'Empereur Louis V.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1335.

nonceroit pour lui & pour ſes ſucceſſeurs à la Poméranie, & la céderoit purement & ſimplement aux Chevaliers.

Ce dernier article, le plus important de tous, avoit été long-temps conteſté dans l'aſſemblée. Le Roi de Hongrie refuſoit d'y ſouſcrire, & prétendoit au contraire que les Chevaliers, détenteurs injuſtes, payaſſent avec uſure de leurs propres biens la longue joüiſſance de leurs rapines, & tous les efforts qu'il en avoit couté pour ſe garantir, ou pour ſe délivrer de leur oppreſſion. Un ſentiment ſi équitable eût peut-être prévalu, ſi le (*a*) Roi de Boheme preſſé par ſes intérêts, régle ordinaire de ſa juſtice, ne ſe fût crû obligé de maintenir ſes amis dans une province qu'il leur avoit garantie, & qu'il ne pouvoit conſentir à leur ôter, ſans déclarer ouvertement, qu'il n'avoit pas été en pouvoir de la vendre, & ſans leur donner droit de répéter ſur lui le prix qu'il en avoit reçu.

Les

V. Malgré les contrarietés de ces Auteurs, HENNENFELD n'oſe nier le tribut dont ils parlent : unique article qui obligeoit CROMER à réfuter leurs opinions. Il croit que les Polonois étoient obligés à quelque redevance envers les Bohemes, & il renvoye au traité même qui fut conclu alors ; & qu'il dit avoir été mis au jour par GASP. SCHIFORDEGHER dans ſes *vindiciæ pro Epiſcopatu Sileſiæ*. Je n'ai point lu cet ouvrage ; mais je trouve un Diplôme de la même année 1335. *Datum & actum in Trincinio*, dans lequel des Commiſſaires députés par Caſimir renoncent pour ce Prince à tous ſes droits ſur la Siléſie ; & le Roi de Boheme & ſon fils aîné Charles, Marquis de Moravie, promettent ſolemnellement & ſous peine d'excommunication de ne plus uſurper le titre, ni la qualité de Roi de Pologne. Ce Diplôme fut confirmé par un autre de 1339. par lequel Caſimir en ſon propre nom déclare n'avoir plus rien à prétendre dans la Siléſie. Ces deux actes & le premier ſur-tout donnent lieu de penſer, qu'il n'avoit

Les empreſſemens de Caſimir pour une paix ſolide qu'il demandoit au haſard même de l'acheter, déterminerent enfin le Roi de Hongrie à ſe relâcher ſur la Poméranie, qu'il auroit deſiré conſerver à l'Etat. La facilité de ce Prince étonna les Teutoniques mêmes. Ils ne s'étoient point flattés d'un pareil accord; mais quelque déſavantageux qu'il fût à la Pologne, Caſimir (*b*) le ratifia, & malgré les conſeils du Roi ſon pere, il abandonna une des plus belles portions de ſon Royaume à l'avarice des Chevaliers, ſans penſer que ſa trop grande complaiſance les autoriſeroit à exiger de lui de nouveaux ſacrifices, & que la paix qu'il leur accordoit étoit moins un motif qui dût les déſarmer, qu'un plus ſûr moyen qu'il leur fourniſſoit de lui faire la guerre. CASIMIR III. ſurnommé LE GRAND. 1335.

Il faillit à l'éprouver peu de temps même après la ſignature du traité, & du moment qu'il voulut ſe remettre en poſſeſſion de la Cujavie. 1336.

Tou-

voit encore été fait aucun traité pour le même ſujet; car enfin, s'il y eût eû un traité, pourquoi ce nouvel acte dans le cœur de la même année? & pourquoi dans cet acte n'eût-on point rappellé ce traité, comme la baze & le fondement d'une paix déja établie? Il paroît donc que CROMER a eu raiſon de rejetter les ſentimens des Ecrivains de Boheme, qui pour faire honneur à leur Patrie, vouloient la montrer ſupérieure à la Pologne, & faire voir celle-ci dans la triſte néceſſité de lui payer tribut. CROMER. *pag.* 306. BEBELII AB HENNENFELD. *Annal Sileſ. pag.* 276. Voyez les Diplômes que j'ai cités, *in ſcript. rer. Sileſiac Tom. I. p.* 774 755. Au ſujet du titre de Roi de Pologne que prenoit le Roi de Boheme, Voyez *Acceſſion. ad Hiſt. Duc. Piaſt. Tom. II. annal. ſcript. pag.* 4. 5.

(*a*) DLUGOSS *pag.* 1032.

(*b*) *Id pag.* 1033. CROMER. *pag.* 305. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 208. *vers.* NEUGEBAVER. *pag.* 198.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND.

Toujours attentifs à leurs intérêts, les (*a*) Teutoniques lui firent signifier, qu'il eût auparavant à faire approuver sa convention par tous les Ordres du Royaume.

1336. Cet incident l'étonna; Il vit qu'il n'étoit plus aux yeux des Chevaliers qu'un Roi sans pouvoir, & qu'ils ne le regardoient que comme un Ministre accrédité par ses peuples, & qui ne pouvoit rien conclure sans leur aveu. Outré de cette insulte, il eût volontiers pris les armes pour s'en venger; mais ses ennemis ne le craignoient plus depuis qu'il avoit paru les craindre. Leur insolence même achevoit de le décourager. Il apprit dès-lors ce qu'il avoit ignoré jusqu'à ce moment, qu'il n'est point de fautes légères dans la politique, & que la moindre en attire souvent après elle de si indispensables, que quelque inconvénient qu'il y ait à les commettre, c'est la prudence elle-même qui oblige à ne les point éviter.

1337. Casimir avoit perdu l'occasion de faire la loi; il étoit contraint de la recevoir. Il prit le parti le plus sage. Il convoqua (*b*) une Diette générale, & y proposa la ratification du traité. De si grandes marques de déférence reveillerent l'ambition des Grands, & ce fut peut-être moins pour le bien de l'Etat, que pour empiéter sur l'autorité du Prince, qu'ils refuserent le consentement qu'il leur demandoit.

Ils

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 1036. CROMER. *pag.* 306.
(*b*) *Id. ibid.* NEUGEBAVER. *ubi supra.* DLUGOSS. *p.* 1038.
(*c*) *Id. pag.* 1039.
(*d*) SIMON. OKOLSKI, *orb. Polon. Tom. II. pag.* 593.

Ils avoüerent que quelque honteuſe que fût la paix déja concluë, rien ne convenoit mieux à la ſituation d'un Royaume épuiſé; mais ils prétendirent, qu'un Souverain devoit porter ſes vûes au-delà du temps où il régnoit, & ne pas régler ſur des conjonctures ſujettes à varier, la deſtinée éternelle d'une nation, que ſa valeur, ſon déſeſpoir, que la fortune elle ſeule pouvoient mettre un jour au-deſſus de ſes malheurs. CASIMIR III. furnommé LE GRAND. 1337.

Ces repréſentations étoient juſtes; mais les beſoins de l'Etat étoient ſi preſſans, qu'il falloit ou riſquer de le perdre pour n'oſer le démembrer, ou ſe réſoudre à le ſauver par l'abandon d'une partie de ſes Domaines. Touché de cette triſte alternative, le Roi ne ceſſoit de l'expoſer à ſes ſujets; & dans le fonds nul autre motif ne l'avoit engagé à céder la Poméranie, que le deſir de réparer les maux publics.

Tous ſes efforts furent inutiles. On jugea mal de ſes ſentimens. On attribua à une pure indolence, peut-être même à une honteuſe lâcheté, le peu de penchant qu'il montroit pour la guerre. On rejetta les conditions qu'il avoit acceptées, & l'on réſolut (*c*) qu'en attendant qu'on pût prendre les armes contre les Teutoniques, on implore roit de nouveau l'autorité du Pape, pour les mettre à la raiſon.

Jean (*d*) Groth de Slupcza, de la maiſon de Rawicz, Evêque (*e*) de Cracovie, fut (*f*) choiſi preſque auſſi-tôt pour aller à Avignon, repréſen-

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 991.
(*f*) *Id pag.* 1039. STANIS. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1140. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 102.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1338.

ſenter à Benoît XII. les injuſtices des Chevaliers. Il trouva tous les Cardinaux diſpoſés à écouter ſes plaintes & à venger l'honneur du Saint Siége, ſi ſouvent outragé par ces Religieux.

Les Commiſſaires nommés pour informer de leur conduite, furent (*a*) Galhard, Prévôt de Tuſle, & Pierre Gervais, Chanoine du Puy en Vélay. Leur plein-pouvoir étoit extrêmement étendu. Ils ſçûrent en faire uſage. Arrivés en Pologne, ils établirent leur tribunal à Varſovie, & après un mûr éxamen de tous les chefs d'accuſation formés contre les Teutoniques, ſans égard à leurs ſubterfuges & à leurs proteſtations; ils (*b*) les condamnerent à reſtituer aux Polonois la Poméranie, le Palatinat de Culm, le territoire de Michalow, la Cujavie, le diſtrict de Brzeſcie & celui de Dobrzin. Ils leur enjoignirent en même temps de rétablir au plûtôt à leurs frais les Egliſes & les Monaſtères de ces Provinces qu'ils avoient pillés & détruits, & de payer à Caſimir pour dommages & intérêts 194500. marcs de Pologne, & 1600. pour les dépens du procès.

L'excommunication ſuivit de près cette Sentence. Les Chevaliers n'en furent ni étonnés, ni abbatus. Ils ne daignerent pas même s'en plaindre, & pour inſulter davantage au Souverain Pontife, dont ils mépriſoient les Décrets, ils

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 1043.

(*b*) *Id. pag.* 1053. CROMER. *pag.* 307. NEUGEBAVER. *Hiſt Pol pag.* 199. On peut voir dans DLUGOSS. *pag.* 1045. *& ſeqq.* le jugement tout au long des Commiſſaires Apoſtoliques, & le plein pouvoir qu'ils avoient reçu du Pape, & qu'ils y rapportent mot pour mot.

ils lui (c) oppoſerent le pouvoir d'un Prince, ennemi déclaré du Saint Siége, & frappé d'anathême comme eux. C'étoit l'Empereur (d) Loüis V. Duc de Baviere, qui leur accorda volontiers un Reſcript, par lequel il défendoit ſous de grièves peines à (e) Thierry d'Aldemburg, leur Grand-Maître, de ſe déſſaiſir des biens de l'Ordre ſans ſon conſentement; il lui ordonnoit de tenir comme frivoles & non avenus les jugemens de quelque puiſſance que ce pût être, qui voudroit s'arroger le droit d'en diſpoſer. CASIMIR III. ſurnommé LE GRAND. 1338.

Ce Diplôme ne pouvoit manquer de faire illuſion aux Teutoniques. Ils ne l'avoient demandé que pour s'aider à ſe tromper. Raſſûrés dès-lors contre les mouvemens de leur conſcience, ils ne ſongerent qu'à joüir paiſiblement du fruit de leurs uſurpations. Ils ne craignoient plus les Polonois, dont ils connoiſſoient la foibleſſe; ils poſerent les armes, & leur inaction rendit au Royaume, mais d'une maniere bien différente, le repos que Caſimir avoit tâché de lui procurer. Quoique la nation ne l'acceptât que dans l'eſpérance d'un avenir plus favorable, le Roi ne laiſſoit pas d'être indigné, que ce calme, qui coutoit ſi cher à ſes ſujets, & qui n'étoit point durable, ils le préféraſſent à la paix qu'il avoit ménagée, & qui plus conſtante & plus ſolide ne les eût privés que de la moindre partie des vaſtes domaines qu'ils n'oſoient plus revendiquer.

For-

(c) CROMER. *pag.* 307. STANIS SARNIC. *pag.* 1140.
(d) *Reſpub. & Stat. Imper. Romano-German. Tom. I. p.* 306. 308. 309.
(e) GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. II. pag.* 125.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1339.

Forcé de se conformer à leurs idées, il voulut cependant les mettre en état de reprendre un jour sur les Teutoniques, tout ce qu'ils se proposoient de leur enlever dans des temps plus heureux. N'ayant (*a*) eu jusqu'alors qu'une fille de son mariage avec Anne, fille du Duc de Lithuanie, & n'en espérant plus de cette Princesse, il résolut quoiqu'il n'eût encore que vingt-neuf ans, de se donner un successeur, & (*b*) de le choisir si puissant, qu'il pût seconder les desseins de la nation & réprimer pour jamais l'orgueil des Teutoniques. Il jetta les yeux sur son neveu (*c*) Louis, fils de Charles-Robert, Roi de Hongrie.

Il ne lui restoit plus qu'à le faire agréer à ses sujets. Il le leur proposa dans une Diette tenuë à Cracovie; c'étoit fomenter leur présomption; mais après la complaisance qu'il avoit euë de les consulter sur la paix des Chevaliers, il ne pouvoit plus éviter de leur faire part d'un aussi grand pro-

(*a*) CROMER. *ubi suprà.* HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 102. *vers.*

(*b*) *Anonymi Archidiac. Gnesnens. brev. Chron. Cracov. pag.* 101.

(*c*) Plusieurs Auteurs tels que CROMER. *pag.* 308. SARNIC. *Annal. pag.* 1140. HERBURT. DE FULSTIN. *ubi suprà.* PAST. AB HIRTENB. *Flor. Polon pag.* 117. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silef. pag.* 281. ont prétendu contre les sentiment de DLUGOSS. *pag.* 1055. que Casimir choisit le Roi de Hongrie lui-même. Mais peut-on s'imaginer qu'aussi jeune qu'il l'étoit, Casimir eut voulu désigner pour son successeur un Prince beaucoup plus âgé que lui? Charles-Robert avoit été déclaré en 1301. Roi de Hongrie, par le Pape Boniface VIII. A la vérité, il étoit encore enfant; mais cela même supposé, on voit clairement que dans le temps, dont nous parlons, il devoit avoir au moins près de cinquante ans. On dira, sans doute, que Casimir ne fit choix de lui que dans la vûë de nommer indéfiniment Roi de

projet, que celui de leur donner un maître. Il s'étoit imposé des chaînes en relâchant les leurs; & à moins d'un coup de vigueur extraordinaire, & peut-être hazardeux, son autorité devoit continuer à s'affoiblir, du moment qu'il avoit mis en délibération, s'il pouvoit en faire usage. CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1339.

Il essuya d'abord de vives oppositions. Plusieurs (d) étoient d'avis qu'il nommât plûtôt le Prince Ziemovit, Duc de Mazovie. Quelques-uns lui demandoient Uladislas, Duc d'Oppelen. Les uns & les autres, également indignés, lui reprochoient avec hauteur de vouloir mettre un étranger sur le thrône au préjudice des Princes de sa maison. Heureusement les partis venant à s'échauffer, ne s'occuperent bientôt qu'à se détruire. Les forces se trouverent égales des deux côtés, & ce fut au moment qu'aucune de ces factions n'espéroit de l'emporter sur l'autre, que Casimir fit

de Pologne celui de ses enfans qui lui succéderoit; mais les Polonois auroient-ils permis de transporter ainsi à perpétuité leur couronne dans une maison étrangère? Et Casimir, qui venoit d'éprouver tout nouvellement l'esprit de liberté, qui avoit déja commencé à fermenter parmi ses peuples, ne pouvoit-il pas se douter, qu'ils rejetteroient un jour le fils quoiqu'ils eussent consenti à l'élection du Pere? On va voir en effet, que ce Prince eut besoin pour ce premier choix de l'approbation de ses sujets, & qu'il eut même de la peine à l'obtenir. Ainsi je m'en tiens à l'opinion de DLUGOSS, qui assûre que Casimir choisit d'abord Loüis son neveu, fils-aîné de Charles. C'est aussi ce que dit expressément la Chronique de l'Archidiacre de Gnesne, que j'ai cité ci dessus. Cet ancien temoignage, doit, je crois, prevaloir sur tous les autres. D'ailleurs la vraisemblance mérite sûrement de l'emporter ici sur le nombre des autorités.

(d) DLUGOSS. *pag.* 1055.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1339.

fit un dernier effort pour les amener à ses sentimens.

Il leur (*a*) représenta que Ziemovit, réduit à un simple appanage, ne pourroit jamais être utile à l'Etat, & que les Ducs de Silésie ne méritoient point de le gouverner après s'en être honteusement séparés pour se soumettre sans nécessité au Roi de Bohême. Il dit, que Louis étant fils de sa sœur, ce Prince le touchoit de plus près qu'aucun des Piast qui subsistoient encore; qu'il avoit plus à cœur que ses peuples l'honneur de sa maison; mais qu'il ne voyoit autour de lui que des Princes qui ne pouvoient la soutenir par leur puissance, ou qui l'avoient déshonorée par leurs lâchetés; & qu'après tout, le sang qu'on vouloit perpétuer dans le Royaume, se retrouvoit dans son neveu, & plus illustre encore par son mêlange avec le sang de France, dont personne n'ignoroit la noblesse & la pureté. Il éxalta les forces de la Hongrie, & les vertus naissantes de Louis, & toutes ces considérations jointes à des présens, raisons presque toujours invincibles, déterminerent enfin

(*a*) CROMER. *pag.* 308. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. p.* 199.

(*b*) *Mantissa Diplomat. ad calc. Tom. II. script rer. Silesiac. pag.* 81.

(*c*) DLUGOSS *pag.* 1056. CROMER. *ubi suprà.*

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 1057. CROMER. *loc. cit.* NEUGEBAVER. *pag.* 200.

(*e*) Pour donner une juste idée de la Russie, dont nous avons souvent parlé dans les Volumes précédens, je crois devoir marquer ici quelle en étoit l'étendue, & quels Princes l'avoient gouvernée jusqu'au moment que Casimir la joignit à ses Etats. La Russie comprenoit une grande portion de la Lithuanie, la Podlaquie, la Russie rouge, la Podolie citérieure & ultérieure, les Duchés de Severie & de

ſin les Polonois à conſentir aux deſirs de leur Souverain. CASIMIR III. ſurnommé LE GRAND

Ravi du ſuccès de cette importante affaire, il partit auſſi-tôt pour la Hongrie, accompagné de pluſieurs Grands de l'Etat. Arrivé à Viſſegrad auprès du Roi ſon beau-frere, il déclara Louis ſon ſucceſſeur. 1339.

Il étoit juſte de mettre des conditions à ce *choix.* L'acte qu'on en dreſſa portoit que s'il arrivoit que le Roi de Pologne eût des enfans mâles de la Reine Anne, ou de toute autre femme qu'il pourroit épouſer, Louis ceſſeroit alors d'avoir aucun droit ſur le Royaume, & ne pourroit y prétendre, qu'après le décès de ces Princes s'ils mouroient avant Caſimir. Cet acte fut ſouvent confirmé par pluſieurs autres, & ſix (*b*) ans même avant la mort du Roi, qui pour lors âgé de cinquante-quatre ans ne ceſſoit d'eſpérer d'avoir un fils, qu'il pût laiſſer après lui ſur le thrône.

Il fut à peine de retour à Cracovie (*c*) qu'il perdit la Reine épouſe. Cette mort fut bientôt ſuivie de (*d*) celle de Boleſlas, Duc (*e*) de Ruſ- 1343.

ſie,

de Czernichovie, & tout ce qui eſt entre la Wilia & Przypietz. Elle renfermoit auſſi les Duchés de Smolensko, de Poloczk, de Witepsk, de Nowogrod, de Tvere & la Moſcovie même. Ces vaſtes régions furent diviſées en pluſieurs Principautés, auxquelles préſidoit le Duc de Kiovie, comme chef de tous les Souverains, qui les poſſédoient. STAN. LUBIENSKI *de motu civil. in Polon. pag.* 152. Les Polonois commencerent dans le onziéme ſiécle à s'emparer des contrées méridionales de ce pays, & au treiziéme les Lithuaniens ſe rendirent maîtres de celles qui étoient à l'Orient. Boleſlas Chrobri fut le premier qui ſoumit les Ruſſes. Il leur impoſa un tribut en 1019. *Voyez Tom. I. de cette Hiſtoire, pag.* 95. Ils ſe revolterent ſous

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1340.

sie. C'étoit une occasion à la Pologne de reprendre sur les Etats de ce Prince, la souveraineté qu'elle y avoit euë autrefois. Les troubles survenus dans le Royaume avoient contraint la nation de les abandonner, & ils n'étoient gouvernés que par des Souverains qui se faisoient un honneur de la méconnoître, & qui avoient même la hardiesse de l'insulter.

Le dernier Duc ne laissoit aucun sujet de regreter sa perte. Il n'avoit (*a*) régné qu'avec une hauteur fastueuse, & il s'étoit rendu odieux par ses infâmes dissolutions. Le seul moyen qu'il employoit pour en sauver la honte, étoit le zèle qu'il affectoit contre la Religion Grecque, qui dominoit dans ses Etats; c'étoit un nouveau crime aux yeux de ses sujets que le mépris qu'il faisoit de leurs cérémonies. Les impôts souvent redoublés ne servoient qu'à entretenir son luxe, & à nourrir ses passions. Le peuple s'irrita, & n'osant l'attaquer à force ouverte, il prit le parti de l'empoisonner.

Ca-

le régne de Miecislaw II. *Ibid. pag.* 149. Casimir I. leur abandonna tous les droits qu'il avoit sur eux. *Id pag* 184, 185. Boleslas II. les remit sous le joug. *Ib. pag.* 262. Ils se rebellerent de nouveau sous Boleslas Krzywousty, qui les subjugua pour la troisiéme fois. *Tom. II. pag.* 80. Toujours infidelles à leurs traités, ils soutinrent plusieurs guerres au temps de Boleslas IV. & de Casimir II. Le Duché d'Halitz devint alors sous le titre de Royaume, l'Etat le plus distingué & le plus considérable de la Russie. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. Lib. VI. Cap. XX. pag.* 1099, 1100. Casimir II. y établit Roi en 1182. un des Princes de ce pays nommé Miecislaw. *Tom. II. de cette Hist. pag.* 158. qui eut pour successeur Wladimir, auquel succéda Romain, auparavant Duc de Lucko. *Ib. pag.* 196, 197. Leszko le Blanc, donna ce Royaume à Coloman, fils d'André, Roi de Hongrie. *Ib. pag.* 214. Il échut ensuite à Daniel, fils de Romain. DLUGOSS. *Lib. VII. pag.* 705, 706.

CRO-

Caſimir réſolut auſſi-tôt de s'emparer de ſes provinces. La crainte d'être prévenu par des Princes voiſins ne lui permit pas d'aſſembler toute ſon armée. Dans les premiers momens la confuſion où étoient les Ruſſes, peu de troupes pouvoient ſuffire à les ſubjuguer. Il prit ſa route vers Leopold qu'il inveſtit, & qui ne ſe défendit que foiblement faute de munitions & de vivres. Les habitans (*b*) ne demanderent que d'être maintenus dans les uſages de leur Egliſe. On leur accorda leur demande, & ils reconnurent Caſimir pour leur Souverain. La Volhynie (*c*) où il ſe rejetta, n'oſa réſiſter à ſes armes, & il eût tout ſoumis de proche en proche, ſi la néceſſité de mettre des garniſons dans les places à meſure qu'elles ſe rendoient, lui eût laiſſé aſſez de troupes pour avancer ſûrement dans les Provinces, qui lui reſtoient à conquérir. CASIMIR III. ſurnommé LE GRAND. 1340.

Il retourna (*d*) en Pologne chargé d'un butin immenſe. C'étoit le tréſor des anciens Ducs de

CROMER. *pag.* 190. *in fine.* & 239. qui le laiſſa à ſonfils, nommé Léon. DLUGOSS. *pag* 278. CROMER. *pag.* 253. Celui-ci étant mort ſans enfans, on déclara ſes héritiers les fils de la Princeſſe Marie, ſa ſœur, qui avoit épouſé Troydene, Duc de Mazovie. Boleſlas, comme l'aîné, prit poſſeſſion de la Ruſſie, & la gouverna juſqu'à ſa mort arrivée en 1340. c'eſt celui dont nous parlons ici, & qui fut empoiſonné par ſes ſujets. DLUGOSS. *pag.* 1057, 1058. CROMER. *pag.* 308. Son frere appréhendant une fin auſſi funeſte, céda ſes droits à Caſimir, & ſe contenta de la terre de Belcz. *Vid.* HARTKNOCH. *de rep. Polon. Lib I Cap. IX. pag.* 181. & *ſeqq.* & STAN. LUBIENSKI. *Oper. poſthum. pag.* 154.

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 1058. CROMER. *pag.* 308.
(*b*) DLUGOSS. *ibid.* STAN. SARNIC. *pag.* 1141.
(*c*) ALEXAND. GUAGNIN. *Tom. I. pag.* 101.
(*d*) HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 103. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 200.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1340.

de Russie, & le fruit de son expédition qu'il estimoit le plus. La guerre n'étoit alors qu'une espèce de commerce, & les héros de ce temps regardoient comme autant des trophées, des dépoüilles qui de nos jours seroient seules capables de ternir la gloire des plus grands exploits.

Il importoit à Casimir d'abréger le temps de son sejour à Cracovie. Aussi (*a*) n'eut-il pas plûtôt renforcé son armée, qu'il reprit le chemin de la Russie. Il la surprit encore sans défense, & aussi tranquille que si elle n'eût point eu sujet de le redouter. Il y fut bientôt maître des Duchés de Przemyslie, d'Halitz & de Lucko, & des Districts de Sanock, de Lubaczow & de Trebowla. Il n'épargna que les seules contrées qui pouvoient donner de la jalousie aux Lithuaniens; il (*b*) fit de toutes les autres une Province de ses Etats. Il y établit des Palatins & des Castelans, & leur imposa les mêmes loix qu'on observoit en Pologne.

1341. Quelque satisfait qu'il dût être de la gloire qu'il venoit d'acquérir, il sentoit dans le fond de son cœur une espéce de regret de n'avoir essuyé tant de fatigues que pour un Prince qu'il aimoit véritablement, mais qu'il n'avoit choisi qu'au défaut d'un fils qui pût hériter de sa couronne. Il prit bientôt la résolution de se remarier, & il (*c*) jetta les yeux sur la Princesse

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 1059.

(*b*) *Anonymi Archidiac. Gnesnens. Chronic. Cracov. pag.* 97. HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. I. Cap. IX. pag.* 186. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. Lib. II. Cap. XIX. pag.* 117. CROMER. *pag.* 309.

(*c*) *Id. pag.* 310. DLUGOSS. *pag.* 1060.

fille de Henri, Landgrave de Heſ- CASIMIR
velle épouſe pleine d'un orgueil au- III.
it dédaigner tous les plaiſirs, & ſe ſurnom-
digne des empreſſemens de Caſi- me LE
ceſſoit de l'inquiéter par des jalou- GRAND.
affectées, & qui étoient moins un 1341.
licateſſe de ſes ſentimens que de la
ſon caractère.

reproches continuels de cette fem-
Roi prit bien-tôt la réſolution de
(*d*) l'exila à Zarnowiec, où il
rze ans dans une eſpèce d'eſclava-
trop rigoureuſe pour une épouſe,
ſe reprocher que de n'avoir ſçû lui
voir trop mal uſé du droit où elle
de s'oppoſer à ſes déreglemens.
s porta dès-lors à un excès, que
e ici, que pour montrer les ſui-
e l'amour dans les hommes même
gués par la ſupériorité de leur raiſon,
uë de leurs lumières.
d'une fille de qualité de Boheme,
kicz, ce Prince, quoique engagé
, ne laiſſa pas de l'épouſer. Déja
e temps, ou par pudeur, ou par
fille lui déclaroit, que le mariage
triompher de ſa vertu. Elle vouloit
témoin de ſes engagemens, l'Evê-
que

AVER. *pag.* 201. HERBURT. DE FULSTIN. DLUGOSS. *ubi ſuprà.* STAN. SARNIC. *An.* 141.
pag. 1110. CROMER. *pag.* 329. STANIS. 147. NEUGEBAVER. *pag.* 211.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1341.

que de Cracovie; mais elle ne le connoiſſoit pas. Le Roi ne cherchoit qu'à la tromper. Il ſubſtitua à ce Prélat, l'Abbé de Tynieck, qui revêtu de ſes habits Pontificaux, ne craignit point de proſtituer ſon miniſtère à la plus lâche de toutes les trahiſons. Cette amante ſéduite n'ignora pas long-temps ſon malheur, & elle n'eut pas honte de l'augmenter; elle conſentit à changer en intrigue, une paſſion, à laquelle elle avoit cru ne ſe rendre que par devoir. Une fille (*a*) Juive, appellée Eſther, lui ſuccéda, & céda bientôt à une foule de rivales qui ſe remplacerent tour à tour: triſtes joüets d'une ardeur legère, qui ne prenoit conſeil que de l'occaſion, & qui s'éteignoit avec elle.

Un déréglement ſi affreux, & ſur-tout le malheur d'Adléide, ſoutenoient les eſpérances de Louis. Elles lui paroiſſoient d'autant plus ſûres, qu'ayant hérité du thrône de ſes peres, il étoit en état de reprimer les efforts de quiconque voudroit lui diſputer celui de Caſimir.

1342. Depuis (*b*) que les Hongrois avoient été totalement défaits par la perfidie de Bazarad, ce Woiewode de Valaquie, dont nous avons parlé précédemment, Charles Robert n'avoit pû ſe conſoler de la perte de ſon armée, bien moins encore de la honte qu'il avoit eſſuyée en cette occaſion. Il languit long-temps conſumé de triſteſſe,

(*a*) Il eut de cette concubine deux fils qu'il fit élever dans la Religion Chrétienne; mais il permit, que les filles qu'elle lui donna, fiſſent profeſſion du Judaïſme, comme leur mere. Eſther obtint de Caſimir les grands priviléges, dont ſa nation joüit encore en Pologne, auſſi je ne ſçais quel Auteur n'a pas mal rencontré, lorſqu'il a appel-

, qu'il avoit marié à Jeanne, ſa cou-
aine, fille de Robert le bon, Roi de
ne fût un jour Roi de Sicile, & il ré-
Pologne à Louis, qui par la mort pré-
le ces deux Princes hérita dans la ſuite
s Etats dévolus à ſa maiſon. La Hon-
ëule en renfermoit alors de très-conſi-
que Charles y avoit unis. Tels étoient
rie, la Croatie, la Servie, la Bulgarie,
, & la Boſnie.
eureux que Caſimir ne l'avoit prévû,
trouva le Prince le plus puiſſant qu'on
éſigner pour gouverner un jour la Po-
ais Caſimir ſe flattoit toujours de ren-
e la ceſſion, qu'il n'en avoit faite qu'au
n'eût point d'enfans pour lui ſuccéder.
uſſi ce qui l'engagea à une démarche
, dont il n'eût peut-être jamais eû l'i-
:ût été aſſûré que Louis fût le ſeul qui
er après lui.

Déſi-

Pologne, le Paradis des Juifs. *Voyez les Auteurs de citer, &* HARTKNOCH. *de rep. Pol. Lib. II.*

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1343.

Désirant de réunir toutes ses forces contre la Russie, ou pour y conserver, ou pour y étendre ses conquêtes; plus jaloux encore de n'avoir plus de guerres à soutenir contre les Chevaliers Teutoniques, dont il craignoit toujours la fougueuse ambition, il (*a*) résolut de leur accorder la paix aux conditions même dont les Rois de Hongrie & de Boheme, étoient déja convenus au congrès de Vissegrad.

Les Chevaliers sçurent à peine ses intentions, qu'ils envoyerent des Députés à Kalisch, où il fut décidé que le Roi leur céderoit, non-seulement, la Province de Culm, & le District de Michalow; mais encore la Poméranie, jusqu'à s'engager à ne plus prendre les titres, ni les armes de ce Duché; & que d'une autre part les Chevaliers lui rendroient la Cujavie, & le territoire de Dobrzin, qu'ils occupoient encore. Il ne s'agissoit que de faire ratifier cet accord par tous les Ordres du Royaume. Ils (*b*) furent convoqués à Wladislaw, où se trouva (*c*) Henri Dusemer, Grand-Maître des Teutoniques.

Casimir avoit enfin appris à gouverner une multitude impérieuse. Il s'étoit attaché à gagner ceux de ses sujets, qui ayant le moins de sçavoir & d'expérience, s'estimoient les mieux instruits des intérêts de la nation. Ces hommes accoutumés à n'opiner que pour paroître juger, & à ne juger que selon leurs intérêts, ou leurs caprices,

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 1066. CROMER. *pag* 310. NEUGEBAVER. *pag.* 201. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 103. *vers.*

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 1067.

(*c*) *Id. pag.* 1065. ALEXAND. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. II. pag.* 125, 126.

es, l'emporterent ſur le petit nombre des habiles, qui plus ſages ou plus timides, gnirent un éclat dangereux, & aimerent ux céder à des prétentions injuſtes, que de contredire par de vaines clameurs. CASIMIR III. ſurnommé LE GRAND. 1343.

Ainſi fut reçu le même traité, qui peu auparant avoit ſoulevé tout le Royaume. Quels (d) Evêques ſe contenterent de proteſter diquement contre la réſolution de la Diette. rurent par là conſtater les droits de la naſur les provinces aliénées, & fournir à leurs endans un moyen de les revendiquer, s'ils nt jamais en état de ſe les faire rendre.

n'y avoit point d'apparence que Caſimir ût un jour eſſayer de détruire ſon ouvra- Il n'en étoit pas de cette ceſſion honteuſe me de celle qu'il avoit déja faite quatre ans ravant aux Ducs de Siléſie. Il craignoit les Teutoniques, pour oſer jamais ſe comre avec eux, & il mépriſoit trop les Silé- pour n'oſer leur faire inſulte.

Quoiqu'il fut convenu par un (e) acte en forqu'il renonçoit pour lui & pour ſes ſucceſ-, à tous ſes droits ſur la Siléſie, quoiqu'il promis avec ſerment, & ſous peine d'exmunication, que pour quelque ſujet, ou quelque prétexte que ce pût être, jamais il demanderoit aucune terre de ce Duché, il pas plutôt fait ſa paix avec les Chevaliers, qu'il

(d) DLUGOSS. *ubi ſuprà*. STANISL. SARNIC. *pag.* 1141.

(e) On peut voir cet acte tout au long dans le premier des Ecrivains de Siléſie, *pag.* 775. Il eſt date de vie, l'an 1339.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND.

qu'il (*a*) assembla des troupes & voulut s'emparer de Fravenstadt, ville alors dépendante de la Principauté de Glogaw. Maître de cette place, il pénétra dans le District de Sagan, qu'il se hâta de réduire, pour ne pas laisser au Roi de Boheme, Souverain de toute la province, le loisir de la secourir. L'épouvante se répandoit dans les contrées même les moins accessibles aux armes des Polonois. On prit le parti de leur demander la paix & (*b*) Casimir l'accorda à des conditions moins dures, qu'on ne l'avoit espéré. Il céda généreusement toutes ses conquêtes, & il ne retint que Fravenstadt, qui fut dès ce moment incorporé à la couronne, & qui n'en a point été séparé depuis.

1343.

1244. Cet accord précipité (*c*) irrita presque autant le Roi de Boheme que l'invasion qui y avoit donné lieu. Toujours ennemi de la Pologne, il résolut de ne pas laisser impunis les maux qu'elle avoit faits à des Princes ses vassaux. Ses grands armémens devoient causer à la nation d'autant plus d'allarmes, que les Tartares la menaçoient en même temps.

Les (*d*) Russes, autrefois esclaves de ces peuples féroces, aimoient mieux se remettre sous leur joug, que d'obéir aux Polonois leurs nouveaux maîtres. Excités par deux Seigneurs de leur pays, qui trahissoient leur devoir & la confiance du Prince, ils sollicitoient depuis quelque temps

(*a*) DLUGOSS *pag.* 1071. CROMER. *pag.* 311. NEUGEBAVER. *pag.* 202.

(*b*) DLUGOSS *pag.* 1072.

(*c*) *Id. ibid.* HERBURT. DE FULSTIN, *pag.* 103. *vers.* *Anonym. Archidiac. Gnesnenf. Chronic. Cracov. pag.* 97.

le Kan de Krimée, de les ſubjuguer de CASIMIR
ıu. Ils n'étoit pas aiſé d'émouvoir ce bar- III
ır des ſentimens d'honneur; mais à force ſurnom-
repréſenter, qu'en ſe laiſſant enlever des mé LE
fidelles, il perdoit les tributs qu'il en reti- GRAND.
& qu'ils étoient d'ailleurs tous diſpoſés à 1344.
volte au moindre effort qu'il feroit pour les
ıder, ils le determinerent enfin à prendre les
s.

éja (*e*) un formidable eſſain de ces brigands
: paſſé les frontières, & ſe précipitoit vers
ıpitale, pour la ſoumettre & la piller. Ni
deſſein, ni leurs forces n'étonnerent Caſi-
Il marcha au-devant d'eux, & les (*f*) trou-
ſur l'autre bord de la Viſtule qu'ils alloient
:hir, il leur en diſputa le paſſage. Il fit voir
ette rencontre tout ce que peut la fermeté,
ıd la prudence & l'activité l'accompagnent.
efforts, les ruſes des Tartares furent inuti-
Leur ſeule reſſource fut de ſe retirer, &
bonheur de ne pas combattre. Plus heu-
: même qu'ils ne l'eſpéroient, ils ne furent
ıt pourſuivis; mais craignant toujours de
e, ils ne pûrent ravager qu'à la hâte les pro-
:es qu'ils avoient déja traverſées, & qu'ils
ient flattés de dévaſter à loiſir. Caſimir ſau-
: cette portion de ſes Etats ſans la défendre;
il ne reſtoit preſque plus rien à craindre d'un
tor-

e) CROMER *pag.* 310. DLUGOSS. *pag.* 1068. HENELIUS HENNENFELD. *p.* 284. ANDR. CELLAR. *regn. Pol. deſ. pag.* 220.
) DLUGOSS. *pag.* 1069.
) *Id. pag.* 1073. CROMER. *pag.* 312.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1345.

torrent, qui ne cherchoit qu'à s'écouler ſans bruit & ſans obſtacle.

Celui qui s'avançoit du côté de la Siléſie paroiſſoit plus dangereux. Le Roi (*a*) Jean, avoit pris quantité d'Allemands à ſa ſolde; & avec les Bohemes & les Siléſiens, il étoit prêt à pénétrer dans le cœur du Royaume. Ce Prince, quoique devenu aveugle depuis quelque temps, commandoit lui-même ſon armée, & telle étoit ſa fureur, qu'il (*b*) conſentoit de mourir, & qu'il proteſtoit de mourir content, s'il avoit une fois le bonheur de toucher de ſes mains les murs de Cracovie.

Les Polonois n'étoient point en état de s'oppoſer à ſa marche. C'étoit beaucoup qu'ils n'en craigniſſent point les ſuccès. Répandus aux environs de la ville, ils en laiſſerent former le ſiége, & le firent lever preſqu'en même temps. Uniquement attentifs à reſſerrer les Bohemes dans leurs lignes, à ſurprendre leurs convois, à leur couper les vivres, ils les obligerent d'abandonner leurs entrepriſes & de retourner ſur leurs pas.

Occupés dès-lors à faire le dégât dans leurs propres campagnes, ils ne voulurent pas même ſouffrir que l'ennemi ſe retirât impunément. Le Roi de Boheme ſe trouvoit réduit à la néceſſité de combattre pour empêcher ſes troupes de périr;

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 1073.

(*b*) *Id. ibid.* STANIST. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1145. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Polon. Lib. II. Cap. XIX. p.* 117 CROMER. *pag.* 312. HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 104. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siléſia. pag.* 286.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 1074.

même en fuyant les Polonois, il désiroit de rencontrer & d'engager avec eux une affaire. CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1345.
: les vit paroître que lorsqu'il eut partagé rmée pour lui faciliter les moyens de subsi-

Une (c) partie avoit pris la route de (d) w, l'autre, celle (e) d'Ilkusch. Ces deux s furent attaqués en même temps; mais si ropos, & avec tant d'avantage, qu'ils furent traints de plier. Quelques bataillons échap- nt à peine dans le trouble & le désordre du bat. Tout le reste expira sous le fer, ou le parti de se rendre.

Un si grand échec fut d'autant plus sensible Roi Jean, qu'il n'avoit été long-temps oc- pé que des charges & des loix qu'il devroit oser à la nation dès qu'il l'auroit soumise. Monarque avoit une sorte de valeur sans rè- & sans conduite, & qui étoit moins une tu qu'une passion. Il affrontoit les périls sans prévoir, les essuyoit sans les connoître, en toit sans expérience, & s'y r'engageoit sans lexion. Il en donna (f) une preuve l'année près, lorsqu'à la fameuse bataille de Crecy, il vola au secours de la France, voyant l'An- is victorieux, il se fit mener par deux cava- rs au plus fort de la mêlée, & combattant milieu d'eux, tout aveugle qu'il étoit, il se tuer par un emportement inutile, & tout au plus

(d) ANDR. CELLAR. *Pol. Descript. pag.* 163.
(e) *Id. pag.* 165.
(f) DLUGOSS. *pag.* 1078. CROMER. *pag.* 313. PAUL. RANSK. *Reg. Bohem. Cap. VIII. §. XLI. pag.* 352. ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. IX. Cap. XXIII. pag.* 246.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1347.

plus pardonnable à ces (a) Décies superstitieux, qui en se dévoüant à la mort croyoient rétablir les affaires désespérées de leur patrie.

Délivré d'un ennemi si redoutable, Casimir ne songea qu'à régler l'intérieur de ses Etats. Semblable à Auguste, il avoit peu de goût pour la guerre, mais un talent singulier pour commander à une nation. Affectant, comme cet Empereur, de n'être occupé que du bonheur de ses peuples, il avoit l'art de faire oublier ses vices, lors même qu'il les condamnoit dans les autres avec le plus de rigueur.

Il étoit temps qu'il entreprît de policer des sujets, qui jaloux de l'autorité de leurs maîtres s'efforçoient depuis quelque temps de la partager. Le nouveau Législateur trouva tout d'un coup dans la supériorité de son génie, ce que l'étude & l'expérience n'auroient pû lui fournir. Ses lumieres étoient même d'autant plus sûres, qu'elles n'étoient point l'effet d'un travail inquiet & sérieux.

Il comprit de lui-même qu'il ne devoit abroger aucune des coutumes qui avoient pris naissance avec l'Etat. Il les respecta comme autant de loix consacrées par le temps & par l'habitude. Elles lui parurent essentielles à la forme du gouvernement, & aussi nécessaires au maintien de son pouvoir, qu'à la sûreté de ses peuples. Il toucha uniquement à ces usages que la corruption des mœurs, la licence des guerres, la barbarie qui régnoit encore, avoient introduits, &

(a) *Tit-Liv. Lib. VIII. Cap. IX. & Lib. X. Cap. XXVIII.*
(b) DLUGOSS. *pag.* 1180.

qui établiſſoient des droits auſſi bizarres que barbares.

CASIMIR III. ſurnommé LE GRAND. 1347.

On ne (b) connoiſſoit preſque plus dans le royaume, ni honneur, ni bonne foi, ni probité, ni juſtice. L'intérêt étoit la ſeule règle de la fidélité, & perſonne ne rougiſſoit de ſes perfidies. Le ſeul moyen de prévenir la fraude étoit de l'en uſer. Devenuë néceſſaire par un beſoin mutuel, elle avoit éteint la confiance; & la confiance éteinte avoit achevé de rompre tous les liens de la ſociété.

Ceux qui devoient réprimer ces déſordres, s'étudioient eux-mêmes à les fomenter. Les brigues, les factions, l'inhumanité, la convoitiſe régnoient dans les tribunaux. Les Juges commandoient aux loix, & l'intérêt ou le caprice décidoient ſeuls de la vie & de l'honneur des citoyens. La (c) règle la plus ordinaire pour terminer les procès étoit de faire écrire un ſerment, qu'on donnoit à lire à l'une des parties. Si celui qui devoit le prononcer, ne le proféroit d'un ton ferme & bien articulé; ſi au lieu d'un terme, il en employoit un autre, ou plus foible ou plus expreſſif même, que celui qu'il ſupprimoit; s'il héſitoit, s'il laiſſoit entrevoir la moindre altération ſur ſon viſage, quelque bon que fût ſon droit, il perdoit ſa cauſe, & devenoit un objet d'averſion & de mépris.

Un uſage ſi barbare méritoit, ſans doute, d'être aboli. Il le fut avec pluſieurs autres égale-

(c) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 313. NEUGEBAVER. *p.* 202. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1141.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1347.

lement contraires au droit & à la raiſon. Caſimir voulut enfin établir dans la nation, une Juriſprudence raiſonnable, claire, aiſée, & uniforme. Il convoqua une (a) Diette à Wiſlicza, où ayant aſſemblé tout ce qu'il connoiſſoit dans ſes Etats, de gens habiles, il les chargea d'une refonte générale des loix. Il préſidoit à leur travail, les aidoit de ſes conſeils, les étonnoit ſouvent par l'étenduë de ſes lumieres. Ses (b) nouvelles Ordonnances furent acceptées, & s'il ne déracina pas entierement tous les vices, il eut du moins lieu de ſe promettre, que des dehors ſages une fois accrédités, & rendus même néceſſaires, ameneroient inſenſiblement parmi ſes peuples un véritable amour de la vertu.

Un des motifs qui lui fit entreprendre la réformation de la juſtice, ce fut la tendreſſe qu'il avoit pour les pauvres, toujours opprimés dans leurs différens avec les Grands de l'Etat. Il vouloit

(a) DLUGOSS. *pag.* 1181.

(b) *Id. pag.* 1082. STAN. SARNIC. *pag* 1147. CROMER. HARTKNOCH. *de rep. Pol. Lib II. Cap. II. pag.* 356, 357.

(c) DLUGLOSS *pag.* 1165. CROMER. *pag.* 319. Nicol. CHWALKOUWSKI. *regn. Pol. jus public. Lib. I. Cap. X. pag.* 205. STAN. SARNIC. *Ann. Pol. pag.* 1143. Les Payſans étoient alors dans un eſclavage affreux. Leurs Seigneurs avoient ſur eux un droit abſolu de vie & de mort, juſques-là même qu'aucun Juge, aucun Palatin, ni le Roi lui-même ne pouvoient les punir, quelques crimes qu'ils euſſent commis, même dans les reſſorts d'une Juriſdiction étrangère. Les Seigneurs étoient en droit de les réclamer, & il n'appartenoit qu'à eux d'en faire juſtice. Caſimir lui-même fut obligé l'an 1366. de reconnoître ce droit des Nobles ſur leurs ſujets. Uladiſlas Jagellon fut auſſi contraint de le confirmer en 1428. *Voyez* SIMON. OKOLSKI, *orb. Pol. Tom. III. pag.* 15, 16. Nous avons déja vû, pag. 98. du Tome ſecond de cette Hiſtoire, comment les Payſans étoient traités par les Nobles qui voyageoient. Touché de

re l'appui de ces malheureux. Il ne ſe t riche & puiſſant que pour les défendre. ſe réſervoit même de ſes biens, que le : les faire valoir pour ſoulager leur miſe- ſſi (c) l'appelloit-on le Roi des Payſans; e titre qu'un autre Prince auroit dedaigné gueil, il ne s'en défendoit que par mo- , & il n'oublioit rien pour le mériter. e lui manquoit plus pour achever de po- e Royaume, que d'y ramener les beaux les vrais ſoutiens des loix & des vertus ci- Caſimir I. les y avoit attirés autrefois; es fruits précieux avoient dégénéré preſ- a moment qu'ils avoient commencé d'é- Des mœurs plus adoucies devoient natu- ent leur procurer un ſuccès plus heureux. ein, ſi j'oſe ainſi parler, paroiſſoit plus à les faire croître, & les Polonois ſe oient plus diſpoſés à les cultiver. Il ne

CASIMIR III. ſurnommé LE GRAND. 1347.

s'a-

miſérable état, Caſimir voulut du moins adoucir ines. WARSEVIC *Lib. I. de ept. ſtat. libert p.* 120. e que lorſque ces ſortes de gens venoient ſe plain- ni de l'injuſtice de leurs maîtres, il avoit coutume demander, s'ils n'avoient chez eux ni pierres, ni pour ſe défendre. Il ordonna enfin que les biens yſans mourans ſans enfans ſeroient dévolus, non à ſeigneurs, mais à leurs plus proches parens; qu'il permis à tout Payſan de ſe retirer où il voudroit, it vexé par les voleries de ſon maître, ou que ce eût déshonoré ſa femme ou ſa fille. Il prétendit qu'aucun Payſan ne fût donné par ſon Seigneur en ou pour caution. HERBURT. *in ſtat regni Polon. tit.* pag. 252. *& ſeqq.* PAUL. SZERBIC. *part. I. Conſt.* II. *pag.* 48. *& ſeqq.* Ces réglemens furent mal ob- dans la ſuite, & encore à préſent, les Payſans ſont : auſſi eſclaves en Pologne, qu'ils l'étoient avant r. *Voyez ce qu'en dit* WARSEVIC *dans le Livre cité* s, *pag.* 118.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1347.

s'agissoit que de détruire dans la nation des préjugés injustes, qui lui cachoient le prix des talens, dont elle avoit besoin. Les Grands souverainement fiers, se faisoient une espèce de bienséance de ne rien sçavoir ; & le peuple, par cela même qu'il étoit peuple, ne voyoit rien au-delà de ce qu'il avoit appris.

Le Roi (*a*) prit le parti d'ouvrir ses Etats à tous les étrangers, qui voudroient y apporter leur industrie. Il y vint des Allemands en foule ; mais quelles lumieres pouvoit-on attendre d'un peuple à peine éclairé & qui ne devoit qu'à une lourde imitation, des idées qu'il suivoit sans rafinement & sans délicatesse ? Aussi les progrès ne furent ni bien rapides, ni bien grands. On peut en juger par l'état présent de la Pologne, où il reste beaucoup de choses à perfectionner, peut-être même beaucoup plus à faire. Les Seigneurs amollis par leurs richesses, ne songent point à s'orner l'esprit, & le reste de la noblesse, privé de biens, ne s'étudie point à réparer ce défaut par les ressources du génie. Mais déja plusieurs sujets de la nation sont étonnés du sçavoir, & ils l'approuvent ; & le temps ne paroît pas éloigné où ils ne croiront point se dégrader par leur application aux Belles-Lettres. Les peuples qui s'y adonnent le plus, ne les ont précédés que d'environ un siécle ; & les Polonois, à qui il ne manque ni discernement,

(*a*) CROMER. *p.* 319. DLUGOSS. *p.* 1082. HARTKNOCH. *de rep. Pol. Lib. I. Cap. II. pag.* 72. NEUGEBAVER. *Hist. Polon. Lib. III. pag.* 205. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. Lib. II. pag.* 119. STAN. SARNIC. *Annal. Polon. Lib. VII. Cap. I. pag.* 1142. ANDR. CELLARII. *Descript. Polon. p.* 87.

, ni juſteſſe, peuvent aiſément les attein- CASIMIR
il en eſt même, qu'ils ſont capables de III. ſurnommé LE
ſſer. GRAND.

Peu ſatisfait de tout ce qu'il avoit entrepris 1347.
ur le bien de ſes Etats, Caſimir voulut tra-
iller à les mettre hors d'inſulte. Il avoit appris
s Chevaliers Teutoniques, de quelle importan-
: étoient dans un pays, les fortereſſes qui le
ſendoient. Les Polonois malgré leur courage
oient cent fois échoüé contre de ſimples
rs. Ce fut ce qui l'engagea à faire (*b*) envi-
ner de foſſés & de remparts toutes les villes
ciennes, & à conſtruire des forts, non-ſeule-
ent ſur les frontieres pour arrêter l'ennemi;
is dans le ſein même des provinces pour con-
nir ſes peuples dans le devoir.

Frappé d'une autre idée auſſi utile, peut être
ême également néceſſaire, ce Prince (*c*) vou-
t encore embellir le Royaume. C'étoit un nou-
au moyen de pourvoir à ſa ſûreté. Il ſentoit
e des ornemens, même ſuperflus, pouvoient
ntribuer à rendre un Etat plus reſpectable. Il
oit du moins perſuadé, qu'ils étoient capables
élever le génie d'une nation, en lui inſpirant
e plus haute idée d'elle-même; & il ſouhai-
it que ſes ſujets, ſemblables à d'autres peuples,
ſſent s'attacher à leur patrie, même par or-
eil. De-là les édifices publics qu'il fit élever,
s (*d*) Colléges, ces Univerſités, ces (*e*) Hô-
pitaux,

(*b*) CROMER. *pag.* 315. 323. 328. DLUGOSS. *pag.* 1097. 1150. 1163.
(*c*) *Id. pag.* 1132, 1133. CROMER. *pag.* 323.
(*d*) *Ibid* DLUGOSS. *pag.* 1129.
(*e*) CROMER. *pag.* 328

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1347.

pitaux, ces (a) Egliſes, ces (b) Villes qu'il fonda: monumens de ſa gloire, auſſi ſomptueux qu'ils le pouvoient être dans un temps, où l'on n'approuvoit en toutes ſortes d'ouvrages que l'excès, l'énormité, la bizarrerie, & où l'on ne connoiſſoit ni cet ordre, ni cette préciſion, ni cette variété, qui ſe ſentent moins des apprêts de l'art, que des graces de la nature.

Tout ſembloit concourir au bonheur des Polonois. Pendant que Caſimir s'appliquoit à dégroſſir leurs mœurs, Loüis qui devoit un jour les gouverner, faiſoit éclater ſa valeur & s'inſtruiſoit à les défendre.

André ſon frère (c) avoit été étranglé par ordre de la Reine Jeanne, ſon épouſe. Réſolu de venger cette mort, Loüis étoit entré dans le Royaume de Naples à la tête d'une puiſſante armée. Jeanne (d) avoit été contrainte de s'enfuir en Provence, avec Loüis de Tarente, ſon couſin, qu'elle venoit d'épouſer. Ses (e) Etats furent envahis; mais ayant levé des troupes, & s'étant fait un puiſſant parti dans ſon Royaume, elle

(a) DLUGOSS. *pag.* 1056. 1083. 1090. 1095. 1117. 1131. 1164. CROMER. *pag.* 317. 328. *Chronic. Princip. Pol. p.* 66.

(b) DLUGOSS. *pag.* 1183. CROMER. *pag.* 314. *Vid.* STRYJ. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1147. ALEX. GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. I. pag.* 102. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 104. *vers. &* 110. *vers.* 111. *Anonym. Archidiac. Gneſnenſ. Chronic. Pol. pag.* 97, 98.

(c) DLUGOSS. *pag.* 1075. CROMER. *p.* 313. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. IV. pag.* 23.

(d) DLUGOSS *pag.* 1076.

(e) *Id. pag.* 1085.

(f) *Id. pag.* 1091. PETR. DE REWA. *pag.* 24.

(g) DLUGOSS. *loc. cit.*

(h) *Excerpt. de Geſt. Otton. Tarent. ex* THEODOR. DE NYEM. *&c. Tom. II. Script. rer. Brunſv. pag.* 53.

en chaſſer les Hongrois. Ce fut alors CASIMIR
pierre qui avoit paru quelque temps III.
le ranima. Les deux Siciles furent furieuſe-
l'horreur & de carnage. Loüis reprit ment LE
ſe la trahiſon ou la force lui avoit en- GRAND.
levé. Il ne craignoit déja plus ni trouble, ni 1347.
orſque (f) le Pape Clément VI. s'in-
pour la Reine Jeanne, engagea ce Prin-
donner la paix. Ce n'étoit auſſi qu'à
a que le Pape lui feroit rendre ſon Ro-
que cette Princeſſe lui avoit cédé pour
nne très-modique, la ville & le territoi-
Pontife, dont il ignoroit, ou dont il n'o-
rigmon. Les égards de Loüis pour le Sou-
ndamner les motifs, lui firent abandonner
equêtes, juſqu'à ſe contenter de la gloire
exploits pour tout dédommagement des
de la guerre. Mais (g) le temps vint où il
a un vengeur de la mort de ſon frere dans
rles de Duras, qui pour s'emparer du thrô-
de la Reine la fit (i) mourir cruellement.
accuſé (k) Loüis d'avoir armé le bras de ce
Prince;

(f) Id. pag. 14. DLUGOSS. Tom. II. pag. 55. On a fort
té les mœurs de la Reine, dont nous parlons ici, ſans
ſe à cauſe du meurtre commis en la perſonne d'André,
s époux. Mais pluſieurs Auteurs de nom, & qui écri-
ient en ce même temps, gens ſa reſſe, qu'aucun inté-
le, ni contrare, comme une Princeſſe qui avoit des
mes, des ſentimens, de l'eſprit, des talens aimables.
Cela ne
Prof. Tom. II. ſcript. rer Brunſuic. pag. 11. Il dit, que l'on
a ſans doute, confondu cette Reine Jeanne, avec ſa petite
nièce Jeanne II. fille de Charles de Duras, femme extrê-
mement débordée.

(i) Excerpt. de Geſt. Otton. pag. 52. in fine. DLUGOSS.
pag. 1091.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1347.

Prince ; mais si le pardon qu'il avoit déja accordé ne lui fit point honneur, on admira du moins son courage, & l'on eut raison de l'admirer. Loüis aimoit la guerre sans la desirer, il la faisoit sans la craindre ; il y eut d'heureux succès sans en être ébloüi. Habile à ramener à ses desseins les conjonctures les plus critiques, rarement il étoit forcé d'y obéir, & alors même, il ne leur cédoit qu'en s'y montrant supérieur par ses ressources.

Sa valeur ne pouvoit manquer de plaire aux Polonois, qui se croyoient faits uniquement pour les armes, & qui dedaignant depuis quelque temps l'oisiveté laborieuse de Casimir, ne la distinguoient point d'une passion de langueur & de molesse. Ils affectoient même en sa présence des discours qu'aucun Souverain n'aima jamais. Ils loüoient son Successeur, & feignant d'exalter le choix qu'il en avoit fait, ils témoignoient adroitement n'approuver en lui que le discernement qu'il y avoit fait paroître.

Choqué de ces sentimens, Casimir en conçut une basse jalousie, qu'il ne voulut pas même que l'on prît pour une noble émulation. Il avoit honte de disputer de gloire avec son neveu, & il est vrai aussi qu'un grand cœur ne devroit être excité que par sa propre vertu, sans aucun égard au mérite des autres. Le Roi assembla de nouvelles troupes, & oubliant les ménagemens qu'il devoit avoir, & qu'il avoit eus en effet juf-

(a) DLUGOSS. *pag.* 1085, 1086.

(b) *Id. pag.* 1088. CROMER. *pag.* 314. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1141. HARTKNOCH. *de rep. Polon. Lib I. Cap. IX pag.* 193. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. I. pag.* 101.

r les Lithuaniens, il courut CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1349.
t ce qu'ils poſſédoient dans la

dition fut d'autant plus heureuſe,
iens venoient d'être affoiblis par
es Chevaliers Teutoniques dans
par une bataille qu'ils avoient
ſein même de la Pruſſe, où par
voient été faire le dégât. Ainſi
es de Volhynie, de Beltz, de
Chelm, furent envahies & in-
oyaume, preſque en moins de
falloit pour les parcourir.
es ſi aiſées devoient peu ſatisfaire
e les avoit entrepriſes que par un
, ſans aucun retour ſur les avan-
ouvoient procurer à ſes Etats.
iqua-t-il qu'à en rehauſſer l'éclat
étoit le plus capable de les faire
: de ſes peuples. Il voulut qu'on
triomphe, & il (c) rentra dans
édé de ſes troupes, entouré de
du Royaume, & traînant après
'il avoit faits, & toutes les dé-
voit remportées.
ſi pompeux lui fit bientôt ou-
e cette maligne envie, qui lui
deſſein d'une guerre injuſte. Il ſe
-deſſus de toute comparaiſon avec
ſon

E FULSTIN. *pag.* 105. *Anonym. Archi-Cracov. pag.* 58. ANDR. CELLAR. *Falon.* 307.
g. 1088.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1349.

ſon ſucceſſeur ; & comme s'il eût été comblé de gloire, & qu'il ne lui en reſtât plus à acquérir, il négligea ſes talens les plus précieux, & ternit ſes vertus les plus reſpectables.

Il regnoit alors en Pologne un vice, que le temps, ni la raiſon n'y ont point encore flétri. On y aimoit indiſcretement les plaiſirs de la table. Ce fut (*a*) un des nouveaux goûts de Caſimir. Il ſe livra à des excès, dont les ſuites pouvoient être terribles dans un Prince à qui l'on ne réſiſtoit point. Heureuſement dans ſon abrutiſſement même, ſage encore par inſtinct, il montroit une douceur & une généroſité qui cautionnoient la bonté de ſon caractère.

Ce déréglement en fit revivre de plus honteux. Son incontinence devint plus effrénée, & elle ne ſuppoſa, non plus qu'auparavant, ni un choix fort ſcrupuleux, ni un goût exceſſivement délicat, ni des attachemens bien durables. Le (*b*) Salomon de la Pologne ſe fit des idôles de toutes les femmes qui troubloient ſa raiſon. Il n'employa plus le pouvoir que ſon rang lui donnoit, qu'à les enyvrer des mêmes paſſions qu'elles lui avoient inſpirées. Il eſt vrai qu'il eût pû ſouvent s'épargner ce ſoin, la plûpart des femmes, par des motifs d'intérêt, ou de vaine gloire, craignant plûtôt d'échapper à ſes deſirs, que de partager ſes foibleſſes.

A

(*a*) *Id. pag.* 1165. CROMER. *pag.* 328. STAN. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1147. NEUGEBAVER *Hiſt. Pol. p.* 218.
(*b*) *Anonym. Archidiac. Gneſn. p.* 98. DLUGOSS. *p.* 1088.
(*c*) *Ibid*
(*d*) *Id. pag.* 1089. CROMER. *pag.* 315. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 105. STAN. SARNIC. *pag.* 1142. *Anonym. Archi-*

A l'exemple des Princes de l'Orient, il (c) en fermna pluſieurs dans des Palais, & il multi- fi fort ces lieux de licence, que les Evê- prierent le Pape de les faire abolir. La inte, ou la politique les empêchoit peut-être porter leurs remontrances juſqu'au pied du ône. Un (d) Prêtre de Cracovie, nommé ain Bariczka, oſa blâmer leur conduite; & ins ſage, ou plus hardi, il alla reprocher à ſmir toute l'horreur de ſes ſcandales. Il fut ni de ſa témérité. Le Roi le fit jetter dans la ſſule, où il périt; victime d'une piété dont ngle chaleur effaçoit preſque tout le mérite. Outrés de ce meurtre, les Polonois (e) cru- nt voir revivre dans leur Prince un autre Bo- les II. Auſſi (f) regarderent-ils comme un âtiment que le ciel leur envoyoit en expia- n de ce crime, la peſte qui ſe répandit preſ- e auſſi-tôt dans l'Etat, & (g) qui avoit déja ecouru toute l'Europe. Les Lithuaniens ſur- ut qui s'empreſſoient de reprendre les Pro- nces de la Ruſſie, leur parurent les miniſtres une vengeance qu'ils croyoient ne pouvoir iter. Telle étoit l'idée de la Nobleſſe des antières, qui voyoit leur armement. Elle ne rien pour les repouſſer, où elle ne fit que des ſorts inutiles.

CASIMIR III. ſurnommé LE GRAND. 1349.

Soit que les Lithuaniens euſſent deja preſſen- 1350.

ti

Dlugoss. Gneſn. Chron. pag. 98.
(c) DLUGOSS. loc. cit.
(d) Id. pag. 1090, 1091. CROMER. ubi ſuprà.
(e) DLUGOSS. pag. 1073, 1086. Chronic. ENGELHUS. in. II ſcript. rer Brunſvic. pag. 1127, 1131, 1133. HERM. LEDEBERR Chronic. Epiſc. Mindenſ. cod. Tom. pag. 191.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1350.

ti ce découragement de la nation, ou qu'il leur suffît de leur ressentiment pour exciter leur courage, ils (*a*) fondirent hardiment dans le sein du Royaume, où ils dépeuplerent les Districts de Radom & de Sendomir. De-là se (*b*) rejettant vers Leopold, ils n'oserent en faire le siége; mais ils en brûlerent tous les environs. Ils pénétrerent ensuite dans le Palatinat de Beltz, dont ils investirent la Capitale. Les habitans les virent à peine, qu'ils leur en ouvrirent les portes, après avoir fait main-basse sur la garnison qui y commandoit. Wlodzimierz suivit cet exemple, & (*c*) tout le pays fut plûtôt rentré sous l'obéissance de ses anciens maîtres, que Casimir ne fût revenu de l'assoupissement où il étoit.

1352. Ce Prince se réveilla enfin, & (*d*) ayant renforcé son armée de tous les Hongrois que Loüis son neveu lui amena, il rentra dans la Russie, livra bataille aux Lithuaniens, fit leur Duc prison-

(*a*) DLUGOSS *pag.* 1090.
(*b*) *Id. pag.* 1092.
(*c*) *Anonym. Archidiac. Gnes. brev. Chron. pag.* 98.
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 1093.
(*e*) CROMER. *pag.* 316.
(*f*) DLUGOSS. *pag.* 1094. BOGUPHALI. *Episc. Posnan. Chronic. Pol. pag.* 74. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 289

(*g*) On ne sçait pas bien quelle en étoit l'origine. On les vit paroître en Boheme avant l'an 1261. *Chron.* RIDDAGSHUS *Tom II Script. rer. Brunsvic. pag.* 79. *& eod. tom. tom. Chron.* ENGELHUS. *pag.* 1119. Ils étoient déja extrêmement répandus dans l'Europe en 1309. *Compilat. Chronol. &c. eod. vol. pag.* 67. Ils portoient des croix sur leurs habits, voyagoient tous ensemble, entroient de même, mais deux à deux, dans les villes, leurs bonnets enfoncés jusqu'aux yeux le corps découvert jusqu'à la ceinture, & dans un état à faire horreur par le sang & les meurtrissures, dont il étoit couvert. Ils se fustigeoient souvent dans les

, & reprit la Volhynie, qu'il (e) perdit néanmoins bientôt après, dès que le Prince lituanien échappé de ſes fers, put ſe remettre à tête de ſes troupes. CASIMIR III. ſurnommé LE GRAND. 1352.

Dans cette alternative de malheurs & de ſuccès, il parut en Pologne un phénomène nouveau. Des (f) hommes & des femmes venus de Hongrie, inondèrent tout à coup la plûpart des villes, où ils entroient à demi nuds, pouſſant de longs gémiſſemens, & ſe déchirant le corps avec des foüets armés de pointes. C'étoient de ces ſectaires, appellés (g) Flagellans, qui avoient infecté la Boheme le ſiécle précédent, & s'étoient répandus depuis dans preſque toutes les parties de l'Europe.

Pleins d'un zèle ſuperſtitieux & bizarre, dévots ſans être pieux, ces Fanatiques dégradoient la Religion en outrant ſes pratiques. Ils en impoſerent d'abord au peuple & à tout le Clergé. Ca-

les Egliſes; après quoi ils ſe répandoient tout nuds dans les cimetieres, où ils ſe couchoient, les uns ſur le ventre, les autres de côté, quelques uns ſur le dos, & preſque tous les bras étendus. Un d'entre eux venoit les toucher l'un après l'autre, en diſant à chacun: *Dieu te remet tes péchés; leve toi.* Ils entonnoient alors un Cantique, & à certain Verſet où il étoit parlé de la Paſſion de Notre-Seigneur, ils ſe jettoient à terre, mais violemment & ſans égard aux cailloux, aux boües, aux ordures qui ſe trouvoient devant eux. C'étoient preſque tous des miſérables, des gens ſans aveu, des hommes & des femmes déshonorés par une jeuneſſe licencieuſe. Ils avoient perverti pluſieurs dogmes de la Religion. Ils n'eſtimoient point les Sacremens néceſſaires, & ils vivoient en ſecret dans un libertinage affreux. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. VIII. Cap. XXVIII. pag.* 194. *Hiſt Albert. II. Epiſt. Halberſtad inſcript. rer Brunſv. Tom. II. pag.* 152. HERM DE LERBEKE *Chron. Epiſc. Mindenſ. ord. col. pag.* 191.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1355.

Devenu par la force de ſon génie le ſeul mobile de l'Etat, ſur-tout depuis les loix qu'il y avoit établies, il ne craignoit plus ni les cabales de ſes ſujets, & ſi leur affection ne les empêchoit de lui déplaire, la crainte du moins ne leur permettoit pas de le braver.

Ce fut pourtant de ſon vivant même que furent jettés les prémiers fondemens de la République qui ſubſiſte encore à préſent. Jamais circonſtances n'avoient été plus favorables pour commencer à l'établir. Le Roi de Hongrie eſpéroit toujours de régner en Pologne. La nation l'avoit reconnu pour ſucceſſeur de Caſimir; mais ou elle n'avoit pû, ou elle n'avoit pas ſongé à mettre à profit ſon conſentement à une affaire ſi importante. Elle crut qu'il étoit encore temps de le lui faire acheter. Elle (*a*) envoya des Députés à Bude, qui faiſant ſentir à ce Prince tout ce qu'il avoit à craindre, à la mort de ſon oncle, d'un peuple puiſſant & alors maître de diſpoſer du thrône, lui demanderent des priviléges, du moins comme un tribut de reconnoiſſance qu'il devoit à l'Etat.

Loüis ne connoiſſoit ni le prix, ni les conſéquences de ce qu'on éxigeoit de lui, ou il s'imagina peut-être pouvoir un jour lui-même imiter les Polonois, & rétracter dans un temps ce qu'il auroit accordé dans un autre. Il (*b*) convint avec eux, que du moment qu'il ſeroit leur maître, il les déchargeroit de toute taille & de toutes contributions; que jamais ſous quelque pré-

(*a*) CROMER. *pag.* 317. DLUGOSS. *pag.* 1101. STANISL. SARNIC. *Annal Polon. pag.* 1142.

ce fût, il ne leur impoſeroit au- CASIMIR
& que dans ſes voyages mêmes, III.
établi, il ne prétendroit rien pour ſurnom-
ſa Cour dans aucun lieu de ſon mé LE
ngagea pareillement de rembourſer GRAND.
dépenſes qu'ils ſeroient contraints 1355.
lommages même qu'ils auroient à
les guerres qu'il entreprendroit con-
ces voiſines. Et tous ces articles,
oit au nom même de ſes ſucceſ-
te que l'Acte qui en fut dreſſé de-
ume un réglement ſacré, comme
urs ſubſiſtante dans le Royaume.
nencemens de liberté avoient été
ncertés avec une attention qui ſem-
rir dans l'avenir tous les biens qu'il
d'en attendre. Les Polonois ne
eux abbattre le pouvoir de leurs Prin-
ur retranchant une partie de leurs re-
réciſément de revenus arbitraires,
ut n'avoir d'autres bornes que leur.
lus riches dès-lors & plus puiſſans
ils n'avoient plus à craindre que
vris à leur tour par l'obligation où
ſuivre leurs Rois à la guerre, &
naginé de ne la faire qu'aux frais de
ains, comme s'ils dûſſent avoir re-
ourir à la défenſe de la Patrie aux
urs biens, dans le temps qu'ils ne
as d'y contribuer aux riſques mê-
ie. Mais cette patrie les intéreſſoit
plus

voir tout entier dans DLUGOSS. *pag.* 1102.
dreſſé à cette occaſion.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1339.

versés au moindre effort qu'on feroit pour les abbattre. Des hommes apostés au-delà de la forêt, attendoient que les Polonois s'y fussent engagés avec leurs équipages. Ce fut alors que les arbres, qu'ils avoient ordre de pousser violemment, tombant sur les plus proches, & ceux-ci sur tous les autres successivement, plusieurs Polonois furent écrasés, & la plûpart des autres mis hors d'état de se défendre, lorsque les Valaques vinrent les surprendre sous cette espèce de ruines, où ils étoient comme ensevelis.

Pierre n'avoit plus d'ennemis à craindre que l'arrière-garde des Polonois, qui étoit restée dans la plaine. Il lui fut aisé de l'envelopper. Rien ne pût échapper de cette armée qui fut défaite sans combat, & dont la perte fut extrêmement sensible à Casimir. Comme elle étoit presque irréparable, il ne lui restoit du moins alors aucune espérance de s'en venger. Il se proposa seulement de racheter tous les prisonniers qu'on lui avoit faits. Il ouvrit ses trésors, & il n'eût ne pouvoir les mieux employer qu'à rappeller une foule de sujets qu'il avoit imprudemment, & presque sans aucun intérêt sacrifiés à sa gloire.

1363. Le prix énorme de toutes ces rançons avoit épuisé ses finances, & il ne laissa pas de faire éclater une prodigieuse somptuosité dans une occasion singuliere, où l'on vit plusieurs Souverains rassemblés dans ses Etats: spectacle unique jusqu'à

(a) DLUGOSS. pag. 1134, 1135. CROMER. pag. 323.
(b) *Codic. Silef. Diplomat. Specim. Tom. I. script. rer. Silef. Diplom. III. pag.* 776.

rs, & que la délicateſſe des préſéances permis depuis, ni ne permettra vraiement déſormais dans aucun Royaume de. CASIMIR III. ſurnommé LE GRAND. 1363.

guerre (a) violente avoit été prête à s'allumre l'Empereur Charles IV. & Louis, Roi ngrie. Celui-ci avoit mis dans ſes intéle Roi Caſimir ſon oncle, & Valdemar, de Dannemarck. Il comptoit auſſi ſur les s & les Tartares. Son armée pouvoit égaelle de Charles, qui ne doutoit pas qu'il t joindre à ſes troupes de Boheme & de vie, celles de la Siléſie, encore gouvernée ivers Princes, mais déja (b) incorporée à heme par une conſtitution Impériale, qui éclaroit un Domaine utile & immédiat. un & l'autre de ces Princes étoient d'un ère à pouſſer loin leur reſſentiment. Ils nt chacun de la valeur, & ce courage plus able encore, qui rend un homme toujours rieur à ſa ſituation. Capables de ſe laſſer mument par leurs reſſources, ils n'en étoient plus propres à pourſuivre opiniâtrément leurs ins. La Hongrie, ou la Boheme, peut-être pire même alloient devenir le théâtre d'un ge affreux.

e Pape (c) Urbain V. voulut étouffer ces ences de diſcordes, & il y réuſſit. Il fit plus re. Il unit ces deux Princes par une allian, qui acheva de cimenter leur reconciliation. rles (d) étoit veuf pour la troiſiéme fois. Le Pape

a) DLUGOSS. *pag.* 1137.
b) *Id. pag.* 1077, 1134, 1138. HENELII AB HENNEN. *Annal. Sileſ. pag.* 388, 290, 293.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1370.

de lui à foi & hommage, & qu'à leur mort elles seroient réunies au domaine de l'Etat.

Cette expédition avoit relevé la gloire de la Pologne, il ne manquoit plus à Casimir, que de reprendre sur les Chevaliers Teutoniques tout ce qu'il leur avoit cédé dans un temps où il croyoit ne devoir s'occuper qu'à réformer les mœurs de ses peuples. Peut-être auroit-il tenté cette entreprise, s'il eût vécu plus long-temps; mais il finit bientôt ses jours. Etant (*a*) tombé de cheval à la chasse, il ne tint compte de cet accident. La fiévre lui prit, il n'en craignit point les suites. Rebelle aux avis de ses médecins qu'il estimoit peu, même dans le besoin, comptant d'ailleurs un peu trop sur son tempérament naturellement fort, mais épuisé par ses débauches: il vécut à son ordinaire, jusqu'à ce que le mal devint si sérieux, qu'il désespera le premier de sa vie. Il (*b*) mourut enfin dans des sentimens chrétiens, & avec une résignation & une fermeté peu ordinaires, même dans les grands hommes qui sentent approcher leur trépas.

Ce Prince avoit eu de grands défauts; mais il avoit sçû les racheter par les vertus les plus aimables. Sa (*c*) douceur, sa complaisance, son affabilité raviſſoient les cœurs. On exécutoit ses ordres sans s'appercevoir qu'on étoit contraint de lui obéir; mais c'est qu'en donnant des ordres

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 1159. CROMER. *pag.* 326. STANISLAS SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1146. PASTOR. AB HIRTE *pag.* 121. ALEX. GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. I. pag.* 1 HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesiæ. pag.* 296. *Anonym. Archidiac. Gnesn. Chron. Cracov. pag.* 99.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 1162. CROMER. *pag.* 327.

t en quelque ſorte qu'il eût le CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1370.
mander. Protecteur du mérite,
rs un plaiſir de le récompenſer
ennemis, &, ſi j'oſe parler ainſi,
'injuſtice, il n'héſita point de la
mis mêmes; mais il punit tou-
& il récompenſa toujours en Roi.
mort de ce Prince, que la maiſon
le gouverner le Royaume, après
528. ans. Jamais la Pologne ne
ſante, ni plus heureuſe, que ſous
e race, qui furent preſque tous
s par leur courage, que par leur
rs peuples, & par leur reſpect
Les uns commencerent à purger
nement de ſes vices. Les autres
régles d'une police éxacte, ache-
nir tous les abus. Ils ſçûrent a-
e valeur de leurs ſujets ſans l'é-
dre fiers & plus indomptables en
s ſoumis, & augmenter la force
l'Etat, à meſure qu'ils y éxer-
orité plus abſolue.
ent arrivé à la mort de Caſimir
lus conſidérable, que juſqu'à ce
rant l'eſpace de huit ſiécles, la
'ayant eu que des Rois nés dans
conſentit alors d'avoir des étran-
gers

UGOSS. *pag.* 1165, 1166. *Id. Tom. II. p.*
SARNIC. *pag.* 1147.
que la Pologne obéit quelque temps à
i de Boheme, mais ce Prince n'avoit dû
s mouvemens ſéditieux, & il l'avoit u-
as Loketek, qui étoit de la maiſon re-

guante,

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1370.

gers pour maîtres. Cette révolution qui dérogeoit à une coutume aussi ancienne que la Monarchie même, devoit nécessairement en ébranler les fondemens. Aussi les divisions & les troubles qui accompagnerent le regne de Louis, apprirent pour la première fois aux Polonois, que rien ne leur convient moins que des Souverains, dont les mœurs & l'éducation n'ont aucun rapport à leurs préjugés & à leurs usages.

Tout autre peuple, profitant de ses malheurs, n'eût plus voulu dès-lors se soumettre qu'à des Princes élevés dans ses maximes, instruits de ses intérêts, engagés par leur qualité de citoyens à le gouverner avec sagesse. On verra pourtant les Polonois dans la suite de cet ouvrage se chercher des Rois en Lithuanie, en France, en Transylvanie, en Suéde & en Allemagne. Rarement ils vinrent à bout d'étouffer dans leur cœur cette jalousie d'autorité, qui les faisant croire égaux en mérite, comme en naissance, les empêche de déférer leur thrône à des sujets de leur nation. Du moins des calamités trop souvent éprouvées devroient-elles enfin les engager à ne plus prendre des Souverains, que dans une maison déja choisie, & qui cessant de leur être étrangère, ne leur offriroit plus que des Princes, enfans

gnante, & qui ne cessoit de le réclamer. Différent de ce Monarque intrus, Louis de Hongrie fut choisi dans un temps exempt de révoltes, & par un Roi, paisible possesseur de ses Etats. Les Polonois ne commencerent proprement que par l'élection de ce Prince de livrer à des étrangers le gouvernement de leurs Provinces. CROMER. *Lib. XIII. pag.* 330. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesia. pag.* 296 DLUGOSS. *Tom. II. Lib. X. p.* 10. PAUL. PIASEC. *Chron. pag.* 70.

patrie, & par cela même plus ſen- 1370.
beſoins, plus propres & plus por-
endre.

a) n'avoit laiſſé que deux filles de Louis.
e mariage; & ſelon les conventions
vec les Polonois mêmes, le Roi de
it ſeul en droit de lui ſuccéder. Ce
'eût pas plutôt appris la mort de ſon
délibera s'il entreroit en Pologne avec
pour s'oppoſer aux prétentions de ſes
Ducs de Mazovie & de Cujavie, &
celles du (c) jeune Duc de Stetin,
tit-fils de Caſimir pouvoit très-légi-
ii diſputer le thrône: ou s'il feroit
ndre que la nation lui envoyât des
ur le lui offrir.

t le parti le plus ſage, & il n'atten-
-tems. Florian (e) de Mokrsko, de
le Jelita, Evêque de Cracovie, &
ichywilk, de la maiſon de Grzyma-
Chancelier, arriverent preſque auſſi-
nviter à venir prendre poſſeſſion du

deſir qu'eût Louis de joindre un auſſi
à la Hongrie, il feignit alors de la
à l'accepter. Il (g) dit aux Ambaſ-
ſa-

ss. *pag.* 1161. CROMER. *pag.* 327.
ss. *Tom. II. Lib. X. pag.* 4.
6.
R. *pag.* 331.
ss. *loc. cit. & Tom. I. p.* 1151. SIM. OKOLS-
Tom. I. pag. 346.
Tom. pag. 267. & DLUGOSS. *Tom. II. pag* 5.
. CROMER. *ubi ſuprà*, STAN. SARNIC. *Annal.*
8.

LOUIS. 1370. ſadeurs, qu'il ne concevoit pas qu'on pût s'appliquer ſi également à la conduite de deux Royaumes, que l'un ne ſouffrît de l'attention qu'on auroit pour l'autre, ou que tous les deux ne ſe reſſentiſſent d'un ſoin partagé. D'ailleurs, ajoûta-t-il, eſt-il ſi aiſé de ſe prêter à cette diſconvenance de génie & d'opinions qui ſe rencontre toujours dans chaque Etat, & qui demande ou une police différente, ou plus ſouvent encore des vûes & des motifs tout oppoſés ?

Louis rempliſſoit deux objets à la fois. Paſſionnément (*a*) aimé des Hongrois, il leur marquoit ſa tendre affection par la répugnance qu'il témoignoit à ſe donner à d'autres peuples ; & n'étant pas encore aſſûré du cœur des Polonois, il vouloit éprouver leur amour par ſa réſiſtance. Ni ſes anciens, ni ſes nouveaux ſujets ne pénétrerent les motifs de ſa politique. Les (*b*) uns le prioient de les aimer moins, pour ſa gloire. Les autres s'attachoient plus fortement à lui par ſes refus. Il partit enfin pour la Pologne, laiſſant les Hongrois auſſi perſuadés des ſentimens dûs à leur zéle, qu'il étoit ſatisfait de l'empreſſement des Polonois à lui obéir.

Tous (*c*) les Grands du Royaume allerent au devant de lui juſqu'à Sandecz, ville (*d*) ſur les frontières de l'Etat, près des Monts Carpates. On le conduiſit en pompe à Cracovie, où à peine arri-

(*a*) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. IV. pag.* 25.
(*b*) DLUGOSS. *pag.* 4. CROMER. *pag.* 331. PASTOR. AB HIRTENB *Fior. Polon. pag.* 122.
(*c*) CROMER. *pag.* 332. DLUGOSS. *pag.* 5.
(*d*) ANDR. CELLAR. *Polon. Deſcript. pag.* 174.
(*e*) DLUGOSS. *pag.* 6. *Anonym. Archidiac. Gneſn. Chron. Cra-*

e) casser le testament de Casimir, LOUIS. 1370.
ntent de disposer de quelques Do-
donné des Palatinats entiers.
ntageux que ce jugement fût à la
démêla une espèce d'ingratitude,
de l'approuver. Bientôt plus éton-
ens du nouveau Roi, elle le vit
ême les biens de l'Etat, par d'aussi
ités, que celles qu'il avoit con-
is (g) voulant gratifier Uladislas,
n, son cousin, lui céda par une
& simple le District de Wielun
Olschtin, de Krzepicze & de Bo-
le Palatinat de Cracovie. Il alié-
même temps plusieurs autres ter-
sens étoient moins un effet de po-
généroſité, qu'un (h) dédain af-
'il possédoit, comme si réellement
z riche & assez puissant par son
Hongrie, il n'eût pris aucun inté-
'il venoit d'acquérir, & qu'il lui
: de le dépoüiller de la pluspart de

rmures éclaterent. Il se contenta
ser d'obliger ses Donataires à re-
qu'ils n'avoient accepté les terres
qu'à titre de fiefs & à charge
nt réunies à l'Etat, s'ils mouroient
sans

. *Tom. I. p.* 1161. *Anonym. Archidiac. p.* 100.
pag. 7. CROMER. *pag.* 332. *Archidiac.*
HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 112. *vers.*
. *pag.* 8.

Louis. 1370. ſans enfans mâles. Ces déclarations équivoques ou trop tardives, n'étoufferent point les plaintes. Les premières impreſſions étoient déja faites, & les peuples révient difficilement de celles qu'ils reçoivent au commencement d'un régne, où ils ſuppoſent autant d'attention à leur plaire, qu'ils en ont eux mêmes à tout examiner. On (a) ſe rappella les vertus de Caſimir, trop ſouvent méconnues durant ſa vie, & l'on colora juſqu'à ſes vices pour mieux faire ſentir tous les défauts de ſon ſucceſſeur.

Il eſt vrai, que Louis fit d'abord quelques démarches qu'il n'étoit pas aiſé d'excuſer. Dans (b) la crainte qu'il avoit que les filles de Caſimir n'épouſaſſent des maris, qui ſe faiſant un droit de leur naiſſance, voulussent lui ravir le thrône qu'il occupoit, il les relégua en Hongrie, & preſque auſſi tôt renonçant à tous les égards qu'il devoit à la mémoire de ſon oncle, à l'innocence de deux jeunes Princeſſes ſes couſines germaines, à l'honneur de leur mere, fille d'un Prince Souverain, il les fit déclarer illégitimes, & les mit au rang d'une foule d'enfans adultérins, que Caſimir n'avoit point reconnus, & qu'il auroit même eu honte de reconnoître.

Ce dernier trait acheva de dégrader Louis dans l'eſprit de ſes ſujets. Ils ne virent plus ce Prince qu'avec une eſpèce d'horreur. Tout ſervoit d'ailleurs à les dégoûter de ſon régne. Le nouveau Roi

(a) *Id. pag.* 10. 12. CROMER. *ubi ſuprà.*
(b) *Id. pag.* 333. DLUGOSS. *pag.* 12. PASTOR. AB HEIMBURG. *Hiſt. Pol. pag.* 123. STAN SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1149 NEUGEBAUER. *Hiſt. Pol. pag.* 213.
(c) STAN. SARNIC. *pag.* 1148. CROMER. *p.* 332. HELMOLT.

s'accommodoit point au génie des Polo- Louis.
x les Polonois avoient de la peine à ſe 1370.
on caractère, & même à ſes vertus. La
erſité de langage augmentoit la déſunion.
jets ne pouvoient plus dans des audiences
ès confier leurs peines au Souverain, & le
erain ne pouvoit en aucune occaſion leur
fer ſes volontés que par des interprêtes, qui
nt pris au haſard rendoient mal ſes idées,
: plaiſoient même à trahir ſes ſentimens.
(d) foule de Hongrois qui inondoit la Cour
ibuoit auſſi à aigrir les eſprits. Ils briguoient
èmiers emplois de l'Etat. Ils prétendoient
ire reſpecter en maîtres.

uis crut devoir prévenir l'orage, qui ne
oit tarder d'éclater. Il reprit le chemin de
ongrie, où l'humeur plus docile de ſes ſu-
lui promettoit des jours plus ſereins & plus
uilles. Il laiſſa le gouvernement de la Po-
e à la Reine Eliſabeth, ſa mere, qui quoi-
& élevée dans le ſein du Royaume, n'en
pas plus propre à y maintenir l'ancien ſyſtê-
des loix. Le ſignal de l'indépendance étoit
donné dans l'Etat. Dès la mort de Caſi-
, pluſieurs (e) brigands s'étoient mis en cam-
ne. Les troupes que l'on aſſembloit pour les-
uire, ne les cherchoient que pour les ran-
ier; & les relâchoient auſſi-tôt pour avoir
nouvelle occaſion de profiter de leurs rapi-
. L'impunité multiplioit les crimes. On étoit
ſur

T. DE FULSTIN. *pag.* 112. *vers.*
) CROMER. *pag.* 333. 339. DLUGOSS. *pag.* 12, 13.
ym. Archidic. Gneſn. pag. 106.
) *Id. pag.* 94.

LOUIS. 1371. ſur le point de voir revivre tous les troubles que Caſimir s'étoit flatté d'avoir éteints.

La grande Pologne étoit ſeule éxempte de ces déſordres. Un Gouverneur ſage & habile y entretenoit l'ordre & la paix. C'étoit (*a*) Prédiſlas de Goluchow, de la maiſon de Wieniawa, Palatin de Kaliſch, & Grand-Général de la province: homme puiſſant par les terres qu'il y poſſédoit, plus puiſſant encore par la confiance & l'amitié qu'il s'y étoit acquiſes.

Malheureuſement ni les talens, ni la probité n'étoient eſtimés de la nouvelle Régente. Pour (*b*) complaire au Palatin de Sendomir, Otton de Pilcza, de la (*c*) maiſon de Topor, qui ambitionnoit de commander dans la grande Pologne, Eliſabeth (*d*) dépoſa Goluchow. Ce changement odieux par lui-même, & qui ne laiſſoit plus aucun honnête homme aſſûré dans ſes emplois, lui attira la haine de tout le peuple. Les (*e*) clameurs ſur-tout, furent ſi vives dans la province, qu'elles allerent juſqu'à la ſédition. Mais que pouvoit-on attendre d'une Princeſſe qui abuſoit de ſon pouvoir avec toute la dureté, que l'orgueil a coûtume d'inſpirer à une ame foible?

Son (*f*) conſeil n'étoit plus compoſé des Seigneurs reſpectables, dont le choix avoit fait honneur au diſcernement de Caſimir. Elle s'étoit livrée

(*a*) SIMON. OKOLSKI. *orb. Polon. Tom. III. pag.* 295.
(*b*) DLUGOSS. *Tom. I. pag.* 1089.
(*c*) CROMER. *pag.* 315.
(*d*) DLUGOSS. *Tom. II. pag.* 14. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1149
(*e*) DLUGOSS. *ubi ſuprà.* CROMER. *pag.* 333. NEUGEBAVER.

ſortes de courtiſans, qui n'ont pour qu'un air ſuffiſant & empreſſé, qui me qu'ils n'ont l'expérience de rien, rs prêts à tout entreprendre, & qui t aux caprices d'un maître, que pour ir à leurs intérêts. Louis. 1371.

ncouroit alors à la perte de la nation. nd de la Hongrie donnoit atteinte à & les ſacrifioit au bien de ſa famille. promis la Princeſſe Marie, ſa fille giſmond, Marquis de Brandebourg, pereur Charles IV. il fit un (*b*) acte l renonçoit, comme Roi de Polo- lui & pour ſes ſucceſſeurs, à toutes ſur la Siléſie, juſqu'à promettre avec re les mains du Patriarche d'Alexan- du Pape, que ſi jamais les Princes, ı les habitans de cette province, déjà Boheme, vouloient rentrer ſous la des Polonois, ni lui, ni aucun des voient le ſuivre, ne recevroient leurs lques prétextes qu'on pût employer r faire accepter. 1372.

ıvention aigriſſant davantage les Po- lit leur averſion implacable, & ils la r. Attentifs aux démarches d'Eliſa- oient démêlé ſon caractère. Ils lui ınnu un grand fonds d'arrogance ſans

Lib. IV. pag. 214.
HERBURT DE FULSTIN. *p.* 113. DLUGOSS. *Archidiac. Chron Cracov. pag.* 106. 117.
pag. 17. CROMER. 335.
date de Wiſſegrad, ſe trouve tout au long *rer. Sileſiac. Diplom. IV. pag.* 778.

Louis. 1372. sans fermeté, & beaucoup de mechanceté sans courage. Cessant de la craindre, ils oserent la mépriser, & en attendant qu'ils pussent se soustraire à son pouvoir, ils la firent trembler par leurs menaces ; car c'est ainsi qu'on doit appeller les plaintes qu'ils laissoient transpirer, & qu'ils ne se soucioient plus d'adoucir par la bienséance des termes.

Informé de cette licence effrénée, Louis n'en parut point ébranlé. Il prit le parti le plus sage, & d'ordinaire le plus infaillible contre un peuple mutiné. Il brava l'insolence de la nation, & l'étonnant par sa témérité, il en exigea des taxes qu'il n'avoit plus droit d'imposer. Il n'avoit pas oublié qu'avant que de monter sur le thrône, il avoit promis de la décharger de toute contribution. Il rompit à dessein tous ses engagemens, & (*a*) fit revivre un ancien impôt, qui obligeoit de donner tous les ans au Souverain un boisseau d'avoine & de bled par chaque arpent de terre, & douze gros en argent du pays.

Ce qu'il avoit prévû arriva. Frappés de ce coup d'autorité, qui sembloit annoncer des résolutions encore plus vigoureuses, les Polonois se contenterent d'envoyer des Députés au Roi, pour le prier de ne pas donner atteinte aux privilèges qu'il leur avoit accordés. Tout ce qu'ils pûrent obtenir, ce fut une réduction de cet impôt à deux gros seulement ; mais à condition (*b*) qu'ils

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 21. CROMER. *pag.* 335. HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 113. *vers. Anonym. Archidiac. Gnesn. Chronic. Cracov. pag.* 112. On appelloit cette taxe *Krolewczyzna*, qui veut dire cens Royal, ou *Poradlne*, nom qui a rapport au mot *Ratean*.

gageroient de déférer le thrône à Louis.
le Louis, ſi ce Monarque ne laiſ- 1372.
ils, qui pût hériter du Royaume.
is n'héſiterent point de conſentir
ſucceſſion ignoré de leurs peres;
ſſent-ils pas fait alors pour éteinffoiblir dans leurs Souverains des
e regardoient plus que comme une
fut par la condeſcendance même
t en cette occaſion, qu'ils ſe fra-
ſûr chemin à la liberté, depuis
ſeul motif de toutes leurs démar-
nt à peine déféré aux volontés de
voyant radouci par leur apparen-
crurent pouvoir en obtenir de
ilèges.
anderent qu'il ne ſubſiſtât plus dans
impôt, que celui des deux gros
les terres; que les Nobles & leurs
es fuſſent exempts de toute autre
que les charges & les emplois puéſormais donnés à vie; qu'on ne
conférer à aucun étranger; &
rde des forts & des châteaux ne
iée à des Seigneurs ſupérieurs au
bleſſe par une naiſſance qui leur
de crédit.
ticles furent accordés, & la joie
es Polonois fut d'autant plus vi-
ve,

pag. 22. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol.*
RT. DE FULSTIN. *pag.* 114.
NIC. *Annal. Pol. pag.* 1149. NEUGEBAV.
5. CROMER. *pag.* 335.

Louis. 1374. ve, qu'ils crûrent les devoir plutôt à la foibleſſe, qu'à la reconnoiſſance de leur Souverain. Louis éprouva bientôt qu'il n'eſt rien de plus dangereux à un Prince, que de mollir après un grand éclat de fermeté. Il ne put plus dès ce moment contenir des peuples, qui le mépriſoient preſque autant qu'ils avoient cru d'abord avoir ſujet de le craindre.

Déterminés à tout oſer, les Polonois étendirent leurs privilèges, & s'en firent un *titre* pour en obtenir, ou pour s'en arroger de plus grands. Un reſte d'autorité vainement employée leur fit ſentir leurs forces, & augmenta leur préſomption. Preſque aſſûrés de leurs ſuccès, ils ne daignerent plus cacher les motifs de leurs entrepriſes. Ils attaquerent enfin le thrône, & lui ravirent une partie de ſes droits.

Ainſi par une révolution préparée de loin, & toujours conduite avec art au milieu des plus grands obſtacles, s'éleva tout d'un coup dans le Royaume cette République qui s'y ſoutient encore de nos jours: Evénement ſingulier qui va changer la face de l'Etat, & y montrer deux Puiſſances toujours occupées à ſe détruire, d'un côté, des Rois n'employant le pouvoir dont ils jouïſſent qu'à revendiquer celui qu'on leur a ôté; & de l'autre un Sénat, un peuple entier, ne s'étudiant qu'à empiéter ſur les prérogatives de ſes Rois, pour mieux défendre les droits qu'il s'eſt donnés lui-même. La nation ébranlée par des chocs continuels, va déſormais pancher tour à

(*a*) Dlugoss. *pag.* 32. Cromer. *pag.* 339. Neugebav. *Hiſt. Pol. pag.* 218.

éprouve la politique, la legere, le cou-
ſes anciens Rois, & ils voyoient ſuccé-
eſpectable empire de ces Princes, un
nement qu'ils croyoient être ſans régle,
'il étoit ſans ſubordination. Le moment
it propre à faire une invaſion dans l'Etat.
ccès ne démentirent point leurs conjec-

on (*a*) étoit un des chefs de cette expé- 1376.
Il menoit avec lui toutes les forces de
: & de ſon Duché. Jamais la Lithuanie
mis ſur pied une ſi forte armée. Elle
es Palatinats de Lublin & de Sendomir,
tra juſqu'à la riviere de San, commettant
s cruautés dont un peuple féroce eſt ca-
quand il peut aſſouvir ſa haine ſans ob-
: ſans danger.
'olonois allarmés & ſans reſſources ex-
: à la Reine leur triſte ſituation. Soit in-
é naturelle, ſoit dépit affecté, elle (*b*)
urs craintes, leur fit un grand éloge d:
r de ſon fils, leur conſeilla de ſe repoſer
lu ſalut de la patrie, & donna des jeux

LOUIS. 1376. & des fêtes, comme pour inſulter à leurs malheurs. Les Hongrois qui étoient à Cracovie, payerent chèrement ſon outrageante tranquillité.

Quelques (a) uns d'entre eux par leurs hauteurs ordinaires s'étant attirés des injures, s'attrouperent pour s'en venger. On repouſſa leurs violences. La querelle s'échauffa. Jean (b) Kmitha, Staroſte de Cracovie, voulant appaiſer l'émeute fut tué par un de ces étrangers. Ses domeſtiques, ſes parens, ſes amis, la pluſpart des citoyens prirent auſſi-tôt les armes. On fit main-baſſe ſur les Hongrois, ſans épargner ceux qui retirés chez eux ignoroient peut-être encore le ſujet de la diſpute. On égorgea ceux mêmes qui s'étoient refugiés chez des Polonois. Cent (c) ſoixante d'entre eux, innocens ou coupables furent maſſacrés dans les premiers tranſports de la fureur. Tout le reſte courut ſe chercher un aſyle dans le château, dont les portes furent fermées durant trois jours par ordre de la Reine.

On y craignoit encore, quelque temps après de nouveaux déſordres. Eliſabeth ne revenoit point de ſes frayeurs. Elle réſolut d'abandonner la Pologne, & ſe preſſa d'arriver à Bude auprès de Louis, qui voyant le Royaume prêt à lui échapper, & voulant le conſerver dans ſa famille, ſe (d) prépara à y retourner.

Il

(a) DLUGOSS. *pag.* 33. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 114. *vers.* NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 218.
(b) DLUGOSS *pag.* 34. *Anonym. Archidiac. ubi ſuprà.*
(c) *Id. pag.* 118.

aux principaux de l'Etat, qu'ils LOUIS.
bler le plus de troupes qu'il leur 1376.
Les Evêques refuſerent d'armer
mais tous les Seigneurs rempli-
, peut-être moins pour lui obéir,
re reſpecter, s'il avoit deſſein de
e. Ils le joignirent avec une ar-
ieure à celle qu'il amenoit. Louis
des Lithuaniens, vouloit leur en-
e. Peut-être avoit-il déja formé
e projet qu'il fit éclater dans la
e auſſi ne cherchoit-il qu'à rega-
de ſes ſujets. Il ne leur montra
pleins de tendreſſe. Il ne leur
la révolte contre les Hongrois.
de diſſimuler avec prudence, ce
it punir ſans danger.
ra les deux armées. Les Polonois 1377.
ſiége de Chelm, qu'ils empor-
nus maîtres des autres forts de ce
g) ſe replierent du côté de Beltz.
voit forcer cette place à ſe ren-
lut de l'affamer. Mais (*b*) bien-
is offrirent des conditions de paix,
ceptées. La ville fut remiſe au
laiſſa néanmoins à un des Prin-
nie, à condition qu'elle dépen-
de ſes ordres, & que ce Prince
déclareroit ſon vaſſal.

La

. *pag.* 35.
ROMER. *pag.* 340.
pag. 36.
rchidiac. Gneſn. pag. 119.
VER. *Hiſt. Pol. pag.* 218.

LOUIS. 1377. La (a) riante ſituation de ce pays, l'étendue de ſes domaines, la fertilité de ſes campagnes engagerent bientôt Louis à le démembrer du Royaume, pour en faire une province de la Hongrie, qu'il aimoit uniquement. A peine de retour à Viſſegrad, il exécuta ce deſſein. Il (b) ſe contenta d'abord d'un échange de quelques ſouverainetés de cet Etat, qu'il avoit données autrefois à ſon couſin, le Duc d'Oppelen, avec des Duchés qu'il lui céda dans le ſein de la Pologne; mais il n'eût pas plutôt repris les terres du Duc, qu'il y mit des Seigneurs Hongrois avec de fortes garniſons pour les défendre. La nation qui ne pouvoit plus agir que par les mouvemens incertains d'une multitude auſſi embarraſſée à réſoudre ce qu'elle devoit faire, qu'à exécuter ce qu'elle avoit réſolu, ſe vit contrainte de ſouffrir ce qu'elle n'avoit pû empêcher, & (c) ne ſe vengea que par des cris & des menaces du malheur qu'elle venoit d'eſſuyer.

Dans le fonds la République étoit encore en ſon enfance. Il lui falloit du temps pour acquérir des forces, & c'étoit beaucoup qu'elle pût ſe ſoutenir ſous les yeux d'un Roi, qui avoit le pouvoir & un preſſant intérêt de la détruire. D'ailleurs la confuſion augmentoit dans l'Etat. On (d) y établiſſoit la tyrannie dans l'eſpérance de l'égalité, la ſervitude ſous l'ombre de l'indépendance, l'injuſtice ſous prétexte d'y maintenir

(a) CROMER. *pag.* 341. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1151 DLUGOSS. *pag.* 37. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Polon. Lib. II. Cap. XX pag.* 125

(b) *Anonym Archidiac. Gneſn. ubi ſuprà.*

(c) PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 125, 126.

Les Brigands, inſtruits de leurs nt porté la licence juſqu'aux der- 'étoit quelque fois ſous leur nom, ar leur miniſtère même, que s'ex- ngeances que les Grands n'oſoient Tout ſe corrompoit ouvertement . Les mauvais exemples, plus per- e que les crimes, y autoriſoient es que peuvent cauſer les plus fou- ns. On eût dit, que les Polonois s de patrie. Dans le temps même ient à ſe réunir pour ſe mieux dé- traitoient en étrangers & en enne- ployoient qu'à leur perte la liberté nençoient à jouïr. LOUIS, 1377.

res qui annonçoient leur foibleſſe, moins preſſentir leurs ſuccès. Il t comme d'un fleuve qui ne peut igues, s'il ne déborde. Louis n'ap- t que l'impuiſſance où ils ſembloient er à ſes efforts. Il voulut encore réduire. 1378.

ſa mere ne voulant plus ſe com- gouverner, il (e) leur envoya le len, revêtu des mêmes pouvoirs cette Princeſſe. Le Duc étoit ca- ettre l'ordre dans l'Etat; mais peut- même qu'il en étoit capable, les ſerent de lui obéir. Ils indiquerent une

, *pag.* 341. *Anonym. Archidiac. pag.* 137. *rchidiac. Gneſn. pag.* 120. DLUGOSS *p.* 39. *pag.* 219. CROMER. *pag.* 342. PASTOR. AB *Polon. pag.* 126. STAN. SARNIC. *Annal. Pol.*

Louis. bieſlas, & au Palatin de Kaliſch, Sendivoy de
1381. Szubin, de la (a) maiſon de Topor. Jamais pouvoir ne fut ſi étendu que celui qu'il leur donna. L'Evêque avoit le droit de conférer tous les emplois, toutes les dignités du Royaume. Il prit auſſi la qualité de Vicaire de la Pologne, & oubliant (b) preſque auſſi-tôt la modeſtie convenable à ſon état, il donna étourdiment dans un faſte qui lui attira plus d'envie que de reſpect, & plus de mépris que de déférence.

Ces Regens avoient ordre ſans doute, de diſpoſer la nation à conſentir aux projets de Louis. Ils devoient du moins y travailler par reconnoiſſance. Zaviſſa (c) étant mort bientôt après, le Caſtellan & le Palatin hériterent de tout ſon pouvoir, & n'en furent que plus propres à inſpirer aux ſujets de la ſoumiſſion pour les volontés de leur maître.

1382. Elle (d) parut dans une Diette que Louis convoqua à Zoll, petite ville de Hongrie, dans le Comté de Scepuz. Il fit approuver aux Polonois le choix qu'il avoit fait de Sigiſmond, ſon gendre, pour ſon ſucceſſeur, & il les engagea même à prêter hommage à ce Prince. Il eſt vrai (e) que ce ne fut qu'au prix de quelques droits qu'il leur céda de nouveau. Trop ſouvent obligé

(a) SIM. OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. III. pag.* 14.
(b) *Anonym. Archidiac. Gneſn. pag.* 133.
(c) DLUGOSS. *pag.* 55. CROMER. *p.* 245. *Anonym. Archidiac. pag.* 129.
(d) CROMER. *pag.* 346. DLUGOSS. *pag.* 67. PAST. AD HIRTENB. *pag.* 127. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 222. *Anonym. Archid. pag.* 137. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1152.

d'avilir la couronne pour ſe la conſerver, LOUIS.
traint encore de la payer pour la perpétuer 1382.
s ſa famille, il fut le premier qui leur apprit
à la donner en Souverains, ou à la vendre
mercénaires.

Aſſûré des ſuffrages de ſes ſujets, il envoya
giſmond en Pologne pour y commander en
n nom; mais avant que ce Prince eût pû ga-
er l'eſtime & l'amitié de la nation, Louis (*f*)
ourut à Tyrnau, dans le Comté de Neitra.

Cette perte ne fut point ſenſible aux Polo-
ois. Jamais ils n'avoient connu le mérite de
ouis. Il eſt vrai auſſi que l'amour de ce Prin-
e pour les Hongrois ne lui permit point de
'affectionner autant qu'il l'auroit dû aux inté-
êts de la Pologne. A cela près, Louis eut tou-
s les qualités qui font les héros, & il ne né-
gea aucune des vertus qui font les grands
ommes.

Il fut auſſi propre à gouverner ſes Etats, qu'à
commander ſes armées. Il (*g*) porta deux fois la
guerre dans le Royaume de Naples. Il défit les
Tartares dans la Tranſylvanie. Il conquit la Dal-
matie ſur les Venitiens. Il ſoumit les Bulgares,
les Boſniens, les Croates, & ſous prétexte de
protéger le Woiewode des Valaques, il le con-
traignit à recevoir ſes ordres, & à les faire ex-
écuter dans ſes Etats.

Il

(*e*) STANISL. ORICHOVI. OKSZI. *rer. Polon. Annal. VI. pag.* 1599. *in calce* DLUGOSSI.

(*f*) *Anonym. Archidiac. ubi ſuprà.* DLUGOSS. *pag.* 68. CROMER. *pag.* 347. PETR DE REWA. *rer. Hungar. centur. IV. pag.* 25. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 300.

(*g*) PETR. DE REWA. *pag.* 23, 24. CROMER. *loc. cit.*

Louis. 1382. Il (a) aima les ſciences, il les cultiva, & il en auroit hâté les progrès, ſi les temps qui l'avoient précédé, avoient laiſſé à ſon ſiécle une ſucceſſion aſſez abondante de ces idées originales, qui ſervent de germe aux penſées, qui étendent le génie, & apprennent du moins à douter, en attendant qu'on ſoit plus éclairé pour ſe déterminer à croire. L'eſtime qu'il faiſoit des talens pouvoit du moins ſervir à les encourager. Il affectionnoit les gens de lettres; & ce n'étoit ni pour ſe menager leur approbation, ni pour éviter leur cenſure. Il avoit des vûës plus élevées. Il les connoiſſoit capables d'inſpirer de la raiſon & des ſentimens à ſes peuples, & de les ſoumettre par l'amour des loix plus ſûrement qu'ils ne l'étoient par devoir ou par crainte.

Environné d'une foule de courtiſans toujours empreſſés à lui plaire, il craignoit que la vérité ne pût jamais percer juſqu'à lui. Il (b) alloit lui-même la chercher dans les cabanes des pauvres. Il ſe déguiſoit pour la mieux ſurprendre, & il l'arrachoit ſans peine à des cœurs ſimples & ingenus, qui en lui confiant ou leurs plaiſirs, ou leurs peines, lui apprennoient ſes vertus ou ſes défauts.

(a) *Id ibid.* PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 127. STAN SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1152. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol pag.* 222.

(b) HERBURT DE FULSTIN. *pag.* 116. *vers.*

VRE XI.

vis 1382. *juſqu'à* 1400.

LE que fût déja l'indépendance des mois à la mort de Louis de Hongrie, n'étoit pas encore ſi bien affermie, t aiſé de l'ébranler. Ils chercherent ſur des fondemens plus ſolides. En- des incidens heureux, plus encore ſuccès de leurs premieres entrepri- réſolurent d'abolir la ſucceſſion au & malgré les ſermens qu'ils avoient arquis de Brandebourg, de le lui dé- la mort du Roi ſon beau-pere, ils t le droit d'en diſpoſer. Rien n'étoit able à leur deſſein. Ils vouloient un briguant leurs ſuffrages, ne pût les en donnant un plus grand eſſor à

INTERREGNE. An. 1382.

nd ſe croyant aſſûré du thrône, pa- vouloir le payer d'aucune grace, qui ger à ſa dignité. Il (*b*) refuſa même avec

(*b*) ST. HARTKNOCH. *de rep. Polon. Lib. I. Cap.* 088. *pag.* 68. CROMER. *pag.* 348. STAN. SARNIC.

INTER-REGNE: 1382.

avec hauteur de déplacer Domarath de Pier
no, de (a) la maiſon de Grzymala, Génér
la grande Pologne, & (b) créature du feu R
qui déplaiſoit à toute la province. Jalou
rang qu'il ſe flattoit d'occuper, il craignoi
le commettre, même en obligeant. Il ap
hendoit qu'on ne prît pour une déférenc
néceſſité, une action de juſtice, qui n'eût
qu'à conſtater ſon autorité, & à le mieux
blir dans l'eſprit des peuples. D'ailleurs (c)
tiré dans ſon palais, il ſe déroboit dédai
ſement aux Polonois empreſſés de le voir,
chercher dans ſes traits & dans ſes manieres
préſages de ce qu'ils devoient en eſpérer.

Sa fierté, ſouvent (d) accompagnée de
naces, n'annonçoit qu'un maître, & ils ne v
loient qu'un chef entre des égaux. C'en fut a
pour les déterminer à lui refuſer la couron
qu'auſſi-bien ils étoient réſolus à ne lui p
donner, puiſqu'après leurs ſermens & leurs p
meſſes, ils ne pouvoient plus la lui propo
comme le prix de leur liberté. Ils indiquen
d'abord diverſes aſſemblées, & enfin (e)
Diette à Wiſlicza, où il fut arrêté que Si
mond n'ayant de droit ſur le Royaume,
par ſes fiançailles avec la Princeſſe Marie, fil
aînée de Louis, ils en déféreroient le gouver
m

NIC. *Annal. Pol. pag.* 1152. PASTOR. AB HIRTENB. *
Pol. Lib. II. Cap. XXI. pag. 128.

(a) SIM. OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. I. pag.* 267. DL
GOSS. *pag.* 73.

(b) *Id. pag.* 35. CROMER. *pag.* 340.

(c) *Id. pag.* 349. DLUGOSS. *pag.* 70.

(d) *Id. pag.* 69. *Anonym. Archidiac. Gneſn. pag.* 138.

ront d'autant plus ſenſible, qu'il ſe
ouverain de ceux qui le lui avoient
, il prit le chemin de Cracovie, où
: ſoutenir à la faveur des Hongrois,
:mes qu'il appelleroit à ſon ſecours.
f) Korozweki commandoit dans la
it un mérite de ſacrifier à ſa patrie
ſance qu'il devoit au feu Roi. Il ne
le Prince, qui voyant que ſa patien-
meté, dernieres reſſources des mal-
ui ſeroient inutiles, & acheveroient
iner ſes projets, prit ſur le champ le
ourner en Hongrie.
troubles qu'il voyoit naître dans le
ervoient à lui faire illuſion. Il ne dé-
s de voir les Polonois ſe repentir
jures, ou de pouvoir lui-même les
nplir leurs engagemens Un (*b*) fac-
nmé (*i*) Kozmin d'Odolanow, avoit
in-

. DLUGOSS. *pag.* 70. STANISL. SARNIC. *pag.*
ER. *pag.* 348.
SS. *pag.* 71. CROMER. *pag.* 349. *Anonym. Ar-*

INTER-REGNE. 1382. inſpiré à Ziemovit, Duc de Mazovie, le deſſein de s'emparer du thrône. Ce Prince lui avoit fourni des troupes, avec leſquelles ce téméraire s'étoit déja rendu maître de quelques forts dans le Palatinat de Kaliſch.

Celui de Poſnanie n'étoit pas plus tranquille. On (*a*) y avoit dépoſé tumultuairement Domarath de Pierzchno, qui (*b*) ayant pris des Poméraniens à ſa ſolde, tenoit tête à ſes ennemis. Soit qu'il eût ſur eux de l'avantage, ou qu'il fût contraint de céder à leurs efforts, il étoit également redoutable à la province qu'il ne ceſſoit de déſoler, ou pour étendre ſes ſuccès, ou pour ſe venger de ſes pertes.

1383. Ces guerres inteſtines ne paroiſſoient pas ſitôt prêtes à s'éteindre. La Reine Eliſabeth, veuve (*c*) de Louis, gagnée par le Marquis de Brandebourg, ou par ſa fille-aînée, différoit d'envoyer Hedwige en Pologne. Elle (*d*) avoit approuvé ce qui avoit été réſolu à la Diette de Wiſlicza; mais elle ne répondoit à l'empreſſement de la nation que par des ambaſſades inutiles.

Nicolas, (*e*) Evêque de Veſprin, ſon Chancelier, vint encore de ſa part à une Diette qui ſe tenoit à Siradie, abſoudre (*f*) les Polonois au

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 73.

(*b*) *Id. pag.* 75, 76. CROMER. *loc. cit. & pag.* 351. *Anonym. Archid. Gneſn. pag.* 140, 141, 141, 142.

(*c*) Ce Prince avoit épouſé en premieres nôces Marguerite de Luxembourg, fille de l'Empereur Charles IV. & de Blanche de Valois. DLUGOSS. *Lib. IX. pag.* 1138. Il n'eut point d'enfans de ce mariage. Eliſabeth qu'il épouſa enſuite, & dont nous parlons à préſent, étoit fille d'Etienne, Ban de Boſnie, CROMER. *pag.* 336. DLUGOSS. *Lib. IX. pag.* 1097.

de cette Princeſſe des ſermens qu'ils prêtés à Marie & à Sigiſmond, & pro- de nouveau l'arrivée d'Hedwige, à con- néanmoins (g) qu'auſſi-tôt qu'elle ſeroit née, on la laiſſeroit retourner en Hon- our y être élevée durant trois ans auprès eine ſa mere. Cette demande, que ſem- moriſer l'extrême jeuneſſe d'Hedwige, ix Polonois renfermer quelque projet peu le à leurs intérêts. Ils prirent du temps l'examiner. INTER- REGNE. 1383.

ſſemblés de nouveau un mois après, ils nt avoir apperçu dans Eliſabeth, ou le deſ- le ne point leur renvoyer la Princeſſe, ou ntion de ne la leur redonner, qu'après qu'el- t épouſé Guillaume, Duc d'Autriche, à (h) elle avoit été promiſe par le feu Roi. r prévenir ſes réſolutions, & mettre fin tout coup à des déſordres qui déchiroient l'E- & que le Duc de Mazovie augmentoit par rogrès de ſes armes, ils élurent (i) ce Prin- our leur Roi, dans (k) le deſſein toutefois ui faire épouſer Hedwige, dès qu'elle vien- t prendre poſſeſſion du Royaume, & de ſe ager un prétexte pour ne pas permettre à la nou-

f) *Id. Lib. X. pag.* 77.
g) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 352.
h) HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 118. *Anonym. Archid.* ſa. *pag.* 143.
i) DLUGOSS. *pag.* 78. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. p.* 224.
k) DLUGOSS. 101. CROMER. *pag.* 360.
l) DLUGOSS. *pag.* 78. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol.* 129. CROMER. *pag.* 353. STANISL. SARNIC. *p.* 1153. *nym. Archid. pag.* 144.
(k) HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 118.

INTER-REGNE. 1383.

nouvelle Reine de retourner auprès d'Eliſabeth.

Bozenta (a) de Szeligi, Archevêque de Gneſne, ami déclaré du Duc, étoit (b) prêt à le proclamer, lorſque Jean de (c) Tenczyn, Caſtellan de Woynicz, repréſenta à ce Prélat, & à toute l'Aſſemblée, que c'étoit offenſer la Reine de Hongrie, que de lui prêter des ſentimens peut-être fort oppoſés à ſes idées; que rien n'avoit fait naître leurs ſoupçons, que leur impatience; qu'une méfiance trop marquée attiroit ſouvent les malheurs même qu'on vouloit éviter; qu'il étoit dangereux de n'écouter que l'inquiétude & la crainte dans une affaire, où il ne s'agiſſoit de rien moins que du ſalut de l'Etat; que la précipitation ne convenoit ni aux circonſtances où l'on étoit, ni au caractère de ceux qui compoſoient la Diette; que le temps ſeul pouvoit découvrir les intentions d'Eliſabeth; & qu'après tout, ils ſeroient toujours les maîtres de donner, ou de refuſer le thrône, ſoit que la Reine en prenant le parti de leur accorder Hedwige, prétendît la marier à ſon gré; ſoit qu'ayant deſſein de la retenir auprès d'elle, elle voulût leur propoſer Sigiſmond, ou quelque autre Prince pour les gouverner.

Ce diſcours ſenſé fit impreſſion ſur les Nonces. Ils différerent l'élection de Ziemovit, & (d) chargerent l'Evêque de Veſprin de repréſenter

(a) SIM. OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. III. pag.* 119. DLUGOSS. *pag.* 58.
(b) *Id. pag.* 79.
(c) SIM. OKOLSKI. *Tom. III. pag.* 16.
(d) DLUGOSS. *ubi ſuprà.* CROMER. *pag.* 354.
(e) HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 118.

Reine, qu'ils étoient toujours dans les sentimens pour Hedwige; mais qu'ils ient qu'ayant égard aux troubles de l'E- Eliſabeth voudroit bien ne pas les amuſer ines promeſſes; qu'ils (e) comptoient, que deux mois elle leur enverroit la Princeſſe, voir deſſein de la rappeller; qu'elle les laiſ- t maîtres de lui donner un Epoux, tel qu'ils geroient propre au bien du Royaume, & que la nouvelle Reine s'engageroit à réünir Couronne les biens qui en avoient été dé- nbrés, particuliérement les Diſtricts de Vie- & de Dobrzin, cédés au Duc d'Oppelen, toutes les terres de la Ruſſie, que (g) les uverneurs Hongrois, qui les tenoient des ins du feu Roi, avoient venduës aux Lithua- ns à la mort de ce Prince.

INTERREGNE. 1383.

Les Polonois étoient ſi perſuadés, qu'Eliſa- h ayant appris ce qui s'étoit paſſé à leur der- re Diette, craindroit de différer plus long- mps à remplir leurs deſirs, que le terme preſ- t étant prêt d'expirer, pluſieurs (h) d'entre x ſe rendirent à Sandecz pour y recevoir edwige.

Ils ne penſoient pas que le choix qu'ils avoient it de Ziemovit, étoit devenu un nouvel ob- icle à l'arrivée de cette Princeſſe. La (i) Rei- n'approuvoit point qu'on eût deſtiné le Duc à

(f) *Anonym. Archidiac. Gneſnen. pag.* 144.
(g) *Id. pag.* 137, 138. CROMER. *pag.* 348. DLUGOSS. g. 69 HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 117. NEUGEBA- ER. *Hiſt. Pol. pag.* 223.
(h) *Anonym. Archidiac. ubi ſuprà.* DLUGLOS. *pag.* 80.
(i) PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 129.

INTER-REGNE. 1383.

à ſa fille; auſſi ne ſe mit-elle en chemin pour la Pologne, que dans le deſſein d'ébloüir encore la nation par un feint empreſſement à la ſatisfaire. Arrivée à Caſſovie, elle (*a*) prit le parti de retourner ſur ſes pas, ſous prétexte d'un débordement, qui avoit inondé toutes les campagnes voiſines.

Cependant comme il lui importoit plus que jamais de menager les Polonois, elle envoya un des Seigneurs de ſa ſuite à Sandecz, pour s'excuſer de ne pouvoir continuer ſa route. Elle n'oublia point ces ſortes d'offres qui coutent d'autant moins qu'elles ne ſont jamais acceptées, & qui ſont pourtant ſi heureuſes, que malgré leur excès qui en montre la fauſſeté, on en tient compte avec plaiſir, & ſur-tout aux Grands, qui daignent s'abbaiſſer à les faire. Elle fit dire aux Polonois, qu'au moindre chagrin qu'ils auroient de ſon retardement à les joindre, elle étoit prête à tout riſquer pour les contenter.

Aucun d'eux ne parut fâché qu'elle eût rompu ſon voyage. Quelques Palatins même furent détachés pour la prier de le différer. Arrivés à Caſſovie, ils (*b*) firent avec elle un traité par lequel on convint, que ſi Hedwige devenue Reine de Pologne, venoit à mourir ſans enfans, Marie ſa ſœur hériteroit de ſes droits ſur le Royaume: & réciproquement, ſi Marie, qui étoit déja Reine de Hongrie, ne laiſſoit point de poſté-

(*a*) DLUGOSS. *ubi ſuprà. Anonym. Archidiac. Gneſn. loc. cit.* CROMER. *pag.* 354 NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 225. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 118. *vers.*

(*b*) *Id. pag.* 119.

rité, ſes Etats reviendroient à Hedwige, celui de ſes enfans, qui ſeroit alors en poſſeſſion du thrône de Pologne. INTERREGNE. 1383.

t acte ne pouvoit manquer de déplaire à ovit. Il ſe voyoit un grand parti dans la ublique. Il voulut eſſayer de la détacher la Princeſſe de Hongrie, & de ſe faire adjuger la Couronne, de maniere qu'il pût l'aſſûrer ſes deſcendans. Il lui parut aiſé de tout entreprendre dans un temps, où les Polonois n'ayant ien de commun qu'un même eſprit de diſcorde, éünis & ſéparés tout à la fois ne faiſoient cas le leur indépendance, qu'autant qu'ils ſe croioient tout permis.

Appuyé (c) par l'Archevêque Bozenta, & ar le ſéditieux Kozmin, le Duc de Mazovie ivoit fait des intrigues, qui (d) ayant percé juſqu'à Sandecz, avoient plus contribué à y faire excuſer les délais de la Reine, que tous les moyens qu'elle employoit pour les faire accepter. Autant les Senateurs raſſemblés dans cette ville, avoient ſouhaité juſqu'à ce moment de voir paroître Hedwige, autant ils déſiroient alors qu'elle ne ſe preſſât point d'arriver. Dès ſon entrée dans le Royaume, ils auroient été contraints de la donner en mariage à Ziemovit; & ce Prince ſe rendoit indigne du thrône par les efforts qu'il faiſoit pour l'uſurper.

Ils n'étoient pas encore de retour de leur voyage, qu'il (e) voulut les armes à la main ſe rendre

(c) Dlugoss. *pag.* 80. *Anonym. Archid. Gneſn. p.* 145.
(d) Dlugoss. *pag.* 81. Cromer. *pag.* 355. Neugebauer. *pag* 226.
(e) *Anonym. Archid. Gneſn. pag.* 145.

INTER-REGNE. 1383. dre maître de Cracovie. On lui en ferma les portes. Il traita les habitans de rebelles; mais il les craignit, & n'oſant reſter plus long-temps autour de la ville, il mena ſes troupes à Korczin dans le Palatinat de Sendomir, où il ne les occupa qu'à ravager les terres de tous les Seigneurs, qui ne lui avoient point accordé leurs ſuffrages, ou qui avoient abandonné ſon parti. Il (*a*) courut de-là dans la Cujavie, qu'il n'eût point de peine à ſoumettre par la trahiſon de la plûpart de ceux qui en occupoient les forts.

Enflé de ces ſuccès, Ziemovit (*b*) s'arroga le droit d'indiquer une Diette à Siradie, pour s'y faire couronner, menaçant des derniers ſupplices ceux qui devant y paroître refuſeroient de s'y trouver, ou qui oſeroient y apporter des ſentimens oppoſés à ſes vûes. La (*c*) folle arrogance de ce Prince irrita les chefs de l'Etat, & lui aliéna l'affection de ſes créatures mêmes. On mépriſa ſes Univerſaux. L'Aſſemblée ne fut compoſée que de quelques Nobles de la grande Pologne, auxquels préſidoit l'Archevêque de Gneſne, homme vendu depuis long temps à la fortune & à la faveur de Ziemovit.

Le petit nombre des Nonces, qui auroit dû faire retarder la Diette, fut au contraire un motif de ne la point différer; & ce fut dans les premieres fougues d'un zéle bruyant & aveugle, que

(*a*) DLUGOSS *pag.* 82. CROMER. *loc. cit. Anonym. Archidiac. Gneſn. pag.* 146.
(*b*) DLUGOSS. *ubi ſuprà.* NEUGEBAVER. *loc. cit.*
(*c*) DLUGOSS. *pag.* 83.
(*d*) *Anonym. Archid. loc. cit.*

oclama. Roi le Duc de Mazo- INTER-
d) avoit attiré à Siradie les E- REGNE.
vie & de Plock, & ce n'étoit 1383.
Ils devoient lui prêter leur mi-
ronner & ſacrer le Prince; &
effet, s'il n'en eût été empêché
putés, ou plus ſages, ou moins
us les autres.
élection ne fit qu'allumer de
dans l'Etat. Ziemovit fut met-
iége devant Kaliſch, tandis que
les Seigneurs de la grande Po-
irruption dans toutes les terres
lant le punir de s'être prévalu
pour leur donner un Roi.
de Glogaw ne virent pas plû-
nent général de tout le Royau-
trerent à main-armée. Ils cru-
propre à réprendre la ville & le
venſtadt, que le deſir de ſe ra-
erre injuſte & ſanglante les avoit
ier à Caſimir le Grand.
a même temps douze mille Hon-
ſur les frontieres, ayant à leur
e Brandebourg, qui venoit moins
Etat, que pour achever de l'é-
ouvoit le ſoumettre à ſon em-
abord tous ſes efforts contre la
(b) fit des dégâts infinis. Bien-
tôt

150. DLUGOSS. *pag.* 87, 88.
. 85. CROMER *pag.* 356.
OSS. *pag.* 86. *Anonym. Archidiac. p.* 148.
. 87. CROMER *pag.* 357. *Anonym. Ar-*

INTER-REGNE. 1383. tôt (a) après se rejettant sur la ville de Bre-cie, il en forma le siége. Toute la Cujavie ressentoit de ses deprédations; & il l'eût ra-te sans doute, si par la médiation du Duc d'O-pelen, dont il avoit respecté les terres, il n'y consenti à une trêve avec Ziemovit. On ne sçait point quelles raisons de politique lui firent po-les armes. Il (b) retourna presque aussi-tôt Hongrie chargé d'un butin immense; mais capable de le dédommager du thrône où il piroit.

Il étoit à peine sorti du Royaume, que Jagellon y entra avec une puissante armée; s'y empara des Forts de Drohiczin, de Mi-nik, de Kameniec & de Suras. Il n'étoit possible à la nation de résister à tant d'en-à la fois; mais c'est ainsi que ne voulant dépendre que d'elle même, & se prétendant bitre du choix & de la puissance même de Souverains, elle s'étoit jettée dans un ab-de maux où sans vûës, sans desseins, que sans force & sans valeur, elle n'attend plus son salut que du hasard des conjonctures.

1384. Ce (d) fut aussi ce qui engagea le Palatin Kalisch, Sendivoy de Szubin, à demander procuration à l'Evêque de Cracovie, & principaux Seigneurs de cette Province, p aller lui-même en Hongrie presser le dé d'Hedwige, & l'arracher des bras d'une mère qui sembloit ne pouvoir se résoudre à s'en sé-parer.

(a) DLUGOSS. *pag.* 88.
(b) *Id. pag.* 89.

ra la Reine à Jadera en Dalmatie. Il les malheurs du Royaume avec ces rives & ces traits pénétrans, que ſçait nployer une douleur, dont on n'eſt plus . Il l'aſſûra que ſa fille n'auroit pas s poſſeſſion du thrône, qu'on la lui pour reſter auprès d'elle, juſqu'à que ceſſe fût en âge de ſe marier. Il dit h, qu'il lui laiſſeroit pour garans de meſſe pluſieurs jeunes Seigneurs qu'il nés avec lui; & qu'elle ne rendroit , que lorſque la nation lui remettroit x dépôt qu'elle lui auroit confié. Prete le ton d'un Républicain, qui croiaiſſer que de ſe contraindre, il ajoûta rdres de l'Etat ayant réſolu de conſerône dans la maiſon de Loüis, lorſqu'il qu'à eux d'y appeller les deſcendans des rs anciens maîtres, ils méritoient ſans e la Reine leur témoignât plus d'é-'elle ne daignoit leur en marquer; qu'ils mandoient pour toute reconnoiſſance pter promptement l'honneur qu'ils lui ; qu'ils ne pouvoient encore péné-ſſeins; mais quels qu'ils pûſſent être, upplioient de mettre au jour, & de ne ſſer flotter ſi long-temps dans une incruelle, qu'ils regardoient comme la ource des mouvemens & des guerres éſoloient.

INTERREGNE. 1364.

La

Id. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 119. CRO-358.
Id. DLUGOSS. *pag.* 91.

La réponſe d'Eliſabeth ne fut point auſſi préciſe que le demandoit le diſcours d'un homme d'autant plus ſincère, qu'il faiſoit même entendre ce qu'il n'oſoit exprimer. Indigné de ne recevoir que des promeſſes ambiguës, ſans qu'on daignât même lui confier aucun des motifs qui en différoient toujours les effets, Szubin ne garda plus de meſures. Il précipita ſon retour, & l'annonça hautement comme le premier trait d'une vengeance, dont les ſuites étonneroient les Hongrois.

Ses vivacités, ſes menaces allarmerent la Reine. Ne voyant plus en lui qu'un ennemi dangereux, elle (*a*) lui fit défendre de partir, & chargea Jean de Tarnow, Caſtellan de Sendomir, de ſe rendre inceſſamment à Cracovie, & de s'y emparer de la Citadelle, en attendant qu'elle y envoyât des troupes pour tenir la ville & toute la province en reſpect. L'abſence du Caſtellan inquiéta Szubin. Inſtruit du voyage & du deſſein de ce courtiſan trop docile, il réſolut de le prévenir, & ordonnant ſécrettement des relais ſur une autre route, il rompit ſes arrêts & (*b*) arriva en un ſeul jour à Cracovie.

Sur le rapport qu'il fit du triſte ſuccès de ſes négotiations, on aſſembla une Diette à Radomsko, où (*c*) l'on réſolut d'envoyer comme par une

(*a*) DLUGOSS *pag.* 92. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 119. *vers. Anonym. Archidiac. Gneſnenſ. brev. Chron. Cracov. pag.* 151

(*b*) DLUGOSS. *ibid.* STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1153. On pretend qu'en vingt-quatre heures, il fit ſoixante milles de Hongrie. Les milles de ce pays étant plus forts que ceux d'Allemagne, on a de la peine à concevoir ce trait d'hiſ-

ous les reſſorts de la politique. Juſ-
: avoit deſtiné la Pologne à ſa fille
r n'en faire qu'un ſeul Etat avec la
ue Marie poſſédoit déja. Toujours
ce projet, & croyant que le temps
acer les impreſſions déſavantageuſes,
n avoit d'abord conçuës de Sigiſ-
(e) envoya ce Prince pour gouver-
ume, feignant néanmoins, qu'il n'en
nduite qu'en attendant que Hedwi-
ge d'y commander.

point difficile de prévoir que Sigiſ-
olu de ſe faire aux mœurs de la na-
oit de la plier inſenſiblement à ſon
Eliſabeth feroit durer l'enfance d'Hed-
ong-temps qu'elle & ſon Gendre au-
aindre de la voir finir; & que le Prin-
pas plûtôt accoûtumé la Pologne au
ui préparoit qu'il voudroit l'y aſſu-
âtre, en détournant ſur lui les ſuf-
frages

i paroît néanmoins bien conſtaté, & dont
ore en Pologne comme d'un évènement des

INTERREGNE. 1384.

frages donnés à Hedwige, alors encore incap
ble de s'oppoſer à ſes prétentions.

Le Marquis de Brandebourg étoit déja ſur
frontieres, lorſqu'on apprit le deſſein qui le
menoit. Tout (*a*) l'Etat ſoulevé prit d'abo
les armes. On marcha tumultuairement juſqu
Sandecz, d'où on lui envoya défendre de co
tinuer ſa route. On lui déclara, qu'on ne
vouloit ni pour Roi, ni pour Gouverneur,
qu'on traiteroit lui & les ſiens en ennemis, s
oſoit pénétrer dans le Royaume. Il ne conv
noit point à Sigiſmond d'uſer de violence,
il ne l'eût pû, n'ayant avec lui que le cortè
d'un Souverain, qui attendu dans ſes Etats n'a
roit eu beſoin que d'annoncer ſa grandeur p
l'éclat de ſa magnificence. Il ſe hâta de retou
ner ſur ſes pas, ne ſe croyant pas même en ſ
reté à Lubowla où il s'étoit arrêté, & (*b*) q
dépendoit alors de la Hongrie.

Il étoit temps qu'Eliſabeth prît un parti; e
le (*c*) réſolut enfin d'envoyer Hedwige. Preſqu
tous les Grands de l'Etat allerent au devant d'e
le. Ils la trouverent accompagnée du Cardin
D

(*a*) *Anonym Archid. Gneſn. pag.* 152.

(*b*) CROMER. *pag.* 359.

(*c*) *Id. pag.* 390. DLUGLOSS. *pag.* 95. HERBURT. D
FULSTIN. *pag.* 120. *vers*

(*d*) STAN. SARNIC. *pag.* 1154. *Anonym. Archid. pag.* 15
HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſia. pag* 301.

(*e*) Elle étoit née en 1371. DLUGOSS. *pag.* 14, 15.

(*f*) *Id. pag.* 96. CROMER. *pag.* 360. STANISL. SARNI
ubi ſuprà.

(*g*) DLUGOSS. *pag.* 104. PASTOR. AB HIRTENB. *Hi
Polon. pag* 129.

(*h*) *Id. ibid.* HERBURT DE FULSTIN. *pag.* 121. Ce Pri
ce étoit petit-fils de Gédimin, dont nous avons parlé da
la note 3. de la page 42. de ce volume. Gédimin eut ſe
f

Archevêque de Strigonie, de Jean, Chonad, & d'un grand nombre de longrois. La joie fut extrême dans & principalement à Cracovie, où ne fut pas plûtôt arrivée, qu'on (*d*) couronner. INTERRÈGNE. 1384.

(*e*) n'avoit alors que treize ans ; mais découvroit en elle une raiſon épuit ſolide, des ſentimens nobles, & qu'il ſembloit qu'elle n'eût rien à atnps pour ſe perfectionner ni rien à premiers feux d'une jeuneſſe ſans expérieure (*g*) par ſa beauté à la plûonnes de ſon ſexe elle donnoit lieu i'elle égaleroit les plus grands hom-ertus.

Princes ſe preſſerent de la demange. Ils prometeoient tous beaucoup la République. Jagellon (*h*) fut en offrit le plus. Outre la défémoigna pour la nouvelle forme de nt, que la nation vouloit faire aux Souverains mêmes, il (*i*) promit 1385.

filles, dont l'une épouſa Caſimir le Grand. Etats entre ſes fils, un deſquels nommé louze enfans mâles de deux femmes, dont d'un Duc de Witepsk, & l'autre une Prin-, fille du Duc de Tvere. Jagellon étoit l'aît. Son pere lui légua la plus grande parqu'il avoit enlevé peu de temps après la in, à Jawnut ſon frere. Vilna étoit la preté de la Lithuanie, & toutes les autres en DLUGOSS. *pag.* 60, 61, 62. CROMER *pag.* HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. I. Cap. IX.* 194.

s. *pag.* 97. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol.* *pag.*

INTER-REGNE. 1385. mit d'incorporer au Royaume la Lithuanie, la Samogitie, toute la partie de la Ruſſie qui dépendoit de lui, & de reconquerir la Poméranie, la Siléſie, le Palatinat de Culm, les Diſtricts de Dobrzin & de Vielun, & tous les pays qui appartenoient autrefois à la Pologne.

On fit part à Eliſabeth du deſſein & des offres de ce Prince. Inquietée des troubles qu'elle avoit excités en Hongrie, Eliſabeth ne s'occupoit qu'à les calmer, & ne pouvoit y réüſſir ni par ſes hauteurs, ni par ſes ſoupleſſes. Sigiſmond (*a*) ayant ceſſé de lui plaire, elle l'avoit contraint de s'enfuir en Boheme auprès de ſon frere Wenceſlas. Elle (*b*) avoit envoyé une Ambaſſade en France pour offrir Marie à Louis, Duc d'Orléans, frere de Charles VI. Ce Prince ſe trouvant engagé avec Valentine de Milan, qu'il épouſa dans la ſuite, Charles de Duras, Roi de Sicile, fut (*c*) appellé par pluſieurs Grands de

pag. 1157. HENNELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſia. pag.* 301.

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 99.

(*b*) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 349. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. IV. pag.* 27.

(*c*) *Id. pag.* 25. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. IX. pag.* 209. Ce Prince fut aſſaſſiné bientôt après par ordre d'Eliſabeth, qui paya cherement ce crime. Jean Horvat, Ban de Croatie, la fit jetter dans la riviere Bozota, où elle périt. Il retint Marie priſonniere, juſqu'à ce que Sigiſmond l'étant venu réclamer les armes à la main, la remit ſur le thrône, & ſe fit couronner Roi de Hongrie. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. V. pag.* 27. DLUGOSS. *pag* 100. 101. 118. *Chronic.* ENGELHUS. *Tom. II. ſcript. rer. Brunſvic pag.* 1139. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſia. pag.* 300, 301.

(*d*) DLUGOSS. *pag* 97. HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 121. *vers.* NEUGEBAVER. *Hiſt. Polon. pag.* 230.

qui ne pouvant ſupporter le gouver- INTER-
s deux Reines, entraînerent tous les REGNE.
à le choiſir pour leur Roi. Dans ces 1385.
affreux, Eliſabeth prenoit peu d'inté-
t d'Hedwige, beaucoup moins enco-
i des Polonois. Elle (*d*) permit ce
en elle n'eût pû empêcher, quand mê-
roit joui de tout le pouvoir, qu'elle
ogé durant tout le temps que ſa fille-
t été ſur le thrône.
giſſoit plus que de diſpoſer Hedwige à
e Duc de Lithuanie pour époux. Sa
étonna toute la Pologne. Prevenuë en
Guillaume, Duc d'Autriche, elle (*e*)
it une répugnance extrême pour Jagel-
les motifs de ſes refus ſembloient de-
approuvés par ſes ſujets mêmes. Ce
étoit point Chrétien, & les mœurs en-
ages de ſa patrie, n'annonçoient en lui
f) brutalité farouche, plus propre à le
faire

IER. *pag.* 363.
lon avoit déja donné des preuves de férocité.
: de néant, qui avoit été domeſtique du Duc
on pere, étoit entré ſi avant dans ſes bonnes
: ce Prince lui fit épouſer ſa propre ſœur. Une
diſproportionnée bleſſa Kieyſtuth ſon oncle, fre-
th. Le favori, nommé Voydilo, ne pût dige-
ris de Kieyſtuth, & perſuada à ſon maître de
les terres de ce Duc. Boloczk fut bientôt inveſ-
rant cette expédition, l'oncle ſurprit Vilna, fit
iſonnier, enleva toutes ſes Provinces, & fit pen-
. Echappé de ſes fers, Jagellon recommença
où il eût enfin de ſi heureux ſuccès, qu'il re-
mais ſous prétexte d'une conférence, où l'on
: la paix, il fit arrêter Kieyſtuth, le fit mourir
ng-temps dans les fers ſon fils Vitholde. mal-
nds ſervices que ce jeune Prince lui avoit ren-
dus

INTER-REGNE. 1385.

faire regner ſur des eſclaves, qu'à lui ſoumettre des peuples, qui vouloient eux mêmes l'aſſujettir.

En vain (*a*) ſes Ambaſſadeurs le diſoient inſtruit dès ſon enfance des myſtères de la foi par la Ducheſſe ſa mere, Chrétienne de naiſſance, & morte dans le ſein de la Religion. En vain ils le montroient déja prêt à abjurer le Paganiſme, & à y faire renoncer ſes ſujets; elle ne croyoit non plus à ces projets de converſion, qu'au portrait qu'ils lui faiſoient de la douceur & de l'humanité de ſon caractère.

Ce qui achevoit de rendre leurs efforts, & ceux des Polonois inutiles, c'étoit la correſpondance que le Duc d'Autriche entretenoit avec elle; & la réſolution qu'il prit de ſe rendre à Cracovie, où (*b*) la Reine elle-même le preſſoit de venir. Elle (*c*) prétendoit ne plus différer l'exécution des engagemens qu'elle avoit avec lui, & du moment qu'elle pourroit le voir ſans témoins, elle vouloit lui demander ſa foi & lui donner la ſienne. Il ne falloit qu'un premier tranſport de cette Princeſſe pour obliger l'Etat d'accepter un Roi qu'il n'auroit point choiſi. Les

dus auprès de ſon pere en pluſieurs occaſions. DLUGOSS. *pag.* 62. *& ſeqq.* CROMER. *pag.* 362.

(*a*) *Id. pag.* 363.

(*b*) *Id. pag.* 364. DLUGOSS. *pag.* 101.

(*c*) *Id. pag.* 102. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1154. CROMER *ubi ſuprà.*

(*d*) ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. IX. Cap. X. p.* 289.

(*e*) HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 122. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Polon. p.* 130. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. p.* 230.

(*f*) DLUGOSS. *pag.* 103.

(*g*) STANISL. ORICHOVI. OKSZI, *Annal. Polon. p.* 1595.

ndre à la Pologne ; ſçachant même
ic étoit près d'arriver à Cracovie, avec
: faſte d'un Souverain qui veut ébloüir,
ſecrettement, & parut renoncer à la
d'un cœur qui n'avoit pas la liberté
r de lui-même. La Reine de ſon côté
plutôt vû Jagellon qu'elle l'aima, &
engeance, ou par raiſon, elle ne ſe
us du Duc d'Autriche.

1 (g) ne rejetta aucune des conditions,
aux Polonois de lui impoſer pour le
couronne qu'il demandoit. Il ſe (d)
r, & on lui donna dans cette Céré-
nom d'Uladiſlas. Il (e) joignit toutes
pautés à la Pologne, confirma cette
ſerment, y (b) fit ſouſcrire les Prin-
:res, donna (i) les principaux de ſes
ſujets

IER. pag. 366. DLUGOSS. pag. 104. Anonym.
. 154.

OSS. pag. 105. Il poſſédoit outre la Lithuanie
itie, la Poléſie, la Podlaquie, les Diſtricts de
de Poloczk, de Smolensko, de Mſciſlaw, la
te entiere, la Kiovie, la Volhynie, & une par-
dolie. KOIALOWICZ. Part. I. Hiſt. Lituan. Lib.

1386. ſujets en ôtage pour ſûreté de ſes promeſſes, il épouſa enfin Hedwige, & (*a*) il fut ſacré par l'Archevêque de Gneſne.

JAGELLON ou ULADISLAS V. Le nouveau Roi ſçut bientôt réparer par ſa politique les brêches qu'il avoit été contraint de faire à ſon autorité. Il fut plus habile à régler les mœurs de la nation, que l'indépendance qu'elle aimoit n'étoit capable de les corrompre. Il ſe fit un art de commander ce qu'il conſeilloit, & par ſes qualités ſupérieures & ſon ingénieuſe douceur, il acquit plus d'empire dans l'État, qu'il n'y en auroit eû par tous les droits d'un pouvoir deſpotique.

1387. Ses premiers ſoins furent de (*b*) travailler à la converſion de ſes anciens peuples. Hedwige touchée du même deſir, voulut l'aider à les ſoumettre à la foi. C'étoient les ſeules conquêtes qu'elle pût partager avec lui. Elle le ſuivit en Lithuanie, où elle eut le plaiſir de le voir (*c*) exhorter, catéchiſer lui-même des hommes groſſiers, & plus intraitables par leur dépravation, que par leur ignorance. Il deſcendoit ſelon les be-

(*a*) STANISL. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1155. DLUGOSS. *pag.* 106. PASTOR. AB HIRTENB. *Fior. Pol. Lib. III. Cap. I. pag.* 131. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 122. *vita Anonymi Archidiac. Gneſnenſ. pag.* 154.

(*b*) CROMER. *pag.* 368. DLUGOSS. *pag.* 109. L'idolâtrie des Lithuaniens ſe reſſentoit beaucoup de l'aprêté & de la rudeſſe de leur génie. Ils adoroient le feu & l'entretenoient religieuſement dans leurs temples. Ils s'étoient fait une Divinité du Tonnere. Les Forêts, certains Arbres leur étoient ſacrés. Ils n'oſoient les abbattre, non pas même y toucher, ils auroient crû mourir auſſi-tôt, ou être percés de quelqu'un de leurs membres. Les Serpens & les Viperes étoient des objets de leur culte. Chaque famille avoit les ſiens, qu'elle nourriſſoit avec ſoin. On leur immoloit des coqs, & on leur faiſoit des libations de lait. Au commen-

s juſques dans les moindres détails d'une JAGEL-
ction pénible, & il achevoit de réduire LON OU
: dons, où par ſes careſſes, ceux qu'il n'a- ULADIS-
û vaincre par la force de ſes raiſons. Le LAS V.
fut ſi grand & ſi prompt, qu'en (*d*) peu 1387.
ps le Chriſtianiſme fut preſque entiere-
établi dans toute l'étendue de cette pro-

néceſſité où il étoit de fixer ſon ſéjour
logne; car (*e*) c'étoit un des articles qu'il
ſignés à ſon couronnement, l'obligea de
n Gouverneur en Lithuanie. Il ne pou-
'ailleurs ſans imprudence abandonner ſes
aux Etats dans un commencement de ré-
& ſur-tout au moment que pour en ac-
les ſuffrages, il venoit d'en étendre les
s. Il craignoit auſſi qu'il ne s'élevât des
les dans ſon Duché, ſi déſormais livrés à
nêmes, les Lithuaniens n'avoient d'autre
contre leur aprêté ſauvage, que la Reli-
qu'il leur avoit fait embraſſer.

Il

ment du mois d'Octobre, après la récolte des fruits,
uſoit parmi eux un ſacrifice ſolemnel, ou ils aſſi
en foule. Il duroit trois jours. Ils ſe regaloient les
s autres des viandes qu'ils avoient offertes à leurs
. S'ils avoient fait des captifs à la guerre, ils choi-
t le plus jeune & le mieux fait, & le brûloient
s l'offroient en holocauſte pour l'expiation de leurs
. CROMER. *pag.* 365, 366. DLUGOSS. *p.* 113, 114.
L. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1155.
d. *pag.* 1156. CHRISTOPH. HARTKNOCH. *de Rep.*
g. 79.
L'Evêché & le Chapitre de Vilna furent fondés preſ-
ſi-tôt avec ſept Paroiſſes en divers lieux. DLUGOSS.
2. CROMER. *pag.* 368.
DLUGOSS. *pag.* 69. CROMER. *pag.* 348.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1387.

Il (*a*) leur donna pour Commandant Skirgellon, Duc de Troki, l'un de ſes freres ; & peut-être par ce choix, eut-il encore deſſein d'appaiſer les murmures des autres Princes de ſa maiſon, qu'il preſſentoit devoir être irrités, de ce qu'au préjudice de leurs prétentions & de celles de leurs enfans, il eût ſacrifié tous ſes vaſtes domaines pour une couronne, où ſa famille ne pourroit jamais prétendre par droit de ſucceſſion. Skirgelon les regiſſoit au nom & ſous les ordres du Roi & de la République.

Déja les ſujets de ces Etats, moins eſclaves de l'habitude & de leurs préjugés, qu'on ne l'eût penſé, plus jaloux de leur repos, que de leur indépendance, paroiſſoient plus touchés de l'union qui augmentoit leurs forces, que de la gloire qu'ils avoient euë juſqu'alors de ſe ſoutenir ſans ſecours. Les ôtages avoient été rendus, & la Pologne qui commençoit à jouïr des fruits de ſa politique, ne doutoit point de la durée de ſon bonheur.

1388. Celui de Jagellon fut bientôt troublé par les ſoupçons & les défiances d'une jalouſie, dont il ne pût preſque jamais modérer les tranſports. Cette triſte paſſion le mit ſur le point de ſe ſéparer

(*a*) *Id. pag.* 368. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. Part. II. pag.* 1. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag* 233. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 132.

(*b*) Il étoit de la maiſon de Strzegomia. DLUGOSS. *pag.* 102. OKOLSKI. *orb. Polon. Tom. I. p.* 571. & *Tom. III. p.* 139.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 119. 122. CROMER. *pag.* 370. STANISL. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1157. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 133. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 125. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 234.

(*d*) DLUGOSS, *pag.* 123.

ige. Il ne pouvoit s'imaginer qu'a- JAGEL-
noyens de plaire, elle pût réſiſter LON ou
: faire aimer. ULADIS-
LAS V.
Chambelan de Cracovie, nommé (b) 1388.
nnut le foible de ce Prince, & par
u'on ignore, & qu'il importe peu
l oſa malignement lui faire (c) en-
le Duc d'Autriche s'étant rendu ſe-
près de la Reine, avoit eu durant
s de fréquens entretiens avec elle.
us qu'il n'en falloit pour mettre le
: les nouveaux époux. Jagellon fit
ſſentiment, & l'auroit porté juſ-
excès, ſi quelques Grands de l'E-
pris connoiſſance de cette affaire.
: Délateur. Ils voulurent l'entendre,
ne put rien prouver, ils le (d) con-
la peine des calomniateurs, qui (e)
liere en Pologne.
es ſurvenus en Lithuanie firent quel- 1389.
verſion aux inquiétudes de Jagellon.
n Couſin-germain, avoit fait le pro-
rer de tout le Duché, & de s'y ren-
nt de toute autre Puiſſance.

Skir-

niateur convaincu doit en plein Sénat ſe
ſous le ſtalle de celui dont il a bleſſé l'hon-
haute voix qu'en répandant contre lui des
, il en a menti comme un chien. Cette
ique achevée, il faut qu'à trois diverſes
voix d'un chien qui abboye. DLUGOSS.
NIC. PAS. AB HIRTENB. *ubi ſuprà*. Cette
niateurs eſt encore en uſage en Pologne.
. *p.* 120. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. Part.*
MER. *p.* 369. PASTOR. AB HIRTENB. *Hor.*

JAGEL-LON OU ULADIS-LAS V. 1389.

Skirgelon (*a*) y étoit devenu en horreur par ſes concuſſions, par ſes cruautés, par ſes débauches, par une tyrannie d'autant plus affreuſe, qu'elle étoit moins l'effet d'un orgueil qui veut tout ſoumettre, que d'un naturel féroce que rien ne peut dompter. La pluſpart des citoyens réduits au déſeſpoir, méditoient une révolte. Ils n'attendoient qu'une occaſion de la faire éclater. Vitolde connut leur deſſein. Il s'étudia à groſſir leur faction de tous ceux qui moins irrités contre le Prince, trouvoient du moins quelque avantage à ne lui point obéir. Il eut recours aux Chevaliers Teutoniques, qui (*b*) ne voyoient qu'à regret l'union de la Lithuanie avec la Pologne, & qui n'ignoroient point l'engagement que Jagellon avoit pris de revendiquer la Poméranie, & le Palatinat de Culm.

Toujours prêts à fournir des armes à quiconque oſoit entreprendre de troubler l'Etat, les Chevaliers marquerent d'autant plus d'ardeur à ſoutenir Vitolde, que ce chef de parti leur ouvroit un moyen d'agir pour leurs propres intérêts. Ils (*c*) prétendoient uſurper la Lithuanie à la faveur des mouvemens, qu'il auroit l'adreſſe d'y exciter. Ils n'appuyoient ſa témérité, que pour l'en punir; & la punition qu'ils lui réſervoient;

(*a*) CROMER. *ubi ſuprà*. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. Part. II. pag.* 2.
(*b*) DLUGOSS *pag.* 106.
(*c*) CROMER. *pag.* 369. KOJALOW. *Hiſt. Lituan. pag.* 5.
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 124.
(*e*) KOJALOW *Hiſt. Lituan. pag.* 15. CROMER *pag.* 37[illegible]
(*f*) KOJALOW. *ibid.*

: de lui enlever un jour tout le fruit
ɔ.
d) ſe mit en devoir de faire échoüer
. Il trouva tout d'un coup dans ſon
ſſources qui ne viennent ordinaire-
le l'expérience & de la réflexion.
former de grands deſſeins & de les
le à pénétrer ceux des autres ; ſage,
t à décider, heureux à profiter des
s : ſes moindres qualités furent d'être
ns les combats.
iis à la tête de l'armée Polonoiſe, il
cours de ſes Etats. Sa campagne fut
iſe. Il (e) attaqua les forts de (f)
è (g) Camienyecz, & de Grodno,
ent de l'appanage de Vitolde, (i) &
t maître à la vûë même des Cheva-
pour les défendre n'oſerent haſarder

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1390.

La priſe de ces places ne pût les
Ils (k) firent de nouvelles levées, &
it une eſpèce de croiſade contre les
. On ignoroit encore dans les pays
ue celui qu'ils menaçoient n'étoit
e. Pluſieurs Princes Chrétiens vou-
ribuer à le détruire. On ne ſçavoit
rtir les peuples, que le fer à la main.
ıtôt accourir grand nombre de Fran-
roſſir l'armée des Teutoniques. Le

(a) Duc

16.
3.
17, 18. DLUGOSS. *pag.* 125. CROMER. *pag.*
SAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 234.
15 *pag.* 127.
owicz. *Hiſt. Lituan. Part. II. pag.* 19.

JAGELLON ou LADISLAS V. 1390.

(a) Duc de Lancaſtre, fils de Henri IV. Roi d'Angleterre, leur amena des troupes de ſa nation.

Ordinairement ſouples juſqu'à la baſſeſſe quand ils manquoient de forces, les Chevaliers ſe montrerent audacieux juſqu'à l'inſolence dès qu'ils ſe crurent en état de pourſuivre leur deſſein. Leur armée étoit formidable. Ils (b) la partagerent en trois corps qui prirent chacun des routes différentes pour ravager en même temps une plus grande étenduë de pays. L'une de ces diviſions étoit commandée par le Grand-Maître de l'Ordre, Conrad de (c) Valenrod, l'autre par le Maître-Provincial de Livonie, & la derniere par Vitolde, qui avoit ſous lui tous les Lithuaniens de ſon parti. Le rendés-vous étoit marqué à Kowno près du confluent du Niémen avec la Wilia. On marcha de-là vers Troki, que (d) l'on mit en cendres; & enſuite du côté de Vilna que l'on avoit deſſein d'inveſtir.

Les Pruſſiens étoient déja aſſez près de la ville lorſqu'ils (e) virent paroître les troupes de la couronne commandées par Skirgelon. Ils ne les prirent d'abord que pour un détachement envoyé à la découverte : étonnés de leur petit nombre, ils crurent les repouſſer d'un ſeul effort. Ils tomberent impétueuſement ſur elles, & ils ne purent les ébranler. Le (f) combat fut long & opiniâtre. Il ne ceſſa que par la retraite des Lithuaniens, dont l'intrépidité avoit tout d'un

(a) DLUGOSS. *ubi ſupra.* CROMER. *p.* 372. KOJALOWICZ. *pag.* 18.
(b) *Id. pag.* 19.
(c) ALEXAN. GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. II. pag.* 126.
(d) DLUGOSS. *pag.* 128.

ns les troupes mêmes qui devoient la
:. Prêt d'attaquer un des forts de la
l: (g) l'apperçut tout en feu. C'étoit
s de ceux qu'il avoit corrompus par
ſſes. Sentant d'abord l'avantage que lui
n accident, toujours ſuivi de déſordre
ouble, il ſe preſſa d'avancer, & reſſer-
-à-peu la garniſon du fort & les habi-
ourus pour éteindre l'incendie, il les
périr, les uns par les flâmes, les autres
r de ſes ſoldats.

b) Duc Korigelo, frere de Jagellon, vou-
apper à l'un & à l'autre danger, tomba
corps de Teutoniques. Inconnu, il eût
t perdu la vie, mais ſon nom ne ſervit
faire garder plus étroitement. On le con-
Vitolde, qui plus barbare que ceux qui
t arrêté, lui fit ſur le champ trancher

acte de cruauté qui auroit dû naturelle-
timider les aſſiégés, ne fit que rendre
fficile la priſe des autres forts dont il
reſtoit

JAGEL LON ou ULADIS- LAS V. 1390.

reſtoit à ſe rendre maître. Le Gouverneur ſu tout, Nicōlas (*a*) Moskorzewski, homme fe me & courageux, aima mieux dès ce momer au défaut de toute reſſource, s'abandonner ſon déſeſpoir, qu'à la diſcrétion d'un ennem qui par le ſeul motif de lui inſpirer de la crai te, avoit oſé tremper ſes mains dans ſon pa pre ſang.

Plus attentif qu'auparavant aux manœuvres d Vitolde, il commença par s'aſſûrer de ſa garni ſon, il (*b*) en chaſſa tous les ſoldats ſuſpects & il ne douta point que cette réforme, au lie de l'affoiblir, n'augmentât ſes forces. Renferm dans le fort ſupérieur de la ville, il s'y mainti durant (*c*) trois mois avec un courage invinci ble. Il (*d*) vit ſes murs renverſés ſans vouloi ſe rendre, & il ſe fit craindre lors même qu'i n'avoit plus rien à eſpérer.

Laſſés de tant de réſiſtance, les (*e*) Chev liers prirent enfin le parti de retourner chez eux Cette réſolution déplût à Vitolde. Dans le chi grin qu'il en conçût, il (*f*) fit pendre par le pieds ſon (*g*) beau-frere, le Prince Narimunth Duc (*h*) de Pinsk, qu'il avoit fait priſonnie durant le ſiége. L'arbre où il le fit attacher n'é toi

(*a*) DLUGOSS *pag.* 121. CROMER. *pag.* 369. STANISL SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 158. Il étoit de la maiſon d Pilawa, & Vice Chancelier du Royaume. SIMON. OKOL KI. *orb. Polan. Tom. II. pag.* 395, 396. DLUGOSS. *pag.* 131

(*b*) KOJALOWICZ. *Hiſt Lituan. pag.* 22.

(*c*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 129.

(*d*) *Id pag.* 128. KOJALOWICZ *pag.* 21.

(*e*) *Id. pag.* 22. DLUGOSS *pag.* 130.

(*f*) *Id. pag.* 129. *in fine.* KOJALOWICZ. *p.* 22. CROME *pag.* 372. NEUGEBAVER. *pag.* 236.

pas loin des remparts. Il l'y laiſſa expoſé JAGEL-
s les traits des aſſiégés, juſqu'à ce qu'enfin LON ou
me ſorte de pitié qui ne convenoit qu'à lui VLADIS-
il acheva lui-même de le tuer à coups de LAS V.
1390.
ts.

ſolu de périr, ou de ſe rendre maître de la 1391.
nie, Vitolde (*i*) y revint l'année d'après
: les Chevaliers, qui n'avoient pas moins à
r d'enlever ce pays à la Pologne. Ils y trou-
nt du changement. Skirgelon n'y comman-
plus. Sous (*k*) prétexte de lui donner un
vernement plus honorable, Jagellon l'avoit
yé en Ruſſie, & pour l'y attacher davan-
, il l'avoit fait Duc de Kiow. Moskorzews-
yant demandé ſon rappel, avoit été remplacé
un Général auſſi habile. C'étoit Jean Oleſ-
i de la maiſon (*l*) de Dabno. Vilna (*m*) étoit
né & plus en état que jamais de ſoutenir un
e. Auſſi tous les nouveaux efforts des Che-
rs furent inutiles. Ne pouvant forcer cette
: à ſe rendre, ils ſe contenterent de faire le
ât aux environs & d'élever (*n*) trois forts
le Niémen.

Rien ne marquoit davantage, qu'ils étoient
jours dans le deſſein de ſubjuguer le pays.
puiſement (*o*) où il étoit, & la difficulté
d'ar-

i) DLUGOSS *pag.* 130.
k) Ce Duché eſt dans le Palatinat de Brzeſcie. CELLAR.
297.
l) KOJALOWICZ. *pag.* 24. DLUGOSS. *p.* 131. CROMER.
373.
m) KOJALOWICZ *pag.* 23. DLUGOSS. *ubi ſuprà.*
n) OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. I pag.* 141.
o) KOJALOWICZ. *pag.* 24, 25.
p) *Id. pag* 27 DLUGOSS. *pag.* 132. CROMER. *pag.* 373.
q) KOJALOWICZ. *pag.* 29.

JAGELLON OU ULADISLAS V.

d'arracher des ſubſides aux Polonois pour la défenſe d'une Province, dont ils avoient crû jouïr ſans embarras, obligerent enfin Jagellon à faire ſa paix avec Vitolde.

1392. Il (a) lui envoya ſecrettement un des fils du Duc de Mazovie, Henri, Evêque (b) de Plock. Le traité (c) fut dreſſé à l'inſçu des Chevaliers Teutoniques, & bientôt après ſigné à Vilna; où (d) le Roi ne prenant conſeil que des circonſtances du temps, reçut ſon ennemi avec ces marques de bonté qui ſemblent n'appartenir qu'aux grands Princes, & qui, ne fuſſent-elles qu'un effet de politique, ne laiſſent pas par l'effort qu'elles leur coutent, de faire honneur à leur vertu. Il établit (e) Vitolde Souverain de la Lithuanie & de la Ruſſie, à condition qu'il ne tiendroit ces Etats que comme des Fiefs de la Pologne; à qui il en prêteroit hommage, qu'il l'aideroit déſormais dans toutes ſes guerres, & qu'en un mot, il ne négligeroit envers elle aucun des devoirs de vaſſal.

Il étoit à craindre que Vitolde, Prince auſſi inquiet que valeureux, ne ſe fît de nouveaux droits ſur la Lithuanie, & que plus puiſſant qu'il n'avoit jamais été, il ne méconnût ſa dépendance & ne fauſſât ſes ſermens. La ſituation de Jagellon n'étoit point heureuſe. Pour une couronne qu'il n'étoit point aſſûré de faire paſſer

(a) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 135. CROMER. *pag.* 374.
(b) STAN. LUBIENSKI. *Oper. poſthum. ſer. & vit. Epiſc. Plocens. pag* 353.
(c) KOJALOWICZ. *pag.* 30.
(d) *Id pag.* 32. DLUGOSS. *pag.* 136.
(e) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 33. CROMER. *pag.* 374, 375. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1158. NEUGEBAVER.

ſes enfans, il riſquoit de perdre tous les qu'il avoit hérités de ſes peres, & en ap- ant un ennemi dangereux, il s'en attiroit utre auſſi redoutable. JAGELON ou ULADISLAS V. 1392.

irgelon (*f*) ne pût ſupporter que l'on eût é à Vitolde la ſouveraineté d'une Provin- dont il n'avoit eu que le ſimple gouverne- r, & que déſormais, comme Duc de Troki Kiow, il dût être ſoumis à un Prince, (*g*) lui ayant fait le premier des offenſes telles, ne lui laiſſoit plus aucune réconcilia- à eſpérer. Des ſentimens de jalouſie, peut- moins fondés, mais auſſi vifs, ſoulevoient même-temps les autres freres du Roi de Po- e. Le (*h*) plus emporté étoit Suidrigelon, pendant que le Duc de Kiow ramaſſoit des es en Ruſſie, eut recours aux Chevaliers, ec les ſecours qu'il en obtint ſe répandit ord ſur les frontieres de la Podlaquie, péné- enſuite plus avant, & après avoir fait des ts horribles dans les appanages même du veau Duc, amena 3000. priſonniers en Pruſſe. es (*i*) déſordres plus affreux que ceux que 1393. ellon avoit pris ſoin d'étouffer, obligerent Prince à retourner en Lithuanie. Il s'efforça déſarmer Skirgelon, & (*k*) à force d'ajoûter nouvelles poſſeſſions à celles qu'il lui avoit déja

ER. *Hiſt. Pol. pag.* 237.
f) KOJALOWICZ. *pag.* 35. DLUGOSS. *p.* 137. PASTOR. HERTENB. *Flor. Polon. pag.* 133.
g) KOJALOWICZ. *pag.* 11.
h) *Id. pag.* 35, 36.
i) DLUGOSS. *pag.* 137. CROMER. *pag.* 375.
k) DLUGOSS. *pag.* 138. KOJALOWICZ. *pag.* 36.

JAGELLON ou VLADISLAS V. 1393.

déja cédées, il l'engagea à vivre en paix avec Vitolde, qui (a) de son côté fit toutes les démarches nécessaires pour donner à ce Prince des marques de son amitié.

Il restoit à gagner Suidrigelon, mais il ne fut pas possible de lui faire abandonner la Prusse. Les Chevaliers le jugeant utile à leurs desseins, ne manquerent point de lui représenter les insinuations de Jagellon, comme un effet de la foiblesse de ce Prince. Ils (b) armoient actuellement pour rentrer dans le Duché, & ils ne tarderent pas de se mettre en campagne.

1394. Leur expédition ne répondit ni à leurs desirs, ni aux frais immenses qu'ils avoient faits pour la rendre moins malheureuse que les autres. Vitolde étoit un des Princes de son temps le plus féroce, il est vrai; mais il (c) avoit de l'esprit & du courage. Sa valeur égaloit sa politique, & l'une & l'autre régloient sa fortune indépendamment des caprices du hasard. Les Chevaliers le trouverent toujours sur leurs pas, ou prêt à s'opposer à leurs projets qu'il avoit eu l'art de prévoir, ou résolu d'exécuter des desseins dont il ne leur avoit pas donné la moindre défiance. Ils (d) tenterent encore en vain le siége de Vilna, & ils (e) retournerent dans la Prusse moins piqués

(a) *Id. pag.* 37.
(b) *Id. pag.* 38.
(c) CROMER. *pag.* 450. DLUGOSS. *pag.* 558. KOJALOW. *Hist. Lituan. Part. II. pag.* 139.
(d) *Id. pag.* 40. DLUGOSS. *pag.* 140. CROMER. *p.* 377.
(e) KOJALOWICZ. *pag.* 41.
(f) *Id. pag.* 42.
(g) *Id. pag.* 49.
(h) *Id. pag.* 44. 46.

par honneur de leurs mauvais ſuccès, qu'a- JAGEL-
s à les réparer par des motifs de vengean- LON ou
à peine délivré de ces ennemis, Vitolde en- ULADIS-
it d'agrandir ſes Etats. Peut-être n'avoit-il LAS V.
n d'augmenter ſa puiſſance, que pour ſe 1394.
aire à la domination des Polonois; peut-
vouloit-il ſimplement ſe paſſer de leur ſe-
& (*f*) ſe mettre en état de réſiſter lui ſeul
forces des Teutoniques. Il (*g*) porta la guerre
la Podolie, & il la ſoumit. La (*h*) Severie
éſiſta en vain. Il (*i*) ſe rendit maître du
hé de Smolensko. Il (*k*) mit ſous le joug
ſeigneurie de Pleskow. Il (*l*) s'empara de la
de Novogrod dans la Ruſſie occidentale, &
) étendit ſes domaines depuis la mer Balti-
juſqu'au Pont-Euxin.

Durant ces expéditions, Jagellon travailloit 1396.
à reſaiſir des biens qui appartenoient à la Cou-
ne, & que les Rois ſes prédéceſſeurs en a-
nt démembrés. Le (*m*) Duc d'Oppelen re-
it de rendre les terres de Vielun & de Dobr-
, que Loüis lui avoit cédées, & il ne vou-
même pas en faire hommage à la nation.
(*n*) Roi ſe réſolut à lui faire la guerre; mais
pendant qu'il s'occupoit à prendre les places
Diſtrict de Vielun, dont il ſe rendit maître,
à

) *Id. pag.* 54.
) CHRIST HARTKNOCH. *de rep. Pol. p.* 199. DLUGOSS.
492. CROMER. *pag.* 440. KOJALOW. *pag* 121.
) *Id. pag.* 123. CHRIST. HARTKNOCH. *loc. cit.* DLU-
S *pag.* 509, 510. *& ſeqq.* CROMER *pag.* 443.
) CHRIST HARTKNOCH. *ubi ſuprà.* KOJALOW. *p.* 139.
) DLUGOSS. *pag.* 144. CROMER. *pag.* 378.
) HENELII AB HENNENFELD. *Annal Sileſia. pag.* 303.
) DLUGOSS. *pag.* 148. CROMER. *pag.* 379.

JAGEL-LON OU ULADIS-LAS V. 1395.

à la réſerve du fort de Boleſlaw, que les eaux de la Proſna, qui l'environnoient de toutes parts, rendoient inacceſſible, le (a) Duc prit le parti d'engager aux Teutoniques la terre de Dobrzin. Il la leur abandonna pour 40000. florins de Pologne, & il ne fut plus poſſible de l'arracher des mains des Chevaliers, qui plus injuſtes que le Duc, eurent moins de honte de l'avoir acceptée, que ce Prince n'avoit de regret de ne la plus poſſéder.

Vitolde occupé de ſes conquêtes, ne pouvoit aider Jagellon à la recouvrer, & nulle autre puiſſance voiſine n'étoit en état de lui fournir les ſecours néceſſaires pour mettre à la raiſon de ſi redoutables uſurpateurs. Son beau-frere Sigiſmond, (b) Roi de Hongrie, avoit entraîné preſque tous les Princes de l'Europe à une guerre contre l'Empereur des Turcs, Bajazet I. qui (c) après avoir dépouillé la pluſpart des Princes Aſiatiques de leurs Etats & ſubjugué les Thraces, les Grecs & les Macédoniens, venoit de lui enlever la Raſcie & la Bulgarie.

Sigiſmond avoit couvert ſa vengeance d'un prétexte de Religion. La France chez qui regnoit encore le deſir d'exterminer les infideles, lui avoit envoyé de puiſſants ſecours ſous la conduite

(a) DLUGOSS *pag.* 149.
(b) *Id. pag.* 145.
(c) CROMER. *pag.* 380. PETR. DE RENA. *ver.* [illegible] *Contur V. pag.* 28.
(d) DLUGOSS. *pag.* 146. CROMER. *pag.* 381.
(e) DLUGOSS. *pag.* 145. *in fine.* PETR. DE RENA. *pag.* 29. *Reſpub. & Stat. Imperii Rom. Germaniæ. Tom. I. pag.* 920. STAN. SARNIC *pag.* 1138. *Thuan.* ENGELHUS. *Tom. II. ſcript. ver. Brunſvic. pag.* 1135.
(f) L'armée de Bajazet étoit de ſoixante mille hommes de

de Jean, Comte de Nevers, fils du Duc JAGELLON ou ULADISLAS V. 1395.
ourgogne. Les (d) Bohemes, les Allemands,
ors Polonois même s'étoient croisés, & ce
it qu'après leur expédition que Jagellon
oit se flatter d'être aidé dans ses projets
re les Teutoniques.

on espérance fut vaine. Bajazet faisoit le
de Constantinople, quand il apprit que
Chrétiens, pour achever de reprendre la
rie, avoient investi Nicopolis. Il courut
cours de cette place, & ne pouvant la dé-
que par une bataille, il n'hésita point de
mer. Elle (e) fut plus funeste aux Fran-
par leur précipitation à l'accepter, qu'elle
fut d'abord aux autres nations, qui jalouses
voir les premiers fondre sur l'ennemi, ne
resserent point de soutenir leur attaque. El-
yerent bientôt cherement leur cruelle len-
Le Turc (f) fit main-basse sur tout ce
se présenta devant lui. Le Comte de Ne-
fut fait prisonnier, & il eut la douleur de
massacrer sous ses yeux par ordre de Ba-
six cens François que le fer avoit épar-
au plus fort de la bataille. On ne lui ôta
t la vie. Il ne la dut qu'à l'avarice de l'Em-
, à (g) qui il fut contraint de donner
200000.

beval & de deux cens quarante mille fantassins. Les
tiens étoient au nombre de vingt mille cavaliers, &
ixante mille hommes de pied. La perte de ceux-ci
a à vingt mille hommes, qui resterent morts sur la
; & celle des Turcs à soixante mille; mais il est vrai
presque tous les Chrétiens qui ne furent point tués,
t faits prisonniers par les barbares. *Resp. & Stat. Im-*
Rom. Germ. p 320. HENELII AB HENNENFELD. *Annal.*
pag. 203.

) PETR. DE REWA. *pag* 29.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1395.

200000. ducats pour avoir la liberté de retourner dans ſa patrie. Sigiſmond plus heureux ſe ſauva dans une barque, où (a) le Burggrave de Nuremberg le preſſa d'entrer. Il deſcendit le Danube, & arriva à Conſtantinople, d'où une flotte Venitienne le ramena bientôt après dans ſon pays.

Il (b) y fut à peine que la Reine ſon épouſe mourut. Jamais (c) cette Princeſſe ne l'avoit aimé, & les Hongrois ne l'eſtimoient point, ſur tout depuis la bataille, où (d) voulant feindre de la valeur, la ſeule des vertus qu'on ne peut contrefaire, il n'avoit réuſſi qu'à mieux faire connoître ſa lâcheté. La (e) pluſpart de ceux même qui lui avoient déféré la couronne, prétendoient la lui enlever. Leur deſſein étoit de l'offrir à Hedwige. Ils n'ignoroient point la (f) convention faite douze ans auparavant à Caſſovie entre la Reine Eliſabeth & les principaux chefs de la République. Marie étoit morte ſans enfans, & le traité portoit que dans ce cas, la Reine de Pologne ſeroit ſeule en droit d'hériter de la Hongrie. Les révoltés ne demandoient qu'à être appuyés. Ils ſollicitoient Jagellon de prendre les armes.

Rien

(a) Il étoit de la maiſon de Hohenzollern. Il s'appelloit Jean, & il étoit frere de Frederic, a qui Sigiſmond, du conſentement de ſon frere Wenceſlas, Roi de Boheme, avoit donné ſept ans auparavant le Marquiſat de Brandebourg Cet empreſſement du Burggrave Jean à ſauver Sigiſmond, fut cauſe que ce Prince étant devenu Empereur, érigea le Marquiſat de Brandebourg en Electorat : ce qui arriva au Concile de Conſtance en 1417. HENELII AB HENNENFELD. *Annal Sileſ. pag.* 302, 303. LUDOV PETR. GIOVANNI *German Princ. Lib. II. de Reg. gente Boruſſ. Cap. I. pag.* 13, 14, 15.

(b) DLUGOSS. *pag.* 147.

Rien n'importoit tant à la Pologne que la union des deux Royaumes ſous un chef de la maiſon. Les Teutoniques auroient plié devant lui, & Vitolde n'eût oſé affecter l'indépendance à laquelle on craignoit qu'il n'eût deſſein d'aſpirer. Ebranlé par ces motifs, Jagellon (*g*) fit mettre en campagne. N'oſant dénuer ſes Etats de troupes, il ne prit avec lui que de ſimples détachemens. Il eſpéroit d'être ſoutenu par le parti qui réclamoit ſes forces, & ſes ſuccès ne dépendoient que de la premiere chaleur du ſoulevement qu'il alloit favoriſer. JAGELLON ou ULADISLAS V. 1395.

Il l'eût vû éclorre ſans doute, s'il eût pû pénétrer aſſez avant dans le pays. Il fut arrêté ſur les frontières par l'armée de Sigiſmond. Elle (*b*) étoit commandée par Jean Canyſa, Archevêque de Strigonie, & ſi ſupérieure à celle des Polonois, que la plus déterminée valeur n'eût pû en venir aux mains avec elle. Le courage de Jagellon étoit un courage d'honneur & de raiſon, & jamais il n'affronta les dangers au hazard d'eſſuyer des malheurs, qui tiennent preſque toujours lieu de fautes.

La crainte qu'il ne revint contre Canyſa avec plus

(*c*) PETR. DE REWA. *Contin. IV. pag.* 27.
(*d*) *Reſp. & Stat. Imperat. Roman. Germ. pag.* 320.
(*e*) DLUGOSS. *pag.* 147. Deja quatre ans auparavant les Croates, les Boſniens, les Bulgares, les Valaques, & tous les ſujets de la Hongrie, ſitués au-delà du Danube, ne voulant point reconnoître Sigiſmond pour leur Roi, avoient voulu ſe ſoumettre à Hedwige. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1158.
(*f*) DLUGOSS. *pag.* 80. CROMER. *pag.* 354. HERB. DE ULSTIN. *pag.* 119.
(*g*) CROMER. *pag.* 378.
(*b*) *Ibid.*

JAGEL-LON ou ULADIS-LAS V.

tiles. Vitolde assembla toutes ses forces sur les frontières du Duché de Smolensko, d'où (a) il envoya ordre à tous les Princes ses feudataires de le venir joindre avec leurs contingens. Ces renforts ne furent pas plutôt arrivés, qu'il (b) partagea son armée en deux corps. L'un, sous la conduite du Duc de Mscislaw, devoit entrer dans la Province de Rhesan, située entre les rivieres d'Occa & du Tanaïs. L'autre que commandoit un général Lithuanien, avoit ordre de passer ce dernier fleuve, & de pénétrer même dans le pays au-delà du Wolga, moins pour s'y établir que pour en reconnoître la situation & les forces. Le premier subjugua sans obstacle le Duché de Rhesan. Le (c) second harcelé à chaque pas par une armée de Tartares, revint assez heureusement, après avoir appris par leurs attaques plus vives qu'opiniâtres, qu'il ne falloit pour les vaincre, que les attendre de pied ferme & les mépriser.

1396.

1397. Enhardi par ces succès, & (d) renforcé par les troupes de Basile, Duc de Moscovie, dont il avoit épousé la fille, Vitolde marcha vers Azoph.

(a) KOJALOWICZ *pag.* 57.
(b) *Id. ibid.*
(c) *Id pag* 58.
(d) *Id pag.* 59.
(e) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 153. CROMER. *pag.* 381. ANDR. CELLAR. *regn. Pol. descript. pag* 280. NEUGEBAUER. *Hist. Polon, pag.* 239. HERB. DE FULSTIN. *pag* 126.
(f) KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 62.
(g) DLUGOSS. *pag.* 156.
(h) ANDR CELLAR. *Pol. Descript. pag.* 399.
(i) *Id. pag.* 298.
(k) *Id. pag.* 394.
(l) *Id. ibid.*

Ce fut là qu'il franchit le Tanaïs, au- JAGEL-
quel parut bientôt un nombre prodigieux LON OU
Tartares qu'on eût dit avertis de ſes ULADIS-
Ces barbares furent défaits, & (e) la LAS V.
amenés en Lithuanie, où leur race ſub- 1397.
ore de nos jours.

ſenſible au bonheur de cette expédition, 1398.
ant moins de venger Tachtamès, que 1399.
per contre le vainqueur de ce Prince, il
it l'année d'après de Kiovie, pour en-
s l'Ukraine, où il eſpéroit le trouver.
g) paſſé le Boriſthêne ſans danger, il
auſſi heureuſement la (b) Trubiecz, le
oi, la (k) Sula, & le (l) Pſzlo; mais
de la (m) Worsklo, il vit paroître un
s de l'armée de Tamerlan, qui venoit
ec des légions preſque innombrables.
a campagne en étoit couverte. Elles ſem-
augmenter à meſure qu'on les exami-
: la terreur qu'elles inſpiroient les mul-
entôt au point, que les Ruſſes, les Li-
s, & les (n) Polonois faillirent à ſe re-
s combattre.

On

pag. 393.
ſieurs Grands de Pologne avoient ſuivi Vitolde
: expédition. On comptoit parmi eux Raphaël,
: Tarnow, de la maiſon de Leliwa, fils du Pala-
ndomir; Spitko de Melſztyn, de la même mai-
alatin de Cracovie. SIM. OKOLSKI' *orb. Pol. Tom.*
ſ. Socha, Palatin de Plocsk, de la maiſon de
Id. Tom. III. pag. 329. Jean Glowacz de Lezeni-
in de Mazovie, de la maiſon de Nalecz. *Id. Tom.*
54. Il y avoit auſſi dans l'armée du Duc un Sa-
d. Tom. II. pag. 251. Un Oſtrorog. *Id. pag.* 252.
derniers étoient des Nalecz. Un Michowski de
de Rawicz. *Id. Tom. II. pag.* 599. Un Dambro-
elle de Wadwicz. *Id. Tom. III. pag.* 266. KOJA-
LOW.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1399.

On ne pouvoit les ranimer qu'en réchauffant l'ardeur des Officiers, qui ne voyoient eux-mêmes le danger, que pour le craindre. Ils furent appellés à un conſeil de guerre. Rien n'étoit plus contraire au deſſein de Vitolde, qui déſiroit les mener au combat. Dès leur premiere allarme, il auroit dû ne les raſſûrer qu'en particulier. Chacun d'eux ignorant les ſentimens des autres, ſe ſeroit peut-être crû le ſeul épouvanté, & auroit rougi de ſon peu de courage. La crainte eſt contagieuſe. Raſſemblés, ils ſe reconnurent la même foibleſſe, & la voyant autoriſée par l'exemple, ils ne s'étudierent qu'à la juſtifier par la grandeur du péril.

On convint malgré Vitolde, qu'on enverroit demander la paix aux ennemis. Spitko de Melſztyn, Palatin de Cracovie, fut député vers Ediga, qui commandoit les Scythes, & qui ſous (*a*) des conditions qu'il ſe croyoit en droit d'impoſer, conſentit de ne pas profiter de ſes avantages.

Une ſage négociation paroiſſoit le ſeul moyen d'échapper à une entiere ruine, & l'on ne déſeſpéroit pas d'engager Vitolde à prendre ce parti, lorſque ce Prince, moins excité qu'aveuglé par ſon ambition, voulut faire un dernier effort pour redonner du courage à ſes troupes. Il les (*b*) harangua ſelon l'uſage. Bientôt les jeunes

LOW. *pag.* 61. DLUGOSS. *pag.* 156, 157. CROMER. *pag.* 382. NEUGEBAVER. *Hiſt. Polon. pag.* 239. Outre la plûpart des grands Seigneurs de Lithuanie, on y comptoit auſſi cinquante Princes, tant de ce Duché, que des diverſes provinces de la Ruſſie KOJALOW. *ubi ſuprà.*

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 157. *in init.*

s gens de l'armée, qui manquoient d'expé- JAGEL-
pce, crurent que rien n'étoit impoſſible à une LON ou
tale impétuoſité. Leur ſoudaine ardeur, la ULADIS-
acité, l'aſſûrance de Vitolde, acheverent de LAS V.
ner tous les ſoldats. Au lieu de l'ennemi, 1399.
ne craignit plus que la honte de n'oſer le
mbattre. Tous les corps s'ébranlerent à la fois.
courroient plûtôt qu'ils ne marchoient vers
Scythes.

Le (c) Prince Coributh, frere de Jagellon,
mmandoit le centre. Il donna avec force,
s ſans ſuccès. Les deux aîles attaquoient en
me temps, & trouvoient moins de réſiſtan-

Les Barbares s'ouvroient devant elles, ſe
oient enſuite, plioient de nouveau, les amu-
nt pour les mieux ſurprendre. Le carnage
laiſſoit pas d'être horrible. Il devint plus af-
ux, lorſque les troupes de Vitolde, vaine-
nt acharnées à prendre du terrein & à le dé-
dre, ſe virent tout-à-coup enveloppées par
les d'Ediga. Reſſerrées peu-à-peu de toutes
ts, elles ne purent plus ni manœuvrer, ni
ndre la fuite. Il ne leur reſta d'autre reſſour-
que leur déſeſpoir. Chacun réſolu de périr,
ſongea plus qu'à mériter des vengeurs de ſa
rt par ſon ardeur à venger celle des autres.
Vitolde (d) ſe fit jour à travers quelques eſca-
es; mais Coributh avec trois de ſes fils, un
re frere de Jagellon, nommé Vigunth, preſ-
que

(b) KOJALOW. *Hiſt. Lituan. pag.* 62, 63.
(c) *Id. pag.* 63.
(d) *Id. pag.* 64. DLUGOSS. *pag.* 157. CROMER. *p.* 382. EUGEBAVER. *Hiſt. Polon. pag.* 240. HERBURT. DE FULIN. *pag.* 126. *vers.*

JAGEL-LON ou ULADIS-LAS V. 1399.

que tous les Princes Lithuaniens & Ruſſes, le (a) Palatin de Cracovie, & (b) les Seigneurs Polonois à la réſerve de (c) deux d'entre eux qui furent faits priſonniers, & de (d) deux autres qui avoient ſuivi Vitolde, tout périt dans ce funeſte combat.

Les Scythes ſçurent profiter de leur victoire. Ils (e) pénétrerent dans la Séverie, la Wolhynie, la Kiovie, dans toutes les terres de la Ruſſie, qui dépendoient du Grand-Duché. Le ſeul eſpoir de ces Provinces fut dans l'excès même des ravages qu'elles auroient à eſſuyer. Dénuées de tout ſecours, il ne leur reſtoit que ce ſeul moyen d'échapper à une éternelle ſervitude. Elles furent ſi déſolées, que l'ennemi ne ſongea point à s'y établir.

Ces cruelles ſuites d'une guerre entrepriſe ſi étourdiment & ſans ſujet, firent repentir Jagellon d'avoir confié ſes Etats à Vitolde. Il s'étoit occupé que des malheurs de ſes peuples, lorſqu'un accident imprévû vint rédoubler ſes peines. Hedwige (f) mourut. Cette perte lui fut d'autant plus ſenſible, qu'elle fit revivre tout-à-coup dans ſon cœur des ſentimens d'amour & d'eſtime, que la jalouſie y avoit ſouvent étouffés. Ses illuſions ſe diſſiperent, & il mêla ſincérement ſes larmes à celles que ce triſte événe-

(a) CROMER. *pag.* 383. DLUGOSS. *pag.* 158.
(b) *Id. pag.* 157, 158.
(c) *Id. pag.* 157.
(d) *Id. ibid.* KOJALOW. *pag.* 63.
(e) *Id. pag.* 64. CROMER. *pag.* 383.
(f) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 160. HENELII AB HENFELD. *Annal. Sileſ. pag* 303.
(g) DLUGOSS. *ibid. & pag.* 161. STANISL. SARNIC. *pag.* 1159.

nt fit répandre à ſes ſujets. Il n'en étoit qui n'eût reconnu dans la Princeſſe, une é ſolide, un zéle ardent pour la reli- a tendre amour pour la patrie, & ſa mort échoit encore plus de regrets que de pleurs. lon ne lui eut pas plûtôt rendu les der- oirs, que s'imaginant n'avoir plus de u gouvernement de la Pologne, il feignit ncer. Comme il ne devoit le Sceptre ewige, & qu'il n'avoit encore pû rem- es les conditions auxquelles on le lui avoit , il craignit que les Polonois, ne fût-ce que par inconſtance, ne vouluſſent en r. Il (*b*) ſortit précipitamment du Royau- fallut que les premiers de l'Etat l'allaſſent r en Ruſſie & lui fiſſent de nouveaux ſer- le fidélité. Il ne ſe laiſſa ramener ſur le , que lorſqu'ils lui eurent inſpiré le pro- pouſer la Princeſſe, Anne, fille du Com- (*i*) Cilcy, qui étant niéce du feu Roi ir, pouvoit lui donner autant de droit à nronne, qu'il y en avoit eu par ſon ma- avec une des filles du Roi Loüis. Il ſuivit ſein, & il (*k*) envoya faire la demande de ncelſe par trois Ambaſſadeurs, dont l'un le Caſtellan de Sremsk, Jean (*l*) d'Obi- , de la maiſon de Leſzczynski.

JAGEL- LON ou ULADIS- LAS V. 1399.

NEUGEBAVER *pag.* 240. HERBURT DE FULSTIN. 16. *vers*
KOJALOWICZ. *pag.* 65. CROMER. *pag.* 384. DLUGOSS. 55 NEUGEBAVER. *pag.* 241. HERBURT. DE FUL- *pag.* 127
Cilcy eſt une comté ſituée dans la Styrie & limitro- la Carniole.
DLUGOSS *pag.* 166
im. OKOLSKI. *orb. Pol. III. pag.* 295.

LIVRE

LIVRE XII.

Depuis 1400. *juſqu'à* 1434.

JAGELLON ou ULADISLAS V. An. 1400.

LEs craintes de Jagellon étoient vaines. Jamais la nation n'eût penſé à ſe ſouſtraire à ſon empire. Elle ne lui eût pas même permis d'abdiquer. Sur-tout alors, elle avoit plus beſoin que jamais d'un Prince habile; le deſpotiſme régnoit dans tous les Etats voiſins.

Wenceſlas, Roi de Boheme, étant parvenu au thrône de l'Empire, ne s'appliquoit point à y retracer les vertus (*a*) de Charles IV. ſon pere. Ebloüi d'une fortune plus grande que ſon génie, enyvré de ſon pouvoir, il ſe croyoit au-deſſus des loix & des bienſéances même, il ne ſe montroit tout à la fois voluptueux & avare, lâche & hautain, imbécile & furieux. Les Bohemes, victimes ordinaires de ſes cruautés &

(*a*) *Reſp. & Stat. Imper. Romano-German. Tom. I.* p. 314. *Chronic.* ENGELHUSII. *pag.* 1128.

(*b*) ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. X. Cap. IV.* p. 261. *& Wandal. Lib. IX. Cap. VI. pag.* 206. *Reſp. & Stat. Imper. Tom. I. pag.* 315. 316.

(*c*) SIGISMUND. ROSITZII. *Chron inſcript. rer. Sileſ. Tom. I.* p. 72. HENELII AB HENNENFELD, *Annal. Sileſ.* p. 301.

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 143.

e ſes infâmies, s'étoient arrogés le droit de JAGEL-
ſtriger. Plus inſolens que ce Prince n'étoit LON OU
ux, ils (c) s'étoient ſaiſis de ſa perſonne, ULADIS-
voient donné des Conſeillers pour le gou- LAS V.
er, & prétendoient ne plus dépendre de ſon 1400.
nité en feignant encore de la reconnoître.
(d), Marquis de Luſace, & Procope,
quis de Moravie, irrités de l'outrage fait à
ignité, l'avoient tiré de l'eſclavage. L'affront
l avoit eſſuyé l'avoit rendu plus féroce. Si-
ond, (e) ſon frere, Roi de Hongrie, le
rrêter de nouveau, & le mit à la garde
bert, Duc d'Autriche. Echappé une ſecon-
ois de ſa priſon, Wenceſlas oſa ne plus rien
ndre & ne s'étudia qu'à ſe faire encore plus
outer. Il n'épargna non plus l'Empire que la
ene. Excédés de ſa tyrannie, les (f) Elec-
rs prirent le parti de le dépoſer. Ils élurent
ſa place (g) Fréderic, Duc de Brunſwig &
Lunebourg. Ce nouvel Empereur n'étoit
nt au gré de l'Electeur de Mayence. Il (h)
bientôt aſſaſſiné. Robert, (i) Duc de Ba-
re & Palatin du Rhin, lui ſuccéda.

Tant de changemens ne pouvoient arriver
s de grands troubles. Les déſordres éclate-
t préciſement dans le temps que Jagellon re-
noit le gouvernement de ſon Royaume. Ce
fut

(c) *Chron.* ENGELHUS. *pag.* 1133.
(f) DLUGOSS. *pag.* 167. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 60. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. X. Cap. I. p.* 226.
(g) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſia. pag.* 305.
(h) *Reſpub. & Stat. Imper. Tom. I. pag.* 317.
(i) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 167. *Chron.* ENGELHUS. *p.* 56. URSMER. *pag.* 385. *Chron. S. Ægidii in Brunſwig. tom. III. ſcriptor. rer. Brunſvic. pag.* 295.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1400.

fut auſſi ce qui fit penſer aux Polonois, qu'il leur falloit un Prince, qui ſe conſervant l'amitié des Bohemes, eut en même temps l'adreſſe de ne pas rompre avec Wenceſlas, qui ayant lieu de craindre la trop grande puiſſance du Roi de Hongrie, ſçut amuſer ſon ambition en travaillant ſourdement à faire échoüer ſes deſſeins ſur les Etats de ſon frere, & qui habile à ménager les divers corps de l'Empire, pût s'exempter de prendre part à leurs querelles, ſans s'expoſer à la haine d'aucune de leurs factions.

Jagellon ne trompa point l'attente de ſes peuples. La droiture & la bonne foi étoient les ſeules régles de ſa politique. La fourberie qui régnoit alors ramenoit même à ces vertus par des motifs d'intérêt. Il ſçavoit que rien n'eſt plus propre à faire échoüer l'artifice & la fineſſe, que la candeur & la ſimplicité. Partiſan de la juſtice, il ne connoiſſoit d'autre diſſimulation que celle que la prudence inſpire. Il ne l'employoit qu'à voiler ſes deſſeins, & quand ils avoient éclaté, à ne pas montrer à la fois tous ſes talens, & toutes ſes reſſources.

1402. C'eſt ce qui parut bientôt après dans une occaſion, où il étoit dangereux qu'aveuglé par ſon amour propre, il n'écoutât les conſeils de ſon ambition. Les (*a*) ſolemnités de ſon mariage avec Anne étoient à peine finies, que (*b*) les Etats de Boheme lui envoyerent offrir la Souveraineté de leur pays.

Wenceſlas, tout inſenſible qu'il étoit au mépris que

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 169. CROMER. *pag.* 384. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1160.

que lui attiroient ſes vices, ne pouvoit ſupporter la honte de n'être plus Empereur. Ses chagrins acheverent de lui aigrir l'eſprit. Il ne reſtoit d'autre moyen de ſe ſouſtraire à ſes violences, que de le priver de ſes Etats & de les donner à un Prince qui capable d'y remettre l'ordre & la paix, pût en même temps s'y ſoutenir par la force des armes. JAGELLON ou ULADISLAS V. 1402.

Les Bohemes craignoient preſque autant Sigiſmond que Wenceſlas ſon frere, & de tous les Princes voiſins, ils n'en connoiſſoient point de plus propre que Jagellon, à tenir tête à la Hongrie, ſi elle prétendoit épouſer les intérêts de ſon Roi. Il n'y avoit point d'apparence qu'elle voulût entreprendre une guerre pour un Prince qu'elle n'aimoit point, & c'étoit un des principaux motifs qui devoient engager le Roi de Pologne à recevoir la couronne qu'on lui offroit. Il la réfuſa néanmoins.

Quelque avantage qu'il trouvât à augmenter ſes forces de toutes celles que la Boheme pourroit lui fournir, & de ſe mettre par là plus en état de faire la loi aux Chevaliers Teutoniques, qu'il avoit deſſein d'attaquer, il dit aux Ambaſſadeurs, qu'il reſpectoit trop les droits de leur Prince, pour oſer les lui diſputer; que Wenceslas ne rélevoit d'aucune puiſſance & n'étoit comptable de ſes défauts qu'à Dieu ſeul : que s'il déshonoroit ſon rang par ſa conduite, ſes ſujets n'étoient point ſes juges, que c'étoit même un avantage pour eux de ne l'être pas; qu'ils ne pouvoient être

(b) KOJALOW. *Hiſt. Lituan. pag.* 67.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1402.

être heureux qu'autant que la puiſſance législative réſidoit uniquement en la perſonne de leur Souverain; qu'il n'étoit point de malheur pareil à celui d'un Etat, où l'autorité ſe trouvoit partagée avec la multitude; que la confuſion qu'ils alloient mettre dans leur Royaume, y ſeroit encore plus funeſte que les vices d'un maître dont ils abhorroient les excès; qu'il ne leur reſtoit d'autres armes contre l'oppreſſion que la patience; & qu'enfin tout ſenſible qu'il étoit à leur eſtime, il étoit beaucoup moins touché de leurs hommages, qu'étonné de leur aſſûrance à lui propoſer une injuſtice ſi oppoſée à ſes ſentimens.

1404. Wenceſlas ignora long-temps ce déſintéreſſement héroïque du Roi de Pologne. Il ne pût même ſe le perſuader. On a toujours de la peine à comprendre ce qu'on n'eſt point capable d'imiter. Touché néanmoins des ſages refus de Jagellon, ou craignant peut-être, dans la méfiance qu'il avoit de ſes peuples, que ce Prince ne les refusât pas toujours, il réſolut de ſe l'attacher par une alliance étroite, & pour la conclure, il (*a*) l'invita à ſe rendre à Breſlaw.

Son (*b*) deſſein étoit de lui remettre la Siléſie en obligeant la Pologne à lui fournir cinq cens lances dans toutes les guerres qu'il auroit à ſoutenir. Quelque foible que fût ce ſecours, il devenoit à Jagellon un engagement de ne rien entreprendre dans la Boheme, & il falloit du moins par bienſéance que Wenceſlas mît une condition à un traité ſi contraire au bien de ſa na-

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 181. CROMER. *pag.* 388.

(*b*) *Ibid.* HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 306. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 128. *vers.*

ce fut auſſi ce qui le porta à demander tte obligation ſubſiſtât même après ſa & que la Pologne ſe ſoumît à la rendre elle. JAGELLON ET ULADISLAS V. 1404.

onvention étoit déja dreſſée & l'on étoit la ſigner, lorſqu'un Baron de Boheme, e Jean Szmirziczki, la fit rompre en ıtant à Wenceſlas & à ſon Conſeil, les ıences d'une reſtitution, que ni le de- ıi la néceſſité n'obligeoient de faire, & ıit devenir autant pour la Pologne, que ı Boheme, le ſujet d'une guerre qui ne jamais. Les Seigneurs de la ſuite de Ja- furent auſſi peu fâchés que les Bohemes échoüer ce projet. La plûpart (*c*) d'en- : par une fauſſe délicateſſe avoient long- héſité à promettre les cinq cens hommes enceſlas demandoit. Ils ſe croyoient dés- s par une ſujetion qui leur valoit l'acqui- l'une Province. Jagellon étoit le ſeul, qui ıe d'avoir à ſupporter de plus grandes char- ıroit volontiers profité des favorables diſ- ıs de Wenceſlas.

enu plus fort par la réunion de la Siléſie ologne, il n'en eût été que plus capable ıuſſer les inſultes des Chevaliers, qui preſ- le deſſein qu'il avoit de leur faire la guer- ent repris les armes, & par une hardieſ- eſt rarement ſans avantage, le provo- : eux-mêmes, en (*d*) recommençant à s incurſions dans ſes Etats.

Sui-

pag. 129.
LUGOSS. *pag.* 171. 176.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1404.

on l'obligea de payer aux Teutoniques 500000. florins de dédommagement & de leur céder la Samogitie en échange.

Ni l'attention éclairée de Jagellon aux intérêts de ſon Royaume, ni l'extrême délicateſſe d'honneur que les Polonois venoient de marquer en Siléſie, ne pûrent empêcher la ſignature de ce traité On le crut moins dommageable qu'une guerre. Raſſemblés (a) de nouveau à (b) Korczin dans le Palatinat de Sendomir, tous (c) les Ordres de l'Etat ſe cottiſerent volontiers pour lever la ſomme promiſe. Ils ſe hâterent de rentrer en poſſeſſion de Dobrzin, & (d) quelque peine qu'eût Vitolde de céder la Samogitie, qui étoit une province de ſon Duché, il la remit bientôt après aux Teutoniques.

1405. Sa complaiſance ne fit qu'irriter leur ambition. Aux moindres lueurs d'intérêt, ils négligerent leurs promeſſes & chercherent des prétextes pour ne les point garder. Il n'en falloit point à leur audace; elle pouvoit ſeule leur tenir lieu de raiſons. A peine eurent-ils formé le deſſein de rompre avec la Pologne, qu'ils (e) prétendirent que Jagellon renonçât au titre de Duc de Poméranie, & qu'il n'écartelât point de ce Duché. Ils alléguoient le traité par

(a) DLUGOSS. *pag.* 180.
(b) ANDR. CELLAR. *pag.* 183. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. II. pag.* 25.
(c) NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. Lib V. pag.* 243.
(d) DLUGOSS *pag.* 182, 183. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 71.
(e) DLUGOSS. *pag.* 183. CROMER. *pag.* 389.
(f) DLUGOSS. *pag.* 182. NEUGEBAVER. *pag.* 244.
(g) Bourg dans le Palatinat de Cujavie. ANDR. CELLAR. *pag.* 249.

lequel Casimir III. en leur abandonnant cette Province, s'étoit engagé à n'en conserver ni les armes, ni le nom. Ce (*f*) fut à la Diette de Gniewkow qu'ils firent cette demande. Ils s'attendoient à un refus, & (*b*) ils en prirent sujet de faire des hostilités, qu'ils vouloient bien qu'on regardât comme une déclaration de guerre. JAGELLON ou ULADISLAS V. 1405.

Vitolde moins patient que Jagellon, résolut aussi-tôt de leur enlever la Samogitie. Ils (*i*) n'y étoient point aimés. Toute la province se souleva & rentra avec plaisir sous l'obéissance de son premier maître. 1408.

Ce coup imprévû parut avoir rallenti le courage des Teutoniques. Ils n'étoient jamais plus traitables, que lorsqu'on n'avoit plus de ménagemens pour eux. Ils entrerent pourtant en campagne, & (*k*) s'avancerent vers Dobrzin. La garnison en étoit foible. Aucune autre place de ce District n'étoit en état de résister. Tout se rendit de proche en proche. Ce (*l*) fut alors que Jagellon songea sérieusement à prendre les armes. Il (*m*) donna ordre à ses troupes de s'assembler à Volborz. Son dessein étoit d'entrer dans la Prusse. Il imitoit ses ennemis, qui cherchoient à faire des conquêtes dans le temps qu'ils auroient dû courir à la défense de leur pays. Il (*n*) entre- 1409.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 190, 191. CROMER. *pag.* 391. NEUGEBAVER. *pag.* 245. KOJALOW. *pag.* 78.

(*f*) DLUGOSS. *pag.* 184. CROMER. *pag.* 389.

(*k*) *Id.* 392. NEUGEBAVER. *pag.* 246. DLUGOSS. *pag.* 197. KOJALOW. *pag.* 80.

(*l*) DLUGOSS. *pag.* 198. CROMER. *pag.* 393. KOJALOW. *pag.* 82.

(*m*) DLUGOSS. *pag.* 198.

(*n*) *Id. pag.* 199. CROMER. *pag.* 393.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1409. entreprit le ſiége de Bidgoſcza. L'ayant forcé de ſe rendre, il alloit tour faire plier devant lui, lorſque (a) le Roi de Boheme ſuſcité par les Chevaliers, l'envoya prier de leur accorder une tréve, & lui offrit ſa médiation. Des raiſons de politique obligeoient les Polonois à menager ce Prince. Quelque (b) abruti qu'il fût par ſes débauches, tout incapable qu'ils le connoiſſoient de manier une affaire qui demandoit du bon ſens & de l'intégrité, des ſoins & de l'adreſſe, ils lui accorderent une ſuſpenſion d'armes, & lui remirent en main leurs intérêts.

1410. L'accommodement (c) qu'il leur propoſa n'avoit preſque aucun rapport à leurs démêlés avec les Teutoniques, & l'on y découvroit autant de malice que de ſtupidité. La nation le rejetta & reprit bientôt les armes.

Elle ne craignoit que le Roi de Hongrie. Le thrône de l'Empire venoit de vaquer par la mort de Robert. Sigiſmond y aſpiroit & cultivoit l'amitié des Chevaliers, dont il eſpéroit des ſecours d'argent & de troupes. Il importoit de l'engager du moins à une exacte neutralité dans la guerre qu'on alloit entreprendre. Vitolde (d) voulut ſe charger lui-même de cette importante négociation. Il eut à Keſmark dans le Comté de Scepus, une entrevûë avec ce Prince, qui ne lui cacha point ſes ſentimens pour les Che-

(a) DLUGOSS. *pag.* 200.
(d) *Id pag.* 211.
(b) *Id. pag.* 212. CROMER. *pag.* 396. KOJALOW. *Hiſt. Lituan. pag* 84. NEUGEBAVER. *pag.* 246. STAN. SARNIC. *Ann. Pol. p.* 1161. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 130 *vers*
(c) KOJALOW. *pag.* 83. DLUGOSS. *pag.* 214. CROMER. *pag.* 395.

Chevaliers, & qui s'efforça même de le détacher des intérêts de Jagellon, en lui inſpirant le deſſein de ſe faire Roi de Lithuanie. Il lui promettoit tous les ſecours néceſſaires à l'exécution de ce projet. Satisfait de la dépendance où il tenoit ſes peuples, Vitolde ne ſe ſoucia point d'un titre qui n'auroit point ſervi à augmenter ſon pouvoir. Il rebuta les offres de Sigiſmond, & (*e*) en fit même confidence au Roi de Pologne, qu'il aidoit de bonne foi dans toutes ſes expéditions. JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410.

Il lui propoſa de mettre de fortes garniſons dans les places frontières de la Hongrie pour empêcher Sigiſmond de pénétrer dans l'Etat. Le (*f*) Roi ſuivit ce conſeil, & (*g*) prit à ſon ſervice le plus qu'il pût de Bohemes, & de Moraves, pour remplacer dans ſon armée les détachemens qu'il fut contraint d'en tirer. Les (*h*) Lithuaniens avoient pareillement engagé quantité de Ruſſes & de Tartares, & jamais la Pologne n'avoit eu tant de troupes ſur pied. Il ne reſtoit plus qu'à les faire agir.

Les deux Princes les menerent vers la Pruſſe. Parvenus (*i*) juſqu'à la Drwencza, ils en trouverent les deux bords retranchés. Ils riſquoient trop d'en tenter le paſſage. Ils feignirent de retourner ſur leurs pas. Leur deſſein étoit de remonter la riviere pour la traverſer avec moins de

(*e*) *Id. ibid* DLUGOSS. *pag.* 215.
(*f*) *Id. pag.* 216. CROMER. *pag.* 396.
(*g*) *Id. ibid.*
(*h*) *Id. pag.* 397.
(*i*) *Id pag.* 399, 400. DLUGOSS. *pag.* 231, 232. NEUGEBAUER. *Hiſt. Pol. pag.* 249.

JAGEL-LON ou ULADIS-LAS V. 1410

de danger. Le Grand-Maître (*a*) Jungingen crût leur avoir inſpiré de la terreur. Il réſolut de les ſuivre, ſur-tout (*b*) dès qu'il eut appris qu'ils s'étoient emparés de la ville de Gilgenburg, & qu'après l'avoir ſaccagée, ils y avoient mis le feu. Il (*c*) rencontra les Polonois entre Tannenberg & Grunewaldt.

Jagellon (*d*) entendoit la Meſſe, quand on vint lui dire, que l'ennemi paroiſſoit. Les meſſagers arrivoient coup ſur coup. Pluſieurs de ſes Généraux accoururent eux-mêmes. Ils ne pûrent l'arracher du pied des autels. On eût dit que la crainte l'y avoit enchaîné, & on le crût peut-être. Vitolde n'attribua ſa lenteur qu'à ſa piété; mais cette piété lui parut déplacée. Il vint trouver le Prince, qui l'écoutant à peine, promit de le ſuivre, & ne quitta ce lieu qu'avec les Prêtres, que la crainte du péril avoit engagés, ſans doute, à le rendre au plutôt à ſon devoir.

Il trouva que Vitolde avoit déja rangé l'armée en bataille. Elle étoit ſur deux lignes. Les (*e*) Polonois avoient été placés à l'aîle gauche; les Lithuaniens & les Ruſſes à la droite, & dans le centre étoit l'élite des uns & des autres, & tous les vieux ſoldats des corps étrangers. Déja les enfans perdus avoient commencé leurs eſcarmouches, & dans les deux armées on étoit prêt à

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 233, 234. CROMER. *p.* 400. NEUGEBAVER. *pag.* 250.

(*b*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 235, 236.

(*c*) *Id. pag.* 238. CROMER. *ubi ſuprà.*

(*d*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *p.* 239. KOJALOW. *Hiſt. Litau. pag.* 86. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. I. pag.* 107.

er, lorſqu'on (*f*) vit paroître deux Hé- JAGEL-
s Teutoniques, qui demandoient à par- LON ou
r. On crut qu'ils venoient propoſer une LAS V.
on d'armes. On leur donna la liberté 1410.
cher.

s furent pas plutôt devant Jagellon, qu'ils
ènterent deux épées nuës & enſanglan-
à lui diſant : que leur Grand-Maître les
oyoit à lui & à Vitolde, & qu'il ne crai-
oint de leur fournir des armes, pour leur
plus de courage, qu'ils n'en montroient
oint d'ouvrir le combat. Ils (*g*) ajoû-
que ſi le terrein étroit & fourré où ils
oient, leur paroiſſoit peu favorable à
anœuvres, les Chevaliers conſentoient
r quelques pas pour leur donner plus
ge. Effectivement dès cet inſtant mê-
les vit ſe replier, comme ſi aſſûrés de
ire, ils euſſent craint de la dérober, ou
uſſent voulu l'acheter plus cher, pour
plus de gloire.

oi fut offenſé de cette bravade. Il la
pourtant moins comme un affront, que
la preuve d'une ſoudaine épouvante qui
t ſes ennemis. Il connoiſſoit la vraye
& il ſentoit par lui-même, qu'avec plus
ce le Grand-Maître n'eût oſé l'inſulter.

Il

UGLOSS. *pag.* 240. CROMER. *pag.* 401. STAN. *Annal. Pol. pag.* 1163.
ibid. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Polon. Lib. III.* 137. DLUGOSS. *pag.* 250. KOJALOW. *Hiſt. Li-* 86. ALEX. GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. I. p.* 108. UGOSS. *pag.* 251. CROMER. *pag.* 401. NEUGEBAU. *Pol. pag.* 251.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1410.

Il (a) répondit avec une fiere tranquillité, qu'il étoit ſurpris que les Chevaliers ſe preſſaſſent ſi fort de lui rendre les armes, & qu'il recevoit avec plaiſir, & comme un favorable augure, celles qu'ils commençoient à dépoſer en ſes mains.

Preſque auſſi-tôt il harangua ſes troupes. Il (b) prit Dieu à témoin, qu'il n'avoit rien oublié pour épargner le ſang de ſes peuples, & le ſang même de ſes ennemis. Il dit, que leur inſolence étoit montée à un point, qu'il ne pouvoit plus la diſſimuler ſans trahir les intérêts de la nation, & ſa propre gloire, & qu'il eſpéroit que le ciel le vengeroit de leur cruelle ambition.

Il eut à peine achevé de parler, qu'il (c) fit ſonner la charge. Vitolde à la tête des Lithuaniens, n'attendoit que ce moment pour s'élancer ſur les ennemis. Il eſſuya ſans s'arrêter le feu de leur artillerie, & (d) des nuées de fléches. Il approcha leur aîle gauche de ſi près, que ſes gens combattant d'homme à homme n'avoient à diſputer qu'un ſeul pas de terrein. Le choc étoit violent, & la défenſe auſſi vive. Le vuide que laiſſoient de part & d'autre les cavaliers tués, ou repouſſés, étoit auſſi-tôt rempli par ceux de la ſeconde ligne, qui ſe tenoient prêts d'en venir aux mains. Les ſuccès ne paroiſ-

(a) *Id. ibid.* HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 133. PAST. AB HIRTENBERG. *ubi ſuprà.* DLUGOSS. *pag.* 252. CHRIST. HARTKNOCH. *de rep. Pol. Lib. I. Cap. II. pag.* 80.

(b) DLUGOSS. *pag.* 226. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 131. *vers.* STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1163.

(c) DLUGOSS. *pag.* 254. CROMER. *pag.* 401.

(d) Depuis l'invention de la poudre, qu'on rapporte communément à l'an 1378. Les fléches ne laiſſoient pas d'être en uſage. Elles le furent même long-temps après.

Les

nt point, & l'acharnement n'en étoit que iniâtre. JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410.
valeur & l'expérience de Vitolde firent e aux Chevaliers, qūe leur aîle gauche enfin contrainte de plier. Les Polonois centre n'avançant que lentement, coms euſſent attendu l'iſſuë de cette attaque, nd-Maître crut avoir le temps d'envoyer upes pour la ſoutenir. Il détacha pluſieurs ons, qui à peine arrivés enfoncerent les miens & les Ruſſes, les (e) firent recu- & les voyant ſe retirer en déſordre les ivirent, juſqu'à ce qu'ils les euſſent entie- t diſſipés.
te déroute loin de décourager les Polo- leur fit preſſer leur marche. Ils fondirent île droite des ennemis; mais ſi bruſque- & avec tant d'ordre, qu'ils l'ébranlerent l poids de leurs eſcadrons. Affoiblie par rps qu'on en avoit tirés, elle fit de vains pour conſerver ſon poſte. Elle fut ren- & culbuta la ſeconde ligne qui ſe diſpo- la ſoutenir.
endant l'affaire s'engageoit dans le centre ux armées. Le combat y fut plus terri- & quelque temps après auſſi malheureux pour

lonois s'en ſervent encore. Outre la rareté des ca- des fuſils, on trouvoit dans ces commencemens es de jet beaucoup plus meurtrieres. Les coups en plus juſtes, plus aſſûrés, plus précipités que ceux armes à feu.

ROMER. *pag.* 402. DLUGOSS. *pag.* 255. KOJALOW. . JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. Lib. III. p.* 196. PAST. ITENBERG. *Flor. Pol. p.* 137. STAN. SARNIC. *Annal. pag.* 1164.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1410.

(a) Bohemes ramenés au combat avoient repris leurs poſtes, & avec une eſpèce de furie tâchoient de réparer la honte de les avoir abandonnés. Vitolde qui n'avoit pû retenir des troupes de ſon Duché que quelques eſcadrons Ruſſes, avoit pris le commandement de toute l'armée, & couroit d'un lieu à un autre, plus attentif aux mouvemens des ennemis pour les ſurprendre, qu'occuppé à les charger ſans relâche pour les forcer à reculer. Quelques-uns de leurs bataillons s'étant débordés, il s'attacha à les mettre en déroute. Il réuſſit à les diſſipper. Les Pruſſiens voulant réparer le déſordre ne firent que l'augmenter par leur imprudente ardeur. Plus preſſés alors qu'ils ne l'avoient encore été, ils ſe ſoutenoient à peine. Pluſieurs de leurs corps lâcherent le pied; ceux qui ſe voyoient rompus poſerent les armes. Dans cette confuſion le Grand-Maître ne ſongea plus qu'à ſauver le reſte de ſes troupes. Il les fit rentrer dans leur camp, où elles ſe firent des retranchemens de leurs chariots, au travers deſquels elles recommencerent leurs décharges.

Cette manœuvre ne ſervit qu'à augmenter la fureur

(a) *Id. pag.* 256. CROMER. *p.* 404. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. Lib. V. pag.* 253. JOAN. LEON. *Hiſtor. Pruſſ. Lib. III. pag.* 198.

(b) CROMER. *pag.* 403.

(c) *Id. ibid* PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. p.* 138. JOAN. LEON *Hiſt. Pruſſ. pag.* 198. Toute l'Allemagne avoit contribué à groſſir cette armée. On y comptoit des Bohemes, des Moraves, des Sileſiens, des Bavarois, des Saxons, des Autrichiens. Il y en étoit venu des bords du Rhin, de la Suabe, de la Franconie, de la Weſtphalie. Pluſieurs Princes y avoient conduit eux-mêmes les troupes ramaſſées dans leurs Etats. DLUGOSS. *pag.* 267. 269. CROMER.

eur des Polonois. Acharnés à la perte des evaliers, ils (*b*) forcerent leurs barrieres, & ſerent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouve- t ſur leurs pas. L'effroi qu'ils répandoient rant eux, eut bientôt diſſippé les débris de te armée. Elle (*c*) étoit d'abord de 140000. mmes. Il (*d*) en reſta 50000. ſur la place. Grand-Maître (*e*) & pluſieurs Comman- rs furent de ce nombre. Tout le camp fut lé. On (*f*) y trouva des chariots pleins de ches. Elles devoient ſervir à mettre le feu -tout où les Chevaliers s'étoient flattés de re le ravage. Pluſieurs autres chariots étoient rgés de chaînes. Les Polonois les firent por- à ceux qui les leur deſtinoient. Ils firent mité de priſonniers : on en (*g*) compta juſ- à 14000.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1410.

Il ne reſtoit à Jagellon qu'à profiter de ſa ſoire. On (*h*) lui conſeilla de marcher vers rienbourg, qui étoit alors ſans défenſe. Il prouva ce deſſein ; mais il différa trop de écuter. Le (*i*) Commandeur Henri de Pla- n, eût le temps d'y jetter 5000. hommes ; cette ville qui ſe fût renduë aux approches d'un

R. *loc. cit.* HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. p.* 308.
d) JOAN. LEON. *ubi ſuprà.* STAN. SARNIC. *Annal. Pol.* . 1164. DLUGOSS. *pag.* 262. HERBURT. DE FULSTIN. . 134. NEUGEBAVER. *pag.* 252. ALEX. GUAGNIN. *rer. Tom. I. pag.* 108.
e) *Id Tom. II. pag.* 127. DLUGOSS. *pag.* 260. 264. OMER. *pag* 403.
f) DLUGOSS. *pag.* 260, 261.
g) KOJALOW. *Hiſt. Lituan. pag.* 87.
h) CROMER *pag.* 405. JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. Lib. IV.* . 200. DLUGOSS. *pag.* 265. 268.
i) *Id. pag.* 271.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1410.

d'un ſimple détachement, oſa réſiſter à une armée entiere.

Le (*a*) ſort qu'on la croyoit prête à ſubir, intimida toute la Pruſſe Elbing, Graudentz, Thorn, Dantzig, Konigsberg, Holland, Brandeburg, Oſterode, pluſieurs autres villes encore, ſe hâterent de ſe ſoumettre, & (*b*) reçurent des Gouverneurs Polonois. La crainte ſaiſit même le Commandeur de Plawen. Il (*c*) fit prier Jagellon de lui accorder une entrevûë. Il ne lui cacha ni les malheurs, ni le découragement de ſes freres. Il n'attribua leur déſaſtre qu'à leur inſolent orgueil ; mais il ſupplia le Roi de ne pas achever de les perdre. Il (*d*) promit de les faire conſentir à céder la Poméranie, la Province de Culm, &, le Diſtrict de Michalow. Il ne demanda pour toute grace que les terres qu'ils tenoient des premieres libéralités des Polonois, & celles qu'il leur avoit été permis de conquérir ſur les Pruſſiens infidelles. Il dit, qu'il avoit même honte de ſolliciter ces Biens qu'ils ne méritoient point de conſerver ; „ mais, (*e*) ajouta-t-il, que peut ſe promettre la République „ de notre ruine entiere, à préſent ſur-tout, „ qu'il ne nous reſte d'autre reſſource qu'en ſa „ pitié ? Notre Grand-Maître, nos chefs, nos „ meilleures troupes ont péri dans le combat. „ N'eſt-ce pas aſſez de leur ſang pour expier „ nos fautes ? En tombant ſous le fer d'une na-

„ tion,

(*a*) *Id. pag.* 275. CROMER. *pag.* 406. STAN. SARNIC. *Annal. Polon pag.* 1165. HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 135. JOAN. LEON. *pag.* 201. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. p.* 254.

(*b*) CROMER. *ubi ſuprà.* DLUGOSS. *pag.* 276.

(*c*) *Id. pag.* 277. CROMER. *pag.* 407. JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ.*

tion, que Dieu a ſoutenuë viſiblement contre notre audace, ils nous ont appris à la reſpecter. Nous nous voyons réduits à la craindre. Qu'a-t-elle à prétendre davantage pour ſa gloire, que de nous forcer à l'aimer?" JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410.

Le (*f*) Roi touché de ce diſcours fut d'avis ne pas pouſſer à bout les Teutoniques. Il ne nnoiſſoit qu'un ſeul moyen de ſe montrer di- e de ſa fortune, c'étoit de n'en pas abuſer. uelques Sénateurs auſſi ſages, opinerent à re- voir les offres du Commandeur. Tous (*g*) les tres les rejetterent. Ce parti ſe rappelloit les rfidies des Chevaliers. Ne voyant dans leurs ſſeſſes qu'un orgueil forcé de plier, il jugeoit r la peine qu'ils avoient à ſe ſoumettre du nchant qu'ils conſervoient toujours à s'élever. Il s'agiſſoit de rien moins que de les détruire ns leur donner le temps de reſpirer: & Maenbourg une fois rendu, on prétendoit les haſſer de la Pruſſe, ſans leur laiſſer même aume des terres qu'ils y avoient acquiſes par leur leur.

Ce ſentiment ayant prévalu, le Grand-Maréchal du Royaume, Sbignée de Brzezie, prit la role au nom du Roi & de la République, & it au Commandeur, que ce n'étoit point aux hevaliers à propoſer des conditions de paix; is qu'ils devoient recevoir avec reſpect celles l'on jugeroit à propos de leur preſcrire; qu'ils étoient

ſupr. pag. 202.
(*d*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 278. CROMER. *pag.* 408.
(*e*) *Id pag.* 407.
(*f*) DLUGOSS. *ubi ſupra.*
(*g*) CROMER. *pag.* 408.

JAGEL-LON ou ULADIS-LAS V. 1410.

étoient bien hardis d'offrir à la nation
par condeſcendance des Etats qui lui
toujours appartenu, & ſur leſquels elle
de ſe faire de nouveaux droits par ſes
qu'ils devoient commencer par lui remet
rienbourg & tous les biens dépendans
Ordre, & qu'elle verroit enſuite quell
elle pourroit leur accorder.

Plawen ne s'attendoit pas à une ré
hautaine. Il fit un effort ſur lui-même,
air froid & tranquille, il (a) repliqua, q
expié par ſes humiliations les injuſtice
freres, il ne craignoit plus le courroux
à qui ſeul les Polonois devoient leur vic
affecta de leur ſçavoir gré de leur infle
Il ne leur cacha point qu'elle rallumoit
rage, & qu'encore en état de ſe faire c
il périroit ſous les débris de ſon Ordre,
ne propoſeroit plus de paix qu'en vainqu

Ses menaces irriterent le Roi. Il appr
réſolution de l'Aſſemblée, & preſſa v
le ſiége de Marienbourg. Il en avoit
l'inveſtiture, mais ſans lignes de contrev
Auſſi (b) eut-il à eſſuyer des ſorties tr
& faites ſi à propos, que pluſieurs de ſ
tiers furent ſouvent enlevés, ſes ouvr
truits, ſes batteries preſque toujours i
Les aſſiégés n'avoient que ce moyen de
ſer à l'entrepriſe des Polonois, & ils ſe p
d'autant plus de la faire échoüer, que

(a) *Id. Ibid.* DLUGOSS. *pag.* 279. NEUGEBAU
Pol. pag. 255.
(b) DLUGOSS. *ubi ſupra.* CROMER. *pag.* 409.

anquoit de proviſions de guerre & de bouche. JAGEL-
Le (c) Maître-Provincial de Livonie prévit LON OU
urs beſoins. Il vint à la tête de 500. maîtres, ULADIS-
pour leur amener des convois, ou pour in- LAS V.
ieter les aſſiégeans par des diverſions utiles. 1410.
mbuſqué près de Chriſtburg, il fut découvert,
: Vitolde ſe chargea de l'aller combattre. Her-
an de Vintkimſchem, c'eſt ainſi que s'appel-
it ce Général Teutonique, n'eut ni le temps
e fuïr, ni la témérité d'engager une affaire. Il
emanda à parler à Vitolde ; & ce qu'il n'eût
û gagner par les armes, il s'efforça de l'obte-
ir par ſes négociations.

Il n'ignoroit pas le foible du Prince; ſans af-
ecter de le connoître, il eſſaya de s'en préva-
oir. Après (d) lui avoir fait ſentir, qu'il n'a-
oit aucun intérêt à une guerre, dont les Po-
onois devoient ſeuls retirer tout l'avantage, il
ui promit d'engager ſes freres à lui céder tous
eurs droits ſur la Samogitie, dès qu'ils pour-
oient ſe promettre de ne l'avoir plus pour en-
emi. Il le pria de conſidérer, qu'il n'étoit pas
ifé de les détruire, qu'ils trouveroient des reſ-
ources ſur les bords même de l'abyſme, où Ja-
ellon ſe flattoit de les précipiter; qu'ils ne ſça-
oient point s'endormir dans leur infortune; que
eur politique pouvoit ſuppléer à leurs forces,
eur valeur à leur politique, leur déſeſpoir à leur
orces & à leur valeur. Il lui dit, que par leur
ecours, il pouvoit déſormais régner en maître,
où

(c) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 280.
(d) PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. p.* 139. JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. pag.* 203.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410.

où il n'étoit que l'eſclave d'une République, qui le dominoit; qu'il ſe trahiſſoit lui-même & nuiſoit à ſes peuples, s'il reſtoit plus long-temps dans le parti qu'il avoit embraſſé; qu'on étoit ſurpris qu'avec tant de courage, il pût ſupporter tant de ſujettion, & que ſon honneur même le ſollicitoit, ſinon à ſe déclarer l'ennemi de la Pologne, du moins à ne plus l'aider dans ſes projets.

Un appât ſi habilement préparé ne pouvoit manquer de ſéduire Vitolde. Il ne demanda que des aſſûrances plus poſitives de la ceſſion qu'on lui promettoit. Herman s'offrit d'y faire ſouſcrire Henri de Plawen, & tous les chefs de l'Ordre renfermés dans Marienbourg. Il ne tenoit qu'au Duc de Lithuanie de lui procurer la permiſſion d'y pénétrer. Il l'obtint de Jagellon, ſous prétexte que le Général, converti par ſes raiſons, avoit deſſein d'aller ſolliciter la ville à ſe rendre.

Les Teutoniques n'héſiterent point à garantir la convention faite avec Vitolde; & (a) ce Prince ne ſçut pas plutôt qu'ils s'étoient déportés en ſa faveur de toutes leurs prétentions ſur la Samogitie, que ſaiſiſſant l'occaſion d'une légère maladie repanduë dans ſes troupes, il demanda de les ramener dans ſon Duché. Les repréſentations, les prieres, les inſtances de Jagellon furent inutiles Les Lithuaniens & les Ruſſes, qui avoient rejoint l'armée après la bataille,

(a) DLUGOSS. *pag.* 282.
(b) *Id. pag* 282.
(c) *Id. pag.* 281.

s'en séparerent de nouveau ; & (*b*) leur dé- JAGEL-
ion entraîna bientôt après celle des Princes LON ou
Mazovie, qui n'augurant plus bien du siége, ULADIS-
gnoient d'y faire périr leurs troupes sans LAS V.
cès. 1410.

On s'apperçut bientôt dans la place de la foi-
se des assiégeans. Elle (*c*) redoubla l'audace
Plawen, qui plus déterminé que jamais à re-
der le travail des Polonois, les obligea sou-
it à l'interrompre, & plus souvent encore
r ôta toute espérance de l'avancer. La seule
nte qu'ils avoient de leurs mauvais succès,
eilloit de temps en temps leur courage ; mais
rs efforts augmentoient leurs pertes. Ils déli-
roient déja s'ils devoient se retirer, lorsqu'ils
) eurent avis, qu'un corps de Bohemes au ser-
ce des Chevaliers, s'offroit de livrer la ville,
oyennant 40000. florins qu'il demandoit pour
ix de sa trahison.

Cette proposition portée au Conseil du Roi,
volta la pluspart des chefs de l'armée. Ils re-
ésentèrent à ceux qui montroient du penchant
l'accepter, que ce seroit déshonorer la nation,
e de lui faire acheter par une perfidie, ce qui
: devoit être que le fruit de sa valeur ; qu'ils
aient tous nés pour les armes, & qu'ils n'a-
aient employé jusqu'alors qu'elles seules pour
ggrandir ; qu'un crime pour être utile n'en
toit pas moins infâme ; qu'il étoit aisé & dan-
ereux tout ensemble de commettre des lâche-
és ; qu'un si mauvais exemple autoriseroit à ja-
mais

(*b*) *Id. pag.* 282. CROMER. *pag.* 409. JOAN. LEON. *Hist. Pruss. pag.* 204.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1410.

mais leurs ennemis à ſe ſervir contre eux de pareilles manœuvres; que la vertu n'étoit point ſi facile à imiter; & qu'elle faiſoit du moins reſpecter un Etat, ſi elle ne pouvoit toujours le mettre à l'abri des accidens de la fortune.

Des ſentimens ſi nobles, & ſi peu connus depuis, firent manquer aux Polonois la conquête d'une place, dont la chûte devoit néceſſairement achever d'écraſer les Chevaliers. Ils furent bientôt quittes de leurs allarmes.

Le (a) bruit ayant couru que le Roi de Hongrie, voulant faire une diverſion en leur faveur, avoit pénétré dans le Royaume, Jagellon propoſa d'abandonner Marienbourg. Les (b) amis de Vitolde étoient de ſon avis; pluſieurs (c) autres pour leurs intérêts particuliers opinoient de même. Quelques (d) Seigneurs zélés pour la patrie s'oppoſoient à ce deſſein. Ils ſe doutoient que la ville n'étoit point pourvûë, & il (e) étoit vrai qu'on l'eût forcée à ſe rendre, ſi l'on eût ſeulement continué quelques jours à l'inveſtir. Les Députés des places de la Pruſſe, qui s'étoient ſoumiſes, ſe joignirent à ce petit nombre de Sénateurs. Craignant de retomber ſous le joug des Teutoniques, ils (f) conjuroient le Roi les larmes aux yeux de ne pas lever le ſiége. Ils s'offroient même d'en payer tous les frais.

(a) *Id. ibid.* NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 256.
(b) DLUGOSS. *pag.* 285.
(c) *Id pag.* 283.
(d) *Id. ibid.* CROMER. *p.* 410. JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. pag.* 205.
(e) DLUGOSS. *pag.* 284. 305.
(f) *Id. pag.* 282. 283.

mix. Il n'avoit, diſoient-ils, qu'à leur impo- JAGEL-
er les contributions qu'il jugeroit néceſſaires, LON ou
u pour acquitter ce qu'il devoit à ſes troupes, ULADIS-
u pour les encourager par des largeſſes à ſuivre LAS V.
on premier projet. Ces remontrances furent 1410.
nutiles. Jagellon étoit aveuglé; & l'opiniâtreté
rop ordinaire aux Princes, achevoit de lui ca-
:her ſes véritables intérêts.

Il (*g*) eut à peine décampé des environs de la ville, que les Chevaliers ayant élu Henri de Plawen pour leur Grand-Maître, ce nouveau chef entreprit de faire des levées de ſoldats. Le tréſor de l'Ordre ſe trouvant épuiſé, il (*h*) força les habitans de Dantzig de lui prêter 100000. florins, & (*i*) il en emprunta 115000. du Roi Wenceſlas, en lui cédant en hypotèque la ville & le Diſtrict de (*k*) Chomutow, que ſes prédeceſſeurs avoient acquis dans la Boheme. Il lui tardoit de réprendre tout ce que Jagellon lui avoit enlevé.

Il (*l*) n'échoüa que devant le fort de Coronow, ſitué près de celui de Tuchol, dont il s'étoit déja rendu maître. Il y fut battu par quelques détachemens Polonois. Quarante (*m*) Seigneurs des premiers de l'Etat les y avoient a-

me-

(*g*) *Id. pag.* 285. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 136. NEUGEBAVER. *pag.* 257. JOAN. LEON. *ubi ſuprà.*

(*h*) DLUGOSS. *pag.* 286.

(*i*) *Id. p.* 285. JOAN. LEON. *p.* 206. CROMER. *pag.* 410.

(*k*) Voyez le Dictionnaire Geographique de la MARTINIERE, au mot *Cometau*. Cette ville eſt ſituée aux confins de la Miſnie, dans le Cercle de Satz.

(*l*) DLUGOSS. *pag.* 288. *& ſeqq.* CROMER. *pag.* 411.

(*m*) DLUGOSS. *pag.* 294.

JAGEL-LON ou ULADIS-LAS V. 1410.

menés, moins pour défendre ce lieu, que pour réparer le tort que la nation s'étoit fait en ſe déſiſtant ſans ſujet du projet le plus important, qu'elle eût jamais formé contre les Teutoniques. Le (*a*) combat fut rude & ſanglant, & (*b*) auſſi glorieux pour les troupes de la Couronne, que celui de Tannenberg, s'il ne fut même plus brillant par leur intrépide fermeté contre les Chevaliers, qui firent les plus grands efforts pour les repouſſer, & qui ne céderent enfin qu'à une valeur plus opiniâtre.

Leur perte qui fut de 8000. hommes, les ayant epuiſés de nouveau, ils eurent recours à leur Maître-Provincial de Livonie. Hermain (*c*) venoit à eux avec de puiſſans renforts d'Allemands & de Bohemes. Apprennant l'extrémité où ils étoient reduits, il laiſſa le gros de ſes troupes à Golub dans le Palatinat de Culm, avec ordre de ſe jetter dans le Diſtrict de Dobrzin; & prennant avec lui tout ce qu'il avoit de cavalerie légère, il ſe preſſa d'arriver à Marienbourg.

Le (*d*) Caſtellan de Przemyſlie, Dobieſlas Puchala, de (*e*) la maiſon de Wieniawa, n'eut pas plûtôt appris ſa marche & ſes deſſeins ſur le Royaume, qu'ayant ramaſſé les garniſons de Bobrowniki & de Ripin, il prit le chemin de Go-

(*a*) *Id. pag.* 291. JOAN. LEON. *p.* 207. CROMER. *pag.* 412. NEUGEBAVER. *p.* 258. HERBURT DE FULSTIN. *p.* 136. *vers.*

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 292.

(*c*) *Id. pag.* 303. JOAN. LEON. *pag.* 209. CROMER. *pag.* 415. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1165.

lu d'attaquer cette place. Il n'a- JAGEL-
u de monde avec lui, mais à meſu- LON ou
nçoit ayant ſçû, que les ennemis lui ULADIS-
ément ſupérieurs en force, il ne LAS V.
1410.
que de les ſurprendre, & il eut le
y réuſſir. Il s'approcha le plus ſe-
qu'il pût de la ville, & ayant mis
des embuſcades, il courut vers les
comme s'il eût eu deſſein de les in-
s (*f*) Livoniens ſurpris de ſa hardieſ-
les armes & ſortirent confuſément
n courage redoubla leur fierté. Pouſ-
ement, il ſe ſoutint encore juſqu'au
e les voyant échauffés par ſa réſiſ-
e replia ſur le reſte de ſa troupe, qui
tout-à-coup, les enveloppa, les char-
vantage, & les ramena l'épée dans les
aux portes de la ville, où il ne ren-
plus lâches, gens plus propres que les
pandre un effroi, qui vaut quelque-
'une victoire.
de toutes parts, les Chevaliers ſe ſou-
core. Ils avoient confiance au Roi
; qui n'ayant oſé rompre ouverte-
le Royaume, avoit (*g*) chargé le Pa-
ranſylvanie, d'y faire une invaſion,
rendre avec lui que des Autrichiens,
des

ss. *ubi ſupra*. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.*

. OKOLSKI. *orb. Polon. Tom. III. pag.* 285. 296.
OSS. *pag.* 304.
02. CROMER. *p.* 414. PAST. AB HIRTENB. *Flor.*

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1410. des Bohemes & des Moraves. Ces troupes étoient entrées dans l'Etat par Schramowicze, & contentes de quelques dégâts, elles s'en retournoient par les Monts Carpates, lorſque (*a*) les Polonois marchant ſur leurs traces, les atteignirent près de Bardiow, leur livrerent bataille, les taillerent en pièces, & ne laiſſerent échapper à leur vengeance, que ceux qui n'oſerent s'expoſer à leur fureur.

1411. Il ne reſtoit plus aux Teutoniques d'autre reſſource que Vitolde. Ils (*b*) l'engagerent à leur procurer la paix. Il l'obtint de Jagellon à des conditions même peu honorables à la Pologne. Elle (*c*) promit de reſtituer aux Chevaliers tout ce qu'elle avoit conquis dans ſes dernieres guerres, & de mettre en liberté tous les priſonniers qu'elle avoit faits. Oubliant en quelque ſorte la Poméranie, la Province de Culm & Michalow, qu'elle avoit droit de réclamer, & qui lui avoient été offerts depuis peu par les Teutoniques, elle ſe contenta de 200000. florins au cours de Prague, qu'ils s'obligerent de lui payer. Dobrzin devoit reſter à la Couronne; mais la Samogitie, déja cédée à la Lithuanie, ne devoit appartenir que pour un temps à Jagellon, & à Vitolde. Il étoit dit, qu'à la mort de ces Princes, elle rentreroit ſous la puiſſance des Chevaliers.

Quel-

(*a*) CROMER. *pag.* 415. DLUGOSS. *pag.* 303. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. p.* 260. HERBURT. DE FULST. *ubi ſuprà.*

(*b*) DLUGOSS *pag.* 308. CROMER. *p.* 416. JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. pag* 210.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 309.

(*d*) KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 89.

Quelque peu avantageux que fussent ces arti- JAGEL-
s, le Duc (*d*) eut l'adresse de les faire approu- LON OU
par le Sénat. Il l'engagea même à faire la ULADIS-
x avec le Roi de Hongrie, qui (*e*) venoit LAS V.
t nouvellement d'être élû Empereur. Les 1412.
onstances paroissoient peu propres à reconci-
les deux nations. Les (*f*) Venitiens avoient
rs des Ambassadeurs à Cracovie, pour prier
Roi de déclarer la guerre à Sigismond. Cette
ersion leur étoit nécessaire. Ils occupoient la
lmatie, que ce Prince s'efforçoit de leur en-
er. Vitolde fit échoüer leurs négociations,
concertant toutes ses démarches avec (*g*) le
rdinal Branda, qui étoit venu de la part de
mpereur solliciter une nouvelle alliance avec
Pologne, il disposa peu-à-peu la République
scouter ses propositions.

Il lui importoit peu que Jagellon fût la duppe
traité qu'il s'agissoit de conclure. Il n'y cher-
oit que ses avantages; & celui qui le flattoit
plus, c'étoit le secours qu'il prétendoit ti-
r de l'Empereur contre Jagellon lui-même. Il
convenir les deux Rois d'une entrevûë. Elle
fit à Lubowla, où (*h*) Sigismond temoignant
repentir d'avoir pris le parti des Teutoniques,
ffrit de contribuer à les extirper. Il propos
leur ravir la Poméranie, & tout ce qu'ils a-
ient usurpé sur la Pologne. Il dit, qu'il aide-
roit

(*e*) *Resp. & stat. Imper. Rom. Germ. p.* 318. HENELII AB ENNENFELD. *Annal. Silesia. pag* 308.
(*f*) DLUGOSS. *pag.* 317. CROMER. *pag.* 420. HERBURT. FULSTIN. *pag.* 138. NEUGEBAVER. *pag.* 262.
(*g*) DLUGOSS. *pag.* 318.
(*h*) *Id. pag.* 319.

JAGELLON ou ULADISLAS V.

roit même à les chaſſer de la Pruſſe, pourvû qu'après la conquête de cette province, il pût en joindre une partie à ſes Etats.

1412. Jagellon (a) étoit d'un caractère droit & ingenu. N'ayant aucune idée de la diſſimulation & de la fourberie, il n'en ſuppoſoit point dans l'Empereur, qui plus attaché que jamais aux Teutoniques, n'avoit aucun deſſein de les inquieter. Il ne vouloit par ſes promeſſes, que rendre Jagellon plus traitable ſur d'autres articles, qu'il avoit deſſein de lui propoſer, & qui (b) regardoient uniquement la Ruſſie & la Podolie. Ne pouvant arracher ces Etats à la Pologne, il eſpéroit d'en menager du moins l'acquiſition à ſes ſucceſſeurs. C'eſt ce qu'il fit par (c) un traité, dont les articles étoient ſi habilement conçus, qu'ils (d) laiſſoient lieu de douter, ſi Jagellon étoit légitime poſſeſſeur de ces Provinces.

1413. Un engagement ſi oppoſé au bien de l'Etat, étoit en partie l'ouvrage de Vitolde. Jagellon s'en apperçût, & pour ſe garantir de ſes perfidies, il voulut mettre un frein à ſon ambition. Il (e) convoqua une Diette générale à (f) Hrodlo, ville ſituée ſur le Bug dans le Palatinat de Beltz. Il y appella les Lithuaniens, & (g) y renouvella avec eux la convention qu'il avoit faite à ſon avénement au thrône, & toutes celles qui l'avoient ſuivie depuis. Il confera à tous les Ca-

(a) *Id. ibid.*
(b) *Id. pag.* 323.
(c) On peut le voir tout entier dans DLUGOSS. depuis la *pag.* 321. juſqu'à la *pag.* 326.
(d) *Id. pag.* 319.
(e) *Id. pag.* 336.

ues de ce Duché les droits & les pri- JAGEL-
es Nobles de la Pologne. Il les fit con- LON ou
former parmi eux un Sénat, ſur le mo- ULADIS-
celui du Royaume, & à ne ſe donner LAS V.
is des Souverains, que de l'avis des Po- 1413.
qui s'engageoient pareillement à n'élire
is que du conſentement des Ducs & du
: Lithuanie.

n'étoit plus propre à contenir Vitolde
bornes du pouvoir qu'on avoit été for-
i céder. On mettoit, pour ainſi dire,
de ſéparation entre lui & ſes peuples.
par les prérogatives qu'on leur accor-
troient en partage de la puiſſance légis-
& le Prince livré déſormais aux capri ces
ujets, avoit plus d'intérêt de travailler à
s dépendre, que de chercher des moyens
uſtraire à la domination des Polonois.
de étoit trop éclairé pour ne pas ſentir
funeſte, chef-d'œuvre de la politique
lon. Il conçut que la licence, dont on
le jetter les ſemences dans ſes provinces,
ndroit bientôt la liberté avec l'anarchie;
ſeroit d'autant plus aiſé aux Rois de Po-
e rentrer dans la poſſeſſion de ſes Etats,
haines & les diſſenſions leur y feroient
des citoyens, qui par avarice, ou par
n, par des motifs de crainte, ou d'eſpéran-
ient toujours prêts à épouſer leurs intérêts.

Con-

LEX. GUAGNIN. *ver. Pol. Tom. II. p. 50.*
OMER. *pag.* 421. DLUGOSS. *pag.* 337. *& ſeqq.* NEU-
. *pag.* 263. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 139.
ICZ. *pag.* 91. CHRIST. HARTKNOCH. *de rep. Pol.*
p. 196.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1414.

Contraint de diſſimuler, Vitolde étouffa ſes chagrins, & parut même approuver les concluſions de la Diette. Obligé preſque auſſi-tôt de fournir des troupes contre les Chevaliers, il (*a*) les mena lui-même à Volborz, où étoit le rendés-vous de celles de la Couronne.

Le (*b*) Grand-Maître Plawen venoit d'être dépoſé & mis en priſon à Angerbourg. On lui avoit ſubſtitué un des freres de l'Ordre, Maître-d'Hôtel de l'Empereur. Michel (*c*) d'Ottenberg, c'eſt ainſi qu'il s'appelloit, voulut d'abord ſe ſignaler par des actes d'hoſtilité contre la Pologne. Soit qu'il y fût ſollicité par Sigiſmond, ſoit que la guerre que devoient entraîner ces hoſtilités, lui parût néceſſaire pour ſe faire reſpecter de ſes ſujets: il (*d*) commença par faire maſſacrer des Marchands de Poſnanie, qui ſur la foi des traités négocioient dans ſes Etats. Il inſulta pluſieurs Nobles ſur les frontieres. La pluſpart furent pendus dans leurs villages, & quelques-uns à la porte même de leurs Châteaux. Il fit faire le dégât dans les terres de Dobrzin, & il envoya des boute-feux, juſques dans le ſein du Royaume, où pluſieurs Bourgs & des Villes mêmes furent reduits en cendres, avant qu'on eût pû découvrir les auteurs de ces funeſtes embraſemens.

Ou-

(*a*) DLUGOSS *pag.* 350. 352.

(*b*) *Id. p.* 346. 347. CROMER. *p.* 422. NEUGEBAVER. *pag.* 263. ALEXAN. GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. II. pag.* 127. 128. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 140. KOJALOW. *Hiſt. Lituan. p.* 97. JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. pag.* 216.

(*c*) *Id. pag* 217.

(*d*) KOJALOWICZ. *pag.* 28. DLUGOSS. *pag.* 349. NEUGEBAVER. *pag.* 264. JOAN. LEON. *pag.* 221.

de cette façon de déclarer la guerre, JAGEL-
(e) avoit ordonné dans ſes Etats une ex- LON ou
générale. La (f) pluſpart des Princes ULADIS-
, qui par la crainte d'un pareil traite- LAS V.
e pouvoient ſupporter l'inſolence des 1414.
ues, voulurent contribuer à la répri-
menerent au Roi pluſieurs corps de

On marcha vers la Pruſſe, dont (g)
e fut miſe ſous le joug. Tout le reſte
r de même, lorſque (h) l'Evêque de
, envoyé par le Pape Jean XXIII.
ander à Jagellon une trève de deux ans,
r de remettre ſes différends à la déci-
Concile de Conſtance.

oi reçut ce Nonce avec d'autant plus
que Vitolde pour appuyer ſes négocia-
(i) montra d'abord dans la réſolution
l'armée. Après (k) avoir ſouvent con-
projets de Jagellon; après les avoir fait
bien des fois par ſa négligence, quoi-
urs ſous des prétextes plauſibles, pour
mmettre la réputation de valeur qu'il
ite, il joignit les effets aux menaces,
onna ordre à ſes troupes de retourner
Etats.

lépart fit regarder aux Polonois com-
me

GOSS. *pag.* 350.
g. 352. CROMER. *pag.* 423. JOAN. LEON. *pag.*
LII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 309.
MER. *ibid.* DUGLOSS. *pag.* 353. 355.
. 358. CROMER. *pag.* 424. JOAN. LEON. *pag.* 224.
SIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 141.
GOSS. *pag.* 354.
MER. *pag.* 416.
g. 424. DLUGOSS. *pag.* 356.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1418.

me un avantage, le prétexte que le Pape leur fourniſſoit d'abandonner une entrepriſe, dont ils n'eſpéroient plus de ſuccès. Ils (*a*) faiſoient alors le ſiége de (*b*) Strasbourg, dans le territoire de Culm. Ils l'abandonnerent, & n'ayant d'autre reſſource que le Concile, ils (*c*) prirent le parti d'y envoyer des Ambaſſadeurs, pour y ſoutenir leurs intérêts contre les Teutoniques, dont ils craignoient d'autant plus le crédit, qu'ils ſentoient bien ne devoir qu'à eux ſeuls l'envoi du Prélat, qui les avoit ſollicités à poſer les armes.

La Députation des Polonois fut preſque inutile. Martin V. qui (*d*) venoit d'être fait Pape, ſe (*e*) contenta d'envoyer deux nouveaux Nonces en Pologne, pour y reconcilier les Chevaliers avec la nation. Jagellon eût conſenti à les avoir pour Juges, s'ils ne s'étoient d'abord déclarés ſes ennemis. Ils (*f*) refuſerent d'entendre ſes Commiſſaires, & le condamnerent en l'accuſant d'être le fléau de ſes voiſins.

1419. Le Roi fut contraint d'écrire au Pape, pour ſe plaindre de l'injuſtice de ſes Députés. Cette (*g*) lettre ſubſiſte encore. On y voit cette heureuſe confiance & cette noble ſimplicité qui convien-

(*a*) *Id. pag.* 357.

(*b*) Les Polonois appellent cette ville Brodnitz. Elle eſt ſur la rive droite de la petite riviere de Dribent aux confins de la Mazovie. BAUDRAND. *Geograph. ad verbum* Strasburgum.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 358. 359. HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 139. *vers.*

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 384. *Chronic.* ENGELHUS. *pag.* 1139. 1141. ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. XI. pag.* 385. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſia. pag.* 309.

lennent à l'innocence, & que l'art ne ſçauroit niter. Jagellon paroiſſoit moins craindre la ca- mnie, que la mépriſer. JAGELLON OU ULADISLAS V. 1419.

Une nouvelle guerre étoit inévitable. Elle al- rma Sigiſmond, qui toujours partiſan des Teu- niques, fit tous ſes efforts pour empêcher la ation de profiter de leur foibleſſe, & voulut u moins leur menager le temps de ſe remettre es pertes qu'ils avoient faites depuis la malheu- ſe époque de Tannenberg. Il (*b*) s'offrit en- ore une fois pour médiateur. Wenceſlas (*i*) n frere, venoit de mourir. Appellé au thrône e Boheme, maître en même-temps de l'Empi- : & de la Hongrie, nul autre Prince n'eût été lus en état d'en impoſer aux Chevaliers, ſi en herchant à leur procurer la paix, il n'eût pré- ndu la leur donner aux dépens de la Républi- ue.

On reconnut bientôt ſa mauvaiſe foi. Etabli 1420. rbitre des intérêts de la Pologne, il (*k*) pro- onça contre elle une ſentence, qui anéantiſſoit reſque tous ſes droits ſur les Provinces que les hevaliers lui avoient enlevées. Ce Décret fut jetté avec encore plus de mépris que d'indi- gna-

(*e*) DLUGOSS. *pag.* 395. CROMER. *pag.* 426. JOAN. LEON. *ſt. Pruſſ. pag.* 225. NEUGEBAVER. *pag.* 266.
(*f*) CROMER. & DLUGOSS. *ubi ſupra.*
(*g*) Elle eſt tout au long dans DLUGOSS *p.* 396. *& ſeqq.*
(*h Id. pag.* 399. CROMER. *p.* 427. Voyez les compromis nés à ce ſujet par le Roi & les Teutoniques. *In ſcript. r. Sileſ. Tom III. p.* 81. 82. 83.
(*i*) CROMER. *pag.* 428. DLUGOSS. *p.* 405. HENELII AB HENNENFELD *Annal. Sileſia. pag.* 311.
(*k*) DLUGOSS. *pag.* 312. 413. CROMER. *pag.* 429. Elle trouve tout au long *Tom. III. ſcripter. rer. Sileſ. p.* 85. *& ſeqq.*

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1420.

gnation. Les (a) Polonois en prirent ſujet de rompre ſur le champ toutes les alliances qu'ils avoient avec ce Prince.

Il ne tint bientôt qu'à Jagellon de le faire repentir de ſon injuſte partialité. Les (b) Bohemes ne l'aimoient point. Ils réſolurent de lui ôter la Couronne; & comme au temps de Wenceſlas, ils (c) voulurent ne plus faire qu'un ſeul Etat avec le Royaume. Entêtés (d) des dogmes de Wicleff, qu'ils avoient embraſſés depuis peu; ils s'imaginoïent peut-être, que Jagellon né Payen leur permettroit plus aiſément de les ſuivre. Ils ſentoient malgré eux une eſpece de rapport entre n'avoir point de religion, & n'en avoir qu'une fauſſe; mais tenter la vertu, c'eſt la

(a) CROMER. *ibid.* DLUGOSS. *pag.* 421.

(b) *Id. pag.* 423.

(c) *Id. pag.* 428. CROMER. *pag.* 431. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 141. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 141. *vers.* KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. p.* 109. 110.

(d) Jean Hus & Jérôme de Prague, les avoient enſeignés dans le Royaume, d'où ils s'étoient répandus dans la Moravie, dans la Siléſie, dans l'Allemagne & dans la Pologne même. CROMER. *pag.* 394. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 314. Wenceſlas Roi de Boheme, Prince abruti par ſes debauches, & moins jaloux des intérêts du ciel & de ſa propre gloire, que des avantages que lui rapportoient les troubles, qui diviſoient ſes ſujets, avoit laiſſé un libre cours à cette héréſie naiſſante. Il diſoit ordinairement que ſon Hus, qui dans la langue du pays ſignifie une oye, lui pondoit tous les jours des œufs d'or. CROMER. *ubi ſuprà.* Sur la fin de ſon régne les ſectaires n'employoient plus que les meurtres & les incendies, pour perſuader les Dogmes qu'ils vouloient établir. Ces déſordres étoient venus en partie de ceux qui avoient régné juſqu'alors dans tout le monde Chrétien, partagé en diverſes factions à cauſe des prétentions des Antipapes Jean XXIII. Grégoire XII. & Benoît XIII: Une affreuſe corruption s'étoit gliſſée dans l'Etat Eccléſiaſtique. Albic, Archevêque de

la ſoupçonner. Le Roi de Pologne parut offenſé de leur projet, & (e) répondit à Verner de Rankow, qui (f) lui portoit la parole de la part des Confédérés de Boheme, qu'il (g) n'avoit garde d'accepter un Royaume qui appartenoit à Sigiſmond, par un droit inconteſtable; qu'il avoit ſujet de ſe plaindre de ce Prince; mais qu'il ne ſçavoit point repouſſer les injuſtices par des trahiſons: & qu'en un mot, ſa Religion ne lui permettoit pas de régner ſur des Hérétiques, qui prétendoient n'être point inquiétés dans l'exercice de celle qu'ils profeſſoient. JAGELLON ou ULADISLAS V. 1424.

Jagellon fit plus encore, il ne s'en tint pas à ce refus. Il (h) envoya du ſecours à Sigiſmond, pour lui aider à ſoumettre la Boheme. Cet excès de magnanimité toucha peu l'Empereur. Il (i) crai-

de Prague, & auparavant médecin, n'avoit obtenu qu'à force d'argent le ſiége de cette Métropole. Il l'avoit revendu à Conrad Veſtphale, qui par ſes connivences, ou par ſes concuſſions avoit bientôt trouvé le ſecret de s'indemniſer des avances qu'il avoit faites. Le ſupplice de Jean Hus & de Jérôme de Prague, brûlés à Conſtance, nonobſtant les ſauf-conduits de l'Empereur, avoit extrêmement augmenté le nombre de leurs proſélytes. *Reſp. & ſtat Imperii Rom. Germ. pag.* 321 Sigiſmond avoit laiſſé croître l'audace de ces ſujets rebelles, en négligeant d'abord de la reprimer. On lui ferma les portes de Prague, & on refuſa de le reconnoître pour Souverain. Ce fut alors, qu'ils formerent le deſſein de ſe donner à Jagellon, à qui ils faiſoient entrevoir, qu'outre la Boheme, qu'il pouvoit joindre à ſes Etats, il rentreroit en même temps en poſſeſſion de la Siléſie. KOJALOW. *Hiſt. Lituan. pag.* 110. 111. DLUGOSS. *pag.* 432. 433.

(e) *Id. pag.* 435.
(f) *Id. pag.* 428.
(g) CROMER. *pag* 431. 432. DLUGOSS. *pag.* 49.
(h) *Id. pag.* 482. CROMER. *pag.* 438.
(i) DLUGOSS. *pag.* 483. CROMER. *pag.* 339.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1424.

craignit que les Polonois ne vinſſent plûtôt pour ſoutenir, que pour reprimer ſes ſujets rebelles. Il les força de retourner ſur leurs pas, & ſe fit une eſpece de mérite de refuſer un bienfait, dont il ne pouvoit s'acquitter, qu'en épouſant ſincérement les intérêts de la Pologne.

Il preſſentoit déja par la conduite de Vitolde envers les Chevaliers, qu'il lui ſeroit aiſé de s'attacher ce Prince, il perſtoit dans le deſſein de s'en ſervir pour humilier la nation, qu'il (a) eſtimoit trop pour ne la pas craindre. Il ne ſe trompoit point dans ſes idées. Vitolde devenoit tous les jours plus ſenſible à ce qui s'étoit paſſé à la Diette de Hrodlo. Il ne pouvoit pardonner à Jagellon d'avoir ébloui ſes ſujets par un ſyſtême d'indépendance, de leur avoir appris à ne lui point obéir, & ſous prétexte de les rendre auſſi libres que les Polonois, de s'être menagé les moyens de les remettre quand il voudroit ſous ſon empire.

Il (b) y avoit déja deux ans qu'il (c) avoit fait épouſer à Jagellon une de ſes niéces, fille d'une de ſes ſœurs, & d'André, Duc de Kiovie. Il s'étoit flatté de gouverner cette Princeſſe, & il ne doutoit pas, que le premier uſage de l'empire

(a) DLUGOSS. *pag.* 155.

(b) Après la mort de la Reine Anne, fille du Comte de Ciley, DLUGOSS. *p.* 371. Jagellon avoit épouſé en troiſiémes nôces Eliſabeth, fille du Palatin de Seudomir, Otton de Piloza, de la maiſon de Topor. OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. III. p.* 49. Elle étoit veuve de trois maris, dont le premier avoit été Jean de Myedzwyedz, Morave de nation. Le ſecond un Siléſien nommé Viſzlon de Wiſzemborg, & le troiſiéme Vincent Granowski, de la maiſon de Leliwa, Caſtellan de Nackel. OKOLSKI. *orb. Pol. T. II. p.* 72. DLUGOSS.

re qu'elle prendroit ſur ſon époux, ne fût de le porter à revoquer tous les Décrets nouvellement faits en Lithuanie. Il lui ſuppoſoit de la reconnoiſſance. Elle ne témoigna aucun zèle pour ſes intérêts. JAGELLON ou ULADISLAS V. 1427.

Irrité qu'elle eût refuſé de remplir ſes deſirs, ou qu'elle eût négligé de les ſatisfaire, il réſolut de la brouiller avec Jagellon, & il mit en œuvre un moyen, qui le vengea en même temps de ce Prince. Il connoiſſoit ſa jalouſie. Il (*d*) lui donna de violens ſoupçons de l'infidélité de Sophie; c'étoit le nom de la Princeſſe. Elle (*e*) étoit ſur le point d'accoucher de ſon troiſiéme enfant. Son état ne le toucha point. Il lui ſervit même d'une forte préſomption, dont il appuya ſes calomnies. Le (*f*) Roi étoit déja vieux. Il lui fit ſentir, qu'une ſi heureuſe fécondité ne laiſſoit d'ordinaire à un homme de ſon âge, que le triſte plaiſir de s'en faire honneur, & de montrer aſſez de force d'eſprit pour en adopter les fruits avec confiance.

Ce qui augmentoit la malignité d'une ſi infâme accuſation, contribua même à la rendre plus vraiſemblable. La Reine étoit ſa niéce. Auroit-il pû ſe reſoudre à la flétrir, ſi l'intérêt de Jagellon n'eût prévalu ſur les égards qu'il devoit à

goss. *pag.* 378. Jagellon l'épouſa contre le gré du Sénat. Elle étoit âgée, & d'ailleurs atteinte d'une maladie de conſomption, dont elle mourut trois ans après. *Id. pag.* 427.

(*c*) *Id. pag.* 446. KOJALOWICZ. *pag.* 112. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 142.

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 498. CROMER. *pag.* 441.

(*e*) KOJALOW. *pag.* 122. DLUGOSS. *pag.* 497. NEUGEBAVER. *Hiſt Pol. pag.* 276

(*f*) HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 144.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1427.

à ſa famille? C'étoit ainſi qu'il parloit lui-même pour couvrir ſa mechanceté. D'ailleurs ſon aſſûrance ſembloit répondre de ſa bonne foi. Il vouloit que Jagellon éclaircît ſes doutes; mais il avoit tout préparé pour l'engager à croire contre toute apparence ce qu'il avoit pris à tâche de lui perſuader.

Deux (*a*) filles d'honneur de la Reine, ſous prétexte qu'elles l'avoient ſervie dans ſes intrigues, furent arrêtées & interrogées juridiquement. Elles chargerent leur maîtreſſe de mille déſordres, & nommerent même pluſieurs de ſes favoris. Trois (*b*) d'entre eux prirent la fuite. Les autres furent mis en priſon.

Le même ſort étoit deſtiné à Sophie, en attendant que le Roi eût pronocé ſon dernier arrêt. Tout le ſang de cette malheureuſe Princeſſe, ne lui paroiſſoit pas capable d'expier ſes crimes. Il l'envoyoit en Lithuanie, où elle devoit ſubir ſon jugement, lorſque pluſieurs Grands du Royaume, étonnés d'un éclat plus propre à la déshonorer, que ne l'étoient les affronts qui cauſoient

(*a*) Elles étoient ſœurs, & s'appelloient Sczeloczki. Leur famille étoit une branche de la maiſon d'Odrowaz. SIM. OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. II. p.* 316. DLUGOSS. *p.* 498.

(*b*) Ces amans accuſés étoient deux freres des filles d'honneur, dont nous venons de parler. Les autres étoient Hincza de Rogow, de la maiſon de Dzialoſza. OKOLSKI *Tom. p.* 197. Pierre Kurowski, de la maiſon de Srzeniawa. *Id. Tom. III. pag.* 132. Laurent Zaremba. *Id. eod. Tom. p.* 323. Jean Koniecpolski, de la maiſon de Pobog. *Id. Tom. II. pag.* 529.

(*c*) Cette façon de juſtifier une femme accuſée, n'étoit pas nouvelle. Nous liſons dans nos Hiſtoriens François, que Chilperic n'ayant laiſſé à ſa mort qu'un fils en très bas âge, la conduite irréguliere de Fredégonde, mere de cet enfant, fit

ient ſes allarmes, oſerent blâmer l'excès de
n reſſentiment. Il venoit d'un violent amour;
s employerent ce même amour pour l'appaiſer;
t il (c) fut réſolu que la Reine ſe purgeroit par
rment, & par le témoignage de quelques fem-
nes, dont l'honneur & le mérite ſeroient ex-
mpts de tout ſoupçon.

JAGEL-LON OU ULADIS-LAS V. 1427.

Rien n'étoit plus aiſé que cette façon de ſau-
ver du danger une innocence équivoque. Il eſt
peu de femmes qui n'ayent en horreur les maris
mbrageux; & au défaut de celles que l'on cher-
choit, combien s'en ſeroit il préſenté pour juſ-
ifier la Reine, dans le cas même qu'elle eût é-
é coupable de tous les déréglemens dont on l'ac-
uſoit?

Quoi qu'il en ſoit, ſept (d) Dames du plus
aut rang, dépoſerent en faveur de la Reine, &
ur leur ſerment Jagellon ſe reconcilia avec elle.
Il ſe flatta dès ce moment d'avoir regagné ſon
cœur, & il ſe le perſuada d'autant plus, qu'elle
n'eut garde de lui faire des reproches inutiles, &
que les Perſonnes qui avoient concouru à détrui-

ſe douter s'il étoit du ſang de Clovis, & que cette Princeſſe fut obligée de jurer avec trois Evêques & trois cens des Principaux de la nation, que Clotaire, c'étoit le jeune héritier, étoit véritablement fils de Chilperic. Ainſi Judith, fille du Comte Guelfe, & femme de Louis le Débonnaire, ayant été accuſée de pluſieurs crimes, fut reçuë à faire ſerment ſur ſon innocence devant des Commiſſaires, & déclarée enſuite exempte de toute ſuſpicion. *Vit. Ludov. Pii. an.* 831. Ceux qui juroient pour les prévenus s'appelloient jureurs, conjureurs, ſacramentaux. *Voyez*, Diſſertation ſur l'ancienne forme des ſermens uſités parmi les François, par l'Abbé DE VERTOT, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres; Tom. III. de l'édition d'Amſterdam. *pag.* 435. *& ſuiv.*

(d) DLUGOSS. *pag.* 499.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1427.

truire ſes méfiances, ſe faiſoient toutes un mérite de reſpecter ſa nouvelle erreur. C'en étoit une en effet, & il eſt bien plus rare, qu'une femme pardonne les ſoupçons d'un époux, qu'il ne l'eſt qu'un époux ſe laiſſe aveugler ſur les égaremens de ſa femme.

Mais ſi la Reine dans le fond de ſon cœur conſervoit du reſſentiment contre Jagellon, peut-être Jagellon ne tarda pas de ſoupçonner de nouveau la fidélité de la Reine. Sa jalouſie ne cédoit à la raiſon que par intervalles. Cependant malgré des foibleſſes ſi capables de le décréditer dans l'eſprit de ſes ſujets, il eut preſque toujours le bonheur de conſerver leur eſtime.

Il la méritoit par le tendre amour qu'il avoit pour eux; & ce fut à tort qu'on l'accuſa quelquefois d'avoir plus à cœur les intérêts de ſa maiſon, que ceux de ſon Royaume. Il ne tint pas à lui que la Lithuanie ne fît un ſeul & même Etat avec la Pologne; mais malgré ſes deſirs & la bonne foi de ſes promeſſes, ce deſſein fut combattu par les intrigues de Vitolde, dont rien n'étoit capable de borner l'ambition. Il ne tarda pas de faire alliance avec l'Empereur, qui (*a*) de ſon côté n'oublioit rien pour l'attirer à lui, & (*b*) propoſa de nouveau de le faire Roi de Lithuanie.

1429. Le projet fut accepté, Vitolde ſongeoit même depuis quelque temps à le faire renaître. Il (*c*) ne

(*a*) KOJALOW. *Hiſt. Lituan. pag.* 124.
(*b*) DLUGOSS. *pag.* 515.
(*c*) *Id. pag.* 516. CROMER. *pag.* 443. KOJALOWICZ. *p.* 128. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 144. *vers.*
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 513.

) ne s'y prêta néanmoins qu'à condition que JAGEL-
Roi de Pologne y donneroit ſon agrément. LON OU
croyoit Sigiſmond en état de l'exiger ; & ſans ULADIS-
veu du Roi & celui de la République, quel LAS V.
cours l'Empire pourroit-il attendre d'un Prin- 1429.
toujours contraint à n'employer ſes forces,
ue pour ſe ſoutenir dans ſa nouvelle dignité ?

Sigiſmond (*d*) étoit alors en Pologne. Il (*e*)
venoit d'une malheureuſe guerre, qu'il avoit
ntrepriſe contre les Turcs. Il pria (*f*) Jagel-
n de ne pas s'oppoſer aux déciſions du Sénat,
ce corps reſpectable conſentoit d'avoir un Roi
our vaſſal. Il ne s'agiſſoit, ſelon lui, que d'un
itre aſſez vain, peut-être même humiliant pour
'itolde, puiſqu'il vouloit toujours dépendre de
nation ; mais ce titre devoit faire honneur
ux Polonois, & relever infiniment l'éclat de
ur Couronne. Il eſpéroit que les Grands de
Etat, s'ils ne ſe rendoient à ſes ſollicitations,
raindroient du moins de déplaire au Duc de
ithuanie, qui par ſa préſence voulut en impo-
r à l'Aſſemblée, que (*g*) Jagellon eut la foibleſ-
de convoquer.

Vitolde n'étoit point haï de la pluſpart des Po-
nois. Le Roi qui s'étoit attaché à lui par les
iens même qu'il lui avoit faits, avoit accru (*h*)
n crédit dans le Royaume par ſa déférence
ur ſes conſeils, & par la confiance qu'il lui
voit témoignée dans ſes guerres. On eſtimoit
ns ſes vertus, qu'on ne redoutoit ſes vices,
qu'il

(*e*) *Id. pag.* 504. CROMER. *pag.* 442.
(*f*) DLUGOSS. *pag.* 516.
(*g*) *Id. pag.* 517. KOJALOWICZ. *pag.* 128.
(*h*) PASTOR. AB HIRTENB. *Fler. Polon. p.* 142.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1429.

qu'il rachetoit par ſes attentions pour les Grands, toujours plus propres à les captiver que les ſervices mêmes.

Il ne doutoit preſque pas du conſentement qu'il demandoit, & il l'eût obtenu, ſans doute, ſi l'Evêque de Cracovie, Sbignée (*a*) Oleſnicki, indigné (*b*) de la lâcheté l'Albert Jaſtrzembiec, Archevêque de Gneſne, qui avoit opiné avant lui, n'eût entraîné par la force de ſes raiſons tous ceux qu'il voyoit déja ébranlés par ce prémier ſuffrage. Il (*c*) découvrit les vûes de l'Empereur. Il fit voir que ce Prince cherchoit moins à ſatisfaire l'ambition du Duc, qu'à la faire ſervir à la perte du Royaume. Il rappella à Vitolde ſes traités, ſes conventions, ſes ſermens, les graces que le Roi lui avoit faites, le zéle des Polonois à le ſuivre dans toutes ſes expéditions. Il lui repréſenta qu'à ſon âge, il ne lui reſtoit plus qu'à jouïr paiſiblement du fruit de ſes travaux. Craignant néanmoins de l'offenſer par des reproches plus ſenſibles que ſes refus, il s'étendit ſur ſes exploits, & le conjura de n'en point ternir la gloire, en affectant une prééminence, dont il ne pouvoit ſe rendre digne, qu'en ceſſant de la déſirer.

Sbignée eut à peine achevé ſon diſcours, que (*d*) le Grand-Duc ſortit de l'Aſſemblée avec toute l'agitation d'un homme, qui n'eſt plus maître de ſes tranſports. Il inſulta le Sénat, le (*e*) me-

(*a*) C'étoit ſans doute, le même qui avoit ſauvé la vie au Roi à la bataille de Tannenberg.

(*b*) KOJALOW. *p.* 129. NEUGEBAVER. *p.* 277. DLUGOSS. *pag.* 518.

(*c*) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 444.

de ſe faire Roi ſans ſon aveu; & peut-ce trait d'imprudence, il le raſſûra ſur s, qu'il prétendoit faire pour le devenir. nois répondirent à ſes emportemens par nures ſéditieux, qui annoncent chez eux e la licence. Le Prince n'avoit alors ute défenſe, que ſes ſervices & ſa ré-. Il (*f*) ſe hâta de retourner dans ſes & (*g*) Sigiſmond reprit en même temps in de la Hongrie. JAGEL-LON ou ULADIS-LAS V. 1429.

ſe diſpoſoit à la guerre entre Vitolde & . Leurs intérêts les diviſoient moins paſſion. Les Chevaliers Teutoniques t des ſecours aux Lithuaniens, qui n'é-oint fâchés de voir leurs Etats érigés en e. La Hongrie ſe préparoit à ſoutenir ts de ſon Roi, & l'Empire jaloux de de ſon chef, s'ébranloit déja pour le e.

t été difficile au Sénat de réſiſter à tant is à la fois. Manquant de reſſources, n trouver dans une apparence de ferme-*b*) envoya des Ambaſſadeurs à Vitolde, i annoncer, que les troupes de la Répu-voient déja ordre d'entrer ſur ſes terres, andonnoit ſon chimérique deſſein. Sbi-ortoit la parole. Trop d'aſſûrance déce-quiétudes. Il eût fait ſoupçonner en lui courage, s'il eût affecté moins d'intré-pidi-

ibid. DLUGOSS *pag.* 519.
JALOW. *pag* 129.
pag. 130.
LUGEBAVER. *Hiſt. Pol. p.* 278.
pag. 131. DLUGOSS. *p.* 524. CROMER. *pag.* 445.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1429.

pidité. Il fut reçu avec un orgueil auſſi fier; mais plus tranquille. Le (a) Duc répondit que du moment que ſon projet avoit éclaté, l'honneur l'obligeoit à le ſuivre; & quel qu'il fût en lui-même, qu'il ſçauroit le rendre juſte par le ſuccès.

La fineſſe ſupplée rarement la politique. Les Polonois dans une ſeconde Ambaſſade s'étudierent moins à cacher leurs craintes. Ils (b) offrirent même à Vitolde le titre qu'il ambitionnoit. Ne voulant point ſéparer la Lithuanie de leurs Etats, ils lui déclarerent, qu'ils étoient prêts à lui déférer leur propre couronne. Ils ne doutoient point qu'il n'aimât mieux être Roi de deux puiſſantes nations, que de ne l'être que d'une ſeule, où il n'auroit jamais un parfait repos; & qu'il ne préférât de devoir ſa dignité à des amis qui lui ſeroient fidelles, plûtôt qu'à un Prince qui ne cherchoit que ſes avantages dans les ſervices qu'il lui offroit.

Jagellon étoit fort dechû de la gloire qu'il s'étoit acquiſe par la ſageſſe de ſon gouvernement. L'âge (c) & les fatigues avoient épuiſé ſes forces. Son eſprit étoit baiſſé. Il ſentoit, & il avoüoit ſa foibleſſe; c'étoit preſque le ſeul mérite dont il pût encore ſe faire honneur auprès de ſes ſujets. Il convint avec eux, qu'il devoit céder la couronne, plûtôt que de mourir avec

la

(a) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 525.
(b) *Id. pag.* 528. KOJALOWICZ. *pag.* 132.
(c) CROMER. *ubi ſuprà.*
(d) HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 145. *vers.* NEUGEBAUER. *Hiſt. Pol. pag.* 279.
(e) CROMER. *p.* 446. DLUGOSS. *p.* 531. KOJALOW. *p.* 133.

n'en avoir pas ſoutenu les intérêts. JAGEL-
es enfans: mais encore en bas âge. LON ou
n avoit point. On lui fit eſpérer qu'à ULADIS-
ce Prince, qui (*d*) avoit plus de qua- LAS V.
ans, on mettroit un de ſes fils ſur le 1429.

que fût ſa haine pour le Duc, il l'im-
ien de l'Etat; mais (*e*) le Duc n'ac-
t ce ſacrifice. Il s'étoit fait un faux
le ne rien devoir qu'à lui-même. Il
plus entêté que jamais de ſon deſſein,
nta d'aſſûrer les Ambaſſadeurs, qu'il
poſoit rien de contraire au bien & à
de la République.
ant (*f*) il ſe fit prêter de nouveaux 1430.
lans toute l'étenduë de ſes provinces.
ta les garniſons de ſes places les plus
ux inſultes des Polonois. Il (*g*) ne ſe
ue du pouvoir, que l'Empereur s'at-
'ériger ſes Etats en Royaume. Ce (*h*)
i levoit ſes doutes, dans des lettres que
cepta. Ceux qui les portoient furent
r les frontieres.
découvrit qu'ils avoient ordre de met-
niere main à une alliance entre le Grand
les Chevaliers, & qu'une Ambaſſade
d'Allemands, de Hongrois & de Bo-
toit déja en chemin, & lui apportoit
le

MER. *pag.* 447. NEUGEBAVER. *pag.* 280.
MER. *pag.* 448. DLUGOSS. *pag.* 544.
ag. 545.
id. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 281. HEN-
NNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 316.

le Diplôme de l'Empereur, & le Sceptre, qui devoit ſervir à ſon inveſtiture.

Cette (*a*) Ambaſſade ne tarda pas d'arriver à Francfort ſur l'Oder; mais les ordres étoient déja donnés pour lui fermer tous les paſſages. Les Nobles de la Grande Pologne avoient pris les armes. Repandus juſques dans les bois les plus épais, ils en gardoient nuit & jour les ſentiers même les plus difficiles. Les Députés après une longue & vaine attente, furent contraints de retourner ſur leurs pas. Paul (*b*) de Ruſdorff, qui (*c*) étoit devenu Grand-Maître des Chevaliers, eut beau ſe formaliſer de cette garde exacte. On lui demanda depuis quand la République étoit obligée de lui rendre compte de ce qu'elle ordonnoit dans l'intérieur de ſes Etats.

Il n'étoit plus poſſible à Vitolde, ni de réuſſir dans ſes deſſeins, ni de faire reprendre aux Polonois celui qu'ils avoient eû de le reconnoître pour maître. Son (*d*) génie bouillant & altier ne put ſupporter la honte d'avoir échoüé dans ſon entrepriſe. Quelques (*e*) Polonois gagnés par ſes largeſſes, s'offroient d'appuyer ſes prétentions; mais ils le ſervoient mal pour lui être plus longtemps néceſſaires. Sbignée (*f*) captivoit, pour ainſi dire, tout le Sénat. Auſſi (*g*) outré des careſſes du Duc, qu'irrité de ſes menaces, il retenoit tous les Grands dans le devoir, & par l'au-

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 546. KOJALOWICZ. *pag.* 135.
(*b*) DLUGOSS. *pag.* 546.
(*c*) *Id. pag.* 347. ALEX. GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. II. pag.* 128. JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ pag.* 240 CROMER. *p.* 448.
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 547. KOJALOWICZ. *pag.* 136.
(*e*) *Id. p.* 133. DLUGOSS. *p.* 529. CROMER. *p.* 445. 446.

JAGEL-LON ou ULADIS-LAS V. 1430.

ſtorité qu'il s'étoit faite, il conſeilloit moins, il ne commandoit ce que la raiſon & l'hon-r devoient inſpirer pour le bien du Royau-. Un zéle animé par la juſtice n'eſt pas moins ficile à contenir, que celui qu'excite la paſ-n.

Ce brave citoyen ne ceſſoit de combattre pour Patrie, lorſqu'on s'appperçut que Vitolde ſuc-mboit ſous le poids de ſes chagrins. Atteint) d'une maladie de langueur, il reconnut en-l'injuſtice de ſes procédés. Il ſentit tout le ant d'une ambition prête à s'éteindre avec lui, (*i*) il mourut perſuadé que l'homme ne peut ûter de vrai bonheur qu'autant que la raiſon nduit ſes deſirs, puiſqu'elle le rend heureux ant même que de les remplir, & lors même 'elle n'a pû réuſſir à les ſatisfaire.

Ce (*k*) Prince fut extrêmement regretté de ſes ets. C'étoit un de ces génies ſupérieurs, qui nblent faits pour commander au reſte des hom-s; & qui habiles à profiter de la fortune ſi el-les prévient, ſçavent également la maîtriſer nd elle leur eſt contraire, ou ſe mettre au-ſus d'elle, quand ils ne peuvent la forcer à les vir. Né pour être doux & humain, Vitol-ne dût la dureté de ſes mœurs, qu'à la féro-é de ſon ſiécle. Des ſentimens confus de ten-:ſſe & de bonté s'élevoient ſouvent dans ſon cœur.

f) *Id pag.* 449. DLUGLOSS. *pag.* 553.
g) *Id. ibid. & pag.* 554.
h) *Id pag.* 555. CROMER. *pag.* 450. KOJALOWICZ. *p.* NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 282.
i) JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. pag.* 241. DLUGOSS. *pag.* 557.
k) *Id. ibid*

cœur. Il cherchoit à les démêler ; & il n'eût point balancé à les ſuivre, ſi l'éducation plus forte qu'une nature inculte lui eût permis de s'y livrer. Auſſi (*a*) étoit-il plus ſévère que barbare. Habile ſans étude, équitable comme par inſtinct, il ſçut donner des loix à ſes peuples, les y ſoumettre par crainte, & les leur faire aimer par raiſon. Toujours (*b*) prêt à s'arracher à ſes plaiſirs pour ſe prêter à l'ennuyeux détail de leurs affaires, il écoutoit leurs plaintes en tout temps & en tout lieu ; & jamais il ne prolongea les malheurs, qu'il pouvoit finir, dès qu'on les lui avoit fait connoître. Sa (*c*) frugalité reſſembloit preſque à l'auſtère ſobriété d'un Anachorete, & elle ne ſe démentit jamais ; mais rien ne fut égal à ſon courage, que la confiance qu'il y avoit. Préſumant toujours de ſes ſuccès, il avoit l'art de ſe les rendre aiſés, par l'idée qu'il ſe formoit qu'ils le devoient être. L'amour (*d*) & l'ambition furent ſes ſeuls défauts ; mais on ne le vit point ramper pour s'élever, & il ſçut toujours maîtriſer ſon cœur, lorſqu'il paroiſſoit le plus l'avoir abandonné à lui-même. Ces paſſions ne prirent rien ſur ſes devoirs. Elles ne firent tort qu'à ſon repos & à ſa gloire.

Il (*e*) eut à peine les yeux fermés, que Suidrigelon s'empara à main-armée de la fortéreſſe de

(*a*) *Id. pag.* 558.
(*b*) *Id. pag.* 557. KOJALOW. *pag.* 139.
(*c*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 558. CROMER. *ubi ſuprà.*
(*d*) DLUGOSS. *ibid.*
(*e*) CROMER. *Lib. XX. pag.* 451. DLUGOSS *pag.* 560. KOJALOW. *pag.* 141.
(*f*) DLUGOSS. *pag.* 558. CROMER. *ubi ſuprà.* KOJALOWICZ. *Lib. III. pag.* 140.

, de celle de Trock & de pluſieurs au- JAGEL-
nvahit même une partie de la Podolie. LON ou
emporté & auſſi imprudent que Skir- ULADIS-
éja (g) mort depuis pluſieurs années, il LAS V.
it ſes deſſeins que ſur ſes paſſions; & 1430.
ns étoient toujours extrêmes. A force
t aux plus noires ſcélérateſſes, il n'en
s d'horreur. Perfide & féroce, il mo-
uſſi peu ſes partiſans, que ſes ennemis,
pardonnoit point les vices qu'on déteſ-
ii. Quelque deſir qu'il eût de ſe rendre
e la Lithuanie, il y portoit la guerre
ar malignité que par intérêt, & il eût
de la voir enlever aux Polonois, quand
lle n'eût pû devenir le prix de ſes con-

pouſſa ſes hoſtilités juſqu'à faire arrê-
oi, & tous ceux qui l'avoient accom-
x obſéques de Vitolde. Cette (i) triſte
: obligea le Sénat de convoquer une
à Warta, dans le Palatinat de Siradie,
t réſolu de faire monter la Nobleſſe à
On avoit déja dépêché des couriers à
Martin V. adreſſa (k) un Bref à l'Em-
que l'on ſoupçonnoit d'avoir excité la ré-
Il (l) en envoyoit un autre à Suidrige-
lon.

Lib. II. p 48. DLUGOSS *p.* 142. CROMER. *p.* 376.
GOSS. *pag.* 566. KOJALOW. *pag.* 142. PASTOR.
EMB. *Flor. Pol. pag.* 144.
JALOW. *pag.* 143. DLUGOSS. *pag.* 571. CROMER.
HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 149. *vers.* STAN.
Annal. Pol. pag. 1167.
OMER *pag.* 453. DLUGOSS. *pag.* 568.
. *pag.* 566.

JAGELLON ou ULADISLAS V.

lon. Les prieres du Pape firent moins d'effet que les menaces de la République. Jagellon (*a*) fut mis en liberté ; & (*b*) plûtôt par pareſſe que par bonté, il diſſuada la guerre, & voulut qu'on eſſayât de ramener ſon frere par la voye des négociations. Il (*c*) lui fit offrir la Lithuanie, aux conditions qu'elle avoit été cédée à Vitolde; mais il redemandoit tout ce que ce Prince occupoit d'ailleurs dans la Podolie & dans la Volhynie.

1430.

1431. La foibleſſe du Roi ne fit qu'augmenter l'inſolence de Suidrigelon, qui n'ayant à riſquer que l'honneur de ſa naiſſance, déja flétri tant de fois, vouloit éprouver juſqu'où ſa témérité pourroit le conduire. Il s'en promettoit beaucoup plus d'avantages, qu'il n'en eſpéroit des Polonois; & il avoit quelque raiſon de s'imaginer, qu'ils n'avoient deſſein de le menager, qu'autant de temps qu'ils auroient ſujet de le craindre.

Jagellon (*d*) par ſes lenteurs, faiſoit ſoupçonner ſon zéle pour la Patrie. On le crut pluſieurs fois d'intelligence avec l'ennemi. Il (*e*) réſolut cependant de lui faire la guerre. Il (*f*) le trouva au-delà du Bug, à la tête d'une armée de citoyens, qui n'étoient faits ni aux périls, ni aux fatigues. Il (*g*) parut à peine devant eux, qu'ils prirent la fuite. Il profita de cette déroute, &

(*a*) *Id. pag.* 572.
(*b*) KOJALOWICZ. *pag.* 144.
(*c*) CROMER. *pag.* 453. DLUGLOS. *pag.* 574. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 285.
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 573. CROMER. *pag.* 455. 458. 459. STANISL. SARNIC. *Annal. Polon pag.* 1167.
(*e*) KOJALOW. *pag.* 145. DLUGOSS. *pag.* 580.
(*f*) *Id. pag.* 582. CROMER. *pag.* 455.

(b) fit des ſiéges, dont le ſuccès fut ſi prompt heureux, que Suidrigelon, plus audacieux n'étoit brave, ſe (i) vit contraint de de- der la paix, ou feignit de la deſirer, afin de ner le temps aux Teutoniques, qui (k) ar- ent pour lui, de pénétrer dans la Cujavie, aux Valaques, qu'il avoit attirés dans ſon i, d'inſulter les frontieres de la Ruſſie. JAGELLON ou ULADISLAS V. 1431.

ier des progrès de ces alliés, il rompit la e qu'on (l) lui avoit accordée, continua ſes andages, & mit à feu & ſang les Provinces il ne pouvoit garder, & celles même où il outenoit par la force des armes.

amais (m) guerre ne fut plus ſanglante. Les urtres, les aſſaſſinats, les cruautés les plus bares y tenoient lieu de génie & de reſſour- .. Les Chevaliers avoient repris à leurs gages incendiaires, qu'ils recompenſoient à pro- rtion de la grandeur des villes, & du nom- des villages qui avoient été brûlés. Ces (n) ſérables qu'ils n'expoſoient ſi volontiers, que le mépris qu'ils en faiſoient, étoient plus ints par leurs ſtratagémes, qu'ils ne méritoient l'être par leur intrépidité. Contens d'un pre- er effort de courage, ils étoient ſouvent bat- ; mais ils n'étoient jamais détruits. Leurs s grandes reſſources étoient leurs fuites ſimu- lées,

(g) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 585.
(h) *Id. pag.* 586. CROMER. *pag.* 456.
(i) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 590. KOJALOWICZ. *p.* 148.
(k) CROMER. *pag.* 457.
(l) *Id. pag.* 458. DLUGOSS. *pag.* 591.
(m) CROMER. *pag.* 457. KOJALOWICZ. *pag.* 148, 149. LUGOSS. *pag.* 589.
(n) CROMER. *pag.* 462. NEUGEBAVER. *pag.* 291.

JAGELLON ou ULADISLAS V.

lées, & leurs courſes ſans art. On ne les rencontroit preſque jamais quand on croyoit les avoir atteints, & ils reparoiſſoient au moment où l'on déſeſpéroit le plus de pouvoir les ſurprendre.

1431.

Ce qui rendoit cette guerre encore plus funeſte, c'eſt que dans l'une & l'autre armée, on montroit autant d'opiniâtreté dans les défaites, que d'orgueil & d'inſolence dans les bons ſuccès. D'ailleurs une haine perſonnelle animoit les ſoldats de chaque parti; & les uns & les autres également acharnés, combattoient moins pour obéir à leurs chefs, que pour aſſouvir leur rage.

1432.

Il n'étoit reſervé qu'à Jagellon de ſauver encore la Lithuanie, par ce grand art des négociations, qui l'avoit rendu ſupérieur à tous les événemens de ſon régne. Il (*a*) envoya un Emiſſaire ſécret en Lithuanie, pour y gagner le peuple & le ramener à ſes devoirs. Il n'ignoroit pas que les Grands commençoient à ſe venger de la dureté de leur Prince par la liberté de leurs diſcours, & que depuis quelque temps ils le regardoient moins comme leur Souverain, que comme le fléau de leurs Provinces.

Il leur fit repréſenter, que s'ils vouloient un maître, il leur en falloit un dont l'unique ambition fût de les rendre heureux. Il leur fit propoſer Sigiſmond Starodubski, couſin-germain de

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 611. KOJALOWICZ. *pag.* 151. CROMER. *pag.* 461.

(*b*) KOJALOW. *pag.* 152.

(*c*) Voyez le Traité qu'il fit avec la République. Il eſt rap-

de. Son élevation, disoit-il, ne porte- JAGEL-
t avec elle ce caractère de honte, qui LON OU
ujours déshonorer celle de Suidrigelon; ULADIS-
logne l'appuyeroit de toutes ses forces, LAS V.
loient concourir avec elle à le mettre à 1432.
de l'usurpateur.
insinuations ébranlerent les esprits. On
point les armes; mais on les tourna
uidrigelon, qui (b) fut contraint de s'en-
ur éviter la fureur d'une nation, qu'il ne
plus suborner par ses artifices.
ubski ne voulut en accepter le gou-
nt, que de l'aveu du Roi. Il (c) se
vassal de ce Prince, & consentit qu'il
ât toujours la qualité de Grand-Duc:
it d'épouser toutes les querelles de la
& de l'aider à ses dépens dans toutes
res; de ne jamais faire d'alliance con-
Polonois, ni avec Suidrigelon, ni avec
oniques; de rendre toutes les places de
lie, qui avoient été conquises durant
bles; de ne point ambitionner de se fai-
quelque instance qu'on lui fît de s'ar-
titre; & de ne reconnoître pour héri-
ses Etats que Jagellon, & ses successeurs
me. D'un autre côté les Polonois lui
nerent le Duché de Trock, & con-
qu'il le laissât à ses enfans. Il fut dit
, que ceux qui le posséderoient après
lui,

tout au long dans DLUGOSS. *pag.* 614. *& seqq.*
ICZ. *Hist. Lituan. Lib. IV. pag.* 154. CROMER.
HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 153. *vers. & 154.*
VER. *Hist. Pol. pag.* 290.

JAGEL-LON OU ULADIS-LAS V. 1432. lui, en feroient hommage à la République; & que s'il mouroit ſans poſtérité, ce Duché reviendroit à la Pologne. La Volhynie lui fut cédée également; mais après ſa mort elle devoit rentrer ſous la domination de ſes premiers maîtres. Tous ces articles furent ratifiés par les ſermens du nouveau Duc, & du Prince Michel, ſon fils; & l'on y fit ſouſcrire le Sénat & la Nobleſſe de Lithuanie.

1433. Il étoit à craindre que Suidrigelon ne reprît les armes. Il (*a*) reparut en effet, avec une puiſſante armée de Ruſſes & de Tartares. Starodubski (*b*), aidé des Polonois, le bâtit près d'Ofzmyana. Il lui tua 10000. hommes & fit 4000. priſonniers. Quelque grande que fût cette perte, elle (*c*) ne fit que redoubler la témérité de ce Prince, qui n'ayant jamais ſuivi que ſon caprice, n'écoutoit plus que ſon déſeſpoir. Animé, peut-être même ſecouru par l'Empereur, il leva de nouvelles troupes; mais enfin après bien des combats qu'il ſeroit trop long de rapporter, Starodubski ſe maintint dans la poſſeſſion de la Lithuanie.

Jagellon ne ſe conſola des vains efforts qu'il avoit faits pour unir cette province au Royaume, que par l'eſpérance que les Polonois choiſiroient Uladiſlas, ſon fils-aîné, pour lui ſuccéder. Il y avoit déja quelques années, que (*d*) dans une Diette tenuë à Breſcie, ils avoient nommé ce Prince pour régner après lui; mais c'étoit

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 621.
(*b*) *Id. pag.* 622. CROMER. *pag.* 463. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol pag.* 292. KOJALOW. *pag.* 159.
(*c*) *Id. pag.* 160. DLUGOSS. *pag* 645. CROMER. *p.* 468.

'étoit à condition, que Jagellon confirmeroit urs anciens priviléges, & leur en accorderoit e nouveaux. L'Acte d'élection avoit été expé- ié, & remis à l'Evêque de Cracovie, avec rdre néanmoins de ne le délivrer, qu'au mo- ent que le Roi lui remettroit le Diplôme, qui evoit augmenter leur liberté. Jagellon s'étoit reſſé de le promettre, & différoit tous les jours e le donner. Il attendoit quelque conjoncture eureuſe, qui le diſpensât d'acheter comme une race, ce qu'il croyoit lui être dû par les pré- ogatives de ſa dignité, & par les uſages même u Royaume. JAGELLON ou ULADISLAS V. 1433.

Il (e) avoit convoqué une nouvelle Diette à encici. On y rappella ſes promeſſes, & d'un on d'aigreur, que ſoutenoit l'orgueil d'une au- orité déja établie, on le ſomma de les accom- lir. Preſſé de ſe déclarer, & plus offenſé de audace de ſes ſujets, que fâché d'avoir manqué les ſatisfaire, le (f) Roi répondit avec hau- ur, que ſes engagemens étant injuſtes, ni le evoir, ni l'honneur ne l'obligeoient à les tenir. eut à peine prononcé ces mots, qu'un bruit confus s'éleva dans l'aſſemblée. Ce n'étoient d'a- ord, que des murmures à demi étouffés par la rainte. Soutenus par ceux qu'ils excitoient, dégénererent bientôt en des ſaillies de fureur de rage. On demanda à l'Evêque les lettres l'on lui avoit confiées, & (g) l'on eut l'inſo- nce de les déchirer à coups de ſabre ſous les yeux

(d) DLUGOSS. *pag.* 486. KOJALOW. *pag.* 120.
(e) DLUGOSS. *pag.* 490. CROMER. *pag.* 439.
(f) *Id. pag.* 440.
(g) DLUGOSS. *pag.* 491.

JAGEL-LON OU ULADIS-LAS V. 1433.

yeux du Roi, qui n'évita de plus grands outrages; que par l'intrépidité avec laquelle il sembloit plûtôt ménacer les conjurés, qu'il ne paroissoit les craindre.

Ce (a) ne fut que quatre ans après & dans le temps de ses plus vives dissensions avec Vitolde, qu'il se résolut enfin d'accorder à la République les (b) Priviléges qu'elle lui avoit demandés. Elle les reçut avec joie; mais par fierté, ou par vengeance, elle ne se décida point sur l'affaire de la succession. Deux (c) ans seulement avant la mort de Jagellon, elle consentit que son fils Uladislas montât après lui sur le thrône. Il s'occupoit alors à faire une paix durable avec les Teutoniques. Il (d) ne put réussir qu'à une tréve qui devoit durer douze ans.

1434. La seule nécessité de garantir ses Etats d'une usurpation injuste, lui avoit fait supporter la guerre, qu'il n'aimoit point. Elle lui avoit rendu comme inutiles les vertus qu'il affectionnoit le plus, & qui lui auroient fait un plus grand nom, que les talens qu'il avoit pour les armes. Aussi préferoit-il à ses triomphes mêmes, les douceurs du repos. Il espéroit d'en jouïr, lorsqu'il

(a) *Id. pag.* 536. CROMER. *pag.* 446. PASTOR. AB HIRTENB. *Hor. Pol. pag.* 143.

(b) Ces priviléges comprenoient tous ceux qui avoient déja été accordés par le Roi Loüis, & par ses prédecesseurs. Jagellon les ratifia de nouveau, & y en ajoûta plusieurs autres également avantageux à la République. Je n'en citerai que quelques-uns. Il s'engagea à ne conférer à aucun étranger les dignités & les charges de l'Etat, à ne les donner qu'à des Patriotes, qui seroient même possessionnés dans les provinces, où ces emplois devroient être exercés, & à n'en jamais disposer avant leur vacance. Il promit de ne faire battre aucune espèce de monnoye sans le

'il (e) fut atteint d'une fiévre violente, qui
s peu de jours le mit au tombeau.
Ce Prince fut moins regretté de ſes peuples,
'il ne le méritoit; mais beaucoup plus qu'il
le devoit être naturellement dans un Etat de-
u libre. Les Républiques, preſque toujours
ures, ſont rarement ſenſibles à la perte de
rs grands hommes. On les y craint plus qu'on
: les eſtime. On les y perſécute encore plus
'on ne les craint. C'étoit beaucoup que l'on
nât à Jagellon quelques vrais ſoupirs dans une
tion, où l'on pouvoit déja librement lui re-
ſer des larmes même de bienſéance & de po-
ique.

JAGELLON OU WLADISLAS V. 1434.

L'honneur & la probité, la (f) candeur & la
ne foi, étoient la baſe & le fonds de ſon carac-
re; mais (g) il avoit moins de fermeté, que
: droiture; & plus de modération dans le bon-
ur, que de conſtance dans les diſgraces. Sa
litique ne cédoit point à ſa valeur, & il ſçut
rendre quelquefois plus redoutable que ſes ar-
es. Un génie naturellement heureux le ren-
it propre à tout ce qu'il vouloit entreprendre;
is moins vif que profond, il balançoit long-
temps

ſentement des Prélats & Barons du Royaume, & de faire arrêter, ni punir aucun Noble, qu'il ne fût auparavant convaincu en juſtice réglée des crimes, dont il auroit été accuſé. DLUGOSS. *pag.* 537. *& ſeqq.*

(e) *Id. pag.* 604. CROMER. *pag.* 459. NEUGEBAVER. *Hiſt. pag.* 289.

(d) *Id. pag.* 295. CROMER. *pag.* 468. DLUGOSS *p.* 643.

(e) *Id. pag.* 651. CROMER. *pag.* 470. KOJALOW. *p.* 263. NEUGEBAVER. *pag.* 297.

(f) DLUGOSS *pag.* 659.

(g) *Id. pag.* 657.

JAGEL-LON ou ULADIS-LAS V. 1434.

temps ſes projets, & compenſoit enfin la lenteur de ſes entrepriſes par la juſteſſe des moyens qu'il employoit pour y réuſſir. Caché ſans être diſſimulé, il craignoit autant d'éventer ſes ſecrets, que de proférer un menſonge. On ne connoiſſoit d'ordinaire ſes deſſeins, que par les ſuccès, & l'on cherchoit d'autant moins à les déviner, qu'on l'eſtimoit incapable de s'y propoſer d'autres motifs, que l'amour de l'ordre. Libéral, il (*a*) donnoit avec joie, avec profuſion, avec grace, ſans intérêt, & il regardoit comme un ſervice digne de nouvelles largeſſes, le plaiſir qu'on avoit eû de recevoir ſes bienfaits. Il n'étoit avare que du temps. C'étoit le ſeul bien, qu'il craignît de perdre; & il ne le menageoit que pour les malheureux, à qui il devoit la juſtice, & (*b*) pour l'unique divertiſſement qu'il eût à cœur; c'étoit celui de la chaſſe. On (*c*) l'accuſa d'être ſuperſtitieux; mais il ne fut jamais hypocrite; & (*d*) ſa piété fut d'autant plus ſincère qu'elle ne mettoit point de bornes à ſa charité.

(*a*) *Id. ibid. & 658. 660.* CROMER. *pag.* 470, 471. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Polon. pag.* 145. NEUGEBAVER. *ubi ſuprà.* HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 157. KOJALOWICZ. *pag.* 164.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 657. 659 CROMER. *pag.* 471.

(*c*) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 165. DLUGOSS. *pag.* 658. 660.

(*d*) *Id. pag.* 659. PASTOR. AB HIRTENB. *ubi ſuprà.*

Fin du troiſiéme Volume.

CARAC

CARACTERE, MOEURS, ET USAGES DES POLONOIS,

Depuis que leur Etat eſt érigé en République.

LA généroſité, la franchiſe, une noble fierté ſont le caractère des Polonois. Ces trois qualités ſont en eux une ſource de mérite, quand elles ne ſont point portées à l'excès; & elles conſtituent leurs plus grands défauts, quand ils ne ſçavent point les contenir dans ce juſte milieu qui fait la perfection des vertus, & ſans quoi elles dégénèrent en vices. Leur caractère.

Epris autrefois de la ſeule gloire qui vient de la vertu, l'auſtérité de leurs mœurs faiſoit leur plus grande richeſſe. Aujourd'hui (*a*) amollis par le faſte, ils donnent dans les ſuperfluités, & malheureuſement leurs reſſources n'ont point augmenté avec leurs beſoins. On verra dans les volu-

(*a*) SIMON. STAROVOLSCI. *Polonia, ſive ſtatus Regni Polon. Deſcriptio. pag.* 72. Cet Auteur a écrit vers l'an 1640.

volumes ſuivans, le luxe percer chez eux ſous les régnes de Sigiſmond III. & de ſon fils Uladiſlas VII. & l'irruption devenir entiere ſous Auguſte II. un des Princes de notre ſiécle le plus magnifique. De-là eſt venuë l'avidité du gain, avec cette différence, que par un reſte de mépris pour les richeſſes, les (*a*) Polonois ne les recherchent que pour s'en faire honneur. Leur empreſſement à les acquerir n'eſt plus ou moins grand, qu'à proportion de leur penchant à les répandre. Ils connoiſſent ſi peu l'art de théſauriſer (*b*), que pluſieurs d'entre eux ignorent même celui d'une ſage économie. Ce qui caractériſe davantage leur généroſité, c'eſt (*c*) l'accueil qu'ils font aux étrangers, même les plus inconnus, dont ils préviennent les beſoins, & qu'ils reçoivent chez eux avec une politeſſe & des égards dignes du temps de l'ancienne Rome (*d*), où les maiſons les plus illuſtres tiroient leur principale gloire de l'exercice de l'hoſpitalité.

Incapables de diſſimuler (*e*), leur franchiſe eſt d'autant plus grande, qu'elle vient ou de leur fier-

(*a*) ANDR. OLSZOWSKI. *Procancell. Regn. apud* ANDR. CHRIST. ZALUSKI. *Tom. I. pag* 138.

(*b*) DLUGOSS. *Hiſt. Pol. Lib. I. pag.* 38.

(*c*) SIMON. STAROVOL. *Pol. pag.* 71. Les Polonois tiennent ce goût des Slaves leurs ancêtres. *Nulla gens*, diſoit HELMOLD, *honeſtior Slavis in hoſpitalitatis gratia. In colligendis enim hoſpitibus omnes quaſi ex ſententia alacres ſunt, ut nec hoſpitium quemquam poſtulare neceſſe ſit. Quidquid enim agriculturâ, piſcationibus ſeu venatione conquirunt, totum in largitatis opus conferunt, eò fortiorem quemque, profuſiorem jactitantes, cujus oſtentationis affectatio multos eorum ad furta vel latrocinia propellit. Quæ utique vitiorum apud eos quidem venialia ſunt: excuſantur enim hoſpitalitatis palliatione.... ſi*

quis

nté, ou de leur courage, ou de la liberté, nt ils font gloire. La prudence peut les re- ier ſur eux-mêmes dans les affaires d'intérêt; ais la crainte en fait rarement des politiques. (f) portent ſans menagement leurs chagrins : leurs plaintes aux pieds du thrône; & l'on ur dire, que chez eux le plaiſir d'être loüé applaudi, ne fait pas toujours le charme de Royauté.

Leur fierté a fait naître, & maintient chez x l'amour de la liberté, qu'ils eſtiment le remier bien de l'homme; & l'une & l'autre ntiennent leur courage & leur valeur. Natu- llement braves & guerriers, ils ſeroient peut- re indomptables dans leurs expéditions mili- ires, ſi plus dociles à s'y laiſſer conduire, ils s'imaginoient perdre leur liberté dans le temps ême qu'ils ne ſont aſſemblés que pour la dé- ndre. Cette délicateſſe néanmoins n'eſt d'or- inaire qu'un prétexte pour ſe retirer d'une ar- ée (g), qui manque d'argent & de vivres, qui ne ſubſiſte qu'au haſard des dégats qu'el- fait ſur les propres ſujets du Royaume.

Il

is verò quod rariſſimum eſt, peregrinum hoſpitio removiſſe prehenſus fuerit, hujus domum, vel facultates incendio con- mere licitum eſt; atque in id omnium vota pariter conſpirant, tum inglorium, illum vilem & ab omnibus exſibilandum di- ntes, qui hoſpiti partem negare non timuiſſet. Chron. Slaver. ib. I. Cap. LXXXII. pag. 605, 606.

(d) CICER. *de offic. Lib. II. n.* 64.

(e) SIMON. STAROVOL. *Pol. pag.* 71.

(f) *Id. pag.* 78. & NICOL. ZALASKOWSKI. *jus regn. Po- Tom I. pag.* 52. & ANDR. CHRIST. ZALUSKI. *Tom. pag.* 161. & *pag.* 322. & *ſeqq.*

(g) SIMON. STAROVOL. *Pol. pag.* 99.

Deux sortes d'états parmi eux.

Il n'y a parmi eux que deux conditions également extrêmes. Les Nobles (*a*) dont la liberté n'a point de régles ; & les Payſans, dont la ſervitude eſt preſque ſans bornes. Le ſeul bonheur de ces derniers, c'eſt que nés ſous le joug, ils ne craignent pas de le porter, & ne ſe repentent point de vivre. Confondus avec les terres qu'ils cultivent, ils ſont une partie des revenus de leurs maîtres ; mais ce qui ſurprend dans un pays auſſi chrétien que la Pologne (*b*), leur vie dépend du caprice d'un homme, qui dans l'ordre de la nature n'a ſur eux d'autre avantage que de n'être pas auſſi malheureux qu'ils le ſont. Il faut pourtant avoüer que les cas ſont bien rares, où un Seigneur uſe de ce droit ſur ſes ſujets. Si les loix n'ont point changé en Pologne, les mœurs n'y ſont plus les mêmes ; & les mœurs ont plus de force ſur les hommes que les loix.

Priviléges des Nobles.

Les Nobles ſont des perſonnes libres, qui ne dépendent que d'eux ſeuls. Ils ſont diviſés en deux ordres, dont l'un ne peut agir ſans l'autre : l'ordre des Sénateurs & l'ordre Equeſtre ; & ils forment enſemble un corps puiſſant & redoutable, qu'ils appellent République, & qui l'eſt en effet ; quoique unie à la Royauté.

Malgré la différence que les biens, les dignités,

(*a*) Un des grands priviléges des Nobles, c'eſt qu'en matiere criminelle même, aucun d'eux ne peut être arrêté & empriſonné, qu'il ne ſoit convaincu du crime dont on l'accuſe. *Id. pag.* 77. & NICOL. ZALASK. *jus regni Pol. Tom. I. pag.* 786. & *ſeqq.*

(*b*) *Id. ibid. pag.* 788. & *Tom. II. pag.* 749. & CHRIST. HARTKN *de rep. Pol. Lib. II. Cap. V. pag.* 586.

(*c*) *Conſtitut. ann.* 1638. 1641. & 1673. Voyez Mémoi-

ires

s, les ſervices rendus à l'Etat, l'ancienneté ou illuſtration des maiſons peuvent mettre entr'eux, (e) s'eſtiment chacun d'une égalité ſi parfai-, qu'ils ſe donnent mutuellement le nom de res, comme ſi en effet ne faiſant tous qu'une mille, ils étoient tous ſortis du même ſang. inſi les petits reſpectent les grands ſans les aindre, & les grands vivent avec les petits ns les mépriſer.

Ils partagent le ſouverain pouvoir avec leur oi; mais leur Roi eſt ſujet aux loix, & eux ils ont le droit de les faire. Ils (d) établiſſent impôts, ils déclarent la guerre, ils font les ités de paix, ils réforment les mœurs, chan-nt les coûtumes, abrogent les conſtitutions, en ent de nouvelles. Le (e) Roi préſide à leurs nſeils, & comme il eſt (f), ſelon la façon de rler des Polonois, la bouche qui doit expri-er les penſées de tous les membres, & qui par la même doit ne rien dire qui ne s'accorde ec leurs ſentimens; c'eſt lui qui approuve leurs écrets, qui les publie en ſon nom, & qui les it éxécuter autant qu'il ſe peut dans un pays, le droit de les faire ſuppoſe preſque toujours lui de n'y point obéir. Ils ne laiſſent à leur oi que ce qui lui convient uniquement; le uvoir & les moyens de ſe faire aimer. Il (g) diſtri-

A quoi ils ont reſtraint le pouvoir de leur Roi.

pour ſervir à l'Hiſtoire & au Droit public de Pologne, LENGNISCH, traduit par FORMEY. *pag.* 47, 48 *& ſuiv.*

(d) SIM. STAROVOL. *Pol. p.* 77. CHRIST. HARTKN. *de p. Pol Lib. II. Cap. II. pag.* 369, 370. *& ſeqq.*

(e) SIM. STAROVOL. *ibid.*

(f) CHRIST. HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. II. Cap. pag* 869.

(g) SIM. STAROVOL. *Pol. pag.* 77.

Deux sortes d'états parmi eux.

Il n'y a parmi eux que deux conditions extrêmes. Les N... galement extrêmes. Les N..., son gré le mérite. liberté n'a point de régl... ce qu'il doit moins dont la servitude est presq... se venger & de nuire. bonheur de ces derni... on peut l'appeller ainsi, joug, ils ne craignen... qui imposent dès qu'ils l'ont se repentent point d'... lesquelles ils se réservent le terres qu'ils cultiv... reconnoître, s'il vient à les venus de leurs ... dans un pays ... nique qui leur est avantageuse, & leur vie dép... leurs a causé le malheur de beaudans l'ordr..., eux (*b*) seuls peuvent prétendre vantage r... de leur Roi. Tout étranger en est le sont... moins qu'il n'ait acquis parmi eux des bien... Noblesse, qui sont proprement ce que ses ... de Bourgeoisie etoit chez les Romains; lor... c'est le (*c*) corps de l'Etat qui les donne, ... en est plus jaloux que les Romains ne l'é... de leur privilége de citoyen, qu'ils accor... quelquefois à des nations entières.

Privilége des Nobles.

Ils appellent Diettes leurs Comices ou Assemblées générales. Elles sont composées de l'Ordre des Sénateurs, & de celui des Gentilshommes, qui y sont députés des Diettes particulieres de chaque Palatinat. Ceux-ci sont les protecteurs de la liberté, & (*d*) comme les Tribuns du peuple à Rome, chargés de la maintenir contre les entreprises du Sénat lui-même, s'il venoit à résoudre

(*a*) NICOL. ZALASK. *jus. Regn. Polon. Tom. I. pag* 384. & *seqq.*

(*b*) *Id ibid. pag.* 416. & 483. & ANDR. CHRIST. ZALUSKI. *Tom. I. pag.* 137. Mémoires de FORMEY. *pag.* 145.

(*c*) *Vol. Constitut. pag.* 465. *Tit.* Indigenatus, & *pag.* 748. 864. & *p.* 334. *Tit.* Plebeiorum nobilitatis. Mém. traduits par

oſes contraires aux intérêts de la

ntre-eux peut rompre d'un Droit ſin-
s unanimes de la chambre gulier de
e celle dont il eſt membre, ceux qui y ſont Députés.
ion plus parfaite, ce mot eſt ce
ont ſe ſervoient les Tribuns Ro-

ce droit qui eut des ſuites funeſtes à Abus de ce droit.
, eſt auſſi l'unique cauſe du déſordre qui
ne dans preſque toutes les parties du gouvernement des Polonois. Que peut-on attendre en effet de régulier dans un Etat, dont le ſort dépend de l'ignorance, de la mauvaiſe humeur, de la vanité, de l'entêtement, de l'intérêt d'un ſeul particulier, qui abuſe du pouvoir qu'il a d'être impunément méchant ou ridicule, & qui n'ayant pas aſſez d'eſprit pour bien penſer, n'a point aſſez de jugement pour approuver & ſe taire? C'eſt pourtant de tous les priviléges des Polonois celui dont ils font le plus de cas; c'eſt la marque diſtinctive de la liberté dont ils font gloire. Peut-être eſt-ce un effet de la politique de leurs Rois, ou du Sénat, qui en réglant qu'un ſeul ſuffrage dans les délibérations de ces Députés pourroit balancer tous les autres, ont voulu ſe ménager un moyen preſqu'aſſûré de faire avorter tous les deſſeins qui leur ſeroient contraires; car c'eſt ainſi que les Patriciens de Rome

par FORMEY. *pag.* 138; 139. *& ſuiv.*

(*d*) SIMON. STAROVOL. *Pol. pag.* 81.

(*e*) ANDR. CHRIST. ZALUSKI. *Tom. I. p.* 598. *Vid. jus Regni Polon.* NICOLAI ZALASK. *Tom. I. p.* 831. *&* CHRIST. HARTKN. *de rep. Pol. Lib. II. Cap. VI. pag.* 683.

Rome avoient mis un frein à l'autorité des Tribuns par cette unanimité de voix qu'ils en éxigeoient, & par la facilité qu'ils avoient en gagnant quelqu'un d'entre eux, de l'engager à ne point être du ſentiment de ſes collégues. Il eſt toujours vrai de dire de ce droit ſi extraordinaire, ce que les Hiſtoriens Romains ont dit de la même prérogative attachée à la perſonne de leurs Tribuns, que c'étoit de quoi faire des peſtes publiques, & des chefs de ſédition dans un Etat. (*a*) Pluſieurs Polonois gémiſſent de ce malheureux uſage ; mais il leur ſeroit auſſi dangereux de vouloir y apporter reméde, qu'il le fut autrefois à Coriolan & à Camille, de s'élever contre la puiſſance des Tribuns. Il eſt à préſumer, que le banniſſement, qui fut la peine de ces grands hommes, ſeroit eſtimé une punition trop légère pour ceux qui auroient le courage de les imiter.

Maréchaux des Dietes. Leurs fonctions.

Ces Députés de la Nobleſſe, appellés Nonces, ne ſont pas plutôt aſſemblés, qu'ils éliſent un Maréchal, dont la fonction eſt de préſider à leurs délibérations & d'en bannir la diſſention & le déſordre. C'eſt lui qui donne la permiſſion de parler, & qui avec une civilité impérieuſe & employée avec diſcernement, fait taire l'indiſcrétion, & arrête les ſaillies de la fierté & de l'indépendance. C'eſt (*b*) toujours l'un d'entre eux qu'ils choiſiſſent pour cet emploi, & ils ſe ſont fait une loi de le prendre alternativement entre ceux de la grande Pologne, de la petite Po-

(*a*) KOCHOWSKI *in climacterico primo. Lib. V. fol.* 313.
(*b*) NICOL. ZALASK. *jus Regn. Polon. Tom. I pag.* 826.
(*c*) SIMON. STAROVOL. *Pol. p.* 87. *Vid.* JOANN. WEZYK. *Archie-*

le la Lithuanie. Cette élection ſe
ſans de vives conteſtations. Elles
l'émulation qu'excitent l'autorité,
charge eſt revêtuë & les moyens
e de ſe faire aimer ou reſpecter du
e ſe faire craindre ou rechercher des
tat.
effet au Maréchal de la Diette à ré-
aintes de toutes les provinces de la
, & celles même des particuliers,
oſer au Roi & au Sénat, en deman-
reſſement des griefs qui les ont fait
ſſi une des principales attentions de
l'ouverture des Diettes, c'eſt de ſe
1 Maréchal qui ſçache allier ſes inté-
x de la République, qui ne parlant
quillité, que d'union, que de paix,
it d'impoſer au trop grand zèle, de
foibles, de diviſer les forts, de ſe
de ſe relâcher, de preſſer ou de tem-
lon les vûës du Prince à qui il craint
, ou ſelon les beſoins de l'Etat au-
droit ne pas nuire en effet; mais c'eſt
ement dans les Diettes d'élection, que
aſpirent à la couronne n'oublient rien
ire pancher en leur faveur.

êques, les Palatins, les Caſtellans & ls Officiers de la Couronne, forment

Qui ſont ceux qui compoſent le Sénat.

Les Evêques y ont le premier rang; (c) prérogative n'eſt dans ſon origine fet de la piété des Polonois, qui ont crû

Epiſt in Præf. Conſt. Prov. ad Epiſc Polon. & STEMALIVICIUM *in Serie Archiepiſc. Gneſnenſ. p.* 16.

d'armes & Commandans après le Roi. ſont eux qui préſident aux aſſemblées de bleſſe de leurs provinces, & qui la méne guerre lorſqu'elle marche pour les intérê ration.

Les (*b*) Caſtellans ſont les Lieutenans latins, & des Chefs ſubordonnés de la N ſe dans leurs Châtellenies.

Les (*c*) Grands-Officiers ſont proprem Miniſtres d'Etat, chargés de divers dé Gouvernement. Ils forment auprès du Ro me une eſpéce de petite République, t prête à le ſeconder dans les bons deſſein toujours diſpoſée à s'oppoſer à tout

(*a*) SIMON. STAROVOL. *Polon. pag.* 84. & NIC LASK. *Tom. I. pag.* 685. & CHRIST. HARTKN. *de Lib. II. Cap III. p.* 482, 483. Voyez leur nombre dre qu'ils tiennent entre eux. *Ibid. pag* 479.

(*b*) NICOL. ZALASK. *ibid. pag.* 708. SIM ST *loco ſuprà cit.* & CHRIST. HARTKN. *Lib. II. Cap.* 482. Voyez leur ordre & leur nombre. *Ibid.* Vo

ourroit entreprendre contre les intérêts de la atrie. Du moins les Polonois ne ceſſent de ouhaiter que ce ſoit là l'eſprit de ces Miniſtres; ais ces derniers vivent dans un air contagieux, t il s'en trouve d'ordinaire qui ne ſçavent que op, que la Cour eſt la ſource des graces, & u'ils ne peuvent les mériter que par leur com-laiſance & par leur ſoumiſſion.

Aucune des charges, dont je viens de parler, n'eſt héréditaire. Le (*d*) Roi donne toutes cel-es de l'Etat, & (*e*) ne peut les ôter que du onſentement de la République, qui ne l'accor-le que pour des crimes capitaux.

Prérogatives de l'Archevêque de Gneſne, Primat du Royaume.

Le premier des Sénateurs eſt l'Archevêque de Gneſne. C'eſt (*f*) la premiere perſonne après le Roi. Il eſt Primat du Royaume, & il y fait a fonction de Vicaire durant les Interregnes. C'eſt lui qui envoye les Univerſaux ou Lettres Circulaires pour la convocation des Diettines, ou petites Diettes, qui doivent précéder la Diette l'élection. C'eſt (*g*) lui qui indique le temps de elle-ci, & qui proclame le Roi après avoir pris es ſuffrages de la République. Les Polonois ne lui

Voyez HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. II. Cap. III. p.* 491.

(*d*) SIM STAROVOL. *p* 82. & CHRIST. HARTKN. *Lib. II. Cap. II. pag.* 392, 393. & *Lib. II. Cap. VI. pag.* 677. & *Cap. II. pag.* 398.

(*e*) SIM. STAROVOL. *pag.* 81. & CHRIST. HARTKN. *Lib. II. Cap. II. pag.* 410.

(*f*) STANISL. CARNCOVIUS *Epiſc. Uladiſl in Panegyr ad Bon. Valeſ. apud* CROMER. *fol.* 695. *Vid.* NICOL. ZALASK. *in rgn. Pol. Tom. I. pag.* 116. & CHRIST. HARTKN *Lib. II. Cap. III. pag.* 463.

(*g*) STANISL. LUBIENSKI. *Epiſc. Plocens. Oper. poſth. fol.* 123. & PAUL. PIASEC. *Epiſc. Pramiſl. in Chron. an.* 1567. *fol.* 64.

lui ont déféré tant d'autorité & de prérogatives, qu'à cauſe de l'incompatibilité de ſon état avec la couronne, que tout autre envahiroit peut-être avec autant de reſſources & de moyens de ſe la donner.

Nul (*a*) autre que le Roi durant le cours de ſon régne n'a droit d'annoncer les Diettes. Il en marque le temps & le lieu; mais elles ſe tiennent deux fois de ſuite à Varſovie, pour une fois ſeulement (*b*) qu'on les indique à Grodno, dans le Duché de Lithuanie.

Pluſieurs ſortes de Diettes.

Ces Diettes ſont ordinaires, ou extraordinaires. Les (*c*) premieres reviennent tous les deux ans, & les autres dans le cours même de ces deux années, ſi des événemens imprévûs les font juger néceſſaires au bien de l'Etat. La (*d*) durée des Diettes ordinaires eſt fixée à ſix ſemaines; mais on peut les prolonger du conſentement des Ordres aſſemblés. Le (*e*) temps des Diettes extraordinaires n'a pas toujours été le même. Le terme de trois ſemaines eſt celui qu'on leur donne à préſent.

Outre ces Diettes, appellées en latin *Comitia togata*, & dans leſquelles tout ſe paſſe ſans beaucoup de déſordre, ou du moins ſans effuſion de (*f*) ſang, il en eſt qu'on appelle *Comitia paludata*, ou Diettes à cheval. Dans celle-ci chacun eſt ſous les armes au milieu d'une campagne; & il eſt

(*a*) NICOL. ZALASK. *jus reſp. Polon. Tom. I. pag.* 812. & CHRIST. HARTKN *de rep. Pol. Lib. II. Cap. VI. p.* 639.

(*b*) ANDR. CHRIST. ZALUSKI. *Tom. I. pag.* 704 & 460. *Vid. Conſtitut. ann.* 1673. & CHRIST. HARTKN. *Lib. II. Cap. VI pag.* 635.

(*c*) *Vid. Conſtitut. ann.* 1567. & HARTKN. *pag.* 632.

t rare que quelque Nonce, ou quelque Séna-
ur même, n'y expie par ſa mort ſon opiniâ-
été à s'oppoſer aux vûes de la multitude.

Il ſuffit de connoître les hommes pour juger Troubles ordinaires des Diettes.
u'il n'eſt pas aiſé dans toutes ces ſortes de Diet-
s de réunir tant d'eſprits différens. Auſſi n'y
pperçoit-on preſque plus le caractère de la na-
ion. On diroit voir des hommes nouveaux,
out oppoſés à ceux dont les mœurs ont paru
ſi aiſées & ſi douces. On brigue, on flatte, on
promet, on ſe dément, on trahit, on diſſimule;
mais la fin des Diettes ramêne l'ordre & la paix;
l'orage ceſſe, & la ſurface de l'Etat redevient
auſſi tranquille qu'elle étoit auparavant.

Ce qui empêche le plus l'aigreur, qui vrai- L'Etat n'eſt jamais ſans deux partis.
ſemblablement dans tout autre pays rendroit ces
Diſſenſions plus durables, c'eſt qu'il ſubſiſte tou-
jours dans le Royaume deux partis oppoſés, que
chaque Polonois eſt bien-aiſe d'entretenir autant
pour le bien de la Patrie, que pour ſes avanta-
ges particuliers. Un Roi n'y eſt preſque jamais
élû d'un conſentement unanime, & ſi ceux qui
lui accordent leur ſuffrage ne lui donnent pas
toujours leur affection, que doit-il attendre de
ceux qui lui ont refuſé l'un & l'autre? Le ſchiſ-
me de ces derniers n'eſt point heureux; mais il
leur paroît raiſonnable. Auſſi ſous le voile ſpé-
cieux des intérêts de la République, ils ſe con-
cer-

(d) *Vide Volum. legum. pag.* 255. & CHRIST. HARTKN. *de rep. Pol. Lib. II. Cap. VI. pag.* 637.
(e) *Conſtitut. ann.* 1637. & 1638. & HARTKNOCH. *ibid.*
(f) *Vid.* PIASECIUM *in Chron. pag.* 68. & 117. & *ad an.* 1607. *pag* 294. & HARTKNOCH. *ibid. pag.* 632.

certent, ſe rapprochent de nouveau, & ſe rendent les ſurveillans du Prince, dont ils n'affectent de craindre la puiſſance, que parce qu'ils n'ont point concouru à la lui donner. C'eſt une digue toujours oppoſée à l'excès d'ambition, qui pourroit engloutir l'Etat. Rarement néceſſaire, ſi l'on veut, elle eſt du moins utile; & pour l'ordinaire elle ne manque point d'être avantageuſe à ceux qui oſent la former. Le Roi a en main de quoi plier leur farouche roideur. Il cherche à les gagner, & ils ne ſe montrent point intraitables. Cependant des faveurs ſi peu méritées lui alièrent l'eſprit de ceux de ſon parti. Pluſieurs s'en détachent, irrités de ce qu'il n'a point encore commencé à remplir leurs eſpérances, ou voulant par leur déſertion l'engager à achever de les remplir. De cette ſorte aucune des factions ne diminue. Un paſſage continuel de l'une à l'autre les entretient chacune dans leur force. Ce jeu eſt utile aux ſujets, & ne coûte qu'au Roi, qui, à proprement parler, diſſipe & ne donne point, qui ſe trouve réduit à perdre autant de cœurs qu'il en gagne, & à n'être généreux que par intérêt & par foibleſſe, lorſqu'il voudroit ne l'être que par penchant & par raiſon.

Ce que c'eſt que Confédérations.

Ces divers partis dégénerent quelquefois en Confédérations. Ce ſont des aſſemblées, où l'on compte les voix ſans égard aux proteſtations du petit nombre, & où l'on agit ordinaire-

(a) *Vid. Sermon.* ANDR. OLSZOWSKI. *Epiſc. Culmenſ. ad reg. Caſimir. in Comit. apud* ANDR. CHRIST. ZALUSKI. *Tom. I. Part. II. pag.* 1203. *Vid.* JACOB. PRILUSIUM. *Lib. I. Statu-*

ent au nom du Roi, quoique ſans ſon agré-
t, & contre ſes intérêts même.

n remarque en Pologne quatre ſortes de
fédérations. Les (a) unes ſe forment du
ſentement du Sénat, & de l'Ordre Equeſtre,
n les appelle générales. Celles-ci ne vont
u bien de l'Etat, & deviennent auſſi utiles
elles étoient néceſſaires.

es autres ne prennent leur ſource que dans
ébellion, ou dans l'excès de zéle de quelques
nbres de la République, & elles ſont cen-
illégitimes, juſqu'à ce qu'ayant prévalu &
raîné le plus grand nombre, une Diette gé-
ale confirme les actes qui y ont été faits.
ns un pays auſſi ſujet aux révolutions que l'a
jours été la Pologne, il n'arrive que trop ſou-
t qu'il s'élève deux Confédérations à la fois,
que l'une & l'autre ſe traitent réciproquement
rebelles & d'ennemies de la Patrie, par le droit
'elles s'arrogent de maintenir les loix & de les
re obſerver.

C'eſt (b) l'ordinaire de celles-ci d'inviter par
manifeſte, & avec une politeſſe tendre & ſéduc-
ſe tous les Sénateurs, & tous les mem-
es de l'Ordre Equeſtre de ſe joindre à elles,
d'épouſer leurs intérêts, qu'elles expoſent avec
pathétique vif & ſéduiſant. Elles (c) décla-
nt avoir déja caſſé toutes les délibérations des
ettes qui leur ſont contraires, & mis au néant
utes les proteſtations déja faites, ou que l'on
pour-

Comment elles ſe forment.

wan, *Cap. I. Art. II. &* FREDR. *in Hiſt.* HENR. I. *p.* 152.
(b) ANDR. CHRIST. ZALUSKI. *Tom. I. pag.* 407.
(c) *Ibid.*

pourroit faire déſormais contre l'union qu'elles ont formée pour le maintien de la dignité Royale, & pour le ſoutien des droits de la nation. Elles aſſignent enſuite un temps à chacun des invités pour venir reconnoître & appuyer la juſtice de leurs prétentions ; & elles ménacent de confiſcation de biens & de dégradation de Nobleſſe, ceux qui n'auront point paru dans ce temps limité. Elles (*a*) finiſſent enfin par donner la forme du ſerment, que chaque confédéré eſt obligé de faire, & par lequel ils s'engagent (*b*) principalement de défendre juſqu'au dernier ſoupir l'honneur, les biens, la vie, & des chefs auſquels ils ſe ſoumettent, & de chacun d'eux en particulier. Ces ſortes de ſermens ſont aſſez communs en Pologne, où l'on ne connoît point de plus ſûr garant de la fidélité ; mais ſi la paſſion eſt capable d'un ſerment, elle peut l'être auſſi du parjure ; & il ſeroit ſans doute plus expédient & plus convenable, que la juſtice qui eſt moins variable, fût le ſeul lien qui les unît.

La troiſiéme eſpéce de Confédération eſt celle de l'armée, lorſqu'elle ſe ſoulève contre ſes Chefs & contre l'Etat. Celle-ci eſt la plus dangereuſe de toutes, & c'eſt auſſi contre de pareilles aſſociations que les (*c*) loix ſont plus expreſſes & plus rigoureuſes. Elles déclarent traîtres & dignes des plus grands ſupplices tous ceux qui

(*a*) *Ibid.* 410.

(*b*) *Ibid.* 408.

(*c*) *In conſtitut. facta in comit. ann.* 1623. *innovat. in comit. ann.* 1667. *Tit. I.*

(*d*) Ce nom vient des Hongrois, qui appelloient ainſi un village auprès duquel ils avoient coûtume de s'aſſembler en plein

places qu'ils auroient conſtruites, qu'à re-
nquerir celles qu'on leur auroit enlevées, ils
aignent d'être ſubjugués par les moyens mê-
e qu'on prend ailleurs pour ne l'être pas.
L'armée qu'ils compoſent leur tient lieu de
rts & de citadelles, & ſans doute ce rempart
r ſuffiroit aujourd'hui comme autrefois, s'ils
roient changé leur façon de combattre, en
ême temps que leurs voiſins ſe ſont défaits
: la leur. A préſent dans toute l'Europe les ar-
ées ne ſont plus qu'un ſeul corps, dont tou-
s les parties répondent éxactement l'une à l'au-
e. L'ordre a été introduit où régnoit le plus
licence. Sous une diſcipline auſtère, des for-
s aiſées à vaincre en détail deviennent invin-
bles par le ſeul lien qui les unit. Les Ruſſes
nt les derniers qui ont connu le prix de cette
éthode. Les Turcs commencent à la goûter.
es Polonois ſeuls la négligent. Le même fonds
e courage ſubſiſte pourtant toujours dans la na-
on; mais depuis quelque temps ils paſſent pour
oins valeureux, parce qu'ils peuvent moins ré-
ſter aux efforts qu'on leur oppoſe. Ils volent
onfuſément au combat, & ils devroient n'y
ller qu'à pas méſurés. Les plus hardis d'entre
ux ſont toujours les plus prompts à l'attaque,
& il faudroit qu'ils fondiſſent tous enſemble ſur
'ennemi. Ainſi ils avancent, ils reculent, ils ſe
ſſent, ils ſe dégagent, ils ſe battent en duël
& ne combattent pas.

Façon de combattre des Polonois.

Quelque avantage néanmoins qu'ayent ſur eux
eurs voiſins déja aguerris, il y a réellement une
grande

(b) SIMON. STAROVOL. *Polon. pag.* 63.

grande différence entre les uns & les autres. L
c'eſt une Nobleſſe qui n'a d'autre profeſſion qu
celle des armes, & qui n'eut-elle pas autant d
ſentimens qu'elle en a, les retrouveroit dans l
ſeuls motifs qui l'engagent à la guerre, puiſ
qu'elle ne prend les armes que pour elle ſeule
pour ſes biens, pour ſa liberté. Les nations q
les environnent, n'ont au contraire qu'une mi
lice compoſée de ceux de leurs ſujets les moin
diſtingués. Ce ſont preſque tous des homm
lourds & groſſiers qui préférent le ſoc à leu
armes, qui ne ſervent qu'à regret, que l'on fi
çonne avec peine, à qui la crainte des châti
mens tient lieu de courage, qui ne font tout a
plus leur devoir qu'à l'appas d'une paye modi
que, & qui ne regardant ceux qu'ils doivent a
taquer que comme les ennemis du Prince qui l
commande, ou qui les conduit, ne peuvent s
perſuader qu'ils ayent chacun un intérêt parti
culier de les combattre ; mais leur diſcipline e
éxacte, & les rendra toujours vainqueurs d
Polonois, juſqu'à ce que ceux-ci apprennent
que de nos jours une armée de héros ſans ordr
ne ſçauroit valoir une armée d'hommes ordinai
res, qui ſçavent ſe ſoumettre & obéir.

Une preuve que les avantages que l'on rem
porte aujourd'hui ſur les Polonois, ne viennen
que de la façon de les combattre ; c'eſt que dan
le temps qu'on ne faiſoit la guerre que comm
ils la font à préſent, ils étoient preſque toujour
ſupérieurs en force à leur voiſins, dans les occa
ſions même où ils leur étoient inférieurs en
nombre.

Leur armée étoit autrefois compoſée d'autan
d

mpoſent, qui les fomentent, qui les
:; & les regardant comme infâmes,
t retranchés du corps de l'Etat, elles
: l'impunité & la confiſcation de leurs
ux qui par zéle pour la Patrie, profi-
'occaſion de leur faire expier leur cri-
ur mort.

nfin une autre ſorte de Confédération,
lonois appellent (*d*) *Rokoſz*, nom ter-
i eux, & qui eſt le ſignal du plus af-
lte. Tous (*e*) les Nobles en effet ſont
és de courir aux armes & d'abandon-
: tout ſervice étranger pour venir au
la Patrie. Ce n'eſt que contre le Roi,
le Sénat, & dans des cas extrêmes,
re. Equeſtre forme une pareille Confé-

e il n'en eſt point, où l'on n'éliſe un Maré-
, dont le pouvoir eſt d'autant plus chaux des Confede-
'il réunit en ſoi tout celui qui eſt par- rations.
les trois Ordres de la République.

échal reçoit les Ambaſſadeurs; il donne Leur pou-
aux Tribunaux; il diſpoſe des biens des voir.
s, des revenus des Evêques, de ceux
Roi. Il lève des troupes, il comman-
: & la fait marcher où il veut. Il mé-
mpoſe des peines, il éxerce le droit de
mort, & ſes jugemens ſont ſans len-
teur,

. STAN. LUBIENSKI. *in vitâ* MATTH. PSTRO-
iſt. *Wladiſlaw & Regn. Cancell. pag.* 423. *Vid.*
ARSEVICIUM. *Lib. I. de opt. ſtatu libertatis.*

:CII *in Chron. pag.* 69. *& ibid. ad ann.* 1606 *p.*
RICYN. *in perſpectivâ Poloniæ. Cap. VI. pag.* 103.

teur, ſans formalités, ſans égard pour perſonne. C'eſt proprement & à peu de choſe près, le Dictateur des Romains, dont la ſuprême magiſtrature enchaînoit toutes les autres charges de l'Etat, & dont l'excès de puiſſance étoit ſi terrible, qu'un Edit émané de ſon tribunal inſpiroit aux Romains une crainte ſemblable à celle qu'ils avoient de leurs Dieux. Auſſi terrible, mais plus contraint dans ſes fonctions & dans ſes démarches, celui-ci a auprès de lui certain nombre de perſonnes qui lui ſont données pour lui ſervir de conſeil. Les Polonois qui dans preſque tous leurs uſages ſe ſont propoſés pour modéle les uſages des anciens Romains, au lieu d'un ſeul Lieutenant que ceux-ci donnoient à leur Dictateur, ſous le nom (*a*) de Général, ou maître de la Cavalerie, en ont donné pluſieurs à leur Maréchal; & au lieu qu'il n'étoit défendu aux Dictateurs que de ſortir de l'Italie, & de monter à cheval ſans une permiſſion expreſſe du Sénat & du peuple, leur Maréchal ne peut aller nulle part, qu'il n'ait de ſes Lieutenans avec lui, comme des ſurveillans chargés de rendre compte de ſa conduite.

Idées des forces de la Pologne.

Les (*b*) Nobles ſont le ſeul bouclier de l'Etat, & ils n'en veulent point d'autre, non pas même ces baſtions redoutables, qu'on éleve ordinairement contre l'invaſion des ennemis. Aſſervis à des uſages que l'habitude a conſacrés : défauts communs aux peuples libres : ils laiſſent leur pays ouvert, tel qu'il l'étoit du temps de leurs peres; & n'étant guère plus propres à défendre les

(*a*) *Magiſter equitum.*

oldats qu'il y avoit de ſujets dans la nation ibles de la défendre. Un corps ſi énorme t de la peine à ſe remuer; il plioit ſouvent ſon propre poids; & dans l'impuiſſance de outenir, il étoit tous les jours expoſé à com- tre au haſard d'une ſeule action la deſtinée tout le Royaume. Tant de forces réunies urent enfin moins utiles à l'Etat, que ne le it un certain nombre de citoyens, qui une engagés à ſon ſervice n'auroient d'autre pro- ion, que de le mettre à l'abri de tout dan- De-là vient que ſans ôter aux Polonois la rté de prendre les armes, lorſqu'ils le jugent eſſaire, on ne voit plus dans l'armée de la ublique que des Cavaliers Polonois ſtipen- , & des Dragons & des Fantaſſins, qui for- nt des troupes réglées. Elle conſiſte propre- nt en deux armées : celle de la Pologne & e de la Lithuanie. Les corps des troupes ré- s ſont mal entretenus, & par l'avarice des iciers, toujours moins nombreux qu'ils ne roient l'être. L'armée de la Pologne eſt fixée ix-huit mille hommes, & celle de la Lithua- à douze mille. La Cavalerie Polonoiſe fait ours plus des deux tiers de l'une & de l'autre. eſt de trois ſortes, & diſtinguée par autant oms différens. Cette diverſité ne vient que elle des armes & des habits. Les (a) uns ſont Huſſars, qui ſont cuiraſſés de pied en cap, qui ont des ſabres, des piſtolets & des lan- Les autres ſont les Pancernes, qui portent des

Comment eſt compoſée leur armée.

(a) CHRIST. HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. II. Cap. VIII.* 860.

des cottes de maille & des lances plus
Les derniers ſont les compagnies legè
ci ne ſont point tirés du corps de la
comme les autres. Ils ſont vêtus à l
ordinaire du pays, & quelques-uns on
mes, des flêches, & les autres des fa
fuſils. Deux (*a*) Généraux indépend
l'autre, commandent ces deux armé
rendent compte de leurs opérations q
publique, & (*b*) ils ont une autorit
dans leur camp.

Ce qu'ils appellent Poſpolite.

Outre ces deux armées, il y a celle
pelle la (*c*) Poſpolite, qui n'eſt point
Elle conſiſte toute en Cavalerie, & p
ler à environ deux cents mille hommes
à-peu-près l'armée des premiers temps
publique, lorſque chacun couroit
pour la défendre. Elle ne s'aſſembl
l'ordre des Dietes, ou même quelque
ſimple ordre du Roi ; mais jamais (*e*)
les dangers les plus preſſans. Malheu
(*f*) c'eſt un corps difficile à mouvoir.
ſulte, on délibère long-temps avant qu
& par une coûtume qui a prévalu, on
te à cheval qu'au troiſiéme ordre.
éclate toute la magnificence des Polo
pluſpart n'y paroiſſent qu'avec pluſieu
de main auſſi ſuperbement enharnach

(*a*) NICOL. ZALASK. *jus regn. Polon. Tom*
& CHRIST. HARTKNOCH. *ibid. pag.* 823. 85
(*b*) NICOL. ZALASK. *pag.* 729.
(*c*) CHRIST. HARTKN. *ibid. pag.* 806. NICO
ibid pag. 837. & ZALUSK. *Tom. II. pag.* 703
(*d*) SIMON. STAROVOL. *Pol. p.* 94. & CH

ſſoit d'un Carrouſel, ou d'une entrée d'é-
dans une ville. Les étriers d'argent maſſif,
tiré de plaques de même, les houſſes bro-
& trainantes à terre, laiſſent voir à peine
auté de ces chevaux, qui naturellement ar-
& légers pourroient ſans tous ces ornemens
un des plus beaux ſpectacles de cette armée.
Ce luxe militaire eſt fort ancien chez les Po- Ancienne-
ois, mais à peu de choſe près tout eſt an- té des uſa-
parmi eux. Ce ſont encore les mêmes coû- ges de la Pologne.
es, les mêmes loix, les mêmes priviléges,
même forme de gouvernement, qu'au temps
ils s'étigérent en République. Immobiles
un coin de l'Europe, ils n'ont ſenti le con-
coup d'aucune des révolutions qui y ſont ar-
es. Ils ont eu part à ſes guerres, & ils n'ont
les maniéres, ni des peuples qu'ils ont vain-
, ni de ceux qui ont eu l'avantage de les vain-
. Tout a changé autour d'eux, & il ſe re-
vent les mêmes qu'ils étoient il y a près de
rre ſiécles.
Dès le régne de Louis de Hongrie, ils s'ar-
érent le droit de lui donner un Succeſſeur,
ils joüiſſent encore de ce droit qui leur eſt
tant plus cher, que de tous les peuples où
roit en uſage, ils ſont les ſeuls qui ayent la
ire de l'avoir maintenu. Ces bornes que leurs
êtres (g) ont crû devoir poſer entre les Rois
&

OCH. *de Rep. Polon. Lib. II. Cap. VIII. pag.* 817.
e) SIMON. STAROVOL. *pag.* 97.
f) Id. pag. 96. *&* HARTKN. *ibid. pag.* 828.
g) PROCOP. *de bell. Gothic. Lib. III. Cap. VII. Vid.*
RTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. II. Cap. IX. pag.* 866. *&*
l.

& le Peuple, & qui de gré ou de force ont été reculées par-tout ailleurs, ſont toujours demeurées dans leur place, quoique ſouvent ébranlées; & ce qu'on doit admirer dans cette nation, ces (a) bornes n'ont jamais été cimentées du ſang de ceux de leurs Rois, qui ont eſſayé de les enlever.

(a) HARTKNOCH. *Ibid. pag.* 880, 881.

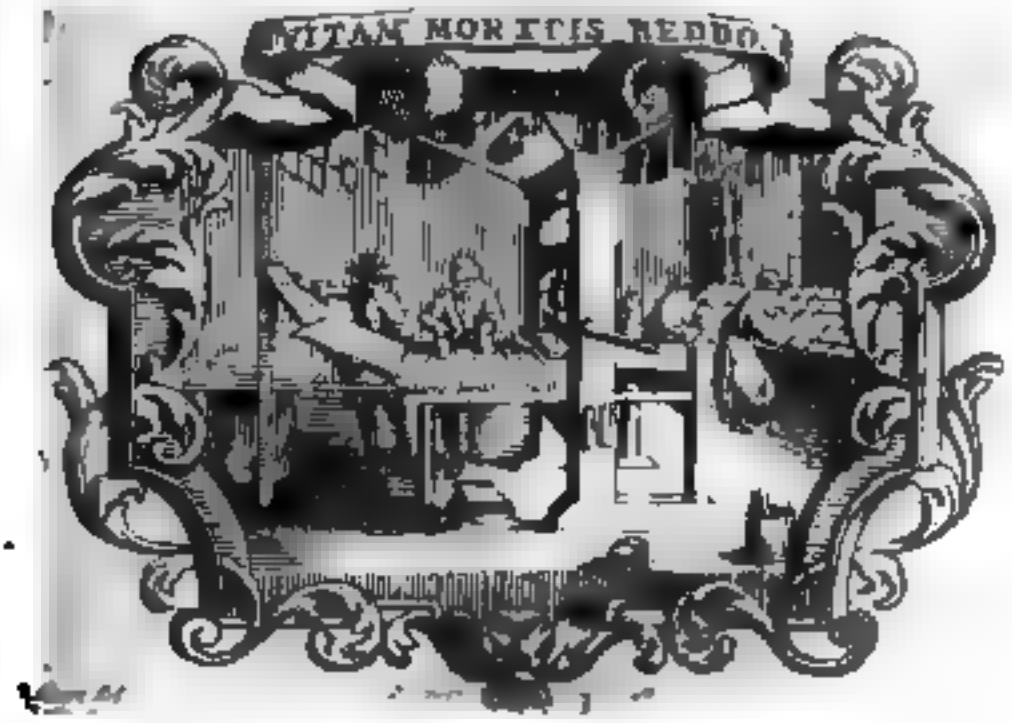
F I N.

ISTOIRE
ÉNÉRALE
DE
OLOGNE,
TOME QUATRIEME.

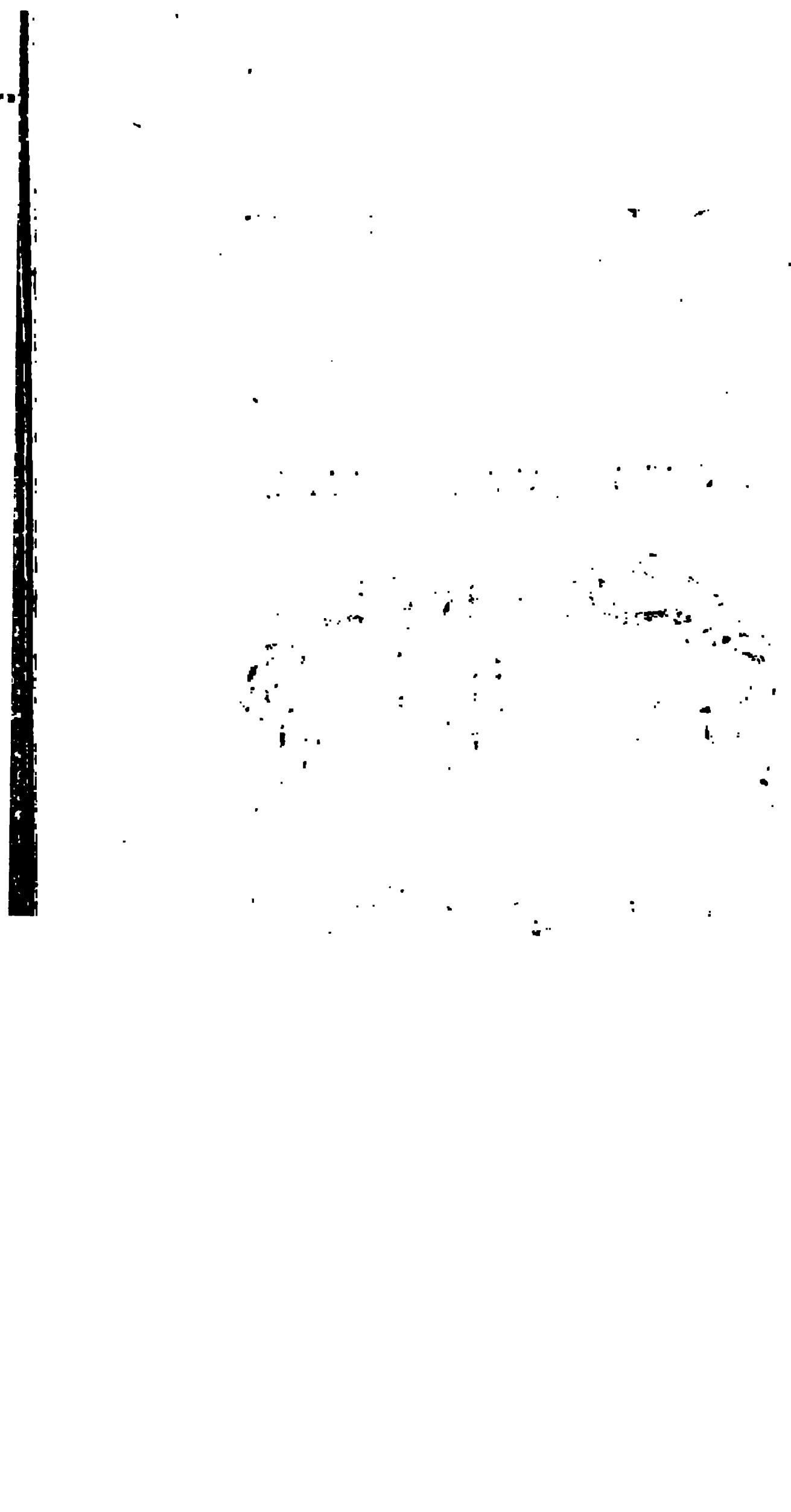
HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE
POLOGNE,

Par Mr. le Chevalier DE SOLIGNAC, Secrétaire du Cabinet & des Commandemens du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,
Chez HENRI DU SAUZET,
M. DCC. LI.



TABLE

ES SOMMAIRES

U TOME QUATRIE'ME.

LIVRE TREIZIE'ME.

Depuis 1434. *juſqu'à* 1445.

'Evêque de Cracovie convoque une Diette à Poſnanie. pag. 2. *On y confirme le choix qu'on avoit fait d'Uladiſlas pour Roi.* Ibid. *Quel-Polonois s'y oppoſent.* Ibid. *Quels étoient les de cette conſpiration.* 3. *Motifs qu'ils em-nt pour la ſoutenir.* Ibid. *Ils tiennent une te à Opatow.* Ibid. *L'Evêque de Cracovie les e de ſe ſéparer ſans rien conclure.* 4. *Nouvel-poſition au couronnement d'Uladiſlas.* Ibid. *A-e de l'Evêque pour y faire conſentir les fac-t.* 5. *Il réuſſit à les ſoumettre.* Ibid. *Uladiſlas ouronné par l'Archevêque de Gneſne.* 6. *Heu-; preſſentimens des vertus de ce Prince.* Ibid. *parle de donner la Régence de l'Etat à Ziémo-Duc de Mazovie.* Ibid. *Portrait de Ziémovit.* 1. *Raiſons qui empêchent de la lui déférer.* 7. *nomme autant de Régens qu'il y a de Palati-s dans le Royaume.* Ibid. *Plaintes des peuples*

de Ruſſie & de Podolie 8. *Uladiſlas leur accu*
les mêmes priviléges dont joüiſſent les Polonois. Ib
Ambaſſade de la République à l'Empereur. 9.
lui demande en mariage pour le jeune Roi une
filles du Duc d'Autriche. Ibid. *Refus de l'Em*
reur. 10. *Il excite Suidrigellon à s'emparer d*
Lithuanie. 11. *Nouvelle guerre dans le Du*
Ibid. *Fermeté du Duc Starodubski.* Ibid. *Huis*
le Polonois marchent à ſon ſecours. Ibid. *Le P*
ce Michel, ſon fils, ſe propoſe d'attaquer l'ar
ennemie. 12. *Suidrigellon n'oſe accepter le com*
Ibid. *Il eſt prévenu & contraint de ſe battre.*
La valeur de ſes troupes ne peut prévaloir à c
des Lithuaniens. Ibid. *Il perd la bataille.* 14.
bles ſentimens du Prince Michel. Ibid. *Cruauté*
Duc ſon pere. Ibid. *Suidrigellon implore en v*
les ſecours de l'Empereur. 15. *Sigiſmond ne lui*
que ſa médiation auprès du Roi de Pologne. Ib
Les Polonois la rejettent avec hauteur. 16. *Su*
des Huſſites en Boheme. 17. *Efforts du Concil*
Baſle pour les ſoumettre. Ibid. *Sectes des Tabo*
& des Calixtins. Ibid. *Suidrigellon cherche*
concilier l'amitié d'Uladiſlas. 18. *Vient implorer*
graces. Ibid. *Diette à Siradie, où il eſt cité.*
Il touche le cœur de ſes juges. Ibid. *Staroduk*
refuſe de lui pardonner. Ibid. *Il en impoſe aux*
lonois par ſa férocité. 20. *Nouveaux engagem*
de ce Prince envers la République. Ibid. *L'Em*
reur fait la guerre aux Huſſites. 21. *On les aſſi*
ble dans des granges, où l'on met le feu. 22. *P*
gue ſe rend à Sigiſmond. Ibid. *Ce Prince prêt*
mourir, déclare Albert, Duc d'Autriche, ſon ſ
ceſſeur en Hongrie & en Boheme. 23. *Les Tab*
tes refuſent de reconnoître Albert. Ibid. *Ils n*
ment pour leur ſouverain Caſimir, frere d'Ula
las. Ibid. *Envoyent des Ambaſſadeurs en Polo*
Ibid. *On tient à ce ſujet une Diette à Korczin.* Ib

olonois opinent à refuſer les offres des 4. *Tous les autres veulent les accepter.* *dubski appuye ce ſentiment.* 25. *Motifs* *gent.* Ibid *Uladiſlas prend les armes pour* *lection de Caſimir.* Ibid. *Puſillanimité du* *iche.* Ibid. *Il ſe contente de tenir en échec* *Polonois.* 26. *Quels étoient les Généraux* *vée.* Ibid. *Uladiſlas entre en Siléſie & y* *t.* 27. *Les Ducs de Siléſie ſouſcrivent* *de Caſimir.* Ibid. *Conditions de leur* *le Roi de Pologne.* Ibid. *Albert eſt battu* *rites & les Polonois.* 28. *Sa défaite fait* *Podiebradski.* Ibid. *Les Généraux Polo-* *nt la réſolution d'abandonner la Boheme.* *t eſt fait Empereur.* Ibid. *Il veut s'ac-* *vec Uladiſlas.* Ibid. *Les Polonois y con-* *d. Ils déclarent Uladiſlas majeur.* Ibid. *nomme des Miniſtres pour terminer ſes* *vec l'Empereur.* 30. *Le Congrès eſt in-* *eſtum.* Ibid. *Les Légats du Pape y aſſi-* *Propoſitions des Polonois.* Ibid. *Albert* *généreuſement le thrône de Boheme.* 31. *conditions.* Ibid. *Les Bohemes & les Al-* *mpent les conférences.* 32. *On convient* *'une trêve de quelques années.* 33. *L'Em-* *ccupé en Hongrie par les Turcs.* 34. *Ca-* *Amurat II.* 35. *Lâche conduite d'Albert.* *rvie eſt ſubjuguée par les Infidéles.* 37. *u'ils y exercent.* Ibid. *La contagion ſe* *es troupes d'Albert.* 38. *Il en eſt atteint* *rt.* Ibid. *L'Impératrice Eliſabeth, ſon* *fait déclarer Régente de Hongrie.* 39. *Ca-* *Jean Corvin, ſurnommé Huniade.* Ibid. *ne la réſolution priſe en faveur d'Eliſa-* *Raiſons qui l'y déterminent.* Ibid. *Il pré-* *élire Uladiſlas Roi de Hongrie.* 41. *Veut* *épouſer Eliſabeth.* Ibid. *L'Impératrice ſe*

prête à ce projet. 42. *A quelles conditions.* 1
Elle envoye une Ambaſſade à Uladiſlas Ibid. 6
les ſont les repréſentations des Miniſtres Hon
Ibid. *Motifs qui empêchent une partie du Sénat*
prouver leurs demandes. 44. *Uladiſlas témoig*
la répugnance à les accorder. Ibid. *On l'engag*
ſouſcrire. Ibid. *Eliſabeth accouche d'un fils po*
me. 45. *Veut lui faire donner le thrône.* Ibid. *R*
ſes engagemens avec le Roi de Pologne. Ibid.
mettre aux fers ſes propres Ambaſſadeurs, q
avoient ſignés. Ibid. *Uladiſlas veut la forcer*
venir. 46. *Mort du Grand-Duc de Lithuanie*
giſmond Starodubski. 47. *Son mauvais carac*
Ibid. *Occaſion de ſa mort.* 48. *Les Lithuan*
veulent lui donner pour ſucceſſeur Michel, ſon
Ibid. *Ils ſont forcés d'obéir à Caſimir, frere*
ladiſlas. Ibid. *Ce Prince veut étendre ſon pou*
49. *Les Lithuaniens y concourent eux-mêmes.*
Raiſons qui les y engagent. Ibid. *Uladiſlas pro*
deſſein de porter la guerre en Hongrie. 50. *Que*
Sénateurs Polonois s'y oppoſent. Ibid. *Le plus g*
nombre approuve ce projet. 51. *Départ d'Ula*
à la tête de ſon armée. 53. *Son arrivée à Keſm*
Ibid. *Ses troupes ſe renforcent par les Hongro*
ſe joignent à lui. 54. *Il ſe rend maître de*
Ibid. *Eliſabeth mene ſon fils à Albe-Royale*
il eſt couronné. Ibid. *Corvin ſe met à la tê*
parti d'Uladiſlas. 55. *L'Impératrice eſt aband*
de la pluſpart des ſiens. Ibid. *Uladiſlas eſt pr*
mé Roi de Hongrie. 56. *Il eſt couronné à*
Royale. Ibid. *L'Empereur Frédéric épouſe les*
rêts d'Eliſabeth. 57. *Lui fournit des troupes.*
Elle ſubjugue une partie du Royaume. Ibid.
Iskra, Général des Autrichiens. Ibid. *Son car*
re. Ibid. *Il force les partiſans d'Uladiſlas à l'a*
donner. 58. *Le Ban d'Eſclavonie entraîne la*
bleſſe de cette Province à prendre les armes

Prince. Ibid. *Il marche pour aſſiéger Bude.* Ibid.
iſcours d'Uladiſlas aux Hongrois de ſon parti. 59.
reçoit un renfort de Pologne. 61. *Il attaque ſes*
nemis. 62. *Ses efforts ſont balancés par ceux de*
an Iskra. Ibid. *Schiſme ſurvenu dans l'Egliſe.*
Eugene IV & Felix V. ſe diſputent la Thiare.
id. Chacun d'eux envoye un Légat en Hongrie.
id. Le parti d'Eugene y domine. Ibid. *Céſarini,*
égat de ce Pape, entreprend de la pacifier. 64.
dmirables talens de ce Nonce. Ibid. *Conditions de*
ix auxquelles il fait conſentir Eliſabeth. 65. *U-*
diſlas les approuve. Ibid. *Corvin s'y oppoſe.* 66.
ſſarini tâche en vain d'en obtenir de plus favo-
bles. Ibid. *Il menage une entrevûë entre Eliſa-*
th & Uladiſlas. Ibid. *Elle ſe fait à Javarin.* 67.
ouvelles conditions de paix. Ibid. *Mort d'Eliſa-*
th. Ibid. *Tous les Hongrois s'accordent à recon-*
itre Uladiſlas. 68. *Ils ne ſongent plus qu'à s'op-*
ſer aux armes des Turcs. Ibid. *Ils prennent la*
ſolution de leur faire la guerre. 69. *Uladiſlas de-*
mande du ſecours aux Princes Chrétiens. Ibid. *Re-*
us de l'Empereur & des Chevaliers Teutoniques.
bid. Uladiſlas ſe met en campagne. Ibid. *Prend la*
ute de la Servie. Ibid. *Se rend maître de la ville*
e Sophie. Ibid. *Victoire de Corvin ſur les Infidé-*
es. 70. *Dignités où il étoit déja parvenu.* Ibid.
Uladiſlas veut pénétrer dans la Macédoine. Ibid.
l change de deſſein. 71. *Il bat les Turcs & finit*
a campagne. Ibid. *Amurath lui demande la paix.*
2. Elle ſe conclut à Segedin. Ibid. *Elle eſt con-*
irmée par ſerment. 73. *Le Pape en eſt mécontent,*
& veut la faire rompre. Ibid. *Pluſieurs Puiſſances*
promettent de fournir aux frais d'une nouvelle ex-
édition. Ibid. *Uladiſlas refuſe de l'entreprendre.*
74. Le Légat du Pape l'abſout de ſes ſermens. 75.
Uladiſlas marche de nouveau contre les Infidéles.
Ibid. *Il tourne vers le Pont-Euxin, & prétend*

envahir la Thrace. Ibid. *Son armée n'eſt pas auſſi forte qu'il l'avoit eſpéré.* 76. *Amurath marche à ſa rencontre.* Ibid. *Le trouve près de Varna.* Ibid. *Huniade ouvre le combat avec ſuccès.* 77. *Action ſinguliere du Sultan.* 78. *Il fond tout-à-coup ſur les Hongrois.* Ibid. *Manœuvre d'Uladiſlas.* 79. *Enveloppé par les Turcs, il ſe défend avec une valeur extrême.* Ibid. *Il eſt tué par les Infidéles.* 80. *Portrait de ce Prince.* Ibid.

LIVRE QUATORZIE'ME.

Depuis 1445. *juſqu'à* 1466.

INcertitude des Hongrois ſur la mort d'Uladiſlas. 81. *Ils ſe flattent que priſonnier ſeulement des Infidéles, il reviendra bientôt dans ſes Etats.* Ibid. *Même eſpérance dans les Polonois.* Ibid. *Les Hongrois déſabuſés ſe donnent pour Roi le fils poſthume d'Albert.* 82. *Envoyent une Députation à Vienne pour le demander à l'Empereur.* Ibid. *Diette des Polonois à Siradie.* Ibid. *Ils déférent la couronne à Caſimir, frere d'Uladiſlas.* Ibid. *Par quel motif.* Ibid. *Caſimir la refuſe.* 83. *On veut la donner à Frédéric, Marquis de Brandebourg.* Ibid. *Caractère de ce Prince.* Ibid *On l'offre à Boleſlas, Duc de Mazovie.* 84. *Caſimir ſe repent de ne l'avoir pas acceptée.* Ibid. *Il eſt élu de nouveau.* Ibid. *Il balance encore.* 85. *Conditions auxquelles il conſent de ſe rendre.* Ibid. *Il aſſigne le jour de ſon couronnement.* 86. *Raiſons qui l'y déterminent.* Ibid. *A peine couronné, il marque peu d'égards pour la République.* 87. *Il ſe retire dans ſon Duché.* Ibid. *Il n'aime que la Lithuanie.* Ibid. *Injuſtes prétentions des Lithuaniens.* 88. *Elles ſont*

con-

battues par des raiſons ſolides. Ibid. La Polo-
ne ſe relâche d'aucun de ſes droits. 89. Diette
Petrikow Ibid. On y abjure Caſimir pour Roi.
Il refuſe d'abdiquer. 91. Mépris auxquels il
xpoſe. Ibid. Caractère ſingulier de ce Prince. 92.
ation critique des Polonois. 93. Succès de leurs
marches. 94. Ils ſont ſur le point de procéder à
e nouvelle élection. Ibid. Confédération contre le
i. 96. Elle l'oblige à relâcher de ſa hauteur. Ibid.
ſtriction qu'il met à ſes promeſſes. Ibid. Les me-
ces des Polonois redoublent. 97. Il promet tout ce
'on exige de lui. Ibid. L'Empereur Frédéric ne
at point remettre Ladiſlas aux mains des Hon-
ois. Ibid. Ils forment le deſſein de ſe donner à
elqu'autre Prince. Ibid. Huniade perſiſte à de-
ander Ladiſlas. Ibid. Les Bohemes, ainſi que les
engrois, le demandent en vain à Frédérit. 98.
uniade ſouleve les Autrichiens contre l'Empereur.
id. Il met Ladiſlas en liberté. 99. Le fait re-
mmoître à Vienne, & enſuite en Hongrie. Ibid.
eſſeins de Mahomet II. ſucceſſeur d'Amurath.
id. Il veut enlever aux Grecs le Péloponnéſe.
bid. Fait élever deux châteaux ſur le Boſphore.
00. Prétend ſe rendre maitre de Conſtantinople.
id. Portrait de Mahomet. Ibid. Conſtantin Dra-
ſés, Empereur d'Orient, a recours au Pape. 101.
ſpoſitions de Mahomet pour le ſiége de Conſtanti-
ple. Ibid. Il eſt ſouvent ſur le point d'en aban-
nner le ſiége. 102. Il le continue avec ſuccès. Ibid.
riſe de Conſtantinople. 103. Les Chevaliers Teu-
niques ſe rendent inſupportables dans leurs Etats.
04. Les Pruſſiens prennent la réſolution de ſe re-
mmer à la Pologne. Ibid. Ils font la guerre aux
hevaliers. Ibid. S'emparent de toutes les forteref-
es du pays, hors celle de Marienburg. Ibid. En-
oyent prier Caſimir de les recevoir comme ſes ſu-
ets. Ibid. Lui expoſent tous leurs malheurs. 105.

La République accepte leurs hommages. 106. *Reçoit leurs ſermens de fidélité.* Ibid. *Les décharge de tout impôt.* Ibid. *Les Lithuaniens ont ordre de ſe tenir prêts à marcher pour ſoutenir la révolte des Pruſſiens contre les Teutoniques* Ibid. *Caſimir ſe rend à Thorn*, Ibid. *à Elbing.* Ibid. *Tout ſe ſoumet à lui avec joie.* Ibid. *La Diette de Ratisbonne lui envoye des Ambaſſadeurs pour l'engager à ne rien entreprendre dans la Pruſſe.* 107. *Les repréſentations ſont accompagnées de menaces.* Ibid. *Rien n'émeut la République.* Ibid. *Les Chevaliers engagent tous leurs biens pour lever des troupes.* 108. *Ils mettent une armée ſur pied.* Ibid. *Défont les Polonois.* 109. *Toute la République ſe cottiſe pour faire de nouveaux efforts.* Ibid. *Les Chevaliers ſont chaſſés de Marienburg par leurs propres ſoldats.* 110. *La ville eſt vendue aux Polonois.* Ibid. *L'Ordre Teutonique ne poſſéde plus rien en Pruſſe.* Ibid. *L'Allemagne prend ſes intérêts à cœur.* 111. *La guerre recommence.* Ibid. *Idée des malheurs de la Pruſſe.* Ibid. *Mort de Ladiſlas, Roi de Hongrie.* 112 *Caſimir prétend lui ſuccéder.* Ibid. *Tendre attachement des Hongrois pour la famille d'Huniade.* 113. *Services que ce grand homme avoit rendus à ſa patrie.* Ibid. *Ladiſlas avoit craint ſes enfans.* 114. *Il les avoit privés de l'héritage de leur pere.* Ibid. *Il avoit fait mourir l'aîné.* Ibid. *Le ſecond ne ſort du cachot, que pour monter ſur le thrône de ſon perſécuteur.* 115. *Le Roi de France demande le thrône de Boheme pour l'un des Princes ſes fils.* Ibid. *Diverſes propoſitions qu'il fait aux Bohemes.* 116. *Podiebradski obtient leurs ſuffrages* Ibid. *Les Siléſiens refuſent de lui obéir.* 117. *Veulent ſe donner à Guillaume, Duc de Saxe.* Ibid. *Raiſons qui empêchent Guillaume de ſe rendre à leurs deſirs.* Ibid. *Podiebradski envoye une Ambaſſade à Caſimir.* Ibid. *Promeſſes qu'il fait à ce Prince.* 118. *Elles ſont accep-*

ptées. Ibid. *Pourquoi?* Ibid. *Les Polonois ſont contens de leur Roi.* 119. *Diette à Petrikow.* id. *Diſcours hardi d'un Polonois.* 120. *Infidélité Lithuaniens envers Caſimir.* 121. *Deſſein de peuples de s'emparer de la Podolie.* 122. *Les lonois cherchent à faire leur paix avec les Teu-iques.* Ibid. *Le Pape Pie II. s'en étoit entremis.* id. *Il marquoit trop de partialité pour les Cheva-rs.* 123. *L'Evêque de Varmie ſe déclare pour la publique.* Ibid. *Les Chevaliers ſont forcés de ccommoder avec elle.* 124. *Articles du traité.* id. *Ils reſtituent la moitié de la Pruſſe à la Po-ne.* Ibid. *Ils déclarent ne tenir qu'à titre de celle qu'on leur abandonne.* Ibid.

LIVRE QUINZIE'ME.

Depuis 1466. *juſqu'à* 1492.

DEmandes des troupes que la République avoit licenciées. 126. *On convoque une Diette pour trouver les moyens de les contenter.* 127. *On e à propos que chaque Palatinat envoye à la ette deux Députés.* Ibid. *Succès de cette Diette.* id. *Etabliſſement des Nonces.* 128. *Ils ſont plus iſibles qu'utiles à l'Etat.* Ibid. *Sages réflexions quelques Polonois à ce ſujet.* Ibid. *Les Catholi-s de Boheme veulent ſe ſoumettre à Caſimir.* 1. *Paul II. le preſſe de les ſatisfaire.* Ibid. *Par ls motifs.* Ibid. *Bulle d'excommunication contre diebradski.* 132. *La République prétend que Ca-ir feigne de garder ſes conventions avec le Roi Boheme.* Ibid. *Ambaſſade des Bohemes à Caſi-r.* 133. *Ils s'aſſemblent à Iglaw & le choiſiſ-t pour Roi.* Ibid. *Le Pape ne peut vaincre les*

refus de ce Prince. Ibid. *Il a recours au Roi de Hongrie & le ſollicite à porter la guerre en Boheme.* 134. *Croiſade prêchée contre Podiebradski.* Ibid. *Matthias, Roi de Hongrie, demande en mariage une des filles de Caſimir.* Ibid. *Il lui propoſe de faire épouſer ſa cadette à Maximilien, fils de l'Empereur Frédéric.* Ibid. *Avantages que les Cours de Vienne & de Hongrie ſe promettoient de ces alliances.* Ibid. *Caſimir rejette les propoſitions de Matthias.* 135. *Podiebradski recherche l'amitié des Poloneis.* 136. *Mene ſes troupes contre le Roi de Hongrie, qui ſe méfie de l'Empereur.* 137. *Matthias ſe fait reconnoître Souverain de la Moravie & de la Siléſie.* Ibid. *Podiebradski fait élire pour ſon ſucceſſeur Uladiſlas, fils aîné de Caſimir.* 138 *Conditions qu'il met à ce choix.* Ibid. *Caſimir en eſt indigné.* Ibid. *Le Senat lui conſeille de diſſimuler.* 139. *Raphaël Leſzczynski, Ambaſſadeur de l'Empereur auprès de la République.* Ibid. *Il cherche à lui faire prendre les armes contre Podiebradski & Matthias.* 140. *Ces deux Rois ſe réuniſſent contre l'Empereur & la Pologne.* 141. *Leurs engagemens réciproques.* Ibid. *Mort de Podiebradski.* 142. *Les Bohemes ſont long-temps à ſe déterminer ſur le choix d'un ſouverain.* Ibid. *Ils éliſent Uladiſlas.* Ibid. *Ce Prince eſt couronné à Prague* Ibid. *L'armée de Matthias retourne en Hongrie.* 143. *Ce Prince eſt déthrôné par ſes ſujets.* Ibid. *Caſimir, ſecond fils du Roi de Pologne, eſt mis à ſa place.* Ibid. *Matthias regagne l'amitié de ſes peuples.* 144. *Oblige Caſimir & ſes troupes de ſe retirer.* Ibid. *Veut toujours ſe rendre maître de la Boheme.* Ibid. *Le Pape le reconcilie avec l'Empereur.* Ibid. *Quel étoit le deſſein du Souverain Pontife.* Ibid. *Nouvelles conquêtes de Mahomet ſur les Chrétiens.* Ibid. *Matthias attaque Uladiſlas & Caſimir.* 146. *Le Roi de Pologne ſe flatte du ſecours de l'Empereur.* Ibid. *Il l'eſpére en vain durant*

ez quelque temps. Ibid. *Diette à Nuremberg, éclare Uladiſlas légitime poſſeſſeur du thrône obeme.* 147. *Matthias fait de nouveaux efforts e les Polonois.* Ibid. *L'Empereur ne peut les ſe-r.* 148. *Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg udent médiateurs dans les différends des Rois de ue & de Hongrie.* Ibid. *Trêve de deux ans & entre ces deux Puiſſances.* Ibid. *L'Empereur e Caſimir & le Roi de Boheme à recommencer erre contre Matthias.* 149. *Uladiſlas joint ſes es à celles de l'Empereur.* Ibid. *Diverſes conſi-tions empêchent Caſimir d'entrer dans cette Li-* Ibid. *Matthias paſſe le Danube & va mettre le devant Vienne.* Ibid. *Contraint l'Empereur à emander la paix.* 150. *Quels en ſont les arti-* Ibid. *L'Empereur donne à Matthias l'inveſ-e de la Boheme.* Ibid. *Cette paix eſt ſuivie de des deux Rois, qui prétendoient à ce Royau-* Ibid. *Les Lithuaniens, n'oſant remuer, font ſter la Podolie par les Tartares.* 151. *Les Moſ-es leur enlevent une partie de leur Duché.* Ibid. *rait de Jwan-Baſilide.* Ibid. *Paralléle de ce ce avec le Czar Pierre Alexiowitz.* 152. *Il ſe maître de Nowogrod.* Ibid. *S'empare du Du-de Sévérie.* Ibid. *Caſimir lui abandonne toutes nquêtes.* 152. *Les lui aſſûre par un traité.* Ibid. *Lithuaniens n'oſent plus ſe rebeller contre les nois.* Ibid *Invaſion des Tartares dans le Grand-bé.* 154. *Caſimir remet au Prince Jean-Albert, ls, le ſoin de les combattre.* Ibid. *Défaite des tares.* 155. *La plûpart des Hongrois, après la t de Matthias, choiſiſſent Jean-Albert pour* Ibid. *Quelques uns ſe ſoumettent à ſon frere liſlas, Roi de Boheme.* 156. *Guerre entre les s freres.* Ibid. *Albert entreprend le ſiége de ſvie.* Ibid. *Combat où il eſt vaincu.* 157. *Il eſt priſonnier & amené à ſon frere.* Ibid. *Il eſt*

contraint de renoncer à ſes prétentions ſur la Hongrie. 158. *Caſimir ſe venge d'Uladiſlas en le deshéritant.* Ibid. *Il meurt peu regretté des Polonois.* Ibid.

LIVRE SEIZIE'ME.

Depuis 1492. *juſqu'à* 1506.

Diette à Petrikow pour l'élection d'un Roi. 159. *Les Lithuaniens ſe choiſiſſent Alexandre, un des freres de Jean-Albert.* 160. *Ce choix engage quelques Polonois à ne vouloir d'autre maître que ce nouveau Duc.* Ibid. *Tous les autres s'y oppoſent.* Ibid. *On jette les yeux ſur un autre fils de Caſimir, nommé Sigiſmond.* Ibid. *Jean, Duc de Mazovie, prétend à la couronne par la force des armes.* Ibid. *Jean-Albert eſt élu par voie d'acclamation.* 161. *Alliance entre Albert & ſon frere Uladiſlas.* Ibid. *Les Vénitiens veulent l'engager dans une Ligue contre les Turcs.* Ibid. *Bajazet, ſucceſſeur de Mahomet II. lui fait demander une trêve.* Ibid. *Albert l'accorde pour trois ans.* 162. *Il la rompt avant qu'elle ſoit expirée.* Ibid. *Raiſons qui l'y engagent.* Ibid. *Il aſſemble une armée à Léopold.* Ibid. *Invite le Woiewode de Valaquie à ſe joindre à lui.* Ibid. *Promeſſes du Valaque.* 163. *Il cherche à tromper Albert, qui de ſon côté n'a d'autre deſſein que lui ravir ſes domaines.* Ibid. *Le Woiewode veut s'éclaircir des deſſeins d'Albert.* Ib. *Cette démarche irrite le Roi de Pologne.* 164. *Il entre dans la Valaquie.* Ibid. *Met le ſiége devant Soczowa* Ibid. *Le Woiewode par ſes ruſes de guerre affeiblit l'armée des Polonois.* Ibid. *Obtient une armiſtice.* Ibid. *Attaque inopinément les troupes d'Albert.* Ibid. *Stratagêmes des Valaques.* 165. *Le Roi échappe à peine au danger.* Ibid. *Son armée preſque entierement défaite.* Ibid. *Nouveau combat ſur*

ords du Pruth. 166. *Tendreſſe des Polonois pour*
ert. Ibid. *Il ceſſe de la mériter.* 167. *Il donne*
les plus grands excès. Ibid. *Il ſe reſſent de ſa*
vaiſe éducation. Ibid. *Quel étoit un ſçavant,*
mé Callimaque, qui l'avoit élevé. 168. *Indigne*
ique de ce précepteur. 169. *Il devient le mi-*
re & le favori d'Albert. Ibid. *Vices de ſon mi-*
tre. 170. *Deſſein qu'il s'étoit propoſé dans l'ex-*
ition contre les Valaques. Ibid. *Incurſion du Wo-*
de dans la Podolie & dans la Ruſſie. 171. *Il*
ene eſclaves plus de cent mille Polonois. Ibid.
ert ne paroît plus touché des malheurs de ſon
aume. 172. *Soixante-dix mille Turcs y pénétrent*
la Valaquie. Ibid. *Ils y périſſent par la rigueur du*
d. Ibid. *Les Valaques demandent la paix & l'ob-*
ment. 173. *Ce qu'ils promettent à Albert.* Ibid.
iazet veut ſe reconcilier avec la Pologne. Ibid. *Il*
nt les Princes Chrétiens Ibid. *Le Pape Alexan-*
VI. les excite à prendre les armes contre les Turcs.
d. Armemens de mer du Roi de France Louis XII.
de Ferdinand V. *Roi d'Eſpagne.* 174. *Ils donnent*
ombrage aux Infidéles. Ibid. *Les Polonois accep-*
les propoſitions de Bajazet. Ibid. *Iwan prend le*
e de Souverain de toutes les Ruſſies. Ibid. *Pré-*
tes dont il ſe ſert pour faire la guerre à Alexan-
, Duc de Lithuanie. 175. *Combat au déſavan-*
e des Lithuaniens. Ibid. *Incurſion des Tartares*
s la Volhynie. 176. *Les Polonois levent des trou-*
pour la défenſe du Grand-Duché. Ibid. *Iwan*
ſon armée ſous la conduite du Prince Déme-
s, ſon fils. 177. *Démétrius entreprend le ſiége*
Smolensko. Ibid. *Découragé par la marche des*
lonois, il l'abandonne. Ibid. *Le chef des Tarta-*
Bulgares, nommé Schahmatei, vient au ſecours
Lithuaniens. 178. *Il s'avance juſqu'auprès de*
rnikow, où Jean-Albert & Alexandre avoient
mis de le joindre. Ibid. *Formalités obſervées lors*

du traité entre ces Princes & Schahmatei. Ibid. *Avantages que la République devoit retirer de cet accord.* Ibid. *Persuasion où étoient les Bulgares de la fidélité des Polonois à observer leurs conventions.* 179. *Schahmatei attend en vain les troupes de la couronne.* 180. *Victoire qu'il remporte sur le Kan de Krimée.* 181. *Elle sert de prétexte aux Polonois pour continuer à abuser de la confiance des Bulgares.* Ibid. *Politique d'Albert & d'Alexandre.* Ibid. *Ingratitude de Frédéric, Duc de Saxe.* 182. *Devenu Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, il refuse de prêter hommage à la Pologne.* Ibid. *Albert prétend l'y contraindre.* Ibid. *Il meurt subitement d'apoplexie.* 183. *Vertus & défauts de ce Prince.* Ibid. *Quelques Seigneurs veulent élire à sa place Uladislas, Roi de Boheme & de Hongrie.* 184. *Alexandre prétend devoir être préféré.* Ibid. *Il marche vers le lieu de l'élection à la tête d'une armée.* Ibid. *Il est élu.* 185. *On convient de nouveau d'une parfaite union du Duché avec le Royaume.* Ibid. *Articles de cette réunion.* Ibid. *Le nouveau Roi est sacré à Cracovie par son frere, le Cardinal Frédéric.* Ibid. *Schahmatei lui demande les secours promis.* 186. *Ses sages remontrances.* Ibid. *Elles demeurent sans effet.* Ibid. *Désertion d'une partie de son armée.* 187. *Bataille où ce chef des Tartares est mis en fuite.* Ibid. *Il se retire à Kiovie.* Ibid. *Le Palatin de la Province le fait arrêter & conduire à Vilna.* Ibid. *Demétrius revient assiéger Smolensko.* 188. *Il abandonne cette ville une seconde fois.* Ibid. *Alexandre offre la paix à Jwan.* Ibid. *Le Czar ne lui accorde qu'une trêve.* 189. *Jwan tue son fils Démétrius.* Ibid. *Nomme le jeune Démétrius, son petit-fils, pour regner après lui.* Ibid. *Il met ce Prince dans les fers, & déclare pour son successeur son fils aîné, nommé Basile.* Ibid. *Resigne de nouveau la couronne à Démétrius.* 190. *Ce jeu-*

*ve Prince n'eſt pas plûtôt ſur le thrône que Ba-
le fait enfermer, & ſe met à ſa place.* Ibid. *A-
ndre demande à Baſile la reſtitution des Pro-
ces conquiſes ſur le Grand-Duché.* 190. *Fiere
nſe de Baſile.* Ibid. *Sage moderation des Am-
ſadeurs Polonois.* Ibid. *Troubles ſurvenus en Li-
anie.* 192. *Alexandre y donne occaſion.* Ibid.
trait d'un de ſes favoris, nommé Glinski. Ibid.
*travaille en vain à le perdre dans l'eſprit du
.* Ibid. *Il engage ce Prince à condamner à mort
plus violens ennemis.* 193. *L'Arrêt eſt revoqué.*
Ils ſont pourtant exclus du Sénat. 194. *Schah-
tei eſt amené à la Diette de Radomsko.* Ibid.
'cours qu'il fait au Sénat. Ibid. *Il le prie de lui
uver ſa liberté.* 195. *Avantages qu'il lui promet.*
d. *Le Sénat craint ſa vengeance.* 196. *Il le re-
t dans les fers.* 197. *Le Sultan, frere de Schah-
tei, va chercher de nouvelles troupes dans ſon
s.* Ibid. *Ambaſſade du chef des Tartares Nagais.*
d. *Il redemande Schahmatei au Sénat.* Ibid. *Le
n de Krimée promet en même temps de ne plus
uiéter le Royaume.* 198. *Evaſion de Schahmatei.*
9. *Il eſt repris & ramené à Treki.* 200. *Traité
aix la Pologne & la Krimée.* Ibid. *On fait le
cès à Schahmatei.* Ibid. *Il eſt condamné à une
ſon perpetuelle.* Ibid. *Sa réſignation & ſa fer-
té.* 201. *Hoſtilités du Kan de Krimée.* Ibid. *Tren-
ille de ſes ſujets font le dégât ſur les bords du
men.* Ibid. *Alexandre n'eſt point en ſûreté à
na.* Ibid. *Il devient paralytique.* Ibid. *Il écrit à
ſigmond ſon frere, Duc de Glogaw, de venir lui
der à adminiſtrer le Royaume.* 202. *Victoire de
inski ſur les Tartares de la Krimée.* 203. *Le Roi
le point de mourir en reçoit la nouvelle.* 204.
uelle fut la joie qu'il en reſſentit. Ibid. *Portrait
ce Prince.* Ibid.

LIVRE

LIVRE DIX-SEPTIE'ME.

Depuis 1506. *juſqu'à* 1519.

SIgiſmond *n'arrive qu'après la mort de ſon frere.* 207. *Les Lithuaniens ſont les premiers à l'élire.* Ibid. *Les Polonois ſont indignés de cette démarche.* Ibid. *Ils la pardonnent toutefois.* 208. *Uladiſlas, Roi de Hongrie & de Boheme, céde toutes ſes prétentions à ſon frere Sigiſmond.* Ibid. *Il ſollicite même la République en ſa faveur.* Ibid. *Sigiſmond eſt élu Roi de Pologne par acclamation.* Ib. *Il commence ſon regne par retirer tous les domaines qu'Alexandre avoit aliénés.* Ibid. *Quelle avoit été ſa conduite juſqu'alors.* 209. *Il ſe méfie des manœuvres de Glinski.* 210. *Il le cite devant le Sénat.* Ibid. *Fait inſtruire ſon procès.* Ibid. *Glinski reclame la protection du Czar.* 211. *Trente mille Moſcovites pénétrent dans le Grand-Duché.* Ibid. *Sigiſmond ſe met en campagne pour les repouſſer.* 212. *Baſile fuit devant lui.* Ibid. *Il revient avec plus de forces dans le Palatinat de Miciſlaw.* Ibid. *Glinski paſſe dans ſon camp.* Ibid. *Aſſaſſine auparavant le Palatin de Troki, ſon ennemi.* Ibid. *Il eſt fait Général de l'armée du Czar.* 213. *Se rend maître de pluſieurs places du Duché.* Ibid. *Met le ſiége devant Minsko.* Ibid. *Il apprend que les Polonois vont à lui, & il abandonne cette place.* Ibid. *Il repaſſe le Boriſthéne.* Ibid. *Son armée ſe debande.* Ibid. *Quelques corps de Polonois pourſuivent les fuyards & portent le dégât juſqu'auprès de Moskow.* Ibid. *Baſile demande la paix. Il ne l'obtient qu'à des conditions onéreuſes.* Ibid. *Irruption des Valaques dans la Podolie.* 215. *Ils inveſtiſſent Léopold.* Ibid. *N'oſent attendre Sigiſmond.* Ibid. *Prennent Rochatin*

&c.

: *brûlent.* Ibid. *Ils ſont pourſuivis par le Pala-*
le Cracovie. 216. *Tout leur pays eſt dévaſté juſ-*
Soczewa. Ibid. *Ils attaquent les Polonois.* Ib.
ent entierement défaits. 217. *Cruauté du Pa-*
. Ibid. *Les Moſcovites en veulent au Duché*
leskow. 218. *Trahiſon qu'ils employent pour s'en*
re maîtres. Ibid. *Suites de leur trahiſon.* 219.
Chevaliers Teutoniques refuſent d'obſerver leurs
tés. 220. *Prétentions de Frédéric de Saxe, leur*
nd-Maître. Ibid. *Il eſt appuyé par l'Empereur*
ximilien. 221. *La Pologne eſt ménacée d'avoir*
les bras toutes les forces de l'Empire. Ib. *Quels*
nt les motifs de l'Empereur. 222. *Mort du Grand-*
tre Frédéric. Ibid. *Maximilien ſuſcite les Moſ-*
tes contre la Pologne. Ibid *Raiſons qui l'y en-*
nt. 223. *Il excite Baſile à faire une invaſion*
Lithuanie. 224. *Promet de le ſoutenir avec une*
ée d'Allemands & toutes les troupes des Teuto-
es. Ibid. *Soixante mille Moſcovites marchent*
Smolensko ſous la conduite de Glinski. Ibid.
ſe retirent de devant cette place. 225. *Baſile*
cite l'Empereur de faire la diverſion qu'il lui a
viſe. Ibid. *Lui demande & en obtient des ou-*
rs d'artillerie. Ibid. *Il revient devant Smolens-*
Ibid. *La ville capitule.* 226. *Comment & pour-*
i. Ibid. *Le Czar retourne dans ſes Etats.* 227.
vient faire une incurſion dans le Duché. Ibid.
nski envoye demander pardon à Sigiſmond de ſa
ſidie. 228. *Lui promet de lui livrer la ville de*
olensko. Ibid. *Le Roi paroît touché de ſon re-*
r. Ibid. *Lui dépêche un jeune Polonois, qui ſe*
déſerteur. Ibid. *Héroïque fermeté de ce jeune*
me à ne point révéler aux Moſcovites le deſſein
l'amenoit parmi eux. 229. *Glinski eſt mis aux*
par ordre de Baſile. Ibid. *Il recouvre ſa liber-*
Ibid. *La Czarine le fait mourir dans un cachot*
faim & de miſere. 230. *Baſile met à la tête de*
ſes

ſes troupes un Moſcovite, nommé Czeladin. Ibid. *Caractère de ce Général.* Ibid. *Il paſſe le Boriſthène pour aller combattre les Polonois.* 231. *Ruſe de Czeladin.* Ibid. *Il repaſſe le fleuve.* 232. *Les Polonois le ſuivent.* Ibid. *Attaquent les Moſcovites.* Ibid. *Deſcription de la bataille.* Ibid. *Czeladin eſt fait priſonnier.* 234. *Les Polonois ne ſçavent point profiter de leur victoire.* 235. *Ils attaquent trop tard Smolensko.* Ibid. *Ils ſont contraints d'en lever le ſiége.* 236. *L'Empereur fait peu de cas des Moſcovites.* Ibid. *Il renonce à ſon alliance avec Baſile.* 237. *Recherche l'amitié de Sigiſmond.* Ibid. *Le fait prier par le Roi de Hongrie de faire le voyage de Vienne.* Ibid. *Entrevûe de Sigiſmond avec l'Empereur.* 238. *Admirable ſécurité de Sigiſmond.* Ibid. *Maximilien s'oblige à prendre les armes contre les Moſcovites & contre les Teutoniques même.* Ibid. *Il s'allie avec la maiſon des Jagellons.* 239. *Quelles étoient les vûes de ce Prince.* Ibid. *Luther répand ſes dogmes en Allemagne.* Ibid. *Albert, Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, ſe propoſe de les embraſſer.* Ibid. *Il veut auparavant aggrandir ſes Etats.* 241. *Refuſe à la Pologne les hommages qu'il lui doit.* Ibid. *Porte ſes armes dans la Samogitie.* Ib. *Jean Radziwil l'empêche de la ſubjuguer.* Ibid. *Mariage de Sigiſmond avec Bonne Sforce.* 242. *Mort de Maximilien.* 243. *Diette de Francfort pour l'élection d'un Empereur.* Ibid. *Sigiſmond, comme tuteur de ſon neveu Louis, Roi de Hongrie, veut avoir part à l'élection.* Ibid. *Nomme deux Ambaſſadeurs pour y aſſiſter en ſon nom.* Ibid. *Maximilien n'avoit pû réuſſir à ſe donner un ſucceſſeur.* 244. *Pourquoi?* Ibid. *Quels étoient les compétiteurs à l'Empire.* Ibid. *Le Roi de France envoye un Ambaſſadeur en Pologne.* 245. *Sigiſmond ne lui cache point ſon attachement pour la maiſon d'Autriche.* 246. *Détail de ce qui ſe paſſe à la Diette de Francfort.*

vi. 247. *Frédéric, Duc de Saxe, refuſe d'être Empereur.* Ibid. *Il détermine les ſuffrages en faveur de Charles, Roi d'Eſpagne, appellé depuis Charles-Quint.* 248.

LIVRE DIX-HUITIE'ME.

Depuis 1519. *juſqu'à* 1548.

LA plûpart des Puiſſances de l'Europe augurent mal de l'élection de Charles-quint. 249. *Albert, Grand-Maître des Teutoniques, veut envahir toute la Pruſſe Royale.* 250. *Sigiſmond ſe met en état de la défendre.* Ibid. *Progrès des armes de la République.* 251. *Albert demande la paix.* 52. *Son entrevûe avec Sigiſmond.* Ibid. *Il rompt les négociations entamées.* Ibid. *Noble aſſurance du Roi de Pologne.* 253. *Nouveaux efforts des Chevaliers.* 254. *Découragement des troupes de la couronne.* Ibid. *Toute la Nobleſſe a ordre de monter à cheval.* Ibid. *Pluſieurs corps d'Allemands viennent au ſecours des Teutoniques.* Ibid. *Ils entreprennent le ſiége de Miedzyrzecz, & ſe rendent maîtres de cette place.* 255. *les contraint de ſe jetter dans le Brandebourg.* Ibid. *Ils prennent la route de Dantzig.* Ibid. *Tâchent d'en corrompre les habitans.* 256. *Ils aſſiégent la ville.* Ibid. *Nicolas Firley vient au ſecours de cette place.* Ibid. *Les Allemands l'abandonnent.* Ibid. *Ils ſont pourſuivis & défaits.* 257. *Albert ſe réſout de nouveau à demander la paix.* Ibid. *Sigiſmond lui accorde une trêve de quatre ans.* 258. *A quelles conditions.* Ibid. *Soliman I. ſuccéde à ſon pere Selim.* Ibid. *Caractere du nouveau Sultan.* 259. *Il a deſſein de pénétrer dans la Servie.* Ibid. *Lâcheté des Hongrois.* 260. *Ils implorent*

les

les armes des Polonois. 261. *Les Turcs assiégent Belgrade.* Ibid. *Description de ce siége.* Ibid. *La ville est forcée de se rendre.* 262. *Progrès du Luthéranisme dans le Royaume.* 264. *La ville de Dantzig est la premiere à lever l'étendard du Schisme.* 265. *Sigismond dissimule leur révolte* 266. *Par quel motif.* Ib. *Il fait un traité avec Albert.* 267. *Lui céde une partie de la Prusse.* Ibid. *Condition du traité.* Ibid. *Le Pape le désapprouve.* 268. *Soupçonne la Religion de Sigismond.* Ibid. *Arrêts fulminans de Sigismond contre les Hérétiques.* Ibid. *Il punit les Dantzicois de leur révolte.* 269. *Nouveaux progrès de Soliman en Hongrie.* 270. *Louis demande en vain du secours aux Princes Chrétiens.* Ibid. *Il n'en reçoit que de Sigismond & du Duc d'Autriche.* Ibid. *Bataille sanglante entre les Hongrois & les Turcs.* 272. *Louis y perd la vie.* Ibid. *Le Roi de France, François I. tâche en vain d'engager Sigismond à faire la guerre au Duc d'Autriche.* 273. *Les Polonois nomment le fils de Sigismond pour lui succéder.* 274. *Sacre & couronnement de Sigismond-Auguste.* 275. *Enseignements de Sigismond à son fils.* Ibid. *Il condamne la Ligue de Smalcalde.* 277. *Il fait tous ses efforts pour reconcilier avec l'Empereur les Princes qui la composent.* Ibid. *Irruption des Valaques dans la Pokucie.* 278. *Les Polonois marchent à leur rencontre.* Ibid. *Bataille d'Oberstyn.* 279. *Défaite des Valaques.* Ibid. *Mort de Sigismond.* Ibid. *Eloge de ce Prince.* 280.

HISTOIRE
DE
POLOGNE.

LIVRE TREIZIEME.

Depuis 1434 *juſqu'à* 1445.

UN des plus grands avantages que les Polonois s'étoient propoſés en érigeant leur Etat en République, c'étoit d'abolir la ſucceſſion au thrône, & de ne reconnoître pour Souverain, que ceux qu'ils ſe ſeroient donnés eux-mêmes. Ainſi Louis, quoique nommé par Caſimir le Grand, pour gouverner après lui le royaume, fut contraint de ſe ſoumettre aux ſuffrages de la nation; & Jagellon, qui ne tenoit le Sceptre que d'elle ſeule, ne put le faire paſſer à ſes deſcendans, qu'en lui ôtant une partie des droits qu'il conſervoit encore. ULADISLAS VI. 1434.

Ce (a) Prince n'eut pas plutôt expiré, que l'Evê-

(a) DLUGOSS. pag. 653. CROMER. Lib XXI. pag. 412

ULADISLAS VI. 1434.

l'Evéque de Cracovie, Sbignée Oleſnicki, convoqua les premiers de l'Etat, & toute la nobleſſe de la grande Pologne. Le deſſein de ſe rendre au Concile de Baſle l'avoit conduit à Poſnanie. Ce fut là qu'il indiqua la Diette, où la République devoit confirmer le choix qu'elle avoit fait d'Uladiſlas, fils aîné de Jagellon, pour ſucceſſeur à la couronne. Toutes les voix ſe réunirent à celle du Prélat, qui n'oubliant point les engagemens que l'Etat avoit pris avec le feu Roi, rappella plus vivement encore les vertus de ce héros, & les biens qu'il n'avoit ceſſé de faire à la Patrie

Les Députés croyant devoir ſuppoſer dans tous les ſujets de la République les mêmes ſentimens dont ils étoient pénétrés, ne firent point difficulté d'aſſigner le jour du couronnement du nouveau Roi, & d'y inviter le Prince Starodubski, devenu depuis peu Grand-Duc de Lithuanie. Leur confiance faiſoit honneur à leur zéle; elle en fit beaucoup moins à leur diſcernement. Il eſt vrai que la nation avoit été juſqu'alors aſſez fidéle à ſes promeſſes; mais elle n'avoit peut-être dû qu'à ſa foibleſſe ſon exactitude à les remplir. Plus puiſſante qu'elle ne l'avoit encore été, elle commençoit à croire ſes obligations incompatibles avec ſon indépendance. Quelques (*a*) Palatinats, ſur-tout celui de Cracovie, rejetterent le Prince qu'on avoit élû.

Ils

NEUGEBAVER. *Hiſt. Polon. pag.* 298. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 158.

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 654. CROMER. *ubi ſuprà.*

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 662.

(*c*) C'étoient Spithko de Melſchtiw & Derſlas de Dithwyani.

ıvoient à leur tête deux (c) jeunes fac- ULADIS-
lingués par leur naiſſance, (d) mais très- LAS VI.
ar leurs déſordres. Leur mauvaiſe ré- 1434.
ıſtifioit leur revolte, & contribuoit
à en augmenter les ſuccès. Ils entraî-
rès eux tous ces citoyens, qui trop
ur prévoir les ſuites d'un mauvais par-
imides pour le combattre, ſont d'or-
plus hardis à s'y livrer.
conſpirateurs eurent ordre de ſe trou-
Diette qui devoit ſe tenir à Opatow
alatinat de Sendomir. Leurs Chefs de-
repréſenter qu'Uladiſlas (f) étant trop
r gouverner la nation, elle ſeroit for-
ir à la Reine, qui ne ſçachant point
on autorité, chercheroit moins à la
r, qu'à la faire craindre.
tendoit ravir à la maiſon du feu Roi
nne qui lui coutoit la ceſſion de ſes
: qu'il avoit, pour ainſi dire, achetée
au par les priviléges qu'il avoit accor-
République.
(g) de ce projet, Sbignée réſolut de le
uer. Il ſentit alors l'impuiſſance des
ne pouvant autoriſer les déciſions de
ine partie de l'Etat, pouvoient encore
âtier ceux qui par malice ou par or-
endoient tout aſſujettir à leurs caprices.
hement pour Uladiſlas, & les ſollicita-
tions

l.
g. 661.
g. 662. CROMER. pag. 472.
id.
DLUGOSS. ubi ſupra.

WLADISLAS VI. 1434.

tions de la Reine, l'engagerent à ſe rendre à Opatow. Une complaiſance ſans fadeur, une popularité ſans baſſeſſe, peu de raiſons & beaucoup de manége, lui gagnerent le cœur des conjurés. Il (a) les fit réſoudre à ſe ſéparer ſans rien conclure.

Ces troubles appaiſés, il ſe flattoit de n'en avoir plus à craindre; il ne connoiſſoit pas bien encore le génie de ſes concitoyens, depuis qu'ils s'étoient rendus indépendans de leurs maîtres. La licence donnoit l'eſſor à leurs paſſions, & les changemens devoient être d'autant plus communs parmi eux, qu'il n'en étoit point qu'ils ne puſſent couvrir d'une apparence de zéle pour la Patrie. Tel eſt le malheur d'un Etat libre; tout y varie ſans ceſſe, & l'inconſtance même peut y paſſer pour un devoir.

Ainſi (b) pluſieurs de ceux qui avoient concouru à l'élection du jeune Prince, oſerent s'oppoſer à ſon couronnement. Ils (c) diſoient que ſon âge tendre ne permettant point de démêler quel ſeroit ſon caractère, il étoit à craindre qu'il ne violât un jour les ſermens que la Reine & quelques Seigneurs étoient convenus de faire en ſon nom, pour le maintien des droits de la République.

Ce nouvel orage étonna Sbignée, mais ſans le décourager; il prit le parti de loüer ceux qui l'avoient excité. Il avoüa que leurs craintes étoient

(a) *Id. pag.* 663.
(b) *Id. pag.* 664. CROMER. *pag.* 473. NEUGEBAVER. *p.* 299. HERBURT. DE FULSTIN *pag.* 158. *vers.*
(c) DLUGOSS. *pag.* 666. STAN. SARNIC. *Annal. Polon. Lib. VII. Cap. VI. pag.* 1167.

ient en effet très-capables d'ébranler de bons LADIS-
toyens; il eut l'adreſſe de n'attribuer qu'à leur LAS VI.
nour pour le bien public, des ſentimens qu'ils 1434.
: devoient qu'à leur indocilité farouche. Cher-
ant enſuite à les ramener, il leur rappella les
romeſſes qu'ils avoient faites à Jagellon, & leur
t appercevoir qu'ils n'avoient pas honte de ſe
arjurer eux-mêmes, pour prévenir un parjure
ncore incertain. Il dit (*d*) qu'il étoit un moyen
r s'aſſûrer de la fidélité du Roi, tout enfant
u'il étoit, en ordonnant qu'à ſa majorité, il
tifieroit les ſermens qu'on auroit faits pour lui
ſon avénement à la Couronne.

Preſque en même tems il (*e*) pria le Grand-
Maréchal d'annoncer que ceux qui refuſoient
Jladiſlas pour Roi, euſſent à ſe développer de
a foule, & à paſſer tous enſemble d'un côté
ppoſé à celui qu'alloient occuper les partiſans
le ce Prince. Il feignoit de vouloir ne faire dé-
endre le ſort de l'État, que du plus grand nom-
re de ceux qui auroient opiné, ou pour le ſau-
er, ou pour le perdre. Cet expédient juſqu'a-
ors inconnu, & jamais employé depuis dans la
République, ne laiſſa pas de réuſſir. Les mou-
emens qui ſe firent alors dans l'aſſemblée étour-
irent les ſéditieux; chacun d'eux craignit d'être
e ſeul d'un parti qui paroiſſoit d'ailleurs le plus
oible; & comme il ne s'agiſſoit plus de cris
onfus, & d'autant plus hardis qu'ils ſe perdent
ans la multitude, aucun n'oſa s'expoſer à la
haine,

(*d*) *Id. ibid.*
(*e*) *Ibid.* PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Polon. Lib. III. Cap. II. pag.* 146. CROMER. *p.* 473. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 159. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1168.

ULADISLAS VI. 1434.

haine, ou à la fureur de ceux qu'il avoit entrepris de contredire.

On (a) preſſa dès ce moment le couronnement d'Uladiſlas. L'Archevêque de Gneſne, Albert Jaſtrzembiec, en fit la cérémonie. Le (b) nouveau Roi n'avoit que dix ans; mais on (c) pouvoit déja démêler en lui des lueurs d'eſprit & de bon ſens, augures d'autant plus ſûrs du bonheur des Polonois, qu'il ne devoit ce mérite naiſſant qu'à lui-même. Dans l'enfance, ſurtout, il eſt facile de diſtinguer ce qui vient de l'éducation, d'avec ce qui eſt produit par un naturel heureux, quoique encore inculte; & les vertus qu'on inſpire ne font jamais autant de progrès, que celles dont on porte en ſoi les précieux germes. Bientôt tous les ſujets de la nation, ſans en excepter aucun, eſpérerent de retrouver dans le fils la valeur & la ſageſſe du pere. Rien ne démentit dans Uladiſlas ce preſſentiment heureux; & il auroit même ſurpaſſé les grandes idées qu'on avoit de lui, ſi la mort ne l'eût enlevé à la fleur de ſon âge.

La Reine s'étoit flattée de gouverner l'Etat; aucun Seigneur ne voulut riſquer d'être ſoumis à ſes ordres. On eut (d) d'abord deſſein de déférer la Régence à Ziémovit, Duc de Mazovie. C'étoit (e) un Prince qui avoit peu de vivacité, peut-être moins d'expérience; mais beaucoup de nobleſſe dans les ſentimens. Sa modeſtie annonçoit

(a) DLUGOSS. *pag.* 667. CROMER. *loc. cit.*
(b) Ce Prince étoit né le 31. Octobre 1424. DLUGOSS. 483. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 145.
(c) DLUGOSS. *pag.* 654.
(d) *Id. pag.* 668.
(e) CROMER. *pag.* 473.

it ſa douceur : il aimoit à donner, c'eſt le voir des Princes ; mais il donnoit avec tant grace, qu'il ne lui arrivoit preſque jamais, qui n'eſt que trop ordinaire aux Princes mêes qui donnent, de faire des ingrats en faiſant s heureux. Epris des charmes de l'amitié, il recherchoit comme s'il n'eût pas mérité d'en ſpirer ; & il la cultivoit avec autant de ſoin, e s'il n'eût pû être heureux ſans elle. On aignit cependant ſa bonté même. Il auroit peutre préféré de mauvais conſeils aux lumieres de raiſon : peut être (*f*) auſſi avec la même faliré auroit-il écouté des projets d'ambition ſugnés par la flatterie. Après tout, on ne crut pas u'il convînt à la dignité de la République, obéir à un Prince qui lui (*g*) devoit lui-même s hommages en qualité de vaſſal. ULADISLAS VI. 1434.

On (*h*) propoſa de nommer autant de Régens u'il y avoit de Provinces dans le Royaume. On t que chacun d'eux ſeroit chargé d'adminiſtrer juſtice dans l'étenduë de ſon reſſort ; qu'on auroit garde de les choiſir parmi les plus grands e l'Etat, & (*i*) qu'ils ne pourroient rien innoer que du conſentement du Sénat & de la Noleſſe. Ce ſentiment prévalut, tout dangereux u'il étoit ; mais il convenoit parfaitement à une ation qui craignoit toute autre autorité que la enne propre.

Juſ-

(*f*) *Id. pag.* 474. DLUGOSS. *loc. cit.*
(*g*) *Id. pag.* 507.
(*h*) *Id. pag.* 668. NEUGEBAVER. *pag.* 299 HERB. DE ULSTIN. *pag.* 159. *vers.* PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. pol pag.* 146.
(*i*) DLUGOSS. *pag.* 669. CROMER. *pag.* 474.

ULADISLAS VI. 1434.

Juſques (a) alors elle avoit traité les peuples de Ruſſie & de Podolie bien moins en citoyens qu'en étrangers & en eſclaves : obligés de la ſervir à leurs dépens dans ſes guerres, de contribuer à la garde & au rétabliſſement des forts élevés ſur leur terrein, & de payer des contributions, qui achevoient de leur ôter les moyens de vivre ; les Nobles & tous les habitans de ces Provinces n'avoient que trop de ſujet de regretter l'heureuſe indépendance où ils vivoient ſous leurs anciens Ducs. Heureuſement on n'étoit point dans ces temps difficiles, où le ſalut d'un Etat rend la dureté des impôts néceſſaire. Pour protéger les Ruſſiens ou pour les défendre, il n'étoit plus beſoin de les appauvrir.

Ils repréſenterent que Jagellon touché de leur miſere avoit eu deſſein de la ſoulager ; mais qu'il étoit mort dans le temps où ils étoient ſur le point d'éprouver ſes graces. Ils imploroient celles du nouveau Roi, qui malgré l'inflexibilité de cette foule de Régens, devenus déja les tyrans plutôt que les miniſtres de la République, prétendit (b) que les Nobles de l'un & de l'autre de ces Palatinats, jouiroient des mêmes droits que les Nobles Polonois, qu'ils égaloient depuis long-temps par leur zéle.

Quelques Grands de l'Etat, courtiſans habiles, mais déſintéreſſés, s'étoient propoſé de guider le jeune Prince. Ayant découvert en lui des ſentimens auſſi élevés que ſa naiſſance, ils vouloient

(a) *Id. ibid.* DLUGOSS. *loc. cit.*

(b) HERB. DE FULSTIN. *ubi ſuprà.* NEUGEBAVER. *pag.* 300. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 165.

nt en hâter le progrès & les garantir au plu- ULADIS-
: de tout ce qui pouvoit les affoiblir, ou les LAS VI.
rompre. Ils l'inſtruiſoient en ſecret, & ils 1434.
oient avec plaiſir que la force de ſon diſcer-
ment le portoit à leur marquer preſque autant
mour & de reſpect, que la nature lui en eût
piré pour le Roi ſon pere. Ce fut ſans doute
ur inſtigation que la Ruſſie fut ſoulagée, &
(c) l'Etat réſolut d'envoyer une Ambaſſade
Empereur, qui maître en même temps de la
ngrie & de la Boheme, & toujours auſſi en-
ni des Polonois qu'ami des Teutoniques, pou-
t engager ces fiers voiſins à rompre la trêve
ils avoient faite avec Jagellon, ou venir lui-
me à la tête de ſes légions porter la déſola-
n dans le Royaume. Tout y étoit à craindre
s un temps de minorité, & ſur-tout de la
t d'un Prince qui ne meſuroit ſon ambition
à ſon pouvoir, & ne jugeoit ordinairement
ſon pouvoir, que par la foibleſſe de ceux qu'il
it deſſein de ſoumettre.

On crut (d) qu'il ſeroit aiſé de prévenir ſes
ites, & de le reconcilier même pour tou-
rs avec la Nation, ſi l'on pouvoit l'engager
onner en mariage au jeune Roi une des filles
Duc d'Autriche, ſon gendre. Ni ce Duc,
Empereur n'avoient d'enfans mâles, & les
ns de l'un & de l'autre auroient pû revenir
Uladiſlas après la mort de ces Princes.

On chargea deux Ambaſſadeurs de cette im-
tante négociation; l'un étoit le Grand-Chan-
celier

c) DLUGOSS. *pag.* 670.
d) *Id. pag.* 671. CROMER. *ubi ſuprà.*

celier Jean (a) Koniecpolski, & l'autre le Grand-Maréchal Jean (b) Glowacz Oleſnicki. Ils furent précédés par un Gentilhomme, nommé Gamrath (c), qui devoit annoncer leur arrivée à Sigiſmond, & demander pour eux les paſſeports néceſſaires.

Cet émiſſaire, corrompu par le Palatin de Cracovie, Pierre Szafraniec, ſuppoſa aux Miniſtres tout autre motif que celui qui les amenoit. Il dit à l'Empereur qu'ils venoient lui offrir la Régence du Royaume. La nouvelle étoit peu vraiſemblable, mais très-flatteuſe; Sigiſmond y ajoûta foi. Le menſonge le plus hardé fait toujours illuſion dès qu'il intéreſſe.

Les Ambaſſadeurs furent reçus avec une magnificence égale à l'empreſſement qu'on avoit eu de les voir. Elle les ſurprit d'autant plus, qu'elle n'étoit pas ordinaire dans une Cour où l'arrogance tenoit lieu de grandeur, & qui ne ceſſant d'affecter une ſupériorité de rang & de puiſſance, n'étoit modeſte qu'en cela ſeul qu'elle n'avoient rien de ſomptueux.

On ſe repentit bientôt de l'accueil fait à ces Miniſtres; & parce que leurs propoſitions intéreſſoient beaucoup moins, que celles dont on s'étoit flatté, elles furent rejettées avec une eſpéce de mépris. Sigiſmond n'oſant avoüer le tort qu'il avoit eu de ſe laiſſer ſurprendre, crut effacer la honte de ſon imprudente crédulité par le refus du mariage de ſa petite fille: il affecta même

(a) Il étoit de la maiſon de Pobog. OKOLSKI, *orb. Pol. Tom. II. pag.* 429.

(b) *Id Tom. I. pag.* 146.

(c) DLUGOSS. & CROMER. *ubi ſuprà.*

même contre la République un mécontentement qu'elle ne méritoit point. Sensible au deshonneur & craignant peu l'injustice, il (*d*) souleva Jagellon contre la Pologne, & lui prêta des forces pour l'aider à s'emparer de la Lithuanie, d'où ce Prince avoit été chassé depuis peu. ULADISLAS VI. 1434.

Le nouveau Duc Starodubski se vit bientôt sur les bras une armée formidable. Elle (*e*) étoit composée de Bohemes, de Siléſiens, de Russes, de Livoniens & de Tartares. Le Palatinat (*f*) de Braczlaw fut le premier en butte à leurs efforts: ils le traiterent avec rigueur; craignant de ne pouvoir réduire les autres Provinces par les armes, ils essayoient de les soumettre par la terreur. Les premieres fougues de leur emportement étonnerent tout le Duché; on n'y vit le danger qu'avec cette lâche inquiétude qui le grossit, & qui n'y connoît d'autre ressource que de l'attendre, sans chercher à l'éviter.

Il importoit à Starodubski de rassûrer ses sujets; il ne pouvoit relever leur courage qu'en abaissant celui des ennemis. Il les leur représenta moins terribles, qu'ils n'affectoient de le paroître. Trop heureux d'avoir pû les tromper, les vit à peine résolus à ne pas plier sans combattre, qu'il demanda à la République des troupes pour les soutenir.

Huit (*g*) mille Polonois eurent ordre de marcher en Lithuanie. C'en fut assez pour affermir les esprits & leur inspirer une espéce d'audace

(*d*) DLUGOSS. *Lib. XII. pag.* 681. CROMER. *pag.* 476.
(*e*) DLUGOSS. *p.* 682. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. p.* 166.
(*f*) *Id. pag.* 167.
(*g*) *Id. ibid.*

VLADISLAS VI. 1435.

dace presque aussi aveuglé que la crainte dont ils avoient été saisis.

L'armée de Suidrigellon qui avoit déja pénétré dans le Palatinat de Vilna, faisoit alors le siége de Wilkomir. Celle de la Couronne & du Duché, quoiqu'inférieure en nombre, résolut de l'attaquer ; elle étoit sous la conduite de Michel, fils du Duc Starodubski. Ce Prince étoit peut-être incapable de prévoir la difficulté de l'entreprise ; mais se sentant de la valeur, il n'attendoit qu'une occasion d'acquérir de la gloire. Il étoit dans un âge où la témérité est une espéce de bienséance, & où il est moins honteux de risquer une réputation déja établie, que de ne point aspirer à celle qu'il convient de se donner.

Les deux armées furent bientôt en présence, séparées uniquement par la Swenta, qu'il étoit aisé de traverser. La position des Polonois étoit heureuse ; celle des ennemis l'étoit beaucoup moins. Ceux-là fiers & immobiles, attendoient, desiroient même qu'on vînt à eux : ceux-ci au contraire cherchoient à quitter leurs postes, ou pour éviter la bataille, ou pour ne la recevoir qu'en un terrein plus avantageux. Trois jours se passerent dans cette horreur inquiéte qui précéde une action générale, d'où dépend la perte ou le salut d'un Etat.

Suidrigellon (*a*) prit enfin le parti de décamper à la faveur d'une nuit obscure : ses troupes achevoient de se replier, lorsqu'à la pointe du jour

(*a*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 683.
(*b*) KOJALOWICZ. *ubi supra.*
(*c*) *Id. pag.* 168.

our on s'apperçut de leur retraite. Ce fut alors que le Prince Michel ordonna de les ſuivre. Preſque aſſûré de la victoire, il ne craignoit que de ne pouvoir les forcer à la lui faire acheter. Il tomba avec toutes ſes forces ſur leur arriere-garde ; elle ne réſiſta que dans l'eſpérance d'être ſecourue par le centre qu'elle couvroit, qui ſe preſſoit déja de venir à ſa défenſe. ULADISLAS VI. 1435.

Bientôt toute l'armée ennemie reparut avec une confiance auſſi décidée, que ſi elle n'eût fui les Polonois que pour les attirer tumultuairement ſur ſes pas, & profiter de leur déſordre. Un même eſprit ſembloit animer tous les divers corps qui arrivoient ſucceſſivement pour combattre. Leur réſolution étonna les Lithuaniens, dont la valeur ne fut pas toujours heureuſe. Ils (*b*) avoient en tête les Ruſſes & les Tartares, qui les ſurprirent quelquefois par la ſingularité de leurs manœuvres; mais qui déconcertés enfin par des mouvemens plus réglés furent entierement mis en déroute. Cet heureux ſuccès ranima les Polonois, qui (*c*) plus conſtamment heureux n'avoient ceſſé de pouſſer les Siléſiens & les Bohemes. Tout plia devant eux à la réſerve des Livoniens que commandoient des Généraux de l'Ordre Teutonique. Il ne reſtoit plus à ces corps abandonnés que le triſte honneur de ne pas périr ſans ſe défendre. Leur déſeſpoir redoubla leur audace; mais leurs efforts ne pouvant les ſauver, ne firent que hâter le moment de leur défaite. Ils (*d*) furent preſque tous taillés

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 684. NEUGEBAVER. *pag.* [illegible] HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 160. CROMER. *pag.* 476 ALBERT.

WLADISLAS VI. 1435.

lés en piéces avec les ſoldats des autres nations que la crainte avoit déja diſperſés dans les campagnes voiſines. Le carnage dura long-temps après l'action, & il ne finit que lorſque les vainqueurs ne trouverent plus que des guerriers hors de combat, ou des lâches qui demandoient grace.

Cette victoire ne fut dûë qu'à la ſage activité du jeune Prince de Lithuanie. Rien ne pouvoit égaler ſa gloire, que le bonheur de n'en être point ébloui; il n'y fut preſque pas ſenſible: il n'étoit touché que du ſang qu'il avoit répandu, & du malheur des priſonniers qu'on lui amenoit chargés de chaînes. On (*a*) comptoit parmi eux quarante Seigneurs des plus diſtingués, dont pluſieurs étoient Souverains, & des Princes même de ſa famille.

N'oſant décider de leur ſort, il le remit au jugement du Duc ſon pere, qui n'écouta que ſa vengeance, & prit la réſolution de les faire périr. Ce Prince n'eut égard ni aux ſoumiſſions de ces malheureux, déja trop punis dès qu'ils s'abaiſſoient à lui demander grace; ni aux repréſentations de ſon fils, qui témoin de leur valeur, vouloit qu'on la reſpectât dans leur infortune même. Les uns (*b*) furent égorgés, les autres noyés, la pluſpart empoiſonnés. Starodubski étendit ſa fureur juſques ſur la perſonne même du Prince Coribut ſon frere. Apprenant (*c*) qu'il avoit été bleſſé dans le combat, il ordonna qu'on

BERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. XI. Cap. 35. p. 268.* JOAN. LEON *Hiſt. Pruſſ. Lib. IV. pag. 248.*

(*a*) KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag. 168.*

(*b*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *loc. cit.*

qu'on envenimât ſes plaies; mais que pouvoit-ULADIS-
on attendre d'un cœur lâche & hautain, qui LAS V.
toujours cruel, même ſans prétexte, ſe croyoit 1435.
alors obligé de l'être par raiſon?

Des traits de férocité ſi déteſtables rendirent encore plus ſenſible aux ennemis de la Pologne la défaite de Suidrigellon, qui échappé de la bataille ne trouvoit plus de reſſource à ſes malheurs. Les Lithuaniens voulant profiter de leurs avantages, s'étoient (*d*) répandus dans les Duchés qui appartenoient à ce Prince, ou qu'il avoit eu l'adreſſe de ſoulever contre leur Souverain.

Privé de tout ſecours, il eſpéra un nouvel appui du Chef de l'Empire, qui compâtit à ſes pertes, mais qui n'oſa s'engager à les réparer. Sigiſmond ſe contenta de lui offrir ſa médiation auprès du Roi de Pologne. Il s'imaginoit, ſans doute, que malgré le refus de l'alliance qu'Uladiſlas avoit recherchée, malgré les ordres donnés à la Boheme & à la Siléſie de ſoutenir la révolte de Suidrigellon, & tout ce qu'il avoit fait juſqu'alors contre les intérêts de la République, rien n'empêcheroit qu'elle n'écoutât, qu'elle n'acceptât même les propoſitions qu'il avoit deſſein de lui faire. Son orgueil étoit la ſource de ſa confiance; mais l'orgueil peut-il en impoſer à un peuple libre, qui occupé de lui ſeul, comme s'il n'y avoit rien au-delà de ſes limites, ne craint ſes voiſins que lorſqu'il éprouve leur puiſ-

ſan-

(*c*) *Id. pag.* 685.
(*d*) KOJALOWICZ. *pag.* 170. JOAN. LEON. *Hiſt. Proſſ. ubi ſupra.* CROMER. *pag.* 476.

ULADISLAS VI. 1435.

ſance, & les mépriſe peut-être encore ſous le joug même qu'ils lui ont impoſé? Les Polonois toujours altiers, l'étoient encore plus depuis les derniers ſuccès de leurs armes.

Deux (a) Siléſiens leur avoient été envoyés en Ambaſſade. Ils demandoient au nom de leur maître, que la nation mît fin aux troubles de la Lithuanie, en faiſant droit aux prétentions de Suidrigellon. On (b) ne fit gueres plus d'attention à leurs diſcours, que l'Empereur n'en avoit fait à l'offre du mariage d'Uladiſlas avec une de ſes petites filles: on ſe montra diſpoſé à continuer la guerre, juſqu'à faire ſentir que le ſeul moyen qui reſtoit pour l'éteindre, étoit de la pouſſer avec vigueur.

Il n'étoit pas difficile de démêler le vrai motif de cette roideur intraitable. Sigiſmond s'en fût vengé, s'il l'avoit pû. Il diſſimula ſa colere, & pour ne rien perdre de ſa fierté, il montra de la hauteur juſques dans ſa modération même. Il ne regarda les Polonois qu'avec une inſultante pitié; & craignant de paroître offenſé de leur conduite, même en la pardonnant, il dé-

(a) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 685. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 302.

(b) KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 169.

(c) CROMER. *pag.* 477.

(d) *Id. pag.* 468.

(e) DLUGLOSS *pag.* 442. 480. 501. 509. 596. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. pag.* 245 253 259. *Reſp. & Stat imper. Rom. Germ. pag.* 324. 325. 326. JOAN. DUBRAV. *Olomuc. Epiſc. Hiſtor. Boiem. Lib. XXI. p.* 252. 254. *Baſilea.* 1575. BONFIN. *rer Ungar. Decad. III. Lib. III. p.* 394. 295. *Hanoviæ.* 1606

(f) ALBERT. KRANTZ. *pag.* 266.

(g) DLUGOSS. *pag.* 623.

édaigna ſimplement de la punir, comme s'il 'avoit pû s'appercevoir de l'outrage fait à ſa loire. ULADISLAS VI. 1435.

Ce Prince toujours inquieté par les Huſſites toit (c) alors plus que jamais en butte à leur ureur. Maîtres (d) des villes & des places de a Boheme, ces ſectaires la gouvernoient à leur ré. Jamais guerre de religion n'avoit été ſuſcitée avec plus de rage, ni ſoutenuë avec plus le vigueur & de ſuccès. Preſque tous les Catholiques avoient péri ſous le fer de ces ennemis de 'Egliſe; & (e) toutes les forces de l'Allemagne, des armées formidables, des (f) batailles même aſſez heureuſes, n'avoient pû les exterminer. Le Concile (g) de Baſle aſſemblé pour les ramener à la foi, s'efforçoit de diſſiper leur ignorance; & comme s'il eût prévû que leur obſtination rendroit ſon zéle inutile, il invitoit tout le monde chrétien à prendre les armes pour forcer leur incrédulité.

Les troubles qui les diviſoient donnoient quelque eſpérance de les ſoumettre. Partagés en deux ſectes, celles des (h) Taborites & celle des Calix-

(h) Ainſi appellés de la ville de Tabor que Jean Ziſchka leur chef avoit fait bâtir ſur une éminence entre Prague & Budweis. Ce Jean Ziſchka étoit un Gentil-homme de Boheme nommé Troſchnow. On lui donna le nom de Ziſchka, qui ſignifie Borgne, parce qu'il avoit perdu un œil dans un combat. Il eut enſuite le malheur de perdre l'autre en faiſant le ſiége de Rab; & il ne laiſſa pas de faire toujours la guerre, & de donner même des batailles avec de grands ſuccès. Il avoit fait ſes premieres armes en Pologne. DLUGOSS. *pag.* 408. 429. 435. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. pag* 253. *Reſp. & Stat. Imper. Rom. Germ. pag* 322. 323. AEN. SYLVII. *Hiſt. Boïem. Cap. XXXVIII. p.* 35. *& ſeq. Baſilea.* 1575.

ULADISLAS VI. 1435. sixtins, (a) ils se reprochoient mutuellement ou trop de sévérité, ou trop de relâchement dans la religion qu'ils avoient embrassée. Leurs seules variations, preuve certaine de la fausseté de leurs dogmes, annonçoient la fin de leurs égaremens; mais ils pouvoient abjurer leur doctrine, sans se remettre sous les loix de l'Empereur. Ce Prince étoit en horreur aux Catholiques mêmes. Il se flattoit néanmoins de soumettre indifféremment tous ses sujets, & il ne vouloit plus s'occuper qu'à seconder les vûes du Concile, & l'empressement de la plûpart des Puissances intéressées à le rendre maître d'un peuple qui apprenoit à tous les autres à ne point obéir.

1437. Déja depuis quelque temps Sigismond annonçoit ce dessein par toutes ses démarches. C'étoit peut-être aussi ce qui avoit affermi les Polonois dans la résolution de rejetter ses demandes, & de rendre même leurs refus presque aussi indécens qu'ils les croyoient raisonnables. Ce fut du moins ce qui engagea Suidrigellon à tout mettre en usage pour se concilier l'amitié d'Uladislas. Il (b) ne restoit presque plus rien à ce rebelle des biens même que la République lui avoit abandonnés, en lui ôtant le gouvernement de la Lithuanie. Après bien des négociations, qui n'é-

(a) Ceux-ci furent ainsi nommés, parce qu'ils prétendoient que le calice étoit absolument nécessaire aux laïques dans la Communion. Le Concile de Basle la leur accorda sous les deux espéces. Cet accord fut appellé compactation. Leurs prétentions allerent plus loin, & ils ne rentrerent point dans le sein de l'Eglise. CROMER. *pag.* 477. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1168. JOAN. DUBRAV. Ob-

toient proprement que de lâches intrigues, il eut l'assûrance de venir lui-même implorer graces des Polonois. ULADIS-LAS VI. 1437.

On indiqua une Diette à Siradie. Il y fut ci- comme un criminel devant ſes Juges; mais le Roi, ni le Sénat ne prétendoient inſulter triſte abaiſſement dans lequel il étoit forcé paroître. Quoiqu'on eût raiſon d'appréhen- que les ſentimens qu'il témoignoit ne vinſ- nt plûtôt du déſeſpoir de n'avoir pû réuſſir ns ſes entrepriſes, que du regret d'avoir oſé former, on crut devoir reſpecter en lui juſ- à de ſimples apparences de repentir qui de- ient lui coûter, & qui ſont d'ordinaire tout qu'on peut attendre des Princes, trop ſou- nt incapables de condamner ſincerement le mal ils ont fait.

Il fut (*d*) réſolu d'envoyer des Députés au uc Starodubski, pour lui apprendre la ſoumiſ- n du coupable, & le prier de lui pardonner attentats. Il s'en fallut beaucoup, que ce rince ne penſât auſſi généreuſement que le de- andoient ſon rang & ſa naiſſance. Tout é- aſé, pour ainſi dire, qu'étoit Suidrigellon, il craignoit encore. Il dit (*e*) qu'il ne lui con- noit point de ſe réconcilier avec un ennemi, dont

nus. Epiſc. Hiſt. Boïem. Lib. XXII. pag. 225. lin. ult. & g. 226. 229.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 696. CROMER. *pag.* 476. KOJALOW. *ſt. Lituan. Lib. IV. pag.* 170.

(*c*) CROMER. *pag.* DLUGOSS. *ubi ſuprà.* NEUGEBAVER. *ſt. Pol. pag.* 303.

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 697. KOJALOW. *loc. cit.*

(*e*) *Id. pag.* 171. DLUGOSS. *ubi ſuprà.*

ULADISLAS VI. 1437.

dont l'ambition ne paroiſſoit éteinte, que par l'impuiſſance où il étoit de la faire éclater; que c'étoit trahir la patrie, que d'y donner aſyle à un ſcélérat; qu'il étoit preſque égal de ne pas punir ſes crimes, ou de les approuver; & que bien loin de lui accorder de quoi ſubſiſter, il étoit honteux de le laiſſer vivre.

Ce fut en vain qu'on lui repréſenta que Suidrigellon s'aviliſſant à ſes propres yeux, & ſe condamnant lui-même, diſpenſoit du ſoin de le punir, & méritoit plus de pitié qu'il n'oſoit s'en promettre. Le Duc ne relâcha rien de ſa ſévérité, & menaça même de rompre avec la République, ſi elle prétendoit maîtriſer ainſi ſes vaſſaux, & exiger le ſacrifice de leurs haines & de leurs vengeances, comme un des hommages qu'elle leur avoit impoſés.

Les Députés connoiſſoient mal le génie de ce Prince. Ils prirent ſa férocité pour du courage; ils le crurent capable d'exciter de nouvelles ſéditions dans l'Etat. La Diette elle-même fut allarmée de ſon indocilité, & n'exigea de lui que de nouveaux ſermens, par leſquels il confirmeroit la convention déja faite, qui portoit que la Lithuanie reviendroit à la couronne immédiatement après ſa mort, & que ſon fils, le Prince Michel, n'ayant rien à y prétendre, ſe contenteroit de l'appanage qu'on jugeroit à propos de lui aſſigner.

Ainſi la crainte & l'intérêt étoufferent dans le

(a) KOJALOW. *pag.* 172.
(b) DLUGOSS. *pag.* 693. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siloſ. pag.* 319.

e cœur des Polonois tous les ſentimens que la ULADIS-
itié y avoit fait naître. La ſeule confiance que LAS VI.
uidrigellon leur avoit marquée, les empêcha 1437.
e l'accabler de tout le poids de leur indignation.
l fut (a) banni du Royaume; & il ſe retira en
Hongrie, où il ne trouva d'autre conſolation
ans ſa miſere, que le triſte plaiſir de croire qu'il
e la méritoit point.

Uladiſlas étoit encore trop jeune pour balan-
er les déciſions d'une Diette, & y faire préva-
loir ſes ſentimens. Il abandonna Suidrigellon à
ſon infortune; & ce fut peut-être un bonheur,
qu'il ne l'eût point retenu dans ſes Etats. Di-
vers intérêts y firent bientôt éclore des événe-
mens, capables d'engager ce Prince à y fomen-
ter de nouveaux troubles.

L'Empereur (b) Sigiſmond étoit enfin parve-
nu à faire plier la Boheme. Les Peres (c) du
Concile de Baſle ayant levé des troupes à leurs
frais, les avoient fait marcher vers ce Royau-
me, où (d) la plus grande partie de la nobleſſe
ſe montroit prête à les ſoutenir. Les chefs des
Hérétiques n'ayant quitté de tous leurs vices,
que l'hypocriſie qui les avoit élevés, alloient au
crime ſans détour. Auſſi hautains que ſcélérats,
ils faiſoient périr indifféremment tous ceux qui
déteſtoient leur tyrannie. Ils regardoient comme
une révolte déclarée les conſeils même, qui ten-
doient à les rendre moins odieux. Un (e) Gentil-
homme, nommé Riſchemberg, fut mis à la tê-
te

(c) DLUGOSS. *pag.* 657.
(d) *Id. p.* 674. *Reſp. & Stat. Imper. Rom. Germ. p.* 327.
(e) DLUGOSS. *pag. ubi ſuprà.* ANEAE SYLV. *Hiſt. Boïem. Sæc. LI. pag.* 49.

VLADISLAS VI. 1438.

te des mécontens, & avec les troupes nouvellement arrivées, il livra bataille à ces Chefs, qui soutinrent ses efforts avec courage; mais (*a*) qui furent tués dans le combat.

Leur armée mise en déroute ne put se rallier, & prit le parti de se rendre. On rassembla tous les prisonniers dans des granges: à peine en trouva-t-on assez pour les contenir. Ces malheureux n'attendoient d'autre châtiment, que d'être forcés à prendre les armes contre leur propre faction. Résolus de mériter leur grace, ils ne la trouvoient pas trop chere à ce prix. Des sentimens plus détestables que leur trahison même, devoient décider de leur sort. Ils (*b*) ne furent pas plûtôt renfermés, & comme entassés dans ces granges, qu'on eut la cruauté d'y mettre le feu.

La nouvelle de leur défaite & de ce châtiment affreux, jetta la terreur dans toutes les villes. Prague n'hésita plus à se rendre à Sigismond, qui bientôt après croyant la révolte étouffée, crut (*c*) ne devoir plus l'appréhender. Elle respiroit encore, sous les cendres mêmes des malheureux qu'on avoit punis. Prête à reparoître avec plus d'au-

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 676.

(*b*) *Id. ibid.* JOAN. DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib. XXXII. pag.* 259. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. III. pag.* 396. AEN. SYLV. *Hist. Boïem. pag.* 51.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 694. BONFIN. *pag.* 404. 405.

(*d*) PAUL. STRANSK. *Resp. Bohem. pag.* 356.

(*e*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 700.

(*f*) *Id. pag.* 699. CROMER. *pag.* 480. NEUGEBAVER. *pag.* 304. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silef. p.* 329. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. XII. Cap.* 6. *p.* 274. JOAN. DUBRAV. *Histor. Boïem. p.* 263. BONFIN. *p.* 406. AEN. SYLV. *Hist. Boïem. Cap. LIII. pag.* 54.

, (*d*) elle intimida l'Empereur, qui ULADIS-
ſe retirer en Hongrie, mourut (*e*) en LAS VI.
après (*f*) avoir nommé le Duc d'Au- 1438.
Albert, ſon ſucceſſeur en Hongrie & en
...
boix: méritoit d'être applaudi: il ne le
u par les Taborites, qui avoient repris
s dans leur pays. La qualité de gendre
mond ſuffiſoit pour obſcurcir à leurs
vertus même les plus rares. Aſſemblés
irement, ils (*g*) ſe choiſirent pour Sou-
Caſimir, frere du Roi de Pologne. Dans
ur de ce projet, ils (*b*) entraînerent les
s de la pluſpart même des citoyens qui
t point de leur parti. Caſimir fut pro-
quoiqu'il n'eût (*i*) que treize ans; &
baſſadeurs eurent ordre d'en porter la nou-
Uladiſlas, qui ne la conſidérant pas d'a-
ns ſon vrai point de vûe, en témoigna
joie, qu'il n'en devoit reſſentir.
rient d'en faire part à la République, il
ua (*k*) une Diette à (*l*) Korezin. Quel-
) Polonois, habiles politiques, découvri-
ntôt à travers les offres des Bohemes, le
dan-

RUGERAVER. & CROMER. *ubi ſuprà*. DLUGOSS.
. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Polon. pag.* 147. KO-
Hiſt. Lituan. pag. 172. HENELII AB HENNENFELD.
Heſ. pag. 321. JOAN. DUBRAV. *Hiſtor. Boiem. Lib.*
pag. 264. BONFIN. *rer. Ungar Decad. III. Lib. IV. p.*
N. SYLV. *Cap. LV. pag.* 56.
LUGOSS. *pag.* 761.
. *pag* 700.
l. *ibid.*
lle ſituée entre Sendomir & Cracovie. ANDR. CEL-
pp. *Rel. Deſcript. pag.* 183. 184.
)LUGOSS. *pag.* 701.

ULADISLAS VI. 1438.

danger qu'il y avoit de les accepter. Ne doutant point qu'Albert n'aſpirât au thrône de l'Empire, & qu'il n'y parvînt, ils ne crurent pas devoir ſe commettre avec un Prince qui auroit plus de forces pour ſubjuguer la Boheme, qu'ils ne pourroient lui en oppoſer pour y ſoutenir Caſimir. Ils n'ignoroient point que rien n'eſt plus terrible que la vengeance d'un rival heureux. Ils dirent qu'il ne convenoit même à aucun Prince de recevoir pour ſujets des ſéditieux & des impies, à qui rien n'étoit ſacré, & qui voudroient qu'on les ménageât par reconnoiſſance, s'ils n'y obligeoient même par la crainte qu'on auroit de leurs trahiſons.

Ces remontrances ouvrirent les yeux à Uladiſlas, & il eût marqué ſur le champ aux Ambaſſadeurs, qu'il ne pouvoit leur accorder leurs demandes, ſi la pluſpart des autres membres de la Diette n'euſſent été d'avis de les leur accorder. Ce Prince reconnut pour la premiere fois, que la vérité qui peut hardiment éclater dans les Républiques, n'y a pourtant gueres plus d'empire, que dans les Cours des Souverains, où elle ne perce qu'avec peine, & où pour l'ordinaire on l'apperçoit ſans l'aimer. Il fut touché de la voir aſſervie aux préventions d'une foule de petits génies, ou de mauvais cœurs, qui s'imaginant pouvoir cacher leur ignorance ou leurs travers ſous les dehors d'une préſomption effrontée, condamnent ſans balancer ce qu'ils n'ont pû com-

(a) *Id. ibid.* KOJALOW. *Hiſtor. Lituan. pag.* 172.
(b) DLUGOSS. *pag.* 702. HENELII AB HENNENFELD *Annal. Sileſiæ. pag.* 321.

omprendre, & veulent qu'on approuve de mê- ULADIS-
e ce qu'ils ont la hardieſſe de décider. LAS VI.
1438.

Le (a) Duc de Lithuanie ſur-tout tâchoit de erſuader à l'aſſemblée, que c'étoit envier la oire de Caſimir, & le bonheut même de l'E-t, que de ne pas accepter le thrône de Bohe-ne. En parlant de la ſorte, il n'écoutoit que on propre intérêt: il eut ſouhaité de voir fon-re tant de grandeur & de puiſſance ſur les deux ils de Jagellon, qu'ils n'euſſent plus regardé u'avec indifférence le Duché qu'il occupoit, & u'il vouloit ſouſtraire à leur dépendance, pour e remettre à ſa mort au Prince Michel ſon fils.

Tout concouroit à ſes deſſeins. Uladiſlas fut forcé de faire marcher des troupes en Boheme, pour y appuyer l'élection de Caſimir. Elle (b) n'avoient pas encore paſſé les frontieres, qu'Albert s'étoit rendu maître de Prague, & s'y étoit fait couronner. Son armée étoit puiſſante: on y (c) comptoit des Saxons, des Bavarois, des Siléſiens, des Hongrois, des Moraves & preſque tous les Bohemes de ſon parti. Il étoit peu de Princes d'Allemagne qui ne lui euſſent envoyé du ſecours. Rien ne lui eût été plus aiſé que d'écraſer les troupes Polonoiſes, s'il eût eû autant de goût pour la guerre, que de moyens de la faire avec ſuccès; mais (d) je ne ſçais quelle pitié qu'il eſtimoit une vertu, & qui n'étoit en lui qu'une foibleſſe, lui faiſoit craindre de verſer le ſang même de ſes ennemis. Il alla pour-

(c) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 480. DLUGOSS. *pag.* 703. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 412.

(d) DLUGOSS. *pag.* 704. *Reſp. & Stat. Imper. Rom. pag.* 329.

ULADISLAS VI. 1438.

pourtant au-devant d'eux, & les trouvant retranchés, il feignit de les harceler, & il n'osa leur livrer bataille.

Les deux armées furent long-temps en présence sans en venir aux mains. Celle (*a*) de la Couronne n'étoit que de 14000. hommes, en comptant même les rebelles qui s'y étoient joints. Ceux-ci (*b*) avoient à leur tête Georges Podiebradski, qui devint ensuite Roi de Boheme, & (*c*) qui recevoit les ordres de (*d*) Sendivoy d'Ostrorog, Palatin de Posnanie, & de Jean de Tenczyn, Palatin de Sendomir. Ces deux Généraux pleins de valeur, étoient résolus de faire face aux Allemands en cas d'attaque; mais autant circonspects que valeureux, ils craignoient de les provoquer au combat.

Leur situation parut dangereuse au Roi de Pologne. N'imaginant point que (*e*) 30000. hommes, qui les assiégeoient, pour ainsi dire, pussent balancer à les attaquer, il résolut (*f*) de faire une diversion en Silésie, &, s'il lui étoit possible, de pénétrer delà dans la Boheme, pour achever de la subjuguer. Tous les nobles de ses Etats eurent ordre de prendre les armes: il n'y eut que ceux de la Podolie & de la Russie, qui ne purent point obéir. Ils (*g*) étoient alors occu-

(*a*) HENELII AB HENNENFELD. *ubi suprà*. DLUGOSS. *pag.* 705. CROMER. *loc. cit.* AEN. SYLV. *Hist. Boïem. Cap. LV. pag.* 57.

(*b*) DLUGOSS. *ibid.*

(*c*) *Id pag.* 701. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol.* p. 148.

(*d*) Il étoit de la maison de Nalecz. OKOLSKI, *orb. Pol. Tom. II. pag.* 252.

(*e*) DLUGOSS. *pag.* 705. AEN. SYLV. *ubi suprà.*

(*f*) DLUGOSS. *ibid.*

upés contre les Tartares. Tous les autres s'a- ULADIS-
vancerent juſqu'à Troppaw, ayant Uladiſlas à LAS V.
leur tête. 1438.

Ce Prince ne voulant rien conquérir, leur laiſſoit tout dévaſter. Il obligea (*b*) bientôt les Ducs de Siléſie à ſouſcrire à l'élection de Caſimir: il leur fit même ſigner un (*i*) traité, par lequel ils promirent de prêter hommage au nouveau Roi, dès qu'il auroit reçu le diadême; de donner un libre paſſage dans leurs Souverainetés aux troupes engagées à ſon ſervice, & de ne favoriſer en aucune ſorte ſes ennemis, quels que fuſſent les engagemens contractés avec eux, même avant le commencement de la guerre.

Albert ſçut à peine ce qui ſe paſſoit dans cette Province, qu'appréhendant de voir fondre ſur lui toutes les troupes qui l'avoient ſoumiſe, il réſolut de ſe dégager de celles qu'il s'étoit miſes ſur les bras. Voulant éviter néanmoins que ſa retraite eût l'air d'une fuite, ou prétendant la mieux aſſûrer, il (*k*) fit canoner durant quelques jours les retranchemens des Polonois, qu'il contraignit de ſe retirer à Tabor, où leurs derrières étoient appuyés, & où ils ſe trouverent à couvert d'un feu que le leur n'eût pû faire taire.

Il

(*g*) *Id. pag.* 706. 707. PAST. AB HIRTENBERG. *ubi ſuprà.* CROMER. *pag.* 481. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 413.

(*h*) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſia. p.* 322. CROMER. *pag.* 481.

(*i*) On peut voir ce traité tout au long *in ſcript. rer. Sileſ. Tom. I. pag.* 1010.

(*k*) HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 321. DLUGOSS. *p.* 105. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 412.

ULADISLAS VI. 1438.

Il décampoit avec confiance, lorſque (a) Podiebradski demanda permiſſion de l'attaquer. Prenant avec lui les Taborites, qu'il fit ſoutenir par l'élite des Polonois, il l'entreprit ſi à propos, & le chargea avec tant d'avantage, qu'il acquit dès-lors cette haute réputation de valeur, qui bientôt après lui mérita le thrône.

Soit qu'ébloui de ſa gloire, il fût devenu moins traitable ſur les opérations qui reſtoient à faire pour les intérêts de Caſimir; ſoit (b) que la nation laiſſât déja voir dans ſon zéle ce refroidiſſement ordinaire à toute cabale, que l'audace ſeule a formée & qu'elle ne peut ſoutenir; ſoit (c) que le pays preſque épuiſé par le ſéjour de deux armées, qui ne ſçavoient que le dévaſter pour le réduire, ne pût plus fournir à leur entretien: les (d) Généraux Polonois formerent le deſſein de ramener leurs troupes, qu'auſſi-bien Uladiſlas ne pouvoit plus renforcer. Albert (e) alloit à lui pour lui fermer l'entrée de la Boheme. Vaincu ſans être défait, il étoit encore en état, ſinon de le combattre, du moins de l'empêcher d'avancer.

Ni l'un ni l'autre de ces Princes ne pouvoient rendre leurs prétentions plus juſtes, par les efforts qu'ils faiſoient pour les ſoutenir: l'équité ne

(a) DLUGOSS. *ibid.* HENELII AB HENNENFELD. *ubi ſupra.* DUBRAV. *Hiſt. Boïem. Lib. XXVIII. pag.* 264. AEN. SYLV. *pag.* 57.

(b) DLUGOSS. *pag.* 711.

(c) *Id. pag.* 705. HENELII AB HENNENFELD. *p.* 321.

(d) *Id. pag.* 322.

(e) *Id. ibid.* DUBRAV. *Hiſt. Boïem. p.* 265.

(f) ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. XI. Cap.* 29. *pag.* 303.

ne dépend point du ſuccès que donne le haſard, ou la force. Trop vertueux, pour être long-temps ennemis, ils préférerent des négociations aiſées & paiſibles aux embarras d'une guerre, qu'il leur importoit de finir. Albert (*f*) venoit d'être fait Empereur. Sa puiſſance étoit augmentée; mais la Hongrie que (*g*) les Turcs menaçoient d'une invaſion, demandoit ſa préſence; l'Allemagne réclamoit ſes ſoins; & la Pologne en butte aux Tartares, & (*h*) par l'intempérie des dernieres ſaiſons, menacée d'une famine horrible, ne deſiroit plus que la paix. ULADISLAS VI. 1438.

Elle rendoit enfin juſtice à ces hommes ſages & éclairés, qui n'avoient point été d'avis qu'on acceptât le thrône de Boheme, & elle admiroit la prudence du Roi qui avoit deſiré que leur ſentiment prévalût à tous les autres. Senſible (*i*) au mérite de ce Prince, toute la nation s'empreſſa de le déclarer majeur. Il entroit alors dans ſa dix-huitiéme année. On lui remit le gouvernement de l'Etat dans une Diette tenue à Petrikow, où (*k*) l'on ne lui demanda que la ratification des ſermens qu'on avoit faits pour lui, à ſon avénement à la Couronne. Il parut ne pas ignorer quelle ſorte de pouvoir on lui confioit: il avoit appris que ſon pere lui-même n'avoit

& Wandal. Lib. XII. Cap. 8. *p.* 26. CROMER. *p.* 482. DLUGOSS *p.* 700.

(*g*) *Id. p.* 708. HENELII AB HENNENFELD. *ubi ſuprà.* CROMER. *loc cit.* DUBRAV. *ubi ſuprà.* BONFIN. *rer. Ungar. p.* 413 AEN. SYLV. *Hiſtor. Boïem. Cap. LV. p.* 58.

(*h*) DLUGOSS. *pag* 700.

(*i*) *Id. pag.* 710.

(*k*) CROMER. *pag.* 482.

ULADISLAS VI. n'avoit été, pour ainſi dire, qu'un Miniſtre aſſocié au gouvernement. Jaloux de l'amitié de ſes peuples, il reſolut de ſe conformer à leurs uſages, & de ne ſe propoſer d'autre gloire que celle de les rendre heureux.

1439. Il commença par nommer des miniſtres pour traiter de ſes différends avec l'Empereur. Le (*a*) Pape Innocent IV. & le Concile de Baſle, quoique (*b*) diviſés entr'eux, s'accordoient du moins dans le deſir de rendre la Boheme tranquille. Ils exhortoient depuis quelque temps Albert & Uladiſlas à établir un congrès pour finir leurs querelles : ils avoient même promis d'y envoyer des Légats en qualité de médiateurs. Leurs propoſitions avoient été acceptées, & les conférences indiquées à Breſlaw.

L'Empereur (*c*) voulut lui-même y diſcuter ſes droits. Il n'attendoit pour faire l'ouverture de l'Aſſemblée, que les Plénipotentiaires Polonois & les Légats du ſaint Siége. Ceux-ci (*d*) étoient Jean, Evêque de Burgos, & Nicolas Amici, Docteur en Théologie. Les autres, (*e*) Vincent Roth de Dambno, Archevêque de Gneſne; Jean (*f*) Czizowski de la maiſon de Pobog, Caſtellan de Cracovie; Jean de Tenczyn, dont nous avons déja parlé; & Albert (*g*) Malski de la maiſon de Nalecz, Palatin de Lencici.

Quel-

(*a*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 711. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 413.

(*b*) ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. XI. Cap.* 20. *p.* 297. 299. 303. DLUGOSS. *pag.* 717.

(*c*) *Id. pag.* 711.

(*d*) *Ibid.*

Quelques Bohemes de l'un & de l'autre parti demanderent à être admis aux conférences : ils y furent reçus. On n'y vit d'abord qu'une innocente droiture, & une franchiſe preſque ennemie de toute précaution. La politique y parut ſans défiance, & la fineſſe ſans diſſimulation. Les Polonois (*b*) propoſerent d'abord, que les deux concurrens ſe déſiſtant de leurs prétentions, laiſſeroient aux Bohemes, à qui il importoit de ſe réunir, une entière liberté de ſe donner un maître ; que celui qui n'auroit point de ſuffrages, ou qui en auroit moins, céderoit la couronne à l'autre ; & que tous les deux ceſſeroient d'y aſpirer, ſi la préférence tombant ſur tout autre Prince, aucun d'eux n'avoit part au choix de la nation. ULADISLAS VI. 1439.

Cet expédient parut raiſonnable ; mais l'Empereur ne l'approuva point. Tout y bleſſoit ſa délicateſſe, & il méditoit un deſſein plus généreux ; c'étoit de ne pas expoſer au haſard d'une élection, qui eût rendu ſes droits équivoques, une ceſſion qui ſerviroit au contraire à les conſtater. Il prétendoit réſigner le thrône, & qu'on ne dût qu'à ſa magnanimité ce qu'on pourroit peut-être ne devoir qu'aux engagemens d'une convention odieuſe.

Il confia ſon projet à l'Archevêque de Gneſne. Il lui dit qu'il donneroit ſes deux filles en mariage, l'une à Uladiſlas, & l'autre à Caſimir ;

(*e*) *Id. pag.* 692, 693. CROMER. *pag.* 478.
(*f*) OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. II. pag.* 437.
(*g*) *Id. eod. Tom. pag.* 259.
(*h*) DLUGOSS. *pag.* 712. CROMER. *pag.* 483. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 305.

UI.ADIS-
LAS VI.
1439.

mir; & que celle-ci apporteroit en dot la couronne qui n'appartenoit qu'à lui ſeul, & qui lui étoit échue, non par le caprice d'une faction, mais par les droits de l'Impératrice ſon épouſe. Il demandoit au Prélat un ſecret inviolable. Connoiſſant les diſpoſitions de ceux qui partageoient ſa confiance, il prévoyoit qu'il ne pourroit les faire entrer dans ſes vûes, qu'en les y amenant peu à peu. Il avoit beſoin de temps auſſi-bien que d'adreſſe; & il prioit les miniſtres de la République de ne pas preſſer l'avis qu'ils avoient ouvert, & d'en imaginer qui fuſſent plus capables d'amuſer par de vaines diſcuſſions, que d'occuper ſérieuſement par une apparence de raiſon & de juſtice.

Sa bonne foi garantiſſoit du danger où les Polonois s'expoſoient en ne pourſuivant plus leurs prétentions, que pour paroître ſeulement ne les avoir pas abandonnées. Albert avoit de la droiture; & il fut véritablement au déſeſpoir quand il vit que ſon projet, peut-être trop tôt éventé, ſoulevoit contre lui & les Bohemes de ſon parti, & les Allemands de ſa ſuite.

Tous ſes efforts furent inutiles pour appaiſer ces

(a) DLUGOSS. *pag.* 718. Il y avoit déja quatre ſiécles que ces Barbares cherchoient à ſe faire un établiſſement dans l'Europe. Originaires des monts Caucaſes entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne, pluſieurs d'entr'eux avoient pénétré dans la grande Arménie, où ils vivoient dans une liberté ſauvage; mais ſans rien marquer de cette valeur farouche, qui devint enſuite le germe de leur grandeur. NICEPHOR BRIEN. *comment. Lib. I. Biſant. Tom. X. edit. Venet. pag.* 12. ZONAR. *Annal. pag.* 200: *eod. vol.* PORPHYROG. *Cap.* 3. *Biſant. Tom. XX.* JOAN. LEUNCLAV. *Hiſt. Muſulm. Lib. II. pag.* 91. *Francof.* 1591. Mahomet, fils d'Imbraël; un des deſcendans de ces Califes Arabes, qui avoient

ces eſprits irrités. Les Conférences furent rompuës; & ce ne fut qu'avec peine que les médiateurs les renouerent à Namſlaw, où l'on ne convint toutefois que d'une trève de quelques années. C'étoit alors l'unique reſſource des Princes, dont on ne pouvoit accorder les différends: reſſource ſouvent inutile, & toujours moins avantageuſe qu'une guerre, qu'il ſeroit à la vérité plus heureux de prévenir; mais qui pouſſée avec chaleur & ſans relâche, améne plus ſûrement & plus promptement la paix. ULADIS LAS VI 1439.

Il falloit que la Boheme, pour être heureuſe, ne tardât point à être ſoumiſe à l'un ou à l'autre des Princes qui vouloient l'aſſujettir. La tranquillité qu'ils lui offroient, ne pouvoit manquer de lui être funeſte. Il en étoit des paſſions qui la ſoulevoient contre elle-même, comme de ces humeurs qui alterent nos corps. Dangereuſes par leur fermentation, elles le deviennent encore plus par le repos qui acheve de les corrompre. Plus diviſée qu'elle ne l'avoit encore été, la Boheme eût peut-être éprouvé les derniers malheurs, ſi des événemens ineſpérés n'avoient ſuſpendu le cours de ſes déſordres.

Albert (*a*) avoit marché contre les Turcs, qui

voient ſubjugué la Perſe, les ayant appellés à ſon ſervice vers l'an 1003. trois mille d'entr'eux ſe rendirent dans ſes Etats ſous la conduite de Trangolipix, qui avoit quelque crédit dans la nation, ou par ſes talens, ou par l'ancienneté de ſa famille. ZONAR. *ubi ſupra.* JOAN. LEUNCLAV. *Lib. I. pag.* 68. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. III. pag.* 485. Ayant aidé au Sultan à ſubjuguer celui de Babylone, ce chef mecontent de ce que ſous prétexte de faire encore la guerre aux peuples qui relevoient des Indes, on ne lui permettoit point de retourner dans ſon pays, réſolut d'en faire venir de nouvelles colonies, avec leſquelles il entreprit

ULADISLAS VI. 1439.

qui ayant déja ſaccagé la Tranſylvanie, prépa-roient

de s'emparer du royaume qu'il étoit venu ſecourir, & de celui qu'il avoit aidé à ſoumettre. LEUNCLAV. *Lib. I. pag.* 69, 70. NICEPH. BRIEN. *Lib. I. pag.* 12, 13. Son deſſein conduit avec adreſſe & ſoutenu par beaucoup de force & de courage, eut le ſuccès qu'il en eſpéroit. Tangrolipix fut le premier des Turcs, qui pour gagner l'affection des Arabes, embraſſa la loi de Mahomet, & la fit recevoir par tous ſes compatriotes. LAUR. ECHARD. *Hiſt. Rom. Tom. XII. Liv. X. Ch. V. pag.* 226. *& Tom. XVI. Liv. XIII. Ch. VIII. pag.* 392. Son ambition s'accrut avec ſon pouvoir. Il oſa demander un tribut à l'Empereur d'Orient Conſtantin Monomaque. ZONAR. *Annal. pag.* 202. Il entra le premier de ſa nation dans l'Aſie mineure. LEUNCLAV. *Hiſt. Muſulm. pag.* 73. d'où il vint juſqu'au détroit de Conſtantinople menacer le thrône, que ſes ſucceſſeurs devoient un jour envahir. LAUR. ECHARD. *Tom. XII. pag.* 238. Son fils Axan devenu comme lui Sultan de Perſe n'eut guères plus de reſpect pour les Empereurs de ſon temps: Conſtantin Ducas, Romain Diogéne, & Michel Ducas, ſurnommé Parapinace. Il ravagea la Méſopotamie, la Chaldée, l'Arménie, tous les bords de l'Euphrate, & la Syrie. ZONAR. *pag.* 216. NICEPHOR. BRIEN. *pag.* 27, 28. LAUR. ECHARD. *Tom. XII. pag.* 268. 273. Ni le ſang des Chrétiens, ni les richeſſes qu'il enlevoit de leurs Egliſes, ne pouvoient aſſouvir ſa cruauté & ſon avarice. Les Princes d'Occident furent touchés des profanations commiſes dans les lieux ſaints, où le Chriſtianiſme avoit pris naiſſance. Ce fut ce qui les engagea à ces expéditions d'outre-mer, qu'on ne peut louer aujourd'hui, que par le motif qui les fit entreprendre. Les ſucceſſeurs d'Axan marcherent tous ſur ſes traces; mais ayant perdu la Perſe en 1258. temps où elle rentra ſous l'obeiſſance de ſes anciens maîtres, ils établirent le ſiége de leur empire à Icone dans la Cappadoce, aujourd'hui Cogni, capitale de la Caramanie. ZONAR. *pag.* 220. LEUNCLAV. *pag.* 78. On vit ſous les regnes des Empereurs Andronic & Michel Paléologue, & en 1301. ces Rois ligués avec ceux de Perſe pour ravager la partie de l'Aſie mineure, qui dépendoit encore des Grecs. LAUR. ECHARD. *Tom. XV. Liv. XIII. Ch.* 2. *pag.* 48. ZONAR. *pag.* 228. Aladin, Roi d'Icone, n'ayant point d'enfans, créa de ſon vivant Prince des Turcs, & fit héritier de ſon Royaume Othman, ou Ottoman, fils d'Urtucul & petit-fils de Soliman Schiac, Gouverneur de Maham, vil-

le

roient le même ſort à la (a) Servie, & faiſoient alors

ULADIS-LAS VI. 1439.

le de Perſe dans la Khoraſine. *Hiſt. de l'Emp. Othom. par le* P. CANTIMIR. *Pref. pag.* lxxxviij. *& Liv. I. pag.* 26. 32. *& ſuiv.* LEUNCLAV. *Hiſt. Muſulm. Lib. III. pag.* 121. *Chalcond. de reb. Turc. Lib. I. Bizant. Tom. XX. pag.* 6. Ottoman, dont le nom a paſſé depuis aux peuples de ſa nation, devenu Sultan d'Icone, transféra ſa réſidence à Pruſe en Bithinie auprès du mont Olympe. Cette ville fut toujours depuis la demeure des Rois ſes ſucceſſeurs, juſqu'à la priſe de Conſtantinople en 1453. LEUNCLAV. *Pandect. Hiſt. Turc. pag.* 113. *& ejuſd. Annal. Turc. pag.* 9. Ottoman ſoumit la plûpart des Sultans, qui avoient conquis ſur les Empereurs l'Aſie mineure. Orchan ſon fils, Prince ambitieux & guerrier, acheva d'enlever aux Grecs tout ce qui leur reſtoit en Aſie. Il s'empara de la Lydie & de la Cappadoce, mena ſes troupes devant Nicée en Bithinie, ravagea l'Attique, brûla les fauxbourgs d'Athénes, déſola l'Iſle de Negrepont, & pénétra juſque dans la Macédoine. CHALCOND. *de reb. Turc. Lib. IV. pag.* 193, 194. GUAGN. *rer. Pol. Tom. III. pag.* 488. LAUR. ECHARD. *Tom. XV. pag.* 186. 190. 254. Soliman, Amurath, Bajazet I. dont nous avons parlé dans le troiſiéme Volume de cette Hiſtoire, *pag.* 178. tous ſes ſucceſſeurs enfin, ſans oublier Amurath II. qui a donné lieu à ces recherches, n'employerent leurs ſoins, qu'à détruire l'empire des derniers Céſars Romains, ainſi que les Romains avoient eux mêmes detruit tant d'autres empires. Au reſte nous avons cru, que comme nous avons donné l'origine des Tartares, nous devions également donner ici celle des Turcs dont nous aurons ſouvent occaſion de parler dans la ſuite de cette Hiſtoire, & que l'on confond ordinairement avec les Arabes, à qui Mahomet donna ſa loi. Il nous reſte ſeulement à ajouter, que le ſang de ces peuples n'eſt peut-être plus aujourd'hui celui des fondateurs de leur Empire. Toute la Turquie en effet n'eſt depuis bien long-temps qu'un mélange de Sarraſins, de Perſes, d'Illyriens, d'Arméniens, de Hongrois, de Bulgares, & d'eſclaves de toutes les nations, où les Turcs ſortis de la grande Arménie & leurs premiers deſcendans avoient porté l'effort de leurs armes.

(a) La Servie étoit la borne commune des Hongrois & des Turcs. Georges Bulcowitz la poſſédoit alors. Ce Deſpote ſe voyant attaqué par Amurath, avoit reclamé le ſecours de l'Empereur, qu'il n'ignoroit pas avoir un preſſant intérêt à lui conſerver cette Province, le ſeul boulevard de

WLADISLAS VI. 1439.

alors le ſiége de (a) Semendriach. Ces (b) Barbares avoient à leur tête Amurath II. qui ne connoiſſant à la guerre d'autre habileté, que la préſomption & le courage, ne voyoit les dangers que pour les mépriſer, & les affrontoit pour le ſeul plaiſir de les vaincre.

Avec ces ſentimens, & (c) une armée infiniment ſupérieure à celle de l'Empereur, à peine daigna-t-il examiner ſi ce Prince étoit en état de balancer ſes forces. Albert qu'une timidité naturelle rendoit plus circonſpect, s'avança pour le reconnoître. Il vit une vaſte campagne inondée de ſes troupes, & il en fut effrayé.

Réduit à ne pouvoir faire qu'un vain éclat qui n'eût ſervi qu'à précipiter ſa ruine, il eſſaya ſeulement de tenir ſes ennemis en reſpect, en les obſervant d'auſſi près qu'il le pourroit ſans ſe commettre. D'ordinaire la peur reveille la prudence; mais quelquefois auſſi la prudence la décéle, lorſqu'il importe le plus de la cacher. L'Empereur feignoit de négliger des haſards journaliers, trop ſouvent équivoques, & de n'attendre qu'une occaſion de livrer avec avantage un combat déciſif; cette apparence d'intrépidité devoiloit elle-même ſes craintes. Elle ne put en impoſer au Sultan, qui uniquement occupé de

la Hongrie contre les incurſions des Turcs. Amurath avoit épouſé la fille de Bulcowitz, & lui demandoit ſes Etats pour la dot de la Sultane. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. centur. V. pag.* 32, 33.

(a) Les Hongrois l'appellent Zendrew, ou Zenderow, comme qui diroit ville de S. André. Elle eſt ſituée ſur le Danube, un peu au-deſſous de Belgrade, & capitale aujourd'hui de la Servie. BAUDRAND. *Geograph. ad verb. Semendria & Singidunum.* DUBRAV. *pag.* 265. BONFIN *rer. Ungar.*

de ſon deſſein, eut bientôt ſubjugué toute la Servie. VLADISLAS VI. 1439.

Ce fut un bonheur pour Albert, de n'avoir d'autre honte à eſſuyer, que d'être le timide ſpectateur des cruautés de ce Barbare, qui livra d'abord toute la Province à la licence de ſes ſoldats. Rien ne fut ſacré à ces vainqueurs impitoyables: ils (*d*) égorgerent, ou mirent dans les fers tous les Serviens ſans diſtinction d'âge, ni de ſexe. Les femmes & les filles cherchoient en vain à ſe garantir de leurs brutalités; elles en furent les victimes. La plûpart même périrent par le glaive de ces infâmes raviſſeurs, comme s'ils euſſent voulu les punir des efforts qu'elles avoient faits pour conſerver leur honneur, ou leur faire expier la honte de l'avoir perdu ſans pouvoir ſe défendre. Les (*e*) fils du Deſpote de cette Province eurent les yeux brûlés; & par un attentat plus inhumain, on leur ôta toute eſpérance d'avoir un jour dans leur poſtérité des vengeurs de leur cruelle infortune.

Ne pouvant ni ſouffrir, ni empêcher ces horreurs, Albert prit le parti de congédier ſon armée; auſſi-bien ne pouvoit-elle plus tenir la campagne. La diſette des vivres & d'exceſſives chaleurs y avoient cauſé une maladie contagieuſe, qui

Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag. 414.

(*b*) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſia. p.* 322.

(*c*) DLUGOSS *pag.* 718.

(*d*) HENELII AB HENNENFELD. *ubi ſuprà.* PETR. DE REWA *pag.* 34.

(*e*) HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 322. DLUGOSS. *pag.* 719. Hiſtoire de l'Empire Othom. par le P. CANTIMIR. *Tom I. pag* 252. 282. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 414.

VLADISLAS VI. 1439.

rain, il ne lui avoit manqué que la fortune pour l'être.

Connoiſſant à quels dangers l'Etat s'expoſoit en différant à ſe donner un maître, il condamna la réſolution déja priſe en faveur de l'Impératrice Eliſabeth. Il (a) voyoit les Turcs maîtres de la Servie, & le Royaume ouvert à leurs déprédations; il n'ignoroit pas que les forces de ces Infidéles augmentoient de jour en jour; & que ſi la Hongrie n'avoit un Roi, qui la mît ſur le champ à couvert de leurs inſultes, elle ne pourroit tout au plus que leur diſputer quelque temps ſa liberté; ce qui en rendroit la perte, ou plus terrible par les efforts qu'elle auroit faits pour l'éviter, ou ſeulement moins funeſte par le triſte avantage qu'elle obtiendroit d'en ménager les conditions. Il ſe rappelloit d'ailleurs les déſordres preſque inévitables dans une minorité auſſi longue, que le ſeroit celle d'un Prince élû dans le berceau; & il n'eſtimoit pas l'Impératrice capable de lui ménager l'affection de ſes peuples.

Il chercha long temps en lui-même, quel Souverain il pourroit leur donner. Il en falloit un, qui par ſa valeur & ſa puiſſance pût réprimer l'audace d'Amurath, & qui en même-temps habile à manier les eſprits, plus adroit que vif, plus modéré qu'ambitieux, ſçachant attendre les occaſions avec patience & ceder aux difficultés ſans ſe rebuter, facile & fier ſelon les beſoins; eût le talent de maîtriſer une nation, juſqu'alors plus

(a) CALLIMACH. *pag.* 633.
(b) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 324.

plus redoutable à ſes Rois, & à elle-même, que ne l'étoit à ſon repos le nouvel Empire qui s'élevoit ſur ſes frontières & qui menaçoit de l'engloutir. ULADISLAS VI. 1439.

Corvin (*b*) crut trouver tous ces avantages dans le Roi de Pologne, qui venoit tout nouvellement de prendre le gouvernement de ſes Etats, & qui s'étoit déja fait une réputation qu'il devoit plus à ſes vertus, qu'à l'amour naiſſant de ſes peuples. On (*c*) lui connoiſſoit une gravité ſimple & modeſte, une humanité qui attiroit la confiance, une application infatigable à ſes devoirs, une fermeté ſans entêtement & ſans rudeſſe. La bravoure de ce Prince n'étoit point équivoque. Il l'avoit montrée dans la guerre, qu'il avoit portée en Siléſie; & quoique par la foibleſſe, ou la lâcheté des maîtres de cette Province, ce coup d'eſſai eût été plus heureux & plus facile, que haſardeux & mal-aiſé, on n'avoit pas laiſſé d'y remarquer cette grandeur d'ame qui eſt le principe du vrai courage, & qui ne pouvant ni ſe relâcher, ni s'éteindre, ne lui permet jamais de ſe démentir.

Le projet de Corvin étoit de faire épouſer au jeune Monarque l'Impératrice Eliſabeth. Par-là il ſatisfaiſoit au deſir que cette Princeſſe avoit de regner, & il aſſûroit la fortune chancelante de la Hongrie, qui ſe confiant à un événement incertain n'avoit aucun avantage à eſpérer, s'il n'arrivoit point, & avoit tout à appréhender, s'il répondoit à ſon attente.

Corvin n'eut qu'à propoſer ſon deſſein pour le

(*c*) BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 422.

ULADISLAS VI. 1440.

prendroit aucun intérêt à la Hongrie, que les Turcs vouloient ſans doute envahir.

Quoiqu'on n'eût peut-être pas deſſein d'accepter les propoſitions du Barbare, on ne laiſſa pas de s'élever contre celles des Hongrois. On (*a*) exagéra les malheurs d'un Etat privé de ſon Roi. On repréſenta les Tartares prêts à ravager le Royaume, dès qu'ils verroient Uladiſlas occupé contre les Turcs; & l'on diſoit même que ce n'étoit qu'au refus de pluſieurs Princes voiſins, qui avoient craint de ſe commettre avec les Infidéles, qu'on venoit implorer le ſecours de la nation.

Uladiſlas (*b*) paroiſſoit lui-même appuyer ces ſentimens, par la répugnance qu'il témoignoit à épouſer l'Impératrice. Elle avoit paſſé l'âge de faire des paſſions, & le Roi de Pologne étoit dans la premiere fleur de ſa jeuneſſe. Ce mariage n'étoit aſſorti que par la naiſſance, & elle ne ſuffiſoit pas pour dédommager de tous les ſacrifices qu'il exigeoit d'Uladiſlas.

Les partiſans des Hongrois excuſoient les dégouts de ce Prince; mais ils jugeoient qu'il importoit à l'Etat & à toute la Chrétienté même, qu'il acceptât la main & le thrône qu'on lui offroit. Ils n'eurent point de peine à le réſoudre; il penſa bientôt en Roi.

Il avoit déja conſenti à ſe charger du gouver-

(*a*) *Ibid.* STAN. SARNIC. *Annal. Pol. Lib. VII. Cap. VI. pag.* 1168.

(*b*) DLUGOSS. *p.* 721. HERB. DE FULSTIN. *p.* 163. *vers.*

(*c*) *Id. ibid.* CALLIMACH. *pag.* 636. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 323. STAN. SARNIC. *p.* 1168.

(*d*) CALLIMACH. *ibid.* DLUGOSS. *pag.* 722.

vernement de la Hongrie, lorſqu'on (c) apprit qu'Eliſabeth venoit d'accoucher d'un fils. Cet incident ne changea rien aux réſolutions déja priſes à Cracovie. Trois (d) des Ambaſſadeurs ſe mirent en chemin pour aller annoncer à leur patrie l'heureux ſuccès de leurs négociations; les deux autres reſtérent auprès de leur nouveau Roi, pour l'accompagner dans ſon voyage à Bude. ULADISLAS VI. 1440.

L'Impératrice (e) étoit à Comore, où par le conſeil de Ulric, Comte de Cilley, elle ſe préparoit à ſoulever le Royaume pour faire décerner le thrône à ſon fils. Soit que le Comte eſpérât d'avoir part à la régence durant la minorité, ou que ſans aucun retour ſur lui-même, il eût trouvé étrange, qu'Eliſabeth privât le Prince nouveau né d'une partie de la ſucceſſion de l'Empereur ſon pere, il l'avoit ſollicitée à rompre ſes engagemens avec Uladiſlas.

Ce deſſein n'éclata qu'au moment que les Ambaſſadeurs ſe préſenterent devant elle. Sans (f) vouloir les entendre, elle les fit mettre aux fers: ſe preſſant auſſitôt de juſtifier ſa conduite, elle déclara que la juſtice, la bienſéance, les loix de l'Etat, que ſa tendreſſe & ſes devoirs ne lui permettoient point d'exécuter des conventions, qui n'étoient dûes qu'à l'incertitude où elle avoit été du bonheur qu'elle venoit de procurer au Royaume. Elle exhortoit dans ſon manifeſte tous les bons citoyens à ſe join-

(e) *Id. pag.* 723.

(f) CALLIMACH. *loc. cit.* CROMER. *pag.* 486. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 308. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 164 PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. V. pag.* 35. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 417.

ULADISLAS VI. 1440. joindre à elle pour ſoutenir les droits de ſon fils, qui ſembloit déja ſe reconnoître dans le Palais de ſes ancêtres, & être avoüé par leurs images mêmes pour le ſeul héritier de leur gloire & de leurs Etats.

Il n'étoit pas poſſible, que dans une nation plus décriée juſqu'alors par ſon inconſtance, qu'elle n'étoit eſtimée par ſa valeur, il ne ſe trouvât des ſujets prêts à épouſer les intérêts de Ladiſlas: c'étoit le nom qu'on avoit donné au jeune Prince. Preſque (*a*) en un moment tout l'Etat fut diviſé en deux partis également acharnés l'un contre l'autre.

Les (*b*) troubles qu'ils exciterent, plus encore que la détention des Miniſtres Hongrois, allarmerent les Ambaſſadeurs que la République avoit envoyés peu de temps après eux pour ſaluer l'Impératrice, & dreſſer avec elle les articles de ſon mariage avec Uladiſlas. L'un de ces Ambaſſadeurs étoit (*c*) Sendivoy d'Oſtrorog, Palatin de Poſnanie, & l'autre Jean (*d*) Koniecpolski, Grand Chancelier de la Couronne.

Leur (*e*) retour ineſpéré ne fit que raffermir le Roi dans la réſolution qu'il avoit déja priſe. Il voulut dès-lors par un ſentiment de gloire & d'honneur, ce qu'il n'avoit d'abord accepté que par un mouvement de zéle & de pitié pour la Hongrie. Il ſe (*f*) préparoit à l'aller ſoumettre à ſes loix, lorſqu'apprenant la mort du Grand-Duc

(*a*) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. pag* 34.
(*b*) CALLIMACH. *pag.* 637. CROMER. *ubi ſuprà.* DLUGOSS. *pag.* 723.
(*c*) OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. II. pag.* 252.
(*d*) *Id. eod. Tom. pag.* 429.
(*e*) DLUGOSS. *loc. cit.*

Duc de Lithuanie, il ſe vit contraint de ſuſpendre l'exécution de ſon deſſein. ULADISLAS VI. 1440.

Sigiſmond Starodubski eût régné aſſez paiſiblement dans les Etats que Jagellon lui avoit confiés, s'il avoit eu moins de vices, ou qu'il eût ſçû les cacher ſous des dehors de complaiſance & de bonté. Ses ſujets, ſemblables à tous les autres peuples, lui auroient fait grace des vertus qu'il n'avoit pas, s'il leur eût épargné les maux qu'il pouvoit leur faire; mais il ne s'étudioit ni à mériter leur eſtime par la régularité de ſes mœurs, ni à gagner leur amitié par la douceur de ſes manieres. Avare (*g*) & cruel, il en vouloit aux biens & à la vie de tous ceux de ſes ſujets, qui s'étoient enrichis par leur induſtrie. Il faiſoit un crime à tous les autres de ne point approuver ſes violences, ou d'oſer reclamer leur ancienne liberté. Il redoutoit la Pologne & lui étoit fidéle; mais il mépriſoit les Lithuaniens & les écraſoit par ſes injuſtices. Sombre & mélancolique, hautain & méfiant, il croyoit ne trouver nulle part des amis utiles, & ſe faiſoit par-tout des ennemis dangereux. Il étoit parvenu à ſe faire haïr de ceux-mêmes de ſes courtiſans, qui s'étoient dévoüés à ſes caprices.

Sur (*h*) un ſoupçon aſſez léger d'une conſpiration contre ſa perſonne, il avoit fait mourir Jean (*i*) Moniwid, Palatin de Troki, & Gaſtold de

(*f*) CALLIMACH *pag.* 637.

(*g*) KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. Part. II. Lib. IV. pag.* 373. DLUGOSS. *pag.* 724.

(*h*) CROMER. *pag.* 468. DLUGOSS. *pag.* 645. NEUGEBAVER. *pag.* 295.

(*i*) OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. II. pag.* 88, 89.

ULADISLAS VI. 1440.

de Rumbold, Grand-Maréchal du Duché. Les murmures éclaterent : accoutumé à étouffer dans le ſang les plaintes même les plus innocentes, il ne put pardonner ce cri ſéditieux. Réſolu d'en punir les auteurs, il indiqua une Diette, où il ne les appelloit que pour les immoler à ſa fureur. Un (*a*) des Princes de ſa maiſon, le Duc Jean Czartoryski, ayant découvert ce projet funeſte, voulut le prévenir. Il apoſta des ſatellites, qui aſſaſſinerent Starodubski dans ſon propre palais.

Ravis de n'être plus le joüet de l'intraitable férocité de ce Prince, quelques (*b*) Lithuaniens inclinoient à lui donner pour ſucceſſeur Michel ſon fils, dont le caractère plein d'humanité leur promettoit des jours tranquilles.

Ce ſentiment tenoit encore du trouble & de la confuſion de leur révolte. Ils auroient dû ſe rappeller leurs engagemens avec la Pologne; ils ne pouvoient plus diſpoſer d'eux-mêmes. Ils appartenoient à Uladiſlas, qui jaloux de les remettre ſous ſa puiſſance, ſe (*c*) preſſa de leur envoyer Caſimir ſon frere pour les gouverner.

L'autorité dont il revêtit ce Prince, n'étoit plus la même que celle des derniers Ducs, Souverains dans leurs Etats, quoique vaſſaux de la couronne. Caſimir n'avoit qu'un pouvoir borné; mais il ſçut bientôt l'étendre. Son projet fut ſoutenu par les Lithuaniens mêmes, qui vouloient abſolument ne plus dépendre des Polonois. Réſo-

(*a*) KOJALOWICZ. *pag.* 174. DLUGOSS. *pag.* 724. CROMER. *pag.* 486. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 164. NEUGEBAVER. *pag.* 308.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 725. CROMER. *ubi ſuprà.* KOJALOWICZ.

Réſolus (d) à ſe donner un maître, ils jettent les yeux ſur leur nouveau Régent. Pluſieurs motifs le leur firent préférer au Prince Michel & à tous ceux de la maiſon Ducale, qui pouvoient prétendre à leur commander : ils craignoient que Caſimir ne commençât par venger ſur eux la mort de Starodubski. La bienſéance, l'honneur, le devoir l'y engageoient ; & toute la nation étoit coupable, du moins par ſes deſirs, de l'aſſaſſinat de ce Prince ; mais ils ſçavoient que la juſtice céde ordinairement à l'ambition ; & ils ne doutoient pas que l'offre de leurs Etats ne leur valût le pardon de leur crime. ULADISLAS VI. 1440.

Ils penſoient d'ailleurs, qu'au lieu d'un Gouverneur mal affermi, toujours ſubordonné, & qui ſans doute ne paſſeroit chez eux que comme un torrent pour les ravager, il leur convenoit mieux d'avoir un Souverain, qui les regardant comme ſon héritage, auroit intérêt de les ménager. Dans le cas même qu'en éliſant un Duc, tel qu'il pût être, ils duſſent néceſſairement offenſer Uladiſlas, ils ſe flattoient d'irriter moins ſa jalouſie par le choix d'un frere qu'il aimoit, & qu'il ne pouvoit mieux dédommager du thrône de Boheme, qu'en lui abandonnant la Lithuanie aux mêmes conditions que Vitolde & Starodubski étoient convenus de la poſſéder.

Obligé de retenir les Lithuaniens ſous la domination de la Pologne, Caſimir auroit dû réprimer leur préſomptueuſe indocilité. Il aida lui-même

WICZ. *Lib. V. pag.* 179. CALLIMACH. *Lib. I. pag.* 637.
(c) KOJALOWICZ *pag.* 181. DLUGOSS. *pag.* 726. 729.
(d) *Id. p.* 752. CROMER. *p.* 490. KOJALOWICZ. *p.* 180.

ULADISLAS VI. 1440.

même à ſon élévation par ſes intrigues : elles (*a*) n'échoüerent qu'auprès des Polonois, qui (*b*) avoient eu ordre de le ſuivre. Aucun d'eux ne ſe laiſſa corrompre par ſes préſens, ni ébranler par ſes menaces ; & tous enſemble ils proteſterent contre une élection, qui n'alloit à rien moins qu'à leur ravir les droits les plus précieux, & la portion la plus conſidérable du Royaume.

Uladiſlas loüa leur zéle ; mais il ne put le ſeconder. Occupé (*c*) de ſon voyage en Hongrie, il remit à un temps plus favorable la vengeance que méritoient la perfidie de Caſimir, & la rebellion d'un peuple qui avoit l'audace de méconnoître ſon légitime Souverain. Il importoit cependant de ne pas tarder à le réduire ; & l'on pouvoit différer, peut-être même devoit-on négliger entierement la conquête d'un Royaume difficile à ſoumettre, & plus difficile encore à conſerver.

C'étoit le ſentiment de la pluſpart des membres du Sénat, & de ceux mêmes de ce corps auguſte qui avoient d'abord opiné à recevoir les offres des Hongrois. Ils (*d*) regardoient comme un bonheur pour la nation, que l'Impératrice Eliſabeth eût fauſſé ſes engagemens. Ils diſoient qu'Uladiſlas avoit pleinement ſatisfait aux deſirs de la Hongrie, en conſentant de la gouverner ; mais que c'étoit à elle à lui applanir le chemin du thrône ; & que ce Prince, ni ſes Etats ne devoient point ſouffrir des ſervices d'amitié, qu'ils s'étoient

(*a*) *Id. pag.* 182. DLUGOSS. *pag.* 752. CROMER. *p.* 490. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 166. *vers.* NEUGEBAVER. *pag.* 310.

(*b*) CALLIMACH. *pag.* 638. DLUGOSS. *pag.* 729.

obligés de lui rendre ; qu'il ne s'agiſſoit ULADIS-
garantir de l'invaſion des Turcs, ce LAS VI.
été pour les Polonois auſſi avantageux 1440.
ible ; mais qu'il falloit prendre part à
es civiles, ce qui ne leur ſeroit ni utile,
ux ; que les Ambaſſadeurs envoyés à
n'étoient point excuſables, de n'avoir
emu tout ce qui pouvoit empêcher la
des deux Etats ; & qu'ils ne devoient
idre qu'à eux-mêmes, ſi la République
t aux promeſſes qu'ils avoient eu l'art
racher.

s plauſibles qu'étoient ces raiſons, quel-
onois entreprirent de les combattre. Ils
ſenterent qu'il eût fallu ne pas écouter
ndes des Hongrois, ou qu'il falloit ab-
y ſatisfaire ; que ce n'avoit pas été pré-
pour leurs ſeuls avantages, qu'on avoit
de s'unir avec eux ; mais que l'objet
avoit été de repouſſer l'ennemi, qui
également les deux Royaumes : Que
Hongrois diviſés entr'eux étant devenus
à vaincre, on devoit redoubler de zéle
ſecourir.

rs diſſentions mêmes, s'écrioient ces
ois, ſont un nouveau motif de leur ac-
ce que nous avons bien voulu leur
ttre ; & que nous faut-il pour ne pas
andonner à leurs dangereux caprices,
connoître le beſoin qu'ils ont d'être
„ ra-

g. 725. CALLIMACH. *pag.* 637.
id.
id.
ag 638.

„ ramenés à leur devoir? Ce n'eſt point par
„ un parjure, ajoutoient-ils, que nous pouvons
„ les faire repentir de leur perfidie. S'ils ont
„ trahi leurs engagemens, nous en aurons plus
„ de mérite à leur être fidéles; mais, conti-
„ nuoient-ils, il en eſt parmi eux qui toujours
„ attachés aux intérêts de leur patrie, recla-
„ ment plus que jamais notre protection. Plus
„ malheureux par les oppoſitions qu'ils ont à
„ eſſuyer, qu'ils ne l'étoient quand toute leur
„ nation imploroit notre aſſiſtance, pouvons-
„ nous leur refuſer les ſecours promis? & ne
„ devrions-nous pas les leur offrir, quand mê-
„ me par les obligations où nous nous ſommes
„ mis, ils ne ſeroient pas en droit de les at-
„ tendre?"

Ils (a) dirent enfin, que ces ſecours étoient des biens anticipés que la République ſe faiſoit à elle-même; que le parti qui lui étoit oppoſé n'oſeroit tenir contre ſes efforts, s'ils étoient tels qu'ils le devoient être; qu'Eliſabeth ſeroit la premiere à ſe rendre, dès qu'elle ſe verroit ſur les bras toutes les forces d'un puiſſant Etat, ſoutenu d'ailleurs par une partie même de la Hongrie; & qu'après tout, en refuſant à ce Royaume le Roi qu'il avoit demandé, il arriveroit de deux choſes l'une, ou qu'il ſe détruiroit par ſa déſu-

(a) *Id. ibid.*
(b) *Id. pag.* 635.
(c) *Id. pag.* 638. Ces Régens étoient Jean Czizowski, Caſtellan de Cracovie, Albert Malski, Palatin de Lencici, dont nous avons parlé précédemment. Callimaque ne fait point mention de celui-ci. Il nomme à ſa place Pierre de Buin, dont il ne marque point la dignité. *Id. eod. Tom. pag.* 159. Le troiſiéme de ces Régens étoit Théodore Buczazcki

; ou qu'il auroit recours à quelque Prin- ULADIS-
-être assez puissant pour faire trembler LAS VI.
la Pologne ; ou si foible peut-être, qu'a- 1440.
re engagé témérairement avec les Turcs,
contraint de lui prêter de plus grands
que ceux qui pouvoient suffire actuel-
repousser les Infidéles.

d'entre les Polonois qui opinoient de la
étoient (*b*) des courtisans qui avoient
le penchant d'Uladislas : leur rang don-
oids à leurs discours. Le Roi feignit de
oir résister à la force de leurs raisons :
assez pour achever d'entraîner la mul-
Presque en un moment ceux qui venoient
pprouver le départ du Roi pour la Hon-
urpris d'une espèce de délire, pressèrent
mes ce Prince de ne le point différer.
: étoit déja prêt pour son voyage ; il ne
oit qu'à pourvoir au gouvernement de
Il (*c*) établit des Régens pour y com-
en son absence, & il partit à la tête
mée des plus florissantes que la Pologne
ais eues sur pied. On (*d*) y admiroit sur-
somptuosité des équipages. Tel Polonois
it pour obéir, qu'on eût pris à son train
n des Généraux qui devoient la conduire.
lislas (*e*) fut à peine arrivé à Kesmark
dans

de la maison d'Abdang, qui eut le gouvernement
olie & la garde du fort de Kamieniecz. *Id. Tom.*
. CROMER *pag.* 486. DLUGOSS. *pag.* 729. NEU-
R. *pag.* 308. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 164.
LUGOSS. *pag.* 730. CALLIMACH. *pag.* 638
pag. 639. DLUGOSS *p.* 731. BONFIN. *rer. Unger.*
II. Lib. IV. pag 417.

ULADISLAS VI. 1440.

dans le Comté de Scepus, que l'Evêque d'Agria l'y vint trouver avec plusieurs corps de troupes. Elles lui avoient servi en chemin à prendre Eperies, où il avoit laissé une assez forte garnison pour la défendre. Le Roi prenant confiance en ce Prélat, l'envoya (*a*) avec quelques détachemens pour s'emparer de Bude, où il prétendoit se rendre à petites journées avec le reste de l'armée qu'il commandoit : ses forces augmentoient tous les jours, par la quantité de Hongrois qui venoient le joindre. Bude ne résista point, & ce fut en vain que le Comte de Cilley tenta peu de temps après de la surprendre.

L'unique (*b*) ressource d'Elisabeth fut de mener son fils à Albe-Royale, où Denis de Szech, Cardinal & Archevêque de Strigonie, ne fit point difficulté de le couronner. Elle prit (*c*) aussi-tôt la route de Javarin, & crut en imposer à la plûpart des villes, en leur présentant pour leur Maître un enfant qui avoit à peine trois mois.

Ni ses intrigues, ni ses représentations, ni ses larmes, ni les pleurs même du jeune Prince, qui sembloit sentir, ou prévoir ses malheurs, n'étonnerent Uladislas, ni aucun des Grands de l'Etat, qui (*d*) l'attendoient à Bude, & qui le sentant approu-

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 733. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1168, 1169.

(*b*) DLUGOSS. *loc. cit.* CALLIMACH. *p.* 640. CROMER. *pag.* 487. JOAN. DUBRAV. *Hist. Boiem. Lib. XXVIII. pag.* 266. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 417.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 736.

(*d*) CALLIMACH. *ubi supra.* DLUGOSS. *pag.* 734.

(*e*) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. in Catalog. Palat. regn. Hungar. pag.* 155. BONFIN. *loc. cit.*

(*f*) CALLIMACH. *ibid.* DLUGOSS. *pag.* 735.

(*g*) C'étoient les Evêques de Vesprim, de Cinq-Eglises, de

pprocher, allerent ſept ou huit milles au-devant e lui, ayant (*e*) à leur tête Laurens de Hede- ara, Palatin du Royaume. ULADISLAS VI. 1440.

L'ame de ce parti étoit Jean Corvin, qui n'ayant encore d'autre crédit que celui que lui onnoient ſes vertus & ſon génie, appelloit à ui du fond des Provinces les plus reculées, tous eux qui avoient à cœur les intérêts de la Nation.

A peine le Roi de Pologne eut fait ſon entrée à Bude, que (*f*) l'Archevêque de Colocz, huit *g*) Evêques, pluſieurs Seigneurs & des Députés de la pluſpart des villes, vinrent le reconoître pour leur Souverain.

Cet exemple, ou pour mieux dire, la crainte & l'intérêt amenerent bien-tôt ſur leurs pas es partiſans les plus déclarés de l'Impératrice, eux même qui avoient conſeillé & fait hâter e couronnement de ſon fils. De (*b*) ce nombre étoit le Ban d'Eſclavonie, Ladiſlas Gara; mais le plus remarquable fut l'Archevêque de Strigonie, qui auſſi peu touché du plaiſir d'être juſtifié, que de la honte d'avoir beſoin de l'être, obéit au temps; & dès l'inſtant (*i*) qu'il parut devant Uladiſlas qu'il avoit deſſein de trahir, fut aſſez lâche pour ne le loüer qu'aux dépens d'Eliſa-

de Weiſſembourg, ou Albe-Julie, d'Agram, de Neytracht, de Sirmiſch, de Vacia & de Peter-Varadin.

(*b*) Il avoit livré à Eliſabeth la ville de Vicegrad, & le tréſor où étoit la couronne dont on ſe ſervoit au ſacre des Rois. Un autre de ces partiſans qui ſe rendit, étoit Nicolas Friſtaczki de Vlag, qui avoit reçu l'Impératrice & ſon fils dans Albe-Royale, dont il étoit gouverneur. DLUGOSS. *pag.* 740. 733. 737. CALLIMACH. *pag.* 646. 640. BONFIN. *pag.* 422. 424.

(*i*) CALLIMACH. *pag.* 642.

WLADIS. LAS VI. 1440.

liſabeth, qu'il chériſſoit encore. Ne pouvant éviter de s'engager par ſerment envers ce Prince, il ſuivit le torrent, & (*a*) aidant de ſes propres mains à l'élever, ſuivant l'uſage du pays, ſur les épaules des premiers de l'Etat, qui devoient le montrer à la multitude, il le proclama Roi de Hongrie, & exhorta tous les ſujets du Royaume à ne jamais ſe départir de l'obéiſſance qu'on venoit de lui jurer.

Cette cérémonie étant faite, il ſuivit la cour à Vicegrad, & de-là à Albe-Royale, où il (*b*) couronna Uladiſlas avec tant de marques de joie, qu'il en auroit impoſé à ceux même qui connoiſſoient le mieux ſon penchant pour Eliſabeth, ſi l'on n'eût réfléchi, qu'en outrant la vérité, il décéloit ſa fourberie.

Sa diſſimulation ne dura qu'autant de temps qu'il vit l'Impératrice dans l'impuiſſance de balancer les forces d'Uladiſlas. Cette Princeſſe ne déſeſpéroit point de ramener ceux qui avoient abandonné ſon parti, & ceux même qui depuis la mort de ſon époux s'étoient entierement livrés à la Pologne. Elle (*c*) étoit allée à Vienne remettre ſon fils entre les mains de l'Empereur Frédéric, en le priant de lui ſervir de tuteur & de pere. Frédéric (*d*) étoit couſin iſſu de germain du jeune Prince. Il devoit naturellement prendre à cœur ſes intérêts. Il donna des trou-

pes

(*a*) CROMER. *pag.* 488. NEUGEBAVER. *pag.* 309. DLUGOSS. *pag.* 739.

(*b*) *Id. pag.* 742. CALLIMACH. *pag.* 647. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. centur. V. pag.* 35. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 424. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. Lib. XXVIII. pag.* 266.

à Elisabeth, qui retournant en Hongrie les ULADIS. LAS VI. 1440.
agir si vivement, qu'elles eurent bientôt sub-
gué une partie du Royaume.

Ce (e) fut alors, que l'Archevêque & le Ban Esclavonie leverent pour la seconde fois l'éten-
rd de la révolte, comme si les succès de la
bale où ils rentroient avoient pû les absoudre
leurs sermens, ou que la justice d'un parti
pendît de la fortune qui le favorise.

Les (f) Autrichiens avoient à leur tête Jean
ra, Boheme de naissance, homme qui joi-
oit à beaucoup d'ambition tout le génie né-
ssaire pour la rendre heureuse. Plein de sens
de vivacité, il avoit à peine apperçu ce qu'il
voit entreprendre, & les moyens qu'il lui fal-
it employer, ce qu'il voyoit presque toujours
un même coup d'œil; que n'écoutant plus que
n courage, il présumoit plutôt, qu'il ne dé-
spéroit de ses projets. Infatigable à la guerre,
y montroit tour à la fois l'audace d'un soldat
l'intelligence d'un Général habile.

Avec ces talens, & une férocité dont on lui
voit fait un devoir, il ne tint pas à lui que
n n'oubliât dans tous les lieux de son passa-
, jusqu'au nom même du Prince qu'il avoit
dre de déthrôner. Il ne marchoit que le fer
la flamme à la main. Aussi lui fut-il aisé de
faire

(c) CALLIMACH. *pag.* 648. DLUGOSS. *p.* 743. BONFIN. *p.* 418.
(d) DLUGOSS. *ubi supra.*
(e) *Id. pag.* 755. CROMER. *pag.* 489. CALLIMACH. *pag.* 4. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 165 *vers.*
(f) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 754 CROMER. *loc cit.* JOAN. UBRAV. *Hist. Boïem. pag.* 267. BONFIN. *pag.* 426.

ULADIS-LAS VI. 1440.

faire des parjures. Chaque habitant chercha bientôt à racheter sa vie au prix de la trahison qu'on exigeoit de lui. La frayeur se répandit au loin. La lâcheté qui l'augmentoit passa pour prudence ; & dans la pluspart des Provinces, on ne voulut plus d'autre Souverain, que celui qu'on étoit forcé de reconnoître.

L'Esclavonie n'abandonnoit point le parti d'Uladislas ; Gara (a) voulut l'entraîner dans celui de l'Impératrice. Il y engagea d'abord à force de promesses quelques-uns de ces Nobles, qui accablés sous le faix de la misere & de l'oisiveté, ne connoissoient d'autre patrie que leur maison, ni peut-être d'autre honneur, que d'être libres. Il étoit difficile d'en faire des soldats ; mais il espéra que la férocité de leur naturel, & leur goût pour la rapine, leur tiendroient lieu de valeur. Il leur fit prendre les armes, & leur ordonna de signaler leur zéle pour Elisabeth, en contraignant de les suivre ceux de leurs voisins qui refuseroient de les imiter. Leurs premiers exploits furent des pillages, des incendies, des meurtres, des assassinats. Leur nombre grossit de tous ceux qui préférerent leurs biens & leur vie, au choix qu'ils avoient fait d'un Prince qui ne paroissoit point pour les secourir. Ainsi de proche en proche massacrant les uns, intimidant les autres, & réduisant les citoyens par les citoyens mêmes, Gara leva une armée nombreuse, & prit le chemin de Bude, dans le dessein de l'assiéger.

L'approche de ces troupes & celles d'Iskra, qui

(a) CALLIMACH. *loc. cit.* NEUGEBAVER. *pag.* 320.

qui ſe preſſoit de les joindre, engagerent Uladiſlas à raſſembler auprès de lui tout ce qui lui reſtoit de Seigneurs affectionnés à ſon ſervice. Après leur avoir expoſé les funeſtes diſſentions de leur Royaume, il leur demanda ſi c'étoit là tout ce qu'il devoit attendre de leur empreſſement à le choiſir pour Roi. „Je (*b*) venois, leur „ dit-il, pour combattre des ennemis déja maîtres de vos frontieres; & vous m'en offrez de „ plus dangereux dans le ſein même de votre „ Etat. Faut-il que j'acheve de vous détruire „ pour continuer à vous gouverner, & que je „ ne tienne que de la force de mes armes, ce „ que j'avois peine d'accorder aux ſuffrages de „ tous vos citoyens? Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, „ que je n'euſſe ſujet de me défier de ce con„ cert unanime, qui les portoit à ſe ſoumettre „ à mes loix. Je connois les hommes: ils ne „ s'accordent que pour ſe déſunir; mais devois„ je m'attendre à la défection preſque générale „ d'un peuple, qui par ſes cris & ſes gémiſſe„ mens m'oblige de compâtir à ſes peines; & „ dans le temps qu'une de mes provinces étoit „ prête à m'échapper, m'arrache de mes Etats, „ m'engage à le ſecourir, me force à lui ſacri„ fier le bien & le repos de mes ſujets, peut„ être auſſi mon honneur & ma vie même. Il „ ne me reſte donc, continua-t-il, qu'à vous „ abandonner aux dangers qui vous menacent „ au-dehors, & aux maux que vous vous êtes „ faits à vous-mêmes. Et quand je pourrois „ vous

ULADIS LAS VI. 1445.

(*b*) CALLIMACH. *pag.* 644. DLUGOSS. *pag.* 737. CROMER. *pag.* 487. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 309.

ULADISLAS VI. 1440.

„ vous garantir de vos propres fureurs, pourrois-je également vous ſauver des mains des „ Infidéles? J'irai (*a*) donc combattre ces Barbares avec un peuple preſque épuiſé par une „ guerre civile, avec des hommes ſoüillés du „ ſang de leurs parens, de leurs freres, de ceux „ de leurs citoyens qui avoient le plus à cœur „ la gloire & le ſalut de la nation. Au reſte, „ dit-il en finiſſant, ne croyez pas que je redoute cet Amurath, qui vous paroît ſi terrible: ſi c'étoit là votre idée, réuniſſez-vous, „ reconnoiſſez votre maître, ſuivez-moi; & tout „ affoiblis que vous êtes, je vous rends vainqueurs de votre ennemi. Mais (*b*) ſi vous tardez à rentrer dans vos devoirs, ne ſoyez point „ étonnés que j'aille retrouver des ſujets plus fidéles.”

Ce diſcours auroit, ſans doute, ébranlé les rebelles mêmes, s'ils l'euſſent entendu. Il fit les impreſſions les plus vives ſur le cœur de tous ceux à qui il étoit adreſſé. Aucun d'eux n'eut de la peine à concevoir qu'Uladiſlas étoit le ſeul qui pût les protéger & les défendre. Ils l'en crurent d'autant plus capable, qu'ils venoient de voir dans ſes ſentimens cette noble audace qui diſtingue les héros, & cette ſupériorité de raiſon qui caractériſe les grands hommes. Ils le (*c*) conjurerent, les larmes aux yeux, de ne les point abandonner. Perſuadés en même-temps, que la fortune ne ſeroit pas plus fidéle aux partiſans d'Eli-

(*a*) CALLIMACH *pag.* 645.
(*b*) STAN SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1169.
(*c*) CALLIMACH. *ubi ſuprà.*
(*d*) DLUGOSS *pag.* 750.

l'Eliſabeth, que ces perfides ne l'étoient à leur ULADIS-
Patrie, ils réſolurent de les attaquer. Ce fut le LAS VI.
ntiment de Corvin, qui ne jugea des forces 1440.
u'il pouvoit leur oppoſer, que par le déſeſpoir
ui l'engageoit à les combattre.

Heureuſement un nouveau corps de Polonois rrivoit alors à Bude. L'Evêque (*d*) de Cracovie ayant appris ce qui ſe paſſoit parmi les Hongrois, avoit aſſemblé à Korczin pluſieurs membres de la République, & les avoit fait conſentir d'envoyer au Roi quelques (*e*) troupes réglées, & de permettre à tous les Nobles, qui voudroient les ſuivre, de ſe joindre à elles pour les renforcer.

Ce ſecours étoit d'autant plus utile, que du (*f*) moment qu'Uladiſlas avoit été couronné, il avoit congédié une partie de ſon armée. Soit que par une politique ſage, mais haſardeuſe, il eût voulu faire entendre à ſes ſujets, qu'il ne ſe confioit qu'en leur zèle; ſoit que par grandeur d'ame, ou par une délicateſſe d'honneur, il n'eût point eu deſſein de les contraindre à lui obéir, s'ils manquoient à la fidélité qu'ils lui avoient promiſe: il n'avoit gardé que les troupes qu'exigeoient l'honneur de ſon rang & la ſûreté de ſa perſonne; mais ſe voyant inſulté par les rebelles, il commençoit à ſentir le beſoin qu'il avoit d'une ſupériorité de forces, qui pût les mettre à la raiſon.

Il

(*e*) Ce renfort étoit de 5000. hommes, ſans compter les Nobles qui s'y joignirent volontairement. CALLIMACH. *pag.* 653.

(*f*) *Id. pag.* 654. DLUGOSS. *pag.* 754.

ULADISLAS VI. 1491.

Il reçut avec joie le renfort que l'Evêque lui envoyoit, & voulant partager les dangers où s'alloient exposer les citoyens que rien n'avoit été capable de détacher de ses intérêts, & dont il venoit tout nouvellement d'enflammer le zèle, il leur ordonna de le suivre; & (a) il marcha lui-même à la rencontre de ses ennemis.

Ses (b) succès furent souvent balancés par ceux de Jean Iskra, qui vit aussi souvent ses espérances ruinées par la valeur d'Uladislas. Une crainte mutuelle les empêchant d'en venir à des combats décisifs, ils firent des siéges, qu'ils furent contraints de lever; ils prirent des places qu'ils rendirent, & qui passant tour à tour au pouvoir de l'un & de l'autre, leur coutèrent beaucoup & leur servirent peu. Ce ne fut durant près de deux ans dans chaque faction qu'une vicissitude continuelle de bonheur & de disgrace; qu'un retour bisarre & presque toujours imprévû d'avantages qui semboient tout promettre, & de pertes qu'on eût dit ne rien laisser à espérer.

Dans cette ennuyeuse alternative, on s'épuisoit sans s'affermir. Le retardement aigrissoit les esprits. L'animosité de parti dégénéroit en des haines personnelles. Chacun joignoit ses propres intérêts au motif qui l'avoit armé, & cherchoit à se signaler par toutes les fureurs que lui inspi-

(a) *Id. pag.* 759. CALLIMACH. *Lib. II. pag.* 656.

(b) *Id. pag.* 657. 658. *& seqq.* DLUGOSS. *pag.* 761. 762. 764. CROMER. *pag.* 491. 492. DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib. XXVIII. pag.* 267

(c) CROMER. *ibid.* DLUGOSS. *pag.* 768. CALLIMACH. p. 662. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. V. pag.* 438. ALBERT.

ULADISLAS VI. 1442.

oient des passions sans frein & sans bor-

n (c) schisme affreux regnoit alors dans l'E-
Deux Papes se disputoient le droit de la
erner. L'un étoit Eugéne IV. nouvelle-
déposé par le Concile de Basle; & l'au-
Amedée, Duc de Savoye, élu par ce mê-
Concile sous le nom de Felix V. Jaloux de
ire reconnoître dans tout le monde Chré-
, chacun d'eux avoit envoyé des Légats dans
les Royaumes. Il en étoit venu en Hon-
Celui d'Eugene étoit le Cardinal Julien
rini, Évêque de Sabine. De la part de Fe-
c'étoit le Cardinal Alexandre, Evêque de
me, de la maison des Ducs de Mazovie,
roche parent d'Uladislas.
l'Allemagne (d) incertaine sur le parti qu'el-
evoit prendre, attendoit dans une espéce de
tralité, que l'Eglise décidât elle-même auquel
es deux Papes on devoit obéir. La Polo-
(e) pensoit de même, malgré l'Université
Cracovie, qui s'étoit déclarée pour Felix:
s la Hongrie restoit fidéle à Eugéne, à qui
Concile lui-même s'étoit soumis avant les trou-
scandaleux qui le lui avoient fait mécon-
tre.
Uladislas crut devoir suivre le sentiment de ses
veaux sujets; il reçut néanmoins l'un & l'au-
tre

T. KRANTZ. *Saxon. Lib. XI. Cap.* 20. *pag.* 297. & *Cap.* *pag.* 304.
d) *Id. Cap.* 29. 303.
e) DLUGOSS. *pag.* 769. CROMER. *pag.* 492. NEUGEBA- *pag.* 312. SERN. SARNIC. *Annal. Polon. Lib. VII.* *VII. pag.* 1173.

ULADISLAS VI. 1442.

tre Légat avec toutes ſortes d'égards & de politeſſes. Il ne fut ſurpris que de leur voir prendre pour prétexte de leur arrivée, comme s'ils l'euſſent concerté entr'eux, les déſordres que cauſoient dans l'Etat ſes prétentions & celles de l'Impératrice. Il lui paroiſſoit que les Pontifes, qui les envoyoient, auroient dû mettre fin à leurs propres diviſions, avant que de ſonger à étouffer celles de ſon Royaume; & que leur exemple auroit plus ſervi à le réconcilier avec Eliſabeth, que tous les mouvemens qu'ils feignoient de ſe donner pour l'engager à ne lui plus faire la guerre.

Ce fut cependant à l'un de ces Légats qu'il dût la paix. Ceſarini (*a*) n'eut pas plûtôt apperçu le fidéle attachement que ce Prince témoignoit pour le Pape Eugéne, qu'il ſe propoſa de terminer tous les différends qui troubloient ſon repos. La pitié l'y engageoit autant que la reconnoiſſance. Il voyoit que la Hongrie s'affoibliſſoit tous les jours, & que par ſes diſſentions elle ſembloit appeller les Turcs, & les avertir de venir la détruire.

Le projet de ſervir Uladiſlas & ſes ſujets, convenoit parfaitement à un Légat apoſtolique. Peut-être auſſi Ceſarini n'eût-il jamais trouvé une occaſion plus propre à faire briller ſes heureux talens. Il avoit l'eſprit élevé, & joignoit à beaucoup de bon ſens & de ſoupleſſe, une pénétration vive, qui lui dévoilant le fonds des gé-

(*a*) NEUGEBAVER. *ubi ſuprà. lin. ult.* DLUGOSS. *loc. cit.* CALLIMACH. *pag.* 663. JOAN. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. Lib. XXVIII. pag.* 267.

génies, lui aidoit à les amener à ſes fins, ſans qu'ils puſſent s'imaginer, qu'il eût d'autre deſſein que de ſe conformer à leurs idées. ULADISLAS VI. 1442.

Quelle que fût l'obſtination d'Eliſabeth, il en obtint des conditions aſſez raiſonnables. Il (*b*) eſt vrai qu'elle ne voulut point céder le thrône à Uladiſlas; mais elle conſentit de lui en laiſſer tous les honneurs, tous les droits, toute la ſouveraineté même, juſqu'à ce que ſon fils fût en âge de l'occuper. Elle lui offrit ſa fille aînée en mariage, avec une dot de 200000. Ducats, qui ſeroient hypotequés ſur la Siléſie, à condition néanmoins de rachat perpétuel. Pour le dédommager des frais de la guerre, elle s'obligea de lui céder la Comté de Scepus, & de faire renoncer les Hongrois à toutes les prétentions qu'ils avoient ſur la Ruſſie & ſur la Valaquie; mais au cas que Ladiſlas, avant ou après ſa majorité, vînt à mourir ſans enfans, elle ſtipuloit en ſon nom, qu'il ne pourroit avoir d'autre ſucceſſeur, que le Roi de Pologne.

Peu (*c*) s'en fallut qu'Uladiſlas n'acceptât ces propoſitions, ennuyé qu'il étoit d'une guerre, qui demandoit moins de courage que d'opiniâtreté. Il voyoit en effet que les bons & les mauvais ſuccès qu'on y éprouvoit, n'étant jamais aſſez grands pour rebuter les deux factions, ou pour les ſatisfaire, la crainte ne les portoit point à céder, & que le bonheur leur faiſoit toujours eſpérer de plus grands avantages. La pluſpart des

(*b*) CALLIMACH. *pag.* 664. DLUGOSS. *pag.* 770. PONTIN. *rer Ungar. Decad. III. Lib. V. pag.* 439.

(*c*) CALLIMACH, *ubi ſuprà.*

ULADISLAS VI. 1442.

des Hongrois ne doutoient point auſſi, que la fortune ne tînt long-temps l'un & l'autre parti dans cette égale proportion de force & de vigueur, qui les empêchoit de poſer les armes, & ils demandoient qu'on ne rejettât point l'accommodement propoſé par Eliſabeth.

Leurs (*a*) clameurs auroient entraîné le reſte de la multitude, ſi Corvin ne l'eût retenue par la force de ſes diſcours. Il prétendit qu'Uladiſlas n'étoit point le maître de céder le thrône, & il obtint du Légat qu'il feroit de nouveaux efforts auprès de l'Impératrice, pour la faire déſiſter du deſſein d'y placer ſon fils. Il n'étoit guères vraiſemblable que ce négociateur, tout habile qu'il étoit, pût l'amener à des offres plus avantageuſes, que celles qu'il avoit eu l'art de lui arracher. Elle ne ſe laiſſa éblouir par aucun des preſtiges qu'il mit encore en œuvre pour la rapprocher de plus près de ſes ennemis.

Il ne reſtoit qu'une reſſource; c'étoit de l'engager à traiter elle-même avec Uladiſlas. Quelque étrange que parût ce moyen, le Légat le crut infaillible & le fit approuver. Eliſabeth s'imagina qu'Uladiſlas en la voyant ne pourroit réſiſter à ſes raiſons, peut-être même à ſes graces; & Ceſarini ne doutoit point qu'elle ne ſe laiſ-

(*a*) *Id. ibid.* BONFIN. *pag.* 439.

(*b*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *loc. cit.* CROMER. *pag.* 493. NAUCLERUS. *pag.* 313.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 771. CALLIMACH. *pag.* 665.

(*d*) *Id. & ibi ſuprà.* HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſiæ. pag.* 325. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. centur. V. pag.* 36. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 167. JOAN. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. pag.* 267. BONFIN. *rer. Ungar. pag.* 440. On lit dans un Auteur Allemand, qu'Eliſabeth fit

laiſſât prendre elle-même au mérite du jeune Prince, dès qu'elle l'auroit vû. ULADIS LAS VI 1442.

L'entrevue (*b*) fut indiquée à Javarin, où le Roi ne refuſa point de ſe rendre. Il n'eut pas plûtôt paru devant l'Impératrice, qu'elle l'admira & le plaignit. Bientôt elle lui parla des troubles qu'il s'agiſſoit d'aſſoupir, & ſe repentit de lui avoir fait la guerre. Peu de temps après, connoiſſant mieux ſes vertus, & le jugeant digne du thrône, elle conſentit à le lui voir occuper.

Les (*c*) conditions de cette paix ſi long-temps deſirée, furent qu'Uladiſlas épouſeroit la fille aînée d'Eliſabeth; qu'il retireroit au plûtôt Ladiſlas des mains d'Empereur Fréderic, qui dès la mort d'Albert s'étoit emparé du Duché d'Autriche; & qu'il feroit même tous ſes efforts pour mettre ce jeune Prince en poſſeſſion de ce Duché.

On eut dit qu'Eliſabeth preſſentant la fin de ſa vie, avoit voulu ſe hâter de rendre à la Hongrie le repos qu'elle lui avoit ôté. Elle (*d*) mourut au moment qu'elle ſe diſpoſoit à ſuivre le Roi à Buda, où ce Prince l'avoit invitée à venir prendre part aux réjouiſſances qu'il vouloit y donner pour la publication de la paix.

Ses

fut empoiſonnée avec des peaux de martes zibelines, dont Uladiſlas lui fit préſent. Cet Auteur a raiſon de ne pas appuyer ſur ce fait, & de dire ſimplement, qu'on le croyoit alors ainſi. Ces bruits incertains, & qui n'ont d'autre ſource que la malice des hommes, toujours prêts à empoiſonner les actions les plus innocentes, ne ſont pas de ces preuves qu'un Hiſtorien doit alléguer pour juſtifier ce qu'il avance. VITI. ARENPECKI. *Chronic. Auſtriac. Tom. I. ſcript. rer. Auſtriac. P. D.* HIER. PEZ. *pag.* 1254.

ULADISLAS VI. 1442. Ses partiſans eux-mêmes la regretterent peu; mais Uladiſlas fut vivement touché de ſa perte. Elle avoit montré un courage fort au-deſſus de ſon ſexe, & d'autant plus louable qu'il n'avoit point dégénéré en une audacieuſe opiniâtreté. Elle avoit ſçû le modérer à propos, perſuadée qu'elle étoit qu'il n'y a pas moins de grandeur d'ame à céder aux difficultés par des principes de raiſon & de ſageſſe, qu'à s'efforcer de les vaincre par des ſentimens de gloire & d'honneur.

1443. Les Hongrois ne reconnoiſſant plus qu'un ſeul maître, il étoit temps qu'ils ſe miſſent en devoir de réprimer l'obſtination préſomptueuſe d'Amurath, qui (*a*) durant les troubles n'avoit ceſſé de les inquiéter en eſſayant de ſe rendre maître de Belgrade. Heureuſement cette ville avoit épuiſé les forces de ce barbare, par (*b*) une réſiſtance de plus de ſix mois. Mais ſes efforts l'avoient affoiblie elle-même, ſes brêches n'étoient point réparées, & les Infidéles revenoient avec plus d'audace l'aſſiéger de nouveau. Craignant (*c*) néanmoins d'échoüer dans ſon entrepriſe, le Sultan offroit de ne jamais inſulter la Hongrie, ſi elle lui cédoit cette place, ou qu'elle voulût bien ſe ſoumettre à lui payer tribut.

Uladiſlas fut indigné de cette odieuſe alternative,

(*a*) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. ubi ſuprà.* CALLIMACH. *pag.* 648. DLUGOSS. *pag.* 748. Hiſt. de l'Empire Othom. par le Prince Cantimir. *Tom I. p.* 251. 252. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 427. 428.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 749. CROMER. *pag.* 493. NEUGEBAVER. *pag.* 313. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1169. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 167. *& vers.*

(*c*) NEUGEBAVER. *&* CROMER. *ubi ſuprà.* DLUGOSS. *pag.* 772. BONFIN. *rerum Ungar. Decad. III. Lib. V. pag.* 445.

ve, & ſe ſouvenant toujours qu'il n'avoit ac- ULADIS-
cepté le thrône qu'on lui avoit déféré, que pour LAS VI.
défendre contre les Turcs, & garantir ſes an- 1443.
iens Etats & toute la Chrétienté de l'invaſion
e ces peuples féroces, il (*d*) convoqua une Diette
Bude, où il fit prendre la réſolution de les at-
quer.

Son premier ſoin fut d'implorer les ſecours de
outes les puiſſances voiſines. Il (*e*) s'adreſſa
'abord à l'Empereur, qui craignant que ce Prin-
e une fois vainqueur des Infidéles, ne prétendît
: forcer à rendre l'Autriche à Ladiſlas, n'eut
ucun égard à ſa demande, malgré l'intérêt qu'a-
oit l'Allemagne de l'aider dans ſes deſſeins. Les
f) Chevaliers Teutoniques s'excuſerent auſſi de
ui donner des troupes, eux qui par leur exem-
le auroient dû animer toute l'Europe à prendre
s armes pour le ſoutenir. Il n'y (*g*) eut que les
'olonois qui ſe firent un devoir de le ſuivre. U-
adiſlas les vit avec joie animés du même eſprit
ue les Hongrois, & ne voulant faire avec eux
u'un même corps d'armée.

Il franchit d'abord le Danube, paſſa la Theiſ-
é & marcha vers la Bulgarie, où les Turcs s'é-
oient aſſemblés, pour ſe répandre de-là dans la
ervie, qu'ils vouloient achever de ſubjuguer.
l (*h*) prit la ville de Sophie, qui ne put réſi-
ſter

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 774. CROMER. *pag.* 494. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 167. *vers.*

(*e*) DLUGOSS. *pag.* 775. CROMER. *pag.* 494. CALLIMACH. *pag.* 666. BONFIN. *pag.* 447.

(*f*) JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. Lib. V. pag.* 261.

(*g*) HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 168. BONFIN. *ibid.*

(*h*) STAN. SARNIC. *pag.* 1169. JOAN. DUBRAV. *Hiſt. Bohem. Lib. XXVIII. pag.* 268. BONFIN. *pag.* 448.

ULADISLAS VI. 1435.

voit y prendre le plus d'intérêt, fut auſſi celui qui les loüa davantage. Chacun ſembloit en prévoir les ſuites, qui furent en effet plus heureuſes qu'on n'avoit lieu de l'eſpérer.

Les Turcs paroiſſant dans l'impuiſſance de ſe relever de leurs pertes, la pluſpart des Princes Chrétiens voulurent prendre les armes pour achever de les écraſer. Ces (*a*) préparatifs, & (*b*) ceux que faiſoit le Roi de Caramanie, qui menaçoit les côtes de la Propontide & du Pont-Euxin, allarmerent Amurath. Sous (*c*) prétexte de traiter de la rançon du Bacha de Natolie, il envoya demander la paix à Uladiſlas. Il (*d*) offroit de rendre toutes ſes conquêtes, & il ne demandoit que la Bulgarie, qu'on venoit de lui enlever. Ses propoſitions furent acceptées avec d'autant plus d'empreſſement, qu'on n'eût pû rien eſpérer de plus avantageux après pluſieurs années de guerre. Le (*e*) traité fut fait à Segedin,

(*a*) CALLIMACH. *pag.* 673. BONFIN. *pag.* 455.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 788 CALLIMACH. *pag.* 675. Hiſt. de l'Emp. Othom. par le Pr. Cantimir. *Tom. I. pag.* 256. 257. BONFIN. *pag.* 456.

(*c*) CALLIMACH. *ibid.* CROMER. *pag.* 496. NEUGEBAUER *pag.* 315. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. p.* 325. BONFIN. *pag.* 456.

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 789. LAUR. ECHARD. *Hiſt. Rom. Tom. XVI. p.* 258. JOAN. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. Lib. XXVIII. pag.* 268. BONFIN. *ubi ſuprà.*

(*e*) CROMER. *pag.* 497. CALLIMACH. *pag.* 676. DLUGOSS. *pag.* 790. HERBURT DE FULSTIN. *pag.* 180. BONFIN. *pag.* 457.

(*f*) Les Turcs prétendoient même qu'on apportât devant eux une Hoſtie conſacrée, & que ſur cette Hoſtie Uladiſlas jurât qu'il ſeroit fidéle au traité. On ne voulut point expoſer à leur profanation le Sacrement de la Religion le plus vénérable. CALLIMACH. *pag.* 677. BONFIN. *pag.* 457

Les (*f*) Députés du Sultan demanderent Uladis-
ladiſlas le confirmât par des ſermens ſur las VI.
agile, puiſqu'ils prétendoient eux-mêmes 1444.
rer l'obſervation ſur leur Alcoran. Les ſer-
furent faits de part & d'autre, & le Deſpo-
Servie rentra preſque auſſi-tôt en poſſeſ-
de ſes Etats.

tte paix qui (*g*) devoit durer dix ans, &
toit ſi utile à la Hongrie, fut ſur-tout ap-
vée des Polonois, qui (*h*) ſe trouvant in-
és par les Tartares, preſſoient vivement U-
as de venir à leur ſecours. Le (*i*) Pape ſeul
it mécontent, & il eſſaya de la rompre.
ant l'armement de l'Europe déja prêt, il
voit équipé quelques frégates. Les Répu-
es de Veniſe & de Génes y avoient joint
urs vaiſſeaux. Paléologue (*l*) offroit de
breuſes troupes de terre. Le fameux (*m*)
Scan-

CALLIMACH. *pag.* 676. NEUGEBAVER. *pag.* 315.
BOSS. *pag.* 789. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol.*
153. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. p.* 325.
. DE REWA. *rer. Hungar. p.* 36.

CALLIMACH. *pag.* 673. DLUGOSS. *pag.* 780 CRO-
p. 495. STANISL. SARNIC. *p.* 1169. HERBURT. DE
TIN. *pag.* 179.

PETR. DE REWA. *loc. cit.* CROMER. *pag* 467.

DLUGOSS. *ubi ſuprà. &* 790. BONFIN. *pag.* 457.

Id. ibid. DLUGOSS *p.* 792.

LAUR. ECHARD. *Hiſt. Rom Tom. XVI pag.* 256. Il
illoit Georges Caſtriot, & il étoit fils de Jean, Roi
anie, qui ſubjugué par Amurath, fut contraint de
yer tribut & de lui donner ſes fils en ôtage. Le Sul-
touché de l'eſprit & de la bonne mine de Georges, le
ever avec ſoin, aima ſes vertus naiſſantes & les em-
a avec ſuccès. Scanderbeg ne put ſouffrir de voir tom-
ſes Etats en la puiſſance des Turcs, après la mort de
ſon

ULADISLAS VI. 1444.

Scanderbeg en promettoit auſſi. Le (*a*) Roi de France Charles VII. qui venoit de chaſſer les Anglois de ſon Royaume; Philippe, Duc (*b*) de Bourgogne, qui s'étoit déja réconcilié avec ce Prince; pluſieurs autres Puiſſances vouloient fournir aux frais de cette nouvelle expédition.

Il (*c*) paroiſſoit aiſé d'y engager un jeune Roi, qui déja fait aux combats & jaloux de la gloire qu'il y avoit acquiſe, devoit craindre de la perdre, s'il ne cherchoit à l'augmenter. Mais il aimoit ſa patrie, dont les preſſans beſoins demandoient ſon retour; & il n'oſoit tromper la confiance d'Amurath, qui (*d*) ayant exécuté de bonne foi ſes promeſſes, portoit ſans crainte toutes ſes forces vers les bords de la Mer noire, où le Roi de Caramanie avoit déja commencé ſes hoſtilités.

Le (*e*) Cardinal Ceſarini vit la perplexité d'Uladiſlas, & il en fût allarmé. Il ſe joignit à Huniade, qui ſe flattoit (*f*) d'obtenir par ſes exploits le Royaume de Bulgarie; & tandis que ce

ſon pere. Il ſe ménagea une intelligence ſecrete avec Huniade. Il trahit Amurath, & trouva le ſecret de lui enlever l'Albanie. Il devint par ſa valeur l'Alexandre de ſon temps, & la terreur des Infidéles. Il n'eut jamais guères plus de 16000. hommes à ſon ſervice, & il remporta preſque autant de victoires qu'il livra de combats: on en compte plus de quarante, où il défit les Turcs. LAUR. ECHARD. *eod. Tom. pag.* 254. 255. PETR. DE REWA. *pag.* 38.

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 790.

(*b*) *Id. pag* 780.

(*c*) PASTOR. AB HIRTENB *Flor. Pol. pag.* 153.

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 798. CALLIMACH. *pag.* 681. CROMER. *pag.* 498. BONFIN. *Decad. III. Lib. VI. pag.* 460.

(*e*) HERBURT. DE FULSTIN *pag.* 179. LAUR. ECHARD. *Hiſt. Rom. Tom. XVI. pag.* 260. 261.

Général employoit les motifs les plus preſ ULADIS-
ns pour déterminer le Prince à la guerre, le LAS VI.
égat lui levoit ſes ſcrupules, & le (g) déclaroit 1444.
ious au nom du Pape, de tous les ſermens faits
a Sultan. Les Hongrois eux-mêmes deſiroient
e laiſſer aux Turcs aucun établiſſement dans
Europe; & (b) le Roi ſe vit forcé de les at-
iquer de nouveau.

Son (i) armée paſſa le Danube à Orſava, d'où
la fit rentrer dans la Bulgarie. Son deſſein é-
it de la ménager, en ne l'employant à aucun
ége, quelque important qu'il fût, & de ſe ren-
re au plûtôt à Gallipoli, où (k) étoit la flotte
ombinée, qui devoit lui fournir des troupes de
ébarquement. N'oſant (l) paſſer par Andrino-
le, à cauſe des montages, où il eût riſqué de
érir, il prit un chemin beaucoup plus long;
ais plus ſûr & moins pénible. Il (m) tourna
rs le Pont-Euxin, & entra dans la Thrace,
'il ſe propoſa de conquérir.

On

(f) CROMER. *pag.* 497. CALLIMACH. *pag.* 680. DLU-
ss. *pag.* 793.
(g) *Id. ibid. & pag.* 794. NEUGEBAVER. *pag.* 316. STAN.
RNIC. *Annal Pol. p.* 1170. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.*
o. *vers.* JOAN. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. Lib. XXVIII. p* 268.
(b) Voyez le ſerment qu'il fit à cette occaſion. Il y fait
eu préciſément de rompre ſes vœux. DLUGOSS. *pag.*
4. 795.
(i) CROMER. *pag.* 498. CALLIMACH. *pag.* 681. HERB.
E FULSTIN. *pag.* 181. LAUR. ECHARD. *ibid. pag.* 264.
NFIN. *pag.* 460.
(k) Elle étoit de 70. bâtimens, & commandée par le
ardinal Condulmiero, neveu du Pape. LAUR. ECHARD.
id pag. 257.
(l) DLUGOSS. *pag.* 799.
(m) CALLIMACH. *pag.* 683. CROMER. *pag.* 499.

ULADISLAS VI. 1444.

On (a) comptoit à peine 15000. chevaux dans ſon armée, & il y avoit beaucoup moins d'hommes de pied. La (b) pluſpart des Princes qui avoient prétendu ſe croiſer, ne lui avoient point envoyé les troupes qu'ils lui avoient promiſes; & il ſe trouvoit ſeul chargé du parjure où ils l'avoient engagé.

Le Sultan revenoit ſur ſes pas pour en tirer vengeance. Il (c) trouva le ſecret de traverſer l'Helleſpont, preſque à la vûe des Amiraux Chrétiens, qu'il ſurprit par ſa diligence, ou qu'il étonna par ſa valeur. A peine débarqué, il chercha l'armée d'Uladiſlas. Il (d) la rencontra près de Varna, prête à le recevoir, & déja en ordre de

(a) *Id. ibid. & p.* 498. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. p.* 36. DLUGOSS. *pag.* 800. BONFIN. *pag* 460. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 326 STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1170. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 181.

(b) DLUGOSS. *pag.* 798.

(c) *Id. pag.* 802. CALLIMACH. *pag.* 684. CROMER. *p.* 499. NEUGEBAVER. *pag.* 317. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib XII. pag.* 277. LAUR. ECHARD. *Tom. XVI. p.* 265. DUBRAV. *pag.* 269. BONFIN. *pag.* 461.

(d) DLUGOSS. *pag.* 803. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 154.

(e) CALLIMACH. *pag.* 685. DLUGOSS. *pag.* 804. BONFIN. *pag.* 462.

(f) CROMER. *pag.* 499. PASTOR. AB HIRTENBERG. *ubi ſuprà.* STANISL. SARNIC. *pag.* 1170.

(g) CALLIMACH. *loc. cit.* DLUGOSS. *ibid.*

(h) PETR. DE REWA. *pag.* 36.

(i) *Id. ibid.* Hiſt. de l'Emp. Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom. I. pag.* 259. LAURENT. ECHARD. *ibid. p.* 268. BONFIN. *pag.* 463.

(k) STAN. SARNIC. *Annal. Lib. VII. Cap. VI. pag.* 1172. PETR DE REWA. *pag* 27. BONFIN. *pag.* 495. Un Auteur, Moine Franciſcain, a prétendu, que lors de la concluſion de la tréve, les Chrétiens avoient remis à Amurath pour gage de leur fidélité une Hoſtie conſacrée, & qu'Amurath dès

bataille. C'étoit (*e*) Huniade qui l'avoit ran- ULADIS-
e, ſelon la diſpoſition qu'il avoit apperçuë LAS VI.
ns celle des ennemis. Ceux-ci (*f*) étoient au 1444.
mbre de quatre-vingts, ou cent mille hom-
es, mais (*g* ni le Roi, ni ſon Général ne les
aignoient; & tous les deux impatiens d'en ve-
r aux mains, ſembloient ſe diſputer à qui le
emier commenceroit l'attaque.

Huniade (*h*) laiſſant à Uladiſlas le corps de ré-
rve, le pria de lui permettre d'ouvrir le com-
t. Son (*i*) premier choc fut ſi violent, qu'a-
nt mis quelques corps des Muſulmans en fui-
; tous les autres & Amurath lui-même, lâ-
èrent pied. Ce (*k*) fut alors que le Sultan ti-
rant

e l'entrée du combat l'ayant tirée de ſon ſein, où il la
nſervoit, fit cette imprécation qu'on lui attribue. LEUN-
LAVIUS rapporte ce même fait dans ſes Pandectes Tur-
és. *pag.* 162. *Francofurt.* 1596. Ces deux Auteurs n'au-
ient dû avancer ce fait que ſur de bons témoignages, &
s le haſardent ſans aucun garant. PHILIP. BOSQUER. *in*
g. Chriſt. Lib III. Le Prince CANTIMIR, dans ſon Hiſt. de
Emp. Othom. *Tom. I. p.* 284. dit que c'eſt une tradition
ez les Turcs, qu'Amurath au plus fort de la bataille, or-
onna que le traité fait avec Uladiſlas fût attaché au bout
'une lance, & porté dans tous les rangs de ſon armée par
ne perſonne qui devoit prononcer ces mots à haute voix:
ue les Infidéles s'avancent contre leur Dieu, & leurs Sacre-
ens; & s'ils croyent véritablement à ces choſes, ô Dieu juſte,
ne fais lever ton ſoleil ſur les méchans comme ſur les bons,
n'ils ſe déclarent reſolus à tirer vengeance d'eux-mêmes, & à
nir leur propre ignominie. Voyez dans ce même endroit le
iſcours que fit Amurath avant la bataille, où il paroît con-
re le ſentiment de CALLIMAQUE, rapporté dans une note
récédente, que le Roi de Hongrie avoit juré l'obſervation
u traité, non-ſeulement ſur l'Evangile, mais ſur l'Eucha-
iſtie même. On peut néanmoins s'inſcrire en faux contre
cette harangue d'Amurath, qui aura été imaginée après
oup par quelque Hiſtorien Muſulman, dans le deſſein de
endre les Chrétiens plus mépriſables.

ULADISLAS VI. 1444.

rant de ſon ſein le traité conclu avec Uladiſlas, prit à témoin le Dieu des Chrétiens, & lui adreſſant la parole, s'écria : „Si tu es le vrai Dieu, „ venge-toi, venge-moi de la perfidie de tes diſ„ ciples.

Retournant auſſi-tôt ſur ſes pas, & moins occupé de la crainte d'être repouſſé, que flatté de l'eſpérance de vaincre, parce qu'on l'attaquoit injuſtement, il fondit tout-à-coup ſur l'armée Chrétienne, dont (*a*) l'aîle droite ne put ſoutenir ſes efforts. Preſſée plus vivement, elle ſe retiroit en déſordre, lorſque (*b*) le Roi ne voulant pas laiſſer à Huniade ſeul la gloire de la rétablir, ou de l'empêcher d'être détruite, vola précipitamment à ſon ſecours.

Sa préſence raſſûra (*c*) le Deſpote de Servie & le Cardinal Ceſarini. Entraînés par les troupes Valaques, qui formoient cette aîle, ils ne pouvoient ni les reformer, ni les animer à reprendre le terrein qu'elles avoient eu le malheur de perdre. Uladiſlas (*d*) prenant en flanc ceux qui les avoient diſſipées, les aborda avec tant de fureur, qu'il les fit plier, & les mena battant juſques dans leur camp même.

Ce (*e*) fut en vain qu'Huniade voulut le rappel-

(*a*) CROMER, *pag.* 500. DLUGOSS. *pag.* 805. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 154. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1171. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 181.
(*b*) CALLIMACH. *pag.* 686. CROMER. & DLUGOSS. *ibid.*
(*c*) CALLIMACH. *loc. cit.* DLUGOSS. *pag.* 804.
(*d*) *Id. pag* 805.
(*e*) *Id. pag* 807. 808.
(*f*) *Id. pag.* 806. CALLIMACH. *pag.* 687. BONFIN. *rer. Ungar pag.* 464.

ller, dans la crainte où il étoit, que les Turcs ULADIS-
nant à ſe rallier, ne le chargeaſſent en tête, LAS VI.
; lui offrant un front plus étendu, ne priſſent 1444.
deſſein de l'enveloper ſans qu'il pût recevoir
cun ſecours du reſte de ſon armée; le Prince
écoutoit que ſon ardeur. Il (*f*) pouſſa juſqu'à
n gros de Janiſſaires, deſtinés à la (*g*) garde
Amurath. Il l'avoit déja enfoncé, lorſqu'il
pperçut que le reſte des Muſulmans s'étant
pliés ſur lui, il lui reſtoit autant à combattre
our ſe dégager, que pour achever de profiter
e ſes avantages.

Placé entre la victoire & la mort, il (*h*) ne
t point étonné du danger où il étoit. Il le crut
igne de ſon courage; & ſon courage augmenta
ar ſon déſeſpoir. Son (*i*) cheval fut tué ſous
ui: il ſe défendit encore. Attaqué de toutes
arts, il ſembloit vouloir s'eſſayer contre chacun
e ceux qui s'avançoient pour le combattre. Il
cartoit juſqu'à ſes ſujets qui l'avoient ſuivi, &
ui au riſque de périr, vouloient l'environner
our lui ſauver la vie. Il cherchoit à les garan-
ir eux-mêmes des coups qu'on leur portoit.
oyant (*k*) Carambey qui approchoit inſolem-
ent pour l'inſulter, ou pour achever d'écraſer
ſa

(*g*) PETR. DE REWA. *ver. Hungar. pag.* 37. Le Prince CANTIMIR dit, dans ſon Hiſtoire *Tom. I. p.* 259. qu'Uladiſlas ſe croyant déja ſûr de la victoire, vouloit la rendre complette en combattant Amurath ſeul à ſeul. Voyez auſſi *p.* 286.

(*h*) DLUGOSS. *pag.* 807.

(*i*) CALLIMACH. *ubi ſuprà.* CROMER. *pag.* 501. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 318.

(*k*) *Id. ibid.* CROMER. *p.* 500. STAN. SARNIC. *p.* 1171.

VLADISLAS VI. 1444. ſa troupe, il courut à lui & le tua. Partout (a) il portoit des coups terribles, & tout tomboit à ſes côtés, juſqu'à ce qu'enfin épuiſé de forces & bleſſé de mille traits, il tomba (b) lui-même ſur un tas d'Infidéles qu'il avoit étendus morts à ſes pieds.

Ainſi mourut ce Prince, à (c) peine âgé de vingt ans. Il (d étoit grand, bien fait, de bonne mine, l'air noble & majeſtueux. Né avec des talens ſupérieurs pour la guerre, il ne lui manquoit que l'exercice des armes pour devenir un des plus grands capitaines de ſon temps. Modeſte & retenu, grave & ſérieux, ſevere à lui-même, il fuyoit la diſſipation & les plaiſirs. Toujours occupé ſans le paroître, infatigable, il aimoit le travail preſque par volupté. Vaſte & hardi dans ſes deſſeins, magnifique dans ſa dépenſe, libéral juſqu'à la profuſion, ingenieux dans ſes largeſſes, familier & populaire, ennemi du faſte & des diſtinctions, il joignit au mérite des héros les qualités les plus aimables; & aucun vice ne ternit l'éclat de tant de vertus.

(a) DLUGOSS. *pag.* 811. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 182. BONFIN *pag* 466

(b) DLUGOSS. *p.* 808. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. Lib. XXVIII. p.* 269. On lui fit cette Epitaphe :

Romulidæ Cannas, ego Varnam clade notavi.
Diſcite. mortales, non temerare fidem.
Me niſi Pontifices juſſiſſent rumpere fœdus,
Non ferret Scythicum Pannonis ora jugum.

PETR. DE REWA. *rer. Hungar. pag.* 37.

(c) CROMER. *pag.* 501. *lin. ult.*

(d) *Id. p.* 502. DLUGOSS *p.* 811. NEUGEBAVER. *pag.* 318. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1172. HERB. DE FULSTIN. *p.* 182. *vers. &* 183. BONFIN. *rer. Ungar. pag.* 466.

LIVRE XIV.

Depuis 1445. *juſqu'à* 1466.

L'INCERTITUDE où l'on étoit en Hongrie du ſort d'Uladiſlas, augmentoit la conſternation que venoit d'y cauſer le malheureux ſuccès de la bataille de Varna. Huniade, qui ne ramenoit que de triſtes débris de l'armée, ignoroit lui-même la mort du Roi. Ceux qui avoient ſuivi ce Prince dans la mêlée ayant péri la pluſpart, & les autres étant demeurés captifs parmi les Infidéles; on ne ſçavoit qu'en général la défaite des ces troupes qu'il n'avoit pas été poſſible de ſecourir. Cependant (*a*) comme l'eſpérance naît quelquefois du déſeſpoir, pluſieurs Hongrois ſe flattoient que leur Souverain étoit encore en vie, & qu'il reparoîtroit quelque jour, d'autant plus animé contre les Ottomans, qu'il voudroit ſe venger de l'orgueil que leur inſpiroit leur victoire, & peut-être du peu d'égards qu'ils y auroient marqué dans ſes malheurs. AN. 1445

Tels étoient auſſi les ſentimens des Polonois. Ils

(*a*) DLUGOSS. *Tom. II. pag.* 1. CROMER. *Lib. XXII. p.* 92. KOJALOWICZ. *Hiſtor. Lituan. Part. II. Lib. V. pag.* 194.

1445. Ils ne doutoient preſque pas, que la Providence n'eût veillé ſur les jours d'un Roi ſi néceſſaire à la Chrétienté, ſi utile à ſes peuples, & l'un des Monarques d'alors le plus capable d'honorer l'humanité par ſes vertus. Toute la République en attendoit des nouvelles avec une impatience égale au tendre amour qu'elle lui portoit.

Elle (*a*) ne commença à croire la mort de ce Prince, que lorſqu'elle apprit que les Hongrois s'étant aſſemblés à Peſth, avoient élû pour Roi le fils poſthume d'Albert, & (*b*) qu'ils avoient envoyé des Ambaſſadeurs à Vienne, pour le demander à l'Empereur Fréderic.

Il étoit temps que la Pologne ſongeât à ſe donner un maître. Elle (*c*) indiqua une Diette à Siradie, où toutes les voix ſe réunirent en faveur de Caſimir, frere d'Uladiſlas. Ni l'amitié, ni l'eſtime, ni même le deſir de conſerver le thrône dans la maiſon de Jagellon, n'avoient déterminé de ce choix. La nation ne ſe propoſoit que de réunir à ſes autres Provinces, le Duché de Lithuanie que Caſimir en avoit ſéparé.

Ce deſſein ne pouvoit échapper à la jalouſie des Lithuaniens. Ils (*d*) s'étudierent à le faire é-

(*a*) PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol Lib. III. Cap. III. pag.* 156. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 319. BONFIN. *Decad. IV. Lib VII. pag.* 468. DLUGOSS. *p.* 3. CROMER. *p.* 503 HERB. DE FULSTIN *pag.* 183. *vers.* HENEL AB HENNENFELD. *Arnal. Sileſ. pag.* 327. DUBRAV. *Hiſt Boiem. Lib. XXVII. p.* 269.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 4.

(*c*) *Id. pag* 3. KOJALOWICZ. *Hiſtor. Lituan. pag.* 196.

(*d*) *Id. pag.* 197. DLUGOSS. *pag.* 9. 14.

(*e*) *Id. pag.* 11. CROMER. *pag.* 503.

chouer, & ils y réuſſirent. Caſimir (*e*) à leur 1445.
inſtigation refuſa le thrône, ſous prétexte qu'on n'étoit pas encore bien aſſûré de la mort d'Ulaſlas. Preſſé (*f*) de nouveau de l'accepter, il répondit, que (*g*) ſatisfait de ſon Duché, il n'avoit d'autre ambition, que d'y jouir en repos de l'amour de ſes peuples; mais qu'il ſe déclaroit d'avance ennemi de tout Prince qu'on éliroit ſans ſon aveu.

Ce (*h*) mépris arrogant fit réſoudre l'Archevêque de Gneſne à jetter les yeux ſur Fréderic, Marquis de Brandebourg. C'étoit un Prince d'un eſprit ſolide, d'une valeur éprouvée, d'un accès facile & toujours ouvert. Plus grand que ſa naiſſance, exempt de faſte & de vanité, il n'aimoit que la gloire qui vient de la vertu. Nul (*i*) autre n'étoit plus propre à relever l'honneur de la Pologne, & à ſe faire reſpecter des Chevaliers Teutoniques, qu'il eût pû écraſer; & de Caſimir lui-même, qu'il importoit de rendre dépendant de la Couronne, qu'il avoit dédaigné de porter. 1446.

Le ſentiment du Primat fut adopté par pluſieurs membres de la Diette, qui ſe (*k*) tenoit alors à Petrikow; mais l'Evêque de Plock, Paul (*l*) Gizicki, de (*m*) la maiſon de Gozdawa, ayant

(*f*) *Id. p.* 504. DLUGOSS. *p.* 12. NEUGEBAVER. *p.* 320.
(*g*) DLUGOSS. *pag.* 14
(*h*) *Id. pag.* 15 CROMER. *ubi ſuprà.* KOJALOW. *Hiſt. Lituan. pag.* 198. HERBURT. DE FULSTIN *p.* 184. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. pag.* 327
(*i*) DLUGOSS. *pag.* 16.
(*k*) *Id. pag.* 14.
(*l*) STAN. LUBIENSKI. *Oper. Poſth. pag.* 360.
(*m*) OKOLSKI, *orb. Pol. Tom. I. p.* 224.

1446. yant repréſenté, (*a*) qu'il ne convenoit point de ſe donner à un Prince étranger, lorſque dans le ſein même de la République, il ſe trouvoit des deſcendans de la race des Piaſt, il ébranla tout le parti de l'Archevêque; & (*b*) ſoutenu du Palatin de Cracovie, Jean de Tenczin, il entraîna toute la multitude à demander le Duc de Mazovie pour Roi.

Ce (*c*) Prince, nommé Boleſlas, fut à peine proclamé, que Caſimir ſe repentit de n'avoir point accepté les offres de la République. Il (*d*) eut recours à la Reine Sophie, ſa mere, qu'il avoit étonnée juſqu'alors par l'opiniâtreté de ſes refus. Sophie étoit aimée. Elle eut bientôt mis toute la petite Pologne dans ſes intérêts. Il ne reſtoit plus aux autres provinces de l'Etat, qu'à ſoutenir une guerre civile, ou à revenir aux premiers ſentimens qu'on avoit eus pour Caſimir. On l'élut de nouveau, & (*e*) l'on indiqua une Diette à Parczow, où il fut invité à venir recevoir la couronne.

Soit que les Lithuaniens euſſent encore du crédit ſur ſon eſprit, ou que toujours prêt à s'aveugler & à ſe trahir lui-même, il n'écoutât ſes

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 16.
(*b*) *Id. p.* 17. HERB. DE FULSTIN. *p.* 184. *vers.*
(*c*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 19. NEUGEBAV. *pag.* 321. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 157.
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 19. CROMER. *pag.* 505. KOJALOW. *Hiſt. Lituan. p.* 199.
(*e*) DLUGOSS. *pag.* 20.
(*f*) *Id. p.* 22. HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 184. *vers.* KOJALOWICZ. *ubi ſuprà.* CROMER. *loc. cit.*
(*g*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 19.
(*h*) C'étoient l'Archevêque de Leopold, & l'Evêque de Poſnanie.

s intérêts que par caprice & par humeur, il négligea de ſe rendre à la Diette, & (*f*) fit dire aux Polonois qui l'y attendoient depuis pluſieurs jours, qu'une pure complaiſance pour la Reine, ſa mere, l'ayant conduit juſqu'à Brzeſcie, il vouloit bien y recevoir les Députés du Royaume, & convenir avec eux des conditions auſquelles il pourroit peut-être conſentir à les gouverner. 1446.

La crainte de perdre la Lithuanie, & (*g*) plus encore l'avarice de quelques particuliers, qui poſſédant des biens de la couronne, ne doutoient point que Boleſlas ne les revendiquât dès qu'il ſeroit ſur le thrône, furent cauſe que la nation plia ſous l'orgueil d'un Prince, qui méritoit d'éprouver lui-même la plus dédaigneuſe fierté.

Deux (*h*) Evêques, le (*i*) Caſtellan de Cracovie, trois (*k*) Palatins, le (*l*) Grand-Chancelier, & (*m*) le Vice-Chancelier du Royaume eurent ordre d'aller trouver Caſimir, qui leur (*n*) déclara ne pouvoir répondre aux deſirs de la République, qu'elle ne cédât pour toujours aux Lithuaniens la Podolie & quelques Duchés (*o*) qu'il diſoit leur avoir appartenu autrefois. Ces con-

(*i*) Jean Czyzowski. OKOLSKI. *Tom. II. pag.* 457.

(*k*) Lucas de Gorka, Palatin de Poſnanie, Jean Oleſnicki, Palatin de Sendomir, Pierre de Sprowa, Palatin de Leopold.

(*l*) Jean Koniecpolski.

(*m*) Pierre de Sczekoczin. DLUGOSS *pag.* 22.

(*n*) *Id. ibid.* KOJALOWICZ *p.* 199. HERB. DE FULSTIN. *ubi ſuprà.* CROMER. *pag.* 505.

(*o*) C'étoient celui de Lucko & celui d'Olyeſchko, avec pluſieurs forts & terres aux environs. KOJALOWICZ. *pag.* 199.

1446. conditions étoient d'autant moins raiſonnables, que les Polonois n'eſtimoient point aſſez le Duc de Lithuanie, pour vouloir l'acheter, ſi j'oſe ainſi dire, par la perte d'un pays, dont l'acquiſition avoit couté tant de ſang à leurs ancêtres, & (*a*) qu'au contraire c'étoit plûtôt à eux à ſe faire payer le thrône par la ceſſion de quelques Provinces qui pût aggrandir leurs Etats.

Outrés (*b*) de honte & de dépit, les Députés ſe retiroient déja, dans le deſſein de faire renaître le penchant que la nation avoit marqué pour le Duc de Mazovie; lorſque Caſimir ſe rendit enfin à leurs deſirs, & aſſigna même le jour qu'il arriveroit à Cracovie, pour s'y faire couronner.

Ce (*c*) fut ſur les repréſentations d'un Polonois de la ſuite de ces Miniſtres, qu'il ne s'obſtina plus à demander les terres qu'il vouloit redonner à ſes anciens ſujets. Ce traître lui fit entendre qu'il exigeoit à contre-temps ce qu'il lui ſeroit aiſé d'obtenir, dès qu'il ſeroit une fois ſur le thrône; que le ſeul moyen qu'il avoit d'y parvenir, étoit de ne rien prétendre, & s'il le falloit, de tout promettre, au riſque même de ne jamais rien accorder; qu'il n'y avoit dans l'Etat qu'un fantôme de liberté, aiſé à détruire en feignant de le reſpecter; que l'obſtination des Polonois étoit toujours plus vive que durable; & qu'a-

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 23.
(*b*) *Id. ibid.* CROMER. *pag* 505. NEUGEBAVER. *p.* 321.
(*c*) KOJALOWICZ. *pag* 199. 200.
(*d*) DLUGOSS. *ubi ſuprà.*
(*e*) *Id. pag.* 27. HENEL AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 328. CROMER. *pag.* 506.

d'après tout, s'il venoit dans la ſuite à les choquer par des prétentions injuſtes, il devoit ſe ſouvenir que rien n'étoit moins dangereux, que les murmures d'une nation qui s'étoit fait une habitude de ſe plaindre de ſes maîtres, & qui pouſſoit l'amour de l'indépendance juſqu'à regarder comme une ſervitude l'obligation de reconnoître les biens qu'on lui avoit faits, & la peine de ſe venger des maux qu'on avoit pû lui faire. 1446.

Ces (*d*) conſeils ſi pernicieux à l'Etat furent comme le germe de tous les malheurs que Caſimir lui fit éprouver durant tout le cours de ſon regne. Ce (*e*) Prince fut à peine couronné, qu'il (*f*) refuſa de ſouſcrire aux engagemens que la République étoit déja en droit d'exiger de ſes Rois. Elle ne put même jouir long-temps de ſa préſence. Il (*g*) ſe preſſa de retourner dans ſon Duché, ſans s'embarraſſer des maux que ſon éloignement alloit cauſer au Royaume. CASIMIR IV. 1447.

La Lithuanie étoit le ſeul objet de ſes attentions. Il (*h*) n'aimoit qu'elle ſeule, & tous ſes jours y étoient marqués par de nouveaux bienfaits. Ce n'eſt pas qu'il y menageât extrêmement le peuple. Il ne connoiſſoit point cette libéralité qui s'étend juſqu'aux moindres des ſujets, & qui ſert autant à augmenter les reſſources des Princes, qu'à faire reſpecter leur dignité.

(*f*) *Id. p.* 507. DLUGOSS. *p.* 31. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. p.* 157. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1175. HERB. DE FULSTIN. *p.* 187.

(*g*) DLUGOSS. *loc. cit.* NEUGEBAV. *p.* 323.

(*h*) CROMER. *p.* 517. 549. 619.

CASIMIR. IV. 1447.

té. Il ne faiſoit des largeſſes qu'aux Grands; dont il nourriſſoit l'indocilité par les graces mêmes qui devoient ſervir à la vaincre.

Ce fut à ſon inſtigation, que (*a*) les Lithuaniens appellés à la Diette de Lublin, prétendirent obliger les Polonois à effacer du premier traité qui s'étoit fait entre les deux nations, l'article qui portoit que la Lithuanie ne feroit plus qu'un ſeul & même Etat avec le Royaume. Ce Prince les avoit auſſi engagés à demander, qu'on leur rendît la Podolie & les Duchés dont nous avons déja parlé.

On leur répondit que Jagellon n'avoit rien cédé à ſon avénement au thrône, que du conſentement des Grands & du peuple de ſes Etats. On leur rappella toutes les conventions faites depuis avec Vitolde, & (*b*) on leur remit ſous les yeux ce qu'ils affectoient d'ignorer, que Caſimir le Grand avoit conquis la Podolie ſur les Tartares; qu'il y avoit fait bâtir Kaminieck, & un ſi grand nombre de fortereſſes, que tous les revenus de la Lithuanie ſuffiroient à peine au rembourſement des frais qu'elles avoient couté; que cette Province étoit paſſée des mains de Caſimir en celles de Louis, ſon ſucceſſeur; & que Jagellon l'avoit poſſédée, non comme une portion de ſon Duché, mais comme un pays déja ſoumis depuis long-temps à la République; qu'à la vérité ce pays avoit été cédé à Vitolde, mais pour un temps ſeulement, & avec

(*a*) *Id. p.* 508. DLUGOSS. *pag.* 36. 37. NEUGEBAVER. *ubi ſuprà.* HERB DE FULSTIN. *pag.* 186. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 202.

(*b*) STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1174. DLUGOSS. *pag.*

t la clauſe de réverſion à la Pologne; que ce CASIMIR. IV. 1447.
voit même été que dans une de ces occa-
ns, où la néceſſité fait donner les mains à
s accords, dont on croit ne pouvoir effacer
honte, qu'en refuſant de les tenir. On ajou-
it que Vitolde lui-même, quelque temps a-
nt ſa mort, avoit reconnu les droits de Jagel-
n ſur la Podolie, & qu'il avoit engagé par ſer-
nt tous ceux qui la gouvernoient ſous ſes or-
es, de la remettre à ce Prince du jour même
ſon décès.

Quoi qu'il en ſoit, s'écrierent les Polonois: Eſt-ce aux Lithuaniens à nous ſolliciter de rompre une union, dont ils ont juſqu'ici retiré tant d'avantages? N'eſt-ce pas à nous qu'ils doivent leur nobleſſe, leur liberté, tous leurs priviléges? Les bienfaits augmentent les devoirs; croyent-ils donc qu'ils en diſpenſent? Et quel intérêt peuvent-ils avoir à rompre des traités, qu'ils devroient eux-mêmes nous contraindre à garder, ſi jamais nous étions capables de les enfreindre.

En vain Caſimir joignit lui-même ſes inſtan- à celles des Lithuaniens; la République ne relâcha d'aucun de ſes droits, ni ſur le Du-, ni ſur la Podolie.

Le mauvais ſuccès de cette Diette ſembloit 1449. oncer une guerre entre les deux nations. ſimir crut la prévenir en indiquant une nou-le Diette à Petrikow. Le (c) tumulte y fut plus

. 38. 39. CROMER. & NEUGEBAVER. *ubi ſuprà.* KO-OW. *pag.* 203

:) *Id. pag.* 206. DLUGOSS. *pag.* 56. CROMER. *pag.* 511. EB. DE FULSTIN. *pag.* 187. NEUGEBAVER. *pag.* 325.

CASIMIR IV. 1449. plus grand encore. Mécontens de la partialité du Roi, les Polonois l'attaquerent lui-même. Ils lui demanderent qu'il eût à jurer sur le champ qu'il ne démembreroit point le Royaume, & qu'il en maintiendroit inviolablement tous les droits.

Rien n'étoit plus contraire aux vûes du Prince. Moins foible, & moins timide qu'on ne l'avoit crû, il dit hautement, & avec une espéce d'indignation, qu'il n'accorderoit rien à la République, qu'elle n'eût satisfait aux prétentions des peuples de son Duché. Les murmures éclaterent; & dans un emportement qui tenoit de la révolte, & que la Diette ne regardoit peut-être que comme une noble intrépidité, on (*a*) déclara à Casimir que l'Etat ne reconnoissoit plus en lui l'autorité qu'il lui avoit confiée, & qu'il ne lui restoit d'autre moyen de la conserver, ou de la reprendre que de s'engager par serment à ne jamais donner atteinte aux libertés de la nation.

Cette déclaration audacieuse eût ébranlé Casimir, si la colere lui eût permis d'en prévoir les suites. Il retourna brusquement dans son Duché, où sans cesse occupé de ce qui s'étoit passé dans la Diette, il n'oublia que la résolution qu'on y avoit prise de lui ôter le thrône, s'il ne rempliſſoit les conditions auxquelles on étoit convenu de le lui déférer.

L'idée

(*a*) KOJALOWICZ. *pag.* 207. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1175.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 65. 87. 110. CROMER. *pag.* 513, 514. 516. 517. 520. 522. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. p.* 325. 327, 328, 329. 333.

dée qu'il avoit que les Polonois n'oſeroient ſtraire à ſon pouvoir, le (*b*) ramena par- x autant de fois qu'il crut que ſa préſence roit néceſſaire; mais (*c*) ſon obſtination toujours la même, il ne parut dans les es, que (*d*) pour y eſſuyer des reproches, uels il auroit dû préférer une prompte ab- ion. CASIMIR IV. 1450. 1451. 1452.

out ſembloit changé pour lui dans la Ré- ique. Juſques alors pour mieux faire éclater erté qu'elle ſe donnoit d'inſtruire & de cor- ſes Rois, elle avoit affecté de relever leur ité, au moment même qu'elle croyoit avoir de raiſon de la méconnoître. A préſent elle aiſonnoit ſes remontrances d'aucune marque ſpect, comme ſi elle eût eû deſſein d'inſul- Caſimir, plûtôt que de l'engager à ſouſcrire : priviléges.

n (*e*) lui repréſenta ſouvent avec aigreur, avoit abandonné les intérêts d'un Royau- pour un peuple dont la tendreſſe équivo- e valoit pas la conſtante fidélité des Polonois. n'épargnoit ni ſes mœurs, ni ſa Religion e; & ce Prince qui ne pouvoit ni par- er, ni punir de ſi outrageantes cenſures, xpoſoit inconſidérément, ſans que rien pût conſoler, que l'odieuſe ſatisfaction d'en ti- ne eſpéce de vengeance, en ne ceſſant point s mériter.

Cet-

DLUGOSS. *pag.* 69. 93. CROMER. *pag.* 522.
NEUGEBAVER. *Hiſt. Polon. pag.* 327. 329, 330. 333.
GOSS. *pag.* 70. 89, 90. 112. CROMER. *pag.* 513. 514. 517. 521. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 208. 213.
DLUGOSS. *pag.* 113. CROMER. *pag.* 521.

CASIMIR IV. 1452.

Cette conduite ſervoit à dévoiler ſon caractere, qu'il n'étoit pas aiſé de ſaiſir, & que je me hâte de dépeindre, pour donner plus de jour aux événemens qu'il me reſte à raconter. Rien ne peut les rendre plus ſenſibles, peut-être même plus intéreſſans & plus utiles, que de montrer la ſource des motifs qui les produiſoient.

A bien examiner ce Prince, on ne voyoit en lui que des contraſtes ſinguliers. Il avoit de l'orgueil & il n'avoit point d'ambition. Il aimoit la loüange, & il ne craignoit point le deshonneur. Il ſe piquoit de piété, & il trahiſſoit les devoirs qu'elle impoſe. Liberal ſans choix & par caprice, il étoit avare par goût & par tempérament. Ennemi (*a*) de la gêne & du travail, il ſe dégoûtoit de ſes amuſemens même. Volage par oiſiveté, il (*b*) ne penſoit ſur ſes intérêts & ſur ſa propre gloire, que d'après les idées de quelques Lithuaniens, qui s'efforçoient ſur-tout pour le bien de leur Duché, de le faire renoncer à la Pologne. Inſenſible (*c*) aux maux arrivés, & craignant peu les maux à venir, il vivoit dans une ſuperbe indolence, comme ſi elle eût été une prérogative de ſon rang; & rien n'étoit capable de la lui faire haïr, ni les clameurs, ni les menaces de Polonois, ni les triſtes langueurs d'une inaction, qui dévoient le rendre auſſi à charge à lui même, qu'à tous ceux qui avoient le malheur de vivre ſous ſes loix.

Un ſeul trait peut achever de le faire connoître;

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 89. CROMER. *pag.* 516.
(*b*) *Id. ibid & pag.* 505.
(*c*) DLUGOSS. *pag.* 69.
(*d*) CROMER. *pag.* 531. DLUGOSS. *pag.* 162.

Chacun de ſes ſujets ſe croyant en droit de reprocher ſes défauts, un (*d*) ſimple Chanoine de Gneſne vint le trouver dans ſon Palais, & diſant envoyé de Dieu, lui fit une correction de & inſultante. Il l'obligea même d'écouter bout tout ce que ſa farouche ſincérité s'étoit opoſé de lui dire. Caſimir, ſaiſi tout-à-coup une ſuperſtitieuſe timidité, ne s'offenſa ni de rgueil, ni des reproches de cet enthouſiaſte; ais il ne profita point de ſes avis. Rien auſſi 'étoit moins propre à changer un cœur qui oit plus porté à la devotion qu'à la vertu, qui n'avoit ni cette pureté de raiſon, ni cette délicateſſe de ſentimens qui honorent la Religion, & qui devroient être le fondement de outes les pratiques de piété qu'elle ordonne. CASIMIR IV. 1452.

C'étoit toujours par les ſecretes menées de ce rince, que (*e*) les Lithuaniens, qui appelloient leur union avec la Pologne une ſervitude nſupportable revenoient dans chaque Diette reclamer l'indépendance où ils vivoient avant le egne de Jagellon.

La République étoit alors dans la ſituation la lus critique où elle eût jamais été. Il falloit u'elle obligeât Caſimir à confirmer ſes immunités & ſes prérogatives; & les Lithuaniens à ouffrir l'empire qu'elle avoit acquis ſur toutes es Provinces de leur Duché. Rien n'étoit plus difficile qu'une application continuelle & toujours égale à ces deux grands objets; d'autant plus

(*d*) *Id. pag.* 77. 93. 110. CROMER. *pag.* 514. 517. 520. NEUGEBAVER. *pag.* 328. 331. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1176, 1177. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 209.

CASIMIR IV. 1452. plus que Caſimir n'animoit les Lithuaniens à demander la caſſation de leurs traités avec la Pologne, que pour la détourner du deſſein qu'elle avoit de lui faire approuver ſes libertés ; & que d'une autre part les Lithuaniens n'incitoient Caſimir à lui refuſer l'aveu de ſes priviléges, que pour la révolter davantage contre ce Prince, & par cette diverſion la rendre plus traitable ſur le projet qu'ils avoient fait de s'en ſéparer.

Quelque attention qu'il fallût pour ne ſe rélâcher ſur aucun de ces intérêts, la République ſçut les ménager avec adreſſe ; & d'abord perſuadée qu'elle étoit, que les prétentions des Lithuaniens tomberoient d'elles-mêmes, ſi une fois elle pouvoit amener Caſimir à la laiſſer jouir de ſes droits, elle s'appliqua plus que jamais à vaincre ſa réſiſtance ; & la vainquit en effet, ſans rien diminuer des efforts ordinaires pour faire échoüer les projets des Lithuaniens.

Il

(*a*) STAN. SARNIC. *pag.* 1178. DLUGOSS. *p.* 114. CROMER. *pag.* 522. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 190. *vers.* NEUGEBAVER. *pag.* 333.

(*b*) DLUGOSS. *ubi ſuprà.*

(*c*) Nous avons ſouvent parlé de cet Evêque de Cracovie. Il avoit été fait Cardinal par le Pape Eugéne IV. par Felix V. & encore en dernier lieu par Nicolas V. qui lui envoya enfin le chapeau. DLUGLOSS. *pag.* 49, 50. Nul Polonois n'avoit encore été revêtu de la Pourpre Romaine, depuis l'établiſſement de la foi dans le Royaume. Il y ſurvint auſſi bien des troubles à cauſe de la prééminence, que l'on conteſtoit au nouveau Cardinal. L'Archevêque de Gneſne ne voulut point lui céder le pas, & toute la nation prit parti pour ou contre. DLUGOSS *pag.* 54, 55. 66. CROMER. *pag.* 510. Pour mettre fin à ces débats, il fut ordonné par le Roi & les chefs de la République, que l'Archevêque ne paroîtroit point dans les Diettes, ni même dans les conſeils particuliers, où le Cardinal ſe trouveroit, à moins qu'il ne conſentît à lui donner la main, ce qu'on

Il étoit temps que Caſimir ſe rendit pour prévenir une dépoſition honteuſe. On (a) avoit indiqué une Diette à Petrikow, où (b) la plûpart des avis n'alloient à rien moins qu'à effectuer les menaces déja faites, & à procéder ſur le champ à une nouvelle élection. On rougiſſoit de demander comme une grace, ce qu'on étoit en droit d'exiger comme un devoir. & il paroiſſoit plus aiſé de déthrôner le Prince, que de ſoumettre aux vûes de la nation. CASIMIR IV. 1453.

Les ſentimens les plus outrés euſſent prévalu ſans doute, ſi le (c) Cardinal Sbignée Oleſnicki, & Jean de Tenczyn, Palatin de Cracovie, n'en euſſent fait prendre de plus modérés, dans la crainte que Caſimir n'excitât une guerre, ou pour ſe conſerver le thrône, ou pour le renverſer & le détruire, s'il ne pouvoit s'y ſoutenir.

On (d) ſe contenta d'une Confération, qui engageoit tous les Nobles à prendre les armes pour

tenoit ne point déroger à ſa dignité de Primat du Royaume; mais en même-temps il fut défendu à tout Prélat de briguer le chapeau de Cardinal, ſans la permiſſion du Roi & de la République. DLUGOSS. *pag.* 67. CROMER. *pag.* 3. NEUGEBAVER. *pag* 325. 327. Sarnicki prétend que ce pas fut adjugé à l'Archevêque. *Annal Pol. pag.* 1175. Il eſt le ſeul de ce ſentiment. Les honneurs que prétendent les Cardinaux, ſont la ſeule cauſe qu'on en voit ſi rarement en Pologne, où chaque Evêque a ſon rang marqué dans le Sénat, & ne veut le céder à aucun autre. De-là vient auſſi que les Rois de Pologne donnent preſque toujours leur nomination au chapeau à des étrangers, plûtôt qu'à leurs ſujets même. Au reſte, le Cardinal, dont il eſt ici queſtion, & le Palatin de Cracovie, Jean de Tenczyn, étoient alors l'ame & preſque l'unique ſoutien de la République. DLUGOSS. *pag.* 3. 22. 57. 89. CROMER. *pag.* 511. GALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 214.

(d) CROMER. *pag.* 522. DLUGOSS. *pag.* 115. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 190. *verſ.*

CASIMIR IV. 1453. pour garantir les biens de l'Etat ſi le Roi perſiſtoit à ne les point défendre, & pour en ſoutenir les priviléges s'il s'obſtinoit à ne les pas confirmer. On réſolut auſſi de ne ſouffrir aucun Lithuanien dans le Royaume, & de donner à Caſimir quatre Conſeillers ſans l'attache deſquels aucun de ſes ordres ne ſeroit reçu, quelque avantageux qu'il fût à la République.

Les ſermens ordinaires dans ces ſortes de Confédérations furent faits en la préſence même du Roi, qui ne pouvant ſoutenir cette hardieſſe, ne balança plus à promettre ce qu'on exigeoit de lui, pourvû (*a*) qu'il ne s'engageât que comme Roi de Pologne, afin, diſoit-il, de ne pas démentir par de nouvelles obligations, celles qu'on lui avoit fait contracter comme Duc de Lithuanie.

Caſimir ignoroit, ſans doute, que du moment qu'on en eſt venu à compoſer avec la multitude, rien de ce qui n'eſt achevé, ne lui paroît pas même commencé. Il eût pû faire trembler les Polonois par la hauteur de ſes manieres; il ne leur inſpira que de la fermeté, en ſe relâchant à leur accorder quoique avec reſtriction, ce qu'ils prétendoient obtenir ſans réſerve. Sa propoſition déplut autant qu'un refus abſolu; & il étoit vrai auſſi, qu'en ne traitant avec eux que

(*a*) *Ibid.* NEUGEBAVER. *pag.* 333. DLUGOSS. *pag.* 114. CROMER *ubi ſuprà* KOJALOWICZ. *Hiſtor. Lituan. pag* 218.

(*b*) Voyez dans DLUGOSS. *pag.* 115. le ſerment qu'on lui fit prêter. Il s'y engage ſur-tout à ne point laiſſer démembrer l'Etat, & à étendre même ſes domaines autant qu'il le pourra. KOJALOWICZ. *pag.* 219.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 4, 5. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III.*

Lib.

ie comme Roi, il trahiſſoit tout à la fois leurs CASIMIR
térêts & les ſiens propres; & que le Duché IV.
: pouvant être pris déſormais que pour un E- 1453.
t ſépare, c'étoit fournir aux Lithuaniens une
ouvelle raiſon d'en pourſuivre plus vivement
. déſunion d'avec le Royaume. Les clameurs
t les menaces ayant redoublé, le (*b*) Roi con-
ntit enfin à s'engager auſſi abſolument qu'il é-
oit poſſible.

La conjoncture des temps ne permettoit point
e différer cette réunion ſi long temps deſirée.
a diſcorde regnoit dans preſque tous les Etats
oiſins; & la Pologne ébranlée par ſes diſſen-
ions, n'eût point manqué de ſe reſſentir de
urs déſordres.

Les (*c*) Hongrois ne pouvoient engager l'Em-
ereur Frédéric à leur remettre le jeune Prince
u'ils s'étoient choiſi pour Roi. Ils (*d*) avoient
u recours au Pape, dont les prieres avoient été
uſſi infructueuſes que les leurs. Dégoûtés de ce
efus, ils projettoient de ſe donner à quelqu'au-
re Prince. Pluſieurs (*e*) d'entr'eux jettoient les
eux ſur le Duc de Bourgogne, quelques-uns
ur le Deſpote de Servie, d'autres demandoient
e Comte de Ciley. Huniade devenu Gouver-
eur (*f*) du Royaume, reſtoit attaché à Ladiſ-
as, & il n'oublioit rien pour l'arracher des
mains

Lib. VII. pag. 469. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. XII. Cap.* 9. *p* 276. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. Lib. XXVIII. pag.* 269.

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 100.

(*e*) *Id. pag.* 5.

(*f*) *Id. pag.* 24. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. pag.* 38. BONFIN. *pag.* 468. CROMER. *pag.* 508. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 327.

CASIMIR IV. 1453. mains du Chef de l'Empire, qui ſous prétexte de lui ſervir de tuteur, vouloit ſe ménager la poſſeſſion de l'Autriche.

L'entêtement (*a*) de cet injuſte détenteur ne cauſoit pas moins de troubles parmi les Bohemes, qui réclamoient également le fils poſthume d'Albert, qui (*b*) ne pouvant l'obtenir vouloient ſe ſoumettre à Albert, Duc de Baviere. Podiebradski (*c*) avoit la conduite de l'Etat durant l'interregne, & tâchoit en vain d'y éteindre des factions, que la diverſité des ſentimens ſur la Religion rendoit encore plus dangereuſes.

Huniade, (*d*) plus hardi, avoit ſouvent porté la guerre en Autriche, pour vaincre l'obſtination de l'Empereur. Ses efforts avoient été inutiles. Cependant la Hongrie étoit ſur le point de périr, expoſée qu'elle étoit aux (*e*) incurſions de Turcs, & aux (*f*) malheurs d'une guerre civile que Jean Iskra y avoit ſuſcitée, & qu'il ſoutenoit même avec ſuccès.

Il ne reſtoit qu'une reſſource à Huniade, c'étoit de ſoulever les Autrichiens contre Fréderic. Il (*g*) les invita à prendre les armes, & les ſoutenant dans leur révolte, il vint enfin à bout de

(*a*) BONFIN. *pag.* 478. CROMER. *pag* 506. HENEL. AB HENNENFELD. *pag.* 329. DUBRAV. *ubi ſuprà*.

(*b*) BONFIN. *ibid.* CROMER. *pag.* 489. ÆN. SYLV. *Hiſt. Boïem. Cap. LVII. pag.* 59

(*c*) CROMER. *pag.* 506. & 490. DLUGOSS. *pag.* 218. HENELII AB HENNENFELD. *Annal Sileſ. pag.* 324. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. pag.* 270.

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 24. *Reſp. & Stat. Imper. Rom. Germ. pag.* 330. PETR. DE REWA. *pag.* 39. BONFIN. *pag.* 479.

(*e*) *Id. pag.* 470. *& ſeqq.* DLUGOSS. *pag.* 46, 47. CROMER. *pag.* 510.

(*f*) *Id. ibid. & pag.* 515. DLUGOSS. *pag.* 51, 52. 81, 82.

BON-

adiſlas en liberté. Il le mena à Vien- CASIMIR
faire reconnoître, & de-là en Hon- IV.
préſence eut bientôt réuni tous les 1453.
és. Les diſſentions de la Boheme fi-
dès (*b*) que ce Prince y eut été cou-
ſur-tout dès qu'il y eut permis la
n ſous les deux eſpéces; ce que les
ardoient comme un triomphe pour
ils avoient eu le malheur d'embraſſer.
rétabli dans ces deux Etats avoit dé-
s craintes de la Pologne, lorſqu'elle
oie à de nouvelles frayeurs. L'Em-
)rient, demeuré ſans reſſources de-
lheureuſe journée de Varna, n'avoit
ıchir de la domination des Infidéles,
ſtoit que par la clémence d'Amurath,
ıien voulu lui accorder la paix, ne ſe
int d'en achever la conquête.
:t, (*k*) ſon fils, qui lui ſuccéda,
) qu'il ne reſtoit aux Grecs que le
:, forma le deſſein de le leur enlever.
tifs ayant jetté l'allarme dans toutes
s de cette preſqu'iſle, l'Empereur (*m*)
Dracoſés offrit de payer tribut aux
Bar-

. 477, 478.
ISS. *p.* 100. CROMER. *p.* 519. HENEL. AB HEN-
. 330. BONFIN. *p.* 479. ÆNEÆ SYLV. *p* 61.
OSS *pag.* 124. PETR. DE REWA *rer. Hungar.*
:LII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. p.* 331.
iſt. *Boiem. Lib XXIX. p.* 273. BONFIN. *pag.*
rLV. *Hiſt. Boiem. Cap. LXII. p.* 67.
ECHARD. *Hiſt. Rom Tom. XVI. pag,* 270.
ER. *pag.* 510. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III.*
g. 486.
ECHARD. *pag.* 297.
g. 287.

CASIMIR IV. 1453. Barbares, ſi fidéles à leurs derniers traités, ils conſentoient de porter ailleurs l'effort de leurs armes. C'étoit donner au Sultan une nouvelle preuve de la foibleſſe des Chrétiens. Comme elle avoit ſervi de motif à ſes projets, elle l'engagea plus vivement à les pourſuivre.

Il (*a*) commença par faire élever deux châteaux ſur le Boſphore, & il y mit garniſon pour intercepter tout ce qui pouvoit entrer dans Conſtantinople, qu'il avoit réſolu d'aſſiéger, & (*b*) qu'il fit bientôt inveſtir par une armée de 400000. hommes. Quelque aguerries que fuſſent ces troupes, elles étoient moins à craindre que le Prince qui les commandoit.

Mahomet II. avoit (*c*) l'eſprit élevé, fécond en projets & heureux en reſſources. Endurci dès ſon enfance aux plus rudes fatigues, nourri & élevé dans les champs, il aimoit la guerre; & il ne lui manquoit ni la capacité ni le courage pour la faire avec ſuccès. Peut-être même la ſeule ambition eût pû l'y rendre propre; les talens naiſſent ſouvent du deſir de les acquérir. Il brûloit (*d*) d'égaler Alexandre, Scipion, Annibal, tous les héros dont il avoit étudié les actions & dont il envioit la gloire.

Conſtantin n'ignoroit ni les vertus, ni les vices

(*a*) *Id. p.* 289. Hiſtoire de l'Emp. Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom. II. p.* 6. DLUGOSS. *p.* 102. 117. CROMER. *p.* 519. JOAN. LEUNCLAV. *Hiſt. Muſulm. Turcic. Lib. XV. p.* 577.

(*b*) LAUR. ECHARD. *p.* 299. BONFIN. *p.* 486.

(*c*) LAUR. ECHARD. *pag.* 280. Hiſt. de l'Emp. Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom. II. p.* 31.

(*d*) *Id. p.* 33. LAUR. ECHARD. *pag.* 280.

(*e*) *Id. p.* 281, 282. 293, 309.

ices de ce nouveau Sultan, & il ne ſçavoit ce CASIMIR
u'il devoit le plus redouter en lui, ou l'audace IV.
'un génie ſans bornes, qui vouloit tout bra- 1453.
er, ou (*e*) la cruauté d'une ame féroce, qui e reſpiroit que le carnage & le ſang. Il crut aire échoüer les deſſeins de ce dangereux en-emi, en (*f*) recourant au Pape, & le priant le lui ménager les ſecours des Princes Chré-iens. Des Indulgences répandues auſſitôt de outes parts, lui procurerent quelques ſommes l'argent, dont (*g*) les plus conſidérables furent elles qu'on recueillit en Pologne. Elles ſervirent peu à la défenſe de ſes Etats.

On (*h*) vit bientôt autour de ſa capitale tout ce que l'art pouvoit inventer de plus ſingulier dans l'attaque des places. C'étoient des béliers, des tours, des baliſtes, des machines inconnues juſqu'alors, des (*i*) canons même d'une groſ-ſeur énorme; & ce que l'on aura de la peine à concevoir, les Barbares (*k*) voyant l'entrée du port fermée par une chaîne, faiſoient rouler dans les plaines & à travers les montagnes, des vaiſſeaux avec tous leurs agrés. Ils les tranſpor-toient depuis le Boſphore juſqu'à la pointe du golfe, d'où ils les lançoient à l'eau tout char-gés de l'artillerie qui devoit battre la ville du cô-té de la mer.

Ré-

(*f*) *Id. p.* 292. DLUGOSS. *p.* 117. ALB. KRANTZ. *Wand. Lib. XII. Cap.* 18. *p.* 281.
(*g*) LAUR. ECHARD. *p.* 293.
(*h*) Hiſt. de l'Emp. Othom. *p.* 7.
(*i*) *Ibid.* LAUR. ECHARD. *pag.* 291. 300, 301.
(*k*) *Id. pag.* 310. Hiſt. de l'Emp. Othom. *ubi ſupra & pag.* 35. JOAN. LEUNCLAV. *Hiſt. Muſulm. Turc. Lib. XV. pag.* 578, 579.

CASIMIR IV. 1453.

Réduite (a) à deux mille étrangers qui s'étoient offerts de la défendre, & à un petit nombre de citoyens, qui ſe confiant en la force de ſes murailles, avoient refuſé de ſuivre ceux que la pareſſe, ou la timidité en avoit fait ſortir: cette ville fit des efforts inoüis, pour ſe préſerver des malheurs dont elle étoit ménacée.

Elle fit bientôt ſentir à Mahomet la témérité de ſon entrepriſe. Dans la chaleur d'un projet l'exécution en paroît toujours aiſée. Le Sultan s'étoit flatté de faire tout plier à ſes approches. Ses idées refroidies lui laiſſérent appercevoir des obſtacles qu'il n'étoit pas facile de ſurmonter. La vigilance, (b) les manœuvres des aſſiégés, l'épuiſement, les murmures de ſes troupes, l'étonnerent bien des fois, & il y eut un temps où il fut ſur le point de lever le ſiége.

Retenu par la honte, il tira de nouvelles forces de ſon déſeſpoir. Déja la (c) ville étoit ouverte de toutes parts. Il ne demanda qu'un nouvel effort à ſes Janiſſaires. Plus déterminés qu'ils ne l'avoient encore été, ils (d) montent à la brêche. Les premiers périſſent ſous une nuée de traits: leurs corps entaſſez donnent de l'avantage pour monter à ceux qui les ſuivent. Ceux-ci, repouſſés de même tombent du haut des remparts. Tous les autres s'avancent. La plûpart ſont écraſés des pierres qu'on leur lance, plus

(a) LAUR. ECHARD. *pag.* 299.
(b) *Id. pag.* 316.
(c) *Id. pag.* 319.
(d) *Id. pag.* 324. 330.
(e) *Id. pag* 332. DLUGOSS. *pag.* 118. ALB. KRANTZ. *Saxon. Lib. XI. Cap.* 34. *pag.* 307. JOAN. LEUNCLAV. *Hiſt.*

plusieurs brûlés par des feux Grégeois. Quelques uns parviennent au haut des murailles, s'emparent d'un bastion, y plantent leurs Enseignes. Le Sultan les anime du geste & de la voix, les assiégés affoiblis perdent courage ; en un moment la ville est forcée (*e*) & abandonnée à la fureur des Musulmans, que (*f*) Mahomet échauffe lui-même au carnage. CASIMIR IV. 1453.

Ainsi (*g*) périt le plus ferme boulevard que la Religion eût à opposer aux progrès des Infidéles. Toutes les Puissances Chrétiennes en gémirent ; mais la Pologne & la Hongrie sur-tout, qui semblerent prévoir dès-lors combien de sang devoit leur couter cet événement funeste.

La Prusse le craignit d'autant plus, qu'elle ne voyoit dans les Chevaliers Teutoniques ses maîtres, rien qui pût la rassurer contre les Turcs, si toujours résolus à s'étendre, ces barbares portoient dans l'Europe les mêmes forces qui venoient d'abbatre les malheureux restes de l'Empire d'Orient. Les Chevaliers ne s'occupoient plus qu'à joüir dans une molle & scandaleuse oisiveté, des biens qu'ils avoient surpris à l'aveugle piété des anciens Rois de Pologne, & à s'affermir dans les Provinces qu'ils leur avoient enlevées, les armes à la main. On se rappelloit avec indignation le refus qu'ils avoient fait à Uladislas des troupes que ce Prince leur avoit demandées, & avec lesquelles il eût peut-être prévenu

(*e*) *Hist. Musulm. Turc. Lib. XV. pag.* 579.
(*f*) ALBERT. KRANTZ. *Wandal. pag.* 281.
(*g*) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesiæ. pag.* 332. DUBRAV. *Hist. Boiem. Lib. XXIX. pag.* 274. BONFIN. *rer. Ungar. pag.* 487.

CASIMIR IV. venu le malheur le plus terrible qui pût arriver à la Chrétienté.

1453. Les Pruſſiens n'aimoient ni n'eſtimoient les Teutoniques : ils avoient même de fortes raiſons de les haïr. Dépoüillés (*a*) de leurs priviléges, accablés d'impôts, ils (*b*) eſſuyoient tous les jours mille ſortes d'injuſtices. Leurs plaintes ne ſervoient qu'à augmenter leurs malheurs ; & (*c*) ſouvent ils payoient de leur ſang les larmes que leur arrachoit leur infortune. L'excès de l'oppreſſion leur rendit la révolte néceſſaire. Ils prirent la réſolution de ſe remettre ſous l'obéiſſance des Polonois.

1454. Ce deſſein n'éclata qu'au moment que le ſuccès en fut aſſûré (*d*) par les ſages diſpoſitions qu'ils avoient faites. Au premier ſignal (*e*) ils prirent les armes, & ſurprenant les Chevaliers, ou leur réſiſtant ſans les craindre, ils (*f*) s'emparerent de toutes les fortereſſes de l'Etat, à la réſerve de Marienburg, réſidence ordinaire du Grand-Maître, & qu'on ne pouvoit emporter que par un ſiége regulier.

Les Députés (*g*) étoient déja nommés pour aller prier Caſimir de les recevoir, non plus comme vaſſaux, mais comme ſujets de la Couronne. Admis dans le Sénat, ils (*h*) expoſerent les principaux motifs de leur ſoulevement. Ils avoient,

(*a*) JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. Lib. V. pag.* 253. CHRIST. HARTKNOCH. *de Rep. Polon. Lib. I. Cap. VII. pag.* 164. DLUGOSS. *pag.* 135.

(*b*) JOAN. LEON. *Lib. IV. pag.* 236, 237.

(*c*) *Id. Lib. V. pag.* 264. CROMER. *pag.* 524.

(*d*) *Hiſt. Pruſſ. pag.* 265.

(*e*) *Id. pag.* 268. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 219. CROMER. *pag.* 523.

roient, disoient-ils, autant de Souverains, CASIMIR
u'il y avoit de Chevaliers dans l'Ordre. Les IV.
s) moindres d'entr'eux, les Commandeurs, 1454.
r-tout, s'arrogeoient la puissance du glaive.
es biens, la vie même des Nobles ne dépen-
oient que du caprice de ces tyrans. Les arrêts
u'ils prononçoient s'exécutoient sans délai, ni
plique; & au défaut des meurtriers forcés à
servir, ils égorgeoient eux-mêmes tous les
alheureux qu'ils s'étoient avisés de proscrire.
ffermis dans le crime, ils n'étoient plus ca-
ables d'en rougir, & ils se faisoient une vertu
leur hardiesse à le commettre. La (k) pudeur
plus austere ne trouvoit aucun asyle contre
urs brutalités. Ils répandoient la terreur dans
utes les familles. Celles qu'ils avoient desho-
rées par leurs débauches, souvent ils ache-
oient de les flétrir par leur indiscrétion; & ja-
ais ils n'exigeoient plus de respect pour leur
aractère, que lorsqu'ils abjuroient le plus tou-
s les bienséances de leur état.

Aucune de ces horreurs n'étoit ignorée de ceux qui les Députés adressoient la parole; & il y oit long-temps que la Républiqse eût sollici- les Prussiens à rompre leurs chaînes, si elle avoit crû capables de les briser avec autant éclat.

Elle

(f) DLUGOSS. *pag.* 125. 130. 132. ALB. KRANTZ. *Wandal. Lib. XII. Cap.* 17. *pag.* 280, 281.
(g) DLUGOSS. *ubi suprà. Hist. Prussiæ. pag.* 169.
(h) *Id. ibid.*
(i) *Id. pag.* 254. DLUGOSS. *pag.* 140.
(k) JOAN. LEON. *pag.* 254, 255. DLUGOSS. *ubi suprà &* g. 129. CROMER. *pag.* 524. HERBURT. DE FULSTIN. *p.* o. *vers.* ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. I. p.* 113.

CASIMIR IV. 1454.

Elle (*a*) ſe hâta (*b*) d'accepter leurs hommages, & d'envoyer (*c*) à Thorn des Ambaſſadeurs pour recevoir au nom du Roi les ſermens de fidélité de la Nobleſſe, & pour la raffermir dans ſes deſſeins, (*d*) en commençant par la décharger de tous les impôts, qui avoient été un des principaux motifs de ſa révolte.

Preſque en même-temps Caſimir (*e*) convoqua une Diette à Brzeſcie, où il ordonna aux Lithuaniens de ſe tenir prêts à marcher au premier ordre. Il leur défendit de laiſſer paſſer chez eux des troupes de Livonie, s'il s'en préſentoit, pour aller donner du ſecours aux Chevaliers.

Bientôt après, jugeant ſa préſence néceſſaire en Pruſſe, il (*f*) ſe rendit à Thorn, où il fut reçu avec des tranſports de joie, d'autant plus flatteurs, qu'ils étoient ſinceres.

Les acclamations furent les mêmes à ſon arrivée à Elbing, où (*g*) les Evêques de Culm, de Poméſanie & de Samland l'attendoient avec impatience. Les preuves de leur changement ne furent point équivoques: ils renoncerent à leurs plus étroites liaiſons avec les Chevaliers, & quitterent même l'habit de l'Ordre. Ce qui les toucha le plus, c'eſt que (*h*) chaque ville qui demandoit des priviléges, les obtenoit ſur le champ; &

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 132. CROMER. *pag.* 525.

(*b*) *Id. pag.* 526. Voyez les lettres d'acceptation de Caſimir, rapportées tout au long dans DLUGOSS. *pag.* 134. *& ſeqq.*

(*c*) *Id. pag.* 144. CROMER. *loc. cit.*

(*d*) *Id. pag.* 528. DLUGOSS. *pag.* 133. 138. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 158.

(*e*) DLUGOSS. *pag.* 144, 145. CROMER. *pag.* 527. KOJALOW.

CASIMIR IV. 1454.

ces sortes de graces, Casimir les accordoit ussi agréablement, que si la politique n'y eût oint eu de part, & qu'il ne les eût distribuées u'avec choix, & avec ce discernement qui ho-ore autant celui qui les fait que ceux qui les oivent.

Les (i) Princes d'Allemagne n'apprirent qu'a-ec douleur l'affreuse situation des Teutoniques. s étoient alors assemblés à Ratisbonne, d'où i envoyerent des Ambassadeurs à Casimir. Ils spéroient l'engager à ne pas se prévaloir des ouvemens d'un peuple rebelle, & à se joindre tous les Princes Chrétiens pour faire la guer-e au Turc, & lui enlever ses dernieres con-uêtes.

Les représentations furent assez vives : elles oient même accompagnées de ces menaces, u'on laisse seulement entrevoir, & qui sont d'or-inaire plus sûres que celles qui ne s'annoncent u'avec éclat. On feignoit un prompt armement ans l'Empire : c'étoit pour faire craindre aux Po-onois, qu'on ne détournât sur eux tous les ef-orts qu'on affectoit de vouloir porter sur les nfidéles.

Il étoit aisé d'ébranler Casimir : il n'en étoit as de même de la République. Ferme dans ses ffeins, elle n'eut garde d'abandonner par de vains

ALOW. *Hist. Lituan. pag.* 220.

(f) DLUGOSS. *pag.* 146.

(g) *Id. pag.* 148. CROMER. *ubi suprà.* JOAN. LEON. *Hist. russ pag.* 273. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 182. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1179.

(h) JOAN. LEON. *pag.* 274 STAN. SARNIC. *ubi suprà.*

(i) JOAN. LEON. *pag.* 275. DLUGOSS. *pag.* 150. CRO-MER. *p.* 529 PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Polon. p.* 155

CASIMIR IV. 1454. vains motifs de crainte, des avantages qui devoient bientôt la mettre en état de ne rien appréhender. La sécurité étoit d'autant plus grande, qu'elle n'ignoroit pas combien de temps il falloit à l'Allemagne pour concerter la moindre expédition, & combien il en falloit peu, pour ravir aux Chevaliers ce qu'ils conservoient encore de leurs anciens domaines.

Déja (*a*) les Prussiens avoient investi Marienburg, & leur confiance ne cédoit point à celle de leurs nouveaux maîtres. Ebloüis de leur bonheur, les uns & les autres ignoroient les manœuvres des Chevaliers, qui engageoient (*b*) tous leurs biens pour lever des troupes. La Boheme & la Silésie parurent les plus disposées à leur en fournir. Résolus à ne pas périr sans se défendre, ils n'eurent pas plutôt une armée sur pied, qu'ils la firent avancer jusqu'à Choyniczа.

Casimir surpris de la voir paroître, ne se rassura qu'en la méprisant. Occupé (*c*) du siége qu'il avoit entrepris, il n'osa l'interrompre. Il fit venir des frontieres de ses Etats de misérables vassaux qu'on avoit armés à la hâte. Quoiqu'ils (*d*) fussent plus propres à ravager un pays, qu'à le défendre, il les mena contre les Teutoniques, qui lui apprirent bientôt, que la présomption qui n'a

(*a*) CROMER. *pag.* 527. JOAN. LEON. *Hist. Pruss. p.* 272. DLUGOSS. *pag* 144.

(*b*) *Id. pag* 152. JOAN. LEON. *pag.* 275. CROMER. *p.* 530.

(*c*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *ubi supra.*

(*d*) JOAN. LEON. *pag.* 276.

(*e*) DLUGOSS. *pag.* 156. HENELII AB HENNENFELD *Annal. Sil. f. pag.* 333. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag* 220, 221. CROMER. *pag.* 531. PAST. AB HIRTERBERG. *Flor.*

ès nulle part, réuſſit encore moins à où l'on demande pourtant de l'auda- excuſe même la fierté ; & qu'un en- jamais plus redoutable, que lorſqu'il qu'on ne daigne pas le reſpecter. La des Polonois fut entiere : tout leur illé, & le nombre des priſonniers fut s grand, que ceux mêmes qui fu- roient d'autre moyen d'échapper au ue de mettre bas les armes & de ſe ſcrétion.

CASIMIR IV. 1454.

avoit été à la bataille ; mais il s'étoit y faire les fonctions de ſoldat. Le il avoit fait paroître n'étoit pas le lui eût fallu pour être malheureux é. Il eut beſoin (*f*) que les Grands ſoutinſſent dans la réſolution de ne donner la Pruſſe, & de continuer une ils ſentoient bien que les Teutoniques nt faire long-temps avec le même

rat ſe cottiſa pour faire de nouvelles (*g*) Nobles, tous les Eccléſiaſtiques t à fournir chacun la moitié de leurs Le Roi ſe ſoumit lui-même à cette alut à la nation autant que des vic- toi-

. 160. HERBURT DE FULSTIN. *p.* 182. *vers.* IC. *Annal. Pol. pag.* 1180.
SS. *pag.* 161. CROMER. *p.* 532. JOAN LEON.

. 282, 283. DLUGOSS *pag.* 182. 193, 194. IRTENBERG *Flor. Pol. p.* 160 HERBURT. DE g. 183. *vers.* CROMER. *pag.* 537, 538. STAN. 1180.

toires; elle lui servit à acheter Marienburg.

CASIMIR IV. 1456. Les Chevaliers (*a*) ne pouvant payer les troupes qu'ils avoient dans cette ville, elles se soulevèrent, forcerent les Chevaliers d'en sortir, & offrirent aux Polonois de la leur vendre au prix de ce qui leur étoit dû : ils (*b*) demandoient 476000. florins. C'étoit peut-être trop pour le temps de leur service; mais ils prétendoient qu'on récompensât leur zéle, & croyoient faire grace en l'appréciant.

1457. Ce marché conclu, il ne resta plus rien aux Chevaliers, de la Souveraineté qu'ils s'étoient arrogée. On (*c*) les fit conduire eux & leur Grand-Maître, Louis Erlichausen, jusqu'aux frontieres de la Prusse, d'où ils se répandirent dans toutes les Cours d'Allemagne, qu'ils connoissoient disposées à leur donner du secours. Les plaintes que leur arrachoient leurs malheurs soutenoient mal l'idée qu'on s'étoit faite de leur courage. Au lieu (*d*) de cette douleur sage & modeste que l'honneur excite, on ne voyoit en eux qu'une aigreur brutale, telle que l'intérêt la fait naître dans les cœurs les plus bas. Ils ne parloient, ils ne rougissoient que de leurs pertes, & ils croyoient ne pouvoir se faire estimer dans leurs disgraces, que par les injures grossieres qu'ils vomissoient contre les Polonois.

Des

(*a*) CROMER. *pag.* 532. 534. DLUGOSS. *pag.* 172. JOAN. LEON *pag.* 278. 281. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. XII. Cap. XX. pag.* 283.

(*b*) JOAN. LEON. *pag.* 284. DLUGOSS. *pag.* 185. 194. 198. 203 207. CROMER. *pag.* 541. PAST. AB HIRTENB. *Fior. Pol. pag.* 161 ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. I. p.* 113. *& Tom. II. pag.* 129. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 184.

STAN.

Des raiſons de politique engagerent à leur pardonner tout ce que la bienſéance déſapprouvoit dans leur conduite. Leurs clameurs réveillerent plus que jamais la jalouſie des Allemands, qui (*e*) leur fournirent les moyens de diſputer les Etats qu'on leur avoit enlevés, & les exhorterent à les ruiner, s'il ne leur étoit pas poſſible de les reprendre. CASIMIR IV. 1457.

On vit dès-lors, & durant pluſieurs années, tout ce que la guerre la plus vive & la plus opiniâtre peut cauſer de troubles & de malheurs dans un pays. Les vaincus ſe faiſoient craindre juſques dans leurs défaites. Les combats rapportoient de l'honneur ſans aucun avantage: il n'en étoit point qui valût le ſang qu'il avoit couté. Les (*f*) villes à tout moment changeoient de maîtres. L'habitant déſolé ne rencontroit partout que des ennemis; n'ayant que des jours pénibles à haſarder, il les ſacrifioit indifféremment à l'un & à l'autre parti. Il ſuivoit au haſard la fortune des armes, toujours plus inquiété des biens qu'il oſoit ſe promettre, que des malheurs même qu'il étoit contraint d'eſſuyer.

Les Polonois (*g*) s'épuiſoient pour ſoutenir cette guerre, & ils étoient d'autant plus à plaindre, qu'ils ſe mettoient hors d'état d'acquérir des pays plus juſtement dûs, & beaucoup plus conſidérables, que celui qu'ils s'opiniâtroient à re-

STAN. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1180.
(*c*) JOAN. LEON. *pag.* 284.
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 207.
(*e*) ALB. KRANTZ. *Wandal. Lib. XII. Cap.* 20. *pag.* 282.
(*f*) DLUGOSS *pag.* 215, 216. CROMER. *p.* 542. 543. 545.
(*g*) *Id. p.* 544. DLUGOSS. *p.* 165. 170. 175. 182. 194. 219.

CASIMIR IV. recouvrer. Ladiſlas, (*a*) Roi de Hongrie & de Boheme, venoit de mourir à peine (*b*) âgé de
1457. dix-huit ans, & ſur le point d'épouſer une fille de Charles VII. Roi de France. Il ne laiſſoit point de poſtérité, & Caſimir (*c*) par le mariage qu'il avoit contracté depuis peu avec Eliſabeth, ſœur (*d*) cadette de ce Prince, avoit droit à la ſucceſſion de ſes Etats.

1458. Malheureuſement pour lui, les (*e*) brigues avoient prévalu en Hongrie pour le fils d'Huniade; & la Boheme ne pouvoit ſe donner un Souverain, que du conſentement de Podiebradski, aux volontés de qui elle étoit aſſervie. Les négociations furent inutiles. Il n'y avoit que la force qui pût mettre Caſimir en poſſeſſion des thrônes qu'il réclamoit; mais à peine avoit-il alors

(*a*) *Id. pag.* 217. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. V. pag.* 42. CROMER. *pag.* 460. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. VIII. pag.* 500. ÆN. SYLV. *Cap. LXIX. pag.* 75.

(*b*) PAUL. STRANSK. *Reſp. Bohem. pag* 358. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 335, 336. ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. XI. Cap* 33. *pag.* 307. *& Wandal. Lib XII. Cap.* 36. *pag.* 291. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. Lib. XXIX. pag.* 278

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 121. 126. 212. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. Lib. XXIX. pag.* 274. BONFIN. *rer. Ungar. pag.* 504. CROMER. *pag.* 519. 523. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ pag.* 331, 332.

(*d*) *Id. pag.* 323.

(*e*) *Id. pag.* 337. DLUGOSS. *pag.* 220. BONFIN. *Decad. III. Lib. IX. pag.* 509.

(*f*) DLUGOSS *pag.* 187, 188. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 334. ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. IX. Cap.* 35. *pag.* 308. *& Wandal. Lib. XII. Cap.* 21. *pag.* 283. STAN SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1180. BONFIN. *Decad. III. Lib. VIII. pag.* 488. *& ſeqq.*

(*g*) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. centur. V. p.* 40 JOAN. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. Lib. XXIX pag.* 276. Cette victoire fut remportée le 6. Août, & ce fut pour en conſerver

alors assez de troupes pour soumettre la Prusse, malgré le penchant qui l'avoit entraînée à se donner à lui. CASIMIR IV. 1458.

Les Hongrois touchés des services qu'Huniade leur avoit rendus, avoient crû, sans doute, ne pouvoir les reconnoître, qu'en élevant sa famille au plus haut degré d'honneur où il lui fût possible d'arriver. Ce (*f*) grand homme, l'année même de sa mort, avoit battu une (*g*) armée de 150000. Infidéles. Près de trente mille de ces barbares avoient péri dans le combat; & leur chef, Mahomet II. à qui Constantinople n'avoit pû résister, avoit été contraint de lever précipitamment le siége de Belgrade.

Ladislas qui vivoit encore alors, & qui retiroit presque lui seul tout le fruit de cette victoire,

le souvenir, que Caliste III. qui tenoit alors le siége de Rome, institua la fête de la Transfiguration. PETR. DE REWA. *ubi suprà*. Huniade faillit à perdre tout le mérite de cette action mémorable. Un Religieux qui étoit dans son armée, fut aussi jaloux du bonheur de ce Héros, que l'eût pû être un de ses Officiers Généraux le plus ambitieux & le plus habile. Jean Capistran, Observantin, s'attribua tout l'éclat de cette journée, dans les lettres qu'il en écrivit au Pape & à ses amis. Il ne faisoit même aucune mention d'Huniade. Ce Religieux mépriſoit le monde, prêchoit & pratiquoit la pénitence, & il aimoit la gloire; & une sorte de gloire peu convenable à son état: mais c'est que l'orgueil est la derniere passion qui meurt en nous; & il est bien rare, qu'avec tous nos efforts, notre coeur, comme un vase indocile sous la main de l'ouvrier, ne prenne une autre forme qu'on ne veut lui donner: *Amphora cœpit institui: currente rotâ cur urceus exit?* HORAT. *de Art. Poët. vers.* 21. Jean Capistran a été canonisé par Alexandre VIII. en 1690. ÆN. SYLV. *Hist. Boïem. Cap. LXV. pag.* 72. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silef. pag.* 334. Voyez Mém. Hist. d'AMELOT DE LA HOUSSAIE, *Tom. II. pag.* 431, 432.

CASIMIR IV. 1458. re, n'en fut pas plus disposé à rendre justice aux fils de ce héros, lorsqu'après (a) son décès ils voulurent se mettre en possession de ses vastes domaines. Ce Prince (b) craignit que semblables à leur pere, qui l'avoit toujours tenu comme enchaîné dans une ennuyeuse oisiveté, ils ne vouluſſent s'arroger les plus brillantes fonctions du thrône. Il sçavoit que l'opulence donne d'ordinaire plus de crédit que les talens, & qu'un pouvoir n'a presque plus de bornes, quand les richesses, qui le procurent, sont accompagnées du mérite qui le soutient. Le Roi priva ces jeunes gens de leur héritage; & pour se mettre à l'abri de leur vengeance, dont (c) il ne put arrêter les premiers transports, il (d) fit trancher la tête à l'aîné, & conduire le second à Vienne, avec ordre de l'enfermer dans une étroite prison.

Celui-ce, nommé Matthias, eût peut-être bientôt éprouvé le sort cruel de son frere, s'il n'en eût été préservé par un (e) événement des plus singuliers. Ladislas mourut subitement, empoi-

(a) DLUGOSS. *pag.* 199. BONFIN. *rer. Ungar. pag.* 495.

(b) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. pag.* 41.

(c) Le fils aîné d'Huniade, nommé Ladislas, n'ignorant point que le Roi ne l'avoit dépouillé de ses biens, que par l'instigation du Comte de Cilcy, ennemi déclaré de feu son pere, appella ce Comte en duel. Ladislas étoit déja blessé, & continuoit pourtant à se battre, lorsque quelques Hongrois qui survinrent, tomberent tout-à-coup sur son ennemi, & le mirent à mort. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silef. pag.* 335. ÆN. SYLV. *Hist. Boïem. Cap. LXVI pag.* 73. DLUGOSS. prétend que Ladislas ayant attiré le Comte de Cilcy dans une embuscade, le fit assassiner par ses gens. *pag.* 200.

(d) ÆN. SYLV. *Cap. LXVIII. pag.* 74. DLUGOSS. *pag.* 202. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. pag.* 41. HENELII AB HENNENFELD. *ubi supra.* JOAN. DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib.*

oiſonné (*f*) par une femme qu'il avoit aimée, qui ne pouvoit lui pardonner le mariage qu'il pit prêt de contracter ; & (*g*) Matthias du fond un cachot, d'où il n'eſpéroit de ſortir que pour re traîné au ſupplice, monta ſur le thrône d'où voit partir l'arrêt de ſa mort. CASIMIR IV. 1458.

Ce fut ainſi qu'une injuſte & exceſſive cruau- devint un obſtacle aux prétentions du Roi de ologne. La pitié qu'eurent les Hongrois du alheureux ſort des fils d'Huniade, leur fit ou- ier ce qui étoit dû à l'auguſte famille de leurs rniers Rois. Auſſi Caſimir eut toujours regret thrône dont il devoit hériter, & il ne put ſe nſoler d'y voir un jeune homme ſans naiſſan- , & qui n'étoit redevable de l'excès de ſon nheur, qu'à l'excès même de ſon infortune. Les ſentimens des Bohemes pour Podiebrads- lui cauſerent bientôt un nouveau ſurcroît de uleur. C'étoit (*b*) en vain que le Roi de Fran- les ſollicitoit en faveur d'un (*i*) de ſes fils, & it offroit de joindre à leurs Etats le Duché de Luxem-

. XXIX. *pag.* 277. BONFIN. *rer. Ungar. pag.* 498.
e) HENERII AB HENNENFELD. *pag.* 338. STAN. SAR- . *Annal. Pol. pag.* 1180.
f) HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 336. PETR. DE WA, *pag.* 42. DUBRAV. *pag.* 279.
g) PETR. DE REWA. *ubi ſupra.* ALB. KRANNZ. *Wan- Lib. XII. Cap.* 36. *pag.* 291. DLUGOSS. *pag.* 220.
h) *Id. pag.* 221. Hiſt. de France par DANIEL. *Tom. IV.* . 226. 228. *Amſterd.* 1720. CROMER. *pag.* 540.
i) On ne ſçait pour lequel Charles VII. demandoit la ronne de Boheme ; ſi c'étoit pour Charles, ſon cadet, il chériſſoit beaucoup, ou pour Louis Dauphin, depuis uis XI. afin de l'éloigner, & de fixer ſon naturel in- et & factieux. DUBRAV. *Hiſt. Boiem. pag.* 280, 281. NIN. *Decad. III. Lib. VIII. pag.* 504. ÆN. SYLV. *Hiſt. em. Cap. LXXII. pag.* 78.

CASIMIR IV. 1458. Luxembourg, qui étoit paſſé au pouvoir du Duc de Bourgogne, & que le feu Roi Ladiſlas avoit prétendu lui appartenir par droit de ſucceſſion. Ses propoſitions ne furent non plus reçuës que celles qu'il daignoit y joindre dans (*a*) le cas que les Bohemes ne vouluſſent aucun des Princes ſes enfans pour Roi. Charles VII. s'engageoit à faire épouſer à celui des fils du Roi de Pologne qu'il leur plairoit d'élire, la Princeſſe qui avoit été promiſe à Ladiſlas; ou bien encore, s'ils aimoient mieux faire tomber leur choix ſur une fille de Caſimir, il conſentoit de donner à cette Reine un de ſes fils en mariage; & quelle que fût dans ces deux cas la détermination de ces peuples, il prétendoit reſter toujours dans l'obligation de leur garantir le Duché, dont il ſe faiſoit fort de les rendre maîtres.

Un plus grand intérêt, dont on ne parloit point, étoit ſeul capable de faire réuſſir les deſſeins de la France. Il eût fallu qu'elle eût promis aux Huſſites de ne pas les troubler dans leurs erreurs. Ce fut le moyen qu'employa Podiebradski. Huſſite (*b*) lui-même, il eut bientôt gagné juſqu'aux ſuffrages de ceux qui ne l'étoient point, & (*c*) qui dans les derniers ſoulevemens ayant uſurpé des biens de l'Egliſe, étoient comme aſſûrés de ne les point rendre ſous

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 222.

(*b*) *Id. pag.* 221. 295. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. Lib. XXX. pag.* 281. BONFIN. *rer. Ungar. Decad III. Lib. VIII. pag.* 504. ÆN. SYLV. *Hiſt. Boïem. Cap. LXXII. pag.* 78.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 222.

(*d*) *Id. pag.* 223. HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 339. 40. CROMER. *pag.* 546. DUBRAV. *pag.* 282.

sous un regne qui devoit être celui de l'injustice & de l'irreligion. CASIMIR IV. 1458.

Il (*d*) n'y eut que les Siléſiens qui refuſerent d'obéir à Podiebradski, lors même qu'ils eurent appris ſon (*e*) couronnement & ſes liaiſons avec l'Empereur, qui (*f*) avoit eu la complaiſance de le reconnoître.

Réſolus de ſe ſouſtraire à ſon pouvoir, tous (*g*) les Princes, tous les Ordres de Siléſie voulurent ſe donner à Guillaume, Duc de Saxe, beaufrere de Caſimir. Mais ce Prince ayant dédaigné leur ſoumiſſion, ſoit par la crainte qu'il avoit des Bohemes, ſoit par les eſpérances qu'il fondoit ſur (*h*) le mariage d'une de ſes filles avec un des fils du nouveau Roi; il n'y avoit pas lieu de douter, que toujours ennemis déclarés de Podiebradski, ces Princes & leurs ſujets ne priſſent la réſolution de ſe remettre ſous l'obéiſſance des Polonois. Caſimir n'eût point manqué d'appuyer leur révolte, irrité qu'il étoit lui-même d'une élection qui achevoit de lui ravir tout ce qu'il avoit droit d'eſpérer d'une ſucceſſion des plus légitimes.

Podiebradski ſentit le danger où il étoit de perdre une des portions les plus conſidérables de ſon Royaume. Il (*i*) ſe hâta d'envoyer une Ambaſſade à Caſimir. Il lui fit dire, que s'il étoit

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 224. HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 339.
(*e*) *Id. pag.* 340, 341.
(*f*) *Id. pag.* 339.
(*g*) *Id. pag.* 340.
(*h*) DLUGOSS *pag.* 233. CROMER. *p.* 549. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1181.

CASIMIR IV. 1458. étoit monté ſur le thrône de Boheme, c'étoit uniquement pour n'avoir pû réſiſter aux prieres des Grands & du peuple, qui durant le temps de ſa régence s'étoient faits une habitude de lui obéir; qu'il ſentoit parfaitement le peu de droit qu'il avoit de commander à une nation, qui n'avoit pû ſans injuſtice refuſer ſes ſuffrages aux plus proches parens du feu Roi Ladiſlas; qu'il reconnoiſſoit le Roi de Pologne & ſes enfans pour les vrais héritiers de ce Prince, & qu'il prétendoit leur remettre ſes Etats à ſa mort, au préjudice même de ſes propres fils, qu'il feroit conſentir à n'y jamais prétendre. Son unique ſoin, ajoutoit-il, ſeroit de cultiver en tout temps une liaiſon intime avec la Pologne, de l'aider même dans toutes ſes guerres, & ſur-tout dans celle de Pruſſe, où il s'offroit de mener lui-même des troupes qu'il entretiendroit à ſes dépens.

Ces ſentimens étoient trop généreux pour être ſinceres. Caſimir ſçavoit par lui-même que la morale des Princes étoit beaucoup moins auſtere que Podiebradski ne l'affectoit. Il ſentit les ruſes de cet uſurpateur, mais il feignit de ne les pas connoître. La Pruſſe lui tenoit au cœur; il ne crut pas devoir en abandonner la conquête pour celle d'un Royaume qu'il étoit preſque aſſûré de ne pouvoir acquérir. Il accepta les propoſitions du Roi de Boheme, comme il eût fait celles d'un Prince tout dévoüé à ſes intérêts. Il l'exhorta ſeulement à être fidéle à ſes paroles; pour l'y engager, il (*a*) refuſa bientôt après

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 246. CROMER. *p.* 548. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 341. NEUGEBAV. *Hiſt. Pol.*

d'écouter les propoſitions des habitans de Dantzick, qui demandoient ſérieuſement à rentrer ſous ſon empire. CASIMIR IV.

Tous ſes ſoins ſe tournèrent dès-lors vers les chevaliers Teutoniques, qui ne ceſſoient de balancer ſes efforts, & qui dans la pluſpart des combats rendoient la valeur des Polonois inutile, ſans avoir eux-mêmes d'autre gloire que de n'être défendus avec ſuccès. Caſimir avoit peu de talens pour la guerre. Ses ſujets lui imputerent les malheurs qu'ils y eſſuyoient. Les murmures éclaterent. Ne pouvant les appaiſer, le Roi ſe crut en danger de perdre la couronne: il prit de fauſſes meſures pour ſe la conſerver. 1459.

Obligé de tenir une Diette à Petrikow, il (*b*) s'y rendit qu'avec une nombreuſe eſcorte de gens armés, moins propres à étouffer une ſédition qu'à la faire naître. Les Nobles du Palatinat de Cracovie, ſurpris de cette nouveauté, prirent auſſi les armes, & n'entrerent dans la ville que comme dans un camp ennemi. On fut quelque temps à s'obſerver dans la premiere aſſemblée de la Diette. Chacun par une aſſûrance affectée vouloit ſe faire craindre, & ſe fit craindre en effet. On prit bientôt le parti le moins dangereux; & avec cette hardieſſe toujours ſûre de plaire dans une République, ou qu'on n'oſe du moins y déſapprouver, Jean Rythwienski, Staroſte de Sendomir, rompit le ſilence, & s'adreſſant au Roi, lui reprocha tous les déſordres qui regnoient dans l'Etat depuis ſon avénement à

Dl. pag. 352.

(*b*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 247. CROMER. *ubi ſupra.*

CASIMIR IV. 1459.

à la couronne. Il (*a*) n'oublia ni les impôts dont il ſurchargeoit les villes & les campagnes, & qu'il n'employoit point à leur véritable deſtination, ni la (*b*) maniere odieuſe dont il rendoit la juſtice, ni ſon aveugle penchant pour la Lithuanie, qu'il vouloit toujours aggrandir aux dépens de la nation. „ Et quel eſt donc, s'écria le Staroſte, „ quel eſt le mérite de ces peuples, que vous „ nous préférez, & qui aſſujettis à notre em- „ pire, mais fiers de l'appui que vous leur prê- „ tez, voudroient ceſſer de nous avoir pour „ maîtres, ou nous rendre nous-mêmes leurs „ vaſſaux? Ils ont trahi vos peres, ils vous ont „ trahi vous-même; & vous les aimez! Sentez „ du moins, ajoûta-t-il, ce qu'ils ont toujours „ été, & ce que nous ſommes. N'eſt-ce pas „ nous, qui avons tiré le Roi votre pere de „ l'obſcurité où il vivoit dans un pays barbare, „ qui l'avons fait connoître à tout l'univers par „ l'éclat de ſes victoires? Et combien ces vic- „ toires ne nous ont-elles pas couté? Que de „ ſang n'avons-nous pas répandu pour mettre „ votre frere ſur le thrône de Hongrie? Et „ vous-même, à qui devez-vous la gloire de „ nous commander, & celle que vous venez „ d'acquérir dans nos guerres avec les Teutoni- „ ques? Quelle eſt donc aujourd'hui, continua „ Rythwienski, la récompenſe de nos ſervices, „ & quelle peut-être déſormais notre ſoumiſ- „ ſion à vos loix?"

Caſi-

(*a*) DLUGOSS. *pag* 248.

(*b*) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 548, 549. NEUGEBAV. *pag.* 353. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 161, 162. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1181, 1182.

Caſimir fut d'autant plus irrité de ce diſcours, qu'il ne pouvoit le contredire, & il vit bien que c'étoit déja lui refuſer tout hommage, que de délibérer ſi l'on devoit encore lui obéir. CASIMIR IV. 1459.

Ce qui le touchoit le plus, c'étoit l'infidélité des Lithuaniens qu'on lui avoit rappellée. Il (c) étoit vrai en effet que ces peuples, qu'il chériſſoit uniquement, avoient formé depuis peu le deſſein de ſe donner un autre maître. Il avoit fallu que Caſimir qui n'oſoit ſe promettre de les retenir par la terreur des armes, eſſayât de les gagner à force d'argent. Il eut le bonheur d'appaiſer leur révolte, mais il ne l'éteignit point; & il ne lui reſtoit guères plus de raiſon de ſe fier à des ſujets qui l'avoient trahi, qu'ils n'en avoient eux-mêmes d'eſtimer un Prince qui avoit été contraint de les acheter.

Le Roi continuoit pourtant à les aimer malgré leur perfidie. Il ne rougiſſoit que du blâme que lui attiroit cet aveugle attachement Ainſi que la pluſpart des hommes, qui ont plus de diſpoſition à s'unir aux perſonnes qui ne les aiment point, qu'à chérir celles qui les aiment plus qu'ils ne veulent, Caſimir ne pouvoit haïr les Lithuaniens tout ingrats qu'ils étoient; & il avoit de la peine à ſupporter les Polonois, qui ne croyoient pas l'aimer, s'ils ne lui reprochoient hardiment tout ce qui leur déplaiſoit dans ſa conduite.

Ce fut ſans doute pour leur ôter les impreſſions

(c) CROMER *pag.* 539. DLUGOSS *pag.* 191. 201. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. Lib. V. pag.* 224. NEUGEBAV. *Hiſt. Pol. Lib. IV. pag.* 347.

1459. ſions qu'avoit fait ſur eux le diſcours de Rythwienski, qu'il ſe propoſa d'engager les Lithuaniens à ſe joindre aux troupes de la Couronne qui faiſoient la guerre aux Chevaliers. Ses ſoins furent inutiles. Mais voulant approfondir les motifs de la réſiſtance de ces peuples, il s'apperçut que (*a*) leur deſſein étoit de s'emparer de la Podolie, pendant qu'il employoit toutes ſes forces pour ſoumettre la Pruſſe à ſes loix.

Ce projet fut à peine connu, que la République ne ſongea plus qu'à faire ſa paix avec les Teutoniques. Pie II. (*b*) s'étoit ſouvent entremis pour la procurer ; mais (*c*) le long ſéjour qu'il avoit fait dans l'Empire avant que de monter ſur le Siége de Rome, l'avoit rendu trop favorable aux Allemands.

1462. C'étoit en vain que Caſimir & pluſieurs autres Princes, voulant ſe prévaloir du deſir (*d*) qu'il avoit d'armer contre les Turcs les Puiſſances de l'Europe, le (*e*) ſollicitoient vivement de transférer les Chevaliers dans l'iſle de Tenedos, où ſelon l'eſprit de leur inſtitut, ils auroient

(*a*) KOJALOWICZ. *pag.* 223. 225. DLUGOSS. *pag.* 329. CROMER. *pag.* 552. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 189. *vers.*

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 305. 313. 315. 326.

(*c*) *Id. pag.* 252. CROMER. *pag.* 550. Ce Pape étoit originaire de Sienne, de la famille des Picolomini, & s'appelloit Æneas Sylvius. Il avoit été Secretaire de l'Anti-Pape Felix. V. & enſuite de l'Empereur Fréderic III. Nous avons de lui une Hiſtoire de Boheme, où il ne paroît pas fort ami des Polonois ; & un Ouvrage qu'il fit durant le Concile de Baſle, par lequel il s'efforçoit de prouver que le Concile eſt au-deſſus du Pape. Cet écrit ne l'empêcha point de parvenir à la Thiare ; mais preſque auſſitôt il rétracta tout ce que contenoit ce Livre, & en fit un nouveau pour conſtater la ſupériorité du Pape ſur le Concile.

DLUGOSS.

soient pû faire tête aux Infidéles, & les empêcher de pénétrer plus avant sur les terres de la Chrétienté. Le Pontife ne cessoit de rebuter tout ce qui lui paroissoit contraire aux intérêts des Teutoniques, & jamais il ne se démentit à leur égard, que lorsqu'il (*f*) consentit à lever l'excommunication qu'il avoit d'abord lancée contre les Prussiens, pour les obliger à renoncer à toutes leurs liaisons avec la Pologne. CASIMIR IV. 1462.

Une partialité si marquée étoit plutôt un obstacle à la paix, qu'un moyen de la faire accepter aux deux partis qui se faisoient la guerre. Elle augmentoit sur-tout la fierté des Chevaliers. Ils ne commencerent à se méfier de leurs succès, qu'à la mort de Pie II. & lorsque (*g*) l'Evêque de Varmie, Paul Legendorff, outré de l'obstination du Grand-Maître à épuiser la Prusse pour se la conserver, eût embrassé le parti des Polonois, & leur eût cédé les villes de Heilsberg, de Braunsberg, de Frauenburg, & toutes les places fortes de ses domaines.

Le temps étoit venu, où les Chevaliers devoient expier leur orgueilleuse brutalité & tous 1466.

les

DLUGOSS. *pag.* 234. Il étoit Evêque de Varmie, lorsqu'il fut fait Pape. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'attachement qu'il avoit pris & qu'il conserva toujours pour les Teutoniques. JOAN. LEON. *Hist. Pruss Lib. VI. pag.* 287.

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 250. 252. 330. 356. KOJALOWICZ. *pag.* 231. CROMER. *pag.* 575. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silef. p.* 341. ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. XII. Cap. I. pag.* 310. *& Wandal. Lib. XII. Cap. XXV. p.* 285.

(*e*) CROMER. *p.* 550. DLUGOSS. *p.* 253. JOAN. LEON. *Hist. Pruss. pag.* 292.

(*f*) CROMER. *loc. cit.* DLUGOSS *pag.* 252.

(*g*) *Id. pag.* 360. CROMER. *pag.* 585. JOAN. LEON. *pag.* 308. NEUGEBAVER. *pag.* 379.

CASIMIR IV. 1466. les crimes qui deshonoroient leur état de Religieux, & qui aviliſſoient même le titre de Souverains, qu'ils avoient acquis par leurs brigandages. Des (a) échecs preſque irréparables qu'ils eſſuyerent en même-temps, les contraignirent enfin de fléchir, & de rendre à la Pologne au-delà même de ce qu'ils en avoient démembré, depuis leur établiſſement dans une partie de la Pruſſe.

Par (b) un traité fait à Thorn, ils reſtituerent au Royaume, le Duché de Poméranie & les Diſtricts de Culm & de Michalow, qui (c) en étoient démembrés depuis 180. ans. Ils (d) lui céderent auſſi les villes de Dantzig, de Marienburg & d'Elbing, & tout ce qui compoſe aujourd'hui la Pruſſe Royale. Ils ne retinrent pour eux que l'autre moitié de la Pruſſe; & encore ne leur fut-elle accordée, qu'à condition qu'ils la tiendroient en fief de la Pologne, & que chaque nouveau Grand-Maître qu'ils éliroient dans la ſuite, viendroit lui-même en perſonne en prêter hommage au Roi & au Sénat.

Ce fut ainſi que finit une guerre, qui (e) à ne la compter que depuis douze ans, ou environ, qu'elle avoit été renouvellée, coutoit plus d'un million de florins aux Pruſſiens, beaucoup plus aux Teutoniques, infiniment plus aux Polo-

(a) JOAN. LEON. *pag.* 308. 312. DLUGOSS. *pag.* 363. 372, 373. 380. CROMER. *pag.* 586, 587. 590. 592. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan pag.* 233. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 190. *& ſeqq.* NEUGEBAVER. *pag.* 380. 383, 384 STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1184.

(b) CROMER. *pag.* 593. DLUGOSS. *p.* 385. STAN. SARNIC. *pag.* 1185.

De vingt & un mille villages, que con- CASIMIR
la Praſſe, il n'en reſtoit que trois mille IV.
qui n'euſſent point été incendiés. Plus de 1466.
000. hommes portant les armes avoient péri
les combats; & combien d'habitans im-
és à l'avarice & à la cruauté du ſoldat ami,
nnemi? Ce ne fut pourtant qu'à ce prix
les Polonois rentrerent en poſſeſſion d'une
ie de leurs domaines. Et quelle proportion
roit-il entre une ſi mince acquiſition & de ſi
ades pertes?

le-là vinrent auſſi (*f*) les murmures de quel-
Sénateurs, qui déſapprouvoient la paix qu'on
it hâté de conclure. Ils ne la croyoient pas
avantageuſe à l'Etat; mais toute la nation
it peut-être achevé de s'épuiſer, avant de
ouver l'heureux moment dont elle avoit ſçu
uſage.

(*f*) DLUGOSS. *pag.* 386. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom.* g. 114. HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. I. Cap. VII.* 195.
) DLUGOSS. *pag.* 388. NEUGEBAVER. *pag.* 385. JOAN. M. *pag.* 312.
) *Id. pag.* 314.
) DLUGOSS. *pag.* 391, 392. CROMER. *pag.* 595. NEUAVER. *Hiſt. Pol. p.* 386. JOAN. LEON. *Hiſt. Praſſ. p.* 314.

LIVRE XV.

Depuis 1466. *juſqu'à* 1492.

CASIMIR IV. An. 1466.

IL ne convenoit qu'aux Lithuaniens d'avoir regret à une guerre qui eût pû leur rendre plus aiſée la conquête de la Podolie, qu'ils vouloient enlever aux Polonois. Leur inquiétude augmenta la ſécurité de la République, qui comptoit jouir paiſiblement du repos qu'elle venoit de ſe procurer.

Rien n'étoit capable de le troubler, que (*a*) les demandes importunes des troupes déja licenciées, & qui vouloient être payées des (*b*) arrérages qui leur étoient dûs. Il (*c*) fallut ordonner de nouveaux ſubſides pour les ſatisfaire, & indiquer une Diette pour y faire conſentir les diverſes Provinces de l'Etat.

Toutes vouloient ſe diſpenſer de contribuer, encore aux frais d'une guerre qui (*d*) ne laiſſoit preſque aucune reſſource à leurs plus preſſans beſoins. On n'étoit plus dans ces temps de troubles, où les événemens imprévûs exigeoient qu'on

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 403. 409.

(*b*) Ces arrérages montoient à 270000. Ducats d'or. *Id. pag.* 410.

(*c*) JOAN. LEON. *pag.* 317. CROMER. *pag.* 602. NEUGEBAYER.

donnât avec une ſorte de prodigalité ce CASIMIR
n'eût dû accorder qu'avec une ſage éco- IV.
, On prétendit alors examiner la néceſſité 1466.
axe, & régler la maniere de la lever.
ns ce deſſein on ne voulut plus que la
: fût compoſée indifféremment de tous les
es qui avoient droit de s'y trouver. Cha-
e) Palatinat réſolut d'y envoyer deux Dé-
qu'il auroit choiſis, & qui chargés de ſes
ctions ſeroient autoriſés & gênés en mê-
emps dans leurs ſuffrages. Ce ne devoit
être comme auparavant une aſſemblée con-
l'hommes iſolés, & qui n'ayant à répon-
perſonne de leur conduite, pouvoient ne
: d'autres idées que celles que leur inſpi-
leur propre intérêt. On ſe propoſoit un
grès de gens d'honneur & de probité, &
n'euſſent d'autre fonction que d'être des é-
fidéles des ſentimens qu'on leur auroit
iés.
: ſuccès de cette Diette, qui dura d'autant
is qu'elle fut tranquille, étonna toute la Po-
:. On ne pouvoit comprendre, qu'avec la
ne autorité & des lumieres différentes, cha-
y eût montré le même zéle pour le bien
ic. On remarquoit que les contradictions
ne qui s'y étoient élevées, n'avoient ſervi
une plus parfaite réunion des cœurs & des
ns. On attribua ce bonheur, juſqu'alors in-
nu, à la nouvelle façon dont on avoit con-
voqué

:R. *pag.* 391. DLUGOSS. *pag.* 431.
Id. pag. 403.
PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 164.

CASIMIR IV. 1466.

voqué cette assemblée, & (a) l'on résolut de n'en plus tenir que par Députés. On appella ces Envoyés, *Nonces Terrestres*, & il fut décidé qu'ils entreroient désormais dans tous les détails du Gouvernement, & qu'ils seroient dans l'Etat comme les Tribuns du peuple à Rome, ou comme les Ephores chez les Lacédémoniens.

Cet établissement si sage en apparence, ressembloit néanmoins à ces ouvrages de l'art qui manquent presque toujours par la justesse des proportions, qui seule en fait tout le mérite. Quel rapport en effet entre le pouvoir qu'on accordoit à ces Nonces, & celui dont le Sénat avoit joui jusqu'alors? Dans le cas même d'une parfaite égalité entre ces deux Ordres, n'avoit-on pas à craindre que le nouveau ne l'emportât bientôt sur l'ancien? Les honneurs que l'on défere ne vont presque jamais au-delà des bornes qu'on leur prescrit; mais le pouvoir que l'on donne, respecte rarement celles où l'on prétend le contenir. Celui des Nonces, d'abord si grand dès leur institution, le devint encore plus dans la suite; & l'on a toujours douté depuis, s'ils ne sont pas plus nuisibles à l'Etat qu'ils ne lui sont utiles.

Je ne puis omettre ici ce que des Polonois même en ont écrit, malgré les préjugés de leur nation. „ Ces (b) Nonces, disent-ils, en sont „ venus jusqu'à ne plus reconnoître d'autre au- „ torité que la leur. Ils se regardent comme le „ pre-

(a) NEUGEBAVER. *pag.* 392. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1185.

(b) CROMER. *pag.* 602.

premier Ordre de la République. Au lieu de se contenter de balancer la puissance du chef & des premiers membres, ils l'anéantissent; & l'on diroit qu'ils ne viennent dans nos Congrès que pour faire échoüer les desseins du Roi, même sans raison, & pour contrarier les avis du Sénat, par le seul motif de donner des preuves de leur indépendance. CASIMIR IV. 1466.

„ Cette hardiesse vient peut-être moins de leur ambition, que de la connivence, ou de la paresse de quelques-uns de nos Rois, qui par intérêt ou par lâcheté leur ont laissé briser le frein qui les empêchoit d'abuser de leurs forces. Les (c) Sénateurs eux-mêmes loin de resserrer leur crédit travaillent à l'étendre; & les jugeant aussi utiles à leurs desseins, que faciles à se laisser corrompre, ils s'en servent pour fomenter les divisions, ou pour les éteindre; pour appuyer les projets de nos Rois, ou pour les contredire; pour opprimer leurs ennemis, ou pour favoriser leurs créatures. C'est par eux qu'ils soumettent tout à leurs sentimens, & qu'ils viennent à bout de ce qu'ils ne pourroient ni n'oseroient faire eux-mêmes sans encourir la jalousie des mauvais citoyens, ou l'indignation des vrais zélateurs de la patrie.

„ Rien (d) ne seroit sans doute plus avantageux, continuent-ils, que la puissance des Nonces, telle qu'on eut d'abord dessein de l'établir. Ils ne s'occuperoient qu'à entretenir

„ entre

(c) *Vid. vit. Petr. Kmitha. Cap. V. in calce.* DLUGOSS. *pag.* 1614, 1615.

(d) CROMER. *pag.* 603.

CASIMIR IV. 1466.

„ entre les Rois & le peuple une intelligence ſi
„ parfaite, que l'autorité royale ne penchât point
„ vers la dureté, ni la liberté populaire vers la
„ licence; mais les paſſions l'emportent ſur la
„ juſtice, & les intérêts particuliers ſur le bien
„ de l'Etat; l'imprudence prévaut ſur le bon
„ ſens, l'ignorance ſur le ſçavoir, la préſomp-
„ tion ſur la ſageſſe; les plus bruyans, les plus
„ coleres, les plus hautains font taire la raiſon
„ & en impoſent au mérite.

„ De-là les troubles, les ſéditions, les guer-
„ res civiles, l'oppreſſion de la liberté; & dans
„ le ſein même de la République preſque au-
„ tant de Républiques différentes, qui aiſées à
„ détruire les unes par les autres, ſemblent an-
„ noncer la ruine entiere de celle où elles ſe
„ ſont formées, & que l'on reconnoît à peine
„ en la voyant ſans force, ſans défenſe & preſ-
„ que ſujets.

„ Aurions-nous donc, ajoutent-ils, un ſort
„ plus heureux que la République Romaine?
„ Elle ne dût ſes malheurs qu'aux factions des
„ Tribuns, qui ſous prétexte d'être les pro-
„ tecteurs de ſes loix, voulurent en devenir les
„ arbitres, & la réduiſirent enfin à plier ſous le
„ joug d'un de ſes citoyens, & à ne trouver
„ preſque plus de ſalut que dans ſa perte même."

Telle étoit autrefois la façon de penſer de quelques Polonois habiles politiques; & tel eſt encore

(a) *Id. pag.* 597. DLUGOSS. *pag.* 405. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 394. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 164. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 203. *vers.*

(b) DLUGOSS. *pag.* 394. CROMER. *pag.* 598. JOAN. DUBRAV. *Hiſt. Boiem. Lib. XXX. pag.* 282.

core aujourd'hui le langage des ſujets de la nation les plus éclairés. Ils voudroient que Caſimir n'eût jamais permis l'établiſſement des Nonces. Mais ce Prince ne connoiſſoit ni ſes intérêts, ni ceux de la République; & s'il eut quelque bonheur dans le cours de ſon regne, il ne le dût qu'aux circonſtances des temps, & au malheur des Etats voiſins, qui ſe virent contraints d'implorer le ſecours de ſes armes. CASIMIR IV. 1466.

Ainſi (*a*) les Catholiques de Boheme, perſécutés par leur nouveau Roi, eurent recours à lui, & voulurent même, à l'exemple des Pruſſiens, ſe ſoumettre à ſon empire. Paul II. nouvellement parvenu à la thiare, le (*b*) preſſoit vivement de répondre à leurs deſirs. Les Polonois lui devoient leur paix avec les Teutoniques. C'étoit (*c*) Rudolphe, Evêque de Lavant en Carinthie, qui l'avoit procurée; & ce Légat n'oublioit rien pour engager le Prince & ſes ſujets à déthrôner Podiebradski, qui (*d*) après avoir juré à ſon avénement à la couronne de prendre en main les intérêts de la Religion, avoit trahi ſes ſermens, & n'employoit ſon pouvoir qu'au ſoutien & à la propagation de l'héréſie. 1467.

Rudolphe (*e*) ne ceſſoit de repréſenter au Roi, que ſa gloire, ſon intérêt, celui de ſes peuples, le bien de ſes enfans, l'honneur de l'Egliſe, demandoient qu'il s'emparât de la Boheme, qu'il avoit ſeul droit de poſſéder. Il lui faiſoit voir les Siléſiens, le (*f*) Pape, tous les Cardinaux, la

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 383. 385. CROMER. *pag.* 587. 593.
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 399. JOAN. DUBRAV. *ubi ſupra.*
(*e*) DLUGOSS. *pag.* 394.
(*f*) *Id. pag.* 395. 408.

CASIMIR IV. 1467. la pluſpart des Etats, prêts à lui fournir des ſecours d'argent & de troupes pour la lui faire conquérir.

Déja même les Princes de l'Empire s'étoient déclarés contre Podiebradski, en (*a*) refuſant d'admettre ſes Miniſtres à la Diette de Nuremberg ; & le Pape venoit de porter contre lui une (*b*) ſentence de dépoſition, qui le privoit non-ſeulement de tous les droits & de tous les honneurs du thrône ; mais de tous les biens même qu'il avoit eus juſqu'alors. Cette Bulle l'excommunioit comme un relaps qui ne méritoit plus de grace. Elle diſpenſoit les Bohemes de leurs ſermens de fidélité, & leur ordonnoit de regarder ce Prince, ſes enfans, toute ſa poſtérité même comme dégradés & incapables de poſſéder aucune dignité.

Les armes que la Cour de Rome venoit d'employer, devoient ſans doute rendre plus aiſé le projet où elle vouloit engager la Pologne ; mais (*c*) la paix de Caſimir avec les Chevaliers n'étoit pas encore bien affermie ; & la nation craignoit d'entreprendre une nouvelle guerre à la veille de voir rallumer celle qu'elle avoit eû tant de peine à étouffer. Elle conſeilla à Caſimir de s'en tenir à ſes conventions avec le Roi de Boheme, & de feindre du moins de les garder, juſqu'à ce qu'il pût avec moins de danger faire valoir ſes droits ſur les Etats de ce Prince.

Ce

(*a*) *Id. pag.* 396.

(*b*) *Id. pag.* 398, 399. CROMER. *pag.* 595. HENELII AB HENNENFELD. *Annal Sileſ. pag.* 345. Voyez cette ſentence tout au long dans DLUGOSS *p* 400. ALBERT KRANTZ. *Wandal. Lib. XII. Cap.* 36. *p.* 291. DUBRAV. *Hiſt. Boiem. Lib.*

Ce parti ſi ſage fut long-temps combattu par CASIMIR
s Bohemes, ennemis de l'uſurpateur. Ils (*d*) IV.
ıvoyerent une Ambaſſade à Caſimir, pour le 1467.
ier d'accepter leurs hommages; & bientôt a-
ès oubliant ſes refus, ou croyant les vaincre
ı affectant de les oublier, ils (*e*) s'aſſemblerent
Iglaw; & l'ayant choiſi pour Roi, ou l'un
: ſes fils à ſa place, ils lui firent offrir le di-
lôme de cette élection.

C'étoit le Pape qui les avoit engagés à la fai-
:, croyant ce moyen le ſeul propre à fléchir
obſtination de Caſimir. Auſſi (*f*) ordonna-t-il
ı même-temps à ſon Légat Rudolphe, de ne
:mettre aux Polonois la Bulle qui confirmoit
ur paix avec les Teutoniques, qu'à condition
ue le Roi, ou celui de ſes fils qu'il voudroit
référer aux autres, accepteroit le thrône que
s Bohemes venoient de lui déférer.

Cette eſpéce de perſécution ſi loüable en ap-
arence, étoit auſſi cruelle en effet qu'eût pû
être celle d'un ennemi, jaloux du bonheur de
ı Pologne. Il falloit que Caſimir, avec des for-
es épuiſées, entreprît de déthrôner un Prince
ıu'il avoit déja reconnu; ou qu'il ſe réſolût à
oir les Teutoniques reprendre les armes, inci-
és peut-être par ceux mêmes qui s'étoient en-
remis pour les leur faire poſer. Rien ne put ce-
endant ébranler ſa conſtance, ou pour mieux
dire,

Lib. XXX. pag. 286. BONFIN. rer. Ungar Decad. IV. Lib.
l. pag. 549.
(*c*) DLUGOSS. pag. 406. CROMER. pag. 597.
(*d*) Id. ibid. DLUGOSS. pag. 405.
(*e*) Id. pag. 407. CROMER. pag. 598.
(*f*) DLUGOSS. pag. 408.

CASIMIR IV. 1497. dire, celle de la nation; & (a) le Pape fut contraint d'avoir recours au Roi de Hongrie, qui n'ayant aucun droit ſur les Etats de Podiebradski, conſentit néanmoins à les uſurper ſur le Roi de Pologne lui-même, à qui ils devoient naturellement appartenir.

1468. Il (b) eſt vrai qu'il envoya notifier à Caſimir par l'Evêque d'Olmutz, que la Cour de Rome l'avoit chargé de porter la guerre en Boheme; & que n'ayant d'autre deſſein que de la lui ſoumettre, ou à ſes enfans, il le prioit de joindre à ſes troupes toutes celles qu'il pourroit mettre ſur pied. Sur-tout, il le raſſûroit ſur les craintes qu'il eût pû avoir d'une expédition malheureuſe. Le Pape, lui diſoit-il, avoit publié une croiſade contre Podiebradski; & de toutes parts il lui arrivoit des renforts ſi conſidérables, qu'il ne prévoyoit aucune peine à vaincre, ni par conſéquent aucune gloire à acquérir.

Le (c) point le plus ſecret & le plus important de cette Ambaſſade, étoit d'engager Caſimir à donner ſa fille aînée en mariage au (d) Roi de Hongrie, & ſa cadette au Prince Maximilien, fils de l'Empereur Frédéric.

Rien n'étoit mieux concerté pour l'avantage des deux Souverains qui propoſoit ces alliances. Matthias craignoit les prétentions du Roi de Pologne & de ſes fils, ſur la Hongrie; & Frédéric n'ignoroit point les droits qu'ils avoient ſur l'Autriche,

(a) *Id. pag.* 421. CROMER. *pag.* 600. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. pag.* 286. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV. Lib. I. p.* 548, 549. *& Lib. II. pag.* 559.

(b) DLUGOSS *&* CROMER. *ubi ſuprà.*

(c) DLUGOSS. *pag.* 422.

riche, dont il s'étoit emparé de nouveau dès la mort du jeune Roi Ladiſlas, ſon couſin. Il importoit à l'un & à l'autre, que Caſimir les laiſât paiſibles poſſeſſeurs de leurs Etats. CASIMIR IV. 1468.

Dans cette vûe, ils vouloient lui perſuader que ni lui, ni ſes fils ne pouvant jamais s'en rendre maîtres, il auroit du moins par le mariage de ſes filles, la ſatisfaction de les voir deſtinés à des Princes de ſon ſang, & à ſes propres fils même, ſi Matthias & Maximilien venoient à décéder ſans enfans.

Quelques ſéduiſantes que fuſſent ces propoſitions, elles n'en impoſerent point aux principaux membres de l'Etat, que Caſimir avoit appellés pour concerter avec eux ſa réponſe. Il (*e*) dit à l'Evêque, que ne pouvant diſpoſer de ſes troupes, il auroit ſoin à la premiere Diette d'informer la République des deſſeins des Hongrois contre Podiebradski; qu'en attendant il le chargeoit d'aſſurer Matthias, & tous les Princes ſes alliés, quels qu'ils puſſent être, qu'il n'avoit point renoncé à ſes droits ſur la Boheme, & qu'il ſçauroit la diſputer à quiconque oſeroit s'en emparer au préjudice de ſes enfans.

A l'égard des mariages propoſés, il dit que Matthias dès ſon avénement au thrône, ayant fait pluſieurs ſortes d'hoſtilités contre les Polonois, & (*f*) encore tout nouvellement attaqué ſans ſujet le Prince de Moldavie, allié & vaſſal

(*d*) Il avoit épouſé en premieres nôces Catherine, fille de Podiebradski. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ.* pag. 337. CROMER. *pag.* 541.

(*e*) DLUGOSS. *pag.* 423.

(*f*) *Id. pag.* 417. *& ſeqq.* CROMER. *pag.* 600.

CASIMIR IV. 1468. sal de la couronne, il étoit surprenant qu'il voulût tout d'un coup devenir le gendre d'un Prince dont il s'étoit jusqu'alors déclaré l'ennemi; qu'il devoit commencer par réparer les dommages causés à la République, & qu'elle verroit ensuite s'il convenoit aux intérêts des deux Royaumes de lui accorder la Princesse qu'il demandoit à épouser.

Attentif à tout ce qui se passoit en Pologne, Podiebradski fut bientôt instruit des sentimens de Casimir pour le Roi de Hongrie. Il fit de nouveaux efforts pour le mettre entierement dans ses intérêts, & crut y réussir en lui donnant les plus grandes marques de confiance. Il (*a*) affecta de le choisir pour médiateur entre Rome & ses sujets. Il le pria de le réconcilier avec le Saint-Siége, lui promit de réparer tous les torts dont le Pape l'accusoit, lui protesta derechef, qu'oubliant ses propres enfans, il vouloit assûrer le thrône à celui des fils de Casimir que ce Prince choisiroit lui-même. Il tâcha enfin de lui persuader qu'ayant disposé depuis peu les Bohemes à donner les mains à ce projet, il ne tenoit qu'au Roi & à la République d'envoyer des Députés pour le voir confirmer par une Diette générale.

1469. Cependant (*b*) il mena ses troupes contre les Hongrois, qui déja assemblés en Autriche, où ils

(*a*) *Id. pag.* 601. DLUGOSS. *pag.* 424.
(*b*) *Id. pag.* 427. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV. Lib. II. pag.* 553.
(*c*) *Id pag.* 558.
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 439. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silef. pag.* 348.
(*e*) DLUGOSS. *ubi suprà.* CROMER. *pag.* 601.

aient joints à l'armée de l'Empereur, ſe oient de lui ravir toutes ſes Provinces. Il oit qu'en tremblant l'union de Fréderic Matthias. Elle lui faiſoit mal augurer du de ſes armes ; mais (*c*) cette union étoit ſincere qu'il ne la croyoit. L'Empereur offert du ſecours au Roi de Hongrie que trahir. Il (*d*) vouloit s'emparer de la Bo- & de la Hongrie même ; & c'étoit un bon- our Podiebradski d'avoir affaire à des en- diviſés d'intérêts. CASIMIR IV. 1469.

noiſſant la méfiance qui eſt ſi ordinaire les Princes, il ſe raſſûra bientôt ſur les rs dont il ſe croyoit menacé. Matthias it les deſſeins de ſon allié, & mit tous s à le tromper, comme s'il n'eût eû que moyen de ſe garantir de ſa perfidie. Il noit de ſubjuguer les Moraves : il (*f*) les a de gré ou de force à le choiſir pour & (*g*) tournant auſſitôt vers la Siléſie, il reconnoître pour Souverain de tout le pays. ré de ces démarches faites ſans ſon aveu, reur ſe propoſa de ſe joindre à Caſimir es rendre inutiles. Ceux (*h*) mêmes qui t donné leurs ſuffrages au nouveau Roi, lerent pas à s'en repentir, par la crainte urent des armes de la Pologne. De (*i*) ſon

d. pag. 606. DLUGOSS. *pag.* 441. DUBRAV. *Hiſt. Lib. XXX. pag.* 287. BONFIN. *rer. Ungar. pag.* 557.
LUGOSS. *pag.* 442. HENELII AB HENNENFELD.
).
LUGOSS. *pag.* 444.
. *ibid.* CROMER. *pag.* 606. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lig.* 236. HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 349.

CASIMIR IV. 1469.

ſon côté Podiebradski voulant intéreſſer cette Puiſſance à le maintenir ſur le thrône, fit élire pour ſon ſucceſſeur Uladiſlas, fils aîné de Caſimir.

Les (a) conditions de ce choix ſi long-temps promis, & ſi peu attendu, étoient que Podiebradski gouverneroit l'Etat juſqu'à ſa mort; que ſa femme & ſes fils ne ſeroient jamais troublés dans la poſſeſſion des Principautés qu'il leur avoit cédées; que Caſimir le ſerviroit dans toutes ſes guerres, & dans celles même que le Pape pourroit lui ſuſciter; & qu'enfin, pour mieux cimenter l'union entre les deux Royaumes, Uladiſlas épouſeroit ſa fille Ludimille, quoiqu'elle n'eût encore que onze ans.

Tous ces articles paroiſſoient favorables au Roi de Boheme, & néanmoins il ne les propoſoit qu'à regret. Son (b) deſſein avoit toujours été de conſerver le thrône dans ſa famille, & il ſe voyoit contraint d'y appeller un Prince, qui ayant droit d'y monter, devoit regarder la ceſſion qui lui en étoit faite, comme une juſtice qu'on n'avoit pû lui refuſer.

Ce (c) ne fut auſſi qu'avec une eſpéce d'indignation, que Caſimir & les Grands de ſon Royaume apprirent les conditions que Podiebradski vouloit leur impoſer. Ils ne pouvoient s'imaginer qu'il oſât faire la loi au légitime héritier de ſes Etats, dans le temps même que s'en avoüant l'uſurpateur, il conſentoit à les lui rendre: ſur-tout, ils avoient en horreur le mariage d'Ula-

(a) DLUGOSS *pag.* 445. 452.
(b) CROMER. *pag.* 595. DUBRAV. *pag.* 289.
(c) CROMER. *pag.* 606. DLUGOSS. *pag.* 446.

l'Uladiſlas avec la fille d'un hérétique ; & plus ncore, la néceſſité où il prétendoit les mettre e faire la guerre au Saint-Siége, que la Réli- ion leur avoit appris à reſpecter. CASIMIR IV. 1469.

Ces ſentimens étoient juſtes, mais ils ne pou- oient manquer d'offenſer Podiebradski ; & il toit dangereux de les lui marquer. Le parti le lus convenable étoit de lui donner une de ces éponſes ambiguës, qui laiſſent toujours la li- erté de refuſer ce qu'on paroiſſoit d'abord a- oir intention de promettre. Ce fut auſſi l'avis u Sénat, qui avoit pris ſur lui de régler les dé- arches de Caſimir dans une affaire, où ce rince ne pouvoit montrer plus de ſageſſe & habileté, qu'en paroiſſant ſe défier de ſes pro- res lumieres.

Quelque adroite cependant que fût la répon- e des Polonois, il étoit difficile que le Roi de oheme, un des plus fins politiques de ſon ſié- le, ne s'apperçût qu'on cherchoit plûtôt à é- uder, qu'à accepter ſes demandes. Mais com- e il attendoit du temps & du bonheur de ſes rmes, un changement à ſa ſituation, il n'étoit as fâché que Caſimir n'eût point agréé ſur le hamp la couronne qu'il lui offroit, & les con- itions qui euſſent d'abord ôté à ſes ſujets la li- erté d'en diſpoſer pour un autre.

Il ne craignit de nouveau, que lorſqu'il ap- 1670. rit que Frédéric avoit envoyé un Ambaſſadeur la République. C'étoit (*d*) Raphaël Leſzczyns- ki,

(*d*) *Id pag.* 455. CROMER. *pag.* 609. HENELII AB HEN- ENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 350. STAN. SARNIC. *Annal. olon. pag.* 1185. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 396.

CASIMIR IV. 1470. ki, Polonois de naiſſance, & auſſi accrédité dans ſa patrie par le rang qu'y avoient occupé ſes ancêtres, qu'eſtimé à la cour de Vienne par l'éminence de ſes talens. Ce Miniſtre, un des favoris de l'Empereur, avoit ordre d'engager ſa nation à une alliance avec ce Prince, autant contre Podiebradski, que contre le Roi de Hongrie, qui malgré (*a*) la défection des Moraves & des Siléſiens, & malgré (*b*) les malheurs qu'il venoit d'eſſuyer dans un combat avec les Bohemes, ſe flattoit toujours de parvenir à les gouverner.

Frédéric (*c*) ſe plaignoit hautement de l'ingratitude & de la perfidie de Matthias. Il exhortoit la République à ne jamais s'allier avec ce Prince, ſi elle ne vouloit s'expoſer aux plus noires trahiſons. Il paroiſſoit moins irrité contre Podiebradski; mais (*d*) il n'en vouloit à l'un & à l'autre, que pour ſe rendre maître de leurs Etats; & il ne recherchoit l'amitié des Polonois, que pour les faire ſervir à augmenter ſa puiſſance, dans le temps qu'ils ne le croiroient occupé que des intérêts de leur nation.

Ce deſſein n'étoit pas aiſé à pénétrer: l'Ambaſſadeur chargé de le faire réuſſir, l'ignoroit lui-même. Podiebradski, malgré ſa pénétration, n'y voyoit que la perte de ſon thrône, ſans même aucun égard aux conditions auxquelles il l'avoit offert; & Matthias, qui depuis ſa brouillerie avec l'Empereur, avoit de la peine à faire tête

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 444.
(*b*) *Id. pag.* 449.
(*c*) *Id. pag.* 456. CROMER. *loc. cit.*
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 460.
(*e*) *Id. pag.* 464. CROMER. *pag.* 612. NEUGEBAVER. *p.* 398.

bohemes, n'eſpéroit plus de les forcer CASIMIR
noître pour Roi. La conſternation de IV.
Princes étoit un nouveau motif de 1470.
Caſimir, qui auſſi aveuglé ſur les reſ-
s'ils pouvoient trouver dans leurs mal-
e ſur les ſuites de l'alliance qui lui é-
ſée, diſpoſoit déja des Etats de Po-
, & ne doutoit pas que la Hongrie
pliât bientôt ſous ſes loix.

as étoit celui qui avoit le plus à 1471.
il étoit le principal objet de la hai-
édéric. Il prit auſſi le parti qui con-
mieux à ſes intérêts. Il (*e*) rechercha
u Roi de Boheme. On vit alors avec
ilité les Princes les plus hautains chan-
on les beſoins, d'humeur & de ca-

ux Rois que l'ambition & la Religion
oient diviſés malgré leur ancienne al-
onſentirent tout d'un coup à ſe réunir
ouveau traité. L'orage qui les menaçoit
it moins dangereux, s'ils travailloient
rt à s'en défendre. Matthias ſe fit aſſu-
ône de Boheme, en promettant de n'y
u'après la mort du Prince qui l'occu-
s'engagea de lui rendre ſon fils aîné, qu'il
t fait priſonnier en Moravie; il s'obli-
e de donner à ce fils ou la Siléſie, ou
vie en Souveraineté; & au cas qu'il
vînt

PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. Lib. III. ag.* 165.
GOSS. *pag.* 447. HENEL. AB HENNENFELD. *p.*
DUBRAV. *Hiſt Boïem. Lib. XXX. pag.* 288.

CASIMIR IV. 1471.

vînt à mourir ſans poſtérité, il déclara que les enfans de celui qui lui avoit cédé la couronne, auroient ſeuls le droit de la porter après lui.

Cet accord ſi déſavantageux à la Pologne, auroit eu lieu, ſans doute, ſi la mort eût laiſſé le temps à Podiebradski de le faire approuver par ſes ſujets. Il (a) mourut à cinquante & un ans, après un régne ſi court & ſi agité, qu'il ſembloit moins regner en effet qu'achever tous les jours de regner & de vivre.

La ſucceſſion à ſon thrône ne regarda plus que les Bohemes, qui furent long-temps à s'accorder ſur le choix d'un Souverain. Les uns (b) étoient portés pour Uladiſlas, les autres pour le Roi de Hongrie; pluſieurs avoient en vûe l'Empereur; quelques-uns le fils de Podiebradski. Matthias s'étoit avancé avec environ 9000. hommes, pour déterminer les ſuffrages en ſa faveur. Ses menaces indiſpoſerent ceux mêmes que (c) ſes préſens avoient déja corrompus. Uladiſlas (d) fut nommé, & peu de temps après (e) reçû & couronné à Prague, ſans aucune oppoſition de la part des Hongrois.

Quel-

(a) DLUGOSS. *pag.* 465. PAUL. STRANSK. *Reſp. Boem. Cap. VIII. pag.* 359. CROMER. *pag.* 612. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 351. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 399. DUBRAV. *pag.* 289. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV. Lib. II. pag.* 559.

(b) DLUGOSS. *ubi ſuprà.* PAST. AB HIRTENBERG. *pag.* 165, 166.

(c) BONFIN. *ubi ſuprà.*

(d) DLUGOSS. *pag.* 466. ALB. KRANTZ. *Wandal. Lib. XIII. Cap.* 5. *pag.* 296. BONFIN. *pag.* 562.

(e) DLUGOSS. *p.* 469. HENEL. AB HENNENFELD. *p.* 352.

(f) *Id. ibid.*

Quelque envie qu'ils euſſent de ſoutenir les CASIMIR
its de leur Souverain, que le (*f*) Pape appuyoit IV.
mme les ſeuls légitimes, ils (*g*) n'oſerent remuer 1471.
ant 7000. cavaliers & 2000. fantaſſins Po-
ois, qui avoient eu ordre d'accompagner U-
iſlas pour lui frayer le chemin au thrône. Ils
ne tarderent même pas à retourner dans leur
s, où il s'étoit allumé une ſédition que Mat-
as devoit ſe preſſer d'éteindre.

Epuiſés (*i*) par les contributions qu'il avoit
lu payer pour la guerre de Boheme, & par les
ravages que les Turcs avoient faits durant ce
nps ſur les frontieres du Royaume; les pre-
iers de l'Etat s'étoient déterminés à déthrô-
r leur Roi, & à mettre à ſa place le jeune
ince Caſimir, ſecond fils du Roi de Pologne.
Archevêque de Strigonie, l'Evêque de Cinq-
gliſes, pluſieurs autres Grands ne demandoient
Sénat que des troupes qu'ils ſe (*l*) chargeoient
ême d'entretenir.

Vingt (*m*) mille hommes furent commandés
ur mener le jeune Prince en Hongrie. Leur
pédition ne fut point heureuſe. Matthias eut (*n*)
le

(*g*) *Ibid.* DLUGOSS. *pag.* 468. CROMER. *pag.* 613. HER-
URT. DE FULSTIN. *pag.* 106. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. Lib.*
XXI. pag. 290.

(*h*) CROMER. *ibid.* NEUGEBAVER. *Hiſt. Polon pag.* 400.
LUGOSS. *pag.* 471. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV. Lib.*
I. pag. 564.

(*i*) DLUGOSS. *p.* 470. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. p.* 240.

(*k*) CROMER. *pag.* 614. DLUGOSS. *p.* 261. 323. 454. 463.

(*l*) *Id. pag.* 470.

(*m*) BONFIN. *pag.* 566.

(*n*) DLUGOSS. *pag.* 471. PETR. DE REWA. *rer. Hun-*
r. Centur. V. pag. 43. HENELII AB HENNENFELD. *pag.*
52. BONFIN. *pag.* 565.

CASIMIR IV. 1471. le temps de prévenir leur arrivée. A force d'argent & de promeſſes, il regagna l'amitié des confédérés; & (a) marchant à la rencontre de Caſimir, qui privé de tout ſecours ne pouvoit ſe ſuffire à lui-même, & que ſes propres ſoldats abandonnoient par lâcheté, il l'obligea de ſe retirer, & dedaigna même de le pourſuivre.

1473. Il ſe propoſoit un plus grand deſſein; c'étoit de ſe rendre maître de la Boheme, ne fût-ce que pour ſe venger de la guerre que les Polonois avoient oſé porter dans ſes Etats. Le Pape Sixte IV. ſucceſſeur (b) de Paul II. venoit (c) de le réconcilier avec l'Empereur, dans l'eſpérance de lui voir joindre ſes forces à celle de l'Allemagne, qu'il ſe flattoit d'avoir diſpoſée à attaquer les Turcs. Il s'agiſſoit d'enlever à Mahomet tout ce qu'il avoit uſurpé ſur les Chrétiens depuis la priſe de Conſtantinople.

Ce Sultan, plus hardi & plus heureux qu'aucun de ſes prédeceſſeurs, avoit (d) achevé de ſubjuguer la Morée, conquis (e) la Boſnie & (f) l'Albanie, envahi (g) l'iſle de Négrepont, malgré les Vénitiens qui avoient entrepris de la défendre. Il (h) avoit emporté ſur les Génois la

(a) *Id. pag.* 567. DLUGOSS. *pag.* 473. 477. CROMER. *pag.* 615.
(b) *Id. pag.* 614. DLUGOSS. *pag.* 472.
(c) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſia. p.* 352. DLUGOSS. *pag.* 487.
(d) Hiſt. de l'Emp. Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom. II. pag.* 16.
(e) *Id. pag.* 20. DLUGOSS. *p.* 322. CROMER. *pag.* 572.
(f) Hiſt. de l'Emp. Othom. *pag.* 21, 22.
(g) *Id. pag.* 23. DLUGOSS. *pag.* 460.
(h) Hiſt de l'Emp. Othom. *pag.* 27.

ville de Caffa, & ſoumis toute la Cherſoné- CASIMIR
Taurique: mais (*i*) il venoit d'être battu ſur IV.
bords du Pruth par le Woiewode de Mol- 1472.
vie; & actuellement il portoit (*k*) toutes ſes
rces contre Uſſum Caſſan, Roi de Perſe, qui
ulant le chaſſer de l'Aſie mineure, lui (*l*) a-
it déja pris les villes de Trébizonde & de Si-
pe, & avec un corps prodigieux de Tartares
il avoit joint à ſes troupes, craignoit moins
l'attaquer, que de ne pas avoir aſſez de gloi-
à le vaincre.

Les conjonctures ne pouvoient être plus fa-
rables pour reprendre ſur ce barbare les Pro-
ces de l'Europe, dont il s'étoit emparé. Il
it même à préſumer, ce qui (*m*) arriva bien-
t après, qu'une fois dégagé du Roi de Per-
, il retomberoit avec plus d'audace ſur les
hrétiens, & que pouſſant auſſi loin qu'il le
urroit le ſuccès de ſes armes, il viendroit dans
ſein même de l'Italie, eſſayer de la mettre
us le joug.

Il paroiſſoit naturel de chercher à vaincre par
rpriſe un ennemi que la force ſeule ne pouvoit
mpter. Mais ni l'Empire n'étoit prêt à re-
uer, ni les Hongrois ne jugeoient à propos
de

(*i*) *Id. pag.* 28.
(*k*) *Id. pag.* 16. 24, 25. LEUNCLAV. *Hiſt Muſul. Tart. lib. XV. pag.* 587, 588. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV. lib. II. pag.* 558.
(*l*) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 352. DLUGOSS. *pag.* 481. CROMER *pag.* 616.
(*m*) Hiſt. de l'Emp. Othom. *pag.* 29. ALB. KRANTZ. *Saxon. Lib. XII. Cap. XXVII. pag.* 328. *& Wandal. Lib. III. Cap. XIX. pag.* 303. DLUGOSS. *pag.* 487. CROMER, *pag* 617.

CASIMIR IV. de hâter les malheurs de leur patrie, pour prévenir des dangers encore éloignés. Frédéric,
1472. Prince (a) foible & timide, n'avoit consenti à faire sa paix avec Matthias, que parce qu'il le voyoit plus affermi que jamais sur le thrône de Hongrie; & Matthias (b) n'avoit accepté l'amitié de Frédéric, que pour l'empêcher de secourir la Boheme, qu'il prétendoit asservir à ses loix.

1473. Ce (c) Prince eut bientôt mis une armée sur pied pour attaquer Uladislas & Casimir en même-temps. Ses premieres hostilités n'étonnerent point le Roi de Pologne. Il se flattoit du secours de l'Empereur. Il (d) espéroit du moins de le porter à reconnoître Uladislas pour Roi de Boheme, & à ne pas différer de recevoir l'hommage que le nouveau Roi s'offroit de lui rendre en qualité d'Electeur.

La crainte des armes de Matthias, qui (e) avoit répandu sur les frontieres de l'Autriche une foule d'avanturiers destinés d'abord contre les Infidéles, & prêts à le servir au premier commandement, ne permit pas à Frédéric de renoncer sitôt à son alliance avec la Hongrie. Occupé d'ailleurs (f) du dessein de faire épou-

ser

(a) ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. XI. Cap.* 30. *pag.* 304. *& Cap.* 32. *pag* 306. *& Cap.* 33. 307. *& Lib. XIII. Cap.* 17. *pag.* 344. *& Wandal. Lib. XIII. Cap. I. pag.* 293. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV. Lib. IV. pag.* 587.

(b) DLUGOSS. *pag.* 487. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesia. pag.* 353.

(c) DLUGOSS. *pag.* 488. CROMER. *pag.* 618.

(d) *Id. pag.* 619. DLUGOSS. *pag.* 492. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Silef pag.* 354.

(e) DLUGOSS. *pag.* 499. CROMER. *ubi supra.*

à l'Archiduc Maximilien, ſon fils, l'héri- CASIMIR.
te de Bourgogne, il ne penſoit alors qu'à IV.
rendre à Trêves, où le Duc Charles, pere 1437.
la Princeſſe, devoit ſe trouver autant pour
iter avec lui du mariage projetté, que pour (g)
igager à ériger ſes Etats en Royaume, ou
comme l'ont dit quelques Hiſtoriens, à le
er Roi des Romains & Vicaire de l'Empire.
Ce ne fut qu'au retour de ce Voyage, qui
ût pour aucun de ces Princes le ſuccès qu'ils
d attendoient, que (i) l'Empereur indiqua une
Diette à Nuremberg, ou de l'avis des Electeurs
& de tous les Princes d'Allemagne il déclara U-
ldiſlas légitime poſſeſſeur du thrône de Boheme.

Cette déciſion (k) long-temps attendue, étoit 1474.
ans le fond plus honorable qu'utile. Elle ne
ervit auſſi qu'à irriter l'ambition de Matthias.
l (l) fit de nouveaux efforts contre les Polo-
ois, qui s'étoient déja mis en campagne; &
es efforts furent heureux. Caſimir (m) n'avoit
as le talent de réprimer la licence de ſes trou-
es. Trop ſouvent elle lui arracha des mains,
es avantages que le Hongrois n'oſoit ſe promet-
re du petit nombre de ſes ſoldats.

Tout

(f) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 500. ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. XII. Cap.* 11. *pag.* 317. *& Wandal. Lib. XIII. ap.* 10. *pag.* 299.
(g) Hiſtoire de France, par DANIEL. *Tom. IV. p.* 332.
(h) DLUGOSS. *pag.* 500. *Reſp. & Stat. Imper. Rom Germ.* ag. 336. ALB. KRANTZ. *ubi ſuprà.*
(i) DLUGOSS. *pag.* 501.
(k) *Id. pag.* 499.
(l) *Id. pag.* 503. 506.
(m) *Id. pag.* 510. 520. CROMER. *pag.* 623. 626. HENEL. IN HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 355.

Tout engageoit l'Empereur à prendre parti dans cette guerre. Il l'eût fait ſans doute, s'il n'eût (*a*) été obligé de s'oppoſer au Duc de Bourgogne, qui voulant ſe rendre maître de toutes les places du Rhin depuis Nimegue juſqu'à Baſle, avoit ſaiſi l'occaſion d'un différend qui ne le régardoit point, pour s'emparer de Nuys, enſuite de Cologne, & de proche en proche de tous les pays dont il prétendoit faire les bornes de ſes Etats.

Il (*b*) n'y eut qu'Erneſt, Duc de Saxe, & Jean, Electeur de Brandebourg, qui réſolus à mettre la paix entre Caſimir & le Roi de Hongrie, leverent des troupes, & (*c*) menacerent de les faire ſervir contre celui des deux partis qu'une ſage médiation ne pourroit point engager à poſer les armes. Les fréquens (*d*) malheurs qu'eſſuyoit l'armée Polonoiſe, contribuerent beaucoup au ſuccès de leur entremiſe. Ils (*e*) obtinrent une trêve de deux ans & demi, & ils auroient même étouffé pour jamais cette malheureuſe guerre, ſi (*f*) l'épouſe de Caſimir n'eût re-

(*a*) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſia. pag.* 355. Hiſt. de France, par DANIEL. *Tom. IV. pag.* 333. ALB. KRANTZ. *Saxon. Lib. XII. Cap.* 12 *pag.* 318. *& Wandal. Lib. XIII. Cap.* 11. *pag.* 299, 300.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 517. *in fine.* CROMER. *pag.* 627. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 354.

(*c*) *Id. pag.* 356.

(*d*) *Id. pag.* 355. CROMER. *p.* 628. DLUGOSS. *pag.* 521

(*e*) HENEL. AB HENNENFELD. *p.* 356. DLUGOSS. *pag.* 522. 523. CROMER. *pag.* 629.

(*f*) *Id ibid.* HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 200. & HENEL. AB HENNENFELD. *ubi ſuprà.* DLUGOSS. *pag.* 5[illegible] Ferdinand I. Roi de Naples & de Sicile, marqua moins de hauteur que la Reine Eliſabeth, puiſque deux ans après il donna en mariage à Matthias, Béatrix d'Arra[illegible]

uſé le mariage de ſa fille Hedwige avec Mat- CASIMIR
as, par la ſeule raiſon qu'elle ne le croyoit pas IV.
ne aſſés grande maiſon pour s'allier à celle de
mari, & à la ſienne propre.

La trêve n'étoit pas encore expirée, que Fré- 1476.
ric ayant fait ſa paix avec Charles de Bour- 1477.
gne, excita (*g*) Caſimir & le Roi de Bohe-
à recommencer la guerre contre Matthias.
adiſlas joignit d'abord ſes troupes à celles de
mpereur; mais le Roi (*h*) de Pologne, me-
cé d'une invaſion du côté de la Siléſie, & (*i*)
ne rupture de la part des Teutoniques, que
Roi de Hongrie avoit mis dans ſes intérêts,
voulut point avoir part à cette entrepriſe. Il
it dangereux d'attaquer un Prince qui s'étoit
nouvellement diſtingué par pluſieurs victoi-
remportées ſur les Turcs. Il paſſa (*l*) le
anube à Presburg, & ayant tout mis à feu &
ang depuis les frontieres de ſes Etats, juſ-
aux montagnes de Baviere, il alla (*m*) mettre
ſiége devant Vienne, & (*n*) contraignit Fré-
déric

ille. DLUGOSS. *pag* 544. CROMER. *pag.* 636. PETR. DE
WA. *rer. Hungar. pag.* 53. DUBRAV. *Hiſt. Boiem. Lib.*
XI. *pag.* 293. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Siles.*
357.

g) DLUGOSS. *pag.* 550. CROMER. *pag.* 637.

h) DLUGOSS. *pag.* 555.

i) *Id. pag.* 557. CROMER. *ubi ſuprà.* NEUGEBAVER.
425. 429.

k) BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. X. pag.* 531.
537.

l) DLUGOSS. *pag.* 560. HENEL. AB HENNENFELD. *p.*
1. CROMER. *pag* 639.

m) DLUGOSS. *pag.* 561. PONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV.*
V. pag. 593. *& ſeqq.* CROMER. *pag.* 639.

n) DLUGOSS. *p.* 562. CROMER. *p.* 640. BONFIN. *p.* 596.

CASIMIR IV. 1477. déric à lui demander la paix. Il en dicta les articles. L'Empereur promit de renoncer au titre de Roi de Hongrie, qu'il s'arrogeoit depuis long-temps, & il donna à Matthias l'inveſtiture de la Boheme, comme (a) il l'avoit déja donnée à Uladiſlas.

1478. 1479. Cette paix fut ſuivie de celle des deux Rois. Il fut (b) convenu qu'Uladiſlas reſteroit maître de la Boheme, & que Matthias ſe réſervant les titres ordinaires aux Souverains de ce Royaume, conſerveroit auſſi les conquêtes qu'il y avoit faites, & ſans la moindre dépendance jouiroit de la Moravie, de la Luſace, & de la Siléſie même, dont on n'excepteroit que les Principautés de Jawer & de Schweidnitz. On ajouta, que les Bohemes ne pourroient recouvrer ces Provinces qu'en payant 400000. écus d'or à Matthias, ou à ſes ſucceſſeurs au thrône de Hongrie; mais que cependant ſi lui ou quelqu'un de ces Princes, venoient un jour par élection, ou autrement, à poſſéder tout à la fois la Hongrie & la Boheme, celle-ci (c) reprendroit ſes Etats aliénés, ſans être obligée de les racheter au prix de la ſomme ſtipulée.

La guerre que ce traité venoit d'éteindre, avoit donné juſqu'alors quelque eſpérance aux Lithuaniens de s'emparer de la Podolie. Ils n'avoient

(a) DLUGOSS. *pag.* 559. CROMER. *pag.* 638. JOAN. DUBRAV. *Hiſt. Boiem. Lib. XXXI. pag.* 290. NEUGEBAVER. *pag.* 416. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 204.

(b) DUBRAV. *pag.* 293. HENELII AB HENNENFELD. *Annal Sileſ.* 361. DLUGOSS. *pag.* 566. 583. CROMER. *p.* 645, 646. NEUGEBAVER. *pag.* 322.

(c) Ce fut ce qui arriva ſous l'Empereur Ferdinand I. Roi de Hongrie & de Boheme en même-temps.

roient jamais perdu ce Palatinat de vûe, dans le deſſein de le joindre à leur Duché. Ce qu'ils n'avoient pas eu le courage d'entreprendre, les Tartares (*d*) l'avoient fait à leur ſollicitation. Ils avoient pénétré dans la Ruſſie, où ils avoient dévaſté plus de cent lieues de pays. La vengeance eſt toujours aveugle. Celle des Lithuaniens montroit plus leur fureur qu'elle n'établiſſoit leurs droits. Ce n'étoit point en ruinant une province qu'ils pouvoient prouver qu'elle leur appartenoit. CASIMIR IV. 1479.

Caſimir, plus coupable, ne s'étoit point oppoſé à cette invaſion; où n'eût-il pas porté ſa lâche complaiſance pour ſes anciens ſujets, ſi les Moſcovites n'avoient réprimé leur orgueil, en leur enlevant une partie de leurs vaſtes domaines?

Ces peuples, qui n'avoient été connus juſqu'alors, même de leurs voiſins les plus proches, que (*e*) par l'Empire que les Tartares exerçoient ſur eux, venoient tout nouvellement d'échapper à leur ſervitude. Ils ne (*f*) devoient ce bonheur qu'au ſage déſeſpoir & à la noble ambition du Duc qui les gouvernoit alors.

Jwan Baſilide, c'étoit le nom de ce Prince, égaloit, s'il ne ſurpaſſoit même celui de ſes ſucceſſeurs que nous avons admiré dans ce ſiécle, & dont j'aurai ſouvent occaſion parler dans les derniers volumes de cette Hiſtoire. Pierre Alexio-

(*d*) CROMER. *pag.* 626. DLUGOSS. *pag.* 572. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 408.

(*e*) Voyez ce que nous avons dit de cette horrible ſujetion, dans la Digreſſion ſur les Tartares *Tom. II. pag.* 249, 250.

(*f*) DLUGOSS. *pag.* 588. CROMER. *pag.* 647. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. p.* 423. HERBURT. DE FULSTIN, *p.* 204.

CASIMIR IV. 1479. Alexiowitz, un des héros de notre temps, avoit hérité d'un thrône depuis long-temps affermi par le deſpotiſme le plus abſolu, peut-être même le plus tyrannique. Ayant trouvé ſes ſujets replongés dans la barbarie, il leur donna une ame & des mœurs. Mais pour réuſſir dans ce projet, il n'eût qu'à commander & à punir; & quel Prince ſçut jamais commander avec plus de hauteur, & punir avec moins de pitié & de clémence? Jwan, né dans l'eſclavage, eut à conquérir ſes Etats & à les ſoumettre. Sans autre ſecours que ſon courage, & dans un temps où il ne pouvoit emprunter des lumieres que de ſon génie, il fit des hommes de ſes ſujets, & preſque auſſitôt des ſoldats de ces nouveaux hommes.

Leurs premiers eſſais à la guerre, lui répondoient de leur valeur (*a*) & leur tint d'abord lieu d'expérience. Il attaqua (*b*) Nowogrod, ville opulente, que Vitolde avoit jointe à ſes Etats, & qui (*c*) payoit alors 100000. roubles par an à la Lithuanie. Celle-ci mépriſoit trop les Moſcovites pour les craindre; ſa folle confiance lui apprit à les reſpecter. Déja (*d*) maître de cette place, le Czar (*e*) le fut bientôt du Duché de Sévérie; il ne voyoit plus devant lui que des cam-

(*a*) Le Duc Jwan ſçut mettre leur valeur à profit. Il conquit les Provinces de Cazan, de Permski, de Juhorski, la Sibérie, la Laponie occidentale, la Bulgarie Aſiatique. Il ſe rendit tributaire une partie de la Suéde, la Livonie, & la Finlande. Il prit aux Lithuaniens plus de 70. forts ou châteaux. CROMER. *pag.* 685. *Vid.* STANISL. LUBIENSKI. *Oper. Poſth de motu civ. Lib. IV. pag.* 155. ALB. KRANTZ. *Wandal. Lib. XIII. Cap.* 21. *pag.* 304. & *Saxon. Lib. XII. Cap.* 16. *pag.* 321.

mpagnes désertes, ou des habitans qui pou- CASIMIR
nt lui résister, fuyoient, même les armes à la IV.
ain, épouvantés du seul bruit de sa marche. 1479.
Le moyen le plus sûr de sauver les Provin-
qui risquoient encore d'être conquises, étoit
bandonner à Jwan celles qu'il avoit déja mi-
sous le joug. Ce fut aussi le parti que prit
asimir. Il prévit dès-lors la fortune de ces
rbares, qu'il ne pouvoit dompter, & ce que
uvoient un jour produire parmi eux des se-
nces de valeur qui ne laissoient pas de ger-
r dans un terrein depuis si long-temps incul-
Il se hâta (*f*) de faire une trêve avec cette
tion, & malgré les murmures de ses sujets,
lui céda par un traité tout ce qu'elle venoit
usurper sur la Lithuanie.
Heureusement Jwan lui-même ne se doutoit
ses talens, ni ne connoissoit ses forces; mais
fit sentir aux peuples voisins ce qu'il pouvoit
reprendre: & il procura du moins un avantage
Lithuaniens; c'est qu'affoiblis par les per-
qu'ils avoient faites, ils n'oserent plus se re-
ller contre les Polonois, & reconnurent en-
que l'union de leur Duché avec le Royau-
, étoit le plus sûr garant de leur gloire & de
r repos.

Ils

b) Les Moscovites l'appellent Nowogrodwielki, c'est-
ire, la grande Nowogrod, elle est située sur la riviere
Wolchow. GUAGNIN. *Tom. II. p.* 190.
c). CROMER. *pag.* 627.
d) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. p.* 247.
e) *Id. pag.* 255, 256. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom.*
pag. 183. CROMER. *pag.* 655.
f) *Id. p.* 648. KOJALOWICZ. *pag.* 249. NEUGEBAVER.
Pol. pag. 424. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 115.

CASIMIR IV. 1472. Ils eurent bientôt ſujet de s'applaudir de ces nouveaux liens, & de s'affermir plus que jamais dans la réſolution de ne les jamais rompre. Les Tartares (*a*) qu'ils avoient eu l'imprudence d'attirer dans leur pays, y revinrent peu de tems après, & pluſieurs fois de ſuite, entraînés par le ſeul deſir du butin. On voyoit fumer les triſtes débris de la plûpart des villes. Les Nobles, leurs femmes, leurs enfans, les payſans, ſuivoient les déprédateurs féroces, qui les emmenoient captifs. Les Lithuaniens ſeuls n'étoient pas en état de s'oppoſer à leurs violences; & Caſimir, devenu par le poids de l'âge, plus foible, ou plus pareſſeux qu'il ne l'avoit été, ne pouvoit ſe réſoudre à les combattre.

1489. Ebranlé néanmoins par les clameurs & les invectives de ſes ſujets, il remit au Prince Jean-Albert, ſon fils, le ſoin de raſſembler l'armée, & de ſauver le Royaume d'une entiere déſolation. Les Tartares (*b*) avertis qu'on marchoit à eux; retournerent ſur leurs pas, ſéparés en deux parties. Albert les ſuivit. Il eut bientôt atteint l'une de ces diviſions, qui étoit de 15000. chevaux, & qui, ſurpriſe & ignorant le terrein, ſe laiſſa pouſſer juſques dans un marais, où elle ne put manœuvrer qu'avec peine. Le maſſacre fut horrible. La plûpart des Tartares furent

(*a*) *Id. pag.* 425. CROMER. *pag.* 652. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 252. PASTOR. AB HIRTENBERG, *Flor. Pol. Lib III. Cap. III. §. VII. pag.* 168. HERBURT. DE FULSTIN. *p* 116. *vers.*

(*b*) CROMER *pag.* 653.

(*c*) KOJALOWICZ. *pag.* 254. PASTOR, AB HIRTENBERG, *Flor. Pol. ubi ſuprà.*

ent tués, plusieurs se rendirent à discrétion; CASIMIR
quelques-uns seulement avec leurs chefs trouve- IV.
ent leur salut dans la fuite. 1489.

Il restoit un autre corps de 10000. hommes. Il
fut défait comme le premier, & d'autant plus
isément, que presque tous ceux qui le com-
posoient, étoient yvres d'une eau miélée qu'ils
voient trouvée dans un village, qui leur ser-
vit de tombeau. Jean Albert ramena en triom-
phe les dépouilles de ces Barbares, & le butin
qu'ils avoient fait.

Cette expédition, la premiere de sa vie, mais 1490.
qui l'égaloit aux Généraux les plus consommés,
lui attira l'estime de toute la nation, & la (c)
confiance de la plûpart des Hongrois, qui le
choisirent pour Roi, dès que (d) Matthias
eut cessé de vivre. Rien n'étoit plus capable
de le flatter, que de se voir sans intrigues &
par ses seuls exploits, jugé digne de remplacer (e)
un des plus grands hommes de son siécle. Il
n'ignoroit pas, & toute l'Europe le sçavoit a-
vec lui, que Matthias n'avoit jamais oublié ce
que lui ordonnoit la gloire d'Huniade; que cet-
te gloire avec tout son éclat n'avoit pû obs-
curcir son mérite; & que s'il eût eu des en-
fans, il auroit pû leur laisser autant de grands
exemples à suivre, que son pere lui avoit tracé
d'héroïques vertus à imiter.

L'idée

(d) HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. p.* 366. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV. Lib. VIII. p.* 650. PETR. DE RENWA. *rer. Hungar. centur. V. pag.* 53.

(e) *Id. pag.* 51, 52. 53. BONFIN. *pag.* 654. *Vid.* CORTESII *de Matth. Corvini, laudib. bellic. ad calcem* BONFINII, *pag.* 892.

CASIMIR IV. 1490.

L'idée (a) que les Hongrois avoient conçue d'Albert, eût mis le comble à sa joie, s'il n'avoit eu à disputer au Roi de Boheme son frere, le thrône qu'on lui offroit. Uladislas (b) y avoit aussi été appellé par un grand nombre de suffrages, que la veuve du feu Roi lui avoit ménagés. Elle (c) avoit dessein d'épouser ce Prince; & que ne peut point un zéle secondé du plus violent amour? Albert s'imagina qu'un pareil concurrent lui feroit plus d'honneur que d'obstacle. Il voyoit Casimir (d) sérieusement irrrité, qu'Uladislas voulût étendre son empire, comme s'il eût dû lui-seul recueillir toute la fortune de sa maison. Résolu de soutenir ses droits, le jeune Prince ne tarda pas de se rendre en Hongrie, à (e) la tête d'une puissante armée de Polonois & de 12000. hommes de troupes étrangeres.

Uladislas déja proclamé Roi par les intrigues de la Reine Béatrix, s'étoit rendu maître de la plusparт des places du Royaume. On n'attendoit plus que d'y voir renouveller ce que la Gréce n'avoit vû autrefois qu'avec horreur dans les fils de Jocaste. Les deux freres se disputerent le thrône les armes à la main. Albert (f) prétendoit s'emparer de Bude; mais il lui importoit auparavant de faire le siége de Cassovie. Il investit cette ville, la pref-

(a) ÆN. SYLV. *Hist. Boïem. Lib. XXXI. pag.* 296.
(b) PETR. DE REWA. *Centur. VI. pag.* 55. BONFIN. *Lib. IX. pag.* 668.
(c) HENEL. AB HENNENFELD *pag.* 367. CROMER. *pag.* 654. ÆN. SYLV. *pag.* 295. *lin. ult.*
(d) *Id. pag.* 296.
(e) CROMER. *ibid.*
(f) *Id. pag.* 655. PETR DE REWA. *pag.* 57. NEUGEBAUER. *Hist. Pol. Lib. VI.* 427.

ſſa vivement, & il ne put la forcer à ſe ren- CASIMIR
. Affoibli par les fréquentes ſorties des aſſié- IV.
, plus encore par la famine qui cauſoit tous 1490.
jours la mort ou la déſertion parmi ſes trou-
, il ne lui reſtoit plus que 4000. hommes de
te armée, qu'il avoit crûe capable d'aſſervir
s les Hongrois.

Cependant (g) 18000. fantaſſins & autant de 1491.
aliers du parti d'Uladiſlas, marchoient pour
taquer. Il (h) ne put ſe réſoudre à fuir le com-
. Son courage, qu'il ſentoit devoir croître
c les périls, l'empêcha de déſeſpérer de la
toire. Il fut pourtant contraint de plier ſous
nombre de ſes ennemis. Son activité, ſes
lources, ſa témérité même lui furent inutiles.
(i) eut deux chevaux tués ſous lui. Un troi-
me le ramenoit à Eperies, lorſque ſe voyant
urſuivi par deux Bohemes, & n'ayant plus de
re, le ſien étant rompu, il ſaiſit celui d'un
lonois, fit face à ces cavaliers, & leur ayant
rté des coups terribles, les étendit morts à ſes
ds.

Privé de tout ſecours, il craignoit de ne pou-
ir repaſſer les frontieres d'un pays où ſes amis
êmes, s'il en avoit encore, n'oſeroient lui
nner un aſyle. Ce fut préciſément ce qui lui
riva. Il (k) fut arrêté & amené à ſon frere,
i ne lui rendit la liberté, qu'à condition (l) qu'il
re-

(g) CROMER. *p.* 656. BONFIN. *Decad. V. Lib. II. p.* 701.
(h) KOJALOWICZ. *Hiſtor. Lituan Lib. V. pag.* 255.
(i) CROMER. *ubi ſuprà.* HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 17. *vers.* NEUGEBAVER. *pag.* 428.
(k) PETR. DE REWA. *pag.* 58. BONFIN. *pag.* 701.
(l) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 368.

CASIMIR IV. 1492. renonceroit à toutes ſes prétentions ſur la Hongrie.

Ses malheurs & peut-être encore plus le traité qu'il venoit de faire, & que la Pologne épuiſée étoit forcée de tenir, cauſerent un chagrin mortel au Roi ſon pere. Caſimir (*a*) ſe vengea d'Uladiſlas en le deshéritant, & (*b*) finit ſes jours peu de temps après, auſſi peu regretté des Polonois, qu'il n'avoit jamais aimés malgré leur ſoumiſſion, que des Lithuaniens, qu'il avoit toujours favoriſés malgré leurs révoltes.

(*a*) CROMER. *p.* 657. NEUGEBAVER. *ubi ſuprà.* STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1186.

(*b*) KOJALOWICZ. *pag.* 258. Ce Prince avoit eu pluſieurs enfans de ſon mariage avec Eliſabeth, fille de l'Empereur Albert II. Duc d'Autriche. DLUGOSS. *pag.* 100. 121. Les fils étoient Uladiſlas, Roi de Boheme & de Hongrie; Jean-Albert, qui lui ſuccéda; Caſimir, qui fut élû Roi de Hongrie du vivant de Matthias, & qui mourut l'an 1482. en odeur de ſainteté, canoniſé depuis par Paul V. CROMER. *p.* 649. KOJALOWICZ *p.* 250. Alexandre & Sigiſmond, tous deux ſucceſſivement Rois de Pologne; & Fréderic, Archevêque de Gneſne, Evêque de Cracovie & Cardinal. CROMER. *pag.* 659. 695. Deux des filles de Caſimir moururent jeunes. Celles qui furent établies, furent Hedwige, mariée à Georges, Duc de Baviere. DLUGOSS. *pag.* 524. Sophie, femme de Frederic, Marquis de Brandebourg. *Id. p.* 576. Anne, qui épouſa Boguſlas, Duc de Poméranie, Eliſabeth, femme de Fréderic II. Duc de Lignitz. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 388. & Barbe, mariée à Georges, Duc de Saxe. CROMER. *pag.* 661. 695. GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. I. pag.* 114. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1187.

LIVRE XVI.

Depuis 1492. jusqu'à 1506.

LEs mauvais succès de Jean-Albert n'avoient rien fait perdre à Casimir de la tendre amitié qu'il avoit pour ce Prince. Il n'osa toutefois à sa mort le proposer pour son successeur au thrône. Il laissa aux Polonois le soin de se donner à celui de ses enfans qu'ils croiroient le plus propre à concourir avec eux au bien de leur République. AN. 1492.

Il ne leur fut pas aisé de s'accorder sur ce choix. Assemblés à Petrikow, les (a) uns relevoient les exploits de Jean-Albert contre les Tartares, & le demandoient pour Roi; les autres lui refusoient leurs suffrages & rappelloient comme une preuve de son incapacité, les malheurs qu'il avoit essuyés en Hongrie.

Pendant que, selon leurs passions, ou leurs préjugés, les moindres d'entre eux jugeoient en souverains des vertus ou des défauts d'un Prince, que sa naissance mettoit si fort au-dessus de leur estime, ou de leurs dédains; les (b) Lithuaniens

(a) CROMER. *pag.* 618. NEUGEBAVER. *Hist Pol. p.* 429.
(b) KOJALOWICZ. *Histor. Lituan. Lib. VI. pag.* 259 260.

1492. niens avoient pris leur parti, & s'étoient soumis au Prince Alexandre, un des freres de Jean-Albert.

Ce trait d'indépendance si contraire au dessein qu'ils avoient formé depuis peu, de n'avoir qu'un seul & même chef avec le Royaume, engagea quelques Polonois à nommer leur nouveau Duc pour Roi. C'étoit sans doute (*a*) un moyen de retenir dans le devoir ces vassaux rebelles. En restant sous le joug qu'ils s'étoient donné, ils n'auroient pas laissé de rentrer sous celui dont ils vouloient se défendre; & comme sous le regne précédent, sujets du même maître, ils n'auroient fait malgré eux qu'un même corps avec l'Etat. Mais convenoit-il à la Pologne de s'asservir à leur choix; & n'étoit-ce pas plûtôt à eux à recevoir pour Souverain, celui qu'elle auroit résolu de se donner elle-même?

Il y avoit (*b*) un autre fils de Casimir, nommé Sigismond, que les Tenczyn produisoient comme le plus digne de la Couronne. L'Archevêque de Gnesne, Sbignée Olesnicki, l'appuyoit de son crédit; mais la force alloit prévaloir dans la Diette.

Jean, (*c*) Duc de Mazovie, de la maison des Piast, l'intimidoit par ses menaces. Il reclamoit le thrône de ses peres, & l'eût obtenu sans doute, si la Reine Elisabeth, ramassant à la hâte plus de gens armés, que le Duc n'en avoit a-

me-

(*a*) *Id. pag.* 261.

(*b*) CROMER. *ubi suprà.* STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1186. ALEX. GUAGNIN. *Tom. III. pag.* 628.

(*c*) KOJALOWICZ. *pag.* 261. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. Lib. III. Cap. IV. pag.* 172.

nés à ſa ſuite, ne les eût envoyés au champ
'élection, pour ſoutenir la faction de Jean-Al-
ert, qui prit enfin le deſſus ſur toutes les au-
es.

Ce (*d*) Prince fut élu plus par les voix con- JEAN-
ſes d'un peuple ameuté, que par les ſuffrages ALBERT.
u Sénat & des Députés des Provinces. Il fut 1492.
peine couronné, qu'il fit une alliance avec ſon
ere Uladiſlas. Le deſſein de ces deux Rois é-
it de ſe prêter mutuellement du ſecours con-
e ceux de leurs ſujets qui oſeroient les mécon-
ître, & (*e*) contre les Puiſſances voiſines
'il leur conviendroit d'attaquer pour leurs in-
rêts.

Cette (*f*) union, & l'idée qu'on avoit dans 1493.
s pays étrangers de la valeur d'Albert & du
ourage de ſes peuples, lui attira une Ambaſſade
: la part des Vénitiens. Sous prétexte de le
ɔmplimenter ſur ſon avénement à la Couron-
:, ils vouloient l'engager dans une ligue con-
e les Turcs, qui venoient tout nouvellement
: fourager l'Albanie, & de leur enlever la vil-
& le port de Durazzo. Preſqu'en même-
mps le ſucceſſeur de Mahomet II. Bajazet ſon
s, qui avoit preſſenti le deſſein de ces Envo-
:, & qui ſe propoſant d'attaquer la Hongrie,
aignoit qu'elle ne fût défendue par les Polo-
ois, faiſoit offrir des préſens à Albert, & lui
:mandoit une trêve.

Il

(*d*) CROMER. *pag.* 659. HENEL. AB HENNENFELD. *Ann. Sileſ. pag.* 370.
(*e*) CROMER. *pag.* 660.
(*f*) *Id. pag.* 659. STANISL. SARNIC. *pag.* 1187. ALEX. GAGNIN. *Tom. I. pag.* 115.

JEAN-ALBERT. 1493. Il étoit difficile de prendre parti entre ces deux Puiſſances ; mais enfin la Pologne n'étoit pas alors en état de provoquer les Turcs. Elle (a) conclut avec eux une trêve de trois ans.

1496. Ce terme étoit ſur le point d'expirer, lorſque Jean-Albert cherchant un motif de leur déclarer la guerre, fit courir le bruit qu'ils ſe préparoient eux-mêmes à inſulter la Valaquie & les frontieres de ſes Etats. Il (b) ne pouvoit leur pardonner les courſes, que dès le commencement même de la trêve ils avoient faites dans la Croatie, & juſqu'à Zagrab dans les domaines de ſon frere. Il (c) brûloit d'étendre les frontieres du Royaume, d'acquérir de la gloire, d'abbatre les ennemis du nom Chrétien, & ſurtout de venger la mort du Roi ſon oncle, tué par ces Infidéles à la bataille de Varna.

Il (d) obligea le Duc Alexandre, & le Grand-Maître des Teutoniques, Jean (e) de Tiefen, à lui fournir les troupes qu'ils devoient à l'Etat pour leur contingent. Il (f) fit prendre les armes à toute la Nobleſſe, & l'aſſembla à Leopold, d'où il envoya des Députés à Etienne, Woiewode de Valaquie, pour l'inviter à ſe joindre à lui, ſelon les conventions de leurs traités. Il lui fit entrevoir que (g) le moment étoit venu de le rendre maître des villes de Kilia & de Bialogrod, que

(a) CROMER. *pag.* 660. NEUGEBAVER. *pag.* 430. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 209.
(b) CROMER. *pag.* 659.
(c) *Id. pag.* 662.
(d) *Id. ibid.* KOJALOW. *Hiſt. Lituan. pag.* 270.
(e) ALEX GUAGNIN. *rer Pol. Tom. II. pag.* 129. 130. JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. Lib. VII. pag.* 334.

es Tartares, ſoutenus des Turcs, lui avoient ées. JEAN-ALBERT. 1469.

(b) Valaque conſentit à tout, promit des pes, des vivres, des fourages, des munitions, que l'armée du Roi auroit atteint les bords Danube. Mais ſoit qu'Albert (i) n'en vou- préciſément qu'à Etienne, pour lui enlever tats, & mettre ſon frere Sigiſmond à ſa , ainſi qu'on le diſoit ouvertement en Hon- , ſoit que le Woiewode lui-même, craignant les forces des Turcs, qu'il ne ſe confioit en s de Pologne, eût déja fait un accommo- nt avec Bajazet, tout étoit changé de part autre. Albert n'avoit deſſein que d'inſulter oiewode; & celui-ci étoit réſolu de trom- Albert, & de ne laiſſer avancer ſes troupes, pour les faire périr faute de ſecours.

crut (k) d'autant plus ſûrement qu'elles choient contre lui, qu'au lieu de prendre la e de Kaminiek, qui étoit la plus courte entrer dans le Budziack, elles tournoient la Pokucie. Il envoya à ſon tour trois de ujets à Albert, pour lui demander s'il venoit mi ou en ennemi. Dans le cas où les Polo- retourneroient ſur leurs pas pour attaquer urcs, il étoit prêt, diſoit-il, à remplir ſes neſſes; mais s'ils prétendoient lui faire la guer-

) NEUGEBAV. *Hiſt. Pol. pag.* 432. HERB. DE FULS. *pag.* 206. *vers.*

Hiſt. de l'Empire Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom.* g. 92. 127. 128. 369.

) CROMER. *pag.* 663. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom.* g. 116. NEUGEBAVER. *pag.* 433.

Id. ibid. KOJALOWICZ *pag.* 267.

CROMER. *ubi ſuprà.* HERB. DE FULSTIN. *pag.* 210.

JEAN-ALBERT. 1496.

guerre, il ſçauroit les faire repentir de leur deſſein.

Cette fiere ambaſſade irrita le Roi. Il fit arrêter les Députés, ſe preſſa d'entrer dans la Valaquie ſupérieure, & mit le ſiége devant Soczowa, qui en étoit alors la capitale.

Son (*a*) armée étoit de 80000. combattans. On y comptoit juſqu'à 30000. chariots de proviſions, ou d'équipages. Elle n'étonna pourtant ni les aſſiégés, ni le Prince Valaque. Il ſe mit en campagne avec toutes ſes forces. Il les avoit augmentées de tout ce qu'il avoit pû ramaſſer de ſoldats dans la Tranſylvanie, dans la Beſſarabie, parmi les (*b*) Cicules & les Turcs; mais il ſe tenoit renfermé dans les bois, & il n'en ſortoit que pour ſurprendre les partis de l'armée, & intercepter les vivres qu'on y amenoit. A force de l'inquiéter, il l'eut bientôt affoiblie. Ce temps lui parut propre à demander la paix. Il obtint un armiſtice, en attendant qu'on pût convenir des conditions d'un traité. Rien n'étoit plus favorable au triſte état où les Polonois ſe trouvoient réduits.

Ils ſe retiroient dans une entiere ſécurité, lorſqu'à peine arrivés dans un bois ſur une montagne appellée Bukowina, ils furent inopinément chargés par les Valaques. Leur Prince les commandoit lui-même. Il mit la déroute dans cette armée. Reſſerrée (*c*) dans des défilés, coupée par

(*a*) CROMER. *pag.* 664. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1188. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 174. HERB. DE FULSTIN. *ubi ſuprà.*

(*b*) Apelles dans leur langue Szekhely. Ils ſont Scythes d'origine, & habitent à l'extrémité de la Tranſylvanie.

propres chariots, & de diſtance en diſ- JEAN-
ir des arbres prêts à être abbatus, & qui ALBERT.
violemment, ſervoient encore à tout 1496.
par leur chûte, elle ne ſçut d'abord ſi
oit céder ou ſe défendre. On ne fut preſ-
s occupé de la gloire de la Patrie; on
oit qu'aux moyens d'éviter le danger.
s prenoient conſeil de leur bravoure; la
t n'écoutoient que leur timidité. On
nnoiſſoit plus ni officiers, ni enſeignes.
it des armes, les cris des mourans & des
retentiſſoient dans la forêt, & redoublant
ur, augmentoient le déſordre.
Roi étoit malade & traîné dans un cha-
l fut lui-même enveloppé. Ses gardes lui
nt la vie. Quelques débris de ſon armée
nirent à lui. Sa préſence, ſon triſte é-
mour qu'on lui portoit, un deſir com-
le ne pas périr, inſpirerent un nouveau
e. On ſe fit des ſentiers dans la forêt;
eux qui échapperent, dûrent moins leur
à leur intrépidité, qu'à la laſſitude du
eur, & peut-être à ſon ardeur pour le

endant (*d*) un grand nombre de Ducs &
atins, une foule de captifs, furent maſſa-
ux pieds du Woiewode, & ne ſurvécurent
es momens à ceux de leur nation, qu'ils
it vû expirer dans le combat, que pour é-
prou-

ROMER. *pag.* 665. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 211.
BAVER. *pag.* 435. ALEX. GUAGNIN. *Tom. I. pag.*
STOR. AB HIRTENB. *Fior. Pol. pag.* 175.
EUGEBAVER. *ubi ſupra.* CROMER, *pag.* 666.

JEAN. ALBERT. 1496.

prouver un malheur plus cruel que la mort même: la honte de n'avoir pas péri les armes à la main.

Dégagés de ce mauvais pas, les Polonois ne continuerent leur route qu'avec crainte. Preſſés de la faim & dans un beſoin général de toutes choſes, ils furent encore harcelés tous les jours. Ils (*a*) pénétrerent enfin juſqu'à Czernowiecz ſur les bords du Pruth, où ils eurent à ſoutenir un nouveau combat. Ayant heureuſement forcé le paſſage de ce fleuve, ils reprirent en raſe campagne l'avantage qu'ils avoient perdu, & firent fuir devant eux ces mêmes brigands dont ils ne pouvoient auparavant ſoutenir les approches. Ne craignant plus la mort, & la deſirant peut-être comme la fin de leurs fatigues & de leur miſere, ils la firent craindre à leurs ennemis. Mais ils n'avoient beſoin que de pouvoir ſe rallier pour vaincre; & les Valaques n'étoient point accoutumés à combattre, dès qu'ils ne pouvoient plus triompher ſans danger. Dès ce moment, ils ne parurent plus; & (*b*) l'armée arrivée à Snyatin, paſſa tranquillement le Nieſter.

Toute délabrée qu'elle étoit, on l'accueillit avec joie dans le Royaume. Albert lui-même fut reçu à Cracovie avec les plus grandes marques de reſpect. Rien n'eſt plus indulgent que la pitié des peuples. Il n'eſt point de vertus qu'ils

(*a*) STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1189.
(*b*) CROMER. *pag.* 667. HERB. DE FULSTIN. *pag* 211. *vers.* NEUGEBAVER. *pag.* 436.
(*c*) *Id. ibid.* CROMER. *ubi ſupra.* PASTOR. AB HIRTEBU. *Flor. Pol. pag.* 176.

ne ſuppoſent à ceux dont ils plaignent le JEAN-ALBERT. 1496.
Le Prince devint plus cher à ſes ſujets par ſes races même. Ils lui en firent une eſpéce de re. Il parut bientôt ne la point mériter. Il oublia ſa défaite, ſes périls, ſes anciens pro-

Il ne fut touché ni de la perfidie du Vala- ni des beſoins de l'Etat. Le héros s'anéan- bus une foule de paſſions, qui lui tinrent lieu mais des vertus qu'il avoit aimées. Livré ndolence, il ſe plongea dans tous les excès a volupté.

Le changement ſi peu attendu venoit peut-ê- moins d'un fonds de corruption, que de la ligence affectée de ceux qui dès ſes jeunes avoient été chargés de ſa conduite. Rien ne mande plus de culture, que les naturels mê- les plus heureux. Celle qu'on avoit donnée lbert étoit, à peu de choſe près, ce que s avons appellé depuis une belle éducation. commençoit dès-lors à être moins attentif gler le cœur, qu'à orner l'eſprit; à corriger mœurs, qu'à former les manieres. Ce Prin- avoit été mis dès ſon enfance entre les mains n bel eſprit de ce temps-là. C'étoit (*d*) Phi- e Buonaccorſi, qu'une grande connoiſſance affaires, acquiſe par un long uſage, avoit ſurnommer *Eſperiente*. Il s'étoit donné dans ſa

d) *Id. pag.* 173. CROMER. *pag.* 661. NEUGEBAVER. *p.* . STAN. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1187. Il étoit na- le San Geminiano, bourg de Toſcane. C'eſt celui que s avons cité pluſieurs fois dans la vie d'Uladiſlas VI. . CALLIMACH. *vit. in* CROMER, *edit. Colon. Agripp.* 9. *pag.* 628.

JEAN-ALBERT. 1496.

ſa jeuneſſe le nom de Callimaque, comme s'il eût voulu ſe comparer à ce fameux Callimaque, Poëte Grec, dont les ouvrages ſont ſi merveilleux par la fineſſe des idées, & ſi gracieux par l'élégante ſimplicité des expreſſions.

Ce nouveau Callimaque, fort inférieur au premier, avoit d'abord été au ſervice du Pape Pie II. Il étoit ami de Pomponius-Lætus, de Platina, & de quelques Sçavans, qui appliqués à ramener dans leur ſiécle, la connoiſſance & l'amour des Lettres, s'attachoient à découvrir les précieux ouvrages des Grecs & des Latins. En voulant ſe former au goût d'Athenes & de Rome, ils furent accuſés d'en avoir pris les mœurs & l'irreligion. C'étoit tout ce que la barbarie qui regnoit alors, avoit ſçu imaginer de plus fort pour anéantir le fruit de leurs études, & priver la Religion même des avantages qu'elle en devoit recueillir. Mais cette imputation, qu'un reſte de groſſiereté a ſouvent renouvellée depuis, convenoit parfaitement à la profonde ignorance de ce ſiécle; & rien ne prouvoit mieux le beſoin qu'il avoit d'être éclairé. Il n'étoit point de monſtrueux ſyſtêmes ſur les vérités les plus reſpectables, qu'on n'attribuât à ces premiers reſtaurateurs des ſciences & des arts. On croyoit que hardis Pyrrhoniens, ils n'apprenoient que pour douter. C'eût bien été la peine d'apprendre.

Ce fut auſſi ce qui arrêta ſi longtems les progrès des Lettres. Le Pape Paul II. ſucceſſeur de Pie, fit empriſonner pluſieurs de ces Sçavans, qu'il traitoit de novateurs. Callimaque paſſoit pour le plus dangereux. On l'accuſa de quelque in-

trigue ſecrete contre le Souverain Pontife. Il enfuit de Rome, & après avoir erré long-temps dans la Gréce, dans l'Egypte, dans la Macédoine, il ſe retira en Pologne. JEAN-ALBERT. 1496.

Caſimir lui confia l'éducation de ſes enfans. Mais autant ce Prince avoit à cœur de voir fleurir ces jeunes plantes, autant Callimaque négligea-t-il de les cultiver. Enyvré d'idées faſtueuſes de crédit & de proſpérité, il fut plus attentif à ſuivre la fortune qui s'offroit à lui, qu'à élever la gloire du ſang qu'on lui confioit. Habile à ſe ménager toutes les reſſources de ſon emploi, plus habile à couvrir d'un air ſimple & ingénu ſes manéges politiques, il ne s'étudia qu'à plaire à ſes éléves, & ne craignit point d'acheter leur amitié aux dépens de leurs vertus & de leur mérite. Ses projets réuſſirent. En leur ſacrifiant une autorité qu'il ſentoit devoir leur être odieuſe, il en acquit une ſur eux, qu'il eſtimoit plus utile. Il avoit eu l'art de les traiter en Souverains, lorſqu'ils n'étoient encore que des enfans; il parvint à les gouverner preſque en enfans, dans le temps qu'ils pouvoient commander en maîtres.

Albert devenu Roi ne ſçut que le conſulter & lui obéir. Il (*a*) ne ſe réſerva que l'éclat du thrône; il lui en remit tout le pouvoir. A la vérité, Callimaque n'affecta d'abord aucune ſupériorité. Ce ne fut que lorſqu'il eut réuſſi à écarter tous ceux qui lui faiſoient ombrage, qu'on vit en lui cet air impoſant d'un favori, qui ſe

(*a*) CROMER. *pag.* 661. *Biblioth. Brandan. Deſcript. Polon. pag.* 34.

JEAN-ALBERT. 1496.

ſe confiant en ſa fortune, ſemble inſulter à la jalouſie & défier tous ſes efforts. Il commença dès-lors à mettre ſes graces au même prix que lui avoient couté celles de ſon maître; & bientôt, par les baſſeſſes qu'il exigeoit de tous les Grands de l'Etat, il ſe dédommagea des hauteurs qu'il en avoit eſſuyées.

Ni le Prince ne contribua par ſon choix à la gloire de Callimaque, ni Callimaque n'honora le choix du Prince par ſes talens. On eût dit mille fois que la Pologne touchoit à ſa ruine. Elle ne vit plus de ces grands coups d'Etat, de ces chefs-d'œuvre d'une politique ferme & courageuſe, qui ſçait riſquer pour acquérir, & qui ne marchande point en détail des victoires que l'on ne peut acheter qu'une fois, & dont on ne doit compter les frais que par leurs avantages. Ce n'étoient plus que des projets informes & mal ſoutenus, des (*a*) guerres foibles, des (*b*) trêves accordées ſans néceſſité, des ennemis ménagés contre les intérêts de la Patrie, des alliés négligés, lors même que leurs ſecours étoient le plus néceſſaires.

Les murmures éclaterent. Moins empreſſé à les étouffer, qu'à les punir, Callimaque fit entreprendre l'expédition contre le Woiewode de Valaquie. Il en avoit prévu les malheurs, & il vouloit humilier la nation, pour la retenir plus ſure-

(*a*) CROMER. *pag.* 660.
(*b*) *Id. pag.* 662.
(*c*) *Id. pag.* 660.
(*d*) *Id. pag.* 667. NEUGEBAVER. *Hiſt. Polon. pag.* 436. HERBURT DE FULSTIN. *pag.* 212. ANDR. CELLAR. *regni Pol. Deſcript. pag.* 324.

ement & plus conſtamment ſous ſon empire. JEAN-
(c) homme, le fléau de la Pologne, mou- ALBERT.
enfin. Le Roi prit en main le gouverne-
nt de ſes peuples; mais il n'étoit preſque plus
ſible de réparer les maux qu'ils avoient ſouf-
ts.

Le (d) Woiewode de Valaquie vint y mettre 1498.
comble. Aidé des Turcs & des Tartares, il
une incurſion dans la Podolie & dans la Ruſ-
. Un féroce honneur animoit ſa vengeance.
(e) ne ſe ſouvenoit plus des trahiſons qu'il a-
it faites à la Pologne, & il fit voir que ce
nt les perfides eux-mêmes qui s'offenſent le plus
n manque de fidélité. Leopold, (f) Przemyſ-
, (g) Jaroſlaw, (h) Przeworsk, toutes les
les, tous les villages furent mis en cendres juſ-
es au-delà de la riviere de Wiſlok.

Albert ſe contenta de fortifier Cracovie, & ne
magina point de plus ſûr moyen d'éviter ſa
rte, que de ſoutenir un ſiége, qui pouvoit tout
plus prolonger ſes malheurs. Ebranlé par les
meurs de ſes peuples, il ſe mit en campagne;
is ce ne fut qu'au moment que ſes ennemis,
de ravager ſes Provinces, où ils ne trouvoient
me plus à ſubſiſter, retournoient chez eux,
vis (i) de près de cent mille de ſes ſujets, qu'ils
mmenoient eſclaves.

Une ſeconde irruption eût été preſque auſſi fu-

(e) CROMER. *pag.* 663. STAN. ORICHOV. *rer. Pol. Annal. Lib. V. pag.* 1555.
(f) ANDR. CELLAR. *pag.* 323.
(g) *Id. pag.* 325.
(h) *Id. p.* 326. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol Tom. II. p.* 52.
(i) CROMER. *p.* 668. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. p.* 176.

ALBERT. 1498. funeſte, ſi la Providence ne fût venue au ſecour d'un Prince, qui traînant ſes jours dans une in dolente molleſſe, n'étoit plus touché du bien d ſes Etats.

Soixante-dix (a) mille Turcs, au mois d Novembre ſuivant, ayant pénétré par la Vala quie juſqu'aux ſources du Nieſter, firent le dé gât dans les campagnes d'Halitz, de (b) Zida cou, de (c) Sambor, & de (d) Drohobicz, & y exercerent d'autant plus de cruautés, que l pays étant dénué de ſoldats, ils pouvoient tou oſer ſans rien craindre.

Ils auroient porté le ravage plus loin; mais ſurvint tout à coup une neige ſi abondante, & preſque auſſi-tôt un froid ſi violent, que cett armée qui n'étoit point faite à un ſi rude clima ſe fondit preſque entiere, une partie par la ri gueur de la ſaiſon, une autre par la diſette de vivres. On (e) trouva pluſieurs de ces Barbar étendus morts dans le ventre de leurs chevaux Ils s'en étoient fait comme autant de tombeau en croyant pouvoir y ranimer un reſte de ch leur qu'ils ſentoient prêt à s'éteindre. Cette expédition couta plus de 40000. hommes Infidéles. Il leur parut depuis que (g) le combattoit pour les Polonois. Ils n'oſerent long-temps leur faire inſulte.

(a) CROMER. *ibid.*
(b) ALEX. GUAGNIN. *pag.* 48.
(c) *Id. pag.* 52.
(d) *Id. ibid.*
(e) HERBURT DE FULSTIN. *pag.* 212. *vers.* PAS HIRTENB *Flor. Pol. pag.* 177.
(f) *Id pag.* 176. CROMER, *ubi ſuprà.* STAN. *Annal. Pol. pag.* 1189.

eur fit trembler les Valaques, qui ne plus les Turcs en état de les ſoutenir. nderent la paix à Albert, & ils l'ob- ienne promit d'aſſiſter ce Prince dans expéditions, & de prendre même les re les Turcs, ſi la Pologne jugeoit à leur faire la guerre. JEAN-ALBERT. 1499.

(*i*) lui-même, peu de temps après, Cracovie des Ambaſſadeurs pour of- êve; ou pour ſigner un traité de paix. oit d'enlever aux Vénitiens les villes de : de Coron dans la Morée; & tout ent encore, il avoit ravagé l'Iſtrie &

Ses ſuccès avoient allarmé tous les : l'Europe. Il croyoit déja les voir nblés contre lui.

rai que le Pape (*l*) Alexandre VI. fai- er la Croiſade dans tous les pays Chré- que l'Empereur Maximilien qui avoit Fréderic III. ſon pere, ne tarda pas quer une Diette à Worms, pour en- lemagne à l'exécution de ce projet. même ſe trouvoit (*m*) engagé dans une s-vive avec les Suiſſes; & ni l'Empi- une autre Puiſſance n'étoient diſpoſés r la Cour de Rome, dont on n'oſoit par

id. CROMER. *pag.* 699.
id. NEUCEBAVER. *pag.* 438. PASTOR. AB HIR- *ſupra.* KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. Lib. VI. p.* 277. IER. *pag.* 670. NEUCEBAVER. *loc. cit.* HERB. DE *lag.* 213.
IER. *loc. cit.* Hiſt. de l'Empire Othom. par le IIR. *Tom. II. pag.* 98.
IER. *pag.* 671.
id. Reſp. & Stat. Imper. Rom. Germ. pag. 340.

JEAN ALBERT. 1499.

par reſpect approfondit les véritables deſſeins.

Ce qui cauſoit de l'inquiétude au Sultan, c'étoient (a) les armemens de mer & de terre, que Louis XII. Roi de France, & Ferdinand. V. Roi d'Eſpagne, faiſoient chacun dans leurs Etats & qu'ils diſoient n'être deſtinés, que pour aider les Vénitiens à reconquérir tout ce qui venoit de leur être enlevé par les Infidéles. Le deſſein des deux Rois étoit de s'emparer du Royaume de Naples; mais le prétexte dont ils avoient coloré leurs préparatifs de guerre, fut extrêmement utile aux Polonois, qui (b) balancerent néanmoins aſſez long-temps à recevoir les propoſitions de Bajazet, & qui les auroient peut-être rejettées, ſi les Moſcovites, par leur ſubite invaſion dans la Lithuanie, ne les euſſent obligés à les accepter.

Il y (c) avoit déja quelque temps, que flatté de l'eſpoir d'étendre ſes conquêtes, Jwan prétendoit les porter juſqu'à la riviere de Berezina, qui prend ſa ſource dans le Palatinat de Minski, & après avoir parcouru plus de quarante lieuës de pays, va ſe jetter près de Rzeczyca dans le Boriſthéne. Il (d) avoit déja pris la qualité de Souverain de toutes les Ruſſies, dans l'eſpérance d'acquérir bientôt le droit de le porter.

L'étroite alliance qu'il avoit contractée avec Ale-

(a) Hiſt. de France, par DANIEL. *Tom. IV. pag.* 618.

(b) CROMER. *pag.* 671.

(c) KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 278. ANDR. CELLAR. *regn. Pol. Deſcript. p.* 420. NEUGEBAV. *Hiſt. Pol. p.* 440.

(d) KOJALOWICZ. *p.* 263. CHRIST. HARTKNOCH. *de Reg. Polon. Lib. I. Cap. IX. pag.* 201.

(e) CROMER. *pag.* 672. KOJALOW, *pag.* 264. 267. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſia. pag.* 373.

andre, Grand-Duc de Lithuanie, qui (e) JEAN-
t épouſé la Princeſſe Helene, ſa fille, ne l'a- ALBERT.
pas empêché d'exécuter ſon projet. Il y 1499.
oit des motifs auſſi frivoles que ceux dont
ar Pierre ſe ſervit de nos jours, lorſqu'il
ſolu de faire la guerre à la Suéde. Jwan (f)
ſoit Alexandre d'avoir négligé de bâtir une
elle dans ſon palais pour la Ducheſſe ſon
ſe, qui avoit toujours prétendu ſuivre le
Grec. Il ſe plaignoit auſſi qu'Alexandre,
i écrivant, eût obmis quelquefois dans la
ription de ſes lettres, des titres qui lui étoient
Ce (g) fut en vain que le Duc mit en u-
tout ce qu'il crut le plus capable de l'appai-
Il fut obligé d'en venir aux mains avec ce
ce; & (h) n'ayant pû d'abord lui oppoſer
35000. hommes, commandés par le Duc
ſtantin Oſtrog, tout (i) ce corps fut mis en
oute; ceux qui échapperent au carnage furent
gés de fers; le Général lui-même fut fait
onnier, & traité comme le dernier des eſ-
es.

'ardeur (k) des Lithuaniens, qui ne con-
ſoient pas d'ailleurs les forces de l'ennemi,
cauſe de leur défaite. Les (l) Moſcovites
ient 40000. chevaux dans leur armée, ſans
pter les hommes de pied, & ſe défiant en-
core

f) KOJALOW. *pag.* 273. 283. CROMER. *pag.* 673. ALEX. AGNIN. *rer. Pol. Tom. I. p.* 343. 344. *& Tom. III. pag.* 550.
) KOJALOW. *pag.* 274. 276. 279.
) *Id. pag.* 280.
) *Id. pag.* 281. ALEX. GUAGNIN, *rer. Pol. Tom. I. p.* . *& Tom. III. pag.* 551.
) KOJALOWICZ. *pag.* 280.
) *Id. pag.* 281.

JEAN-ALBERT. 1499. core de leur ſuccès, ils (a) avoient engagé le Kan des Tartares de Krimée à faire en même-temps une (b) incurſion dans la Volhynie. Mengily Gierai, c'étoit (c) le nom du Kan, avoit confié cette expédition à ſon fils, qui (d) ne trouvant aucun obſtacle ſur ſa route, pénétra par le Palatinat de Beltz juſqu'à Lublin, & de-là juſqu'à la Viſtule même.

1500. Il étoit temps que la Pologne ſongeât ſérieuſement à réprimer l'audace du Duc Jwan, ne fût-ce que par l'intérêt qu'elle avoit de ne pas lui laiſſer démembrer la Lithuanie, qu'elle regardoit toujours comme une Province de ſes Etats.

Albert preſſa vivement Alexandre de lever des troupes; mais ne pouvant lui en fournir ouvertement, parce que (e) prévenu par les Moſcovites, il s'étoit allié avec eux ſans prévoir le deſſein qu'ils avoient de porter la guerre dans le Duché, il permit du moins à ſes ſujets, il les exhorta même à s'engager au ſervice du Duc ſon frere. Un (f) Officier Boheme fut chargé en même-temps d'aller faire des recrues dans ſon pays, & ſur les frontieres d'Allemagne. A peine arri-

(a) *Id. pag.* 282.
(b) CROMER. *pag.* 671. NEUGEBAV *pag.* 439.
(c) Ce Kan étoit de la race des Princes Coptchaks. Ayant été le premier Kan des Tartares de Krimée de la création des Turcs, il fut auſſi le premier qui mit ſes Etats ſous la protection de la Porte. *Hiſtoire de l'Emp. Othom.* par le Pr. CANTIMIR. *Tom. II. pag.* 27 66. *& ſuiv.*
(d) CROMER. *ubi ſuprà.* HERB. DE FULSTIN. *pag.* 213.
(e) CROMER. *pag.* 670.
(f) KOJALOW. *Hiſt. Lituan. pag.* 282.
(g) *Id. pag.* 284. CROMER. *pag.* 677. NEUGEBAV. *p.* 443.
(h) KOJALOW. *pag.* 285.

s, elles eurent ordre de marcher à l'ennemi. JEAN. ALBERT. 1500.
n'étoit plus Jwan qui commandoit ſon ar-
Elle (g) étoit ſous les ordres du Prince
étrius, ſon fils, qui l'ayant menée dans le
é de Smolensko, s'étoit d'abord attaché à
le ſiége de la capitale. Cette ville étoit dé-
e par un château extrêmement fort & bien
, & par un Officier plein de génie & de
rces. C'étoit (h) Georges Pac, qui avoit
l'aider dans ſes fonctions Nicolas Solohub,
ne capable d'exécuter les projets de ſon
mandant avec autant de zéle & de bonne
que ſi les ayant formés lui-même, il eût pû
ter d'en recueillir tout l'honneur.
ly, (i) Palatin de Samogitie, conduiſoit
e des Lithuaniens. Le bruit de ſa marche
ourner les Moſcovites ſur leurs pas. Ils ne
doient point à voir tant de Polonois &
dats étrangers raſſemblés pour leur faire

nouvelle d'un mouvement que faiſoient
Bulgares, Tartares ſitués au-delà du Wol-
cheva de les décourager. Le (l) chef de
ces

l. ibid.
es Tartares habitoient le pays de Bulgar, ou Bulga-
Aſie, qui eſt ſitué entre le Jaïck & le Wolga, &
u nord par le Royaume de Caſan. Son vrai nom
garie, du nom du fleuve Wolga. On prétend que cette
le Tartares a donné naiſſance à toutes les autres, mais
défaite de Schahmatei par le Kan de Krimée; dé-
t nous parlerons bientôt, elle ceſſa d'avoir des Kans
iers, & fut bientôt après ſubjuguée par les Moſco-
Cette Bulgarie méritoit d'être deſignée ici, pour n'è-
confondue avec la Bulgarie, qui eſt en Europe, près
ube. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. II. pag.* 310. 311.
OJALOW. *pag.* 288. CROMER. *pag.* 673.

JEAN-ALBERT. 1500.

ces Tartares, nommé Schahmatei, avoit promis de venir à la tête de 100000. hommes pour défendre le pays que Demétrius vouloit envahir. Albert & Alexandre n'avoient rien oublié pour ſe procurer un ſi puiſſant ſecours. Schahmatei étoit venu camper près des Palus Mœotides, & de là (a) aſſez près de Czernikow, ſur les bords du Boriſthéne, où les deux Princes étoient convenus de le joindre avec toutes les forces du Royaume & du Grand-Duché. Ils avoient plus promis qu'ils ne pouvoient tenir. C'étoit pourtant une des principales conditions de leur traité avec le Prince Tartare.

Ce traité avoit été fait dans une pleine Diette à Petrikow avec les Députés du Kan. Les Polonois l'avoient confirmé par des ſermens auſſi forts, que s'ils n'euſſent pas prévû la difficulté d'en remplir tous les articles; & les (b) Tartares avoient juré de l'obſerver, en buvant de l'eau où ils avoient plongé la pointe de leurs ſabres. C'étoit leur maniere de conſtater la bonne foi de leurs engagemens; mais ce qui étoit moins en uſage parmi eux, ils avoient fait d'affreuſes imprécations contre celle des deux nations qui oſeroit manquer à ſes promeſſes.

Les Députés étoient retournés chargés de préſens pour leur Prince, & perſuadés du zéle de la Pologne & de la Lithuanie à concourir au-deſſein qu'elles lui avoient fait prendre. Ils ſçavoient que le Royaume devoit ſeul recueillir les fruits d'une entrepriſe, dont le ſuccès ne pouvoit

(a) KOJALOW. *ubi ſuprà.*
(b) *Id. ibid.* CROMER. *loc. cit.* NEUGEBAV. *pag.* 440.

anquer d'être heureux; & ils penſoient a- JEAN-
iſon, que quand même la Pologne & le ALBERT.
d-Duché ne ſeroient pas obligés de ſoute- 1500.
un allié, qui paroiſſoit n'avoir aucun inté-
perſonnel à cette guerre, ils devoient du moins
r étendre, ou pour affermir leur puiſſance,
ter des avantages qu'on leur offroit.
e que les Députés avoient vû durant leur
t à Petrikow, n'avoit pas peu contribué
r faire croire les Polonois incapables de don-
la moindre atteinte à leurs alliances. Le
ewode (c) de Valaquie avoit envoyé récla-
à la Diette, le fils d'Hélei, ſon prédéceſ-
, qu'il ſoupçonnoit de vouloir lui diſputer
roit de gouverner ſes peuples. Pierre, c'é-
: ainſi que s'appelloit ce Prince, s'étoit mis
la protection de la République. Il n'étoit
aturel qu'elle violât l'aſyle qu'elle lui avoit
dé. Il (d) lui importoit même, en cas de
re avec le Woiewode, de pouvoir lui op-
r un ennemi capable de faire une puiſſante
rſion dans ſes Provinces. Cependant le trai-
l'Albert avoit conclu avec Etienne ſembloit
s permettre à la Pologne de ſervir de refu-
n concurrent de ſon allié; & dans le temps
lle étoit expoſée aux inſultes des Moſcovi-
& des Tartares de Krimée, elle devoit crain-
de s'attirer les Valaques, peuples bien autre-
t redoutables que ces barbares tout nouvel-
nt aguerris.
e parti que prit le Roi ne fut pas moins
in-

(c) NEUGEBAV. & CROMER. *ubi ſuprà.*
(d) CROMER. *pag.* 674.

JEAN-ALBERT. 1500. injuſte, que s'il eût remis le Prince aux Députés qui le revendiquoient. Sans (a) examiner s'il étoit innocent ou coupable, Albert appella auprès de lui ces Miniſtres; & livrant le malheureux Pierre aux mains d'un bourreau, il lui fit couper la tête en leur préſence.

Cette lâche cruauté, qui révolta ſans doute les Envoyés mêmes de Schahmatei, ne laiſſa pas de leur en impoſer, & de leur faire regarder les Polonois comme les peuples de la terre les plus exactement fidéles à l'obſervation de leurs traités. Ils reconnurent bientôt après la fauſſeté de leurs conjectures.

1501. Ni Albert, ni le Duc ſon frere, ne ſe preſſoient d'aller au-devant de Schahmatei, qui ſurpris de ſe trouver ſans aide & ſans conſeil dans un pays inconnu, & preſque à la vûe & ſur les terres même de l'ennemi qu'il venoit combattre, ne ceſſoit d'envoyer des émiſſaires pour hâter la marche des troupes qu'il attendoit. Eſpérant toutefois d'un jour à l'autre de les voir paroître, il n'attribuoit leur lenteur qu'aux diviſions ordinaires des nations libres.

Pendant qu'il ſe flattoit de la ſorte, le Kan de Krimée, ſollicité par les Moſcovites, vint tout-à-coup fondre ſur lui. Son (b) armée étoit un peu moins conſidérable; mais plus faite à livrer & à ſoutenir un combat. On ne fut pas long-temps ſans en venir aux mains. Une égale férocité, des manœuvres à-peu-près ſemblables, firent long-temps balancer la victoire. Elle ſe dé-

(a) *Id. ibid.* NEUGEBAVER. *pag.* 441. HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 213. *vers.* STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1189

déclara enfin pour Schahmatei; & cet événement heureux qui devoit obliger les Polonois & les Lithuaniens à preſſer leur armement pour achever la défaite de l'ennemi, & lui ôter le temps de réparer ſes forces, leur ſervit au contraire d'un nouveau prétexte pour tromper leur allié, malgré les preuves qu'il venoit de leur donner de la ſûreté de ſes promeſſes. JEAN-ALBERT. 1501.

Ils (c) feignirent de croire inutile d'aſſiſter un vainqueur. Mais en voulant lui perſuader qu'il n'avoit plus beſoin pour faire des conquêtes, que de la fortune & de la terreur qu'il venoit de répandre dans tous les Etats voiſins, ils ne réuſſirent qu'à éclaircir ſes doutes. Schahmatei reconnut avec douleur, que ſes timides alliés n'auroient pas été plus diſpoſés à le ſauver d'une défaite, qu'ils ne l'étoient actuellement à tirer parti de ſes exploits. Il étoit vrai cependant, que le gain de la bataille avoit couté la vie à un grand nombre de ſes ſujets; & il craignoit moins de n'avoir à combattre déſormais pour augmenter ſa gloire, que pour s'empêcher uniquement d'être vaincu.

C'étoit préciſément la ſituation où Albert le ſouhaitoit. Si ce Tartare qui avoit eu l'art de cacher ſes deſſeins, eût ſubjugué la Krimée qu'il vouloit conquérir, la Pologne n'auroit fait que changer d'anciens ennemis, contre de nouveaux voiſins, auſſi portés que les premiers à inſulter ſes frontieres. Il lui convenoit mieux que Mengily Gierai ſe défendît du joug de Schahmatei; & que chacun de ces Princes ſe confiant toujours

(b) CROMER. *loc. cit.*
(c) *Ibid.*

JEAN-ALBERT. 1501. jours en ſes forces & n'en profitant jamais, l'un & l'autre ne fuſſent occupés qu'à ſe détruire. Également valeureux & opiniâtres, ils ne pouvoient manquer de s'épuiſer peu à peu, & ils auroient laiſſé le Royaume libre de s'emparer des terres de l'un, ſans avoir à craindre, ou à ménager l'avide ambition de l'autre. Les traités & les ſermens d'Albert, les difficultés même qu'il avoit affectées n'avoient point eu juſqu'alors d'autre motif.

Ce Prince ne doutoit point du ſuccès de ſa perfidie. Il eut bientôt ſujet de s'en repentir. Fréderic, fils de Georges, Duc de Saxe, crut qu'autoriſé par ſon exemple, il pouvoit manquer à la reconnoiſſance & à la fidélité qu'il lui devoit. Devenu (*a*) Grand-Maître de l'Ordre Teutonique par les intrigues de la mere d'Albert, & par les ſoins d'Albert lui-même, il refuſa de prêter hommage à la Pologne, ſelon les conditions du dernier traité de paix. Fier de ſa naiſſance & du rang qu'il occupoit dans l'Empire, il craignoit de ſe dégrader en s'avoüant vaſſal de la Couronne.

Le Roi, moins ſurpris qu'irrité, ſe rendit à Thorn, d'où il envoya des Députés au Grand-Maître, ou pour le rappeller à ſon devoir, ou pour le menacer de lui faire la guerre. Fréderic attendoit des ſecours de l'Empereur Maximilien, & de pluſieurs Princes d'Allemagne, qui l'ayant excité à la révolte, vouloient lui fournir les moyens

(*a*) ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. II. pag.* 130. JOAN. LEON *Hiſt. Pruſſ Lib. VII. pag.* 336. CROMER. *pag.* 674. NEUGEBAV. *pag.* 441.

de la ſoutenir. Il cherchoit par des pro- JEAN-
ts équivoques à gagner du temps, lorſque ALBERT.
Albert vint à mourir ſubitement d'apople- 1501.
xie.

La Pologne n'avoit aucune raiſon de regret-
le Prince; mais elle n'en avoit point auſſi de
ter ſon gouvernement. Jean-Albert avoit un
s naturels doux & faciles, qui ne peuvent
plus réſiſter aux impreſſions qu'on leur don-
que certains tempéramens délicats aux alté-
ns de l'air qu'ils reſpirent. Crédule & lé-
ſimple & ingénu, ſon eſprit étoit ouvert à
les préjugés, ſon cœur à tous les objets ſé-
, ou frivoles. Il ne penſoit que d'après les
s. Sans goût, ſans diſcernement, preſque
principes, il auroit ſuivi les idées ſages d'un
éclairé, auſſi aiſément qu'il adoptoit les
ts haſardés de gens incapables de le condui-
Valeureux ſans réflexion, voluptueux ſans
on, généreux ſans magnanimité, vif & em-
ſans malice, il n'étoit rien par ſentiment,
oit tout ce qu'on vouloit par la molle indif-
ce de ſon caractère; mais ſa naïveté faiſoit
ſer ſes défauts. On ne les imputoit qu'aux
nnes qui avoient ſaiſi ſa confiance; & la pi-
emportoit ſur l'indignation, dans le cœur
us ceux qui étoient témoins de ſes déſor-

e ne fut pas ſans de vives conteſtations,
le Duc Alexandre fut nommé pour ſuccéder
à

JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. pag.* 337. HERBURT. DE
TIN. *p.* 214. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ.*
373. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 178.

ALEXANDRE. 1501.

à ce Prince. Quelques (a) Seigneurs, à l'inſtigation de Pierre Kmitha, Grand-Maréchal de la Couronne, avoient jetté les yeux ſur le Roi de Boheme & de Hongrie. Ils prétendoient que l'Etat qui avoit été dégradé ſous les deux regnes précédens, ne pouvoit reprendre de la dignité, que ſous un Roi déja maître de deux puiſſans Royaumes. Ils ne doutoient point que reſpecté de ſes voiſins, Uladiſlas ne contînt leur jalouſie, & ne voulût même par des guerres utiles, & vraiſemblablement heureuſes, venger ſur eux les outrages qu'ils avoient faits à la nation.

Un (b) intérêt plus preſſant l'emporta ſur ces raiſons de politique. Il importoit de conſommer le projet de Jagellon; je veux dire, l'union de la Lithuanie avec la Pologne. Des (c) Députés du Duché s'étoient déja préſentés à la Diette qui ſe tenoit à Petrikow. Ils étoient les premiers à demander qu'on mît la derniere main à cet ouvrage. Ils (d) annonçoient qu'Alexandre venoit lui-même à la tête d'une armée, pour ſommer la nation de l'accomplir.

Il n'étoit pas difficile de pénétrer le vrai motif de cette marche imprévûe, & de voir que ceux d'entre les Polonois, qui vouloient mettre Uladiſlas ſur le thrône, l'avoient concertée eux-mê-

(a) *Id. pag.* 179. CROMER. *pag.* 674. NEUGEBAV. *pag.* 441. KOJALOW. *Hiſt. Lituan. p.* 289. STAN. SARNIC. *Annal. Polon. Pol. Cap. IX. pag.* 1190.

(b) *Id. pag.* 1191.

(c) CROMER. *pag.* 675. KOJALOW. *ubi ſuprà.* Ces Députés étoient Albert Tabor, Evêque de Vilna, Jean Zibrzezinski, Grand-Maréchal, & Nicolas Radziwil, Grand-Echanſon. HERB. DE FULSTIN. *p.* 214. NEUGEBAV. *p.* 441.

, comme le moyen le plus propre à faiſir leur deſſein. ALEXANDRE. 1501.
parti le plus ſage étoit de céder à la force, ne pas troubler la paix du Royaume, & ii conſerver la Lithuanie, qui dès ce moeut-être en eût été détachée pour toujours. idre fut élu, & la réunion du Duché con-peu-près de la maniere dont elle ſubſiſte s jours.
(e) convint que déſormais les Polonois & thuaniens ne feroient plus qu'un ſeul peuple à un même Roi; que ce Roi ſeroit tou-lu dans la Pologne; que les Grands & les s de Lithuanie concourroient à le choi-ne les deux nations n'auroient plus que les s conſeils, le même eſprit, les mêmes atives, les mêmes intérêts, les mêmes eſ-de monnoies; que tout ſeroit commun elles, les pertes, les avantages, les biens maux; à cela près qu'elles conſerveroient ne dans leurs tribunaux la forme dont el-oient accoutumé d'adminiſtrer la juſtice.
dant que les Lithuaniens s'engageoient de e, Alexandre (f) ſe confiant aux Polonois, ſoit maîtres de lui preſcrire tout ce qu'ils ient néceſſaire pour le maintien de leurs s. Il fut (g) ſacré à Cracovie, par ſon Cardinal Fréderic: mais (h) la Reine ſon é-

(e) CROMER *loc. cit.* STAN. SARNIC. *pag.* 1190. HERB. DE FULSTIN. *ubi ſupra. vers.*
(f) CROMER. *pag.* 676.
(g) *Id. ibid.* KOJALOW. *Hiſt. Lituan. pag.* 292.
(h) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 677. HERB. DE FULSTIN. STAN. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1191. PAST. RENB. *Flor. Polon. pag.* 180. NEUGEBAV. *pag.* 443.

ALEXANDRE. 1501. épouſe ne fut point couronnée, à cauſe de la Religion Grecque qu'elle profeſſoit.

Schahmatei n'eut pas plûtôt appris qu'Alexandre étoit ſur le thrône, qu'il crut pouvoir en obtenir du ſecours. Il en revint à ſes premiers ſentimens. Il s'imagina de nouveau, qu'il ne devoit attribuer qu'à de pernicieuſes cabales, le peu d'empreſſement de la Pologne & de la Lithuanie à remplir leurs traités. Il voyoit alors les deux Républiques ſous un même chef. Il ne déſeſpéra point de les émouvoir ſur ſes dangers & ſur leurs intérêts propres.

Il (*a*) envoya une Ambaſſade au nouveau Roi. Il ſe plaignit qu'on l'eût fait venir de ſi loin pour l'abandonner dans de vaſtes déſerts, où il ne trouvoit point à faire ſubſiſter ſon armée. Il diſoit que ſes ſoldats ſans mœurs, ſans loix, ſans diſcipline, preſſés par la faim & la miſere, pouvoient ſe répandre dans le Royaume, & y laiſſer d'affreuſes marques de leur déſeſpoir; qu'il ne ſe ſoutenoit qu'à force de ruſes & de combats; qu'il étoit même aiſé de le ruiner ſans le combattre; mais que ſi les Polonois ſe joignoient à lui, il ſe promettoit d'enſevelir la Krimée ſous ſes ruines, & de les délivrer pour jamais de l'humeur inquiéte d'une nation, d'autant plus à craindre, qu'on ne pouvoit la vaincre qu'en l'exterminant.

Ces ſages remontrances furent encore ſans effet. Alexandre convint de ſes engagemens, parut les reſpecter, & les démentit par ſa conduite.

(*a*) *Id. pag.* 442. CROMER. *pag.* 676.
(*b*) *Id. ibid.* KOJALOW. *Hiſt. Lituan. pag* 291.

Il ne penſoit pas que l'exemple de perfidie ALEXAN-
il donnoit à ſon allié, pouvoit l'engager à DRE.
re ſa paix avec le Kan de Krimée, & à ſe 1501.
dre à lui pour faire une invaſion dans l'Etat ;
is il ſuffiſoit peut-être que Schahmatei fût
bare ; pour être encore fidéle, quoique tra-

Il ne lui manquoit que d'éprouver quelque diſ-
ce ; pour mieux faire éclater ſa droiture & ſa
me foi. Pluſieurs (*b*) Hordes de ſon armée
pouvant plus ſupporter ni la diſette des vivres,
la rigueur de la ſaiſon, ni les fatigues d'une
erre, où l'attention & le courage ne pouvoient
médier aux dangers d'une malheureuſe ſitua-
n, paſſerent tout d'un coup dans la Krimée,
parurent ſi diſpoſés à bien ſervir, qu'auſſi-
t on les employa contre ceux de leur pays, qui
oient reſtés fidéles à leur Prince.

La bataille ſe donna dans une plaine près de
ovie. Schahmatei fut mis en fuite. Il ſe reti-
à Bialogrod, n'ayant avec lui que 300. che-
ux. Contraint de ſortir de cet aſyle, où les
ures, alliés du Kan des Tartares, commen-
oient à lui dreſſer des embûches, il (*c*) erra
ng-temps dans les vaſtes déſerts de la Podolie.
ne les quitta que lorſqu'il eut appris que les
virons de Kiovie n'étoient plus occupés par
s ennemis. Il trouva dans cette ville le Pala-
n de la Province, qui au lieu de le recevoir
ec bonté, ſe ſaiſit de ſa perſonne, & le fit
nduire à Vilna pour y attendre les ordres du
oi.

Les

(*c*) NEUGEBAVER. *pag.* 443.

ALEXANDRE. 1502.

Les (a) Moſcovites entreprenoient alors pour la ſeconde fois le ſiége de Smolensko. Démétrius les commandoit de nouveau. Eloigné des dangers, il s'étoit flatté de les affronter avec plus de courage. Il ne les revit qu'avec la même lâcheté. Dès qu'il ſçut que les Polonois ſe propoſoient de le combattre, il abandonna la ville qu'il avoit commencé d'inveſtir. C'étoit Alexandre lui même qui menoit ſes troupes. Juſqu'à ce moment il n'avoit juſtifié par aucun exploit le choix de ceux qui l'avoient mis ſur le thrône. On lui ſuppoſa dès-lors une parfaite valeur; & comme il eſt arrivé depuis à plus d'un Général auſſi peu courageux, ou auſſi peu habile, on lui fit un mérite de la honteuſe foibleſſe de ſes ennemis.

Fier d'une réputation qu'il pouvoit perdre encore plus aiſément qu'il ne l'avoit acquiſe, il (b) crut pouvoir en vainqueur offrir la paix à Jwan. Il demanda que ce Prince lui rendît tout ce qu'il avoit conquis précédemment dans la Lithuanie, & tous les Polonois priſonniers, ou transfuges, qui ſe trouvoient alors dans ſes Etats.

Jwan fier & hautain juſqu'à la férocité, ne convint point de la ſupériorité de bonheur ou de force, dont le Roi de Pologne oſoit ſe flatter. D'ailleurs ne connoiſſant point le manége des négociations, il rebuta les propoſitions d'Alexandre, & il ne lui offrit qu'une triſte alternative, ou une paix qui le laiſſeroit jouïr de tout

(a) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 293. CROMER. *p.* 677.
(b) *Id. ibid.* KOJALOW. *pag.* 294.
(c) *Id. pag.* 298.

e qu'il poſſédoit, ou une guerre qui pour- ALEXAN-
ui redonner tout ce qu'il avoit encore à DRE.
dre. Tout ce qu'on put obtenir de lui, 1502.
t une trêve de ſix ans, durant laquelle il
droit les Provinces qu'il avoit ſubjuguées,
ſujets du Royaume qu'il avoit en ſon pou-

s changemens arrivés preſque auſſi-tôt dans 1503.
tats, ſembloient devoir faire eſpérer aux Po-
s un repos moins déſavantageux & plus du-
. Mécontent (c) de Démétrius, qui n'ayant
œur, ni génie; ſe rendoit tous les jours plus
gne du rang que la fortune lui préparoit,
n (d) le tua lui-même dans un tranſport de co-
, & ſe repentit un moment après de l'avoir
périr. Il (e) crut réparer cette perte, & fai-
ublier l'horreur de ſon crime, en nommant le
e Démétrius ſon petit-fils, pour monter a-
s lui ſur le thrône. Sophie Paléologue ſa ſe-
de femme, ne put ſupporter ce choix. Elle
ligea à mettre dans les fers l'héritier déſigné,
à déclarer pour ſon ſucceſſeur ſon fils aîné,
mmé Baſile.

Un Prince tel que Jwan devoit être peu tou-
de ſes injuſtices. Il eut pourtant des re-
rds. La nature offenſée parle plus haut que
loix qu'on n'a pas craint de violer. Livré à
ſentimens qu'il ne pouvoit étouffer, & qui
déchiroient d'autant plus cruellement, qu'il
voit pas le courage de les ſuivre, il ne fit
s que languir.

Ce

(d) *Id. ibid.*
(e) CROMER.

ALEXANDRE. 1504. Ce (a) ne fut qu'au moment qu'il étoit près de mourir, que plus combattu qu'il ne l'avoit été, il mit Démétrius en liberté, & lui réſigna de nouveau la Couronne. Ses dernieres diſpoſitions furent inutiles. Son petit-fils ne fut pas plûtôt ſur le thrône, que Baſile le fit enfermer, & s'empara de tous les Etats de ſon pere. Ce fut ce Baſile qui ſe voyant iſſu par ſa mere des Empereurs Romains, voulut prendre un titre plus relevé que celui de ſes ancêtres, & changea le nom de Kniaz, qu'ils avoient toujours porté, en celui de Czar (b), que tous ſes deſcendans ſe ſont donné dans la ſuite.

1505. Il paroiſſoit aiſé à la Pologne d'obtenir la paix de ce Prince. Son pouvoir n'étoit pas encore bien affermi. La haine (c) que lui portoient ſes propres freres, jaloux de ſon bonheur, la révolte que méditoient les partiſans du jeune Démétrius, à qui il ſuffiſoit d'être malheureux, pour trouver dans un peuple inquiet & oiſif, des vengeurs de ſon infortune: tout devoit l'engager à ſe concilier l'amitié des Puiſſances voiſines. Il devoit même être le premier à la rechercher.

Ce (d) fut ce qui détermina Alexandre à lui envoyer des Ambaſſadeurs. L'un étoit Géorges Hlebowicz, Palatin de Witepsk, & l'autre, Jean

(a) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 299.

(b) La pluſpart des Allemands n'entendant point la langue Eſclavonne, s'imaginerent bientôt après, que le nom de *Czar* ſignifioit *Empereur*. Ce mot en langue Ruſſe ne veut pourtant dire autre choſe que *Roi*. Les Ruſſes profitant de l'ignorance des étrangers, ont prétendu que ce mot équivaloit à celui d'*Empereur*. Du moins leurs Souverains auroient dû imiter le Kan de Krimée, qui prend auſſi le nom

Sapieha, Grand-Maréchal de Lithuanie. ALEXAN-
avoient ordre de lui demander la reſtitution DRE
Provinces conquiſes, & tous les ſujets du 1505.
yaume priſonniers ou fugitifs.

Leur étonnement fut extrême, lorſqu'ils vi-
it l'intrépide aſſûrance du nouveau Duc. Il
) dit qu'il n'avoit rien à la Pologne, qui n'eût
é démembré de ſes Etats. Il fit entrevoir des
étentions nouvelles. Il ne cacha point le deſ-
n qu'il avoit de les faire valoir; & ne parla
ême de ce deſſein, que comme du projet le
us aiſé qu'il pût jamais entreprendre. Ce lan-
ge étoit véritablement celui d'un uſurpateur,
ui dédaignant la douceur tranquille d'un hom-
e ſûr de la juſtice de ſes droits, croit ne pou-
oir en impoſer que par un excès d'orgueil &
inſolence.

Quelle que fût l'adreſſe des négociateurs Po-
nois, ils ne purent adoucir l'humeur féroce
: ce Prince. Ils furent aſſez ſages pour n'en
s paroître irrités. Ils n'écouterent que leur
iſon & les intérêts de leur Patrie. Au lieu
s vains projets d'une guerre qui n'eût pû ſer-
r à lui arracher des mains ce qu'il poſſédoit
juſtement, ils crurent devoir l'empêcher lui-
ême de prendre les armes, de peur qu'il n'en-
vât à la Pologne ce qu'il s'imaginoit être en-
ore en droit de lui ravir.

Les

om de Czar; mais qui n'a pas pouſſé ſon orgueil juſqu'à
i faire exprimer un titre au-deſſus de celui qu'il doit dé-
gner naturellement. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. II,*
g. 239, 240.

(c) KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 299.

(d) *Id. ibid.*

(e) *Id. pag.* 300.

ALEXANDRE. 1505.

Les troubles ſurvenus en Lithuanie achevèrent de les déterminer à conclure la paix qu'ils demandoient. Alexandre avoit peu de talent pour gouverner. Il connoiſſoit peu les hommes, & ne ſçachant pas ſe donner des amis ſages & éclairés, il venoit tout nouvellement de ſe livrer à un de ſes ſujets, qui n'avoit pas le talent de ſe faire aimer de ſes peuples.

Ce (*a*) favori, nommé Glinski, étoit deſcendu des anciens Ducs de Ruſſie; & ſa valeur étoit auſſi peu équivoque que ſa naiſſance. Maître abſolu dans le Duché où il poſſédoit de vaſtes domaines, il abuſoit de ſon crédit; il ne laiſſoit au Roi qu'un ſceptre inutile. Son ambition l'avoit rendu généreux, ſans qu'il eût pourtant ceſſé d'être avare. Il aimoit à dépenſer, & il ne ſçavoit point donner; ou ne donnant que pour recevoir, il s'étoit fait un art de dérober le bien d'autrui par ſes largeſſes. Occupé de lui ſeul, il n'avoit ni humanité, ni juſtice; & toute ſa raiſon ne ſervoit qu'à lui reprocher inutilement le tort que ſon orgueil & ſes autres défauts faiſoient à ſon repos & à ſa gloire.

Les Grands de l'Etat l'avoient ſouvent dépeint à Alexandre comme un homme dangereux, qui n'aſpiroit à rien moins qu'à lui enlever la Lithuanie. Ces diſcours ne faiſoient aucune impreſſion ſur l'eſprit du Roi. Il les regardoit au contraire comme un hommage que l'envie

(*a*) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 680. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag* 445. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. Lib. VII. Cap. IX. p.* 1191, 1192. HERBURT. DE FULSTIN *p.* 216 *verſ.*

(*b*) KOJALOWICZ. *pag* 301. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. Lib. III. Cap. V. pag.* 182.

(*c*) KOJALOWICZ, *pag.* 300.

gie rendoit aux vertus du favori ; & moins ennemis lui ſuppoſoient de mérite, plus il étoit de lui donner des marques de confiance & d'amitié. ALEXANDRE. 1505.

Glinski (*b*) de ſon côté mépriſoit trop ſes aux pour les craindre. Mais au lieu de diſſiler leurs offenſes & de les rappeller à lui par modération, il s'étudia à les démêler dans la ile, & les connut à peine qu'il fit tous ſes orts pour les écraſer. Il ne voyoit pas qu'il tifioit leur haine, par les moyens même qu'il ployoit pour paroître ne la point mériter. r le (*c*) refus que quelques-uns d'entr'eux aient fait d'inſtaller André Drozdza, un de parens, dans le gouvernement de Lida, il dénonça au Roi comme rebelles à ſes orres, & fit (*d*) tant qu'il engagea ce Prince à condamner à mort.

Ces malheureux proſcrits étoient Albert Tar, Evêque de Vilna, Jean (*e*) Zabrzezinski, latin de Troki, Staniſlas Zarnowietz, Palatin Samogitie, Staniſlas (*f*) Kiſzka, Grand-Géral de l'armée de Lithuanie, & pluſieurs aues Sénateurs du même Duché. On devoit, us prétexte d'une aſſemblée extraordinaire, les tirer dans le château de Brzeſcie, où l'on avoit réſolu de les faire égorger.

Ce (*g*) deſſein fut éventé par le Grand-Chance-

(*d*) *Id. pag.* 302.
(*e*) Il étoit de la maiſon de Leliwa. OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. II. pag.* 89.
(*f*) De la maiſon de Dambrowa. *Id. Tom. I. pag.* 137.
(*g*) NEUGEBAVER. *pag.* 446. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 217.

ALEXANDRE. 1505.

celier Laski, qui ne tarda pas à faire ſentir au Roi les ſuites dangereuſes d'une exécution ſi contraire aux loix de la Pologne. L'arrêt fut révoqué ; mais Glinski conſervoit toujours le même eſprit de vengeance, & le Roi le même penchant à ſatisfaire la haine de ſon favori. Il ne fit que commuer la peine des malheureux qu'il avoit condamnés. Zabrzezinski (*a*) fut privé de ſon Palatinat; les autres furent exclus du Sénat, juſqu'à ce que par leur ſoumiſſion, ils euſſent réparé l'outrage que Glinski prétendoit avoir été fait à la majeſté du thrône.

Cette injuſtice fut ſuivie d'une autre que je ne puis me diſpenſer de rapporter. Une Diette (*b*) s'étant aſſemblée peu de temps après à Radomsko, on y amena le Kan des Tartares, Schahmatei. Alexandre ſuivi d'un nombreux cortége, alla près de deux lieuës au-devant de lui. Il l'accueillit avec tant d'égards & de politeſſe, qu'on s'apperçut bientôt qu'il vouloit uniquement inſulter à ſes malheurs. Il le mena au Sénat, où le Tartare prenant enfin la parole, s'exprima avec autant de force & de liberté, que s'il eût été à la tête des cent mille hommes qu'il avoit amenés au ſecours de l'Etat.

„ Je n'ai (*c*) garde, dit-il au Roi, de vous „ reprocher avec aigreur les inſultes que vous „ m'avez faites; ce ſeroit le moyen de les mé„ riter. Mes pertes, ma captivité, vos remords „ vous diſent aſſez quelle eſt votre injuſtice. „ N'étoit

(*a*) CROMER. *pag.* 681.
(*b*) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 303.
(*c*) *Id. ibid.* CROMER. *ubi ſupra.*

n'étoit-ce donc que pour me faire périr, ALEXAN-
ue vous m'avez attiré de ſi loin dans ces DRE.
batrées? Je me ſuis fié à vos promeſſes, à 1505.
os ſermens, à vos preſſans beſoins. J'ai per-
u pour vous mes ſujets, mes forces, ma
loire, ma nation. Où eſt la récompenſe de
ant de ſacrifices? Quel eſt le peuple qui trai-
roit un ennemi avec autant de barbarie que
vous traitez un ami & un allié? Mais qui
manque de parole à Dieu, peut bien en man-
quer aux hommes." Il (*d*) leva alors les mains
ciel, & le prenant à témoin de l'ingratitude
Roi & de la République: „ O ciel, s'écria-
-il, tu me vengeras un jour des maux qu'on
me fait; & puiſſai-je encore retenir ta juſti-
ce, & n'avoir à te louer que des ſecours que
u me dois dans mes malheurs."

On lui répondit au nom du Roi. On l'accu-
d'avoir traverſé lui-même ſes ſuccès, par ſa
eſſe, & par ſon peu d'attention aux conſeils
on lui avoit donnés. Mais ces reproches ne
voient qu'à conſtater davantage la perfidie de
nation. Auſſi (*e*) Schahmatei ne répliqua qu'en
ant le Sénat de le laiſſer retourner dans ſa pa-
. Il promit de lever une nouvelle armée, &
la mener contre les ennemis de l'Etat. Il ne
toit point que ſes transfuges ne revinſſent à
, dès qu'ils le verroient ſupérieur au Kan de
mée. Il ne comprenoit pas quels ſervices on
uvoit eſpérer de lui tant qu'il ſeroit dans l'eſ-
vage, & bien moins encore par quel droit
on

d) CROMER. *ibid.* NEUGEBAVER. *pag.* 446.
e) *Id. ibid.*

ALEXANDRE. 1505. on l'y retenoit, lui qui ne reconnoiſſoit d'autre maître que lui-même. „ Au reſte, ajouta-t-il, „ vous héſitez peut-être à me redonner la liber- „ té, par la crainte du reſſentiment que je pour- „ rois avoir des injures que j'ai reçuës ; mais ap- „ prenez à me connoître. Je n'ai plus rien à „ venger, ſi vous vous repentez de vos injuſti- „ ces ; & il n'y a que les bienfaits qui s'impri- „ ment profondément dans mon cœur. ”

Ces diſcours de Schahmatei étoient d'autant plus propres à perſuader, qu'ils étoient pleins de dignité & de modeſtie. Il condamnoit les démarches de la République, & il paroiſſoit la reſpecter. Auſſi, peu s'en fallut qu'elle ne reconnût l'infamie de ſes procédés, & ne lui en témoignât ſur le champ un repentir ſincere. La pluſpart des Sénateurs ne doutoient point qu'il n'eût long-temps ſur le cœur les avantages que le Kan de Krimée avoit remportés ſur lui. Ils connoiſſoient ſes forces & ſes reſſources. Il leur importoit de regagner ſa confiance ; & pour conſommer le deſſein qu'ils avoient toujours eu, ils ſouhaitoient de le commettre de nouveau avec les Tartares, qui menaçoient le Royaume. Mais Schahmatei ne pouvoit point agir s'il n'étoit libre, & pluſieurs membres du Sénat appréhendoient, qu'une fois rendu à lui-même, il n'oubliât point les outrages qu'il avoit eſſuyés. Sous le poids même de ſes fers, il avoit parlé au Roi avec tant d'aſſurance, n'avoit-on rien à craindre de ſa fierté ? Sa vertu ſembloit répondre de ſa modération ; mais ſi rien ne l'empêchoit de don-

(a) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 681.

ner l'essor à sa vengeance, qui est-ce qui ré- ALEXAN-
droit de sa vertu? DRE.
1505.
es divers sentimens partageoient le Sénat. Il
oit entre l'espérance d'un appui dont il avoit
n, & la crainte d'un ressentiment qui lui
issoit inévitable.
'expédient que prit Alexandre fut tel qu'il
venoit à un Prince accoutumé comme ses
s à confondre la prudence avec la fourbe-
& à ne se croire habile, que parce qu'il
t plus méfiant & plus rusé. Il fut décidé
n, retiendroit encore Schahmatei, tandis que
r s'assurer de la sincérité de ses promesses,
(a) envoyeroit de sa part le Sultan, son fre-
chercher de nouvelles troupes dans son pays,
y exciter leur parent & leur allié, le chef
Tartares Nagais, à venir avec elles le ven-
du Kan de Krimée. Le (b) Roi s'engageoit
rendre les armes à l'arrivée de ce puissant
ort, & il ne paroissoit pas qu'il eût dessein
manquer sous de nouveaux prétextes, aux
igations que lui imposoient ses traités.
e Sultan partit, & Schahmatei escorté des
cipaux Seigneurs de Lithuanie, fut conduit
roki, où l'on ne lui donna un peu plus de
rté, qu'après l'avoir contraint à faire ser-
nt qu'il ne chercheroit point à s'échapper de
e ville.
l y étoit à peine arrivé, qu'Alexandre reçut
Ambassade du chef des Nagais, qui ayant
par les bruits publics les malheurs & la dé-
tion de Schahmatei, l'envoyoit redemander à
la

(b) *Id. pag.* 682. NEUGEBAVER. *pag.* 447.

ALEXANDRE. 1505. la République, & pour le ravoir plus aiſément, lui faiſoit offrir tous les ſecours dont elle auroit beſoin contre les habitans de la Krimée, s'ils étoient toujours dans le deſſein de faire des excurſions dans ſes Etats. Cette Ambaſſade ne reſſembloit point aux Députations ordinaires des Tartares. Elle avoit une nombreuſe ſuite d'hommes de main, qui ſans doute avoient ordre de favoriſer l'évaſion du Prince, s'ils ne pouvoient le ramener du conſentement du Sénat.

Le Kan (*a*) de Krimée prévit l'orage qui le menaçoit. Il eſſaya de faire ſa paix avec la Pologne. Ses Miniſtres parurent preſque en même-temps que ceux du Kan des Nagais. Ils promettoient de ne plus inquiéter le Royaume, pourvû que Schahmatei n'obtînt jamais ſa liberté. Ils repréſentoient avec adreſſe, que l'amitié de ce Tartare déja épuiſé, & qui par l'éloignement des Hordes qu'il commandoit ne pouvoit même de long-temps en recevoir du ſecours, ne méritoit pas de balancer dans l'eſprit du Roi l'union d'un Prince dont on connoiſſoit aſſez les forces, & qui étoit le plus à portée de ſervir la République dans ſes beſoins. Tout l'Etat commençoit à pancher en faveur de (*b*) Mehemed Gierai: c'étoit le nom du Kan de Krimée. Il avoit ſuccédé à ſon pere Mengily Gierai. Soit que ce nouveau chef fût plus modéré, ou plus téméraire que ſon prédéceſſeur,

(*a*) CROMER. *ubi ſupra.* & *p.* 683. KOJALOWICZ. *p.* 306.

(*b*) Hiſt. de l'Emp. Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom. II. pag.* 67. Il faut remarquer que le premier conquérant de la Krimée ſe nommant Gierai, tous ſes deſcendans ont immo-

, ſoit qu'on l'eſtimât ou qu'on le craignît ALEXAN-
ntage, on s'empreſſoit d'écouter ſes propo- DRE.
ns, & quel qu'eût été juſqu'alors le déchaî- 1505.
ent de ſes ſujets contre la République, elle
aïſſoit moins à meſure qu'ils lui ſembloient
moins dangereux ou plus utiles.

Des manœuvres ſi peu attenduës devenoient
jour en jour pour Schahmatei un funeſte
ſage des plus noires trahiſons. Il reconnut
plus la Krimée ſe montroit traitable, moins
l'eſtimoit innocent. Il crut devoir épargner
Sénat de plus grands crimes, & à lui-même
plus long enchaînement de malheurs.

Les Ambaſſadeurs Nagais, avec (*c*) qui il lui
it permis de conférer en ſecret, acheverent
le confirmer dans cette idée. Ils condamne-
t ſa délicateſſe à n'oſer manquer à la parole
il avoit donnée de ne point rompre ſes fers.
ne devoit point, lui diſoient-ils, une ſi ſcru-
euſe fidélité à un Roi qui ne lui avoit fait
ſermens que pour les enfreindre. D'ailleurs,
portoient-ils, ſa gloire, ſon ſalut, le bonheur
ſa patrie, devoient être ſes ſeules regles d'é-
ité. Il étoit moins à lui-même qu'à ſes peu-
les.

Leurs conſeils firent échoüer ſa vertu. Tout
nt prêt pour ſa fuite, il ſortit de la ville ſans
re reconnu. Il couroit nuit & jour avec les
mbaſſadeurs & leur eſcorte, & ſe croyoit
ja en ſûreté, lorſque (*d*) pluſieurs troupes de
Lithua-

immortaliſé ſa mémoire en retenant ſon nom. *Id. pag.* 68.
(*c*) NEUGEBAVER. *pag.* 447.
(*d*) *Id. pag.* 448. CROMER. *pag.* 683.

ALEXANDRE. 1505. Lithuaniens, qui eurent ordre de le pourſuivre, prirent des chemins détournés, & l'ayant coupé le forcerent de ſe rendre. Il fut ramené à Troki, & gardé plus étroitement qu'il ne l'avoit encore été depuis ſon arrivée dans le Royaume.

1506. Rien n'empêcha plus la concluſion du traité que Mehemed Gierai & le Sénat ſouhaitoient également de conclure. La paix fut faite avec la Krimée. On lui accorda pour premier article le ſacrifice de Schahmatei qu'elle avoit tant à cœur. Alexandre (*a*) ſe rendit à Vilna. Il y fit amener ce malheureux Prince, les Députés Nagais & toute leur ſuite. On inſtruiſit leur procès. On accuſa Schahmatei d'avoir rompu l'alliance qu'il avoit faite avec la République, & on le condamna à être renfermé le reſte de ſes jours. On lui aſſigna pour priſon la forteresſe de Kowno dans la Samogitie, & l'on diſtribua le reſte des Tartares dans divers forts du Grand-Duché.

Le ſeul motif de cet arrêt en montroit l'injuſtice. Schahmatei n'avoit exécuté que trop fidélement ſes traités avec la Pologne; & quand même il les eût violés, il ne relevoit d'aucun tribunal, & ne répondoit de ſes actions à aucune Puiſſance étrangere.

Il ne lui reſtoit plus qu'à réparer par ſa fermeté l'eſpéce de lâcheté qu'il avoit eue de manquer

(*a*) *Id. pag.* 685. NEUGEBAVER. *pag.* 449. KOJALOWICZ. *pag.* 308.

(*b*) *Id. pag.* 306, 307. CROMER. & NEUGEBAVER. *ubi ſuprà.* HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 219.

(*c*) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 308.

ALEXAN
DRE.
1506.

ner à ſa parole. Il réſolut de ne ſe venger de la mauvaiſe fortune qu'en la ſoutenant ; & s'il ne put jamais toucher le cœur des Polonois, il s'en fit du moins toujours reſpecter par la grandeur de ſon courage. Il annonça ſeulement que les maux qu'on lui préparoit, à l'inſtigation du Kan de Krimée, n'empêcheroient point ce chef des Tartares de rompre bientôt la paix, qu'il ne juroit qu'à cette condition. L'événement juſtifia cette conjecture.

L'accord de Mehemed Gierai avec la Pologne étoit à peine ratifié, que ce (*b*) Prince envoya un camp volant fourager la Podolie, la Ruſſie, & une grande partie du Duché. Cette expédition ayant réuſſi, il en (*c*) ordonna une nouvelle. Trente (*d*) mille de ſes ſujets parurent tout d'un coup ſur les bords du Niémen.

Alexandre (*e*) devenu paralytique depuis peu de temps, étoit (*f*) alors à Vilna entre les mains d'un empirique Polonois, homme inconnu, qui ſe diſoit Grec de naiſſance, pour ſe donner un plus grand air d'habileté, & qui par des bains fréquens & des ſueurs continuelles, achevoit d'ôter au Roi tout eſpoir de guériſon. Malgré ſon infirmité, Alexandre (*g*) ſe fit tranſporter à Lida, où ne ſe croyant pas encore en ſûreté, il voulut retourner en Pologne.

Il (*h*) eſpéroit rencontrer ſur ſa route le Prince Sigiſmond ſon frere, Duc de Glogaw, à qui

(*d*) CROMER. *pag.* 685.
(*e*) *Id. pag.* 682. KOJALOWICZ. *pag.* 306.
(*f*) *Id. pag.* 309. CROMER. *pag.* 685.
(*g*) KOJALOWICZ. *pag.* 310.
(*h*) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 686.

ALEXANDRE. 1506. il avoit écrit de quitter au plûtôt la Siléſie pour venir adminiſtrer le Royaume, qu'il n'étoit plus en état de gouverner. Un ſi grand voyage ne convenoit point à ſa ſituation. Ses maux augmentoient d'un jour à l'autre. Vilna (a) venoit tout nouvellement d'être environnée de murs. On lui fit entendre que le danger y étoit moins grand qu'il ne l'avoit cru. On (b) l'y ramena preſque mourant & ſans forces.

Quelques (c) auteurs ont prétendu que les Lithuaniens ne voulant point marcher aux ennemis, ſi ce Prince n'étoit à leur tête, il ſe (d) fit porter à l'armée dans un brancard, & que ſes troupes ne dûrent qu'à ſes conſeils, ou du moins à ſa préſence, la victoire qu'elles remporterent ſur celles du Kan. L'extrémité où il étoit ne lui permettoit point de donner à ſes ſujets cette preuve de courage, dont un Prince même plus guerrier n'eût pas été capable dans un état de foibleſſe auſſi dangereux.

Glinski (e) entreprit de raſſembler & de conduire l'armée, au défaut de Staniſlas Kiſzka, qui depuis quelques jours venoit d'être emporté d'une mort ſubite. Il n'ignoroit point les manœuvres des Tartares dans leurs expéditions. Il eut d'abord ſoin de s'informer où étoit leur corps de réſerve. Il (f) apprit qu'il étoit campé

(a) *Id. pag.* 683. KOJALOWICH. *pag.* 308.
(b) *Id. pag.* 311.
(c) *Id. pag.* 309.
(d) CROMER. *pag.* 686.
(e) *Id. ibid.*
(f) KOJALOWICZ. *pag.* 311.
(g) Village dans le Palatinat de Nowogrod, ſuivant GUILL. DE LISLE, dans ſa carte de Pologne. ARDR. CELLAR. le met

pé près du village de (g) Kleczko, & composé d'environ 10000. hommes, commandés par deux Sultans, fils de Mehemed Gierai. Il se proposa de l'attaquer, tandis que le reste de ces brigands répandus au loin & divisés en plusieurs partis, faisoient le dégât dans les campagnes. ALEXANDRE. 1506.

Il n'avoit (h) avec lui que 7000. chevaux. Il s'avança néanmoins, & il en vint aux mains avec tant de valeur & de conduite, qu'il ébranla les Tartares & les fit reculer. Il attendoit qu'ils revinssent au combat, selon leur coutume, & ils revenoient en effet, lorsqu'ils apperçurent sur une hauteur voisine un corps de cavalerie qui leur inspira de la terreur. C'étoient trois cens Polonois de la garde du Roi, précipitamment (i) amenés par (k) Czarnkowski, fils du Palatin de Posnanie, qui pour en faire paroître le nombre plus considérable, les avoit mis sur une même ligne, dont il avoit même affecté d'étendre le front. Les mouvemens de ce corps qui battoit plusieurs marches à la fois, & sembloit prêt à descendre, firent craindre aux Tartares qu'on n'eût dessein de les prendre en flanc.

L'épouvante (l) se mit parmi eux. Quelques-uns lâcherent pied, & entraînerent par leur exemple ceux qui ne voyant rien de désespéré, vou-

loient

met pourtant dans le Palatinat de Miscislaw. *nov. Polon. Descript. pag.* 416.

(h) KOJALOWICZ. *pag.* 312. CROMER. *pag.* 686. NEUGEBAV. *pag.* 450.

(i) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 313. PASTOR. AB HEIDENBERG. *Flor. Polon. pag.* 183. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1199.

(k) OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. II. pag.* 246.

(l) CROMER, *pag.* 687.

ALEXANDRE. 1506. loient encore preſſentir la fortune, & tenter par une nouvelle attaque de mettre le déſordre dans les rangs des Lithuaniens. Glinski profita de leur déroute, & les chaſſant devant lui comme des bêtes farouches, il pouſſa (a) les uns dans un marais où ils perdirent la vie, & il n'abandonna les autres, que lorſqu'il n'en vit plus qu'il pût atteindre, ou qui euſſent le courage de ſe rallier.

Maître du champ de bataille & de tous les environs, il attendit les divers partis, qui croyant rejoindre leur armée, revenoient tranquillement y dépoſer leur butin. Il les enveloppa les uns après les autres, & il n'en échappa preſqu'aucun à la fureur de ſes ſoldats. On (b) compta qu'il étoit péri 20000. de ces Barbares. On leur prit 23000. chevaux & 40000. habitans du Duché qu'ils emmenoient eſclaves.

Le (c) Roi étoit à l'agonie, quand il reçut la nouvelle de cette heureuſe expédition. Il avoit perdu l'uſage de la parole; mais on vit ſes yeux mouillés de larmes. Il leva les mains au ciel, & parut rappeller tout ce qui lui reſtoit de forces, pour marquer la joie qu'il en reſſentoit.

Ce Prince (d) n'avoit ni de grandes vertus, ni de grands vices. Ses talens étoient bornés; ſes deſſeins ne l'étoient pas. Il vouloit tout embraſſer, & ſes mauvais ſuccès ne le firent jamais appercevoir du peu d'étendue de ſon génie. Toujours

(a) KOJALOWICZ. *pag.* 314.
(b) *Id. ibid.*
(c) *Ibid.* NEUGEBAVER. *pag.* 451. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 184 STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 3199. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 219. *ver.* HENELI

AB

ALEXANDRE. 1506.

rs inquiet ſans rien prévoir, il craignoit tous accidens, & il n'en étoit point qui ne le ſurlt, comme s'il n'avoit pas eu la foibleſſe de craindre. Indolent & trop crédule, il donit ſa confiance à de lâches courtiſans, qui ne herchoient qu'à tirer profit de ſa foibleſſe. Ne achant ni ſe reſpecter, ni ſe ſuffire, il n'oſoit aire uſage de ſa raiſon avec ces hommes faux avares, qui ne le regardoient que comme le iniſtre de leurs volontés. Auſſi n'étoit-il conidéré que par le faſte qu'il aimoit, & qu'il paoiſſoit n'aimer que pour en impoſer & cacher honte de ſa dépendance. Le luxe, qui depuis découverte du nouveau Monde avoit porté es ſemences de corruption dans l'Europe, comne pour venger l'Amerique des tréſors qu'on ui avoit enlevés, s'étoit répandu en Pologne; tout groſſier qu'il étoit encore, il n'en étoit as moins dangereux. Il commençoit à dégraler le maître & les ſujets. Détournés du bien ublic, les Polonois n'avoient à cœur que leurs ntérêts propres; & le Roi moins attentif aux eſoins de l'Etat, s'étoit fait des beſoins de molleſſe & de vanité, qu'il s'étudioit uniquement à atisfaire. Il étoit généreux, ou pour mieux dire, rodigue. Il (*e*) donnoit tout, juſqu'aux biens nême de la Couronne, & il donnoit ſans diſernement. Des chanteurs, des joueurs d'inſtrunens avoient autant de part à ſes graces, que les per-

AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 383. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. I. pag.* 119.

(*d*) KOJALOWICZ. *pag.* 315. CROMER. *pag* 687.

(*e*) KOJALOWICZ. *& CROMER. ubi ſupra.* HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. I. Cap. II. p.* 83. NEUGEBAUER. *p.* 451.

SIGIS-MOND I. 1506. Sigiſmond, l'empêcherent de ſe venger de cet outrage; car c'eſt ainſi qu'elle regardoit une démarche qui venoit moins du zéle que les Lithuaniens avoient pour leurs propres intérêts, que du chagrin qu'ils conſervoient encore d'un aſſujettiſſement dont ils n'avoient pû ſe défendre. Pour cette fois la Pologne leur pardonna de l'avoir prévenuë, & elle n'eut garde de renoncer aux avantages qu'elle ſe promettoit du Prince qu'elle avoit deſſein de choiſir.

C'étoit d'ailleurs le ſeul de la maiſon de Jagellon qui pût aſpirer à la Couronne. Uladiſlas ſon (*a*) frere, Roi de Hongrie & de Boheme, lui cédoit tous les droits qu'il pouvoit y avoir. Il avoit même envoyé un Ambaſſadeur à la Diette, pour y ſolliciter les voix en ſa faveur. Elles ſe réunirent toutes à le nommer par acclamation. On lui envoya des (*b*) Députés à Vilna, & il (*c*) ſe rendit bientôt après à Cracovie, où il fut couronné le 24. Janvier par André Roſa, Archevêque de Gneſne.

1507. Le nouveau (*d*) Roi s'appliqua d'abord à retirer tous les domaines qu'Alexandre avoit eu l'imprudence d'aliéner. Les revenus qu'ils devoient produire devenoient néceſſaires aux grands deſſeins qu'il méditoit. L'uſage qu'il avoit fait de

(*a*) *Id. p.* 319. BERN. VAPOV. *ubi ſuprà.* HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. p.* 383. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. Lib. VII. pag.* 452. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 186.

(*b*) C'étoient Vincent Przerembski, Evêque d'Wladiſlaw, Jean Lubranski, Evêque de Poſnanie, Matthias Drzewicki, Evêque de Przemyſlie; le Palatin de Poſnanie, André Szamotuly, celui de Beltz, Jean Tarnowski, & Jean Laski, Grand-Chancelier du Royaume. NEUGEBAVER. *ubi ſuprà.*

ſes premieres années, ſembloit répondre du ſuccès de tout ce qu'il voudroit entreprendre pour la gloire de la nation. SIGISMOND I. 1507.

Elevé (e) en Hongrie, il y avoit autant pris des défauts que des vertus du Roi ſon frere. Une avide attention à s'inſtruire lui avoit donné les connoiſſances dont il avoit beſoin; & une encore, il avoit acquis l'expérience qui ne vient d'ordinaire qu'à un âge où elle eſt preſque inutile, & qu'on ne doit ſouvent qu'à des fautes qu'elle n'eſt plus capable de réparer. Uladiſlas (f) l'ayant établi Gouverneur de la Siléſie, il s'étoit comporté avec tant de ſageſſe & d'habileté, qu'il s'y étoit fait autant aimer des citoyens en rebutant quelquefois les ordres de ſon frere, qu'eſtimer de ſon frere lui-même, lorſqu'il oſoit le plus réſiſter à ſes volontés.

Les (g) Moſcovites ne le virent qu'à regret à la tête de la République. Ils eſpéroient beaucoup des diſſenſions qui ſubſiſtoient (h) toujours entre Glinski & les Grands de Lithuanie. La victoire que ce Général avoit remportée depuis peu ſur les Tartares, n'avoit fait qu'aigrir davantage ſes ennemis. Ils ne pouvoient lui pardonner le bonheur même qu'il avoit procuré à la Patrie.

Sigiſ-

(d) KOJALOWICZ. *pag.* 318.
(e) *Id. pag.* 319.
(d) *Id. pag.* 324. STAN. SARNIC. *pag.* 1200. NEUGEBAUER. *pag.* 455.
(e) CROMER. *pag.* 695.
(f) *Id. pag.* 669. 696. HENELII AB HENNENFELD. *Ant. Sileſia. pag.* 373. 383
(g) KOJALOWICZ. *pag.* 316.
(h) *Id. pag.* 319.

SIGIS-MOND I. 1507.

Sigiſmond n'ignoroit point l'inſolente fierté de Glinski. Informé (a) que cet homme puiſſant & hardi avoit fait tout nouvellement des brigues dans le Ducbé pour s'en faire déclarer le maître, il craignoit que par un plus grand excès de témérité, cet eſprit préſomptueux ne fît éclater ſon ambition au moindre jour qu'il trouveroit à la ſatisfaire.

Des rapports vrais ou faux fortifioient tous les jours ces impreſſions ſiniſtres. Le Roi ne put les cacher. Il eût voulu toutefois s'attacher un ſujet, qui ayant été lui ſeul la reſſource de la nation, paroiſſoit plus propre qu'un autre à la défendre. Mais quand il auroit pu réuſſir à fléchir ſon audace, il eût eu de la peine à calmer la haine des courtiſans; & il ne pouvoit rien attendre d'une réconciliation qui n'auroit été faite que par autorité ou par bienſéance.

Il ſe réſolut à citer Glinski devant le Sénat, & à lui faire rendre compte de ſa conduite. Le (b) Palatin de Troki, Jean Zabrzezinski ſe rendit ſon accuſateur. Le procès fut inſtruit, mais (c) avec plus de lenteur qu'on n'en devoit attendre de la paſſion qui l'avoit fait intenter, & qui engageoit à le pourſuivre.

Ces délais affectés, & qu'on ne ſe donnoit que pour ne pas paroître avoir précipité un arrêt peu favorable & déja réſolu, donnerent (d) la

(a) *Id. ibid. & pag.* 320. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 453. BERN. VAPOV. *pag.* 534.
(b) *Ibid.*
(c) KOJALOWICZ. *pag.* 320.
(d) *Id. pag.* 321. BERN. VAPOV. *ubi ſupra.* NEUGEBAVER. *pag.* 454.

la hardieſſe à l'accuſé de preſſer lui-même le jugement de ſon affaire. Mais (e) il avoit déja reclamé les armes du Czar, en promettant de lui livrer toutes les places qu'il poſſédoit dans le Duché, & de lui fournir les moyens d'y aſſurer, ou d'y étendre ſes conquêtes. SIGIS-MOND III 1507.

Baſile n'attendoit qu'une occaſion d'y porter la guerre. Il y (f) entra à la tête d'une armée de 30000. hommes, réſolu (g) néanmoins, par le peu de confiance qu'il avoit en ſes troupes, à ne point accepter de combat. La néceſſité où il étoit pour ſon propre intérêt de ne rien laiſſer tranſpirer de ſes conventions avec Glinski, lui (h) fit prendre pour prétexte de ſa rupture avec la République, le peu d'égards qu'il l'accuſoit d'avoir pour la Reine ſa ſœur, depuis la mort d'Alexandre.

Ce frivole motif n'étonna point les Polonois. Ils connoiſſoient l'uſage ordinaire des Ducs de Moſcovie dans leurs déclarations de guerre. Ils n'attribuerent celle-ci qu'à l'ambition de Baſile, & ils n'eurent aucune défiance du traître qui l'avoit excitée. Ils le croyoient accablé ſous le poids de ſes malheurs, & plus occupé à prévenir la condamnation dont il étoit menacé, qu'à la mériter de nouveau, ou à l'aggraver par de plus grands crimes.

Sigiſmond n'étoit attentif qu'à la marche des Moſ-

(e) *Id. pag.* 456. KOJALOWICZ. *pag.* 322. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 187.
(f) BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 535.
(g) KOJALOWICZ *ubi ſuprà.*
(h) ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. III. pag.* 552.

SIGIS-MOND. I. 1507. Moſcovites. Il (a) eut à peine aſſemblé ſon armée, qu'il ſe mit en campagne pour les repouſſer. Il ne reſpiroit que la vengeance ; il n'eut point occaſion de l'exercer. Arrivé entre la Berezina & le Boriſthene, il apprit que l'ennemi n'oſant l'attendre, étoit rentré précipitamment dans ſon pays. Le premier deſſein des Polonois fut de le ſuivre : la diſette des vivres les fit retourner dans leurs quartiers. Ils (b) n'y furent pas plûtôt, que les Moſcovites accrus par de nouvelles levées, retournerent ſur leurs pas, au nombre de 60000. & firent une irruption dans le Palatinat de Miſciſlaw.

1508. Ce (c) fut alors que Glinski craignant qu'on ne découvrît ſes liaiſons avec Baſile, réſolut de paſſer dans ſon camp ; & à la faveur des troupes, dont il lui demanderoit la conduite, de faire le plus de dégât qu'il pourroit dans le Duché. Prêt à conſommer ce projet, il en exécuta un autre qui mit le comble à ſa perfidie. Il aſſaſſina (d) Zabrzezinski, qu'il ſurprit à une heure indüe dans ſa maiſon, & à qui il fit couper la tête en ſa préſence.

L'arrivée (e) de Glinski fit un plaiſir extrême au Czar, qui le regardoit comme un homme utile, néceſſaire même à ſes deſſeins. Baſile n'avoit pas aſſez de probité pour le déteſter & le crain-

(a) VAPOV. *loc. cit.* KOJALOWICZ. *pag.* 322.
(b) NEUGEBAVER. *pag.* 456.
(c) *Id. ibid.*
(d) KOJALOWICZ. *pag.* 323. BERN. VAPOV. *pag.* 536. NEUGEBAVER. *ubi ſuprà.* PASTOR. AB HIRTENBERG. *Hiſt. Polon. pag.* 187.
(e) KOJALOWICZ *pag.* 328.
(f) VAPOV. *loc. cit.*

craindre. Il lui confia le commandement de ſon armée, qui eut d'abord quelques ſuccès. Le (*f*) nouveau Général ſe rendit maître de pluſieurs places ſur (*g*) le Przydiecz, & vint enfin mettre le ſiége devant la ville de Minsko. SIGISMOND I. 1508.

Sigiſmond plus étonné de ſes progrès, que de l'excès de ſa trahiſon, ordonna à (*h*) Nicolas Firley, Palatin de Lublin, de mener l'armée de Lithuanie contre ce rebelle, tandis qu'avec les troupes de ſa maiſon, & toutes celles de la Couronne, il ſe diſpoſoit lui-même à l'aller chaſſer de ſes Etats. Il ne (*i*) doutoit pas qu'il ne pût le vaincre; il ne craignoit que de ne pouvoir pas le rencontrer.

Il preſſoit ſa marche, & la dirigeoit du côté de Minsko, lorſqu'il apprit la levée du ſiége de cette place, & (*k*) que les Moſcovites s'étoient retirés à Boriſſow. Impatient de les atteindre, il redoubla de vîteſſe. Elle ne ſervit qu'à hâter la fuite des ennemis, qui ſe replierent ſur Orſza, & qui pourſuivis encore, paſſerent le Boriſthene, où ils ne ſe crurent même pas en ſûreté dès qu'ils virent les Polonois ſur l'autre rivage.

En (*l*) une ſeule nuit toute l'armée de Glinski fut diſſipée, malgré les efforts que fit ce Général pour l'arrêter. Il ne reſtoit plus à Sigiſmond qu'à continuer de marcher après elle; mais ce Prin-

(*g*) ANDR. CELLAR. *regn. Polon. Deſcript. pag.* 297. 384.
(*h*) Il étoit de la maiſon de Lewart. *Vid.* OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. II. pag.* 109. 117. *& ſeqq.*
(*i*) VAPOV. *pag.* 536.
(*k*) *Ibid. &* KOJALOWICZ. *loc. cit.* NEUGEBAVER. *p.* 457.
(*l*) *Id. ibid.* VAPOV. *pag.* 537. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1201.

SIGIS MOND I. 1508. Prince qui (a) n'avoit pas tardé à traverſer le fleuve, n'oſa (b) s'engager dans un pays qu'il trouvoit inculte & coupé de toutes parts de bois & de marais. Il ſe contenta d'envoyer quelques troupes légeres après ces malheureux, qui lui déroboient la gloire qu'il eſpéroit de leur défaite.

Le Duc Oſtrog, nouvellement (c) échappé des mains de ces barbares, & qui brûloit de ſe venger des traitemens indignes qu'il en avoit reçus, eut (d) ordre de les ſuivre. Staniſlas (e) Kiſzka fut auſſi envoyé après eux. Leur expédition fut aſſez heureuſe. Ils rencontrerent quelques corps des fuyards, & les défirent. Ils (f) porterent le dégât dans les terres de Baſile; ils (g) pénétrerent juſqu'auprès de Moskow; ils brûlerent des contrées entieres.

Ces avantages, peu glorieux en eux-mêmes, ne laiſſerent pas de valoir à Sigiſmond preſqu'autant qu'une victoire. Baſile venoit d'apprendre à reſpecter ce Prince & ſes ſujets. Il (h) demanda la paix, & il ne (i) l'obtint qu'aux conditions qu'il avoit toujours refuſées.

1509. Malheureuſement elle ne fut guères plus durable que celle qu'on avoit faite neuf ans auparavant

(a) KOJALOWICZ. *pag.* 329.
(b) *Id. pag.* 330.
(c) *Id. pag.* 323.
(d) *Id. pag.* 331.
(e) *Id. ibid.* PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 188. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 458.
(f) KOJALOWICZ. *pag.* 332.
(g) Ils pouſſerent leur courſe juſqu'au delà de Wyezma, d'où l'on ne compte que quarante-ſix milles juſqu'à Moskow. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tome II. pag.* 185.

rant avec les Valaques. Bogdan qui (*k*) avoit ccédé à Etienne ſon pere, ne pouvoit pardon- r aux Polonois le refus (*l*) qu'ils lui avoient t d'une ſœur du Roi, qu'il demandoit en riage. Quelque polie qu'eût été la réponſe Alexandre qui regnoit alors, le Valaque y a- it entrevu un air d'indifférence qui approchoit mépris. Soutenu (*m*) par pluſieurs corps de urcs & de Tartares, il étoit entré dans la odolie, dont il vouloit s'emparer. N'ayant (*n*) à forcer Kamieniecz à ſe rendre, il avoit re- onté le Nieſter pour aſſiéger Halitz. Cette ace avoit réſiſté à ſes efforts, & ne l'avoit pas buté d'un nouveau ſiége. SIGISMOND I. 1509.

Il (*o*) inveſtiſſoit Leopold, lorſqu'il apprit que igiſmond marchoit à lui à grandes journées. ıſi d'épouvante, il retourna ſur ſes pas, ré- lu de tout dévaſter ſur ſa route. Sa fuite ne fut ſpendue que par le ſiége de (*p*) Rohatin, pla- foible & qui ne pouvoit tenir qu'auſſi peu temps qu'il en reſtoit aux Valaques pour é- apper aux Polonois. Ils prirent cette ville, & oſant s'y établir, ils la pillerent & la mirent cendres. Ses triſtes débris fumoient encore l'arrivée de Sigiſmond, qui ne daignant pas ourir plus longtemps après un ennemi qu'il n'eût point

(*b*) *Id. ibid.* BERN. VAPOV. *pag.* 538. PAST. AB HIRENBERG. *pag.* 189.
(*i*) KOJALOWICZ. *pag.* 333. NEUGEBAVER. *pag.* 459.
(*k*) Hiſt. Othom. par le Pr. CANTIMIR *Tom. II. pag.* 70.
(*l*) NEUGEBAVER. *pag.* 447. CROMER. *pag.* 682.
(*m*) NEUGEBAVER *pag.* 459.
(*n*) *Id. pag.* 460.
(*o*) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 334.
(*p*) ALEX. GUAGNIN. *Tom. II. pag.* 49.

SIGIS MOND I. 1509.

point eu de gloire à écraſer, quand même il l'auroit pû atteindre, ſe contenta d'envoyer quelques régimens à ſa pourſuite.

Nicolas (*a*) Kamieniecki, Palatin de Cracovie, fut chargé de les mener, & d'entrer auſſi avant qu'il pourroit dans la Valaquie. Il lui fut aiſé d'obéir. Il ne trouva que des campagnes déſertes, un pays ouvert de toutes parts, & des habitans qui ayant oublié leurs forces, croyoient éviter leur ruine en ſe préſentant eux-mêmes au joug qu'on venoit leur impoſer. Kamieniecki (*b*) le fer & la flamme à la main, parvint juſqu'aux murs de Soczawa. N'étant point en état d'en entreprendre le ſiége, il ſe contenta d'en dévaſter tous les environs.

Il retournoit vers les frontieres, & une partie de ſa troupe avoit déja paſſé le Nieſter, quand il ſe vit aſſailli tout d'un coup par une armée de Turcs & de Valaques, ſortis précipitamment des bois & des rochers d'alentour. Il reconnut bientôt à leur aveugle impétuoſité, qu'il pouvoit leur réſiſter quoique fort inférieur en nombre. Il les étonna d'abord par ſa fermeté; & ſçachant que le plus ſûr moyen de ſe défendre contre des lâches, c'eſt d'être le premier à les attaquer, il n'héſita point de marcher à leur rencontre. Echauffé plus que jamais du deſir de venger ſa nation de l'inſolence de ces peuples, il fondit ſur eux avec tant d'ordre & de valeur, qu'il les mit en déroute. Ce fut alors que ne les comp-

(*a*) NEUGEBAVER. *ubi ſuprà*. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 189. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1201. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 540.

iptant plus que par les morts & les bleſſés tomboient devant lui, il les diſſipa, les rſuivit, & n'en laiſſa aucun regagner les x des montagnes d'où ils étoient ſortis, & ls regardoient comme un aſyle dans leur dé-. La pluſpart furent maſſacrés, & pluſieurs gés de ſe rendre. SIGISMOND I. 1509.

ette victoire ſi utile à l'Etat, auroit dû com- Kamieniecki de gloire. Elle ne ſervit qu'à légrader. Le métier des armes, devenu de-s, du moins pour quelques nations, une é- d'honneur & de politeſſe, altéroit alors s les Généraux mêmes les ſentimens de pitié plus naturels. Kamieniecki ſe (c) ſouvenant le Woiewode Etienne avoit fait mourir ntité de Polonois, qui en divers combats oient vûs contraints de lui rendre les armes, devoir uſer du droit de repréſailles; il fit ncher la tête à preſque tous les priſonniers il avoit faits. Il ne voyoit pas qu'il approu- par ſa barbarie, celle qu'il abhorroit en ef-, & qu'il ſe deshonoroit lui-même, pour ux faire éclater l'infame lâcheté du Prince nt il vouloit ſe venger.

Le malheur que venoient d'eſſuyer les Vala- es auroit dû apprendre aux Moſcovites à re- cter les Polonois. Il ne fit qu'exciter la ja- ſie de ces peuples, qui à peine ſortis de leur ſcurité, ne craignoient rien tant que d'être épriſés des nations voiſines. La honte leur don-

(b) *Id. pag.* 541.
(c) *Id. ibid.* NEUGEBAVER, *Hiſt. Pol. pag.* 461. PAST. HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 189, 190.

SIGIS-MOND I. 1509.

donnoit du courage, & ils l'étayoient de toutes les ruſes qui pouvoient en aſſurer le ſuccès.

Il n'étoit pas aiſé de ſe défendre de celles qu'ils employerent pour ſe rendre maîtres du Duché de Pleskow, dont (*a*) Vitolde avoit fait autrefois une Province de ſes Etats. Baſile (*b*) ayant feint de mener une armée en Livonie, la fit camper aſſez près de la (*c*) capitale de ce Duché. La paix qu'il avoit faite avec la Pologne, les prétextes qu'il donnoit à ſa marche, la confiance qu'il affectoit dans un pays, où au moindre ſigne de trahiſon, il eût pû être défait ſans reſſource, rien ne permettoit de ſe méfier de ſes deſſeins. Ce Prince avoit même un avantage que ſon orgueil lui cachoit ſans doute. L'idée que l'on avoit de ſa ruſticité aidoit au ſuccès de ſes tromperies, tandis que ſa ruſticité même pouvoit elle ſeule l'empêcher d'être trompé. Le piége qu'il tendoit étoit groſſier; ce fut préciſément ce qui le rendit inévitable.

Il fit inviter le Gouverneur & les principaux de Pleskow à venir dans ſon camp, où il les reçut avec une politeſſe d'autant plus propre à ſéduire, qu'elle n'avoit rien d'affecté, & qui ne ſe ſentît de la rudeſſe ordinaire de ſes manieres. Mais pendant qu'il leur donnoit des fêtes dont ils s'occupoient, peut-être moins par goût que par bienſéance, des Prêtres de ſa communion qu'il avoit amenés à deſſein, attroupoient le peuple

(*a*) DLUGOSS. *Hiſt. Pol. Tom. I. pag.* 492, 493.

(*b*) KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. p.* 337. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 543.

(*c*) Voyez la deſcription de cette ville dans NEUGEBAUER. *pag.* 461. Son vrai nom chez les Moſcovites eſt celui

dans la ville, & le ſoulevoient contre Sigis-
ſiſtrats. Ils lui repréſentoient qu'étant du mond I.
rit que les Czars de Moſcovie, il lui 1509.
oit mieux d'obéir à ces Princes qu'à des
ui traitoient la Religion Grecque de foi-
le de ſuperſtition. Ce fut aſſez du mot
gion pour ameuter ces Chrétiens ſchiſ-
es.

m moment toute la ville fut ſous les ar-
)n y (*d*) appella Baſile, on l'y reconnut
ouverain. Le changement parut heureux
ju'il étoit nouveau, & toute la Province
juguée avant qu'on fût en état de la ſe-

: reſtoit à Baſile qu'à conſerver ce qu'il
cquis. Le moyen qu'il y employa fut ce-
1 tyran, à qui l'ingratitude même, toute
: qu'elle eſt, paroît une vertu quand elle
re utile. Il fit venir de ſes anciens ſujets
ccuper ſes nouvelles conquêtes, & (*e*) fit
ier eſclaves dans ſon pays ces mêmes ha-
qui avoient eu l'imprudence de ſe ſoumet-
)n Empire.

mond n'eut regret qu'aux vaſtes contrées 1510.
enoit de perdre. Il ne lui reſtoit d'autre
e contre les Moſcovites, que le Duché
oczk; & (*f*) Baſile le démembroit déja,
naçoit de pénétrer dans le ſein de la Li-
:. Il importoit de réprimer au plutôt la
fou-

skow. ALEX. GUAGNIN. *Tom. II. pag.* 189.
OJALOWICZ. *pag.* 338.
ERN. VAPOV. *ubi ſupra.* ALEX. GUAGNIN. *Tom. II.*
OJALOWICZ. *pag.* 338.

SIGIS-MOND I. 1510.

fougueuſe ambition de cet ennemi; mais le Roi ſe voyoit ſur le point d'avoir à ſoutenir une guerre contre les Chevaliers Teutoniques, qui après plus de quarante ans refuſoient d'obſerver le traité qu'ils avoient fait avec la République.

L'indépendance qu'ils affectoient venoit uniquement de la fierté de leur Grand-Maître. C'étoit toujours ce même Frédéric, Duc de Saxe, qu'on n'avoit pû (*a*) obliger à prêter hommage à la nation, & qui ne vouloit même pas qu'il fût dit qu'elle eût aucune ſorte de devoir à exiger de ſes freres. Rien n'étoit plus hardi que ſes prétentions. Il (*b*) envoya l'Evêque de Poméranie ſignifier à Sigiſmond & au Sénat, qu'ils euſſent à lui reſtituer la Poméranie & la partie de la Pruſſe qu'ils poſſédoient. Il vouloit que la République le déchargeât lui & tous ſes ſucceſſeurs des obligations qu'elle leur avoit impoſées, & ſur-tout de celle de lui fournir dans ſes guerres un certain nombre de ſoldats. Il prétendoit (*c*) enfin que les Polonois renonçaſſent pour toujours au droit qui leur avoit été accordé d'être reçus dans l'Ordre.

Des articles ſi formellement oppoſés au traité fait en 1466. entre le Roi Caſimir IV. & le Grand-Maître Louis Erlichauſen, furent tous rejettés, au dernier article près qu'on accorda d'une commune voix, & avec un (*d*) rire inſultant qui faiſoit voir que la nation avoit cru pour le moins les Teutoniques autant illuſtrés par

(*a*) ALEX. GUAGNIN. *Tom. II. pag.* 130. BERN. VAPOV. *pag.* 545. JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. Lib. VII. pag.* 336.
(*b*) *Id. pag.* 340. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 543. NEUGEBAVER. *pag.* 463.

les Polonois qu'ils avoient reçus, que ces Polonois s'étoient crus honorés par leur qualité de Chevaliers Teutoniques. SIGIS-MOND I. 1510.

Quelque déraiſonnables néanmoins que fuſſent les propoſitions du Grand-Maître, elles étant appuyées par l'Empereur Maximilien. eux (e) de ſes Miniſtres, envoyés expreſſément à Cracovie, travailloient à les faire accep-. Fiers de la puiſſance de leur Prince, ils croiént ne devoir trouver aucun obſtacle à urs négociations. Auſſi leur plus grand ſoin t de faire entrevoir à Sigiſmond, que l'Emire étoit réſolu à ne rien épargner pour engaer la nation à ſatisfaire aux demandes qui lui toient faites.

Ces menaces qui leur tenoient lieu de raions, annonçoient (f) une guerre des plus viles, & la République ne pouvoit ni ne devoit hercher à l'éviter. Il ne lui convenoit pas de onner les mains à l'infraction d'un traité, qui ui garantiſſoit une des plus riches portions de es domaines. Encore moins auroit-elle voulu e deshonorer, en abandonnant par de ſimples notifs de crainte, des avantages qu'elle ne deroit qu'à ſon opiniâtre valeur.

Il ne lui reſtoit plus qu'à ſe hâter de prendre s armes, pour faire face aux Chevaliers, & à Empereur lui-même. Ses efforts ne pouvoient tre trop grands. Maximilien devoit lui paroîre d'autant plus redoutable, que c'étoit moins la

(c) *Id. pag.* 464.
(d) BERN. VAPOV. *ubi ſuprà.*
(e) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 340. NEUGEBAV. *p.* 461.
(f) BERN. VAPOV. *pag.* 544.

SIGISMOND I. 1510.

la politique que la haine qui engageoit ce Prince à l'attaquer. Ainſi que le feu Empereur, Frédéric III. ſon pere, il ambitionnoit de poſſéder la Hongrie, & il (*a*) ne pouvoit ſupporter que la Pologne eût donné tant de fois pour maîtres à ce Royaume, des Princes de la maiſon de ſes Rois.

Les intérêts des Chevaliers lui aidoient à couvrir ſa jalouſie. Heureuſement pour la République, ils ne ſervirent pas long-temps à la cacher. La mort (*b*) inopinée du Grand-Maître Frédéric lui ôta ſes frivoles prétextes; mais pouvoit-il manquer d'autres raiſons ſpécieuſes d'inſulter la nation? Rien n'eſt plus fécond en moyens que l'injuſtice; & ce Prince hazardoit ſans crainte tout ce qu'il croyoit pouvoir augmenter l'éclat de ſa maiſon.

1512.

Toujours occupé du deſſein d'attaquer la Pologne, Maximilien (*c*) eut recours aux Moſcovites. Il ne ſe ſouvenoit plus que de leur région, & des contrées voiſines, étoient ſortis autrefois ces eſſains de Barbares, qui avoient détruit l'Empire Romain. Il ne conſidéra point qu'on retrouvoit encore en eux des reſtes de cet eſprit inquiet & féroce, qui avoit engagé leurs peres

(*a*) PASTOR. AB HIRTENBERG. *Hiſt. Pol. Lib. III. Cap. VI. pag.* 193. PETR. DE RENA. *rer. Hungar. centur. VI. p.* 61. BERN. VAPOV *Fragm. p.* 558. NEUGEBAVER. *p.* 469.

(*b*) BERN. VAPOV. *pag.* 545. NEUGEBAVER. *pag.* 464.

(*c*) KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 349. BERN. VAPOV. *pag.* 550.

(*d*) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 386. BERN. VAPOV. *ubi ſupra.* NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. p.* 464. KOJALOWICZ. *loc. cit.*

peres à quitter leurs climats pour en habiter de plus doux & de moins ſauvages. Il oſa le premier apprendre à ſes ſucceſſeurs à rechercher leur alliance. Mais cet exemple, plus ſuivi de nos jours qu'il ne le fut jamais, laiſſe encore lieu de douter ſi cette nation, depuis le moment ſur-tout qu'on a ſçu la plier aux loix d'une diſcipline exacte, n'eſt pas plus à craindre pour ceux de leurs voiſins, qui prennent l'habitude de l'employer à leur défenſe, qu'elle ne peut leur être utile par les ſecours qu'ils ont droit d'en eſpérer. SIGIS-MOND I. 1512.

Ce qui anima le plus l'Empereur à ſuſciter ces peuples contre la République, ce (*d*) fut le mariage que Sigiſmond (*e*) venoit de contracter avec la fille du Comte de Scepus, Etienne Zapoliay, Palatin de Tranſylvanie.

La (*f*) nouvelle Reine avoit un frere nommé Jean, qui demandoit alors à épouſer la fille du Roi de Hongrie. Ce jeune homme, un (*g*) des plus puiſſans Seigneurs du Royaume, ſe flattoit de parvenir un jour au thrône par cette alliance. Ses eſpérances étoient d'autant moins fondées, qu'Uladiſlas (*h*) avoit un fils de ſon mariage avec Anne (*i*) de Foix. Ce fils nommé

(*e*) *Id. pag.* 344. BERN. VAPOV. *pag.* 548. NEUGEBAVER. *pag.* 462.

(*f*) JOAN. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. Lib. XXXII. p.* 304. HENEL. AB HENNENFELD. *loc. cit.*

(*g*) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. pag.* 68. JOAN. SAMBUC. *rer. Ungar. in calce.* BONFIN. *pag.* 757.

(*h*) *Id. pag.* 754. PETR. DE REWA. *pag.* 60. JOAN. DUBRAV. *pag.* 301.

(*i*) Elle étoit fille de Gaſton de Foix, Comte de Candale, & de Catherine, Infante de Navarre.

SIGIS-MOND I. 1512.

mé Louis, avoit (a) même été couronné dès le berceau Roi de Hongrie & de (b) Boheme. Mais soit que Zapoliay ne comptât pas beaucoup sur la vie de ce Prince, soit que par un de ces pressentimens, dont on ne peut se rendre raison à soi-même, il ne put s'empêcher de croire ce qu'il desiroit; il attendoit la Couronne presqu'aussi sûrement, que s'il avoit eu le droit d'y prétendre. Le mariage de sa sœur avec Sigismond lui donnoit un moyen de l'obtenir, & c'étoit précisément ce que l'Empereur croyoit avoir sujet de craindre.

Il (c) envoya le Baron d'Herberstein à Moskow, pour engager Basile à faire une invasion en Lithuanie. Il (d) promit à ce Prince qu'au premier avis de son entrée dans les Etats de Sigismond, il y pénétreroit lui-même avec une armée d'Allemands, & toutes les troupes des Chevaliers Teutoniques. Il s'obligea de lui donner désormais le titre de Roi & de Souverain même de toutes les Russies.

Ebloui (e) de ces offres, le Czar assembla une armée de 60000. hommes, & la (f) fit marcher vers Smolensko, dont il avoit toujours eu dessein de s'emparer. Glinski (g) étoit à la tête de cette armée. Il étoit vraiment capable de la commander; mais soit qu'il ne regardât son emploi de Général, & la confiance que lui témoignoit

(a) PETR. DE REWA. *pag.* 61.
(b) JOAN. DUBRAV. *pag.* 302.
(c) HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Silesia pag.* 386.
(d) KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 351. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 552.
(e) *Id. pag.* 550.

gnoit Baſile, que comme un moyen de rentrer en grace avec Sigiſmond; ſoit qu'en effet malgré tous ſes efforts, il ne pût réuſſir dans ſon entrepriſe, il ſembla n'être venu ſur les terres des Polonois, que pour y faire ſubſiſter ſes troupes, & y dévaſter quelques lieuës de pays. SIGISMOND I. 1512.

Accoutumés à échouer devant cette place, les Moſcovites n'attribuerent qu'à leur peu d'expérience le malheur qu'ils avoient eu de ne pouvoir la forcer. Baſile lui-même, perſuadé que ſes ſujets ne pouvoient apprendre la guerre qu'à force de mauvais ſuccès, ne fut ni chagrin ni honteux de la levée du ſiége. Il fit voir qu'il eſt aiſé de convenir des fautes qu'on ſe ſent capable de réparer, & que ce n'eſt guères que dans ce cas qu'on les avoüe.

Réſolu de faire un nouvel effort, il leva (*h*) une plus puiſſante armée. Il envoya prier l'Empereur de ſe tenir prêt à faire la diverſion qu'il avoit promiſe. Il lui demanda des ouvriers d'artillerie, & aſſez tôt après, (*i*) avec un train de 300. piéces de canon, qu'il devoit au travail de ces étrangers, les premiers maîtres qu'euſſent encore eu ſes peuples, il prit la route de Smolensko à la tête de 80000. hommes. 1513.

Cette armée, la plus forte que les Moſcovites euſſent jamais eue ſur pied, étonna le Roi de Pologne ſans néanmoins le décourager. Il

(*a*) ſe

(*f*) NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 464.
(*g*) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 348. BERN. VAPOV. *pag.* 550.
(*h*) *Id. pag.* 552. KOJALOWITZ. *pag.* 351.
(*i*) NEUGEBAVER. *p.* 466.

SIGIS-MOND I. 1513.

(a) se hâta de marcher contre Basile ; mais à peine arrivé à Minsko, il (b) apprit que la ville qu'il alloit secourir, avoit capitulé par les intrigues de Glinski, à qui le Czar désespéré de ne pouvoir la réduire, l'avoit promise en pur don, s'il pouvoit réussir à la lui faire remettre.

Le Général transfuge qui trouvoit un moyen de se tirer de la domination d'un Prince qu'il ne servoit qu'à regret, avoit eu l'art, par des émissaires secrets, de faire entendre aux principaux habitans de Smolensko, que ne pouvant éviter d'être pris d'assaut, il leur convenoit enfin de se rendre ; & qu'il leur importoit d'autant plus de prendre ce parti, que c'étoit à lui seul qu'ils devoient obéir dans la suite. Il leur apprit ses conventions avec Basile, & promit des récompenses à tous ceux qui paroîtroient les plus empressés à capituler.

En vain (c) Solohub qui commandoit dans la place, voulut représenter aux citoyens & aux soldats mutinés, qu'il étoit honteux de la livrer aux ennemis, dans le temps que Sigismond qui n'en étoit pas éloigné, se préparoit à la défendre, & qu'elle pouvoit même se passer de secours : on le menaça de le faire mourir, & on lui arracha les clefs de la ville, qu'on se hâta de remettre au Czar.

Ce Prince n'avoit aucun goût pour la véritable gloire. Il n'aimoit que l'éclat qui la suit. Quoi-

(a) KOJALOWICZ. *pag.* 353.
(b) *Id. ibid* BERN. VAPOV. *pag.* 553. NEUGEBAVER. *ubi supra*
(c) KOJALOWICZ. *pag.* 353, 354.

lqu'il ne dût la conquête de Smolensko la lâcheté d'une populace honteuſement ſé- SIGIS- MOND I.
; il s'en applaudit autant que ſi elle eût été uit de ſa valeur.

crut (*d*) dès ce moment que rien ne pou- 1514.
lui réſiſter. Il retourna dans ſes Etats, obli-
ous ſes Boiards de prendre les armes, reti-
: ſes forteresſes tout ce qu'il avoit de ſol-
en état de ſervir, & revint (*e*) avec 100000.
mes faire une nouvelle incurſion dans le Du-
Arrivé à Smolensko, où il avoit laiſſé aſ-
e troupes pour la garantir des inſultes des
nois, il partagea ſon armée. Quatre-vingts
: Moſcovites eurent ordre d'aller plus avant.
evoient s'emparer des villes d'Orſza & d'O-
ko, & pénétrer juſqu'à la capitale même
Lithuanie. La crainte qu'ils eurent de Si-
ond qui campoit (*f*) près de Boriſſow avec
o. cavaliers d'élite, les obligea de retour-
ur leurs pas.

pendant le voiſinage de ce Prince, prêt à
· bataille à ſes ennemis, fut une occaſion
inski de lui envoyer demander pardon de
rfidie. Irrité (*g*) contre Baſile de ce qu'il
fuſoit la ſouveraineté de Smolensko qu'il
voit promiſe, honteux plus que jamais de
· un Prince ſans caractere & ſans mœurs,
: voulut plus différer d'implorer la clé-
e de ſon ancien maître. La juſtice ni la
raiſon

Ibid.
Id. pag. 355.
NEUGEBAVER. *pag.* 467. BERN. VAPOV. *p.* 554.
KOJALOWICZ. *ubi ſupra.*

raiſon ne le rappelloient à lui-même ; le repentir de la plûpart des coupables n'a pour l'ordinaire d'autre cauſe que l'infortune & le beſoin. Glinski écrivit à Sigiſmond ; & pour (a) l'engager à lui faire grace, lui promit de le rendre maître de la ville de Smolensko, quelle que fût l'attention de Baſile à ſe la conſerver.

Le Roi fut touché de ce retour ; & ne pouvant s'imaginer qu'il ne fût ſincere, il fit ſçavoir à Glinski que ſa patrie, comme une tendre mere, lui tendoit les bras, & qu'elle le recevroit avec d'autant plus de bonté, qu'elle le voyoit diſpoſé à ne rien oublier pour mériter ſa confiance. Il ne s'agiſſoit plus que de concerter avec lui les moyens qu'il vouloit employer pour ſurprendre Baſile.

Un (b) jeune Polonois fut chargé de l'aller trouver dans ſon camp. Il lui étoit ordonné de ſe dire déſerteur : il ne manqua pas d'en affecter les diſcours & les manieres ; mais ce fut ſans doute avec trop d'étude. Il fut décélé par l'attention même qu'il avoit à ne l'être point. Glinski ſe doutant de ſes ordres, n'oſa rien faire en ſa faveur. Il ſe préparoit ſeulement à le contredire s'il venoit à parler, & à faire paſſer ſes dépoſitions pour un ſtratagême des Polonois, qu'on croyoit encore intéreſſés à le perdre. Ses précautions furent inutiles. Le jeune homme nommé Trepka, ne révéla point le ſujet qui l'avoit conduit chez les Moſcovites. Il donna

(a) VAPOV. & NEUGEBAVER. *loc. cit.*
(b) KOJALOWICZ. *pag.* 356. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1201. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 191.

un exemple de fermeté digne du temps de SIGIS-
cienne Rome. Nouveau Scévola, il ſoutint MOND I.
reuve du feu ſans rien découvrir. Attaché à 1514.
broche, & conſumé peu-à-peu, il ne ſçut
ſouffrir, déplorer ſon ſort & ſe taire.

Un courage ſi héroïque ſembloit devoir être
lut de Glinski. Il ne fit que confirmer les
pçons de Baſile, Prince d'autant plus mé-
it qu'il étoit méchant & groſſier. S'il faut
croire cependant quelques Auteurs Polonois,
uſieurs (c) Grands de l'Etat à qui Sigiſmond
toit crû obligé de faire part des deſſeins de
linski, & qui craignoient le retour de ce par-
re, avoient fait avertir le Czar du projet qu'il
éditoit. Quoi qu'il en ſoit, Glinski (d) fut
rêté, chargé de fers, & conduit dans les ex-
émités les plus reculées de la Moſcovie. Il
étoit guères poſſible qu'il pût éviter le châti-
ent de ſa premiere trahiſon, & du meurtre
'il avoit commis en la perſonne du Palatin de
roki.

A la vérité, ſur les inſtances de l'Empereur,
ſortit enfin de ſon eſclavage, & fut même
tabli dans ſes dignités; mais la vengeance cé-
ſte le pourſuivoit. Elle n'avoit différé ſon ſup-
ice, que pour le lui rendre plus cruel.

Revenu de ſon exil, il crut ſe mettre à l'a-
i de toute diſgrace, en couvrant ſes vices d'u-
: apparence de vertu. Pour prévenir la défian-
ce,

(c) KOJALOWICZ. *pag.* 355. BERN. VAPOV. *pag.* 554. LEX. GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. III. pag.* 521. NEUGEBAUER. *Hiſt. Pol. pag.* 467.

(d) VAPOV. *ubi ſupra.* KOJALOWICZ *pag.* 357.

SIGIS-MOND I. 1514.

ce, il fit préciſément tout ce qui ſert le plus à la faire naître. Il feignit de ne pouvoir ſupporter aucun défaut. Offuſqué du vrai mérite, il s'étudioit à l'avilir; il en vouloit ſur-tout aux réputations équivoques. Les plus grands ennemis de l'homme faux ſont ceux qui lui reſſemblent.

Sa propre niéce, femme de Baſile, ne fut point exempte de ſa critique. Choqué de ſa conduite, qui ne répondoit point en effet à ſon rang & à ſa naiſſance, il oſa la lui reprocher. Ses remontrances furent mal reçues. La Czarine lui fit crever les yeux; & comme ſi ce n'eût pas été aſſés pour une femme irritée, elle le fit jetter dans un cachot, où il mourut bientôt de faim & de miſere. Ainſi ne pouvant échapper au châtiment de ſes anciens crimes, il le dût à des marques même de probité, dont il avoit prétendu ſe faire un ſujet de gloire.

Baſile n'eut aucun regret aux avantages qu'il auroit pû retirer des talens de Glinski, s'il avoit ſçu ſe l'attacher par les bienfaits que ce Général s'étoit propoſés pour prix de ſes conquêtes. Peu habile à connoître les hommes, le Czar étoit trop hautain pour s'étudier à les gagner. Il mit (*a*) à la tête de ſon armée un Moſcovite, nommé Czeladin. Une conformité de caractère le lui fit préférer à tout autre. Czeladin étoit un homme hautain, & qui ne devoit qu'à ſa profonde ignorance l'idée qu'il s'étoit faite de ſa

(*a*) *Id. pag.* 358.

(*b*) BERN. VAPOV. *pag.* 554. NEUGEBAVER. *pag.* 468. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. III. pag.* 554.

pacité. Eſprit foible & borné, il croyoit ſçavoir, & vouloit tout entreprendre. Il oit ni n'eſtimoit les Polonois. Pour mieux narquer le mépris qu'il en faiſoit, il ſe van- l'un air inſolent de n'avoir beſoin que de es de cuir pour les ſoumettre, & pour pprendre à reſpecter le nom & la puiſſan- ſon Souverain. 1613. MOND L. 1514.

n projet fut d'abord d'aller au-devant de mond pour lui livrer bataille. Il paſſa (c) riſthene avec les 80000. hommes qui a- it craint de s'avancer juſqu'à Boriſſow. Ar- à Orſza, il apprit que l'armée de la Cou- e venoit à lui. Elle étoit commandée par uc Conſtantin Oſtrog, qui trouvant les covites dans une poſition des plus avanta- s, délibéra quelque temps s'il devoit les uer. Il étoit même ſur le point de ſe re- , lorſqu'il (d) s'apperçut que leur chef aban- ant étourdiment ſon terrein, faiſoit défi- ne partie de ſes troupes vers le fleuve, & gagnoit à la hâte avec le reſte l'armée qui ſervi à couvrir ce mouvement. Czeladin ttoit que trompés par cette manœuvre, les nois ſe débanderoient pour le pourſuivre. étendoit revenir ſur eux, & les ſurprendre un déſordre égal à celui où ils auroient cru ouver lui-même. Ce qu'il avoit eſpéré n'ar- point. Oſtrog le ſuivit à la vérité ; mais une extrême précaution, & en ordre de lle.

Reſ-

Id. ibid. & pag. 528.
KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 359. STAN. SAR- *Annal. Pol. pag.* 1205. 1207.

Reſſerrés ſur les bords du Boriſthene, les Moſcovites ſe virent contraints de le repaſſer. Ils replierent leurs ponts, & déja campés ſur l'autre rive, ils inſultoient les Polonois. Il ne falloit rien moins pour les raſſurer qu'une riviere auſſi rapide, & des rochers auſſi eſcarpés que ceux qui la bordoient de leur côté. Ils ſe trompoient néanmoins. Leur confiance s'évanouit dès qu'ils (*a*) s'apperçurent que le Duc Oſtrog faiſoit conſtruire un pont ſur le fleuve pour le paſſage de ſon infanterie & lorſqu'ils virent ſurtout ſa cavalerie ſe jetter à la nage pour les aller attaquer.

Etonné d'un courage qui paroiſſoit tenir de la fureur, Czeladin s'appliqua moins, comme il l'auroit dû, à empêcher ces corps de troupes de venir à lui, qu'à les bien recevoir, dès qu'ils entreprendroit de l'inſulter dans ſes poſtes. Oſtrog (*b*) étoit à la tête des Lithuaniens, & Swierczowski commandoit les Polonois. Ils ne faiſoient tous enſemble qu'environ 30000. hommes.

Les Lithuaniens eurent ordre d'engager la bataille. Le feu de leur mouſquetterie n'ébranla point l'ennemi. Ils s'avancerent pour en venir aux armes blanches. Ils virent des gens immobiles, & qui les attendant de pied ferme, paroiſſoient réſolus à ſe laiſſer tailler en piéces plûtôt que de reculer d'un ſeul pas. Accablés par le nombre, les Lithuaniens commencerent

(*a*) *Id. pag.* 1206.

(*b*) *Id. pag.* 1205. KOJALOWICZ. *pag.* 361. NEUGEBAUER. *pag.* 468.

ler du terrein. Ils (c) feignirent du moins SIGIS-
: pouvoir réſiſter, & ſe laiſſerent pouſſer MOND I.
ſ'à la portée d'une batterie, où ils s'ouvri- 1514.
tout-à-coup pour la laiſſer agir. Elle eut bien-
nis les ennemis en déſordre.

e fut alors que la cavalerie Polonoiſe s'aban-
ant ſur eux, les chargea le ſabre à la main,
is que l'infanterie les prenant en flanc, les
ita ſur les bataillons qui venoient ſoutenir
ttaque. En un moment la confuſion ſe mit
: tous leurs rangs. Czeladin épouvanté eſſa-
: en vain de raſſûrer ſon armée. Il prioit, il
oit point écouté. Ce n'étoit que par inter-
e que quelques corps de Moſcovites ſe ral-
t d'eux-mêmes, ſoutenoient le choc des Po-
ois. Plus braves que hardis, ils luttoient con-
un malheur déja décidé, & qu'ils augmen-
nt par leur réſiſtance. Un déſeſpoir inutile
ourne d'ordinaire en lâcheté. Tout s'ouvrit
proche en proche devant l'armée de la Ré-
ılique. Quelques cavaliers (d) Lithuaniens
nt pénétré juſqu'aux extrémités du camp en-
ni, y trouverent un corps de réſerve, qu'ils
rent avoir été deſtiné à les tourner durant
tion. Ils le forcerent à mettre bas les armes.
nouveau malheur acheva de décourager les
ſcovites.

Ceux qui reſtoient n'avoient d'autre abri con-
la rage du vainqueur que des tas de corps
rts, dont ils s'étoient fait une eſpéce de bar-
riere.

) Kojalowicz. *ubi ſuprà.* Stan. Sarnic. *pag.* 1206.
ex Guagnin *Tom. III pag.* 555.
l) Stan. Sarnic. *pag.* 1206.

SIGIS-MOND I. 1514.

riere. Forcés dans ce retranchement, ils voulurent en ſortir. Ils ne firent qu'avancer le moment de leur perte, les uns (*a*) ſe noyerent dans la riviere de Kropiwna, près de l'endroit où elle ſe jette dans le Boriſthene; preſque tous les autres furent maſſacrés, ſans qu'on voulût accepter les conditions auxquelles ils offroient de ſe rendre.

On n'avoit peut-être jamais vû à la guerre de ſpectacle plus affreux. Toute (*b*) la plaine, l'eſpace de quatre milles, étoit jonchée de cadavres. Les bleſſés reſtoient ſans ſecours au milieu des champs, & une foule d'officiers, enchaînés avec leurs ſoldats, demandoient en vain qu'on les traitât en priſonniers plûtôt qu'en eſclaves. Czeladin (*c*) lié & garotté marchoit à la tête de ces malheureux, peut-être moins honteux de ſa défaite, que de l'inſolente & inutile audace qu'il avoit montrée avant le combat.

Cette victoire fit d'autant plus d'honneur aux Polonois, qu'ils n'avoient pas craint de ſe commettre avec une armée fort ſupérieure à la leur, & avec un peuple qui avoit ſur eux un bien plus grand avantage: c'eſt que ſon abrutiſſement & ſa miſere lui donnoient pour la vie une indifférence, qui ſe trouvant jointe à une opiniâtre férocité, pouvoit aiſément triompher du courage que la gloire anime, & que la gloire ſeule n'eſt pas toujours capable d'animer.

L'hu-

(*a*) *Ibid.* ALEX. GUAGNIN. *ubi ſuprà.*
(*b*) STAN. SARNIC. *pag.* 1206.
(*c*) *Id. pag.* 1207. ALEX. GUAGNIN. *pag.* 555.
(*d*) *Id. pag.* 529. NEUGEBAVER. *pag.* 468. STAN. SARNIC. *ubi ſuprà.* BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 555. PAST. AB HIR-

'humiliation de Baſile devoit encore plus r ſes vainqueurs. Ce Prince ne pouvoit de -temps être en état de faire de nouvelles in- ions dans le Royaume, ni même oſer ſe ger de la perte qu'il avoit eu le malheur d'eſ- r. Trente-deux (d) mille de ſes ſujets avoient dans la bataille, & on lui avoit fait quatre e priſonniers, tandis que les Polonois n'a- nt perdu tout au coup plus que quatre cens mes. SIGIS- MOND I. 1514.

l leur reſtoit à conſtater leur ſuccès par des quêtes. Le haſard y avoit eu autant de part le courage. Il falloit que l'activité ſoutenuë la prudence ſe hatât d'en recueillir les fruits. s batailles ſeroient bien moins pardonnables x yeux de la raiſon, ſi l'on ne s'y propoſoit e de tuer des hommes. Il importoit de re- endre la ville de Smolensko. La conſterna- n des ennemis en rendoit la priſe aiſée. Les olonois différerent trop (e) long-temps à l'at- quer. Ordinairement on profite moins de ſon nheur que de ſes fautes. Le Czar moins ſomptueux, ne ſongea d'abord qu'à retar- r les progrès de l'armée de la Couronne; & tte armée ébloüie de la gloire qu'elle avoit quiſe, négligea trop long-temps celle qui l'at- ndoit. Ses Généraux & Sigiſmond lui-même, s'aviſerent de ſe rendre maîtres des places qu'ils

RTENBERG. *Flor. Polon. pag.* 192. KOJALOWICZ. *Hiſt. tuan. pag.* 361.

(e) *Id. pag.* 362. NEUGEBAVER. *pag.* 469. BERN. VA- V. *ubi ſuprà & pag.* 556. PASTOR. AB HIRTENBERG. *r. Pol. pag.* 193.

SIGIS-MOND I. 1514. qu'ils avoient perduës, que lorſqu'elles eurent été miſes en ſi bon état de défenſe, qu'il n'étoit plus poſſible de les forcer.

Cette lenteur imprudente pouvoit être excuſable dans une nation plus propre à briller dans la chaleur d'un combat, qu'à réuſſir à des opérations qui demandent plus de travail que de courage, plus d'expérience que de vivacité, plus de fermeté dans les dangers que de précipitation à les vaincre, lors même qu'on ſe flatte le plus de les ſurmonter.

Ravi d'avoir contraint les Polonois de lever le ſiége de Smolensko, Baſile ſe hâta d'en donner la nouvelle à l'Empereur, qui ne parut point touché de cet avantage. Ayant (*a*) cru ſuſciter à Sigiſmond un ennemi redoutable, il ne voyoit plus dans le Czar, qu'un Prince orgueilleux ſans talens, audacieux ſans courage, incapable de racheter par une application utile, ce que la nature lui avoit refuſé de génie & de capacité.

Les Moſcovites mêmes, qu'il avoit crûs d'autant plus propres à la guerre, qu'étant nés ſous un ciel rigoureux & dans un climat ſauvage, ils devoient être naturellement robuſtes, d'un caractère violent & intraitable, & plus téméraires encore que courageux; ces Moſcovites ne lui parurent que de vils eſclaves, qui avoient de la ruſticité ſans valeur, & qui tenoient ferme dans un combat, que parce que placés entre leurs officiers & l'ennemi, ils aimoient autant riſ-

(*a*) BERN. VAPOV. *pag.* 558. NEUGEBAVER. *pag.* 470. PAST. AB HIRTENBERG. *ubi ſuprà.*

(*b*) BERN. VAPOV. *ubi ſuprà.* & *pag.* 559. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 363.

quer d'être bleſſés en gardant leurs poſtes, que s'oppoſer à une mort infaillible en les abandonnant. SIGISMOND I. 1514.

Ces conſidérations, & (b) la crainte de voir les Polonois enhardis par leurs ſuccès, tourner leurs armes contre l'Autriche, firent réſoudre Maximilien à renoncer à ſon alliance avec Baſile, & à rechercher l'amitié de Sigiſmond, qui étoit en effet ſur le point de ſe joindre à ſon frere le Roi de Hongrie, & à ſon neveu Louis déja Roi de Boheme, pour porter l'incendie qu'il venoit d'éteindre dans ſes Etats, juſques dans les lieux même, où une haine obſcure en avoit allumé les premieres étincelles.

Maximilien (c) s'adreſſa d'abord au Roi de Hongrie, dont il ſçavoit que la droiture & la ſincérité ne lui feroient point acheter par des difficultés ménagées avec adreſſe, le ſervice qu'il avoit deſſein de lui demander. Il obtint qu'Uladiſlas engageroit Sigiſmond à faire le voyage de Vienne. Il ne ſe repoſoit que ſur lui-même du ſoin de gagner ce Prince, & de cimenter avec la Pologne l'union qu'il deſiroit.

Sigiſmond entraîné par ſon frere & par ſon neveu, conſentit de les ſuivre. Ces (d) trois Monarques étoient accompagnés d'une foule de Seigneurs de leurs Etats, qui pour faire honneur à leurs Souverains, à leur nation, à eux-mêmes, étalerent à l'envi une magnificence qui confondit peut-être le faſte des Allemands. 1515.

Ce

(c) *Id. ibid.*

(d) *Id. pag.* 365. HENRICUS AB HEIDENFELD. *Annal. Boic. pag.* 387.

SIGISMOND I. 1515.

Ce fut (a) ſous un arbre aux environs de Vienne que ſe fit l'entrevuë de ces Princes avec Maximilien. La politique d'alors étoit trop méfiante, ou trop peu cérémonieuſe. Les (b) Princes, logés dans des maiſons ruſtiques & peu décentes, n'oſoient entrer dans la ville. Sigiſmond fut le premier à donner l'exemple d'une confiance, qui ſeule l'eût empêché d'être trahi, ſi l'on avoit eu quelque deſſein ſur ſa perſonne. L'intrépidité des Héros ſeroit bien peu loüable, ſi elle ne leur ſervoit que dans un jour d'action.

Rien n'étoit à craindre dans une Cour, où l'on ſouhaitoit vivement de ſe réconcilier avec la Pologne & les Etats voiſins, afin d'être plus en état de s'oppoſer au Roi de France, François I. (c) qui venoit de porter la guerre en Italie, pour ſe remettre en poſſeſſion du Duché de Milan, & pour aider en même-temps les Vénitiens à reprendre ſur l'Empereur les villes de Breſſe & de Vérone.

Maximilien (d) s'engagea à prendre les armes contre les Moſcovites, s'ils s'aviſoient encore d'attaquer les Polonois, & à donner du ſecours à Sigiſmond contre les Teutoniques mêmes, ſi leur Grand-Maître s'obſtinoit à refuſer à la République, l'hommage qu'il lui devoit en qualité de vaſſal. Il (e) promit en mariage au Roi

(a) STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1208. KOJALOWICZ. *pag.* 364. BERN VAPOV. *Fragm. pag.* 560.

(b) *Id. pag.* 561. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. p.* 472. JOAN. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. Lib. XXXII. pag.* 305.

(c) Hiſt. de France, par Daniel. *Tom. V. pag.* 4. &c.

(d) NEUGEBAUER. *p.* 473. KOJALOWICZ. *p.* 566. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 562.

e Boheme la Princeſſe Marie ſa petite fil- SIGIS-
ſeur de Charles V. & de Ferdinand I. & MOND I.
nanda pour Ferdinand la Princeſſe Anne de 1515.
rie fille du Roi Uladiſlas. On convint de
liances, & elles furent contractées peu de
s après, quoiqu'elles fuſſent dans le fonds
s avantageuſes à la maiſon des Jagellons,
celle d'Autriche, qui par le mariage de
milien avec Marie, derniere Princeſſe de
gogne, & celui de leur fils avec Anne
agon héritiere des Eſpagnes & des Indes,
déja reconnu qu'elle devoit moins ſonger
ndre ſa puiſſance par les armes, que par les
s héritages que d'heureux établiſſemens pou-
nt lui procurer.

Empereur n'avoit en vûe que de joindre un 1517.
à ſes Etats la Hongrie & la Boheme. Ce
ain promettoit du moins pour quelque temps
Polonois une paix ſolide. Elle leur étoit plus
ſſaire que jamais.

uther répandoit alors ſes erreurs dans l'Al-
gne. Du fond (*f*) d'une école obſcure où
ngeance les avoit dictées, il les faiſoit paſ-
lans les Palais des Souverains. L'intérêt les
ptoit ſous l'apparence du zéle; & comme ſi
eligion eût pû ſe perſuader par la violence,
les

Id. pag. 561. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol.* 194. KOJALOWICZ *ubi ſupra.* HENELII AB HENFELD. *Annal Sileſ. pag.* 387. JOAN. DUBRAV. *Hiſt. n. pag.* 305. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. VI.* 62. Voyez les contracts de ces mariages, rapportés tout ng *in calce. rer. Ungar. Aut.* BONFIN *p.* 738.

) WERNERSCIUS. *in Hiſt. Eccleſ. Slavon. Lib. I. Cap.* g. 42, 43. *Traject. ad Rhen.* 1652.

SIGIS-MOND I. 1517.

les peuples ſe diſpoſoient déja à ſe faire la guerre, les uns pour défendre des dogmes dont leurs ſcandales avoient fait douter ; les autres pour ſoutenir des opinions qu'ils décréditoient par le relâchement & la licence. Dans cet ébranlement général de tout l'Empire, la Pologne pouvoit aiſément perdre le repos dont elle joüiſſoit.

Albert, Margrave de Brandebourg, (*a*) devenu Grand-Maître des Teutoniques portoit impatiemment le joug que ſes vœux lui avoient impoſé. L'ambition, l'intérêt le lui faiſoient paroître encore plus inſupportable, que la corruption de ſon cœur ne le lui rendoit odieux. Il méditoit de briſer ſes chaînes à la faveur du ſchiſme naiſſant, & de ſe procurer en ſuivant ſes paſſions, un pouvoir abſolu dans un pays où il donnoit moins des ordres qu'il n'en recevoit, & où il étoit plus aſſujetti aux Chevaliers qui l'avoient élu, que ces Chevaliers ne l'étoient aux loix & aux bienſéances même de la profeſſion qu'ils avoient embraſſée.

Déterminé à tout oſer, Albert voulut auparavant

(*a*) ALEX. GUAGNIN. *Tom. II. pag.* 130. Albert étoit auparavant Chanoine de Cologne. Il n'avoit que vingt-quatre ans lorſqu'il fut élû en 1512. Pluſieurs Chevaliers lui avoient refuſé leurs ſuffrages. Ils venoient d'éprouver en la perſonne de leur dernier Grand-Maître, Frédéric, Duc de Saxe, qu'il ne leur convenoit point d'avoir pour chefs des Princes qui ſe piquoient d'avoir d'autres vûes, d'autres talens, d'autres vertus même, que celles que l'Ordre exigeoit. Ils craignoient, ce qui arriva en effet dans la ſuite, qu'Albert appuyé par les Princes de ſa maiſon, ne voulût reprendre ſur la Pologne ce qu'ils avoient eu devoir lui abandonner pour en obtenir la paix ; qu'il ne les engageât dans de nouvelles guerres, qui acheveroient d'épuiſer leur pays ; & qu'il n'envahît tous leurs domaines,

t aggrandir par ſes conquêtes les Etats qu'il ndoit ſoumettre à ſa domination. Malgré iſque qu'il couroit d'offenſer l'Empereur, prenoit ſincerement à cœur les intérêts de ologne, & qui (*b*) l'exhortoit même à ſe ager l'amitié de Sigiſmond, il rompit tout coup les engagemens que ſon Ordre avoit ractés avec la République, & qui depuis uante-quatre ans n'avoient reçu d'atteinte, par le refus du Grand-Maître Frédéric Duc axe, à prêter à la Couronne l'hommage lui devoit. Il porta (*c*) ſes armes dans la ogitie, qu'il eût ſubjuguée ſans doute, ſi Radziwil, Palatin de cette Province, qui aſſa au plûtôt des troupes pour la défendre, ût arrivé aſſés à temps pour la ſecourir. Le nd-Maître ſe vit obligé de céder à la force; ce fut en lui une eſpéce de courage, plus rare ore dans les grands hommes que la valeur. On crut ce Prince rebuté d'une nouvelle en- riſe. On s'imagina même qu'il apprendroit que jamais à reſpecter la Pologne, en voyant les

SIGIS- MOND I. 1517.

après avoir fait de vains efforts pour les aggrandir. qui détermina le plus grand nombre des Chevaliers à hoiſir, ce fut l'attention qu'ils firent ſur ſa qualité de eu du Roi de Pologne. Il étoit fils de la Princeſſe So-, ſœur de Sigiſmond. On crut que ce Prince lui par- neroit plus aiſement quelques entrepriſes contre la Re- olique. Albert ſervoit au ſiége de Padoue dans l'armée l'Empereur, lorſqu'il fut nommé Grand-Maître des utoniques. Il étoit fils de Frédéric d'Anſpach, & petit- d'Albert, ſurnommé l'Achille, Marquis & Electeur de ndebourg. JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. Lib. VI. pag.* 347.

(*b*) KOJALOWICZ *Hiſt. Lituan. pag.* 371.

(*c*) *Ibid.* NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 478. BERN. VA- V. *Fragm. pag.* 556.

SIGIS-MOND I. les attentions de l'Empereur pour Sigiſmond, attentions preſque inconnues par les Souverains, & qui marquoient moins d'envie de le gagner, que de deſir de lui plaire.

1518. Sigiſmond (*a*) ayant perdu depuis peu la Reine ſon épouſe, Maximilien entreprit de le conſoler. Cette Princeſſe n'avoit mis au monde que deux filles. Sa mort n'en étoit que plus ſenſible au Roi. Le bien de ſes peuples, l'intérêt & l'honneur de ſa maiſon devoient l'engager à un ſecond mariage. L'Empereur (*b*) l'y exhortoit, & lui cherchoit une épouſe digne de ſon eſtime. Il lui propoſa Bonne Sforce, fille de Jean Galeas Duc de Milan, & niece de Ferdinand II. Roi de Naples & de Sicile. Sigiſmond (*c*) l'épouſa avec d'autant plus d'empreſſement, qu'il la recevoit des mains de l'amitié, plus ſûres d'ordinaire que celles de l'amour, incapable de rien voir que ce qui peut le ſéduire. Les (*d*) feſtins, les bals, les tournois accompagnerent ce mariage. Ces divertiſſemens étoient dignes d'un Prince qui regardoit la magnificence comme un devoir de la Royauté; il pouvoit hardiment étaler de la ſomptuoſité aux yeux d'un peuple, qui recueilloit les fruits de ſes dépenſes, ſans y avoir contribué par aucun retranchement de ſon propre

(*a*) *Id. pag.* 563. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 195. NEUGEBAVER. *pag* 457. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. p.* 388. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 366.

(*b*) *Id. pag.* 374. NEUGEBAVER. *pag.* 479. BERN. VAPOV. *pag.* 566.

(*c*) *Id. pag.* 570. NEUGEBAVER. *pag.* 481.

(*d*) *Id. ibid.*

(*e*) *Id. pag.* 483. BERN. VAPOV. *pag.* 572. HENEL. AB HEN-

le luxe, peut-être alors auſſi néceſſaire pour achever de le policer, que le faſte même qu'il SIGISMOND I.
ngeoit de ſes Rois.

Ces réjouiſſances finiſſoient à peine, lorſqu'on 1519.
) apprit la mort de Maximilien. Quels que ſſent les motifs qui avoient réconcilié ce Prine avec la Pologne, elle avoit ſujet de le regretr. La Hongrie & la Boheme ſur-tout perioient en lui un allié d'autant plus porté à les éfendre, que dès l'inſtant du mariage de ſa peite-fille avec Louis, il avoit regardé ces deux tats comme un appanage de ſa famille. Ulaiſlas (*f*) étoit mort peu de temps avant lui, & (*g*) ouis avoit été mis ſous la tutelle du Roi Sigiſnond ſon oncle.

Comme Electeur de l'Empire, le jeune Prine devoit concourir à donner un ſucceſſeur à Maximilien. Il (*h*) envoya à la Dierte de Francort, pour y tenir ſa place, Laſſa, Seigneur de ternberg. Ce choix fut confirmé par le Roi le Pologne, qui ayant droit à l'adminiſtration le la Boheme, voulut auſſi prendre part à l'élecion, & (*i*) nomma deux Ambaſſadeurs pour y ſſiſter en ſon nom. L'un étoit Raphaël (*k*) eſzczynski, Evêque Przemyſlie, & l'autre Matthias Drzewicky, Evêque d'Uladiſlaw.

La

ENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 389.

(*f*) *Id. pag.* 388. NEUGEBAVER. *pag.* 476. BERN. VAPOV. *pag.* 564. JOAN. DUBRAV. *Hiſt. Boem. Lib. XXXII. ag.* 307.

(*g*) NEUGEBAVER. *pag.* 483.

(*h*) Hiſtoire de France, par DANIEL. *Tom. V. p.* 53.

(*i*) NEUGEBAVER. *ubi ſuprà.* BERN VAPOV. *p.* 572.

(*k*) SIM. OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. III. pag.* 256. SIAN. LUBIENSKI. *Oper. Poſth. pag.* 370.

SIGIS-MOND I. 1519.

La maiſon d'Autriche étoit en danger de perdre le haut rang qu'elle occupoit dans le Corps germanique. Maximilien (*a*) n'avoit pû réuſſir à faire nommer un de ſes petits-fils Roi des Romains. Il eût fallu qu'auparavant il eût obtenu du Pape la (*b*) couronne de l'Empire; & dans le temps qu'il la ſouhaitoit le plus, il prioit en vain le ſouverain Pontife de la lui envoyer par un Cardinal Légat. Il n'oſoit l'aller recevoir en Italie, où (*c*) le Roi de France, François I. l'avoit contraint d'abandonner tous ſes fiefs.

Les Electeurs ſe trouvoient les maîtres à ſa mort de donner pour Chef à l'Allemagne, celui des Princes de l'Europe qu'ils jugeroient le plus capables de la bien gouverner. Il en étoit pluſieurs qui recherchoient leurs ſuffrages. Henri VIII. (*d*) Roi d'Angleterre, ſe flattoit de les gagner, ne fût-ce que par le titre de Défenſeur de la Foi, qu'il venoit de recevoir de la Cour de Rome, & qu'il ceſſa bien-tôt de mériter. Le Pa-

(*a*) Hiſtoire de France, par DANIEL. *Tom. V. pag.* 53.

(*b*) Les Empereurs recevoient alors trois ſortes de couronnes. La premiere étoit celle de Germanie ou d'Allemagne, qu'on leur donnoit à Aix-la Chapelle: la ſeconde, celle du Royaume d'Italie, autrement dit de Lombardie; & la troiſiéme, celle de l'Empire Romain. Le Pape devoit conferer les deux dernieres. Maximilien avoit négligé de les recevoir. Il les demandoit en vain au Pape. La France & les Vénitiens empêchoient la Cour de Rome de les lui envoyer; & les ſouverains Pontifes étoient alors bien-aiſes, comme ils le ſeroient ſans doute aujourd'hui, de voir les Chefs de l'Empire venir au pied de leur thrône reconnoître leur autorité, & leur jurer à genoux d'être les défenſeurs de leur dignité, de leur juriſdiction & de leurs priviléges Charles V. petit-fils & ſucceſſeur de Maximilien, reçut les trois couronnes; mais depuis lui aucun

e Léon X. dont la famille commençoit à cevoir des idées de grandeur & de ſouverai- ſ fort au-deſſus de ſon origine, ſollicitoit (*e*) dement pour ſon neveu Laurent (*f*) de Mé- is. Charles d'Autriche, Roi d'Eſpagne, fai- : valoir ſa qualité de petit-fils du dernier Em- eur; & François I. ne doutoit point que ſa utation & les vertus des Rois ſes ancêtres, dateurs & premiers ſoutiens de l'Empire, ne ſſent prévaloir ſur les intrigues de Charles, le l concurrent qu'il eût à redouter. SIGISMOND I. 1519.

Tandis (*g*) que par ſes ordres l'Amiral de Bon- et parcouroit les Cours d'Allemagne, Jean de Langeac alloit en Pologne demander pour France la voix de Boheme, dont on n'igno- t pas que Sigiſmond pouvoit diſpoſer à ſon él

Langeac s'apperçut bientôt que ſes négocia- ns n'auroient point le ſuccès qu'il avoit oſé n promettre. Il n'eut pas plûtôt vû Sigiſ- mond,

1 Empereur n'eſt allé en Italie pour ſatisfaire à l'ancien ge. Après les ſuffrages des Electeurs, ils n'ont regardé conſentement ou l'approbation du Pape, que comme u- cérémonie dont ils pouvoient ſe paſſer. *Reſp. & Stat. per. Rom. Germ. Tom. II. pag.* 27. 38. 44. & Mém. Hiſtor. lit. &c. d'AMELOT DE LA HOUSSAIE. *Tom. I. pag.* 206. o. 211.

(*c*) Hiſt. de France, par DANIEL. *Tom. V. pag.* 33.

(*d*) *Id. pag.* 52.

(*e*) *Id. pag.* 55.

(*f*) Le Pape, ſon oncle, l'avoit fait depuis deux ans Duc Urbin; il mourut avant l'ouverture de la Diette de Franc- rt. Il avoit épouſé Madeleine de la Tour d'Auvergne, ritiere de la maiſon de Bologne, dont il eut Catherine : Médicis, mariée en 1533. à Henri II. Roi de France.

(*g*) Hiſt. de France, par DANIEL. *Tom. V. pag.* 57.

(*h*) *Id. pag.* 55.

SIGIS-MOND I. 1519.

mond, qu'il découvrit en lui une candeur noble & généreuſe, qui reſſembloit aſſez à celle de ſon maître; mais qui plus ſérieuſe & plus réfléchie, ſembloit ne lui ouvrir les cœurs, que pour les lui faire mieux connoître, & pour lui apprendre à ſe méfier des artifices, dont il dédaignoit de ſe ſervir.

Le Roi (*a*) ne lui déguiſa point ſon attachement pour la maiſon d'Autriche; & avec cette probité courageuſe, qui rend plus ſupportable un refus que la politeſſe même, il dit que ni l'honneur, ni l'intérêt, ni la bienſéance, ne pouvoient permettre à ſon neveu de ſe déclarer contre le Roi d'Eſpagne, ſon beau-frere; que Louis n'avoit rien tant à deſirer que de voir ce Prince ſur le thrône de l'Empire; qu'il n'avoit à eſpérer d'aucune autre Puiſſance des ſecours plus prompts & plus certains contre les Turcs qui menaçoient la Hongrie; & qu'enfin le jeune Roi ne pouvoit marquer plus ſûrement combien il ſe ſentoit honoré des ſollicitations de la France, qu'en ſe faiſant un ſcrupule de l'amuſer par des promeſſes, qui pourroient lui faire négliger des moyens peut-être plus propres à la faire réuſſir dans ſes projets.

Ces moyens paroiſſoient preſque infaillibles à l'ou-

(*a*) *ibid.*
(*b*) *Id. pag.* 58.
(*c*) Mém. Hiſt. DE LA HOUSSAIE. *Tom. I. pag.* 203.
(*d*) *Reſp. & Stat. Imp. Rom. Germ. Tom. I. pag.* 348. LUD. PETR. GIOVAN. *German. Princ. Lib. V. de gente Saxon. Cap. I pag.* 35.
(*e*) Ce Prince fut un des premiers protecteurs de Luther. Ce qui le porta à refuſer le thrône de l'Empire, ce fut peut-

ouverture de la Diette de Francfort. Richard (b) de (c) Grieffenkloe, Archevêque de Trêves, Joachim, Marquis de Brandebourg, Louis, Comte Palatin & Duc de Baviere, s'étoient déclarés pour François I. & l'Archevêque de Cologne, Herman, Comte de Weiden, étoit réſolu de ne prendre parti que pour celui des deux Rois qui auroit le plus de ſuffrages. SIGIS-MOND I. 1519.

L'un & l'autre avoient un obſtacle à ſurmonter. Ni Charles, ni François n'étoient nés en Allemagne; & par une conſtitution de l'Empire, il étoit défendu d'élire un Prince étranger.

Ce (d) fut ſans doute ce qui engagea d'abord la Diette à jetter les yeux ſur (e) Fréderic, Duc de Saxe. Les deux partis s'accorderent à le choiſir, & il eût été proclamé ſur le champ, s'il avoit eu autant de deſir de regner, qu'on lui ſuppoſoit de talens pour regner avec gloire. Dévoüé à la maiſon d'Autriche, il ſe fit une vertu de ſa conſtance à la ſervir. Il ne fut point ébloui de l'éclat d'une Couronne, qui valoit moins en effet que le courage qu'il avoit de la refuſer; & par un déſintéreſſement, dont l'Allemagne n'avoit encore vû aucun exemple, ou qui n'a paru depuis, que dans des Princes plus in-

peut-être la difficulté qu'il auroit eue à y profeſſer les nouvelles erreurs. Les ſectaires lui donnerent le ſurnom de Sage. Charles V. reconnut mal dans la ſuite le ſervice qu'il en avoit reçu. Il dépoüilla de l'Electorat le neveu de ce Prince, Jean-Fréderic, & fit paſſer cette dignité de la branche aînée de Saxe, nommée Erneſtine, à la branche cadette, qu'on appelloit Albertine, & qui la poſſéde encore aujourd'hui. *Id. pag.* 37. *Reſ. & Stat. Imper. pag.* 386. 390.

SIGIS-MOND I. 1519.

indolens que modeſtes, plus foibles que généreux, il refuſa le thrône qu'on lui offroit: il fit plus encore; il détermina les Electeurs, à la réſerve de celui de Trêves, à le déférer au Roi d'Eſpagne, qui fut depuis appellé Charles V.

LIVRE XVIII.

Depuis 1519. *juſqu'à* 1548.

LA joie qu'eut Sigiſmond de l'élévation de Charles V. au thrône de l'Empire, étoit plus grande que ne le méritoit le bonheur qu'il en attendoit, & que les avantages même que le nouvel Empereur avoit oſé s'en promettre. La crainte ou la raiſon firent bientôt paroître moins aimable l'idole qu'on s'étoit fait dans l'yvreſſe de la nouveauté. Pluſieurs membres de l'Empire prêts à ſecoüer le joug de la Religion, voyoient un Chef qui eût la foibleſſe de les imiter, ou qui n'eût pas la force de les vaincre. La France allarmée, preſſentoit dans Charles un rival, & dans ſes ſucceſſeurs une ſuite de rivaux, du moins propres à tout brouïller, s'ils ne pouvoient tout ſoumettre. L'Eſpagne, épuiſée par ſes richeſſes même de l'Amérique, craignoit d'être obligée de fournir aux frais des guerres qu'elle voyoit prêtes à s'allumer; & les autres Puiſſances de l'Europe, affoiblies par des diſſentions, dont une politique altiere & ſans probité attiſoit le feu en s'étudiant même à l'éteindre, ne ſe croyoient plus toutes enſemble une barriere aſſez

SIGISMOND I. AN. 1519.

SIGIS-MOND I. 1519.

forte contre l'ambition d'un jeune Prince, qui par l'accroiſſement de ſa puiſſance pouvoit preſque lui ſeul balancer tous leurs efforts. Dans cette fermentation générale, qui préparoit à l'univers les ſcénes les plus ſanglantes, & des ſcénes qui devoient durer juſqu'à nos jours; il n'étoit pas poſſible que la Hongrie pût ſe flatter de recueillir les fruits qu'elle s'étoit promis de ſon attachement pour la maiſon d'Autriche. Du moins la Pologne n'avoit-elle rien à eſpérer, que l'avantage de n'être point inquietée par les armes du Prince qu'elle avoit tant favoriſé.

Ce fut auſſi vainement qu'Albert, plus réſolu que jamais de faire la guerre à la République, voulut engager Charles à ſeconder ſes deſſeins. Il (*a*) ne trouva du ſecours qu'auprès de quelques Princes de l'Empire, qui lui fournirent des hommes, comme on vendoit autrefois de vils Gladiateurs parmi les Romains. Le Grand-Maître ne prétendoit rien moins que d'envahir toute la Pruſſe Royale.

Son armement n'étonna point Sigiſmond. Il ne ſçavoit ni craindre, ni mépriſer ſes ennemis, & il ſe ſentoit aſſez fort pour réſiſter à Albert. Il pouvoit même aiſément le vaincre. Jamais (*b*) la Pologne n'avoit eu tant d'habiles Généraux;

(*a*) NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 485. 487. BERN. VAPOV *Fragm. pag.* 574.

(*b*) Ce qui reléve beaucoup le regne de Sigiſmond, c'eſt le grand nombre de fameux Capitaines qui parurent de ſon temps, & qui avec un génie différent, mais preſque toujours ſûr de vaincre, brûloient tous du même deſir d'illuſtrer leur nation. Tels étoient un Duc Oſtrog, un Kamieniecki, un Firley, un Lanczkoronski, un Zaremba, Szczygniewſ-

raux ; & alors plus éclairée que jamais, elle comptoit plus ſur leur ſage intrépidité, que ſur le nombre & la force de ſes troupes. Les vertus, comme les défauts des Princes, renaiſſent dans leurs ſujets. Sigiſmond faiſoit des jaloux dans les Etats voiſins, & de grands hommes parmi ſes peuples. Les talens s'étoient formés ſous ſon regne, non pas tant parce qu'il ſe plaiſoit à les récompenſer, que parce qu'il ſçavoit les eſtimer; ce qui ſervoit encore plus à les développer, ou à les produire. Les héros qu'il avoit créés, en formoient d'autres; & l'on voyoit dans ſes armées un courage devenu ſi naturel, qu'on ne ſongeoit même pas à s'en faire un mérite. SIGISMOND I. 1519.

*En (c) moins de deux mois Nicolas Firley, Palatin de Sendomir, ſe rendit maître de la pluſpart des places de la Poméranie, & de tout le cercle d'Hockerland. Il marcha de-là vers le Natangen, où il ravagea les campagnes d'Heilgenbeil, de Raſtenburg, de Frinland, & de Bartenſtein. Son deſſein étoit d'aller ſoumettre Konigsberg. Il (d) s'y diſpoſa par la priſe de Brandebourg, dont il fit le ſiége, tandis que Szeczygniewski, autre Général Polonois, tenoit les Teutoniques en reſpect, & enchaînoit moins leur valeur en les empêchant de combattre, qu'il ne 1520.

gniewski, un Sieniawski, un Tarnowski, un Pretficz: tous grands perſonnages, dont la mémoire doit être conſervée à jamais dans les Annales de la nation. CROMER. *pag.* 698. 699. *& ſeqq.*

(c) BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 575 JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. pag.* 353. ANDR. CELLAR. *Regn. Polon. Deſcript. pag.* 534 535. NEUGEBAV. *Hiſt. Pol. pag.* 486.

(d) *Id. pag.* 487. BERN. VAPOV. *pag.* 576.

SIGIS-MOND I. 1520. ne la rendoit inutile dans les combats qu'ils oſoient lui livrer.

Déconcerté par des exploits ſi rapides, Albert ne vit d'autre moyen de ſauver le Samland, l'unique (*a*) Province qui lui reſtoit, que de ſe ménager une entrevûe avec ſon vainqueur, & de lui demander grace. Les ſauf-conduits néceſſaires accordés, il alla (*b*) trouver à Thorn le Roi de Pologne. Il n'eut point de peine à le fléchir. Ce qui rendoit ſa révolte contre l'Etat moins pardonnable, fut préciſément ce qui la rendit plus aiſée à pardonner. Il (*c*) étoit neveu de Sigiſmond, qui différent de la pluſpart des Princes, chez qui la tendreſſe ne remonte, ni ne deſcend, reſpecta ſon ſang dans le coupable, & voulut peut-être par ſes ſentimens magnanimes, apprendre au Grand-Maître Teutonique à le reſpecter.

Rien n'étoit moins ſincere que la démarche d'Albert. Il ne ſe repentoit point du mal qu'il avoit fait; il craignoit celui que les Polonois pouvoient lui faire. Il (*d*) n'eut pas plûtôt appris que 4000. Danois débarqués à Memmel, étoient entrés dans Konigsberg, & qu'il lui venoit d'autres renforts d'Allemagne, qu'il rompit les négociations déja entamées, & réſolut de retourner dans ſes Etats.

On pouvoit faire avorter ſon deſſein ſans manquer à la foi qu'on lui avoit donnée. Sigiſmond (*e*) &

(*a*) *Id. ibid.*
(*b*) *Ibid. & pag.* 577.
(*c*) PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol.. pag.* 195.
(*d*) *Id. pag.* 196. NEUGEBAV. *pag.* 488. BERN. VAPOV. *pag.* 577.

& le Sénat ne lui avoient promis de la sûre- SIGIS-
, qu'à condition qu'il ne refuseroit plus de s'a- MOND I.
ier vassal de la Couronne. Albert avoit souf- 1520.
t à cet engagement, & consenti d'être re-
u à Thorn prisonnier de guerre, s'il n'y ren-
it à la République l'hommage qu'il lui devoit.

Les Polonois n'ignoroient point qu'il alloit allumer le flambeau de la guerre, & ils balancerent quelque temps entre l'honneur & le bien de l'Etat. Quelques-uns estimoient plus grand & plus généreux de le laisser libre; d'autres croyoient plus utile, & nécessaire même, de l'empêcher de partir. Une confiance magnanime l'emporta dans l'esprit du Roi sur tous les motifs de crainte. Plein de cette noble audace qu'inspire l'amour de la gloire, & qui plus infaillible ou plus heureuse que la raison, se tient lieu de raison à elle-même, Sigismond fit ouvrir les portes de Thorn à son neveu, & le renvoya avec une assûrance si tranquille, qu'il ne paroissoit pas même vouloir se faire honneur du mépris qu'il lui marquoit.

Les hostilités recommencerent bientôt de part & d'autre. Les (*f*) Teutoniques allerent mettre le siége devant Heilsberg; & les Polonois ne pouvant les attirer au combat; ni se rendre maîtres de Konigsberg, qu'il n'étoit plus possible de réduire, retournerent (*g*) en arriere pour investir & forcer la ville de Braunsberg.

Ni

(*e*) JOAN. LEON. *Hist. Pruss. pag.* 355.
(*f*) *Id. pag.* 356. BERN. VAPOV. *pag.* 578. NEUGEBAVER. *pag.* 489
(*g*) *Id. pag.* 488. JOAN. LEON. *Hist. Pruss ubi supra.*

SIGIS-MOND I. 1520.

Ni l'une ni l'autre armée n'avoit d'heureux ſuccès; mais celle des Teutoniques, dont les efforts étoient plus violens & mieux concertés qu'ils ne l'avoient encore été, eſpéroit toujours quelque avantage; & l'armée de la Couronne ne montroit plus la même ardeur, parce qu'aucun de ſes travaux n'ajoutoit plus rien à ſa gloire. Une interruption de bonheur eſt d'ordinaire plus ſenſible, qu'un redoublement de diſgrace. Accoutumés depuis quelque temps à faire plier les troupes d'Albert, les Polonois rebutés n'oſoient plus ſe commettre avec elles.

Sigiſmond vit leur découragement, & l'eſtima preſque auſſi dangereux qu'une défaite. Il (*a*) donna ordre auſſi-tôt à toute la Nobleſſe du Royaume de monter à cheval. Elle arriva fort à propos pour raſſûrer les troupes de l'Etat, & faire face à pluſieurs corps d'Allemands, qui venoient renforcer l'armée des Teutoniques.

Ce nouveau (*b*) ſecours étoit conſidérable. Il arrivoit du côté de l'Oder, & dirigeoit ſa marche vers la grande Pologne, autant pour abréger le chemin qui devoit le conduire dans la Pruſſe, que pour y faire une diverſion, ſi les Polonois avoient deſſein de s'oppoſer à ſa route. Un Général habile commandoit ce renfort. C'étoit (*c*) Sigiſmond Schonberg, dont la réputation étoit ſi bien établie, qu'il croyoit lui-même ſon

(*a*) BERN. VAPOV. *pag.* 579. NEUGEBAVER. *pag.* 490. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 196.

(*b*) VAPOV *ubi ſuprà.*

(*c*) *Id. ibid.* NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 494. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 377.

(*d*) BERN. VAPOV. *pag.* 580.

un courage au-deſſus de tous les périls, & ſa capacité fort au-deſſus des plus grands obſtacles. SIGISMOND I. 1520.

Voulant d'abord par une action d'éclat intimider les Polonois, ou aguerrir ſeulement ſes troupes en eſſayant leur valeur, Schonberg entreprit (*d*) le ſiége du fort de Miedzyrzecz, & le ſoumit en deux jours de tranchée ouverte. Poſnanie étoit dès-lors en danger; mais Sigiſmond qui (*e*) étoit venu lui-même au devant du Général Allemand, l'incommoda ſi fort par ſes partis, qu'il le (*f*) contraignit de paſſer la Warta, & de ſe jetter dans la nouvelle marche de Brandebourg, d'où (*g*), il ne put ſortir ſans en venir aux mains avec des détachemens Polonois, qui avoient ordre de lui défendre l'entrée de la Pruſſe.

Affoibli par les pertes qu'il venoit d'eſſuyer, & n'oſant riſquer le paſſage de la Viſtule pour aller joindre les Teutoniques qui l'avoient appellé, Schonberg (*h*) prit la route de Dantzig, où il crut trouver un aſyle dans l'affection des habitans, preſque tous Allemands d'origine.

Réſolu (*i*) de tenter leur fidélité, il leur envoya des émiſſaires ſecrets, qui auroient ſans doute été retenus & punis, ſi l'on n'eût jugé plus à propos de les renvoyer comme autant de témoins, & les témoins les moins ſuſpects, de l'é-

(*e*) *Id pag.* 579.
(*f*) *Id. pag.* 580. NEUGEBAVER. *ubi ſuprà.*
(*g*) VAPOV. *loc. cit.*
(*h*) *Id. pag.* 581. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. p.* 196.
(*i*) JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. pag.* 358. BERN. VAPOV. *pag.* 581. NEUGEBAV. *pag.* 492.

SIGIS-MOND I. 1508.

l'éloignement où l'on étoit de toute rebellion contre la Pologne. Cet immuable attachement étonna le Général. Il s'imagina que les Dantzicois craignant la garniſon qui les tenoit en reſpect, n'avoient oſé dévoiler le penchant qu'ils avoient à changer de maîtres, & qu'il n'avoit qu'à aſſiéger la ville pour les voir bientôt ſe déclarer en ſa faveur. Tout ce qui flatte, ſur-tout dans le malheur, paroît toujours le plus raiſonnable.

Schonberg fit dreſſer ſon artillerie & battit la place avec autant de confiance, que s'il avoit eu aſſez de troupes pour l'obliger à capituler. Il ſentit bientôt la témérité de ſon entrepriſe. Les habitans avec cette union parfaite qui inſpire le courage à la multitude, & qui le ſoutient, voulurent avoir la gloire de le combattre. Le deſſein qu'il avoit eu de les ſuborner, le leur faiſoit moins craindre que mépriſer; & il juſtifia preſque toujours ce mépris par ſes pertes.

Cependant (*a*) Sigiſmond envoyoit 7000. cavaliers au ſecours de la place. Ils étoient commandés par Nicolas Firley. Le bruit de leur marche intimida les Allemands, qui ne pouvant d'ailleurs ſe ſoutenir contre les fréquentes ſorties des aſſiégés, ne ſongerent plus qu'à ſe retirer; & cotoyant la mer, prirent leur chemin vers la Poméranie.

Leur (*b*) retraite, quoique faite avec précaution

(*a*) VAPOV. & NEUGEBAV. *ibid.* ALEX GUAGNIN. *rer. Pol Tom. II. p.* 131. JOAN LEON. *Hiſt. Pruſſ. ubi ſupra.*

(*b*) *Id. pag.* 359 BERN. VAPOV. *pag.* 581. NEUGEBAV, *Hiſt. Pol. pag.* 492.

n & ſans déſordre, ne laiſſa pas d'être auſſi heureuſe qu'honorable. Jean Zaremba, qui nmandoit la garniſon de Dantzig, les vit à ne décampés, qu'il fondit ſur leur arriere-de. Soutenu preſque auſſi-tôt par une partie détachement de Firley, il ſe remit à leur pour-te; mais avec un acharnement qui tenoit moins l'activité d'un Général qui ſçait profiter de avantages, que de la précipitation d'un avan-ier, qui confond la fureur avec le courage, l'audace avec l'habileté. SIGIS-MOND I. 1520.

La défaite de ces troupes acheva de découra-: Albert. Il crut qu'un deſtin malheureux fai-t échouër tous ſes deſſeins. Il avoit beau mé-ſer les périls, il ne pouvoit les vaincre. Rien :toit au-deſſous de ſes ſoins, & il trouvoit it au-deſſus de ſes forces. Adroit à ménager occaſions, attentif à les ſaiſir, aſſez patient ur les attendre, il n'en étoit point qui lui eût core valu des avantages déciſifs. N'attendant is rien de ſes talens, devenus inutiles, il deſi-, il (*c*) rechercha ſincerement la paix; & pa-iſſant plûtôt l'offrir, que la demander, il ſe êta ſans baſſeſſe à tous les arrangemens qui de-ient la procurer.

Il trouva dans Sigiſmond un Prince, qui a-nt ſuivi ſon reſſentiment ſans écouter ſa ven-ance, avoit plus ſongé à défendre ſes droits, i'à étendre ſon empire; & qui humilié par la oire même de ſes exploits, parce qu'il ne les de-

(*c*) *Id. pag.* 494. BERN. VAPOV. *pag.* 583. JOAN. LEON. *ſ. Pruſſ. pag.* 368. KOJALOW. *Hiſt. Lituan. pag.* 378. PAST. HIRTENB. *Flor. Pol. Pol. pag.* 197.

SIGIS-MOND I. 1520. devoit qu'aux malheurs des peuples, étoit prêt, pour ainſi dire, à les expier, comme autant de crimes, dont le bonheur n'effaçoit point la honte; dont l'utilité, dont la néceſſité même n'étoient point capables de compenſer l'horreur.

Sigiſmond ne ſe prévalut point de la ſupériorité de ſes armes. Il prétendit que la juſtice ſeule préſidât aux conférences qu'il indiqua pour la paix. Mais comme il ne vouloit point par des expreſſions équivoques ſe ménager des prétextes de diviſion; ni ſouffrir que les Teutoniques, plus propres juſqu'alors à l'intrigue, qu'à la négociation, ſe réſervaſſent dans les engagemens qu'ils alloient prendre, des moyens de les rompre, dès qu'il leur conviendroit de ne les point tenir: il demanda du temps pour faire un traité ſolide, & qui étouffant tout germe d'ambition ou d'intérêt, pût fixer à jamais les prétentions des Chevaliers, & les droits inconteſtables de ſa Couronne.

En attendant, il accorda une trêve de quatre ans, qui fut d'abord cimentée par une reſtitution réciproque de toutes les places conquiſes durant les troubles qu'on venoit d'aſſoupir.

1521. La Hongrie en deſiroit la fin avec une ardeur extrême. Soliman I. venoit d'être fait Empereur des Turcs. Ne trouvant plus rien à conquérir dans l'Aſie, que (*a*) ſon pere Selim avoit achevé de ſoumettre, le nouveau Sultan tournoit toutes ſes forces contre l'Europe, peut-être

(*a*) Hiſt. de l'Emp. Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom. II. pag.* 213. NEUGEBAV. *Hiſt. Pol. pag.* 497.

moins pour l'assujettir, que (*b*) pour justifier sa naissance & son élévation au thrône, par des exploits aussi brillans que ceux de ses ayeux. SIGISMOND I. 1521.

Maître de plier l'esprit de sa nation à son génie, il préféra de s'accommoder lui-même au caractère de sa nation, à qui l'appas du butin, plus que la passion des conquêtes, avoit toujours fait aimer les armes, & qui dès-lors comme à présent ne sçavoit supporter ses maîtres que dans le tumulte des camps, où elle auroit pû se faire craindre, & cessoit de les reconnoître dans le séjour des villes, où elle auroit dû les appréhender.

Pressé par son intérêt propre autant que par son ambition, Soliman passa tout d'un coup, & sans aucun effort, de la fastueuse mollesse d'un serrail, aux pénibles fonctions du commandement militaire. Une espéce d'instinct que les grands hommes seuls peuvent comprendre, lui tint lieu d'expérience; & son unique étude fut de s'y prêter. Né pour entraîner la fortune dans ses desseins, il sçut vaincre les périls avant que de les connoître; & il n'apprit à les connoître que pour les mépriser.

Il (*c*) envoya une flotte d'observation dans l'Archipel, & cinquante vaisseaux de guerre dans la mer Noire, pour escorter quatre cens bâtimens de charge, qui devoient porter des munitions de guerre & de bouche dans la Servie, où il avoit dessein de pénétrer. Il marcha bientôt lui même vers cette Province. Il en vouloit à Bel-

(*b*) BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 583.
(*c*) Hist. de l'Emp. Othom. *pag.* 285.

SIGIS-MOND I. 1521. Belgrade, ce fameux boulevard de la Hongrie, contre lequel s'étoient venu briſer tant de fois les forces de ſes prédéceſſeurs; mais la ſeule place qui pût (*a*) lui ſervir à faire des bords de la Save les bornes de ſes Etats, ou à les porter même au-delà du Danube.

L'extrême (*b*) jeuneſſe du Roi de Hongrie favoriſoit ſes deſſeins. Louis étoit dans cet âge critique où les paſſions cherchant à ſe développer, ſe confondent les unes avec les autres, & font diſparoître tout d'un coup les préſages les plus heureux d'une enfance raiſonnable. Ses vertus n'étoient pas aſſez démêlées d'avec ſes vices qui en terniſſoient l'éclat; & ſes vices tenoient trop de ſes vertus qui en cachoient la honte. On ne ſçavoit préciſément ce qu'on en devoit eſpérer, & cette incertitude étoit elle ſeule un mauvais augure de ce qu'on en pouvoit attendre.

Ce Prince ne ſentit que foiblement les malheurs qui menaçoient ſes ſujets, & (*c*) ſes ſujets eux-mêmes plongés dans la molleſſe, depuis que les Turcs occupés dans l'Aſie avoient ceſſé de les inquiéter, n'étoient point en état d'entreprendre, ou de ſoutenir de nouvelles guerres. Ils avoient oublié leurs défaites mêmes; ſouvenir d'ordinaire plus utile que celui des plus brillans ſuccès.

La

(*a*) BERN. VAPOV. *ubi ſuprà.*

(*b*) Louis n'avoit alors que ſeize ans. NEUGEBAVER. *p.* 497. VAPOV. *pag.* 584. BONFIN. *rer. Ungar. pag.* 755.

(*c*) NEUGEBAVER. *loc. cit.* PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. VI. pag.* 64.

(*d*) NEUGEBAVER. *pag.* 498.

La Pologne étoit intéreſſée à les ſecourir. Ils SIGIS-
) implorerent ſes forces; & (*e*) tandis que MOND I.
uis par l'inſtigation de ſon conſeil, ordon- 1521.
it un (*f*) Rokoſz, reſſource qui marquoit plus
malheur de ſes Etats, qu'elle n'étoit capable
e les en garantir, ſix (*g*) mille Polonois eurent
rdre de voler à leur défenſe. Ils étoient com-
mandés par le Comte Tarnowski, homme ca-
pable des plus grands efforts, dans une entrepri-
ſe auſſi néceſſaire à la Religion, qu'avantageuſe
à ſa Patrie.

Déja (*h*) Belgrade étoit bloquée; & il n'é-
toit plus poſſible d'y jetter du ſecours, ni d'y
faire entrer des vivres. Bientôt par le grand feu
du canon, les ouvrages extérieurs de la ville fu-
rent détruits; & l'ennemi s'approchant avec
moins de perte, commença à battre le corps de
la place, & en prit le chemin couvert. Deux
tours (*i*) extrêmement fortes, quoique déja en-
dommagées, l'empêchoient de s'y établir: l'u-
ne fut renverſée à force de bombes, & l'autre
par le moyen des fourneaux.

Les décombres de ces ouvrages ſervoient en-
core de défenſe aux Hongrois. Chaſſés de ce
poſte par un feu ſupérieur, ils ſe retirerent der-
riere des retranchemens qui venoient ſeulement
d'être achevés, au moment qu'il ne leur reſtoit
que cet abri pour n'être point forcés à ſe rendre.

Ils

(*e*) *Id. ibid.*
(*f*) Voyez *pag.* 139. du *Tom. III.* de cette Hiſtoire.
(*g*) VAPOV. *ubi ſuprà.* PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 198.
(*h*) Hiſt. de l'Emp Othom. *Tom. II. pag.* 285.
(*i*) VAPOV. *pag.* 584. NEUGEBAVER. *pag.* 498.

SIGISMOND I. 1521.

Ils attendoient du ſecours, & il étoit vrai auſſi que Louis s'étoit mis en campagne; mais c'étoit moins pour attaquer les Turcs, que pour affecter de ne pas les craindre. Sa marche vraiſemblablement devoit être inutile. Il étoit même à préſumer qu'elle ſeroit malheureuſe. Mais il eſt des occaſions où le plus mauvais parti, c'eſt de n'en point prendre; & il eſt toujours plus honteux d'attendre les malheurs ſans ſonger à les éviter, que d'aller au-devant d'eux, même ſans eſpérance de les vaincre.

Avec une armée formée à la hâte, & qui n'avançoit qu'avec crainte, Louis ne laiſſa pas d'effrayer ſes ennemis. Leur unique reſſource fut de preſſer le ſiége en redoublant d'activité. Il ne leur reſtoit qu'à forcer les retranchemens, qui ne ſervoient plus qu'à prolonger la défenſe de la place. Leur artillerie ne pouvant les ruiner, ils formerent le deſſein de les prendre en flanc & par derriere. Les mouvemens qu'ils firent pour les tourner, allarmerent le Gouverneur, qui voyant le moment où la ville alloit être priſe d'aſſaut, & tous les habitans paſſés au fil

(*a*) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. pag.* 64.

(*b*) VAPOV. *loc. cit.*

(*c*) *Id. pag.* 585. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 391.

(*d*) Elle appartenoit alors aux Chevaliers de S Jean de Jéruſalem, qui ſous la conduite de leur Grand-Maître Foulques de Villaret, François de nation, l'avoient enlevée aux Sarraſins en 1306. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib VII. Cap.* 46. *pag.* 174. Ils y étoient à peine établis, que l'Empereur Ottoman y débarqua avec une armée formidable. Son entrepriſe fut ſi malheureuſe, qu'il fut contraint de l'abandonner. Mahomet II. ſe croyant plus fort, ou plus heureux, avec une flotte de 160. vaiſſeaux de haut bord, ſans les

de l'épée, ne (a) différa plus de demander à SIGIS-
ituler. La chute de cette place entraîna celle MOMD I.
de Sabacz & de pluſieurs autres villes, les 1521.
ls remparts que la Hongrie eût à oppoſer à la
iſſance des Turcs.

Des exploits ſi rapides acheverent de décon-
rter le jeune Prince, qui ſous un faux air de
meté cachoit en vain l'idée déſavantageuſe
'il avoit de ſes troupes, & la frayeur que lui
uſoient celles du Sultan. Ce fut auſſi pour lui,
ns ſon malheur même, une eſpéce de bon-
ur, que Soliman malgré ſon ambition & ſon
ourage, ne voulut point aller à ſa rencontre,
ajoûter à la gloire des conquêtes celle d'un
ombat, qui lui eût ſoumis en un ſeul jour ce
u'il n'auroit pû ſubjuguer en pluſieurs années.
oit qu'il négligeât une victoire trop facile, ſoit
u'il n'eût voulu juſqu'alors qu'eſſayer ſes for-
es, il forma (c) tout d'un coup le deſſein de ſe
endre maître de (d) l'Iſle de Rhodes, autre é-
ueil de ſes ancêtres, & qui peut-être par ce
eul motif, lui paroiſſoit plus digne de ſes efforts,
& plus propre à augmenter l'éclat de ſes ar-
mes.

Il

les vaiſſeaux de tranſport, & environ 100000. hommes de débarquement, entreprit de réduire cette iſle. Il y aborda en 1480. & mit le ſiege devant la capitale. Il la trouva défendue par le Grand-Maître, Pierre d'Aubuſſon, qui au bout de trois mois l'obligea de ſe rembarquer avec autant de précipitation que de honte. *Id. Lib. XIII. Cap.* 17. *pag.* 303. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV. Lib. V. pag.* 609 Soliman, dont nous parlons, ſe flattoit d'un meilleur ſuccès. Il inveſtit la ville, & la preſſa ſi vivement, que Philippe Villiers de l'Iſle-Adam, autre Grand-Maître François, après avoir durant ſix mois diſputé le terrein pas à pas, fut contraint de la rendre.

SIGIS-MOND I. 1521. Il eut à peine quitté les bords de la Save, que l'armée Hongroiſe ſe retira, & que les Polonois qui ſe preſſoient de la joindre, eurent ordre de retourner ſur leurs pas. Rien ne pouvoit égaler leur chagrin, que la conſternation de la République, quand elle eut appris les progrès de Soliman. Plus expoſée aux inſultes des Turcs, qu'elle ne l'avoit encore été, elle ſentit le beſoin qu'elle avoit de ſe précautionner contre leurs attaques. Malheureuſement il ſe formoit alors dans ſon ſein des ennemis plus dangereux. C'étoit une ſorte d'Infidéles, qui en vouloient également à ſa Religion, & qui ne connoiſſant plus de frein à leur licence, ſe montroient prêts à violer toutes ſes loix.

1525. Le (*a*) Luthéraniſme s'étoit gliſſé dans l'Etat. Ses dogmes ſoutenus par l'amour de la nouveauté, par l'emportement des paſſions, peut-être auſſi par l'habitude à l'indépendance, étouffoient la doctrine ancienne; & d'autant plus aiſément, que (*b*) depuis que les Huſſites ſe furent répandus dans la nation, il y étoit reſté un levain funeſte d'erreurs, malgré les (*c*) fulminans arrêts qu'Uladiſlas V. avoit prononcés contre tous ceux qui avoient eu le malheur de s'en laiſſer corrompre. Les erreurs ont leurs progrès comme les vi-

(*a*) WENGERSC. *Hiſt. Eccl. Slaven. Lib. I. Cap. XIII. pag.* 74 *Vid Tom II. Epiſt.* LUTHERI. *fol.* 38.

(*b*) WENGERSC. *Cap. VII. pag.* 22. 24. CROMER. *pag.* 394. 484. DLUGOSS. *Lib. XI. pag.* 640. Mém. pour ſervir à l'Hiſt. & au Dr. publ. de Pol. par LENGNISCH, traduits par FORMEY. §. *IV. pag.* 23. 24.

(*c*) *Relig. Evang. in Polon. fata, à* FRIDER. KAUTZ. *p.* 7. *Hamburgi* 1738.

(*d*) *Id. pag.* 12. 15.

ses; mais ce n'eſt point à force de châtimens qu'on peut les détruire. SIGIS-MOND I. 1525.

Celles des Huſſites, concentrées par la crain- dans le cœur des Polonois qui les avoient a- ptés, y fermentoient depuis long-temps; & ur éruption, ſi j'oſe ainſi parler, eût été moins ve, ſi, à l'exemple d'Uladiſlas, Sigiſmond eût pris de fauſſes meſures pour en arrêter les fets. Au (*d*) lieu de combattre les nouveaux gmes, qui en ſecouant le joug de la Religion al- ient ébranler les fondemens de ſon thrône, il s'en it à ceux qui les ſoutenoient, & il connut, mais op tard, que l'eſprit qui s'égare n'a beſoin que d'ê- e éclairé, & qu'il eſt toujours dangereux de pu- ir, où il ne s'agit abſolument que de convaincre.

Les (*e*) habitans de Dantzig furent les premiers mépriſer les (*f*) terribles reſcripts du Roi de ologne. Pervertis (*g*) par les Mandemens de Evêque de Samland, Georges de Polenz, qui utoriſoit les écrits de Luther, & les propoſoit ux Clercs même de ſon Diocèſe comme une egle de foi; ils (*b*) ſe rébellerent tout d'un coup, bjurerent ouvertement la Religion de leurs pe- res, dépoſerent leurs Magiſtrats, en créerent de nouveaux, profanerent les Egliſes, en chaſſerent les Prêtres, pillerent tous les Couvens, & oſerent écrire à Sigiſmond pour juſtifier leur conduite.

Peut-

(*e*) *Id. pag.* 14. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 591. NEUGEBAV. *Hiſt. Pol. pag.* 504.

(*f*) Sigiſmond y menaçoit de mort & de confiſcation de biens, tous ceux qui feroient profeſſion du Luthéraniſme, ou qui oſeroient même l'approuver ou le favoriſer. *Relig. Evang. in Pol. fata. pag.* 13.

(*g*) *Id. p.* 14. 16. JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. Lib. VII. p.* 378.

(*b*) *Id. pag.* 402. 403. 404. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 384. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 199.

SIGISMOND I. 1525.

Peut-être eſpéroient-ils moins d'en obtenir le pardon, qu'ils ne cherchoient un prétexte de ſe ranger ſous l'obéiſſance du Grand-Maître Albert, qui (a) ayant lui-même changé de Religion, ne pouvoit qu'approuver leur ſoulevement contre la Pologne.

Le (b) Roi craignit de les perdre s'il s'aviſoit de les punir. Il diſſimula leur révolte; & il étoit vrai auſſi qu'il n'étoit point de ſi fortes digues que ce torrent n'eût emportées, & que pour éviter de plus grands maux, il falloit s'appliquer uniquement à réparer les malheurs qu'il auroit cauſés ſur ſa route.

La trêve faite avec les Teutoniques, étoit prête à expirer; & l'ambition de leur chef étoit peut-être alors d'autant plus vive, qu'un long repos l'avoit mis en état de la ſatisfaire avec plus d'apparence de ſuccès. On avoit tout à craindre du génie entreprenant d'un Prince, qui ſe trouvant à la tête d'un Ordre de Chevaliers, avoit abuſé de l'honneur de leurs ſuffrages, ruiné tous leurs droits, envahi leurs biens, dédaigné l'autorité du Pape, mépriſé la puiſſance de l'Empereur, négligé ſa propre gloire, & enfin renoncé à ſes vœux, & abjuré la Religion qu'il étoit obligé de défendre.

Heureuſement pour la Pologne, Albert mal affermi dans ſes uſurpations, craignoit lui-même que la République ne les revendiquât par intérêt ou par zéle. Plûtôt que de riſquer de les perdre, il offrit de les partager. Sigiſmond conçut

(a) *Relig. Evang. in Pol. faſc. pag.* 15.
(b) NEUGEBAV. *Hiſt. Pol. pag.* 508.
(c) BERN. VAPOV. *Fragm. p.* 591. CHRIST. HARTKNOCH. *de Rep. Polon. Lib. I. Cap. VII. pag.* 166. PAST. AB HIRTENB. *Flor.*

çut d'abord tout l'avantage de ce projet. Il l'approuva, le ſuivit, & y mit la derniere main, par un traité dans (c) lequel il fut convenu, que déſormais les villes, les châteaux, toutes les contrées de la Pruſſe, cédées aux Chevaliers par le traité qui avoit été fait entre le Roi Caſimir IV. & le Grand-Maître Louis Erlichauſen, appartiendroient uniquement à Albert; qu'elles paſſeroient à ſes fils, & au défaut de ceux-ci à ſes freres; que ces derniers pourroient en diſpoſer en faveur de leurs enfans mâles; mais qu'au cas que leur poſtérité vînt à s'éteindre, elles rentreroient ſous la domination des Polonois; que chacun de ces Princes ſeroit tenu d'en faire hommage au Roi & à la République, & ne pourroit les vendre, les aliéner, les engager, ni les démembrer ſans le conſentement des Diettes; qu'il y auroit appel des jugemens de ces Princes au tribunal du Royaume; & comme membres de l'Etat, qu'ils pourroient avoir ſéance dans toutes les aſſemblées publiques, où ils occuperoient la premiere place après le Roi. SIGISMOND I. 1525.

Par ces articles & pluſieurs autres, qu'il ſeroit trop long de rapporter, s'éteignoient pour jamais les guerres qui avoient ſi long-temps ébranlé tout le Royaume. Il (d) n'étoit plus expoſé à l'ambition effrénée d'un Ordre, qui ſe renouvellant tous les jours, devoit ſurvivre éternellement à lui-même, & qui tenant à la Religion par ſes engagemens, trouvoit par-tout des Souverains obligés de le ſoutenir dans ſes beſoins, peut-être même quelquefois de pallier ſes injuſtices.

Le

Flor. Pol. pag. 200. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lithan. pag.* 382. NEUGEBAVER. *pag.* 507. HENELII AB HENNENFELD, *Annal. Sileſ. pag.* 392.

(d) STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1209.

SIGIS-MOND I. 1526.

Le (a) Pape désapprouva cette convention. Il la traita d'impie & de sacrilége. Sigismond étoit trop juste pour ne pas sentir l'équité de ce reproche. Il fut assez grand pour en excuser la vivacité. Il parut seulement fâché que la Cour de Rome fît éclater son zéle avec tant de chaleur, dans un temps où l'on ne s'efforçoit d'échapper à sa puissance, que par d'odieux préjugés contre sa trop grande autorité. Il eût souhaité qu'avec des motifs aussi louables que ceux qu'elle avoit, elle n'eût point négligé cette douceur modeste, qui ne persuade jamais mieux la vérité, qu'en affectant de respecter ceux qui la méconnoissent.

Il (b) fut contraint d'envoyer un Député à Rome, pour se laver des soupçons qu'on y avoit de ses sentimens sur la Religion; mais sa conduite envers ceux de ses sujets qui avoient embrassé le Luthéranisme, fit assez voir qu'il n'auroit jamais la foiblesse d'approuver leur changement.

Il (c) donna presque aussi-tôt un Décret par lequel il déclaroit inhabiles à posséder aucune charge, les Polonois qui envoyoient étudier leurs enfans à Wittemberg, où Luther, qui s'étoit rendu l'arbitre de la croyance des peuples, étonnoit tout l'univers par la hardiesse & par la nouveauté de ses opinions. Sigismond en vouloit également à tous ceux qui avoient été sucer l'erreur dans cette école. Il leur défendoit de rentrer dans le Royaume, d'où il les bannissoit à perpétuité; & en général il ordonnoit à Pierre Kmitha, Grand-Ma-

(a) *Id. Ibid.*
(b) *Ibid.*
(c) *Relig. Evang. in Pol. fata. pag.* 18. 19.
(d) *Id. pag.* 16. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 596 JOAN. LEON. *Hist. Pruss. Lib. VII. pag.* 418. NEUGEBAVER. *Hist. Pol.*

Maréchal de la Couronne, d'uſer des plus grandes rigueurs contre ces nouveaux Sectaires, qui ſous prétexte de réformer l'Egliſe, la déchiroient par un ſchiſme plus dangereux que ſes abus. SIGISMOND I. 1525.

Il (*d*) n'épargna les Dantzicois, qu'autant de temps qu'il eut ſujet de les craindre. Le traité avec Albert fut à peine conclu, qu'il réſolut de les punir de leur révolte. Il ne lui fut difficile d'en démêler les auteurs, que parce que ceux-mêmes qui y avoient le moins de part, vouloient ſe faire honneur de l'avoir excitée. L'enthouſiaſme, toujours plein d'amour-propre, a toujours conſéquemment plus de hardieſſe que la véritable piété. Des informations exactes firent bien-tôt diſcerner les plus coupables. Quatorze d'entre eux eurent la tête tranchée. Tous les autres furent envoyés en exil. Dès ce moment la Religion fut rétablie dans la ville. On rendit aux Egliſes ce qui leur avoit été enlevé; mais le libertinage d'eſprit qui avoit égaré les Dantzicois, ne fit qu'augmenter par l'excès de ſévérité qu'on avoit crû capable de le détruire.

Tant de rigueur ne convenoit point, dans un temps ſur-tout où le Roi de Pologne n'auroit dû s'occuper qu'à réunir tous ſes ſujets contre les Turcs, qui menaçoient de nouveau les frontieres de la Hongrie.

Fier (*e*) de ſes ſuccès dans l'iſle de Rhodes, Soliman étoit revenu ſur les bords de la Save, à la tête de 300000. hommes. Pour (*f*) empêcher,

Pol. p. 511. PAST. AB HIRTERBERG. *Flor. Pol. pag.* 199.

(*d*) BERN. VAPOV. *pag.* 597. NEUGEBAV. *Hiſt. Pol. p.* 512. Hiſt. Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom. II. pag.* 293. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 393.

(*b*) VAPOV. & NEUGEBAV. *ubi ſupra.*

SIGIS-MOND I. 1526.

cher Sigiſmond de donner du ſecours au Roi ſon neveu, il avoit fait marcher le Kan de Krimée vers la Lithuanie; & tandis que les Tartares avançoient du côté de Lublin, il avoit déja paſſé le Danube, conquis Semlin, Salankemen, Peter-Varadin, tout le Duché de Sirmiſch. Il avoit même franchi la Drave, & il étoit venu juſqu'à Mohacz, d'où il ſe préparoit à porter plus loin les bornes de ſon Empire.

Quelle que fût la conſternation des Hongrois, ils ne laiſſerent pas de ſe raſſembler, ou pour réparer leurs malheurs, ou pour éviter de plus grandes pertes. Les nations, comme les Princes qui les gouvernent, ont des périodes de hardieſſe & de fermeté, ainſi que de découragement & de foibleſſe. Une eſpéce de fureur s'empara des Hongrois. Ils n'attendoient que l'ordre de marcher à l'ennemi; qu'ils ſe croyoient en état de vaincre.

Louis demandoit du ſecours à l'Empereur & au Roi de France. Il prioit le Pape, & les Princes aſſemblés alors à la Diette de Spire, de ne pas l'abandonner dans un ſi grand danger. Ses (a) cris, ou ſes craintes avoient percé dans toutes les Cours de l'Europe. Il comptoit ſur les Bohêmes, ſur les Moraves, ſur les Siléſiens, ſur Jean Zapoliay, Comte de Scepus & Palatin de Tranſylvanie. Il n'y eut que (b) Sigiſmond, qui malgré les Tartares qu'il avoit ſur les bras, fit marcher quelques corps de cavalerie à ſa défenſe; & le Duc d'Autriche Ferdinand, frere de l'Em-

(a) JOAN. SAMBUC. *rer. Ungar. append. ad calc.* BONFIN. *pag.* 755. 748. 759.

(b) VAPOV. *pag.* 597.

(c) NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 515. JOAN. SAMBUC. *append. pag.* 765.

(d) VAPOV. *loc. cit.* JOAN. SAMBUC. *ag.* 764.

l'Empereur, qui lui envoya 3000. hommes de pied. SIECLE MONDE 1526.

Avec ce renfort, l'armée Hongroise au sortir de Bude, n'étoit cependant que d'environ 30000 combattans, qui (c) ne comptant point l'ennemi, s'imaginoient pouvoir le vaincre, & se plaignoient insolemment, qu'on ne leur permît point de l'attaquer. Leur ardeur justifioit en quelque sorte leur confiance; mais ni l'une ni l'autre ne garantissoient leurs succès.

Gnoienski, qui (d) commandoit les Polonois, conseilloit au Roi de retourner sur ses pas, & d'attendre les Turcs dans l'intérieur de ses Provinces, où il pourroit les ruiner sans les combattre, ou ne les combattre qu'à son gré. Cet (e) avis fut rejetté par l'Archevêque de Colocza, Paul Tomory, homme violent & fougueux, qui avoit du crédit dans l'armée, & qui vouloit qu'on courût les risques d'un combat.

Déja les troupes s'ébranloient d'elles-mêmes. Louis ne se confioit point en leurs manœuvres, & il n'osoit les retenir. Assûré de leur défaite, s'il ne les empêchoit d'avancer, menacé d'une révolte, s'il réprimoit leur audace, il fut longtemps dans une incertitude d'autant plus funeste, qu'il se déterminoit insensiblement à les laisser agir. De deux partis, c'est d'ordinaire le plus mauvais qu'on prend, dès qu'on balance.

L'action (f) fut à peine engagée, que l'on vit des deux côtés tout ce que la valeur la plus intrépide peut montrer de hardiesse & de fermeté. Le

(c) NEUGEBAV. *ubi supra.* PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. VI. p.* 66. JOAN. DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib. XXXIII. pag.* 313. JOAN. SAMBUC. *append. pag.* 767.

(f) VAPOV. *pag.* 598. NEUGEBAVER. *pag.* 517. JOAN. SAMBUC. *append. pag.* 771.

SIGIS-MOND. I. 1526. Le courage croiſſoit avec les périls, & le bonheur d'y être échappé, devenoit un nouveau motif de ne pas les craindre. On eût dit que les Turcs & les Hongrois cherchoient la mort plûtôt que la gloire, ou que de part & d'autre on trouvoit moins d'honneur à vaincre qu'à périr. La (a) bataille dura tout un jour; mais les Infidéles, ſubſtituant à tout moment des troupes fraîches à leurs ſoldats épuiſés, forcerent enfin la pluſpart des Hongrois à mettre bas les armes. Il ne reſtoit à Louis qu'à chercher ſon ſalut dans la fuite. Il perça les bataillons ennemis qui l'enveloppoient; & courant ſans guide dans un pays qu'il ne connoiſſoit point, (b) il enfonça ſi avant dans un marais, qu'il y perdit la vie.

La perte de cette bataille qui fut ſi ſenſible à toute la Chrétienté, le fut encore plus à Sigiſmond. Ce Prince déploroit la mort de ſon neveu, & voyoit ſes Etats plus expoſés que jamais aux incurſions des Infidéles, qui (c) ne trouvant plus d'obſtacle juſqu'à Bude, s'emparerent de cette ville; & ſe répandant au déla du Danube, ſe (d) rendirent maîtres de Segedin, & de la plûpart des places ſituées ſur la Theiſſe.

1527. Tout concouroit alors à redoubler les allarmes des Polonois. Charles V. & François I. les ſeuls Potentats de l'Europe qui pouvoient le plus contribuer à mettre un frein à l'ambition des

(a) Hiſt. de l'Empire Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom. II. pag.* 294.

(b) NEUGEBAVER. *loc. cit.* HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 393. JOAN. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. pag.* 314. JOAN. SAMBUC. *append. pag.* 756. 772. PAUL. STRANSK. *Reſp. Boïem. pag.* 361.

(c) NEUGEBAV. *pag.* 518. PETR. DE REWA. *pag.* 67. 68. JOAN. SAMBUC. *pag* 773.

(d) Hiſt. de l'Emp. Othom. *pag.* 295.

s Infidéles, s'épuiſoient par des guerres ſan- SIGIS-
antes, où la gloire & l'intérêt avoient moins MOND I.
: part qu'une imprudente émulation dégéné- 1527.
e peu à peu en deſirs de vengeance. François
) à peine revenu de Madrid, avoit refuſé d'ac-
mplir les conditions auſquelles il avoit ache-
la liberté qu'il avoit perduë à la journée de
avie. Son (*f*) premier ſoin avoit eté de con-
rter de nouveau avec le Pape & les Véni-
ens, pour faire la guerre au Chef de l'Empire.
ome (*g*) venoit d'être ſaccagée par les troupes de
harles, & Clément VII. aſſiégé dans le Château
. Ange, n'en (*h*) étoit ſorti que pour ſubir le ſort
u Roi ſon allié, & devenir priſonnier de l'Empe-
ur, qui (*i*) dans le temps même qu'il expédioit
ontre le Pontife les ordres les plus rigoureux, af-
ectoit d'intéreſſer le Ciel à ſa délivrance, par les
rieres publiques qu'il faiſoit faire en tous lieux.

Jamais l'Europe n'avoit été en ſi grand dan-
er de plier ſous le joug des Ottomans, dont on
oyoit tous les jours augmenter la puiſſance. Auſſi
k) ce fut en vain que François I. envoya des
Ambaſſadeurs à Sigiſmond, pour l'engager à
rendre les armes, contre Ferdinand, Duc d'Au-
riche, qui (*l*) après s'être mis en poſſeſſion du
hrône de Boheme, aſpiroit à celui de Hongrie,
u'occupoit (*m*) alors Jean de Zapoliay, Com-
de

(*e*) Hiſt. de France, par DANIEL. *Tom. V. pag.* 202.
(*f*) *Id. pag.* 204.
(*g*) *Id pag.* 218. 219. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 599.
(*h*) Hiſtoire de France, par DANIEL. *pag.* 222.
(*i*) *Id. pag.* 219.
(*k*) NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. p.* 519. BERN. VAPOV. *p.* 600.
(*l*) *Id. pag.* 599. NEUGEBAVER. *loc. cit.* JOAN. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. pag.* 315. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 395.
(*m*) NEUGEBAVER. *pag.* 518. PAUL. PIASEC. *Chron. p.* 2. *Cracov.* 1646.

SIGIS-MOND I. 1530.

„ même par leur naiſſance & par leurs talens, „ nous a choiſis pour ſes chefs & ſes maîtres. „ Et combien, dans le cours d'un ſiécle & de- „ mi, ne nous a-t-elle pas donné de marques de „ ſon zéle? C'eſt elle qui vous a jugé digne de ſes „ ſuffrages, lorſqu'à peine vous étiez capable de „ les mériter. Eſt-il rien de ſi pénible, rien de ſi „ grand, que vous ne deviez entreprendre pour „ ſon repos & pour ſa gloire?

„ Vous la ſatisferez ſans doute, ſi vous n'affec- „ tez point de gouverner en Souverain, des peu- „ ples que leur liberté doit rendre les arbitres de „ votre conduite, & les juges même de vos vertus. „ Vous ne pouvez les dominer que par la ſageſſe de „ vos conſeils, leur rien ordonner que par l'auto- „ rité des loix qu'ils ſe ſont faites, leur rien com- „ mander, ſi j'oſe ainſi dire, qu'en leur obéiſſant. „ Ce n'eſt qu'en ménageant leurs priviléges, que „ vous acquerrez ſur eux quelque pouvoir.

„ Deſcendez vers eux ſans vous abaiſſer; flattez „ leur ambition ſans vous avilir. Gagnez leur con- „ fiance, ils vous abandonneront tous leurs droits. „ Faites en ſorte qu'ils ne vous craignent point; „ dès ce moment ils ne craindront que pour vous, „ & vous n'aurez point ſujet de les craindre.

„ N'ayez jamais d'autres ennemis que les leurs; „ mais ſongez moins à les défendre qu'à les ren- „ dre heureux. Fidéle dans vos promeſſes, équi- „ table dans vos jugemens, magnifique dans vos „ largeſſes, obligeant même dans vos refus, ré- „ duiſez-les à n'oſer mettre des bornes à votre „ pouvoir, qu'ils ne craignent en même temps „ d'en donner à la félicité publique.

C'étoient les diſcours ordinaires de Sigiſmond

à

(a) *Id. pag. 706.*

n fils. Heureux ! s'il avoit pû le rendre auſſi ne dans la Religion, qu'il l'étoit lui-même à rer tous les dogmes nouveaux, dont on eſ- it de la combattre. Sa conduite envers les aces qui avoient embraſſé la ſecte de Luther, oir plus que jamais qu'il n'avoit jamais eu ein de ſuivre leur exemple. SIGIS-MOND I. 1530.

es (*a*) Princes aſſemblés à Smalcalde, a- ent fait une ligue entre eux. Ils ſçavoient que arles V. travailloit à les réduire. La Diette usbourg venoit de prendre des meſures pour e échoüer leurs projets. Ils négocioient dans ites les Cours, où ils s'imaginoient trouver appuis à leur révolte. Ils s'adreſſerent à Si- mond. Ils avoient pris pour un préjugé fa- rable ce qu'il avoit fait pour le Margrave de ndebourg ; mais quoique la pluſpart de ces inces fuſſent ou (*b*) ſes parens, ou ſes alliés, egarda leurs propoſitions comme une inſulte. ne leur accorda ni troupes, ni ſecours d'ar- nt. Il oſa même ne pas diſſimuler l'horreur 'il avoit du ſchiſme qu'ils venoient de cauſer ns l'Empire & dans l'Egliſe. Il fit tous ſes orts pour les déſunir, pour leur faire poſer : armes, pour les réconcilier avec l'Empe- ur. Il leur offrit même ſa médiation auprès : ce Prince. Il ne pouvoit rien faire pour eux : plus utile ; mais quand même il auroit eu la cheté d'épouſer leur parti, il n'auroit pû ſa- sfaire à leurs demandes, ſans mettre tout ſon oyaume en danger de périr.

Un orage ſe formoit alors vers les frontieres e l'Etat. On le vit bientôt fondre ſur la Po- ku-

(*b*) *Id. ibid. & pag.* 695. BERN VAPOV. *Fragm. p.* 469.

SIGIS-MOND I. 1530.

kucie. Vingt-deux mille (a) Valaques inonderent tout d'un coup cette Province. Maîtres (b) de Snyatin, ils étendoient leurs contributions ſur tous les bords du Pruth, & déja tous les pays voiſins commençoient à ſe reſſentir de leur déprédation & de leurs brigandages. Tarnowski, Palatin de Ruſſie & Grand-Général de l'armée, eut ordre de marcher contre eux. Il s'en falloit beaucoup que ſes troupes fuſſent auſſi nombreuſes que celles des ennemis; mais elles étoient aguerries, & ſon habileté en faiſoit la principale force.

Les deux (c) armées ſe joignirent à Oberſtyn. Les Valaques en avoient gagné les hauteurs, où ils s'étoient fortifiés. Ils comptoient que les Polonois viendroient les attaquer de front. Pour marque d'intrépidité, & par une eſpéce de bravade, ils avoient ouvert une partie de leurs retranchemens. Le ſabre & la lance à la main, ils ſembloient donner le ſignal de la bataille.

Quelque empreſſement qu'eût Tarnowski de la préſenter le premier, il ne fit aucun mouvement, & il défendit à ſes officiers de rien entreprendre ſans ordre. Les Valaques attribuerent à une lâche perplexité, ce qui n'étoit que l'effet d'une ſage retenue, qui meſuroit ſes deſſeins pour mieux aſſurer ſes avantages. Impatiens & pleins de confiance, ils deſcendirent dans la plaine; & paſſant de loin & rapidement à côté de l'armée Polonoiſe qu'ils laiſſoient ſur leur droite & qu'ils n'oſoient attaquer de front, ni entamer par les aîles qui étoient couvertes d'une file de chariots, ils allerent tomber ſur ſes derrieres, qu'ils croyoient moins

(a) NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 527. BERN. VAPOV. *pag.* 605 STAN. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1210.

(b) ANDR. CELLAR. *pag.* 334. ALEX. GUAGNIN. *Tom. II. pag.* 49. (c) STAN. SARNIC. *loc. cit.*

is en état de réſiſter à leurs efforts. Sigis-
es troupes qu'ils menaçoient eurent ordre de MOND I.
éſenter à eux & de les joindre, tandis que 1534.
owski leur faiſant eſſuyer le feu de ſes bat-
, fit marcher le reſte de ſon armée pour
endre en flanc. Ceux d'entre les Polonois
faiſoient face aux Valaques, ſe voyant ſou-
s, & appercevant le déſordre où les met-
l'artillerie, eurent bientôt percé & enfoncé
premiers rangs. Tarnowski avançoit tou-
en bon ordre & ſans précipitation. Ses
ges étoient vives & preſſées. Il (d) ſe mêla
avec les ennemis, qui ſaiſis de terreur,
nerent le dos, s'embarraſſerent dans leur fui-
& par cette nouvelle confuſion, donnerent
mps aux dernieres files de les atteindre, &
hever leur défaite le ſabre à la main.

ette victoire, l'une des plus ſignalées du re-
de Sigiſmond, acheva de donner à ſes peuples
pos qu'il s'étoit toujours efforcé de leur procu-
Devenu redoutable à ſes voiſins, il n'eut plus
t de les craindre. Il n'en étoit point qui par eſti-
ne voulût lui reſſembler; aucun d'eux ne ſongea
à l'égaler par envie. Rendu à lui-même, il ne
cupa que du bonheur de ſes ſujets, & ne con-
plus de plus grande gloire que d'être l'appui de
ligence timide, & de l'innocence opprimée.
l (e) mourut âgé de quatre-vingt-deux ans,
etté de ceux-mêmes en qui la prévention 1548.
la malignité avoit ſuſpendu autrefois l'admi-
on que l'on devoit à ſes vertus héroïques.

Les

) *Id. pag.* 1211. NEUGEBAVER. *p.* 528. HENELII AB
NENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 412. BERN. VAPOV. *pag.*
. ALEX. GUAGNIN. *Tom. I. pag.* 123. *& Tom. III. pag.*
. *& ſeqq.*
) *Id. Tom. I. pag.* 125. KOJALOWICZ *Hiſt. Lituan. p.*
7. NEUGEBAVER. *Hiſt. Polon. pag.* 569.

SIGIS-MOND I. 1548.

Les Polonois relevoient à l'envi la ſageſſe de ſon gouvernement ; & (a) il eſt vrai auſſi qu'aucun de leurs Rois n'avoit ſi bien réuſſi à leur inſpirer cette ſage émulation qui attache d'autant plus au devoir, qu'elle le rend facile : cette heureuſe confiance qui aſſûre les ſuccès : cette noble fierté qui croît par les diſgraces mêmes.

Sigiſmond avoit rendu la nation, ſi j'oſe ainſi parler, plus équitable que ſes loix ; plus redoutable par ſa valeur, qu'elle ne l'étoit par ſa puiſſance ; & il ne ceſſoit de l'encourager par la conſidération flatteuſe qu'il marquoit pour les talens, par les faveurs qu'il accordoit, même au ſimple deſir d'acquérir du mérite. Auſſi les (b) Polonois éprouverent-ils rarement des malheurs ſous ſon regne. Leur habitude à vaincre étoit une ſuite des grands ſentimens que Sigiſmond avoit excités ou fait naître dans leurs cœurs.

De-là vint un changement preſque univerſel dans tout le Royaume. Les (c) villes devinrent plus floriſſantes, les bâtimens publics plus ſuperbes, les (d) places de guerre plus réguliéres & plus fortes, les colléges plus célébres & plus fréquen-

(a) CROM. p. 717. STAN. ORICHOV. OKSZI. *Annal.* p. 1602.

(b) On ne compte que trois occaſions où ils échoüerent dans leurs guerres. L'une contre les Tartares à Sokalow, dans le Palatinat de Volhynie, où ils perdirent environ 4000. hommes. L'autre contre les Valaques ſur la riviere de Sereth, lorſqu'après avoir tenté en vain le ſiége d'Opotzka, & dans le temps que ſéparés les uns des autres, ils couroient les environs de Pleskow pour le ravager, ils furent ſurpris, & la pluſpart taillés en piéces. La derniere enfin, à Oczakow, où Sieniawski, moins circonſpect que de coutume, perdit environ 1000. cavaliers. Mais dans combien d'autres rencontres les Polonois ne furent-ils pas ſupérieurs à leurs ennemis ? Outre les victoires dont j'ai fait mention, ils en remporterent pluſieurs autres. Trois fois le Duc Oſtrog battit les Tartares auprès de Sluczk, dans

nentés, les maiſons des Seigneurs plus commodes, les campagnes plus cultivées, les mœurs enfin plus ociables. Les ſciences, les arts, le mérite, la (e) Religion même, tout s'épura dans l'Etat; & le Roi ſeul étoit l'artiſan de tous ces progrès utiles. 1519. KOMER. L. 1548.

Tout répondoit dans ce Prince à l'élévation e ſon rang. Grave (f) & ſérieux, il parloit eu; mais on remarquoit dans ſes diſcours cet- e élégance naïve, cette ingénieuſe ſimplicité, ette fleur d'eſprit, qui paroît ne ſervir qu'à mbellir la raiſon, & qui la perſuade. Il (g) imoit la langue des premiers Romains; peut- tre par la conformité de ſon caractère avec ce- ui de ces anciens peuples, qui par la nobleſſe le leurs expreſſions, marquoient ſi parfaitement a ſupériorité de leur génie. Cette langue étoit lors peu en uſage dans ſes Etats; mais il ſe l'é- oit renduë ſi naturelle, & il la parloit avec tant le délicateſſe & de facilité, que (h) dans l'en- revûë qu'il eut à Vienne avec l'Empereur Maxi- nilien, il n'en employa point d'autre, quoique l'ailleurs (i) la langue Allemande lui fût auſſi amiliere que le Polonois.

Une (k) force extraordinaire le fit paſſer pour l'Her-

lans le Palatinat de Nowogrod, & une fois à Kaniow, dans celui de Kiovie, où il en défit 26000. Ils furent mis en déroute par Kamieniecki, au voiſinage de Woronowka; à Buſck par Lanczkoronski; à Zuikow par Szeczygniewski, & enfin à Kaminiec, à Podhaice, & à Medziboz, par pluſieurs autres chefs de l'armée. CROMER. *pag.* 701. & 698, 699. (c) *Id. pag.* 702. 709.

(d) *Id. pag.* 713. HERBURT DE FULSTIN. *p.* 224. *verſo*

(e) CROMER. *p.* 715. *Vit. Petr. Kmitha Cap. VII. p.* 1624.

(f) CROMER. *pag.* 708. KOJALOWICZ. *pag.* 407.

(g) *Id. pag.* 695.

(h) STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1208. BERN. VAPOV. *Fragm pag.* 560. (i) CROMER. *pag.* 695.

(k) *Id. pag.* 704. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. p.* 207. NEUGEBAVER. *pag.* 569. KOJALOWICZ. *pag.* 407.

SIGIS-MOND I. 1548.

l'Hercule de ſon temps. Il briſoit dans ſes mains, & preſque ſans effort, les métaux les plus durs: eſpéce de prodige renouvellé de nos jours dans l'un des ſucceſſeurs de ce Prince. Une (*a*) ſage tempérance, des exercices modérés, mais fréquens, ſoutinrent long-temps en lui cette étonnante vigueur; & (*b*) il n'eſſuya ni ces maladies de jeuneſſe que cauſent les irruptions d'un ſang trop vif, ni ces langueurs d'un âge avancé, qui précipitent les triſtes momens de la décrépitude.

Ennemi de toute fauſſe apparence de grandeur, il (*c*) dédaignoit un faſte inutile. Il outroit même la ſimplicité dans ſes habits, dans ſes repas, dans toutes ſes manieres; & ce n'étoit ni par biſarrerie, ni par rafinement d'orgueil, non pas même par un ſentiment réfléchi de modeſtie. Les (*d*) Suédois l'ayant demandé pour Roi, dès qu'ils eurent chaſſé le cruel Chriſtierne II. & les (*e*) Hongrois avec les Bohemes lui ayant pareillement déféré leur couronne, après la mort de ſon neveu le Roi Louis, il ne ſe prêta à aucun de ces projets. Il (*f*) craignit d'attirer ſur ſes Etats des guerres funeſtes; mais dans le fonds, il ne regardoit tous ces Royaumes, que comme un vain accroiſſement de puiſſance, &, pour ainſi dire, comme la baſe qui ſert à élever une ſtatuë, & qui n'ajoute rien à ſa taille ni à ſes traits.

Jamais Prince ne ſe confia moins aux biſarreries de la fortune. Il méditoit (*g*) long-temps ſes entrepriſes, ſe défioit de ſon ambition, craignoit

(*a*) CROMER *pag.* 708, 709.
(*b*) *Id. pag.* 704. (*c*) *Id. pag.* 708.
(*d*) *Id. pag.* 696. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 585. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 221. *vers.*
(*e*) CROMER. *ubi ſupra.* PAUL. STRANSK. *Reſp. Boïem. pag.* 361, 362. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 408. PAUL. PIASEC. *Chronic. pag* 41.

de ſe faire illuſion à lui-même; mais une ſolu d'agir, ou par raiſon, ou par hon- ou pour le bien de ſes peuples, il ſe li- à toute la vigueur de ſes idées; & hardi réſomption, circonſpect ſans inquiétude, ſe rendoit maître des événemens par ſon ge, ou il les forçoit de ſervir à ſa gloire, 'il ne pouvoit les ramener à ſes deſſeins. :eſpectoit ſa dignité, & il ne s'étudioit à intenir qu'en la rendant aimable. La (*h*) eur de ſes mœurs lui fit toujours ménager erté de ſes peuples dans ces occaſions mê- où obligé pour leurs propres intérêts d'af- er leurs murmures, il lui eût été pardon- : de ſe reſſentir de l'ingratitude qu'ils lui uoient. Mais (*i*) comme leurs interpréta- biſarres ne l'empêcherent jamais de les ſer- ux riſques de ſa gloire, il ne (*k*) crut jamais lui fût permis de profiter de leurs ſoulevémens tes, pour dompter leur aveugle indocilité. n Prince auſſi diſtingué par ſes vertus, de- s'être fait une haute réputation dans le mon- auſſi fut-il eſtimé des plus grands Monar- de ſon temps. L'Empereur (*l*) Maximi- l'eut à peine connu, qu'il rompit tous ſes ens traités avec les ennemis de la Pologne. rles V. parut (*m*) avoir hérité des ſentimens on ayeul. On le ſollicita en vain de ſe dé- r contre Sigiſmond. Pour cimenter davan- ſon union avec ce Prince, il le pria d'ac- cep-

SIGIS-MOND I. 1548.

) CROMER. *pag* 705. (*g*) *Id. pag.* 707.
) *Id. pag.* 712. 709. *& Orat.* MART. ZBOROWSKI. *in d.* STAN. ORICHOV. *pag.* 1579. *& pag.* 1549, 1600.
) *In. vit. Petr Kmitno. Cap. VII. p.* 1619. 1622. 1644.
) CROMER. *pag.* 708.
) *Id. pag.* 696. NEUGEBAVER. *Hiſt Polon. pag* 473. N. VAPOV. *Fragm. pag.* 562. (*m*) *Id. pag.* 593.

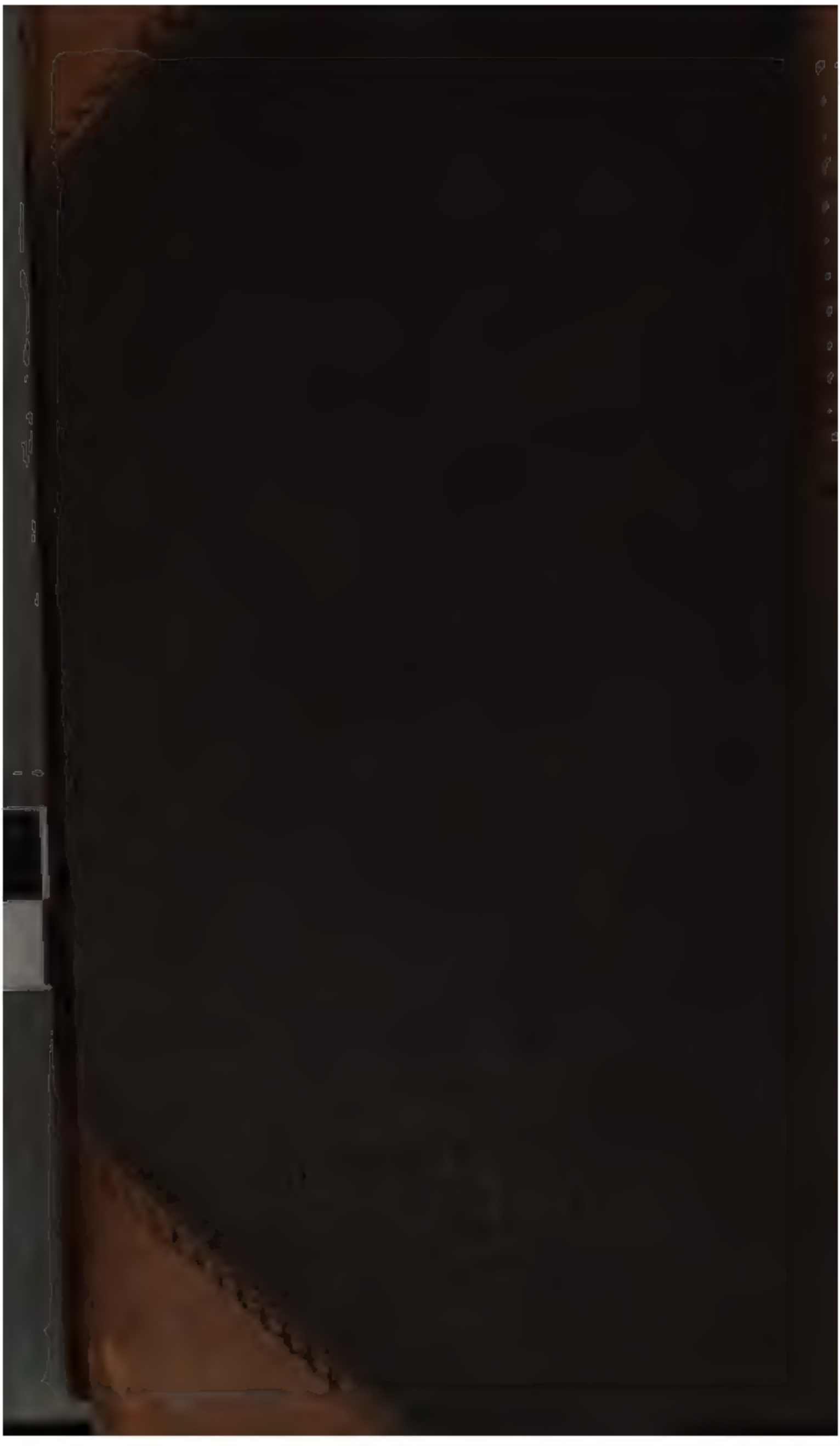
SIGIS. MOND I. 1548.

cepter l'ordre de la Toiſon ; & (*a*) après la mort de la mere de ſon épouſe, Bonne, il lui rendit la Province de Bari dans la Pouille, dont il avoit cru être en droit de ſe ſaiſir. Ferdinand, (*b*) frere de Charles V. eut tant de confiance en lui, qu'il le prit pour arbitre de ſes différends avec le Roi Jean, qui refuſoit de lui céder la Hongrie.

Les Papes (*c*) Jules II. Léon X. Clément VII. & Paul III. lui donnerent en pluſieurs rencontres des marques d'une extrême conſidération.

Sélim, Empereur des Turcs, tout féroce qu'il étoit, le reſpecta. Soliman (*d*) le craignit au point, que malgré ſon penchant à n'accorder aucune trêve à ſes voiſins, ou à ne les donner que pour un temps, ou à les violer preſque auſſitôt qu'elles étoient conclues, il en fit une avec lui, qui devoit durer toujours, & la garda ſi religieuſement, qu'auſſitôt que les Tartares & les Valaques furent devenus ſes tributaires, il (*e*) leur défendit de faire aucune incurſion dans ſes Etats.

Tel (*f*) fut le Roi Sigiſmond I. Il ne manque à ſon portrait que le détail de quelques défauts pour rendre ſes vertus plus croyables ; mais ou il n'eut point de défauts, ou il plaiſoit par ſes défauts mêmes. On pardonne tout aux Princes occupés de leurs devoirs ; & pourvû qu'ils n'ayent point les vices qui deshonorent leur état, on leur paſſe des imperfections, ſouvent plus nuiſibles que ces vices même.

(*a*) *Id pag.* 587. NEUGEBAVER. *pag.* 501.
(*b*) CROMER. *pag.* 697. (*c*) *Id. ibid.*
(*d*) NEUGEBAV. *p.* 531. HERB. DE FULST. *p.* 221. *vers.*
(*e*) *Id. pag.* 528, 529. BERN. VAPOV. *pag.* 606.
(*f*) Il fut mis au rang des plus grands Princes qui regnoient alors. Quelques Hiſtoriens le comparent à Charles V. & à François I. Ils paroiſſent perſuadés, que ſi ces trois Heros n'euſſent regné dans le même temps, chacun d'eux eût mérité de regner ſur les Etats des autres, & d'avoir lui ſeul l'empire du monde entier. PAUL. JOV. *apud* CHRIST. HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. I. Cap II. pag.* 83. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Polon. pag.* 207.

Fin du quatriéme Volume.